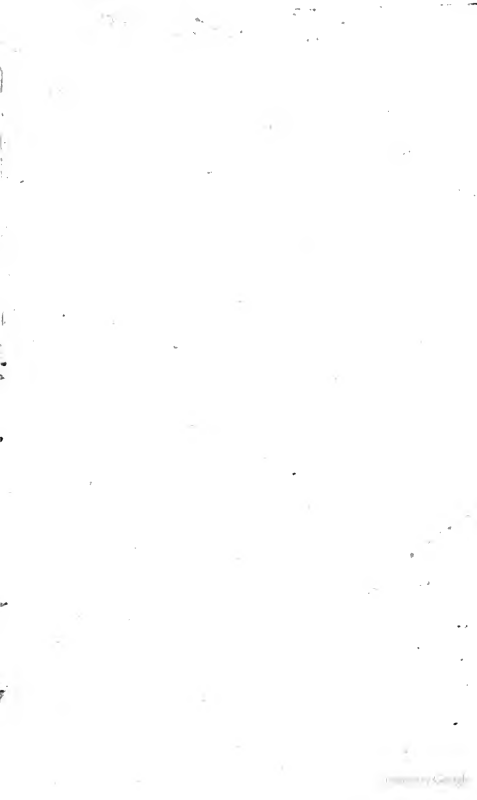




Handwritten signature or initials, possibly "H. B. S."

~~6. B. D. 8~~

DICTIONNAIRE
HISTORIQUE.

TOME VIII.



IMPRIMERIE D'HIPPOLYTE TILLIARD,
RUE DE LA HARPE, n° 78.

DICTIONNAIRE

HISTORIQUE,

OU

HISTOIRE ABRÉGÉE

DES HOMMES QUI SE SONT FAIT UN NOM PAR LEUR GÉNIE, LEURS TALENTS,
LEURS VERTUS, LEURS ERREURS OU LEURS CRIMES, DEPUIS LE COMMENCE-
MENT DU MONDE JUSQU'À NOS JOURS;

PAR L'ABBÉ F.-X. DE FELLER.

SEPTIÈME ÉDITION,

ENRICHIE D'UN GRAND NOMBRE D'ARTICLES NOUVEAUX, INTERCALÉS PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE;
CORRIGÉE SUR LES OBSERVATIONS DE NOS MEILLEURS BIBLIOPHILES, ET ORNÉE DU PORTRAIT
DE L'AUTEUR.

TOME HUITIÈME.

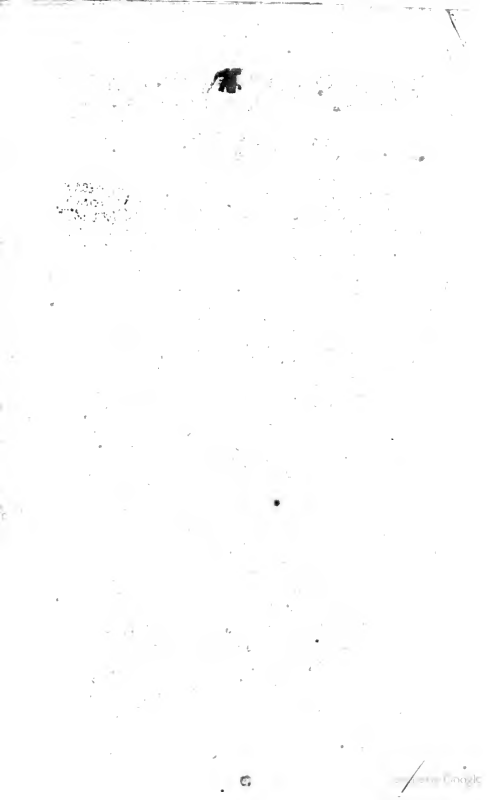


PARIS.

MÉQUIGNON-HAVARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DES SAINTS-PÈRES, N° 10.

M DCCC XXVIII.



DICTIONNAIRE

HISTORIQUE

DE FELLER.



GIO

GIO

† GIOANNETTI (Melchior-Benoît), cardinal et archevêque de Bologne, où il naquit le 9 janvier 1722, d'une famille bourgeoise très estimée, et de la classe dite (dans cette ville) de *citoyens nobles*. A dix-sept ans, il quitta la maison paternelle, se rendit à Ravenne, où il entra dans le monastère des Camaldules, dont il prit l'habit le 29 juin 1739, et changea son prénom en celui d'Andréa. Dès son noviciat, il se fit remarquer par sa piété, son aptitude et son application aux sciences. Il prit les ordres en 1744, se rendit à Brunoro, et puis à Rome, pour terminer ses études. Les superbes monuments que renferme cette ville lui inspirèrent le goût pour l'étude des antiquités, qu'il cultiva jusqu'à ses derniers jours. Cela ne l'empêchait pas de donner ses principaux soins aux sciences ecclésiastiques; et, jeune encore, il fut nommé professeur de théologie dans le monastère de la ville de Brunoro, où il se perfectionna dans le grec. Il partageait son temps entre les devoirs de la chaire,

ses études favorites et ses œuvres de piété. Assidu au confessionnal, il se faisait en outre un plaisir d'instruire les enfants dans le catéchisme et les devoirs du chrétien. De retour à son monastère de Ravenne, son ancien abbé, alors archevêque de ce diocèse, le choisit pour son théologien. En 1763, il fut nommé procureur, puis abbé du dit monastère, et eut, sous sa direction, M. Zurla, à présent cardinal et vicaire de S. S. Léon XII. Tandis que le nouvel abbé faisait observer parmi ses religieux une exacte discipline, il embellissait l'église du monastère, en augmentait la bibliothèque, le cabinet physique et numismatique, qu'il enrichit et qu'il classa comme un homme très versé dans ces sciences. Il fit dessécher plusieurs marais, dont les exhalaisons infectaient le monastère, et au milieu de ces travaux il surveillait les études des novices, et dirigeait, comme père spirituel, un monastère de religieuses appelées *Favelle* de Ravenne. Dans une année de disette (1766), il ouvrit aux pau-

vres les greniers de sa communauté, augmenta les aumônes qu'on leur donnait journellement; et, quand les greniers et la caisse du monastère furent épuisés, il emprunta 40,000 fr. (huit mille écus romains), pour se procurer du blé des pays étrangers. Digne émule d'un Anselme, d'un Veremond, il mettait en pratique la charité sublime enseignée par saint Thomas de Villeneuve, qui disait.....

« que l'on doit employer, dans
 » un cas urgent, même les va-
 » ses sacrés, pour procurer des
 » secours aux indigents, et em-
 » pêcher leurs blasphèmes cou-
 » tre la Providence, que pour-
 » rait leur arracher le désespoir. »

Son ardente charité ne se borna pas à secourir les pauvres de Ravenne, elle s'étendit jusque sur les habitants de la petite république de Saint-Marin, auxquels il fit parvenir du blé à ses dépeus. Ses fonctions d'abbé étant terminées dans ce monastère, en 1770, on lui conféra, trois ans après, la même dignité dans celui de Rome, situé sur le *Mont-Célio*. Il employait ses moments de loisirs à instruire les novices dans l'art épigraphique ou lapidaire, dans les antiquités, dans la numismatique, et fit d'excellents élèves qui, par leurs connaissances dans les sciences, illustrèrent l'ordre des camaldules. Le cardinal Jean-Ange Braschi, qui fut ensuite pontife sous le nom de Pie VI, devint abbé *commandataire* du monastère gouverné par André Gioannetti. Le cardinal eut lieu d'apprécier les talents et les vertus de ce dernier; et, quand il fut élu pape, le 15 février 1775, il l'appela souvent auprès de lui pour le consulter sur les matières les

plus importantes. La modestie de Gioannetti n'était pas moindre que son savoir et sa piété: aussi quand Pie VI le nomma, le 31 janvier 1776, évêque d'Ilerica *in partibus* et administrateur du diocèse de Bologne, non-seulement il conjura le pontife d'en choisir un autre plus digne que lui, mais il fit faire à ses religieux des prières pour obtenir de Dieu que le saint-père renonçât à son projet. Mais il fallut obéir; et il se rendit à Bologne, où il publia plusieurs *mandements* qui étaient autant de témoignages de son zèle éclairé pour la religion. Ces mandements étaient essentiels à une époque où le jubilé venait d'être célébré. Il fit faire des processions, des prières publiques, et choisit pour prédicateur le célèbre missionnaire apostolique le docteur Barthélemi de Monte. Rappelé à Rome, il fut, le 15 décembre 1777, nommé, par Pie VI, cardinal et archevêque de Bologne. De retour dans cette ville, il y fut reçu par ses compatriotes avec des acclamations de joie. Il eut encore à exercer sa charité et son zèle apostolique dans les années 1778 et 1779, où la disette et les tremblements de terre désolèrent la ville de Bologne. Gioannetti prodigua aux pauvres et aux habitants, victimes de ces deux fléaux, tous les secours qui étaient en son pouvoir, jusqu'à se priver même du nécessaire. Il ordonna des prières publiques, observa lui-même un jeûne rigoureux, et le soir il allait, pieds nus, et accompagné d'un seul prêtre, visiter les Eglises, en habit de simple ecclésiastique. Le cardinal Gioannetti eut la consolation de voir Pie VI dans son voyage à Vienne, en 1782, et, à

son retour, il reçut de ce pontife le plus favorable accueil. Les maximes philosophiques s'étant répandues dans l'Europe, il composa pour les fidèles dix-huit *Leçons pastorales*, publiées en 1784, et suivies d'un *Appendice de réflexions dogmatiques*, tirées des *Actes des apôtres*, et ayant pour objet de défendre et de prouver la *primatie* du saint-siège. Il tint un synode diocésain en 1788, par lequel il établit, dans son diocèse, une pure et exacte discipline parmi tous les pasteurs. La constitution de ce synode est partagée en quatre livres, qui traitent, le 1^{er}, de la foi, de la doctrine et de toutes les vertus relatives à la religion; le 2^e, des sacrements; le 3^e, des prêtres, du culte et des biens ecclésiastiques; le 4^e est consacré à des choses de discipline par rapport aux monastères, couvents, séminaires, établissements pieux, hôpitaux, etc., et contient un *Appendice* renfermant des édits, décrets, lettres pastorales, dispositions, soit pontificales, soit diocésaines, relatifs au contenu des susdits quatre livres. Le cardinal Gioannetti, malgré son âge et ses infirmités, faisait régulièrement la visite de tout son diocèse, et sa visite était toujours utile au culte des Eglises et à la morale publique. On ne saurait donner assez d'éloges à ce respectable prélat, pour le généreux et tendre accueil qu'il fit aux prêtres français émigrés. Ses moyens ne pouvant suffire à tous leurs besoins, il parlait en leur faveur; à sa voix, les couvents et les maisons de la ville s'ouvraient, et chacun s'empressait de consoler la fidélité et la vertu persécutées. Il exerçait de même sa charité active dans

les prisons qui dépendaient de son autorité épiscopale et qui étaient contiguës à son palais. Il visitait souvent les prisonniers; et souvent le blasphémateur, l'incrédule, le libertin, ainsi que la femme adultère ou la fille impudique, revenaient de leurs erreurs, et, reutrés dans la société, offraient le modèle d'une sage conduite et d'une vie exemplaire. Il avait consacré une partie de ses revenus à l'achat de plusieurs lits, qu'il faisait distribuer aux pauvres femmes en couches et aux familles indigentes, afin d'empêcher que les pères et mères, forcés par la misère, ne partageassent leur couché avec leurs enfants. Les Français ayant inondé l'Italie, Bologne se montra une des villes les plus portées à suivre les innovations révolutionnaires. Dans cette occasion, le cardinal Gioannetti sut néanmoins préserver une partie de son troupeau de cette contagion funeste, et ses vertus furent respectées de ceux-là mêmes qui se faisaient, alors, un jeu des choses les plus sacrées. Ne pouvant plus douter que les Bolognais, excités par les ennemis de l'ordre, ne voulussent ériger leur ville en république, il adressa, le 9 janvier 1799, une *lettre pastorale* au sénat de Bologne (qui avait toujours existé, depuis même que l'état bolognais était devenu domaine du saint-siège), dans laquelle il plaidait avec courage en faveur des droits du saint-siège et de l'Eglise... « L'immu-
» nité ecclésiastique, disait-il,
» n'est pas une chimère, un pré-
» jugé des siècles barbares, ni
» une loi faite par les prêtres;
» elle fut reconnue par les prin-
» ces chrétiens; ils la défendi-
» rent, la proclamèrent, et d'il-

» lustres martyrs, de savants
 » prélats bravèrent la mort pour
 » en soutenir les dogmes...etc.»
 Cependant Pie VI, prisonnier
 et chassé de sa capitale, passa
 par Bologne, le 29 mars 1799.
 Le cardinal Gioannetti le vit
 pour la dernière fois, et quel-
 ques mois après il pleura la mort
 de ce pontife, arrivée à Valence,
 en Dauphiné, le 28 août 1799.
 Lorsque l'Eglise catholique fut
 rendue à sa liberté, Gioan-
 netti s'empessa de rétablir les
 églises et les établissements pieux
 de son diocèse dans leur état
 primitif. Après avoir assisté au
 conclave de Venise, il solennisa,
 le 26 mars, l'exaltation de Pie
 VII, en célébraut, en action de
 grâces, dans l'église de son mo-
 nastère, à Murano (États véni-
 tiens), une messe à l'issue de
 laquelle il chanta le *Te Deum*.
 Il revint à Bologne, où, attaqué
 d'une maladie violente, il mou-
 rut au bout de dix jours, le 8
 avril 1800, âgé de 78 ans. Le ré-
 dacteur de cet article fut, dans
 son séjour à Bologne, témoin
 des vertus de ce digne cardinal.
 On ne saurait mieux en faire l'é-
 loge que par ces paroles de l'orai-
 son funèbre que prononça, pour
 honorer la mémoire de Gioan-
 netti, son ancien confrère, le
 cardinal Zurla : *Seuerioris disci-
 plinæ acerrimus custos, omni
 eam curâ consovit. Diurnis noc-
 turnisque liturgiæ actibus primus
 assistens, semper sibi parvus,
 aliis profusus, omnibus carus,
 verè pastor, verè pater, verè
 exemplar et lucerna superemi-
 nens, cunctis effulgens.*

GIOCONDO (Fra Giovanni),
 en latin *Jocundus*, dominicain,
 né à Vérone vers le milieu du
 x^v^e siècle, se fit un nom par sa
 capacité dans les sciences, dans

les arts, et dans la connaissance
 des antiquités et de l'architec-
 ture. Il commença sa carrière
 par professer dans son couvent
 les langues et la littérature an-
 ciennes ; en 1494, l'empereur
 Maximilien, pendant le séjour
 qu'il fit à Vienne, le retint au-
 près de lui en qualité de littéra-
 teur et d'architecte. Appelé en
 France par Louis XII, il con-
 struisit à Paris le pont Notre-
 Dame, terminé en 1507, et le
 pont Saint-Michel. Ce fut en-
 core lui qui, pour remédier aux
 atterrissements causés dans les
 lagunes de Venise par l'embou-
 chure de la Brenta, qui faisaient
 craindre qu'un jour cette ville
 ne se trouvât jointe à la terre
 ferme, imagina de détourner
 une partie des eaux de cette ri-
 vière, et de les faire entrer dans
 la mer, auprès de Chioggia. S'é-
 tant retiré à Rome, il fut choisi,
 après la mort de Bramante, pour
 un des architectes de l'église de
 Saint-Pierre : il travailla, avec
 Raphaël d'Urbain, Michel-Ange
 et Antoine Pangallo à renforcer
 les fondements de cet immense
 édifice, auxquels Bramante n'a-
 vait pas donné la solidité néces-
 saire. Giocondo est auteur de
*Remarques curieuses sur les
 Commentaires de César*, et il fut
 le premier qui publia le dessin
 du pont que ce conquérant fit
 construire sur le Rhin, dont la
 description jusqu'alors avait été
 mal entendue. Il a donné aussi
 des éditions de *Vitruve* et de
Frontin. Ce fut par son moyen
 qu'on trouva dans une biblio-
 thèque de Paris la plupart des
 Épîtres de Pline, qu'Alde Ma-
 nuce imprima. Son savoir ne se
 bornait pas à l'architecture et
 aux antiquités ; il était égale-
 ment versé dans la philosophie

et la théologie, et fut le maître de Jules-César Scaliger, qui l'appelaient *une ancienne et bonne bibliothèque de toutes les sciences*. Dès avant 1506, il avait, avec la permission du pape, quitté l'habit de son ordre, et vivait en prêtre séculier. Il mourut dans un âge très avancé, vers l'an 1530. [Dans ses voyages en Italie, il rassembla une *Collection* de plus de 2,000 inscriptions anciennes, dont il donna le manuscrit à Laurent de Médicis, son constant protecteur. Il publia les *Traité d'agriculture* de Caton, Varron, Columella et Palladius.]

GIOJA (Flavio), né à Pasitano, château dans le voisinage d'Amalfi, vers l'an 1300, connut la vertu de la pierre d'aimant, s'en servit dans ses navigations, et, peu à peu, à force d'expériences, il inventa la *boussole*. [Cependant plusieurs auteurs lui en contestent l'invention. Polydore Virgile la place au nombre de celles dont les auteurs sont inconnus; d'autres l'attribuent aux Phéniciens; d'autres encore assurent que la *boussole* était connue par les navigateurs de la Méditerranée, plus de cent ans avant Gioja. Enfin, dans le *Traité de mineralibus*, d'Albert le Grand, mort en 1280, il est rapporté un passage d'un livre ancien, où il est fait mention de la boussole. Quoi qu'il en soit, on doit à Gioja l'avantage d'avoir fait revivre cette même invention, et d'en avoir généralisé l'usage.] Pour apprendre, dit-on, à la postérité que cet instrument avait été inventé par un sujet des rois de Naples (alors cadets de la maison de France), il marqua le nord avec une fleur de lis : exemple qui fut suivi

par toutes les nations qui firent usage de cette utile découverte. On prétend que les Chinois la connaissaient depuis long-temps; mais on sait que cette nation vaine s'attribue bien des choses qu'elle n'a apprises qu'avec beaucoup de peine des Européens, et que les notions qu'elle a eues avant leur arrivée sont toujours restées dans une espèce d'enfance, sans développement et sans perfection. Quoi qu'il en soit, c'est la boussole qui ouvrit, pour ainsi dire, la route de l'univers. Les voyages auparavant étaient longs et pénibles; on n'allait presque que de côte à côte; mais grâce à cette invention, on trouva une partie de l'Asie et de l'Afrique, dont on ne connaissait que quelques côtes, et l'Amérique, dont on ne connaissait rien du tout. Voyez HUGUES DE BERCY.

GIOLITO DE FERRARI (Gabriel), célèbre imprimeur de Venise dans le xvi^e siècle, était originaire de Frino, ville du Montferrat, d'où Jean, son père, imprimeur lui-même, était venu s'établir à Venise vers 1530. Gabriel se fit une grande réputation dans son art, qu'il mérita plus cependant par l'élégance de ses caractères, et par la qualité du papier qu'il employait, que par la correction de ses éditions, qui n'est pas toujours aussi soignée qu'on pourrait le désirer. Il vécut fort estimé et considéré à Venise, et reçut pendant sa vie des marques distinguées de la faveur de plusieurs princes. Il tirait son origine de la famille noble des Ferrari de Plaisance, et sa noblesse lui fut confirmée par un diplôme de l'empereur Charles-Quint en 1547. Il mourut en 1581, et laissa deux fils,

Jean et Paul, qui furent imprimeurs comme lui.

GIORDANI (Vitale), né à Bientone en 1633, passa sa jeunesse dans la débauche, et épousa une fille sans biens. Un de ses beaux-frères lui ayant reproché ses désordres, il le tua, et s'enrôla dans la flotte que le pape envoyait contre les Turcs. L'amiral lui trouva du génie; il lui donna l'emploi d'écrivain, qui était vacant. Giordani, obligé d'apprendre l'arithmétique pour remplir ses fonctions, prit du goût pour les mathématiques, et, de retour à Rome en 1659, devenu garde du château Saint-Ange, il profita du loisir que lui donnait cet emploi pour se livrer à l'étude de cette science. Il y fit de si grands progrès, que la reine Christine de Suède le choisit pour son mathématicien. Louis XIV le nomma pour enseigner les mathématiques, à Rome, dans l'académie de peinture et de sculpture qu'il y avait établie en 1666; et le pape Clément X lui donna la charge d'ingénieur du château de Saint-Ange. Giordani eut, en 1685, la chaire de mathématiques du collège de la Sapience, fut reçu membre de l'académie des Arcadi le 5 mai 1691, et mourut en 1711, à 78 ans. Il était d'un tempérament bilieux et violent, mais infatigable. Il fit des excès de travail qui lui attirèrent des maladies fâcheuses; il se rétablissait par un bon régime. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Euclide restituto*, 1686, in-fol.; 2° *De componendis gravium momentis*, 1685; 3° *Fundamentum doctrinæ motus gravium*, 1686; 4° *Ad Hyacinthum Christophorum epistola*, in-fol., 1705, à Rome, comme les précédents.

Ces écrits eurent de la réputation dans leur temps.

†GIORGI (Dominique), prélat, antiquaire et bibliographe italien, naquit à la Costa, près Rovigo, en 1690, fut, pendant quelques années, secrétaire de l'évêque d'Adria; puis, s'étant rendu à Rome, devint conservateur de la superbe bibliothèque du cardinal Impériali. Ce prélat, digne appréciateur du mérite de Giorgi, et de son talent particulier pour les antiquités ecclésiastiques, l'introduisit à la cour de Rome, où il fut successivement employé dans des recherches scientifiques par les papes Innocent XIII, Benoît XIII, Clément XII et Benoît XIV. Ce dernier pontife le plaça au nombre de ses prélats domestiques; à cette dignité, Giorgi réunissait celle d'abbé de Saccolongo, qui lui avait été conférée par Benoît XIII. Giorgi mourut à Rome, le 21 juillet 1747 : il laissa ses nombreux manuscrits à la célèbre bibliothèque de la Casanata. On compte parmi ses principaux ouvrages : 1° *De antiquis Italiæ metropolibus, exercitatio historica*, Rome, 1722, in-4°; 2° *Trattato, ou Traité sur les habits sacrés du saint pontife de Rome*, ibid., 1724, in-4°; 3° *De origine metropolis ecclesiæ beneventanæ*, 1725, in-4°; 4° *Antiquæ inscriptionis explanatio, in qua de locatoribus scenicorum disceptatur*, Monte-Fiascone, 1727, in-8°. On en trouve un extrait dans les *Mémoires de Trévoux*, 1728, page 552. 5° *De Cathedra episcopali Setiæ civitatis*, ibid., 1727, 1775, in-4°; 6° *De Liturgia romani pontificis in solemnibus celebratione missarum*, ibid., 1731, 1743, 1744, 3 vol. in-fol.; 7° *De Monogrammate Christi*, ibid.,

1738. Il réfute dans ce livre une assertion de Basnage. 8° *Vita Nicolai V, Pont. Max.; accedit disquisitio de Nicolai erga litteras et litteratos viros patrocinio*, ibid., 1742, in-4°; 9° *Catalogo*, ou *Catalogue de la bibliothèque de Capponi*, ibid., 1747, in-4°, enrichi de notes savantes; cette bibliothèque fut ensuite réunie à celle du Vatican; 10° *Elogio*, ou *Eloge historique du cardinal Corradini*, avec quatre morceaux sur les monuments antiques insérés dans la *Raccolta*, ou *Recueil du père Calogera*; 11° *Martyrologium Adonis, opæ codicum recognitum, bibliothecæ Vaticanæ adnotationibus illustratum*, Lucques, 1745, in-fol. Il a été, en outre, éditeur des quatre livres de *Varietate fortunæ*. Le quatrième livre seulement avait été imprimé en 1492; il contient la relation des voyages de Nicolas Conti, traduits en italien par Ramusio, sur la version espagnole de Rodrigo Fernandez de Santaella, publiée avec la relation de Marco-Polo. (Séville, 1518, in-fol.) Giorgi publia également cinquante-sept *Lettres inédites* du Pogge, avec des notes, publiées à Paris en 1723, in-4°, sous les auspices du cardinal A.-E. de Rohan. Il ajouta aussi des notes à la belle édition de *Baronius*, par le P. Mansi; Lucques, 1740, in-fol.

†GIORGI (Augustin-Antoine), religieux augustin, et savant orientaliste, naquit à Santo-Mauro, dans le diocèse de Rimini, en 1711, et prit à l'âge de quinze ans l'habit des ermites de Saint-Augustin. Il étudia avec succès en divers couvents de son ordre, s'appliqua particulièrement aux langues grecque, hébraïque, chaldéenne,

syriaque et samaritaine. Il professa en plusieurs villes de l'Italie, et il était à Florence lorsque Benoit XIV l'appela à Rome pour lui donner la chaire d'Écriture sainte dans le collège de la Sapience. Nommé ensuite bibliothécaire de l'*Angelica*, le même poutife le chargea de faire l'apologie des ouvrages du cardinal Noris, que plusieurs théologiens espagnols avaient mis à l'index. La réputation du P. Giorgi s'étant répandue dans les pays éloignés, l'empereur François 1^{er} lui offrit une chaire de théologie à Vienne, qu'il refusa, malgré les promesses et les instances réitérées de ce monarque. Une occasion se présenta, où le P. Giorgi se distingua de nouveau comme savant orientaliste. La *Propagande* avait souvent été instruite de la difficulté qu'éprouvaient les missionnaires envoyés au Thibet pour apprendre la langue de ce pays, dont les écrits sont remplis, en grande partie, de hiéroglyphes. Plusieurs savants, tels que Hayde, Lacroix, Vespierre, Lacroze, Théophile, etc., en avaient donné un alphabet et quelques autres notions; mais leur travail était encore très imparfait. Le P. Giorgi possédait alors ouze langues qui l'aidèrent dans ses recherches, et il publia son fameux *Alphabeticum thibetanum*. Ce livre, fruit d'une longue étude, contient de savantes dissertations sur l'histoire, la mythologie et la géographie du Thibet. Il occupa ensuite divers emplois importants, et fut élu procureur-général de son ordre. Cette place le mettant à même d'opérer de sages réformes, il rétablit la règle dans sa première pureté, améliora les écoles, et

y introduisit la bonne littérature. Le P. Paulin de Saint-Barthélemy ayant combattu un peu durement ses opinions sur la religion des Brames, il s'établit entre eux une discussion assez vive, d'où le P. Giorgi sortit triomphant. Il prit part à une autre discussion non moins vive, qui s'était élevée sur la dévotion du sacré cœur de Jésus. Pendant qu'il travaillait à un ouvrage sur les inscriptions grecques, qui existaient dans l'église de Rimini, il fut atteint de sa dernière maladie, et ne put le terminer. On a de lui : 1° *Alphabetum thibetanum missionum apostolicarum commodo editum : præmissa est disquisitio, qua de vario litterarum ac regionis nomine, gentis origine, moribus, superstitione ac manicheismo fuseseritur, Beausobrii calumnie in sanctum Augustinum, aliosque Ecclesiæ patres refutantur*, Rome, 1762, 1 vol in-4°. L'auteur commence par donner une histoire littéraire de la langue thibétaine en Europe, accompagnée d'une planche où sont dessinés les instruments à écrire dont font usage les habitants du Thibet. On y trouve aussi l'oraison dominicale, la salutation angélique, le symbole des apôtres et les commandements de Dieu en thibétain, avec une traduction latine des privilèges que le gouvernement du Thibet accorde aux missionnaires catholiques. Il donne l'alphabet complet, qui est de neuf cents pages, et traite ensuite de l'orthographe des mots, et de leur syntaxe. Il prend pour modèles les extraits des manuscrits thibétains qu'on découvrit en 1721 près des sources de l'Irtisch, publiés d'après les ordres

de l'empereur Pierre I^{er}, par les soins de Z.-S. Boyer, et insérés dans les *Acta eruditorum* de Leipsick, avec une traduction française de Fourmont dans le *Museum sinicum*. Dans l'article consacré à ce savant dans la *Biographie universelle*, où l'on s'appuie de l'avis de M. Rémusat, professeur des langues chinoise et tartare, il est dit que le livre du P. Giorgi n'est qu'un chaos, et qu'il est démontré que Giorgi, en écrivant le thibétain, n'en connaissait pas même les lettres. Quelque déférence que nous ayons pour le savant rédacteur de l'article et pour M. Rémusat, il nous sera permis de porter un jugement moins sévère, et d'adopter plutôt l'avis des plus fameux orientalistes romains et du profond philologue Winkelman, qui, lorsque cet ouvrage parut, en firent un éloge que le monde savant ne démentit pas, d'autant plus que ce même livre fut reçu à la Propagande pour l'usage des missionnaires. 2° *Fragmentum evangelii sancti Joannis græco-copto-thebaicum seculi IV, additamentum ex vetustissimis membranis lectionum evangelicarum divinæ missiæ, cod. diaconi reliquiæ, et liturgica alia fragmenta veteris Thebaidensium Ecclesiæ, ante Dioscorum, è veliterno nusæo Borgiano nunc prodeunt in latinum versa et notis illustrata*, Rome, 1789, in-4°. D'après l'antiquité de ce fragment, le P. Giorgi démontre le sens de plusieurs passages que des écrivains hétérodoxes ont mal interprétés; et, par des réflexions dont il les accompagne, il prouve l'ancienneté de la doctrine de l'Eglise. On publia à Paris, et d'après cet ouvrage, un écrit intitulé *Ma-*

manuscrits précieux à la doctrine de l'Eglise et à la pratique du culte catholique, nouvellement publiés à Rome, sous ce titre, *Fragmenta*, etc.; 3° *De miraculis sancti Coluthi et reliquiis actorum sancti Panesni martyrum fragmenta duo, alterum auctius, alterum nunc primum editum: præit dissertatio eminentissimi S. card. Borgiæ, de cultu S. Coluthi; accedunt fragmenta varia notis insecta; omnia ex musæo borgiano veliterno deprompta et illustrata*, Rome, 1773, in-4°. L'étude approfondie que Giorgi avait faite de ces divers fragments lui fit conclure qu'il y avait en Egypte trois dialectes, savoir, celui de Memphis, jadis commun à toute l'Egypte; le thébaïque ou saïdique (on a dans ce dialecte une version faite au III^e siècle de la sainte Ecriture); et un troisième dialecte connu du temps d'Hérodote, le bachmourique, qu'il appelle *ammonéen*, né des deux précédents, et qui fut introduit dans l'Éthiopie, et de là dans la Nubie et la Nigritie. 4° *Christolini Ameristæ adversus epistolas duas ab Onimo censore in dissertationem commonitorium Camilli Blasi de festo cordis Jesu, vulgaras antirrheticas; accedit mantissa contra epistolium tertium nuperrime cognitum*, Rome, 1772, in-8°; 5° *De arabicis Interpretationibus veteris Testamenti epistola*. On trouve cette lettre dans le *Specimen ineditæ versionis arabici-samaritani Pentateuchi e codice manuscripto bibliothecæ barberinæ edidit et animadversiones adjecit A. Chr. Hviid Havniensis*; Rome, 1780, in-8°; 6° *De Versionibus syriacis novi Testamenti epistola*; elle est insérée dans l'ouvrage de J.-

G. Adler, sur le même sujet, Copenhague, 1790; 7° *De inscriptionibus palmyrenis, quæ in musæo capitolino adservantur, interpretandis epistolam ad Nic. Foggini*, 1782, in-8°. Il se trouve aussi dans le *Museum capitolinum*, tom. 4. La langue palmyrénienne, suivant l'opinion du P. Giorgi, a une grande affinité avec l'hébraïque. Il assure que les mots de ces deux langues offrent le même sens, également rendu par les versions latines et grecques dont ces inscriptions sont accompagnées. Cela le porta à donner une dissertation très étendue sur la langue hébraïque. Le P. Giorgi publia d'autres ouvrages, et on en trouve la liste dans sa *Vie*, insérée dans les *Vitæ Italarum* de Fabroni, tom. 18. L'abbé Fontani en parle aussi dans son *Elogio del padre Giorgi*, Florence, 1798, in-4°. Ce savant religieux mourut à Rome, le 4 mai 1797, âgé de quatre-vingt-six ans.

GIORGI (Alexandre), jésuite, naquit à Venise, le 11 septembre 1747. Il était fils unique, et issu d'une famille qui descendait d'anciens patriciens, et qui occupait un rang distingué dans la république. Ayant fait ses études chez les pères de la compagnie, il entra dans leur noviciat à l'âge de 17 ans. Ses talents précoces le firent nommer, deux ans après, professeur de belles-lettres à Parme; il y remplit cette chaire pendant plusieurs années. Il n'y avait que deux ans qu'il avait reçu les derniers ordres, lorsque la société de Jésus fut supprimée, en Italie, en 1773. De retour dans son pays natal, il y donna des leçons particulières de théologie, jusqu'à ce que le marquis Bevilacqua

l'appela à Ferrare, et lui confia l'éducation de ses deux neveux. Il continua de se perfectionner dans ses études ; les connaissances qu'il acquit le mirent en relation avec plusieurs savants, et notamment avec le chevalier Vanneti, secrétaire de l'académie de Roveredo. Il avait publié divers ouvrages, et en préparait d'autres plus importants encore, lorsqu'un excès de travail, joint à une santé naturellement faible, lui causa des crachements de sang répétés, qui interrompirent ses occupations littéraires. Il mourut le 14 juillet 1779, n'étant âgé que de trente-deux ans. On a de lui : 1° *Del Modo d'Insegnare*, ou *Traité sur la manière d'enseigner aux enfans les deux langues italienne et latine*, Ferrare, 1775, in-6°. Ce petit traité, très estimé, montre combien l'auteur était versé dans les deux langues dont il propose une méthode aussi exacte que facile. 2° *Prodromo*, ou *Programme pour une Encyclopédie italienne*, Sienne, 1780, in-4°. Le P. Giorgi avait réuni plusieurs précieux matériaux pour ce grand ouvrage, auquel devaient contribuer les littérateurs les plus renommés. Il s'était réservé les articles les plus difficiles de la métaphysique et la théologie ; et, afin d'offrir des modèles pour les articles à rédiger, il en inséra deux, fort remarquables, dans ce programme, savoir : 1° *Sur le péché originel*, et 2° *De la liberté naturelle ; de la grâce efficace et de son accord avec la liberté et la volonté humaine* ; 3° *Lettere*, ou *Lettres* (au nombre de trois) adressées à M. Marc Latri, de Florence, sur ce qui a été écrit par M. Martin Sherlock ; savoir, 1° *De l'état de la*

poésie italienne ; 2° *sur l'Arioste* ; 3° *sur Shakespeare*, Ferrare, 1779. Le P. Giorgi se fait remarquer dans ces lettres par son goût exquis et par son instruction dans les littératures italienne et étrangère. 4° *Plusieurs Lettres* en latin, écrites à son ami le secrétaire Vanneti, et dans lesquelles l'auteur, tout en écrivant le latin avec une pureté et une élégance rares, soutenait qu'il était impossible aux modernes de s'exprimer correctement dans cette langue. Sa modestie l'avait induit dans cette erreur ; et un célèbre poète latin de cette même époque, l'abbé Raymond Cunich, ayant lu les lettres des deux amis, fit pour eux les vers suivans.

Quod vitam eximii scripisti, Vannete, Giorgi.

Ille tuo vivet clarus ab ingenio ;

Vires tu clarus simul ; eximiusque ferens

Scriptor et eximius cultor amicis.

Le chevalier Vanneti, aussitôt après la mort du P. Giorgi, publia sa *Vie* en latin, qu'il mit à la tête de leur correspondance, avec ce titre : *Clementini Vannetii equitis Commentarius, de vita Alexandri Giorgii ; accedunt nonnullæ utriusque epistolæ*, Sienne, 1779, 1 vol. in-12.

GIORLON (George Barbarelli, dit le), peintre célèbre, né en 1477 au bourg de Castel-Franco, quitta la musique, pour laquelle il avait du goût et du talent, pour la peinture. Il apprit cet art sous Jean Bellin. L'élève passa tout à coup de la manière de son maître à une autre qu'il ne dut qu'à lui-même. L'étude qu'il fit des ouvrages de Léonard de Vinci, et surtout celle de la nature, acheva de le perfectionner. Ce fut lui qui introduisit à Venise la coutume où étaient les grands, de faire peindre les dehors de leurs mai-

sons. Le Titien ayant connu la supériorité de ses talents, le visitait fréquemment pour lui dérober les secrets de son grand art; mais le Giorgion trouva des prétextes pour lui interdire sa maison. Cet habile maître mourut en 1511, à 34 ans, de la douleur que lui causa l'infidélité de sa maîtresse. Dans l'espace d'une vie si courte, il porta la peinture à un point de perfection qui surprend tous les connaisseurs. Il entendait parfaitement l'art si difficile de bien ménager les jours et les ombres, et de mettre toutes les parties dans une belle harmonie. Ses tableaux sont supérieurs à tous ceux qu'on connaissait alors, par la force et la fierté. Son dessin est délicat, ses carnations ont une grande vérité, ses figures ont beaucoup de rondeur, ses portraits sont vivants, et ses paysages touchés avec un goût exquis.

GIOSEPIN. Voyez ARPINO.

GIOTTO (ou Angiolotto, diminutif d'Angiolo, *Ange*), peintre, naquit en 1276 à Vespignano, près de Florence, de parents pauvres. Le fameux Cimabue, fondateur de l'école florentine, l'ayant rencontré à la campagne, qui gardait les troupeaux de son père, et qui, en les regardant paître, les dessinait sur une brique, le mit au nombre de ses élèves. Giotto profita tellement sous son maître, qu'après sa mort il passa pour le premier peintre de l'Europe. On rapporte que le pape Benoît XI, voulant éprouver le mérite des peintres florentins, envoya un connaisseur pour rapporter un dessin de chacun. Le Giotto se contenta de faire sur du papier, à la pointe du pinceau, et d'un seul trait, un cercle parfait. Cette

hardiesse, et en même temps cette sûreté de main, donna au pape une grande idée de son talent, et fit naître ce proverbe italien : *Tu sei più rotondo che l'O del Giotto...* Benoît l'appela à Rome, d'où il passa à Avignon dans le temps de la translation du saint-siège. Après la mort de Clément V, il retourna dans sa patrie, et mourut à Florence le 8 janvier 1336. Les Florentins ont fait élever sur son tombeau une statue de marbre. Pétrarque et le Dante, amis de ce peintre, le célébrèrent dans leurs vers. Le grand *tableau de mosaïque* qui est sur la porte de l'église de Saint-Pierre de Rome est de lui. [Les églises de Saint-François, à Florence et à Pise, sont remplies de superbes *Fresques* de Giotto. Parmi ses nombreux tableaux, le Musée de Paris possède *La Vision* où saint François reçut les stigmates.]

GIPHANIUS. Voy. GIFFEN.

GIRAC (Paul-Thomas, sieur de), natif d'Angoulême, fut conseiller au présidial de cette ville, l'intime ami de Balzac, et l'adversaire de Voiture. Il défendit le premier contre Costar, partisan outré du second. Cette querelle produisit une vive fermentation dans son temps; mais aujourd'hui les écrits et les injures qu'elle fit vomir ne causeraient que de l'ennui. Girac paraît savant dans les siens, mais encore plus emporté. Il mourut en 1663.

GIRALDI (Lilio Gregorio), savant profond dans les langues, dans la connaissance de l'antiquité et dans les mathématiques, naquit à Ferrare en 1479, et mourut en 1552. Il disait ordinairement « qu'il avait eu à » combattre contre trois eune-

» mis, la nature, la fortune et » l'injustice. » Il perdit son bien et sa bibliothèque lorsque l'armée de Charles - Quint pillait sa patrie. La goutte vint se joindre à la pauvreté, et il en fut tellement tourmenté dans sa vieillesse, qu'il ne pouvait pas tourner le feuillet d'un livre; néanmoins, il sut si bien rétablir sa fortune, qu'il laissa en mourant, une somme d'environ 10,000 écus. Les écrits de ce savant ont été recueillis à Leyde, en 1596, 2 vol. in - fol. Les plus souvent cités sont : 1° *Syntagma de diis gentium*; livre excellent pour ce qu'il contient, mais qui ne renferme pas tout ce qu'on peut faire entrer dans une mythologie; 2° *l'Histoire des poètes grecs et latins*; 3° celle des poètes de son temps. Ces deux ouvrages sont moins consultés que son *Histoire des dieux des gentils*. 4° *Progymnasmata adversus litteras et litteratos*, où l'on trouve le germe des idées que J. - J. Rousseau a depuis développées sur les mauvais effets des lettres et des sciences. (Voyez ROUSSEAU Jean-Jacques, et FRÉDÉRIC-GUILLAUME I^{er}, roi de Prusse). Mais si Giraldi a osé écrire contre les *lettres* de son temps, la plupart sages et réservés, qu'eût-il dit de cette nuée de *gens de lettres* qui couvrent aujourd'hui la surface du globe.

GIRALDI-CINTIO (Jean-Baptiste), né à Ferrare, d'une famille noble, au commencement du xvi^e siècle, tint un rang distingué parmi les poètes et les littérateurs de son temps. Il mourut en 1573, à 69 ans. On a de cet auteur : 1° neuf *Tragédies*, dont la meilleure est *l'Orbèche*; 2° un poème intitulé : *l'Ercole*, imprimé à Modène en

1577, in-4°; 3° un recueil de 100 nouvelles, sous ce titre : *Hecatommitinel Montegale, appresso Lionardo Torrentino*, 1595, en 2 vol. in-8° : c'est le plus connu de ses ouvrages, dont nous avons indiqué les principaux. Ces écrits sont en italien. Il a donné en latin des *Poésies* et *l'Histoire d'André Doria*, Leyde, 1696, 2 tom. in-fol. [Sa *Didon* et sa *Cléopâtre* furent aussi très applaudies. *L'Orbèche* fut mise au même rang que la *Sofonisba* de Trissino, *l'Oreste* de Ruccellai, et la *Canace* de Sperai.]

GIRALDUS. Voy. GIRAUD.

GIRARD (Albert), habile géomètre hollandais, publia, vers l'an 1629, un livre intitulé : *Invention nouvelle en algèbre*. Il y traite des racines négatives, ou affectées du signe moins; et montre que dans certaines équations cubiques, ou du 3^e degré, il y a toujours trois racines; ou deux positives et une négative, ou deux négatives et une positive. Girard entrevoyait d'autres résultats de ce genre, que Descartes développa peu de temps après.

GIRARD (Guillaume), archidiacre d'Angoulême, avait été secrétaire du duc d'Épernon. Après la mort de ce duc, il donna des *Mémoires* pour sa vie, en 4 vol. in-12. Il nous y apprend beaucoup de particularités intéressantes. Sur la fin de ses jours, cet auteur se livra entièrement à la piété, et ne s'occupa plus que d'objets religieux. Ce fut alors qu'il entreprit la traduction des Œuvres du pieux Louis de Grenade. Elle parut sur la fin du xvii^e siècle, en 10 vol. in-8°, ou en 2 vol. in-fol. C'est la plus exacte que nous ayons; mais nous pourrions en avoir une

plus élégante. Girard mourut en 1663, dans un âge très avancé. Quelques biographes pensent qu'il n'a traduit que la Guide des pécheurs, et que le reste est d'un prêtre de l'Oratoire.

GIRARD (Gabriel), né à Clermont en Auvergne vers 1677, aumônier de madame la duchesse de Berry, fille du régent, et interprète du roi pour les langues esclavonne et russe, mérita une place à l'académie française par quelques ouvrages de grammaire qui respirent la philosophie : 1. *Synonymes français, leurs différentes significations, et le choix qu'il en faut faire pour parler avec justesse*, in-12. Ce livre, plein de goût, de finesse et de précision, subsistera autant que la langue, et servira même à la faire subsister. Le but de l'auteur est de prouver que presque tous les mots qu'on regarde comme parfaitement synonymes dans notre langue, diffèrent réellement dans leur signification, à peu près comme une même couleur paraît sous diverses nuances. Ce grammairien philosophe saisit admirablement ces différences imperceptibles, et les fait sentir à son lecteur, en rendant ce qu'il aperçoit et ce qu'il sent par des termes propres et clairs. Le choix des exemples est excellent, à quelques-uns près, qu'il aurait pu se dispenser de prendre dans des matières de galanterie. Les autres présentent presque toujours des pensées fines et délicates, des maximes judicieuses, et des avis importants pour la conduite. Beauzée a donné, en 1769, une nouvelle édition de cet ouvrage, augmentée d'un volume, et de quelques articles posthumes de l'abbé Girard. L'abbé Roubaud a effacé

en quelque sorte cet ouvrage par les Nouveaux Synonymes français, Paris 1786, 4 vol. in-8°. Mais il convient que l'abbé Girard à le mérite d'avoir *le premier ouvert les yeux à la nation sur la richesse que la langue acquerrait par la seule explication des synonymes, qui, sans une différence nette et précise, la surchargent de mots en l'appauvrissant d'idées*. L'ouvrage de l'abbé Roubaud n'est d'ailleurs pas à l'abri de la critique. On y trouve quelquefois une métaphysique de langage, des idées exotiques qui semblent tenir à la secte des économistes, à laquelle il était agrégé. Un Dictionnaire universel, publié en 1808, a offert le recueil de ces synonymes, et M. Guizot l'a encore augmenté dans son nouveau Dictionnaire des synonymes. 2° Une grammaire sous le titre de *Principes de la langue française*, 2 vol. in-12, 1747, inférieure aux *Synonymes* du moins pour la forme, mais qui offre d'excellentes choses, et même, suivant son titre, les vrais principes de la langue. L'auteur subtilise trop sur la théorie du langage, et ne cherche pas assez à en exposer clairement et nettement la pratique. L'abbé Girard mourut en 1748, à 70 ans. C'était un homme d'un esprit fin, et versé dans la lecture des bons écrivains.

GIRARD (Jean-Baptiste), jésuite, né à Dôle en Franche-Comté vers 1680, se fit un nom dans son ordre par ses talents. Après avoir professé les humanités et la philosophie, il se consacra à la prédication et à la direction; et il exerçait ces emplois avec autant d'assiduité que de succès. Un nombre infini de femmes du monde furent mises par lui dans

le chemin du salut. Plusieurs filles entrèrent dans le cloître à sa persuasion, et en furent l'exemple. Il fut envoyé d'Aix à Toulon en 1728, pour être directeur du séminaire royal de la marine. Parmi les pénitentes qui vinrent à lui, était Marie-Catherine Cadière, fille de 18 à 20 ans, née avec un cœur sensible, et entêtée de la passion de faire parler de ses vertus. La pénitente, échauffée par le plaisir d'avoir un directeur qui la prônait partout, voulut avoir une réputation encore plus étendue. Elle prétendit avoir des extases et des visions. Son directeur parut d'abord y ajouter quelque croyance, mais, sentant qu'il y avait quelque chose d'outré dans la conduite de sa pénitente, il chercha à s'en débarrasser. La Cadière, piquée contre lui, choisit un autre directeur. Elle s'adressa à un carme, fameux janséniste, et connu par sa haine contre les jésuites. Il engagea sa pénitente à faire une déposition, dans laquelle elle déclara que le P. Girard, après avoir abusé d'elle, lui avait fait perdre son fruit; et comme par cette déclaration elle aurait été aussi coupable que lui, elle l'accusa d'enchantement et de sortilège. Cette misérable étala sa honte aux yeux de l'univers, pour l'unique plaisir de la vengeance. L'affaire fut portée au parlement d'Aix, et elle mit la combustion dans les familles. Enfin, après des cabales, des querelles, des satires, des chansons et des injures sans nombre, le parlement déclara le P. Girard des accusations intentées contre lui, et la Cadière fut condamnée aux dépens, par arrêt du 10 octobre 1731. Peut-être ceux qui se sont étonnés que le

parlement ne jugea point avec plus de rigueur, ne connaissent pas assez les circonstances où ce tribunal se trouvait, ni le dangereux fanatisme du parti qui s'était déclaré pour la prétendue dévotion. On assura d'ailleurs que le résultat des interrogatoires qu'elle avait subis prouvaient plus de folie que de méchanceté, plus de docilité à des impulsions étrangères, que de malice personnelle. Après que le procès fut terminé, le P. Girard fut envoyé par ses supérieurs à Dôle. Il y fut recteur et y mourut avec la réputation d'un homme zélé et vertueux, mais pas toujours assez circonspect. La fureur d'écrire est telle en France, qu'on a formé 6 vol. in-12 de ce singulier procès.

† GIRARD (L'abbé), ecclésiastique distingué, naquit en Franche-Comté, vint à Paris, fit ses études au collège de Louis le Grand, et emporta le prix d'honneur. Son application et sa bonne conduite lui gagnèrent la bienveillance de M. de Cicé, alors évêque de Rhodéz, qui, après que l'abbé Girard eut pris les ordres, l'emmena dans cette ville et le nomma professeur de rhétorique. Ce prélat ayant fondé un collège dans sa ville épiscopale, il en confia la direction à l'abbé Girard, sous lequel se formèrent des sujets distingués, entre autres M. Frayssinous. Ce séminaire, ainsi que son principal, avaient obtenu une réputation méritée; l'abbé Girard s'y distingua par un zèle actif, une sage fermeté, une piété exemplaire et une indulgence paternelle. La révolution arriva, et l'abbé Girard, n'ayant pas voulu prêter le serment à la *Constitution civile* du clergé,

resta caché en France chez un ami ; il put ainsi, et en secret, porter à quelques fidèles des secours spirituels. Echappé à la persécution, il sortit dans des temps plus calmes de sa retraite, et fut choisi pour directeur du collège de Figeac ; mais il avait laissé de trop beaux souvenirs à Rhodéz ; les vœux de tous les habitants le rappelèrent, et il reprit la direction du collège de cette ville, en y apportant les mêmes vertus et les mêmes lumières qui l'avaient distingué auparavant. Quand l'université fut réorganisée, on érigea en lycée le collège de Rhodéz, et l'abbé Girard en fut nommé proviseur. Pendant près de cinquante ans, il dirigea une nombreuse jeunesse, qui reçut de lui les bienfaits de l'éducation fondée sur les principes chrétiens. L'élite des habitants de ce pays, le considérant comme le second père de leurs enfants, avait pour lui un respect et une affection sans bornes. L'abbé Girard, regretté de tout le monde, et plus particulièrement encore de ses élèves, et des pères de famille, est mort le 23 avril 1822, à l'âge d'environ 70 ans. On a de lui : *Précéptes de rhétorique*, tirés des meilleurs auteurs anciens et modernes ; Rhodéz, 1787, in-12, septième édition ; *ibid.*, 1822, in-12. Cet ouvrage, devenu classique dans presque tous les collèges du midi, est fait avec beaucoup d'ordre et de méthode.

GIRARD DE VILLETHREY (Jean), prêtre de Paris, mort dans sa patrie en 1709, à 68 ans, enrichit l'église d'un grand nombre de livres de piété. Ses traités recueillis pourraient composer un corps de morale pratique pour toutes

les conditions et tous les états. Il appuie ce qu'il dit par les principes de la raison, par l'Écriture sainte, par les Pères et par les conciles. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Le véritable Pénitent* ; 2° *le Chemin du ciel* ; 3° *la Vie des vierges* ; 4° *celle des gens mariés, des veuves, des religieux et religieuses, des riches et des pauvres* ; 5° *la Vie des saints* ; 6° *la Vie des clercs* ; 7° *un Traité de la vocation* ; 8° *Le Chrétien étranger sur la terre* ; 9° *un Traité de la flatterie* ; 10° *un autre de la médisance* ; 11° *la Vie de J.-C. dans l'eucharistie* ; 12° *le Chrétien de la tribulation* ; 13° *un Traité des églises et des temples* ; 14° *un autre du respect qui leur est dû* ; 15° *la Vie de saint Jean de Dieu* ; 16° *un Traité des vertus théologales* ; 17° *enfin la Vie des justes*. Ces différents ouvrages sont chacun en 1 ou 2 vol. in-12 ; on les a souvent réimprimés ; il serait à souhaiter qu'ils fussent écrits avec plus de pureté et de précision.

GIRARD (Gilles), curé d'Hermanville, près Caen, né à Campsour, dans le diocèse de Coutances, a été un des meilleures poètes latins de son temps. Il avait perfectionné son talent dans l'université de Caen, où il professa les humanités. Il réussit surtout dans l'ode alcaïque, et ne le cède en ce genre à aucun poète moderne. Nous avons de lui un nombre assez considérable de *Poésies lyriques*, dont la plupart ont été couronnées aux Palinods de Rouen, et imprimées séparément. L'auteur mourut en 1762, âgé de 60 ans.

GIRARD DU HAILLAN. Voyez HAILLAN.

† GIRARDET (Jean), peintre du roi de Pologne, duc de Lor-

raine, et l'un des membres de l'académie de peinture de Paris, naquit à Lunéville en décembre 1709. Il fut élève de *Claude-Charles*. Il exécuta la plupart de ses ouvrages en Lorraine ; sa *Descente de croix* passe pour son chef-d'œuvre. On la voyait dans une des églises de Nancy. Ce peintre rendit service à sa patrie par les instructions gratuites qu'il donnait de son art, et il sut se faire estimer autant par les belles qualités de son cœur que par ses talents. Il mourut à Nancy en 1778.

† GIRARDIN (Stanislas-Cécile-Xavier, marquis de), fils du marquis de ce nom, qui possédait la terre d'Ermenonville, et était intime ami de Rousseau, naquit à Lunéville, le 15 janvier 1768. Il fut tenu sur les fonts de baptême par le roi de Pologne, Stanislas Leckzinski, et eut Rousseau pour précepteur, à Ermenonville, où il fut élevé. Son père étant riche et considéré, le jeune Girardin vit ouvrir devant lui une brillante carrière, et devint successivement capitaine de dragons, colonel et général de brigade, commandant de la Légion-d'Honneur, grand-Croix de l'ordre des Deux-Siciles, chevalier de Saint-Louis, commandeur de l'ordre de Sainte-Anne de Russie; et en dernier lieu membre de la chambre des députés. Il entra au service, en 1779, et son régiment se trouvait au Mans, lorsque la révolution éclata; il embrassa ses principes. Nommé membre du conseil municipal de cette même ville, il ne tarda pas à les manifester. Il était commandant de la garde nationale à cheval du Mans, lorsqu'il fut élu député du tiers-état, à l'assemblée du

bailliage de Senlis, pour la convocation des États-généraux. Après avoir publié un écrit intitulé : *Lettre du Vicomte d'Ermenonville* (il portait alors ce titre), M. de Girardin se montra dans son assemblée le plus fort opposant aux mesures de la cour. Cette espèce de révolte lui mérita une *Lettre de cachet*, dont ses amis écartèrent l'exécution. M. de Girardin était un des premiers rédacteurs des *Cahiers* du bailliage de Senlis, dans lesquels on demandait avec arrogance l'abolition des capitaineries, des droits féodaux, des justices seigneuriales, des lettres de cachet, de certains impôts, etc. De l'assemblée de Senlis, il passa à celle de Vitry-le-Français, comme fondé de pouvoirs du duc d'Orléans, et y apporta ces fameuses *Instructions* dont l'auteur était Sieyès. Il revint ensuite à Paris, et y fut nommé électeur par la section des Petits-Pères. Élu, en 1790, président de l'administration centrale du département de l'Aisne, il siégea eu cette qualité, l'année suivante, au collège électoral de l'Oise, qui le choisit pour son député à l'assemblée nationale. Quoiqu'il se montrât partisan zélé des maximes du jour, il combattit les entraves tyranniques qu'on mettait aux passeports et s'éleva contre la servitude de la presse; il désapprouva hautement la loi du serment auquel on voulait assujettir les prêtres et les émigrés, se déclara contre la confiscation de leurs biens, et contre la déportation des prêtres insermentés. En croyant se tenir dans un juste milieu, M. de Girardin indisposa contre lui les deux partis opposés de l'assemblée; aussi, au sortir de la séance

orageuse du 8 avril 1792, il fut, avec plusieurs autres de ses collègues, insulté et blessé. Au mois de juillet de la même année, il était président de l'assemblée législative, et il occupa le fauteuil jusqu'à l'installation de la convention nationale. Dans la terrible journée du 10 août, il prit part au décret qui contribua, quoique un peu tardivement, à sauver quelques gardes suisses qui n'avaient pas encore été massacrés par une populace furieuse. M. de Girardin s'était fait des ennemis parmi les jacobins; et n'étant plus député, il cessait d'être inviolable. Par le moyen de M. Maret, depuis duc de Bassano, il obtint une mission simulée pour l'Angleterre, qui le mit à l'abri de toute agression. Pendant ce temps, le roi martyr subit son jugement inique, et M. de Girardin arrivait à Paris, le jour même que ce bon roi était conduit au supplice. Il se tint caché pendant quelque temps à Ermenonville, et puis à Sézanne; mais il y fut arrêté, conjointement avec ses frères, et conduit dans les prisons de cette petite ville. On lui imputait à crime son attachement à la constitution de 1791, sanctionnée par Louis XVI. Il pensait que sa fortune était à jamais perdue, et, pendant sa détention, il apprit le métier de menuisier. Il établit un atelier, et, aidé par ses frères, il travaillait pour les menuisiers de la ville. Enfin, le 9 thermidor arriva, et Robespierre subit la mort à laquelle il avait condamné tant de victimes; cependant les frères Girardin ne sortirent de prison que six semaines après cette journée. Le Directoire, qui avait remplacé la convention, nomma Stanis-

las membre du district de Senlis: il s'y refusa; et on dit même qu'il répondit ces paroles: « Em- » menez-moi aux carrières, si » cela vous convient; mais je » vous déclare ne pouvoir accep- » ter des fonctions qui m'oblir- » geraient de concourir à l'exé- » cution de lois spoliatrices et » sanguinaires, qui ne sont pas » encore rapportées..... » Cette réponse pouvant lui devenir funeste, il se tint caché pendant plusieurs années, jusqu'à ce qu'en avril 1798, il fut élu membre de l'administration de l'Oise. Il n'y resta que peu de semaines. Ayant été accusé comme royaliste, il fut destitué. Retiré de nouveau à Ermenonville, il fit connaissance avec Joseph Buonaparte, qui venait d'acquérir la belle terre de Morfontaine, dans le voisinage de M. de Girardin. Napoléon était alors en Égypte: à son retour en France, et après le 18 brumaire, M. de Girardin fut nommé tribun par le sénat conservateur. Dans cette qualité, il fit un rapport sur l'administration forestière, et appuya ensuite la création de la Légion d'Honneur. Il fut nommé, en 1802, président du tribunal, dont Joseph Buonaparte était membre. Celui-ci étant devenu colonel du 4^e régiment d'infanterie, y admit M. Girardin comme capitaine, et partit avec lui au camp de Bologne, où Napoléon, au milieu d'une armée de 70,000 hommes, fit la première distribution de la croix de la Légion d'Honneur. M. de Girardin suivit Joseph Buonaparte à l'armée de Naples, devint chef de bataillon, puis colonel au siège de Gaëte. Lors de la guerre d'Espagne, en 1808, élevé au grade de général de brigade, il fit cette

injuste et malheureuse guerre, jusqu'à ce que Joseph Buonaparte, ayant changé l'acouronne de Naples pour celle d'Espagne, voulut faire naturaliser son ami dans ce royaume; mais M. de Girardin préféra revenir en France. Le tribunal avait été supprimé par Napoléon, de consul devenu empereur, et M. de Girardin siégea alors au corps législatif, dont il devint président pour la section de l'intérieur. Il quitta cette assemblée le 21 mars 1812, lorsqu'il fut nommé préfet de la Seine-Inférieure, et il occupait encore, en 1814, cette place, dans laquelle il fut conservé par Louis XVIII, après qu'il eût prêté serment à ce monarque, et adhéré à la déchéance de Napoléon. L'année suivante, il passa à la préfecture de Seine-et-Oise; mais, avant de partir de Rouen, il fut nommé député par les habitants du premier de ces départements. Il paraît que M. de Girardin témoigna sa satisfaction du retour de Buonaparte de l'île d'Elbe; à la seconde restauration, rappelé à la préfecture de la Seine-Inférieure, il fut arrêté en chemin, et ne put s'y rendre qu'avec les passeports d'un général anglais, qui commandait alors Paris. M. Pasquier, alors ministre de la justice, et chargé, par intérim, du portefeuille de l'intérieur, ayant fait un rapport dans lequel M. de Girardin était désigné comme auteur d'un *Pamphlet* qui disait, en substance, que de *nouvelles institutions voulaient de nouvelles dynasties*, ce dernier fut destitué. Quelques jours après, l'empereur Alexandre adressa au préfet disgracié une lettre qui lui annonçait sa nomination de commandeur de l'ordre russe de Sainte-Anne. Il

est à croire que M. de Girardin put se laver de l'accusation portée contre lui, puisque, le 6 avril 1816, il fut appelé à la préfecture de la Côte-d'Or, où il ne resta pas long-temps, ayant été remplacé par un autre préfet. Dans cet intervalle, le département de la Seine-Inférieure le nomma, le 12 novembre de la même année, à la Chambre, où il vota toujours avec l'opposition. M. de Girardin s'est distingué à la tribune, où il est monté plus de cent cinquante fois. Dans tous ses discours, quelquefois éloquentes, dominait souvent le sarcasme et une véhémence qui le faisait sortir des bornes de la modération. Il est inutile de dire qu'il s'opposa de tous ses moyens à la guerre d'Espagne (en 1822), et à la loi des élections proposée par les ministres, ainsi qu'à la création du 3 pour 100. On a imprimé *cinq* de ses Discours sur la loi des élections; ses partisans se proposent de publier bientôt les autres. Depuis long-temps M. de Girardin ne jouissait plus d'une bonne santé: souvent incommodé, il paraissait de temps à autre à la Chambre des Députés; mais enfin, atteint d'une grave maladie, il y succomba le 26 février 1827, à l'âge de cinquante-huit ans. Ses amis lui ont fait de pompeuses funérailles.

GIRARDON (François), sculpteur et architecte, né à Troyes en Champagne, l'an 1628 ou 1630, de Nicolas Girardon, fondeur de métaux, eut pour maître Laurent Mazière. Après s'être perfectionné sous François Auguier, il s'acquit une si grande réputation, que Louis XIV l'envoya à Rome pour étudier les chefs-d'œuvre anciens et modernes, avec une pension de

mille écus. De retour en France, il orna de ses ouvrages, en marbre ou en bronze, les maisons royales. Après la mort de Le Brun, Louis XIV lui donna la charge d'inspecteur général de tous les morceaux de sculpture. Les plus célèbres de ses ouvrages sont : 1° le magnifique *Mausolée du cardinal de Richelieu*, dans l'église de la Sorbonne; 2° la *Statue équestre de Louis XIV*, où le héros et le cheval étaient d'un seul jet; c'était son chef-d'œuvre; 3° dans les jardins de Versailles, l'*Enlèvement de Proserpine par Pluton*, et les *Groupes* qui embellissent les bosquets des bains d'Apollon, etc. Il mourut à Paris en 1715, à 88 ans. Il avait été reçu de l'académie de peinture en 1657, professeur en 1659, recteur en 1674, et chancelier en 1695. Catherine du Chemin son épouse se fit un nom par son talent à peindre les fleurs. Voyez CHEMIN (Catherine du).

GIRAUD (Sylvestre), *Giraldus*, né à Mainapir en 1125, dans le comté de Pembrock, se distingua parmi les savants de son temps. Après avoir professé dans l'université de Paris et à Oxford, il devint archidiacre et chanoine de Saint-David. Il s'occupa beaucoup des affaires d'Angleterre; mais il se fit tant d'ennemis par sa rigidité, que son élection à l'évêché de Saint-David ne fut pas confirmée par le pape, dont cependant il avait toujours pris les intérêts. Il mourut vers 1200, âgé de 75 ans. On trouve de lui plusieurs ouvrages dans l'*Anglia sacra* de Warthon, et dans l'*Anglia* de Cambden. Sa *Description du pays de Galles (Cambria)* a été imprimée séparément, à Londres, 1585, in-8°.

† GIRAUD (Pierre-François),

homme de lettres, naquit à Bacqueville, en Normandie (Seine, Inférieure), le 20 septembre 1764. Il finit ses études à Paris, et, jeune encore, il fut attaché à l'instruction publique. Giraud ne prit pas beaucoup de part à la révolution, et ne figura que parmi les plus modérés. Il était redevable de cette modération à son caractère naturellement modeste et tranquille. Il obtint, sous le directoire, la place de chef des journaux à la préfecture de police, et fit preuve dans cet emploi de beaucoup de jugement et d'impartialité. On se rappelait plus particulièrement de Giraud sous le ministère de Savary, où le nouveau chef des journaux, loin de suivre la route de son devancier, se distinguait par une intolérance extrême et par la jalouse persécution qu'il avait déclarée aux gens de lettres, dont les talents lui faisaient ombrage. Ayant perdu sa place, Giraud travailla aux feuilles publiques, mais dans un rang secondaire; sa timidité, sa modestie, lui faisant toujours céder la première place au plus adroit, qui valait moins que lui. Un homme du caractère de Giraud ne pouvait arriver à la célébrité, et encore moins à la fortune. Quoique la plupart de ses ouvrages aient obtenu de justes éloges, il passa toute sa vie dans une honnête médiocrité. Il mourut, le 26 février 1821, âgé de cinquante six ans. On de lui : 1° *Mémoire sur la colonie de la Guiane française, et sur les avantages politiques et commerciaux de sa possession*, rédigé sur les notes d'un colon; Paris, 1804, in-8°; 2° *Aristippe chez Polycrate*, opéra, 1808, in-8°. Cette pièce est restée au répertoire de l'Académie

de musique; 3^e *Campagne de Paris en 1814, avec cartes*, ibid. 1814, in-4^e; cet ouvrage a eu sept éditions; 4^e *Précis des journées des 15, 16, 17 et 18 juin 1815, ou Fin de la vie politique de Napoléon Buonaparte*, ibid., Emery, 1815, in-8^e. Ce précis a été fort utile à ceux qui, après Giraud, ont écrit sur ce despote; 5^e *Beautés de l'histoire d'Italie, ou Abrégé des annales italiennes, avec le tableau des mœurs, des sciences, etc., depuis l'invasion des barbares jusqu'à nos jours*, Emery, 1816, 2 vol. in-12. On a fait une seconde édition de cet ouvrage, qui, malgré son titre banal de *Beautés*, aurait procuré, à tout autre que Giraud une célébrité méritée. Le style est correct, concis, souvent élégant, et recommandable surtout par l'impartialité de l'auteur et l'exactitude des faits. On ne doit point s'étonner de trouver le même titre dans les ouvrages suivants; c'était une loi qu'imposait à Giraud son libraire, qui, comme la plupart de ses confrères, exigent beaucoup et à peu de frais; 6^e *Beautés de l'empire germanique*, ibid., Emery, 1820, in-12; 7^e *Beautés de l'histoire de l'Inde, avec un Précis historique de la vie d'Hyder Ali Khan, et de son fils Tipoo-Saïb*, orné de douze gravures ibid., Emery, 1821, 2 vol. in-12; *Précis historique de tous les événements qui se sont succédé depuis la convocation des nobles jusqu'au rétablissement de S. M. Louis XVIII sur le trône de France*, ibid., Emery, 1822, in-12. C'est une réimpression posthume dans laquelle on a fait beaucoup de corrections et d'augmentations à l'ouvrage qui

avait déjà été publié dans la *Biographie moderne*, Emery, 1815, 2 vol. in-8^e; 8^e *Traité des vers à soie*, in-12. Giraud a travaillé au *Courrier de l'Europe*, au *Journal de Paris*, et en dernier lieu au *Constitutionnel*; mais, écrivant par besoin, il ne pouvait, faute d'opinions assez libérales, et d'une excessive vanité, se placer à la hauteur sublime des autres astres, ses collaborateurs, d'autant plus que ses talents n'étaient pas assez appréciés. Aussi, rédacteur dépendant, il ne tirait presque aucun profit dans l'exploitation de la riche mine qu'offre à ces petits apôtres du libéralisme ce qu'on appelle opinion. Giraud avait concouru à la rédaction des *Tables du Moniteur* (connues sous le nom de *Girardin*, 7 vol. in-4^e), et a donné plusieurs articles à la *Biographie universelle*. Il a laissé en manuscrit une *Chronologie*, plusieurs *dramas lyriques*, dont deux sont déjà reçus à l'académie royale de musique, et des *poésies fugitives*, qui ont mérité des éloges.

GIRAudeau (Bonaventure), jésuite, né à Saint-Vincent-sur-Jard en Poitou, mourut en 1774, âgé de 77 ans, après avoir donné : 1^o une *Méthode pour apprendre la langue grecque*, 1751 et suiv., 5 parties in-12; 2^o *Praxis lingue sacræ*, 1757, in-4^e; ouvrage très estimé, quoiqu'il y ait quelques vues hypothétiques. Il prétend, comme Masclef (V. ce nom), lire l'hébreu sans les points massorétiques; mais avec cette différence, que partout où il manque une voyelle, il y place la lettre O, au lieu que Masclef y met la première voyelle qui se trouve dans le nom de la consonne qui précède : système

qui d'abord paraît arbitraire, mais que l'auteur semble avoir puisé dans la lecture et l'étude des anciennes versions. Il y a cependant des cas où il paraît en résulter des sens incommodes et difficiles. 3° *Les Paraboles du P. Bonaventure*, petit in-12, rempli de moralités bien déduites, ingénieusement et sagement adaptées à l'éducation de la jeunesse; 4° *l'Evangile médité*, ouvrage digne de son titre, dont on a fait plusieurs éditions in-12 et en 8 vol., par les soins de l'abbé Duquesne, vicaire-général de Soissons, à qui le manuscrit avait été confié par M. de Beaumont, archevêque de Paris. Il y a des passages pleins d'éloquence et de feu. Le style en est pur et naturel, la manière grande et noble, les idées vastes, les réflexions profondes. C'est la philosophie de l'Evangile. Le vrai chrétien, et surtout le chrétien instruit, y trouve de quoi nourrir substantiellement sa pensée et son cœur. « Tout y est digne » du fils de Dieu, » a dit un protestant (M. Nallat, recteur de l'église de Saint-Pierre en l'île de Guernesey), « tout y répond à » la sublimité de sa doctrine et » à l'excellence de ses saints préceptes. Les réflexions touchent » et persuadent, tant par leur » solidité, leur beauté, que par » la manière de les exposer, qui » est digne d'elles. Tout y est » méthodique, lié, simple, instructif, et surtout onctueux. » (Lettre de M. Nallat à l'abbé Duquesne, en date du 14 avril 1777.)

GIRON. Voy. OSSONE.

† GIRODET-TRIOSNE (Anne-Louis), habile peintre, membre de l'institut et de l'académie des beaux-arts, naquit à Montargis,

en 1767. Il étudia sous David, et ayant gagné le grand prix, passa comme pensionnaire à Rome, où il perfectionna ses talents. A son retour à Paris, le premier tableau qu'il fit établit sa réputation. Un médecin célèbre l'adopta pour son fils, et Girodet ajouta à son nom celui de son bienfaiteur. Sous Buonaparte, et sous le roi légitime, ce peintre a obtenu des marques de considération particulière. Louis XVIII le nomma membre du conseil que ce monarque établit en 1816, pour les productions de l'art, et que présidait le ministre de sa maison. Peu de temps après, il eut la croix de Saint-Michel. Se trouvant, le 1^{er} avril 1817, au salon de peinture, lorsque le roi y était venu voir le tableau de M. Gérard, représentant *l'entrée d'Henri IV dans Paris*, ce monarque lui dit : « Les trophées de Miltiade » empêchaient Thémistocle de » dormir : nous avons un Marathon, nous aurons bientôt un » Salamine. » Louis XVIII voulait faire allusion au tableau de *saint Louis en Égypte*, auquel Girodet travaillait par ordre du roi. Dans une séance de l'institut, le 3 mai 1818, Girodet, lut un *Mémoire sur l'originalité des arts et du dessin*. On dit qu'il s'occupait aussi à faire des vers. Michel-Ange, peintre, sculpteur et architecte, en faisait aussi; et, de même que Salvator Rosa, ses vers l'ont placé parmi les bons poètes italiens. Nous voudrions en dire autant de M. Girodet; mais il faut nous borner à le regarder comme très habile peintre. Il est mort à Paris au mois de décembre 1824, après avoir reçu les sacrements de l'Eglise, et a



laissé les ouvrages suivants : *Diane et Endymion*. Ce tableau est remarquable par la suavité de la composition, la grâce des couleurs et les poses. Les rayons de la lune, frappant sur le visage du berger endormi, sont d'un effet merveilleux. — Une *Apothéose des guerriers morts dans les campagnes d'Italie et d'Égypte*; — *Napoléon recevant les clefs de Venise*. Quelque mérite qu'ait ce tableau, il est inférieur à celui d'Henri IV recevant les clefs de Paris, peint par M. Gérard. — Une *scène du déluge*, tableau digne d'éloges par la force de la composition, le dessin et le coloris; mais l'art y est peu déguisé : cependant, dans le rapport qu'on en fit en 1813, on classa ce tableau parmi les plus beaux de l'école française actuelle. — *Atala au tombeau* inspire un sentiment tendre et religieux : composition, pose, coloris, expression, tout concourt à produire l'illusion la plus complète. — *Hippocrate foulant aux pieds les dons d'Artaxercès*. Il fit ce tableau pour l'Ecole de médecine, et passe pour un de ses meilleurs ouvrages. On y remarque une vérité frappante dans l'expression de la figure principale, et une grande énergie de pinceau. — *Saint Louis en Égypte*; production digne du pinceau de Girodet. Cet artiste a exécuté, en outre, plusieurs *Portraits*, où l'on reconnaît toujours la touche du maître. Parmi ces portraits, on distingue celui de M. *Châteaubriant* et celui d'un *Noir*, député à la convention. Il est à croire que Girodet n'eut cette complaisance, d'en retracer l'image, que pour se distinguer encore dans un sujet où, peu

aidé par les nuances des chairs, il avait à surmonter cet obstacle par l'expression des contours et l'exactitude du dessin. Girodet devait à ses talents et à l'amitié de son second père une fortune aisée : son bon naturel le rendait cher à ses amis.

GIRON GARCÍAS DE LOAYSA, archevêque de Tolède, né à Talavera, en Espagne, en 1542, fut appelé à la cour de Philippe II, qui le fit son aumônier, lui confia l'éducation de l'enfant d'Espagne son fils, et le plaça ensuite sur le siège de Tolède. Il ne l'occupa pas long-temps, car il mourut cinq ou six mois après, en 1599. On dit que le chagrin qu'il conçut du peu de considération que lui témoignait Philippe III, successeur de Philippe II, hâta sa mort; mais cette faiblesse n'est pas à présumer dans un homme dont le caractère montrait de la fermeté, et n'avait jamais paru asservi à l'ambition. Ce savant prélat avait publié en 1594, in-fol., une nouvelle *Collection des conciles d'Espagne*, avec des notes et des corrections. C'était la meilleure qu'on eût avant celle du cardinal d'Aguirre.

GIROUST (Jacques), jésuite, né à Beaufort, en Anjou, en 1624, mort à Paris en 1689, à 65 ans, remplit avec beaucoup de distinction les chaires de la province et de la capitale. Sa manière de prêcher était comme son âme, simple et sans fard; mais dans cette simplicité, il était ordinairement si plein d'onction, qu'en éclairant les esprits il gagnait presque toujours les cœurs. Le P. Bretonneau, son confrère, publia ses *Sermons* en 1704, 5 v. in-12. On y trouve une éloquence naturelle et forte; mais il n'est pas difficile de s'apercevoir que

le P. Giroust s'attachait plus aux choses qu'aux paroles, qu'il négligeait un peu trop. Peut-être croyait-il que la simplicité du style aidait beaucoup le pathétique, donnait à l'éloquence un air plus naturel et plus touchant, et produisait l'onction. Son *Avent* est intitulé : *Le Pêcheur sans excuse*. C'était l'usage des prédicateurs de ce temps-là, de choisir un dessein général, auquel ils rapportaient tous les discours de l'Avent. On a sagement réformé cette coutume bizarre, qui entraînait des répétitions fastidieuses, mettait des entraves au génie, et fatiguait l'attention des auditeurs. Le P. Giroust prêchait et agissait ; ses mœurs étaient dignes de ses sermons.

† GIRTANNER (Christophe), médecin, naquit à Saint-Gall le 7 décembre 1760. Il fut reçu docteur à l'université de Göttingue, fut conseiller du duc de Saxe-Cobourg, et voyagea en Allemagne, en Suisse, en France, en Angleterre, etc. Il a laissé plusieurs ouvrages en allemand sur la médecine, la chimie et la politique, dont les plus remarquables sont : 1° *Traité sur les maladies et l'éducation physique des enfants*, Göttingue, 1794, in-8°, traduit en italien, et avec un article sur l'inoculation de la vaccine, Gênes, 1801, 2 vol. in-8° ; 2° *Exposition détaillée, littéraire et critique du système de Brown*, Göttingue, 1797-1798, 2 vol. in-8° ; 3° *Éléments de chimie anthropologique*, Göttingue, 1792, in-8°. Il y proclame les travaux de Lavoisier, Guyton, Berthollet et Fourcroy, auxquels il mêle parfois des idées singulières, comme celle où il prétend que l'air atmosphérique est un mé-

lange de gaz oxygène et hydrogène ; erreur rectifiée par Berthollet. 4° *Nouvelles historiques et considérations politiques sur la révolution française* Berlin, 1797, 13 vol. in-8° ; 5° *Tableau de la vie domestique, du caractère et du gouvernement de Louis XVI, roi de France et de Navarre*, Göttingue, 1793, in-8°, avec le portrait du roi. Cette histoire fait honneur au souveur d'un malheureux monarque. Girtanner est mort le 17 mai 1800.

GIRY (Louis), né à Paris en 1595, avocat au parlement et au conseil, fut l'un des premiers membres de l'académie française. Il se fit un nom dans le monde par sa probité et son désintéressement, et dans la république des lettres par ses traductions. On distingue celles de l'*Apologétique de Tertullien*, effacée par celle de l'abbé Gourcy, en 1781 ; de l'*Histoire Sacrée de Sulpice Sévère*, de la *Cité de Dieu*, de saint Augustin ; des *Épîtres choisies* de ce père, du *Dialogue des orateurs*, de Cicéron, in-4°. Elles eurent beaucoup de cours de son temps ; mais elles sont quelquefois obscures, souvent infidèles, et d'une diction trop négligée. Ce traducteur mourut à Paris, en 1665, à 70 ans.

GIRY (François), fils du précédent, né à Paris le 15 janvier 1638, entra dans l'ordre des minimes, et en devint provincial. Il fut également recommandable par sa piété, son savoir et sa modestie. Il avait une si grande facilité à s'exprimer sur les matières de dévotion, qu'il écrivait sans préparation. Son plus grand ouvrage est la *Vie des Saints*, en 2 vol. in-fol. Elle est écrite avec onction ; mais elle n'est pas entièrement purgée de fables. Il

est à croire que les Vies des saints , traduites de l'anglais par Godescard, 1763-1781, et dont on a donné un grand nombre d'éditions, feront oublier l'ouvrage du P. Giry. Ce pieux écrivain mourut en 1691, à 53 ans. Le P. Raffron, son confrère, provincial de la province de France, a écrit sa *Vie*, in-12, 1691.

GISBERT (Blaise), jésuite, né à Cahors le 21 février 1657, prêcha avec beaucoup de succès. Il passa les dernières années de sa vie dans le collège de Montpellier, où il mourut le 28 février 1731. On a de lui : 1° *l'Art d'élever un prince*, in-4°, réimprimé en 1688, en 2 vol. in-12, sous le titre de *l'Art de former l'esprit et le cœur d'un prince*; livre rempli de lieux communs, et qu'on dit être du P. Defoix; 2° *La philosophie du prince*, Paris, 1689, in-8°, également attribuée au P. Galimard, mais l'ouvrage qui lui a fait le plus d'honneur, est son *Éloquence chrétienne*, Lyon, 1714, in-4°; réimprimé in-12, à Amsterdam, 1728, avec les remarques de Jacques Lenfant. Il a été traduit en italien, en allemand, etc. [On cite un autre ouvrage du P. Gisbert, intitulé, 4° *Histoire critique de l'art de prêcher chez les Français, depuis les premières années de François I^{er} jusqu'au règne de Louis XIV*].

GISCALA (Jean de), ainsi nommé parce qu'il était originaire de cette ville, en Galilée. C'était un brigand, qui exerça les plus horribles cruautés pendant la guerre des Juifs contre les Romains. Après la prise de Giscala, il se jeta dans Jérusalem, où il se rendit chef de parti. Il appela les Iduméens à son secours contre Ananus, grand sa-

crificateur, et contre les bons citoyens, qu'il traita avec la dernière indignité. Ses plus grands divertissemens étaient de piller, voler et massacrer. Ce scélérat s'étant joint à Simon, fils de Gioras, qui était un autre chef de parti, ils ne discontinuèrent leurs brigandages et leurs massacres que lorsque la ville fut entièrement ruinée. Ils firent plus périr de monde par le fer, le feu et la faim, que les assiégeants avec leurs machines de guerre. Mais tous ces crimes ne restèrent pas impunis. Après la ruine de la ville et du temple (l'an 70 de J.-C.), Jean de Giscala se cacha dans des égoûts, où il fut trouvé au bout de quelques jours. Tite le condamna à mourir dans une horrible prison : peine trop douce pour de si grands crimes.

GISCON, fils d'Himilcon, capitaine des Carthaginois, après avoir fait la guerre avec beaucoup de bonheur, fut banni de sa patrie par une cabale, et rappelé ensuite. On lui permit de se venger de ses ennemis comme il voudrait. Il se contenta de les faire prosterner par terre, et de leur presser le cou sous un de ses pieds; vengeance bien légère pour un Carthaginois. Peu de temps après, l'an 338 avant l'ère chrétienne, il fut général d'une armée pour la Sicile, fit la guerre aux Corinthiens, et conclut une paix avantageuse.

GISORS (Le comte de). Voyez FOUCQUET (Charles-Louis-Auguste), à la fin de l'article.

GIULIANO DE MAJANO, sculpteur et architecte florentin, né en 1377, eut beaucoup de réputation en son temps, surtout pour l'architecture. Le roi Alphonse l'ayant appelé à Naples, il y construisit pour lui le ma-

gnifique palais de *Poggio-Reale*, et embellit cette ville de plusieurs autres édifices ; il fut aussi employé à Rome par le pape Paul II. Il mourut à Naples, âgé de 70 ans, en 1447, honoré des regrets du roi Alphonse, qui lui fit faire de superbes obsèques.

GIUNTINO. Voy. JUNCTIN.

GIVRI. Voy. MESMES (Jean-Antoine de).

GLABER (Rodolphe), historien du XI^e siècle, et bénédictin de Cluny, florissait sous les règnes de Robert et de Henri I^{er}, rois de France. Il aimait et cultivait la poésie. Le plus considérable de ses ouvrages est une *Chronique* ou *Histoire de France*, qui finit à l'an 1046, adressée à l'abbé Odilon, sans ordre et sans suite, pleine de fables ; mais, malgré ces défauts, très utile pour les premiers temps de notre monarchie. On peut consulter sur Glaber un Mémoire fort curieux, dont M. de la Curne a enrichi le tome 8^e des *Mémoires de l'académie des belles-lettres*. On trouve la *Chronique* de Glaber dans les Collections de Pithou et de Duchesne.

GLABRIO. Voy. ACIRIUS.

GLAIN (N. de Saint-), né à Limoges vers 1620, se retira en Hollande, pour y professer avec plus de liberté la religion prétendue réformée, à laquelle cependant il ne tenait qu'autant qu'elle était opposée à la seule religion véritable. Après avoir servi dans les armées de la république en qualité de capitaine, il travailla pendant quelque temps à la Gazette de Hollande. La lecture des livres de Spinoza changea ce protestant en athée. Il traduisit en français le trop fameux *Tractatus theologico-politicus*. Cette traduction parut d'abord

sous ce titre : *La clef du sanctuaire*. L'ouvrage ayant fait beaucoup de bruit, l'auteur, pour le répandre encore davantage, le fit reparaitre avec le titre de *Traité des cérémonies superstitieuses des Juifs* ; et enfin il l'intitula : *Reflexions curieuses d'un esprit désintéressé sur les matières les plus importantes du salut*. Il est difficile de trouver cette traduction avec ces trois titres réunis. Elle fut imprimée à Cologne en 1678, in-12. C'est un recueil d'extravagances et d'impiétés, où Fréret et d'autres savants plus modernes ont puisé des réflexions dont ils se sont fait honneur, comme si elles leur appartenaient en propre, et qu'il y eût eu en effet de quoi s'en glorifier.

GLANDORP (Matthias), de Cologne, se consacra à la chirurgie et à la médecine dans la ville de Brême, dont il était originaire. Il y mourut en 1640, médecin de l'archevêque, et physicien de la république. Ses ouvrages ont été publiés à Londres en 1729, in-4^e, sous ce titre : *Glandorpi opera omnia, nunc simul collecta et plurimum emendata*. Son éloge est à la tête de cet utile recueil. Il renferme plusieurs Traités curieux d'antiquités romaines.

GLANVILL (Joseph), né à Plymouth, en Angleterre, en 1636, membre de la société royale, fut chapelain de Charles II, et chanoine de Worcester. Il se distingua par une mémoire heureuse et un esprit pénétrant. Il mourut en 1680, laissant plusieurs ouvrages en anglais. Les principaux sont : 1^o *De la vanité de dogmatiser* ; livre dans lequel il prouve l'incertitude de nos connaissances, et combien on a

tort de se passionner pour celles qui ne sont que d'invention humaine. 2° *Lux orientalis*, ou *Recherches sur l'opinion de quelques Orientaux, touchant la préexistence des âmes*; 3° *Sceptis scientifica*, ou l'*Ignorance avouée, servant de chemin à la science*; 4° des *Sermons*; 5° un *Essai sur l'art de prêcher*; 6° *Philosophia pia*, Londres, 1671, in-8°; 7° *Le Plus ultra ou les Progrès des sciences depuis Aristote*; 8° divers *Ecrits* contre l'incrédulité, parmi lesquels il faut distinguer une brochure curieuse et rare, intitulée : *Eloge et défense de la raison en matière de religion*. L'auteur attaque, dans cet ouvrage, le scepticisme et le fanatisme de toutes les espèces.

GLAPHYRA, femme d'Archelaüs, grand-prêtre de Bellone à Comane, en Cappadoce, se rendit fameuse par sa beauté et par le commerce qu'elle eut avec Marc-Autoine. Elle obtint de ce général le royaume de Cappadoce pour ses deux fils, Sifiona et Archelaüs, à l'exclusion d'Arriarathe.

GLAPHYRA, petite-fille de la précédente, et fille d'Archelaüs, roi de Cappadoce, épousa Alexandre, fils d'Hérode et de Mariamne. Elle mit la division dans la famille de son beau-père, et causa par sa fierté la mort de son mari. Hérode ayant privé de la vie Alexandre, renvoya Glaphyra à son père Archelaüs, et retint les deux enfants que son fils avait eus d'elle; mais Archelaüs, autre fils d'Hérode, était devenu si amoureux d'elle, qu'il répudia sa femme, et l'épousa. Glaphyra mourut quelque temps après ce deuxième mariage. Alexandre et Tigranes, deux fils

qu'elle avait eus d'Alexandre, son premier mari, abandonnèrent la religion judaïque, et se retirèrent auprès d'Archelaüs, leur aïeul maternel, qui prit soin de leur fortune.

GLAREANUS, *Voy. LORIT.*

GLASER (Christophe), apothicaire ordinaire de Louis XIV et du duc d'Orléans, est connu par un *Traité de chimie*, publié pour la première fois à Paris, in-8°, 1663, et ensuite 1673, in-12, et traduit en anglais et en allemand. Ce livre est court, mais clair et exact.

GLASSIUS (Salomon), théologien luthérien, docteur et professeur de théologie à Iéna, et surintendant général des églises et des écoles de Saxe-Gotha, s'acquît de la réputation, et mourut à Gotha, en 1656, à 63 ans. On a de lui plusieurs ouvrages en latin. Le principal est sa *Philologie sacrée*. Leipsick, 1705, in-4°.

GLATIGNY (Gabriel de), premier avocat-général de la cour des monnaies, et membre de l'académie de Lyon, naquit dans cette ville en 1690, et y mourut en 1755, à 65 ans. On a publié en 1757 un *Recueil de ses œuvres*, petit in-8°, qui renferme ses *Harangues* au palais, et ses *Discours académiques*. [Ils roulent sur la *Bibliothèque d'Alexandrie*; — *Sur la vie d'Héraclite*; — *Sur l'origine des communes*, etc.]

GLAUBER (Jean Rodolphe), Allemand, s'appliqua à la chimie dans le dix-septième siècle, et se fixa à Amsterdam, après avoir beaucoup voyagé. Il composa différents *Traités*, dont quelques-uns ont été traduits en latin et en français. Toutes ses Œuvres ont été rassemblées dans un volume allemand intitulé : *Glaube-*

rus concentratus. Celivre a depuis été traduit en anglais, et imprimé in-folio à Londres en 1689. Il est utile; mais il le serait davantage si l'auteur n'avait pas mêlé ses raisonnements et ses vaines spéculations à ses expériences. On a de lui en latin, *Furni philosophici*, Amsterdam, 1648, in-8°, traduit en français par Duteuil, Paris, 1659, in-8°. Glauber avait le défaut de tous les charlatans; il vantait ses secrets, et en faisait un vil trafic.

GLAUCUS, pêcheur célèbre dans la mythologie, fut métamorphosé en Triton, et regardé comme un dieu marin. Circé l'aima inutilement; il s'attacha à Scylla, que la magicienne, par jalousie, changea en monstre marin, après avoir empoisonné la fontaine où ces deux époux allaient se cacher.

† GLEDITSCH (Jean-Théophile), célèbre botaniste, naquit à Leipsick le 5 février 1714, et a laissé un grand nombre d'ouvrages qui lui ont fait une réputation méritée. Nous nous bornerons à citer les suivants : 1° *Systema plantarum a staminum situ, secundum classes, ordines et genera, cum characteribus essentialibus*, Berlin, 1754, in-8°. Gleditsch divise tout le règne végétal en huit classes. Les quatre premières renferment les plantes dont la fructification est visible à l'œil; les quatre dernières, celles où l'on ne peut la distinguer qu'à l'aide d'un microscope. 2° *Dissertationes physico-botanico-economicæ*, Halle, 1765-67, 3 vol. in-8°, avec planches; 3° *Histoire complète, théorique et pratique des plantes employées dans la médecine et dans les arts d'après les principes historiques et philosophiques*, Berlin, 1777. Il

n'en a paru qu'un volume in-8°. Ces deux ouvrages sont en allemand. Ce botaniste est mort le 5 octobre 1786.

GLEICHEN, comte allemand, fut, dit-on, pris dans un combat contre les Turcs, et mené en Turquie, où il souffrit une longue et dure captivité. On ajoute qu'il plut tellement à la fille du sultan, qu'elle promit de le délivrer et de le suivre, pourvu qu'il l'épousât, quoiqu'elle sût qu'il était déjà marié; qu'ils s'embarquèrent en secret, et qu'ils arrivèrent à Venise, d'où le comte alla à Rome, et obtint du pape une permission solennelle de l'épouser et de garder en même temps la comtesse Gleichen, sa première épouse. Mais tout ce récit n'est qu'une fable débitée par Hondorf, auteur luthérien, qui ne l'a racontée que pour en faire un pendant au double mariage du landgrave de Hesse. Ajoutez qu'on ne dit point en quel temps ce seigneur vivait, ni quel est le pape qui donna cette dispense, ni quel effet le scandale de ce double mariage produisit parmi les fidèles, ni pourquoi tant de gens, de princes surtout, que parfois une telle dispense accommoderait très bien, ne se sont jamais avisés de la demander, à l'imitation et après le bon succès du comte de Gleichen; ni pourquoi le landgrave de Hesse lui-même, et Luther son dispensateur, n'ont pas allégué un exemple si imposant, etc. Le fait est, que souvent les anciens chevaliers et seigneurs sont représentés couchés sur leurs tombeaux entre deux femmes, parce qu'en effet ils en ont eu successivement deux : comme on le voit dans le magnifique mausolée du comte Pierre de Mansfeld à Luxem-

bourg, et qu'il n'en a pas fallu davantage pour donner lieu à la fable du double mariage du comte de Gleichen. On peut consulter sur ce sujet, *Disquisitio historico-critica in comitem de Gleichen, cujus monumentum est in ecclesia Sancti-Petri, Erfordiae*, par D. Placide Muth, Erfurt, 1788, in-12 : l'auteur démontre que l'histoire du prétendu double mariage est une pure fable.

† GLEIM (Jean-Guill.-Louis), célèbre poète allemand, naquit à Ermsleben dans l'Halderstat en 1719. Il étudia le droit à l'université de Halle, mais il se livra ensuite à la poésie, et fut contemporain de Gærtner, Schlegel, Cramer, Klopstock et Rabener. On a de lui : 1° *Recueil de chansons*, Zurich, 1745, in-8°; 2° *Épîtres*, Berlin, 1746-60, in-8°. Dans ces épîtres, la prose est entremêlée de vers. 3° *Fables*, ibidem, 1756-57-86, in-8°. Outre plusieurs excellentes fables de l'invention de l'auteur, on en trouve d'autres imitées de Phèdre, la Fontaine, Gay, Moore, Samanীগo, Camérarius, etc. 4° *Sept petits Poèmes* dans le genre d'Anacréon, ibid., 1764, in-8°; 5° *Éloge de la vie champêtre*, ibid., 1784, in-12; 6° *Poésies* dans le genre de Pétrarque, ibid., 1764, in-8°; 7° *Odes* imitées d'Horace, ibid., 1769, in-8°; 8° *Poésies* de circonstances, avant et après la mort de Louis XVI, Halberstadt 1793, in-8°. Ces dernières poésies sont touchantes, et montrent la profonde douleur d'un étranger pour les malheurs du meilleur des rois, et sa juste indignation contre ses meurtriers. Vers la fin de ses jours, Gleim perdit la vue; c'est alors qu'il composa l'ouvrage suivant, où il im-

plore en vain le sommeil : 9° *Poésies nocturnes dans le printemps et dans l'été*, 1802. Cet auteur a traité avec succès tous les genres de poésie. La facilité, le coloris, la chaleur, sont les qualités qui les distinguent. Gleim a su même donner dans ses vers, à la langue allemande, une grâce et une souplesse dont on ne la croyait pas susceptible. Il est mort à l'âge de 84 ans, le 18 janvier 1803.

GLEN (Jean de), imprimeur et graveur en bois, né à Liège vers le milieu du xvi^e siècle, a donné un livre curieux et recherché, intitulé : *Des habits, mœurs, cérémonies, façons de faire anciennes et modernes*, in-8°, Liège, 1601. Il est orné de 103 figures de son invention, de manière que ce livre lui appartient entièrement comme auteur, imprimeur et graveur. Ces estampes sont en général d'un dessin correct, et ont beaucoup d'expression. On a encore de lui : *Les Merveilles de la ville de Rome*, avec figures.

GLICAS, ou GLYCAS (Michel), historien grec, passa une partie de sa vie en Sicile; quelques critiques le placent au xv^e siècle, mais l'opinion la plus commune est qu'il vivait au xii^e. L'on ignore s'il a vécu dans le monde ou dans le cloître, dans le mariage ou dans le célibat. Il n'est connu particulièrement que par les *Annales depuis Adam jusqu'à Alexis Comnène*, mort en 1118. L'auteur mêle à son ouvrage, important pour les derniers temps, une foule de questions théologiques et physiques, qui ne sont guère du ressort de l'histoire. Il est crédule et exagérateur. Le P. Labbe en a donné une édition au Louvre,

en 1660, in-fol., grec et latin. La *Traduction* est de Leunclavius; mais l'éditeur l'a revue, et l'a enrichie de notes et d'une 5^e partie. Cet ouvrage est une des pièces de la collection appelée *Byzantine*.

GLISSON (François), né en 1597, à Rampisham, dans le comté de Dorset, professeur royal de médecine à Cambridge, fit plusieurs découvertes anatomiques qui lui acquirent une grande réputation. La principale est celle du canal qui conduit la bile du foie dans la vésicule du fiel. Il mourut à Londres, en 1677. On a de lui plusieurs écrits estimés. Les principaux sont : 1^o *De morbo puerili*, Leyde, 1671, in-8°; 2^o *De ventriculo et intestinis*, Londres, 1677, in-4°; 3^o *Anatomia hepatis*, Amsterdam, 1654, in-8°. Ces deux derniers livres se trouvent aussi dans la Bibliothèque anatomique de Manget.

GLOSCA, ou KLOSCHKA (Sophronius), pape grec, se distingua en Hongrie et en Transylvanie par un fanatisme brutal et féroce, contre les Grecs qui acceptaient l'union avec l'Eglise romaine. Il avait inséré dans le symbole *Sanctam Ecclesiam Constantinopolitanam*, et employait tous les moyens pour faire recevoir cette addition : méprisé et chassé partout par les catholiques et les grecs unis, mis en prison par ordre du gouvernement, il s'échappa, et se joignit à Horiah, lors de la révolte des Valaques, en 1784. Après avoir commis des excès et des cruautés inouïs, ils furent pris et exécutés ensemble, à Carlsbourg, le 28 février 1785.

Voy. HORIAH.

† GLOVER (Richard), célèbre

poète anglais, né à Londres, en 1712. Son père, qui était négociant, l'appliqua au commerce, sans lui interdire cependant l'étude des lettres. Très versé dans la langue grecque, il puisait dans les auteurs de cette nation, et surtout dans Homère, les beautés mâles qu'on remarque dans ses ouvrages. Il jouissait d'une grande considération, et comme littérateur et comme publiciste. Appelé à la chambre des communes, il y fut, pendant quelques années, le chef de l'opposition. Il mourut le 25 novembre 1785. Ses ouvrages sont : 1^o *Newton*, poème que l'auteur consacra, à l'âge de 16 ans, à la mémoire de cet homme célèbre, imprimé à la tête de l'*Aperçu* de la philosophie de Newton, par le docteur Pemberton, 1728, in-4°. 2^o *Léonidas*, poème en neuf chants, 1737, in-4°, 1770, 2 vol. in-12, augmenté de trois chants, 1798, 2 vol. in-8°, avec fig., 6^e édition; traduit en prose française (d'après la première édition), par J. Bertrand, La Haye, 1739, in-12. Ce poème, rempli d'idées républicaines, dédié à lord Cobham, un des protecteurs de Glover, et principalement dirigé contre le ministère de sir Robert Walpole, eut dans son commencement un succès prodigieux. 3^o *Hosier's ghost*, ou *L'Ombre de l'amiral Hosier et les progrès du commerce*, 1739. Cette ballade guerrière est encore d'une grande popularité. Il la composa pour exciter le peuple à faire déclarer la guerre contre l'Espagne, dont le grand tort était de ne pas vouloir se laisser écraser. 4^o *Athénaiide*, poème en trente chants, écrit dans le même esprit que celui de Léonidas, 1788, 3 vol. in-12,

et publié par mistress Halsay, après la mort de l'auteur. Il composa deux tragédies, *Boadicee* et *Médée*, qui n'eurent pas de succès. On a imprimé en 1814, in-8°, ses *Mémoires*, qui comprennent depuis la *résignation de sir Walpole*, en 1742, jusqu'à la *seconde administration de lord Chatam* en 1757.

GLUCK (Christophe), célèbre compositeur allemand, naquit d'une famille noble dans le haut Palatinat, sur les frontières de la Bohême, en 1714; peu content de la réputation qu'il s'était acquise dans sa patrie par ses ouvrages, il voulut l'étendre en Italie et en France. L'enthousiasme qu'il excita en Italie fut tel, que la seule représentation de son *Oreste* enrichit pendant un hiver la ville de Bologne de 900,000 livres, par le concours des étrangers qu'elle y attira. Gluck était déjà âgé de soixante ans lorsqu'il vint à Paris faire jouer son *Iphigénie*, mais le public était tellement prévenu contre les innovations qu'il avait introduites dans la musique, que cette pièce, qui peut être regardée comme son chef-d'œuvre, fut refusée, et il ne fallut pas moins qu'un ordre de la reine Marie-Antoinette, alors dauphine, et ancienne élève de Gluck, pour la faire recevoir : elle enleva tous les suffrages à la première représentation, et il n'y eut plus alors que la musique de Gluck qui plût. Il composa successivement plusieurs opéras, dont les plus renommés sont : *Armide*, *Alceste*, *Orphée* et les deux *Iphigénies*. Les Piccini, les Sacchini, les Grétry vinrent ensuite, et obtinrent non moins de succès, chacun dans son genre. Les heureuses innovations

de Gluck excitèrent une guerre très vive entre ses partisans et ceux de la musique italienne. On écrivit beaucoup de côté et d'autre; les meilleurs écrivains y prirent parti. L'abbé Le Blond, admirateur du compositeur allemand, a réuni sous le titre de *Mémoires*, pour servir à l'histoire de la révolution opérée dans la musique, quelques-unes des pièces publiées pendant cette guerre musicale. Gluck se retira à Vienne, en Autriche, où il mourut en 1787.

GLYCERE, courtisane de Siccyone, se distingua tellement dans l'art de faire des couronnes de fleurs, qu'elle en fut regardée comme l'inventrice. Il y a eu aussi une autre courtisane du même nom, qu'Harpalus fit venir d'Athènes à Babylone, où Alexandre le Grand l'avait laissée pour garder ses trésors et ses revenus. Il fit donner, pour lui plaire, des fêtes qui coûtèrent des sommes immenses.

GLYCERE (Flavius-Glycerius), était un homme de qualité qui avait eu des emplois considérables dans le palais des empereurs d'Occident. Dominé par l'ambition, et secondé par quelques grands, il se fit donner le titre d'Auguste, à Ravenne; au commencement de mars 473. Il repoussa les Ostrogoths à force de présents. Il se croyait affermi sur le trône, lorsque Léon, empereur d'Orient, fit élire Julius Népos, qui marcha vers Rome, y entra le 24 juin 474, et surprit Glycère sur le port de cette ville. Népos ne voulant pas tremper ses mains dans son sang, le fit renoncer à l'empire, et sacrer évêque de Salone en Dalmatie. Glycère trouva le repos dans son nouvel état, se conduisit en

digne pasteur, et mourut vers l'an 480.

GMELIN. Il y a deux voyageurs de ce nom qui nous ont donné diverses relations sur les provinces les moins connues de l'empire russe. Celle du vieux Gmelin est la plus estimée, et est connue sous le titre de *Relation d'un voyage au Kamtschatka*, imprimée à Pétersbourg, en langue russe, en 1735; en allemand, à Gottingue, en 1752, et en français par M. Kéralio, sous le titre de *Voyage en Sibérie*, Paris, 1767, 2 vol. in-12. — Le jeune GMELIN (Samuel) fut d'abord professeur à Tübingen, puis membre de l'académie de Pétersbourg, qui le choisit pour visiter différentes parties de l'empire russe; il parcourut en 1768 et années suivantes les bords du Don et du Volga, le Caucase et le rivage de la mer Caspienne. Il fut arrêté dans sa course par un prince tartare qui prétendit avoir des sujets de plaintes contre la Russie et ou le jeta dans diverses prisons. La Russie donna satisfaction à ce prince, mais Gmelin n'en profita point, étant mort auparavant en juillet 1774, dans un village du mont Caucase. On parvint cependant à retirer ses papiers des mains des Tartares. Sa *Relation* a été imprimée en allemand à Pétersbourg en 1773 et 1774, 5 vol. in-4°, et traduite en partie en français dans l'histoire des découvertes faites par divers savants, 3 vol. in-4°.

GNAFÉE. *Voy.* FOULON. (Pierre et Guillaume).

GNIPHON, *Gnipho* (Marc-Antoine), grammairien gaulois, vivait plus d'un siècle avant l'ère chrétienne. Il enseigna la rhétorique à Rome, dans la maison

de Jules César, avec succès et avec désintéressement. Il mourut âgé d'environ 50 ans.

GOAR (Saint), prêtre, né en Aquitaine, quitta sa patrie pour aller servir Dieu dans la solitude. Il se fit construire une petite cellule avec un oratoire sur la rive gauche du Rhin, entre Mayence et Coblentz. L'éclat de ses vertus et de ses miracles engagea Sigebert à lui offrir le gouvernement de l'Eglise de Trèves : mais le saint le refusa, et mourut dans sa solitude, qui fut bientôt peuplée, à l'occasion des fréquents pèlerinages qui se faisaient à son tombeau. C'est aujourd'hui une ville qui porte son nom. Charlemagne avait fait vœu de n'y passer jamais sans rendre ses devoirs au saint, dans la basilique où il avait fait déposer ses reliques.

GOUR (Jacques), né à Paris en 1601, dominicain en 1619, fut envoyé dans les missions du Levant, y demeura neuf ans, et y apprit à fond la croyance et la coutume des Grecs. De retour à Rome, il lia une étroite amitié avec tous les savants, et en particulier avec Léon Allatius. Toutes les bibliothèques lui furent ouvertes. Il y puisa ce vaste fonds d'érudition qui paraît dans tous ses écrits. Il revint à Paris en 1642. Le principal de ses ouvrages est l'*Éucologe*, ou *Rituel des Grecs*, publié en 1647 à Paris, in-folio, grec et latin. Cette édition fut faite sur une foule d'exemplaires imprimés et manuscrits, qu'il rechercha avec beaucoup de soins et de peines. Il l'enrichit de savantes remarques, qui sont d'une grande utilité pour bien connaître les liturgies et les cérémonies ecclésiastiques de l'Eglise grecque. Cet ouvrage, devenu rare, a été

réimprimé à Venise en 1730, in-fol. Le P. Gour publia aussi la *Cronographie* de George Syncelle, en grec et en latin, Paris, 1652, in-fol. Il mourut en 1653 à 52 ans.

GOBAT (George), jésuite, né dans le diocèse de Bâle en 1600, mort à Constance le 23 mars 1679, a publié une *Théologie* en 4 vol. in-fol., où il y a plusieurs propositions d'une morale relâchée, que l'auteur a répétées d'après beaucoup d'autres, et qui ont été condamnées depuis par le saint-siège. Ceux qui ont voulu l'en rendre personnellement responsable, comme M. de Sève, évêque d'Arras, ont montré combien peu ils étaient au fait de ces matières. Voyez les *Vindiciæ gobatianæ*, 1706, 1 vol. in-4°.

† GOBEL (Jean-Baptiste-Joseph), évêque constitutionnel de Paris, naquit à Tarn, dans la Haute-Alsace, le 1^{er} septembre 1727. Il se rendit, très jeune encore, à Rome, où il fit ses études au collège *Germanique*. Sa bonne conduite et son assiduité au travail le firent remarquer de l'évêque de Porentrui, qui lui donna un canonicat dans son chapitre. En 1772, il fut nommé évêque de Lydda, in *partibus infidelium*, suffragant, pour la partie française, de l'évêque de Bâle. Il demeurait en France, lorsqu'en 1789, il fut élu député aux états-généraux par le clergé de Belfort. Gobel, d'un caractère faible et porté aux innovations, embrassa la révolution avec ardeur. Aussi à la prestation du serment à la *constitution civile* du clergé, parut-il n'opposer d'abord que quelques légères restrictions; un de ses collègues l'ayant dénoncé, il s'empres-

de se rétracter, et de prêter le serment pur et simple. Nommé à la fois à trois évêchés (ceux du Haut-Rhin, de la Haute-Marne et de Paris), il préféra le dernier de ces sièges; et, le 25 février 1791, conjointement avec un autre prélat assermenté, il assista au sacre des premiers évêques constitutionnels. Gobel paraissait n'être pas tranquille jusqu'à ce qu'il pût obtenir l'institution canonique: il s'adressa à ce sujet à l'archevêque de Sens et à l'évêque d'Orléans, lesquels, quoique attachés au nouvel ordre de choses, le refusèrent successivement. Il fut alors renvoyé par le tribunal de Paris, par-devant l'évêque d'Autun, qui fut plus indulgent; et Gobel fut installé dans son siège métropolitain, le 27 mars de la même année. A l'exemple de tous les évêques constitutionnels, Gobel publia, en prenant possession de son siège, un *mandement* ou *lettre pastorale* du 21 avril, où il s'efforçait de prouver la légitimité de son nouveau titre. Il fit paraître encore, le 18 septembre, un autre *mandement* sur la fin de la session de l'assemblée constituante et sur l'acceptation, de la part du roi, de l'acte constitutionnel. Cependant Gobel n'était pas exempt de remords. Il écrivit donc à Pie VI, et en reçut des conseils, que son ambition ne lui permit pas de suivre. Il parut ensuite balancer entre sa place et son avidité pour l'argent; enfin, en 1792, d'après ce qu'on lit dans les *Ephémérides* de MM. Noël et de la Place, Gobel promit au marquis Spinola, ambassadeur de Gènes en France, de rétracter son serment s'il lui obtenait du pape une somme

de cent mille écus ; mais le marquis crut , avec raison , ne devoir pas se charger d'une mission aussi singulière. Trompé dans cette espérance , Gobel n'eut plus de retenue , et devint un des révolutionnaires les plus ardents. Il tolérait les plus honteux scandales ; et un curé de la capitale , qui avait publié un écrit très irréligieux , ne fut pas révoqué par l'archevêque de Paris ; il permettait même à des prêtres mariés de continuer leurs fonctions ecclésiastiques. Cette conduite excitait les reproches des constitutionnels eux-mêmes , que les maximes du jour n'avaient pas pervertis entièrement. En 1793 , le jour de la fête de l'Ascension , il installa , comme curé de Saint-Augustin ou des *Petits-Pères* , un certain Aubert , prêtre marié , et dont la femme était présente à la cérémonie. Deux curés , Beaulieu et Brugières , réclamèrent contre un si grand scandale , mais ils ne furent pas écoutés. Gobel avait abandonné tout sentiment religieux pour s'enfoncer dans le jacobinisme. Ses amis les plus intimes étaient les athées les plus éhontés , tels que Hébert , Chaumette , Anacharsis Clootz , Percira. On dit que ce furent ces deux derniers qui , se prévalant de la faiblesse du caractère de Gobel , l'entraînèrent à la convention. Il s'y présenta , le 7 novembre 1793 , accompagné de treize de ses vicaires , et débuta par ce discours , rapporté dans le *Moniteur* : « Aujourd'hui que la révolution » marche à grands pas vers une » fin heureuse ; aujourd'hui » qu'il ne doit plus y avoir d'autre culte public et national que » celui de la liberté et de la » sainte égalité , puisque le sou-

» verain le veut ainsi ; consé- » quent dans mes principes , je » me soumetts à sa volonté , et » je viens vous déclarer ici hautement que dès aujourd'hui je » renonce à exercer mes fonctions de ministre du culte catholique. En conséquence , » nous vous remettons tous nos » titres. » Gobel déposa sa croix et son anneau sur le bureau du président , qui le félicita de se défaire de « ces hochets gothiques de la superstition , et » d'abjurer l'erreur. » Il reçut alors de l'assemblée les plus grands éloges , les honneurs les plus distingués , et mit sur sa tête le bonnet rouge. Cet acte impie et scandaleux de la part d'un prélat et d'un vieillard , alors âgé de 66 ans , donna le signal à toutes les profanations et aux apostasies qui eurent lieu à cette malheureuse époque ; de là suivirent les fêtes absurdes du culte non moins absurde appelé *de la Raison* , et inventé par Chaumette. On professa hautement l'athéisme , et on persécuta la religion. Depuis le moment de son entière apostasie , Gobel ne s'occupa plus que de factions , de clubs ; on le trouvait partout où régnaient la licence et le tumulte. C'est à peu près dans ces temps qu'il fut chargé d'une mission révolutionnaire pour Porentrui ; l'on prétendit ensuite qu'il s'était enrichi , et qu'il avait pillé les meubles de l'évêque de Bâle. Cependant l'ambitieux Robespierre , qui était trop adroit pour ne pas savoir qu'on ne saurait gouverner une nation composée d'impies , avait pris en aversion tous les partisans de l'athéisme. Gobel était lié avec les principaux athées , et

encourut par conséquent la disgrâce de Robespierre, qui le fit arrêter avec Chaumette, le comédien Grammont, et autres révolutionnaires de la même trempe. Pendant son procès, commencé le 8 avril 1794, il affecta toujours le langage du plus zélé patriote; on l'accusa, entre autres griefs, d'abus de pouvoir dans sa mission à Porrentrui, et d'athéisme. Il paraît que dans la solitude de sa prison, voyant qu'il ne pouvait échapper au supplice, il sentit des remords; et, par le contenu d'une lettre du 11 mars 1797, de M. Lothringer, un des vicaires de Gobel (lettre insérée dans les *Annales catholiques*, t. 3, page 466.), on apprend que cet évêque, ne pouvant voir aucun prêtre, lui adressa, par un inconnu, sa confession par écrit, avec le billet suivant : « Mon » cher abbé, je suis à la veille » de ma mort; je vous envoie » ma confession par écrit. Dans » peu de jours j'aurais expié, par » la miséricorde de Dieu, tous » mes crimes et mes scandales » contre la sainte religion. J'ai » toujours applaudi dans mon » cœur à vos principes. Pardon, » cher abbé, si je vous ai induit » en erreur. Je vous prie de ne » me point refuser les derniers » secours de votre ministère, en » vous transportant à la porte » de la Conciergerie, sans vous » compromettre; et, à ma sortie, » de me donner l'absolution de » mes péchés, sans oublier le » préambule, *Ab omni vinculo » excommunicationis*. Adieu, » mon cher abbé; priez Dieu » pour mon âme, afin qu'elle » trouve miséricorde devant lui. » J.-B. G. évêque de Lydda... »

On voit par ce billet que Gobel,

revenu de ses erreurs, dues en grande partie au peu d'énergie de son caractère, était pénétré d'un sincère repentir. Il fut condamné et exécuté avec Chaumette et autres révolutionnaires, le 13 avril 1794, à l'âge de 67 ans cinq mois, après avoir abjuré à la convention sa religion et son ministère sacré.

GOBELIN (Gille), teinturier sous le règne de François 1^{er}, trouva, à ce que l'on dit, le secret de teindre la belle écarlate, qui, depuis ce temps-là, a été nommée l'*écarlate des Gobelins*. Il demeurait au faubourg Saint-Marcel à Paris, où sa maison et la petite rivière qui passe auprès portent encore aujourd'hui le nom de *Gobelins*. [C'est de là que la belle manufacture royale qui est établie en ce lieu, et qui est célèbre dans toute l'Europe, a pris son nom].

GOBIEN (Charles le), jésuite de Saint-Malo, secrétaire et procureur des missions, mourut à Paris en 1708 à 55 ans; c'était un homme d'un esprit plein de ressource, d'un caractère actif, et un assez bon écrivain. Nous avons de lui : 1^o *l'Histoire des îles Mariannes*, 1700, in-12; le commencement des *Lettres édifiantes*, dont on vient de faire une nouvelle édition qui offre des détails intéressants sur l'histoire naturelle, la géographie et la politique des états que les jésuites ont parcourus. Le P. Gobien entra dans la trop fameuse querelle entre les missionnaires, sur le culte que les Chinois rendent à Confucius et aux morts. Les éclaircissements qu'il a donnés à ce sujet se trouvent dans les Nouveaux Mémoires sur l'état présent de la Chine du P. Le

Comte, en 3 vol. in-12. (*Voyez* TOURNON.) Le 3^e vol. de cet ouvrage est entièrement de lui. Il est composé des *Lettres sur les progrès de la religion à la Chine*, 1690, in-8^o; et de l'*Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine, en faveur de la religion chrétienne, et éclaircissements sur les honneurs que les Chinois rendent à Confucius*, 1698, in-12.

GOBINET (Charles), principal du collège du Plessis, docteur de la maison et société de Sorbonne, né à Saint-Quentin en 1613, instruisit la jeunesse confiée à ses soins, par ses exemples et par ses ouvrages. Les principaux sont : 1^o *Instruction de la jeunesse*, in-12, 1635, et souvent réimprimée depuis; 2^o *Instruction sur la pénitence et sur la sainte communion*, in-12; 3^o *Instruction sur la manière d'étudier*, in-12, etc. Tous ces ouvrages font honneur à la religion et au jugement de l'auteur, mais le style en est quelquefois suranné. Il mourut à Paris en 1690, à 77 ans. Quoique sa vie eût été très pure, un prêtre qui l'assistait à la mort, animé d'un zèle imprudent, lui dit : *Qu'il est terrible de tomber entre les mains d'un Dieu vivant !* L'illustre mourant lui répondit : *Qu'il est doux de tomber entre les mains d'un Dieu mort en croix pour nous !* Il expira un instant après. Rollin a célébré en vers latins ses vertus et ses longs et utiles services.

GOBRIAS, un des sept seigneurs de Persé qui, après la mort de Cambyse, s'unirent pour chasser Smerdis le Mage, usurpateur du trône vers l'an 521 avant J.-C. Il était beau-père de Darius, et il accompagna ce prince dans son expédition contre les Scythes. Ces peuples ayant envoyé

à Darius un oiseau, un rat, une grenouille et cinq flèches, Gobrias conjectura que ce présent signifiait : « O Perses ! si vous ne vous envolez comme les oiseaux, ou si vous ne vous jetez dans les marais comme les grenouilles, ou si vous ne vous cachez sous la terre comme les rats, vous serez percés de ces flèches. » L'événement fit voir que Gobrias n'avait pas mal deviné, au moins quant au résultat de son explication. Son fils Mardonius devint gendre de Darius.

GOCLINIUS (Conrad), né en 1485 à Mengeringshausen, dans le comté de Waldeck, chanoine à Anvers, fit ses études à Louvain, et fut le premier professeur de la langue latine dans le collège des *Trois langues*, fondé de son temps. Il mourut à Louvain le 25 janvier 1539, et se fit un nom : 1^o par de savantes *Notes* sur les *Offices de Cicéron*, Bâle, in-4^o; 2^o par une nouvelle *Edition* de Lucain; 3^o par une *Traduction* latine de l'*Hermotime* de Lucien, ou *Des sectes des philosophes*, Louvain, 1522. Erasme, son ami intime, faisait cas de son caractère et de son érudition.

GOCLINIUS (Rodolphe), docteur en médecine et ardent disciple de Paracelse, naquit à Wittenberg en 1572, et mourut en 1621, après avoir été professeur de physique, puis de mathématiques à Marburg. On a de lui : 1^o *Uranoscopia ; chiroleptia et metoposcopia*, 1608, in-12; et quantité d'autres ouvrages en faveur des divinations superstitieuses; 2^o *Traetatus de magnetica vulneris curatione*, 1613, in-12, Nuremberg, 1662, in-4^o. Le P. Roberti, jésuite, attaqua cet ouvrage, et prouva que ce n'é-

taut qu'un tas de faussetés, de superstitions et de sottises; et que s'il y avait quelque chose de réel, il n'était pas dans l'ordre naturel. Le docteur Mesmer a ressuscité de nos jours les rêveries de Goclenius. *Voyez Van HELMONT.*

GOCLENIUS (Rodolphe), né à Colbach dans le comté de Waldeck en 1547, fut environ cinquante ans professeur de logique à Marburg, où il mourut en 1628. Il était poète et philosophe. On a de lui un très grand nombre d'ouvrages, qui ne sont lus de personne. Les principaux sont : *Miscellanea theologica et philosophica*, in-8°; 2° *Conciliator philosophicus*, in-8°; 3° *Idea philosophiæ platoniciæ*, in-8°; 4° *Lexicon philosophorum*, in-fol; 5° *Physiognomica et chiromantica specialia*, in-8°, etc.

GODARD (Saint), archevêque de Rouen, né à Salenci en Picardie, était frère, à ce qu'on croit, de saint Médard, évêque de Tournai. Son zèle parut dans la conversion d'un grand nombre d'idolâtres à Rouen; mais l'action qui lui fait le plus d'honneur, est d'avoir contribué, avec saint Remy de Reims, à amener le roi Clovis 1^{er} au christianisme. Il mourut saintement vers l'an 530.

GODEAU (Antoine), né à Dreux en 1605, d'une bonne famille, se destina d'abord au siècle; mais une demoiselle qu'il recherchait ayant refusé de l'épouser, parce qu'il était petit et laid, il vint à Paris, et y embrassa l'état ecclésiastique. Produit à l'hôtel de Rambouillet, le bureau du bel esprit, et souvent du faux esprit, il y brilla par ses vers et par une conversation aisée. Il fut un de ceux qui, en s'assemblant chez Conrart, contribuèrent à l'éta-

blissement de l'académie française. Le cardinal de Richelieu, instruit de son mérite, lui accorda une place dans cette compagnie naissante. On dit que ce ministre lui donna l'évêché de Grasse, pour faire un jeu de mots. Godeau présentait au cardinal une *Paraphrase* en vers du cantique *Benedicite*, et il reçut pour réponse : *Vous m'avez donné Benedicite, et moi je vous donne Grasse.* Plusieurs critiques prétendent que le cardinal de Richelieu ne prononça jamais cette platitude, et leurs raisons paraissent plausibles. (*Voy. les Remarques de l'abbé Joly sur le Dictionnaire de Bayle, au mot BALZAC.*) Il est vrai, néanmoins, qu'il commença sa *Traduction des Psaumes* par la paraphrase du *Benedicite*; et ce poème, très-bon pour le temps, le fit connaître avantageusement. Dès que Godeau eut été sacré, il se retira dans son diocèse, et se dévoua entièrement aux fonctions épiscopales. Il tint plusieurs synodes, instruisit son peuple, réforma son clergé, et fut une leçon vivante des vertus qu'il recommandait aux autres. Innocent X lui accorda des bulles d'union de l'évêché de Vence avec celui de Grasse, mais le clergé de Vence s'étant opposé à cette union, il quitta le diocèse de Grasse, et mourut à Vence en 1672, à 67 ans. Ce prélat écrivait avec beaucoup de facilité en vers et en prose; mais ses vers ne sont le plus souvent que des rimes; et sa prose, coulante et aisée, est quelquefois trop abondante et trop négligée. Les principaux fruits de son esprit fécond, sont : 1° *Histoire de l'Eglise, depuis le commencement du monde jusqu'à la fin du 11^e siècle*, Paris, 1653 à 1678, 5 vol. in-

fol., et 6 gros vol. in-12. A quelques vieux mots près, et quelques tours également surannés, son style égale au moins celui des auteurs qui ont traité depuis les mêmes objets. Il a même plus de majesté que plusieurs d'entre eux, moins d'inégalité; eu un mot, plus de cette grandeur unie et soutenue que demande la dignité de l'histoire. Son ouvrage présente moins de détails que celui de l'abbé Fleury, mais il se fait lire avec plus de plaisir. Godeau prend la substance des originaux, sans s'assujettir à leurs paroles, et fait un corps de divers membres épars ça et là. Fleury, au contraire, se pique d'employer les propres expressions des anciens historiens, et souvent se borne à les coudre l'un à l'autre. Une autre différence entre les deux ouvrages, est qu'on ne remarque pas dans celui de Godeau ces idées de censure et de réforme qui dirigent si souvent les jugements de Fleury, ces éloges exclusifs de la primitive Eglise, cette prévention contre la discipline actuelle, etc. : les novateurs par là en font moins de cas; mais c'est un préjugé en sa faveur. Cependant, dans le compte qu'il rend de la condamnation des trois chapitres, au cinquième concile général, il ne s'est pas assez défié de leurs artifices. 2° *Paraphrases des Epîtres de saint Paul et des Epîtres canoniques*, in-4°, dans le goût des Paraphrases du P. Carrières, qui, en prenant l'idée de l'évêque de Grasse, l'a perfectionnée; 3° *Vies de saint Paul*, in-4°; *de saint Augustin*, in-4°; *de saint Charles-Borromée*, 1657, in-8°; 4° *les Eloges des Evêques qui, dans tous les siècles de l'Eglise, ont fleuri en doctrine et en sainteté*, in-4°; 5° *Morale chrétien-*

ne, 3 vol. in-12, pour l'instruction des curés et des prêtres du diocèse de Vence. L'auteur, ennemi de la morale relâchée, opposa cet ouvrage aux maximes pernicieuses de certains casuistes. 6° *les Psaumes de David, traduits en vers français*, in-12. Les calvinistes s'en servent dans le particulier, à la place de ceux de Marot, qu'on chante dans les temples. Quoique le style de cette version soit en général lâche et diffus, cependant la versification a de la noblesse et de la douceur. 7° *Le nouveau Testament traduit et expliqué*, in-8°, en 2 vol., 1668; 8° plusieurs autres poésies : les *Fastes de l'Eglise*, qui contiennent plus de 15,000 vers; le *Poème de l'Assomption*, celui de *saint Paul*, de la *Madelaine*, de *saint Eustache*; des *Eglogues chrétiennes*, etc..... Godeau, touché des abus que la plupart des versificateurs faisaient de la poésie, voulut la ramener à son véritable usage; mais il mérita plus d'éloges pour son intention que pour ses succès. Froid dans les détails, méthodique dans l'ordonnance, uniforme dans les expressions, il se copie lui-même, et ne connaît pas l'art de varier ses tours et ses figures, de plaire à l'esprit et d'échauffer le cœur. On est forcé de se demander en le lisant, comme le jésuite Vavasour : *Godellus utrum poeta?* Et le goût répond presque toujours *non*. Il disait « que le paradis d'un auteur, » c'était de composer, le purgatoire, de revoir et de corriger » ses ouvrages, et l'enfer de les » imprimer. » Ceux qui ont beaucoup imprimé avec la sensibilité d'auteur, n'auront pas de peine à reconnaître cet enfer, aujourd-

d'hui surtout que l'ignorance et la cupidité ont fait de la typographie une simple marotte de commerce. [Un autre ouvrage de Godeau, très estimé, est celui intitulé *Eloges historiques des empereurs*.]

GODEAU (Michel), professeur de rhétorique au collège des Grassins, ensuite recteur de l'université et curé de Saint-Côme à Paris, mourut le 25 mars 1736, à l'âge de 80 ans, à Corbeil, où des ordres supérieurs l'avaient relégué. On a de lui un assez grand nombre d'écrits, surtout en vers latins. Le plus connu est une *Traduction* d'une partie des Œuvres poétiques de Despréaux, imprimée à Paris en 1737, in-12. Tous ceux qui se connaissent en vers latins avoueront (dit un célèbre critique) que ceux du traducteur ne sont guère dignes de son original; et cela devait être ainsi, quelque talent que le traducteur pût avoir : ceux qui ont une idée juste des langues anciennes et des modernes, du latin et du français, n'en donteront pas. On peut ajouter qu'en général tout ouvrage dont le mérite consiste en grande partie dans le style, les expressions, les tours propres au génie de la langue dans laquelle il est écrit, sera toujours la matière d'une pauvre traduction.

GODEFROI DE BOUILLON, duc de Lorraine, et premier roi chrétien de Jérusalem, né avant le milieu du XI^e siècle à Basy, village du Brabant-Wallon, à deux lieues de Nivelles, était fils d'Eustache II, comte de Boulogne et de Lens. En 1076, il succéda à son oncle Godefroi-le-Bossu, duc de la Basse-Lorraine, dans le duché de Bouillon. Sa mère,

la pieuse Ide, le forma à la vertu et à la piété, et elle eut la satisfaction de réussir. Les chanoines de la cathédrale d'Anvers se font honneur d'avoir pour leur fondateur ce héros chrétien : il fit aussi de grandes largesses à l'évêque de Verdun, et lui donna le comté de sa ville épiscopale. Il servit, avec autant de fidélité que de valeur, l'empereur Henri IV en Allemagne et en Italie. La réputation de bravoure que ses succès y avaient acquise, et sa piété, le firent choisir pour un des principaux chefs des croisés, que, par suite des prédications de Pierre l'hermite, le pape Urbain II et les autres princes chrétiens envoyèrent dans la Terre-Sainte. Il partit pour cette expédition au printemps de l'année 1096, avec ses frères Eustache et Baudouin. Les Grecs s'opposèrent vainement à leur passage. Godefroi obligea l'empereur Alexis Comnène de lui ouvrir les chemins de l'Orient et de dissimuler ses inquiétudes. Par les traités qu'il fit avec ce prince, il devait lui rendre les places de l'empire qu'il prendrait sur les infidèles, à condition qu'il fournirait à l'armée des vivres et des troupes. Mais Alexis craignit pour ses propres états, et il ne tint rien de ce qu'il avait promis. Godefroi alla mettre le siège devant Nicée, s'en rendit maître, et, en continuant sa route, il prit un grand nombre de places dans la Natolie. L'armée croisée était alors composée de cent mille cavaliers et de 500 mille gens de pied; multitude mal combinée et mal assortie : mais la valeur et la sagesse du chef semblaient suppléer à ce qui manquait d'énergie et d'or-

dre à ces légions informes. Antioche fut prise par intelligence le 3 juin 1098. Trois jours après, il arriva une armée immense, qui assiégea les Croisés renfermés dans la ville. Comme ils étaient sans provisions, ils se virent réduits à manger les chevaux et les chameaux. Dans cette extrémité; ils furent délivrés par la découverte vraie ou prétendue de la sainte lance : découverte faite sur l'indication d'un clerc provençal quidisait avoir eu une révélation. Cet événement ranima tellement le courage des Croisés, qu'ils repoussèrent vivement les Turcs, et remportèrent sur eux une grande victoire. La ville de Jérusalem fut prise l'année suivante (1099), après cinq semaines de siège. On fit main basse sur les infidèles; le massacre fut horrible; tout nageait dans le sang; les vainqueurs fatigués du carnage, en avaient horreur eux-mêmes. Godefroi; dont la piété égalait la valeur, fut sans doute un de ceux que ces fureurs révoltèrent. Mais on conçoit aisément qu'avec une armée composée de tant d'éléments divers, sa volonté ne put faire loi dans cette circonstance. Après la prise de Jérusalem, Godefroi ne songea qu'à satisfaire sa dévotion, quitta sa cuirasse, se revêtit de laine, fit le tour de la ville à pieds nus, et alla visiter le Saint-Sépulcre. Dix jours après la conquête de Jérusalem, les seigneurs croisés l'élirent roi de la ville et du pays. Ce prince refusa les marques de la royauté, disant qu'il ne convenait pas de porter une couronne d'or dans une ville où J.-C. avait été couronné d'épines. Il refusa lui-même le titre de *roi*, et se contenta de celui

de *duc et de défenseur du Saint-Sépulcre*; mais il n'en fut pas moins considéré comme roi, dont il avait toute la puissance. Le sultan d'Égypte, appréhendant que les chrétiens, après de si grands avantages, ne pénétrassent dans son pays, et les voyant tellement affaiblis, que de 300 mille hommes qui avaient pris Antioche, il en restait à peine 20 mille, envoya contre eux une armée de 400 mille combattants. Godefroi la défit entièrement, et par cette victoire devint le maître de toute la Terre-Sainte, à la réserve de deux ou trois places. Il songea moins à étendre ses nouveaux états qu'à les conserver et à y mettre une bonne police. Il établit un patriarche, fonda 2 chapitres de chanoines, l'un dans l'église du Saint-Sépulcre, l'autre dans l'église du Temple, et un monastère dans la vallée de Josaphat. Après cela, il donna un *Code de lois* à ses nouveaux sujets, qui eurent la douleur de le perdre après un an de règne. Il mourut le 18 juillet de l'an 1100. Ce nouveau royaume subsista 88 ans. Godefroi fut le modèle des héros chrétiens, et il serait à souhaiter que nous eussions de lui une bonne *Vie*. Il montra, dès son enfance, une grandeur d'âme, une générosité, une douceur, une modestie, qui charmaient tous ceux qui avaient à vivre avec lui. Sa vertu et sa piété ne se démentirent jamais. Personne ne posséda comme lui la pénétration d'esprit, la solidité du jugement, l'intrépidité du courage, la force et les autres avantages du corps. Son père, un des plus grands guerriers de son temps, lui apprit de bonne heure tout ce qui peut

faire exceller dans la profession des armes. Sa mère lui enseigna les maximes du christianisme, qu'il observa depuis à la tête des armées, avec autant de régularité qu'il eût fait dans un cloître. Il assistait à l'office divin avec la plus tendre dévotion; et ce n'était qu'avec beaucoup de peine qu'ils sortaient de l'église pour aller prendre la nourriture dont il avait besoin. Il portait une sainte envie à ceux qui ont la liberté de chanter toujours les louanges du Seigneur au pied des autels, et il tâchait au moins d'avoir quelque part à leur ferveur et à leurs bonnes œuvres. Durant toute la croisade, on distingua toujours les troupes dont il avait le commandement particulier, au bon ordre qu'elles observaient. Il commençait et finissait toutes ses entreprises par des actes de religion. Durant sa maladie, qui dura cinq semaines, il se prépara à la mort avec de grands sentiments de piété, et avec le courage d'un héros chrétien. « Jamais, dit l'abbé de Choisy (*Journal des savants*, 1712, p. 119), l'antiquité fabuleuse ne s'est imaginé un héros aussi parfait en toutes choses, que la vérité de l'histoire nous présente Godefroi de Bouillon. Sa naissance était illustre, mais ce fut son mérite qui l'éleva au-dessus des autres, et l'on peut dire de lui que sa grandeur fut l'ouvrage de sa vertu. » Son *Code de lois*, dont on conserve une copie dans la bibliothèque du Vatican, et quelques autres en France, a été traduit, mais peu exactement, et imprimé à Venise, en 1535. On en trouve une partie dans *Deliciæ equestrium ordinum* de François Meunens, Cologne, 1613, in-12. Il y a une *Lettre* de

Godefroi à Boëmond, dans Guillaume de Tyr, liv. 2, chap. 10, édition de Bâle, 1564, où il répond à Boëmond, qui lui avait dit de se défier d'Alexis Comnène, qu'il *connaissait la malignité de cet empereur, et qu'il en éprouvait tous les jours quelque chose*. Les exploits et les vertus de Godefroi sont consignés dans *Labores Herculis Christiani Godefridi Bullionii*, Lille, 1674, in-12, du père de Waha, jésuite, ouvrage d'une latinité pure et nerveuse; et dans la Jérusalem délivrée du Tasse, dont il est le héros principal. [Deux protestants, Regner Reineccius, professeur d'Helmstadt, et Matthieu Dresser, professeur à Leipsick, ont attaqué les croisades; mais le père Gretzer, jésuite, les a victorieusement réfutés dans son traité *De cruce*, lib. 3. Les philosophes du dernier siècle ont reproduit leurs arguments; on en trouve de belles réfutations dans le *Génie du christianisme*, et dans l'*Histoire des croisades* de M. Michaud.] (Voy. saint BERNARD, Pierre l'HERMITE, Louis VII, saint Louis, etc.) L'auteur d'un *Essai sur l'histoire générale* prétend que Godefroi de Bouillon vendit sa terre de Bouillon au chapitre de Liège, ce que d'autres ont nié, alléguant que Godefroi n'était pas propriétaire du duché de Bouillon, et que ce duché formait le patrimoine d'Ide, sa mère, qui lui survécut; mais cette raison est fautive, Godefroi ayant succédé dans ce duché en 1076, à son oncle Godefroi-le-Bossu, qui l'avait adopté pour son fils.

GODEFROI (Saint), évêque d'Amiens, mort au monastère de Saint-Crespin de Soissons, en 1118, se rendit recommandable

par ses vertus et par ses connaissances.

GODEFROI DE VITERBE, ainsi nommé du lieu de sa naissance, fouilla pendant 40 ans dans les archives de l'Europe, pour y recueillir de quoi composer une *Chronique*, qu'il dédia au pape Urbain III, mais qui, malgré cela, paraît n'avoir pas été entreprise pour favoriser la cause des papes contre les empereurs. Godefroi avait été chapelain, secrétaire de Conrad III, Frédéric I^{er} et Henri IV; et l'esprit de cour, si on en croit quelques critiques, a influé sur sa plume, mais ce reproche ne paraît guère fondé; l'auteur parle respectueusement des papes, et rend justice à Grégoire VII. Cette *Chronique* commence à Adam, et finit en 1186. Elle est écrite en vers et en prose. L'auteur affecte dans ses vers, quoique latins, des rimes et des jeux de mots : c'était le goût de son siècle. Il y traite indifféremment le sacré et le profane. Il y parle de tous les princes du monde; et il intitule sa *Chronique* *Panthéon* : comme si ces hommes, vers de terre, ainsi que tous les autres, étaient des dieux ! Quoique cette compilation soit marquée au coin de la barbarie du siècle où elle fut écrite, on ne peut refuser de l'érudition à l'auteur. D'autres chroniqueurs, en particulier Martin de Pologne, ont profité de son ouvrage, et en ont copié tant le faux que le vrai. La meilleure édition de sa *Chronique* est celle de Hanau en 1613, dans le *Recueil des historiens d'Allemagne*, par Pistorius.

GODEFROI (Denis), jurisconsulte célèbre, né en 1549, à Paris, d'un conseiller au Châtelet, s'acquit de la réputation au parlement : mais ayant embrassé

le calvinisme, il fut obligé de se retirer à Genève; il professa ensuite le droit dans quelques universités d'Allemagne, où il mourut en 1622, à 73 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de droit, parmi lesquels on distingue : 1^o le *Corpus juris civilis*, avec des notes, que Claude Ferrière louait avec un enthousiasme qui semble tenir de la prévention. Les meilleures éditions sont celles de Vitre, 1628, et d'Elzevir, 1663, 2 vol. in-fol.; 2^o *Notæ in quatuor libros Institutionum*; 3^o *Opuscula varia juris*; 4^o *Praxis civilis ex antiquis et recentioribus scriptoribus*; 5^o *Index chronologicus Legum et Novellarum a Justiniano imperatore compositarum*; 6^o *Consuetudines civitatum et provinciarum Gallie, cum notis*, in-fol.; 7^o *Questiones politicæ, ex jure communi et historia desumptæ*; 8^o *Dissertatio de nobilitate*; 9^o *Statuta regni Gallie cum jure communi collata*, in-fol.; 10^o *Synopsis statutorum municipalium*; 11^o une *Edition* en grec et en latin du *Promptuarium juris* d'Harmenopules; 12^o des *Conjectures et diverses leçons sur Sénèque*, avec une défense de ces *Conjectures*, que Grutter avait attaquées; 13^o un *Recueil des anciens grammairiens latins*, etc.; on attribue encore à Denis Godefroy, 1^o *Avis pour réduire les monnaies à leur juste prix et valeur*, in-8^o; 2^o *Maintenue et défense des empereurs, rois, princes, états et républiques, contre les censures, monitoires et excommunications des papes*, in-4^o; ouvrage dont le titre annonce suffisamment le fanatisme de l'auteur; 3^o *Fragmenta duodecim Tabularum, suis nunt primum Tabulis restituta*, 1716, in-4^o. Les *Opuscules* de

Denis Godefroi ont été recueillis et imprimés en Hollande, in-fol. Dans ceux mêmes dont l'objet paraît indifférent, l'auteur n'a jamais manqué de faire entrer, quand il l'a pu, les préjugés de sa secte.

GODEFROI (Théodore), fils aîné du précédent, naquit à Genève en 1580. Il embrassa la religion catholique, que son père avait quittée, obtint une charge de conseiller d'état, et mourut en 1649, à Munster, où il était en qualité de conseiller de l'ambassade de France pour la paix générale. La république des lettres lui doit : 1^o le *Cérémonial de France*, recueil curieux, in-4^o, et publié ensuite par Denis son fils, en 2 vol. in-fol. ; 2^o *Mémoire concernant la préséance des rois de France sur les rois d'Espagne*, Paris, 1613, 1618, in-4^o ; 3^o *Histoire de Charles VI*, par Jean Juvenal des Ursins ; de *Louis XII*, par Seyssel et par d'Auton, etc. ; de *Charles VIII*, par Jaligny et autres ; du chevalier Bayard, avec le *Supplément*, par Expilly, in-8^o ; de *Jean Le Meingre, dit Boucicault, maréchal de France*, in-4^o ; d'*Arthur III, duc de Bretagne*, in-4^o ; de *Guillaume Marescot*, in-4^o. Godefroi n'est que l'éditeur de ces histoires, composées par des auteurs contemporains ; mais il les a enrichies de *Notes* et de *Dissertations*. — Denis GODEFROI son fils, né à Paris en 1615, et mort en 1681, en a fait réimprimer la plus grande partie avec de nouvelles additions. Jean, fils de Denis, petit-fils de Théodore, mort en 1732, a donné aussi des éditions de différents ouvrages. 4^o *De la véritable origine de la maison d'Autriche*, in-4^o ; 5^o *Généalogie des*

ducs de Lorraine ; 6^o *L'Ordre et les cérémonies observées aux mariages de France et d'Espagne*, in-4^o ; 7^o *Généalogie des comtes et ducs de Bar*, in-4^o ; 8^o *Traité touchant les droits du roi très chrétien sur plusieurs états et seigneuries voisines*, in-fol., sous le nom de Pierre Dupuis ; 9^o *Généalogie des rois de Portugal, issus, en ligne directe masculine, de la maison de France qui règne aujourd'hui*, in-4^o ; 10^o *Entrevue de Charles IV, empereur.... et de Charles V, roi de France, plus l'entrevue de Charles VII, roi de France et de Ferdinand, roi d'Aragon, etc.*, in-4^o. Godefroi n'écrit ni purement ni poliment, mais il pense juste, et n'avancer rien sans le prouver avec autant de savoir que de netteté.

GODEFROI (Jacques), frère du précédent, né à Genève en 1587, persévéra dans le calvinisme. Il fut élevé aux premières charges de la république de Genève sa patrie, et en fut cinq fois syndic. Il y mourut en 1652, à 65 ans. C'était un homme d'une profonde et exacte érudition. On a de lui : 1^o l'*Histoire ecclésiastique* de Philostorge, en grec et en latin, 1642, in-4^o, avec une version peu fidèle ; un *Appendix* et des *Dissertations* pour l'intelligence de cet historien ; 2^o le *Mercure jésuitique*. C'est un recueil de pièces concernant les jésuites. On sent assez quelle est la nature de ces pièces, et comment ces religieux y sont traités dans un temps où les calvinistes les considéraient comme les seuls ennemis redoutables de leur secte. La dernière édition de cet ouvrage est de 1631, en 2 vol. in-8^o. 3^o *Opuscula varia, juridica, politica, historica, critica*, in-4^o ; 4^o *Fontes juris civi-*

lis, 1653, in-4°; 5° *De diversis regulis juris*, 1653, in-4°; 6° *De famosis latronibus investigandis*, in-4°; 7° *De jure præcedentiæ*, in-5°; 8° *De salario*, in-4°; 9° *Animadversiones juris civilis*; 10° *De suburbicariis regionibus*, in-4°, Francfort, 1617; 11° *De statu paganorum sub imperatoribus christianis*, Leipsick, 1616, in-4°; 12° *Fragmenta legum Julicæ et Papicæ, collecta et notis illustrata*; 13° *Codex Theodosianus*, 1665, 4 vol. in-fol.; 14° *Vetus orbis descriptio, græci scriptoris sub Constantio et Constante imperatoribus*, grec et latin, avec des notes in-4°.

GODEFROI (Jacques) né à Carentan, mort en 1624, était contemporain et rival de Bérault. Il avait une grande connaissance des lois, et une dialectique excellente, qui le rendit souvent redoutable à son illustre adversaire. Il est auteur d'un *Commentaire de la Coutume de Normandie*, joint à celui de Bérault et d'Aviron, 1684 et 1776, 2 vol. in-fol.

GODEFROI (Arnold), né à Anneberg, ville de Misnie, en 1666, fit toutes ses études à Wittenberg, et s'y distingua par sa sobriété, son application et ses progrès. Dégoûté de ses maîtres, à cause de leurs mauvaises mœurs, il passa à Dresde, où il fit éclater son aversion pour les luthériens, et son penchant pour le *particularisme*, c'est-à-dire, pour la religion individuelle, fruit de l'esprit particulier et du choix personnel. Appelé à Giessen pour y enseigner l'histoire, il remplit très peu de temps cette chaire, et publia un ouvrage sur son abdication, forcée, disait-il, par sa conscience. De Giessen il passa à Quedlimbourg, et s'y re-

tira chez Jean-Henri Sprengelius, dont il épousa la fille. Ses discours, et quelques ouvrages où il débitait ses nouveautés, occasionnèrent des brouilleries, qui ne l'empêchèrent pas de parvenir aux charges de prédicateur de la duchesse douairière d'Eisenach, d'inspecteur à Werben, et enfin de prédicant à Saint-Jacques de Perleberg, dans la Marche de Brandebourg, où il mourut du scorbut, accompagné d'une fièvre ardente, le 30 mai 1714. Dans son *Histoire de l'Église*, il attaque toutes les sociétés chrétiennes. Ses principaux disciples ou défenseurs furent Dippelius, que les luthériens nommaient le *Bouffon banal des piétistes*; Krazensteinus, qui fit du bruit à Quedlinbourg; Madelaine, servante de Sprengelius, l'une des héroïnes d'Arnold, depuis femme publique; Sprengelius lui-même; Karl, Schoedius, etc., etc., et d'autres, aussi fanatiques que le maître.

GODEFROI. Voy. GEOFFROI.

† GODEGISILE, premier roi Vandale, qui, à l'instigation de Stilicon, fit avec son armée une irruption dans les Gaules. Selon Procope, les Vandales, contraints par la famine, avaient quitté la Dacie et les environs des Palus-Méotides, leur ancienne demeure. Godégisile voulant passer le Rhin, fut vaincu par les Francs, et périt dans le combat en 406. Il eut pour successeur Gonderic; et les Alains et les Suèves étant venus aussitôt au secours des Vandales, passèrent le Rhin dans la même année. Cet événement eut lieu dans la douzième année du règne de l'empereur Honorius.

GODEGRAND. Voyez GARRO-BEGAND.

GODESCALC. V. GOTESCALC.

† GODESCARD (Jean-François), célèbre et laborieux écrivain ecclésiastique, naquit en 1728 à Rocquemont. Il fut secrétaire de l'archevêché de Paris, sous MM. de Beaumont et de Juigné, et il sut mériter la confiance de ces deux prélats. Pourvu du prieuré de Notre-Dame de Bon-Repos, près Versailles, et successivement chanoine de Saint-Louis du Louvre et de Saint-Honoré, il employa une grande partie de ses revenus à se former une nombreuse bibliothèque, qui fut sa consolation lorsque la révolution vint le dépouiller de tous ses bénéfices, et ne lui laissa d'autres ressources que son travail. Logé dans un petit appartement, au séminaire des Anglais, rue des Postes, il fut dans ses derniers jours réduit à corriger des épreuves pour un imprimeur; mais il supporta ces privations avec cette résignation que donne une piété ferme et solide; il mourut à Paris, le 20 août 1800. L'abbé Godescard était de l'académie des belles-lettres et arts de Rouen. Il s'était appliqué à l'étude de l'anglais, et la connaissance qu'il en avait acquise lui servit à faire passer dans notre langue d'utiles ouvrages. Il a laissé : 1° *Vies des Pères, des Martyrs et des principaux Saints*, traduites de l'anglais d'Alban Butler, Villefranche de Rouergue, 1763, et années suivantes, 12 vol. in-8°; 2° édition, 1786, 12 vol. in-8°; 3° édition, Versailles, 1820, 13 vol. in-8°, dont 1 vol. *Traité des fêtes mobiles*; 4° édition, Lyon, 14 vol. in-8°. Il fut aidé dans cette traduction par l'abbé Marie; docteur de Sorbonne, à qui on doit la plupart des notes savantes et

curieuses dont l'ouvrage est enrichi. Ils ne s'astreignirent pas à une traduction littérale, et ils firent même quelquefois des changements et des additions. 2° *H. Holden analysis fidei*, Paris, 1767, in-12. Il en a paru une nouvelle édition avec la *Vie* de l'auteur, 1786, in-12; 3° *De controversiis fidei tractatus, per Adrianum et Perum de Valemberg*, nouvelle édition, avec la *Vie* des auteurs, Paris, 1768, in-12; 4° *De la mort des persécuteurs*, par Lactance, avec des notes historiques, nouvelle traduction, Paris, 1797, in-8°; 5° *Réflexions sur le duel*. Cet opuscule a été traduit de l'anglais; il n'a paru qu'après la mort de l'auteur, par les soins de M. Boulard, Paris, 1801, in-8°. 6° *Essais historiques et critiques sur la suppression des monastères et autres établissements pieux en Angleterre*, 1791. Cet ouvrage est traduit de l'anglais. 7° *Eloges de l'abbé Bergier et de l'abbé Le Gros* (dans les *Annales catholiques*); 8° *Abrégé de la vie des saints*, Paris, 1802, 4 vol. in-12; Lyon, 1815. Cet extrait, que Godescard avait laissé en mourant, fut terminé par l'abbé Bourdier Delpuits, ex-jésuite. On a encore de Godescard plusieurs manuscrits qui contiennent diverses traductions de l'anglais.

† GODET-DES-MARAIS

(Paul), évêque de Chartres, naquit en 1647. Nommé dès son jeune âge abbé commendataire d'Igny au diocèse de Reims, il fut élevé au séminaire de Saint-Sulpice à Paris, où il fut le disciple et l'ami de M. Tronson. Il devint ensuite supérieur du séminaire des Trente-Trois, et il occupait cette place lorsque madame de Maintenon, qui avait eu

occasion de connaître sa piété et son judicieux discernement, le choisit pour son directeur. On eut beaucoup de peine à vaincre la répugnance de ce modeste ecclésiastique ; il ne fallut rien moins que tout le crédit qu'avait sur lui M. Tronson. En 1690, il fut nommé à l'évêché de Chartres, mais son sacre fut retardé jusqu'au 31 août 1692, par les différends qui divisaient alors les cours de Rome et de France. Godet-des-Marais prit part aux disputes du quietisme ; il éloigna de Saint-Cyr, qui se trouvait dans son diocèse, madame Guyon, et par une ordonnance du 21 novembre 1695, il condamna plusieurs propositions extraites des écrits de cette dame extraordinaire, et de ceux de son directeur le P. Lacombe. Il chercha à amener Fénelon, dont il était l'ami, à un désaveu, et le 6 août 1797, il signa avec Bossuet et le cardinal de Noailles une déclaration de leurs sentiments sur le livre des *Maximes des saints*. Cette déclaration fut envoyée à Rome, et l'année suivante, il publia contre ce même livre une *Instruction pastorale*. Lorsque le pieux Fénelon se fut soumis à la décision du saint-siège, Godet-des-Marais fut le premier à le féliciter, et il le sollicita à renouer leur ancienne amitié. L'évêque de Chartres se déclara aussi contre le jansénisme, et condamna le Cas de conscience ; mais il savait toujours tempérer par la modération et la douceur le zèle qu'il portait à la défense de la religion. Humble et modeste, il refusa, dit-on, une place dans le conseil du roi, et la nomination de ce prince au chapeau de cardinal, et s'il jouit de quelque crédit auprès de ma-

dame de Maintenon, il ne s'en servit jamais que pour faire le bien. Il fonda quatre séminaires et plusieurs autres maisons destinées à l'enseignement. Plein de charité pour les pauvres, il abandonna dans un temps de disette tous ses revenus aux indigents de son diocèse. Ce prélat vertueux mourut le 26 septembre 1709. Voici ce que dit de lui un homme qui louait bien rarement, le duc de Saint-Simon : « Ses mœurs, sa doctrine, sa piété, ses devoirs épiscopaux, tout était irréprochable. Il ne faisait à Paris qu'un des voyages courts et rares, logeait à Saint-Sulpice, et se montrait encore plus rarement à la cour. Il était fort savant, avait de l'esprit, de la douceur, de la fermeté, de la finesse, dont il ne se servait jamais sans un vrai besoin. Son désintéressement, sa rare probité étaient son seul lustre. » M. de Bausset, dans son *Histoire de Fénelon*, ne lui donne pas des éloges moins flatteurs.

GODIN (Louis), né à Paris en 1704, montra de bonne heure beaucoup de talent pour les mathématiques. L'académie des sciences l'admit dans son sein en 1725. L'année suivante, l'apparition d'une aurore boréale ayant effrayé beaucoup de personnes, il lut à l'académie une dissertation sur ce phénomène ; son discours rendu public remplit l'effet qu'il s'était proposé, il rassura les plus timides. Il fut comme le chef des académiciens qui allèrent au Pérou en 1735, pour la mesure du degré de la terre ; voyage dont on fit beaucoup de bruit, mais qui ne produisit rien de solidement utile, ni même de bien certain relativement à son objet direct. (*Voy.*

CONDAMINE.) Etant entré au service de l'Espagne, il obtint en 1752 la place de directeur de l'académie des garde-marines de Cadix, où il est mort le 11 juillet 1760. On a de lui : 1° un journal sous le titre de *La Connaissance des temps*; 2° *Table des Mémoires de l'académie des sciences*, in-4°; 3° *Machines approuvées par l'académie*, 6 vol. Ce savant était aussi estimable par son caractère que par son érudition et ses talents. On peut consulter, pour plus de détails, son Eloge par Fouchy, dans *l'Histoire de l'académie*, 1760.

GODINOT (Jean), docteur en théologie, et chanoine de la cathédrale de Reims, naquit dans cette ville en 1661. Persuadé, on ne sait comment, qu'il pouvait unir le commerce aux fonctions canonicales, il s'enrichit par celui du vin. L'usage qu'il fit de ses richesses semblait en quelque sorte en légitimer l'acquisition. Il employa 500 mille livres à faire venir de la bonne eau dans la ville, et à embellir les promenades publiques. Son opposition à la bulle *Unigenitus* l'a rendu plus célèbre dans un certain monde que tout ce qu'il a fait de bien à la ville de Reims. Il mourut en 1749.

GODONNESCHE (Nicolas), garde des médailles du cabinet du roi, perdit cette place, et fut mis à la Bastille, en 1731, pour avoir fait les figures qui sont dans le livre fanatique de Boursier, intitulé : *Explication abrégée des principales questions qui ont rapport aux affaires présentes*, 1731, in-12. On a encore de lui : *Les Médailles de Louis XV*, in-fol. Il mourut en 1761.

† GODOY (Don Manuel), duc de l'Alcudia, prince de la Paix,

ministre d'état du roi d'Espagne et généralissime de ses armées, naquit à Badajoz d'une famille noble, mais pauvre, en avril 1764. Il vint très jeune à Madrid, avec son frère aîné, don Louis. L'un et l'autre avaient toutes les qualités pour plaire, et don Manuel surtout pouvait passer pour un de ces héros propres à courir les aventures. A une taille avantageuse et noble, à des traits bien dessinés, il réunissait des manières distinguées et un air qui prévenait en sa faveur. Ces qualités extérieures étaient accompagnées d'une grande facilité à s'exprimer, et du talent de chanter en s'accompagnant fort bien de la guitare. Comme les deux frères étaient venus dans la capitale pour améliorer leur fortune, ils commencèrent par y fréquenter les cafés, où l'on fait souvent à Madrid des connaissances utiles, et furent bientôt introduits dans les sociétés les plus brillantes. Ayant enfin trouvé des protecteurs puissants, ils furent admis dans les gardes-du-corps; mais comme leur solde n'est que de trente piécètes (30 francs) par mois, ils avaient beaucoup de peine à exister. Celui qui, dans la suite, avait des millions pour revenu, qui habitait un magnifique palais, qui fut décoré des titres les plus fastueux, qui gouverna despotiquement dans les quatre parties du monde (1), et qui devint l'allié des rois, ce puissant favori n'avait souvent alors pour nourriture qu'un pain de deux sous, ou le modique dîner d'un restaurateur charitable, qui lui donnait ce repas en échange de

(1) On sait que l'Espagne, outre l'Amérique (depuis l'insurrection), a des possessions en Asie et en Afrique.

quelques *séguidilles*, que don Manuel lui chantait sur la guitare. Souvent même il se vit contraint de garder le lit pour faire blanchir le linge qu'il portait, n'en ayant pas d'autre. Don Louis, son frère, était plus heureux : il avait fait la connaissance d'une camériste de la reine, qui le secourait en secret. Cette camériste, vu la vie monotone que, d'après l'usage de la cour espagnole, menait son auguste maîtresse, crut lui faire plaisir en lui annonçant le talent de don Louis sur la guitare, et excita en elle l'envie d'entendre son protégé. Il fut reçu, entendu, et si bien accueilli que les courtisans, furets des antichambres royales, ne doutèrent plus que le musicien ne fût à la veille de faire une grande fortune. Cependant don Louis ne pensa d'abord qu'à son frère, qu'il aimait tendrement, et dont il n'ignorait pas la pénible situation. Un jour que la reine applaudissait, encore plus que de coutume, à son talent, don Louis osa lui dire : « Ah ! ma- » dame, que dirait votre majesté » si elle entendait mon frère ? » Le lendemain, et par ordre exprès de la princesse, ce frère lui fut présenté. Il éclipsa son aîné, qui ne reparut plus chez la reine ; mais dans la suite don Manuel ne l'oublia pas, et pourvut amplement à sa fortune. Dès les premières visites du jeune Godoy, la reine montra pour lui une prédilection marquée, et la lui témoigna par des dous aussi riches que fréquents. Tout dans la cour obéissait aveuglément à Marie-Louise, pour laquelle le roi avait une déférence peu ordinaire chez les maris, et encore moins chez les princes.

Il fut donc très facile à la reine d'entourer son époux de courtisans habiles et dévoués à ses ordres, qui lui parlaient sans cesse des talents du jeune garde-du-corps. Ce que la reine avait prévu arriva : le bon Charles IV voulut aussi entendre Godoy ; il unit ses éloges à ceux de sa femme et des courtisans, et fit à don Manuel plusieurs questions auxquelles celui-ci répondit avec assez d'adresse et de bonheur. Les courtisans applaudirent, et le roi encore davantage. Dès ce moment, Charles IV parut frappé comme d'un charme irrésistible en faveur de Godoy, dont l'ascendant devint si funeste à ses sujets et à sa propre famille. Peu de temps après, l'on vit don Manuel, de simple officier, devenir major du régiment des gardes-du-corps, dont le roi était colonel. Cette faveur et l'élévation à laquelle il parvint dans la suite, il les dut en grande partie à une circonstance assez futile. La duchesse d'Albe, d'une des plus illustres maisons d'Espagne, et dame d'honneur de la reine, ne pouvant ignorer l'affection de la princesse pour Godoy, se permit de dire : « No- » tre reine nous offre un fort » mauvais exemple : elle, qui » pourrait choisir à son gré, s'est » donné un amant qui ne vaut » qu'une piécette, » en faisant allusion à la solde d'un franc par jour qu'avait don Manuel, en sa qualité de garde. Quelqu'un se fit un mérite de rapporter ce propos à la reine ; elle en fut vivement piquée, et répondit : « Eh bien ! je placerai Godoy si » haut, que les plus grands sei- » gneurs attendront ses ordres » dans son antichambre. » Elle tint parole ; et la fortune de Go-

doy fut aussi rapide qu'extraordinaire. Le mois suivant, il fut nommé conseiller d'état. La révolution française ayant éclaté, l'Espagne ne crut pas devoir s'unir aux autres souverains pour l'arrêter. Mais quand le roi eut appris que le chef de sa famille était captif, et qu'on allait le mettre en jugement, il entama des négociations avec la convention nationale, afin de sauver les jours du malheureux Louis XVI. On n'eut aucun égard à ses réclamations, et l'Espagnese décida alors à prendre les armes. On tint conseil pour discuter cette question importante : le comte d'Aranda, alors ministre d'état, se montra enclin à la paix, alléguant la pénurie du trésor et le mauvais état de l'armée. Godoy se prononça pour la guerre, et fit prévaloir son opinion par des raisons assez plausibles. Le ministre répondit au jeune conseiller avec aigreur et par de piquants sarcasmes qui déplurent infiniment au roi : Aranda s'en aperçut; de retour chez lui, il prit la poste, partit pour l'Aragon, et se retira dans ses terres. La guerre toutefois ne fut point encore déclarée, ce qui fut une grande faute en politique, et d'autant plus que le moment était favorable pour une invasion en France. Les républicains n'avaient presque pas de soldats dans le midi; si soixante mille Espagnols avaient passé les Pyrénées, et qu'ils eussent été en même temps secourus du côté du Nord par la Prusse et l'Allemagne, il n'y a pas de doute que les républicains auraient succombé. Mais d'une part, une incompréhensible inertie, et de l'autre des attaques mal dirigées, donnèrent tout le temps à

ces derniers de former de puissantes armées, et de les enthousiasmer de telle sorte, qu'en courant au combat elles étaient presque sûres de la victoire. Le 15 décembre 1792, le portefeuille de ministre des affaires étrangères fut remis à Godoy, avec le titre de duc de l'Alcudia, et un domaine d'un revenu de 500,000 francs. La nation, en voyant combler d'une haute faveur un homme jusqu'alors ignoré, qui n'avait pour tout talent que de l'audace et de la mémoire, conçut dès ce moment pour Godoy une haine qui ne se ralentit jamais. Cependant Louis XVI allait subir son dernier arrêt : l'Espagne ouvrit des négociations nouvelles, auxquelles on ne daigna pas même faire attention. La mort tragique de Louis XVI ne décida pas encore l'Espagne à la guerre; l'on passa tout ce temps en de longs préparatifs, et ce fut la France qui la déclara à l'Espagne, le 7 mars 1793. Cette puissance s'allia avec l'Angleterre, et les hostilités commencèrent peu de jours après. Le général espagnol, don Ricardos, battit les Français et les repoussa jusqu'à Perpignan; mais, à la campagne suivante, les Espagnols furent complètement défaits, et leur général, le comte de La Union, périt sur le champ de bataille. Cependant le ministre, voulant continuer la guerre, leva de nouvelles troupes, mit de nouveaux impôts, et nomma pour général don François Urratia : celui-ci prit l'offensive, battit les républicains, et par une adroite manœuvre allait cerner l'armée française, lorsque Godoy se décida à faire la paix, qui fut conclue à Bâle en 1795. Godoy reçut en récom-

pense le titre de prince de la Paix, celui de grand d'Espagne de la première classe, l'ordre de la Toison-d'Or, et de nouveaux domaines, qui, réunis à ceux qu'il avait déjà, lui formaient un revenu de deux millions de francs, sans compter ses traitements comme ministre. Non content de s'être séparé d'une manière aussi brusque de la coalition, il signa, le 19 août 1795, avec cette même convention qui avait assassiné juridiquement le chef des Bourbons, un traité d'alliance défensive et offensive, dont il ne sut pas profiter, et dont la nation souffrit toutes les charges. L'armée, confiée à des chefs sans expérience, mais protégés par le ministre, se désorganisait : la marine périssait ; les soldats, la plupart du temps, n'étaient pas payés ; cinq mille matelots demandaient inutilement du pain ; l'argent, amassé par des contributions onéreuses, pour subvenir à ces besoins urgents, passait de la trésorerie entre les mains de la reine, qui en gratifiait le favori ; les plus habiles généraux de terre et de mer étaient disgraciés ou condamnés à l'exil, pour n'avoir pas voulu plier sous le joug du ministre despote ; et à proportion que le mécontentement général se manifestait de toutes parts, le favori acquérait plus d'influence et de pouvoir auprès de ses maîtres, qui accusaient la nation d'ingratitude, parce qu'elle ne voyait pas en Godoy un parfait et loyal Espagnol, et un grand homme d'état. L'Angleterre, devenue ennemi de l'Espagne, intercepta ses communications avec l'Amérique et anéantit son commerce. Tandis que l'on remarquait partout une misère géné-

rale, l'ameublement du vaste palais de Godoy coûtait des sommes exorbitantes ; ses caves étaient encombrées d'un immense numéraire en monnaie et en lingots d'or et d'argent ; Godoy, trompant le roi, la reine, dominant sur presque toute la famille royale, bravant les justes plaintes de la nation, ambitionnait de nouvelles grandeurs, de nouvelles richesses, et passait son temps au milieu du luxe et de la volupté. Le prince des Asturies (à présent Ferdinand VII) devait subir aussi le joug de l'orgueilleux favori, mais, soutenu par les conseils de son gouverneur, le chanoine Escoiquiz (voyez ce nom), ce prince ne plia jamais devant Godoy, et les jours de cérémonies, il lui refusa plusieurs fois l'entrée de ses appartements. L'infant de Parme (depuis Louis I^{er}, roi d'Etrurie) se montra plus souple et plus complaisant. Étant venu à Madrid pour se marier avec sa cousine l'infante Marie-Louise, il paraît qu'on lui fit entendre que, s'il voulait conserver les bonnes grâces de la reine, il devait être l'ami de Godoy. Il se soumit donc, oublia sa dignité, et l'on vit, dans plus d'une occasion, un petit-fils d'Henri le Grand tenir l'étrier du favori, qui recevait cet honneur avec l'insouciance d'un fol orgueil. Ministre d'un roi dont les mœurs étaient pures et austères, Godoy se livrait au libertinage avec une impudence révoltante. Ses audiences n'étaient souvent qu'un prétexte pour faire de nouvelles conquêtes, et assouvir sa lubricité. On disait publiquement que les places les plus honorables et les plus lucratives ne s'obtenaient que par l'entremise des femmes ga-

lantes, qui n'étaient pas avec Godoy avarés de leurs faveurs. Outre ses concubines, il avait une maîtresse en titre, victime de sa trop grande confiance : c'était M^{lle} Joséphine Tudò, fille d'un ancien militaire, qui s'était rendu à Madrid pour solliciter une récompense de ses longs services. N'ayant pu obtenir une audience, on lui conseilla de la faire demander au prince de la Paix (qui était chef de tous les ministères) par sa fille : elle l'obtint aussitôt, se présenta accompagnée de son père, qui fut nommé gouverneur des maisons et parcs royaux du *Buen Retiro*. Mademoiselle Tudò, une des plus belles femmes de l'Espagne, inspira à Godoy une passion qu'il ne put cependant satisfaire qu'au moyen d'un mariage secret. La reine, qui avait placé ses émissaires auprès de Godoy, fut sur-le-champ informée de cette intrigue; cela donna lieu à de violentes querelles, le favori parla d'un ton peu respectueux, et rappela à la reine que si elle méditait de le disgracier ou de faire le moindre mal à mademoiselle Tudò, il avait en son pouvoir des lettres écrites de sa propre main qui pourraient la perdre auprès du roi, si scrupuleux d'ailleurs sur l'article des mœurs. La reine se vit alors contrainte à dissimuler et à dévorer son chagrin dans le silence. Il paraît extraordinaire que le roi ait toujours ignoré les scandales qui avaient lieu dans son propre palais, et qu'il ait toujours méprisé les avis qu'on lui donnait secrètement sur la conduite du favori. Mais Godoy, outre l'extrême confiance de Charles IV, avait, contre ses compatriotes, une

autre puissante sauve-garde dans le gouvernement français, qui le protégeait, parce qu'il accédait à toutes ses demandes. Après avoir bravé les diverses classes de l'état, il brava même le chef de l'Eglise. Pie VI, par son nonce, lui avait fait remettre, en 1797, une note officielle, dans laquelle ce pontife demandait la protection du roi en faveur de la religion catholique persécutée en France. Le ministre répondit à Sa Sainteté par un écrit imprimé, où il reprochait durement au pape d'avoir violé l'armistice avec la France, l'invitait, d'un ton presque moqueur, à se détacher des biens de ce monde, et à s'occuper de sa personne : ce qui voulait dire que Pie VI devait voir tranquillement les Français s'emparer des états de l'Eglise, sans oser même murmurer. Cet écrit mit en mouvement toute la capitale; Godoy, craignant pour lui de fâcheux résultats, fit disparaître tous les exemplaires, et il n'en fut plus question. Il eut ensuite des démêlés avec le saint-office; il lui fit relâcher un garde-du-corps détenu dans les prisons pour un crime contre l'honneur et la religion; il exigea même les papiers de la procédure pour les jeter au feu. Toujours dépravé, il fit, pendant le voyage du roi en Andalousie, connaissance avec une jeune personne qui appartenait à une famille dont tous les individus étaient militaires et passaient pour être peu endurants. Pour cacher les résultats de son intrigue, il obligea un de ses oncles, vieil officier, et âgé de soixante-douze ans, à se marier avec sa nouvelle victime, qui ne connut son époux que le jour du mariage. Consumée par

le chagrin, accablée des mauvais traitements de son mari, cette jeune infortunée mourut quelque temps après dans d'horribles convulsions. N'ayant pu, d'après les désirs de la France, déterminer Charles IV, qui, pour la première et seule fois, ne déféra point aux conseils de son favori, n'ayant pu, dis-je, le déterminer à déclarer la guerre au Portugal, Godoy quitta le ministère, se réservant néanmoins le pouvoir de gouverner tous les ministres. Il fut remplacé par don Joseph Saavedra, homme probe et éclairé, qui voulut changer l'administration et s'opposer aux dilapidations de tout genre; mais il fut attaqué d'une maladie subite, qu'on crut l'effet d'un poison, et après une longue maladie, il quitta la cour. Urquijo lui succéda. Ce nouveau ministre, élevé en Angleterre, paraissait pencher en faveur de ce cabinet. Cela déplut au tout puissant prince de la Paix, ainsi que la protection que semblait accorder la reine au nouveau ministre : Urquijo fut disgracié, et Godoy remit le portefeuille au général Cevallos, son ami et son parent. Charles IV n'oubliait pas son favori : il le nomma grand-croix de l'ordre de Charles III et de celui de Malte. De son côté, la reine conservait toujours pour Godoy une prédilection marquée, en même temps qu'elle nourrissait une secrète jalousie contre mademoiselle Tudò; jalousie devenue plus vive encore depuis qu'elle savait leur union secrète, qu'elle ne croyait cependant pas valide devant les lois de l'Eglise. La reine résolut donc de détacher l'ingrat favori de mademoiselle Tudò, et s'y prit de manière à mettre aux

prises son amour avec son ambition, sûre d'avance que celle-ci triompherait. Le roi, toujours de l'avis de son épouse, convint avec elle de marier Godoy à une de ses cousines, issue du mariage secret de l'infant don Louis et d'une dame de l'illustre famille des Vallabriga. On pallia l'inconvenance d'une telle union avec le secours d'habiles généalogistes, qui firent descendre Godoy de Montezuma, empereur du Mexique. On prétendit alors que les cardinaux Despuig et Lorenzana s'étaient refusés successivement à bénir cette union, qui leur paraissait au moins clandestine; et il est certain qu'ils furent exilés à Rome. Le cardinal Setmanat, patriarche des Indes, n'eut pas ces scrupules, et maria Godoy avec mademoiselle de Bourbon, dont le frère fut ensuite cardinal et archevêque de Séville et de Tolède. M^{lle} Tudò n'apprit ce mariage que la veille du jour qu'il devait être célébré. Elle courut tout éperdue au palais de Godoy, pénétra de vive force dans ses appartements, et s'écriait : « C'est mon époux, c'est » le père de mes enfants ! Je ré- » clame la justice de Dieu et » des hommes ! » Elle s'évanouit, tomba ensuite dans le délire, et ne put être transporté. dans sa maison que le lendemain M^{lle} Tudò avait eu trois enfants de Godoy : l'amour de mère fit taire en elle le juste ressentiment d'une épouse, et elle consentit à revoir Godoy, qui l'appaisa, en partie, en l'assurant que leur mariage était le seul valide, et qu'il avait été contraint d'obéir aux ordres positifs du roi. Sur ces entrefaites, Buonaparte était devenu premier cou-

sul, et avait envoyé pour ambassadeur en Espagne son frère Lucieu. Celui-ci, d'accord avec le prince de la Paix, parvint enfin à déterminer le roi à faire la guerre au Portugal. Godoy fut nommé généralissime; mais aucun général renommé, excepté Solauo, ne voulut servir sous ses ordres. La campagne se termina par la prise du duché d'Olivenza, et le Portugal acheta la paix par de grands sacrifices au profit du généralissime et de l'ambassadeur français. La princesse Charlotte (à présent reine de Portugal), fille de Charles IV, fut obligée de céder ses diamants, que Lucien et Godoy se partagèrent. Cette guerre éphémère produisit, en outre, à celui-ci cinq cent mille francs d'augmentation à ses revenus. A ces richesses vinrent s'unir encore de nouveaux honneurs; et le favori fut créé généralissime des armées de terre et de mer, grand amiral de Castille, et obtint une garde d'honneur. Tant de prospérité et de faveurs l'enivrerent au point qu'il osa, quoique indirectement, insulter la reine, sa bienfaitrice, en présence même du roi. C'est qu'il craignait l'ascendant qu'avait pris sur elle un garde-du-corps, appelé Mallo, jeune homme instruit et entreprenant: Godoy parvint à le faire exiler. Mais tandis qu'il critiquait la conduite de la reine, la sienne était encore plus blâmable. Pour se venger de la rivalité de Mallo, il fit publiquement la cour à une certaine demoiselle Hutin, danseuse française, et lui donna une superbe voiture dont la reine lui avait fait présent. Cependant, au milieu de ces scandaleuses tracasseries, l'alliance de la France coûtait à l'Espagne des sommes

incalculables, qu'on n'aurait pu payer sans les trésors de l'Amérique; aussi Buonaparte consentit-il que son allié achetât de l'Angleterre une assez coûteuse neutralité. Les Anglais la rompirent en s'emparant de deux frégates espagnoles, chargées des richesses du Mexique, et qui seraient passées, en grande partie, au pouvoir de la France, qui était en hostilité continuelle avec les Anglais. Il s'ensuivit une guerre dont le résultat fut la destruction des marines française et espagnole, dans le combat de Trafalgar. L'ambitieux Napoléon ne pouvait voir avec indifférence la dynastie des Bourbons régner sur un vaste état limitrophe de celui qu'il gouvernait. Il avait depuis long-temps de grands projets sur la Péninsule; voulait réussir sans obstacle, il demanda à Godoy un certain nombre de troupes; mais le favori, soit qu'il fût piqué du ton d'autorité qu'avait pris sur lui Buonaparte, ou que celui-ci eût manqué à des promesses dont il flattait l'ambition insatiable du favori, Godoy, au lieu d'accéder à sa demande, fit répandre une proclamation dans laquelle, laissant entrevoir les vues secrètes de Napoléon, il appelait aux armes tous les Espagnols, qui répondirent aussitôt à cet appel. En même temps, Godoy envoya à Paris son secrétaire don Ignace Izquierdo, qui eut plusieurs entretiens avec Murat, alors grand-duc de Berg, et la bonne harmonie se rétablit entre Buonaparte et Godoy; il accorda enfin 16,000 hommes de troupes d'élite, qui partirent pour le Nord, rejoindre l'armée française, commandée par le prince de Ponte-Corvo. Godoy se chargea alors

d'une terrible responsabilité; car n'ignorant pas les projets de Napoléon, ou les pressentant du moins, ainsi qu'il l'avait manifesté dans sa proclamation aux Espagnols, il participait à ces mêmes projets en consentant à tout ce qu'exigeait le despote. Le favori savait, en outre, de quoi les Espagnols étaient capables, pour défendre leur religion; leur pays et leur roi, comme ils l'ont fait voir dans la suite; et une résistance ouverte de leur part aurait servi d'exemple à tous les peuples de l'Europe pour secouer le joug de Napoléon, ce qui eût bûté de six ans leur délivrance. On assure cependant que le favori fut complètement dupe de Napoléon, et alors il fut coupable d'imprévoyance et d'impéritie, fautes très graves dans ceux qui gouvernent. Dans cet intervalle, la paix domestique était troublée dans l'intérieur du palais de Charles IV. D'après les insinuations de l'ambassadeur de France, M. de Beauharnais, le prince des Asturies fit la demande à Napoléon d'une de ses nièces. L'ambassadeur, piqué de ce que Godoy s'était raccommoé, sans son intervention, avec Buonaparte, pria le prince de faire sa demande à l'insu du favori. Napoléon, ayant d'autres projets, ne fit pas grand cas de cette demande; mais le favori en fut informé, en porta plainte au roi, lui peignit le prince des Asturies comme un fils ingrat et rebelle; Charles IV, vivement irrité, ordonna l'arrestation de l'héritier de son trône. Cette mesure rigoureuse indigna encore davantage la nation contre Godoy, qui reçut plusieurs lettres anonymes pleines d'invectives et de me-

naces. Il conjura l'orage en feignant d'être médiateur de la paix entre le père et le fils. Le prince obtint sa liberté, mais toute sa maison fut renouvelée, et son précepteur, le chanoine Escoiquiz, exilé. Godoy s'entoura d'émissaires dévoués à ses ordres, et ne permettait qu'à ses créatures l'accès auprès de Charles IV et de Marie-Louise. Dans ce but, il avait fait créer son père duc d'Almodovas et grand-écuyer du roi; et une cousine, qu'il avait mariée au marquis de Villena, devint grande maîtresse de la reine. Vers cette même époque, le traité de Fontainebleau, du 27 octobre 1807, fut signé entre le général Duroc et don Eugène Izquierdo. Il s'agissait, dans ce traité, du partage du Portugal entre la France et l'Espagne, et de la cession que Buonaparte aurait faite des provinces des Algarves et d'Alentejo, en faveur de Godoy. Les seize mille hommes de troupes espagnoles se trouvaient déjà dans le Nord, et venaient de prendre Stralsund; mais l'alliance de la France avait épuisé les trésors de l'état; une dissension mal déguisée existait toujours entre Charles IV et son fils, et entre ce prince et Godoy. Ce fut dans ces moments de crise et d'inquiétude que Napoléon fit marcher contre l'Espagne une armée formidable. Les rédacteurs de la *Biographie des hommes vivants* se sont trompés quand ils ont ajouté, à l'article de Godoy, que ce favori fut frappé de terreur lorsqu'il apprit la marche de l'armée française. Il nourrissait encore d'ambitueuses espérances; autrement il aurait dû renouveler la proclamation par laquelle il avait naguère appelé les Espagnols aux armes.

Et si la nation espagnole sut se défendre avec courage lorsque les Français s'étaient déjà emparés de ses places fortes, et avant l'arrivée des Anglais, s'ils battirent les généraux Lefebvre et Dupont; s'ils se couvrirent de gloire sur les murs de Saragosse et de Gironne, que n'auraient-ils pas fait dans une occasion où les troupes françaises étaient encore à cent lieues des Pyrénées, et où, maîtres de toute la Péninsule, ils avaient pour eux plus de chances de succès! Godoy fut donc dupe ou coupable jusqu'à la fin. L'armée espagnole, mal organisée, et diminuée de ses meilleurs soldats, ne pouvait rien entreprendre; mais la nation pouvait tout faire, ou du moins tout tenter. Loin d'en appeler à cette nation dans le péril le plus imminent, Godoy réprimanda durement les commandants des places fortes, parce qu'ils n'avaient pas voulu les livrer aux Français, et il en ordonna ensuite la remise par une dépêche expresse signée de sa main. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'à l'instant même que les Français, commandés par Murat, envahissaient la Péninsule, il était encore question du partage du Portugal. Il ne manqua pas de gens éclairés qui lui annoncèrent la crise funeste dont l'Espagne était menacée; mais il se moqua de leurs présages, et les traita d'ignorants en politique. Aussi publia-t-il un *Edit* dans lequel il enjoignait aux Espagnols de traiter les Français comme des amis et des frères, et les Espagnols exécutèrent cet ordre avec empressement. Godoy ne commença à concevoir des craintes sérieuses que lorsqu'il vit que Murat voulait comman-

der en souverain : ses craintes furent confirmées par l'arrivée d'Izquierdo, de Paris, qui lui annonça le *désir* de Buonaparte, que le roi suivit l'exemple de la famille de Bragance, et qu'il allât régner au Mexique. Godoy connut seulement alors toutes les fautes que son ambition lui avait fait commettre; mais, par un sentiment de cette ambition même, et toujours leurré par de trompeuses espérances, il crut qu'il n'y avait rien de mieux à faire que de mettre l'Espagne à la discrétion de Buonaparte. Il pressa, en conséquence, le voyage de la famille royale; Charles IV en fit part à son fils, qui, en sortant des appartements du roi, dit aux gardes-du-corps et aux gentilshommes de service: « Nous sommes perdus; mon père, trompé par Godoy, veut nous faire quitter l'Espagne, et nous emmener en Amérique. » Ces paroles eurent tout l'effet qu'on devait en attendre; dans un instant elles circulèrent dans toute la ville; des gardes postés à ce dessein arrêtaient, à minuit, les voitures de la cour, où se trouvaient le roi et sa famille, qui furent contraints de rester enfermés dans leur palais. Le jour paraît, le peuple s'ameute, répète les paroles prononcées par le prince des Asturies; la haine et la vengeance les excitent contre le prince de la Paix. Le 17 mars 1808, plusieurs groupes se rendent au palais du favori en criant : *Vive le roi ! vive la reine ! mort à Godoy !* Ce rassemblement était conduit, en grande partie par des gardes-du-corps, anciens camarades de Godoy, et qui se montraient les plus irrités contre lui. La résistance qu'essayè-

rent d'opposer au peuple les cent vingt gardes du prince de la Paix ne servit qu'à faciliter à ce dernier le moyen de s'évader, déguisé sous l'habit d'un de ses domestiques. Ses gardes ayant tous été massacrés, la multitude pénétra comme un torrent, dans son palais, et ne le trouvant pas, brisa tous les meubles; mais, par une modération qui honore la nation espagnole, il ne se commit aucun pillage. Les richesses de Godoy, consistant en des caisses remplies de diamants, en lingots d'or et d'argent, furent portées à l'hôtel de la mounaie, sans qu'il en fût rien détourné. Toute la nuit et le jour suivant, 18 mars, des groupes rodèrent autour du palais de Charles IV, en répétant le cri de, *mort à Godoy!* Ce jour même, et au milieu de cet tumulte, le roi renonça à la couronne en faveur de son fils, proclamé sous le nom de Ferdinand VII. Cependant le peuple, partagé en pelotons, avait fouillé toutes les maisons de la ville pour chercher Godoy. Celui-ci, accompagné d'un seul domestique, s'était réfugié dans le grenier d'une maison contiguë à son palais. Brûlant de soif, son domestique sortit pour aller lui chercher un peu d'eau et quelque nourriture: il fut reconnu, et le peuple sut enfin où se cachait Godoy. On l'arracha de son asile, et on le traîne dans la rue, où l'entoure une foule immense, dans chaque individu de laquelle il voit un ennemi acharné. Cependant, par un raffinement de barbarie, commun, dans ces tumultes, aux peuples les plus civilisés, avant de lui donner la mort ou voulut prolonger ses souffrances; et c'est ce qui le sauva. Il

avait ses habits en lambeaux, les cheveux arrachés, le visage mentri, couvert de sang, et avait reçu deux coups d'épée dans la poitrine, quand survint le nouveau roi, aux pieds duquel Godoy tomba en implorant sa clémence. Ce prince lui dit: « *Y ahora porque no vas à mi padre?* » Et pourquoi ne t'adresses-tu pas à présent à mon père? » Puis, se tournant vers le peuple, que sa présence avait tenu dans le respect: « Mes amis, » dit-il, retirez-vous; Godoy sera mis en lieu de sûreté; il est dépositaire de secrets importants qu'il doit me révéler. » La foule obéit, et se dissipa en peu d'instants. Ce n'était pas le hasard qui avait amené Ferdinand VII au secours de Godoy, mais les ordres positifs de ses augustes parents, qui étaient dans des angoisses cruelles sur le sort de leur favori. Enfermé dans une prison d'état, Godoy en sortit vingt-huit jours après, aux instances réitérées de Charles IV et de la reine, qui refusèrent de se rendre à Bayonne, si l'on ne mettait auparavant le favori en liberté. Celui-ci les précéda dans cette ville; et, oubliant qu'il devait la vie à Ferdinand, il indisposa de nouveau le père contre le fils, qu'il peignit au premier comme cause du tumulte qui avait amené son abdication. Et, tout en représentant Ferdinand VII comme un usurpateur, il fit entendre au vieux roi qu'on ne pouvait sauver l'Espagne d'une guerre sanglante qu'en la cédant au génie de Napoléon. Charles IV suivit les conseils de son favori; il obligea son fils à renoncer à la couronne, par un traité rédigé le 3 juin 1808, entre le maréchal Duroc

et Godoy lui-même, et que Ferdinand signa le 6 du même mois. Le prince de la Paix suivit Charles IV et la reine à Marseille, puis à Rome, et demeura tout-à-fait étranger aux affaires politiques, ne rappelant jamais sa grandeur passée, et redevenant, pour ainsi dire, le même homme qu'il était avant sa grande fortune. Il paraissait uniquement occupé de diriger l'intérieur de la demeure de ses augustes maîtres, dont il était presque l'unique société, et qui le regardaient comme un fils *tendre et reconnaissant*. La reine avait employé toute son influence pour faire donner à Godoy l'administration des fonds payés en Espagne pour la pension de Charles IV; mais le roi Ferdinand ordonna peu de temps après, que ces fonds fussent remis à M. de Saint-Martin, qui jouissait de la confiance de son père. Charles IV et Marie-Louise avaient poussé la complaisance jusqu'à permettre que le favori vécût dans leur propre palais avec une demoiselle qu'il avait fait créer comtesse de Castello-Fiel, et dont il a eu deux enfants, pour lesquels la reine avait un attachement tout particulier. Godoy assista celle-ci dans ses derniers moments, et parut la regretter sincèrement. Le roi Charles mourut peu de temps après, et Godoy termina sa brillante carrière en décembre 1824, âgé de soixante ans. Il légua plusieurs millions à Ferdinand VII, auquel, dit-on, il écrivit, avant de mourir, une lettre très respectueuse. Outre les enfants ci-dessus indiqués, et ceux que lui donna mademoiselle Tudò, Godoy eut une fille de son union avec la princesse de Bourbon. Il était le second de

ses deux frères, savoir, don Louis, l'auteur de sa fortune, et qui mourut capitaine général de l'Estramadure, et un autre frère, qui obtint aussi le même grade. En moins de douze ans il avait amassé des richesses immenses. On a évalué à 5 millions de piastres (26 millions de fr.), les revenus dont il jouissait, et d'après les renseignements trouvés dans les papiers de Godoy, plusieurs de ces fonds étaient placés de la manière suivante : En Angleterre, 40 millions de piastres; en France, chez divers banquiers, 10 millions; à Gênes, 20 millions; à La Corogne et au Férol, 10 millions, qui devaient passer en Angleterre; chez mademoiselle Tudò, un demi-million; entre les mains du grand inquisiteur, un million; chez le banquier Espinosa, 800 mille; dans le trésor public, 600 mille, formant le tout 83 millions 400 mille piastres (18 à 19 millions sterling), ou plus de 417 millions de fr.; et cela sans compter un mobilier somptueux, de l'or en lingots, des bijoux, des diamants en grande quantité, des tableaux d'un grand prix, des domaines immenses, etc., dont le total monterait à 500 millions tournois. Telles étaient les richesses d'un homme né dans l'obscurité, et dont la fortune doit étonner encore plus que celle de Napoléon, dont il fut le jouet, et qui partit du même point. Napoléon s'éleva sans doute bien plus haut que Godoy, mais il avait pour lui des talents militaires, les illusions de la gloire, des connaissances sur les hommes et les choses, une politique parfois profonde, et de l'habileté dans l'administration; tandis que Go-

do y n'avait pour lui qu'une belle figure, une jolie voix, et n'eut de commun avec ce conquérant, que l'amour du despotisme, et une ambition démesurée, dont tous deux furent victimes. Il ne manquait à Godoy, pour rendre ces seuls traits de ressemblance plus frappants, que de mourir, non au milieu du luxe et d'une partie de sa famille, mais sur un rocher sauvage et isolé.

GODWIN (François), évêque anglican de Landaff, puis d'Herfort, né en 1561 à Ilavington, publia plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue : 1° *De præsulibus Angliæ*, in-4°; 2° *Annales d'Angleterre sous Henri VIII, Edouard VI et Marie*, en latin, Londres, 1616, in-fol. Son fils Morgan a traduit ces *Annales* en anglais, Londres, 1630, in-fol. Il y en a une version française par Loigny, Paris, 1647, in-4°. Ceux qui n'ont pas les préjugés actuels des Anglais, en font peu de cas; l'auteur semble avoir voulu faire l'apologie du schisme, et des cruautés qui l'ont cimenté.

GODWIN (Thomas), littérateur anglais, profond dans la connaissance des langues et de l'antiquité, était né à Somerset en 1587; il mourut en 1643, à 55 ans, après avoir professé avec distinction dans l'université d'Oxford. On a de lui : 1° *Moses et Aaron*, réimprimé à Utrecht en 1698, in-8°, avec les notes de Reizius. Godwin explique avec beaucoup d'érudition les rites ecclésiastiques et politiques des Hébreux. 2° Un bon abrégé des antiquités romaines, publié sous ce titre : *Antiquitatum romanarum compendium*, Oxford, 1613, in-4°; 3° *Synopsis*

antiquitatum hebraicarum, 1616, in-4°.

† GODWIN (Marie Wolstonecraft), dame auteur, aussi célèbre par ses talents que par l'exaltation de ses idées, naquit à Londres, en 1759. Après avoir tenu une école, elle entra comme institutrice chez le vicomte de Kinsborough, lord lieutenant d'Irlande. Mistriss Godwin avait déjà fait des voyages en Europe, et visait à la plus haute célébrité. Son enthousiasme pour la révolution française paraît à découvert dans son ouvrage intitulé : 1° *Défense des droits de l'homme*, et dans une *Lettre à Edmond Burke*, où elle s'efforce de combattre ce profond publiciste, qui venait de publier ses *Réflexions* sur la révolution française, 1790, in-8°. Son livre qui a pour titre : 2° *Défense des droits de femmes*, 1792, est consacré à prouver que c'est à tort qu'elles ne reçoivent pas la même éducation que les hommes. Mistriss Godwin vint en France en 1792, se lia avec les principaux chefs des girondins, qu'elle vit périr ensuite sur l'échafaud. Peu de temps après, elle se maria à un Anglais démagogue révolutionnaire, auteur du roman de *Caleb Williams*, et mourut d'un accouchement le 10 septembre 1797. On a encore de cet auteur : 3° *Histoire originale de la vie réelle*, à l'usage des enfants; 4° *Le lecteur féminin*; 5° *Lettres écrites pendant un court séjour en Suède, en Norvège, en Danemarck*, 1796, in-8°; 6° *The Wrongs of woman*, traduit par Ducos, avec le titre original de *Maria, ou le malheur d'être femme*, 1798, in-12. La *Vie* et les *Mémoires* de mistriss Godwin ont été traduits en français, 1802, 1 vol. in-12.

D'après l'assertion de son mari, mistris Godwin n'avait aucune religion; aussi il paraît qu'elle mourut dans une incrédulité complète.

† GOEDART (Jean), naturaliste, naquit à Middelbourg en 1620. Il est un de ceux qui ont le mieux observé les insectes et décrit leurs métamorphoses. On a de lui : *Métamorphoses naturelles, ou Histoire des insectes*, Amsterdam, 1700, 3 vol. in-12. Cet ouvrage, écrit en hollandais, a été traduit en français et en latin, 1662. Cette édition est accompagnée de 150 planches coloriées. Une seconde édition latine parut à Londres en 1685, in-8°. Pister en avait publié une traduction anglaise en 1662-1667. Goedart connaissait aussi la peinture, et il se servait de ce talent pour enrichir ses descriptions de dessins coloriés qui sont très exacts. Ce naturaliste mourut en 1668.

GOEHRÉE (Guillaume), savant libraire d'Amsterdam, né à Middelbourg en 1635, et mort à Amsterdam en 1711, est auteur de quelques ouvrages sur l'histoire des Juifs, sur la peinture, sur l'architecture. Ils sont écrits en flamand. Les principaux sont : 1° *Les Antiquités judaïques*, Utrecht, 1700, 2 vol. in-fol. ornés de belles estampes. Il y a de l'érudition, mais aussi beaucoup de hors-d'œuvre, et il ne paraît pas que l'auteur ait puisé aux bonnes sources. Les tailles-douces n'y servent souvent que d'ornement, et on peut croire qu'une grande partie de l'ouvrage a été faite pour les amener. On doit porter le même jugement du suivant : 2° *Histoire de l'Eglise juive*, tirée des écrits de Moïse, 1700, 4 vol. in-fol.,

ornée d'estampes. 3° *Histoire ecclésiastique et civile*, Amsterdam, 1705, in-4°, etc. 4° *Introduction à la pratique de la peinture universelle*, in-8°; 5° *De la connaissance de l'homme par rapport à sa nature et à la peinture*, in-8°; 6° *Architecture universelle*, etc. Il était fils de Hugues-Guillaume GOEHRÉE, mort à Middelbourg en Zélande, vers l'an 1643, qui a donné une traduction en flamand du Traité de la république des Hébreux de Pierre Cunæus, Amsterdam, 1682, in-8°. Il a aussi donné une *Continuation* de ce Traité en deux volumes, qui a encore été augmentée d'un volume par Guillaume Outran, qui fait le 4° volume de cette collection, Amsterdam, 1705. Guillaume Goehrée eut un fils nommé Jean, qui se fit une grande réputation par son habileté dans le dessin, et qui dessina les beaux tableaux qui sont dans la salle bourgeoise de l'hôtel-de-ville d'Amsterdam. Il mourut dans cette ville le 4 janvier 1731.

GOERTZ (George-Henri, baron de Schlitz, nommé de), ministre de Charles XII, était d'une famille de Franconie; il sut plaire à ce monarque par son caractère et par son audace. Ce que ce prince était à la tête d'une armée, il l'était dans le cabinet. Employé par son maître en différentes négociations hasardeuses, il fut arrêté en Saxe et en Hollande. Il échappa la première fois du milieu de six cavaliers; la seconde fois, il fut remis en liberté, et son affaire fut assoupie. Il s'agissait de faire révolter l'Angleterre en faveur du prétendant, et d'embraser l'Europe par une guerre générale. Il s'agita beaucoup, et ne réussit point. Chargé des fi-

nances du royaume de Suède, il eut recours à des moyens extrêmes et ruineux, pour fournir aux dépenses que les folies héroïques de l'Alexandre du Nord exigeaient. Aussi, à la mort de ce prince, il fut arrêté; et pour apaiser les peuples, en leur sacrifiant une victime du pouvoir arbitraire qui les avait fait gémir sous Charles XII, il fut décapité le 2 mars 1719.

GOETHALS. V. HENRI de Gand.

GOETZE (George-Henri), luthérien de Leipsick, dont on a un très grand nombre d'ouvrages singuliers en latin et en allemand. Parmi les latins, on distingue : *Selecta historia litteraria*, Lubeck, 1709, in-4°; et *Melethemata Annævergentia*, ibid., 1709, 3 vol. in-12, qui contiennent plusieurs dissertations qui avaient paru séparément. Il mourut à Lubeck en 1729, à 61 ans, surintendant des églises de cette ville.

GOEZ (Damian de), gentilhomme portugais, né à Alequer en 1501, d'une famille illustre, se fit un nom dans le monde par les emplois qu'il occupa, et dans la république des lettres par ses ouvrages. Il fut camérier du roi Emmanuel, qui lui confia plusieurs négociations importantes dans les cours de Pologne, de Danemarck et de Suède. Entraîné par la passion de la littérature, il se retira à Louvain pour la cultiver plus tranquillement. Cette ville ayant été assiégée en 1542 par 25,000 Français, Goetz se mit à la tête des écoliers, fit des prodiges de valeur, et fut pris enfin par les assiégeants. Lorsqu'il eut recouvré sa liberté, il retourna en Portugal, où le roi Jean III le nomma historiographe du royaume. Il se laissa tomber dans son feu en

1596, et n'en fut retiré que mort et à demi brûlé. Le même accident à peu près est arrivé à l'abbé Lenglet du Fresnoy, au roi Stanislas Leckzinski et au dernier et pieux archevêque de Bordeaux. Parmi les ouvrages que ce savant et fécond écrivain a mis au jour, ou se contentera d'indiquer : 1° *Legatio magni Indorum imperatoris ad Emmanuelem Lusitanie regem*, anno, 1513, Louvain, 1532, in-8°. C'est un mémoire curieux sur l'ambassade du souverain d'Abyssinie, connu sous le nom de prêtre JEAN, en Portugal. 2° *Fides, religio, moresque Æthiopum*, in-4°, à Paris, 1544; 3° *Commentariarum gestarum in India a Lusitanis, anno 1538*, Louvain, 1549, in-8°; 4° *Urbis Ulyssiponis descriptio*, Evora, 1554, in-4°; 5° *Histoire du roi Emmanuel*, en portugais, in-fol.; 6° *Chronique*, en portugais, du prince don Juan II, in-fol., etc. [Goez possédait plusieurs langues anciennes, telles que l'éthiopien et l'arabe; il était bon poète et excellent médecin.]

GOFFREDY, élève de Bartholomé, peintre et graveur du xviii^e siècle, a égalé son maître par sa touche légère et spirituelle: mais il est fort au-dessous de lui pour le coloris. Ses paysages sont recherchés.

GOFRIDI (Louis), curé de la paroisse des Acoules de Marseille, avait beaucoup de goût pour les livres de magie; à force de lire ces sortes de productions, il s'avisa de les mettre en pratique, et d'en faire servir les leçons au succès d'amours infâmes. Ce prêtre sacrilège et abominable fut condamné au feu par le parlement de Provence. L'arrêt fut exécuté le dernier avril 1611. Plusieurs années après l'exécu-

tion de ce profanateur, sa maîtresse reparut sur la scène. Dénoncée au parlement d'Aix comme sorcière, elle fut condamnée, en 1633, à être renfermée pour le reste de ses jours. On voit par là et par cent autres exemples, que ceux qui nient absolument l'existence de la magie et des sortilèges ne sont pas seulement opposés aux témoignages les plus formels de l'Écriture sainte, de l'Histoire sacrée et profane, mais encore aux décisions constantes et uniformes des magistrats les plus intègres et les plus respectables. « S'armer de pyrrhonisme » (dit un critique sage et réservé), et nier tous les faits, accuser d'imbécillité ou de fourberie tous les auteurs anciens et modernes, attribuer tout à des causes naturelles que l'on ne connaît pas, et que l'on ne peut assigner, c'est une méthode très peu philosophique; elle prouve qu'un homme craint les discussions, et ne se sent pas en état de rendre raison de rien. Bayle lui-même en juge ainsi. Nous n'adoptons point tous les faits rapportés par les auteurs qui ont traité de la magie; un très grand nombre de ces faits ne sont pas assez constatés : nous savons que par ignorance l'on a souvent attribué à l'opération du Démon des phénomènes purement naturels; que plusieurs personnes ont été fausement accusées de magie et punies injustement; mais il ne s'ensuit pas de là qu'il n'y ait jamais eu de magie proprement dite. Sur cette matière, il y a un milieu à garder entre l'incrédulité absolue et la crédulité aveugle. » *Voy. L. L. BRUN, DELRIO, DE HAEN, MAFFÉE Scipion, SPÉ, MEAD.*

GOGUET (Antoine-Yves), naquit à Paris, en 1716, d'un père avocat. Les succès des premières études sout souvent équivoques. Goguet en est un exemple. Il fit ses humanités et sa philosophie sans éclat; il ne brilla pas davantage dans la magistrature, lorsqu'il eut acheté une charge de conseiller au parlement. Mais dès qu'il eut pris le goût de la littérature, pour laquelle il était propre, son génie, naturellement froid et tardif, s'échauffa, et fut bientôt en état de produire d'excellentes choses. Il mit au jour, en 1758, son savant ouvrage de *l'Origine des lois, des arts, des sciences, et de leur progrès chez les anciens peuples*, en 3 vol. in-4°, réimprimés depuis en 6 vol. in-12, Paris, 1778. L'auteur considère la naissance et les progrès des connaissances humaines, depuis Adam jusqu'à Cyrus. Cette matière, intéressante pour l'esprit humain, est traitée dans ce livre avec beaucoup d'érudition. Son style, en général noble et élégant, n'est pas tout-à-fait exempt de ces expressions que la mode introduit et que le goût réproouve. Goguet ne jouit pas long-temps des éloges que le public savant donnait à son ouvrage. La petite vérole, maladie que personne n'avait jamais tant craint que lui, l'emporta le 2 mai 1758, à 42 ans. Il laissa, par son testament, ses manuscrits et sa bibliothèque à Alexandre-Conrart Fugère, conseiller de la cour des aides, son ami, qui l'avait beaucoup servi dans ses études, et que la douleur de sa perte précipita trois jours après dans le tombeau. Ces deux savants étaient dignes l'un de l'autre, par l'esprit et par le cœur. Doux, simples, modestes, religieux, ils avaient les mêmes

connaissances et les mêmes vertus. Goguet avait commencé, lorsqu'il mourut, un grand ouvrage sur l'*Origine et les progrès des lois, des arts et des sciences en France, depuis le commencement de la monarchie jusqu'à nos jours*. Le succès de sa première production doit faire regretter qu'il n'ait pas eu le temps de terminer la seconde.

GOHORRI (Jacques), professeur de mathématiques à Paris, parent du président Fauchet, traduisit en français les tomes 10, 11, 12 et 13 de l'*Amadis de Gaule*. On a encore de lui : 1° un petit livre singulier, intitulé : *Le Livre de la fontaine périlleuse avec la chartre d'amours...* OEuvre très excellente de poésie antique, contenant la *Sténographie des mystères secrets de la science minérale*. Il ne se donna que pour l'éditeur et le commentateur de cet ouvrage, imprimé à Paris en 1572, in-8°; 2° *Traité des vertus et propriété du petun*, appelé en France l'*Herbe à la reine* ou *Médicée* : c'est le tabac, alors récemment découvert. Il mourut en 1576. Voyez NICOT.

GOIS (les), bouchers de Paris sous le règne de Charles VI, vers la fin du xiv^e siècle, et au commencement du xv^e, étaient trois frères. La France était alors partagée en deux grandes factions : celle d'Orléans, dite des Armagnacs, et celle des Bourguignons. Ces trois bouchers, auxquels plusieurs autres du même métier se joignirent, avec une troupe d'écorcheurs et d'autres artisans et gens de néant, prirent le parti du duc de Bourgogne, et causèrent de grands désordres dans Paris, pillant et tuant ceux qu'on soupçonnait de favoriser les Armagnacs.

GOLDAST (Melchior), de Heiminsfeld, né le 6 janvier 1576 à Esperi, près de Bischofszell en Suisse, était un historien très laborieux. On a de lui divers ouvrages parmi lesquels on distingue : 1° *Monarchia sancti imperii romani*, 1611, 1613 et 1614, en 3 vol. in-fol. C'est une compilation de différents traités sur la juridiction civile et ecclésiastique, assez curieuse, mais pleine de faux titres. L'auteur y a surtout ramassé, sans discernement ni critique, tout ce qui paraît favorable à sa secte, et propre à donner des idées fausses de l'Eglise catholique. 2° *Allemanicarum rerum scriptores aliquot vetusti, collecti et glossis illustrati*, Francfort, 1606, 1661, 3 vol. in-fol.; ibidem, 1730, in-fol. Ce recueil est surtout important pour l'histoire ecclésiastique de l'Allemagne. 3° *Commentarius de Bohemice regno*, in-4°, Francfort, 1627; 4° *Informatio de statu Bohemice quoad jus*, in-4°, réimprimé à Francfort en 1627; 5° *Sibylla francica*, Altdorf, 1606, in-4°. C'est un recueil de différents morceaux sur la pucelle d'Orléans; il est rare; 6° *Scriptores aliquot rerum suevicarum*, in-4°; 7° *Collectio constitutionum imperatorum*, 2 vol. in-fol.; 8° *Collectio consuetudinum et legum imperialium*, in-fol.; 9° *Politica imperialia*, 2 vol. in-fol. Voy. un Recueil de lettres qui lui furent écrites par divers savants : on l'imprima en 1688 à Francfort. Goldast mourut à Bremen le 11 août 1635.

GOLDMAN (Nicolas), né à Breslau en 1623, et mort à Leyde en 1665, est auteur de plusieurs ouvrages; les plus connus sont : 1° *Elementa architecturæ militaris*; et un autre *Traité d'architecture*, publié par Sturm;

2° *De stylometricis* ; 3° *De usu proportionarii circuli*

GOLDONI (Charles), né à Venise en 1707, est regardé comme le Molière de l'Italie. Il vint à Paris en 1761, et fournit aux comédiens plusieurs pièces dont le succès retarda, mais n'empêcha pas la destruction du théâtre italien. Il enseigna en même temps cette langue à Mesdames de France. Il a paru, en 1787, *Mémoires de M. Goldoni, pour servir à l'histoire de sa vie et de son théâtre*, 3 vol. in-8°. La dernière édition des *OEuvres de Goldoni* a paru à Lucques, 1809, 26 vol. in-8°. Ce poète mourut à Paris en 1793. [Goldoni, dit un fauteur connu, « a presque tout ce » qui distingue le vrai poète comique ; c'est le talent d'observer et de peindre le caractère et les mœurs. L'extrême variété de ses juges lui a fourni l'occasion de mettre en scène toutes les classes d'hommes depuis les gens de cour jusqu'au peuple, » et on trouve ses tableaux d'une vérité frappante. L'homme en général y est peint fidèlement dans ses affections, ses habitudes, ses ridicules et ses vices. »

† GOLDSMITH (Olivier), célèbre écrivain anglais, naquit en 1728 dans le comté de Longford en Irlande. Son père, ministre anglican peu fortuné, le destina au commerce, mais les heureuses dispositions qu'il annonça décidèrent sa famille à faire des sacrifices pour lui donner une éducation. Il fut placé à 15 ans à l'université de Dublin. Il figura dans une sédition formée par les écoliers pour délivrer les prisonniers de Newgate, mais il obtint le pardon de sa faute par l'aveu sincère qu'il en fit. Enflammé du désir de voyager, il se rendit à Cork, où il paya son passage

sur un bâtiment destiné pour l'Amérique. Mais après avoir été retenu par les vents contraires, le capitaine mit à la voile sans lui, et emporta son argent. Dépourvu presque de toute ressource, il revint à Dublin, et décida à étudier la médecine, il se rendit en 1752 à l'université d'Édimbourg; mais ses liaisons avec des jeunes gens dissipés le détournèrent de ses études, et s'étant rendu caution pour un de ses camarades, il ne put remplir le paiement de la somme, qui était considérable, et fut forcé de quitter l'Écosse. Il s'embarqua pour la Hollande. Arrivé à Leyde; il y suivit le cours d'anatomie d'Albinus, et les leçons de chimie de Gaubius; mais la passion du jeu, en entravant l'usage de ses facultés, le tenait toujours dans la détresse. Il eut alors recours à son talent sur la flûte. Lorsqu'il partit de Leyde, toutes ses ressources se réduisaient à sa flûte, qui fournit à sa subsistance pendant ses voyages dans la Flandre, le midi de la France et la Suisse. Arrivé à Genève, il y fit connaissance d'un jeune Anglais, qui le prit pour son gouverneur. Goldsmith parcourut une partie de l'Italie; mais son élève était aussi économe qu'il était prodigue lui-même. Cette différence de goûts les força de se séparer à Marseille. Pendant ce voyage, Goldsmith fut reçu à Padoue docteur en médecine. Revenu en Angleterre en 1756, dénué de tout, il offrit ses services à des chefs de maisons d'éducation, à des apothicaires; mais sa mine ne parlant pas beaucoup en sa faveur, il fut rebuté assez durement. Enfin il fut admis dans le laboratoire d'un chimiste, et il entra ensuite

comme sous-instituteur dans une école à Peckham. Il s'établit à Londres en qualité de médecin, et c'est alors qu'il publia ses premiers ouvrages. Ils obtinrent un succès prodigieux ; les libraires se disputaient ses productions, et Goldsmith ne profita pas de cette concurrence. Ayant reçu gratuitement d'un libraire une somme de cent guinées pour son poème du *Village abandonné*, il le força à la reprendre, ayant trouvé le prix trop fort en comparaison du peu d'étendue de l'ouvrage. Goldsmith mourut d'une fièvre nerveuse le 4 avril 1774 ; il n'avait encore que 45 ans. On lui éleva dans l'abbaye de Westminster un monument en marbre avec une inscription latine composée par le docteur Johnson, qui avait été son ami. Ses *OEuvres poétiques et dramatiques* ont été réimprimées à Londres, 1786, 2 vol. in-12. Parmi les dernières, on distingue ces deux comédies, *The good natured man*, l'homme bon (1768), et *The Mistake of a night*, Les Méprises d'une nuit, (1773). Ses *OEuvres mêlées* furent imprimées à Edimbourg 1792 ; Londres, 1802, 4 vol. in-8°. Plusieurs des ouvrages de Goldsmith ont été traduits en français, tels que : 1° *Histoire de la Grèce*, par Aubin, Paris, 1802, 2 vol. in-18, fig. ; 2° *Histoire romaine*, par M. V. D., ibid., 1803, 2 vol. in-18. ; 3° *Abrégé de l'histoire romaine*, par Musset-Pathay, ibid., 1801 ; in-12. ; 4° *Abrégé de l'histoire grecque*, id., ib., 1802, in-12. ; 5° *Le Citoyen du monde*, par Poivre, 1763. 3 vol. in-12. ; 6° *Le Vicaire de Wakefield* a été traduit pour la sixième fois par Aignan, 1803, 1 vol. in-12. ; 7° *Lettres sur l'histoire d'Angleterre* par madame

Brissot, avec le titre de *Lettres philosophiques et politiques*, etc., 1786, 2 v. in-8°. 8° *Contes moraux de Goldsmith*, 1805, in 8°. 9° *Le retour du philosophe, ou le Village abandonné*, paraphrasé par le chevalier Rudlippe, 1772, in-8°.

GOLIATH, géant de la ville de Geth, d'environ 9 pieds 3 pouces de hauteur, fut tué par David d'un coup de pierre lancée par une fronde, vers l'an 1063 avant J.-C. Ses armes répondaient à la grandeur de sa taille. Son casque était d'airain ; sa cuirasse, de même métal, pesait 5,000 sicles, ce qui fait plus de 95 livres 2 onces de notre poids. Il avait aussi des bottes et un bouclier d'airain. Le fût de sa hallebarde était de la grosseur d'une ensuble de tisserand, et le fer dont elle était garnie pesait 600 sicles de fer, c'est-à-dire près de 11 livres 6 onces.

GOLIUS (Jacques), né à La Haye en 1596, succéda au savant Erpenius dans la chaire d'Arabe de l'université de Leyde. Il voyagea en Afrique et en Asie, pour se perfectionner dans la connaissance des langues orientales. Les Turcs lui permirent de faire des recherches dans les bibliothèques de Constantinople, et on voulut l'y retenir en lui procurant de grands avantages. Il préféra le séjour de Leyde, et y mourut en 1667 à 71 ans. On a de ce savant : 1° une *Edition* de l'Histoire de Tamerlan, en caractères arabes, Leyde, 1636, in-4°, composée en arabe par Achmet Arabchah ; traduite en français par Petis-de-la-Croix, 1722, 4 vol. in-12. ; 2° une autre de l'Histoire des Sarrasins, par Elmacin ; 3° Un *Dictionnaire persan*, qu'on trouve dans le *Lexicon heptaglotton* de Castel ; 4° un *Lexicon arabe*, Leyde, 1653, in-fol., estimé

pour son exactitude; 5^e les *Éléments astronomiques* d'Alfergan, avec de savants commentaires, Amsterdam, 1669, in-4°. Golius mourut avant d'avoir mis la dernière main à cet ouvrage. C'est Golius qui a donné ou procuré à la bibliothèque de Leyde les manuscrits orientaux en différentes langues, depuis le n^o 1^{er} jusqu'au 211 du catalogue de Pierre van der Aa, page 409.

GOLIUS (Pierre), ou CÉLESTIN DE SAINTE-LUDUVINE, frère du précédent, né à Leyde, se fit carme déchaussé, et passa à Alep en qualité de missionnaire : il remplit cet emploi avec beaucoup de zèle dans toute la Syrie, et érigea un monastère de son ordre sur le mont Liban : il alla ensuite à Rome, où il enseigna la langue arabe, et travailla à l'édition de la Bible en cette langue, imprimée l'an 1671 par les soins de Sergius Risius, savant maronite, archevêque de Damas. Ses supérieurs l'envoyèrent vers ce temps visiter les missions des ludes; il mourut à Surate dans le cours de ses visites. On ignore l'époque de sa mort. On a de lui : 1^o une *Traduction* en langue arabe de l'imitation de J.-C., par Thomas à Kempis, imprimée à Rome en 1763, et réimprimée à Halle, 1738-39, 4 parties, in-8^o; 2^o *Vie de sainte Thérèse*, en arabe; 3^o il a traduit en latin, de l'arabe, *Paraboles et Sentences*; 4^o *De præcipuis controversiis inter catholicos et hæreticos Orientis*, et plusieurs ouvrages de piété; 5^o *Les commencements de la mission des pères carmes sur le mont Liban*, en italien.

GOLTZIUS (Hubert), célèbre antiquaire, né à Venloo, dans le duché de Gueldre, en 1526, parcourut la France, l'Italie, l'Allemagne, recherchant des inscrip-

tions, des tableaux anciens, des médailles. Son mérite lui ouvrit tous les cabinets et toutes les bibliothèques, et la ville de Rome l'honora de la qualité de citoyen. De retour dans les Pays-Bas, il mit sous presse un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont : 1^o *Fasti romani, ex antiquis numismatibus et marmoribus ære expressi et illustrati*, Auvers, 1566, in-fol., ibid., 1617, 1620 et 1645; 2^o *Icones imperatorum romanorum et series Austriacorum*, Casp. Gevarsi, in-fol., Anvers, 1557. C'est un recueil de toutes les médailles échappées aux injures des temps, ou aux dévastations des Barbares, depuis Jules César jusqu'à Charles-Quint. On a accusé Goltzius de n'avoir pas toujours su distinguer les médailles supposées d'avec les véritables. Cependant Vaillant assure qu'après un examen exact, il n'en a pas trouvé une seule dont on puisse douter, tandis que le célèbre Eckel l'accuse d'en avoir produit de suspectes. 3^o *Julius Cæsar, seu illius Vita ex numismatibus*, in-fol.; 4^o *Cæsar Augustus ex numismatibus*, in-fol.; 5^o *Sicilia et magna Græcia, ex priscis numismatibus*, in-fol., Auvers, 1617, avec des notes d'André Schot; ouvrage savant et estimé; 6^o *Catalogue des consuls*; 7^o un *Trésor d'antiquités*, Auvers, 1579, in-4^o, plein de recherches. Tous ces ouvrages sont en latin, et forment 5 vol. in-fol., imprimés à Auvers en 1644 et 1645, réimprimés en 1708. On le trouve aussi dans le Trésor des antiquités grecques et romaines. Ce savant mourut à Bruges en 1583 à 57 ans. Il était aussi peintre et graveur en bois. Il avait une imprimerie chez lui, pour qu'il se glissât moins de fautes dans ses ouvra-

ges. Voyez Nicéron , tom. 34.

GOLTZIUS, ou **GOLTZ** (Henri), peintre et graveur, naquit en 1558 au village de Mulbrecht, dans le duché de Juliers. Il alla à Rome et à Naples où il fit beaucoup d'études d'après les antiques et les productions des meilleurs artistes. Il a peu travaillé en peinture; mais il a gravé plusieurs sujets en diverses manières. On a beaucoup d'estampes fort estimées, faites d'après les dessins qu'il avait apportés d'Italie. On remarque dans celles de son invention un goût de dessin qui a quelque chose de rude et d'austère; mais on ne peut trop admirer la légèreté, et en même temps la fermeté de son burin. Il mourut à Harlem en 1667. Les estampes les plus connues de cet artiste, sont : *L'Annonciation*, *La Visitation*, *La Nativité*, *La Circoncision*, *L'Adoration des rois* et *La Sainte Famille*.

GOMAR (François), théologien calviniste, chef des *Gomaristes*, ou *Contre-Remontrants*, naquit à Bruges, en 1563. Après avoir étudié sous les plus habiles théologiens calvinistes, il obtint une chaire de théologie à Leyde, en 1594, et l'occupa avec distinction. Arminius professait alors dans l'université de cette ville : ce sectaire, trop favorable à la nature humaine, donnait à l'homme tout le mérite des bonnes œuvres. Gomar, partisan des opinions de Calvin sur la prédestination, aussi inquiet et aussi fanatique que cet hérésiarque, s'éleva avec force contre un sentiment qui lui paraissait anéantir les droits de la grâce. Il attaqua Arminius en particulier et en public. La mort de celui-ci ne termina pas les

contestations. Vorstius fut mis en sa place, sans que Gomar pût l'empêcher. (Voy. VORSTIUS). Il y eut de longues conférences, surtout dans le fameux conciliabule de Dordrecht, en 1618, qui, loin de rapprocher les partis, les aigrirent davantage. Les gomaristes voulaient soumettre les arminiens aux décrets de ce prétendu concile, in conséquence risible dans des sectaires qui rejetaient l'autorité de l'Eglise, et qui ne connaissaient point de tribunal infaillible en matière de dogme. « L'on a peine de re-
» tenir son indignation, dit un
» critique d'ailleurs très modé-
» ré, quand on voit le synode
» de Dordrecht se fonder sur la
» promesse que J.-C. a faite à
» son Eglise, d'être avec elle
» jusqu'à la consommation des
» siècles, pendant que tous les
» protestants font profession de
» croire que ce divin Sauveur a
» abandonné cette même Eglise,
» immédiatement après la mort
» des apôtres; que pendant 1500
» ans il a laissé introduire les
» erreurs les plus monstrueuses
» et les superstitieuses les plus
» grossières, de manière que
» cette Eglise n'était plus l'Eglise
» de J.-C., mais la prostituée de
» Babylone, de laquelle il a fallu
» se séparer au xvi^e siècle, pour
» pouvoir faire son salut. Que
» penser encore quand on voit
» les docteurs de Dordrecht rap-
» peler l'exemple et la méthode
» des anciens conciles, de con-
» damner les erreurs, et que
» l'on se souvient des déclama-
» tions fougueuses que les pro-
» testants se sont permises contre
» tous les conciles? Pour comble
» de ridicule, ils citent la con-
» duite des princes et des sou-
» verains qui ont protégé l'Eglise

» contre les attaques des hérétiques, après avoir cent fois blâmé les empereurs qui se sont mêlés des disputes de religion; ils félicitent l'Eglise belge d'être délivrée de la tyrannie de l'antechrist romain et de l'horrible idolâtrie du papisme, pendant qu'eux-mêmes exercent contre leurs frères un des principaux actes de cette prétendue tyrannie, en se rendant juges et arbitres de la croyance, etc.; aussi les arminiens ne manquèrent pas de faire à leurs adversaires tous les reproches que les protestants ont faits au concile de Trente, qui les a condamnés. Ils dirent que ceux qui s'arrogeaient le droit de les juger étaient leurs accusateurs et leurs parties; qu'un synode devait être libre; que les accusés devaient y être admis à se défendre et à se justifier; que leurs prétendus juges se rendaient arbitres de la parole de Dieu, etc. On n'eut aucun égard à leurs plaintes ni à leurs clameurs. Il est constant aujourd'hui que le synode de Dordrecht ne fut autre chose qu'une farce politique, jouée par le prince Maurice de Nassau, prince d'Orange, pour se défaire de quelques républicains qui lui faisaient ombrage. (Voy. BARNEVELDT.) Gomar mourut à Groningue, en 1641, à 78 ans. Ses ouvrages ont été recueillis in-fol., à Amsterdam, en 1645. Voy. ARMINIUS et EPISCOPIUS.

GOMBAUD. V. GONDEBAUD.

GOMBAULD (Jean Orgier de), l'un des premiers membres de l'académie française, né à Saint-Just de Lussac, près de Brouage, était d'une famille distinguée de Saintonge. Il se produisit à la

cour de la reine Marie de Médicis, plut à cette princesse par ses vers, et en obtint une pension de 1200 écus, réduite depuis à 400. Son zèle pour la pureté du langage allait jusqu'au fauâtisme. Il proposa un jour sérieusement aux académiciens « de s'obliger par serment d'employer les mots approuvés à la pluralité des voix dans l'assemblée. » Gombauld, si ardent pour la langue française, ne lui a pas rendu de grands services, ni par ses poésies faibles et inégales, ni par sa prose, quelquefois légère, mais plus souvent lâche. Ses Œuvres poétiques sont : 1° des *Tragédies*, mal conduites et mal versifiées, à l'exception de quelques tirades; 2° une *Pastorale*, in-8°, en cinq actes, intitulée *Amarante*, où les bergers et bergères parlent un peu trop le langage des courtisans; 3° des *Sonnets*, 1646, in-4°, en grand nombre, parmi lesquels Boileau n'en comptait que deux ou trois passables; 4° des *Épigrammes*, 1657, in-12, préférées à ses *Sonnets*, quoiqu'elles soient l'ouvrage de sa vieillesse. On les a mises à côté de celles de Mainard, et on en a retenu quelques-unes; 5° *Endymion*, in-8°, roman aujourd'hui confondu dans la foule des frivolités; 6° *Traité et Lettres concernant la religion*, Amsterdam, 1669, 1678, in-12, ouvrage posthume. Il mourut en 1666, presque nonagénaire. [Gombauld était admis à l'hôtel de Rambouillet, où il brilla par son esprit. Henri IV, Louis XIII et Louis XIV l'honorèrent de leur bienveillance. Un *Sonnet* qu'il composa sur la mort du premier de ces princes fut la source de sa fortune. Il était,

avec Conrad et Godeau, l'un des fondateurs de la Réunion littéraire qui donna naissance à l'*Académie française*.]

GOMBERVILLE (Marin Le Roi, sieur de), né, suivant les uns, à Paris, en 1600, et selon d'autres à Etampes, fut un de ceux que le cardinal de Richelieu choisit parmi les beaux esprits du royaume, lorsqu'il forma l'Académie française. A l'âge de 14 ans, il donna un recueil de 110 *Quatrains* à l'honneur de la vieillesse; ouvrage faible, et dont on n'aurait pas fait mention s'il n'eût été prématuré. Il s'appliqua dans la suite à composer des *Romans*; mais ayant fait connaissance avec les solitaires de Port-Royal, il ne voulut plus écrire d'ouvrage profane. Cette ferveur s'attéridit un peu sur la fin de ses jours; mais il n'en fut, dit-on, pas moins attaché au parti. Il mourut en 1674, à 75 ans. On a de lui des ouvrages en vers et en prose. Ceux du premier genre sont des *Poésies diverses*, dans le Recueil de Louénie de Brienne. Son *Sonnet sur le saint Sacrement*, et celui sur la *Solitude*, sont les meilleures pièces de ce recueil. Les productions du deuxième genre sont : 1° des romans : *Polexandre*, 5 vol. in-8°; la *Cythérée*, 4 vol. in-8°, qui eut neuf éditions de suite; la *Jeune Alcidiene*, in-8°, ou 3 vol. in-12. Tous ces ouvrages sont pleins d'aventures peu vraisemblables et longuement cou-tées. 2° *Discours sur les vertus et les vices de l'histoire, et de la manière de bien écrire*, avec un traité de l'*Origine des Français*, in-4°, Paris, 1620. Ce petit ouvrage est fort rare; parmi les remarques utiles qu'il renferme,

il y en a plusieurs de singulières et de fausses. 3° L'*Édition* des Mémoires du duc de Nevers, 2 vol. in-fol., Paris, 1665. Ces Mémoires commencent en 1514, et vont jusqu'en 1595; mais Gomberville les a enrichis de plusieurs pièces curieuses, qui vont jusqu'en 1610, année de l'assassinat de Henri IV. 4° *Relation de la rivière des Amazones*, traduite de l'espagnol du jésuite d'Acunha, avec d'autres Relations et une *Dissertation* sur cette rivière, in-12, 4 vol; 5° *La Doctrine des mœurs, tirée de la philosophie des stoïques, représentée en cent tableaux, et expliquée en cent discours*, in-fol., 1646, 1688, in-12, ouvrage qui fut plus recherché pour les planches que pour le texte.

GOMER, fille de Débelaïm, renonça à la prostitution, dans laquelle elle vivait, pour épouser le prophète Osée, dont elle eut, dit l'Écriture, trois enfants, un fils et deux filles. Le saint homme reçut ordre du Seigneur de prendre pour épouse une femme débauchée, pour marquer la prostitution et les désordres de Samarie, qui avait abandonné le Seigneur pour se livrer à l'idolâtrie, et il épousa Gomer. Voyez OSÉE.

GOMEZ DE CIUDAD-RÉAL (Alvarez), poète latin et espagnol, né en 1488 à Guadalaxara, dans le diocèse de Tolède, fut mis comme enfant d'honneur auprès de l'archiduc (depuis l'empereur Charles-Quint). Il se fit un nom en Espagne par ses *Poésies latines*. Les plus connues sont : 1° *Thalia christiana carmine heroico*, Alcalá, 1522, in-4°; 2° sa *Muse Pauline, ou les Épîtres de saint Paul, en vers élégiaques*, 1529; 3° *Proverbia Salo-*

monis ac septem psalmi pœnitentiales, Bâle, 1538, in-8°; 4° *De militia principis burgundi, quam velleris aurei vocant ad Carolum Cæsarum ejusdem militiæ principem*, Tolède, 1540, in-8°. C'est le chef-d'œuvre de Gomez. Il mourut en 1538, à 50 ans. On lui reproche de mêler dans ses poésies chrétiennes les noms des divinités païennes; mais c'était l'usage du temps. Sa latinité est riche et pure, sa versification facile et harmonieuse.

GOMEZ (Louis), jurisconsulte, natif d'Orihuela en 1484, dans le royaume de Valence, enseigna le droit avec réputation. Il mourut en 1545, évêque de Fano, après avoir exercé divers emplois dans la chancellerie de Rome, où il avait été appelé. Plusieurs auteurs ont fait l'éloge de sa piété et de son érudition. Celui de ses ouvrages qui lui a fait le plus d'honneur est un recueil intitulé : *Variae resolutiones juris civilis, communis et regii*. Une des meilleures éditions de cet ouvrage est celle de Lyon, 1735, in-fol.

GOMEZ DE CASTRO (Alvarez), de Sainte-Eulalie, près de Tolède, mort en 1580, à 65 ans, est auteur de divers ouvrages en vers et en prose. Le plus connu est son *Histoire du cardinal Ximènes*, à Alcalà de Hénarès, 1567, in-fol. Nous avons la *Vie* de ce cardinal en français, par Marsollier, et mieux encore par Fléchier.

GOMEZ (Madelaine-Angélique Poisson de), née à Paris en 1684, morte à Saint-Germain-en-Laye en 1770, était fille de Paul Poisson, comédien. Don Gabriel de Gomez, gentilhomme espagnol, peu favorisé de la fortune, lui trouvant de l'esprit

et des grâces, l'épousa. Elle se consacra entièrement au genre romanesque. Sa plume, plus féconde que correcte, fit éclore un grand nombre de productions galantes, sur lesquelles le public même frivole s'est beaucoup refroidi, et que le public sage n'a jamais lues. Les principales sont : 1° les *Journées amusantes*, 8 vol. in-12; 2° *Anecdotes persanes*, 2 vol. in-12; 3° *Histoire secrète de la conquête de Grenade*, in-12; 4° *Histoire du comte d'Oxford*, avec celle d'Eustache de Saint-Pierre au siège de Calais, in-12; 5° *La jeune Alcidiene*, 3 vol. in-12; 6° *Les Cent Nouvelles nouvelles*, 18 vol. in-12. Madame de Gomez est encore auteur de plusieurs *Tragédies*, dont aucune n'est restée au théâtre; la versification en est lâche et languissante. [Celle intitulée *Habis* eut cependant vingt-cinq représentations, et l'honneur d'une reprise en 1732.]

GÓMEZ. Voyez PEREIRA (George).

GONDEBAUD, troisième roi de Bourgogne, était fils de Gondioc, et frère et meurtrier de Chilpéric; il s'empara de son royaume aussitôt après qu'il l'eut massacré. Son règne commença en 491. Il porta la même année la guerre en Italie, pillà et ravagea l'Emilie et la Liturgie, se rendit maître de Turin, et répandit la terreur et la désolation. Au retour de cette sanglante expédition, il donna Clotilde sa nièce, fille de Chilpéric, à Clovis, qui la lui avait demandée; mais cette union n'empêcha pas celui-ci de se joindre à Gondégisile, second fils de Gondioc, qui, après avoir partagé les états de son père avec ses

frères, avait fait de Genève le siège de son royaume, pour attaquer Gondebaud. Ce prince fut défait et poursuivi jusqu'à Avignon, où il s'enferma l'an 500. Obligé de racheter sa vie et son royaume, le vaincu accepta les conditions que le vainqueur voulut lui imposer; mais à peine fut-il délivré qu'il reprit les armes. Il alla assiéger Gondégisile dans Vienne, le prit et le fit égorger au pied des autels, dans une église d'ariens, où il s'était réfugié. Depuis cette expédition, Gondebaud fut paisible possesseur de son royaume jusqu'à sa mort, en 516, après un règne de 25 ans. Ce monarque mourut dans l'arianisme, qu'il professait en public, quoiqu'il désapprouvât en secret cette hérésie. Gondebaud, tout barbare qu'il était, donna de très bonnes lois à son peuple. On y remarque en général un grand fonds d'équité, beaucoup de pénétration, une attention singulière à prévenir les moindres différends, une profonde politique, et des vues dignes d'un chrétien. Tel est en général le caractère des premiers rois français, un mélange de barbarie et de sagesse. Si le christianisme ne les dépouilla pas entièrement de leurs vices et de leurs erreurs, il les éleva fort au-dessus de ce qu'ils étaient avant de le connaître. Les lois de Gondebaud forment le recueil qu'on nomme la *Loi Gombette*. Ce Code a été imprimé dans le *Sylloge legum antiquarum* de Jean Herold, Bâle, 1557, et dans plusieurs autres recueils.

GONDEGISILE Voy. l'article précédent.

GONDI Voy. RETZ.

GONDRIN (Louis-Henri de

Pardaillan de), né au château de Gondrin, diocèse d'Auch, en 1620, d'une famille ancienne, fut nommé en 1644 coadjuteur d'Octave de Bellegarde, archevêque de Sens, son cousin. Il prit possession de cet archevêché en 1646, et le gouverna jusqu'à sa mort, arrivée le 20 septembre 1674, à 54 ans. Il eut de grands démêlés avec les jésuites, qu'il interdit dans son diocèse pendant plus de 25 ans. Le parti de Jansénius le regardait comme un appui; cependant Gondrin signa, en 1653, la lettre de l'assemblée du clergé au pape Innocent X, où les prélats reconnaissent « que » les *cinq* fameuses *Propositions* » sont dans *Jansénius*, et con- » damnées *au sens de Jansénius*, » dans la constitution de ce pon- » tife. » Il signa aussi le Formulaire, sans distinction ni explication; mais ensuite il parut s'en repentir, et se joignit aux quatre évêques d'Alet, de Pamiers, d'Angers et de Beauvais, pour écrire à Clément IX, « qu'il était » nécessaire de séparer la ques- » tion *de fait* d'avec celle *de* » *droit*, qui étaient confondues » dans le *Formulaire*. » L'abbé Bérault l'appelle un « caméléon » qui prenait la couleur de tous » les objets intéressants qui l'en- » vironnaient, et la quittait aus- » sitôt qu'ils cessaient de l'inté- » resser. » On a de lui : 1° des *Lettres*; 2° plusieurs *Ordonnances pastorales*; 3° on lui attribue la *Traduction* des *Lettres* choisies de saint Grégoire le Grand, publiée par Jacques Boileau.

GONET (Jean-Baptiste), provincial des dominicains, mort à Béziers, sa patrie, en 1681, à 65 ans, était docteur de l'université de Bordeaux, où il professa long-temps la théologie. Sa piété éga-

lait son savoir. Nous avons de lui une *Théologie* imprimée à Lyon, 1681, en 5 gros vol. in-fol., sous le titre de *Clypeus theologiæ thomisticæ*; et quelques autres ouvrages de scolastique. Bayle dit que Gonet fit approuver dans l'université de Bordeaux, où il avait professé, les *Lettres provinciales*; il ne fait pas attention que les jacobins et une partie de la doctrine de leur école sont attaqués dans ce livre. Les autres écrits de Gonet sont: 1° *Manuale thomistarum*, 6 vol. in-12; 2° *Dissertatio theologica de probitate*.

GONGORA - Y - ARGOTE (Louis), surnommé de son temps le *Prince des poètes espagnols*, naquit à Cordoue en 1561, fut chapelain du roi d'Espagne, Philippe III, et mourut dans sa prison en 1627. Ce poète a eu des admirateurs zélés, et de grands adversaires. On ne peut lui refuser la gloire d'avoir étendu les bornes de la langue castillane, et de l'avoir enrichie de beaucoup de choses nouvelles; mais on lui reproche des figures gigantesques et des métaphores outrées. Ses *OEuvres poétiques* ont été imprimées plusieurs fois, in-4°, à Madrid, à Bruxelles et ailleurs. Il y a un très bon choix des meilleurs ouvrages de ce poète, publié par don Ramon Fernandez, Madrid, 1787.

GONNELIEU (Jérôme de), né à Soissons en 1640, jésuite en 1657, mort à Paris en 1715, parcourut avec succès la carrière brillante de la chaire, et celle de la direction, moins éclatante, mais aussi difficile. Ses mœurs étaient une prédication continue, et la plus efficace. Ses ouvrages, fruits de sa piété et de son zèle, sont en grand nombre.

Le plus connu est son *Imitation de J.-C.*, in-12, traduite fidèlement et avec onction, quoique infiniment inférieure à l'original, et augmentée de réflexions et de prières. Il est démontré maintenant qu'il n'y a dans cette traduction que les prières et les pratiques qui soient de lui. On a en outre: 1° *Exercices de la vie spirituelle*, Paris, 1701; 2° *Pratique de la vie intérieure*, Paris, 1710.

GONNELLI (Jean), surnommé l'*Aveugle de Combassi*, du nom de sa patrie, lieu proche de Volterre, dans la Toscane, fut l'élève de Pierre Tacca, disciple de Jean de Bologne. Ses talents donnaient de grandes espérances, lorsqu'il perdit la vue à l'âge de 20 ans. Cet accident n'empêcha point d'exercer la sculpture; il faisait des figures de terre cuite, qu'il conduisait à leur perfection par le seul sentiment du tact. Il fit plus, il tenta de faire de la même manière des portraits, et il en fit de très ressemblants, tels que ceux du pape Urbain VIII, et de Cosme I^{er}, grand-duc de Toscane. On en a vu plusieurs en France. Cet artiste extraordinaire mourut à Rome vers 1664, sous le pontificat d'Urbain VIII.

GONSALVE ou **GONÇALO DE CORDOUE** (HERNANDEZ Y AGUILAR), surnommé le *Grand Capitaine*, naquit à Montilla, petite ville près de Cordoue, le 16 mars 1443. Il se signala d'abord contre les Portugais, à la bataille de Zoro (1476), puis à la conquête du royaume de Grenade sur les Maures, où il se rendit maître de diverses places. Ferdinand V, roi d'Aragon, le mit à la tête des troupes qu'il envoya dans le royaume de Naples, sous pré-

texte de secourir Frédéric et Alphonse ses cousins, mais en effet pour les dépouiller. Il poussa la guerre avec vigueur, et se rendit maître, par capitulation, en 1501, de Tarente. Ses troupes, mécontentes de manquer de tout, menacèrent de se révolter, et tinrent au général les plus insolents propos; mais la présence d'esprit, le sang-froid et la fermeté de Gonsalve, les continrent dans le devoir. Comme il avait besoin d'un grand événement pour affermir son autorité, il assiége Cérignoles, afin de déterminer les Français à hasarder une bataille; il a le bonheur de l'engager et de vaincre. Il s'empare de Naples sans coup férir, et emporte les châteaux, l'épée à la main, en 1503. Les richesses qu'on y avait amassées deviennent la proie du vainqueur. Comme quelques soldats se plaignaient de n'avoir pas eu assez de part au butin : *Il faut réparer votre mauvaise fortune*, leur dit Gonsalve; *allez dans mon logis, je vous abandonne tout ce que vous y trouverez*. Cependant une nouvelle armée, arrivée de France, menaçait de tomber sur les Espagnols. Gonsalve, quoique beaucoup plus faible, se retranche à la vue des Français. Comme les officiers espagnols trouvaient quelque témérité dans la conduite de leur général, il leur dit héroïquement : « J'aime mieux » trouver mon tombeau en gagnant un pied de terre sur l'ennemi, que de prolonger ma vie » de cent années en reculant de » quelques pas. » L'événement justifia cette résolution : Gonsalve battit les Français à Seminara, à Cérignoles, près du Garrillan (1503), et, en les poursuivant partout, il finit la guerre

par de savantes manœuvres, et assura à l'Espagne la possession du royaume de Naples, dont il devint connétable. Ses ennemis l'accusèrent de vouloir se rendre souverain de ce royaume; et on a dit que Ferdinand ajouta foi à ces bruits, parce que s'étant rendu à Naples, il obligea Gonsalve à le suivre en Espagne : mais il pouvait avoir d'autres raisons d'emmener Gonsalve, et de souhaiter d'avoir près de lui un si habile homme. Louis XII, roi de France, vit Gonsalve en passant à Savone, le fit manger à sa table, et s'entretint long-temps avec lui. Ce héros mourut à Grenade le 2 décembre 1515, âgé de 62 ans, laissant une réputation immortelle de bravoure, qui lui fit donner le nom de *Grand Capitaine*. On voit son mausolée dans le chœur de l'église des Illiironymites; et en dehors de l'église, cette inscription gravée sur une table de jaspé : *Gonzalez Fernando a Corduba, Gallorum ac Turcarum terrori*. Sa générosité contribua autant à sa gloire que sa valeur. La république de Venise lui fit présent de vases d'or, de tapisseries magnifiques, et de martres zibelines, avec un parchemin où était écrit en lettres d'or le décret du grand-conseil qui le faisait noble vénitien. Il envoya tout à Ferdinand, excepté le parchemin. Le père du Poncet, jésuite, a donné l'*Histoire* de ce grand capitaine, Paris, 1714, 2 vol. in-12. [Il est aussi le héros d'un petit poème en prose par Florian. Avant d'entreprendre la guerre de Naples, Gonsalve était allé au secours des Vénitiens contre les Turcs. A son approche, Amurat 1^{er} leva le siège de Zante, et partit pour Constantinople.]

GONSALVE (Martin), fanatique du xiv^e siècle, natif de Cuença en Espagne, prétendit qu'il était l'ange saint Michel, à qui Dieu avait réservé la place de Lucifer, et devait combattre un jour contre l'antechrist. L'inquisition le livra au bras séculier, qui en fit une justice sévère. Il avait un disciple nommé Nicolas le Calabrois, qui voulut le faire passer après sa mort pour le Fils de Dieu, et qui assura que le Saint-Esprit devait sauver, au jour du jugement, tous les damnés par ses prières. Nicolas le Calabrois prêcha ses erreurs à Barcelone, et finit comme son maître.

GONTAULT. Voyez BIRON.

† **GONTERY** (Jean), naquit à Turin, en 1562, et entra chez les jésuites à l'âge de vingt-deux ans. Il se distingua dans la prédication, et s'occupa particulièrement de la controverse, sur laquelle il publia plusieurs ouvrages estimés de son temps, et écrits la plupart en français. Sotvel en donna une liste latine; on les trouve aussi détaillés dans d'autres catalogues. Les plus remarquables de ses ouvrages sont: 1^o *Correction fraternelle faite à M. Dumoulin, ministre du Pont-Charenton*, Paris, 1607, in-12. Cet ouvrage traite du baptême et des limbes, et l'auteur se cache sous le nom de *Philotée*, bachelier. 2^o *Les Conséquences auxquelles a été réduite la religion prétendue réformée*, Rouen et Paris, 1610, in-8^o; 3^o *La vraie Procédure, pour terminer le différend en matière de religion*, Caen, 1607. C'est un extrait des sermons de l'auteur, fait par un nommé Julian. 4^o *Lettres à M. Le Comte, gouverneur de Sedan, avec les réponses*, Sedan, 1613, in-12. Ces lettres, au nombre de

dix, dont cinq sont de M. Le Comte, roulent sur diverses matières de controverse: sur l'autorité des papes et des conciles, sur le pouvoir des papes, le temporel des rois, le culte des images et de la croix; sur l'Eucharistie, le célibat des prêtres, et sur les indulgences. 5^o *Du Juge des controverses*, Paris, 1616, in-8^o; 6^o *Instruction du procès de la religion prétendue réformée*, par R. P. J. Gontery. Bedé de la Gourmandière tâcha de réfuter Gontery par l'écrit intitulé *Réponse au libelle*, etc. Il est parlé du père Gontery dans les ouvrages suivants, savoir: 1^o *Discours sur ce qui s'est passé en la conférence entre le père Gontery et les ministres de Caen*, par un anonyme, 1606, in-8^o; 2^o *Les Trophées du Père Gontery, jésuite, avec un catéchisme pour son instruction*, par J. Caspel, Sedan, 1613, in-8^o; 3^o *Discours sur le sujet proposé en la rencontre du père Gontery et du sieur Moulin, où il est traité de la mission des pasteurs, du sacrifice de la messe et de la présence réelle*, par Pierre de Berulle, Paris, 1609, in-8^o; 4^o *Lettre à mademoiselle de Sainte-Beuve, sur le décès et la louange du père Gontery, de la compagnie de Jésus*, par J. D. C., Paris, Chappelet, 1617, in-8^o de 42 pages. Le père Gontery mourut à Paris en 1616, âgé de cinquante-quatre ans; il fut un des plus redoutables adversaires des soi-disant réformés; son zèle et ses lumières devinrent très utiles à la religion catholique, qui avait en lui un de ses plus ardents défenseurs.

GONTIER, poète latin du xiii^e siècle, né en Allemagne, après avoir été maître d'école, fut

moine de l'abbaye de Paris, ordre de Cîteaux, dans le diocèse de Bâle, où il mourut le 11 mars 1223. On a de lui : 1° *Historia constantinopolitana sub Balduino circa annum 1203*, insérée dans les leçons anciennes de Henri Canisius, Amsterdam, 1725, in-fol., à la fin du tome 4. Gonthier composa cette histoire sur la relation de son abbé Martin qui avait assisté au siège de Constantinople. 2° *De oratione, jejuniis et elemosina libri xiii*, Bâle, 1504 et 1507, in-4°. On ne sait s'il faut attribuer l'ouvrage suivant au même Gonthier, ou s'il est d'un autre auteur du même nom : *Guntheri poetæ Ligurinus, sive De gestis Friderici I*, publié par les soins de Conrad Peutinger, Augsbourg, 1507, in-fol., et plusieurs fois depuis. Ce poème, dont la latinité tient de la pureté des premiers siècles, porte le titre de *Ligurinus*, parce que l'auteur y chante l'expédition de Frédéric Barberousse dans la Ligurie, c'est-à-dire dans le Milanais et dans la Lombardie. — Il est différent d'un autre GONTHIER, moine de Saint-Amand, qui a donné : 1° *Martyrium sancti Cyriaci*, en vers ; 2° *Historia miraculorum sancti Amandi*, dans les bollandistes, fév., tome 1. Gonthier assista à la translation du corps de saint Amand en 1107, et fut témoin des miracles arrivés à cette occasion : preuve de fait bien respectable en faveur du culte des saints et de leurs reliques. Voyez GEMALIEL, GERVAIS et PROTAIS.

GONTHIER (Charles), comte de Schwartzbourg, dans la Thuringe. On l'élut empereur d'Allemagne en 1347, pour l'opposer à Charles IV, roi de Bohême, qu'un autre parti avait nommé à

l'empire. Pendant que ces deux concurrents se disposaient à la guerre pour se rendre maîtres de la couronne impériale, Gonthier mourut de poison à Francfort à l'âge de 45 ans, six mois après son élection. Ce fut un médecin qui le lui présenta comme un remède. On l'enterra dans l'église de Saint-Barthélemy, et on lui fit des funérailles royales auxquelles assista Charles son adversaire. Gonthier était un prince courageux et digne de l'empire.

GONTHIER. Voyez GUINIER.

GONTRAN, roi d'Orléans et de Bourgogne, fils de Clotaire I^{er}, commença à régner en 561, et établit le siège de sa domination à Châlons-sur-Saône. Les Lombards se répandirent dans ses états, et les ravagèrent. Mummol, un des plus heureux généraux de son siècle, les poursuivit jusqu'en Italie, et les tailla en pièces. Gontran, délivré de ces barbares, tourna ses armes contre Récarède, roi des Goths; mais elles n'eurent aucun succès. Il fut plus heureux dans la guerre contre Waroc, duc de Bretagne, qui fut forcé de lui rendre hommage en ces termes : *Nous savons comme vous que les villes armoriquaines (Nantes et Rennes) appartiennent de droit au fils de Clotaire, et nous reconnaissons que nous devons être leurs sujets...* Chilpéric, avec lequel il était alors en guerre, ayant été tué, Gontran, loin de profiter de sa mort, se prépara à la venger. Il servit de père à Clotaire son fils, et défendit Frédégonde sa veuve, contre la vengeance que Childebert et Brunehaut en auraient pu tirer. Ce prince mourut en 593, à 68 ans, sans laisser d'enfants. L'Eglise le mit au nombre des saints; il

mérita cet honneur par son amour pour la paix, par son zèle pour la religion et la justice, par ses libéralités envers les malheureux.

GONZAGUE (Louis de), d'une illustre maison d'Italie, qui a donné deux impératrices à l'Allemagne, une reine à la Pologne, et un grand nombre de cardinaux, était fils de Gni de Gonzague. Après avoir défait Passarino Boniscola, tyran de Mantoue, en 1327, il devint lui-même seigneur de cette ville, sous le titre de *Vicaire de l'Empire*, et mourut en 1361, âgé de 93 ans. — Jean-François, un de ses descendants, né en 1390, se fit un nom par son habileté et son courage. Il fut général des troupes de l'Eglise pour la défense de Bologne sous Jean XXIII, et de celles des Vénitiens contre les Milanais. Il fut créé marquis de Mantoue par l'empereur Sigismond en 1433, et mourut en 1444. — Frédéric II fut fait duc de Mantoue par l'empereur Charles-Quint, qui lui conserva en même temps le marquisat de Montferrat, et mourut en 1540. Son petit-fils, Vincent de Gonzague, finit la postérité masculine de la branche aînée, et mourut en 1627. Frédéric II avait un autre fils nommé Louis, qui, étant venu s'établir en France, fut duc de Nevers par son mariage avec Henriette de Clèves. (Voy. NEVERS.) Son fils, Charles de Gonzague, était duc de Nevers en France, lorsqu'il alla prendre possession du duché de Mantoue. Il fut secondé par les armes de Louis XIII, et se conduisit avec autant de prudence que de valeur. Il mourut en 1637. — Son petit-fils, Charles IV, s'étant déclaré pour le roi

d'Espagne Philippe V, fut mis au ban de l'Empire, et dépossédé de son duché : il mourut à Padoue en 1708, sans postérité légitime. Il y avait d'autres branches de cette maison, qui ne purent entrer en possession de Mantoue. Ce duché resta à la maison d'Autriche. La branche de Gnastalla étant éteinte en 1729, ce duché fut réuni à celui de Mantoue, et depuis joint aux duchés de Parme et de Plaisance. Voyez *Antonii Possevini junioris, Gonzagarum Mantuæ et Montisferrati ducum, historia*, Mantoue, 1628, in-4°; les Mémoires du duc de Nevers, 1665, 2 vol. in-fol., et l'article Gosselini.

GONZAGUE (Cécile de), fille de François I^{er} de Gonzague, marquis de Mantoue, née vers 1424, apprit les belles-lettres de Victorin de Feltri, et y fit des progrès admirables. Sa mère, Paule Malatesta, dame illustre par sa vertu, par son savoir et par sa beauté, lui inspira le mépris du monde, et l'engagea à se faire religieuse. Ses vertus illustrèrent le cloître autant que ses connaissances. L'époque de sa mort n'est pas certaine; quelques biographes la placent vers 1460. [Cécile possédait les langues anciennes, et les écrivait correctement. On assure qu'à l'âge de douze ans, elle savait parfaitement le grec.]

GONZAGUE (Éléonore-Illipolyte de), fille de François II, marquis de Mantoue, et femme de François-Marie de la Rovère, duc d'Urbin, fit paraître une constance héroïque dans l'adversité : son mari ayant été dépossédé de ses états par le pape Léon X, elle ne le quitta pas d'un seul moment dans ses disgrâces; elle fut un modèle de chasteté,

et ne voulut avoir aucune familiarité avec les femmes de mauvaise réputation, auxquelles elle défendit l'entrée de son palais. Elle en chassa même plusieurs de ses terres. Cette vertueuse dame mourut en 1570. Elle eut deux fils et trois filles. L'aîné fut duc d'Urbain, et le puîné fut duc de Sore et cardinal; les trois filles furent mariées à des princes, et se montrèrent dignes de leur illustre mère.

GONZAGUE (Julie de), de l'illustre famille de ce nom, fut un des ornements du xvi^e siècle. Elle épousa Vespasien Colonne, comte de Fondi, et ne fut pas moins célèbre par ses attraits que par ses vertus et son esprit. La réputation de sa beauté enflamma la curiosité, et peut-être les désirs de Soliman II, empereur des Turcs. Il chargea Barberousse, roi d'Alger et son amiral, d'enlever Julie. Ce général arriva la nuit à Fondi, où elle tenait sa petite cour, prit la ville par escalade, et ne manqua que d'un moment sa proie. Julie, au premier bruit, s'évada en chemise par une fenêtre, et s'étant engagée dans les montagnes, elle ne sauva son honneur qu'à travers mille périls. Cette héroïne fut si constante en amour, qu'après la mort de son mari, elle refusa les plus grands seigneurs; mais elle le fut moins en matière de religion. Elle se laissa entraîner, dit-on, dans les erreurs de Luther. Ayant perdu son époux, elle prit pour devise une *amarante*, que les botanistes appellent *fleur d'amour*, avec ces mots : *Non moritura*.

GONZAGUE (Lucrèce de), dame illustre du xvi^e siècle, se signala également par ses vertus

et par ses écrits. Hortensio Landò lui dédia son *Dialogue sur la modération des passions*. Elle fut malheureuse dans son mariage avec Jean-Paul Manfroni, qu'elle épousa à regret à l'âge de 14 ans. Il était brave, mais ayant conjuré contre le duc de Ferrare, son souverain naturel, celui-ci le fit mettre en prison, et l'eût envoyé à l'échafaud, sans la considération qu'il avait pour Lucrèce, son épouse. Cette illustre dame employa tous les moyens qui lui parurent les plus propres à procurer la liberté à son mari; mais elle n'obtint que la permission de partager sa captivité. Celui-ci étant mort dans sa prison, elle ne voulut point se remarier, et mit ses deux filles dans des couvents. Cette dame mourut à Mantoue, le 2 février 1576. On recueillit ses *Lettres*, in-12, 1552, à Venise, et on y inséra jusqu'aux billets qu'elle écrivait à ses domestiques. Ce recueil est un monument de sa piété et de son esprit.

GONZAGUE (Hercule), né en 1505, de François de Gonzague, et d'Élisabeth d'Est, fut évêque de Mantoue, archevêque de Tarragone, et créé cardinal par Clément VII, en 1527. Il arrêta, avec beaucoup de zèle, les progrès de l'hérésie en Italie. Paul III, en reconnaissance des services qu'il rendait à la religion, lui adressa un bref l'an 1545, où il lui accordait une pleine autorité sur tout son clergé séculier et régulier. Pie IV l'envoya au Concile de Trente, en qualité de son premier légat. Il y mourut le 12 mars 1563.

GONZAGUE (Saint Louis de), fils de Ferdinand, marquis de Castiglione, de la maison de Mantoue, naquit au château de

Castiglione, le 9 mars 1568. Il entra chez les jésuites, le 2 novembre 1587, et s'y sanctifia en peu de temps par l'exercice de toutes les vertus, surtout par une grande pureté de mœurs et une ardente charité; il mourut d'une langueur contractée au service des malades, à Rome en 1591, âgé d'un peu plus de 23 ans, après en avoir passé près de six dans la société. On l'enterra dans l'église du collège des jésuites. Son corps a été depuis transféré dans une chapelle qui y a été bâtie sous son invocation, par le marquis Scipion Lancetotti. Saint Louis de Gonzague fut béatifié par Grégoire XV, en 1621, et canonisé par Benoît XIII, en 1626. Le P. d'Orléans a écrit sa *Vie*. On trouve l'histoire de ses miracles dans le P. Cepario, et dans les bollandistes.

GONZAGUE (Louise-Marie de), reine de Pologne, née vers 1612, était fille de Charles de Gonzague, duc de Nevers, puis de Mantoue. Elle épousa Ladislas Sigismond, autrement Uladislas VII, roi de Pologne, en 1645, et fut couronnée l'année d'après à Cracovie. Après la mort de ce prince, en 1648, elle se maria, par dispense du pape, à Jean-Casimir, frère de Ladislas. Un grand fonds d'esprit et de piété, la grandeur de son courage dans des temps difficiles, les moyens qu'elle prit pour remettre la tranquillité dans la Pologne, troublée par les armes des Suédois, et par la faction des rebelles, la firent aimer et respecter. Elle mourut d'apoplexie à Varsovie, le 10 mai 1667, sans laisser d'enfants.

GONZAGUE. *Voy.* ANNE.

GONZALES. *Voy.* COQUES.

GONZALES DE MENDOZA. *V.* MENDOZA.

GONZALEZ DE CASTILLO (Jeu), augustin espagnol, célèbre par sa piété et par ses prédications, mourut à Salamanque en 1749, à 49 ans. Il fut empoisonné à l'autel par une hostie consacrée, qu'une dame, transportée de fureur de ce qu'il avait converti son amant, lui avait fait donner.

GONZALEZ (Thyrse), Espagnol, général des jésuites, mort à Rome en 1705, a combattu la doctrine de la *probabilité*, soutenue par plusieurs casuistes, dans un traité imprimé à Rome en 1694, in-fol. Il y montre que ce n'est pas une opinion généralement reçue dans la société; il prouve même, qu'enseignée au *xvi* siècle dans toutes les écoles, elle a eu pour premiers adversaires des jésuites, entre autres Rebellus, en 1608, Comitulus en 1609, André Blancus, sous le nom de *Candidius Philalète*. Il la réfute ensuite très fortement, sans néanmoins obliger les théologiens de son ordre à suivre son sentiment, déclarant qu'il écrit comme simple particulier, et non comme général. On a encore de lui : 1° un *Traité* contre les propositions de l'assemblée du clergé de France de 1682; 2° *Manuductio ad conversionem Mahumetanorum*, Dillingen, 1689; 3° *Veritas religionis christianæ demonstrata*.

GONZALEZ TELLEZ (Emmanuel), professeur de droit à Salamanque en 1655, a laissé un *Commentaire* sur les Décrétales, en 4 vol. in-fol., 1693.

GONZALEZ. *Voy.* GONSALVE DE CORDOUE.

GOOL (Jeu van), peintre hollandais, né à La Haye en 1685,

mort vers l'an 1757, avait la touche ferme et la composition agréable. Il a donné, *Théâtre des peintres flamands, contenant leur vie et leurs ouvrages*, en flamand, La Haye, 1750-1751, 2 vol. in-8°. Ce n'est qu'une compilation de faits et une liste de tableaux, sans jugement, sur les manières différentes des peintres.

GORDIEN (Marcus Antonius), surnommé *l'Africain*, né à Rome l'an 157, était fils de Métius Metellus, et descendait par sa mère de l'empereur Trajan. Après avoir exercé le consulat avec distinction, il fut envoyé proconsul en Afrique. Les cruautés de l'empereur Maximin, et les exactions tyranniques de ses intendants, ayant fait révolter cette province, les légions proclamèrent en 237 Gordien empereur, quoiqu'il eût alors 80 ans. Il refusa d'abord; mais voyant qu'on le menaçait de le tuer, il accepta et s'associa son fils. Lesénat, instruit de cette nouvelle, lui décerna le titre d'Auguste, et déclara les Maximin père et fils, ennemis publics. Maximin furieux, marcha contre le nouvel empereur, qui envoya son fils pour le combattre. Ce jeune prince ayant été tué après un combat sanglant, Gordien le père s'étrangla de désespoir à Carthage, où il s'était retiré. Il fut autant regretté pour sa douceur que pour son courage et son esprit. Il ressemblait beaucoup à Auguste; il en avait la voix, le geste et la taille. Il avait composé dans sa jeunesse un *Poème sur la vie des Antonins*. [Le président Fabre, père de Vaugelas, a composé une tragédie, intitulée *Les Gordeans et Maximin*, en cinq actes et en vers.]

GORDIEN (Marcus Antonius), surnommé *le Jeune*, né vers l'an

191, était fils du précédent; il fut instruit dans les belles-lettres par Serenus Sammonicus le jeune, qui lui laissa sa bibliothèque, composée de 62,000 vol. Son esprit cultivé, son caractère doux et complaisant, le firent aimer de l'empereur Héliogabale, qui lui donna la charge de questeur ou de trésorier des finances. Alexandre Sévère lui confia ensuite la préfecture de Rome; et la manière dont il remplit cette charge lui mérita le consulat. Son père étant parti l'an 230 pour aller gouverner l'Afrique, il le suivit en qualité de lieutenant de cette province. En 237 l'un et l'autre furent reconnus empereurs. Gordien le fils marcha à la tête d'une armée contre Capellien, gouverneur de Mauritanie, qui était resté fidèle à Maximin; mais il fut vaincu et tué le 25 juin de la même année 237. Ses vertus militaires étaient offusquées et affaiblies par un penchant extrême pour les femmes. Il s'abandonna tellement à cette passion, que dans la vigueur de l'âge il ne lui restait plus que la faiblesse de la vieillesse. Il n'avait que 46 ans lorsqu'il fut tué, et n'avait joui du rang d'empereur qu'environ 40 jours.

GORDIEN (Marcus Antonius), surnommé *le Pieux*, petit-fils de Gordien le vieux, fut honoré du titre de César, âgé seulement de 12 ans, en 237. A 13 ans, il fut proclamé empereur, et tous les peuples de l'empire le reconnurent avec transport. Cet enfant eut toute la sagesse d'un vieillard instruit par l'expérience. Il épousa dans sa 16^e année Furia Sabina Tranquillina, fille de Mithéa, homme célèbre par son savoir et son éloquence, et par d'autres qualités bien plus im-

portantes. Gordien le fit préfet du prétoire, aussitôt qu'il eut épousé sa fille. Ce fut par le conseil de cet homme sage, qu'il entreprit plusieurs grands édifices, dont le plus magnifique fut celui du *champ de Mars*. Il contenait deux vastes galeries de mille pieds de longueur, et éloignées de 500 l'une de l'autre. Entre ces deux galeries était de chaque côté une haute palissade de laurier et de myrte, et au milieu une terrasse de la longueur des galeries, soutenue par plusieurs rangs de petites colonnes; au-dessus de cette même terrasse s'élevait une autre galerie de 500 pieds de long. Il y avait près de quatre ans que Gordien régnait paisible, quand Sapor, roi de Perse, ravagea les provinces de l'empire. Le jeune empereur partit bientôt après, pour le combattre, avec une armée nombreuse. Au lieu de s'embarquer avec ses troupes, ce qui était le plus court, il préféra la terre à la mer, et traversa exprès la Mœsie, afin d'y arrêter les progrès des Goths et d'autres peuples du Nord, qui, semblables à un torrent, venaient d'inonder la Thrace. Il y signala son entrée par une victoire qu'il remporta sur les Barbares; et après y avoir établi l'assurance et l'ordre, il continua sa route par le détroit de l'Hellespont, et ensuite par l'Asie-Mineure; de là il passa en Syrie, où Sapor et lui en vinrent bientôt aux mains, Gordien fut vainqueur, et reprit sur lui la ville d'Antioche : il se rendit aussi maître de Careset de Nisibe, deux places considérables dont s'étaient emparés les Perses. Le sénat lui décerna le triomphe, et donna à son beau-père le titre de *Tuteur de la république*. Tandis qu'il illustrait le nom romain

par ses exploits, Philippe, préfet du prétoire, la seconde personne de l'empire, voulut être la première. Il fit assassiner le jeune Gordien en 244. L'armée honora sa mémoire par un tombeau où elle déposa son corps, sur les confins de la Perse, avec cette inscription en langues grecque, syriaque, latine et égyptienne : « Au divin GORDIEN, vainqueur » des Perses, des Goths et des » Sarmates, qui a mis fin aux » troubles domestiques de l'em- » pire, et subjugué les Germains, » mais non les Philippe... » Le sénat, aussi sensible à cette perte que l'armée, fit un décret en l'honneur des Gordien, par lequel leur postérité était exempte de tous les emplois onéreux de la république. On peut consulter pour l'histoire des Gordiens : 1° *L'Histoire des quatre Gordiens*, par l'abbé Dubos, dont toutefois le système par lequel il établit un 4° Gordien n'a pas prévalu ; 2° *Lettre touchant l'histoire des quatre Gordien*, par Antoine Galland, Paris, 1696, in-12.

GORDIUS, roi de Phrygie et père de Midas, était un laboureur qui parvint de la charrue au trône. Il n'avait pour tout bien que deux attelages de bœufs, l'un pour labourer, l'autre pour traîner son chariot. Les Phrygiens ayant appris de l'oracle que celui qu'ils rencontreraient sur un char serait leur roi, ils décernèrent la couronne à Gordius. Midas, son fils, offrit le chariot de son père à Jupiter. Le nœud qui attachait le joug au timon était fait, dit-on, avec tant d'adresse, que le vulgaire étonné fit courir le bruit que l'empire de l'Asie appartiendrait à celui qui le dénouerait; on citait même à ce sujet la décision

d'un oracle. Alexandre le Grand passant à Gordium, capitale de la Phrygie, fut curieux de voir cet ouvrage qu'on disait être si merveilleux. Il vit le nœud, et sans s'amuser à le défaire méthodiquement, comme avieut cherché en vain tant d'autres, il brutsqua la difficulté en le coupant d'un coup d'épée : ce qui fait dire à Q. Curce : *Oraculi sortem vel elusit vel implevit.*

GORDON (Jacques Huntlei), d'une des meilleures maisons d'Écosse, alla à Rome, où il se fit jésuite en 1563; il se rendit habile dans la philosophie, la théologie et les langues. Il enseigna l'hébreu avec réputation à Bordeaux, à Paris et à Pont-à-Mousson; et voyagea en Allemagne, en Danemarck et dans les îles britanniques, où il eut beaucoup à souffrir pour la religion catholique. Il mourut à Paris en 1620, à 77 ans. On a de lui : *Controversiarum christianæ fidei Epitome*, Cologne, 1620, 2 vol. in-8°.

GORDON (Jacques Lesmore), de la même illustre maison que le précédent, naquit à Aberden en 1552, et entra chez les jésuites à Paris en 1573. Après avoir enseigné la théologie, et gouverné les collèges de Toulouse et de Bordeaux, il fut appelé pour être confesseur de Louis XIII. Il mourut à Paris en 1641, à 88 ans. Il est auteur : 1° d'un *Commentaire* latin sur la Bible, en 3 vol. in-fol., aussi en latin, depuis la création du monde jusqu'à l'an 1617; 2° d'une *Chronologie*, in-fol.; 3° d'une *Théologie morale*, en 2 vol. in-fol., et de quelques autres ouvrages en latin.

GORDON (Thomas), névers la

fin du xviii^e siècle à Kirendbrigh dans la province de Galloway en Irlande, avait le génie de la politique et de la littérature. Son goût pour les écrivains penseurs l'engagea à donner, en 1728, une bonne *Traduction* anglaise de Tacite. Les réflexions dont il l'accompagna sont pour la plupart neuves et judicieuses. Elles furent traduites en français, et parurent à Amsterdam, 1742, 2 vol. in-12. En 1743, il donna la *Traduction* anglaise de Salluste. Les Discours politiques qu'il y joignit furent aussi traduits en français, 1759, 2 vol. in-12, et quoique moins estimés que ses *Réflexions* sur Tacite, on peut les lire avec fruit. Il mourut le 28 juillet 1750.

GORDON (Alexandre), Écos-sais, voyagea en Italie, où il s'arrêta long-temps; passa de là en France, en Allemagne; fut secrétaire de plusieurs sociétés scientifiques en Angleterre, et se rendit, en 1741, dans la Caroline, où il occupa divers emplois. Il était juge de paix, lorsqu'il y mourut après l'an 1750. On a de lui : 1° *Vie du pape Alexandre VI, et de son fils César Borgia*, traduite en français, Amsterdam, 3 vol. in-12, 1732; ouvrage curieux et à quelques égards assez impartial; l'original de cet ouvrage a été imprimé en 1726, in-fol.; 2° *Voyage en Écosse*, avec 66 planches, 1726, in-fol.; 3° *Supplément* à ce voyage, 1732; 4° *Essai sur les antiquités égyptiennes*, 1737 et 1739, in-fol.; 5° *Histoire complète des anciens amphithéâtres*, traduite de l'italien de Scipion Maffei, 1730, in-8°.

† GORDON (George), né à Londres le 19 décembre 1750,

acquît en Angleterre une triste célébrité. On lui donna le titre de lord comme fils puîné du duc de Gordon. Député au parlement par le bourg de Ludgarshall dans le Wilshire, il s'y fit remarquer par sa haine contre les catholiques, et par les opinions indépendantes des deux partis qui divisaient la chambre, ce qui fit dire qu'il y avait trois partis dans le parlement, le ministère, l'opposition, et lord George Gordon. Les lois rigoureuses portées contre les catholiques avaient été un peu adoucies par un décret en 1778. Les protestants prenant l'alarme pour la religion établie, murmurèrent hautement; bientôt il se forma sur tous les points du royaume des associations qui demandaient la révocation du décret porté en faveur des catholiques. Lord Gordon se mit à la tête de celle de Londres. Le 29 janvier 1780, il exalta les têtes en représentant les dangers que courait la religion protestante, et provoqua un rassemblement à Saint-George's-Field. Cent mille forcés se rendirent au parlement en criant : *Point de papistes ! mort au papisme !* Bientôt ils se portèrent aux derniers excès ; plusieurs membres du parlement furent maltraités ; les chapelles catholiques furent pillées ; un grand nombre de maisons devinrent la proie des flammes. Cette populace furieuse était maîtresse de Londres, et la consternation régnait dans toute cette capitale. Enfin, après avoir exercé impunément pendant plusieurs jours toutes sortes de brigandages, les mutins furent dispersés par de nombreux détachements de troupes et des compagnies volontaires, au moment où ils allaient

piller la banque. Lord Gordon fut arrêté, et son procès commença le 5 février 1781. Il fut défendu par lord Erskin, et acquitté par le jury, sur ce qu'il n'avait pas assemblé la foule dans de mauvaises intentions. Ayant refusé de comparaître comme témoin devant la cour ecclésiastique, il le vit frappé d'excommunication par l'archevêque de Cantorbéry. En 1788, il fut traduit devant la cour de justice, pour s'être permis dans un pamphlet des expressions injurieuses contre la reine de France et l'ambassadeur de cette nation. Lorsqu'il prêta serment, il refusa de baiser les saints Évangiles. Condamné comme coupable de libelle, il s'enfuit en Hollande ; mais renvoyé par ordre des bourgeois-mestres d'Amsterdam, et escorté jusqu'au paquebot, il débarqua à Harwick. Il parvint à se rendre à Birmingham, où il fit profession de la religion juive. Arrêté le 7 décembre, il fut enfermé à Newgate, où il était condamné à rester cinq ans et dix mois. Il réclama en vain en 1789 l'intervention de l'assemblée nationale de France. Voyant que tout était inutile, il se résigna à son sort, et adoucit sa captivité par l'étude. Il mourut dans la prison le 1^{er} novembre 1793.

GOSELLI, poète italien, natif d'Arezzo, où il était notaire, publia un ouvrage en vers sur ce qui s'est passé de plus remarquable dans sa patrie depuis 1310 jusqu'en 1384. Cet livre est utile pour connaître l'histoire de son temps. C'est un fort médiocre poème ; mais c'est une assez bonne chronique. Le savant Muratori l'a inséré dans sa grande *Collection des écrivains de l'histoire d'Italie*, tome 15.

GORGIAS, célèbre capitaine des troupes d'Antiochus Épiphanes, fut envoyé par Lysias en Judée avec Nicanor, à la tête d'une puissante armée, pour désoler tout le pays. Judas Machabée, s'étant avancé contre ces deux généraux, attaqua d'abord Nicanor, le vainquit, et força Gorgias à se retirer. Deux ans après, celui-ci en étant encore venu aux mains avec Judas, fut vaincu. Il était sur le point d'être pris par Dosithée, lorsqu'un de ses cavaliers lui donna le moyen de se sauver.

GORGIAS le Léontin, ainsi nommé parce qu'il était de Leontium, ville de Sicile, sophiste et orateur célèbre, fut envoyé par les Léontins à Athènes, pour demander du secours contre les Syracusains, l'an 417 avant J.-C., et obtint ce qu'il demandait. On dit qu'il vécut au-delà de 100 ans.

GORGONES (Les), trois sœurs, filles de Phorcus et de Ceta. Elles demeuraient, suivant Hésiode, près du jardin des Hespérides, et transformaient en pierres ceux qui les regardaient. Elles n'avaient toutes les trois qu'un seul œil, dont elles se servaient tour-à-tour. On les peint coiffées de couleuvres, avec de grandes ailes, des défenses de sanglier pour dents, et des griffes de lion aux pieds et aux mains. Persée délivra la terre de ces trois monstres, connus dans la fable sous les noms de Méduse, Euryale et Sthenio. Il coupa la tête à Méduse avec le secours de Minerve, et la déesse l'attacha à son égide ou bouclier.

GOROPHONE, fille de Persée et d'Andromède, et femme de Périères, roi des Messéniens,

se remaria, après la mort de son époux, avec OEbalus. C'est la première femme que l'histoire profane remarque s'être engagée en de secondes noces. On voit dans le 4^e livre de l'*Enéide*, que ces mariages étaient considérés comme une espèce d'adultère et une infidélité odieuse.

GORI (Jean-Antoine), savant antiquaire de Florence, naquit dans cette ville le 9 décembre 1691. Nommé professeur public d'histoire, il s'acquit la plus grande réputation par les ouvrages qu'il publia depuis environ 1727 jusqu'en 1760; tels sont : 1^o *Thesaurus veterum diptycorum consularium et ecclesiasticorum*, Florence, 1759, 3 vol. in-fol; 2^o *Musæum Etruscum*, Florence, 1737, 2 vol. in-fol., ornés de 200 planches avec des explications savantes; 3^o *Musæi Guarnaccii antiqua monumenta Etrusca, eruta e volaterranis hypogæis*, Florence, 1744, in-fol. Ces monuments, d'une antiquité indubitable, découverts dans les fouilles de Volterre, sont très utiles, avec l'aide des observations de Gori, pour éclaircir l'histoire, la religion, les mœurs et les cérémonies des anciens Etrusques; 4^o *Musæum Florentinum*, Florence, 11 vol. in-fol., 1731-1764, avec un grand nombre de figures. C'est une description de la riche galerie de Florence; 5^o *Inscriptiones antiquæ græcæ et romanæ*, Florence, 1742, 3 vol. in-fol. Ce sont les inscriptions anciennes qui se trouvent dans la Toscane, avec des explications; 6^o *Monumentum, sive Columbarium libertorum et servorum Liviae Augustæ et Cæsarum*, Florence, 1727, in-fol. C'est la description d'un monument découvert en 1726

dans la voie Appienne; 7^e *Musæum Cortonense*, avec François Valesi et Rodolphe Venuti, Rome, 1750, in-fol. [Il donna aussi plusieurs *Editions* de quelques ouvrages des anciens poètes toscans, comme Soldani, Cafareggio, Sannazar.]

GORIN DE SAINT-AMOUR. *Voy.* AMOUR.

GORION. *Voyez* JOSEPH BEN GORION.

† GORITZ (Le père François-Antoine), ainsi nommé de Goritz, ou Goritia, pays où il était né vers 1725. Il entra chez les PP. capucins dans la province de Styrie, et se distingua à la fois par sa doctrine, la pureté de ses mœurs et son humilité chrétienne. Il fut pendant plusieurs années, professeur de théologie dans les écoles de son ordre, et publia plusieurs savants ouvrages sur la morale, sur les monuments profanes et sacrés. Pie VI, instruit des vertus et des connaissances du père François-Antoine, le reçut avec beaucoup de bienveillance lors du voyage de ce pontife, à Vienne, en 1782. Un de meilleurs ouvrages de ce religieux est son *Epitome theologiae moralis in CCXXXIII tabulis* à P. F. A. a Goritia, 1795; Venise, 1805; à Paris, 1821, chez Beaucé-Rusand, et chez Adr. Leclerc. Le père François mourut en 1784, avant d'avoir pu terminer cet ouvrage. C'est un de ses confrères, le père Jérôme de Goritz, qui l'a revu et achevé; il le dédia à Pie VI; mais ce pape était mort lorsqu'on publia l'édition de Venise. On trouve dans ce livre toute la théologie morale distribuée par tableaux qui, pour chaque question, offrent d'un coup d'œil tout ce qui se rapporte à la prati-

que; ces tableaux n'occupent pas plus d'une page chacun, et sont au nombre de deux cent trente-trois, distribués par divisions et subdivisions. Chaque tableau présente de suite tous les principes qui peuvent servir à résoudre les difficultés qui se présentent, soit dans les divers cas de conscience, soit dans l'administration des sacrements. L'auteur cite les autorités sur lesquelles il appuie ses décisions. Plusieurs professeurs de théologie, qui ont lu l'*Epitome*, le regardent comme un résumé exact des règles de la morale, très utile pour les pasteurs et les confesseurs; d'autant plus que l'auteur a évité les deux extrêmes, le relâchement de certains casuistes et la sévérité outrée de quelques autres. Il serait à souhaiter que cet ouvrage fût mieux connu en France, et qu'il obtînt le même succès qu'il a obtenu en Italie et en Allemagne.

GORLOEUS (Abraham), né à Anvers, mort à Delft en Hollande le 15 avril 1609, était extrêmement versé dans la connaissance des médailles, des monnaies anciennes et des autres antiquités. C'était sa passion dominante. On a de lui: 1^o *Dactyliotheca*, Nuremberg, 1600, in-4^o, réimprimé à Leyde en 1695, avec des notes de Jacques Gronovius, et en 1707, 2 vol. in-4^o. C'est un traité sur les anneaux et les sceaux des anciens: il est savant et curieux. 2^o *Thesaurus numismatum familiarum romanarum*, in-fol., Leyde, 1608. On y trouve une ample critique de l'ouvrage de Fulvius Ursinus sur la même matière. 3^o *Paralipomena numismatum*. On voit dans ces différents ouvrages un homme qui s'était

nourri des meilleurs auteurs de l'antiquité.

GOROPIUS (Jean), médecin, né dans un village du Brabant en 1518, voyagea en Italie, en Espagne et en France, fut médecin de la reine Éléonore, épouse de François 1^{er}, et de Marie, reine de Hongrie. Philippe II lui offrit l'emploi de son médecin; mais Goropius, dégoûté de la cour, se contenta d'un présent considérable que ce prince lui fit. Il exerça long-temps sa profession à Anvers. Il l'abandonna ensuite pour se livrer entièrement à l'étude de l'antiquité, et mourut à Maëstricht en 1572, à 53 ans. C'était un homme bizarre, qui soutenait des opinions ridicules. Ses *Origines antuerpianæ*, 1569, in-fol., sont pleines d'érudition, mais où le jugement n'a pas toujours présidé; il prétend que la langue flamande est celle qu'ont parlée nos premiers parents. Quelques singulières que soient ses preuves grammaticales, elles ont été adoptées et mises sous un nouveau jour par Adrien Scriekius, quarante ans après. Stevin (*voy.* ce nom) approche aussi de cette haute idée de la langue flamande. Il y a, du reste, dans cet ouvrage de Goropius, d'excellentes choses, et où la saine critique a présidé; telle que son *Atvatica* et sa *Gigantomachia*. Dans la première, il montre que la prétendue *Advatica* ou *Atvatuca*, dont parle César, n'est qu'une faute de copiste pour *Ad Varucam*. (*Voy.* VAROUX, dans le *Dict. géograph.*, 1791.) Dans l'autre, il prouve que tout ce que l'on raconte de l'exorbitante grandeur des géants n'est qu'un amas de fables. (*Voyez* SLOANE.) On a encore de lui :

Opera Goropii hactenus non edita, Anvers, 1588, in-fol.; ouvrage comme le précédent, où les paradoxes sont mêlés avec des vérités. Il y attaque judicieusement les massorètes qui ont défiguré le texte hébreu de l'Écriture par leurs points voyelles. (*Voyez* CAPPEL, ELÉAZAR, HODY, MASCLEF.) Goropius fut surnommé *Becanus*, parce qu'il vit le jour dans un village de Brabant nommé Hilverenbeck.

GORRAN (Nicolas de), religieux dominicain, natif du Maine, mort vers 1295. Philippe le Hardi le nomma confesseur de son fils, depuis roi de France sous le nom de Philippe le Bel. On a de lui : 1^o des *Commentaires* sur presque toute la Bible; 2^o des *Sérmons*, et quelques autres ouvrages, dont la plupart ne se trouvent qu'en manuscrit dans la bibliothèque de Sorbonne.

GORRIS (Jean de), *Gorreus*, médecin de Paris, né à Paris en 1505, était protestant. Il fut retranché deux fois de la faculté, à cause de sa croyance, et rétabli autant de fois. Il possédait assez bien le grec, et il donna une traduction latine du poète Nicandre. On distingue surtout parmi ses ouvrages celui qui a pour titre, *Definitionum medicarum libri xxiv*, Paris, 1564, in-fol.; *ibid.*, 1622, in-fol. Gorris mourut à Paris en 1577, âgé de 72 ans. Son fils, nommé de même, et médecin comme lui, a laissé des *Opuscules*, 1660, in-4^o. Les ouvrages du fils et du père ne sont guère consultés, parce qu'il a paru depuis eux des livres meilleurs et mieux faits.

† **GORSAS** (Antoine-Joseph)

né à Limoges en 1752, fut maître de pension à Versailles. Partisan déclaré de la révolution, il prêcha l'anarchie dans son journal intitulé *le Courrier de Versailles*; et par le compte inexact qu'il rendit du repas des gardes du corps, il provoqua les malheureuses journées des 5 et 6 octobre 1789. Député en 1792 à l'assemblée nationale, il y montra cependant des opinions assez modérées. Lors du procès de l'infortuné Louis XVI, il vota pour la détention et l'appel au peuple, et s'unit aux girondins, dont il partagea le sort. S'étant réfugié à Evreux et ensuite à Caen, il fut déclaré traître à la patrie et mis hors la loi le 28 juillet. Il eut l'imprudence de revenir à Paris, et il osa même se montrer en plein jour au Palais-Royal dans un cabinet de lecture; il y fut arrêté et condamné à mort le 7 octobre 1793. Gorsas est auteur d'un écrit satirique intitulé *L'Ane promeneur, ou Critès ramené par son dne*, 1786, in-8°.

GORTZ. Voyez GOERTZ.

GOSELINI (Julien), né à Rome en 1525, fut dès l'âge de 17 ans secrétaire de Ferdinand de Gonzague, vice-roi de Sicile. Il continua de l'être lorsque ce vice-roi fut fait gouverneur de Milan; il eut la même fonction sous le duc d'Albe et sous le duc de Sesse, qui furent successivement gouverneurs de cet état après la mort de Gonzague. Le duc de Sesse l'emmena avec lui à la cour d'Espagne, où Goselini se rendit si agréable par son adresse et par sa prudence, qu'il fut employé dans les affaires que le duc avait auprès du roi. Le marquis de Pescaire, successeur du duc de Sesse, eut pour Go-

selini les mêmes égards. Mais le duc d'Albuquerque, qui lui succéda, ne jugea pas favorablement de son esprit, et Goselini manqua d'avoir des affaires très sérieuses. Il entra en grâce sous le marquis d'Aimonte, et sous le duc de Terranova, gouverneurs du Milanais, et fut leur secrétaire. On dit qu'il avait un talent merveilleux pour pacifier les querelles. Il mourut à Milan en 1587, à 62 ans. On a de lui divers ouvrages: 1.° la *Vie de Ferdinand de Gonzague*, 1579, in-4°; 2.° la *Conjuration de Jean-Louis de Fiesque*, inférieure à celle du cardinal de Retz; 3.° l'*Histoire de la conjuration des Pazzi*; 4.° un recueil de *Poésies italiennes*, publiées à Venise, 1588, in-8°, et réimprimées plusieurs fois.

GOTESCALC, fameux bénédictin, né en Allemagne vers l'an 806, prit l'habit monastique à Orbais, diocèse de Soissons, et y fut élevé au sacerdoce. Après s'être rempli de ce qu'il croyait être la doctrine de saint Augustin, il passa à Rome, et de là dans l'Orient, où il répandit ses sentiments sur la prédestination. De retour en Italie, l'an 847, il s'entretint sur cette matière aussi sublime qu'obscure, avec Northingue, évêque de Vérone, qui, effrayé de ses principes, les déféra à Raban, archevêque de Mayence. Ce prélat, convaincu que le bénédictin enseignait que Dieu nécessite tous les hommes à se sauver ou à se perdre, l'anathématisa en 848 dans un concile. Il écrivit contre lui à Hincmar, archevêque de Reims, dans le diocèse duquel Gotescalc avait reçu la prêtrise. Hincmar convoqua un concile l'année d'après, à

Quiercy-sur-Oise. Gotescalc fut dégradé du sacerdoce et fouetté publiquement en présence de Charles le Chauve, ensuite enfermé dans l'abbaye de Hautevilliers. Les verges ne le changèrent point. Il écrivit deux *Confessions de foi* pour soutenir sa doctrine, offrant de la prouver en passant de suite par quatre tonneaux pleins d'eau, d'huile ou de poix bouillante, ou même par un grand feu. On rit de son fanatisme, et on le laissa en prison. Saint Remy, archevêque de Lyon, se déclara pourtant contre le châtement qu'il avait essuyé. Gotescalc mourut dans sa prison en 868, victime de son opiniâtreté. Hincmar lui fit refuser les sacrements et la sépulture, comme à un hérétique obstiné. Cet archevêque peint le bénédictin comme un homme rustique, inquiet, bizarre et inconstant. C'est sous ces traits qu'on le connaissait, dit-il, dans son monastère. Flo doart, dans son *Histoire de l'église de Reims*, chapitre 12, dit « qu'il était dangereux » d'avoir des conférences particulières avec cet hérétique, » parce qu'il soutenait impudemment qu'on lui avait dit » des choses auxquelles on n'avait jamais pensé. » Usseus a donné son *Histoire* à Dublin, 1631, in-4°. C'est le premier livre latin imprimé en Irlande : on la trouve dans *Vindiciæ prædestinationis et gratiæ*, Paris, 1650, 2 vol. in-4°, et dans l'*Historia Gotescalchi prædestinationis*, Paris, 1655, in-fol., du P. Cellot. Voyez aussi l'*Historia prædestinationismi* du P. Sirmond.

GOTH (Laurent), archevêque d'Upsal en Suède, au xvi^e siècle. Le roi Jean, voulant rele-

ver le catholicisme dans ses états, l'engagea à mettre son nom à une *liturgie*, conforme, quant au fond, à la liturgie catholique. C'était l'ouvrage du clergé suédois, qui, par ordre de ce prince, s'était assemblé plusieurs fois dans cette vue. Pour donner plus d'autorité à cette *liturgie*, le prince voulut la faire paraître sous un nom respectable dans l'église de Suède. Les ménagements dont on fut obligé d'user en firent déranger l'ordre et engagèrent à supprimer l'*Invocation des saints*, les *Prières pour les morts*, la *Mémoire du pape*, le mot de *sacrifice*, etc. Elle n'eut pas plutôt paru, qu'elle choqua les deux partis, et causa de grands troubles. On fut obligé de la supprimer; ce qui l'a rendue rare. Elle est intitulée : *Liturgia suecane Ecclesiæ*, etc., cum præfatione et notis Laurentii upsalensis archiepiscopi, in-fol., Stockholm, 1576.

GOTTI (Vincent-Louis), de Bologne en Italie, naquit en 1664. De simple dominicain, il s'éleva au cardinalat par ses vertus et son savoir. Benoît XIII l'honora de la pourpre en 1728. Il mourut en 1742, à 78 ans, laissant plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue sa *Theologia scholastico-dogmatica*, suivant l'esprit de saint Thomas, Bologne, 16 vol. in-4°, Venise, 1750, 3 vol. in-fol. Quoique l'auteur soit diffus, et qu'il traite des questions qui ne sont pas toujours intéressantes, cet ouvrage est estimable par une érudition vaste, bien dirigée, et surtout par ses bons principes. On remarque encore *Veritas religionis christianæ contra atheos, polytheos*,

etc., Rome, 1735, 1740, 12 vol. in-4°. Cette défense est pleine d'érudition, et cependant peu estimée.

GOTTSCHED (Jean-Christophe), poète et littérateur allemand, né à Juditen-Kirch près de Königsberg en Prusse le 2 février 1700, et mort à Leipzick en 1766, a laissé : 1° une *Poétique*, à la tête de laquelle il a placé un *Traduction* en vers de l'art poétique d'Horace; et il finit chaque chapitre par les préceptes de Boileau; 2° *Caton d'Utique*, tragédie; 3° une *Grammaire allemande*; 4° un *Cours de philosophie*, où les imaginations les plus creuses des systèmes modernes sont enseignées comme des vérités éternelles. L'auteur se met en devoir de calculer et d'arranger au mieux des hypothèses, dont bientôt on ne parlera pas plus que de l'horreur du vide et des *antipéristases*; défaut qui lui est commun avec la plupart de nos physiographes. On en a fait jusqu'à sept éditions, dont la dernière est de Leipzick, 1762, 2 vol. in-8°. Il a donné aussi une traduction allemande du livre de l'*Esprit*, Leipzick, 1760, avec des notes plus absurdes encore que l'ouvrage commenté, et dignes d'un athée déclaré. La *Vie* de cet auteur a été écrite par Léonard Meister dans le second volume des *Caractères des poètes allemands*, où l'on trouve aussi son portrait. — Madame Gottsched, son épouse, a traduit dans sa langue plusieurs auteurs étrangers. Elle a fait aussi *Panthée*, tragédie, et des *Comédies*, en 1759.

† GOUAZ (Yves Le), graveur de l'académie des sciences, naquit à Brest en 1742. Il apprit les pre-

miers éléments de son art des frères Ozanne, ingénieurs de la marine, et il se perfectionna ensuite à Paris sous Jacques Aliamet. Il est auteur d'une collection de plus de 60 vues de différents ports de France et des Antilles françaises, exécutées avec beaucoup de soin, d'après les dessins de Nicolas Ozanne. Il a aussi gravé d'autres sujets de marine d'après Vernet. Le Gouaz est mort à Paris en janvier 1816. Son épouse, Jeanne-Marie et sa belle-sœur Françoise-Marie Ozanne, cultivaient aussi son art. Elles ont gravé divers sujets d'après Vernet.

† GOUDAR (Ange), écrivain et maître de langues, naquit à Montpellier, vers 1720, d'un inspecteur du commerce. Son père le destinait à cette profession; mais le caractère indépendant d'Ange ne pouvant pas s'y accoutumer, il quitta la maison paternelle et vint à Paris, où il fit des études assez imparfaites. Il parcourut un grand nombre d'ouvrages sur l'économie politique; et, comme il était doué d'une bonne mémoire, il reproduisait dans les livres, avec quelques légères différences, les idées qu'il avait puisées dans ceux des autres. Il paraît que le produit de ses œuvres ne suffisait pas même à son existence; il quitta donc Paris et se rendit à Londres en 1761, où il commença par donner des leçons de langue française. Il existait alors des différends sérieux entre le comte de Guerchy et le chevalier ou la chevalière d'Eon. Goudar fit paraître quelques pamphlets, tantôt contre le comte, tantôt contre le chevalier; ce qui le fit appeler, par ce dernier, et avec raison, *écrivain mercenaire, versatile* et

plagiaire. Malgré son caractère intrigant et flatteur, sa fortune ne s'était pas améliorée en Angleterre, lorsqu'il fit la connaissance d'une mistress Sara, veuve très jolie, et *bel esprit*. Goudar forma aussitôt son plan, lui offrit sa main, qui fut acceptée; et sa beauté, unique dot qu'elle apporta à son époux, fit concevoir à celui-ci les plus grandes espérances. Ils quittèrent Londres, voyagèrent dans la Hollande, traversèrent la France, et se rendirent à Naples, où Goudar se flattait de réaliser ses beaux projets. Comme il n'avait pas le moyen de fournir aux frais de ses voyages, à l'entretien de sa femme et de lui, il s'arrêtait toujours quelque temps dans les grandes villes, où il fréquentait les lieux publics, et procurait ainsi, dit-on, à son épouse une société agréable et utile à tous les deux. Arrivé à Naples vers 1774, il se fit d'abord connaître par une grammaire française et italienne, qui est encore en usage, et qui lui procura quelques élèves d'un rang distingué. Ces élèves fréquentaient en même temps sa maison, et montraient beaucoup d'amitié pour sa femme. Goudar était trop philosophe et trop bon vivant (comme il le disait lui-même) pour s'alarmer de cette amitié; mais il avait jeté ses regards un peu plus haut. En attendant, et comme il avait résolu de se rendre le réformateur de tous les pays, il crut devoir donner son avis sur les vices introduits dans l'administration du royaume de Naples, en les mettant au jour dans un écrit qu'il publia. Mais cet écrit n'eut pas un grand succès. Cependant Goudar n'était pas précisément venu à Naples pour briller comme au-

teur économiste : il n'ignorait pas les faiblesses d'un auguste personnage, et voulait en profiter. Goudar s'était déjà rendu un peu ridicule par la manière étrange dont il s'habillait, par son physique, sa pédanterie et ses sarcasmes grossiers. Aussi, dans tous les lieux publics, c'était lui le premier que l'on remarquait. Il les fréquentait avec sa femme, se plaçait sur le chemin où devait passer le roi, quand il revenait de la chasse; et au spectacle il choisissait la loge qui se trouvait placée vis-à-vis de celle du monarque. Madame Goudar fut enfin remarquée, et c'est depuis ce moment que l'on vit son mari mener un *grand train à Naples*. « Il avait » loué un palais à la ville, et un » autre à la campagne; il avait » une voiture et donnait à man- » ger. » Malheureusement cela ne dura pas long-temps; et, quand madame Goudar crut avoir acquis assez d'empire sur le roi, elle s'avisa de lui parler de réforme, de politique, et d'administration; elle ne pouvait choisir un langage moins agréable et moins intelligible pour le roi, qui parut deviner les desseins de cette femme. Le jour suivant il ne reparut plus chez elle, et le lendemain la reine fit intimier à Goudar l'ordre de sortir du royaume. Ce ne fut donc pas, comme le dit une biographie, un ouvrage de Goudar *sur Naples* (qui, d'ailleurs, ne contenait aucune *description topographique*, mais roulait sur l'administration de ce pays) qui causa son bannissement. Il est vrai qu'avant de partir il laissa une lettre imprimée, renfermant l'*apologie* dudit ouvrage, dédiée au marquis Tanucci; il

est vrai aussi que cette lettre donna envie à ce ministre, de lire l'ouvrage en question, et qu'ensuite il le fit brûler par la main du bourreau. C'est que ce même ouvrage ne traitait pas seulement de matières administratives, mais renfermait une morale relâchée, des expressions scandaleuses, qui révoltèrent le marquis de Tauucci lui-même, qui, cependant, n'était pas très orthodoxe, ainsi qu'il le prouva par ses démêlés avec le saint-siège. Goudar et sa femme voyagèrent alors en Italie; mais, outre une figure grotesque, Goudar montrait partout un air suffisant, un ton pédantesque et un caractère caustique. Il passa à Rome, d'où il fut chassé; de là il se transporta à Florence, et y eut le même sort. S'étant rendu à Lucques, et voulant réformer aussi cette république, il en fut également chassé. Rien ne pouvant le corriger de sa manie de réforme, il voulut donner ses avis, même à la république de Venise, alors si peu endurente en matière de gouvernement. La république allait lui faire un mauvais parti, lorsque, averti à temps qu'un *fante-de-cai* devait venir l'arrêter avec sa femme, il s'embarqua avec ses effets dans une gondole, qui le transporta en terre-ferme; de là il passa à Ferrare, puis à Bologne, où il donna encore des leçons de langue française. Aussitôt que les Bolonais, naturellement gais et satiriques, eurent connu le caractère de Goudar, ses prétentions littéraires et ses moyens d'existence, ils firent pleuvoir sur lui des pamphlets de tous côtés. Le rédacteur de cet article en a eu un entre ses mains avec le portrait de Goudar, affublé de

son costume singulier, et où on ne l'épargnait ni lui, ni sa femme. Il quitta Bologne, et retourna encore en Hollande, où il ne demeura pas long-temps. Les premiers symptômes de la révolution l'appelèrent à Paris; mais auparavant il crut devoir abandonner sa femme: elle n'était plus dans la première jeunesse, et sa beauté commençait à passer. Une dame italienne, madame Gibetti, et qui avait connu les Goudar à Naples, les rencontra en 1790, à Paris, où ils vivaient séparés. D'après son récit, Goudar publia quelques opuscules de circonstances, lesquels, quoique écrits d'après les maximes du jour, n'eurent qu'une existence éphémère; l'auteur ne leur survécut pas long-temps, et il paraît qu'il mourut, presque dans l'indigence, à Paris, en 1791, âgé de près de soixante-dix ans. Ses ouvrages sont: 1° *Pensées diverses, ou Réflexions sur différents sujets*, Paris, 1748, 1750, in-12; 2° *Les intérêts de la France mal entendus*, 1756, 3 vol. in-12, traduits en allemand; c'est le meilleur ouvrage de l'auteur, et qui a mérité quelques éloges de la part du critique Grimm; 3° *Description historique du tremblement de terre de Lisbonne*, 1756, in-12; 4° *Discours politiques sur le commerce des Anglais, en Portugal*, 1756, in-12; 5° *La Paix de l'Europe ne peut s'établir, qu'à la suite d'une longue trêve*, Amsterdam, 1761, in-12; 6° *Débats au parlement d'Angleterre, au sujet des affaires générales de l'Europe*, traduits de l'anglais, Londres, 1758, in-12; 7° *L'Année politique pour servir à l'histoire de l'année 1758*, 1 vol. in-12; 8° *Anti-Babylone*, ou

Réponse à la nouvelle Babylone (de Monbron), Londres, 1759, in-12; 9° *L'Espion chinois, ou L'Envoyé secret de la cour de Pékin, pour examiner l'état présent de l'Europe*, traduit du chinois, Cologne, 1768, 1774, 6 vol. in-12; 10° *Considérations sur les causes de l'ancienne faiblesse de l'empire de Russie et de sa nouvelle puissance*, Amsterdam, 1772; 11° *Naples; ce qu'il faut faire pour rendre ce pays florissant*, Amsterdam (Venise), 1771, in-8°; 12° *Plan de réforme*, proposé aux cinq correcteurs de Venise actuellement en charge, avec un *Sermon évangélique pour élever la république dans la crainte de Dieu*, Amsterdam (Venise), 1775, in-18; 13° *De la Mort de Ricci, général des jésuites*, 1775, in-8° (en italien); 14° *Essai sur les moyens de rétablir l'état temporel de l'Eglise*, Livourne, 1776, in-4° (en italien). Ces deux ouvrages très incorrects, remplis de gallicismes, parurent aux plus clairvoyants des pamphlets voilés, et contre les jésuites, et contre l'Eglise elle-même. 15° *L'Espion français à Londres, ou Observations critiques sur l'Angleterre et les Anglais*, 1779-1780, 2 vol. in-8°; 16° une *Grammaire française*, à l'usage des Italiens, 1770, in-8°. Tous ces ouvrages, la plupart imprimés aux frais de l'auteur, et presque oubliés de nos jours, ne sont, excepté sa *grammaire* et *les intérêts de la France*, etc., que des compilations indigestes, sans ordre ni plan déterminé, reproduisant des idées mille fois rebattues, et assaisonnées d'un style tantôt ampoulé, tantôt rampant et trivial.

+ Goudar (Sara), femme du

précédent, née à Londres, vers 1764, d'une famille dont on ignore le nom. Mariée avec Goudar, elle l'accompagna dans ses voyages, et partagea avec lui, tour-à-tour, la pauvreté, l'opulence et l'exil. Madame Goudar avait reçu une assez bonne éducation; parlait italien et français, avait quelque instruction qu'elle tâchait de faire valoir par un ton pédantesque et recherché. Dans ses voyages elle fit la connaissance de plusieurs grands personnages; grâce à son mari, qui la laissait jouir d'une liberté philosophique. Quand celui-ci l'abandonna en Hollande, elle y demeura encore quelque temps, et vint ensuite à Paris, où elle ne fit aucune démarche pour se réunir à son époux, qui de son côté n'en fit aucune non plus pour se rapprocher d'elle. S'étant liée avec un de ces philosophes subalternes qui cherchaient à faire fortune à la faveur des tumultes politiques, elle vivait avec lui à un sixième étage, au faubourg Saint-Antoine. Madame Gibetti, dont il est parlé à l'article Goudar, lui rendit une visite, et, la voyant plongée dans une misère extrême, lui laissa quelques secours. Cette dame lui demandant l'état de ses affaires; madame Goudar lui répondit : « *Loin de ce traître Goudar, je me trouve heureuse. Je suis devenue philosophe, et je vis très philosophiquement avec un ami à peu près de mon âge* (elle avait cinquante-cinq ans). Madame Goudar mourut deux ans après, en 1794, sans avoir changé de situation : elle a écrit deux volumes d'*Oeuvres mêlées*, 1777; le premier volume contient des *Lettres* à divers personnages sur des sujets

insignifiants, comme les *Diversissements de l'automne en Toscané*; *Le Carnaval de Naples*, etc. Une de ces lettres est adressée à la *république de Lucques*; le second volume renferme douze autres *Lettres sur la musique et la danse italiennes*. Madame Goudar a publié aussi *Remarques sur les anecdotes de madame Dugbarry*, Londres, 1777, in-12.

GOUDELIN (Pierre), *Gudelinus*, jurisconsulte, né à Ath en Hainaut, en 1550, s'appliqua beaucoup aux belles-lettres, et à l'étude des langues savantes, enseigna long-temps le droit à Louvain, où il avait été fait docteur en 1586, et mourut le 18 octobre 1619. Ses ouvrages, publiés d'abord séparément, ont été réunis et publiés à Anvers, 1685, in-fol. Ce volume contient les traités : 1° *De jure novissimo*; 2° *Syntagma regularum juris*; 3° *De jure feudorum*; 4° *De testamentis*; *subjungitur Maximiliani Wittibort J. U. D. in auctoris obitum Funeris Oratio, habita in exequiis, xxii octobre 1619*. Valère André en fait un grand éloge.

GOUDELIN, ou Goudoult (Pierre), le coryphée des poètes gascons, naquit à Toulouse en 1579 d'un père chirurgien. Il fut reçu avocat, mais il n'en fit jamais les fonctions. Il plut par ses vers et ses bons mots au duc de Montmorenci, et aux premières personnes de sa patrie. Ce poète aurait pu s'enrichir, mais il négligea tellement sa fortune qu'il serait mort dans l'indigence si ses concitoyens ne lui eussent assigné une pension-viagère. Il mourut à Toulouse en 1649, à 70 ans. Ses *Ouvrages* ont été imprimés plusieurs fois in-12, à Toulouse, et une fois à Amsterdam en 1700, 2 vol. in-12, avec

les autres poètes gascons. Leur caractère particulier est l'enjouement et la vivacité, et un certain naturel qui déplairait beaucoup en français, mais qui enchante en gascon. C'est, comme on a dit d'un autre poète, une liqueur qui ne doit pas changer de vase. Le père Vanière, jésuite, a pourtant traduit en latin son *Ode* sur la mort de Henri IV, mais il est resté beaucoup au-dessous de l'original. On rapporte de Goudelin beaucoup de saillies ingénieuses, des réparties plaisantes, mêlées à une foule de bouffonneries plates ou ridicules, mais que le vulgaire lui attribue indistinctement. [Il fut le créateur de la poésie languedocienne, et ses œuvres furent traduites en espagnol et en italien.]

GOUDIMEL (Claude), musicien, né à Besançon vers 1520, fut tué à Lyon en 1572, par quelques personnes irritées de ce qu'il avait mis en musique les psaumes de Marot et de Bèze, et paraissait attaché aux nouvelles sectes qui troublaient l'état et répandaient le sang des catholiques.

GOUFFIER (Guillaume), plus connu sous le nom de *l'amiral de Bonnivet*, était fils de Guillaume Gouffier, chambellan de Charles VIII, d'une des plus anciennes familles de Poitou. Après s'être signalé dans diverses occasions, il fut envoyé par François I^{er}, ambassadeur extraordinaire en Angleterre. De retour en France, l'an 1521, il commanda l'armée destinée au recouvrement de la Navarre, et prit Foutarabie. On parlait alors de paix; mais l'amiral ayant persuadé au roi de conserver cette place, monument de sa valeur, fut la cause d'une guerre funeste

à la France et à l'Europe. François I^{er} l'envoya en 1525 commander l'armée en Italie, et il y fit de nouvelles fautes. Il assiégea Milan et le manqua; il se fortifia ensuite dans Biagrasa, et fut forcé de l'abandonner; il se retira vers Turin, et fut blessé dans cette retraite, mémorable par la mort du chevalier Bayard. Boniviet, revenu en France, conseilla à François I^{er} d'aller en personne en Italie. Cette expédition fut fatale à l'état. Le roi donna la bataille de Pavie à sa persuasion. L'amiral fut tué dans cette journée, le 24 février 1525. Brantôme peint avec des couleurs très favorable, la figure, l'esprit et les grâces de Boniviet.

† G O U G E S (Marie-Olympe de), née à Montauban, en 1755, reçut de la nature un esprit facile, une imagination vive et de la beauté. Amenée à Paris à 18 ans, elle y épousa un M. Aubry, qui la laissa bientôt veuve. Elle embrassa avec chaleur les principes de la révolution, et en préconisa les prétendus avantages dans une foule de placards dont elle tapissa les murs de la capitale. Le duc d'Orléans et Mirabeau étaient surtout ses héros favoris. On la vit alors chercher à instituer des clubs de femmes; mais lorsque des nuages sanglants commencèrent à sortir du sein de la convention, son enthousiasme se refroidit. Elle se déclara en faveur de l'infortuné Louis XVI, lors du procès de ce prince elle appela l'horreur publique sur Marat et Robespierre, dans une brochure intitulée: *Les trois urnes, ou Le Salut de la patrie*. Arrêtée aussitôt, elle comparut avec courage devant le tribunal révolutionnaire, et fut envoyée à l'échafaud le 3 no-

vembre 1793. M^{lle} Gouges était alors âgée de 38 ans. Outre divers opuscules sur les événements de la révolution, elle a laissé : 1° *L'Homme généreux*, drame en 5 actes et en prose, 1786; 2° *Le Mariage de Chérubin*, comédie, 1785; 3° *Molière chez Ninon*, ou *Le Siècle des grands hommes*, en prose, en 5 actes, 1787; 4° *L'Esclavage des nègres*, ou *L'Heureux naufrage*, en 3 actes, jouée en 1789; 5° *Les Vivandières*, ou *L'Entrée de Dumouriez à Bruxelles*, en 4 actes, 1792; 6° *Olympe de Gouges, défenseur officieux de Louis Capet, au président de la convention nationale*, 1792, in-8°, etc. Ce dernier ouvrage, qui commença à lui attirer la haine des jacobins, est écrit avec chaleur et éloquence.

† G O U G H (Richard), antiquaire anglais, surnommé le Campden du xviii^e siècle, naquit à Londres en 1735, d'un capitaine de vaisseau, membre du parlement. Il reçut une éducation soignée, et ses talents se développèrent avec tant de rapidité, qu'à l'âge de 12 ans il avait traduit du français en anglais une *Histoire de la Bible*, imprimée en 1747, in-fol., et qui fut bientôt suivie d'une autre *Traduction des Mœurs des Israélites* par l'abbé Fleury. Il fit de fréquents voyages dans les trois royaumes pour la recherche des antiquités. Possesseur d'une grande fortune, il ne l'employa qu'à des œuvres de bienfaisance. Parmi ses ouvrages on distingue : 1° *Anecdotes de la topographie britannique*, 1768, in-4°; 1780, 2 volumes in-4°; 2° *Momuments funèbres de la Grande-Bretagne, appliqués à éclaircir l'histoire des familles, des mœurs,*

des usages et des arts, 1786-96-99, 3 vol. in-fol., avec une introduction. Cet ouvrage établi à jamais la réputation de l'auteur. 3° *Notice d'un superbe missel*, orné de miniatures, fait vers l'an 1429, et qui fut présenté à Henri IV par la duchesse de Bedford, Londres, 1794, in-4°, fig.; 4° *Médailles des Séleucides, rois de Syrie, etc.*, avec des *mémoires historiques sur chaque règne*, 1804, et 24 planches gravées par le célèbre Bartolozzi. Gough se fit remarquer autant par ses talents que par la sagesse de ses principes, et lors de la révolution française, il se prononça hautement contre tous les démagogues de son pays.

GOUJET (Claude - Pierre), chanoine de Saint - Jacques de l'Hôpital, des académies de Marseille, de Rouen, d'Angers et d'Auxerre, naquit à Paris en 1697, d'un tailleur, qui s'opposa en vain à son goût pour l'étude, et mourut dans cette ville en 1767, après avoir été quelque temps de la congrégation de l'Oratoire. Les travaux de cet écrivain laborieux avaient beaucoup affaibli sa vue, et il était presque aveugle lorsque la république des lettres le perdit. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Traité de la vérité de la religion chrétienne*, traduit du latin de Grotius, in-12; 2° *Vies des saints*, en 2 vol. in-4°, qu'on relie en un. Mésengui a eu part à ce livre, qui n'est qu'une compilation, à tous égards très inférieure aux *Vies des saints* traduites de l'anglais par l'abbé Godescard. 3° *Abrégé des vies des saints*, in-12: c'est l'ouvrage précédent réduit en un très gros vol. in-12; 4° *Supplément au Dictionnaire de Moréri*, 1735, 2 vol.

in-fol. L'auteur a corrigé un grand nombre de fautes, mais il lui en est échappé plusieurs. Il a accordé des articles considérables à des hommes assez inconnus, et l'impartialité ne l'a pas guidé dans ses recherches. En 1749, il donna un nouveau *Supplément* in-fol en 2 vol. qui a à peu près les mêmes défauts que le précédent; 5° *Bibliothèque des écrivains ecclésiastiques*, en 3 vol. in-8°, pour servir de suite à celle de Dupin. Cette continuation n'a pas réussi. Les analyses de la plupart des écrits dont il parle, sont trop diffusés. Un inconvénient encore plus grand est de donner d'amples extraits des livres de morale qui sont entre les mains de tout le monde. Il s'y montre constamment grand admirateur des disciples de l'évêque d'Ypres. Le style est d'ailleurs un peu négligé et trop verbeux. 6° *Discours sur le renouvellement des études depuis le xiv^e siècle*. On le trouve dans la continuation de l'*Histoire ecclésiastique*, par le P. Fabre, que l'auteur avait beaucoup aidé, et dont il partageait les sentiments à l'égard de la constitution *Unigenitus*. 7° *De l'état des sciences en France, depuis la mort de Charlemagne jusqu'à celle du roi Robert*, 1737, in-12. Cette dissertation remporta le prix à l'académie des belles-lettres. Sans ses liaisons trop connues avec les disciples de Jansénius, l'abbé Goujet aurait été associé à cette compagnie; c'est au moins ce qu'il dit dans une de ses *Lettres*, où l'on peut voir que l'égoïsme n'est point toujours incompatible avec une morale sévère. « Sans sollicitation de ma part et sans m'en » prévenir, elle députa, après

» la mort de l'abbé de Vertot ,
 » six de ses membres , pour de-
 » mander la permission de m'é-
 » lire à la place du défunt. Le car-
 » dinal de Fleury se jeta sur mes
 » sentiments , qui n'ont jamais
 » été cependant autres que ceux
 » de l'Eglise ». 8° *Bibliothèque*
française, ou Histoire de la lit-
térature française , 1740 et an-
 nées suivantes , 18 vol. in-12.
 Les 8 premiers ont été réimprimés avec des corrections et des changements , et l'on trouve dans les suivants des additions pour les volumes qui avaient déjà paru. C'est l'ouvrage le plus célèbre de l'abbé Goujet ; mais il le serait bien davantage , si , sans nous donner la liste de tant de vieux auteurs et de tant de mauvais ouvrages , il avait commencé aux beaux jours du Parnasse français ; s'il avait marqué les révolutions du goût et du génie , et tracé avec un pinceau vrai , brillant et ferme , le caractère des hommes de lettres les plus distingués. En suivant ce plan , il aurait épargné beaucoup d'ennui au lecteur , et beaucoup de peine à l'auteur. Son ouvrage serait fini , au lieu qu'il a donné 18 volumes sans pouvoir achever seulement la partie des belles-lettres. 9° Une nouvelle *Edition* du Dictionnaire de Richelet , en 3 vol. in-fol. , 1756 , avec un grand nombre d'additions et de corrections : vers le même temps , il en donna un *Abrégé* , en 1 vol. in-8°. 10° *L'Histoire du Collège royal de France* , in-4° , et en 3 vol. in-12 ; ouvrage plein de recherches curieuses ; 11° *Histoire du pontificat de Paul V* , en 2 vol. in-12 , 1766. C'est son dernier ouvrage. L'auteur n'y rend pas aux jésuites le tribut de reconnaissance

qu'ils semblaient pouvoir attendre d'un homme élevé par eux. 12° Un grand nombre de *Vies* particulières , de Nicole , de Duguet , etc. , etc. , etc. 13° Il fournit plus de deux mille *corrections* ou *additions* pour le Dictionnaire de Moréri , de 1732 , la plupart relatives à la secte dont il plaidait les intérêts ; ce qui a changé ce volumineux Dictionnaire , que l'impartialité du premier auteur avait rendu d'un usage général , en un ouvrage de parti , et un répertoire de convulsionnaires. Dans la même vue , il a fourni plusieurs *Dissertations* au P. Desmolets , pour la continuation des *Mémoires* de littérature , et un grand nombre d'*articles* au P. Nicéron , auteur des *Mémoires* des hommes illustres. [On peut consulter sur cet écrivain l'*Essai* sur la mort de l'abbé Goujet , par Dagues de Clairfontaine , à la suite de la *Vie* de Nicole , édition de 1767.]

GOUJON (Jean) , sculpteur et architecte , né à Paris dans le xvi^e siècle , vécut sous François I^{er} et Henri II , et retraça par ses ouvrages les beautés simples et sublimes de l'antiquité. Un auteur moderne le nomme , avec raison , *le Corrège de la sculpture*. Goujon , ainsi que ce peintre , a quelquefois péché contre la correction ; mais il a toujours consulté les grâces. Personne n'a été au-dessus de lui pour les figures de demi-relief. Rien n'est plus beau en ce genre , que sa *Fontaine des Saints-Innocents* , sur la place de ce nom , à Paris. Un ouvrage non moins curieux , est une *Tribune* , soutenue par des cariatides gigantesques , qui est au Louvre , dans la salle des Cent-Suisses. Sarrazin , célèbre

sculpteur, n'a cru pouvoir mieux faire que d'imiter ces figures, d'un goût exquis et d'un dessin admirable; Perrault les a fait graver par Sébastien Le Clerc, dans sa traduction de Vitruve. Goujon a travaillé au dessin des *façades* du Vieux-Louvre, construites sous Henri II, remarquables par le bel accord qui règne entre la sculpture et l'architecture. [Il décora le château d'Anet, et sculpta le beau groupe de marbre blanc qui représente *Diane et ses chiens allant à la chasse*. Il fut tué d'un coup d'arquebuse, le jour de la Saint-Barthélemi (1572), tandis qu'il travaillait sur un échafaud aux décorations du Vieux-Louvre. On attribue sa mort à un rival, jaloux de son talent.]

† GOUJON (J.-N.-C.-R.), né à Bourg-en-Bresse, en 1766, adopta avec chaleur les principes de la révolution. Nommé, en 1793, administrateur du département de Seine-et-Oise, il fut bientôt après admis à la convention, en qualité de député suppléant. Il fut membre de la commission appelée des subsistances. Envoyé à l'armée de la Moselle, il revint au moment où Robespierre venait de tomber avec tout son parti. On poursuivait alors les membres de l'ancien comité de salut public, et on dévoilait tous leurs crimes. Goujon eut la maladresse d'agir en sens contraire des autres révolutionnaires; il prit avec chaleur la défense des accusés, et voulut justifier la mémoire du farouche Marat; il parlait sans cesse en faveur de ceux qu'il appelait patriotes, mais qu'on ne connaissait plus alors que sous le nom de *terroristes*; enfin, il fut le seul qui s'opposa au rappel

des députés, et resta du parti de la Gironde, qui avait été proscrit par les Montagnards. A cette époque (1795), Paris manquait de pain; les terroristes crurent que cette détresse leur faciliterait les moyens d'organiser une insurrection. En effet, la populace des faubourgs s'armait, et Goujon à la tête, marcha contre la convention, avec des piques et des canons. Mais les bourgeois s'étant armés, les jacobins furent vaincus et leurs chefs proscrits; le 20 mai 1795. Goujon, qui était de ce nombre, fut transféré au château du Taureau; mais ramené bientôt à Paris, où on le livra à une commission militaire qui le condamna à mort. Il se défendit avec beaucoup de présence d'esprit, et lorsqu'il eut entendu sa sentence, il déposa sur le bureau, avec assez de calme, son portrait, priant qu'il fût remis à sa femme. En descendant l'escalier, il se frappa de plusieurs coups de poignard, et expira quelques moments après. Il avait composé dans sa prison un *Hymne* de mort, qui fut mis en musique par Laïs, acteur de l'Opéra. Tissot, fils aîné, a réuni les autres ouvrages de Goujon, tels que: *Discours sur l'influence de la morale des gouvernements; sur celle des peuples; Damon et Pithias, ou les Vertus de la liberté*, drame en trois actes et en prose; sa *Défense*, etc. Ces différents écrits sont insérés dans les *Souvenirs de la journée du 1^{er} prairial an 3* (1795), Paris, an 8 (1800).

GOULART (Simou), né à Senlis en 1543, et mort à Genève en 1628, fut d'abord avocat, et embrassa ensuite le ministère évangélique. Il blâmait la ma-

nie qu'avaient les protestants de son temps de multiplier les confessions de foi, « comme si celle » qui se trouve dans le symbole » des apôtres n'était pas suffisante, quoiqu'elle ait paru » telle aux trois premiers siècles » de l'Église. » Il ne songeait pas que lorsqu'on se détache une fois du corps de l'Église, on est dans le cas de changer toujours de croyance, et par là dans le cas d'articuler tous les jours ce que l'on croit. Il n'avait commencé à apprendre les langues anciennes qu'à l'âge de 28 ans, ce qui ne l'empêcha pas d'écrire assez bien en latin. On a de lui plusieurs ouvrages de belles-lettres, d'histoire et de controverse. Les plus connus sont : 1° une *Traduction* de Sénèque assez plate ; 2° *Petits mémoires de la ligue*, 1602, 6 vol. in-8°, assez curieux. On les a réimprimés à Paris en 1758, 6 vol. in-4°, avec des notes et des pièces originales. La plupart sont intéressantes ; mais quelques-unes n'apprennent presque rien. 3° *Recueil d'histoires mémorables de notre temps* ; 4° *Traduction* du livre *De lapsis* de saint Cyprien ; 5° divers *Traité de morale* ; 6° des *Additions* et des *changements considérables* au Catalogue des témoins de la vérité de Francowitz. — Son fils, Simon GOULART, ministre à Amsterdam, est auteur d'un *Traité de la Providence*, 1627, in-12. Il perdit sa place de ministre pour n'avoir pas adopté les sentiments des gomaristes.

GOULDMAN (François), habile grammairien anglais du xvii^e siècle, est connu par un *Dictionnaire latin-anglais, et anglais-latin*. La 3^e édition, augmentée par Robertson, in-4°, 1674, est estimée.

† GOULIN (Jean), médecin, né à Reims le 10 février 1728, perdit son père fort jeune et se trouva dans l'indigence. Forcé de se placer en qualité de répétiteur chez un maître de peusion, il résolut d'embrasser une profession plus lucrative, et celle de la médecine fixa son choix. Reçu docteur, il ne se vit guère plus heureux ; il accepta en 1756, pour sortir de la misère, une éducation qu'on lui avait procurée, et il fut associé à la révision d'un ouvrage important. Le bénéfice qu'il en retira le remit un moment dans une certaine aisance : mais, poursuivi par le malheur, il fut obligé de vendre sa bibliothèque, composée de 3,600 vol, pour s'assurer une pension viagère de 600 francs. A l'âge de 68 ans, et dans la plus profonde misère, il entra sur sa demande au dépôt littéraire de la rue Saint-Antoine ; enfin, une espèce de fortune, suivant ses propres expressions, vint le trouver. Il fut nommé, en 1795, professeur de l'histoire de la médecine dans l'école de Paris. Mais il ne jouit pas long-temps de cette place. Il n'avait donné que trois cours, lorsque la mort l'enleva, le 28 juin 1796. Parmi les ouvrages qu'il a laissés, nous citerons : 1° *Annales typographiques pendant les années* 1760, 1761, 1762, avec Roux et Darcet ; 2° *Table et Dictionnaire de matière médicale*, 1770 à 1773 ; 3° *Abrégé du Dictionnaire de l'académie française*, 1771, 2 vol. in-8° ; 4° *Mémoires littéraires, critiques, philologiques, biographiques et bibliographiques, pour servir à l'histoire ancienne et moderne de la médecine*, 1775 et 1776, 2 vol. in-4° ; 5° *Etat de la médecine*,

chirurgie et pharmacie en Europe, et principalement en France, pour l'année 1777, de concert avec Horne et de la Servolle, etc. Goulou a laissé des manuscrits très intéressants, contenant des extraits grecs, latins, arabes, etc. Il était aussi instruit que laborieux.

GOULU (Dom Jean), naquit à Paris en 1576, de Nicolas Goulou, professeur royal. Il embrassa la profession d'avocat; mais ayant manqué de mémoire en plaidant sa première cause, il quitta le barreau pour le cloître. Il entra dans l'ordre des feuillants à l'âge de 28 ans, et s'étant fait connaître par ses écrits, il s'éleva aux premières charges de son ordre, et en devint général. L'enthousiasme pour Balzac était alors à son plus haut point. Goulou crut devoir examiner le titre de sa réputation, et publia en 1627, 2 volumes de *Lettres de Philarque à Ariste*, où il emploie quelquefois le ton de la politesse reçue assez généralement dans ce temps là, mais qui n'honore pas la raison. Le public se déclara pour lui dans ce différend, et les *Lettres de Philarque* lui attirèrent une foule de louanges. On ne l'appelait que *gouffre d'érudition*, *Hercule gaulois*, *destructeur du tyran de l'éloquence*, *héros véritable et seul digne des lauriers arrachés à l'usurpateur*. Le prieur Ogier et la Motte-Aignon furent presque les seuls qui écrivirent contre lui, et qui renchérirent sur les injures qu'il avait dites à Balzac. Ils le peignirent comme « un ivrogne, » buvant nuit et jour dans un verre plus grand que la coupe de Nestor, et comme un gourmand qui faisait très bonne chère en gras, quoiqu'il eût le

» teint assez frais pour ne pas » pouvoir se dispenser du mai- » gre. » Personnalités odieuses, aussi peu propres à décider un différend qu'à donner une idée avantageuse de ceux qui emploient de telles armes. Cette querelle aurait été poussée plus loin; mais elle fut terminée par la mort de Goulou, arrivée en 1629. On a lui : 1° *Vindiciæ theologicæ ibero-politicæ*, 1628, in-8°, en faveur des droits de la monarchie; 2° la *Vie de saint François de Sales*, 1624, in-4°. Marsollier en a donné une meilleure. 3° Des *Traductions* qu'on ne lit plus; 4° des livres de *Controverse*; 5° des *Épigrammes* et des *Vers latins*, parmi lesquels on cite une pièce au sujet de l'érection de la statue de Henri IV sur le Pont Neuf. Voyez BALZAC.

† GOUPIL DE PREFELN (N.), était avant la révolution juge au bailliage d'Alençon, où il était né en 1730. Député en 1789 aux états-généraux, il s'y fit remarquer par une vivacité et une énergie qui n'étaient plus de son âge. Cependant, quoiqu'il s'attachât tour-à-tour à différents partis, il n'était pas du nombre de ceux qui voulaient introduire un changement. Le 3 septembre 1789, il vota pour qu'on accordât au roi un veto absolu. Lorsque les rassemblements du Palais-Royal prirent un aspect dangereux, Goupil, dans une assemblée où l'on délibérait sur les moyens d'arrêter le désordre, demanda avec force qu'on prit contre les factieux les mesures les plus sévères; et indiquant Mirabeau comme leur chef, il s'écria: « Vous délibérez, et Catilina est » aux portes de Rome; il menace » le sénat. » Goupil fut pendant la session membre de plusieurs

comités et président de celui des recherches, d'après lequel on institua ceux appelés de salut public, de sûreté général, et qui inondèrent la France de sang. Il vota pour la suppression de la noblesse, la constitution civile du clergé; et, après le voyage du roi à Varennes, il demanda que les gardes fussent licenciés, tandis que, par une de ces contradictions qui lui étaient ordinaires, il insista avec courage pour que la personne du monarque fût inviolable et sacrée. Après le règne de la convention, il fit partie du conseil des cinq-cents, et après avoir fait placer dans la salle le buste de Montesquieu, il fit décréter, le 6 mai 1796, le séquestre des biens des pères et mères des émigrés. « Cette loi est dure, dit-il, mais indispensable ; » d'autant mieux que Fabius, augure romain, nous apprend que ce qui se fait pour le salut de la république, se fait tous jours sous de bons auspices. » Il attaqua ensuite le triumvirat du directoire, qui le fit arrêter le 18 fructidor et mettre sur la liste des émigrés. Mais il en fut rayé bientôt après; et rendu à la liberté, il rentra dans l'assemblée. En 1800, il fut nommé juge au tribunal de cassation, et mourut à Paris le 13 février 1801.

† GOURCY (N. de), vicaire-général de Bordeaux, vivait vers le milieu du XVIII^e siècle, et s'est fait une réputation par deux de ses ouvrages couronnés à l'académie des inscriptions et belles-lettres, ainsi que par d'autres ouvrages composés pour la défense de la religion. Il fut nu des ecclésiastiques auxquels l'assemblée du clergé de 1775 décerna des éloges et des encouragements, à cause de leur zèle; il était de l'a-

cadémie de Nancy. On a de lui : 1^o *Eloge de René Descartes*, 1765, in-8°; il avait été composé pour le prix de l'académie française. Thomas, l'un de ceux qui concouraient, le remporta; mais l'académie mentionna honorablement celui de l'abbé de Gourcy, et le fit imprimer. 2^o *Histoire philosophique et politique de la doctrine et des lois de Lycurgue*, Nancy, 1768, in-8°; 3^o *Quel fut l'état des personnes en France sous la première et la deuxième race de nos rois*, 1769, in-12; 2^e édition, 1779, in-12. Ce sont ces deux derniers ouvrages qui furent couronnés par l'académie des inscriptions. 4^o *Rousseau (J.-B.) vengé, ou Observations sur la critique qu'en a faite M. de Laharpe, et en général sur les critiques qu'on fait des grands écrivains*, Paris, 1772, in-12; 5^o *Essai sur le bonheur*, 1777, in-12; 6^o *L'Apologétique et les prescriptions de Tertullien*, nouvelle édition avec la traduction et des remarques, 1780, in-12. Cette traduction est estimée; 7^o *Suite des anciens apologistes de la religion chrétienne, traduits et analysés*; ouvrage demandé par l'assemblée du clergé, 2 vol. in-8°; 8^o *Des droits et des devoirs des citoyens dans les circonstances présentes, avec un jugement impartial sur l'ouvrage de Mably*. Tous ces ouvrages prouvent dans l'auteur de l'instruction, un jugement sain, de l'attachement aux bons principes, et du zèle pour leur maintien. Les biographes ne disent point quand mourut l'abbé de Gourcy.

GOURDAN (Simon), né à Paris, en 1646, entra dans l'abbaye de Saint-Victor en 1661, et y mena une vie édifiante. Aspirant à une vie plus parfaite, il

voulut entrer à la Trappe, mais l'abbé de Raucé lui conseilla de continuer ses exercices de piété dans la maison où il avait fait profession. Le P. Gourdan vécut en solitaire et en saint dans l'abbaye de Saint-Victor, et y mourut en 1729, laissant : 1^o des *Proses* et des *Hymnes*, qu'on chante dans différentes églises de la capitale et des provinces; 2^o des *Ouvrages de piété*, pleins de lumière et d'onction; 3^o une *Histoire* manuscrite des hommes illustres de Saint-Victor, en plusieurs volumes in-fol.; 4^o *Le sacrifice perpétuel de foi et d'amour au Saint-Sacrement de l'autel*, Paris, 1714, 1 vol. in-12, reproduit avec beaucoup de soin par l'abbé Viguier, Paris, 1815, in-12. On a publié, en 1756, à Paris, in-12, la *Vie* de ce pieux et savant religieux. Cet ouvrage édifiant est suivi de plusieurs *Lettres* qui roulent principalement sur la constitution *Unigenitus*, pour laquelle il était très zélé, ne croyant pas qu'on pût rejeter une seule décision doctrinale de l'Église universelle sans ébranler tout l'édifice de la foi chrétienne.

GOURDON DE GENOUILLAC (Galiotte de), ou la mère de Sainte-Anne, réformatrice de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem en France, était prieure du monastère de Beaulieu. Elle naquit en 1589, d'une famille noble et considérable du Quercy, et mourut l'an 1618, en odeur de sainteté. Les religieuses de cet ordre avaient autrefois la robe rouge et le voile blanc; mais après la prise de Rhodes par Soliman II, en 1522, elles prirent l'habit et le voile noir, pour marquer leur deuil.

GOURGUES (Dominique de),

gentilhomme huguenot, natif de Mont-de-Marsan, en Gascogne, voulant se venger des Espagnols qui avaient détruit une colonie de Français huguenots, établie sur les côtes de la Floride, dont l'Espagne était en possession, équipa trois vaisseaux à ses dépens, et mit à la voile en 1567. Il alla descendre à la Floride, enleva trois forts, et fit pendre à des arbres tous les Espagnols qui y étaient, pour venger ses compatriotes que les premiers avaient assassinés. De retour en France, il fut bien reçu par ses concitoyens, qui ne virent en lui qu'un homme plein de courage, qui venait de venger un affront fait à sa nation; mais la cour, qui craignait alors l'Espagne, eut l'air de désapprouver cette expédition. Le roi lui fit défendre de paraître devant lui. La reine Élisabeth le demanda dans la suite pour commander la flotte anglaise. Il mourut à Tours, en 1593, en allant prendre le commandement de cette flotte. [*Le Voyage du capitaine de Gourgues* a été imprimé à la suite de celui du capitaine Laudannière.]

† GOURJU (Pierre), né en 1762 à Morestel, en Dauphiné, fut admis à l'âge de 17 ans à l'Oratoire. Après avoir été préfet des classes à Lyon, il alla professer à Effiat, en Auvergne, et dans d'autres maisons. Revenu à Lyon, il y enseigna la philosophie et la physique jusqu'à la suppression des congrégations enseignantes. Pendant les orages de la révolution, le père Gourju fut obligé de se cacher. Lorsque ces temps malheureux furent passés, il reparut à Lyon, où il donnait chez lui des leçons de mathématiques, de littérature

et de philosophie. A la fondation de l'université impériale, il fut créé professeur de philosophie, et doyen de la faculté des lettres de l'académie de Lyon. Le père Gourju mourut à Lyon, le 5 avril 1814. Il était alors âgé de 52 ans. Il a laissé : *La Philosophie du dix-huitième siècle dévoilée par elle-même*, ouvrage adressé aux pères de famille et aux instituteurs chrétiens, et suivi d'*Observations* sur les notes dont Voltaire et Condorcet ont accompagné les pensées de Pascal, Lyon, 1816, in-8°. Cet écrit, dirigé contre l'impie, fait honneur au zèle et au talent de son auteur.

GOURLIN (Pierre-Étienne), né à Paris, en 1695, embrassa l'état ecclésiastique, et fut ordonné prêtre en 1721. Il s'acquit une certaine célébrité par sa vive opposition aux décrets dogmatiques de l'Eglise. Interdit par son archevêque, M. de Vintimille, il vécut caché, ne s'occupant qu'à écrire en faveur du parti qu'il avait embrassé, et mourut le 15 avril 1775, à Paris. Le curé de sa paroisse lui refusa les derniers sacrements; mais par ordre du parlement et des hussiers exécuteurs, il fut administré. On connaît de lui : 1° *Instruction sur la justice chrétienne*, in-12; 2° *Mandement et instruction pastorale de M. Fitz-James, évêque de Soissons, contre le P. Berruyer*, 1760, 7 vol. in-12; 3° *Institution et instruction chrétienne*, dédiée à la reine de Naples, connue sous le titre de *Catéchisme de Naples*, 1783, 3 vol. in-12. C'est une des marottes favorites de la secte jansénienne, pour répandre ses erreurs dans l'enseignement public, surtout dans celui de la

jeunesse. (*Voy. le Journ. hist. et litt.*, 1^{er} janv. 1789, p. 66.) 4° Plusieurs *Écrits* polémiques contre la bulle *Unigenitus*; 5° quelques *Écrits* contre l'abbé de Prades. Il y a des gens qui, à la honte de l'esprit humain, combattent la vérité et l'erreur, l'impiété et la foi, avec une ardeur égale.

GOURNAI (Marie Le Jars de), d'une famille distinguée, naquit à Paris, en 1566. C'est dans cette ville qu'elle connut Montaigne. Elle avait pour lui une admiration qui tenait du fanatisme. Cet écrivain, un des plus vains égoïstes que la philosophie ait produits, flatté de ses éloges, la nomma sa *fille d'alliance*, et la fit héritière de ses écrits. Les langues savantes lui étaient, dit-on, familières; mais ce qu'il y a d'absolument certain, c'est qu'elle écrivait bien faiblement dans la sienne. Son style, chargé de vieux mots, n'est plus supportable à présent. Lorsque l'académie française voulut réformer la langue, mademoiselle de Gournai parla beaucoup contre cette entreprise, et l'on ne peut disconvenir qu'elle n'eût raison: car, si on pouvait rendre les langues vivantes invariables et incorruptibles, comme les langues mortes, cesserait un grand présent fait aux sciences et aux lettres. Son caractère impétueux se fait sentir par deux *Satires*, où elle se livre à tout le cours de sa mauvaise humeur. Défaut impardonnable à une femme, et plus encore à celles qui affichent la philosophie, et qui sont particulièrement dans le cas d'avoir besoin d'indulgence. (*Voyez LA FAYETTE, SUZE, etc.*). Elle mourut à Paris, en 1645, à 78 ans. Ses ouvrages furent recueil-

lis en 2 vol. in-4°, 1635 et 1641, sous le titre d'*Avis ou présents de mademoiselle de Gournai*. On a encore d'elle une *Édition des Essais de Montaigne*, 1635, en 3 vol. [Elle contient le *Promenoir de M. de Montaigne*, à la suite duquel on trouve une Traduction en vers du 2^e livre de l'*Énéide*, et un *Mélange de vers*.]

GOURLVILLE (Jean-Hérauld , sieur de), naquit à La Rochefoucauld le 11 juillet 1625. Le fameux duc de ce nom lui ayant reconnu de l'esprit, le prit pour son valet de chambre, et en fit bientôt son ami et son confident. Pendant la guerre de la *Fronde* il lui fut très utile, ainsi qu'au prince de Condé, dont il négocia le raccommodement avec la cour. Le cardinal Mazarin l'envoya ensuite, et pour le même objet auprès du prince de Conti, qui était maître de Bordeaux. En 1684, il fut nommé intendant des vivres à l'armée de Catalogne. A son retour à Paris, le cardinal le croyant un émissaire du prince de Conti, le fit mettre à la Bastille; mais il reconvra bientôt sa liberté. Fouquet lui fit obtenir la recette générale des tailles en Guienne, emploi qui lui procura une fortune de 1,500,000 livres. Enveloppé dans la disgrâce de cet illustre infortuné, il passa dans les pays étrangers, et visita l'Angleterre, la Hollande et les Pays-Bas. Louis XIV l'y employa en plusieurs négociations qui réussirent. Il mourut en 1705. On prétend que c'est pour lui que Boileau fit cette épigramme :

Ci-gît, justement regretté,
Un savant homme sans science,
Un gentilhomme sans naissance,
Un très bon homme sans bonté.

Les commentateurs de cette épigramme disent que Gourville était tel que le satirique le représente :

parlant bien, quoiqu'il ne sût pas grand'chose; ayant un caractère et des manières, quoique d'une naissance obscure; et caressant tout le monde, sans aimer personne. On a de lui des *Mémoires* depuis 1642 jusqu'en 1678, publiés par mademoiselle de la Bussière, Paris, 1724, en 2 vol. in-12, 1730 et 1782. Ils sont écrits d'un style animé, naturel, mais négligé et peu correct.

GOUSSENCOURT (Matthieu), né à Paris, en 1583, se fit célestin en 1606, se livra à l'étude de l'histoire, et mourut dans le monastère de son ordre à Paris, en 1660. Il a donné au public, *Martyrologe des chevaliers de Malte*, Paris, 1643, 2 vol. in-fol., réimprimé en 1654.

GOUSSET (Jacques), théologien de la religion prétendue réformée, né à Blois en 1635, d'une bonne famille, fut fait ministre à Poitiers en 1662, et en sortit à la révocation de l'édit de Nantes. Il mourut en 1704, âgé de 69 ans, professeur en grec et en théologie à Groningue. Ses ouvrages sont : 1^o *Commentarii linguæ hebraicæ* : c'est un bon dictionnaire hébreu; la meilleure édition est celle de Leipsick en 1743, in-4°; 2^o une *Réfutation en latin du Chisouck-Emaunach*, ou Bouclier de la foi, du rabbin Isaac, Amsterdam, 1712, in-4°. Cette production est très faible. 3^o *Considérations théologiques et critiques contre le projet d'une nouvelle version*, 1698, in-12. Ce livre est contre le *Projet de Charles le Cène*. (Voy. CÈNE.) 4^o *Causarum primæ et secundarum realis operatio*, Lewarde, 1716, in-4°.

GOUTHERES (Jacques), avocat au parlement de Paris, né à Chaumont en Bassigny,

mort l'an 1638, cultiva le droit et les belles-lettres avec un succès égal. Les amateurs de l'antiquité lui sont redevables de plusieurs écrits : 1° *De vetere jure pontificio urbis Romæ*, in-4°, 1612 ; ouvrage qui lui mérita le titre de citoyen romain pour lui et pour sa postérité ; 2° *De officiis domus Augustæ publicæ et privatæ*, in-4°, Paris, 1628, et in-8°, Leipsick, 1672. Cette matière y est traitée avec beaucoup de savoir. 3° *De jure Manium*, Leipsick, 1671, in-8° ; 4° deux petits *Traité*s, l'un *De orbitate toleranda*, et l'autre, *Laus cæcitat*is, etc. Gouthières faisait aussi des vers latins, et les faisait bien. Il y a du feu et de l'expression dans sa pièce intitulée *Rupella capta*, Paris, 1628, in-4°. L'auteur l'adressa au cardinal de Richelieu.

GOUTHOEVEN (Gauthier van), né à Dordrecht en 1577, a donné les *Chroniques de Hollande.... ornées de généalogies et de descriptions des villes*, etc. commençant à l'an 449, et finissant à l'an 1620, en flamand. Ou en a donné plusieurs éditions ; la dernière est de La Haye, 1636, in-fol. Ce livre, plein de recherches et de choses intéressantes, est estimé. Gouthieven est mort à Dordrecht vers l'an 1628.

† GOUTTES (Jean-Louis), évêque constitutionnel, né à Tulle en 1740. Il servit plusieurs années dans les dragons, et embrassa ensuite l'état ecclésiastique. Il était curé d'Argilliers dans le diocèse de Béziers, lors de la convocation des états-généraux en 1789. Député à cette assemblée, il se rangea du parti de la révolution, et chercha à se captiver les faveurs populaires par ses projets de réforme et d'économie. Il déclama contre les richesses de l'Eglise, et opina

pour que les biens du clergé fussent remis à la disposition de la nation, demandant néanmoins que les curés fussent dotés en fonds de terre, ce qu'il ne put obtenir. Il se déclara pour l'établissement du papier-monnaie et appuya en général toutes les innovations. Il vota la constitution civile du clergé, et il fut élu évêque constitutionnel du département de Saône-et-Loire. Mais le sacrifice qu'il avait fait à la cause révolutionnaire ne put le sauver. Dénoncé comme royaliste et comme fanatique, il fut arrêté et transféré à la conciergerie de Paris ; et, après avoir été exposé pendant long-temps dans cette prison à toutes les horreurs de l'indigence, il fut traduit devant le tribunal révolutionnaire, qui le condamna à mort le 26 mars 1794. Il a laissé quelques écrits : 1° *Exposé de la constitution civile du clergé par les évêques députés à l'Assemblée nationale*, 1790, in-8°. Gouttes fut le rédacteur principal de cette pièce (1). 2° *Discours sur la vente des biens du clergé*, prononcé le 12 avril 1790, in-8° ; 3° *Discours sur l'établissement d'un papier-monnaie*, prononcé le 15 avril 1790, in-8° ; 4° *Théorie de l'intérêt de l'argent, tirée des principes du droit naturel, de la théologie et de la politique, contre l'abus de l'imputation d'usure*, 1780, in-12, 1782, même format. Ce sont les principes établis par Turgot dans un Mémoire présenté au conseil d'état. Le curé

(1) Il ne faut pas le confondre avec l'Exposition des principes sur la constitution du clergé, par les députés à l'Assemblée nationale, M. de Boigelin, archevêque de Tours, fut chargé de rédiger cette déclaration, au nom de la même partie du clergé de cette assemblée. Ce document précieux vient d'être reproduit dans le 27^e volume de la nouvelle édition du Dictionnaire des sciences ecclésiastiques, qui vient d'être donné par M. Mauguin-Horad.

Gouttes fut même aidé à ce qu'il paraît, par ce juriconsulte.

GOUEST DE MAUBERT (Jean-Henri), né à Rouen en 1721, est autant connu par ses aventures que par ses ouvrages. On le vit successivement capucin, apostat, secrétaire du roi de Pologne Auguste III, puis rentrer dans son ordre, en sortir ensuite pour parcourir un nouveau cercle de bizarreries et de singularités, et finir par mourir protestant à Altona, en 1767. On a de lui divers écrits marqués au coin d'un génie singulier, qui semblait avoir approfondi tous les détours de la politique, qui observait avec finesse, mais qui écrivait avec plus de vivacité et de force que de pureté et de précision. Les principaux sont : 1° *Le Testament politique du cardinal Alberoni*, in-12, où il y a bien des idées sur des abus tant vrais que prétendus qui régnaient en Espagne: Maubert était un juge peu sûr dans ce genre; 2° *Testament politique de Walpole*, qui ne vaut pas celui d'Alberoni; 3° *Histoire politique du Siècle*, in-4°, 2 vol., 1757; livre qui eut du succès, mais dont l'auteur ne publi. que les deux premiers vol.; 4° diverses brochures: *L'Illustre pay-san*, *L'Ami de la fortune*, *Ephraïm justifié*, etc.; 5° un *Mercuré historique*.

GOUYE (Thomas) jésuite, né à Dieppe en 1650, habile dans les mathématiques, et savant astronome, fut reçu de l'académie des sciences en 1699. Cette compagnie faisait beaucoup de cas de ses lumières. Il mourut à Paris dans la maison professe des jésuites, en 1725, à 75 ans. Son principal ouvrage est intitulé : *Observations physiques et mathématiques, pour servir à la perfec-*

tion de l'astronomie et de la géographie; envoyées de Siam à l'académie dessciences de Paris, par les pères jésuites, missionnaires, avec des réflexions et des notes pleines d'érudition, Paris, 1688, in-8°, et 1692 in-4° [Il possédait les langues savantes et cinq langues modernes.] Il ne faut pas le confondre avec son parent GOUYE de Longuemare, né en 1715, mort en 1763, greffier au bailliage de Versailles, dont nous avons : 1° *Dissertations sur la chronologie des rois mérovingiens, depuis la mort de Dagobert I^{er}*, Paris, 1748, 1756, in-12; 2° *Dissertations sur des points de l'histoire des enfants de Clovis I^{er}*, 1744, in-12; 3°..... *sur l'état du Soissonnais sous les enfants de Clotaire I^{er}*, 1745, in-12; 4°... *sur l'ancienno histoire de France*, 1756, in-12.

GOUZ (François de la Boullaye Le), né d'une famille noble en 1610 à Baugé en Anjou, parcourut une partie du monde. De retour de son premier voyage, il parut si défiguré, que sa mère même ne voulut pas le reconnaître. Il fut obligé d'intenter un procès pour avoir son droit d'ainesse. Quelques années après, il fut envoyé en qualité d'ambassadeur, auprès du grand-seigneur et du grand-mogol; mais il mourut en Perse d'une fièvre chaude durant ce voyage, vers l'an 1669. On a de lui la *Relation de ses voyages*, jusqu'en 1650, in-4°, qu'il publia en 1653; réimprimée en 1657, même format. Cette édition est préférable, quant à la correction. Il y a des choses curieuses, et quelques-unes de fausses. Le style en est d'ailleurs très incorrect.

GOVEA ou plutôt GOUVEA (Jacques), de Goveanus, de Béja

dans le Portugal, fut principal du collège de Sainte-Barbe à Paris. Il y éleva trois de ses neveux, qui se rendirent illustres par leur savoir. — **Martial DE GOUVEA**, l'aîné des trois frères, devint bon poète latin, et publia à Paris, une *Grammaire* de cette langue. — **Antoine DE GOUVEA**, le plus jeune des trois, fut aussi le plus illustre. (*Voy. son article qui suit.*) — **André DE GOUVEA**, le second, fut nommé principal du collège de Sainte-Barbe à la place de son oncle. Son mérite le fit appeler à Bordeaux, pour exercer un pareil emploi dans le collège de Guienne. Il y alla en 1534, et y demeura jusqu'en 1547, que Jean III, roi de Portugal, le rappela dans ses états, pour l'établissement d'un collège à Coïmbre, semblable à celui de Guienne. Govea mena avec lui en Portugal, Buchanan, Grouchi, Guérante, Vinet, Fabrice, La Coste, Tevius et Mendez. Tous ces savants étaient très capables d'instruire la jeunesse. (Buchanan n'avait pas encore fait connaître son penchant pour les nouvelles erreurs.) Il mourut à Coïmbre en 1548, âgé de 50 ans. Il ne fit rien imprimer; mais ses talents pour l'éducation lui firent un nom célèbre.

GOVEA ou **GOUVEA**, de la même famille que les précédents (Antoine de), fils d'un gentilhomme portugais, fit ses études à Paris sous la direction de son oncle Jacques Govea, principal du collège de Sainte-Barbe. Il professa avec succès la jurisprudence à Toulouse, à Valence, à Avignon, à Cahors, à Grenoble, et enfin à Turin, où Philibert, duc de Savoie, l'avait appelé. Il y mourut en 1565, à 60 ans, conseiller de ce prince, avec la réputation

d'un des plus habiles jurisconsultes et des plus savants littérateurs de son siècle. Ses *Ouvrages de droit* ont été recueillis par lui-même en 1 vol. in-fol., 1562, à Lyon. Ses écrits de belles-lettres sont : 1° deux lettres d'*Epigrammes latines*, Lyon, 1539; 2° des *Editions* de Virgile et de Tércence, corrigées sur d'anciens manuscrits, et enrichies de notes; 3° un *Commentaire sur les Topica* de Cicéron, Paris, 1545, in-8°, réimprimé en 1554 avec les *Commentaires* de Boëtius, Visorius, etc. L'abbé d'Olivet en parle avec éloge dans sa préface de la belle édition des *Oeuvres* de ce père de l'éloquence romaine. 4° *Variarum lectionum libri duo*, in-fol., Cologne, 1575. Tous les ouvrages publiés par Govea ont été imprimés en deux vol. in-fol. Rotterdam, 1766. Il laissa un fils (Mainfroi) qui se distingua dans les belles-lettres et dans l'un et dans l'autre droit, et qui a écrit quelques ouvrages. Il mourut en 1613, conseiller-d'état à la cour de Turin.

GOWER (Le chevalier John), né en 1320, et mort aveugle à Londres en 1402, exerçait les fonctions de jurisconsulte à Londres. Il était le contemporain et l'ami de Chaucer, le père de la poésie anglaise, et l'imita avec succès. On a imprimé de lui un poème anglais : *De confessione amantis*, Londres, 1532, in-fol. La première édition est de l'an 1483. M. H.-J. Told a publié en 1810, 1 vol. in-8° de 503 pages : *Illustrations of the life*, etc. (Eclaircissements sur la vie et les ouvrages de Gower et de Chaucer, etc.)

GOWRI. *Voyez GAURIC* (Le comte de).

GOZON (Dieudonné), issu

d'une ancienne famille de Rouergue, fut grand-maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem. Ce qui contribua beaucoup à lui faire obtenir cette dignité, fut le bonheur qu'il eut d'exterminer un dragon monstrueux qui infestait l'île de Rhodes. Cet animal était, dit-on, de la grosseur d'un cheval moyen; il avait à sa tête de serpent de longues oreilles couvertes d'une peau écaillée; ses quatre jambes ressemblaient à celles d'un crocodile, et sa queue faisait plusieurs plis et replis sur son corps; il courait, ajoute-t-on, battant des ailes, et jetant le feu par les yeux avec des sifflements horribles. Aucun chevalier n'avait pu délivrer l'île de ce monstre, et tous y avaient péri; il était même défendu sous peine de mort de le tenter davantage. Gozon osa néanmoins l'entreprendre, et en vint à bout. Cette histoire, vraie ou fausse, se voit encore sur de vieilles tapisseries; mais l'on y voit aussi les aventures d'Hercule et de Thésée. Ce qui doit la rendre suspecte, est sa parfaite ressemblance avec celle de Gilles de Chin. (Voyez GILLES.) On sait aussi que ces dragons, que les anciens sculpteurs et peintres plaçaient à côté des héros, ne sont que les symboles de quelque fléau dont ils ont délivré leur patrie; et que dans des temps postérieurs, on a bâti sur ces vieilles statues ou peintures, des histoires merveilleuses. La famine, la peste, la guerre, les hérésies, le ravage des insectes, des bêtes fauves, etc., tout cela était représenté par l'emblème d'un serpent ou d'un dragon. Cependant les raisons qu'on trouve dans le Dictionnaire de Chauffepié semblent établir la véracité de cette histoire. Quoi qu'il en

soit, Gozou tient un rang distingué dans l'Histoire de Malte. Il mourut en 1353, regretté pour sa vertu et son courage. On mit, dit-on, sur son tombeau : *Draconis extincor* (l'exterminateur du dragon). Il était de la langue de Provence. On peut voir les détails de ce combat dans l'Histoire de Malte, par l'abbé Vertot, tom. 2, pag. 192. Le P. Kircher, dans son *Mund. sub.*, en fait une description pittoresque et pleine d'intérêt. Le P. Schott en parle aussi dans les *Mirabilia naturæ et artis*.

† GOZZI (Le comte Charles), né à Venise en janvier 1720, a été un des écrivains les plus féconds de l'Italie. Il fut contemporain et rival de Goldoni et de l'abbé Chiari. Goldoni voulait corriger les mœurs en semant le ridicule sur le vice; l'abbé de Chiari s'attachait surtout à la versification; mais Gozzi, prenant une marche tout opposée, tira les sujets de ses pièces des contes des fées, qu'il mettait en scène sous le nom de *Fiabe* (comédies-féeries). Malgré la futilité de ces sujets, il réussit toujours à rendre ses pièces très intéressantes; et on y remarque un style facile et élégant, et assez souvent des scènes très comiques. On cite principalement parmi ses pièces : *L'Amour des trois orangers*; *La Dame serpent*; *Le Monstre bleu*, etc. Gozzi a imité plusieurs pièces de l'espagnol, et traduit du français le *Fayel* d'Arnaud, le *comte d'Essex* de Thomas Corneille, et *Gustave Wasa* de Piron. Il a aussi donné une traduction très estimée de l'*Art poétique* de Boileau, avec des notes où il rappelle les différents passages tirés d'Horace. On a encore de lui trois

poèmes : *L'Estrazione, Marfisa bizarra, Le Rapt des vierges castillanes*; et une satire, *La Tartana*, etc. Ses ouvrages ont été imprimés à Venise, 1773, 8 vol. in-8°. Les *Mémoires* de sa vie parurent à Venise, 1798. Gozzi est mort vers 1804.

GRAAF, ou GRAEF (Regnier de), médecin hollandais, naquit à Schoonhaven en Hollande, l'an 1641. Son père s'était rendu célèbre par plusieurs machines hydrauliques : le fils le devint par quelques découvertes anatomiques. Après avoir étudié à Leyde et en France, il se retira à Delft, où il mourut en 1673, à 32 ans. Il s'était acquis, dans un âge peu avancé, une grande réputation par de savants ouvrages : *De succo pancreatico*, Leyde, 1664, in-12, et 1671, in-8°; 2° *De virorum organis generationi inservientibus*, Rotterdam, 1668 et 1672; 3° un traité semblable : *De mulierum organis*, Leyde, 1672, in-8°. Il prétend dans ces écrits que tous les animaux tirent leur origine des œufs. Avant lui, Sténon avait prétendu avoir vu ces œufs; Graaff lui disputa cet avantage, Swammerdam revendiqua la même découverte; mais il paraît qu'il n'y avait pas de quoi se quereller. Valisnieri, en examinant ces prétendus œufs, a reconnu, ou cru reconnaître, que ce ne sont que les réservoirs d'une liqueur fécondante. Quoi qu'il en soit, le système de l'ovarisme a eu de grands partisans, et n'est pas encore généralement abandonné, malgré les difficultés insurmontables qu'on lui oppose, ainsi qu'à ceux des autres naturalistes, occupés à expliquer un mystère qui, au jugement des plus grands physiiciens, ne sera jamais dé-

pouillé des ténèbres dont l'auteur de la nature l'a enveloppé. On peut consulter sur cette matière le Catéchisme philosophique, tom. 1, n° 62. (Voyez KIRCHER Athanase, LEUWENHOECK, MURS, etc.) Tous les ouvrages de Graaf furent recueillis à Leyde, 1673 et 1705, in-8°, Amsterdam.

GRAAF (Nicolas de); né vers le milieu du xvii^e siècle en Hollande, s'appliqua à l'étude et à la pratique de la chirurgie. Il fit cinq voyages dans les Indes orientales. Il mourut en 1687. Nous avons de lui : *Voyages aux Indes orientales, avec une relation curieuse de la ville de Batavia, et des mœurs et du commerce des Hollandais établis dans les Indes*, en flamand, 1703, in-4°; traduit en français, Amsterdam, 1719, in-12.

GRABE (Jean-Ernest), né à Kœnigsberg en Prusse l'an 1666, quitta sa patrie pour l'Angleterre, où il fut ordonné prêtre. Il reçut le bonnet de docteur à Oxford, et obtint une pension du roi Guillaume, qui lui fut continuée par la reine Anne. Il mourut à Londres en 1711, au milieu de sa carrière. Ce savant s'est fait honneur par ses connaissances dans l'antiquité ecclésiastique. On a de lui : 1° un *Spicilege* des écrits des pères et des hérétiques des trois premiers siècles, Oxford, 1700 et 1724. La dernière édition est la plus recherchée, 3 vol. in-8°. 2° Une *Edition* de l'Apologie de saint Justin, martyr, in-fol., 1700, en grec et en latin, avec des notes; 3° une de la Bible des Septante, sur le manuscrit Alexandrin, Oxford, 1707 à 1720, 4 vol. in-fol., réimprimée à Zurich en 1730, même format; cette édi-

tion est plus ample, et la première est plus belle. Dans cette Bible, le manuscrit d'Alexandrie n'est pas imprimé tel qu'il était, mais tel qu'on a cru qu'il devait être. On y a changé les endroits qui ont paru être des fautes de copistes, et les mots qui étaient de différents dialectes. Quelques-uns ont applaudi à cette liberté, d'autres l'ont blâmée; ils ont prétendu que le manuscrit était exact, que les conjectures ou les diverses leçons avaient été rejetées dans les notes dont il était accompagné. 4° *De forma consecrationis Eucharistiae*, Londres, 1721, in-8°; 5° une *Edition* de saint Irénée, effacée par celle de D. Massuet, qui lui reproche diverses infidélités. On l'accuse d'avoir quelquefois manqué de critique. Grabe était un petit homme, ardent, mélancolique, et ayant cette constance pour le travail que donne la mélancolie. Quelque protestant, il donnait beaucoup de poids à la tradition. Hickes a publié l'*Histoire abrégée du docteur Grabe et de ses manuscrits* (en anglais) à la tête de son ouvrage intitulé : *Exemple des fautes de M. Whiston*, Londres, 1712, in-8°.

GRACCHUS (Tibérius Sempronius), de l'illustre famille Sempronia, et petit-fils du consul Gracchus tué dans une embuscade par les troupes d'Annibal, fut deux fois consul et une fois censeur. Il mérita deux fois l'honneur du triomphe, prit et ruina un grand nombre de villes des Celtibériens en Espagne, vers 193 avant J.-C. Quelque temps après il soumit la Sardaigne, et en tira un si grand nombre d'esclaves, que la durée de leur vente donna lieu à ce proverbe : *Sardi venales*.

GRACCHUS (Tibérius et Caius), fils de Sempronius Gracchus (qui était autre que le précédent, et avait épousé Cornélie, fille de Scipion l'Africain,) étaient nés, le premier, l'an de Rome 591, et le second, l'an 600. Ils furent très bien élevés par leur mère, et se signalèrent l'un et l'autre par leur éloquence et par leur zèle pour les intérêts du peuple romain, dans le dessein de s'attacher la multitude. Tibérius, s'étant fait élire tribun du peuple, demanda, qu'en exécution de la loi *Agraire*, qui conque posséderait plus de 500 arpents de terre en fût dépossédé; que ces terres fussent réparties entre les plus pauvres citoyens, et que les propriétaires fussent obligés à ne se point servir d'esclaves pour les cultiver, mais de gens de condition libre pris dans le pays. Ces demandes étaient très contraires aux intérêts du sénat et de la noblesse; et la première violait le droit sacré de propriété, d'une manière violente et tyrannique (1). Il fallait un homme aussi remuant que l'était Gracchus pour faire passer une pareille loi. On le nomma commissaire ou triumvir, avec Appius

(1) La loi que proposa Tibérius n'était que la renouveaulement de la loi Licinia, qui eut son exécution dans le temps où elle fut portée. Cette loi, quoiqu'elle tombée en désuétude, n'en rendait pas moins présente toute propriété rurale de biens conquis qui dépassait 500 arpents. Tibérius avait encore ajouté que les sénateurs recevraient une indemnité, et que l'on ne reviendrait point sur le passé sous quelque prétexte que ce fût. Les Romains avaient coutume de faire deux parts des terres conquises : l'une était vendue au profit de l'état pour frais de la guerre, et l'autre affermée à un taux très bas aux citoyens pauvres. Les sénateurs, et même les riches plébéiens, avaient fait monter si haut le prix des terres, que la classe pauvre ne pouvait plus y subsister. Telle fut la raison de cette autre mesure proposée par Tibérius, de faire cultiver les terres par des hommes libres, et non par des esclaves. Jusque là la question pouvait être débattue de part et d'autre avec quelque justice. Mais qu'arriva-t-il ? Les esprits s'agitèrent, et Tibérius, comme tous les réformateurs de son temps et du nôtre, ne sut pas s'arrêter au beau chemin. Son frère Caius fut beaucoup moins excusable, comme homme public.

Claudius son beau-père, et Caius Gracchus son frère, pour faire la distribution des terres. Attalus, roi de Pergame, mort sans enfants, avait nommé le peuple romain son héritier. Tibérius Gracchus se saisit de ses trésors au nom du public, et les partagea à ceux des citoyens qui ne pouvaient pas participer à la distribution des terres. Son triomphe fut de courte durée. Il fut massacré au milieu de ses partisans, le jour même qu'ils allaient le continuer dans le tribunal pour l'année suivante, 133^e avant J.-C. (*Voy. la Conjuration des Gracques*, par St.-Réal, et *les Révolutions romaines*.)—CAIUS GRACCHUS son frère, aussi enthousiaste que lui pour les prétendus intérêts du peuple, fut tué environ douze ans après, victime de son ambition, et de cette politique tortueuse qui anime le peuple contre l'ordre établi, et ceux qui n'ont rien contre ceux qui ont quelque chose, pour régner dans le trouble et sur des ruines. [Les deux frères Gracchus étaient, au dire de Cicéron, deux excellents orateurs. Après la mort de son frère, Caius fut nommé questeur et envoyé en Sardaigne. Le sénat voulant changer les légions qui y étaient, Caius s'opposa à cette mesure, vint à Rome, et quoiqu'on l'accusât d'avoir abandonné son poste, non seulement il fit taire ses accusateurs, mais encore il se fit nommer tribun du peuple et parvint à faire dégrader et exiler les tribuns Octavius et Rupilius, qui avaient été les ennemis les plus acharnés de son frère. Marchant sur les traces de celui-ci, il se fit adorer du peuple en diminuant le prix du blé et faisant fréquemment des dis-

tributions d'argent. Caius fut aussi le premier qui fit poser des bornes milliaires sur les routes, pour indiquer les distances. Il fit aussi construire de nouvelles routes; mais il ne se borna pas à améliorer le sort du peuple. Il trahit son ambition démesurée, et s'attira la haine du sénat, surtout en lui faisant ôter le droit de juger les procès, pour en investir l'ordre des chevaliers, dont il croyait par là s'assurer le dévouement. Cependant le sénat parvint à faire envoyer Caius en Afrique pour faire rebâtir Carthage, et, pendant ce temps, un autre tribun gagné par le sénat, fit des concessions au peuple au nom de ce corps. Caius l'ayant appris, revint aussitôt à Rome, et le consul Opinius voulant faire abroger les lois que Caius avait fait promulguer, celui-ci se rendit à l'assemblée et suscita une émeute, dans laquelle un licteur fut tué. Opinius autorisa alors les patriciens et les chevaliers qui lui étaient restés fidèles à y revenir le lendemain en armes. De son côté, Caius rassembla ses partisans également armés sur le mont Aventin, mais le consul les ayant attaqués, les défit. Caius, dont la tête avait été mise à prix, se réfugia d'abord dans un temple de Diane, puis dans un bois consacré aux Furies, où il se fit tuer par un esclave. Son cadavre et ceux de 3,000 citoyens, furent jetés dans le Tibre].

GRACCHUS (Sempronius), fut exilé dans l'île de Cérine, sur la côte d'Afrique, pour son commerce adultère avec Julie, fille d'Auguste. Il y fut assassiné après un exil de quatorze ans, par l'ordre de Tibère, qui fit mourir aussi Julie dans l'île de

Pandataire, où elle avait été confinée. On croit que c'est de lui que l'on trouve quelques vers dans le *Corpus poetarum* de Maittaire.

GRACES (Les), ou CHARITES, divinités célèbres, étaient filles de Jupiter et de la belle Eurynomé, fille de l'Océan, et selon d'autres, de Bacchus et de Vénus. On en comptait deux ou quatre, mais plus communément trois Aglaïa ou Pasithée, Thalie et Euphrosine.

GRACIAN (Jérôme), carme déchaussé, né à Valladolid le 6 juin 1545, fut commissaire apostolique pour la réformation des carmes dans l'Andalousie. Cet emploi lui occasiona beaucoup de chagrin. Il fut obligé d'aller à Rome pour se justifier sur les accusations qu'on avait intentées contre lui. Il eut le malheur de tomber entre les mains des pirates de Tunis, qui le firent esclave. En 1595, il fut racheté; quelque temps après, l'archiduchesse Isabelle, gouvernante des Pays-Bas, le prit pour son confesseur. Il mourut le 21 septembre 1614. Ce père a toujours été un modèle de vertus. Sainte Thérèse, saint François de Sales, Clément VIII, le P. Ribère et dom Jean Palafox en ont parlé avec éloge. Il a publié un très grand nombre d'ouvrages ascétiques, presque tous en espagnol. André del Marmol, avocat de Madrid, a publié sa *Vie*, Valladolid, 1619, in-4°.

GRACIAN (Balthasar), jésuite espagnol, né en mars 1584, à Calatayud dans l'Aragon, et mort recteur du collège de Tarragone en 1658, se distingua dans sa société par ses *Sermons* et par ses *Écrits*. La plupart de ses ouvrages ont été recueillis en 2 vol. in-4°, et souvent réimprimés. Il

y a d'excellentes choses, mais elles sont noyées dans trop de paroles. « Il paraît (dit l'abbé des Fontaines) que cet écrivain » avait plus de mémoire et d'imagination que de jugement. » Il faut lire quantité de choses » inutiles, et quelquefois singulières, avant de trouver une » réflexion sage et solide. En » cherchant toujours l'énergie et » le sublime, il devient outré et » se perd dans les nues; mais, » malgré une foule de pensées » décousues, obscures, impénétrables, Gracian a des maximes » rendues avec vivacité, avec esprit, et qui renferment un » grand sens. » Ceux de ses ouvrages qui ont été traduits d'espagnol en français, sont : 1° *Le Héros*, traduit par le P. de Courbeville, jésuite, Paris, 1725; et Rotterdam, 1729, in-12; 2° *L'Homme universel*, in-12, par le même; 3° les *Maximes de Balthasar Gracian*, Paris, 1730, in-12, par le même. Amelot, qui se croyait un grand politique, avait traduit cet ouvrage sous le titre de *L'Homme de cour*; mais cette traduction est défectueuse : où Gracian est obscur, son interprète l'est au moins autant, 4° *Réflexions politiques sur les plus grands princes, et particulièrement sur Ferdinand le Catholique*, Amsterdam, 1731, in-12, traduites par M. de Silhouette, depuis contrôleur-général. Un an après, le père de Courbeville en publia une seconde version, sous ce titre : *La Politique de don Ferdinand le Catholique*, Paris, 1732, in-12; 5° *L'Homme détrompé; ou le Criticon*, traduit en partie par Maunory, en 3 vol. in-12; beaucoup moins célèbre que *L'Homme de cour*.

GRADENIGO (Pierre), doge

de Venise, de 1289 à 1311, découvrit la conjuration de Boémond Tiépolo, et en prévint les suites. Il gouverna la république avec sagesse, et mourut en 1311. C'est lui qui changea en aristocratie le gouvernement de Venise, qui, depuis 1173, était presque entièrement populaire, et qui donna à cette république à peu près la forme qu'elle avait vers les derniers temps de son existence. — Barthélemi GRADENIGO, autre doge de Venise, élu en 1339, soumit les Candioti révoltés, et mourut en 1343. C'est de son temps qu'arriva, dit-on, l'aventure d'un pêcheur qui reçut un anneau d'or de la main de saint Marc l'évangéliste. — Jean GRADENIGO, élu doge de Venise en 1354, marcha sur les traces de ses ancêtres. La guerre contre les Gênois renouvela des temps. Elle dura peu. On en soutint une plus violente contre le roi de Hongrie, qui assiégea Trévise. Le doge alla défendre cette place en personne, et y mourut, n'ayant gouverné qu'un an et quelques mois.

GRAEF. Voy. GRAAF.

GRAEVIVS (Jean - George), dont le véritable nom était Græfe, né à Naumbourg en Saxe, en 1632, étudia deux ans sous le savant Gronovius. Après avoir enseigné les belles-lettres à Duisbourg en 1656, et à Deventer en 1658, il obtint une chaire d'éloquence à Utrecht en 1661, une de politique et d'histoire en 1667. Il l'occupa avec distinction, compta des princes parmi ses disciples, et mourut en 1703 à 71 ans. On doit à ses recherches : 1° *The-saurus antiquitatum romanarum*, 1694 et années suivantes, en 12 gros vol. in-fol. Cette collection immense ne renferme pas tous

les auteurs, même les meilleurs qui ont traité cette matière. Le compilateur en a oublié plusieurs, et n'a pas toujours choisi les bonnes éditions de ceux qu'il y a insérés. On lui a cependant beaucoup d'obligations d'avoir publié un grand nombre de traités utiles, dont la plupart se trouvaient difficilement. 2° *The-saurus antiquitatum italicarum*, en 6 vol. in-fol., Leyde, 1704, orné de planches, continué par l'infatigable Pierre Burinai jusqu'au 45° vol.; c'est une suite de la collection précédente. 3° *Des Editions de plusieurs auteurs grecs et latins*: d'*Hésiode*, avec des notes judicieuses et de la plus grande érudition; de la plus grande partie des *OEuvres de Cicéron*, de *Florus*, avec une préface dictée par le jugement et par le goût; de *César*, de *Suétone*, etc., et de plusieurs auteurs des derniers siècles. 4° *Syn-tagma variarum dissertationum rariorum*, Utrecht, 1702, in-4°; 5° cent vingt *Lettres* en latin, publiées par Jean-Albert Fabricius, 1707, in-12. Grævius était un savant poli et aimable, sans orgueil et sans suffisance. L'illustre Huet était lié avec lui, et lui a adressé plusieurs lettres, imprimées dans ses *Dissertations* sur différents sujets.

GRAFFIGNY (Françoise d'Issembourg d'Happoncourt), naquit à Nancy vers la fin du xvi^e siècle; elle était fille d'un major de la gendarmerie du duc de Lorraine, et d'une petite nièce du fameux Callot. Elle fut mariée à François Hugot de Graffigny, chambellan du duc de Lorraine, homme emporté, avec lequel elle courut plusieurs fois risque de la vie. Après bien des années, elle en fut séparée juridiquement.

ment. Cet époux finit ses jours dans une prison où l'avait fait renfermer son caractère violent et sa mauvaise conduite. Madame de Graffigny vint à Paris avec mademoiselle de Guise ; destinée à M. le maréchal de Richelieu. Plusieurs beaux esprits, réunis dans une société où elle avait été admise, l'engagèrent à fournir quelque chose pour le *Recueil* de ces messieurs, vol. in-12, publié en 1745. Elle donna la nouvelle espagnole intitulée : *Le mauvais exemple produit autant de vertus que de vices*, bagatelle qui essuya des critiques. Quelque temps après parurent ses *Lettres d'une Péruvienne*, 2 vol. in-12. Le style, quoique élégant et naturel, est trop souvent déparé par les traits métaphysiques qu'elle y prodigue. Il y a certaines maximes qui ne paraissent pas assez réfléchies. *Cénie*, drame en 5 actes, en prose, est un de ces petits romans qu'on appelle *comédies larmoyantes*, écrit avec délicatesse. *La fille d'Aristide*, autre pièce en 5 actes, en prose, lui est fort inférieure. L'auteur mourut à Paris en 1758 à 64 ans. Quoique modeste, elle avait un amour-propre assez vif. Une critique, une égrimage lui causaient un véritable chagrin, et elle l'avouait de bonne foi, prouvant par sa douloureuse situation, que les femmes savantes sont une chose que la nature semble n'avoir pas comprise dans son plan. (Voyez LA FAYETTE, GEOFFRIN, DESHOULIÈRES, SUZE, TENCIN). Les *Lettres d'une Péruvienne* et *Cénie* ont été traduites en italien, mais elles sont aujourd'hui peu lues en France. L'auteur du *Colporteur* prétend que madame de Graffigny n'est pas l'auteur de ces deux ouvra-

ges. « Elle acheta, dit-il, le premier d'un abbé, et un autre » abbé plus généreux lui donna » le second. » Si l'allégation est vraie, madame de Graffigny est moins responsable des choses qu'on a trouvées dignes de critique dans ses productions ; mais si son innocence y gagne, c'est aux frais de son jugement.

GRAFFIO, plus connu sous le nom de *Jacobus de Graffius*, casuiste du xvi^e siècle, natif de Capoue, fut abbé de Mont-Cassin, et grand-pénitencier de Naples. On a de lui, en 2 vol. in-4^o, divers ouvrages sur la morale et les cas de conscience.

GRAILLY (Archambaud de). Voy. FOIX (Pierre de).

GRAILLY (Jean de), capitaine de Buch, un des plus grands capitaines de son siècle, fut autant ennemi de la France qu'il était brave et intrépide. Employé successivement au service des rois de Navarre et d'Angleterre, il se signala contre les généraux français ; mais son courage ne le garantit pas d'être deux fois leur prisonnier : la première, en 1364, à la bataille de Cocherel, gagnée par le célèbre du Guesclin ; la deuxième, en 1372, durant le siège de Soubise. Malgré les offres avantageuses que lui fit, dans ces deux occasions, Charles V, roi de France, il ne voulut jamais servir sous ses drapeaux. Cette fois, le roi d'Angleterre ne put obtenir sa liberté qu'après beaucoup de peines, et à condition qu'il ne porterait plus les armes contre la France ; mais cette condition parut si dure au capitaine de Buch, qu'il aima mieux rester prisonnier dans la tour du Temple, à Paris, où il mourut l'an 1377.

GRAIN, ou GRIN (Jean Le),

d'une ancienne famille originaire des Pays-Bas, naquit en 1565, fut conseiller et maître des requêtes de Marie de Médicis, et mourut dans sa maison de Montgeron, proche Paris, en 1642. Son aversion pour les jésuites allait jusqu'au fanatisme; il défendit, par son testament, à ses descendants de leur confier l'éducation de leurs enfants. On a de lui : 1^o *Deux décades*; la première contenant l'histoire de Henri IV, et la deuxième celle de Louis XIII, jusqu'à la mort du maréchal d'Ancre, en 1617; l'une fut imprimée en 1614, et l'autre en 1618, in-fol. Tout ce que la prévention contre l'Eglise catholique, le saint-siège, les religieux, le concile de Trente, etc., peut imaginer de sarcasmes et d'imputations odieuses, est accumulé dans ces prétendues histoires. 2^o *Recueil des plus signalées batailles, journées et rencontres, depuis Mérovée jusqu'à Louis XIII*, in-fol., collection mal digérée. Le Grain raconte désagréablement; il s'écarte à tout moment de son sujet, pour dire ce qu'il sait sur la philosophie, l'histoire, etc.; il se permet des déclamations emportées et des inepties puériles. Il dit, par exemple, que si Henri III eût laissé le duc de Guise en Hongrie, pour combattre les Turcs, il eût rendu le monarque français *le roi des turbans, et le turban des rois de la terre*.

GRAINDORGE (André), de Caen en Normandie, fit le premier, dans le xvi^e siècle, des figures sur les toiles ouvrées. Richard son fils, très habile ouvrier, perfectionna cette invention. Le père ne représentait sur la toile que des carreaux et des fleurs; le fils y représenta des

animaux et toutes sortes d'autres figures, et donna à cet ouvrage le nom de *haute-lice*, peut-être à cause des lices ou fils entrelacés dans la trame. C'est ce que nous appelons *toiles damassées*, à cause de leur ressemblance avec le *damas* blanc. Cet habile ouvrier donna le premier la méthode d'en faire des services de tables. Son fils Michel éleva plusieurs manufactures en divers endroits de la France, où ces *toiles damassées* sont devenues fort communes.

GRAINDORGE (André), né à Caen en 1616, docteur en médecine de la faculté de Montpellier, était philosophe, et suivait les principes d'Epicure et de Gassendi. Il était lié avec le célèbre Huet, évêque d'Avranches, qui lui dédia son livre des interprétations (voy. ce nom). Il mourut en 1676 à 60 ans. On a de lui : 1^o un *Traité de la nature du feu, de la lumière et des couleurs*, Caen, 1664, in-4^o; 2^o un autre *Traité de l'origine des maceuses*, Caen, 1680, in-12. Cet ouvrage rare et curieux a été réimprimé par le soin de Buchoz sous ce titre : *Traités très rares concernant l'histoire naturelle*, Paris, 1780, in-12.

GRAINDORGE (Jacques), parent du précédent, religieux bénédictin de l'abbaye de Fontenai, et prieur de Culei, se distingua dans l'étude de l'astronomie; mais il y joignit celle de l'astrologie, et crut avoir trouvé, par le moyen de cette dernière, le secret si recherché des longitudes, et il annonça sa prétendue découverte dans des programmes qu'il fit imprimer. Il voulut la soutenir par un livre, qui ne servit qu'à donner plus d'éclat à ses délires. Il mourut

quelque temps après, en 1680, à 78 ans. On connaît de lui un seul ouvrage : *Mercurius invisus, sed tamen prope solem observatus*, Caen, 1674, in-4°.

GRAINSBOROUGH, un des plus habiles peintres que l'Angleterre ait produits, était né à Sudbury, dans la province de Suffolk, en 1727, et mourut à Londres le 2 août 1788. Il excellait dans divers genres, et il a laissé des tableaux que les Anglais mettent à côté de ceux de van Dick et de Rubens.

GRAINVILLE (Charles-Joseph de Lespine de), conseiller au parlement de Paris, savant, laborieux et bon juge, mort en 1754, a donné : 1° *Recueil d'arrêts*, rendus en la 4^e chambre des enquêtes, 1550, in-4° ; 2° *Mémoires sur la vie de Pibrac*, 1758, in-12, curieux et exacts.

GRAM (Jean), archiviste, historiographe, bibliothécaire et conseiller du roi de Danemarck, né dans le Jutland en 1685, mourut à Copenhague en 1748. Il laissa un *Corpus diplomaticum ad res danicas attinentium*, qui est encore manuscrit, en plusieurs volumes in-fol. Ce savant contribua beaucoup à l'établissement de l'académie de Copenhague. Il a donné une édition de ce qui nous reste d'*Archytas*, avec la traduction latine et une *Dissertation* sur ce philosophe, in-4°, Copenhague. [On peut consulter sur cet écrivain un opuscule intitulé : *Mémoire sur la vie et les écrits de Gram*, lu à Copenhague devant la société de littérature scandinave, par J. Moller, professeur de théologie, Copenhague, 1810, in-8°.]

GRAMAYE (Jean-Baptiste), d'Anvers, devint prévôt d'Ar-

nheimethistoriographe des Pays-Bas. Il parcourut l'Allemagne et l'Italie, d'où il allait passer en Espagne, mais des corsaires d'Afrique l'emmenèrent à Alger. Il obtint sa liberté, revint dans les Pays-Bas, fit divers voyages, et mourut à Lubeck en 1635. On a de lui : 1° *Africa illustrata libri X*, in-4°, 1622, Cologne, 1623. C'est l'histoire de l'Afrique depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nos jours. Quoique l'historique domine, il y a de très bons détails pour la géographie. 2° *Diarium algeriense*, Ath, 1622, in-8°. L'auteur avait été malheureusement à portée de bien connaître cette partie. Ses infortunes ont été utiles aux géographes. 3° *Antiquitates belgicae*, Louvain, 1708, in-fol. : ouvrage curieux et plein de recherches. 4° *Historia namurensis*, Anvers, 1607, 2 vol. in-4° ; elle a été effacée par celle du P. du Marne. Ces deux ouvrages se trouvent aussi réunis en 1 vol. in-fol. On a encore de Gramaye des vers moins estimés que ses recherches, pour lesquelles on doit aussi lui reprocher de manquer très souvent de critique.

GRAMMONT (Gabriel de), cardinal, de l'illustre maison de Grammont dans la Navarre, s'acquiesça l'estime et l'amitié de François I^{er}. Ce prince l'employa dans des négociations importantes, et le combla de biens et d'honneurs. Il eut successivement les évêchés de Conserans, de Tarbes et de Poitiers, puis les archevêchés de Bordeaux et de Toulouse. Il mourut au château de Balma, près de Toulouse, en 1534, avec la réputation d'un prélat courtisan et d'un négociateur habile.

GRAMMONT (Antoine de), de la même famille que le précé-

porta les armes dès l'âge le plus tendre, et se signala en 1630 à la défense de Mantoue, où il fut blessé. Le cardinal de Richelieu lui fit épouser une de ses parentes, et se chargea de sa fortune. Il servit avec distinction en Allemagne en 1635, en Flandre et en Alsace les deux années suivantes, et commanda en Piémont sous le cardinal de la Valette, en 1638. Il secourut Vercell l'année d'après, et prit Chivas. Ses exploits aux sièges d'Arras, de Bapaume et de la Bassée, lui méritèrent, en 1641, le bâton de maréchal de France. Au commencement de 1642, il fut défait en Flandre, près de l'abbaye d'Honnecourt. Il fut plus heureux en Allemagne, où il prit Philisbourg en 1644, et à la bataille de Lens en 1648. Il fut chef de l'ambassade qu'on envoya à Francfort en 1657, pour l'élection de l'Empereur, et il alla à Madrid deux ans après, faire la demande de l'infante. En 1663, il fut reçu duc et pair, et mourut à Bayonne en 1678, à 74 ans. C'était un des hommes les plus aimables de la cour de Louis XIV, poli, magnifique, bon plaisant, également propre aux armes et au cabinet. Nous avons de lui des *Mémoires*, in-12, ou 2 vol. petit in-12. Ils renferment ses négociations en Allemagne et en Espagne, lorsqu'il y fut envoyé pour le mariage de l'infante avec Louis XIV. C'est le duc de Grammont son fils qui donna ses *Mémoires* au public. Voyez HAMILTON.

GRAMOND, ou GRAMMONT (Gabriel, seigneur de), dont le nom était Barthélemy, président au parlement de Toulouse, d'une ancienne famille de Rouergue, connue dans la magistra-

ture depuis Charles VIII, et mort en 1654, a laissé : 1° une *Histoire de France, depuis la mort de Henri IV jusqu'en 1629*, in-fol., 1643. Gramond composa son histoire en latin, pourqu'elle pût être regardée comme une continuation de celle du président de Thou; mais Gramond a écrit avec moins d'élégance; son style est quelquefois guindé, et sa latinité n'est pas toujours pure; mais en général il écrit bien, et on le lit avec plaisir, et, ce qui lui fait plus d'honneur, avec confiance. C'est vainement que Sarreau, Guy-Patin, et Arnaud d'Andilly, ont tâché de décrier cette histoire. Ce dernier a sans doute voulu se venger de la manière dont l'auteur avait parlé de lui. Les protestants ont autant élevé l'ouvrage de de Thou qu'ils ont déprimé celui-ci : il est inutile d'en dire les raisons. On y trouve des choses très curieuses, que d'autres se sont bien gardés de rapporter. 2° Une *Histoire des guerres de Louis XIII contre ses sujets protestants*, 1625, in-4°, curieuse, intéressante. Le titre est : *Historia prostrata a Ludovico XIII, sectoriorum in Gallia, religionis*.

GRAMONT. Voy. GRAMMONT.

GRANADO (Jacques), jésuite, né à Cadix en 1672, se distingua par sa piété, et par une charité active et infatigable; sa mémoire est encore en grande vénération en Espagne, mais principalement à Séville, où il a introduit l'usage de célébrer très solennellement l'octave du Saint-Sacrement, et à Grenade, où il mourut le 5 janvier 1632. On a de lui des *Commentaires* sur la première partie de la Somme de saint Thomas.

GRANCEY (Jacques de Rou-

xel de Médevy, comte de), d'une ancienne maison de Normandie ; ayant servi avec distinction sous Louis XIII en Piémont , en Flandre , en Lorraine et ailleurs , obtint le bâton de maréchal de France en 1651. Il gagna depuis une bataille en Italie contre le comte de Caracène ; mais ses irrésolutions l'empêchèrent d'en profiter. Il mourut en 1680 , à 78 ans. Son petit-fils, Jacques-Léonor , fut maréchal de France en 1724 , et mourut en 1725 , ne laissant qu'une fille.

GRANCOLAS (Jean), né à Paris , fut docteur de Sorbonne , chapelain de Monsieur , frère de Louis XIV , et ensuite chapelain de Saint-Benoît. Il mourut en 1732 avec la réputation d'un homme savant , mais rude , austère et singulier. Il était la terreur des jeunes bacheliers qui voulaient prendre le bonnet de docteur. C'est le dernier , suivant l'auteur bénin du *Dictionnaire critique* , qui ait su parler latin dans les assemblées de la faculté. S'il parlait bien latin , il a eu depuis de dignes imitateurs en Sorbonne ; mais il écrivait assez mal en français. Quoiqu'esses ouvrages nesoient qu'une compilation des passages des pères , des canons , d'extraits de liturgie et d'autres monuments ecclésiastiques , ils ne méritent pas moins d'être lus par ceux qui voudraient avoir des matériaux pour travailler. On a de lui : 1° *Traité des liturgies* , 1697 , in-12. L'auteur y décrit la manière dont on a dit la messe en chaque siècle , dans les églises d'Orient et d'Occident. 2° *L'Ancien sacramentaire de l'Eglise* , en 1699. On y trouve toutes les anciennes pratiques observées dans l'administration des sacrements ,

chez les Grecs et chez les Latins. 3° *Commentaire historique sur le bréviaire romain* , 2 vol. in-12 , 1727 ; un des meilleurs ouvrages de Grancolas. Il a été traduit en latin , et imprimé à Venise , in-4° , 1734 ; 4° *Critique des auteurs ecclésiastiques* , 2 vol. in-8° ; 5° *De l'antiquité des cérémonies des sacrements* ; 6° *Histoire abrégée de l'Eglise de Paris* , 2 vol. in-12 , Paris , 1728 , supprimée par le ministère public , à la prière du cardinal de Noailles , qui n'y était pas ménagé ; 7° des *Traductions* de quelques pères , et des traités sur des matières théologiques.

GRAND (Louis Le) , né à Troyes en 1588 , mort en 1664 dans cette ville , où il était conseiller , a laissé un *Commentaire* estimé sur la coutume de Troyes , réimprimé pour la troisième fois à Paris en 1737.

GRAND (Antoine Le) , philosophe cartésien , appelé par quelques-uns l'abréviateur de Descartes , était de Douai , et vivait dans le XVII^e siècle. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Institutio philosophiæ secundum principia Cartesii* , in-4° ; ouvrage qui a eu le sort du système qu'il développe ; 2° *Curiosus naturæ arcanorum perscrutator* , in-8°. Il y a des choses utiles. 3° *Historia sacra a mundo condito ad Constantinum magnum* , Londres , in-8°. C'est son meilleur ouvrage.

GRAND (Marc-Antoine Le) , acteur et poète français , mort à Paris en 1728 , à 59 ans , était né dans cette ville le jour que Molière mourut. Il a fait au moins une trentaine de pièces pour les comédiens français ou pour les italiens. La plupart sont oubliées. Ses *OEuvres* ont paru en

1770, 4 vol. in-12. [Le Grand faisait des comédies sur tous les sujets de circonstances. Il en donna une intitulée *Cartouche*, pendant le procès de ce fameux voleur. On joue encore, quoique assez rarement, *l'Aveugle clair-voyant* et le *Galant Coureur* de cet auteur.]

GRAND (Joachim Le), né en 1653 à Saint-Lô, diocèse de Coutances, entra chez les Pères de l'Oratoire en 1671. Il quitta cette congrégation 5 ans après, se chargea de quelques éducations particulières, et devint secrétaire d'ambassade de l'abbé d'Estrée en Portugal et en Espagne. Il n'y eut point d'affaires de conséquence auxquelles l'abbé Le Grand n'eût part. En 1704 il fut fait secrétaire des ducs et pairs de France. Le marquis de Torcy lui donna des marques d'estime et de confiance; il fut secrétaire du département des affaires étrangères, et mourut à Paris en 1733, à 80 ans, laissant plusieurs ouvrages pleins de recherches : 1° *Mémoire touchant la succession à la couronne d'Espagne*, 1711, in-8°; 2° *L'Allemagne menacée d'être bientôt réduite en monarchie absolue*, en 1711, in-4°. Ces deux mémoires n'eurent pas l'approbation de l'empereur et de ses alliés : l'auteur n'y discute pas la matière en homme impartial. 3° *Traité de la succession à la couronne de France par les agnats*, c'est-à-dire par la succession masculine directe, 1728, in-12. Cet ouvrage savant et curieux est très utile pour connaître une partie du droit public de France. 4° *Histoire du divorce de Henri VIII*, en 3 vol, in-12; ouvrage qui renferme des pièces curieuses, la défense de Sanderus et la réfutation de Bur-

net. 5° *La Traduction du portugais en français de la Relation historique de l'Abyssinie* du P. Jérôme Lobo, jésuite, qu'il a ornée de quinze dissertations savantes; les huit dernières regardent la religion des Ethiopiens, Paris, 1728, in-4°; 6° *Traduction de l'Histoire de l'île de Ceylan* par Ribeyro, 1701, in-12. L'abbé Le Grand était un homme de bien, attaché aux bons principes; il écrivait d'une manière intéressante, quoique sans art et presque avec négligence.

GRANDET (Joseph), pieux et savant curé de Sainte-Croix d'Angers, naquit dans cette ville en 1646. Sa mémoire y est en bénédiction pour les biens spirituels et temporels qu'il a procurés à sa paroisse, et même dans tout le diocèse. Ce vertueux ecclésiastique est mort en 1724, à 78 ans. Il est auteur, 1° des *Vies de M. Crètey, curé en Normandie*; 2° — de *Mademoiselle de Melun, princesse d'Epinoxy, institutrice des hospitalières de Bauge et de Beaufort en Anjou*; 3° — du comte de Moret, fils naturel de Henri IV; 4° — de M. Dubois de la Ferté, chevalier de Malte; 5° — de M. Louis Grignon de Montfort, missionnaire; 6° d'une *Dissertation sur l'apparition de J.-C. au Saint-Sacrement en la paroisse des Ulmes de Saint-Florent, près Saumur*, le 2 juin 1668. Tous ces livres ont chacun 1 vol. in-12; Grandet a encore laissé une, 7° *Histoire ecclésiastique d'Angers*, qu'on gardait en manuscrit au séminaire de cette ville.

† GRANDIDIER (Philippe-André), savant historien et chanoine du grand chœur de Strasbourg, naquit dans cette ville le 9 novembre 1752. Entraîné par

un goût particulier vers les recherches historiques, il composa dès l'âge de 10 ans plusieurs recueils à son usage. Le cardinal de Rohan, archevêque de Strasbourg, encouragea ses dispositions naissantes. Il lui conféra la tonsure, et le nomma archiviste du chapitre et de l'archevêché. Cette place lui fournit l'occasion de fouiller dans les anciens monuments, et il publia le résultat de ses recherches. Mais plusieurs personnes, dont les intérêts se trouvèrent froissés dans son ouvrage, l'attaquèrent avec beaucoup d'aigreur, et s'efforcèrent d'élever sur ses sentiments religieux les doutes les plus injurieux. La protection du cardinal de Rohan, et une distinction flatteuse que lui accorda le souverain pontife Pie VI, auraient dû lui faire mépriser ces attaques; mais il en tomba malade de chagrin, et il résolut de renoncer à ce genre d'étude. Cependant sa santé s'étant rétablie, il recommença ses recherches avec une ardeur qui lui fut funeste. Épuisé par le travail, il mourut à Paris âgé de 34 ans, à l'abbaye de Lucelle, le 2 octobre 1787. Ce laborieux ecclésiastique a laissé : 1° *l'Histoire de l'évêché et des évêques de Strasbourg*, Strasbourg, tom. 1, 1777, tom. 2, 1778, in-4°. Il devait y en avoir 8 vol.; les 2 premiers seuls ont paru. 2° *Essais historiques et topographiques sur l'Eglise cathédrale de Strasbourg*, ibid., 1782, in-8°; 3° *Histoire ecclésiastique, militaire, civile et littéraire de la province d'Alsace*, ibid., 1787, in-4°. Il n'y a que le premier volume qui ait paru. 4° *Vues pittoresques de l'Alsace*, gravées par Walter, et accompagnées d'un texte histo-

rique, ibid., 1785, in-4°. 7 livraisons; 5° *Notice sur la vie et les ouvrages d'Ottfrid*, poète allemand du ix^e siècle, insérée dans la Bibliothèque du Nord, 1778; 6° *Mémoires pour servir à l'histoire des poètes du xiii^e siècle*, connus sous le nom *Minnesingern*; 7° un grand nombre de *Dissertations* sur des sujets curieux ou intéressants, dans les journaux de France et d'Allemagne, entre autres une *Notice sur Sébastien Brändt*, dans le Journal des savants, décembre, 1780, in-12, page 1436. Il a fourni à l'abbé Godescard des matériaux pour ses *Vies des pères*, etc. (voy. GODESCARD), et a été un des principaux collaborateurs du recueil intitulé *Germania sacra*. Il a laissé manuscrits des *Mémoires sur l'origine et les progrès de la lèpre*, un *Bréviaire à l'usage du diocèse de Strasbourg*, et un *Néerologe des hommes illustres et savants alsaciens*. M. Grappin, chanoine de Besançon, a publié son *Eloge historique*, Strasbourg, 1788, in-8°. Il était de vingt-une académies, avait le titre d'historiographe de France, et avait été pourvu de plusieurs bénéfices.

GRANDIER (Urbain), né à Rovers, près Sablé, curé et chanoine de Loudun, est fameux par l'histoire de la possession vraie ou prétendue des Ursulines de cette ville; il avait plus d'esprit et de feu que de religion et de mœurs. M. de la Rochepozai, évêque de Poitiers, l'avait condamné, le 3 de janvier 1630, à jeûner au pain et à l'eau tous les vendredis pendant trois mois, interdit à *divinis* dans le diocèse pour cinq ans, et pour toujours dans la ville de Loudun, où il menait une vie scandaleuse. Il y

avait quelques années qu'il entretenait une fille, assez heureuse encore dans ses dérèglements pour sentir les remords de sa conscience. Ce fut pour calmer ses scrupules que Grandier composa un *Traité contre le célibat des prêtres*, qu'on trouva parmi ses papiers, écrit de sa main, et qu'il avoua être de lui lorsqu'il fut arrêté. Ses désordres avaient déjà extrêmement prévenu contre lui, quand les nouvelles *Ursulines* de Loudun lui préférèrent pour directeur un nommé Mignon, chanoine de Sainte-Croix; depuis lors on parla des spectres et des fantômes qui apparaissaient dans le couvent de ces religieuses, qui, interrogées, attribuèrent unanimement ces apparitions à *Urbain Grandier*. Celui-ci ne put persuader l'évêque de Poitiers de son innocence sur le nouveau crime dont on l'accusait. Le prélat fit faire des procédures à son officialité. Quelque temps après, M. de Laubardemont, conseiller-d'état, se trouvant à Loudun, dont il venait faire démolir le château, Mignon, directeur des Ursulines, l'entretint fort au long de la possession, en quoi il fut secondé par plusieurs des principaux habitants, qui avaient plus d'une raison de ne pas aimer le curé; et pour lui faire mieux comprendre jusqu'où allait la méchanceté de Grandier, ils dirent qu'il était l'auteur de la *Cordonnière de Loudun* (libelle infâme contre le cardinal de Richelieu). M. de Laubardemont étant retourné à Paris, le cardinal lui fit expédier une ample commission, en date du dernier de novembre 1633, pour examiner la possession. Mué de ce pouvoir, il se rendit à Loudun

le 6 décembre. Le lendemain, Grandier fut arrêté et conduit à Angers. Les possessions devinrent plus violentes que jamais, et Grandier, sur le témoignage constant et uniforme des religieuses, fut condamné à être brûlé vif. Le 18 octobre 1634, on le conduisit au supplice, et il aima mieux mourir sans confession, que de se confesser à un des religieux de Saint-François, qu'on avait nommé pour l'assister, prétendant qu'ils étaient ses parties. Ceux qui désirent de plus grands détails sur cette affaire peuvent consulter deux ouvrages : 1° *l'Histoire des diables de Loudun*, in-12, à Amsterdam, 1693, réimprimée plusieurs fois, et composée par Aubin, calviniste de Loudun, réfugié en Hollande; cette qualité de l'auteur annonce assez de quelle manière l'affaire est traitée; 2° *l'Examen et discussion critique de l'Histoire des diables de Loudun, de la possession des religieuses ursulines, et de la condamnation d'Urbain Grandier*, par M. de la Menardaye, prêtre, 1719, in-12: c'est une réfutation du précédent (il ne faut pas confondre cette réfutation avec celle que Pilet de la Mesnardière a faite du livre de Duncan). Quoiqu'elle marque un peu de crédulité, elle contient plusieurs faits avérés et difficiles à expliquer. Ce qui doit surtout engager les gens sages à suspendre leur jugement, c'est que, pour adopter entièrement le récit de l'auteur calviniste, il faudrait supposer que toutes ces religieuses, au nombre de plus de vingt, n'eurent ni conscience, ni religion, ni aucun genre de remords jusqu'au dernier soupir, puisqu'aucune n'a fait ré-

paration au malheureux Grandier, brûlé vif sur leur déposition. (Voy. GORANDY.) Du reste, ceux qui ont prétendu qu'il n'était pas coupable de sortilège ne l'ont pas regardé comme digne d'un meilleur sort; ils ont cru que la justice divine s'était servie des passions de ses ennemis, qui lui imputèrent un crime qu'il n'avait pas commis, pour lui en faire expier un grand nombre d'autres.

GRANDIN (Martin), docteur et professeur de Sorbonne, né à Saint-Quentin, en 1604, et mort à Paris, en 1691, âgé de 87 ans, a laissé un *Cours de théologie* en 6 vol. in-4°, publié après sa mort par l'abbé d'Argentré, en 1710 et 1712, et bien reçu du public. Il est intitulé: *Opera theologica*. L'abbé Grandin joignait à une grande piété, beaucoup d'esprit et de savoir. Il parlait aisément, purement, et écrivait de même.

GRANDVAL (Nicolas Racot de), mort à Paris, sa patrie, en 1753, à 77 ans, est auteur de quelques *Comédies* et du *Poème de Cartouche*, in-8°, fig., qui réussit beaucoup dans le temps. Il parodia, pour ce sujet ignoble, les meilleurs vers de la *Henriade*.

GRANET (François), littérateur, né à Brignolles en Provence, en 1692, embrassa l'état ecclésiastique, et vint à Paris après avoir reçu le diaconat. Son érudition variée et son goût pour la littérature et la critique le firent connaître avantageusement. Il travailla aux journaux, et donna des éditions de divers ouvrages jusqu'à sa mort, arrivée en 1741; à 49 ans. Ses principales productions sont: 1° la *Traduction de la Chronologie de Newton*, 1728, in-4°; 2° un *Recueil de remarques* sur les tra-

gédies de Corneille et de Racine, 2 vol. in-12, Paris, 1740; 3° plusieurs volumes du journal intitulé: *Bibliothèque française*; 4° plusieurs articles du *Nouvel-liste* du Parnasse, et des *Observations sur les écrits modernes*, feuilles périodiques, auxquelles l'avait associé l'abbé des Fontaines. (Voy. ce nom.) Les défauts et les qualités des deux critiques étaient les mêmes: du savoir, du goût, de la justesse, mais quelquefois un peu de partialité et d'humeur. 5° *L'Édition* des *Œuvres* de Launoy, Genève, 1731, en 10 vol. in fol., avec la préface, la *Vie* de l'auteur, et un *Launoyana*; morceau curieux, et dont le style montre que l'auteur était bon humaniste. Voy. LAUNOY (Jean de).

GRANET (Jean-Joseph), censeur royal, et ancien avocat au conseil, était d'Aix, et mourut à Paris, en 1759, à 74 ans. Il a fait l'*Histoire de l'hôtel royal des Invalides*, Paris, 1736, in-fol., avec figures; redonné par l'abbé Pérau, en 1756. Il avait de la littérature, et ses lumières en ce genre n'avaient point nui aux études propres à son état.

GRANGE (Jean de la), d'une ancienne famille de Beaujolais, se fit bénédictin, et se rendit habile dans la jurisprudence civile et canonique. Devenu abbé de Fécamp, il fut employé par le pape Innocent VI dans des affaires importantes. Charles le Sage, instruit de sa capacité, le fit ministre d'état et surintendant de ses finances, lui donna l'évêché d'Amiens, et lui procura la pourpre romaine en 1375. Après la mort de Charles V, arrivée en 1380, il craignit le ressentiment de Charles VI, auquel il avait parlé durement du vivant

de son père, et il quitta la cour. Il se retira à Avignon, où il mourut en 1402.

GRANGE (François de la),
Voy. MONTIGNY.

GRANGE (Louis-Joseph La), communément appelé La Grange-Chancel, né en 1676, d'une famille ancienne, à Antoniat, près de Périgueux, lisait dès ses plus tendres années les poètes et les romanciers. Son père, vieux guerrier, crut corriger sa manie en jetant au feu sa petite bibliothèque, et ne fit que l'augmenter. Le jeune La Grange passa de Périgueux à Bordeaux, où il continua ses études chez les jésuites. Ce fut dans cette ville qu'il fit une petite *Comédie* en 3 actes, qui fut représentée plusieurs jours de suite par les écoliers. Cette singularité d'un enfant de neuf ans lui fit un nom. Madame de la Grange, devenue veuve, et espérant bien des talents de son fils, le mena à Paris, et le fit placer dans les pages de madame la princesse de Conti. Il avait apporté de Bordeaux une tragédie intitulée *Jugurtha*; il parvint à la faire représenter, et ce drame, sans être bon, fit honneur à la jeunesse du poète, qui n'avait que seize ans. De nouvelles pièces augmentèrent sa réputation. Mais ce qui le fit le plus connaître, ce fut un libelle contre Philippe, duc d'Orléans, intitulé *Philippiques*. La Grange passa pour l'auteur de ces Odes, où, à travers plusieurs morceaux prosaïques et beaucoup de vers lâches, on trouve des stances admirables. Le duc d'Orléans voulut le faire saisir : il fut obligé de se sauver à Avignon, d'où il fut tiré par la lâche subtilité d'un officier, et conduit

aux îles de Sainte-Marguerite. Ses talents et sa gaieté le rendirent agréable au gouverneur, qui lui donna quelque liberté dans le château. Le poète ingrat fit une épigramme contre ce généreux gouverneur, qui le renvoya dans son cachot. Extrêmement resserré dans cette prison, il trouva le moyen de faire parvenir une *Ode* au duc d'Orléans, contre lequel il avait écrit ses *Philippiques*. Il y avouait sa faute et peignait son repentir. Ce prince lui accorda la permission de se promener quelquefois; il en profita pour recouvrer entièrement sa liberté. Il gagna les soldats qui l'escortaient dans ses heures de promenade; ils lui procurèrent une barque, qui le conduisit au port de Ville-Franche. La Grange, se flattant d'obtenir de l'emploi de l'Espagne, se rendit à Madrid. L'ambassadeur de France lui ayant enlevé, par ses plaintes, la protection du roi d'Espagne, La Grange passa en Hollande. Dès qu'il fut arrivé à Amsterdam, les états-généraux, dont il réclama l'appui, le firent recevoir bourgeois de cette ville, pour le mettre à l'abri des représentations de l'ambassadeur de France. Le roi de Pologne, Auguste, électeur de Saxe, lui fit donner une montre d'or d'un très grand prix, en l'invitant de se rendre auprès de lui. Il eût sans doute accepté cette offre, sans la mort du duc d'Orléans, qui apporta un changement heureux dans sa situation. Il obtint son rappel en France, où il a toujours vécu depuis. Il mourut au château d'Antoniat, le 27 décembre 1758. Il travaillait depuis longtemps à une *histoire* du Périgord. Son grand âge ne lui ayant

pas permis de continuer ce travail, il donna ses manuscrits aux chanoines réguliers de Chancelade. On a publié les Œuvres de La Grange-Chancel, corrigées par lui-même, à Paris, 1759, en 5 vol. in-12. On y trouve les pièces dramatiques de l'auteur, plusieurs opéras et des *Poésies* diverses. « Ses plus grands succès, dit un critique, ont été précisément dans le genre » qu'il aurait dû s'interdire. Ses » *Philippiques* sont aussi pleines » d'énergie que de fiel et d'atrocité. On a voulu l'excuser par » la vérité du tableau. Mais est-il » permis de tracer de tels tableaux, quelque ressemblants » qu'ils soient, quand il n'y a » que du scandale et aucun bon » effet à en attendre? » [Ses tragédies, dont on joue parfois quelques-unes, sont : *Jugurtha*, *Oreste et Pylade*, *Méléagre*, *Athénais*, *Amasis*, *Alceste*, *Ino et Mélicerte*, *Erigone*, *Cassius et Victorinus*. Il a excellé dans ce qu'on appelle l'entente de la scène. Ses intrigues sont claires et pleine d'intérêt, et ses situations frappantes.]

GRANGE. Voyez RIVET de la (Dom Antoine).

GRANGE (N. de la), d'une bonne famille de Montpellier, fut élevé avec soin; mais l'inquiétude et la bizarrerie de son esprit ne lui permirent pas de se fixer à un état. Il dissipa ses biens, et n'eut que la faible ressource de sa plume. Il donna au théâtre italien diverses comédies, telles que *Les Contre-Temps*, *L'Italien marié à Paris*, et *La Gageure*. Il mit aussi en vers l'*Écossaise* de Voltaire. Il a fait encore plusieurs *Traductions*, savoir : 1° du roman d'Adrienne, en 2 vol. in-12; 2° d'un mau-

vais roman anglais, intitulé *Le Coche*, 1767, 2 vol. in-12; 3° enfin il mit en vers de 8 syllabes le *Phaëton renversé*, poème allemand, où il y a des grâces et de la gaieté. La Grange travaillait facilement; mais les malheurs, qu'il amena lui-même sur sa vie, l'obligèrent trop souvent d'écrire à la hâte. Il mourut à l'hôpital de la Charité, à Paris, en 1767.

GRANGE (N. de la), Parisien, parvint à faire ses études, malgré les obstacles de la pauvreté de ses parents, devint gouverneur des fils du baron d'Holbach, et mourut en 1775, à 37 ans. Il donna, en 1768, une bonne *Traduction* de Lucrèce, 2 vol. in-8° et in-12, accompagnée de remarques pleines d'érudition et d'une critique saine. Il travailla ensuite à une *Version* de Sénèque, qui n'a paru qu'après sa mort, Paris, 1778, 6 vol. in-12. Elle est, à quelques endroits près, fidèle, élégante et précise. On a encore de lui une *Édition* des Antiquités de la Grèce, de Lambert Bos, Paris, 1769, in-12.

† GRANGENEUVE (Jacques-Antoine), né à Bordeaux en 1750, était substitut du procureur du roi dans cette ville, à l'époque de la révolution. Il fut député par son département à l'assemblée législative, et ensuite à la convention avec Gensonné, Guadet et Vergniaud, et s'il n'y apporta pas les mêmes talents que ses collègues, il les surpassa par la démagogie et l'extravagance de ses opinions. Il débuta par demander avec Couthon que dans ses communications avec le roi, l'assemblée supprimât la dénomination de *sa majesté*; il s'attacha en-

suite à persécuter les membres de la famille royale, les émigrés, les nobles, les prêtres, etc.; il osa prendre la défense de Jourdan, dit *Coupe-tête*, brigand qui avait inondé de sang la ville d'Avignon; et parla aussi en faveur des soldats suisses du régiment de Château-vieux, condamnés aux galères, pour avoir pris part à la révolte de Nancy. C'est à cette époque que les jacobins, pour honorer les galériens, se coiffèrent dans leur club d'un bonnet rouge. Grangeneuve fut le premier qui eut assez d'impudence pour se montrer à l'assemblée ce bonnet sur la tête; il fut, à la vérité, accueilli par des huées presque générales, mais le bonnet rouge n'en fut pas moins popularisé. Grangeneuve montra bientôt que son audace ne tenait nullement au courage, car ayant insulté son collègue Jouanneau, il en reçut des coups de bâton et des soufflets, et il s'en vengea en dénonçant lui-même sa fâcheuse aventure à l'assemblée, qui envoya Jouanneau à l'Abbaye; mais il en sortit bientôt après. Intimement lié avec Chabot et Bazire, il forma avec eux le projet de se faire assassiner, pour augmenter la haine du peuple contre la cour, qui serait accusée de ce meurtre : ce dévouement patriotique se borna à une simple délibération. Grangeneuve contribua par ses discours à la funeste journée du 10 août; mais sa timidité l'empêcha de paraître parmi les assaillants. Les horribles scènes qui se passèrent alors firent sur lui beaucoup d'impression, et il devint tout à coup aussi modéré qu'ils s'était montré fanatique et exagéré. Il le fut même plus que ses collègues,

car il ne vota pas la mort de Louis XVI, et se borna à sa détention jusqu'à la paix. Enveloppé le 31 mai 1793 dans la proscription contre les Girondins, il s'enfuit à Bordeaux; il y fut arrêté et conduit à l'échafaud, le 21 septembre de la même année; il était alors âgé de 43 ans.

GRANGER (Tourtecho), voyageur français, né à Dijon, commença à s'acquérir une grande réputation dans l'art de la chirurgie, qu'il exerçait. Les trinitaires espagnols l'emmenèrent à Tunis, afin de soigner l'hôpital qu'ils avaient dans cette ville. Il accompagna ensuite le consul français au Caire, d'où il continua ses voyages. Il mourut en revenant de la Perse, à deux journées de Bassorâ, vers l'an 1734. Il a laissé, dit-on, des *Relations* de ses courses dans différentes parties du Levant; mais on n'a encore mis au jour que son *Voyage d'Egypte*, qui est instructif et intéressant. L'on y voit ce qu'il y a de plus remarquable, principalement sur l'histoire naturelle. Cette relation, publiée en 1745, à Paris, chez Vincent, est précédée d'une *préface historique*, dans laquelle on lit plusieurs particularités sur l'auteur.

GRANJON (Robert), célèbre graveur et fondeur en caractères d'imprimerie, florissait vers le milieu du xvi^e siècle; il travailla long-temps à Rome auprès du pape Grégoire XIII, et fut recherché par plusieurs princes d'Allemagne.

GRANMONT, chef des fibustiers, était gentilhomme, et né à Paris, dans le xvii^e siècle. Avec des qualités qui l'auraient pu élever aux premiers honneurs de la guerre, il avait tous les vices

d'un corsaire. Il porta la débauche des femmes et du vin aux plus grands excès; sa cruauté et son irréligion n'avaient point de bornes. Une de ses plus considérables expéditions fut la prise de Campêche, en 1685. Cette ville était aux Espagnols, et Granmont ne leur fit aucun quartier. Deux de ses gens ayant été pris en cette occasion par un détachement que commandait le gouverneur de Mérida, Granmont les envoya redemander au gouverneur, promettant de lui renvoyer tous les prisonniers qu'il avait faits jusque là, sans en excepter le gouverneur de Campêche et les autres officiers. Sa demande lui ayant été refusée, il réduisit toute la ville en cendres, fit sauter la forteresse, et brûla, le jour de Saint-Louis, dans un feu de joie, pour 200,000 écus de bois de Campêche. On croit qu'il mourut l'année suivante 1686. Il avait armé un navire où il mit environ 180 hommes, et avait mis en mer dans le mois d'octobre 1686; mais l'on n'a jamais pu savoir ce que ni lui ni son équipage étaient devenus.

GRANVELLE. Voyez PEBRENOT.

GRAPHÆUS, ou SCRIVER (Corneille), imprimeur et bon littérateur, né à Alost en Flandre en 1482, fut secrétaire de la ville d'Anvers, donna beaucoup de petits *Poèmes* au public, à l'occasion des événements mémorables arrivés de son temps, et des *Eglogues sacrées*. Il mourut en 1558, à l'âge de 77 ans. Jean Servilius a donné des notes sur les *Eglogues sacrées* de Graphæus, Anvers, 1536, in-12.

GRAS (Louise Le), fondatrice, conjointement avec Saint-Vin-

cent de Paule, des *sœurs de la Charité*, était fille de Louis de Marillac, frère du garde-des-sceaux, et du maréchal de ce nom, et fut infiniment plus recommandable par ses vertus que par sa naissance. Ayant épousé Antoine Le Gras, secrétaire des commandements de la reine Marie de Médicis, elle le perdit en 1625 après douze ans de mariage. Ce fut alors qu'elle se mit sous la conduite de saint Vincent de Paule, ce grand serviteur de Dieu l'employa dans les établissements qu'il fit surtout à Paris. C'est à leurs soins réunis que l'on doit la congrégation des *Filles de la Charité*, dites aussi *Sœurs-Grises*. Ces filles, destinées à avoir soin des pauvres malades, se multipliaient beaucoup en peu de temps. Elles furent bientôt répandues, non-seulement en France, mais en Pologne et dans les Pays-Bas. « Peut-être n'est-il rien de plus grand sur la terre, dit Voltaire, que le sacrifice que fait un sexe délicat, de la beauté et de la jeunesse, souvent de la haute naissance, pour soulager dans les hôpitaux ce ramas de toutes les misères humaines, dont la vue est si humiliante pour notre orgueil et si révoltante pour notre délicatesse. » On ne peut que louer cette réflexion, qui est bien saillante dans la bouche d'un tel homme; mais le même homme se trompe en ajoutant que cette congrégation si utile est la moins nombreuse. Ce que nous venons de dire prouve le contraire. Les enfants trouvés ressentirent aussi les effets de la charité de madame Le Gras. Elle loua une maison dans le faubourg Saint-Victor, pour servir de retraite à

ces infortunés. Cette généreuse bienfaitrice de l'humanité mourut saintement en 1662, à 71 ans. On peut consulter sa Vie écrite par Gobillon, in-12. Les sœurs de la Charité ont donné des preuves éclatantes de fermeté et de religion durant la révolution de France; elles essayèrent en 1791 les traitements les plus indignes et les plus cruels, plutôt que de se communiquer avec les prêtres apostats et schismatiques. « Ces infortunées filles, » dit M. Burke, dans la séance du parlement d'Angleterre, le 6 juin 1791, consacrées aux devoirs les plus sublimes de la religion et de l'humanité souffrante, ont été traînées dans les rues et frappées de verges par les souverains de la nation française; et cela parce que le prêtre dont elles avaient reçu la communion ne s'était pas soumis au test. Cette insulte faite aux mœurs, qui aurait trouvé des vengeurs dans les pays les plus barbares, n'a été ni punie ni même censurée. » (*Voyez* VINCENT DE PAULE.) La Vie de madame Le Gras, écrite par Gobillon, 1676, in-12, a été revue et augmentée par Collet, Paris, 1769, in-8°.

GRAS (Antoine Le); né à Paris, entra dans la congrégation de l'Oratoire, où il se fit remarquer par ses talents et ses mœurs. Étant rentré dans le monde, il cultiva les lettres, et s'attacha surtout à l'étude de l'Écriture et des pères. Nous avons de lui: 1° les *Vies des grands capitaines*, traduites en français du latin de Cornélius Népos, 1729, in-12; 2° *Ouvrages des saints pères qui ont vécu du temps des apôtres*, traduits avec des notes,

1717, in-12, et réimprimés en 1749 sous le même format. Ces deux versions sont exactes et fidèles. L'auteur mourut en 1751, âgé d'environ 70 ans. — Il ne faut pas le confondre avec Jacques LE GRAS, avocat à Rouen, sa patrie, mort vers 1600, dont on a en vers français la *Traduction* de l'ouvrage d'Hésiode, qui a pour titre: *Les OEuvres et les Jours*.

† GRASSE (François-Joseph-Paul, comte de), marquis de Grasse-Tilly, lieutenant général de marine, naquit en 1723. Après avoir successivement et rapidement passé par tous les grades, il fut nommé, en 1779, chef d'escadre, et partit de Brest avec quatre vaisseaux et plusieurs frégates, pour aller joindre le comte d'Estaing à la Martinique. Le 6 juillet, et lors du combat de la Grenade, il n'y prit part qu'à la fin de l'action, ce qui sauva l'amiral Byron d'une entière défaite. On attribua dans le temps ce retard de la part de M. de Grasse à une injuste jalousie contre son général; quant à lui, il en accusa les vents; mais les gens impartiaux n'y virent que son impéritie. Il prit part, l'année suivante, aux combats du 17 avril, 15 et 19 mai, que M. de Guichen livra à l'amiral anglais Rodney. La campagne étant finie, il retourna à Brest, qu'il quitta encore le 20 mars 1781. Il était à la tête de 20 vaisseaux de ligne et de l'escadre de M. de Suffren (qui faisait voile pour l'Inde), et en même temps il escortait plusieurs flottes marchandes dirigées vers les îles de l'Amérique. Dans sa route, et près des attéragées de la Martinique, M. de Grasse rencontra l'amiral Hood avec des forces très inférieures.

aux siennes, et qu'il aurait pu anéantir. Le combat fut assez vif ; mais l'amiral anglais sut combattre, faire assez de mal, et se retirer avec une perte peu considérable. Le 2 de juin de la même année 1781, il contribua à la prise de Tabago, et s'étant ensuite rendu sur les côtes de l'Amérique septentrionale (à présent les États-Unis), il battit l'amiral Graves, qui portait à bord de son escadre des troupes pour secourir l'armée anglaise. C'est la seule victoire qui appartient exclusivement à M. de Grasse. Le général Cornwallis s'était, pendant ce temps, retranché à York-Town ; mais les généraux Washington, Rochambeau et La Fayette, secondés par l'escadre de M. de Grasse, le forcèrent de capituler, et ce triomphe décida de la liberté de l'Amérique insurgée. Ayant fait voile pour les Antilles, et réparé la flotte à la Martinique, l'amiral de Grasse en partit le 5 janvier 1782, avec 6,000 hommes, commandés par M. de Bouillé. Débarqués dans l'île de Saint-Christophe, ils attaquèrent le fort de Briens-Tom-Hill, au moment que l'amiral Hood venait au secours de l'île. De Grasse, au lieu de rester à son poste pour protéger l'opération de M. de Bouillé, leva l'ancre de la rade de Basse-Terre, et avec des forces supérieures, alla attaquer l'amiral anglais. Celui-ci, par une manœuvre hardie, et s'apercevant de la faute de son adversaire, alla s'emboîser dans le mouillage qu'on lui avait laissé libre si gratuitement. M. de Grasse vint deux fois lui livrer combat, mais toujours sans succès. Par bonheur M. de Bouillé, malgré la faute de M. de Grasse, avait pris le fort de Briens-Tom-

Hill ; mais quoique Hood se trouvât alors placé entre le feu de l'artillerie de la place, et celui de la flotte française, il réussit à se retirer en bon ordre, en causant plusieurs dommages aux marins français. « On a blâmé » avec raison de Grasse de » n'avoir pas mouillé par le tra- » vers de la flotte anglaise, pour » la combattre bord à bord, ou de » n'avoir pas tenté ce que fit de » puis Nelson à Aboukir, c'est-à- » dire, couper la ligne ennemie » par le milieu et doubler les » ailes. » Mais il s'en fallait bien que de Grasse fût un Nelson. Cependant l'île de Saint-Christophe, et ensuite celles de Mouserrat et de Newis, furent conquises par M. de Bouillé. En même temps, l'amiral de Grasse, partit en avril 1782 du port royal de la Martinique, pour transporter des troupes françaises à l'île de Saint-Dominique, où il allait rejoindre l'escadre et des troupes espagnoles qui, conjointement avec lui, devaient conquérir la Jamaïque. La flotte anglaise de l'amiral Rodney s'étant offerte à son passage, il en attaqua l'avant-garde, favorisé par un vent propice, tandis que celui de l'ennemi étant contraire, Rodney ne put venir au secours de ses autres vaisseaux. Cependant M. de Grasse ne sut pas tirer parti de tous ces avantages, et, satisfait de quelques faibles succès, il se mit hors de portée des Anglais. Quelques-uns de ses vaisseaux escortaient son convoi, lorsque celui appelé *le Zélé*, en aborda un autre pendant la nuit, et se trouva *dégagé*. Il aurait suffi de le faire relâcher dans un des ports voisins, ou de le brûler après en avoir retiré l'équipage ; mais M. de Grasse, à la

vue même des Anglais , se porta avec toute sa flotte au secours d'un seul vaisseau, qu'il ne pouvait d'ailleurs sauver. Rodney le punit de son imprudence , et l'ayant poursuivi , l'attaqua de tous côtés avec des forces imposantes ; après un combat (le 12 avril 1782) très long et très sanglant , où M. de Grasse , montia un grand courage. Il fut contraint d'amener son pavillon , ainsi que sept autres de ses vaisseaux. Il montait celui appelé la *Ville de Paris* ; la moitié de son équipage avait été mise hors de combat , et le vaisseau avait été si maîtrisé , qu'il ne put aborder à aucun port. Vaincu et prisonnier , il fut conduit à Londres , et il y reçut les honorables distinctions que lui avait méritées sa valeur dans le dernier combat. De retour en France , il publia sur cette affaire un *Mémoire* dans lequel il se plaignait amèrement de plusieurs de ses officiers ; il est à croire que ses plaintes étaient mal fondées , puisque le gouvernement n'y fit aucune attention. Depuis lors , il ne fut plus employé , et mourut à Paris le 11 janvier 1788 , âgé de 67 ans. Le nom de M. de Grasse n'ajouta nullement aux fastes de la marine française. Il avait cette brillante valeur commune à tous les Français , mais l'expérience même ne put éclairer son manque d'étude et de capacité , et il se serait mieux distingué comme subalterne ou capitaine de vaisseau. M. de Grasse passait pour être extrêmement fier , mais homme probe et loyal sujet : ces derniers titres ne peuvent qu'honorer sa mémoire.

GRASSI (Paris de) , né à Bologne dans le xv^e siècle , maître

des cérémonies sous le pape Léon X , ensuite évêque de Pesaro , a laissé un *Cérémonial* qui est estimé. Il fit une épitaphe qu'il supposa que Publius Crassus avait composée pour sa mule. Les antiquaires y furent trompés.

GRASSIS (Paduanus de) , franciscain , natif de Barlette , florissait au xvi^e siècle. Il prêcha et écrivit avec un succès égal. On a de lui : *De republica ecclesiastica* , et *Enchiridion ecclesiasticum* , Venise , 1533 , in-4^o ; et d'autres ouvrages.

GRASWINCKEL (Théodore) , né à Delft , en 1600 , d'une famille patricienne , fut avocat fiscal des domaines de Hollande , greffier et secrétaire de la chambre mi-partie de la part des états-généraux , établie à Malines pour terminer les différends des Brabançons et des Hollandais , et mourut en cette ville en 1666 , à 66 ans. Il était protestant et versé dans les matières de droit , dans les belles-lettres et dans la poésie latine. Ses principaux ouvrages sont : 1^o un livre , *De jure majestatis* , 1642 , in-4^o ; 2^o *De fide hæreticis et rebellibus servanda* , 1660 ; 3^o *Libertas veneta , seu Venetorum in se accusos imperandi jus* , 1634 , in-4^o , qui lui procura le titre de chevalier de Saint-Marc ; 4^o *Psalmorum Davidis paraphrasis* , en vers héroïques , La Haye , 1643 , in-4^o ; 5^o *Thomæ a Kempis de Imitatione Christi libri tres , carmine expressi* , Rotterdam , 1661. On n'a pas de peine à deviner la raison qui l'a empêché de mettre en vers le quatrième livre de ce précieux ouvrage. Avant lui , Castalion avait pris un autre biais ; ce fut de changer le livre et de le calviniser. (*Voy. KEMPIS*). Gras-

winckel était parent et grand ami de Grotius; il accompagna cet homme célèbre lorsqu'il fut obligé de se retirer en France, pour se soustraire aux poursuites des gomaristes, et publia plusieurs ouvrages pour la défense de ceux de son parent.

GRATAROLI (Guillaume), médecin italien, professa son art à Padoue avec beaucoup de distinction; mais s'étant laissé séduire par les nouveaux hérétiques, il se retira à Bâle, où il mourut en 1568, à 52 ans, dans un état qui approchait de l'indigence. Il était riche à Padoue; il sacrifia sa fortune au calvinisme. Les ouvrages qui ont fait le plus d'honneur à son savoir, sont : 1° un *Traité de la manière de conserver et d'augmenter la mémoire*, en latin, Zurich, 1553; Francfort, 1622, in-8°; traduit en français par Etienne Cope, Lyon, 1586, in-16; 2° un autre *Traité de la conservation de la santé des magistrats, des voyageurs, des hommes d'étude*, en latin, Francfort, 1591, in-12; 3° *De prædicatione morum naturarumque hominum, facili ex inspectione partium corporis*, in-8°; 4° *De vini natura*, Cologne, 1671, in-8°. Grataroli voulut aussi se mêler de controverse. Il écrivit un mauvais livre *sur les marques de l'antechrist*. Bon médecin, pitoyable théologien, il remplit cet ouvrage du plus absurde fanatisme. Tout ce qu'il a composé est en latin. — Bonjeau GRATAROLI, son parent, vivait à peu près dans le même temps, et s'acquit quelque réputation par une *Topographie*, en italien, de la rivière de Salò, dans le Bressan, sa patrie; et par quelques bonnes tragédies, *Actée*, *Polyxène*, *Astyanax*. Le marquis

Maffei jugea cette dernière digne d'entrer dans son recueil.

GRATIEN, père de l'empereur Valentinien 1^{er}, était de Cibale en Pannonie (aujourd'hui la Hongrie). Il fut surnommé le *Corcier*, parce qu'un jour, comme il portait dans sa première jeunesse une corde pour la vendre, cinq soldats qui voulurent la lui arracher, ne purent jamais en venir à bout. Cette force extraordinaire le fit connaître. Il entra dans l'état militaire, parvint par degrés à la dignité de tribun, et obtint le commandement de l'armée d'Afrique. Des envieux l'accusant de concussion, il quitta ce poste, et se retira dans la Grande-Bretagne, où il commanda quelque temps après les troupes qui s'y trouvaient. Enfin, après avoir obtenu la permission de se démettre de ses emplois, il finit ses jours dans une retraite honorable.

GRATIEN, empereur d'Occident, naquit à Firmium en 359. Son père, Valentinien 1^{er}, lui donna le titre d'Auguste dès l'âge de 8 ans, en 367. Gratien lui succéda en 375, à l'âge de 16 ans et demi. Brave capitaine, sage empereur, il fit de bonnes lois, protégea les lettres et sauva l'état. La guerre qu'il fit aux Allemands fut très heureuse; il fit cesser le ravage que ces peuples commettaient dans les Gaules, et leur tua 30,000 hommes. Bientôt après; pour s'opposer avec plus d'avantage aux irruptions que les Goths faisaient dans l'Orient, où l'empereur Valens venait d'être vaincu et tué, et se trouvant alors seul empereur, il s'associa Théodose, et lui donna Constantinople avec la Thrace et toutes les provinces de l'Orient. Son zèle

pour le christianisme égala son courage. Valens, qui était arien, avait persécuté les catholiques; Gratien les protégea, rappela ceux qui avaient été exilés pour la foi, et ordonna aux *ariens* de rendre les églises aux catholiques. Il y avait alors dans le sénat un autel de la Victoire, démoli en 357 par ordre de l'empereur Constance, et rétabli ensuite par Julien. Gratien le fit non-seulement détruire, mais il se saisit des revenus destinés pour entretenir les sacrifices et les prêtres des idoles, et attribua ces fonds à l'épargne. Il refusa et fit effacer de ses titres celui de *Pontifex Maximus*, que les empereurs idolâtres s'étaient arrogé, et que les empereurs chrétiens avaient laissé subsister sans y faire attention. « Telle est la » nature du despotisme, dit un » auteur moderne : lorsqu'il a » maîtrisé la terre, il usurpe les » droits du ciel; il veut être *Pontife* et *Dieu*, quand il ne trouve » plus dans un empire temporel » de quoi flatter son orgueil. » Cette manie n'est pas exclusivement propre aux siècles » païens; on la voit reparaître » dans tous les temps, et notre » siècle en a retracé les traits. » Gratien supprima les privilèges et les immunités de ces sacrificateurs idolâtres. Il abolit également celles que les païens avaient accordées à leurs vestales, et ordonna que le fisc se saisirait des terres que l'on donnerait par testament, ou à ces vierges, ou aux temples, ou aux prêtres des idoles. Il leur permit seulement de recevoir les legs des choses mobilières. Tous ces changements irritèrent un peuple fanatique et superstitieux. Maxime, général des troupes romaines dans la

Bretagne, fut proclamé empereur par les légions qu'il commandait. Gratien marcha contre lui, le joignit à Paris, mais il fut lâchement abandonné par ses troupes. Obligé de se sauver, il tourna ses pas vers l'Italie, et en arrivant à Lyon, il fut arrêté, livré aux rebelles et massacré en 383. Ce prince, aussi grand qu'infortuné, n'avait alors que 24 ans, dont il en avait régné sept et neuf mois. Saint Ambroise versa des pleurs sur son tombeau, qu'il regardait comme celui d'un martyr. Le choix qu'il fit de Théodose pour être son collègue, et qui par là devint son successeur, aurait suffi seul pour rendre son nom cher à l'Eglise et à l'empire.

GRATIEN, simple soldat, fut couronné empereur par les légions romaines révoltées dans la Grande-Bretagne, pour l'opposer à Honorius, vers l'an 407; mais il fut mis à mort quatre mois après, par ceux mêmes qui l'avaient élevé à l'empire.

GRATIEN, né à Chiusi dans la Toscane, bénédictin (selon la commune opinion) dans le monastère des SS. Felix et Nabor à Bologne, est auteur d'une célèbre collection des Décrets des papes, et des conciles, qui composent la 1^{re} partie du Droit canonique. Il acheva cet ouvrage vers l'an 1151, et mourut peu après. Il intitula ce recueil : *La Concorde des canons discordants*, parce qu'il y rapporte plusieurs autorités qui paraissent opposées, et qu'il concilie bien ou mal. Gratien inséra dans ce recueil les Décrétales d'Isidore Mercator (voyez ce nom), et de quelques autres qui l'avaient précédé. Plusieurs auteurs ont travaillé à corriger les défauts

de la collection de Gratien, entre autres *Antonius Augustinus*. Son traité *De emendatione Gratiani* est nécessaire à ceux qui lisent les ouvrages de Gratien. Nous avons une excellente édition de ce Traité, publiée par les soins de Baluze. Le *Décret de Gratien*, imprimé à Mayence, in-fol., 1472, fait une des principales parties du corps du Droit canon, dont nous avons plusieurs éditions. Celle de Rome, 1582, 4 vol. in-fol., et de Lyon, 1671, 3 vol. in-fol., sont recherchées. Savioli, dans les *Annales de Bologne*, 1785, ne croit pas que Gratien ait été bénédictin ni moine; il réfute les *Annales* des camaldules, où ce canoniste est regardé comme ayant été de cet ordre. Le premier auteur qui donne à Gratien la qualité de moine est Vincent de Beauvais, qui vivait un siècle entier après lui, et qui ne dit même rien de positif sur cet objet; car il s'exprime ainsi: *Gratianus, ut ferunt, monachus*.

GRATIUS, surnommé *Faliscus*, parce qu'il était de Faleries, capitale des Falisques, poète latin, contemporain d'Ovide, est auteur d'un poème sur la *manière de chasser avec les chiens*, dont la meilleure édition est celle qui a été publiée à Leyde, par Pierre Burmann dans ses *Poetae latini minores*, in-4°, 1731.

GRATIUS (Ortwinus), supérieur d'un collège à Cologne, où il mourut en 1541, était né à Holwick, diocèse de Munster. On a de lui: 1° *Triumphus B. Job*, en vers élégiaques, et en 3 livres, Cologne, 1537, in-fol.; 2° *Fasciculus rerum expetendarum et fagiendarum*, Cologne, 1535, in-fol., réimprimé par les

soins d'Edouard Brown, Londres 1690, 2 vol. in-fol. C'est un recueil de pièces concernant le concile de Bâle. Son attachement à la religion catholique lui attira l'inimitié de Reuchlin, d'Hutten, et de plusieurs autres professeurs. Ceux-ci, pour tourner en ridicule le langage barbare des théologiens scolastiques, et quelques-unes de leurs opinions, firent imprimer en 1516 et en 1517, in-4°, 2 parties, *Epistolæ obscurorum virorum ad dominum magistrum Ortwinum Gratium*, réimprimées souvent depuis, entre autres à Londres, 1710, in-12. Léon X condamna, le 15 mars 1517, ce livre, où la plaisanterie préparait les esprits aux nouveautés du luthéranisme. Gratus y opposa *Lamentationes obscurorum virorum non prohibita per sedem apostolicam*, Cologne, 1518, in-8°; réimprimées en 1649. Le vrai nom de ce savant était *Graës*.

GRATUS, diacre de l'Eglise catholique dans le v^e siècle, vivait en quelque retraite de Provence, peu éloignée du célèbre monastère de Lérins. Il y pratiquait de grandes austérités, et s'y appliquait beaucoup à la lecture. Mais, soit que ce genre de vie lui affaiblît l'esprit, soit qu'il lui enflât le cœur, il s'imaginait avoir des révélations, en même temps qu'il écrivait des erreurs contraires à la foi. Il composa un petit *Traité*, dans lequel il prétendait montrer qu'il n'y avait en J.-C., Dieu et homme, qu'une seule nature, qui était la divine. C'était proprement l'*eutychiannisme*. Gratus envoya son écrit à Fauste, alors abbé de Lérins, depuis évêque de Riez, qui trouvant cet écrit aussi mal digéré que mal pensé,

hésita d'abord de répondre. Il le fit cependant après un certain temps, et réfuta fortement les erreurs de Gratus, à qui il donna aussi de fort bons avis, sur la conduite qu'il devait tenir pour ne point s'exposer à abandonner la vérité.

GRAUNT (Edouard), écrivain anglais, fut maître de l'école de Westminster, et mourut l'an 1601. On a de lui : 1° *Græcæ linguæ spicilegium* ; 2° *Institutio græcæ grammaticæ*. Ces ouvrages furent estimés dans leur temps.

GRAUNT (Jean), né à Londres en 1620, et membre de la société royale de cette ville, se fit un nom par son ouvrage intitulé : *Observations naturelles et politiques sur les bills de mortalité*, 1661, in-4°. Il embrassa la religion catholique romaine sur la fin de sa vie, après avoir été puritain et socinien. La société royale le perdit en 1674.

GRAVELOI (Hubert-François Bourguignon), célèbre graveur, naquit à Paris le 26 mars 1699. Après avoir été à l'île de Saint-Domingue, il revint en France et s'appliqua entièrement au dessin. Il passa ensuite à Londres, où il resta 13 ans. C'est depuis son retour, en 1745, que sont sortis de son crayon tous ces beaux dessins qui ont orné beaucoup de livres ; plusieurs de ceux-ci ne méritaient pas cette distinction. Il mourut à Paris en 1773. On trouve une *Notice* sur cet artiste, donnée par son frère, dans le *Nécrologe* de 1774.

GRAYEROL (François), avocat, né à Nîmes en 1635, et mort dans cette ville en 1694, a laissé : 1° plusieurs *Dissertations* sur diverses médailles ; 2° le médiocre Recueil intitulé : *Sorberiana*, in-

12 ; 3° de savantes *Observations sur les arrêts du parlement de Toulouse*, recueillies par la Rocheffavin, Toulouse, 1682 ; 4° *Notice abrégée historique des 22 villes chefs des diocèses de la province de Languedoc*, Toulouse, 1696, in-fol, ouvrage superficiel et inexact. Ce jurisconsulte eut une grande réputation de son temps, par son érudition et par la connaissance des monuments de l'antiquité. — Jean GRAVEROL, son frère puîné, né à Nîmes en 1636, quitta Lyon où il était ministre, à la révocation de l'édit de Nantes, et se réfugia à Amsterdam, puis à Londres, où il mourut en 1718. Il est auteur de divers ouvrages de controverse, dont le principal est *Moses vindicatus*, Amsterdam, 1694, in-12 ; solide réfutation du livre de Burnet, intitulé : *Archeologia philosophica, sive Doctrina antiqua de rerum originibus*. Graverol défend la narration de Moïse contre les explications ineptes et allégoriques de Burnet, avec autant de bonne raison que de zèle pour la bonne doctrine.

GRAVESANDE (Guillaume Jacob s'), mathématicien célèbre, naquit à Bois-le-duc en 1688. Ses heureuses dispositions pour les sciences lui firent un grand nom dans un âge peu avancé. A 18 ans, il avait commencé son *Essai de perspective*. Associé en 1713 au *Journal littéraire*, il remplit cet ouvrage d'extraits et de dissertations qui le firent rechercher. Il passa deux ans après en Angleterre, en qualité de secrétaire d'ambassade, y vit Newton, s'en fit aimer et estimer, et obtint une place dans la société royale de Londres. De retour en Hollande, on lui offrit une

chaire de professeur en astronomie et en mathématiques à Leyde, et il l'accepta. La physique était alors assez mal enseignée dans cette académie. S'Gravesande ouvrit un cours complet de physique expérimentale, et le remplit avec la plus grande distinction. Le landgrave de Hesse, l'ayant appelé en 1721 à Cassel, pour porter un jugement sur une machine d'Orphireus, qui prétendait avoir trouvé le mouvement perpétuel, il l'admira. Mais ne pouvant rien décider, parce que l'artiste en cachait l'intérieur, il engagea le prince à la faire déplacer, pour voir si elle n'avait aucune communication avec quelque mobile extérieur : mais Orphireus aimait mieux mettre sa machine en pièces. S'Gravesande, de retour en Hollande, fut nommé professeur de philosophie à Leyde en 1734, et y mourut en 1742, d'un excès de travail. Outre cette philosophie qui dévoile les secrets de la nature, il possédait cette autre philosophie, plus nécessaire au bonheur, qui va jusqu'à l'âme. Ses mœurs étaient douces et faciles. Quoiqu'il fût d'un tempérament fort vif, il sut en être le maître; et sa vivacité ajouta aux agréments de son esprit, sans altérer la bonté de son cœur. Ses principales productions sont : 1° *Essai sur la perspective*, peut-être le meilleur qui ait paru sur cette matière, avec un *Traité de l'usage de la chambre obscure pour le dessin*; 2° *Physices elementa mathematica, experimentis confirmata, sive Introductio ad Philosophiam newtonianam*; ouvrage composé en partie dans les barques publiques, sans que le bruit et le babil des voyageurs pussent le tirer de ses médi-

tations, et le distraire des calculs les plus compliqués. Allemand, son disciple, professeur de Leyde, en a donné une bonne édition en 1744. Joncourt, pasteur et professeur à Bois-le-Duc, l'a traduit en français, en 1746, 2 vol. in-8. Quoique zélé newtonien, s'Gravesande y donne de sages avis touchant le peu de solidité des opérations algébriques, fondées souvent sur des suppositions gratuites, et les erreurs où l'on peut tomber en s'appuyant sur des calculs dirigés par l'opinion même qu'ils doivent établir; espèce de cercle vicieux très commun dans la physique moderne. *Ejus conditionis est ut non detegatur nisi conferendo computationem cum observationibus; sed computatio tabulas eum in finem constructas pro fundamento habet, et has satis accuratas esse quis affirmabit?* 3° *Matheseos universalis elementa*, Leyde, 1727, in-8°. C'est un cours d'algèbre à l'usage de ceux qui fréquentent les collèges. Tout abrégé qu'est cet ouvrage, il le fit placer au rang des premiers mathématiciens de l'Europe. 4° *Philosophiæ newtonianæ institutiones*, 1744, in-8°, dans lesquelles l'auteur abrégé ses éléments de physique; 5° *Introductio ad philosophiam metaphysicam et logicam*. Cet ouvrage fut si goûté, qu'on l'imprima tout de suite à Venise, avec l'approbation des inquisiteurs. Il fut aussi traduit en français, 1737, in-12.

GRAVESON (Ignace-Hyacinthe Amat de), dominicain, docteur de Sorbonne, né à Graveson, village près d'Avignon, fut appelé à Rome par son général. Il fut un des théologiens du concile de cette ville en 1725; mais

l'air de Rome lui étant contraire, il se retira à Arles, où il mourut en 1733, à 63 ans. Ses ouvrages publiés à Venise en 1740, en 7 vol. in-4°, renferment : 1° une *Histoire de l'ancien Testament* et une *Histoire ecclésiastique jusqu'en 1730*; assez peu lues l'une et l'autre. La dernière a néanmoins été réimprimée séparément à Augsbourg en 1752, 2 tom. in-fol., et une continuation jusqu'à l'an 1760, par Jean Dominique Mapi. 2° Un *Traité de la vie et des mystères de J.-C.*; 3° une *Histoire du brave Crillon*, in-12; 4° plusieurs *Opuscules sur la grâce efficace et la prédestination*. Le P. de Graveson eut beaucoup de part à la réconciliation du cardinal de Noailles avec le saint-siège, et à son adhésion à la bulle *Unigenitus*. Il était d'un caractère doux et conciliant, mais il se laissa aller quelquefois à des préventions singulières, comme lorsqu'il s'avisait de déclarer supposée et fabriquée la fameuse lettre de saint François de Sales au P. Lessius, précisément parce qu'il ne la trouvait pas dans le recueil des lettres de cet évêque; comme si les lettres qu'un homme écrit durant sa vie pouvaient être promptement rassemblées dans un recueil complet où aucune ne serait omise.

GRAVIER (Charles), comte de Vergennes, né à Dijon, le 28 décembre 1719, remplit avec distinction la place d'ambassadeur de France à Stockholm et à Constantinople, et fut appelé en 1774, au département des affaires étrangères. Après la mort du comte de Maurepas, en 1782, il devint premier ministre, et jouit de toute la confiance de Louis XVI. Il mourut à Paris, le 13 fé-

vrier 1787, à l'âge de 68 ans. Les troubles de la Hollande, qu'il croyait être avantageux à la France, et qu'il entretenait avec des sommes immenses, et la paix de 1783, furent les principaux événements de son ministère, durant lequel il donna des preuves de probité, de modération et de prudence, quoique ses vues n'aient pas toujours eu toute la solidité que l'intérêt de la chose publique semblait demander. Sa politique avait plus de finesse que de dignité, et ses moyens montraient plus de défiance et d'inquiétude que de véritable grandeur. Il laissa enlever les barrières aux Hollandais, et leur vit paisiblement faire la guerre au sujet de l'Escaut, dans le temps même qu'il prétendait les attacher à la France par de nouveaux liens; d'un autre côté, il maintenait la captivité de l'Escaut, après avoir combattu pour la liberté des mers. Un reproche plus grave est la guerre d'Amérique, qui éclata vers la fin du ministère du comte de Maurepas, mais à laquelle, comme ministre des affaires étrangères, il avait particulièrement coopéré, et qu'on regarde comme son ouvrage propre. C'est cette guerre, parfaitement inutile, et très nuisible à la France, malgré quelques acquisitions coloniales, qui a accéléré la catastrophe de ce beau royaume, tant en obérant l'état de manière à ne pouvoir se relever que par des moyens qui ont provoqué et consommé la révolution. Si le célèbre auteur du *Discours sur l'histoire universelle*, le grand Bossuet, écrivait les événements de nos jours, il ne manquerait pas d'observer comment la Providence a rendu avec usure à la France le mal

qu'elle avait fait à l'Angleterre, en prenant, au milieu de la paix et contre la foi des traités, le parti de ses sujets révoltés dans un autre hémisphère. Peut-être eût-il remarqué encore que c'est le même la Fayette, que pour cet effet on envoya en Amérique, qui fut le général de la révolution française, et le geôlier du roi captif. On a donné en 1788 le *Portrait du comte de Vergennes*, in-8°. Il y a de fort bons et de fort mauvais morceaux. M. de Mayer a publié sa *Vie publique et privée*, Paris, 1789, in-8°, barbouillage philosophique : l'auteur s'y embrouille de manière à ne s'entendre pas lui-même. *V. le Journ. hist. et litt.*, 1^{er} mars 1790, p. 367.

GRAVINA (Pierre), poète latin du xv^e siècle, naquit à Palerme vers 1453, et mourut en 1527, âgé de 74 ans. On a ses *Poesies* in-4°, Naples, 1532. Sanazar en faisait cas.

GRAVINA (Dominique), dominicain, parvint aux premières charges de son ordre par son mérite, et mourut à Rome en 1643, à 70 ans. On a de lui : *Stato della religione di san Domenico* Rome, 1605, in-12; 2° *De catholicis præscriptionibus*, Naples, 1627, 2 tomes in-fol., et d'autres ouvrages de théologie estimés. — Il ne faut pas le confondre avec le P. GRAVINA, jésuite, auteur d'une *Théologie* qui a eu un grand cours en Italie, et qui est réellement bien rédigée. Il est vrai que l'auteur y enseigne le *probabilisme*, mais avec des réserves et des règles qui semblent faire rentrer son opinion dans l'esprit de celle qu'elle combat. Il écrivait vers le milieu de ce siècle, et vivait encore en 1760.

GRAVINA (Jean-Vincent), né en 1664 à Rogliano, dans la Calabre ultérieure, obtint d'Innocent XII une chaire de droit. Il avait la manie des réformes; et le premier abus qu'il prétendit corriger fut l'argumentation scolastique; mais il est plus que douteux si en cela il rendait service aux sciences. L'argumentation scolastique a eu ses inconvénients; on l'a fait servir à des spéculations inutiles et ridicules; mais, réduite à de justes bornes, elle est la conservatrice d'une bonne logique, et prémunit l'esprit contre les sophismes de tous les genres, regardés aujourd'hui comme des raisonnements solides. (Voyez DUNS, ANSELME, SUAREZ, etc.) Gravina mourut à Rome en 1718, à 54 ans, avec la réputation d'un poète et d'un orateur médiocre, d'un savant quelquefois caustique, quelquefois paradoxal. On a de lui : 1° *De ortu et progressu juris civilis*, Naples, 1713, où il y a beaucoup de recherches, et en même temps des vues superficielles et fausses; 2° *De romano imperio liber singularis*, Naples, 1712; ouvrage qui fourmille d'erreurs; mais l'auteur espérait que le peuple romain, auquel il est dédié, ne s'en apercevrait pas, et il eut raison; 3° *Della ragione poetica*, en 2 livres; espèce de poétique, traduite en français, à Paris, 1754, en 2 petits vol. in-12, sous ce titre : *Raison ou idée de la poésie*; 4° *Institutiones canonicæ*; ouvrage posthume, imprimé à Turin en 1742, in-8°; 5° quelques *Tragédies* qui n'ont pas eu de succès, Venise, 1740, in-8°; 6° un *Discours sur les fables anciennes*, et un autre *sur la tragédie*. On a fait une édition des OEuvres de Gravina à Leip-

sick, en 1737, in-4°, et Naples, 1756, avec des notes pédantesques et parasites d'un nommé Mascovius. On a publié sa *Vie* à Rome en 1762, sous ce titre : *De vita et scriptis Vincentii Gravinae commentarius*; espèce d'éloge funèbre, fait par un M. Serrao, prêtre hiéronymite. Voyez SERGARDI. [Gravina avait élevé le célèbre Métastase, auquel il laissa en mourant tous les biens qu'il avait acquis à Rome. Il fut un des fondateurs de l'académie de *Arcades*. Ce n'était au commencement qu'une assemblée de quinze poètes : il les réunissait dans une maison qu'il avait sur le mont Janicule, et leur donna une constitution, et leur première séance poétique eut lieu sur le mont Palatin, le 20 mai 1696. Dans sa vieillesse il avait composé deux drames sacrés *Christo* et *Saint-Atanasio*.]

† GRAVINA (Charles, duc de), amiral espagnol, naquit à Naples en avril 1747. Il passait pour être fils naturel de Charles III, qui lui conféra le titre de duc de Gravina, et l'emmena avec lui lorsqu'il alla en 1759 occuper le trône d'Espagne. Gravina entra dans les garde-marines, et fit sa première campagne contre les Algériens sous les ordres de Barcelo. Il se fit remarquer par sa valeur, et accompagna ensuite dans différentes expéditions les amiraux Cordova et Massaredo. Il se distingua particulièrement dans la guerre contre la république française, en 1793. Les Français assiégeaient Roses, place forte de Catalogne, dont la reddition aurait décidé du sort de la campagne; Gravina, qui commandait trois frégates d'observation, fit débarquer

l'artillerie, et construire sur le rivage des batteries, dont le feu habilement dirigé força l'ennemi à lever le siège, et à s'éloigner au moment où il allait envelopper plusieurs régiments espagnols. Par cette manœuvre hardie, il conserva dix mille hommes à l'Espagne, et mérita le grade de contre-amiral. Lorsque la France eut conclu avec l'Espagne une alliance offensive et défensive, la flotte espagnole commandée par Gravina, et la flotte française sous les ordres de Villeneuve, se trouvaient réunis en 1805 dans le port de Cadix. Elles reçurent l'ordre d'attaquer l'amiral Nelson, qui se tenait avec ses vaisseaux à la vue de cette place. Les deux escadres se rencontrèrent vis-à-vis du cap Trafalgar. Le combat fut long et opiniâtre, et on se battit de part et d'autre avec un égal acharnement. Gravina soutint long-temps sa ligne; mais à la fin elle fut rompue, lorsque Villeneuve eut abandonné la sienne. L'amiral anglais Nelson et Gravina trouvèrent dans ce combat une mort glorieuse; tous deux blessés au bras d'une balle de mousquet, le premier mourut des suites de l'amputation, et le second, peut-être parce qu'on ne la lui avait pas faite, cessa de vivre le 11 janvier 1806. Gravina était regardé comme un marin instruit et un excellent amiral. Il était décoré de tous les ordres d'Espagne; et, lorsqu'il paraissait à la cour, ce qui lui arrivait rarement, on le recevait avec toute la distinction due au sang dont on le croyait issu.

GRAVIUS (Henri), ou plutôt *Vermolanus*, dominicain, prit le nom de *Gravius* parce qu'il était de Grave, enseigna la théologie,

fut prieur à Nimègue, et mourut dans sa patrie le 22 octobre 1552, avec la réputation d'un homme savant. Nous avons de lui : 1° *Annotationes in B. Cyprianum*, Cologne, 1544. Jacques Pamelius s'est servi de ces notes pour son édition de saint Cyprien. 2° *Scholia et annotationes in Hieronymi Epistolas*, Anvers, 1568, et Cologne, 1618. Elles sont plus propres à faire remarquer les beautés du style de saint Jérôme qu'à servir d'explication. 3° Une *Édition* des Oeuvres de saint Jean Damascène, Cologne, 1560, conférées avec plusieurs exemplaires grecs; 4° une *Édition* des Oeuvres de saint Paulin, corrigée, Cologne, 1560, in-8°. F. le P. Echard, t. 2.

GRAVIUS (Henri), natif de Louvain, fils d'un imprimeur, enseigna la théologie avec beaucoup de réputation pendant 20 ans. Il fut appelé à Rome par le pape Sixte-Quint, pour soigner l'édition de la *Vulgate*, et Grégoire XIV l'admit à sa cour ensuite. Les cardinaux Caraffa, Borromée, Colonne, et surtout Baronius, l'honorèrent d'une affection toute particulière. Il mourut à Rome en 1591, 5 mois après son arrivée, à 55 ans. Baronius fit son épitaphe, et écrivit une lettre à la faculté de théologie de Louvain, où il déploie tous les sentiments de la plus vive douleur d'avoir perdu son meilleur ami. Les *Notes* du 7° tome des Oeuvres de saint Augustin, Anvers, 1578, sont de Gravius.

GRAVIUS. Voyez GREAVES.

GRAWER (Albert), théologien luthérien, né à Mesecow, village de la Marche de Brandebourg, en 1575, s'acquit une grande réputation dans son parti

par ses écrits contre les sociéniens, contre l'Eglise romaine, et contre les calvinistes. Son style était très emporté. On a de lui : *Absurda absurdorum, absurdissima calvinistica*, léna, 1612, in-4°; 2° *Anti-Lubinus de natura mali*, Magdebourg, 1606, in-4°. Ce livre est contre Eilhart Lubin, qui avait renouvelé le manichéisme en l'ajustant à sa mode et fait deux principes de Dieu et du néant. 3° *Bellum Calvinii et Jesu-Christi*, ibid., 1605, in-4°. Il mourut en 1617, surintendant des Eglises du pays de Weimar.

GRAY, ou plutôt GREY (Jeanne), épouse de Gilfort, fils de Jean Dudley, duc de Northumberland, était petite-fille de Marie, sœur de Henri VIII. Marie étant restée veuve de Louis XII roi de France, et n'ayant point eu d'enfants, avait épousé Brandon, duc de Suffolk, dont elle avait eu une fille, mariée à Henri Gray, duc de Suffolk, père de Jeanne. Le duc de Northumberland ayant succédé à la faveur du duc de Sommerset auprès d'Édouard VI, craignit que ce prince ne succombât en peu de temps à la faiblesse de sa complexion : il ne trouva d'autre moyen de maintenir son autorité que d'éloigner du trône les princesses Marie et Elisabeth, ses sœurs, et de faire proclamer reine, Jeanne, sa bru. Édouard VI, zélé protestant, se prêta aux vues de son ministre, dérogea à l'ordre de succession établi par Henri VIII, et désigna pour lui succéder les filles de Henri Gray, dont Jeanne était l'aînée. Jeanne s'opposa tant qu'elle put à son élévation. « C'est un attentat, disait-elle, de bouleverser l'ordre dans la

« succession des rois. La couronne appartient en premier lieu à la princesse Marie puis à la *princesse Elisabeth, à moi après elles seulement; et me préserve le Ciel de prévenir mon rang! » Cependant cette princesse fut proclamée à Londres; mais le parti et le droit de Marie l'emportèrent. Jeanne fut renfermée dans la tour de Londres, avec Elisabeth, qui régna depuis. On lui fit son procès; et le beau-père et l'époux de cette infortunée eurent la tête tranchée avec elle en 1554. Jeanne n'avait que 17 ans.

GRAZIANI (Antoine-Marie), naquit en 1537, dans la petite ville de Borgo-san-Sepolcro, en Toscane. Le cardinal Commendon, qui voulut bien être son maître, et qui trouva dans son disciple les dispositions les plus heureuses, le fit son secrétaire. Graziani le suivit en Allemagne, en Pologne et ailleurs. Ce cardinal le traita plutôt en ami qu'en homme de sa suite, lui confiant toutes ses affaires, prenant conseil de lui, et cherchant les occasions de l'employer pour faire valoir son mérite. Il le récompensa de ses services par une riche abbaye. Après la mort de son bienfaiteur, Graziani fut secrétaire de Sixte V., nonce à Venise, et évêque d'Amélie. Il mourut dans cette ville en 1611, à 74 ans, avec la réputation d'un très bel esprit et d'un saint évêque. Les ouvrages qui l'ont fait connaître sont : 1° *De vita Joannis-Francisci Commendoni, cardinalis, libri quatuor*, publiés par Roger Akakia, in-4°, 1669, et traduits en français par le même, Paris, 1671, in-4°. C'est à M. Barbier que nous devons la connaissance de cet ouvrage,

qu'on disait avoir été publié par Fléchier, sous le nom de Roger Akakia. 2° *De bello cyprio*, publié à Rome, en 1624, in-4°. Cet ouvrage, écrit avec autant d'élégance et de pureté que le précédent, a été traduit en français avec peu de succès, par Le Pelletier d'Angers, Paris, 1685, in-4°, de même que le suivant. 3° *De casibus adversis illustrium virorum sui ævi*, écrit avec autant de vérité que d'élégance. Cet intéressant ouvrage n'a vu le jour qu'en 1680 (Paris, in-4°), un siècle après sa composition, Fléchier en ayant fait imprimer le manuscrit trouvé dans la bibliothèque du baron Ferdinand Furstemberg, évêque de Paderborn et de Munster.

GRAZIANI (Jérôme), secrétaire et conseiller d'état du duc de Modène, était un auteur italien du dernier siècle. On lui doit plusieurs ouvrages en prose et en vers. Le principal dans ce dernier genre est un poème épique, sous ce titre : *La Conquista di Granata*. On ne le mettra jamais à côté de celui du Tasse, quoique la versification en soit assez douce. On fait quelque cas d'une tragédie de cet auteur, intitulée : *Il Cromvele*. Elle fut dédiée à Louis XIV; et imprimée à Paris. On trouve dans le recueil de ses *Varie prose* quelques morceaux agréables.

GRAZIANI (Jean), né à Bergame en 1670, et professeur en philosophie à Padoue, a donné une *Histoire de Venise* en latin, 3 vol. in-4°, Padoue, 1725; elle commence à l'an 1615, et finit à l'an 1724. Elle ne renferme pas seulement ce qui s'est passé de mémorable dans l'état de Venise, mais aussi un grand nombre d'événements qui n'ont

point de rapport avec cette république. On lui doit encore plusieurs autres ouvrages.

GRAZZINI (Antoine-François), poète italien, surnommé *il Lasca*, mourut en 1583, âgé de 79 ans, 10 mois et 27 jours, à Florence, sa patrie, où il fut un des fondateurs de l'académie de la *Crusca*. L'ouvrage qui lui a fait le plus de réputation est un recueil de *Nouvelles* ou de *Contes*, imprimé à Paris, en 1756, in-8° et in-4°, sous le titre de Londres; et traduit en français, en 1775, 2 vol. in-8°. Il est regardé en Italie comme un émule de Boccace; il est moins correct, mais plus sage, plus réservé que lui, quoiqu'il ne le soit pas encore assez. Toutes ses nouvelles ne sont pas gaies; il y en a de tragiques, dans lesquelles il a l'art d'intéresser, et qui sont propres à produire des réflexions utiles. Il a laissé encore des *Stances*, des *Comédies*, un *Poème burlesque*, etc.

GREATRAKES (Valentin), empirique qui fit beaucoup de bruit en Angleterre, au xviii^e siècle; principalement en 1664 et 1665, par une manière singulière et inconnue de guérir diverses maladies, était né d'une bonne famille, à Affane, dans le comté de Waterford, en Irlande, le 14 février 1628. Par tout ce que l'on en raconte, on est tenté de le regarder comme le Mesmer et le Cagliostro de ce temps-là. Il fut appelé à Wittehal, où la cour ne fut pas trop persuadée de son pouvoir. Il parut à la ville, et y fut plus goûté. Les uns prétendaient que ses guérisons étaient fausses, les autres disaient qu'elles étaient procurées par des moyens superstitieux et illicites. Le guérisseur se défendit, et pu-

blia une *Lettre*, adressée au célèbre Boyle, dans laquelle il fait une histoire abrégée de sa vie. Il joignit à cet écrit un très grand nombre de certificats, qui attestaient la réalité des cures qu'il avait faites. Cependant sa réputation ne se soutint pas. On trouve dans la *Vie de Saint-Evremond*, par Desmaiseaux, quelques détails sur cet homme singulier, ainsi qu'une pièce intitulée *le Prophète irlandais*, insérée dans le 2^e tome des *Oeuvres* de Saint-Evremond; mais l'histoire de Greatrakes y est fort défigurée: les deux auteurs parlent de cet Irlandais d'après leurs idées et d'après des bruits vagues, plutôt que d'après des faits constatés. On serait quelquefois tenté de croire qu'il y a dans l'histoire ou le roman qu'ils en font, des vues qu'ils n'ont osé avouer. On ignore la date de sa mort, mais on sait qu'il vivait encore en 1680. M. Deleuze, dans son *Histoire du Magnétisme animal*, parle beaucoup de Greatrakes, qu'il regarde comme le prédécesseur des magnétiseurs modernes.

GREAVES (Jean), *Gravius*, né à Colmore, dans le comté de Hampshire, en 1602, fit de grands progrès dans l'étude de la philosophie, des mathématiques, et surtout des langues orientales. Son mérite lui procura une chaire de géométrie en 1630, dans le collège fondé par Gresham. L'avidité du savoir lui fit entreprendre plusieurs voyages en Italie, en Turquie et en Egypte. Il fit un assez long séjour à Constantinople, à Rhodes et à Alexandrie, examinant tout ce qui pouvait le mener à la connaissance de la nature et de l'antiquité. Il mesura en géomètre les fameuses

pyramides d'Egypte, et en rendit compte en savant. Il repassa en Angleterre l'an 1640, avec une abondante moisson de manuscrits, de pierres gravées, de médailles et de monnaies. On le choisit alors pour professeur d'astronomie à Oxford; mais son attachement à la famille royale le fit chasser de l'université par les parlementaires Greaves, retiré à Londres, y travailla sans relâche jusqu'à sa mort, arrivée en 1652, à 50 ans. Parmi les savants ouvrages dont il enrichit la république des lettres, on distingue : 1° *Elementa linguæ persicæ*, Londres, 1649, in-4°; 2° *De cyclis Arabum et Persarum astronomicis*, 1648, in-4°; 3° *Epochæ celebrioris Ulag-Bei*, 1650, in-4°; 4° *Astronomia Schah-Cholghii, Persæ*, 1652, in-4°; 5° une excellente *Description des pyramides d'Égypte*, en anglais, in-8°, traduite en français par Thévenot, qui l'inséra dans le premier Recueil de ses Voyages in-fol.; 6° *Traité de la manière de faire éclore les poullets dans les fours, selon la méthode des Égyptiens*; 7° un savant *Discours sur le pied et le denier romain*, pour servir de principes aux mesures et aux poids des anciens, en anglais, in-8°; 8° il a publié en outre une *Dissertation* très curieuse du sérail, de Robert Withers, en anglais, in-8°. Le docteur Brich a publié, en 1737, les *Œuvres* mêlées de Greaves, 2 vol. in-8°. La *Vie* de ce savant se trouve dans les *Vitæ eruditissim. virorum* de Th. Smith.

GREBAN (Arnoul et Simon), poètes français du xv^e siècle, tous deux nés à Compiègne, le premier, chanoine du Mans, le second, docteur en théologie, et

secrétaire de Charles d'Anjou, comte du Maine, sous le roi Charles VII, ont composé, vers 1450, *Le Mystère des Actes des apôtres à personnages*, dont il y a trois éditions différentes pour les changements : la 1^{re} de 1537, 2 vol. in-fol.; la 2^e de 1540, 2 vol. in-4°; la 3^e à laquelle on a joint le mystère de l'Apocalypse de Louis Choquet, 3 vol. in-fol., toutes trois à Paris.

GRÉCINUS, * ou GRÆGINUS (Julius), sénateur romain qui vivait sous l'empereur Caligula, était de Fréjus. Il cultiva les belles-lettres avec succès, et fut un des hommes les plus éloquents de son temps. Sénèque le philosophe n'en parle qu'avec admiration. Il paraît par Columelle qu'il avait écrit sur l'agriculture et les vignes. On lui accorda une place dans le sénat, et il la remplit avec honneur. Caligula voulut l'obliger à accuser Marcus Silanus, que ce prince haïssait, quoiqu'il fût innocent; Grécinus le refusa, et l'empereur irrité lui fit ôter la vie vers l'an 40 de notre ère vulgaire.

GRÉCOURT (Jean-Baptiste-Joseph Villart de), chanoine de l'église de Saint-Martin de Tours, naquit dans cette ville vers 1684, et descendait, à ce que l'on croit, d'une noble famille d'Écosse. Il débuta dans le monde par quelques *Sermons*, plus satiriques que moraux. Il en prêcha un entre autres qui n'était qu'un tissu d'anecdotes scandaleuses sur la plupart des dames de Tours. L'indignation publique l'obligea de renoncer à une occupation qui demandait un homme plus grave et plus exemplaire. Il choisit un sujet plus conforme à ses goûts, et fit des *Contes* et des *Épigrammes*;

il les lisait dans toutes les sociétés, et il les lisait de façon à séduire les juges les plus sévères. Ses *Poésies* perdaient leur prix dans toute autre bouche. L'abbé de Grécourt était un des meilleurs lecteurs de son temps. Ce talent, son enjouement et ses saillies le faisaient rechercher; mais sa méchanceté et son humeur satirique le faisaient craindre et quelquefois fuir. Il se piquait d'érudition, quoique très mal à propos. Il possédait tant soit peu les auteurs latins, et voulait qu'on crût qu'il connaissait le grec, quoiqu'il n'en sût pas un mot. On se plaisait souvent à confondre son ignorance; mais il payait d'effronterie. La maturité de l'âge ne le fit changer ni de conduite ni de caractère, et il mourut comme il avait vécu, en 1743, à 56 ans. Ses *Poésies* ont été publiées en 1747, en 2 vol., et réimprimées à Luxembourg en 1761 et 1764, 4 vol. petit in-12, mais enflées de quantité de pièces du même genre par différents auteurs. Elles renferment : 1° le Poème de *Philotanus*, qui n'est pas de lui, à ce que prétendent les conteurs d'anecdotes. Il ne fit, dit-on, que le revoir et l'embellir de quelques tirades. Quoi qu'il en soit, ce poème eut du succès parmi les partisans de Jansénius; mais les catholiques et les lecteurs honnêtes en eurent horreur. Ce qui achève de le mettre au rebut, c'est que les grâces du style ne réparaient en aucune sorte la dégoûtante absurdité du sujet. « Le style en est bas (dit Voltaire, que nous citons ici de préférence), sans dialogue, sans grâces, sans finesse, sans pureté, sans imagination dans l'expression, et ce n'est enfin

qu'une histoire satirique de la bulle *Unigenitus* en vers burlesques. » Quelque mécontents que fussent être les jésuites, d'un ouvrage rempli de basses et ordurières calomnies, l'auteur les voyait souvent à Tours, vivait et mangeait avec eux : telle était la lâcheté de son caractère. Il préparait, dit-on, un autre poème, où le parti opposé n'aurait pas été plus épargné : mais la Providence n'a pas permis que la vérité et la foi orthodoxe fussent souillées par les éloges d'un tel panégyriste. 2° Des *Contes*, quelquefois plaisants, toujours obscènes; 3° des *Épigrammes*, des *Chansons*, des *Fables*, qui offrent quelquefois de la douceur, mais qui sont en général assez médiocres, et d'une poésie faible. L'abbé des Fontaines, qui l'avait beaucoup connu, donne une idée peu favorable de son caractère : ce critique dit expressément (dans le tome 1^{er} de ses Jugements) « que sa langue et sa plume l'avaient exclu de la plupart des maisons de Tours. » Les efforts qu'a faits un journaliste (*Journ. encycl.*, 15 décembre 1784, et 1^{er} janvier 1785) pour en donner des idées avantageuses, n'ont pas persuadé les lecteurs impartiaux. Si on lui a attribué quelques pièces infâmes qui n'étaient pas de lui, c'est que la réputation qu'il s'était faite par ses ouvrages et par sa conduite rendait l'attribution vraisemblable.

GRÉGOIRE (Saint), premier patriarche d'Arménie, était issu de la race royale des Arsacides de Perse. Il fut surnommé *Lauzavorid* ou l'*Illuminateur*, parce qu'au commencement du iv^e siècle il répandit dans l'Arménie la lumière de l'Évangile. Son père,

Anag, qui était au service d'Ardeschir, roi sassanide, avant empoisonné Kosrou I^{er}, roi d'Arménie, avec qui son maître était en guerre, fut égorgé par les Arméniens; et toute sa famille partagea son sort, à l'exception de Grégoire, encore enfant, qui fut sauvé par sa nourrice. Elle l'emmena à Césarée de Cappadoce, l'éleva dans la religion chrétienne, qu'elle professait, et le maria ensuite à une chrétienne nommée Marie. Grégoire eut deux enfants, Verthanes et Arysdaghès; et, après trois ans de mariage, il se sépara de sa femme, de son consentement, pour embrasser l'état ecclésiastique. Ayant appris que Tiridate, fils du roi Kosrou, était à Rome, où il sollicitait de Dioclétien des secours pour recouvrer son trône, il alla le trouver, et s'attacha à son service. Tiridate étant rentré en Arménie à la tête d'une armée victorieuse, il voulut offrir dans la ville d'Ani, aujourd'hui Gamackh, un sacrifice à la déesse Anaitis, pour la remercier des premiers avantages qu'il avait remportés, et il chargea Grégoire de présenter l'offrande, mais ce saint s'y refusa, en déclarant qu'il était chrétien. Tiridate, ennemi des chrétiens, le fit tourmenter cruellement, et peu à près, ayant été instruit que Grégoire était fils d'Anag, le meurtrier de son père, il le fit jeter dans un puits sans eau, où saint Grégoire vécut pendant 14 ans par les soins d'une femme charitable. En 301, Tiridate, tourmenté de plusieurs maladies cruelles, fit retirer Grégoire du puits, à la prière de sa sœur, qui avait embrassé la religion chrétienne, et qui lui faisait espérer d'être guéri par le saint. Grégoire, en effet, opéra sa gué-

rison, et prêcha ensuite l'Evangile avec tant d'ónction, qu'il convertit tous les grands de la cour et une grande partie du peuple; il alla ensuite à Césarée, où il fut sacré par l'archevêque Léontins, patriarche des Arméniens. Revenu en Arménie, il fit abattre un grand nombre d'idoles, baptisa le roi, sacra des évêques, fonda des collèges, et alla établir sa résidence archiépiscopale à Vaghar-Schabad. Bientôt toute l'Arménie fut chrétienne, et ses successeurs n'eurent qu'à soigner une église entièrement établie. En 318, il sacra évêque de Diospont et d'une partie de l'Arménie majeure, son fils Arysdaghès. D'après les Arméniens, Grégoire accompagna vers le même temps à Rome le roi Tiridate, qui s'y rendait pour féliciter Constantin sur sa conversion. En 325, il fut appelé au concile de Nicée, et n'ayant pu y aller, il y envoya son fils Arysdaghès, qui rapporta en Arménie les actes du concile qu'on mit en vigueur dans tout ce royaume. Depuis quelque temps, saint Grégoire méditait un projet de retraite qu'il exécuta vers l'an 331. Il se démit de son siège en faveur de son fils Arysdaghès, et alla s'ensevelir dans une caverne au pied du Mont-Sebouch, où il mourut au bout de quelques années. Un pieux ermite, nommé Kahnig, ayant découvert son corps, le fit enterrer dans la ville de Thortan, où il devint l'objet de la vénération publique. Il existe en arménien plusieurs *Homélies* sous le nom de saint Grégoire, mais il paraît qu'elles ont été supposées, ainsi qu'une *Vie* de ce saint patriarche, qu'on a attribuée quelquefois à saint Chrysostôme.

GRÉGOIRE I^{er} (Saint), pape,

surnommé *le Grand*, d'une illustre famille romaine, fut préteur de Rome en 573. Le mépris des grandeurs humaines l'engagea à se retirer dans un monastère qu'il avait fait bâtir sous l'invocation de saint André. Le pape Pélage II le tira de cette retraite pour le faire un des sept diacres de Rome. Il l'envoya peu de temps après à Constantinople, en qualité de nonce, pour implorer le secours de l'empereur Tibère II contre les Lombards. De retour à Rome en 584, il fut secrétaire de Pélage; et après la mort de ce pape, le clergé et le peuple l'éluèrent pour lui succéder. Grégoire, se croyant incapable de soutenir un fardeau dont tout le monde l'avait jugé digne, se cacha, mais en vain: il fut ordonné le 3 septembre 590. La peste ravageait alors Rome: il fit faire une procession générale, d'où l'on croit qu'est venue celle du jour de Saint-Marc, appelée encore la *grande Litanie*. La plus importante affaire qui occupait l'Eglise dans ce temps-là était les Trois Chapitres. Le saint pontife n'oublia rien pour éteindre ce schisme. (Voyez VIGILE.) Son zèle s'étendait à tout. Il envoya en Sardaigne des évêques pour convertir les idolâtres; il en envoya en Angleterre, exhortant les missionnaires à se servir à propos de la douceur et des récompenses. Saint Augustin, chef de la mission d'Angleterre, fit de grands fruits, et convertit le roi de Kent. Saint Grégoire tenait de temps en temps des conciles à Rome, pour maintenir la discipline ecclésiastique, et réprimer l'incontinence du clergé. Il s'éleva avec force contre le titre de *Patriarche œcuménique*, que prenait le patriarche de Constantinople; titre que le

pape même ne prenait pas, quoique chef et pasteur de l'Eglise universelle (voy. PHOCAS), et cassa les actes du concile de cette ville tenu en 589. Un autre service qu'il rendit à l'Eglise fut la réforme de l'office divin. Il fonda à Rome une école pour le chant de l'Eglise. Le moine saint Augustin, en partant pour l'Angleterre, emmena des chantres de cette école, qui passèrent en France et instruisirent les Gaulois. Grégoire termina saintement sa vie le 12 mars 604, consumé par les travaux de l'épiscopat et du cabinet. Il travailla avec zèle à réunir les schismatiques et à convertir les hérétiques; mais il voulait qu'on employât à leur égard la persuasion et non la violence. Il s'opposa aux vexations qu'on exerçait contre les Juifs pour les attirer au christianisme. « C'est, disait-il, par la douceur, » la bonté, l'instruction, qu'il » faut appeler les infidèles à la » religion chrétienne, et non par » les menaces et par la terreur. » Quoique saint Grégoire fût d'une si grande humilité qu'il se donna lui-même le titre de *Serviteur des serviteurs de J. - C.*, titre adopté par ses successeurs, il soutenait avec zèle l'autorité du saint-siège. Son pontificat est une réfutation de fait de tout ce que le compilateur Febronius et d'autres ennemis du siège de Rome ont imaginé touchant les prétendus effets des fausses décrétales. Depuis Isidore Mercator, l'autorité des papes n'a point été plus clairement et plus généralement reconnue dans l'Eglise que sous le pontificat de saint Grégoire. (Voyez saint PIERRE, saint LÉON, ISIDORE, LUTHER.) Il écrivait aux autres évêques avec toute la dignité et la fermeté du chef de

l'Eglise; il avertissait, instruisait, reprenait les rois; et ces grands de la terre l'écoutaient comme leur père. Son pontificat représente le tableau d'une vaste théocratie, où la religion, plus puissante que les lois, et les armes, réunit toutes les nations chrétiennes par la voix de son pontife, et, en se couvrant elle-même de gloire, faisait encore la félicité temporelle des peuples. « L'union » de toutes les Eglises occidentales, » les, sous un pontife souverain, » dit un auteur protestant et philosophe, facilitait le commerce » des nations, et tendait à faire de » l'Europe une vaste république; » la pompe et la splendeur du » culte qui appartenaient à un » établissement si riche, contri- » buaient en quelque sorte à l'en- » couragement des beaux-arts, et » commençaient à répandre une » élégance générale de goût, en » la conciliant avec la religion. » Sa table était simple et frugale, malgré les richesses que possédait déjà l'Eglise romaine. Dans une lettre au sous-diacre Pierre, recteur du patrimoine de Sicile, il lui dit : « Vous m'avez envoyé » un mauvais cheval et cinq bons » ânes; je ne puis monter le cheval parce qu'il ne vaut rien, » ni les ânes parce qu'ils sont » des ânes. » Ces paroles sont une preuve que l'écurie de ce grand pape n'était pas bien magnifique. De tous les papes, saint Grégoire le Grand est celui dont il nous reste le plus d'écrits. Les principaux sont : 1^o son *Pastoral* : c'est un traité des devoirs des pasteurs. On ne saurait trop leur en recommander la lecture ; 2^o Des *Homélies*. 5^o des *Commentaires* sur Job, pleins de leçons propres à former les mœurs, ce qui les a fait

appeler les *Morales de saint Grégoire* ; 4^o des *Dialogues*, composés en partie pour célébrer les miracles de plusieurs saints d'Italie. Le saint pontife s'y est un peu trop livré au goût de son siècle pour le merveilleux. 5^o *Douze livres de lettres*, qui offrent quelques particularités sur l'histoire de son temps, et des décisions sur divers points de discipline. Cet illustre pape avait le génie tourné du côté de la morale, et il s'était fait un fonds inépuisable de pensées spirituelles. Il les exprimait d'une manière assez noble, et les renfermait plutôt dans des périodes que dans des sentences. Ses termes ne sont pas fort choisis, et sa composition n'est pas beaucoup travaillée; mais elle est facile, bien suivie, et se soutient toujours également. Il n'a rien de bien élevé et de bien vif; mais ce qu'il dit est vrai et solide. On ne lui reproche que d'être trop diffus dans ses explications de morale, et trop recherché dans ses allégories. Barbeyrac, et d'autres protestants ont eu tort d'exercer sur cet article leur critique caustique et déraisonnable; les allusions et les allégories dont les saints pères se sont quelquefois occupés n'étaient pas destinées à expliquer proprement le texte sacré, ni à servir de preuve à des vérités contestées par les infidèles. Ces hommes zélés saisisaient toutes les occasions d'instruire et d'édifier, de porter à la vertu, de parler des mystères de la foi, conformément à l'avis de saint Paul : *Quid enim sive per occasionem, sive per veritatem Christus annuntietur?* Phil. 1. L'Ecriture sainte leur était si familière, et ils prenaient tant de goût

à la réciter, qu'ils en ont souvent fait des explications ingénieuses, sans prétendre déroger à la dignité du sens littéral. De toutes les éditions des ouvrages de saint Grégoire, la plus ample et la plus correcte est celle que dom de Sainte-Marthe, général des bénédictins de Saint-Maur, publia en 1705, 4 vol. in-fol., aidé par Guillaume Bessin, de la congrégation de Saint-Maur. Avant qu'on eût celle-là, on estimait celle de Gussanvillan, prêtre de Châtres, publiée à Paris, 1675, 3 vol. in-fol. Sa *Vie* a été écrite par dom de Sainte-Marthe, et imprimée à Rouen, in-4°, en 1697. Elle est préférable à l'*Histoire* de son pontificat par Mainbourg. Nous n'avons rien dit du reproche fait à saint Grégoire, d'avoir fait brûler les livres des auteurs païens : les gens instruits savent que c'est un conte qui ne mérite aucune croyance. Bayle et Barbeyrac, quoique très injustes envers les pères, sont convenus que l'accusation n'est pas prouvée ; l'auteur de l'*Histoire* de l'Éclectisme a fait voir qu'elle n'a même aucune vraisemblance ; elle n'est fondée que sur le récit de Jean de Sarisbery, écrivain du xii^e siècle, estimable par ses principes plus que par ses connaissances historiques, et qui, à tous égards, ne peut servir de témoin ni même d'annaliste aux événements du vi^e siècle. Avant saint Grégoire, Rome avait été saccagée deux ou trois fois par les Barbares ; il est impossible que sous son pontificat la bibliothèque du Mont-Palatin ait encore subsisté, et qu'il ait pu en faire brûler les livres. Le seul fait vrai est que saint Grégoire écrivit à Di-

dier, archevêque de Vienne, pour le blâmer de ce qu'il enseignait la grammaire à quelques personnes : en effet, un évêque a des devoirs plus pressants et plus sacrés que celui-là. Montaigne a trouvé bon, malgré la démonstration du contraire, d'ajouter foi au récit de Jean de Sarisbery : nos incrédules, accoutumés à redire ce que leurs confrères ont dit avant eux, répèteront éternellement, sur la parole de Montaigne, la même accusation contre saint Grégoire. Qu'elle soit vraie ou fausse, probable ou improbable, cela ne fait rien : elle peut imposer aux ignorants, et rendre odieuse la religion, cela leur suffit : et c'est ainsi qu'ils travaillent à perfectionner la critique et l'histoire. S'ils étaient les maîtres d'anéantir tous les titres du christianisme, et de brûler tous nos livres, ils n'en laisseraient pas subsister un seul. Grégoire le Grand eut pour successeur Sabinien.

GREGOIRE II (Saint), élu pape le 11 mai 715, après Constantin, mérita cet honneur par le succès avec lequel il avait rempli des commissions importantes. Il était Romain ; et signala son pontificat par son zèle. Il rétablit le monastère du Mont-Cassin, convoqua deux conciles, l'un en 721, contre les mariages illicites, et l'autre en 729, contre les iconoclastes ; envoya saint Boniface prêcher en Allemagne, et mourut en 731, regretté pour ses vertus, son zèle et ses lumières. Les historiens grecs accusent Grégoire II d'avoir engagé les Romains à se soulever contre Léon l'Isaurien, et à lui refuser le tribut ; mais on sait combien doit être suspect

le témoignage des Grecs, déjà prévenus d'une secrète aversion contre l'Eglise romaine, et d'ailleurs trop éloignés pour être bien instruits des véritables ressorts, qui pouvaient exciter ces mouvements à Rome. Une pareille entreprise de la part de Grégoire eût été contre ses propres principes, puisqu'il disait à ce prince, dans une de ses lettres (Cone. Labbe, tom. 7), que ni les pontifes ne devaient point se mêler des affaires de la république, ni l'empereur de celles de l'Eglise. D'ailleurs, l'histoire nous apprend le contraire, puisque ce pape se joignit à l'exarque de Ravenne pour conserver l'Italie à l'empereur contre les entreprises de Pestasius. (Baronius, *Annal. ann.* 729, p. 94.) Peu de temps auparavant, le même pontife s'était fortement opposé au dessein qu'avait formé l'armée romaine d'élire un autre empereur à la place de Léon, comme le rapporte Paul diacre, lib. 6, *De gestis Longobard.*, c. 39. Cet auteur ne parle ni du refus du tribut ni de la prétendue déposition de l'empereur. Les Latins, tels qu'Anastase, Landulfe et Belarmin, qui parlent de cette déposition, ne font que copier Théophanes, Zonaras, et les autres historiens grecs qui, selon Baronius (tom. 9, p. 63), ne méritent pas la moindre croyance. Enfin les faits postérieurs prouvent que Léon ne fut jamais déposé, puisque Grégoire III et les évêques d'Italie lui présentèrent des requêtes où ils le reconnaissent pour leur maître légitime. On a de ce pape quinze *Lettres* et un *Mémoire* donné à ses envoyés en Bavière, sur divers points de discipline.

On les trouve dans les Collections des conciles du père Labbe, tom. 7.

GRÉGOIRE III, natif de Syrie, succéda à Grégoire II en 731, trente-cinq jours après la mort de ce pontife. Un de ses premiers soins fut d'écrire à l'empereur Léon pour lui faire de vifs reproches de ce qu'il persistait à soutenir les iconoclastes; mais sa lettre ne produisit rien. Il assembla un concile en 732, dans lequel il excommunia ces hérétiques. Les Lombards faisaient tous les jours de nouvelles entreprises contre les Romains; le pape, pressé par ces barbares, implora le secours de Charles-Martel. Les légats envoyés à ce prince lui promirent, de la part de ce pontife, que, s'il le secourait, il se soumettrait à sa domination; et le reconnaîtrait pour consul et patrice de Rome, attendu que l'empereur (c'était Léon l'Isaurien) abandonnait l'Italie, et cessait de la regarder comme sa propriété, en ne la défendant pas, et n'y portant aucun genre de secours, quoiqu'on l'en eût beaucoup sollicité. D'ailleurs, c'était de la part des princes et du peuple romain que Grégoire envoyait cette légation à Charles-Martel: *Decreto romanorum principum..... quod sese populus romanus..... ad suam defensionem et invictam clementiam confugeret*. Cette légation, qu'on regarde comme l'origine des nonces apostoliques en France, ne produisit rien. Charles-Martel la reçut avec honneur, et la renvoya avec des présents; mais il était trop occupé en France contre les Sarrasins pour aller se battre en Italie contre les Lombards. Grégoire III mourut peu de temps après, en 741,

regardé comme un pontife magnifique et charitable. C'est le premier pape qui gouverna en souverain l'exarcat de Ravenne, non par aucune donation expresse (voy. ÉTIENNE II), mais par l'espèce d'abandon où les Grecs l'avaient laissé, et le consentement de fait qu'on donne à l'aliénation d'une chose qu'on ne veut ni conserver ni réclamer. Son pontificat est une des époques de la grandeur temporelle des papes. On a de lui deux *Lettres* dans les Collections des conciles.

GRÉGOIRE IV, Romain, recommandable par son savoir autant que par sa piété, obtint la couronne pontificale en 827. Ce fut lui qui entreprit de rebâtir la ville d'Ostie, pour défendre l'embouchure du Tibre contre les incursions des Musulmans, qui s'étaient emparés de toute la Sicile. Il la nomma *Gregoripolis*. Dans le temps des troubles entre Louis le Débonnaire et ses fils, Grégoire vint en France à la prière de Lothaire, pour tâcher de les remettre en paix. C'était là son but unique, comme il le déclara lui-même à l'empereur : « Sachez, dit-il, que je ne suis venu que pour procurer la paix que le Sauveur nous a tant recommandée. » N'ayant pu réussir, il se retira à Rome, mécontent des deux partis, et y mourut en 844, après avoir occupé le saint-siège pendant 16 ans. Il eut pour successeur Sergius II. C'est Grégoire IV qui fit célébrer la fête de *Tous les saints* dans l'univers chrétien. On a de lui trois *Lettres* dans les Collections des conciles.

GRÉGOIRE V, nommé auparavant *Brunon*, Allemand, et neveu de l'empereur Othon III,

fut élu pape après Jean XVI, en mai 996. Crescentius, consul de Rome, qu'il avait protégé auprès de l'empereur, eut l'ingratitude de lui opposer Philagathe, évêque de Plaisance, et de le chasser de Rome. Grégoire fut obligé de chercher un asile en Franconie. L'antipape, qui prit le nom de Jean XVI, fut chassé par Othon, et excommunié par Grégoire, dans le concile assemblé à Pavie l'an 997. Il est faux que cet antipape ait été traité avec cruauté par Grégoire; il n'y a qu'un anonyme qui l'ait avancé dans la *Vie de saint Nil le jeune, abbé*. Le premier éditeur de cette *Vie* a réfuté ce conte dans une note, de même que le P. Clé dans les *Acta sanctorum*, tome 7, sept., p. 279. Grégoire ne jouit pas long-temps du pontificat, étant mort en 999. On a de lui quatre *Lettres* dans les Collections des conciles.

GRÉGOIRE VI, Romain, et archiprêtre de l'Eglise romaine, nommé auparavant *Jean Gratien*, fut ordonné pape en 1044, après avoir acheté la démission de Benoît IX. Ce pape trouva le temporel de son Eglise tellement diminué qu'il fut obligé d'excommunier avec éclat ceux qui l'avaient usurpé. Cet anathème ne fit qu'irriter les coupables, qui vinrent en armes jusqu'à Rome; mais Grégoire les chassa, retira plusieurs terres de l'Eglise et rétablit la sûreté des chemins, tellement remplis de voleurs, que les pèlerins étaient obligés de s'assembler en grande troupe pour se défendre contre eux. Cette sage conduite déplut aux Romains, accoutumés au brigandage. Le feu de la sédition allait se rallumer, lorsque l'empereur Henri III vint en Italie,

et fit assembler un concile à Sutri, près de Rome, en 1046, où Grégoire VI abdiqua le pontificat. Clément I fut mis à sa place. On a dans la Collection des conciles une *Lettre* circulaire de Grégoire VI à tous les fidèles. Le P. Papebroch montre dans une Dissertation particulière, insérée dans le *Propylæum ad acta sanctorum*, p. 184, qu'on doit regarder Grégoire VI comme pape légitime et nullement simoniaque : une des raisons qu'il allègue, c'est que Grégoire et le clergé ont cru, de bonne foi, pouvoir faire renoncer au pontificat l'indigne Benoît IX à prix d'argent, et faire par là cesser un très grand scandale dans l'Eglise : *Papatum non tam emit quam redemit pecuniam dando*. Il ajoute que le concile de Sutri lui ayant fait sentir qu'il y avait du doute si son élection n'était point simoniaque, Grégoire ne tarda pas à se dépouiller des ornements pontificaux, et à remettre le bâton pastoral : ce qui est digne du plus grand éloge. Il se retira ensuite dans le monastère de Cluny, où il termina ses jours dans les exercices de la vie religieuse.

GRÉGOIRE VII (Saint), appelé auparavant *Hildebrand*, fils d'un charpentier de Soano en Toscane, fut élevé à Rome, et se fit moine de Cluny, sous l'abbé Odilon. Devenu, selon quelques-uns, prieur de cet ordre, et abbé de Saint-Paul *citra muros*, à Rome, il jouit d'une grande considération sous le pape Léon IX, à l'élection duquel il avait beaucoup contribué. Ce pontife lui laissa la principale autorité, et il la conserva sous Alexandre II. Après la mort de ce pape, en 1073, la voix publique

le désigna pour son successeur. Il fut élu ; mais il ne fut sacré que deux mois après son élection, parce qu'il voulut attendre le consentement de l'empereur Henri IV. C'est, suivant le savant Pagi, le dernier pape dont le décret d'élection ait été envoyé à l'empereur pour être confirmé. Le nouveau pape, animé d'un zèle intrépide, forma de vastes projets touchant la réformation de l'Eglise, surtout pour l'abolition de la simonie, appuyée alors de toute l'autorité impériale. Cette autorité (dit Voltaire, *Annal. de l'Emp.*, ann. 1076) avait tout envahi. Les empereurs nommaient aux évêchés, et Henri IV les vendait. Pour corriger plus efficacement cet abus, Grégoire se conduisit selon le droit que lui attribuait une jurisprudence devenue dominante dans son siècle. Il se crut maître du spirituel et du temporel, pour autant que le temporel pouvait nuire au spirituel ou le favoriser. Il ne tarda pas à se brouiller avec l'empereur Henri IV. Ils se raccommodèrent et se brouillèrent de nouveau en 1075. Le pape lui fit ordonner par ses légats, sous peine d'anathème, de se rendre à Rome à un jour marqué. Ce prince, naturellement violent et emporté, chassa ignominieusement les légats, et se vengea en suscitant contre le pape un brigand nommé Cencius, fils du préfet de Rome, qui saisit le pontife dans Sainte-Marie-Majeure, au moment où il disait la messe. Des satellites le menèrent prisonnier dans une tour, d'où Cencius devait l'envoyer en Allemagne. Le peuple romain, offensé d'une telle violence, escada la tour, et délivra le pontife.

Henri IV convoquait en même temps (en 1076) un concile à Worms , qui déposa Grégoire sur l'exhibition d'une histoire scandaleuse de la vie du pape , dans laquelle on le chargeait de crimes inouïs et incroyables. Grégoire, de son côté, tenait un synode à Rome. Henri y fut excommunié; et, suivant la jurisprudence de ce temps-là, déposé. Cette sentence néanmoins n'aurait été que vaine, si Henri IV eût été assuré de l'Allemagne et de l'Italie; mais sa mauvaise conduite, ses injustices et son mépris affecté pour les droits de la religion et de l'Eglise, lui avaient fait des ennemis sans nombre. Les seigneurs allemands crurent pouvoir se donner un autre empereur. Henri IV résolut de parer ce coup en allant en Italie désarmer la colère de Grégoire. Lorsqu'il fut arrivé à Canosse, où le pape s'était retiré, il fut obligé de demeurer trois jours pieds nus et couvert d'un cilice dans l'enceinte de cette forteresse : son humeur incostante et son caractère faux et dissimulé ne permettant pas de croire que sa conversion, fruit de la crainte, fût sincère. Enfin, le 4^e jour, le pape permit qu'il parût en sa présence. Après l'avoir repris avec autant de sévérité que de charité, il lui donna l'absolution, sous la promesse qu'il serait soumis à l'Eglise et à son chef, et qu'il irait attendre son arrêt à Augsburg. Les Lombards, méprisant le fier Henri ainsi humilié, prirent la résolution de reconnaître pour roi le fils de Henri IV, encore enfant. Cette conspiration l'engagea à rompre son traité avec Grégoire, quinze jours après l'avoir signé. Le pape l'excommunia de nou-

veau, et fit élire empereur Rodolphe, duc de Souabe, l'an 1077 : mais le nouvel empereur fut vaincu et blessé à mort dans la fameuse bataille de Mersbourg. Après cette victoire, Henri marcha vers Rome, avec Guibert, archevêque de Ravenne, qu'il avait fait élire sous le nom de Clément III. Il assiégea Grégoire dans le château Saint-Auge, et allait le prendre prisonnier, lorsque Robert Guiscard, prince de la Pouille, se présenta pour le secourir. Henri repassa en Allemagne, laissant l'Italie dans le trouble. Le parti qu'il laissa dans Rome cessa de tourmenter Grégoire, qui se retira à Salerne, où il mourut saintement en 1085. Il se consolait, dans ses souffrances par la pureté de ses vœux, la droiture de son zèle, et adressant aux assistants ces paroles : *Dilexi justitiam et odivi iniquitatem, propterea morior in exilio*. Quelque satires que les protestants et les philosophes aient publiées contre lui, il est certain que sa conduite à l'égard de Henri était la suite naturelle des opinions reçues dans ce temps-là. Il fallait bien que l'on crût généralement que l'Eglise avait quelque pouvoir sur les rois chrétiens (pour autant qu'ils pouvaient la troubler ou l'assister), puisque Grégoire le répétait dans toutes ses lettres. L'empereur lui-même était là-dessus dans l'opinion de son siècle. « Un souverain, dit-il dans une » lettre adressée à Grégoire, n'a » que Dieu pour juge, et ne peut » être déposé pour aucun crime, » si ce n'est qu'il abandonne la » foi. » (Voyez MARTIN IV.) Mais si les empereurs se trompaient à leur désavantage, ils s'en dédommageaient par des préten-

tions qui ne leur donnaient rien moins que l'univers entier. (Voyez FRÉDÉRIC Barberousse, LOUIS V, NOBLE Eustache Le.) Né avec un grand courage, et élevé dans la discipline monastique la plus régulière, Grégoire avait un désir ardent de purger l'Eglise des vices dont il la voyait infectée. Il aurait voulu faire régner à leur place les vertus dont il était animé. S'il avait eu affaire à un autre prince qu'à Henri IV, il aurait épargné à l'Europe le spectacle de tant de guerres qui ne firent qu'augmenter les maux qu'il voulait guérir. Un philosophe moderne a fait sur cet objet des réflexions plus équitables que tout ce qu'on lit dans les perpétuelles déclamations des périodistes du jour contre cette époque de l'histoire de l'Eglise. « Si les papes, dit-il, se sont trompés en croyant » posséder une autorité temporelle, ils en ont pour l'ordinaire fait un usage louable et » humain, en entretenant la paix » entre les princes chrétiens; en » les unissant contre des hordes » barbares qui étendaient tous » les jours leurs conquêtes sanguinaires; en réprimant la simonie, la violence et les excès » de tous les genres, que des maîtres altiers et cruels commettaient contre des sujets faibles » et opprimés; elle avait servi, » selon la remarque d'un homme » célèbre, à faire de tout le » monde chrétien une seule famille, dont les différends se » jugeaient par un père commun, pontife du Dieu de la » concorde et de la justice. » Grande et intéressante idée de » l'administration la plus vaste » et la plus magnifique qu'on » pût imaginer. » (Voyez BONI-

FACE VIII.) En 1586, le nom de Grégoire VII fut inséré dans le martyrologe romain corrigé par ordre de Grégoire XIII. Enfin, sous le pontificat de Benoît XIII, on l'a placé dans le bréviaire, avec une légende qui a été supprimée par les parlements en France, et par l'empereur dans tous ses états d'Allemagne et d'Italie, comme contraire au droit des rois, et cela dans le temps qu'une philosophie altière, encouragée par les rois mêmes, se disposait à culbuter les trônes au gré de ses caprices, et à changer en principes toutes les extravagances de l'anarchie : inconséquence que les parlements et les rois n'ont pas tardé d'expier sévèrement. On a de Grégoire VII neuf livres de *Lettres*, écrites depuis 1073 jusqu'en 1082, pleines de l'énergie et de la fermeté inflexible qui animaient le courageux pontife. Il y a parmi ses *Lettres*, insérées dans les *Collections* des conciles, un traité intitulé : *Dictatus pape*, qui lui a été faussement attribué, comme l'ont prouvé les meilleurs critiques, entre autres Pagi et le P. Alexandre. Il y a apparence que cette pièce, singulière par les prétentions exorbitantes qu'elle renferme, a été composée, ou par un ennemi qui voulait le rendre odieux en lui prêtant les vues les plus ambitieuses, ou par un flatteur qui voulait aller à la fortune par cette bassesse. Voyez HENRI IV, HENRI V, FRÉDÉRIC II, MARTIN IV; et la réflexion qui est à la fin de l'art. THOMAS DE CANTORBÉRY.

GRÉGOIRE VIII, appelé auparavant *Albert de Mora*, évêque de Bénévent. Il succéda au pape Urbain III le 21 octobre 1187, fut sacré à Ferrare, et mourut

le 17 décembre suivant à Pise , après avoir réconcilié cette république avec celle de Gênes , et exhorté les princes chrétiens à entreprendre une nouvelle croisade. C'était un pontife savant , éloquent , de mœurs exemplaires et d'un zèle vif. On a de lui 3 *Lettres* dans les Collections des conciles ; ce pontife eut pour successeur Clément III. — Il ne faut pas le confondre avec l'antipape Bourdin , qui avait pris le nom de Grégoire VIII. *Voy.* BOURDIN.

GRÉGOIRE IX (Ugolin) , cardinal-évêque d'Ostie , succéda à Honorius III en 1227. Il était neveu d'Innocent III , de la famille des comtes de Segni , et natif d'Anagni. Le triste état de la Terre-Sainte , l'oppression des chrétiens , et les progrès alarmants des Sarrasins , l'engagèrent à faire prêcher une nouvelle croisade. L'empereur Frédéric II renvoyait le voyage de Palestine autant qu'il pouvait , et paraissait oublier le serment solennel qu'il avait fait d'y porter ses armes. Grégoire l'avertit en vain d'exécuter son serment , et l'excommunia en 1227 et 1228. La paix honteuse conclue sans nécessité avec le soudan de Babylone le fit anathématiser de nouveau. Cependant la réconciliation se fit en 1230 , mais les divisions recommencèrent en 1236 ; le pillage des églises et d'autres violences attirèrent à Frédéric une nouvelle excommunication. Les esprits s'aigrirent de plus en plus ; Grégoire alla jusqu'à offrir l'empire à Saint-Louis , pour Robert son frère , comte d'Artois. « Comment , répondit ce saint roi , le pape a-t-il osé déposer un prince qui n'a point été vaincu des crimes dont on l'ac-

cuse ? S'il avait mérité d'être déposé , ce ne pourrait être que par un concile général. » Ces paroles prouvent quel était le droit public de ce temps-là ; et que si quelques-uns refusaient le droit de déposition au pape , ils ne doutaient pas du moins qu'il n'appartint au concile : mais si le concile n'a pas plus de droit sur les couronnes que le pape , et si les princes se trompaient-là dessus aussi-bien que les pontifes , il y a une injustice insigne à rendre ces derniers seuls responsables de ces opinions. (*Voyez* GRÉGOIRE VII , FRÉDÉRIC Barberousse , FRÉDÉRIC II , etc.) L'empereur brûlait d'aller se venger de Grégoire , lorsqu'il apprit sa mort , arrivée le 20 août 1241. Ce pontife , extrêmement zélé , avait témoigné beaucoup d'ardeur pour la réunion des Grecs et la conversion des mahométans. Il envoya même à plusieurs princes musulmans de longues instructions , par lesquelles il essayait de les amener au christianisme. On a de lui des *Lettres* dans la Collection des conciles. Gérard Vossius , prévôt de Tongres , a publié la *Vie* et les *Lettres* de ce pape , en grec et en latin , avec des notes savantes , à Rome , 1587.

GRÉGOIRE X (Thibaud) , né à Plaisance de l'illustre famille des Visconti , devint archidiacre de Liège , et s'éleva avec zèle contre Henri de Gueldre , évêque et prince de cette ville , qui scandalisait son peuple par sa vie irrégulière. Ayant été maltraité par ce prélat , auquel il avait fait , en plein chapitre , les remontrances les plus fortes , il quitta Liège pour aller consoler et encourager les croisés. Il était dans la Terre-Sainte avec

Edouard, roi d'Angleterre, lorsqu'il apprit qu'il avait été élu pape par compromis, en 1271. Il indiqua l'année suivante un concile général. La lettre de convocation marquait trois principales raisons de le tenir le schisme des Grecs, le mauvais état de la Terre-Sainte, et les vices et erreurs qui se multipliaient dans l'Eglise. Ce concile se tint à Lyon en 1274, et fut très nombreux. On y compta 500 évêques, 70 abbés, des ambassadeurs de presque tous les princes chrétiens. Henri de Gueldre y fut accusé par des députés de son Eglise, et, prévoyant qu'il serait déposé, il aima mieux donner sa renonciation à l'évêché de Liège. Après le concile, Grégoire fit faire des préparatifs pour la croisade, mais ils furent sans effet; il ne se fit plus aucune entreprise générale pour la Terre-Sainte. Le pape mourut peu de temps après, à Arezzo, le 10 janvier 1276, après un pontificat de quatre ans et deux mois et demi. Il se rendit recommandable par sa piété, son savoir et son amour de la discipline. Il avait été élu à la persuasion de saint Bonaventure, qui connaissait son mérite. Ce fut lui qui ordonna que les cardinaux, après la mort du pape, seraient renfermés dans un conclave, et qu'ils y seraient jusqu'à ce que l'élection fût faite; réglemeut sage, qui empêcha que le saint-siège ne fût trop long-temps vacant, et qui arrêta les intrigues et les séditions. Le jésuite Bonucci a publié la *Vie* de Grégoire X, en 1711, à Rome, in-4°. On a de lui des *Lettres* dans les conciles du P. Labbe.

GRÉGOIRE XI (Pierre-Roger), né en 1229 au château de

Maumont, dans la paroisse de Roziers en bas Limousin, fut élu pape le 30 décembre 1370, quoique n'ayant pas encore reçu l'ordre de la prêtrise. Il était neveu du pape Clément VI, qui l'avait fait cardinal avant l'âge de 18 ans, et lui avait donné un grand nombre de bénéfices; abus qu'on s'efforçait de justifier par la nécessité où étaient les cardinaux de soutenir leur dignité. Son savoir et son mérite lui procurèrent la tiare. Son premier soin fut de réconcilier les princes chrétiens, d'envoyer du secours aux Arméniens attaqués par les Turcs, et de réformer les ordres religieux. Avignon était encore la résidence des papes depuis que Clément V avait quitté Rome: mais la présence de Grégoire était très nécessaire à l'Italie. La plupart des villes de l'état ecclésiastique s'étaient révoltées; les Florentins faisaient des courses jusqu'aux portes de Rome. Le pape voulant remédier à ces désordres, et surtout vivement pressé par sainte Brigitte de Suède, et sainte Catherine de Sienne, passa à Rome en 1377; et depuis, les papes y ont constamment fixé leur demeure. Il y mourut l'année d'après, mécontent des Romains, et regrettant le séjour d'Avignon; mais ne pouvant se dissimuler le bien qu'il avait fait par son retour à l'Eglise et à l'état. (*Voyez GABRIEL.*) Ce pontife se rendit recommandable par la bonté de son caractère, et par son savoir dans le droit civil et canonique. Ce fut Grégoire XI qui proscrivit le premier les erreurs de Wiclef. On a de lui des *Lettres* dans Wadding et Bzovius.

GRÉGOIRE XII, Vénitien, connu sous le nom d'*Ange Co-*

rario, avait été honoré de la pourpre par le pape Innocent VII. L'esprit de conciliation qu'il avait marqué dans ses négociations lui fit donner le souverain pontificat en 1406, dans le temps malheureux du schisme d'Occident. On eut la précaution de lui faire signer un compromis, par lequel il s'engageait à renoncer à la tiare, en cas que l'autre contendant cédât de son côté. Les deux papes s'épuisèrent en lettres et en promesses; ils devaient abandonner leur droit l'un et l'autre. Grégoire XII ne cessait de l'écrire, Benoît XIII de le dire; et tous les deux étaient fort éloignés de l'exécuter. Les cardinaux, voyant qu'ils n'agissaient pas de bonne foi, convoquèrent un concile général à Pise, en 1409, dans lequel ils les déposèrent l'un et l'autre, et élurent Alexandre V. Pour contre-balancer ce concile, Grégoire en tint un à Udine, dans le Frioul; mais craignant à tout moment d'être arrêté, il se retira à Gaète, sous la protection de Ladislas, roi de Naples. Ce prince l'ayant abandonné, il se réfugia à Rimini, d'où il envoya sa renonciation au concile de Constance, en 1415. Grégoire, instruit qu'elle avait été acceptée, quitta la tiare et toutes les autres marques de la dignité pontificale. Le concile, en reconnaissance de sa soumission, lui donna les titres de *Doyen des cardinaux*, et de *Légat perpétuel* dans la Marche d'Ancone. Il mourut à Recanati, en 1417, à 92 ans, pénétré du néant de la grandeur, et détrompé de ces sublimes misères qui avaient semé sa vie d'amertume.

GRÉGOIRE XIII (*Hugues Buoncompagno*), Polonais, suc-

céda à Pie V, en 1572. C'était un des hommes les plus profonds de son siècle dans la jurisprudence civile et canonique. Il l'avait professée avec distinction, et avait paru avec non moins d'éclat au concile de Trente, en qualité de jurisconsulte. Son pontificat sera éternellement célèbre par la réformation du calendrier. Il s'y était glissé des erreurs si considérables, qu'on ne célébrait plus les fêtes dans leur temps, et que celle de Pâques, au lieu de demeurer entre la pleine lune et le dernier quartier de la lune de mars, se serait trouvée insensiblement au solstice d'été, puis en automne, et enfin en hiver. Il s'agissait de mettre ordre à cette confusion. Les cardinaux Pierre d'Ailly, Nicolas de Cusa, et Paul de Middelbourg (*voyez ce nom*), évêque de Fossombrone, avaient écrit sur la nécessité de la réformation du calendrier. On avait résolu d'en traiter dans les conciles de Constance, de Bâle, et dans le 5^e de Latran; mais ce fut sans effet. Sixte IV y employa Regio-Montan, qui mourut avant d'avoir exécuté son projet. Jean de Sepulveda de Cordoue, Luc Gauric de Naples, et d'autres, y travaillèrent après la première publication du concile de Trente; mais on n'y décida rien, et la chose fut renvoyée au saint-siège. Enfin, Grégoire XIII ayant adopté le système d'Aloïso Lilio, habile mathématicien et médecin de Rome, et l'ayant communiqué au P. Christophe Clavius, jésuite allemand, le plus grand géomètre de son temps, termina les difficultés et acheva cette importante réformation, par sa bulle du 24 février 1582. Lilio fournit la manière la plus sim-

ple et la plus facile de rétablir l'ordre de l'année, tel qu'on le voit dans le nouveau calendrier: il ne fallait que retrancher dix jours à l'année 1582, où l'on était pour lors, et prévenir le dérangement dans les siècles à venir. Grégoire XIII eut plus de peine à faire recevoir cette réforme par les nations qu'à la faire rédiger par les mathématiciens. Elle fut rejetée par les protestants d'Allemagne, de Suède, de Danemarck, d'Angleterre, uniquement parce qu'elle venait du pape. « Comme s'il était permis, dit Bossuet, à aucun homme raisonnable, de ne pas recevoir la raison de quelque part qu'elle vienne. » Ils craignirent que les peuples, en recevant des lois dans l'astronomie, n'en regussent bientôt dans la religion. Ils s'opiniâtèrent à suivre l'ancien calendrier, et c'est de là qu'est venu l'usage d'ajouter aux dates, les termes de *vieux style*, pour ceux qui retenaient l'année julienne, et de *nouveau style*, pour l'année grégorienne. En France, dans les Pays-Bas, dans la Grèce, on refusa d'abord; mais on reçut ensuite cette vérité utile, qu'il aurait fallu recevoir des Turcs, dit un homme d'esprit, s'ils l'avaient proposée. Les Anglais l'adoptèrent en 1752; leur exemple fut suivi des Suédois, en 1753, et des protestants d'Allemagne, en 1776. Il n'y a plus que les Russes, qui aiment mieux, dit un auteur judicieux, être brouillés avec tout le ciel, que de se rencontrer avec l'Eglise romaine. Grégoire XIII mit eu même temps la dernière main à un ouvrage non moins désiré par les jurisconsultes que la réformation du calendrier l'était par les astro-

nomes : c'est le *Décret* de Gratien. Il le publia, enrichi de savantes notes. Le pape avait beaucoup travaillé lui-même à cette correction, dans le temps qu'il professait à Bologne. Les derniers jours de son pontificat furent marqués par une ambassade envoyée du Japon, de la part des rois de Buïgo et d'Arima, et du prince d'Omura, pour reconnaître l'autorité du saint-siège : événement glorieux et consolant pour l'Eglise, déchirée par les nouvelles sectes, et dont on était redevable aux missionnaires jésuites. Grégoire mourut l'année d'après, en 1585, à 83 ans. Le peuple eût été très heureux sous ce pontife, si la tranquillité publique de ses états n'avait pas été quelquefois troublée par des bandits, encouragés par l'impunité qu'ils se promettaient de son excessive douceur. Il eut pour successeur Sixte V.

GRÉGOIRE XIV (Nicolas Sfondrate), né à Milan, pape après Urbain VII, en 1590, mort en 1591, gouverna trop peu de temps l'Eglise; son zèle, sa prudence et ses vertus ayant fait naître l'espoir d'un heureux pontificat. Il se déclara contre le roi Henri IV, croyant devoir empêcher qu'un prince non catholique montât sur le trône de France. La consolation de voir rentrer Henri dans le sein de l'Eglise était réservée à Clément VIII. La sobriété de Grégoire XIV était si grande qu'il n'usa d'un peu de vin que sur la fin de sa vie. Il donna le chapeau rouge aux cardinaux réguliers. Innocent XI lui succéda.

GRÉGOIRE XV (Alexandre Ludovisio), Bolonais, pape en 1621, mort en 1623, à l'âge de 70 ans, érigea l'évêché de Paris

en métropole, fonda la Propagande, approuva la réforme des bénédictins de Saint-Maur, donna des secours considérables à l'empereur et au roi de Pologne, qui soutenaient une rude guerre, l'un contre les hérétiques, l'autre contre les Turcs, aima les pauvres et assista les malades. Il donna une constitution par laquelle il ordonna que les suffrages pour l'élection des papes seraient secrets, et par là plus libres. On a des preuves de sa science dans plusieurs ouvrages qu'il laissa, entrés autres : *Epistola ad regem Persarum Schah-Abbas, cum notis Hegalsoni*, 1627, in-8° ; et les *Décisions de la rote*. Ce pape canonisa quatre saints fort célèbres, saint Ignace de Loyola, saint François Xavier, saint Philippe de Néri et sainte Thérèse. Urbain VIII lui succéda.

GRÉGOIRE DE NÉOCÉSARÉE (Saint), surnommé *le Thaumaturge*, disciple d'Origène, fut élevé au siège de Néocésarée, sa patrie, vers l'an 246. Grégoire évita cet honneur par la fuite; mais il fallut qu'il se rendit à la vocation divine, et aux sollicitations du peuple. Son épiscopat fut une suite non interrompue de prodiges opérés sur les êtres sensibles et sur les insensibles. Il fut, pour ainsi dire, le maître de la nature et des cœurs. On rapporte que manquant de place pour bâtir une église, il fit, par l'efficacité de sa prière, reculer une montagne, qui laissa l'espace nécessaire à cet effet, réalisant ainsi ces paroles de l'Evangile : *Si habueritis fidem, dicetis monti huic : Transi hinc illuc ; et transibit*. Lorsqu'il monta sur le siège de Néocésarée, il ne trouva dans cette ville que 17 chrétiens : se voyant près de mourir, il n'y

avait plus qu'un pareil nombre d'idolâtres. « Je dois à Dieu de » grandes actions de grâces ! s'é- » cria-t-il plein de joie ; je ne » laisse à mon successeur qu'au- » tant d'infidèles que j'ai trouvé » de chrétiens. » Il expira peu après, en 265, ou plus probablement en 270 ou 271. Les pères parlent de lui comme d'un nouveau Moïse, d'un nouveau Paul. Ruffin, Usuard, le nomment martyr, suivant la coutume des Grecs, qui donnaient ce nom à ceux qui avaient beaucoup souffert pour la cause de l'Evangile. Parmi les ouvrages de cet illustre défenseur de la foi, il y en a plusieurs qui ne sont pas de lui, mais le *Remerciement à Origène*, morceau de la plus sublime éloquence, et dont M. l'abbé Guillon a donné l'analyse dans sa *Bibliothèque choisie des Pères de l'Eglise grecque et latine* (1) ; un *Symbole ou Profession de foi sur la Trinité* ; l'*Epître canonique* et la *Paraphrase de l'Ecclesiaste*, que nous avons sous son nom, sont certainement de lui. Tous ces écrits ont été recueillis en 1 vol. in-fol., grec et latin, Paris, 1622. Pour les sermons qui lui ont été attribués, on croit qu'ils sont de saint Proclus, disciple et successeur de saint Jean Chrysostôme. Saint Grégoire de Nysse a écrit que la *Profession de foi sur la Trinité* lui fut communiquée par une voie surnaturelle : cependant elle ne comprend rien au-delà ni au-dessus des symboles ordinaires ; mais elle est exacte et orthodoxe, avec une grande précision de termes : ce qui, dans un temps où les disputes embrouillaient la chose, et où le langage théologique n'était pas

(1) Chez M. Méquignon-Havard, libraire, rue des Saints-Pères, n. 10.

encore formé, quoique la foi fût constante et uniforme, pouvait être précieux, et par là être attribuée à une instruction surnaturelle.

GRÉGOIRE DE NAZIANZE (Saint), dit *le Théologien*, naquit vers l'an 328 à Arianze, petit bourg du territoire de Nazianze en Cappadoce. Il était fils de saint Grégoire, depuis évêque de Nazianze, et de sainte Nonne, l'un et l'autre également illustres par leur piété. Leur premier soin fut d'élever leur fils dans la vertu et dans les lettres. A Césarée, à Alexandrie, à Athènes, où ou l'envoya étudier sous les plus habiles maîtres, il brilla par ses mœurs et par son esprit. C'est dans cette dernière ville qu'il connut le fameux Julien, qui depuis voulut l'approcher de son trône, mais inutilement. Grégoire n'aimait pas le grand monde, qu'il regardait comme l'écueil de la vertu. Dès qu'il eut fini ses études, il s'enfonça dans un désert avec Basile, son illustre ami, et n'en sortit que pour aller soulager son père, qui, accablé sous le poids des années, ne pouvait plus porter le fardeau de l'épiscopat. Ce respectable vieillard, affaibli par l'âge, avait signé le Formulaire de Rimini; son fils l'engagea à rétracter sa signature, instruisit les fidèles, et résista aux hérétiques. Elevé au sacerdoce par son père, et ensuite sacré évêque de Sazime en Cappadoce par saint Basile, il abandonna ce siège à un autre évêque, pour se retirer de nouveau dans la solitude. Son père, prêt à descendre dans le tombeau, le pria une seconde fois de venir gouverner son Église. Grégoire se rendit à ses instances; il fit toutes les fonc-

tions d'évêque, mais sans en vouloir prendre le titre. Grégoire son père mourut en 374, à l'âge de près de 90 ans, ayant gouverné son diocèse environ 45 ans. On lit dans les ouvrages du fils un détail fort édifiant de ses vertus, surtout de son zèle et de son humilité. On voulut forcer le fils d'accepter l'épiscopat, et il s'alla cacher encore une fois dans son désert. Ses amis l'engagèrent à en sortir pour gouverner l'Église de Constantinople, alors en proie aux ariens. Dès qu'il parut, les hérétiques furent terrassés et confondus. En vain s'armèrent-ils de la calomnie et de l'imposture; l'empereur Théodose le Grand rendit justice au saint évêque, et se déclara pour la foi. Les prélats d'Orient, assemblés par ordre de ce prince, lui confirmèrent l'évêché de Constantinople; mais voyant que son élection causait du trouble, il s'en démit, retourna à Nazianze, gouverna encore cette Église pendant quelque temps, y fit établir un évêque, et enfin regagna sa retraite, où il mourut en 389, à 62 ans. L'abbé Duguet a fait un beau parallèle de saint Basile et de saint Grégoire de Nazianze: mais ces deux saints, si conformes par l'amitié, l'innocence, la solitude, la pénitence, l'amour des lettres, l'éloquence, l'attachement à la vérité, l'épiscopat, les travaux pour l'Église, ne l'ont pas été en tout. Saint Basile avait plus de capacité pour les affaires, et plus de douceur dans la société. « L'ardente passion de Grégoire de Nazianze pour la solitude (dit l'abbé Ladvocat) le rendait d'une humeur triste, chagrine, et un peu satirique. » — « Mais avait-il tort, reprend un auteur ju-

» dieux, de préférer le repos
 » de la solitude aux troubles
 » que les ariens avaient excités
 » dans toutes les villes épisco-
 » pales, et aux orages qu'ils for-
 » maient contre tous les évê-
 » ques orthodoxes ? Il avait été
 » en butte à leurs persécutions,
 » ils attentèrent plus d'une fois
 » à sa vie ; le saint évêque n'em-
 » ploya contre eux que la dou-
 » ceur et la patience ; jamais il
 » ne voulut implorer contre eux
 » le bras séculier, et il ordonnait
 » à ses ouailles de leur rendre
 » le bien pour le mal : il consen-
 » tit à sortir de la solitude tou-
 » tes les fois que le bien de l'É-
 » glise l'exigea ; mais il aimait
 » mieux quitter le siège de Con-
 » stantinople, que de contester
 » avec ses collègues. Où trou-
 » vera-t-on une vertu plus pure,
 » plus douce et plus désintéres-
 » sée ? » Il reste de lui beaucoup
 d'ouvrages, dont les principaux
 sont : 1^o 55 *Sermons* ; 2^o un grand
 nombre de *Lettres* ; 3^o des *Poésies*.
 Ces différentes productions
 ont été recueillies à Paris, en
 1609 et 1611, 2 vol. in-fol., avec
 des notes, et la version de l'abbé
 de Billy, très habile dans la lan-
 gue grecque. D. Marand en pré-
 parait une autre, dont un vo-
 lume a paru. On trouve dans
Tollii insignia itinerarii italici,
 Utrecht, 1696, in-4^o, des *Poésies*
 de saint Grégoire de Na-
 zianze, qui n'avaient pas encore
 été imprimées. Muratori a aussi
 publié grand nombre d'épigram-
 mes du saint, qui n'étaient pas
 connues. On est forcé, en lisant
 les écrits de ce père, d'avouer
 qu'il a remporté le prix de l'é-
 loquence sur tous les orateurs
 de son siècle, pour la pureté de
 ses termes, la noblesse de ses
 expressions, l'élégance du style,

la variété des figures, la force
 des raisonnements et l'élévation
 des pensées : malgré cette éléva-
 tion, il est naturel, coulant,
 agréable. Ses périodes sont plei-
 nes, et se soutiennent jusqu'à la
 fin. C'est l'Isocrate des pères
 grecs. On peut néanmoins lui
 reprocher qu'il affecte trop de
 se servir des antithèses, des al-
 lusions, des comparaisons, et
 de certains autres ornements
 qui, prodigués, rendent le style
 précieux et effeminé. Ses *Ser-
 mons* sont mêlés d'un grand
 nombre de pensées philosophi-
 ques, et semés de traits d'his-
 toire et même de mythologie. Il
 est aussi exact que sublime dans
 l'explication des mystères ; qua-
 lité qui lui mérita le nom de
Théologien par excellence. Ses
Poésies furent presque toutes le
 fruit de sa retraite et de sa vieil-
 lesse ; mais on ne laisse pas d'y
 trouver le feu et la vigueur d'un
 jeune poète. M. llermant a écrit
 sa *Vie* avec exactitude, Paris,
 1675, in-4^o. [M. l'abbé Guillon,
 dans sa *Bibliothèque choisie des
 Pères de l'Eglise grecque et la-
 tine*, qui se publie en ce mo-
 ment chez M. Méquignou-Ha-
 vard, rue des Saints-Pères, con-
 sacre un volume et demi à donner
 une analyse fidèle des ouvrages
 de ce père de l'Eglise, et une tra-
 duction des morceaux les plus
 remarquables qu'ils renferment.]

GRÉGOIRE DE NYSSÉ (Saint),
 évêque de cette ville, naquit,
 selon l'opinion la plus probable,
 à Sébaste, vers l'an 331. Frère
 puîné de saint Basile le Grand,
 il était digne de lui par ses ta-
 lents et ses vertus. Il s'appliqua
 de bonne heure aux belles-let-
 tres, et acquit une profonde éru-
 dition. Il professa la rhétorique
 avec beaucoup de distinction.

Saint Grégoire de Nazianze l'engagea à quitter cet emploi pour entrer dans le clergé; il abandonna dès lors la littérature profane, se donna tout entier à l'étude des Saintes Écritures, et se fit autant admirer dans l'Église qu'il l'avait été dans le siècle. Ses succès le firent élever sur le siège épiscopal de Nysse, en 372. Son zèle pour la foi lui attira la haine des hérétiques, qui vinrent à bout de le faire exiler en 374, par l'empereur Valence. Du fond de sa retraite, il ne cessa de combattre les errants, et d'instruire les orthodoxes. Il s'exposa à toutes sortes de dangers pour aller consoler son peuple. L'empereur Théodose ayant rappelé les exilés à son avènement à l'empire, Grégoire retourna à Nysse, en 378. L'année suivante, il assista au grand concile d'Antioche, qui le chargea de visiter les églises d'Arabie et de Palestine, déchirées par le schisme, et infectées de l'arianisme. Grégoire travailla en vain à procurer la paix et la vérité. Il ne brilla pas moins, en 381, au grand concile de Constantinople, qu'à celui d'Antioche. Il y prononça l'Oraison funèbre de saint Melèce, évêque de cette dernière ville. Les pères du concile lui donnèrent les plus grands éloges, et le chargèrent des commissions les plus importantes. On ignore l'époque précise de la mort de ce saint illustre. Les uns la placent en 396, les autres en 400. Ses ouvrages ont été publiés en latin et en grec, en 1615, à Paris, en 2 vol. in-fol., par le P. Fronton du Duc. Il y ajouta un troisième vol. in-fol., en 1618, par forme d'appendice. Claude Morel y fit quelques additions en 1638.

Cette dernière édition en 3 vol. n'est pas correcte, et l'on préfère celle de 1615. Les principaux sont : 1° des *Oraisons funèbres*; 2° des *Sermons*; 3° des *Panegyriques de saints*; 4° des *Commentaires sur l'Écriture*; 5° des *Traité dogmatiques*. On trouve une analyse raisonnée de ces divers ouvrages dans la *Bibliothèque choisie des Pères de l'Église grecque et latine*, par M. l'abbé Guillon. Saint Grégoire de Nysse peut être comparé aux plus célèbres orateurs de l'antiquité, pour la pureté, l'aisance, la force, la fécondité et la magnificence de son style, surtout dans ses ouvrages polémiques. Il y montre une pénétration d'esprit singulière et une sagacité merveilleuse à démasquer l'erreur. C'est celui de tous les pères qui a le mieux réfuté Eunomius. On lui reproche cependant d'avoir trop donné à l'allégorie, et d'avoir quelquefois expliqué dans un sens figuré des textes de l'Écriture, qu'il aurait été plus naturel de prendre à la lettre. (Voyez saint GRÉGOIRE - LE - GRAND.) Dans son *Discours sur la mort*, il paraît admettre cette purgation générale qu'on attribue aux origénistes; ce qui l'a fait accuser d'avoir partagé leurs erreurs. Plusieurs auteurs l'ont lavé de cette calomnie: ils prouvent que ce qu'on trouve dans ses écrits de trop favorable à l'origénisme y a été ajouté par les hérétiques. « C'est une injustice (dit un auteur célèbre, après avoir rapporté ces différentes critiques) » de reprocher aux pères de l'Église des défauts qui leur » étaient communs avec tous les » écrivains de leur temps, et » que l'on regardait alors comme

» des perfections; c'en est une
 » autre d'exiger d'eux des rai-
 » sonnemens toujours clairs,
 » lorsqu'ils traitent des mystères
 » très profonds, et nécessaire-
 » ment obscurs; c'en est une
 » enfin de les blâmer d'avoir
 » plutôt cherché à inspirer la
 » vertu à leurs auditeurs, qu'à
 » augmenter leurs connaissances
 » ces. Saint Grégoire n'est tombé
 » dans aucune des erreurs que
 » l'on a censurées dans Origène;
 » ses opinions, qui paraissent
 » singulières, sont dans le fond
 » très sages; ce sont plutôt des
 » doutes que des dogmes; et si
 » les critiques protestants avaient
 » imité sa modération, tout le
 » monde leur en saurait gré.»

GRÉGOIRE DE TOURS (Saint), évêque de cette ville, d'une famille illustre d'Auvergne, naquit l'an 559. Saint-Gal, évêque de Clermont, son oncle, le fit élever dans les sciences et dans la vertu. Devenu évêque de Tours en 573, il assista à plusieurs conciles, montra beaucoup de fermeté en diverses occasions, surtout contre Chilpéric et Frédégonde, qu'il reprit souvent de leurs désordres, [il refusa avec fermeté de leur livrer Gontran, duc de Bourgogne, qu'ils poursuivaient, et qui avait cherché un asile auprès du tombeau de saint Martin de Tours. Dans une autre occasion, il en agit de même envers Chilpéric, lorsque son fils Mérovée, ayant épousé Brunehaut, veuve de Sigebert, vint chercher le même asile. Dans le concile qui s'assembla à Paris en 577 pour juger Mérovée, Grégoire prit la défense de l'illustre proscrit. Il devint ensuite le médiateur entre Childebart et Gontran (Chilpéric avait été assassiné à Chel-

le), et fut l'auteur du célèbre traité d'Andelot, qui rendit le repos à la France déchirée. Les affaires publiques ne lui faisaient pas négliger d'autres soins; il protégea son diocèse, fit réparer des églises et des monastères, en bâtir de nouveaux, et ses vertus et ses talents lui donnèrent une grande influence sur son siècle.] Il paraît que ce saint prélat, dont la santé avait toujours été faible, mourut en 593, âgé de 54 ans. On a de lui: 1^o une *Historia francorum*: c'est l'*Histoire ecclésiastique et profane*, divisée en 16 liv., qui comprend un espace de 174 ans, depuis l'époque de l'établissement des Francs dans les Gaules. Grégoire de Tours est le père de l'histoire de France, mais il n'est pas le modèle des historiens. Simple, crédule, il n'a mis du choix ni dans les faits, ni dans le style. Le sien est aussi rude et aussi grossier que le siècle où il vivait. Il ne se fait pas un scrupule de mettre un cas pour un autre. Il ne marque ni les dates du jour, ni celles de l'année où sont arrivés les événements. Mais, malgré ces défauts, il faut le lire, parce que nous ne savons guère sur nos premiers rois que ce que cet historien nous en a appris. La meilleure édition de son ouvrage est celle de dom Ruinart, en 1699, à Paris in-fol. Dom Bouquet l'a inséré dans sa grande Collection des historiens de France, après l'avoir revu sur des manuscrits, inconnus à son confrère. L'abbé de Marolles en a donné une version, 1638, 2 vol. in-8^o, qui est, comme toutes les autres sorties de la même main, ram-pante, infidèle, etc. 2^o Huit *Livres sur la gloire des martyrs et*

confesseurs, et les miracles des saints Julien et Martin. Ils sont remplis de tant de prodiges si extraordinaires, qu'il est difficile qu'on ait ajouté foi à tous, même dans son siècle, quelque goût qu'on eût pour le merveilleux. On peut consulter sur cet historique le tome 3^e de l'*Histoire littéraire de la France*, par dom Rivet, on y trouvera une notice exacte de tous les ouvrages de Grégoire de Tours, et un détail circonstancié de toutes les éditions, tant générales que particulières, qu'on en a faites, avec le jugement qu'on doit en porter.

† GREGOIRE, patriarche de Constantinople, naquit en Arcadie, en Morée, et dans la petite ville de Dimitzara, en 1739. Il était d'une famille riche et considérée, qui, après qu'il eut fait ses premières études dans l'école de sa ville natale, l'envoya au monastère de Monga-Spileon, sur le mont Cyllène. De là il se rendit à celui de Saint-Luc, et reçut les ordres au monastère du mont Athos. Il était connu de Procope, évêque de Smyrne, et son compatriote; Grégoire étant passé dans cette ville, ce prélat l'admit dans son clergé. Son savoir, joint à la protection de Procope, le fit choisir pour remplacer ce dernier dans l'archevêché de Smyrne, lorsque Procope fut nommé au patriarchat de Constantinople. A la mort de celui-ci, le synode (qui, à l'instar du sacré collège de Rome, choisit le chef de son Eglise), lui donna, en 1735, la place de Procope. Les Français ayant débarqué en Egypte, et s'étant emparés d'un territoire que les Turcs considèrent comme l'*ombilic* ou le nombril de

l'empire mahométan, on demanda à grands cris la tête du patriarche, par la seule raison que Grégoire était chrétien, de même que les Français. Pendant ce temps-là, des émissaires de cette nation faisaient tous leurs efforts pour porter les Grecs à prendre les armes et à faire avec eux cause commune, leur promettant de les délivrer du joug musulman. Sélim III, qui régnait alors, et qui craignait, sans doute, une guerre intestine au moment qu'il avait à combattre des ennemis du dehors, proclama l'innocence de Grégoire. Il en agit ainsi, moins peut-être par un sentiment de justice que dans la persuasion que le patriarche, lui seul, pouvait empêcher la révolte des Grecs. En effet, Grégoire publia une *encyclique*, qui enjoignait aux Grecs de demeurer tranquilles. Cette conduite du patriarche n'avait aucun mérite auprès d'un peuple fanatique et ignorant; et quand, vers la fin de 1806, la guerre éclata entre la Russie et la Porte, les Turcs demandèrent encore la tête du patriarche, par le même motif que les Russes étaient des chrétiens. Sélim III défendit de nouveau Grégoire, et les Grecs ne firent aucune démonstration hostile, en vertu d'une autre *encyclique* que ce patriarche publia. Comme les Anglais étaient aussi des chrétiens, quand leur flotte, commandée par Ducworth, parut devant Constantinople, dans la même année 1806, le patriarche courut encore de grands dangers, auxquels Sélim ne put le soustraire qu'en l'exilant au mont Athos. La Porte se trouvant enfin en paix avec le reste de l'Europe, Grégoire se livra

aux soins de son ministère, surveillant de près son clergé, et punissant les abus qui s'y étaient introduits. Il rétablit l'imprimerie du patriarchat, écrivit plusieurs *sermons*, traduisit en grec moderne, et commenta un *Traité sur les épîtres de Saint-Paul*, qu'il fit imprimer ainsi que ses *Homélies sur la charité*. Simple et austère dans ses mœurs, il menait une vie exemplaire. Il jouit de quelque repos sous le règne de Mustapha, successeur de Sélim; mais, en juin 1821, le prince Ipsilanti ayant appelé tous les Grecs aux armes, en arborant la croix grecque, Mahmoud, qui avait succédé à Mustapha, et le divan, firent venir le patriarche à la barre de l'*apostrophe impériale*. Après l'avoir accablé d'injures, on lui enjoignit d'ordonner aux Grecs de mettre bas les armes. Le patriarche obéit, et lança l'*anathème* contre Ipsilanti. Cette mesure arrêta, pour le moment, les progrès de l'insurrection; mais il avait toujours existé à Constantinople une faction qui depuis long-temps méditait la ruine du christianisme dans les états musulmans; cette faction prévalut dans le divan, et on y résolut la mort de l'innocent patriarche. On croyait intimider les Grecs par un exemple affreux, qui ne servit qu'à les irriter encore plus, et les rendre indomptables. Peu de jours après avoir adressé (la veille du jour de Pâques) une troisième *encyclique* aux archevêques, évêques, exarques, archimandrites, et à tous les fidèles de son église, pour les exhorter à rester fidèles à la Porte, Grégoire se vit saisir dans sa propre maison. On lui fit subir toutes sortes d'outrages,

puis on le pendit comme un malfaiteur à la porte de la Basilique patriarcale. Les Juifs, les plus violents ennemis des chrétiens, et envieux des richesses des Grecs de l'Orient, s'emparèrent du corps du patriarche, lui crevèrent un œil, le traînèrent dans les rues, prirent plaisir à maltraiter et à défigurer son cadavre, qu'ils jetèrent enfin dans le Bosphore. Leur froide et lâche cruauté surpassa celle des Turcs, auxquels ils s'unirent dans les excès qui suivirent la mort du patriarche. Ils massacrèrent des évêques, des moines, des prêtres. On pillait les maisons des Grecs, on les tuait dans les rues, partout où on les trouvait; les femmes furent outragées, des enfants écrasés, mutilés sur le sein maternel; les rues de Constantinople étaient couvertes du sang et des cadavres des malheureux Grecs. On avait attaché une pierre au cou du patriarche; elle se détacha, le corps revint sur l'eau, fut poussé vers un vaisseau qui se trouvait dans le Bosphore, et où s'était sauvé un domestique du même patriarche. Ayant reconnu son maître, il en avertit aussitôt l'équipage par ses cris et ses gémissements. Le capitaine, ayant pris toutes les précautions pour n'être pas aperçu des Turcs, fit jeter une nasse sur le cadavre, et l'ayant fait attacher par une corde au vaisseau, les matelots le retirèrent la nuit de la mer et le transportèrent à Odessa, où se dirigeait le vaisseau. Arrivé dans le port, des commissaires furent envoyés pour examiner le cadavre, qui s'était conservé exempt de corruption. Le comte de Langeron, gouverneur de la province, expédia un courrier à la

cour de Pétersbourg, pour demander des instructions sur ce qu'il devait faire en pareil cas. Pendant ce temps, l'archimandrite russe, Théophile, eut la permission, tandis que le vaisseau observait la quarantaine, de veiller le corps du patriarche, selon les rites de l'église grecque, qui sont les mêmes en Russie que dans l'Orient. Ensuite, et d'après les ordres qui arrivèrent de Pétersbourg, on fit au patriarche de magnifiques obsèques, et ses dépouilles mortelles furent couvertes du costume patriarcal, et des riches ornements qu'avait envoyés pour cet objet le synode de Pétersbourg. On déposa son corps dans l'église grecque d'Odessa, et on lui a élevé dernièrement un monument en marbre, avec une inscription qui rappelle sa mort injuste et tragique.

GRÉGOIRE d'Aramini ou de Rimini, général des Augustins, en 1357, surnommé le *Docteur authentique*, est auteur d'un *Commentaire* sur le Maître des sentences, Valence 1500, in-fol.; d'un *Traité de l'usure*, et d'autres ouvrages peu estimés, Rimini, 1522, in-fol. Il combattit quelques théologiens ineptes qui soutenaient que « Dieu peut » faire que deux propositions » contradictoires sur un même » sujet soient vraies en même » temps. » On l'a quelquefois surnommé *Tortor puerorum*, à cause de l'opinion qu'il soutenait touchant les enfants morts sans baptême.

GRÉGOIRE DE SAINT-VINCENT, né à Bruges en 1584, se fit jésuite à Rome, à l'âge de 20 ans. Disciple de Clavius pour les mathématiques, il les professa avec réputation à Louvain, et fut

appelé à Prague par l'empereur Ferdinand II, où il répondit parfaitement à l'idée qu'on avait conçue de sa capacité. Philippe IV, roi d'Espagne le voulut avoir pour enseigner cette science au jeune prince dom Juan d'Autriche son fils, le P. Grégoire de Saint-Vincent n'était pas moins recommandable par son zèle que par sa science. Il suivit l'armée de Flandre pendant une campagne, et y reçut plusieurs blessures en confessant les soldats blessés ou mourants. Il mourut d'apoplexie à Gand en 1667, à 83 ans. On a de lui en latin trois savants ouvrages de mathématiques : 1° *Opus geometricum quadraturæ circuli, et sectionum conî, decem libris comprehensum*, Anvers, 1647, en 2 vol. in-fol. Quoiqu'il ne démontrât pas dans cet ouvrage la *quadrature du cercle*, son livre contient un grand nombre de vérités et de découvertes importantes. Le P. Léotaud, jésuite, a publié une critique de cet ouvrage, Lyon 1654, in-4°. *Theoremata mathematica*, Louvain, 1624, in-4°; 3° *Opus geometricum posthumum*, Gand, 1668, in-fol. Le P. Grégoire a enrichi la géométrie d'un nombre inconcevable de vérités inconnues, de vues profondes, de recherches étendues. Leibnitz l'élève au-dessus de Galilée et de Cavalieri, du côté de l'invention. Auteur vaste, pénétrant, original, il a résolu la plupart des problèmes qui avaient arrêté les anciens géomètres; et ceux qu'il n'a pu résoudre, il en a porté la solution au point où les calculs modernes les laissent encore aujourd'hui. Le fameux P. Castel disait qu'en possédant bien les ouvrages de Grégoire de Saint-Vin

cent, on savait tout Newton, et que le géomètre anglais s'était enrichi des dépouilles du géomètre flamand.

GRÉGOIRE (Pierre), Toulousain, célèbre professeur en droit, mourut en 1597 à Pont-à-Mousson. On a de lui : 1° *Synagma juris universi*. La dernière édition est de Lyon, 1606. 2° *De republica*, et d'autres ouvrages pleins d'érudition; il s'est rendu surtout célèbre par sa *Réponse au conseil donné par Charles du Moulin, sur la dissuasion de la réception du concile de Trente en France*, Lyon, 1584, in-16. On la trouve dans les *Bibliothèques* de du Verdier, de Denis-Simon, de Lenglet, de le Long, etc., et dans le 5° vol. des *OEuvres* de du Moulin, partout sous le nom *Grégoire*, et non pas Gringoire, comme dit de Bure.

GRÉGORAS. Voyez NICÉPHORE GRÉGORIAS.

GREGORY (Jean), écrivain anglais, né à Amsterdam dans le Buckinghamshire, et mort en 1466, était habile dans les langues et dans la théologie. On a de lui : 1° des *Notes sur le droit civil et canonique*; 2° des *Remarques en anglais sur quelques passages de l'Ecriture sainte*, Oxford; 1746, in-4°, et en latin, Londres, 1660, in-4°. Ces ouvrages sont très médiocres.

GREGORY (Jacques), né en 1636 à New-Aberdeen en Ecosse, donna à l'âge de 24 ans son *Optica promota*, ouvrage célèbre, où l'on trouve la théorie du télescope de réflexion, qu'on a eu par conséquent tort d'attribuer à Newton, qui, à cette époque, n'avait que 20 ans, et n'avait encore rien publié. On l'attribuerait avec plus de raison au P. des Chales, qui alors en

avait 41, et qui donne la description de ce télescope dans sa *Dioptrique*, l. 3, prop. 55. Grégoire se rendit ensuite à l'université de Padoue, qui jouissait alors d'une grande réputation; il y fixa sa résidence pendant quelques années, et publia en 1666 : *Vera circuli et hyperboles quadratura*. Dans ce traité, il fit part aux savants d'une nouvelle découverte, savoir, l'invention d'une série convergente à l'infini pour les aires du cercle et de l'hyperbole. Dans la seconde édition qu'il fit paraître de cet ouvrage en 1668, il y ajouta un nouveau traité sous le titre de *Geometricæ pars universalis inserviens quantitatuum curvarum transmutationi et mensuræ*. Dans cet ouvrage, il donna pour la première fois une méthode pour la transmutation des courbes. Ces ouvrages le firent honorer de la correspondance des mathématiciens les plus célèbres, de Newton, Huygens, Halley et Wallis. L'année suivante, il donna à Londres un autre ouvrage intitulé *Exercitationes geometricæ*, qui servit à augmenter la réputation qu'il s'était si justement acquise. Vers ce temps, il fut élu professeur de mathématiques dans l'université de Saint-André, mais au bout de 6 ans il fut invité à remplir la même chaire dans l'université d'Edimbourg. Il n'avait occupé cette place que pendant quelques mois, quand au mois d'octobre 1675, étant employé à montrer à ses disciples, au travers d'un télescope, les satellites de Jupiter, il fut frappé subitement d'un aveuglement complet, et mourut quelques jours après, à l'âge de 39 ans.

GREGORY (David), neveu

du précédent, fut élu en 1683 professeur de mathématiques dans l'université d'Edimbourg, à l'âge de 23 ans, et publia la même année : *Exercitatio geometrica de dimensione figurarum, sive Specimen methodi generalis quasvis figuras dimetiendi*. Devenu professeur d'astronomie dans l'université d'Oxford, il publia en 1693, dans les Transactions philosophiques, la résolution du problème de Florence : *De testudine veliformi quadribili*, et il continua de communiquer au public, de temps en temps, plusieurs essais mathématiques, dont le plus important est *Catoptrica et dioptrica spherice elementa*, qui ont servi à perfectionner le télescope inventé par son père, que Dolland, Ramsden et le père Kéri ont porté encore à une plus grande perfection. En 1702, il fit paraître *Astronomiæ physicæ et geometricæ elementa*, et s'engagea quelque temps après à donner, en société avec son collègue Halley, les *Coniques* d'Apollonius; mais avant de faire de grands progrès dans cet ouvrage, il mourut dans la 49^e année de son âge, à Maidenhead, l'an 1710.

GREGORY (Jean), petit-fils de Jacques Grégory, né à Aberdeen en 1724, et mort à Edimbourg en 1773; se distingua dans la médecine. Ses *Œuvres* ont été imprimées à Edimbourg en 1788, 4 vol. in-8°. Tous ses ouvrages sont écrits avec clarté, correction et élégance.

GRENADE (Louis de), né l'an 1505 dans la ville de ce nom en Espagne, prit l'habit de Saint-Dominique, et l'illustra par ses vertus et ses écrits. Les rois de Portugal et de Castille le consultaient beaucoup. La reine Ca-

therine, sœur de Charles-Quint, voulut le placer sur le siège de Brague; mais il refusa, et y fit nommer à sa place le pieux don Barthélemy des Martyrs. Ce saint religieux mourut en 1588. Les principaux fruits de sa plume, sont : 1^o *La Guide des pécheurs*, 1 vol., un des ouvrages ascétiques les plus répandus, et qui réunit l'onction la plus douce à l'instruction la plus solide; on ne saurait trop en conseiller la lecture. 2^o *Le Memorial de la vie chrétienne*, 3 vol; 3^o un *Catéchisme*, 4 vol., 1709; 4^o un *Traité de l'oraison*, 2 vol. Ces écrits sont en Espagnol; 5^o des *Sermons* latins et espagnols, en 6 vol. in-8°, Anvers, 1604; 6^o *Vie de Jean d'Avila*; 7^o une traduction latine et espagnole de *l'Imitation de J.-C.*, qu'il intitula *Contemptus mundi...* (*Desprecio del Mundo*). Girard a traduit en français la plus grande partie des ouvrages de Grenade. Cette version, en 2 vol. in-fol., et en 10 in-8°, est enrichie de la *Vie* de l'auteur, le modèle des religieux. Les historiens et les bibliographes ecclésiastiques le peignent comme un excellent auteur ascétique. Ses écrits ont été célébrés par saint Charles Borromée, qui y puisait les instructions qu'il faisait à son peuple, et par saint François de Sales, qui ne se lassait point de les étudier et d'en conseiller la lecture. Ils seraient une des meilleures nourritures qu'on pût fournir aux âmes pieuses; si on en retranchait quelques légendes apocryphes. Le pape Grégoire XIII, sous le pontificat duquel Grenade les composa, témoigna plusieurs fois « que cet écrivain faisait plus de bien à l'Eglise que s'il eût rendu la vie aux morts ».

» et la vue aux aveugles. » Effectivement, les écrits d'un homme de génie, qui unit le talent au zèle, et la force du discours à l'onction, produisent des fruits plus étendus et plus précieux que toutes les guérisons corporelles : aussi le Sauveur du monde n'a-t-il fait servir celles-ci qu'à l'efficacité de sa prédication.

GRENAN (Bénigne), poète latin de Noyers en Bourgogne, professeur de rhétorique au collège d'Harcourt, mort à Paris en 1723, à 42 ans, a laissé des *Harangues* et des *Poésies*. On remarque dans les unes et dans les autres un style pur et élégant, des pensées nobles et délicates, et une imagination vive et sage. Ses *Vers* sont en partie dans le *Selecta carmina quorundam in universitate parisiensi professorum*; et ses *Discours*, en un recueil de harangues, dans le goût du précédent. On a encore de lui une *Paraphrase* en vers latins des Lamentations de Jérémie. — **Pierre GRENNAN**, frère aîné de Benigne, mort en 1722, à 62 ans, provincial de la doctrine chrétienne, est connu par une satire de 22 pages, sous le titre d'*Apologie de l'équivoque*. C'est une continuation de celle de Despréaux sur le même sujet. Celle-ci n'était pas assez bonne pour demander une suite.

GRESHAM (Thomas), né à Londres en 1519, d'une famille noble de Norfolk, exerça le négoce à l'exemple de plusieurs gentilhommes de son pays: Il fit un usage magnifique des richesses que son industrie lui avait procurées. Il fit bâtir à ses dépens la *Bourse* de Londres en 1566. Le feu la consuma cent ans après, et on l'a rebâtie de

puis, mais aux dépens des deniers publics. On lui doit aussi la fondation d'un collège qui porte son nom. La moitié des professeurs est nommée par le lord-maire et par les aldermen de Londres, et l'autre moitié par les marchands de soie.

GRESSET (Jean - Baptiste - Louis), écuyer, chevalier de Saint-Michel, historiographe de l'ordre de Saint-Lazare, né à Amiens en 1709, et mort dans cette ville le 16 juin 1777, était un des quarante de l'académie française. Les agréments de son commerce, la solidité de ses principes, l'honnêteté de ses mœurs, le firent chérir et estimer de tous ses concitoyens, et lui avaient mérité les grâces de la cour. Louis XVI lui accorda des lettres de noblesse en 1775, et Monsieur le nomma historiographe de l'ordre de Saint-Lazare. Le maire d'Amiens et le corps municipal assistèrent à ses obsèques. On fit ce distique sur la mort de cet homme illustre :

Hunc lepulchre Sales lugens, venerosque pudor;
Sed prohibent mores ingeniumque mori.

Il avait été jésuite, et il fut obligé de sortir de cet ordre célèbre, à cause de l'éclat que fit dans le monde son premier poème. Nous parlons de *Vert-Vert*, ouvrage plein de sel et de facilité, mais qui jette un certain ridicule sur les religieuses, ce qui le rend peu digne d'éloge. L'auteur avait fait un nouveau chant, intitulé *l'Ouvroir*, où l'on trouvait, dit-on, des traces du même talent; mais il le brûla dans sa dernière maladie, ayant reconnu que la frivolité ou la corruption du siècle abusaient d'un badinage ingénieux, pour déroger aux honneurs et au respect dus

à la vertu. *Vert - Vert* fut suivi de *la Chartreuse*. Cette épître annonce un caractère original, une philosophie aimable, une harmonie douce et une fécondité d'expressions qui dégénère quelquefois en luxe. L'*Épître au père Bougeant*; *Les Ombres*, qui lui sont fort inférieures, roulent sur le même fonds d'idées, trop souvent répétées en phrases longues et traînantes. L'*Épître à sa sœur sur sa convalescence* vaut beaucoup mieux. Son *Lutrin vivant*, sujet un peu grotesque, est traité avec toute la gaieté d'une imagination facile et quelquefois un peu folâtre. L'auteur voulut s'élever de la poésie légère à la tragédie; mais son *Edouard III*, joué en 1740, n'a plus reparu sur le théâtre. L'intrigue en est froide, et le style plus froid encore. A quelques vers près, sa diction est pénible, ampoulée et incorrecte. *Sidney*, représenté en 1745, n'offre qu'une intrigue mesquine et un roman assez commun. *Le Méchant* fut joué avec un grand succès en 1747. Gresset abandonna de bonne heure ce genre d'écriture, et rompit absolument avec tout ce qui avait rapport au théâtre; on peut voir les raisons chrétiennes et vraiment philosophiques qu'il donne lui-même de cette résolution, dans une lettre insérée à la fin du 2^e tome des *Lettres sur les spectacles*, par Desprez de Boissy. Nous avons encore de Gresset, des *Odes*, dont quelques-unes offrent de belles images; une *Traduction* en vers des *Eglogues* de Virgile, et un *Discours sur l'harmonie*; en prose, où l'on désirerait moins d'emphase et plus de choses. On a trouvé parmi ses papiers 2 petits poèmes, intitulés *Le Gazetteur*

et le *Parrain magnifique*. Les meilleures éditions de ses œuvres sont celle de M. Favolle, Paris, 1803, 3 vol. in-18, imprimées chez Didot aîné; et celle de Renouard, Paris, 1811, 3 vol. in-8°.

† GRÉTRY (André-Ernest-Modeste), célèbre compositeur de musique française, naquit à Liège le 11 février 1741. Après avoir appris dans la collégiale de Saint-Denis de Liège les premiers éléments de son art, il passa à Rome, où il se perfectionna en suivant assiduellement les leçons du fameux Cascali. Présenté aux directeurs du théâtre d'Aliberti, il fut chargé de mettre en musique un intermède en deux actes, intitulé *le Vendémiaire* (les Vendangeuses). Ce morceau, joué en 1765, obtint beaucoup de succès, et fut applaudi par le célèbre Piccini, qui joua le jeune compositeur de ce qu'il ne suivait pas la route commune. Après huit ans de séjour en Italie, ayant conçu le désir de travailler pour l'opéra français, il partit de Rome le 1^{er} janvier 1767; il s'arrêta quelque temps à Genève; et pendant son séjour dans cette ville, il mit en musique le petit opéra d'*Isabelle et de Gertrude*. Sa composition fut très applaudie, et Voltaire, qu'il voyait souvent à Ferney, l'engagea à se rendre à la capitale. Grétry arriva à Paris en 1769, il passa quelque temps sans trouver le moyen de faire connaître son talent; déjà il désespérait de réussir, lorsque Marmontel consentit enfin à lui confier la pièce du *Huron*. L'ouvrage obtint un succès complet, et dès le moment Grétry se vit sollicité de toutes parts pour mettre une foule

de pièces en musique, et il le fit presque toujours avec un grand bonheur. Il avait une grande idée de son talent et portait de lui-même un jugement peu modeste. Lorsqu'on l'accusait de faire des fautes contre les règles, il répondait : « Je sais que j'en fais quelquefois ; mais je veux les faire. » Il était persuadé que les règles de l'art n'étaient pas si essentielles qu'on dût leur sacrifier des chants heureux. Grétry a composé, pour l'Opéra-Comique ou pour l'Académie royale de musique, quarante-quatre pièces, parmi lesquelles on peut en citer trente qui ont eu un brillant succès ; on remarque surtout : *Le Tableau parlant*, *Zémire et Azor*, *La Fausse magie*, *La Caravane*, *Le Jugement de Midas*, *Richard-Cœur-de-Lion*, etc. On a aussi de lui : *Mémoires*, ou *Essai sur la musique*, Paris, 1801, 3 vol. in-8°. Grétry, non-content de la gloire qu'il avait acquise par ses compositions musicales ; voulut se montrer littérateur et politique ; et publia un ouvrage intitulé : *La Vérité, ou ce que nous sommes, ce que nous devrions être*, 1801, 3 vol. in-8°. Mais il aurait très bien fait de s'en tenir à son talent, car il apprit au public qu'il était étranger à la littérature, et lui donna une mauvaise idée de ses principes politiques. Grétry mourut à Montmorency le 24 septembre 1813. Il avait joui, de son vivant, de la plus grande considération ; elle ne diminua pas à sa mort. Ses funérailles furent célébrées avec la plus grande pompe ; tous les arts se réunirent pour consacrer sa mémoire, et en voyant son cortège funèbre et l'affliction d'un grand nombre de per-

sonnes, on aurait dit qu'on déplorait la perte d'un bon roi, d'un défenseur de la religion, ou d'un bienfaiteur de l'humanité.

GRETSER (Jacques), jésuite, né en 1561 à Marekdorf en Souabe, professa long-temps avec distinction dans l'université d'Ingolstadt, et mourut dans cette ville en 1625 à 65 ans. Également versé dans les langues anciennes et modernes, dans l'histoire et dans la théologie, il a beaucoup compilé sur l'antiquité ecclésiastique et profane. Il serait au rang des savants du premier ordre si le flambeau de la critique eût toujours éclairé ses recherches, s'il en eût écarté tant de pièces et d'histoires faibuleuses. Ce qu'on doit le plus estimer dans ses écrits est la variété prodigieuse des matériaux qu'il a amassés pour ceux qui voudront travailler après lui sur les sujets qu'il a traités. Gretser était non-seulement recommandable comme érudit, mais encore comme controversiste. Il écrivait avec beaucoup de facilité, mais avec trop de vétillement. Les ouvrages qu'il a composés, ou traduits, forment un recueil de 17 vol. in-fol., imprimés à Ratisbonne en 1734 et années suivantes. Plusieurs sont contre les hérétiques, d'autres pour les jésuites, et quelques-uns sur des matières d'érudition. Le plus connu est un traité savant, mais diffus, *De cruce*, 3 tomes in-4°, et un vol. in-fol. Il y a victorieusement réfuté les calomnies des hérétiques contre les *Annales* de Baronius, au rapport de Sponde, qui l'appelle un athlète très exercé dans ces sortes de combats. Lenglet du Fresnoy dit que tout ce que Gretser a fait ou publié, soit

historique, soit dogmatique, est fort estimé. Les ouvrages de Greiser sont du nombre de ceux que le parlement de Paris a fait brûler, *Voyez* JOUVENCY; SANTIAREL.

GREVENBROEK, peintre flamand, excellait dans les *marines*. Il se signala surtout dans l'art de faire des figures en petit, en observant exactement la perspective et la gradation des différents plans, les jours et les ombres; en un mot, la vérité des objets. Il vivait dans le xviii^e siècle.

GREVILLE (Foulques), lord Brooke, né dans le comté de Warwick en 1554, était chevalier du Bain et baron du royaume. Il ajouta à ces titres celui d'écrivain en prose et en vers, et contribua à la renaissance du bon goût en Angleterre. Ses deux tragédies : *Alaham* et *Mustapha*, faites sur le modèle des anciens, en sont une preuve. Son *Histoire du règne de Jacques I^{er}* est peu exacte, et, comme on devait s'y attendre, fort louangeuse, puisque ce prince l'avait fait chancelier de l'échiquier, membre du conseil privé, et lui avait donné le château de Warwick. On a encore de lui : 1^o *Vie de Philippe Sidney*, 1652, in-8^o; 2^o *OEuvres posthumes*, 1670, in-8^o: ce sont des poésies. Un de ses domestiques l'assassina en 1628, et se tua lui-même tout de suite.

GRÉVIN (Jacques), médecin et poète, né à Clermont en Beauvoisis l'an 1540, a mis au jour une tragédie, deux comédies et une pastorale, imprimées en 1562, in-8^o, par Robert Étienne, sous le titre de *Théâtre de Jacques Grévin*. Quelques autres de ses poésies ont paru dans son *Olympe*, imprimé par le même

Robert Étienne en 1561, in-8^o. Marguerite de France, duchesse de Savoie, qui l'avait mené en Piémont avec elle, le fit son médecin et son conseiller. Il mourut à Turin en 1570, n'ayant pas encore 30 ans. Il était calviniste, et il se joignit à la Roche-Chandieu et à Florent Chrétien, pour travailler à la pièce intitulée *Le Temple*, satire contre Ronsard, qui avait, dans son *Discours sur les misères du temps*, parlé défavorablement de la nouvelle secte. Grévin écrivit aussi sur la médecine; et un de ses ouvrages contre l'antimoine, publié en 1566, in-4^o, fit proscrire ce remède par la faculté. Cette défense fut confirmée par un arrêt du parlement. Paulmier, médecin de Paris, convaincu d'en avoir fait usage, fut chassé en 1609 de son corps. On a encore de lui un *Traité des Venins*, Anvers, 1567, in-4^o, qu'on a traduit en latin; et une *Description du Beauvoisis*, Paris, 1558, in-8^o. M. de Thion parle très avantageusement de ses talents et de son caractère; mais on sait que cet historien ne ménage pas assez l'éloge quand il s'agit des calvinistes. [La Harpe parle avec éloge de la Tragédie de César de Grévin, et place ce poète fort au-dessus de Jodelle.]

GRÉVIUS. *Voy.* GRÆVIVS.

GREW (Néhémie), médecin de Londres, né à Coventry en 1628, et mort subitement en 1711, exerça son art avec autant d'intelligence que de bonheur; il est connu par plusieurs écrits : 1^o *Anatomie des plantes*, en anglais, Londres, 1682, in-fol., traduite en français, Paris, 1675, in-12; 2^o *Description du cabinet de la société royale de*

Londres, en anglais, *Londres*, 1681, in-fol.; 3^e *Cosmologia sacra*, *Londres*, 1701, in-fol. Il fait dans celui-ci de très bonnes réflexions sur la Providence, sur le gouvernement divin du monde matériel, animal et raisonnable, et sur l'excellence de l'écriture sainte.

GRIBEAUVAL (Jean-Baptiste Vaquette de), lieutenant général des armées de France, premier inspecteur du corps royal de l'artillerie, né à Amiens le 4 décembre 1715, entra comme volontaire, en 1732, au régiment royal d'artillerie, et en 1735 fut fait officier pointeur. Son goût pour l'étude et l'application le fit attacher particulièrement à la partie des mines, et, en 1752, il fut nommé capitaine des mineurs. M. d'Argenson, ministre de la guerre, le choisit pour aller prendre des renseignements sur l'artillerie prussienne, où le système des pièces légères, attachées aux régiments d'infanterie, venait d'être introduit. M. de Gribeauval remplit cette commission de la manière la plus utile, et rapporta en France des mémoires intéressants, non-seulement sur l'objet qui avait déterminé sa mission, mais aussi sur l'état des frontières et fortifications qu'il avait visitées. Depuis l'année 1757 jusqu'en 1762, il servit dans l'armée autrichienne en qualité de général de bataille, et commandant l'artillerie, le génie et les mineurs. Ce fut lui qui conduisit les opérations du siège de Glatz, et qui prolongea la défense de Schweidnitz, attaquée par le roi de Prusse en personne; le feld-maréchal comte de Guasco, commandant dans la place, l'ayant laissé maître

de toutes les opérations relatives à la défense. Après 63 jours de tranchée ouverte, il fut fait prisonnier de guerre avec la garnison. A la paix, le duc de Choiseul le rappela en France, où il vint prendre le grade de maréchal-de-camp. Peu de mois après, il fut fait inspecteur-général de l'artillerie, et commandant en chef du corps des mineurs. Il n'y a pas une branche relative à l'artillerie, tant de siège que de campagne, que M. de Gribeauval n'ait récréée ou réformée, et à laquelle son nom ne puisse être appliqué. La France perdit cet habile officier le 9 mai 1789. [Il a paru en 1816 un *Précis* sur M. de Gribeauval.]

GRIBNER (Michel-Henri), naquit à Leipsick en 1682, fut fait professeur en droit à Wittemberg, d'où il passa à Dresde et revint enfin à Leipsick, où il avait été appelé pour succéder au célèbre Mencke son beau-père. Il mourut en 1734. C'était un homme de bien, un savant charitable et laborieux, qui rendit de grands services à l'université. Outre plusieurs *Dissertations académiques*, on a de lui des *Ouvrages de jurisprudence* en latin.

GRIENPERGER (Christophe), jésuite, natif du Tyrol, professa avec réputation les mathématiques à Rome, à Gratz, et en différents collèges du cercle d'Autriche. Il mourut en 1636, âgé de 74 ans, après avoir publié *Elementa Euclidis contracta*, Gratz, 1636, et quelques autres ouvrages.

GRIFFET (Henri), jésuite, prédicateur du roi de France, né à Moulins en Bourbonnais le 1698, mourut en 1771 à Bruxelles.

les, où il s'était retiré après la destruction de la société en France. Une mémoire heureuse, un esprit facile, joints à beaucoup d'amour pour le travail, lui donnèrent les moyens de se livrer avec succès à plusieurs genres de littérature. Nous avons de lui : 1° une nouvelle *Edition* de l'*Histoire de France* du P. Daniel, Paris, 1756, 17 vol. in-4°, avec des *Dissertations* savantes et curieuses. Les tomes 14 et 15 contiennent une *Histoire du règne de Louis XIII*, et le 16° le *Journal du règne de Louis XIV*, qui appartiennent entièrement à l'éditeur, et qui sont écrites avec autant de sagesse que d'exactitude. 2° *Traité des différentes sortes de preuves qui servent à établir la vérité de l'histoire*, Liège, 1769, in-12 ; livre sensé, judicieux, solide, sur les moyens de connaître la vérité, quand on écrit ou qu'on étudie l'histoire ; 3° des *Sermons*, Liège, 1767, 4 vol. in-12. Ils offrent un plan bien présenté, des preuves solides, de la clarté et du naturel ; mais l'éloquence du P. Griffet manque un peu de chaleur et de coloris, et il y a du vide dans certains discours. 4° Divers ouvrages de piété, parmi lesquels on distingue son *Année chrétienne*, en 18 vol. in-12. 5° des *Poésies latines*, in-8°. On eût dû en faire un triage, car quelques-unes ne méritaient guère l'impression. On estime les *Hymnes* du Bréviaire de Bourges, qu'il a composés. 6° Une bonne *Edition* des *Mémoires* du P. d'Avrigny pour l'histoire profane, 1757, 5 vol. in-12, avec des augmentations et des corrections utiles ; 7° *Insuffisance de la religion naturelle*, 1770, 2 vol. in-12. Sous ce titre, il a donné tout ce qu'il avait

dans son porte-feuille sur les matières de religion, et même sur celles qui n'y ont aucun rapport. 8° Une *Edition* des *Délices des Pays-Bas*, avec des augmentations, dont quelques-unes ne sont pas exemptes de partialité, Liège, 1769, 5 vol. in-12. [Dans l'affaire des jésuites, le P. Griffet fournit des matériaux pour l'*Apologie* de cette société célèbre.]

GRIFFIER (Jean), peintre, connu sous le nom du *Gentilhomme d'Utrecht*, naquit à Amsterdam en 1658, et mourut à Londres. Il s'attacha particulièrement à représenter les plus belles vues de la Tamise, et y réussit. Il excellait dans le paysage. Robert Griffier, son fils, soutint avec honneur la gloire de son père.

GRIFFITII (Michel)^s, connu aussi sous les noms d'*Alford* et de *Jean Flood*, naquit à Londres en 1587, étudia la philosophie à Séville, entra dans la société des jésuites aux Pays-Bas, de là passa successivement à Naples et à Rome, retourna vers 1625 en Angleterre, où il exerça les fonctions de missionnaire pendant 33 ans, et mourut à Saint-Omer en 1652. Nous avons de lui : 1° *Annales Ecclesiæ britannicæ*, etc., Liège, 1663, 4 vol. in-fol. L'auteur a suivi la méthode de Baronius ; ces Annales sont le fruit de bien des recherches ; elles ont beaucoup servi au P. Serein Cressy, bénédictin anglais, pour son *Histoire ecclésiastique* ; 2° *Britannia illustrata*, Anvers, 1641, in-4°, enrichie de dissertations sur la pape des Bretons, le mariage des clercs, etc.

GRIGNAN. Voy. SÉVIGNÉ.

† GRILLET (Jean-Louis), né à la Roche, en Savoie, le 16 décembre 1756, montra de bonne heure d'heureuses dispositions.

pour les sciences et pour la vertu. Après avoir fait, avec la plus grande distinction, ses études théologiques au séminaire d'Annecy, il ne put exercer que quatre mois les fonctions du ministère pastoral, ayant été, au bout de ce temps, nommé chanoine procureur de la collégiale de la Roche. La cour de Turin, voulant peupler rapidement la nouvelle ville de Carouge, afin d'affaiblir la dangereuse influence politique de Gènes sur ces frontières des états de Savoie, chargea l'abbé Grillet de rédiger pour cette ville naissante, un plan de collège, qui permit d'admettre avec les catholiques, la jeunesse de toutes les religions, sans compromettre les intérêts de la véritable. Il réussit au-delà de l'attente même, et son souverain crut devoir le nommer le premier principal, en même temps qu'il occupait la chaire de rhétorique de ce nouvel établissement. Pendant les orages de la révolution, il exerça d'abord le ministère ecclésiastique dans quelques montagnes du Faucigny; ayant ensuite donné ses soins à une éducation particulière; il suivit ses élèves en Italie, d'où il rapporta un fond précieux de connaissances et de souvenirs de tout genre. A son retour du Piémont, en 1806, il fut adjoint à la direction de l'école secondaire communale de Chambéry; et, trois ans après, il passa aux fonctions de censeur du lycée de Grenoble. Mais l'altération de sa santé ne lui permit pas de conserver cet emploi, il en donna sa démission au mois d'août 1811, et mourut le 11 mars suivant. Les principaux ouvrages que nous avons de lui sont: 1.° *Traité élémentaire de géographie et de chronologie*,

adapté à l'Histoire de Savoie, Chambéry, 1788, in-8°. Cet ouvrage fut enseigné dans les collèges du pays par ordre des magistrats lors de la réforme des études; 2.° *Histoire de la ville de la Roche*, depuis sa fondation en l'an 1000, jusqu'en 1790, Genève, 1799 in-8°; 3.° *Dictionnaire historique, littéraire et statistique de la Savoie*, Chambéry, 1807, 3 vol. in-8°. Malgré les critiques qu'a éprouvées cet ouvrage, l'auteur n'en a pas moins rendu un service signalé à ceux qui voudront écrire après lui l'Histoire de la Savoie. On y trouve un recueil précieux de choses intéressantes, qu'on chercherait vainement ailleurs. 4.° *Observations sur quelques branches d'agriculture*; 5.° *Essai sur l'histoire des zodiaques, et notamment sur celui decouvert dernièrement en Egypte*, etc. Ces deux ouvrages sont en italien, ainsi qu'un 6.° *Éloge de Soussure*; 7.° une *Histoire de la maison de Salés*; 8.° des Mémoires sur le diocèse de Genève.

GRIMALDI (Dominique), archevêque et vice-légat d'Avignon, abbé de Montmajor-lès-Arles, etc., était fils de Jean-Baptiste, seigneur de Montaldeo et chevalier de la Toison-d'Or. Il fut nommé, par le pape Pie V, commissaire général des galères de l'Eglise, et se trouva à la bataille de Lépante, l'an 1571. Depuis, il fut évêque de Savone l'an 1581, sous Grégoire XIII, qui le transféra trois ans après à l'évêché de Cavaillon, dans le comtat Venaisin, et peu après le nomma à l'archevêché et à la vice-légation d'Avignon. On y avait besoin d'un homme de tête et d'expérience, pendant la fureur des guerres civiles. Dominique Gri-

maldi y agit avec autant de prudence que de zèle contre les hérétiques, et mourut l'an 1592. Il a laissé un volume de lettres qui n'ont pas été publiées.

GRIMALDI (Jérôme), né à Gênes en 1597, cardinal du titre de la Sainte-Trinité *in monte Pincio*, archevêque d'Aix en Provence et évêque d'Albano, était fils de Jean-Jacques Grimaldi, baron de Saint-Félix, au royaume de Naples. Il fut vice-légat du patrimoine, gouverneur de Rome, nonce en Allemagne l'an 1632, nonce en France l'an 1641, et créé cardinal par Urbain VIII, l'an 1643. Par le décès du cardinal Fachinetti, il était devenu doyen du sacré collège; mais l'attachement qu'il avait pour son Église l'empêcha d'aller à Rome pour des honneurs attachés à cette dignité. Il mourut dans son palais archiépiscopal le 4 novembre 1685, âgé de 90 ans, extraordinairement regretté, particulièrement des pauvres, à cause de sa charité. Son *Oraison funèbre*, prononcée par Thoron d'Artingnoles, chanoine d'Aix, a été imprimée dans cette ville, 1686, in-12.

GRIMALDI (Jean-François), surnommé *le Bolognèse*, parce qu'il était de Bologne, naquit en 1606. Élève et parent des Carrache, il s'acquit une réputation aussi étendue que la leur. Les papes Innocent X, Alexandre VII et Clément IX l'honoraient de leur protection et de leur familiarité. Le cardinal Mazarin, l'ayant fait venir en France, employa son pinceau à embellir le Louvre et son palais. De retour à Rome, il fut élu prince de l'académie de Saint-Luc. Ses manières nobles et son cœur bienfaisant lui avaient fait autant d'amis que ses talents

lui avaient procuré d'admirateurs. Touché de l'état d'indigence d'un gentilhomme sicilien, logé près de lui, il alla jeter plusieurs fois de l'argent dans sa chambre, sans se laisser apercevoir. Le gentilhomme ayant surpris son bienfaiteur, tomba à ses pieds, pénétré d'admiration et de reconnaissance. Le *Bolognèse* le prit alors dans sa maison; et en fit son meilleur ami. Cet homme célèbre excellait dans le paysage: le feuillé en est admirable; ses sites sont très heureusement choisis; son pinceau est moelleux, son coloris agréable. Ses dessins, ainsi que ses gravures, sont très-goûtés des artistes. Il mourut à Rome en 1680. Le musée a de sa main des tableaux qui sont estimés.

GRIMALDI (François-Marie), né à Bologne en 1613, d'une famille illustre, entra chez les jésuites à l'âge de 15 ans, et s'acquit en peu de temps une grande réputation. Il se distingua surtout dans la physique et l'astronomie. Son traité *De lumine et coloribus iridis* a servi beaucoup à ceux qui ont écrit après lui sur cette matière. (Voyez DOMINIS.) Newton en a pris plusieurs principes fondamentaux de son optique. Le P. Grimaldi avait cru reconnaître une différente réfrangibilité dans les rayons, Newton n'a pas hésité d'adopter cette idée, qui aujourd'hui est combattue par des physiciens du premier mérite, et par des expériences qui paraissent décisives. Il est aussi le premier qui ait observé la *diffraction* de la lumière, c'est-à-dire que la lumière ne pouvait pas passer près d'un corps sans s'en approcher et se détourner de son chemin. Il travailla longtemps avec Riccioli, augmenta,

de concert avec lui, de 350 étoiles le *catalogue* de Képler, et mourut en 1665 âgé de 50 ans. Quelques-uns lui attribuent la dénomination des taches de la lune, mais elle est de Riccioli, et c'est pourquoi on y trouve le nom de *Grimaldus* entre ceux des philosophes illustres, et non pas celui de Riccioli, qui ne pouvait pas décemment l'y placer lui-même.

GRIMAREST (Jean-Léonor le Gallois de), maître de langues à Paris, a donné au public : 1° *Campagnes de Charles XII, roi de Suède*, Paris, 1705, 4 vol. in-12; pitoyable ouvrage, mais qui renferme plus de vérités que l'histoire de ce prince donnée par Voltaire. 2° *Mémoires historiques de la révolte des fanatiques* (des Cévennes), 1708, in-8°; 3° *Vie de Molière*, à la tête des anciennes éditions de ce poète comique; 4° *Traité du récitatif*, 1707, in-12; 5° *Éclaircissements sur la langue française*, 1712. Grimarest mourut à Paris, en 1720, dans un âge avancé.

GRIMAUDET (François), avocat du roi à Angers, sa patrie, en 1558, puis conseiller au présidial de cette ville, mourut en 1580, à 60 ans. Ses *OEuvres*, imprimées à Amiens, 1669, in-fol., sont citées et consultées par les jurisconsultes.

GRIMBERGHEN. * **V. ALBERT** (Joseph de Luyne).

† **GRIMM** (Frédéric-Melchior, baron de), critique allemand, naquit à Ratisbonne, le 26 décembre 1723. Ses parents, quoique pauvres, s'efforcèrent de lui faire donner une bonne éducation. Grimm répondit à leurs soins, et conçut dès l'enfance un goût déterminé pour les lettres. Au sortir du collège, il

composa une tragédie (*Banise*) qui annonçait son talent. Placé en qualité de gouverneur auprès des enfants du comte de Schomberg, il suivit ce seigneur à Paris, où il se lia bientôt avec Rousseau. Ils étaient peu faits l'un pour l'autre, mais le goût de la musique les rapprocha. Rousseau le mit ensuite en rapport avec Diderot, d'Alembert le baron d'Holbach et les autres philosophes. Grimm se brouilla ensuite avec le philosophe genevois, qui, dans ses Confessions, le traite d'homme faux et ingrat. Sans prendre tout cela à la lettre, il paraît cependant que Grimm ne se montra pas assez reconnaissant des services que lui avait rendus Rousseau. Pendant ce temps, il était devenu lecteur du duc de Saxe-Gotha; cette place n'était pas très lucrative, mais le comte de Frièse l'ayant pris pour son secrétaire, il put alors se livrer à son goût pour la dépense. Admis dans la haute société, et voyant que les meilleurs protecteurs à Paris étaient les femmes, il ne négligea rien pour leur plaire. Sa toilette était recherchée jusqu'à le rendre ridicule; il n'employait que les eaux les plus exquises pour laver son visage, dont il remplissait les inégalités avec du blanc de céruse, ce qui, joint à son caractère opiniâtre, le fit surnommer par ses amis *Tyran le Blanc*. Grimm faisait en même temps la cour aux philosophes, et s'engouait de plus en plus de leurs principes. Le comte de Frièse étant mort, Grimm obtint la place de secrétaire des commandements du duc d'Orléans. La littérature française jetait dans ce moment beaucoup d'éclat, et c'était l'usage parmi

les princes d'avoir un correspondant qui leur faisait connaître les nouvelles productions; Grimm, aidé de Diderot, fut celui de la duchesse de Saxe-Gotha, et bientôt après il fut en relation avec l'impératrice de Russie, la reine de Suède, le roi de Pologne, le duc de Deux-Ponts, la princesse héréditaire de Hesse-Darmstadt et la princesse de Nassau-Saarbrück. En 1776, le duc de Saxe l'accrédita en qualité de son envoyé à la cour de France, et l'honora en même temps du titre de baron, tandis que d'autres souverains lui conféraient diverses décorations. Lorsqu'il vit paraître les terribles symptômes de la révolution française, il fut effrayé d'un avenir qu'il n'osait plus envisager, et il se réfugia à la cour de Gotha. Il fut nommé, en 1795, par l'impératrice de Russie, son ministre plénipotentiaire près le cercle de Basse-Saxe; mais une maladie qui le priva d'un œil le força de renoncer aux affaires. Il revint à Gotha, et c'est là qu'il mourut, à l'âge de 85 ans, le 16 décembre 1807. On a de ce littérateur : 1° *Lettres à l'auteur du Mercure, sur la littérature allemande*; 2° *Le petit prophète de Bohemischbroda*, 1773; 3° *Du poème lyrique*, article inséré dans l'Encyclopédie, et qu'on regarde comme un traité complet sur ce genre de poésie; 4° *Lettres à Frédéric, roi de Prusse*, où l'auteur ne se montre pas assez courtisan. Mais l'ouvrage qui assure la réputation de Grimm est celui imprimé après sa mort, et qui a pour titre : 5° *Correspondance littéraire, philosophique, critique, adressée à un souverain d'Allemagne, par Grimm et Diderot*, Paris, 1812, 1813, 16 vol.

in-8°; elle comprend l'histoire de la littérature française, depuis 1753 jusqu'à 1790. Dans cette correspondance, Grimm paraît extrêmement partial pour cette philosophie dont le principal but était de renverser la religion; et en rendant compte de l'union qui règne entre les philosophes, il dit : « Notre sainte » église philosophique, la cohorte » philosophique, les fidèles, les » vénérables... les frères... » Il appelle Voltaire le *Patriarche de Ferney*, et d'Argental est un de ses *grands vicaires* : le *vendred* est le *jour ordinaire du bureau philosophique*, chez madame Necker, etc.) Malgré sa prédilection pour les philosophes, il ne manque pas pour cela de critiquer plusieurs des écrits du patriarche de Ferney; il va jusqu'à l'appeler *Pantalon*, en y joignant néanmoins l'épithète de *sublime*; on l'entend blâmer le *persiflage* des uns, le *rabâchage* des autres. Grimm assujettit à la même critique Helvétius, Raynal, Rousseau, et l'auteur du *Système de la nature*. Dans l'intervalle de vingt années, il semble revenir un peu de ses opinions philosophiques; en 1754, il tâche de démontrer les bienfaits de la philosophie; et attaque ses détracteurs; en 1774, il ne paraît pas persuadé que ce soit une chose si désirable d'être d'un siècle de philosophes. En général, Grimm juge avec assez de bonne foi. Dans le tome 4, an 1777, il s'exprime ainsi : « On ne peut se dissimuler » que la philosophie et les philo- » sophes n'aient perdu beaucoup » dans l'opinion publique de- » puis quelque temps, soit que » ces messieurs aient compromis, » dans plusieurs circonstances, » leur protection et leur dignité,

» soit qu'ils se soient avilis eux-mêmes par des intrigues et des querelles scandaleuses.... Ce qui peut avoir nui plus sérieusement encore à la considération de nos philosophes, c'est la publication du *Système de la nature*, sans compter que cet ouvrage a révolté le plus grand nombre des lecteurs.... Il paraît évident qu'il a gâté à tout jamais le métier de philosophe; c'est un charlatan qui dit son secret.... D'ailleurs, cet excès d'audace a donné à toute la secte un caractère dont beaucoup d'honnêtes gens craignent de porter l'affiche, etc. » On doit sans doute s'étonner d'entendre ce langage d'un ami de Diderot, et surtout d'un philosophe; et dans ce cas on serait bien embarrassé de fixer la secte à laquelle Grimm appartenait, puisqu'il ne balance pas à mettre tous les philosophes dans une même catégorie, et qu'il honore du nom de *charlatans* ceux-là mêmes qu'il avait encensés, et dont en quelque sorte il faisait partie. Nous ne pouvons que lui savoir bon gré d'une franchise dont on trouverait peu d'exemples; du reste, sa *Correspondance* offre des aperçus neufs; elle annonce du goût et de la finesse; son style est vigoureux, correct et animé d'une saine critique quand il traite les matières qui sont de son ressort. Mais quand il veut parler de l'origine du christianisme, ou qu'il combat la liberté de l'homme, il se plonge dans des idées systématiques ou abstraites qui laissent tout à savoir, et qui sont souvent en contradiction avec les faits que nous offre l'histoire.

GRIMOALD, fils de Pépin de Landen ou le *Vieux*, eut après

lui la place de maire du palais d'Austrasie en 640; mais ayant voulu mettre son fils sur le trône en 656, le roi Clovis II le fit mourir, ou le condamna, suivant d'autres historiens, à une prison perpétuelle. — Il ne faut pas le confondre avec GRIMOALD fils de Pépin le Gros ou d'Iléris-tal, et maire du palais du roi Dagobert II, il fut assassiné en 711. — Ni avec GRIMOALD, duc de Bénévent, et roi des Lombards vers 663. Godebert et Pertharite, fils d'Aribert, dernier roi de Lombardie, se disputaient la couronne, Grimoald profita de leurs divisions pour la leur enlever. Il se soutint sur le trône par son esprit, sa sagesse et son courage. Il mourut en 671.

GRINGONNEUR (Jacquesmin), Parisien, peintre du *xiv^e* siècle, n'est connu que par l'invention des *cartes à jouer*, vers l'an 1592. Il imagina ces peintures pour distraire Charles VI de sa triste situation; et pour charmer ses chagrins dans les intervalles de sa démence; fournissant par là une ressource au désœuvrement des oisifs, et un aliment funeste à la passion ruineuse des joueurs. [Cependant, d'après l'opinion de l'abbé Bullet, il paraîtrait que l'invention des cartes remonte à une époque plus reculée.]

GRINGORE (Pierre), héraut d'armes du duc de Lorraine, mort après 1544, est auteur de plusieurs *Moralités* en vers, qui ne sont pas communes, telles que la *Chasse du cerf des cerfs*; les *Menus propos de la Mère-Sotte*; les *Fantaisies de la Mère-Sotte*, etc. On ne peut guère soutenir la lecture d'aucune de ces platitudes. Il y a pourtant des curieux qui les recherchent

pour satisfaire la manie des choses rares.

GRISLER. Voyez GESLER.

+ GRIVAUD DE LA VINCELLE (Claude-Madeleine), antiquaire et littérateur, naquit, en 1762, à Châlons-sur-Saône. Après avoir fait d'excellentes études, des affaires de famille le forçant à suivre la carrière du commerce, il se rendit à Lyon, où il demeura quatre années chez un négociant. Elevé dès l'enfance dans de bons principes, il n'adopta pas ceux que propageaient les démagogues révolutionnaires; et, pour éviter les persécutions, il se retira au sein de sa famille, où il vécut ignoré de tous les partis. Mais il quitta sa retraite pour voler au secours d'un religieux bénédictin, lié avec ses parents, et qui avait été arrêté à Paris. Il plaida courageusement sa cause au comité de législation; mais cette démarche hardie l'ayant rendu suspect, on le dénonça comme *aristocrate*. Voyant ses jours en danger, il suivit les conseils de quelques amis; et, pour dissiper les soupçons, il accepta une place dans l'administration de la comptabilité des armées, dont M. Bellart (depuis procureur général), était chef de bureau. A la mort de Robespierre, Grivaud quitta son emploi, et se consacra aux sciences qu'il avait cultivées. Un mariage avantageux lui procura, en 1795, cette aisance si nécessaire aux hommes de lettres, pour travailler avec fruit et ne pas devenir mercenaires. Son épouse, mademoiselle Grimaldi de la Vincelle, était fille naturelle et reconnue du prince de Monaco, qui permit à Grivaud d'ajouter au sien le nom de Vincelles. Au retour

de Louis XVIII, et lors de la formation de la chambre des pairs, il y fut nommé sous-chef de la comptabilité des bureaux. Il est mort, en 1822, âgé de soixante ans. Grivaud était membre de l'académie celtique. On a de lui : 1^{re} *Antiquités gauloises et romaines*, recueillies dans le jardin du Luxembourg, Paris, 1807, 1 vol. in-4° avec 26 planches en taille-douce; 2^o un *Mémoire sur les vases lacrymatoires* dans les Mémoires de l'académie celtique; 3^o *Monuments inédits et découverts dans l'ancienne Gaule*, 2 vol. in-4° avec 40 planches et 3 cartes géographiques; 4^o *Divers Mémoires et Notices* insérés dans les annales encyclopédiques, et dans le Magasin encyclopédique. Il a été l'éditeur des *Annales des voyages, de la géographie, de l'histoire*, Paris, 1810 à 1813, tirées des manuscrits de feu Pausanias, ingénieur-géographe du roi. Grivaud mit en ordre ces manuscrits, et enrichit l'ouvrage de notes savantes; il se préparait à publier différents autres ouvrages sur les monuments anciens et sur les pierres gravées, qui auraient éclairci plusieurs points de l'histoire des Gaules.

GRIVE (Jean de la), géographe de la ville de Paris, né à Sedan, fut pendant quelque temps membre de la congrégation de Saint-Lazare. Il la quitta pour se livrer entièrement à la géométrie et aux mathématiques. Il vint au mois d'avril de l'année 1757, à 68 ans, avant d'avoir mis la dernière main à une *Topographie de Paris*, si bien circonstanciée, qu'on devait avoir, par ce moyen, toutes les dimensions de cette vaste capitale. M. Hugenin, élève de l'abbé de la Grive, a publié

quelques feuilles de ce plan. On a encore de ce célèbre géographe : 1° un *Plan de Paris*, 1728, bon, mais mal gravé. L'abbé de la Grive, mécontent du graveur, brisa les planches, et résolut de graver lui-même ses ouvrages. 2° les *Environs de Paris*; 3° le *Plan de Versailles*; 4° les *Jardins de Marly*; 5° le *Terrier du domaine du roi aux environs de Paris*; 6° un *Manuel de trigonométrie sphérique*, publié en 1754; 7° *Cours de la rivière de la Seine, depuis sa source jusqu'à son embouchure*. Il travailla avec M. Cassini à déterminer la Méridienne de Paris.

† GRIVEL (Guillaume), avocat et littérateur, né à Uzerché, département de la Corrèze, le 16 janvier 1735. Après avoir fini les cours de droit, il suivit pendant quelques années, à Bordeaux, la carrière du barreau, et vint ensuite à Paris. Il se fit connaître par quelques ouvrages littéraires qui eurent du succès; et, lors de la création des écoles centrales, il y obtint la place de professeur de législation, qu'il occupa avec honneur, mais il la quitta, jeune encore, sans qu'on en sût le motif. Il était membre de la société philosophique de Philadelphie; des académies de Dijon, de Rouen, de La Rochelle, et mourut le 17 octobre 1810, à l'âge de 75 ans. Voici la liste de ses ouvrages : 1° *L'Ami des jeunes gens*, ouvrage élémentaire; Lille, 1764-66, 2 vol. in-12; 2° *Nouvelle Bibliothèque de littérature, d'histoire et de critique, tirée des Ana*, Lille, 1765, 2 vol. in-12; 3° *Théorie de l'éducation*, Paris, 1776, 3 vol. in-12; 1784; traduite en allemand, Breslau, 1777; 4° *L'Île incon-*

nue, ou *Mémoires du chevalier Gastrinus*, Paris, 1783-87, 6 vol. in-12. Cette ouvrage, qui est un roman, a eu plusieurs autres éditions; et a été traduit en allemand. 5° *Principes de politique, de finances, d'agriculture et autres branches d'administration*, Paris 1789, 2 vol. in-8; 6° *Analyse synoptique du cours de législation de Grivel*. Ce cours a été recueilli et publié par A. A. Lorin, Paris, 1802, in-8. Grivel a eu part à la rédaction de l'économie politique dans l'*Encyclopédie par ordre de matières*, et a été, en outre, éditeur des ouvrages suivants : 1° *Nouvelle école du monde*, par Le Bret; Grivel y a ajouté une *Préface* et un *Cours de belles-lettres*, Paris, 1789, 2 vol. in-12; 2° *Entretiens d'un jeune prince avec son gouverneur*, par L. D. M. (le marquis de Mirabeau), Paris, 1758, 4 vol. in-12. Grivel écrivait avec facilité et élégance; dans ses ouvrages d'imagination, il respecte toujours la morale, et n'offre point ces tableaux licencieux et de mauvais goût, que l'on trouve dans tant d'autres. La Harpe, en parlant du roman de *L'Île inconnue*, dit : « Les aventures » que l'auteur décrit... sont » attachantes; les principes ne » sont pas mauvais, et le style, » quoique négligé, est naturel » et facile. » Ces mots d'un critique aussi sévère et aussi éclairé peuvent passer pour un éloge.

GRIVEL (Jean), conseiller d'état des archiducs Albert et Isabelle, né à Lons-le-Saulnier en Franche-Comté le 15 mars 1560; mourut à Bruxelles en 1624. Il donna les décisions du parlement de Dôle, dont il avait été conseiller, sous le titre de :

Decisiones senatus Dolani, Dijon, 1731, in-fol. L'édition que nous citons a été dirigée par son petit-fils; cet ouvrage est estimé pour le style, l'ordre et la clarté.

GROBENDONQUE (Charles) né à Malines en 1600, entra chez les jésuites, et fut envoyé en 1625 en Bohême, où il enseigna la philosophie à Prague et à Olmutz. Les Saxons s'étant emparés de ce royaume en 1631, il se retira à Passau avec le comte de Martinitz, vice-roi de Bohême. De retour à Prague, il mourut le 16 décembre 1672, particulièrement regretté de la noblesse de Bohême, qui, dans les affaires difficiles, le consultait comme un homme consommé dans les voies de la vraie politique. On a de lui quelques écrits sur ce sujet, entre autres : 1° *De ortu et progressu spiritus politici, et quod ille, nisi fortiter occurratur, tandem sit evasurus*, Prague, 1666, in-fol.; 2° *Apologeticus pro societate Jesu, politicismi a pluribus insinulata*, Prague, 1666, in-fol.; 3° *Methodus pie transigendi tempus sacri Adventus*, Prague, 1660, in-4°; 4° *Modus transigendi tempus infra Adventum et Quadragesimam*, Prague, 1661, in-12; 5° *Modus transigendi tempus sanctæ Quadragesimæ*, Prague, 1661, in-12; 6° *Modus transigendi tempus a Pascha usque ad Corpus Christi*, Prague, 1662, in-12; 7° *Modus transigendi præcipuas festivitates beatissimæ Virginis Mariæ*, Prague, 1669, in-12.

GRODICIUS (Stanislas), jésuite polonais de Posnanie, docteur et professeur en théologie à Vilna, recteur du collège de Cracovie, mort en 1613 à Posna, à 72 ans. Nous avons de lui 8 vol. de *Sermoes latins* pour tous

les dimanches et toutes les fêtes de l'année, et divers ouvrages polémiques, ascétiques en polonais.

GROESBECK (Gérard de), cardinal, évêque de Liège, était de la famille des barons de Groesbeck, dans le duché de Gueldre; il fut chanoine, puis doyen, enfin évêque de Liège l'an 1564. Il gouverna ce vaste diocèse dans des temps difficiles, avec prudence, et surtout avec beaucoup de zèle, de fermeté et de courage. Il préserva le troupeau qui lui était confié de la contagion des nouvelles hérésies qui faisaient tant de progrès dans les environs. Par un discours qu'il prononça à l'assemblée des états de la principauté, il démontra d'une manière si vive et si pathétique que le salut de la patrie dépendait d'un attachement inviolable à la foi antique, que tous les membres des états s'écrièrent, d'une voix commune, qu'ils étaient prêts à tout sacrifier pour conserver ce précieux trésor. Quelques petites villes de sa dépendance s'étant laissé séduire par les artifices des sectaires, et se préparant à la révolte, il sut les faire rentrer dans le devoir par la force, ayant employé auparavant, mais sans fruit, la voie de la douceur et de la persuasion. Voyant que les apôtres des nouvelles erreurs se vantaient de pénétrer jusque dans sa capitale, il fit une loi par laquelle il défendait à tous les bourgeois de cette ville de donner asile à aucun étranger sans en avertir les magistrats ou ses officiers. Le prince d'Orange, chef des rebelles des Pays-Bas, amenant en 1568 une armée d'Allemagne, demanda à traverser Liège. Groesbeck assembla les états, leur représenta de quelle

conséquence il était de recevoir dans une ville ecclésiastique un prince qui n'avait pris les armes que pour se révolter contre son souverain, et pour détruire l'ancienne religion : en conséquence le passage lui fut refusé. Le prince d'Orange assiéga la ville, mais Groesbeck l'obligea de se retirer. Grégoire XIII l'honora de la pourpre romaine l'an 1578. Il n'en jouit pas long-temps, car il mourut le 28 ou le 29 décembre de l'an 1580, âgé de 64 ans. Il avait signalé les commencements de son gouvernement par un recueil de *Statuts et Ordonnances, touchant la manière de procéder*, qui est encore aujourd'hui en usage.

GROLLIER DE SERVIÈRE (Nicolas), savant ingénieur, mort à Lyon en 1686, à l'âge de 93 ans, avait ramassé un cabinet de machines très curieuses, dont la *Description* a été imprimée à Lyon, 1719, in-4°.

GRONIUS (Jean-Frédéric), né à Hambourg, le 10 septembre 1611, parcourut presque toute l'Europe, devint professeur de belles lettres à Deventer, puis à Leyde, et mourut dans cette ville le 28 décembre 1671. Il a donné des *Editions* estimées de plusieurs auteurs latins, de Plaute, de Salluste, de Tit-Live, de Plinie, de Quintilien, de Tacite, d'Aulu-Gelle, des tragédies de Sénèque, etc. Il a restitué quantité de passages, et en a corrigé d'autres avec beaucoup de succès. On a encore de lui un in-4°; Leyde, 1791, sous ce titre : *De sestertius, seu subsecivorum pecunie veteris græcæ et romanæ lib. 19*; et une édition du traité *De jure belli et pacis* de Grotius, avec des notes, Amsterdam, 1680, in-8°. Il n'était pas

seulement savant dans les belles-lettres, il était aussi habile juriconsulte. [On le considère comme le plus grand latiniste qui ait paru depuis la renaissance des lettres. Il avait reçu le degré docteur en droit à Angers, en 1660, et résida plusieurs mois à Paris.]

GRONOVIVS (Jacques), fils du précédent, naquit à Deventer le 20 octobre 1645, voyagea en Angleterre et en Italie, et s'y fit des amis et des protecteurs. Le grand-duc de Toscane lui donna une chaire à Pise, qu'il quitta en 1679, pour aller occuper celle de son père à Leyde. Il y mourut en 1716, à 71 ans, avec le titre de géographe de la ville, et la réputation d'un homme savant, mais caustique. On ne pouvait le contredire, même sur des points indifférents, sans être exposé à tout ce que la bile d'un pédant orgueilleux a de plus amer. Son caractère le fit plus haïr que ses ouvrages ne le firent estimer. Les principaux sont : 1° le *Tresor des antiquités grecques*; compilation assez bonne, en 13 vol. in-fol. On accompagne ordinairement ce recueil des *Antiquités romaines* de Grævius, 12 vol. in-fol.; de celles de Sallengre, en 3 vol. in-fol.; du *Dictionnaire* de Pitiscus, 3 vol. in-fol.; des *Suppléments* de Pohlenus, Venise, 1757, 5 vol. in-fol.; des *Inscriptions* de Gruter, 4 vol. in-fol.; des *Antiquités d'Italie* de Grævius et de Burman, 45 vol. 2° Une infinité d'*Editions* d'auteurs grecs et latins, de Macrobie, de Polybe, de Tacite, de Sénèque le tragique, presque achevée par son père; de Pomponius Mela, d'Aulu-Gelle, de Cicéron, d'Ammien-Marcellin, de Quinte-Curce, de Phèdre,

etc. La meilleure de toutes est celle d'Hérodote, publiée en 1715, in-fol., avec des corrections et des notes. Il y a cependant, selon Nicéron, des fautes grossières; d'ailleurs il semble que Gronovius y ait répandu tout le fiel dont il était rempli. Il prodigua les injures les plus grossières aux savants les plus célèbres, tels que Henri-Etienne, Holstenius, Vossius, Saumaise, Grévius, etc. 3° *Geographi antiqui*, Leyde, 1694 et 1699, 2 vol. in-4°; recueil estimé; 4° des *Dissertations sur différents sujets*, chargées d'érudition; 5° plusieurs *Ecrits polémiques*, monuments du fiel qui rougeait son cœur. [On trouve dans le tome 2 et 10 des Mémoires de Nicéron une *Notice* sur la vie de Gronovius, et un *Catalogue* de ses ouvrages, qui sont au nombre de quarante six.]

GRONOVIUS (Laurent-Théodore), frère du précédent, échevin et conseiller de la ville de Leyde, s'est fait connaître par divers écrits et par son cabinet d'histoire naturelle, qui fixait l'attention des voyageurs. Il mourut d'apoplexie à Leyde en 1727.

GROOT. Voyez GÉRARD LE GRAND.

GROPPER (Jean), savant controversiste, né à Soest en Westphalie en 1502, fut successivement prévôt et official de Santen, prévôt de Soest, écolâtre de Saint-Géréon à Cologne, et enfin chanoine de la métropole. La voie de douceur qu'il prit pour ramener les hérétiques à la foi de leurs pères, rendit sa religion suspecte. Le plan de réconciliation qu'il dressa l'an 1536 ne fut goûté ni des catholiques, ni des luthériens. Charles-Quint

le mit au nombre des trois théologiens catholiques qu'il choisit pour assister au colloque de Ratibonne de l'an 1541. Ce choix alarma quelques catholiques, entre autres Eckius; ils eurent dans la suite sujet de calmer leurs inquiétudes. Bucer et Sleidan prétendent que Gropper accorda beaucoup de points aux protestants; mais celui-ci leur donna un démenti formel par un écrit imprimé en 1545, in-fol., et plus encore par sa manière d'agir. En 1545, il fut député à la diète de Worms, et y harangua avec tant de force, que l'électeur de Cologne, Herman de Wied, fut déposée par l'autorité du pape et de l'empereur. Paul III le récompensa de ses travaux par la prévôté de Santen. Le nouvel archevêque, Adolphe de Schawembourg, le mena avec lui au concile de Trente, où il parut avec éclat. Le pape Paul IV, satisfait du zèle qu'il montrait contre les nouvelles sectes, voulut l'élever à la pourpre romaine, mais il eut l'humilité de la refuser. Il se rendit cependant à Rome, à la sollicitation de ce pape, et y mourut le 14 mars 1559. Paul IV prononça lui-même son oraison funèbre, et en parla comme d'un homme aussi vertueux que savant; il dit entre autres choses: *Nequaquam Gropperum amissimus, sed ad Deum premisimus*. Gropper était profondément instruit dans l'histoire et la discipline de l'Eglise; personne peut-être de son temps ne l'a surpassé dans la science de la tradition. Il fut l'âme des conciles provinciaux de Cologne, tenus l'an 1536 et 1549, imprimés plusieurs fois, et que l'on trouve dans les Con-

ciles du P. Labbe, tom. 14. On a de lui : 1° *Enchiridion christiane religionis*, imprimé à la suite du concile de 1536. C'est un excellent abrégé de la théologie dogmatique. Il a été cependant mis à l'*Index*, *donec corrigatur*, parce que sans doute il ne s'était pas assez clairement énoncé sur certains points. 2° *De la présence véritable... du corps et du sang de Jésus-Christ*, Cologne, 1746, in fol. en allemand. Karbachi en a publié une mauvaise traduction latine, mais Surius en a donné une très exacte; Cologne, 1590, in-4°. Cet ouvrage est l'un des meilleurs que nous ayons sur la controverse, et le premier où la matière de l'Eucharistie soit traitée à fond. Il est auteur encore de plusieurs ouvrages polémiques et dogmatiques. — Il ne faut pas le confondre avec Gaspar Gropper, son frère, qui fut nonce à Cologne, et rendit de grands services à la religion catholique en Allemagne. L'université de Louvain, dans une lettre du 28 mars 1574, lui dit, entre autres choses, ces paroles remarquables : *Christus, pastor pastorum, reverendam vestram paternitatem ac gratiam diutissime conservet, ad nominis sui gloriam, Ecclesiæ catholicæ exaltationem, et utriusque Germaniæ ab hæresibus et scandalis expurgationem.*

GROS (Nicolas Le), docteur en théologie de l'université de Reims, né dans cette ville les derniers jours de l'année 1675, de parents obscurs, s'est fait un nom par le rôle qu'il a joué dans le parti des *anticonstitutionnaires*. Après avoir été chargé par l'archevêque de Reims, Le Tellier, du petit séminaire de Saint-Jacques, il devint ensuite cha-

noine de la cathédrale; mais son opposition à la bulle *Unigenitus* ayant déplu au successeur de Le Tellier (Mailli), ce prélat l'excommunia, et obtint une lettre de cachet contre lui. Le chanoine, obligé de se cacher, parcourut différentes provinces de France, passa en Italie, en Hollande, en Angleterre, et enfin se fixa à Utrecht. Le soi-disant archevêque de cette ville, nommé Barckman, lui confia la chaire de théologie de son séminaire d'Amersfort; emploi qu'il remplit avec tout le zèle d'un enthousiaste jusqu'à sa mort, arrivée à Rhinwick, près d'Utrecht, le 4 décembre 1751, à 75 ans. On a de lui plusieurs ouvrages, la plupart sur les affaires du temps, ou sur quelques disputes particulières qui y avaient rapport. Les principaux sont : *La Sainte Bible, traduite sur les textes originaux, avec les différences de la Vulgate*, 1739, in-8°. La même a été publiée par Rondet, en 6 petits vol. in-12; mais cette édition, dans laquelle on a fait quelques changements, est moins recherchée. 2° *Manuel du chrétien*, contenant l'ordinaire de la Messe, les Psaumes, le nouveau Testament et l'imitation de J.-C., traduits par le même. Ce recueil a été plusieurs fois imprimé in-8° et in-12; 3° *Méditations sur la concorde des Evangiles*, 3 vol. in-12, Paris, 1730; *Méditations sur l'Épître aux Romains*, 1735, 2 vol. in-12; *Méditations sur les Épîtres canoniques*. Ces trois ouvrages sont le fruit des conférences que l'abbé Le Gros faisait au séminaire d'Amersfort. 4° *Motifs invincibles d'attachement à l'Eglise romaine pour les catholiques ou de réunion pour les prétendus réformés.*

Ces mêmes motifs auraient dû faire changer de sentiment à Le Gros. 5° *Discours sur les Nouvelles ecclésiastiques*, in-8° et in-12, 1735; 6° *Les Entretiens du prêtre Eusèbe et de l'avocat Théophile, sur la part que les laïcs doivent prendre à l'affaire de la constitution*, in-12; 7° *Lettres théologiques contre le traité des prêts de commerce, et en général contre toute usure*, in-4°; 8° *Dogma Ecclesiæ circa usuram expositum et vindicatum*; avec divers autres *Ecrits* en latin sur l'usure, in-8°; et des *Observations sur une Lettre attribuée à feu M. de Launoy, sur l'usure*, in-4°. Barckman, archevêque de la petite Église, et Petitpied ont eu part à cet ouvrage. 9° *Du renversement des libertés de l'Eglise gallicane dans l'affaire de la constitution Unigenitus*, 1716, 2 vol. in-12. Il y étale ouvertement le système de Bicher et de Marc-Antoine de Dominis, et fait consister les libertés gallicanes dans une anarchie complète. On y lit (tom. 1^{er}, pag. 346) que « tous les pasteurs et » tous les peuples fidèles pos- » sèdent en tout temps le fonds » et la propriété des clefs. » 10° *Mémoire sur les droits du second ordre du clergé*, 1718, in-4°; ouvrage qui renferme le même système que le précédent. Il a été proscrit par arrêt du conseil du roi de France, du 29 juillet 1733. Le Gros fut un des principaux soutiens des églises jansénistes de Hollande; troupeau faible, qui dépérit tous les jours.

GROS-GUILLAUME. *Voyez* GUÉRIN.

† GROSIER (Jean-Baptiste-Gabriel), ancien jésuite, né à Saint-Omer, le 17 mars 1743. Il entra chez les pères de la compagnie,

peu de mois avant la suppression de leur ordre, et finit ses études à Pout-à-Mousson. L'abbé Grosier fut un des rédacteurs de l'*Année littéraire*, journal rédigé par le célèbre Fréron, qu'il seconda dans ses attaques contre les philosophes, et surtout contre Voltaire. Ce journal, qui formait déjà 290 volumes in-12, cessa de paraître en 1790. A la mort de Fréron, arrivée en 1776, M. Grosier le continua, et s'associa les abbés Geoffroy et Royou. Vers 1778, il quitta cette feuille, et, l'année suivante, il entreprit la continuation du journal de Trévoux, établi par les jésuites, et qui, depuis leur destruction, avait passé en d'autres mains. Il lui donna le titre de *Journal de littérature, des sciences et des arts*, et y travailla jusqu'en 1782. L'abbé Grosier fut ensuite un des éditeurs de l'*Histoire de la Chine*, du P. de Mailla, et, à peu près à la même époque, il fut nommé chanoine de Saint-Louis-du-Louvre, place que la révolution lui fit bientôt perdre. Il avait fait paraître, en 1770, des *Mémoires d'une société célèbre*, qui n'étaient qu'un extrait des *Mémoires* de Trévoux. Il en avait donné 3 volumes; mais les troubles politiques l'empêchèrent de publier les trois autres, et il vécut ignoré pendant les persécutions contre l'Eglise. Il reparut dans des temps moins fâcheux, travailla au *Magasin encyclopédique*, et donna à la *Biographie universelle* plusieurs articles, entre autres celui de *Confuctus*. Lors de la restauration, il fut nommé conservateur de la bibliothèque de l'Arsenal, place devenue vacante par la mort de M. Treneuil; auteur des *Tom-*

beaux de Saint-Denis. L'abbé Grosier mourut, à Paris, le 10 décembre 1823; âgé de 80 ans. On a de lui : 1^{re} *Histoire générale de La Chine, ou Les grandes Années de l'empire*, traduites du texte chinois, par le feu P. de Mailla, 1779, et années suivantes, 12 vol. in-4°; 2^o *Description générale de la Chine*, formant le 13^e volume de l'ouvrage précédent, 1787, in-4°, 2 vol. in-8°; 3^o *Quatre critiques sur le voyage de M. de Guignes en Chine*; 4^o *Mémoires d'une société célèbre, etc.*, ou *Mémoires des jésuites sur les sciences, les belles-lettres et les arts*, 1792, 3 vol. in-8°; 5^o *Antidote de l'athéisme, ou Examen critique du Dictionnaire des athées, et Réfutation du livre de Silvain Maréchal*, 1801; 6^o *Mémoires pour servir à l'histoire ancienne du globe terrestre*, t. 10, chez Drouet, 1809. Cet ouvrage fait beaucoup d'honneur à l'abbé Grosier, et par le style et par l'énergie avec laquelle il combat l'impiété.

GROSLEY (Pierre-Jacques), avocat, connu dans la république des lettres par plusieurs ouvrages où il y a de l'esprit, de l'érudition, de bonnes et de mauvaises observations, est mort le 4 novembre 1785, à Troyes en Champagne, où il était né en 1718. De tous ses écrits, celui qu'on a lu le plus est son *Voyage d'Italie*, donné sous le nom de deux gentilshommes suédois, Londres, 1764, 4 vol in-12. Il y a inséré une très bonne *Dissertation* publiée en 1756, sur la conjuration de Venise, qu'il prouve n'être qu'une chimère, comme Naudé et Capriata l'avaient dit avant lui. Il a paru un *Supplément* à ce voyage, 1 vol.

in-12, où la relation d'un M. Sharp et ses fausses vues sur l'Italie et les Italiens sont très bien réfutées. Ses observations ne sont pas exactes; il prête à Benoît XIV des propos fort déplacés, et n'épargne ni le clergé ni les jésuites. Parmi les autres écrits de Grosley, on distingue : 1^o la *Vie de Pierre Pithou*, magistrat célèbre, mais dont les catholiques, après même qu'il eut abjuré l'hérésie de Calvin, ne furent pas trop contents; Paris, 1756, 2 vol. in-12; 2^o *Recherches pour l'histoire du droit français*, 1752, in-12; livre estimé, plein d'une érudition solide et d'une critique saine; 3^o *Londres*, 3 vol. in-12, Neuchâtel, 1770, et en 4 vol., Lausanne, 1774. On s'attend à y trouver une description de la capitale de l'Angleterre, mais très souvent on y trouve tout autre chose. Ce que l'auteur dit, tom. 1^{er}, pag. 495, ou tom. 2, pag. 91, sur la vanité, l'orgueil et l'humilité, prouve assez qu'il n'avait pas une idée juste des vertus que l'Evangile inspire, et des vices qu'il proscriit. 4^o *Ephémérides troyennes*, 13 vol. in-24, qui furent supprimées en grande partie comme contenant des faussetés, des indécentes et des calomnies. Il est aisé de voir qu'il se piquait de singularité, et que les paradoxes avaient pour lui beaucoup d'attraits. C'est sans doute par une suite de cette disposition d'esprit, que par son testament il laissa 600 liv. pour dresser un monument sépulcral au docteur Arnould, comme à « un parfait anachorète, supérieur aux grands mobiles des déterminations humaines, » et « détaché des vices qui ont formé les recrues de tous les partis. »

Sa *Vie*, par Maydieu, chanoine de la cathédrale de Troyes, est remplie de puérilités; ce qui n'est pas étonnant, puisqu'elle est écrite en partie par Grosley lui-même: il y parle fort amplement de ses aïeux, de leurs domestiques, et surtout de sa bonne gouvernante.

GROSSEN (Chrétien), théologien luthérien, né à Wittemberg, en 1602, mort en 1673, fut fait professeur à Stettin en 1634, et surintendant général des Eglises de la Poméranie en 1663. On a de lui un *Traité contre la primauté du pape*, et d'autres ouvrages qu'on ne lit plus, et qu'on n'aurait jamais dû lire.

GROSSE-TESTE (Robert). Voyez ROBERT.

GROSTESTE (Martin), seigneur des Mahis, né à Paris le 22 décembre 1649, fut élevé dans la religion prétendue réformée; mais il en fit abjuration à Paris, l'an 1681, entre les mains de Coislin, évêque d'Orléans, où il eut le bonheur de convertir à la foi catholique un grand nombre de personnes, entre autres son père, sa mère et un de ses frères. Des Mahis devint ensuite chanoine de la cathédrale d'Orléans. Il mourut dans cette ville en 1694, à 45 ans, n'étant que diacre, et n'ayant jamais voulu, par humilité, recevoir l'ordre de prêtrise. On a de lui: 1° *Considérations sur le schisme des protestants*; 2° *Traité de la présence réelle du corps de J.-C. dans l'Eucharistie*. Ces deux traités ont paru à Orléans en 1685. 3° *La vérité de la religion catholique, prouvée par l'écriture sainte*, Paris, 1697, in-12. Cet ouvrage a été réimprimé à Paris en 1713, en 3 vol. in-12, avec des augmentations considé-

rables de l'abbé Geoffroy, mort à Paris en 1715. — Des Mahis avait un autre frère, Claude GROSTESTE, sieur de la Mothe, qui se retira à Londres, en 1685, après la révocation de l'édit de Nantes. Il y fut ministre de l'Eglise de Savoie, et y mourut en 1713, à 66 ans, membre de la société de Berlin. On a de lui: 1° un *Traité de l'inspiration des livres sacrés*; 2° plusieurs *Sermons*; 3° d'autres ouvrages qui eurent du succès dans les pays protestants.

GROTIUS, ou GROOT, le Grand (Hugues), savant hollandais, naquit à Delft le 10 avril 1583, d'une famille illustre. Son père, qui était bourguemestre de cette ville, et curateur de l'université de Leyde, lui fit donner une excellente éducation, à laquelle il répondit d'une manière distinguée. A 15 ans, en 1598, il soutint des thèses sur la philosophie, les mathématiques et la jurisprudence, avec un applaudissement général. L'année d'après, il vint en France avec Barneveldt, ambassadeur de Hollande, et y mérita par son esprit et par sa conduite les éloges de Henri IV. De retour dans sa patrie, il plaida sa première cause à 17 ans, et fut fait avocat-général à 24. Rotterdam souhaitait de jouir de ses talents: il s'y établit en 1613, et y fut fait syndic. Les querelles des *Remonstrants* et des *Contre-Remonstrants* agitaient alors la Hollande. Barneveldt était le protecteur des premiers. Grotius s'étant déclaré pour le parti de cet homme célèbre, son ami, le soutint par ses écrits et par son crédit. Leurs ennemis se servirent de ce prétexte pour les perdre l'un et l'autre. Barneveldt eut la tête tranchée en 1618, et Grotius fut enfermé

dans le château de Lovestein. Sa femme ayant eu la permission de lui faire passer des livres, les lui envoya dans un grand coffre; l'illustre prisonnier se mit dans ce coffre, et échappa par cette ruse à ses persécuteurs. Après avoir erré quelque temps dans les Pays-Bas catholiques, il chercha un asile en France, et l'y trouva. On l'accusa dans son pays de vouloir se faire catholique; mais il répondit à un de ses amis, que, « quelque avantage qu'il eût de passer d'un parti faible qui l'avait mal traité, à un parti fort qui le recevrait à bras ouverts, il n'était pas tenté de le faire... Et puisque j'ai eu, ajoutait-il, assez de courage pour supporter la prison, je n'en manquerai point, j'espère, pour souffrir l'exil et la pauvreté. » Louis XIII lui fit une pension, mais elle ne fut point payée. Il retourna en Hollande, y trouva les mêmes ennemis, et passa en Suède, où il fut très bien accueilli. La reine Christine le fit son conseiller en 1634, et l'envoya ambassadeur en France. Après y avoir demeuré onze ans, il partit pour Stockholm, fut très bien reçu de Christine, lui demanda son congé, l'obtint avec peine, et mourut à Rostock, en retournant dans sa patrie, le 28 août 1645, à 65 ans. Son corps a été transporté à Delft, et on y a élevé un beau mausolée à la mémoire de cet illustre savant en 1777. Grotius était d'une figure agréable. Il avait des yeux vifs, un visage serein et riant. Son ambition était très modérée. Il écrivait à son père tandis qu'il était ambassadeur : « Je suis rassasié d'honneurs. J'aime la vie tranquille, et je serais fort aise

» de ne plus m'occuper que de » Dieu et d'ouvrages utiles à la » postérité. » Il était à la fois bon ministre, excellent jurisconsulte, théologien, historien, poète et bel esprit. Les principaux de ses ouvrages sont : 1° un excellent traité, *De jure belli et pacis, cum notis variorum*, 1712, in-8°. Il a été traduit en français par Barbeirac, 1729, 2 vol. in-4°; mais on le lit moins utilement dans la version que dans l'original, écrit noblement et d'un latin intelligible pour la plupart des lecteurs d'aujourd'hui. Cet ouvrage a passé autrefois pour un chef-d'œuvre; et malgré la foule des livres publiés sur cette matière, il mérite encore aujourd'hui une place distinguée parmi les productions de ce genre. Il y a pourtant un trop grand étalage d'érudition; les passages y étouffent les raisonnements. Divers points relatifs à la loi naturelle, tels que l'usure, le mensonge, le concubinage, etc., n'y sont pas traités avec assez d'exactitude; et c'est sans doute pourquoi il a été condamné à Rome. La meilleure édition du texte est celle en 3 vol. in-fol. 1696, 1700 et 1714, avec des commentaires. La traduction est accompagnée de remarques; elle passe pour fort exacte. 2° *Traité de la vérité de la religion chrétienne*, traduit du latin en français par l'abbé Gouget, in-12. Cet ouvrage, composé d'abord par Grotius en vers flamands, pour fortifier dans le christianisme les matelots qui font le voyage des Indes, a été traduit en grec, en arabe, en anglais, en persan, et en allemand. Il fut cependant condamné à Rome, pour quelques erreurs relatives à la religion de l'auteur.

Il y a d'excellentes vues et des raisonnemens pleins de force. Voltaire l'a fort déprimé, et l'on en sent assez les raisons. Le 6^e et dernier livre est une courte, mais excellente réfutation du mahométisme. 3^e Des *OEuvres théologiques*, qui renferment des *Commentaires* sur l'Ecriture sainte, et d'autres *Traités*, recueillis à Amsterdam en 1679, en 4 v. in-fol. On a accusé l'auteur d'avoir donné quelquefois dans le *pélagianisme* et le *socinianisme*; d'avoir prodigué l'érudition profane dans des matières sacrées; d'avoir cherché dans le texte de l'Ecriture moins ce qui y est, ce que le commentateur voulait y voir, etc. La plupart de ces reproches sont fondés, et il faut avouer que plusieurs endroits de ses commentaires paraissent favorables aux nouveaux ariens. L'on trouve dans la *Bibliothèque polonoise*, une de ses lettres au fameux socinien Crellius, qui, si elle n'a point été altérée par ces sectaires, donne de violents soupçons sur sa religion. Néanmoins il a combattu le sentiment de Socin, en soutenant la préexistence du Verbe; mais il paraît se rapprocher de lui dans plusieurs autres points. Cela ne donne pas une grande idée des dispositions qu'on lui a supposées, surtout vers la fin de sa vie, pour la religion catholique; mais peut-être avait-il quitté ces sentimens. Ses variations et ses incertitudes, ses nouvelles erreurs même étaient propres à ramener à la vérité un esprit aussi juste que le sien. Il voyait que tout cela déconlait naturellement de l'esprit privé des protestans, et du droit d'interpréter l'Ecriture à sa mode. (Voy. SERVET.) Le P. Petau,

qui avait eu d'étroites liaisons avec lui, était persuadé que la mort avait prévenu l'exécution du dessein qu'il avait formé d'abjurer ses erreurs à son retour de Suède, et dans cette idée il ne fit point de difficulté de dire la messe pour lui. 4^e Des *Poésies*, 1617 et 1622, in-8°. Il y en a quelques-unes d'heureuses; mais sa vaste littérature était souvent son feu poétique. 5^e *De imperio summarum potestatum circa sacra*, La Haye, 1661, in-12; traduit en français en 1751; in-12, sous ce titre : *Traité du pouvoir du magistrat politique sur les choses sacrées*. Si dans cet ouvrage il semble accorder au pouvoir civil une influence trop marquée sur les choses religieuses, il faut se souvenir que l'auteur était protestant. « Que des » sectaires qui ont secoué le joug » de l'Eglise, dit un théologien, » aient des règles de conduite » morale, des statuts de discipline, ou même des décrets de » croyance asservis à la volonté » des princes, c'est une suite » naturelle, et de plus une punition bien méritée de leur révolte contre l'autorité spirituelle, immuable, infallible, » établie par Jésus-Christ. Toute » hérésie impose un joug humain; il est juste qu'elle soit » elle-même sous le joug des » hommes : *In servitute generans, et servit cum filiis suis* » (Galat. 4). Mais la vraie foi » est affranchie de cette servitude; l'Eglise de J.-C., cette » grande et féconde mère des » chrétiens, est libre; ses dogmes, sa morale, sa constitution, ont Dieu pour auteur, et » ne dépendent que de lui : *Ille autem, quæ sursum est Jerusalem, libera est, quæ est mater*

» nostra (ibid.). » Il avait du reste des sentimens raisonnables sur la nécessité d'un chef dans l'Eglise, sur la primauté et l'autorité du pontife romain, comme on le voit dans ses notes sur Cassandre et Rivet. (Voy. MÉLANCHTHON.) 6° *Annales et historia de rebus belgicis, ab obitu regis Philippi usque ad inducias anni 1609.* L'auteur a parfaitement imité Tacite dans ses Annales; il est comme lui énergique et concis; mais cette précision le rend quelquefois obscur. Comme lui, il a développé toutes les intrigues, tous les ressorts, tous les motifs des événemens dont il a été le témoin. 7° *Historia Gothorum*, in-8°, inférieure à la précédente pour le style, mais très utile pour les recherches sur l'histoire d'Espagne et sur celle de la décadence de l'empire romain. 8° *De antiquitate reipublicæ batavice*, in-24; ouvrage plein d'érudition; 9° des Tragédies peu théâtrales, et dont le sujet est mal choisi; elles parurent sous le titre de *Tragediæ*, etc., 1635, in-4°; 10° *De origine gentium americanarum diss. duce*, 1642 et 1643, 2 v. in-8°; 11° *Excerpta ex tragædiis et comædiis græcis*, Paris, 1626, in-4°; 12° *Philosophorum sententiæ de fato*, Paris, 1648, in-4°; 13° des Lettres, publiées en 1687, in-fol; 14° *Annotata in consultationibus Georgii Cassandri*; 15° *Rivettiani apologetici discussio*. C'est surtout dans ces deux ouvrages qu'on voit qu'il n'était pas éloigné de revenir à la religion de ses pères. 16° *Mare liberum*, 1609, contre Selden. (Voy. ce nom et BONAERT.) Le style de Grotius est aisé, coulant, noble et ferme. Son latin est assez pur, et supérieur à ce qu'il

est dans la plupart des ouvrages de jurisprudence, de controverse et d'érudition. On peut consulter sur cet homme célèbre sa *Vie*, par M. de Burigny, en 2 vol. in-12, 1752. L'historien y entre dans de grands détails sur son héros et sur ses négociations. Mais en général l'ouvrage est faiblement et froidement écrit, d'une manière lâche et verbiageuse, comme tout ce que nous a donné M. de Burigny. On voit dans l'Histoire métallique de la Hollande, une médaille sur laquelle Grotius est appelé *le phénix de la patrie, l'oracle de Delft, le grand esprit, la lumière qui éclaire la terre.* [On conserve encore des vers latins que Grotius avait composés à l'âge de huit ans, et qui ne sont pas sans mérite. Sept ans après il publia, en l'honneur d'Henri IV, une pièce intitulée *Triumphus Gallicus; parodia Catalliana*. Il écrivit aussi trois Tragédies latines, *Adamus exul*, *Christus patiens*, et la troisième, sur l'élévation de Joseph en Egypte, sous le titre de *Sophompancas*, qui veut dire en égyptien *le sauveur du monde*. En 1601, il fut nommé historiographe des états de Hollande.]

† GROU (Jean), jésuite, naquit le 24 novembre 1731, au diocèse de Boulogne; et, à l'âge de quinze ans, il entra chez les PP. de la compagnie. On remarqua en lui, dès sa première jeunesse, une vive piété et une grande application à l'étude. Il préférait, parmi les classiques anciens, Platon et Cicéron, par leur richesse de style, leurs belles pensées, et parce qu'il trouvait dans ces écrivains une morale plus pure que chez tous les autres auteurs de l'an-

tiquité. Les jésuites ayant été supprimés en France, il prononça ses derniers vœux à Pont-à-Mousson. Après la mort du roi Stanislas, et lorsque les jésuites furent expulsés de la Lorraine, l'abbé Grou vint à Paris, où il prit le nom de *Le Claire*, et y mena une vie fort retirée. M. de Beaumont l'employa quelque temps à écrire sur diverses matières de religion, lui fit même une pension, qui ensuite lui fut ôtée. Un de ses anciens confrères, l'abbé Guérin du Rocher, lui procura la connaissance d'une sainte religieuse appelée la mère Pélagie du monastère de Saint-Thomas de Villeneuve, situé dans la rue de Sévres. Cette religieuse lui inspira la plus grande confiance. Ayant obtenu une pension du roi, il publia des ouvrages utiles à la religion, et menait une vie paisible, lorsque survint la révolution. Un de ses premiers actes fut une guerre permanente qu'elle déclara aux prêtres fidèles à leurs serments. L'abbé Grou aurait désiré rester à Paris, et y exercer en secret son ministère; mais la mère Pélagie, qui avait été forcée de quitter son couvent, et vivait dans une profonde retraite, lui écrivit pour lui conseiller de passer en Angleterre. Ayant reçu en même temps l'invitation d'un de ses amis, chapelain d'un riche catholique anglais, M. Thomas Weld, de venir le joindre, il ne tarda point à se rendre à Londres. M. Weld avait fait bâtir pour son chapelain une maison près de son château de Lullworth, où l'abbé Grou demeura pendant une année. Toute la famille Weld, qui était très pieuse, l'engagea à

venir demeurer dans le château, et le prit pour directeur. Pendant son séjour en France, il avait employé quatorze ans à composer un grand ouvrage sur la *vraie religion*; mais, ayant quitté Paris à la hâte, il avait confié les matériaux de cet ouvrage à une dame dont il connaissait la discrétion. Cette dame ayant été arrêtée sous le régime de la *terreur*, ses domestiques, de crainte de compromettre leur maîtresse, brûlèrent le manuscrit, ce qui prouve que M. B. se trompe quand il suppose que l'abbé Bergier, ecclésiastique très estimable, s'étant emparé de ses matériaux, les augmenta, et en composa l'ouvrage qu'il publia sous ce titre : *Traité dogmatique de la vraie religion*. L'abbé Grou, quand il eut appris que son manuscrit avait été livré aux flammes, dit avec calme et résignation : « Si Dieu avait voulu tirer sa gloire de cet ouvrage, il l'aurait conservé. » Dans quelque pays qu'il se trouvât, il observait, autant qu'il lui était possible, la règle des jésuites, et pratiquait la pauvreté avec une rigueur extrême. Il fut frappé d'apoplexie, après un asthme très pénible; l'hydropisie se déclara ensuite, et il passa dix mois dans un fauteuil. Pendant sa longue et douloureuse maladie, sa foi vive et la tranquillité de son âme ne s'altérèrent jamais. Il communiait deux fois par semaine. Sentant que son dernier moment approchait : « O mon Dieu, s'écria-t-il, qu'il est doux de mourir entre vos bras ! » Il mourut le 13 décembre 1813, âgé de soixante-douze ans. Il a laissé : 1° la *République de*

Platon, trad. en français, 1762, 2 vol. in-12 ; 2° *les Lois* (du même auteur), traduites en français, Amsterdam, 1769 ; 3° *les Dialogues de Platon*, trad. en français, ibid. 1770 ; 4° *Morale tirée des Confessions de saint Augustin*, Paris, 1786, 2 vol. in-12 ; 5° *Caractères de la vraie dévotion*, Paris, 1788, in-18 ; 6° *Maximes spirituelles avec des explications*, ibid. 1789, in-12 ; 7° *Science du crucifix*, Paris, chez Onfroi ; 7° *Science pratique du crucifix dans l'usage des sacrements de pénitence et d'eucharistie*, ouvrage qui sert de suite au précédent ; 9° *Méditations en forme de retraite sur l'amour de Dieu, avec un petit écrit sur le don de soi-même à Dieu*, Londres, 1796, in-12 ; 10° *School of Christ* (École du Christ), Dublin, in-12. C'est une traduction d'un des traités manuscrits de l'abbé Grou, non connu en France, et faite par un nommé Cliton, ou Makensie, qui traduisit aussi du même auteur la *Morale de saint Augustin* et les *Caractères de la dévotion*, l'*Intérieur de Jésus et de Marie*, 3^e édit., 1828. Nous ne ferons pas l'éloge des ouvrages de l'abbé Grou, il suffira de dire qu'ils ont été approuvés par des ecclésiastiques aussi éclairés que respectables.

GROUCH, *Gruchius* (Nicolas de), d'une famille noble de Rouen, fut le premier qui expliqua Aristote en grec. Il enseigna avec réputation à Paris, à Bordeaux et à Coïmbre. De retour en France, il alla à La Rochelle, où l'on voulait établir un collège. Il y mourut en 1572. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont : 1° une *Traduction de*

l'histoire des Indes, par F.-L. de Castagneda, Paris, 1554, in-4° ; 2° un traité *De comitibus Romanorum*, et 3° des *Ecrits* contre Sigonius, in-fol. Ce savant craignait Grouchi, et ne parla contre lui que lorsqu'il eut appris sa mort ; lâcheté impardonnable.

† GROUVEL (Philippe - Antoine), né à Paris en 1758, entra d'abord en qualité de clerc chez un notaire, qui le renvoya pour avoir fourni quelques vers à l'Almanach des Muses. Champfort ayant donné sa démission de secrétaire des commandements de M. le prince de Condé, Grouvelle fut choisi à sa place. Il sut se rendre agréable à Chantilly, il y fit jouer son petit opéra des *Prunes*, dont les plus jolies scènes appartenaient à son ami Després. Cette bagatelle fut tellement vantée, que la reine la fit jouer deux fois dans ses petits appartements. Grouvel, attaché à un prince du sang, devait soutenir la cause de la famille royale, il se rangea cependant parmi ses ennemis ; et il était encore au palais Bourbon lorsqu'il publia sa première brochure de *circonstance*. Il reçut aussitôt sa démission, et alors, se voyant hors de toute contrainte, il put fréquenter à son aise les démagogues. Il fit partie du club de 1792, et fut nommé, après la funeste journée du 10 août, secrétaire du conseil exécutif provisoire. Cette place lui mérita le triste honneur d'accompagner au Temple, le 20 janvier 1793, le ministre de la justice, et de lire à son souverain le décret de la convention qui le condamnait à mort. Il ne put cependant, au rapport de Cléry, remplir cette mission que d'une voix faible et tremblante.

Au mois de juin suivant, il fut envoyé en Danemarck en qualité de ministre de France; il fut revêtu de la même dignité en 1796. Il entra au corps législatif en 1800, fut réélu deux ans après, et mourut à Varennes le 30 septembre 1806. On a de Grouvel : 1^{re} *Le duc de Brunswick*, ode, 1786, in-12; 2^e *L'Epreuve délicate*, comédie en 3 actes et en vers, jouée sur le théâtre français le 20 janvier 1785; elle n'eut qu'une représentation; 3^e plusieurs écrits révolutionnaires, tels que la *Satire universelle*, prospectus de l'*Europe*, 1788, in-8°. Il publia cette brochure de concert avec Cérutti. Il a aussi donné une *Edition* des Lettres de madame de Sévigné, et une autre des Oeuvres de Louis XIV. Il essaya au sujet de ce dernier ouvrage une sévère critique, dans un journal, qui lui rappela sa mission au Temple; il paraît que le chagrin qu'il en éprouva causa sa mort.

GRUBENMANN (Jean-Ulrich), natif de Tuffen dans le canton d'Appenzel, se distingua par des ouvrages de charpente et d'architecture, et surtout par les ponts nommés *Hængwerck* ou ponts pendants, tels que celui de Schafhouse, qui n'a que deux arches, et qui n'en aurait qu'une, si on eût laissé faire le constructeur. Ce pont a néanmoins 364 pieds de long. — Son frère, Jean GRUBENMANN, construisit le pont qui est sur le Rhin, près de Reichenau, dans le pays des Grisons, d'une seule arche, long de 240 pieds. Les deux frères, inspirés par leur seul génie, car ils n'avaient jamais fait aucune étude de l'art qu'ils professaient, construisirent ensemble un pont de bois long de 200 pieds, qui

n'est pas un *Hængwerck*, dont la force est dans la charpente supérieure, mais une seule arche, où le bois tient lieu de voûte. Nous ignorons l'année de la mort de ces ingénieux charpentiers.

GRUDE. *V. CROIX DU MAINE* (La).

GRUDIUS (Nicolas, *Nicolaï*, dit), trésorier du Brabant, et fils d'un président du conseil souverain de Hollande et de Zélande, mourut à Venise en 1571. Il occupa des emplois importants en Espagne, auprès de Charles-Quint et de Philippe II, qui le décora de l'ordre de la Toison-d'Or. On a de lui des *Poésies profanes*, Leyde, 1612, in-8°, en latin, avec celles de ses frères Adrien Marius et Jean Second; et des *Poésies sacrées*, Anvers, 1566, in-8°. *Voy. SECOND* (Jean).

GRUE (Thomas), littérateur français, mort vers la fin du siècle passé, à qui nous devons des traductions de quelques ouvrages anglais. Les principales sont : 1^{re} *Les Religions du monde*, traduit de l'anglais de Ross, in-4°; 2^e *La Porte ouverte pour parvenir à la connaissance du paganisme*, traduit de l'anglais d'Abraham Roger, in-4°. On l'estime pour la connaissance qu'il donne des mœurs des brames asiatiques.

GRUET (Jacques), Genevois, fameux libertin, débitait ses impiétés vers le milieu du xvr^e siècle, il était aussi opposé à Calvin et à ses partisans qu'aux défenseurs de la véritable religion, parce qu'il n'en professait aucune. Il ne manquait d'ailleurs ni d'esprit ni d'érudition, et il souffrait impatiemment les hauteurs des calvinistes et leur prétendue réforme. Il eut la har-

diesse d'afficher des placards en 1547, dans lesquels il accusait les réformés de la ville de Genève, d'être des esprits renuants, qui, après avoir renoncé à la vérité, et la plupart à leur premier état, voulaient dominer sur toutes les consciences. Tout cela était très vrai, mais l'ingénuité de Gruet lui coûta cher, elle lui attira les affaires les plus fâcheuses; on saisit ses papiers; on y trouva des preuves d'irréligion, et on se servit de ce prétexte pour le condamner à perdre la tête. Cette sentence fut exécutée en 1549. Son plus grand crime, aux yeux des Genevois, était d'avoir dévoilé leur patriarche Jean Calvin, dont il avait peint le caractère et la conduite sous ses véritables couleurs.

GRUGET (Claude), Parisien, vivait au xvi^e siècle. Il s'est fait connaître par des *Traductions* qu'il a données de l'italien et de l'espagnol; et par l'*Édition* de l'*Heptaméron* de la reine de Navarre, 1560, in-4°.

GRUMBACH (Guillaume), gentilhomme allemand, excita en 1532 une guerre civile en Saxe, et porta ses armes dans les provinces voisines. Après avoir assassiné l'évêque de Wurtzbourg dans la Franconie, il pilla la ville, et y commit toutes sortes d'excès. L'empereur Maximilien II le mit au ban de l'Empire et tous ceux qui suivaient son parti. Auguste, électeur de Saxe, nommé pour exécuter ce ban, assiégea la ville de Gotha, et la citadelle Grimbastein, où Grumbach s'était retiré, sous la protection du duc Jean Frédéric, fils de ce Jean Frédéric que Charles-Quint fit prisonnier à Mulberg, s'en empara après quatre mois de siège, prit Grumbach et

ses complices, qui périrent sur l'échafaud en 1567. Le duc Jean Frédéric fut conduit à Vieune dans une charrette, avec un bonnet de paille sur la tête, et ses états furent donnés à Jean Guillaume son frère. Il a été publié en allemand plusieurs pièces relatives à la sédition de Grumbach; elles sont très rares; on en trouvera la liste dans le Catalogue de Voigt, sous ce titre : *Grumbachianorum motuum*.

GRUNSKLÉE (Jean), né à Luditz en Bohême, en 1655, entra chez les jésuites en 1671, et y enseigna diverses sciences. On a de lui des *Éloges funèbres*, et quelques *Oraisons académiques*, où l'éloquence va de niveau avec la pure latinité. On distingue parmi ces pièces, l'*Éloge de Charles de Lichtenstein, évêque d'Olmütz*, Olmütz, 1695; celui d'Éléonore d'Autriche, reine de Pologne, imprimé sous le titre : *Virtus post fata perennans*, Prague, 1698; et une *Harangue* intitulée : *Deus adjutor*, sur la prise de Bude, prononcée devant les états de Bohême, en 1686.

GRUTER (Jean), en latin *Janus Gruterus*, mais dont le véritable nom était *Gruytère*, naquit à Anvers le 3 décembre 1560. Dès l'âge de 7 ans il passa en Angleterre avec son père et sa mère, que leur protestantisme avait fait chasser d'Anvers. La mère de Gruter, anglaise et femme d'esprit et de savoir, fut le premier maître de son fils. Après avoir étudié dans plusieurs universités, il professa avec réputation à Wittemberg, où le duc de Saxe lui avait donné une chaire d'histoire, et à Heidelberg, où il eut la direction de cette magnifique bibliothèque, transportée à Rome quelque temps après. Ce

savant mourut à Heidelberg le 20 septembre 1627, à 66 ans. Son nom est célèbre par plusieurs ouvrages utiles. Les principaux sont : 1° *Inscriptiones antiquæ*, en 1 gros vol. in-fol., à Heidelberg, 1601. L'auteur avait beaucoup fouillé dans les ruines de l'antiquité; cet ouvrage en est une preuve. Il le dédia à l'empereur Rodolphe, qui l'en remercia en lui accordant un privilège général pour tous ses livres, avec pouvoir d'accorder lui-même des privilèges aux autres auteurs. Ce monarque lui destinait aussi la dignité de comte de l'empire; mais il mourut avant que d'en avoir été revêtu. Grévius a considérablement augmenté le Recueil de Gruter, et en a fait 4 gros vol. in fol., imprimés à Amsterdam, 1707: 2° *Lampas, seu Fax artium; hoc est, The-saurus criticus*, en 6 vol. in-8°, Francfort, 1602-1612, et à Florence, 1637, in-fol. Gruter y a réuni un grand nombre de traités composés par les plus excellents critiques du xvi^e siècle; et que l'on aurait peine à trouver, s'il ne les eût rassemblés. Jean Philippe Pareus y a ajouté un 7^e volume en 1623, qui n'est presque qu'une violente diatribe contre Gruter. 3° *Deliciæ poetarum gallorum*, 3 vol. in-12; *italorum*, 2 v.; *belgarum*, 4 v. On a donné à l'imitation de Gruter: *Deliciæ poetarum germanorum*, 6 v.; *hungaricorum*, 1 v.; *scotorum*, 2 v.; *danorum*, 2 v.; 4° *Historiæ Augustæ scriptores*, in-fol., et *cum notis variorum*, Leyde, 1611, 2 vol. in-8°; 5° *Chronicorum*, etc., Francfort 1614, 2 vol. in-8°. Cette Chronique commence à la naissance de J.-C., et finit en 1613. Elle est pleine d'inexactitudes et d'inutilités, tandis que bien des choses remarqua-

bles sont omises. 6° *M.-T. Ciceronis opera, cum notis*, Hambourg, 3 vol. in-fol. Jean-Albert Fabricius estimait beaucoup cette édition. Gruter a encore donné des *Editions*, avec des *notes*, d'Ovide, de Plaute, de Florus, de Sénèque, de Tite-Live, de Velleius Paterculus, de Salluste, et quantité d'autres ouvrages. Gruter était un homme fort laborieux, qui étudiait tout le jour et une grande partie de la nuit, et toujours debout. Ses ennemis l'accusèrent d'athéisme, mais son attachement au protestantisme ne s'accorde point avec l'imputation d'irréligion. Il était plein de suffisance, et ne répondait à ses critiques que par un langage qui le déshonorait, comme on peut s'en convaincre par ce qu'il a écrit contre Jean-Philippe Pareus, qui, de son côté, l'avait aussi bien maltraité. [On peut lire, pour de plus grands détails, ce que dit Nicéron de cet auteur, au tome 9 de ses *Mémoires*.]

GRYLLUS. Voy. XÉNOPHON.

GRYNÆUS (Simon), ami de Luther et de Mélanchthon, naquit en Souabe l'an 1493, et mourut à Bâle en 1541. C'est lui qui publia le premier l'*Almageste* de Ptolémée, en grec. — Il y a eu de la même famille Jean-Jacques GYNÉZ, professeur à Heidelberg, mort en 1617. On a de lui plusieurs écrits, principalement sur l'écriture sainte. La néphrétique, la mort de ses enfants, et d'un de ses gendres, qu'il aimait comme son fils, éprouvèrent sa patience et hâtèrent sa mort.

GRYPHIUS (Sébastien), de Reutlingen en Souabe; vint s'établir à Lyon, où il exerça l'art de l'imprimerie avec beaucoup de succès. C'est à son occasion

que Jean Vouté de Reims disait que « Robert Etienne corrigeait » parfaitement les livres, que » Colines les imprimait très bien; » mais que Gryphius réunissait » les deux talents, et de corriger » et d'imprimer. »

*Inter tot porunt libros qui eudere, tres sunt
Insignes; linguæ cetera torba fame.
Castigat Stephanus, sculpit Colinius, utrumque
Gryphius edecta moete manique facit.*

Gryphius méritait cet éloge : il rechercha avec empressement les plus habiles correcteurs, veilla sur eux, et fut lui-même un excellent correcteur. Il mourut en 1556, à 63 ans. Parmi les belles éditions dont il a enrichi la littérature, on distingue sa Bible latine de 1550, 2 vol. in-fol. Il y employa le plus gros caractère qu'on eût vu jusqu'alors. C'est un chef-d'œuvre de typographie. On fait cas de toutes les Bibles hébraïques qu'il a publiées; et en particulier de l'*Edition* du Trésor de la langue sainte de Pagnin. — Antoine GRYPHIUS, son fils, soutint dignement la réputation de son père. Ils avaient pour enseigner un *griffon*, et c'est la marque ordinaire de leurs livres. — François GRYPHIUS, frère de Sébastien, se distingua aussi par la beauté de ses caractères et de ses éditions.

GRYPHIUS (André), né à Glogau en 1616; mort en 1664, syndic des états de Glaugau, tint le premier ou du moins l'un des premiers rangs dans le tragique, parmi les poètes de sa nation. Il a aussi composé quelques petites *Farces* et une *Critique* assez fine du ridicule des anciennes comédies allemandes.

GRYPHIUS (Chrétien), fils du précédent, né à Franstadt en 1649, devint professeur d'éloquence à Breslau, puis principal du collège de la Madeleine dans

la même ville, et enfin bibliothécaire. Il mourut en 1706, à 57 ans, après s'être fait jouer dans sa chambre une excellente pièce de poésie de sa façon, qu'il avait fait mettre en musique sur les *consolations que la mort du Sauveur fournit aux mourants*. Ses ouvrages sont : 1° *L'Histoire des ordres de chevalerie*, en allemand, 1709, in-8°; 2° *Poésies allemandes*, entre autres des *Pastorales*, in-8°; 3° *La Langue allemande formée peu à peu, ou Traité de l'origine et des progrès de cette langue*, in-8°, en allemand; 4° *Dissertatio de scriptoribus historiam sæculi XVII illustrantibus*, in-8°.

† GUADET (Marguerite-Elle), né à Saint-Émilien en 1758, était avocat à Bordeaux, et, quoique jeune, jouissait déjà d'une grande réputation, lorsqu'il fut envoyé en 1791 à l'assemblée législative par le département de la Gironde. De grands talents oratoires, une éloquence persuasive, une logique serrée et pressante, l'y firent bientôt distinguer et le placèrent à la tête des *girondins*. Il avait projeté avec ses collègues la ruine de la monarchie et l'établissement de la république : pour exécuter plus facilement leur dessein, ils eurent recours aux clubistes. Associés aux *jacobins*, ils déclamèrent avec eux contre le trône, les ministres, les prêtres, les émigrés : les clubs retentissaient continuellement de leurs vociférations, et Guadet surtout ne manquait pas de les reproduire à l'assemblée législative. Un M. de G., député de la Gironde, ayant demandé, le 28 octobre 1791, qu'il fût enjoint, par une proclamation, à Monsieur, frère du roi, de rentrer en France dans le délai de deux mois, sous

peine d'être privé de ses droits, Guadet appuya cette motion, et demanda bientôt après que tous les Français réunis sur les bords du Rhin fussent poursuivis comme conspirateurs et dépouillés de leurs biens, s'ils n'étaient pas rentrés dans le royaume au 1^{er} janvier 1793. Il signala ensuite un congrès des puissances de l'Europe contre la France; et il fit décréter qu'on punirait de mort, comme coupable du *crime de lèse-nation*, tout Français ou régnicole qui y prendrait part. Enfin il provoqua tout ce qui pouvait le mener à son but, le renversement de la monarchie. Il proposa même les mesures les plus violentes contre les prêtres et tous ceux qui défendaient la cause de la religion et du roi. Il parla ensuite en faveur des soldats suisses du régiment de Châteauneuf, et il osa plaider la cause des brigands d'Avignon, dont il qualifia les crimes d'*erreurs de bons citoyens*. Cependant, vers la fin de juillet, Danton, qui s'était formé un parti redoutable, et qui avait des projets bien différents de ceux des girondins, leur inspira une certaine crainte; dans cette position, ils entrèrent en négociation avec la cour. Cette union aurait pu avoir d'heureux résultats; mais leurs prétentions étaient si hautes, que la cour refusa leur proposition. Ils reprirent alors leur attitude révolutionnaire; Guadet devint en quelque sorte plus violent. Il demanda, après la terrible journée du 20 juin, que la populace qui venait de souiller le palais de ses souverains et mettre en danger les jours de la famille royale, fût admise aux honneurs de la séance et défilât dans la salle, ayant à sa tête des démagogues les plus

exaltés, et on put, avec raison, le regarder comme un des provocateurs du rassemblement séditieux, lorsqu'on le vit demander avec instance et obtenir la réinstallation du maire Pétion, qui avait été destitué par l'administration du département, pour ne s'être pas opposé à ces désordres, ou plutôt pour les avoir favorisés. La Fayette avait demandé, au nom de toute son armée, la punition des coupables : Guadet l'attaqua avec la dernière violence, et lui dit que *cette demande, libellée dans le style de Cromwel ou de César, ne pouvait être du fils aîné de la liberté*; et lorsque ce général se présenta lui-même à la barre pour renouveler la pétition, Guadet l'attaqua à découvert, et demanda que le ministre de la guerre fût interpellé pour savoir s'il lui avait permis de quitter son armée en présence de l'ennemi. Cependant, après la terrible journée du 10 août, à laquelle les girondins n'eurent aucune part, Guadet et son parti commencèrent de nouveau à redouter la prépondérance de l'afreux Danton. Les girondins proposèrent en vain qu'on nommât un gouverneur au dauphin, et voulurent le faire reconnaître, dans l'espoir d'obtenir un moment plus favorable pour l'établissement de la république; mais leurs efforts furent inutiles. Danton, après avoir renversé le trône, était loin de vouloir s'arrêter. Député à la convention, Guadet développa dans cette criminelle assemblée des talents dignes d'une meilleure cause. Les girondins attaquèrent alors la faction d'Orléans; et demandèrent avec instance la punition des crimes de septembre; tandis que Danton et Robespierre se réu-

nissaient contre eux, et leur reprochaient leurs prétendues liaisons avec la cour avant le 10 août. Un prêtre apostat ayant prétendu qu'on avait trouvé le nom de Guadet dans l'armoire de fer du château des Tuileries, ce député se vit alors en butte à toutes sortes d'accusations; Robespierre surtout s'acharna à sa perte; cependant Guadet se défendit avec le plus grand talent, et terrassa souvent cette idole du peuple, en l'accusant, lui et Danton, d'être les chefs d'une faction qui voulait gouverner par le meurtre et la terreur. Lors du procès de l'infortuné Louis XVI, il s'efforça avec ses collègues de soustraire ce monarque au sort tragique qui l'attendait; mais après avoir vu rejeter la demande de l'appel au peuple, Guadet, et les autres chefs du parti de la Gironde, Genouillon et Vergniaud, effrayés par les jacobins, votèrent la mort du roi. Cependant ils vinrent le lendemain demander avec l'accent du remords et de la douleur, qu'il fût sursis à l'exécution; mais leurs tentatives furent impuissantes, et le crime fut consommé. Les jacobins poursuivirent toujours avec le même acharnement le parti de la Gironde, et, pour l'accabler, ils puisèrent de nouvelles armes dans les efforts qu'ils avaient faits pour sauver le roi. Les girondins, alarmés de l'acharnement avec lequel ils étaient poursuivis, voulurent se rapprocher en quelque sorte de leurs ennemis, en proposant comme eux les mesures les plus violentes. Ils firent décréter la peine de mort contre tous ceux qui rappelleraient les Bourbons, demandèrent l'arrestation du duc d'Orléans; ils voulaient l'envoyer à Bordeaux, mais les jacobins

réussirent à le faire partir pour Marseille. Guadet lutta encore quelque temps avec courage. Deux sections vinrent à la barre pour demander la déchéance des girondins; mais elles furent repoussées. Réal, l'un des agents de Danton, présenta encore contre eux une nouvelle pétition au nom de toutes les sections réunies; Guadet, qui était ordinairement chargé de parler dans ces terribles circonstances, fit encore triompher son parti. Alors les deux factions de Robespierre et de Danton, voyant que toutes ces manœuvres ne pouvaient leur obtenir aucun avantage, se servirent contre les girondins du même moyen que ceux-ci avaient employé contre le roi, le 20 juin 1792. Une foule armée, conduite par Illeriot, se présenta à l'assemblée le 31 mai 1793, et demanda à grands cris la proscription des girondins. Guadet parut à la tribune, et harangua l'assemblée avec tant de force et d'éloquence qu'il parvint à éloigner pour quelques instants le péril qui menaçait son parti; mais ce fut sa dernière victoire: le lendemain et le 2 juin, l'insurrection prit encore un caractère plus effrayant, et les girondins succombèrent. Les uns furent arrêtés, et ceux qui furent assez heureux pour s'échapper furent mis hors la loi. Guadet avec plusieurs de ses collègues se réfugia dans le Calvados. Ils y furent protégés par la plus grande partie des habitants, et même par le général Winipfen. On prenait déjà les armes pour les soutenir; mais les habitants du Calvados étaient royalistes, et les girondins persistant toujours dans leurs idées républicaines s'en virent bientôt abandonnés. Guadet se retira alors à Bor-

deaux; mais les deux factions y étaient maîtresses du pouvoir; il fut arrêté à Libourne chez son vieux père, et conduit à Bordeaux, où il fut exécuté le 17 juillet 1794. Au moment de subir le coup fatal, il voulut haranguer le peuple; mais un roulement de tambours étouffa sa voix. Sa perte entraîna celle de son malheureux père, de sa tante et de son frère cadet, adjudant-général à l'armée de la Moselle, qui périrent aussi sur l'échafaud. On a réimprimé dans ces derniers temps plusieurs de ses discours dans diverses collections.

GUAGNIN (Alexandre), né en 1538 à Vérone, s'établit en Pologne, où il servit dans les guerres de Livonie, de Moldavie, etc., avec distinction; Sigismond Auguste l'annoblit, et le fit gouverneur de Vitepsk. Il mourut en 1614 à Cracovie. Il est auteur d'un livre fort rare et fort estimé, intitulé : *Sarmatiae Europae descriptio*, Spire, 1581, in-fol. On a encore de lui : *Reum polonicarum scriptores*, 1584, 3 vol. in-8°; Francfort; et un *Compendium chronico-rum Poloniae* : cet abrégé forme le 1^{er} vol. de l'ouvrage précédent.

GUALBERT (Saint Jean), fondateur de la congrégation de Vallombreuse, était de Florence. Il se consacra à Dieu dans l'abbaye de Saint-Miniot, de l'ordre de Saint-Benoît; saint Miniot étant mort, Gualbert se retira à Vallombreuse, où il bâtit un monastère. Outre des moines, il y recut des laïques, qui menaient la même vie que ceux-là, et n'en différaient que par l'habit, c'est le premier exemple que l'on trouve le frères-lais ou con-

vers, distingués par état, des moines de chœur, qui dès lors étaient clercs, ou propres à le devenir. Gualbert mourut en 1073 à Passignano. On suit dans son ordre la règle de Saint-Benoît selon son austérité primitive. Voy. sa Vie écrite avec beaucoup d'exactitude par Blaise Melanisius, général du même ordre, et publiée avec de longues notes par le père Cuper, dans les *Acta sanctorum*.

GUALDO - PRIORATO (Ga-leazzo); mort à Vicence, sa patrie, en 1678, à 72 ans, historiographe de l'empereur, a laissé plusieurs ouvrages historiques, écrits en italien d'une manière assez agréable. Les principaux sont : 1^o l'*Histoire des guerres de Ferdinand II et de Ferdinand III*, depuis 1630 jusqu'en 1640, in-fol.; 2^o celle des *troubles de la France*, depuis 1643 jusqu'en 1654, et continuée; 3^o celle du *ministère du cardinal Mazarin*, 1671, 3 vol. in-12. Elle a été traduite en français; 4^o l'*Histoire de l'empereur Léopold*, Venise, 1670, 3 vol. in-fol., avec figures. Tous ces écrits sont en italien, et ce dernier est le plus recherché.

GUALTERUS (Rodolphe), gendre de Zuingle, né à Zurich en 1519, succéda à Bullinger, comme premier pasteur de cette ville, et mourut en 1586, à 67 ans. On a de lui des *Commentaires* sur la Bible, et d'autres ouvrages. On lit dans le Dictionnaire de Placcius, que Gualterus est auteur de la *Versión de la Bible* attribuée à Vatable; mais rien de plus faux. L'ouvrage le plus connu et le plus rare de cet auteur est une déclamation fanatique contre le pape, sous ce titre : *Antichristus, id est*,

Homiliæ quibus probatur pontificem romanum vercesse Antichristum, Zurich, 1546, in-8°. Il peut servir de règle pour apprécier le jugement qui règne dans les autres ouvrages de ce zuinglien.

GUALTHER, ou **GAUTHIER DE CHATILLON**, natif de Lille en Flandre, vivait au commencement du XIII^e siècle; il est auteur d'un poème latin intitulé : *Alexandreïda*, ou *Histoire d'Alexandre*, Ulm, 1559, in-12; Lyon, 1558, in-4°, en caractère italique. Quelques-uns, entre autres Valère André, disent que cet auteur a été évêque de Maguelonne (ce siège épiscopal a été transféré à Montpellier par Paul III, en 1536), et ils l'appellent *Philippe Gualther de Chatillon*; mais Casimir Oudin a prouvé qu'il n'a point été évêque, et qu'on ne le nommait pas *Philippe*.

GUARAGNOLO (Philippe); savant orientaliste, né vers l'an 1596, à Magliano, dans l'Abruzzo ultérieure, occupa avec honneur une chaire de professeur en arabe et en chaldéen, dans le collège de la *Sapience*. La congrégation de la Propagande l'employa à traduire l'Écriture sainte en arabe, sous le pontificat d'Urbain VIII, avec Sergius Risius, savant maronite, archevêque de Damas, et Pierre Golius ou Célestin de Saint-Léuvine, carme. Cette Bible fut imprimée à Rome, en 1671, 3 vol. in-fol. Il avait laissé en manuscrit un *Dictionnaire arabe*, et d'autres ouvrages indiqués par Allatius, dans ses *Apes urbanæ*. Il mourut à Rome, en 1656, âgé d'environ 60 ans, laissant une bonne *Réponse aux objections d'Ahmed-Ben-Zi-Ulabin*, docteur mahométan, 1631, in-4°. On a en-

core de lui une *Grammaire arabe*, imprimée in-fol., à Rome, 1642.

GUARIN (Pierre), bénédictin de Saint-Maur, né au Tronquay, village près de Lions dans le diocèse de Rouen, en 1678, et mort bibliothécaire de Saint-Germain-des-Prés, à Paris, en 1729, à 51 ans, professa avec distinction les langues grecque et hébraïque dans son ordre. Il fit des élèves, auxquels il savait inspirer amour et respect. On a de lui : 1^o une *Grammaire hébraïque*, en latin, 2 vol. in-4°, 1724 et 1726; 2^o un *Lexicon hébreu*, publié en 1746, aussi en 2 vol. in-4°. L'auteur avait laissé cet ouvrage imparfait; il ne l'avait poussé que jusqu'à la lettre M; mais il a été achevé par M. Le Tournois. Don Guarin était un adversaire de Masclef, et n'approuvait pas son système sur les voyelles hébraïques. (Voy. MASCLEF.) L'abbé de la Bletterie, alors de l'Oratoire, disciple de Masclef, lui répondit dans la nouvelle édition de la *Grammaire* de son maître; publiée à Paris en 1730, 2 vol. in-12.

GUARINI, dont le véritable nom était *Guarino*, issu d'une illustre famille de Vérone, fut un des restaurateurs des lettres classiques, en Italie; il fit le voyage de Constantinople, pour prendre, sous Chrysoloras, des leçons de grec, puis revint enseigner à Venise, à Florence, à Vérone et à Ferrare. Il mourut en 1460, laissant outre un *Compendium graminatiæ græcæ ab Emm. Chrysolora digestæ*, Ferrare, 1509, in-8°, diverses *Traductions et Notes*, sur des auteurs anciens. — L'un de ses fils, Baptiste GUARINI, professait les belles-lettres à Ferrare depuis

33 ans, en 1494. Il a publié des *Poésies latines*, Modène, 1496, in-fol. : *De secta Epicuri*; *De ordine docendi et studendi*, lénâ, 1704, in-8°. Il était grand-oncle du suivant.

GUARINI (Jean-Baptiste), naquit à Ferrare, le 10 décembre 1537. C'était alors les beaux jours de la littérature en Italie. Les Guarini ses aïeux avaient contribué à la faire renaitre par leurs soins et par leurs écrits. Les talents du jeune Guarini lui frayèrent la voie de la fortune. Il fut secrétaire d'Alphonse II, duc de Ferrare, qui le chargea de plusieurs commissions dans les différentes cours de l'Europe. Après la mort de ce prince, il passa au service de Vincent de Gonzague, de Ferdinand de Médicis, grand-duc de Toscane, et du duc d'Urbain. Il mourut à Venise en 1612, à 74 ans. Ses productions poétiques sont en grand nombre. L'esprit, la douceur, la facilité les caractérisent; mais elles manquent souvent de naturel et de décence. On peut surtout faire ce reproche à son *Pastor fido*, Venise, 1602, in-4°; Amsterdam, par Wingheindorp, 1654, in-24; Elzevir, 1678, in-24, fig. de Le Clerc; Vérone, 1735; et Amsterdam, 1736, in-4°; Glasgow, 1763, in-8°; Paris, 1768, in-12. Les beautés de cette Pastorale fermèrent les yeux de presque tous les lecteurs sur ses défauts, sur les longueurs, les jeux de mots, les pensées libres, les comparaisons multipliées, les saillies trop acerbes, les peintures voluptueuses dont elle est remplie. [Elle fut traduite en presque toutes les langues modernes; eut quarante éditions du vivant de l'auteur et fut représentée dans toutes les cours

de l'Italie. Outre un grand nombre de *Poésies lyriques*, Guarini publia aussi une comédie, *l'Idropica*, en cinq actes et en prose. A l'âge de vingt ans, il professa les humanités à Padoue. Il remplit des charges honorables, à la cour des souverains qui le protégeaient. Réconcilié avec le duc de Ferrare, il fut chargé, en 1603, d'une ambassade auprès du pape Paul V, et connu à la cour de Ferrare; le Tasse, plus jeune que lui de 7 ans.] Toutes ses *Oeuvres* sont imprimées à Vérone, en 1737, 4 vol. in-4°. On a plusieurs *Vies* de Guarini; écrites successivement par Apostolo Zeno, par Alexandre Guarini, son fils, et par le docteur Bardotti, dans sa *Defense des écrivains ferrarois*. [Guarini devait presque toutes ses connaissances à son père Alexandre, qui était un des plus savants littérateurs de l'Italie.]

GUARINI (Camille Guarino), théâtral, né à Modène, en 1624, mort en 1683, était architecte de Charles-Emmanuel, duc de Savoie; Turin renferme plusieurs palais et églises élevés sur ses dessins. C'est dans le genre des édifices sacrés qu'il a le plus exercé ses talents: on en voit à Modène sa patrie, à Verone, à Vicence, et même hors de l'Italie, à Lisbonne, à Prague, à Paris. Quelque vogue qu'ait eue Guarini, il s'en faut bien cependant que son architecture recueille les suffrages des connaisseurs. Avec moins de génie que le Borromini, il a beaucoup rênchéri sur tous les défauts qu'on lui reproche. Ses compositions sont pleines d'irrégularités, de caprices et de bizarreries, tant dans les plans que dans les élévations et les ornements. Cet ar-

tiste au reste avait étudié les meilleurs auteurs d'architecture, Vitruve, Alberti, Palladio, etc. ; on peut s'en convaincre en lisant son *Architettura civile*, ouvrage posthume, publié à Turin, en 1747, in-fol. Comment, avec tant de lumières sur son art, a-t-il pu prendre une route si opposée au bon goût ? On a encore de lui plusieurs ouvrages, tant sur l'architecture que sur les sciences et la littérature. On peut consulter, pour plus de détails, les *Memorie degli architetti*, par Milizia, tom. 2, et la *Bibliot. modenese*, par Tiraboschi, tom. 3. [— Outre l'emploi d'architecte ordinaire du duc de Savoie, le P. Guarini remplissait près de ce prince, celui de lecteur pour la théologie et les mathématiques. Il publia divers ouvrages sur cette dernière science et sur la *sphère céleste*. On a de lui la *Picta trionfante*, tragico-comédie morale, Messine, 1660, in-12. *Placita philosophica*, Paris, 1665, in-fol., où il combat les erreurs qu'on enseignait dans les écoles.]

GUARNACCI (Mario), né à Volterre en 1701, s'appliqua avec ardeur à l'étude des belles-lettres et à la théologie, prit le degré de docteur à Florence, fut aide d'étude de Charles Rezzonico, élevé depuis au pontificat sous le nom de Clément XIII, devint prélat domestique de Clément XII, chanoine de Saint-Jean-de-Latran, etc. Retiré dans sa patrie en 1757, il y fit une précieuse collection d'antiquités étrusques, dont on trouve la description dans le tom. 3 des *Œuvres* de Muratori. On a de lui 1° une continuation des *Vite et gesta romanorum pontificum et cardinalium* d'Alphonse Ciacco-

nus, entreprise par ordre de Benoît XIV, et poussée jusqu'au pontificat de Clément XII, Rome, 1751, 2 vol., in-fol. ; 2° un recueil de *Poésies*, entre lesquelles on distingue une *Poétique* en vers italiens ; 3° *Origines italiques*, en italien, Lucques, 1768, 2 v. in-fol. Il y ajouta un 3° vol., Lucques, 1772 : Ouvrage critiqué par l'auteur du *Traité des premiers habitants de l'Italie*, attribué au père Bardetti. Philippe Ferroni a publié son *Éloge funèbre*, Florence, 1785, in-4°. Il est enrichi de notes. La ville de Volterra doit divers embellissements à ce littérateur, l'un des plus illustres d'Italie, qui mourut le 21 août 1785.

GUARNERUS. V. INNERIUS.

GUASCO (Octavien), chanoine de Tournai, né à Pignérol, en 1712, se fixa pendant quelque temps à Paris, où il fréquenta les beaux esprits, et se lia d'une étroite amitié avec les coryphées de la philosophie moderne, dont il reçut un brevet pour aller prêcher le nouvel Évangile en Allemagne, où il enseigna l'histoire aux archiducs, fils de Marie-Thérèse, ce qui lui procura le canonicat de Tournai, après avoir publié : 1° *Dissertations historiques, politiques et littéraires*, Tournai, 1756, 2 vol. in-12. Ces dissertations, au nombre de quatre, sur des sujets très disparates, contiennent plusieurs bonnes remarques, parmi quelques-unes de frivoles et de fausses. 2° *De l'usage des statues chez les anciens*, Bruxelles, 1768, in-4°, avec des figures. Il y a de l'érudition, de la bonne critique et des bêtises. 3° Quelques *Dissertations* couronnées par l'académie des inscriptions ; 4° *L'Esprit des lois*, traduit en italien ;

5^e *L'Histoire de l'empire ottoman*, de Démétrius Cantemir, en italien; 6^e les *Satires* d'Antiochus Cantemir, traduites en français, avec la *Vie* de ce prince, écrite en admirateur panégyriste, 1750, 2 vol. in-12; 7^a *L'Economie de la vie humaine*, traduit en français, 1755, in-8^o; 8^e *Histoire du pape Clément V*, dont il lut le premier livre en 1747 à l'Académie des inscriptions. On remarque dans presque tout ce qui est de lui le ton leste et tranchant d'un homme qui court après l'approbation de ceux qui distribuent la célébrité, et qui est moins occupé de l'objet sur lequel il écrit que de l'opinion des gens dont il recherche le suffrage. [Il mourut à Vérone, en 1781, chez sa sœur la comtesse Bernardi.]

GUASPRE DUGHET, élève et beau-frère du Poussin, naquit à Rome en 1613. Son goût et ses talents pour le paysage éclatèrent de bonne heure. Il loua quatre maisons dans les quartiers les plus élevés de Rome, pour y étudier la nature. La chasse, qu'il aimait passionnément, lui fournit des sites d'un effet piquant. Ses ouvrages sont recommandables par un air de liberté admirable, par la délicatesse de la touche, par la fraîcheur du coloris, par un art particulier à exprimer les vents, à donner de l'agitation aux feuilles des arbres, à représenter des orages et des bourrasques. Il mourut à Rome en 1675.

GUAST (Du). (Voy. AVALOS Alphonse).

GUATIMOZEN; dont le vrai nom était QUAUTEMOTZIN, neveu de Montezuma, de Cuiclahuictzi, son successeur, et gendre du premier, s'empara de

l'empire du Mexique après la mort de ce prince, tué par ses sujets rebelles. Après quelques succès, il fut vaincu et pris par Cortez. Les soldats espagnols, furieux de ne pas trouver à la prise de Mexico les trésors dont ils s'étaient flattés, étendirent le prisonnier sur des charbons ardents pour les lui faire découvrir. Cortez l'arracha de leurs mains; mais accusé quelque temps après de trahison et d'attiser les révoltes continuelles des Mexicains, il fut condamné à être étranglé. C'est au moins ce que la plupart des historiens nous apprennent de la fin de Guatimozin; Cortez dans ses lettres ne dit rien de cette catastrophe. Voyez CORTÉZ, MONTEZUMA.

GUAY-(ou DUGUAY) TROUIN (René du), lieutenant général des armées navales de France, commandeur de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, et l'un des plus grands hommes de mer de son siècle, naquit à Saint-Malo le 10 juin 1673. Son père était un riche négociant de cette ville et un habile marin. Le jeune du Guay-Trouin fit sa première campagne en 1689. En 1694, il fit une descente dans la rivière de Lymerick, où il prit un brûlot, trois bâtimens, et enleva deux vaisseaux anglais, qu'il attaqua avec une frégate dont le roi lui avait confié le commandement; mais quelque temps après il fut pris et mené à Plymouth. Sa prison ne fut pas longue. Peu de jours après son retour, il alla croiser sur les côtes d'Angleterre, où il prit deux vaisseaux de guerre. Louis XIV, charmé de cette action, lui envoya une épée. Après quelques autres prises, il rencontra en 1696 le baron de Wassegaër,

depuis vice-amiral de Hollande, escortant une flotte marchande avec trois vaisseaux, le combattit, lui enleva le vaisseau que commandait le baron avec une partie de la flotte. Ensuite de ce combat, il passa en 1697 de la marine marchande à la marine royale. La guerre pour la succession d'Espagne s'étant allumée, il continua à faire des prises. Il joignit, en 1707, 4 vaisseaux qu'il commandait à une escadre du roi armée à Dunkerque, qui enleva une flotte anglaise escortée de 5 vaisseaux de guerre. Le roi récompensa ses exploits par des lettres de noblesse, dans lesquelles il est dit « qu'il avait pris » plus de trois cents navires marchands et vingt vaisseaux de » guerre. » De toutes ses expéditions, la plus connue est la prise de Rio-Janéiro, une des plus riches colonies du Brésil, en 1711. En onze jours il fut maître de la place et de tous les forts qui l'environnaient : la perte des Portugais fut de plus de 25 millions. Après la mort de Louis XIV, le duc d'Orléans, qui s'intéressait à la compagnie des Indes, crut ne pouvoir mieux en assurer le succès qu'en se réglant par les avis de du Guay-Trouin. Il lui accorda une place honorable dans le conseil de cette compagnie. Le guerrier donna de très bons conseils au prince, tant sur l'administration générale que sur le détail, qu'il ne faut jamais négliger. Louis XV, instruit des services de du Guay-Trouin, le fit, en 1728, commandeur de l'ordre de Saint-Louis et lieutenant général. Il lui confia, en 1731, le commandement d'une escadre destinée à soutenir l'éclat de la nation française dans le Levant et dan-

toute la Méditerranée. Du Guay-Trouin vint terminer sa carrière à Paris en 1736. Ses *Mémoires* ont été imprimés en 1740 à Paris, en un volume in-4, par les soins de M. de la Garde, son neveu, qu'il a continués depuis 1715, où du Guay-Trouin les avait finis. On en avait donné auparavant une édition en Hollande, in-12, dans laquelle on avait retranché ou changé tout ce qui avait paru exagéré ou contraire aux relations hollandaises.

GUZZI, ou GUZZO (Etienne), bel esprit italien, et secrétaire de la duchesse de Mantoue, était de Casal, et mourut à Pavie en 1563. On a de lui : 1° des *Poésies*; 2° un *Traité* en italien, qui a pour titre : *La civile conversazioni*, Brescia, 1574, in-4°; 3° *Dialoghi piacevoli*, Venise, 1586, in-4°. Ils eurent beaucoup de cours dans leur temps.

GUZZI, ou GUZZO (Marc), natif de Padoue, se signala dans les armes aussi-bien que dans les lettres, et mourut en 1556. Ses ouvrages sont : 1° une *Histoire de Charles VIII*, Venise, 1547, in-12; 2° une *Histoire de son temps*, 1553, in-fol; 3° un *Abregé de la guerre des Turcs avec les Vénitiens*, in-8°; 4° diverses *Poésies*, entre autres, *Astolfo Borioso*, Venise, 1523, in-4°. Tous ces ouvrages sont écrits en italien.

+ GUDIN DE LA BRENELLERIE (Paul-Philippe), homme de lettres, naquit, à Paris, le 6 juin 1738, d'une famille protestante. Son père était horloger : Gudiner exerça quelque temps la même profession; mais sa mère, étant restée veuve, voulut donner à son fils une éducation soignée, et l'envoya à Genève faire ses études, dans les

quelles il fit des progrès. Sa demeure dans cette ville lui procura l'occasion de voir Voltaire, qui lui conseilla de ne pas embrasser la carrière des lettres, qu'il lui peignit comme étant aussi difficile que dangereuse. De retour à Paris, sa mère lui donna le même conseil; mais le penchant de Gudin pour les vers l'emporta sur les avis et du philosophe de Ferney et de sa mère; il paraît même que le fameux Beaumarchais, son intime ami, le raffermir dans cette résolution. Il n'avait que vingt-deux ans lorsqu'il donna aux comédiens français une tragédie, *Clytemnestre*, ou *La Mort d'Agamemnon*, qui ne fut pas représentée à cause de la retraite de mademoiselle Clairon. Il eut le même malheur dans une seconde tragédie, *Hugues le Grand*, mais il parvint enfin à en faire jouer une troisième, *Coriolan*, qui n'eût pas de succès. Dégoûté du théâtre, il se consacra à l'histoire, et c'est depuis cette époque qu'il commença à travailler à son *histoire de France*, à laquelle il employa quarante ans. Restée manuscrite, d'après ce que rapporte une *Notice* sur cet auteur, imprimée en 1812, elle contient trente-cinq volumes in-8°, et se termine à la mort de Louis XV. Ce long travail ne l'empêcha pas de cultiver la poésie, et de publier d'autres ouvrages. Il se montra très modéré pendant la révolution, et fit paraître, en 1790, son *Supplément au Contrat social*, qu'il adressa à l'Assemblée constituante, dans lequel il prouve « que le gouvernement monarchique est le seul qui puisse convenir à la France. » Son opinion s'étant montrée tou-

jours la même, il fut proscrit sous le règne de la terreur, et se retira dans une campagne, où il vécut ignoré. Après la chute de Robespierre, il revint à Paris, où il se livra plus que jamais à ses études favorites. Attaqué d'une maladie aiguë, il mourut dans cette ville le 26 février 1812, à l'âge de soixante-quatorze ans. Il était correspondant de l'Institut, membre des académies de Marseille, de Lyon et d'Auxerre. On peut lui reprocher un grand nombre de productions licencieuses, et un acharnement non dissimulé contre une religion qu'il devait respecter, au moins comme étant celle de son prince et de l'immense majorité des Français. Il en voulait surtout à la cour de Rome, contre laquelle il a débité mille calomnies absurdes, désapprouvées même par les gens les moins orthodoxes. Nous nous étonnons, par conséquent, que les éditeurs de la *Biographie universelle* aient passé légèrement sur ce point, dans leur article de Gudin de la Brenellerie. Cette blâmable indulgence appartenait plutôt à d'autres biographies, telles, par exemple, que celle des *Contemporains*. Voici la liste des principaux ouvrages de Gudin : 1° *Lothaire et Valrade*, ou *le Royaume mis en interdit*, tragédie en cinq actes et en vers (non représentée); Genève, 1767, in-8°. Elle fut brûlée à Rome, en 1768, et réimprimée avec une préface, Rome, de l'imprimerie du Vatican (Genève) 1757, in-8°. L'auteur osa la faire réimprimer à Paris, en 1801, sous le consulat de Buonaparte; mais toute l'édition fut saisie, sans doute par ordre de la police, et on

rien entendit plus parler. Cette tragédie roule sur le divorce de Lothaire, roi de Lorraine, avec Theutberge sa femme légitime. Le roi la répudia, en l'accusant d'inceste, pour épouser Valrade, sa maîtresse, sœur de Gonthier, archevêque de Cologne, qui, d'accord, dit-on, avec Lothaire, séduisit les deux évêques d'Aix-la-Chapelle et de Metz ainsi que deux conciles. Trompés sur le faux crime de Theutberge, ces conciles permirent la dissolution de son mariage. Mais le pape Nicolas, et ensuite Adrien II, convaincus de l'innocence de cette malheureuse reine, cassèrent la décision des deux conciles comme ayant été induits en erreur par la calomnieuse déposition de Lothaire, qui fut menacé de l'excommunication. Celui-ci fit amende honorable aux pieds du pontife, et jura, sur la sainte hostie, qu'il vivrait conjugalement avec Theutberge. Lothaire mentait, car il vivait publiquement avec Valrade, tandis que sa véritable épouse, d'abord honteusement chassée, avait été reléguée au fond de son palais. Dieu sembla vouloir punir le parjure de Lothaire, et à peine ce roi eut-il quitté Rome, qu'il mourut attaqué d'une fièvre violente, le 8 août 869. Tels sont les faits historiques sur lesquels, en les dénaturant, Gudín établit l'amas de calomnies et de violentes diatribes dont fourmille sa pièce, qui même, sous le rapport littéraire, ne lui fait pas beaucoup d'honneur. 2° *Aux mânes de Louis XV et des grands hommes qui ont vécu sous son règne*, Deux-Ponts, 1776, 2 vol in-8°; Lausanne, 1777, in-8°. C'est un pompeux éloge, dans un style

assez commun, des philosophes de cette époque, tels que Rousseau, Voltaire, d'Alembert, etc. Au dire même de Grimm, ces éloges sont si exagérés, que Gudín appelle Beaumarchais *le Caton de la France*; et cela parce qu'il avait eu le courage de plaider contre un membre du parlement de Paris, et de le tourner en ridicule par des plaisanteries, souvent plus grossières que spirituelles. 3° *Graves observations faites sur les bonnes mœurs*, par le père Paul, ermite des bords de la Seine, Paris, 1779, in-12; ouvrage reproduit sous le titre de *Contes*, etc., en 1806, 2 vol. in-8°. Ces graves observations, ou contes en vers, sont très licencieux; Gudín les a imités, pour la plus part, des anciens fabliaux, excepté les expressions indécentes dont il a cru les embellir. 4° *Discours en vers sur l'abolition de la servitude*, Paris, 1781. Cette pièce concourut pour le prix de l'académie française, mais elle ne l'obtint pas. En citant le vers suivant, qui fit fortune, et qui est souvent dans la bouche d'un certain parti :

Le roi d'un peuple libre est seul un roi puissant.

nous regrettons que Gudín ainsi que nos libéraux ou petits philosophes modernes, ne nous aient pas appris positivement et définitivement ce qu'ils entendaient par un *peuple libre*. Est-ce un peuple sauvage, habitant les forêts? un peuple sans guide, sans lois, ou gouverné par trente ou quarante démagogues avides et ambitieux?... 5° *Supplément à la manière d'écrire l'histoire*, Kehl, 1784, in-12. C'est un éloge de Voltaire et de Rousseau, en réponse à l'ou

vrage de l'abbé de Mably ; connu sous le dernier titre , ce supplément , à dire vrai , n'a rien de bien instructif , et n'est qu'une critique insipide. Le meilleur ouvrage et le mieux écrit de cet auteur , et qui obtint le prix d'utilité de l'académie française , est : 6° *l'Essai sur l'histoire des comices de Rome , des états-généraux de France , et du parlement d'Angleterre* , Paris , 1789 , 3 vol. in-8° ; 7° *Supplément au Contrat social* , Paris , 1790 , 1791 , 1792 , traduit en allemand par Huber Kœnigsberg , 1792 , in-8° ; 8° *Réponse d'un ami des grands hommes aux envieux de la gloire de Voltaire* , 1791 , in-8°. On voit , par cet ouvrage , que les grands hommes , et surtout Voltaire , ne pouvaient trouver de panégyriste plus enthousiaste que Gudin. 9° *La conquête de Naples par Charles VIII* , Paris , 801 , 3 vol. in-8°. Ce poème , auquel l'auteur avait travaillé pendant trente ans , n'eut point de succès , et prouve , ainsi que mille autres productions de ce genre , qu'un poème épique est , depuis la *Henriade* , encore à faire en France , après tant de médiocres essais. Son autre poème , *l'Astronomie* , en trois chants , puis augmenté d'un quatrième (Paris , 1801) , ne réussit guère mieux. Au défaut des éloges des littérateurs , il obtint ceux de Lalande , et cela démontre assez clairement que ce poème ne pouvait être goûté ni entendu que par un astronome ou un mathématicien. Gudin a été l'éditeur des *OEuvres complètes de Beaumarchais* , Paris , 1809 , 7 vol. in-8°. Dupont de Nemours (Voyez ce nom) a donné une *Notice* sur Gudin.

GUDVER (N.), curé de Saint-Pierre-le-Vieux , à Laon , dépouillé ensuite de sa cure , à cause de son opposition aux décrets de l'Eglise , mourut le 3 septembre 1737 , après avoir renouvelé son appel au futur concile , et mis des injures contre la bulle *Unigenitus* dans son testament. Il est auteur ; 1° de la *Constitution* , avec des remarques et des notes ; 2° *Entretiens sur les miracles de M. Pâris*.

GUÉBRIANT (Jean-Baptiste Budes , comte de) , maréchal de France et gouverneur d'Auxonne , naquit au château du Plessis-Budes en Bretagne , le 2 février de l'an 1602. Il fit ses premières armes en Hollande ; et après s'être signalé en diverses occasions importantes , il fut créé maréchal-de-camp. Chargé de conduire l'armée de la Valteline dans la Franche-Comté , pour l'unir à celle que le duc de Longueville y commandait , il s'en acquitta avec gloire. Il fut ensuite envoyé en Allemagne auprès du duc de Weimar , après la mort duquel le commandement passa à Bannier. Ce général ne sympathisant pas avec Guébriant , les choses allèrent mal , et le commencement de la campagne de 1641 fut si malheureux , qu'ils furent obligés de se séparer. Mais quelque temps après , Guébriant vint au secours de son rival. Celui-ci en fut si touché , qu'à sa mort il légua ses armes à Guébriant , qui avait déjà reçu le même honneur du duc de Weimar. Cette même année 1641 , le général français fut vainqueur à Wolfenbuttel et au combat de Clopenstal , et l'année d'après , à celui d'Ordingen , près de Cologne. Lamboi , général des Impériaux , y fut fait prisonnier avec Merc. Le comte de

Guébriant cueillit de nouveaux lauriers à Nuits, à Quempen, qu'il assiégea, et qu'il prit. Louis XIII récompensa ses exploits par le bâton de maréchal de France. Il continuait à servir avec gloire, lorsqu'il fut mortellement blessé au siège de Rotweil, petite ville de Souabe. Les assiégés, ne voulant point s'exposer à être emportés de vive force, prirent le parti de se rendre. Le général se fit porter dans la place, et y expira le 7 novembre 1643. Le Laboureur a écrit sa *Vie* avec assez peu d'agrément, mais avec assez d'exactitude, quoiqu'elle ne soit pas exempte de partialité.

GUEDEVILLE. *Voyez* GUEDEVILLE.

GUEDIER DE SAINT-AUBIN (Henri-Michel), docteur et bibliothécaire de Sorbonne, né à Gournai-en-Brai, diocèse de Rouen, l'an 1695, mort en 1742, à 47 ans, se distingua par ses vertus et par ses lumières. Il savait le grec, l'hébreu, l'anglais, l'italien, et toutes les sciences qui ont du rapport à la théologie et à la morale. On lui doit : 1^o *Histoire sainte des deux alliances*, 7 vol. in-12, 1741; ouvrage inférieur à celui de Berruyer pour le coloris, la douceur, le brillant du style; mais écrit d'une manière plus digne de la sublime simplicité des Livres saints. C'est une espèce de concorde de l'ancien et du nouveau Testament, enrichie de réflexions sages et de dissertations savantes, et dirigée par l'intelligence des langues et par une critique judicieuse. 2^o Plusieurs *Traités de théologie*, manuscrits; 3^o un grand nombre de *Décisions de cas de conscience*. L'auteur les avait résolus pendant 14 ans, avec cette sagesse qui sait tenir le milieu entre l'ex-

trême sévérité et le relâchement.

GUELLETTE. *Voyez* GUEULLETTE.

† **GUÉNARD** (Antoine), jésuite, naquit à Damblin, près Bourmont, en Lorraine, le 15 décembre 1726. Après avoir fait ses premières études, il entra chez les pères de la compagnie de Jésus, où il se perfectionna, devint très savant dans les langues anciennes et dans la littérature sacrée et profane. Il se livrait à l'enseignement depuis plusieurs années, lorsque l'académie française proposa, pour sujet du prix d'éloquence, la question suivante : *En quoi consiste l'esprit philosophique ?* Guénard, qui n'avait pas alors trente ans, se présenta au concours, et remporta le prix dans la séance publique du 25 août 1755 : dans ce discours, modèle parfait de sagesse, de bon goût et d'éloquence, il s'éloignait du système suivi par d'autres auteurs couronnés avant lui, dont les discours, chargés de tropes et de figures, étaient vides de choses, et d'un style faible et ampoulé. Guénard ouvrit une carrière nouvelle, et mérita justement les éloges de d'Alembert et de La Harpe, qui, dans son *Cours de littérature*, appelle ce discours un chef-d'œuvre. Dans la première partie, voici comment est défini l'esprit philosophique : « Un esprit vaste et profond, qui voit les choses dans leurs causes et leurs principes ; » un esprit naturellement fier et courageux, qui dédaigne de penser d'après les autres ; » un esprit observateur, qui découvre des vérités partout, et les développe par une réflexion continuelle : telles sont les qualités du sublime talent de

» penser, tels sont les grands
 » caractères qui distinguent l'es-
 » prit philosophique de toute
 » autre sorte d'esprit. » Puis,
 et en se fondant sur les paroles
 de l'apôtre saint Paul, *non plus sapere quam oportet sapere*,
 il dit : « Quelles sont donc,
 » en matière de religion, les
 bornes où doit se renfermer
 l'esprit philosophique ? Il est
 aisé de le dire : la nature elle-
 même l'avertit à tout moment
 de sa faiblesse, et lui marque,
 en ce genre, les étroites bor-
 nes de son intelligence. Ne
 sent-il pas à chaque instant,
 quand il veut avancer trop
 avant, ses yeux s'obscur-
 cir, et son flambeau s'é-
 teindre ? C'est là qu'il faut
 s'arrêter ; la foi lui laisse tout
 ce qu'il peut comprendre,
 elle ne lui ôte que les mystè-
 res et les objets impénétra-
 bles. Ce partage doit-il irriter
 la raison ? les chaînés qu'on
 lui donne ici sont aisées à
 porter, et ne doivent paraître
 trop pesantes qu'aux esprits
 vains et légers. Je dirai donc
 aux philosophes : Ne vous agi-
 tez point contre ces mystères
 que la raison ne saurait per-
 cer ; attachez-vous à l'examen
 de ces vérités qui se laissent
 approcher, qui se laissent
 en quelque sorte toucher et
 manier, et qui vous répondent
 de toutes des autres ; ces vé-
 rités sont des faits éclatants et
 sensibles dont la religion s'est
 comme enveloppée tout en-
 tière, afin de frapper égale-
 ment les esprits grossiers et
 les esprits subtils. On livre
 ces faits à votre curiosité,
 voilà les fondements de la re-
 ligion : creusez autour de ces
 fondements, essayez de les

» ébranler, descendez avec le
 » flambeau de la philosophie
 » jusqu'à cette pierre antique,
 » tant de fois rejetée par les in-
 » crédules, et qui les a tous
 » écrasés. Mais lorsque, arrivés à
 » une certaine profondeur, vous
 » aurez trouvé la main du Tout-
 » Puissant, qui soutient, depuis
 l'origine du monde, ce grand
 » et majestueux édifice, tou-
 » jours affermi par les orages et
 » le torrent même des années,
 » arrêtez-vous enfin, et ne creu-
 » sez pas jusqu'aux enfers. La
 » philosophie ne saurait vous
 » mener plus loin sans vous éga-
 » rer : vous entrez dans les abi-
 » mes de l'infini ; elle doit ici
 » se voiler les yeux comme le
 » peuple, adorer sans voir, et
 » remettre l'homme avec con-
 » fiance entre les mains de la
 » foi. » Que les philosophes
 n'ont-ils suivi ces sages conseils !
 ils nous auraient épargné bien
 des maux. « Téméraire philoso-
 » phie, continue-t-il, pourquoi
 » vouloir atteindre les objets
 » plus élevés au-dessus de toi
 » que le ciel ne l'est au-dessus
 » de la terre ? Pourquoi ce cha-
 » grin superbe de ne pouvoir
 » comprendre l'infini ? Ce grain
 » de sable que je foule aux pieds
 » est un abîme que tu ne peux
 » sonder ; et tu voudrais mesu-
 » rer la hauteur et la profon-
 » deur de la sagesse éternelle ! et
 » tu voudrais forcer l'Être qui
 » renferme tous les êtres à se
 » faire assez petit pour se laisser
 » embrasser tout entier par cette
 » pensée trop étroite pour em-
 » brasser un atome ! » Plus bas,
 il s'élève ainsi contre l'orgueil
 de la prétendue philosophie :
 « Elle s'érige en juge souverain,
 » dit-il, et, en citant à son tri-
 » bunal Dieu même et toutes ses

» vertus, adorables qui furent ap-
 » portées du ciel, elle prétend,
 » comme dit l'apôtre, avec les
 » principes et les éléments gros-
 » siers du siècle présent, juger
 » les objets invisibles et surna-
 » turels du siècle à venir : il fau-
 » drait que Dieu, pour se con-
 » former à son goût, eût sou-
 » mis tous les mystères au cal-
 » cul, et qu'il eût réduit en géo-
 » métrie une religion touchante
 » dans ses preuves comme dans
 » sa morale, qu'il voulait, pour
 » ainsi dire, faire entrer dans
 » l'âme par tous les sens. » Après
 le succès mérité de ce discours,
 on attendait du P. Guénard d'au-
 tres ouvrages non moins remar-
 quables, mais c'est tout ce que
 l'on connaît de lui. La compa-
 gnie de Jésus fut ensuite sup-
 primée; un des amis du père
 Guénard lui demanda pourquoi,
 après son brillant début à l'aca-
 démie, il gardait un silence
 dont La Harpe lui-même paraiss-
 sait étonné. « *J'avais consacré*
mes veilles, répondit-il, *à la*
gloire de mon ordre; ce corps ve-
nant d'être détruit, il n'y a plus
de gloire pour moi à acquérir; je
veux mener une vie obscure et
ignorée. » Cette résolution était
 noble et généreuse; il paraît ce-
 pendant que le P. Guénard
 changea d'avis, et ce fut en fa-
 veur de la religion. Il se pro-
 posa d'attaquer l'*Encyclopédie*,
 et de préparer un travail à ce
 sujet. Dans ces entrefaites, la ré-
 volution força l'abbé Guénard
 de quitter Paris. Il trouva un re-
 fuge auprès de madame de Beau-
 veau-Desarmoises, qui demeu-
 rait dans son château de Fle-
 ville près Nancy, et qui le
 nomma son chapelain. C'est dans
 ce château qu'il composa sa *Ré-*
sutation de l'Encyclopédie; elle

était faite, lorsque le règne de
 la terreur étant venu, l'auteur
 crut prudent de brûler son ma-
 nuscrit. Quand on lui deman-
 dait la communication de quel-
 ques fragments de son ouvra-
 ge, qui lui avait coûté trente
 ans de travail, il ne répondait
 que une larme et un soupir. A
 des connaissances variées, l'abbé
 Guénard réunissait une piété
 fervente et sincère. Il n'eut pas
 la satisfaction de voir le réta-
 blissement de l'ordre auquel il
 devait ses vertus et ses lumières,
 et qu'il avait tant regretté. Il
 mourut, au commencement de
 1806, à l'âge de quatre-vingts ans.

GUÉNEBAUD (Jean), méde-
 cin de Dijon, est connu par un
 livre singulier, intitulé : *Le Réveil*
de Chindonax, prince des Vacies,
Druides, Celtiques, Dijon, 1621;
 in-4° : c'est l'explication d'un
 monument relatif à la religion
 des Gaulois, qu'il avait trouvé
 dans son vignoble. Cet écrivain
 mourut vers 1630.

† GUÉNÉE (Antoine), cha-
 noine d'Amiens et abbé commén-
 dataire de l'Oroy au diocèse de
 Bourges, naquit à Etampes le 23
 novembre 1717. Il fit ses études
 avec succès à Paris, mérita
 d'être agrégé à l'université de
 cette ville, et obtint bientôt après
 la chaire de rhétorique du col-
 lège du Plessis, chaire qui avait
 été occupée par le célèbre Rollin.
 L'abbé Guénée, marchant sur ses
 traces, s'efforça comme lui d'in-
 spirer à ses élèves le respect et l'a-
 mour de la religion en même
 temps qu'il leur donnait le goût
 des lettres. Après avoir rempli
 avec zèle et distinction cette
 charge pendant vingt ans, il ob-
 tint le titre d'émérite, et tourna
 toutes ses études vers la religion.
 Il possédait le grec et l'hébreu ;

il voulut aussi apprendre plusieurs langues modernes afin de mieux connaître les ouvrages qui avaient attaqué ou défendu la religion, il s'appliqua à l'anglais, l'allemand et l'italien, fit plusieurs voyages dans les pays où se parlent ces langues, et traduisit en français plusieurs ouvrages. Ses travaux lui attirèrent bientôt la considération qu'il méritait. L'évêque d'Amiens, le vicaire de la Motte, lui donna un canonicat dans sa cathédrale, et le grand-aumônier de France, le cardinal de la Roche-Aimon, l'attacha à la chapelle de Versailles. Il fut honorablement mentionné par les assemblées du clergé de 1775 et de 1780, et admis en 1778 à l'académie des inscriptions et belles-lettres. Nommé bientôt après avec l'abbé Marie, sous-précepteur des enfants de M. le comte d'Artois, il vécut à la cour, mais il y vécut comme dans la retraite, partageant tout son temps entre les devoirs de sa place et ses études. Lorsque la révolution vint étendre la persécution sur toute la France, l'abbé Guénée se retira près Fontainebleau, où il essaya d'exploiter un bien qu'il y avait acheté; mais son entreprise n'ayant pas réussi, il se retira à Fontainebleau, où il aurait pu jouir d'une assez grande tranquillité sans le chagrin que lui causa la mort déplorable de son ami l'abbé Marie. Toute sa consolation fut placée désormais dans la résignation religieuse, et dans les pratiques de piété. L'abbé Guénée mourut le 27 novembre 1803. Les ouvrages de ce laborieux ecclésiastique sont : 1° *La Religion chrétienne démontrée par la conversion et l'apostolat de saint Paul*, Paris, 1754, in-12; 2° *Observations sur l'histoire*

et sur les preuves de la résurrection de Jésus-Christ, ibidem, 1757, in-12. Ces deux ouvrages sont traduits de l'anglais, le premier de Seed, et le second du chevalier West. 3° *Une Edition de l'écrit de Sherlock contre Woolton*, traduit par Lemoine, sous ce titre : *Les témoins de la résurrection de J.-C. examinés suivant les règles du barreau*, 1756. Ces trois écrits ont été réunis et publiés de nouveau en 1821. 4° *Lettres de quelques Juifs portugais, allemands et polonais à M. de Voltaire*, 1769, 1 vol. in-8°; l'ouvrage a été porté depuis à 4 vol., et a eu un grand nombre d'éditions. Ces lettres obtinrent un succès complet et n'ont pas cessé depuis d'être regardées comme un des meilleurs ouvrages dirigés contre la philosophie de Voltaire. L'auteur y déploie beaucoup d'érudition; ses preuves sont solides et faciles, et la critique fine. Il se sert contre Voltaire de l'arme de la plaisanterie si redoutable entre les mains du philosophe de Ferney, et il s'en sert avec avantage. Il lui prodigue des éloges flatteurs dont l'ironie est tellement ménagée, qu'il est impossible de s'en fâcher. Aussi Voltaire, vaincu dans un genre d'escrime où il n'avait pas encore trouvé d'égal, ne put s'empêcher de rendre justice au mérite et au talent de son adversaire. « Le secrétaire juif, » écrivait-il à d'Alembert, « n'est pas sans esprit et sans connaissances; mais il est malin comme un singe, il mord jusqu'au sang en faisant sembler de baiser la main. » Il lut à l'académie le 4 mai 1779 un *Mémoire* sur la Judée, dans le but de réfuter ce que Voltaire et plusieurs autres écrivains ont avancé sur

la stérilité de la Judée pour infirmer la véracité des livres saints; ce Mémoire fut bientôt suivi de trois autres, où l'abbé Guénée prouve que la Judée a été, même jusque sous les empereurs romains, telle que Dieu l'avait promise aux Hébreux, une terre fertile, et que si elle a changé aujourd'hui, on ne peut attribuer la stérilité actuelle qu'à la conquête d'Omar et au gouvernement insouciant des Turcs. Ces *Mémoires* ont été imprimés dans les dernières éditions des *Lettres* de quelques juifs. Ainsi tout le temps, tous les talents de l'abbé Guénée, furent consacrés à défendre la religion, et il eut le bonheur de le faire avec non moins de succès que de zèle.

† GUENIN (Marc-Claude), connu sous le nom d'*abbé de Saint-Marc*, naquit à Tarbes en 1730. Elevé au séminaire d'Auxerre, sous l'épiscopat de M. de Caylus, il y suça les principes que favorisait ce prélat, après la mort duquel il se retira en Hollande, où il termina ses études. Il fut ensuite appelé à Paris pour y rédiger les *Nouvelles ecclésiastiques*; il y travailla sous le nom d'*abbé de Saint-Marc*, et se montra le digne successeur de son devancier Fontaine de la Roche; la feuille n'en fut pas plus modérée ni plus respectueuse pour le saint-siège. Comme il ne passait pas pour un habile théologien, Gourlin, Maultrot et l'abbé Mey revoyaient les articles théologiques. Guenin rédigea les *Nouvelles ecclésiastiques* jusqu'en 1793. A cette époque désastreuse, quoique cette feuille eût constamment défendu la constitution civile du clergé et prôné toutes les innovations, le parti rut qu'il était prudent de cesser

de l'imprimer dans la capitale. Elle fut transportée à Utrecht, où l'abbé Mouton la fit paraître dans le même sens et le même format, et la rédigea jusqu'à sa mort arrivée en 1803. Les *Nouvelles ecclésiastiques* finirent avec lui. Lorsque les temps furent devenus plus calmes, Guenin travailla aux *Annales de la religion*, qui s'imprimaient chez Desbois, et qui étaient dignes en tout de succéder aux *Nouvelles*. Il paraît qu'il n'était pas dans les ordres sacrés, ou que tout au plus il avait reçu le sous-diaconat. Guenin mourut à Paris le 12 avril 1807.

GUENOIS (Pierre), lieutenant-particulier à Issoudun, dans le 16^e siècle, a donné : 1^{re} une *Conférence des ordonnances*, 1578, 3 vol. in-fol.; 2^e une *Conférence des coutumes*, 1596, 2 tom. en 1 vol. in-fol. Il y en a des exemplaires avec le titre de 1620, mais c'est la même édition.

GUÉRARD (D. Robert), bénédictin de Saint-Maur, né en 1641 à Rouen, relégué à Ambournai en Bresse, pour avoir eu part au livre intitulé *L'Abbé commendataire*, sut mettre à profit son exil. Il rechercha avec soin les manuscrits anciens; il eut le bonheur de trouver l'ouvrage de saint Augustin, contre Julien, intitulé *Opus imperfectum*, dont on ne connaissait alors que deux exemplaires dans l'Europe. Il l'envoya aux éditeurs des Œuvres de ce père, avec lesquels il avait travaillé avant son exil. D'Ambournai, dom Guérard fut envoyé à Fécamp, et ensuite à Rouen, où il mourut en 1715. On a de lui un *Abrégé de la Bible*, en 2 vol. in-12; publié en 1707. Il est en forme de questions et de réponses familières,

avec des éclaircissements tirés des saints pères et des meilleurs interprètes. Tout n'y est pas exact. On en a donné une édition latine à Anvers, avec des Prolegomènes, 3 vol. in-8°.

+ GUERCHIN ou GUERCINO (François Barbieri de Ceuto, dit le), ainsi nommé parce qu'il était louche, naquit à Cento, près de Bologne, en 1590. Il peignit dès l'âge de huit ans, et n'en avait pas plus de dix, lorsque, sans avoir encore eu de maître, il peignit sur la porte de sa maison, une madone qui fit connaître ce qu'il serait un jour; il se perfectionna ensuite à l'école des Carrache, suivit d'abord, tantôt la manière de ceux-ci, tantôt celle de Laraye, et se livra ensuite à son propre génie. Une académie qu'il établit en 1616 lui attira un grand nombre d'élèves de toutes les parties de l'Europe. La reine Christine de Suède l'honora d'une visite, et lui tendit la main, pour toucher, disait-elle, celle qui avait produit tant de chefs-d'œuvre. Le roi de France lui offrit la place de son premier peintre; mais il aima mieux accepter un appartement dans le palais du duc de Modène. Il ne sortait jamais de son atelier, sans être accompagné de plusieurs peintres, qui le suivaient comme leur maître, et le respectaient comme leur père. Le Guerchin les assistait, dans le besoin, de ses conseils, de son crédit et de son argent. Doux, sincère et poli, charitable, pieux, il fut un modèle pour les chrétiens, comme pour les peintres. Il mourut en 1667, à 77 ans, sans avoir été marié. Ses principaux ouvrages sont à Rome, à Bologne, à Parme, à Plaisance, à Modène, à Reggio,

à Milan. Il rendait certains objets avec beaucoup de vérité; mais la correction, la noblesse et l'expression, qui sont les fruits d'un travail réfléchi, lui ont manqué pour l'ordinaire. Cet artiste aima mieux se livrer à la nature, et donner plus de force et de fierté à ses tableaux, que de mettre son génie dans les entraves de l'imitation. [On connaît du Guerchin, 106 tableaux d'autel, et 140 pièces de chevallet. Des religieux voulaient avoir d'un jour à l'autre, un tableau pour le maître-autel de leur église, et représentant le *Père éternel*. Guerchin peignit ce grand ouvrage dans l'espace d'une nuit à la clarté des flambeaux. Ses chefs-d'œuvre sont les tableaux suivants : *Sainte Petronille*; *Saint Pierre ressuscitant Tabite*; un *Saint Antoine de Padoue*; *Coriolan et Véturie*; *Saint Jean-Baptiste*; une *Vierge apparaissant à trois religieux*; *La présentation au temple*; *Daniel et Abigaïl*; *Saint Jérôme s'éveillant au bruit de la trompette*, etc. Ce dernier tableau et douze autres du même maître se trouvent au Musée de Paris. Guerchin peignit, en outre, un grand nombre de *fresques*; et on a aussi de lui plusieurs gravures.

GUÉRÉT (Jean), jésuite, eut le malheur d'avoir été régent de philosophie du parricide Jean Châtel. Il fut arrêté et banni en 1595, quoique Châtel eût protesté constamment que ni le père Guéret, ni aucun jésuite n'avait aucune part à son crime. Dans quelques ouvrages du temps, le père Guéret est nommé *Quirot*. Voy. CHÂTEL (Jean).

GUÉRÉT (Gabriel), né à Paris en 1641, fut reçu avocat en 1660. Il se distingua dans le bar-

reau, moins par ses plaidoyers que par ses consultations. Il mourut à Paris, en 1688, à 47 ans, laissant plusieurs ouvrages : 1^o *Le Parnasse réformé*; 2^o *La Guerre des auteurs*; c'est une suite de l'ouvrage précédent. Guéret était indigné des intrigues et des cabales littéraires de son temps, qui n'étaient rien en comparaison de celles qui déshonorent le nôtre. 3^o *Entretiens sur l'éloquence de la chaire et du barreau*, semés de réflexions judicieuses et de leçons utiles; 4^o *la Carte de la cour*, 1663, in-12 : c'est une allégorie ingénieuse, mais moins piquante que son *Parnasse réformé*; 5^o *la Promenade de Saint-Cloud*; ou *Dialogues sur les auteurs*; ils sont très bien assaisonnés; 6^o le *Journal du Palais*, conjointement avec Brodeau. C'est un recueil bien digéré des arrêts des parlements de France, publié d'abord en deux vol. in-4^o, et ensuite en 2 vol. in-fol^o, 1737; 7^o une *Édition des Arrêts notables* du parlement, recueillis par Le Prêtre, et réimprimés en 1679, augmentés de notes savantes et de pièces curieuses.

GUÉRET (Louis-Gabriel), docteur de Sorbonne, ancien vicaire-général de Rhodéz, né à Paris, mort le 9 septembre 1759, âgé de 80 ans, était fils du précédent. Il s'est fait connaître par quelques brochures en faveur des réfractaires aux décrets de l'Eglise, et des moyens qu'ils emploient pour soutenir leur rébellion. Il avait son frère, curé de Saint-Paul, qui mourut en 1773.

GUERIC, chanoine de Tournay, où il naquit vers 1100. Amené à Clairvaux par la réputation de saint Bernard, il devint

un de ses premiers disciples, et se distingua surtout dans la prédication où il s'approche souvent de l'onction et de l'éloquence de son illustre maître. En 1138, il succéda au pieux Humbert, dans l'abbaye d'Igny, et mourut en 1157. Ses Sermons furent publiés par F. de Gagny, et par ordre de François I^{er}, sous le titre de *D. Gueric. Abbatis Ignatiensis sermones antiqui, eruditionis et consolationis plenius*, Paris, 1539, in-8^o; Anvers, 1546, avec la traduction en français; Paris, 1547; *ibid.*, 1563; Lyon, 1630. Voy. les grandes Bibliothèques des PP. de Cologne et de Lyon.

GUÉRIN (Guillaume), avocat général au parlement de Provence, fut revêtu de cette charge la même année que cette cour donna un arrêt sévère contre les Vaudois. Il se chargea de le faire exécuter, et il s'en acquitta avec une exactitude effrayante. On compte 22 bourg détruits ou mis en cendres. Malgré qu'il n'eût fait qu'exécuter les ordres de la cour, Henri II, par une inconséquence ordinaire aux gouvernements faibles, permit aux seigneurs ruinés de ces villages détruits, de porter leurs plaintes au parlement de Paris. Guérin fut condamnée à être pendu, non pour l'exécution dont nous venons de parler, comme plusieurs historiens, et en dernier lieu Voltaire, l'ont avancé, mais pour *plusieurs faussetés, calomnies, prévarications, abus et malversations es deniers du roi et d'autres particuliers* et la sentence fut exécutée à Paris, en 1554. Cependant quelques auteurs ont cru que les raisons alléguées dans la sentence n'étaient qu'un pré-

texte, et que la mort de Guérin était l'ouvrage des partisans sectaires de ces sectaires : la justification du président Oppède (V. ce nom) leur paraît être en même temps celle de l'avocat-général.

GUÉRIN. Voyez TENCIN.

GUÉRIN (François), professeur au collège de Beauvais à Paris, mort le 29 mai 1751, âgé de 70 ans, était de Loches en Touraine. On a de lui : 1^o les *Annales de Tacite, traduites en français*, en trois vol. in-12. On parfoi trouve trop d'art, trop d'esprit, trop de finesse dans Tacite, et trop peu de tout cela dans son traducteur. 2^o Une *Traduction de Tite-Live*, plus exacte et plus élégante que celle de Tacite, et qu'on a réimprimée avec des corrections, chez Barbou, à Paris, en 10 vol. in-12.

+GUÉRIN DU ROCHER (Pierre), né en 1731, près de Falaise en Normandie, entra dans la société des jésuites, où il resta jusqu'à la suppression de l'ordre. Il avait une profonde connaissance des langues orientales et des historiens des premiers temps. Il crut apercevoir dans tout ce qu'ils rapportaient de ces époques reculées une image figurée des faits qu'on lit dans l'écriture sainte. Il lui semblait surtout qu'il était impossible de ne pas voir un grand rapprochement entre l'histoire des Égyptiens, telle qu'on la trouve dans Hérodote, Manéthon, etc., et celle des Hébreux, d'où il concluait que les prêtres égyptiens avaient eu connaissance des livres des Hébreux, et que c'est sur ce canevas qu'ils ont fabriqué l'histoire de leurs nombreuses dynasties. Il publia à ce sujet un livre intitulé : *Histoire véritable*

des temps fabuleux, 1777, 3 vol. in-8^e. Ce n'est que le commencement d'un grand ouvrage à la continuation duquel il renouça pour se livrer tout entier à la direction des consciences. Son système fut combattu par Voltaire, de Guignes, Anquetil, l'abbé Duvoisin, et défendu par l'abbé Louis Chapelle et l'abbé Bonnaud. Guérin du Rocher fut victime des massacres de septembre au séminaire de Saint-Firmin. — François-Robert Guérin du Rocher son frère, aussi jésuite, périt avec lui et de la même manière. Il avait travaillé dans les missions de l'Orient et avait publié une *Lettre* sur l'état de ces missions. La Biographie universelle lui attribue aussi : *Architectura leges, seu prima principia*, poème imprimé pour la première fois dans le supplément aux *Poemata dascalica*, Paris, 1813.

GUÉRINIERE (François-Robichon de la), écuyer du roi Louis XV, est auteur de deux ouvrages : 1^o l'*École de cavalerie*, plusieurs fois imprimée, et dont la plus belle édition est de 1733, in-fol., avec figures. Elle fut réimprimée en 1736, 2 vol. in-8^e; mais les figures sont inférieures à celles de l'in-fol.; 2^o les *Éléments de cavalerie*, en 2 vol. in-12. L'auteur mourut en 1751.

GUÉROALD (Guillaume), vivait au commencement du xvi^e siècle, et publia à Caen un *Commentaire peu savant* sur l'ouvrage supposé d'Æmilien Macer, orné de 77 planches en bois, très mauvaises, sans date, in-8^e et in-4^e, pour l'instruction des jeunes médecins.

GUERRE. Voyez JACQUET.

GUERRE (Martin), né à An-

daye, dans le pays des Basques, rendu fameux par l'imposture d'Arnauld du Thil, son ami. Martin ayant épousé Bertrande de Rols, du bourg d'Artigat, audo- cèse de Rieux en Languedoc, et ayant demeuré environ dix ans avec elle, passa en Espagne, puis en Flandre, où il prit les armes. Huit ans après, Arnauld du Thil, son ami, et qui avait avec lui une ressemblance extraordinaire, même dans quelques signes sur les mains et la peau, se présenta à Bertrande, et lui dit qu'il était son mari, il donna à cette femme tant d'indices, qu'elle le prit en effet pour son époux. Mais l'imposture ayant été découverte, et le vrai mari étant arrivé dans le temps qu'on allait juger à Toulouse le procès intenté à cette occasion, du Thil fut pendu et brûlé à Artigat en 1560. (*Voy. les Causes célèbres.*) Ce fait extraordinaire a fait naître bien des réflexions sur la réserve avec laquelle il faut juger de la vérité ou de la fausseté des rapports de l'histoire. « Sans parler de plu- » sieurs événements fort étran- » ges arrivés de nos jours (dit » l'évêque de Boulogne dans une » *Inst. past.* de 1767), si contraires » aux vraisemblances, que jamais » on ne s'y serait attendu, et que » les âges suivants auront peine » à les croire; combien les siècles » passés ne fournissent-ils pas » d'exemples de faits très singu- » liers, dans lesquels le faux s'est » trouvé beaucoup plus vraisem- » blable que le vrai? Qu'y avait-il » de plus apparent que le menson- » ge du faux Martin Guerre, qui » fut reconnu pour être le vérita- » ble mari de Bertrande de Rols, » par les quatre sœurs et l'oncle » du mari, par les parents de la

» femme et par elle-même, avec » des circonstances si plausibles, » qu'elles firent long-temps ba- » lancer les juges, même après » l'arrivée du véritable Martin » Guerre? Il ne faut donc pas ju- » ger les choses par leurs appa- » rences ou leurs vraisemblan- » ces; et si on doit suivre cette » maxime dans l'histoire profa- » ne, à plus forte raison dans » l'histoire sacrée, dont les ré- » cits ont la sanction et la ga- » rantie de Dieu. » [Sur cent cinquante témoins qui furent entendus, quarante prirent du Thil pour Martin Guerre, et soixante n'osèrent prononcer.]

† GUERRICKE (Otto de), physicien, né à Magdebourg en 1602, s'est rendu célèbre par ses expériences sur le vide, et par l'invention de la machine pneu- matique, que perfectionna de- puis Robert Boyle. On doit aussi à Guericke plusieurs au- tres machines utiles, telles qu'une balance exacte pour dé- terminer le poids de l'air; deux hémisphères de cuivre, qui, après en avoir extrait l'air dans la machine pneumatique, appli- qués ensuite l'un contre l'autre, démontrent la force de la com- pression de l'air, au point que seize chevaux, tirant en sens contraire, ne peuvent les sépa- rer: ils conservent leur nom d'*hémisphères de Magdebourg*, du lieu où ils furent inventés. Il trouva aussi le *manomètre* de verre, qui indiquait les varia- tions de l'atmosphère avant qu'on eût imaginé le baromètre. Il fit également la découverte importante, qui servit à un grand nombre d'expériences nouvelles, savoir: « qu'un corps, léger, attiré par un autre corps que le frottement a rendu élec-

trique, en était subitement repoussé ; » ce qui lui fit conclure que la répulsion était plus forte que l'attraction. Guericke n'était pas seulement habile physicien, il était aussi excellent astronome, et l'expérience à confirmer son opinion, qu'on pouvait prédire le retour des comètes. Il avait, en outre, supposé que les taches du soleil pouvaient être autant de planètes dont la révolution se ferait dans un cercle étroit et très rapproché de cet astre ; mais cette opinion n'est encore qu'une hypothèse. Guericke fut nommé bourgmestre de son pays natal, et obtint le titre de conseiller de l'électeur de Brandebourg. Il mourut à Hambourg, en 1686, âgé de quatre-vingt-quatre ans. Le P. Gaspart Schott, avec lequel il était en correspondance, a inséré huit lettres de Guericke dans sa *Technica curiosarum*. Les expériences les plus importantes de ce physicien ont été publiées sous le titre de *Experimenta nova, ut vocant, magdeburgica, de paucis spatio, ab ipso auctore perfectius edita, variisque experimentis aucta ; quibus accesserunt certa quedam de aeris ponderis circa terram, de virtutibus mundanis et systemate mundi planetario, sicut et de stellis fixis ac spatio illo immenso*, Amsterdam, 1672, in-folio. Guericke eut un fils qui portait son prénom d'Otto, et fut conseiller privé du premier roi de Prusse, Frédéric I^{er}, proclamé en 1701. Otto publia un recueil de *Lettres*, en latin, écrites dans un bon style, et mourut en 1704.

GUERSANS, ou GUERSENS (Jules ou Julien), poète et jurisconsulte, né à Gisors en Nor-

mandie l'an 1543, fut avocat, puis, sénéchal de Rennes en Bretagne. Il mourut de la peste dans cette ville, en 1583, âgé de 40 ans. Il a laissé quelques *Pièces de théâtre*, et des *Poésies*, les unes en latin, les autres en français. Les vers de Guersans sont mauvais ; le ton, l'air et l'accent qu'il leur donnait en les prononçant, leur prêtait un mérite qu'ils perdaient à la lecture.

GUESCLIN (Bertrand du), connétable de France, né en Bretagne l'an 1311, s'est immortalisé par une valeur héroïque, accompagnée d'une prudence consommée. Ses parents négligèrent extrêmement son éducation ; il ne sut jamais ni lire ni écrire, à l'exemple de presque tous les nobles de son temps. Dès son enfance, il ne respirait que les combats. « Il n'y a pas » de plus mauvais garçon au » monde, disait sa mère ; il est » toujours blessé, le visage dé- » chiré, toujours battant ou » battu. » On l'a dépeint d'une taille forte et épaisse, les épaules larges, les bras nerveux. Ses yeux étaient petits, mais vifs et pleins de feu. Sa physionomie n'avait rien d'agréable. « Je suis » fort laid, disait-il étant jeune, » jamais je ne serai bien-venu des » dames, mais du moins j'en saurai » me faire craindre des ennemis » de mon roi. » Il ne dut sa fortune qu'à son génie. Dès l'âge de 17 ans il reçut le prix dans un tournoi donné à Rennes. Il y était allé inconnu, et contre la volonté de son père, après avoir emprunté le cheval d'un meunier. Depuis, il ne cessa de porter les armes, et toujours avec succès. Après la funeste journée de Poitiers, en 1356, pendant la captivité du roi Jean, il vint au

secours de Charles, fils aîné de ce prince, et régent du royaume. Melun se rendit, la rivière de Seine fut libre, plusieurs places se soumirent. Charles V, ayant succédé à son père en 1364, récompensa ses services comme ils le méritaient, et n'en fut que mieux servi. Du Guesclin ayant porté du secours à Henri, comte de Transtamare, qui avait pris le titre de roi de Castille, contre Pierre-le-Cruel, possesseur de ce royaume, il fit diverses conquêtes sur ce dernier prince, lui ravit la couronne et l'assura à Henri. Ce monarque lui donna cent mille écus d'or, avec le titre de connétable de Castille. Bertrand retourna bientôt en France, pour défendre sa patrie contre l'Angleterre. Les Anglais, auparavant victorieux dans tous les combats, furent battus partout. Du Guesclin, devenu connétable de France (voyez ÉTIENNE), tomba dans le Maine et dans l'Anjou sur les quartiers des troupes anglaises, les défit toutes les unes après les autres, et prit de sa main le général Grançon. Il rangea le Poitou et la Saintonge sous l'obéissance de la France. Il ne resta aux Anglais que Bordeaux, Calais, Cherbourg, Brest et Bayonne. Le connétable mourut au milieu de ses triomphes devant Châteauneuf-de-Randon, en 1380. Il fut enterré à Saint-Denis, auprès du tombeau que Charles V s'était fait préparer. Son corps fut porté avec les mêmes cérémonies que ceux des souverains. En disant adieu aux vieux capitaines qui l'avaient suivi depuis 40 ans, Du Guesclin les pria « de ne point oublier ce » qu'il leur avait dit mille fois, » qu'en quelque pays qu'ils fissent la guerre, les gens d'E-

glise, les femmes, les enfants » et le pauvre peuple n'étaient » point leurs ennemis. » On peut consulter Monstrelet, du Tillet, et Chastelet, qui publièrent en 1666, in-fol., l'*Histoire* de cet illustre capitaine, et encore l'*Histoire de Bertrand du Guesclin*, par M. Guyard de Berville, Paris, 1767, 2 vol. in-12, réimprimée plusieurs fois depuis; et les *Mémoires* de M. de la Curne de Sainte-Palaye, sur l'ancienne chevalerie.

GUESLE (Jacques de la), procureur-général au parlement de Bourgogne, mort en 1612, eut le malheur d'introduire Jacques Clément dans le cabinet de Henri III. Il a donné : 1° des *Remonstrances*, gros in-4°; 2° un *Traité* in-4° sur le comté de Saint-Pol; 3° une *Relation curieuse du procès fait au maréchal de Biron*.

GUESNAY (Jean-Baptiste), jésuite, né à Aix en Provence, mort en 1658, a publié : 1° des *Annales de Marseille*, Lyon, 1657, in-fol., en latin. Ce n'est qu'une compilation mal digérée et sans critique. 2° *Magdalena massiliensis advena*, Lyon, 1643, in-5°; 3° *Sanctus Joannes Casianus illustratus*, Lyon, 1652, in-4°.

GUET (Du). Voyez DUGUET.

GUETTARD (Jean-Etienne), né à Etampes en 1715, fut élevé chez son aïeul, habile pharmacien, qui lui donna de bons principes d'histoire naturelle. Ses connaissances le firent admettre à l'académie des sciences, et lui procurèrent la place de médecin-botaniste et de garde du cabinet d'histoire naturelle du duc d'Orléans. Il mourut le 7 janvier 1786. Cet académicien est un des premiers qui aient accré-

dité les *Cartes* météorologiques, dans lesquelles on sent bien que l'esprit de système entre pour beaucoup. Il prétendit un des premiers, en 1751, que les montagnes d'Auvergne sont des volcans éteints; opinion attaquée par le comte de Rangouse, et défendue par Le Grand d'Aussi. (V. le *Journal hist. et litt.*, 15 février 1786, p. 251. — 1^{er} août 1788, p. 501.) Il s'était étroitement lié avec des gens d'une secte qui professe une morale sévère, et avait dans son extérieur et ses discours quelque chose de réservé, qui rendait sa société peu agréable. M. de Buffon le cite souvent dans les *Époques de la nature*; mais plusieurs de ses observations sont péremptoirement contraires aux systèmes du Plin français. On lui doit: 1^o des *Mémoires sur différentes parties des sciences et des arts*, 1768 et années suivantes, 5 volumes in-4^o; 2^o *Observations sur les plantes*, 1747, 2 volumes in-12.

GUEUDEVILLE (Nicolas), fils d'un médecin de Rouen, bénédictin de Saint-Maur en 1671, quitta sa religion, son ordre et la France, pour vivre indépendant en Hollande, où il se maria, s'éleva en écrivain, et se fixa à La Haye, où il mourut de misère vers 1720. Les principaux fruits de la plume de cet apostat sont: 1^o l'*Esprit des cours de l'Europe*, ouvrage périodique qui parut en 1699, et que d'Avaux fit supprimer, parce que la France y était souvent outragée. Après le départ de ce ministre, le gazetier reprit son ouvrage et le poussa jusqu'à 1710, sous le titre de *Nouvelles des cours de l'Europe*, par un homme qui n'avait jamais vu l'antichambre ni le cabinet

d'un ministre; 2^o *Critique générale du Télémaque*, in-12, en deux parties. La première est moins mauvaise que la seconde; mais l'une et l'autre ne méritent guère d'être lues que par ceux qui aiment les écarts d'une imagination sans frein, et de l'emportement sans goût et sans correction. 3^o *L'Utopie de Morus*, in-12, traduite du latin, longuement et platement; 4^o la *Traduction de l'Eloge de la Folie*, in-12, marquée au même coin que la précédente; 5^o celle de la *Variété des sciences d'Agrippa*, en 3 vol. in-12; 6^o celle des *Comédies de Plaute*, avec des remarques, en 10 vol. in-12. Le style du traducteur est traînant, ampoulé, bas, hérissé de phrases de halle, obscène, et en tout sens digne de la plus vile populace. Les remarques ne valent pas mieux; elles assommeront le lecteur le plus aguerri à la lecture des platitudes et des infamies. 7^o Un *Atlas historique*, en 7 vol. in-fol., compilé par la faim et la soif, avec autant d'inexactitude que de précipitation.

GUEULLETTE (Thomas-Simon), avocat au parlement, et substitué au procureur du roi au Châtelet, naquit à Paris en 1683, et mourut doyen de sa compagnie à la fin de 1766. Il est auteur de plusieurs romans qui ne lui ont guère survécu tels que les *Mille et un quart d'heures*, en 3 vol. in-12; les *Sultanes de Guzarate*, 3 vol. in-12, etc.; fruits d'une plume plus attentive à consulter le goût des personnes frivoles et oisives, que l'utilité du lecteur éclairé et judicieux. Il a donné plusieurs pièces au théâtre italien, et présidé à l'édition de quelques ouvrages.

GUÉVARA (Antoine de), évêque de Mondonedo, naquit dans la petite province d'Alava, et fut élevé à la cour de la reine Isabelle de Castille. Après la mort de cette princesse, il entra dans l'ordre de Saint-François, et s'y distingua par sa piété et ses talents. Charles-Quint le choisit pour son prédicateur ordinaire, et ensuite pour son historiographe. Il mourut en 1544. On a de lui : 1° *L'Horloge des princes, ou la Vie de Marc-Aurèle et de Faustine sa femme*, in-8°; ouvrage romanesque, où l'on trouve quelques utiles moralités. Il le donna comme une traduction d'un manuscrit grec, qu'il disait avoir reçu de Florence. Vossius prétend que c'est une imposture indigne d'un évêque; mais ces sortes de contes typographiques sont si communs et si connus, qu'ils ne trompent personne, et par là ne peuvent pas être traités de mensonges proprement dits. D'Hesbérail des Essarts, qui l'a traduit en français, disserte aussi un peu trop sérieusement ou trop scrupuleusement sur l'authenticité de cet ouvrage. Sa *Traduction* a paru en 1558. Les Italiens en avaient une version dès 1548. Les Allemands l'ont mis en latin, et l'ont enrichi de notes, scolies, aphorismes, etc. 2° *Des Epîtres dorées*, in-8°; 3° *Vies des empereurs romains*; 4° *le Mont du Calvaire*, 2 vol. in-8°; 5° *Du mépris de la cour*, in-8°.

GUÉVARA (Antoine de), prieur de Saint-Miguel d'Escalada, et aumônier de Philippe II, roi d'Espagne, était neveu du précédent. Il abandonna la cour pour se livrer à l'étude. On a de lui des *Commentaires* latins sur Habacuc et sur les Psaumes, in-4°

et in-fol., avec un *Traité de l'autorité de la Vulgate*.

GUÉVARA (Louis Velez); dramatisle et romancier espagnol, né à Ecija, né dans l'Andalousie, mort en 1646, a laissé plusieurs Comédies, imprimées en diverses villes d'Espagne; mais l'ouvrage qui a le plus contribué à répandre son nom, est un roman facétieux, intitulé : *el Diabolo cojuelo*, qui a servi de canevas à le Sage pour composer son *Diable boiteux* (signifié par *el Diablo cojuelo*). L'auteur des *Lectures amusantes* a traduit de nouveau cet ouvrage, mais moins librement, et l'a inséré dans sa première partie, à peu près tel qu'il se lit en espagnol. L'imagination de Guévara ne lui présentait que des idées singulières et plaisantes. Il imprimait un caractère de gaieté aux sujets même les plus graves : on peut le nommer le *Scarron* d'Espagne. [Avant d'être connu comme auteur, Guévara exerçait à Madrid la profession d'avocat, et un jour, en défendant un criminel, il lui échappa une plaisanterie qui déconcerta la gravité des juges, et sauva son client. Le procureur du roi appela du jugement, et fit condamner à l'amende l'avocat, qui plaïda alors contre les juges et le procureur. L'affaire fut portée devant Philippe IV, auquel Guévara la raconta d'une manière si comique, que le roi ne pouvant s'empêcher de rire lui-même, lui fit grâce de l'amende, et commua en un exil la peine que méritait le criminel sauvé par Guévara. Dès-lors celui-ci fut admis parmi les beaux-esprits qui faisaient leur cour au roi, *bel-esprit* lui-même.]

† GUFFROY (Armand-Benoît-

Joseph), né en 1740 à Arras, exerçait dans cette ville la profession d'avocat, lorsqu'il fut député à Paris, par les états d'Artois en 1787. Il publia, dès le commencement de la révolution, plusieurs brochures incendiaires, et fut député à la convention en 1792 par le département du Pas-de-Calais. Il rédigeait à cette époque une feuille intitulée *Rougiff* (anagramme de Guffroy), ou *la France en vedette*, écrite dans un style aussi atroce que grossier. Il y disait entre autres choses : « Abattons les nobles ; tant » pis pour les bons s'il y en a ; » que la guillotine soit en permanence dans toute la république, la France aura assez de cinq millions d'habitants. » Lors du procès de l'infortuné Louis XVI, il exprima son vote en ces termes : « La vie de Louis » est une longue chaîne de crimes ; la nation et la loi me » font un devoir de voter pour » la mort et contre le sursis. » En 1793, il devint membre du comité de sûreté générale. Il fit placer au Panthéon le buste de Descartes, et, ce qu'on doit trouver extraordinaire dans un tel homme, il sollicita le même honneur pour les cendres de Fénelon. Il paraît qu'à cette époque il modéra un peu son délire révolutionnaire. Il fut dénoncé par l'apostat Châles au club des jacobins, comme infecté *du poison aristocratique*. On lui reprocha ensuite d'entretenir des liaisons avec le marquis de Travanet et de protéger un certain Dumier, serrurier de Louis XVI. Il fut ensuite chassé par Robespierre de la société des jacobins. Guffroy conserva contre ce tyran une haine im-

placable, et contribua beaucoup à sa chute. Après la mort de Robespierre, il se jeta parmi les *thermidoriens*, et s'occupa surtout de dénoncer ses collègues, et particulièrement Lebon, qui avait été son ami. Le 9 juin 1797, Couchet, membre du conseil des cinq cents, le dénonça lui-même, l'accusant d'avoir causé la mort de Rougeville, et fait arrêter son fils, dont il était débiteur. Cependant il fut assez heureux pour échapper au supplice qu'il avait mérité. Il se retira, après la session dans son pays natal, et, revenu à Paris avant le 18 brumaire, il y fut nommé chef adjoint au ministère de la justice. Guffroy mourut en 1800 ; il était alors âgé de 60 ans. Il publia plusieurs écrits révolutionnaires, tels que : 1° *Offrande à la nation*, 1789, in-8° ; 2° *Lettres en réponse aux observations sommaires de l'abbé Sieyès, sur les biens ecclésiastiques*, 1789, in-8° ; 3° *Le Tocsin sur la permanence de la garde nationale et sur l'emploi des biens de l'Eglise en acquit des dettes de la nation*, 1789, in-8° ; 4° *Discours sur ce que la nation doit faire du ci-devant roi*, 1792, in-8°. D'après les actions de l'auteur, on peut juger de l'esprit qui règne dans ses écrits.

GUGLIELMINI (Dominique), naquit à Bologne en 1655, et fut nommé professeur de mathématiques par le sénat, qui lui donna, en 1686, l'intendance générale des eaux de cet état. Cinq ans après, il publia un ouvrage sur la *mesure des eaux courantes*. Ce traité, fort net et fort méthodique, lui valut, en 1694, une chaire de professeur en hydrométrie. Il mit

ensuite au jour son grand ouvrage de la *Nature des rivières*, dans lequel il sut allier les idées les plus simples de la géométrie avec la physique la plus compliquée. L'académie des sciences de Paris se l'était associé en 1696, avant la publication de cet écrit, qui passe pour son chef-d'œuvre. Ce savant termina sa vie en 1710, à 55 ans. Il eut part aux bienfaits de Louis XIV, ce grand protecteur des sciences et des savants : il bâtit une maison de l'argent que ce monarque lui avait fait passer, et mit le nom de son bienfaiteur sur le frontispice. On a de lui : 1° le traité *Della natura de' fiumi*, dont nous venons de parler, et dont la meilleure édition est celle de Bologne, 1739, in-4°, avec les notes de Manfredi ; 2° *de Cometarum natura et ortu*, 1681, in-12. C'est un nouveau système sur les comètes, qui n'a pas éclairci plus que les autres la nature de ces astres singuliers, que Riccioli appelait *Splendidum enigma, numquam solvendum*. (Voyez CLAUTAU, HÉVELIUS.) 3° *De Sanguinis natura et constitutione*. Il était aussi habile médecin que bon mathématicien. 4° Deux *Lettres hydrostatiques*, sur une dispute qu'il eut avec Papin au sujet de son *hydrostatique*. Tous ses ouvrages furent imprimés à Genève en 1719, 2 vol. in-4°.

GUI, fils d'un autre Gui, duc de Spolète, se fit déclarer roi d'Italie en 889, et couronner empereur en 891, après la mort de Charles III, dit le Gros. Bérenger, duc de Frioul, prenait en ce temps là le même titre. Les deux compétiteurs s'accordèrent. Ils convinrent que Gui aurait la France, et Béren-

ger l'Italie ; mais. Gui ayant différé trop long-temps de se rendre en France, y trouva les affaires changées. Il ne tarda pas à se brouiller avec Bérenger, auquel il enleva Pavie, après avoir remporté deux victoires sanglantes. Cependant son fêgne ne fut pas heureux. Arnould, fils de Carloman, auquel on avait décerné la couronne impériale, le chassa de la Lombardie en 893, et l'obligea de se retirer à Spolette. Gui travaillait à rassembler une armée, lorsqu'une hémorrhagie l'enleva à ses projets en 894. Il montra quelques talents, mais encore plus d'ambition.

GUI, templier, frère de Humbert. Voy. MOLAY.

GUI DE CRÈME, cardinal, fut élu antipape l'an 1164, par la faction d'Octavien, auquel il succéda sous le nom de Paschal III. Appuyé de l'autorité de l'empereur Frédéric I^{er}, il continua le schisme contre le pape légitime Alexandre III ; mais, après beaucoup de traverses, il mourut misérablement l'an 1168. Le schisme ne finit pas à sa mort.

GUI DE BOULOGNE ou D'Auvergne, fils de Robert VIII, comte d'Auvergne, et de Marie de Flandre, sa seconde femme, fut comte, puis archevêque de Lyon en 1340, et enfin fait cardinal deux ans après par Clément VI. Ce pape, ayant réduit le jubilé de cent ans à cinquante, envoya le cardinal de Boulogne à Rome, avec le cardinal de Ceccan, pour y faire l'ouverture de l'année sainte. Ils y appaisèrent une sédition, que l'intérêt y avait fait émuvoir. Peu après, Gui alla en qualité de légat en Hongrie et en Espagne. On l'employa en-

core en France, et Grégoire XI l'envoya une seconde fois en Espagne, pour y réconcilier les rois de Castille et de Portugal, qui étaient en guerre. Il en vint heureusement à bout; mais à son retour, il mourut à Lérida le 25 novembre 1373. Son corps fut porté en France, et enterré dans l'abbaye du Val-Luisant, dite du Bouchet en Auvergne, où était le tombeau de ses prédécesseurs. — Il ne faut pas le confondre avec GUI D'Auvergne, fils de Robert VI et d'Éléonore de Baffie, évêque de Tournai et de Cambrai vers l'an 1285, ni avec un autre du même nom, également archevêque de Lyon en 1233.

GUI DE FOULQUES. *Voy.* CLÉMENT IV.

GUI DE LUZIGNAN. *Voy.* LUZIGNAN.

GUI DE PERPIGNAN, fut ainsi nommé parce qu'il était de cette ville. Il fut général des carmes en 1318, évêque de Majorque en 1321, puis d'Elne vers 1330, et mourut à Avignon en 1342. Ses principaux ouvrages sont : 1° *De concordia Evangelistarum*, 1631, in-fol.; 2° *Correctorium Decreti*; 3° une *Somme des hérésies, avec leur réfutation*, Paris, 1528; 4° des *Statuts synodaux*, publiés par Baluze à la fin du *Marca Hispanica*, etc. Ses mœurs le firent autant respecter que ses écrits.

GUI-PAPE, conseiller au parlement du Dauphiné, fut employé par Louis XI dans des négociations importantes. Il s'illustra par ses ouvrages. Le plus connu est intitulé : *Decisiones gratianopolitaneæ*. La meilleure édition de ce livre, estimé pour la justesse, la clarté et la méthode, est de Genève, en 1643,

in-fol., avec les notes de plusieurs jurisconsultes. Chorier en a donné un abrégé en français, sous le titre de *Jurisprudence de Gui-Pape*, Lyon, 1692, in-4°. On a d'autres livres de droit de cet écrivain; mais ils sont inférieurs à celui-ci. Il mourut en 1475, à 73 ans.

GUIARD, fanatique qui répandit ses rêveries sous Philippe le Bel. Il se disait l'*Ange de Philadelphie*, dont il est parlé dans l'Apocalypse. Il fut pris, et répondit en extravagant. On le condamna au feu; il devint plus sage, selon quelques-uns, abjura son fanatisme, et fut enfermé vers l'an 1310 dans une étroite prison; d'autres le font mourir sur l'échafaud, victime de son obstination.

GUIARD (Antoine), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Saulieu, diocèse d'Autun, en 1692, mort en 1760, a publié : 1° *Entretiens d'une dame avec son directeur, sur les modes du siècle*, in-12; 2° *Réflexions politiques sur la régie des bénéfices*; 3° *Dissertation sur l'honoraire des messes*, 1748, in-8°, et 1757, in-12, qui a paru sévère à bien du monde, parce que l'auteur ramène tout à l'antiquité, règle qui renverserait bien des choses raisonnablement établies. Aussi l'auteur a-t-il essuyé des critiques fondées. *Voy.* Collet, *Traité des saints mystères*, chapitre 18.

GUIARD. *Voy.* GUYARD.

† GUIBAUD (Eustache), oratorien, parent du célèbre Massillon, évêque de Clermont, naquit à Hières en 1711. Il fit ses études au collège des jésuites, à Tournon, et y obtint des succès si éclatants, que ces Pères voulaient le déterminer à entrer dans leur or-

dre, à quoi le jeune Guibaud aurait volontiers consenti, si un oncle dont il dépendait, et qui était janséniste, ne s'y était formellement opposé. Guibaud prit alors l'habit des Pères de l'Oratoire, et occupa successivement les chaires de philosophie et de théologie aux collèges de Pezenas, Condom, Marseille, Soissons, Lyon, etc. En 1780, sa santé l'obligea de quitter l'enseignement. Soit que M. de Marbeuf, archevêque de Lyon, eût été induit en erreur par un agent infidèle, ou qu'en effet le P. Guibaud méritât le reproche de jansénisme qu'on lui faisait, il fut invité à sortir du diocèse, et se retira à Marseille. Cette mesure, qui paraît d'abord rigoureuse, était commandée par les circonstances; les intrigues des jansénistes y avaient donné lieu et la rendaient excusable. En 1792, et lorsque les ordres monastiques furent supprimés, le P. Guibaud retourna dans son pays natal, où il mourut, en 1794, âgé de quatre-vingt-trois ans. Il a laissé : 1° *Explication du nouveau Testament à l'usage principalement des collèges*, 1785, 8 vol.; 2° *La Morale en action, ou Élite de faits mémorables et d'anecdotes instructives*, contenant le *Manuel de la jeunesse française*, 1787, in-12. Il fut un des rédacteurs du *Dictionnaire historique, littéraire et critique*, publié par l'abbé Barral.

GUIBERT, antipape, natif de Parme; chancelier de l'empereur Henri IV, qui le fit mettre sur le siège archiepiscopal de Ravenne, ensuite sur le saint siège de Rome en 1080, quoiqu'il eût été excommunié pour avoir dépouillé son église. « Ce

» sont toujours, dit un histo-
 » rich, des gens de cette espèce,
 » que l'orgueil ou la vengeance
 » des princes du siècle emploient
 » contre la religion, et qu'ils ne
 » trouvent, hélas ! que trop par-
 » mi ceux-mêmes qui ont reçu
 » l'unction du sacerdoce. » Il
 prit le nom de Clément III, et se
 rendit maître de Rome par les
 armes. Après une fortune di-
 verse et une vie scandaleuse, il
 mourut misérablement en 1100.
 Cette mort n'éteignit pas le
 schisme. Les os de l'antipape
 Guibert furent détérrés dès que
 la paix eut été rendue à l'Eglise,
 et jetés dans la rivière.

GUIBERT, abbé de Nogent
 sous Coucy, né d'une famille
 distinguée du diocèse de Beau-
 vais, mourut dans son abbaye
 en 1124. Sa vie avait été entiè-
 rement consacrée à la piété et au
 travail. Dom Luc d'Achéry a pu-
 blié ses ouvrages en 1651, in-
 fol. Les principaux sont : 1° une
Histoire des premières croisades,
 connue sous le titre de *Gesta
 Dei per Francos*. On y trouve
 des faits curieux et vrais, mêlés
 avec des faits minutieux ou fa-
 bleux; 2° un *Traité des reli-
 ques des saints*, dans lequel il
 rejette une dent de J.-C. conser-
 vée à Saint-Médard de Soissons,
 comme une fausse relique. En
 effet, toutes les reliques de ce
 genre ne méritent aucune croyan-
 ce. 3° Un *Traité de l'Incarnat-
 ion* contre les Juifs; et plu-
 sieurs autres *Traités* utiles et
 curieux, dont on peut voir une
 notice exacte dans le tome 10°
 de l'Histoire littéraire de France.
 On voit dans une lettre de Gui-
 bert à l'abbé Sigefroi, ce pas-
 sage remarquable sur la présence
 réelle : « Si l'eucharistie n'est
 » qu'une ombre et qu'une fi-

» gure, nous sommes tombés
» des ombres de l'ancienne loi
» en des ombres encore plus
» vides. »

GUIBERT (Apolline), comte de.), né à Montauban le 12 novembre 1743, entra très jeune dans le régiment d'Auvergne, dont son père était major. Il fit sa première campagne dans la guerre de 1756, à l'âge de 13 ans et demi, et dans les trois dernières campagnes, il fut employé dans l'état-major de l'armée, dont son père avait été nommé major général. Il servit ensuite en Corse, et se distingua au combat de Ponte-Nuovo, qui soumit cette île à la France. Après avoir été successivement colonel de la légion corse, et colonel-commandant du régiment de Neustrie, il fut nommé rapporteur du conseil de guerre en 1787, maréchal-de-camp en 1788, et inspecteur général de l'infanterie de la division d'Artois la même année, et mourut à Paris le 16 mai 1790. Son *Essai de tactique* lui a fait une réputation distinguée parmi les écrivains qui ont écrit sur les opérations militaires. Quoiqu'il y ait bien des idées que les gens du métier ont reconnues dangereuses ou impraticables, on y trouve des vues utiles, et qui décèlent un génie observateur. Voltaire, auquel il envoya cet ouvrage, lui répondit par une Épître, qui est une des meilleures poésies légères de ce poète. (Voy. le Journ. hist. et littér. de février 1774, p. 93.) On a encore de lui : 1° trois *Tragédies*, où l'on trouve de l'élevation, de la hardiesse et de la chaleur, mais trop peu de cette connaissance de l'art et de cette correction dans le style, sans lesquelles on ne peut faire

un bon ouvrage dramatique ; 2° *l'Éloge de Catinat* ; *l'Éloge du roi de Prusse*. On comprend aisément que l'un et l'autre sont des panégyriques ; mais l'on est surpris d'entendre, dans le dernier surtout, M. Guibert parler de la guerre, de ses tristes et inutiles trophées (car il ne s'agissait pas de guerres défensives et nécessaires), comme d'une source de félicité et de gloire. On ne reconnaît pas là la philosophie dont il prétendait suivre les maximes. Il avait oublié, sans doute, les vers que Voltaire lui avait adressés dans l'Épître dont nous venons de parler :

*Je conçois que la guerre est le premier des arts,
Et que le peintre heureux des Bourbons, des Roisards,
En dictant leurs leçons, était digne peut-être
De commander déjà dans l'art dont il est maître
Mais je vous l'avouerai, je fermai des souhaits
Pour que cet art si beau ne s'exerçât jamais !
Et qu'enfin l'équité fit régner sur la terre
L'impraticable paix de l'abbé de Saint-Pierre.*

3° Une *Lettre de l'assemblée nationale*, pleine de maximes fausses et impolitiques, sous le nom de l'abbé Raynal ; supercherie qui n'a pas tardé à être découverte, et qui a causé de l'étonnement à ceux qui croyaient M. de Guibert au-dessus de ces petits moyens ; 4° un *Traité de la force publique*, où, comme dans ses autres écrits, on trouve parmi de bonnes choses des vues exaltées et romanesques. Comme rapporteur du conseil de guerre, il avait eu une grande part aux changements considérables que ce conseil avait faits dans la constitution militaire. On l'en regarda comme le principal auteur, et il devint l'objet de la haine de tous ceux dont les réformes choquaient les intérêts, les opinions ou les habitudes. Il est certain que ces réformes n'étaient au moins ni assez nécessaires, ni assez préparées, puis-

qu'elles soulevèrent presque toute l'armée. M. de Guibert fit une cruelle expérience de cette disposition, lorsque s'étant rendu à Moulins, quoique malade, pour l'élection des députés aux états-généraux, il éprouva la plus violente opposition, tant de la part de la noblesse que du tiers-état. Vainement voulut-il se justifier par un *Mémoire* où il développa des maximes populaires, qui lui attirèrent un ordre de se démettre de sa charge de rapporteur du conseil de guerre. Son ame ardente et toujours occupée du désir de la gloire, en fut si profondément blessée, qu'il en mourut. Dans un long délire, qui a précédé sa mort, ce sentiment fut presque le seul qui parut occuper son imagination; il répétait souvent : *On me connaîtra, on me rendra justice*; espèce d'appel à la postérité, qui ne s'occupe guère de ces jugements rétrogrades, dont l'intérêt expire avec celui de la matière qui en fait l'objet, et qui, dans tous les cas, ne peut porter ses consolations au-delà du tombeau. Il était fils de Charles-Benoît, comte de Guibert, gouverneur des Invalides, mort le 8 décembre 1786.

GUIBOURS (Pierre), plus connu sous le nom de *Père Anselme*. Voyez *ANSELME* et *FOURNY*.

GUICHARD (Claude de), seigneur d'Arandas et de Tenai, vit le jour à Saint-Rambert en Bugei, où il s'illustra par la fondation du collège du Saint-Esprit. Ses talents l'ayant fait connaître au duc de Savoie, ce prince le nomma son historiographe, et l'éleva ensuite aux places de secrétaire-d'état et de grand-référendaire. Il mourut en 1607,

après avoir publié une *Traduction* de Tite-Live, et un ouvrage curieux et recherché des antiquaires, malgré son style suranné; en voici le titre : *Funérailles et diverses manières des anciens d'ensevelir*, in-4°, Lyon, de Tournes, 1581.

GUICHARDIN, GUICCIARDINI (François), célèbre historien, naquit à Florence en 1482, d'une famille noble et ancienne, dont les membres avaient occupé les emplois les plus illustres de la république, dans les armes et dans la magistrature. Après avoir professé le droit, il parut au barreau, et avec un tel éclat, qu'on l'envoya ambassadeur à la cour de Ferdinand, roi d'Aragon. Trois ans après, en 1515, Léon X le prit à son service, et lui donna le gouvernement de Modène et de Reggio. Il se couvrit de gloire à la défense de Parme contre les Français. Après la mort de Léon X, et celle d'Adrien VI son successeur, Guichardin devint, sous Clément VII, gouverneur de Bologne, dont il sut, par son adresse et sa fermeté, prévenir la rébellion déjà prête à éclater; il se retira ensuite dans sa patrie, où il mourut en 1540, à 58 ans, après avoir donné une *Histoire*, en italien, des principaux événements arrivés depuis 1494 jusqu'en 1532. On lui reproche d'être trop attentif à remarquer jusqu'aux minuties, de prêter trop facilement des motifs honnêtes et injustes, d'être trop prévenu pour son pays. La vérité ne conduit pas toujours sa plume lorsqu'il parle des papes et des Français, contre lesquels il paraît quelquefois un peu passionné. Il avait d'ailleurs un grand fonds de religion, de probité et

de zèle pour le bien public. Charles-Quint lui donna des marques d'une estime particulière. Il est encore auteur d'*Avis et conseils en matière d'état*, Anvers, 1525, in-4°; traduits en français, Paris, 1577, in-8°.

GUICHARDIN (Louis), neveu du précédent, laissa : 1° une *Description des Pays-Bas*, in-fol., 1587, en italien, et traduite en français par Belleforêt, avec un grand nombre de figures; et en latin, avec des corrections, par Regner Vitellius de Zirczée. Elle est savante et curieuse. La version française fut publiée en 1612, in-fol.; la latine en 1652 et en 1660, à Amsterdam. 2° *Ore di ricreazione*, 1600, in-12; ce dernier a été traduit en français, 1576, in-16; 3° des *Mémoires* sur ce qui s'est passé en Europe, depuis 1530 jusqu'en 1560, Anvers, 1565, in-4°, en italien; ils ont été traduits en latin par Paul Kerckhove de Dunkerque, Anvers, 1566, in-8°. Il y blâme les impositions du duc d'Albe, qui l'en punit par la prison. Le prisonnier n'en avait pas moins raison, du moins à l'égard du dixième, impôt absurde et tyrannique, et peut-être le seul excès de pouvoir absolument inexcusable dans ce fameux gouverneur de la Belgique. Il était né à Florence vers l'an 1523, et il mourut à Anvers en 1589, à 66 ans.

GUICHE (Jean-François de la), comte de la Palice, seigneur de Saint-Géran et maréchal de France; d'une famille noble et ancienne, se signala en diverses occasions sous les rois Henri IV et Louis XIII. Il eut beaucoup de part aux affaires de son temps, et mourut à la Palice en Bourbonnais en 1632, à

63 ans. Il était neveu de Philibert de LA GUICHE, maître de l'artillerie sous Henri IV, qui, à la journée d'Ivry, fit faire quatre décharges, avant que les ennemis eussent pu tirer un coup de canon. Le maréchal de la Guiche obtint le bâton par le crédit du duc de Luynes. Il servit avec distinction aux sièges qui se firent en 1621 et 1622. Il passait pour avoir plus de bravoure que de talent. — Le petit-fils de ce maréchal, Bernard de LA GUICHE, fut soustrait au moment de sa naissance, et eut un procès fameux à soutenir pour être réintégré dans son état, par arrêts de 1663 et 1666. Il mourut en 1696, ne laissant qu'une fille religieuse. Il était lieutenant général, et avait été chargé de plusieurs ambassades.

GUICHENON (Samuel), avocat à Bourg-en-Bresse, né à Mâcon en 1607, mourut en 1664. C'est un des historiens les moins élégants, mais des plus judicieux du XVII^e siècle. Le duc de Savoie lui donna le titre de son historiographe, avec une pension. On a de lui : 1° l'*Histoire généalogique de la maison de Savoie*, in-fol., 1660, Lyon, 2 vol., enrichis de figures; 2° l'*Histoire de Bresse et de Bugei*, in-fol., Lyon, 1650, avec fig. Elle contient des recherches curieuses qui remontent fort haut. On en a donné une nouvelle édition en 1770. 3° *Bibliotheca segusiana*, in-4°, 1660. C'est un recueil des actes et des titres les plus curieux de la province de Bresse et de Bugei.

GUIDE (Le), ou GUIDO RENT, peintre bolonais, né en 1575, était fils d'un joueur de flûte. Son père lui fit apprendre à toucher du clavecin; mais la musi-

que avait moins de charmes pour lui que le dessin. On le mit chez Denis Calvart, peintre flamand. Il passa ensuite sous la direction des Carrache, et ne fut pas longtemps sans se distinguer par ses ouvrages. Le pape Paul V, qui prenait un plaisir singulier à le voir peindre, lui donna un carrosse avec une forte pension. Le prince Jean-Charles de Toscane lui fit présent d'une chaîne d'or, de sa médaille, et de 60 pistoles, pour une *tête d'Hercule* qu'il avait peinte en moins de deux heures. Sa facilité était si prodigieuse, qu'on compte de lui près de deux cent tableaux, dont les figures sont de grandeur naturelle, indépendamment d'un grand nombre de petits qui sont fort recherchés. Il aurait fini ses jours comblé de biens et d'honneurs, mais le jeu le détournait du travail, et lui enlevait dans un instant tous les fruits de son application. Réduit à l'indigence par cette folle et malheureuse passion, il ne peignit plus que pour vivre, et peignit mal, parce qu'il le fit avec trop de rapidité. Il eut la douleur de voir dans sa vieillesse ses tableaux négligés par les connaisseurs. Poursuivi par ses créanciers, et abandonné par ses prétendus amis, il mourut de chagrin en 1642, à 67 ans. [On cite parmi ses meilleures productions, l'*Apothéose de saint Dominique*, *Le massacre des innocents*, *Le Crucifiement de saint Pierre*, *Saint Michel*, *Le Martyre de saint André*; etc. Il gravait aussi à l'eau-forte.] Ses principaux ouvrages sont en Italie; il y en a plusieurs en France. On y remarque un pinceau léger et coulant, une touche gracieuse et spirituelle, un dessin correct, des carnations si fraîches,

qu'on croit y voir circuler le sang. Ses têtes surtout sont admirables.

GUIDI (Charles-Alexandre), né à Pavie en 1650, mort à Frascati en 1712, est regardé en Italie comme le restaurateur de la poésie lyrique. Le duc de Parme, le pape Clément XI, la reine Christine de Suède, applaudirent à ses talents, et les employèrent. Cette princesse voulant célébrer l'avènement de Jacques II au trône d'Angleterre, le chargea de composer la pièce qu'elle voulait faire mettre en musique. Christine fournit l'idée de ce morceau, qui, sans être un chef-d'œuvre, offre des beautés, et y ajouta même quelques vers de sa façon, qui ne furent pas les plus applaudis. La nature n'avait pas favorisé Guidi des avantages extérieurs de la figure; mais sa laideur était compensée par les qualités de son esprit et par les charmes de son caractère. Il était ennemi de la satire, et le jugement présidait à ses discours. On a de lui : 1° les *Honiétés de Clément XI*, son bienfaiteur, imitées en vers. Cette traduction est fort libre, et il fallait qu'elle le fût pour se faire lire: elle parut en 1712. 2° Plusieurs *Poésies lyriques*, Rome, 1704, in-4°, très estimées pour la douceur et la facilité de la versification; 3° la pastorale d'*Endymion*, publiée en 1726, avec sa *Vie*, par Crescimbeni, in-12. [Il a publié, en outre *Amalasonta*, tragédie lyrique, et *Daphnis*, pastorale, qu'il dédia au cardinal Albani, son protecteur.]

GUIDI (Louis), prêtre, mort en janvier 1780, servit avec beaucoup de zèle le parti des *convulsionnaires*, en travaillant à la rédaction de la *Gazette ecclésiasti-*

que (voyez Roche Jacques Fontaine de la), et fut même l'avocat des calvinistes. Il plaida leur cause avec beaucoup de chaleur, dans son *Dialogue entre un évêque et un curé, sur les mariages des protestants*, 1775; ouvrage superficiel et déclamatoire, dont les sophismes furent dévoilés dans *Les Protestants déboutés de leurs prétentions par les principes et les paroles mêmes du curé, leur apologiste*, Liège, 1776, in-12. Guidi fit une *Suite* à son *Dialogue*, qui fut réfutée ingénieusement par les *Cent questions d'un paroissien*, Liège, 1776, in-12. Tout l'ouvrage du patron des calvinistes fut mis au néant par le livre intitulé : *La Tolérance chrétienne, opposée au tolérantisme philosophique, ou Lettres d'un patriote au soi-disant citré, sur son Dialogue au sujet des protestants*, Fribourg, 1784, in-12. (Voyez Louis XIV, Monnay, Soulier, etc.) On a encore de Guidi : 1° *Vues proposées à l'auteur des Lettres pacifiques*, 1753, in-12; 2° *Lettres à l'auteur de l'écrit intitulé : La légitimité et la nécessité de la loi du silence*, 1759, in-12; 3° *Jugement d'un philosophe chrétien sur les écrits pour et contre la légitimité de la loi du silence*, 1760, in-12; 4° *Entretiens philosophiques sur la religion*, 3 vol.; 5° *L'Ame des bêtes*, 1783, in-12.

GUIDICIONE (Jean), né à Lucques, s'attacha au cardinal Farnèse, qui prit la tiare, sous le nom de Clément VII, en 1524. Guidiccione était déjà évêque de Fossombrone; mais le pape le fit gouverneur de Rome, nonce auprès de Charles-Quint, et successivement gouverneur de la Romagne et de la Marche-d'Ancone. Il mourut au mois d'août

1541, dans sa 61^e année. On a de lui : 1° *Orazione alla repubblica di Lucca*, Florence, 1558, in-8°; 2° *Rime*, Bergame, 1753, in-8°; ces poésies sont estimées.

GUIDO de Monte Rocherii, est connu par un ouvrage intitulé : *Manipulus curatorum*, écrit l'an 1333. C'est une instruction pour les néophytes. La première édition parut à Paris en 1473. Antoine Ghenart en donna une à Anvers en 1570. Guido était Français et professeur en théologie.

GUIDOTTI (Paul), surnommé *il Borghese*, bon peintre, sculpteur passable, et médiocre architecte, né à Lucques en 1559, et mort en 1629, avait reçu de la nature un génie ardent et insatiable de connaissances. Il fut nommé, par le pape Paul V, conservateur du Musée du capitol, charge très honorable, et chevalier du Christ. On cite de lui un groupe de six figures, en marbre blanc, qu'il offrit au cardinal Borghese, depuis pape. Persuadé que l'anatomie est très nécessaire pour la peinture et la sculpture, il allait pendant la nuit, dans les cimetières, enlever les cadavres, pour en faire la dissection. Il imagina de se faire des ailes et de voler; ces ailes étaient fabriquées de baleine recouvertes de plumes, et adaptées au corps par-dessous les bras. Après quelques expériences secrètes, il voulut en faire l'essai public à Lucques. Il prit son vol d'un lieu élevé de la ville, et se soutint assez bien jusqu'à la distance d'un quart de mille, au bout de laquelle ses ailes le laissèrent tomber sur un toit qu'il enfonça, et de là dans une chambre, avec une cuisse cassée. Voyez DANTE (Jean-Baptiste) et OLIVIER de Malmesmuri.

GUIELME, ou **GUILIELM** (Jean), jeune homme d'une grande érudition, né à Lubeck en 1555, mourut à Bourges en 1584, où il était allé pour entendre Cujas. On a de lui, *Quæstiones plautinæ*, et d'autres ouvrages dont Juste-Lipse, de Thou et les autres savants font de grands éloges.

GUIET. Voy. **GUYET**.

GUIGNARD (Jean), que quelques-uns nomment *Briquard*, jésuite, né à Chartres, bibliothécaire du collège de la compagnie à Paris, fut condamné à être pendu le 7 janvier 1595, par le parlement de Paris; « parce que » l'on trouva, dit le continuateur de Fleury, un papier écrit » de sa main, dans le temps » qu'on assassina Henri III. C'é- » tait de ces libelles que les » troubles avaient enfantés, et » qu'une curiosité indiscrete fai- » soit garder. » Il protesta et soutint jusqu'à la mort que cet écrit avait été fait avant la réduction de Paris, et avant le pardon général que le roi, lorsqu'il se fût rendu maître de Paris, avait accordé à tous ceux qui étaient tombés dans de pareilles fautes. Le principal motif de sa condamnation fut, peut-être, sa contravention aux ordonnances qui prescrivaient de brûler ces libelles, mais combien d'autres personnes auraient été enveloppés dans cette condamnation, si on avait fait la recherche des cabinets et des bibliothèques de Paris, où tant d'écrits de cette nature se sont conservés? M. de Thou observe qu'on procéda en cette occasion contre les jésuites sans observer les règles ordinaires de la justice, et sans même les entendre : *Non servato juris ordine, neque partibus auditis*, l.

132. On trouve dans les *Mémoires d'État* de Philippe Hurault, comte de Chiverni et chancelier de France, le passage suivant touchant ce jésuite. « Il soutint » qu'il avait toujours été d'avis » de prier Dieu pour sa majesté. » Il ne voulut jamais crier merci » au roi, disant que depuis qu'il » s'était converti, il ne l'avait ja- » mais oublié au *Memento* de la » messe. Etant venu au lieu du » supplice, il protesta de son in- » nocence, et néanmoins ne laissa » d'exhorter le peuple à l'obéis- » sance au roi et révérence au ma- » gistrat, même fit une prière » tout haut pour sa majesté, à ce » qu'il plut à Dieu lui donner » son Saint-Esprit...; puis pria le » peuple de prier Dieu pour les » jésuites, et n'ajouter foi légè- » rement aux faux rapports qu'on » faisait courir d'eux; qu'ils n'é- » taient point assassins des rois, » comme on voulait leur faire en- » tendre, ni fauteurs de tels gens, » qu'ils détestaient, et que jamais » les jésuites n'avaient procuré » ni approuvé la mort de » quelconque. » Voy. **CRATEL** (Jean).

† **GUIGNES** (Joseph de), savant orientaliste, naquit à Pontoise le 19 octobre 1721. Placé par son cousin, M. Levaillant, auprès du célèbre Fourmont, il sut profiter des leçons d'un aussi habile maître, et acquit en peu de temps une grande connaissance de la langue chinoise et des divers idiomes de l'Orient. En 1745, il lui succéda à la bibliothèque royale, dans l'emploi de secrétaire interprète des langues orientales. Il avait déjà obtenu une pension du roi, et lorsqu'en 1745 il publia son *Mémoire sur l'origine des Huns et des Turcs*, il fut nommé censeur royal, ad-

mis dans la société royale de Londres et ensuite à celle des belles-lettres; il fut aussi attaché au Journal des savants. Ces diverses faveurs étaient la juste récompense de ses travaux. Il devint en 1769 garde des antiques du Louvre, et occupa pendant quelque temps la chaire de syriaque au collège royal. Il remplit en outre plusieurs autres fonctions analogues à ses rares connaissances. Lorsque la révolution éclata, de Guignes se vit dépouillé de tous ses traitements; mais, fidèle à ses principes, il se consolait en se livrant avec plus d'ardeur à ses études, et refusa d'accepter aucune faveur. Ce savant mourut à Paris le 19 mars 1800. Parmi les différents ouvrages qu'il a laissés, on remarque particulièrement : 1° *Histoire générale des Huns, des Turcs, des Mogols et des autres Tartares occidentaux avant et depuis J.-C. jusqu'à présent*, précédée d'une Introduction contenant des tables historiques et chronologiques des princes qui ont régné dans l'Asie, Paris 1756 et 1758, 5 vol. in-4°. Cet ouvrage a été traduit en allemand. 2° *Mémoire dans lequel on prouve que les Chinois sont une colonie égyptienne*, Paris, 1759 et 1760, in-12. Ce Mémoire, où l'auteur se fonde dans son assertion sur la ressemblance des caractères chinois avec les lettres phéniciennes, fut vivement combattu par Paw, mais surtout par Deshautesayes, élève comme lui du célèbre Fourmont, et très-versé dans la connaissance des Chinois et des langues orientales. La dispute dura quelque temps; mais aujourd'hui les savants considèrent le système de Guigne comme le rêve ingénieux d'un homme d'esprit. 3°

Abregé de la vie d'Etienne Fourmont, Paris, 1747, in-4°; 4° une *Edition corrigée du Chou King*, livrésacré des Chinois, traduit par le P. Gaubil, 1770, in-4°; et une autre de *l'Art militaire des Chinois*, 1771; enfin on a de lui plusieurs *Mémoires* remplis d'érudition, consignés dans les notices des écrits de l'Académie; etc. A une érudition immense, de Guignes joignait des vertus qui le firent chérir et estimer.

GUIGUES, cinquième général des chartreux, naquit dans le XI^e siècle, au château de Saint-Romain en Dauphiné, d'où il avait pris son surnom. Il gouverna son ordre pendant près de 30 ans, avec beaucoup d'attention et de vigilance. Il s'acquit beaucoup de réputation; elle était le prix d'une grande piété, jointe à la science des lettres, à une mémoire sûre et à une éloquence forte. Il écrivit la *Vie* de saint Hugues, évêque de Grenoble, son contemporain; et grand protecteur des chartreux, il profita des lumières qu'il avait puisées dans l'étude des lettres divines, de l'autorité qu'il avait acquise parmi ses religieux, et de la consécration qu'il devait à saint Hugues, pour rédiger les coutumes et les statuts de son ordre. Cet ouvrage, imprimé à Bâle en 1510, in-fol., et réimprimé en 1703, aussi in-fol., est extrêmement rare. Il y a cinq parties, dont la cinquième, qui renferme les privilèges de l'ordre, manque quelquefois. Il est intitulé *Statuta ordinis carthusiensis*. Guignes a encore composé des *Méditations*, Manich, 1685, in-12, et dans la Bibliothèque des pères.

GULON (Jacques), avocat au parlement de Dijon, né à Autun

en 1542, mort dans la même ville en 1625, à 83 ans, cultiva avec succès la poésie latine. Ses *Œuvres* ont été recueillies avec celles de ses trois frères (André, Hugues et Jean) par M. de la Mare, conseiller au parlement de Dijon, 1658, in-4°. — Son frère André, né en 1547, était mort en 1631; Hugues en 1622, âgé de 70 ans; et Jean en 1605, à 71 ans. On fait cas de sa *Traduction* en vers latins de l'ouvrage de Denis le Périégète, ou de Carax. (Voyez DENYS DE CARAX.) Elle est aussi exacte qu'une version en vers peut l'être.

GUILBERT (Pierre), né à Paris en 1697, clerc tonsuré, fut précepteur des pages du roi Louis XV, et publia les *Mémoires historiques et chronologiques de Port-Royal*, 3^e partie, de 1668 à 1752, Utrecht, 1755, 7 vol. in-12; et la 1^{re} partie du même, depuis l'origine jusqu'en 1632, Utrecht, 1758, 2 vol.; la 2^e n'a pas été imprimée. Ouvrage minutieux, où l'on découvre sans peine l'esprit de parti. (Voyez CLÉMENCET, RACINE.) On a encore de lui: 1^o *Jésus au Calvaire*, 1731, in-16; 2^o la *Traduction* de l'Amour pénitent, 3 vol. in-12; 3^o une *Description de Fontainebleau*, 1731, 2 vol. in-12. Il mourut en 1759, à 62 ans.

GUILLANDINO (Melchior), médecin, né à Königsberg en Prusse, fit des voyages en Asie et en Afrique pour satisfaire sa curiosité et se perfectionner dans la botanique. Il fut pris dans une de ses courses par des pirates, et mené à Alger, où il servit sur les galères. Ayant obtenu sa liberté, il se rendit à Padoue, et son habileté lui procura la place de démonstrateur des plantes. Il mourut dans cette ville en

1589, extrêmement âgé. On a de lui divers ouvrages; mais il est connu principalement par un in-4°, imprimé à Venise en 1572, sous ce titre: *Papyrus*. C'est un commentaire savant, et plein de recherches, des trois chapitres de Pline sur ce sujet.

† **GUILLARD** (Nicolas-François), auteur dramatique, naquit à Chartres en 1752. Il montra fort jeune des dispositions pour la poésie, et déjà à 19 ans il s'était fait connaître par une épître qui était bien au-dessus du médiocre. Etant venu à Paris, il fut présenté au duc et à la duchesse de Choiseuil par l'abbé Barthélemy, et admis ensuite dans la société littéraire que la marquise de Turpin avait fondée sous le nom de *Table ronde*, et où se réunissaient les littérateurs qui étaient alors en vogue, tels que Favart, Voisenon, Boufflers, etc. Guillard se consacra au genre tragi-lyrique. Ses opéras furent joués avec beaucoup de succès, principalement *Iphigénie en Tauride*, *Electre*, *Olympie*, *Les Horaces*, et surtout *OEdipe à Colonne*, son chef-d'œuvre. Guillard resta constamment attaché aux bons principes. Il mourut le 26 décembre 1814, après avoir reçu de M. de Lubersac, ancien évêque de Chartres, et de M. l'abbé Frayssinous, maintenant évêque d'Hermopolis, les secours de la religion.

GUILLAUD (Claude), natif de Beaujeu sur la Saône, près de Lyon, docteur de la faculté de Paris, chanoine et théologal d'Autun, mourut vers l'an 1553. On a de lui: 1^o *Commentaire sur les Evangiles selon saint Matthieu et saint Jean*, Paris, 1556 et 1562; 2^o *Conférences sur les Epîtres de saint Paul et les*

Epîtres canoniques, Paris, 1544 et 1548; 3^e *Homélies pour le carême*, Paris, 1560. Les *Conférences sur les Epîtres*, etc., furent condamnées en 1545 par la faculté dont il était membre. Il se retira en Bourgogne, où il donna, selon le témoignage, de la même faculté, des marques d'attachement à la saine doctrine et de haine pour l'erreur.

GUILLAUME (Saint), duc d'Aquitaine, nommé aussi de Gellone, était fils du comte Thierri. Il commanda les armées de Charlemagne contre les Sarrasins, les chassa d'Orange, et remporta sur eux des victoires décisives. Il fit fleurir ensuite la justice et les lettres dans sa province, et finit ses jours en 812; dans le monastère de Gellone, diocèse de Lodève, qu'il avait fondé. Ce monastère est connu aujourd'hui sous le nom de *Saint-Guillaume du Désert*.

GUILLAUME, abbé d'Hirsauge (Saint), fut tiré en 1069 de l'abbaye de Saint-Emmeran de Ratisbonne, pour gouverner celle d'Hirsauge. Il fonda un grand nombre de monastères, fit fleurir dans son abbaye la piété, la science et les arts, et mourut en 1091. On a de lui quelques ouvrages de philosophie et d'astronomie, Bâle, 1531, in-4^e, dont le mérite est très mince.

GUILLAUME (Saint), né en Piémont, fondateur de la congrégation de *Mont-Vierge*, institua cet ordre en 1119, sur une montagne du royaume de Naples, appelée le *Mont-Virgien*. Les premiers compagnons de ses austérités, l'ayant quitté, il se retira à Salerne en Sicile, où il fonda un monastère. Il y mourut en 1142.

GUILLAUME DE MALAVAL-

LE, ou DE MALEVAL (Saint), gentilhomme français, après avoir mené une vie licencieuse, se renferma dans l'ermitage de Malaval, au territoire de Sienné. Il y fonda les *Guillemins* ou *Guillemites*, et y mourut le 10 février 1157. Sa nouvelle famille s'étendit beaucoup en France, en Bohême et en Saxe.

GUILLAUME (Saint), pieux et savant archevêque de Bourges en 1199, de la maison des anciens comtes de Nevers, gouverna cette Eglise en pasteur des premiers siècles du christianisme. Il mourut en 1209, laissant une mémoire chère au clergé de France, dont il avait été l'ornement, et aux pauvres, dont il avait été le père. Il fut enterré dans la cathédrale de Bourges. En 1562, les huguenots brûlèrent son corps, et jetèrent ses cendres au vent. L'université de Bourges lui rend un culte particulier. Plusieurs personnes ont écrit sa *Vie*.

GUILLAUME IX, dernier duc d'Aquitaine, de la maison des anciens comtes de Poitou, fut dans sa jeunesse adonné à tous les vices. Sa naissance, son pouvoir, ses richesses, son esprit, sa force corporelle, tout semblaient lui promettre l'impunité. Lorsque l'antipape Anaclet II fut opposé par un parti au pape Innocent II en 1130, Guillaume se déclara contre le vrai pontife. Innocent, n'ayant pu le gagner, lui envoya saint Bernard en 1135, qui se rendit auprès de lui à Parthenay en Poitou, et qui le trouva très opiniâtre. Les moyens humains étant inutiles, le saint eut recours à Dieu. Un jour que le duc était à la porte d'une église où Bernard disait la messe, le saint abbé vint à lui,

les yeux enflammés de zèle, tenant en main le corps de Jésus-Christ : *Voici*, dit-il à Guillaume, *votre Dieu et votre juge, oserez-vous le mépriser ?* Il le menaça de la colère du Ciel, et le déclare frappé de la foudre de l'excommunication s'il n'obéit. Guillaume, étonné et effrayé, promet tout. Le lendemain, il veut éluder sa promesse, mais les menaces du saint commencent à avoir leur effet. L'évêque, que le duc avait intrus sur le siège de Limoges, tombe de dessus sa mule, se casse la tête et meurt. Celui que l'on avait intrus à Poitiers est subitement attaqué d'une maladie grave, et dans un accès de fièvre, il se coupe la gorge avec un rasoir. « L'aventure particulièrement remarquable, est-il dit dans un ouvrage très récent, par ses rapports avec celle de l'évêque » constitutionnel de cette même ville de Poitiers, frappé de mort en 1791, au moment qu'environné de son clergé schismatique, il allait chanter la première grande messe. Le grand saint Hilaire se permettrait-il cette vengeance sainte, contre les usurpateurs de son antique siège ? » Ces sinistres événements firent rentrer Guillaume en lui-même. Il renouça sincèrement au schisme, se rendit à Clairvaux, où il passa plusieurs jours, vivant avec les moines, et observant leurs règles. Étant allé en pèlerinage à Saint-Jacques en Galice, il y mourut en 1137. Il laissa en mourant ses états au roi Louis le Gros, en le priant de marier sa fille unique Éléonore suivant son rang. Elle épousa Louis VII, dit le Jeune. Voyez ÉLÉONORE.

GUILLAUME, empereur d'Al-

lemagne, comte de Hollande, H^e de ce nom, était fils de Florent IV, comte de Hollande et de Mathilde de Brabant. Le pape Innocent IV et les Romains, opposés à l'empereur Frédéric II, firent si bien, qu'après la mort de Henri de Thuringe, roi des Romains, le comte Guillaume lui fut subrogé, par l'élection des sept grands officiers de l'empire, à Véringem, près de Cologne, en 1247. L'année suivante, Guillaume assiégea Cologne, la prit après six mois de siège, et y fut couronné le jour de la Toussaint. Il était alors âgé de 20 ans; il choisit pour ses ministres, Othon, évêque d'Utrecht, et Henri, duc de Brabant, son oncle. Après la mort de Frédéric, arrivée en 1250, Hugues, légat du saint-siège, le confirma dans la possession de l'empire. [On continua néanmoins de le lui disputer avec tant de vigueur, que, ne pouvant se soutenir en Allemagne, il revint en Hollande, et posa à La Haye les fondements du palais des comtes, qui jusqu'alors avaient résidé à Leyde.] Il défait les Flamands, et fit la guerre aux Frisons occidentaux, qui s'étaient révoltés contre lui; mais cette guerre lui fut fatale. Il fut assassiné, en 1256, par des paysans cachés dans les roseaux d'un marais, où son cheval s'enfonça dans la glace. C'était un prince d'un bon naturel, et qui donnait les plus belles espérances d'un règne heureux. Sa Vie a été écrite en hollandais par J. de Meerman, La Haye, 1783.

GUILLAUME LONGUE-ÉPÉE, fils et successeur de Rollon, premier duc de Normandie, ne fut ni moins brave ni moins courageux que son père. Les Bretons

n'ayant pas voulu reconnaître sa suzeraineté, il les contraignit par la force des armes à lui faire hommage. Il le fit peu de temps après lui-même au roi Raoul, qui ajouta à son duché la terre des Bretons, c'est-à-dire l'Avranchin et le Cotentin. Riulf, comte de Cotentin, ayant voulu imiter la révolte des Bretons, n'eut pas un meilleur succès. Guillaume aida Louis d'Outremer, l'an 936, à monter sur le trône à la place de Raoul. Il força ensuite Arnoul, comte de Flandre, à rendre à Hellum de Montreuil la forteresse qu'il lui avait enlevée. L'an 942, s'étant rendu à Péquigny sur Somme, pour une entrevue que ce comte lui avait demandée, il fut assassiné sous la foi du serment par les gens de ce dernier. [Son fils Richard, surnommé *sans peur*, qui n'avait que 10 ans, lui succéda.]

GUILLAUME 1^{er} le Conquérant, autrement dit *le Bâtard*, fils unique, mais naturel, de Robert le Diable, duc de Normandie, et d'une bourgeoise de Falaise, nommée Harlotte, dont les parents étaient pelletiers, naquit dans cette ville en 1027. Son père, avant de mourir, l'ayant institué héritier de tous ses états, il lui succéda en 1035. Il régna en Normandie, après avoir disputé son héritage à ses oncles et parents paternels, lorsque saint Edouard, roi d'Angleterre, qui, par sa mère, Emma était petit-fils de Richard *sans peur*, et, par conséquent, cousin de Guillaume, appela celui-ci au trône d'Angleterre, soit par son testament, suivant quelques historiens, ou seulement en le désignant son successeur de vive voix, au préjudice d'Edgard Atheling, neveu d'Edouard, mais

qui n'était alors qu'un enfant. A la mort d'Edouard, Guillaume ayant équipé une flotte de 3,000 vaisseaux, et rassemblé une armée de 60,000 hommes, fit voile pour l'Angleterre le 30 septembre 1066. Les Anglais avaient déferé la couronne à Harald ou Hærd, le plus grand seigneur du pays, qui tint tête à Guillaume. La bataille de Hastings, qu'ils se livrèrent le 14 octobre suivant, et qui dura près de 12 heures, décida du sort des deux concurrents. Harald y fut tué avec ses deux frères et 50,000 Anglais. Edgard Atheling fut ensuite proclamé roi, mais ce jeune prince, préférant les douceurs de la vie privée à une couronne qu'il lui eût fallu défendre à la pointe de l'épée, vint se rendre à Guillaume, qui lui assura une existence honorable, et le combla d'égards. Le vainqueur fut ensuite couronné solennellement à Londres, et prit le surnom de *Conquérant*. Guillaume montra d'abord qu'il savait gouverner comme il avait su combattre, il rendit plusieurs lois très sages, et se fit aimer de ses nouveaux sujets, qui d'ailleurs étaient éblouis de sa gloire militaire. Mais dans la suite il fut obligé de retourner en Normandie, et de confier le gouvernement de l'Angleterre à des récents; ceux-ci abusèrent de leur autorité, ce qui causa grand nombre de révoltes. Guillaume revint alors à son véritable caractère, et pensa que la rigueur était le seul moyen de dompter les rebelles. Il anéantit donc les privilèges des Anglo-Saxons, il s'appropriâ leurs biens pour lui, ou pour ceux qui avaient vaincu avec lui; il leur donna non-seulement d'autres lois, mais une autre langue, et

ordonna qu'on plaîdât en normand, et depuis lui tous les actes furent expédiés en cette langue jusqu'à Edouard III. C'était un idiome barbare, mêlé de français et de danois, qui n'avait aucun avantage sur celui qu'on parlait en Angleterre. On prétend qu'il traita non-seulement la nation vaincue avec dureté; mais qu'il avait encore des caprices tyranniques. Transporté par sa passion pour la chasse, il détruisit vingt-six villages et autant d'églises paroissiales, dans un contour de 30 milles, pour y faire un parc et y renfermer des bêtes fauves. Les habitants du Northumberland, soutenus par les Danois et Malcolm, roi d'Ecosse, s'étant révoltés, Guillaume gagna, par ses présents le général danois; les chefs des insurgés, se fiant aux fausses promesses de Guillaume, se soumi rent, mais le roi ne leur pardonna pas leur rébellion, il mit tout à feu et à sang; et le Northumberland devint une vaste solitude. Cependant Guillaume fit la gloire de l'Angleterre, si la triste célébrité des armes peut faire la gloire d'une nation. Des citadelles furent bâties dans différents endroits; la tour de Londres, commencée par son ordre, fut achevée en 1078, et dans toutes les guerres qu'il entreprit il fut presque toujours victorieux. Guillaume, devenu valétudinaire, quitta l'Angleterre pour aller faire diète en Normandie. Il était à Rouen, tâchant de se décharger, par les remèdes et l'exercice de la grasse qui l'incommodait, lorsqu'il apprit que Philippe I^{er}, roi de France, avait demandé quand il releverait de ses couches. Le Normand lui fit répondre « que cela ne tarderait

» pas, et qu'au jour de sa sortie » il irait lui rendre visite avec » dix mille lances en forme de » chandelles. » En effet, dès qu'il put se tenir à cheval, il désola le Vexin français, et brûla Mantes, vengeant ainsi, par des exécutions barbares, une mauvaise plaisanterie. Il vint jusqu'à Paris, ravageant tout sur son passage; mais ayant voulu franchir à cheval un fossé, auprès de Mantes, il heurta si rudement du ventre contre l'arçon de sa selle, que la violence du coup lui causa la fièvre. Il fut transporté à Rouen et ensuite au château d'Hermentrville, où il mourut le 9 septembre 1087, après avoir possédé la Normandie près de 52 ans et l'Angleterre 21; regardé comme un grand capitaine, un bon politique, un roi vigilant, mais trop sévère et quelquefois cruel. Quoiqu'il eût beaucoup de zèle pour la religion, et qu'il eût fondé un grand nombre de monastères, il n'épargnait dans sa fureur ni le sacré ni le profane. Il laissa de Mathilde, fille du comte de Flandre, trois fils: Robert, qui était l'aîné, eut le duché de Normandie avec le Maine; Guillaume eut le royaume d'Angleterre, et Henri, le plus jeune, hérita de ses trésors, avec une pension considérable. Guillaume n'eut pas plus tôt les yeux fermés, que tous les seigneurs de sa cour disparurent. Ses officiers ne pensèrent qu'à piller son palais. Guillaume, archevêque de Rouen, et Herluin de Conteville furent les seuls qui s'occupèrent des soins de sa sépulture. Son corps fut transporté à Caen, et inhumé dans l'église du monastère Saint-Etienne, qu'il avait fondé. (Voy. ce qui arriva lors de son inhumation.)

tion, au mot *ASSELIN*, bourgeois de Caen.) On trouve des détails très intéressants sur ce conquérant dans les *Historia Normannorum scriptores antiqui*, d'André Duchesne, et dans son histoire par l'abbé Prévost. [Quelques années auparavant, Robert, son fils aîné, auquel il avait promis de lui donner de son vivant le duché de Normandie, ne pouvant l'obtenir, se révolta. Guillaume vint l'assiéger à Gerberoy; dans une sortie, le fils combattit son père sans le connaître, et le blessa. Au cri, que jeta Guillaume, Robert le reconnut et se jeta à ses genoux, en lui demandant pardon. Mais Guillaume, irrité, le maudit, et fut plusieurs années sans vouloir lui permettre de revenir à sa cour, quoique Robert, depuis ce moment, se fût montré soumis et repentant.]

GUILLAUME II, *le Roux*, fils de Guillaume le Conquérant, dur et fier comme lui, fut destitué par son père à régner en Angleterre, pour raffermir un trône chancelant, que la modération et la clémence auraient renversé. (1) Il fut couronné en 1087; il s'épuisa en belles promesses en recevant le sceptre, et il n'en tint aucune. La religion, qui adoucit si heureusement les mœurs les plus féroces, n'était pour lui qu'un fantôme. Il persécuta le clergé séculier et régulier, il exila le célèbre Lanfranc, archevêque de Cantorbéry, pour avoir osé lui faire des remontrances; il ne traita pas mieux Anselme, son successeur. Les avantages qu'il eut à la guerre le mirent en

état d'appesantir le joug des Anglais. Il vainquit Malcolm, roi d'Écosse, et le tua avec son fils Édouard; il passa en France au secours du château du Mans, assiégé par le comte de la Flèche, et il le fit prisonnier en 1099. L'année d'après, Guillaume chassant dans une forêt de Normandie, y fut blessé d'un coup de flèche, tiré sans dessein par Gauthier Tirel, l'un de ses courtisans. Il mourut de cette blessure en 1100, à 44 ans, avec la réputation d'un tyran, et d'un tyran avare. Il n'avait point été marié.

GUILLAUME, roi d'Écosse, surnommé *le Lion*, successeur de Malcolm IV en 1165, hérita de son amour pour la religion. Henri II, roi d'Angleterre, l'ayant fait prisonnier en 1174, le tint long-temps renfermé dans la tour de Falaise en Normandie. Ce prince, ayant recouvré sa liberté, rétablit son royaume dans l'indépendance, et régna avec autant de bonheur que de gloire. Sa grandeur d'âme dans l'adversité fut égale à sa modération dans la prospérité. Ces dispositions étaient une suite de sa haute piété. Ce prince mourut à Stirling en 1214. Ce fut lui qui fonda l'abbaye de Lendorik, sous l'invocation de la sainte Vierge, celle d'Aberbrock, ou Abroth, de l'ordre de Cîteaux, en l'honneur de saint Thomas de Cantorbéry, qu'il avait connu dans sa jeunesse. Il rebâtit la ville de Perth, qui avait été presque entièrement détruite par une inondation, et fonda de concert, avec sa mère, un monastère de cisterciennes à Haddington.

GUILLAUME DE NASSAU, prince d'Orange, qui jeta les fondements de la république des

(1) D'autres biographes prétendent qu'il ne fit que le rendre son tributaire. Un point essentiel omis dans cet article, c'est que la Normandie fut de nouveau réunie à l'Angleterre, pour 10,000 mares d'or qu'il donna au duc de cette province, son frère Robert, qu'une émulation de gloire entraînait avec les autres croisés dans la Palestine.

Provinces-Unies, naquit dans le château de Dillenbourg en 1533. Son père fut Guillaume l'aîné, comte de Nassau, et sa mère Julienne, fille de Bothou, comte de Stolberg. Dans sa jeunesse, il alla à la cour de Charles-Quint, dont il fut page, et ensuite gentilhomme de la chambre. Ce monarque s'entretenait souvent avec lui des affaires d'état les plus importantes, et lorsqu'il donnait audience à des ministres étrangers, il n'y avait très-souvent que Guillaume de Nassau à qui il fût permis de demeurer dans la chambre. A l'âge de 17 ans, il hérita de la succession de René, prince d'Orange, ce qui fit que quelques-uns l'appellèrent *la riche*. A peine avait-il 22 ans, lorsque Charles-Quint, en 1556, le choisit pour porter à son fils Ferdinand la couronne impériale qu'il venait d'abdiquer. Il fut ensuite envoyé auprès du collège électoral dans la même affaire. Ce même empereur le nomma aussi généralissime de ses troupes, et gouverneur de Hollande, de Zélande et d'Utrecht. Philippe II le traita avec la distinction qui était due à un prince qu'il regardait comme son premier vassal, et le combla de bienfaits et de marques d'estime; mais Guillaume obéissait, et il voulait régner. Il espéra monter au rang suprême en excitant des révolutions en Flandre; et il avait effectivement si bien conduit ses projets depuis le commencement des troubles, que si la mort n'en eût coupé la trame, il est probable qu'ils allaient être couronnés en Hollande et en Zélande des plus heureux succès. Il suscita des ennemis à Philippe dans toutes les parties de l'Europe, et ap-

pela aux Pays-Bas plusieurs armées de protestants allemands, qui, joints aux sectaires qui s'étaient déjà multipliés dans ces provinces, y commirent des excès inouïs. Philippe l'ayant proscrit et mis sa tête à prix, un Bourgnignon nommé Balthazar Gérard (voyez ce nom) s'imagina faire une action méritoire en exécutant cet arrêt, et assassina le prince à Delft en 1584. Guillaume était né pour acquérir une vraie gloire, si, content de sa fortune, il ne se fût pas livré aux mouvemens de la plus vaste ambition. Il réunissait l'application, l'activité, la libéralité, le talent de la parole, la plus profonde connaissance des affaires, à l'ambition, à la fourberie, à l'audace et à l'avidité. Personne ne sut mieux de lui ménager les esprits, gagner les suffrages, se couvrir de prétextes, accélérer ou retarder les résolutions; en un mot, saisir plus habilement ses avantages dans les assemblées publiques et les négociations particulières. Aussi estimait-on beaucoup plus sa capacité dans le maniement des affaires d'état, que ses talents pour l'art militaire. Il n'eut pas d'autre religion que celle qu'il était de ses intérêts de suivre: il naquit luthérien en Allemagne, il embrassa la religion catholique lorsqu'il vint en Flandre. Au commencement de la rébellion des Pays-Bas, il favorisa toutes les nouvelles sectes, sans en embrasser aucune; et si en dernier lieu il parut se décider pour le calvinisme, c'est que ses erreurs étaient les plus opposées à la doctrine de l'Eglise romaine, dont le roi d'Espagne s'était déclaré le défenseur.

GUILLAUME III, DE NASSAU,

prince d'Orange, roi d'Angleterre, naquit à La Haye, en 1650. de Guillaume II de Nassau, prince d'Orange; et de Henriette Marie, fille de Charles I^{er}, roi d'Angleterre. Il était arrière-petit-fils du précédent. Élu stathouder en Hollande l'an 1672, il fut nommé général des troupes de la république, alors en guerre avec Louis XIV. Ce prince, dit un historien célèbre, nourrissait, sous le flegme hollandais, une ardeur d'ambition et de gloire qui éclata toujours depuis dans sa conduite, sans s'échapper jamais dans ses discours. Son humeur était froide et sévère, son génie actif et pénétrant. sa fermeté, qui ne se ralentissait jamais, fit supporter à son corps faible et languissant des fatigues au-dessus de ses forces. Il était courageux sans ostentation, ambitieux, mais ennemi du faste; né avec une opiniâtreté impassible, faite pour combattre l'adversité; aimant les affaires et la guerre. Tel était le prince que les Hollandais opposèrent à Louis XIV. La république craignait alors beaucoup pour sa liberté. Les armées françaises étaient en Hollande. Guillaume offrit le revenu de ses charges et tout son bien pour secourir l'état; il fit percer les digues, et couvrir d'eau les chemins par où les Français pouvaient pénétrer dans le pays: résolu de ne pas survivre à la perte de sa patrie, et de mourir, disait-il, dans le dernier retranchement. Quand le danger fut passé, il ligu une partie des puissances de l'Europe contre la France. Ses négociations promptes et secrètes réveillèrent de leur assoupissement l'empire, le conseil d'Espagne, le gouverneur de Flandres, l'électeur

de Brandebourg, le Danemarck et la Suède. Cette alliance fut nommée la ligue d'Augsbourg. La campagne de 1674 fut remarquable par la sanglante bataille de Seneff, dont les deux partis s'attribuèrent la gloire. Les succès divers de cette guerre amenèrent la paix de Nimègue, en 1678. On venait de signer le traité; mais avant qu'il fût publié, le prince d'Orange, soit qu'il ignorât l'état des choses, soit qu'il crût pouvoir empêcher une paix désavantageuse par une victoire, fond sur le maréchal de Luxembourg, engagé un combat sanglant, long et opiniâtre, qui ne produisit aucun fruit, que la mort de 2000 Hollandais et d'autant de Français. La paix de Nimègue fut suivie d'une guerre dont le premier objet ne lui fut guère honorable. Le prince d'Orange avait épousé Marie Stuart, fille de Jacques II. Le zèle de ce monarque pour la religion catholique irrita ses sujets contre lui. Son gendre résolut de profiter de ce soulèvement: il passa en Angleterre en 1688, chassa son beau-père de sa maison et de son trône, et s'y mit à sa place. Après cet humiliant triomphe, il ligu une partie de l'Europe contre Louis XIV, pour qu'il ne pût pas secourir le roi détrôné. Il gagna la bataille de la Boine, en 1690, qui obligea Jacques II à quitter l'Irlande; mais moins heureux sur le continent, il fut battu à Steinkerque et à Nerwinde, sans que ces défaites le décourageassent. On disait de lui, qu'avec de grandes armées il faisait admirablement la petite guerre; comme Turenne avait fait supérieurement la grande avec de petites armées. Il fit

des retraites qui valaient des victoires, prit Namur, et tint toujours la campagne. Louis XIV l'ayant reconnu roi d'Angleterre, la paix fut rendue à l'Europe. Le traité en fut signé à Riswick, en 1697. Le testament de Charles II, roi d'Espagne, en faveur des Bourbons, au préjudice des princes de sa maison, ralluma la guerre. Le roi Guillaume, plus agissant que jamais dans un corps sans force et presque sans vie, remuait toute l'Europe pour affaiblir la France. Il devait, au commencement de 1702, se mettre à la tête des armées. La mort prévint ce dessein ; une chute de cheval, suivie d'une petite fièvre, l'emporta le 16 mars de la même année. Guillaume, en usurpant le trône, conserva le titre de statholder. Il se déplaissait en Angleterre, dont il ne sut jamais parler la langue et où il essayait continuellement des dégoûts. On le força de renvoyer sa garde hollandaise, et de congédier les régiments français qu'il s'était attachés. Il passait très souvent à La Haye, pour se consoler des chagrins qu'on lui donnait à Londres. On a dit, pour justifier ses fréquents voyages, qu'il *n'était que statholder en Angleterre, et qu'il était roi en Hollande*. Les Anglais cessèrent de l'aimer, dès qu'ils l'eurent pris pour maître. Ses manières ne préveuaient pas en sa faveur ; il les avait fières, austères, rebutantes. Quoiqu'il sût toutes les langues de l'Europe, il parlait peu et sans agrément. Sa dissimulation tenait trop de la défiance. Toujours sombre et rêveur, il avait plus de jugement que d'imagination. L'ardeur avec laquelle il s'opposait à l'ambition conquérante

de Louis XIV le fit l'ame d'une puissante ligue, et lui attacha tous les ennemis de la France. La *Vie* de Guillaume III a été écrite par Simon et quelques autres écrivains aussi obscurs et peu dignes d'être lus : [Ce prince avait érigé la banque nationale, augmenté le crédit public et fondé la compagnie des Indes. On ne lui accorda pas de funérailles publiques ; elles avaient cependant été déferées à Cromwell.]

GUILLAUME, abbé de Saint-Thierry, près de Reims, naquit à Liège, d'une famille noble, vers la fin du XI^e siècle. Il fut étroitement lié d'amitié avec saint Bernard. Il abdiqua l'abbatiale pour finir ses jours tranquillement dans le monastère de Signi, ordre de Cîteaux, où il mourut l'an 1140. Saint Bernard témoigna bien bien le cas qu'il faisait de sa doctrine, en lui dédiant son *Traité* de la grâce et du libre arbitre, et le soumettant à sa censure. On a un grand nombre d'ouvrages de ce religieux : 1^o des *Méditations* insérées dans la Bibliothèque des pères, Lyon, 1677, tom. 22 ; 2^o *De natura et dignitate amoris* dans les dernières éditions de saint Bernard ; 3^o des *Commentaires* sur le Cantique des cantiques, insérés dans la Bibliothèque de Cîteaux, tom. 4 ; 4^o la *Vie* de saint Bernard, qu'on voit dans Surius et dans les *Acta sanctorum*, au 20 d'août ; 5^o plusieurs ouvrages de controverse et autres.

GUILLAUME DE TYR, archevêque de cette ville, était, selon Vossius, de la Syrie, d'autres le font Germain, et quelques-uns Français. Il assista au concile de Latran de l'an 1179, et en dressa les actes. On ignore l'époque de sa mort, qu'on peut cependant

fixer vers l'an 1184 ou 1185. On a de lui une *Histoire des croisades*, en latin, en 32 liv., qui commence à l'an 1180, et finit à l'an 1184. Son style est simple et naturel; l'auteur est prudent, judicieux, modeste, et savant pour le temps auquel il écrivait. Cette *Histoire* a été publiée à Bâle, en 1549, in-fol. Elle se trouve dans *Gesta Dei per Francos* de Bongars. Il y en a une Continuation jusqu'en 1275, que l'on trouve dans l'*amplissima Collectio* de Martenne. Jean Herold en avait fait une deuxième Continuation jusqu'en 1521, qui a été imprimée avec l'*Histoire*, Bâle, 1564, in-fol. Gabriel du Préau l'a traduite en français, Paris, 1575, in-fol. — Il ne faut pas le confondre avec un autre GUILLAUME, évêque de Tyr, mort en 1129, dont il nous reste des *Épîtres* à Bernard, patriarche d'Antioche.

GUILLAUME, surnommé *Calculus*, moine de Jumièges, vivait dans le XI^e siècle, sous Guillaume le Conquérant. On a de lui une *Histoire de Normandie*, divisée en huit livres, dans le Recueil de Cambden, 1603, et dans celui de Duchesne, 1619, tous deux in-fol. Le style de cet auteur est passable pour le siècle où il vivait; mais il manque de critique, défaut commun à presque tous les anciens écrivains.

GUILLAUME LE BRETON, ainsi nommé parce qu'il était de Bretagne, naquit vers l'an 1165: Il fut chapelain de Philippe-Auguste, qu'il accompagna dans ses expéditions militaires, et dont il mérita l'estime. On a de lui : 1^o une *Histoire* en prose de ce monarque, pour servir de suite à celle de son médecin, nommé *Rigord*; 2^o un poème

intitulé *Philippide*, qui est une espèce de gazette. Ces deux ouvrages sont utiles pour l'histoire de son temps. Ils ont été imprimés à Zuickaw, en 1657, in-4^e, et dans la Collection des historiens de France.

GUILLAUME D'AUXERRE, évêque de cette ville en 1207, transféré sur le siège de Paris en 1220, par ordre du pape Honorius, mourut en 1233, après avoir saintement gouverné ces diocèses. Il est auteur d'un ouvrage qui n'a pas vu le jour, intitulé : *De officiis ecclesiasticis*; mais il ne l'est pas, comme on le croit communément, d'une *Somme de théologie*, in-fol., 1500, qui porte le nom de *Guillaume d'Auxerre*. Le GUILLAUME auteur de cette *Somme* vivait dans le même temps que lui, et mourut en 1230, après avoir professé la théologie à Paris avec beaucoup de succès. Il avait été archidiacre de Beauvais. — Il y a eu un 3^e GUILLAUME d'Auxerre, dominicain, mort provincial de son ordre en 1294, que l'on dit avoir été également professeur de Paris, et dont il reste, parmi les manuscrits de Sorbonne, quelques *Sermons* qu'il a prêchés. Voyez les Mémoires de littérature du P. des Molets, tom. 3, part. 2, pag. 317, etc.

GUILLAUME D'AVERGNE, né à Aurillac, fut évêque de Paris, gouverna sagement cette Eglise, fonda des monastères, opéra des conversions par ses sermons, fit condamner la pluralité des bénéfices par les plus habiles théologiens de son diocèse, et montra beaucoup de zèle pour faire fleurir les études dans l'université de cette ville. Il mourut en 1249. C'est à ce prélat que saint Louis, roi de France, étant malade fort

dangereusement en 1244, demanda de lui attacher la croix au moment qu'il eût recouvré la parole, comme preuve du vœu qu'il avait fait d'aller au secours de la Terre-Sainte. On a de Guillaume d'Auvergne des *Sermons* et des *Traités* sur divers points de discipline et de morale. Le Féron les a recueillis et publiés en 1674, 2 vol. in-fol. Ils contiennent des *Commentaires* sur les psaumes, les livres sapientiaux, et divers *Traités*, dont quelques-uns ne sont pas de lui. Le style de ce prélat, sans avoir rien d'élégant ni de délicat, est simple, intelligible, naturel, et moins barbare que celui des scolastiques de son temps. Il traite aussi moins de questions métaphysiques qu'eux, et s'attache surtout à la morale et à la discipline. Il réfute quelquefois Aristote; ce qui n'était pas une petite témérité dans son siècle. Il savait très bien l'Écriture sainte et les écrivains profanes, mais il avait peu lu les Pères.

GUILLAUME DE SAINT-AMOUR.
Voy. AMOUR (SAINT-).

GUILLAUME DE LYND-WOOD, jurisconsulte anglais et évêque de Saint-David, dont on a un recueil des constitutions des archevêques de Cantorbéry, sous le titre de *Provinciale seu Constitutiones Angliæ*, Oxford, 1633, in-fol., mourut en 1446. Il a paru une édition plus ample de ce recueil utile, à Londres, 1679, in-fol.

GUILLAUME DE MALMESBURY, bénédictin anglais, et célèbre historien du xii^e siècle. Henri Savil fit imprimer à Londres, en 1598, in-fol., les ouvrages de cet écrivain. Ils sont estimés, quoique le style soit sans ornements.

GUILLAUME DE YORLONG, fameux théologien scolastique du xv^e siècle, de l'ordre des frères mineurs, mort en 1464, laissa un *Commentaire* sur le Maître des sentences, et un *Abrégé des questions de théologie*, intitulé : *Vade-mecum*, in-fol.

GUILLAUME DE CHARTRES, ainsi nommé du lieu de sa naissance, religieux dominicain, chapelain de saint Louis, et mort vers l'an 1280 ou 1281, a continué l'*Histoire* de ce prince, commencée par Geoffroi de Beaulieu. Il recueillit avec soin tout ce qui avait pu échapper aux recherches de celui-ci, et l'ajouta à son ouvrage. Cette continuation, insérée dans le 5^e tome de la *Collection* de Duchesne, contient plusieurs faits qui méritent d'être connus; mais elle est écrite d'un style guindé.

GUILLAUME DE NEUBRIDGE,
Voyez LITTE.

GUILLAUME DE NANGIS, bénédictin, de l'abbaye de Saint-Denis, en France, mourut vers 1302. Il est auteur des *Vies de saint Louis*, de son fils *Philippe le Hardi*, et de deux *Chroniques*, dont les historiens ecclésiastiques et profanes ont fait usage. La principale s'étend jusqu'en 1301, et elle est écrite avec clarté et d'un latin passable. On la trouve dans le 5^e vol. de la *Collection* de Duchesne. Elle a eu deux continuateurs qui l'ont poussée, l'un jusqu'en 1340, l'autre jusqu'en 1368. Le premier paraît homme d'esprit; l'autre est un moine agreste et grossier. Sans le secours de ces deux continuations, nous n'aurions presque rien de sûr touchant les événements écoulés dans cet espace de temps.

GUILLAUME, né à Conches

en 1080, donna des leçons de grammaire et de philosophie à Paris, et mourut au milieu du XII^e siècle. On a de lui un ouvrage intitulé : *Philosophia de naturis*, 1474, 2 vol. in-fol., aussi rare qu'inutile. Son système est celui des atomes.

GUILLAUME DE PASTRANGO, Véronais, fut employé par les l'Escale, ses souverains. Il obtint de Benoît XII leur absolution, pour avoir tué l'évêque de Véronne, et une autre fois la confirmation de la seigneurie de Parme. Il connut beaucoup Pétrarque, et lui communiquait les livres de sa riche bibliothèque. Nous avons de lui : *Liber de originibus rerum, in quo agitur de scripturis virorum illustrium, in ordine litterarum; de fundatoribus urbium*, etc., Venise, 1547, in-16. Il était syndic de Vérone en 1337.

GUILLAUME (Jacquette), née à Paris dans le XVII^e siècle, est auteur d'un livre intitulé : *Les Dames illustres, où, par bonnes et fortes raisons, il se prouve que le sexe féminin surpasse en toute sorte de genres le sexe masculin*, in-12, Paris, 1675, dédié à mademoiselle d'Alençon. C'est un fatras de raisonnements en vers et en prose, mal digérés et mal couçus; on y trouve cependant le portrait pseudonyme de quelques personnes illustres de son sexe, et les conférences catholiques de la reine Christine, pour répondre aux objections des ministres.

GUILLEBAUD. Voy. **PIERRE DE SAINT-ROUALD**.

GUILLÈME. Voy. **GUËLME**.

† **GUILLEMARDET** (Ferdinand-Pierre-Marie-Dorothee), né en Bourgogne vers 1746, exerçait à Autun la profession

de médecin à l'époque de la révolution. Il en adopta les principes avec chaleur, et envoyé à la convention, il y vota la mort de Louis XVI. Après la chute de Robespierre, il changea tout à coup de système, et, se rangeant parmi les *thermidoriens*, il poursuivit avec acharnement les terroristes. Ayant été envoyé dans les départements de Saône-et-Loire, de l'Yonne et de la Nièvre, il trouva dans ce dernier que tous les factieux dont se composait le comité révolutionnaire, avaient échangé leurs noms de baptême contre des noms grecs ou romains. Guillemardet les fit rassembler comme pour leur demander des renseignements, et les interrogea d'abord sur leurs noms et prénoms. L'un répondit : Je m'appelle Brutus; l'autre, Scévola; un troisième, Caton; alors Guillemardet se tournant vers la force armée qui l'accompagnait : « Gens d'armes, dit-il, en vertu de la loi du... arrêtez tous ces étrangers-là. » Ils furent en effet arrêtés. Après la session, il prit le parti du directoire, attaqua violemment les membres du nouveau tiers, et surtout les généraux Pichegru et Wilmot. Après la révolution du 18 fructidor, à laquelle il avait beaucoup contribué, il fut nommé en 1798 ambassadeur en Espagne, où il se comporta d'une manière bien peu convenable à la dignité dont il était revêtu. Buonaparte le rappela, et le nomma préfet de la Charente-Inférieure, d'où il passa en 1806 à la préfecture de l'Allier. C'est là qu'il se déshonora par une passion honteuse, et par un duel qui en fut la suite. Devenu un objet de mépris pour tous ses administrés,

il devint fou, et mourut en cet état en 1807.

GUILLEMEAU (Jacques), né à Orléans en 1550, et mort en 1613, fut chirurgien ordinaire des rois Charles IX et Henri IV, et l'un des plus célèbres disciples d'Ambroise Paré. Il apporta dans l'étude de la chirurgie un esprit cultivé par les belles-lettres. Les langues savantes lui étaient familières; elles lui ouvraient les ouvrages des anciens. Ces guides, aidés de celui de l'expérience, en firent un des plus habiles hommes de son temps. Ses ouvrages ont été recueillis à Rouen en 1649, in-fol. Les principaux sont : 1° la *Chirurgie d'Ambroise Paré*, traduite de français en latin, avec autant de fidélité que d'élégance; 2° des *Tables anatomiques*, avec figures; 3° un *Traité des opérations*, écrit avec beaucoup de précision et de justesse.

GUILLEMETTE de Bohême, ou **GUILLEMIRE**, fille fanatique du xiii^e siècle, se fit des sectateurs par son hypocrisie. Elle sut si bien se contrefaire, qu'elle mourut en odeur de sainteté l'an 1281. Ses fourberies ayant été dévoilées après sa mort, on déterra son corps, et on le brûla. Ses disciples soutenaient qu'elle était le Saint-Esprit incarné sous le sexe féminin, et d'autres extravagances aussi ridicules que sacrilèges.

GUILLET DE SAINT-GEORGE (George), premier historiographe de l'Académie de peinture et de sculpture à Paris, où il fut reçu en 1682, naquit à Thiers en Auvergne, vers 1625, et mourut à Paris en 1705. Il se fit connaître par plusieurs ouvrages qu'il donna sous le nom de son frère Guillet de la Guilletière : 1° *His-*

toire de Mahomet II, 2 vol. in-12, 1681; 2° *La Vie de Castruccio Castracani*, in-12. C'est une traduction de l'histoire romanesque que Machiavel a fait de ce hardi *condottiere*, dont il aurait bien voulu faire un héros : l'abbé Sallier l'a réfutée. 3° *Les Arts de l'homme d'épée*, 2 vol. in-12; 4° *Lacédémone ancienne et nouvelle*, in-12; 5° *Athènes ancienne et nouvelle*, in-12. Guillet eut de grands démêlés avec Spon, sur les antiquités d'Athènes.

† **GUILLET** (Benoît), ecclésiastique, né à Chambéry, le 2 juin 1759, fit ses études dans cette ville; et à peine eut-il pris les ordres, que sa piété et son application au travail le firent choisir pour directeur du séminaire d'Annecy, où il en remplit les fonctions pendant dix ans. Au bout de ce temps, les troupes françaises ayant envahi la Savoie, il se retira à Turin, et entra en qualité de précepteur dans une honnête maison, où il vivait tranquille. Mais, en songeant que dans ces temps de troubles, où l'on propageait les maximes les plus impies, ses compatriotes manquaient des secours de la religion, il revint en Savoie, et quelque danger qu'il y eût à courir, il se livra en secret aux fonctions du ministère. Mais il ne pouvait échapper à la surveillance d'un gouvernement anarchique, qui avait pris surtout à tâche d'abreuver de chagrins les ministres de la religion. Guillet fut arrêté le 20 mars 1793, et conduit à l'île de Rhé, où il trouva huit cents prêtres de divers diocèses. Là il fut chargé de faire des conférences spirituelles; mais ayant trouvé l'occasion de s'évader, il

retourna en Savoie, et y exerça encore secrètement les fonctions ecclésiastiques. Des temps plus calmes étant arrivés, et sachant de quelle importance est la perpétuité du sacerdoce, il réunit quelques jeunes gens à Saint-Omer, près de Chambéry, et les instruisait en même temps qu'il donnait ses soins à cette paroisse. Enfin M. de Mézinville choisit Guillet pour supérieur du séminaire qu'il établit en 1803, avec la permission du gouvernement, dans le couvent des Cordeliers de Chambéry. Guillet, toujours plein de zèle pour le bien, réunit dès la première année cent élèves, et mit dans le temple comme dans le spirituel un ordre exact et une sage discipline. Il eut quelque temps après beaucoup de part à l'établissement du petit séminaire de Rumilly; on lui doit aussi la fondation de celui de Saint-Louis de Morel, qu'il fit à ses frais. Ce laborieux ecclésiastique, malgré ses grandes occupations, trouva le temps d'écrire deux excellents ouvrages, savoir : 1° *Projet pour un Cours d'instructions familières*, 4. vol. in-12; cet écrit a eu trois éditions; 2° *Petit Règlement de vie à la portée des gens de campagne*, in-12. Il avait dessein de faire un même travail pour les dimanches et fêtes, mais il en fut empêché par sa mort, arrivée le 7 novembre 1812. Il avait soixante-quatorze ans.

GUILLÉVILLE (Guillaume de), poète français, né à Paris vers 1295, prit l'habit de Saint-Bernard dans l'abbaye royale de Chalis, en devint prieur, et y mourut vers 1360. Il est auteur d'un ouvrage en vers, intitulé : *les trois Pèlerinages*, savoir, de

la Vie humaine, de l'Ame séparée du corps, de Jésus-Christ; Paris, in-4°, sans date d'impression, mais elle est de la fin du xv^e siècle.

GUILLIAUD (Claude), docteur de la maison et société de Sorbonne, né à Villefranche en Beaujolais, enseigna l'Ecriture sainte avec réputation, et devint chanoine et théologal d'Autun vers le milieu du xiv^e siècle. On a de lui 1° des *Commentaires* sur saint Matthieu, in-fol.; sur saint Jean, in-fol., et sur les Epîtres de saint Paul, in-8°; 2° des *Homélies* pour le carême.

GUILLIMANN (François), dont le véritable nom est *Vuillemain*, né à Romont canton de Fribourg, professa la théologie dans la ville de ce nom, et se rendit célèbre en Allemagne, 1° par son livre *De rebus Helvetiorum*, Fribourg, 1598, in-4°, et avec les *Annales Boiorum* d'Avantim, Leipsick, 1710, in-fol.; 2° par son *Histoire des évêques de Strasbourg*, Fribourg, 1608, in-4°; ouvrage curieux et peu connu, qui va jusqu'en 1607; 3° par une *Histoire des comtes de Hapsbourg*, Milan, 1605, in-4°, estimée; 4° par des *Poésies latines*. On n'est pas certain de l'époque de sa mort; les uns la placent vers 1612, et d'autres vers 1623.

† GUILLORÉ (François), né au Croisic, diocèse de Nantes, entra dans la société des jésuites en 1635 et mourut à Paris le 29 juin 1684. Il remplit long-temps la fonction de préfet spirituel des novices, de supérieur des jésuites de Nantes, et se fit remarquer comme prédicateur et comme directeur très versé dans les voies de Dieu. Le père Guilloré avait la réputation d'un

GUINIER, ou **GONTIER** (Jean), né en 1487 à Andernach, fut médecin de François I^{er}. S'étant retiré à Strasbourg pour suivre les excursions de Luther, il y professa le grec, qu'il avait déjà enseigné à Louvain, et y exerça la médecine. Il fut obligé de renoncer à la chaire grecque, et mourut en 1574. C'est lui qui a donné le nom de *pancréas* au corps glanduleux attaché au péritoine; qui a découvert l'union de la veine et de l'artère spermaticques, des deux conduits qui répondent de la matrice aux mamelles. Il a traduit beaucoup d'auteurs. Il a aussi donné quelques *Traité*s latins sur la peste, in-8°, sur les femmes grosses et les enfants, in-8°, etc. Les traductions et les autres ouvrages de Guinier auraient été lus d'avantage sans la dureté de son style, et le grand nombre d'expressions barbares qu'il emploie.

GUION. Voyez **GUYON**.

GUISARD (Pierre) naquit à La Salle, dans les Cévennes, en 1700, d'un médecin protestant; il embrassa la profession de son père, abandonna le calvinisme pour la religion catholique, et vint à Paris en 1742, où il se fit bientôt estimer; mais l'amour de la patrie le rappela à Montpellier. Il fit dans cette ville un cours gratuit et public de physique expérimentale, qui reçut beaucoup d'applaudissements. On a de lui plusieurs ouvrages estimés des personnes de l'art : 1^o *Pratique de chirurgie*, ou *Histoire des plaies*, réimprimée pour la 3^e fois en 1747, en 2 vol. in-12, avec de nouvelles observations et un recueil de thèses de l'auteur. Cet ouvrage contient une méthode simple, courte et aisée

pour se conduire sûrement dans les cas les plus difficiles. 2^o *Essai sur les maladies vénériennes*, in-8°, Avignon, sous le titre de La Haye, en 1741. L'auteur prescrit les méthodes violentes, et en propose une beaucoup plus douce. Il mourut à Montpellier en 1746, à 46 ans.

GUISCARD, ou **GUISCARNE** (Robert), fondateur du royaume de Naples, né vers l'an 1010, était Normand, et fils de Tancrede de Hauteville, qui, père d'une nombreuse famille, envoya ses trois aînés (Guillaume *Bras-de-fer*, et Dragon et Humphrey) en Italie pour chercher fortune ou se la faire par la voie des armes. Ces héros ou aventuriers réussirent à s'y procurer des établissements, en secourant les princes du pays, contre les Sarrasins d'Afrique, ou Arabes, qui voulaient s'y établir, et y attirèrent leurs cadets, parmi lesquels Robert Guiscard se signala. Devenu duc de la Pouille et de la Calabre, il passa en Sicile avec son frère Roger, et fit la conquête de cette île sur les Grecs et sur les Arabes, qui la partageaient alors avec eux. Il fallait achever la conquête de tout ce qui compose aujourd'hui le royaume de Naples. Il restait encore des princes de Salerne, descendants de ceux qui avaient les premiers attiré les Normands dans ce pays. Robert et ses frères susciterent entre eux et d'autres princes italiens des divisions à l'aide desquelles ils affermirent et étendirent leur domination; les vaincus se réfugièrent dans la campagne de Rome, et se mirent sous la protection de Grégoire VII. Ce pape excommunia les oppresseurs, qui s'emparèrent de tout le Bénéventin, que l'empereur Henri III, sur-

nommé *le Noir*, avait donné au saint-siège. Robert travailla ensuite à se réconcilier avec le pontife, et y réussit; il lui restitua Bénévent, et lui fut, dans la suite, constamment attaché. Plusieurs critiques prétendent que c'est à cette époque que remonte l'hommage que les rois de Naples rendaient annuellement au saint-siège. Guiscard ayant consenti à n'avoir ce royaume que comme un fief, et en se reconnaissant vassal du pape. (Voyez CHARLES de France.) Robert maria ensuite sa fille à Constantin, fils de l'empereur de Constantinople, Michel Ducas. Ce mariage ne fut pas heureux. Guiscard, ayant sa fille et son gendre à venger, résolut d'aller détrôner l'empereur d'Orient, après avoir humilié celui d'Occident. La cour de Constantinople n'était en ce temps-là qu'un continuel orage. Michel Ducas avait été chassé du trône par Nicéphore, surnommé Bottoniate; et Constantin, gendre de Robert, avait été fait eunuque; enfin, Alexis Comnène avait pris le sceptre impérial. Robert, pendant ces révolutions, s'avancait vers Constantinople. Pour avoir un prétexte de faire la guerre à l'empereur grec, il prit un moine dans un couvent, et l'engagea à se dire Michel, déposé par Nicéphore. Il assiégea Durazzo le 17 juin 1081. Les Vénitiens, engagés par les promesses et par les présents d'Alexis, secoururent cette place. La famine se mit dans l'armée de Robert, et si Alexis eût temporisé, elle aurait péri; mais il donna bataille le 18 octobre, fut vaincu, et Robert Guiscard prit la ville. Le vainqueur fut obligé de passer en Occident l'année d'après, pour combattre Henri IV, empereur

d'Allemagne, qui avait porté la guerre dans ses états. Il laissa Bohémond, son fils, dans la Grèce; mais ce prince ayant été vaincu, son père repassa en Orient. Après des victoires et quelques échecs, il mourut en 1085, âgé de 70 ans. Guiscard avait de grandes qualités : vaste dans ses projets, ferme dans ses résolutions, vif dans ses entreprises, il tenta beaucoup, et réussit presque toujours; mais il ternit l'éclat de ses exploits par une ambition effrénée, à laquelle il sacrifiait tout. Guillaume de la Pouille et Geoffroi Malaterra ont écrit tous deux l'*Histoire de Guiscard*.

GUISCARD. Voyez BOURLIE.

GUISCHARD (Charles-Théodoré), né d'une famille de réfugiés français, à Magdebourg en 1724, fut colonel au service du roi de Prusse. Il maniait également bien l'épée et la plume. Cet officier, dont le nom militaire était *Quintus Icilius*, avait servi avec distinction dans la guerre de 1756. Il profita du loisir de la paix pour mettre la dernière main à ses *Mémoires militaires sur les Grecs et les Romains*, dont la dernière édition est de Berlin, 1774, 4 vol. in-8°, ou 2 vol. in-4°. Quoiqu'il y ait quelques idées particulières dans cet ouvrage, et qu'il déprime trop le chevalier Follard, on ne peut qu'estimer la sagacité et l'érudition de l'auteur. Guischard était membre de l'académie de Berlin. Il mourut dans cette ville le 25 mai 1775.

GUISE (Claude de Lorraine, duc de), chef de la maison de Guise, était le cinquième fils de René II, duc de Lorraine, et de Philippe de Gueldre, sa seconde femme, et naquit le 20 octobre

1496. Après avoir contesté inutilement la succession du duché de Lorraine à Antoine, son frère aîné, il vint s'établir en France, et y épousa Antoinette de Bourbon, princesse du sang, le 18 avril 1513. Sa valeur, son génie hardi, ses grandes qualités, et la faveur du cardinal Jean de Lorraine son frère, cimentèrent sa puissance. C'est en sa faveur que le comté de Guise fut érigé en duché-pairie au mois de janvier 1527. Il mourut en 1550, après s'être signalé en plusieurs occasions, et surtout à la bataille de Marignan. Il laissa sept fils et quatre filles, dont l'aînée épousa Jacques Stuart V, roi d'Écosse. Ses sept fils, furent : 1^o François (voyez l'article suivant); — 2^o Charles, cardinal (voyez CHARLES de Lorraine, archevêque de Reims); — 3^o Claude, duc d'Aumale (voyez AUMALE); — 4^o Louis, cardinal, archevêque de Sens, né en 1527, mort en 1578; — 5^o Pierre, mort jeune; — 6^o François, grand-prieur et général des galères, mort en 1563; — 7^o René, marquis d'Elbœuf (voyez ELBŒUF.)

GUISE (François de Lorraine duc de), fils aîné du précédent, né au château de Bar, en 1519, reçut au siège de Boulogne, en 1545, une blessure qui, suivant quelques auteurs, le fit appeler le *Batafré*, quoique ce surnom semble n'appartenir qu'à Henri de Guise. Son courage se montra d'une manière plus éclatante en 1553 à Metz, qu'il défendit vaillamment contre Charles-Quint. Les troupes de l'empereur, engourdies par le froid, laissèrent plusieurs soldats après elles. Le duc de Guise, loin de les faire tuer, comme faisaient quelques généraux de ces

temps malheureux, les reçut avec humanité. Autant sa valeur avait paru durant le siège, autant sa générosité éclata-t-elle après. Plusieurs autres avantages en Flandre et en Italie firent proposer à quelques-uns de le faire *Vice-Roi de la France*; mais ce titre paraissant trop dangereux dans un sujet puissant et belliqueux, on se contenta de lui donner celui de *Lieutenant-général des armées du Roi au-dedans et au-dehors*. Les malheurs de la France cessèrent dès qu'il fut à la tête des troupes. En huit jours, il prit Calais et tout son territoire au milieu de l'hiver. Il chassa pour toujours de cette ville les Anglais, qui l'avaient possédée 210 ans. Cette conquête, suivie de celle de Thionville, prise sur les Espagnols, mit le duc de Guise au-dessus de tous les capitaines de son temps. Il prouva que le bonheur ou le malheur des états dépend souvent d'un seul homme. Maître de la France sous Henri II, il le fut encore sous François II. La conspiration d'Amboise, tramée par les protestants pour le perdre, ne fit qu'augmenter son crédit. Le parlement lui donna le titre de *Conservateur de la Patrie*. Son autorité était telle, qu'il recevait assis et couvert, Antoine, roi de Navarre, qui se tenait debout et tête nue. Après la mort de François II, cette autorité baissa, mais sans être entièrement abattue. Dès lors se formèrent les partis des Condé et des Guise. Du côté de ceux-ci étaient le connétable de Montmorenci et le maréchal de Saint-André, de l'autre étaient les protestants et les Coligni. Le duc de Guise, zélé catholique, et l'âme du parti opposé aux

protestants, avait résolu de maintenir l'ancienne religion dans son éclat. Passant auprès de Vassi, sur les frontières de la Champagne, il trouva des calvinistes qui chantaient les psaumes de Marot dans une grange. Ses domestiques prirent querelle avec eux. On en vint aux mains; et il y eut près de 60 de ces malheureux tués et 200 de blessés. Cet événement imprévu, que les protestants appellent le *massacre de Vassi*, alluma la guerre civile dans tout le royaume. Le duc de Guise prit Rouen, Bourges, et gagna la bataille de Dreux en 1562. Il fut alors au comble de sa gloire. Vainqueur partout où il s'était trouvé, il était chéri des catholiques et se montrait toujours affable, généreux, et en tous sens le premier homme de l'état. Il se préparait à assiéger Orléans, le centre de la faction protestante, et leur place d'armes, lorsqu'il fut tué d'un coup de pistolet, en 1563, par Poltrot de Méré, gentilhomme huguenot. Les calvinistes, qui, sous François II et Henri II, n'avaient su que prier, et souffrir ce qu'ils appelaient le *martyre*, étaient devenus, dit un historien, des enthousiastes furieux. Ils ne lisaient plus l'Écriture que pour y chercher des exemples d'assassinats. Poltrot se crut un *Ad*, envoyé de Dieu pour tuer un chef philistin. Le parti, aussi fanatique que lui, fit des vers en son honneur; et il reste encore des estampes avec des inscriptions qui élèvent son meurtre jusqu'au ciel, quoique ce ne fût que le crime d'un furieux aussi lâche qu'imbécille. Valincour a écrit la *Vie* de François de Guise; in-12. Il parut en 1576 une satire sanglante contre lui, le car-

dinal son frère et les autres Guises, sous le titre de *Légende de Charles, cardinal de Lorraine*, etc., par François de l'Île; in-8°. On la trouve dans le tome 6^e des *Mémoires de Condé*, in-4°. Le nom de l'auteur est supposé; on la croit de Régnier de la Planchette. Aux traits sétrissants que renferme cette satire, nous substituerons ceux-ci; ils font trop d'honneur à ce héros pour les laisser dans l'oubli. Un jour qu'il visitait son camp, le baron de Lunebourg, un des principaux chefs des Reîtres, trouva mauvais qu'il voulût examiner sa troupe, et s'emporta jusqu'à lui présenter le bout de son pistolet. Le duc de Guise tira froidement l'épée, éloigna le pistolet et le fit tomber. Montpezat, lieutenant des gardes de ce prince, choqué de l'insolence de l'officier allemand, allait lui ôter la vie, lorsque Guise lui cria: *Arrêtez, Montpezat; vous ne savez pas mieux tuer un homme que moi.* Et se tournant vers l'emporté Lunebourg: *Je te pardonne*, lui dit-il, *l'injure que tu m'as faite; il n'a tenu qu'à moi de m'en venger. Mais pour celle que tu as faite au roi, dont je représente ici la personne, c'est à lui d'en faire la justice qu'il lui plaira.* Aussitôt il l'envoya en prison, et acheva de visiter le camp, sans que les Reîtres osassent murmurer, quoiqu'ils fussent séditieux..... On avait averti le duc de Guise qu'un gentilhomme huguenot était venu dans son camp à dessein de le tuer; il le fit arrêter. Ce protestant lui avoua sa résolution. Alors le duc lui demanda: *Est-ce à cause de quelque déplaisir que tu aies reçu de moi? — Non*, lui répondit le protestant,

c'est parce que vous êtes le plus grand ennemi de ma religion. — Eh bien ! répliqua Guise, si ta religion te porte à m'assassiner, la mienne veut que je te pardonne ; et il le renvoya. Le duc de Guise avait une intrépidité que les héros les plus fameux traiteraient d'imprudence. On lui montra un jour un homme qui s'était vanté de le tuer ; il le fit venir, le regarda entre deux yeux, et lui trouvant un air embarrassé et timide : *Cet homme-là, dit-il en levant les épaules, ne me tuera jamais ; ce n'est pas la peine de l'arrêter.* Il laissa trois fils : l'aîné, Henri, qui lui succéda dans son titre et sa faveur (voy. l'art. suivant) ; le second, Charles, qui fut duc de Mayenne (voy. CHARLES duc de Mayenne) ; le troisième, Louis, qui fut cardinal. (Voy. GUISE Louis de Lorraine premier cardinal de.)

GUISE (Henri de Lorraine, duc de), fils aîné du précédent, naquit le 31 décembre 1550, et fut élevé à la cour de Henri II, où il porta d'abord le titre de prince de Joinville. Son courage commença à se déployer à la bataille de Jarnac en 1569, et se soutint toujours avec le même éclat. Un coup de feu qu'il reçut à la joue, dans une rencontre près de Château-Thierry, le fit surnommer le *Balafré* ; mais cette blessure ne lui ôta rien des charmes de sa figure. Sa bonne mine, son air noble, ses manières engageantes, lui conciliaient tous les cœurs. Idole du peuple et des soldats ; il voulut jouir des avantages que le suffrage public lui promettait. Il se mit à la tête d'une armée pour défendre la foi catholique contre les protestants. Ce fut le com-

mencement de l'association appelée la *Ligue*, projetée par son oncle le cardinal de Lorraine. La première proposition de cette confédération fut faite dans Paris. On fit courir chez les bourgeois les plus zélés un projet d'*union pour la défense de la religion ; du roi et de la liberté de l'état*. Le duc de Guise anime les catholiques, remporte plusieurs victoires sur les calvinistes, et se voit bientôt en état de prescrire des lois au faible Henri III, qu'il engagea à publier un édit qui anéantissait tous les privilèges des huguenots. Il demanda la publication du concile de Trente, la cession de plusieurs places de sûreté, le changement des gouverneurs, et plusieurs autres articles. Henri III, irrité de ces demandes, lui défend de paraître à Paris ; le duc y vient malgré sa défense. De là la journée des *Barricades*, qui lui donna un nouveau crédit en faisant éclater sa puissance aux yeux des ligueurs et des royalistes. Son autorité était si grande, que les corps-de-garde de la capitale refusèrent de recevoir le mot du gnet, que le prévôt des marchands voulait leur donner de la part du roi, et ne voulurent recevoir l'ordre que du duc de Guise. Henri III fut forcé de quitter Paris, obligé de faire la paix avec le duc ; mais cette paix fut un piège. L'ayant fait appeler au château de Blois, il apostâ des assassins qui se jetèrent sur lui, et le percèrent de plusieurs coups de poignard, le 23 décembre 1588. Le duc de Guise avait alors 38 ans. Le cardinal de Guise, son frère, fut massacré le lendemain. Leurs cadavres furent mis dans de la chaux vive, pour être promptement consumés. Les os

furent brûlés dans une salle du château, et les cendres furent jetées au vent, pour empêcher le peuple d'honorer leurs reliques. Le meurtre de ces deux frères n'éteignit point les feux de la guerre civile. L'assassinat d'un homme regardé comme un héros et celui d'un prêtre rendirent Henri III exécration aux yeux de tous les catholiques, sans le rendre plus redoutable. Les hommes qu'il venait de faire mourir étaient adorés. Ils avaient *sibonne mine*, disait la maréchale de Rétz, *qu'auprès d'eux, les autres princes paraissaient peuple*. Mais le duc surtout réunissait en lui tous les avantages qu'on trouvait séparés chez les autres. On voyait non-seulement la noblesse de sa figure, mais encore la générosité de son cœur, et surtout son grand attachement à la religion catholique, qui était dans le plus grand danger, et que le gros de la nation réclamait comme sa plus précieuse possession. [Le seul défaut d'Henri de Guise était une ambition démesurée, et elle fut cause de sa perte. Il laissa deux fils, Charles (voyez l'article suivant), et Louis, (voyez Guise, Louis de Lorraine, second cardinal de).]

GUISE (Charles de Lorraine, duc de), fils aîné du précédent, naquit le 20 août 1571. Il fut arrêté le jour de l'assassinat de Blois, et renfermé au château de Tours, d'où il se sauva en 1591. Il fut reçu à Paris avec de grandes acclamations de joie. Les ligueurs l'auraient élu roi, sans le duc de Mayenne, son oncle, jaloux de l'empire qu'il acquerrait sur les esprits et sur les cœurs. On prétend que la fameuse duchesse de Montpensier, sa tante, était amoureuse de lui. C'est ce

jeune prince qui tua de sa main le brave Saint-Pol. Il se soumit à Henri IV en 1594, et obtint le gouvernement de Provence. Il fut employé sous Louis XIII; mais le cardinal de Richelieu, redoutant la puissance de cette maison, le contraignit de sortir de France. Charles se retira à Florence, et alla mourir à Cuna, dans le Siennois, le 30 septembre 1640. Il laissa plusieurs enfants de Henriette-Catherine de Joyeuse, son épouse, veuve du duc de Montpensier, et fille unique du maréchal de Joyeuse. Son fils aîné fut Henri, qui suit.

GUISE (Henri de Lorraine, duc de), petit-fils du *Balafré*, naquit à Blois en 1614. Après la mort de son frère aîné, il quitta le petit collet et l'archevêché de Reims, auquel il avait été nommé, pour épouser la princesse Anne de Mantoue. Le cardinal de Richelieu s'étant opposé à ce mariage, il passa à Cologne, s'y fit suivre par la princesse Anne, et l'abandonna bientôt pour la comtesse de Bossut, qu'il épousa, et qu'il laissa peu de temps après pour revenir en France. Il y aurait pu vivre tranquille; mais son génie ardent et incapable de repos, l'envie de faire revivre la fortune de ses ancêtres, dont il avait le courage, le fit entrer dans la révolte du comte de Soissons, uni avec l'Espagne contre le cardinal de Richelieu. Le parlement lui fit son procès, et il fut condamné par contumace en 1641. Après s'être signé avec l'Espagne, il se figura contre elle. Les Napolitains, ayant pour chef le fameux Masaniello (voyez ce nom), s'étaient révoltés en 1647 contre Philippe IV, y étant excités par les intrigues du cardinal Mazarin, qui à tout prix cher-

chait à rendre la France maîtresse d'une province de la domination d'Espagne, pour la rendre ensuite en échange contre les Pays-Bas (voyez PHILIPPE IV). Au bout de dix jours, Masaniello fut abandonné par ses partisans, et mis à mort; le duc de Guise, qui, en attendant l'événement, se tenait à Rome, se porta aussitôt à Naples, fut nommé par les rebelles leur généralissime, et eut d'abord quelques succès; mais à son tour, il éprouva l'inconstance de la fortune, fut fait prisonnier et conduit en Espagne, où il demeura jusqu'en 1652. De retour à Paris, il se consola, par des plaisirs bruyants et frivoles, du peu de succès de son entreprise, et brilla beaucoup dans le fameux carrousel de 1662. On le mit à la tête du quadrille des Mores; le prince de Condé était chef de Turcs. Les courtisans disaient en voyant ces deux hommes: *Voilà les héros de l'histoire et de la fable*. Le duc de Guise ressemblait effectivement beaucoup à un héros de la mythologie, ou à un aventurier des siècles de chevalerie. Ses duels, ses amours romanesques, ses profusions, ses aventures, le rendaient singulier en tout. Il mourut en 1664 sans postérité. Ses *Mémoires* sur son entreprise de Naples ont été publiés en 1 vol. in-4° et in-12. Plusieurs personnes ont cru qu'ils étaient de son secrétaire, Saint-Yon. Cette pensée a été combattue par plusieurs autres, et particulièrement par les journalistes de Trévoux; au volume de décembre 1703.

GUISE (Louis de Lorraine, premier cardinal de), était fils de François duc de Guise, tué au siège d'Orléans par Poltrot. Il suc-

céda au cardinal Charles de Lorraine, son grand-oncle, dans l'archevêché de Reims, et fut l'un des principaux partisans de la ligue; mais Henri III le fit tuer à Blois, avec le duc de Guise son frère, le 24 décembre 1588. On le conduisit dans une salle obscure, où quelques soldats le massacrèrent à coups de hallebarde. Voyez ci-dessus GUISE (Henri).

GUISE (Louis de Lorraine, second cardinal de), né en 1575, avait les inclinations plus militaires qu'ecclésiastiques; il était fils de Henri de Lorraine, duc de Guise, tué à Blois; et comme son père, il ne respirait que les armes. Quoique archevêque de Reims et honoré de la pourpre romaine, il suivit Louis XIII dans l'expédition du Poitou en 1621. A l'attaque d'un faubourg, au siège de Saint-Jean-d'Angely, il se signala comme les plus braves officiers. Il mourut quelques jours après à Saintes, le 21 juin 1621, n'étant que simple diacre. Il avait eu un procès avec le duc de Nevers, au sujet d'un bénéfice, et il aurait voulu le vider l'épée à la main. Il lui fit faire des excuses en mourant, et se repentit de sa vie dissipée et guerrière. Il laissa plusieurs enfants (entre autres Achille de Lorraine, comte de Romorantin) qu'il avait eus de Charlotte des Essarts, comtesse de Romorantin; à laquelle Moréri donne le nom de son amie, et qui fut une des maîtresses de Henri IV. Charlotte Christine, fille d'Achille, et veuve du marquis d'Assy, intenta en 1688 un procès pour avoir la succession de la maison de Guise. Elle prétendit que le cardinal de ce nom avait épousé la comtesse de Ro-

morantin , son aïeule , le 4 février 1611 , et elle produisit différents papiers pour appuyer ses prétentions. L'affaire ne fut point jugée. Le père André Chavineau , minime , a publié : *La mort généreuse d'un prince chrétien , tirée sur les dernières actions et paroles du cardinal de Guise*, Reims, 1723, in-12.

GUISE (Dom Claude de), né à Dijon vers 1540, fils naturel de Claude de Lorraine, duc de Guise, qui fut abbé de Saint-Nicaise et ensuite de Cluny, et mourut en 1612. On ferait beaucoup de tort à ses vertus et à sa vie exemplaire, si on s'en rapportait à une satire grossière, intitulée : *Légende de D. Claude de Guise*, 1574, in-8°. Ce libelle était très rare avant que d'avoir été imprimé dans le tome 6 des *Mémoires de Condé*. On l'attribue à Dagonneau, calviniste, juge de Cluny, ou à Gilbert Regnaut, juge-mage de Cluny, aussi calviniste. Le cardinal de Lorraine, à la sollicitation de D. Claude, avait voulu faire déposer ce juge, mais celui-ci se fit maintenir par arrêt; et le lendemain, après avoir tenu audience, il jeta ses provisions dans le parquet, et alla faire les fonctions d'avocat à Mâcon.

GUISE Voyez GUYSE.

GUIMOND. Voyez GUMOND.

GUITON (Jean), se signala à la Rochelle, lorsque le cardinal de Richelieu assiéga en 1627 ce boulevard du calvinisme. Les Rochelais élurent Guiton pour leur maire, leur capitaine, et leur gouverneur. Avant d'accepter une place qui lui donnait la magistrature et le commandement des armes, il prit un poignard, et dit en présence de ses

compatriotes : « Je serai maire, » puisque vous le voulez, à condition qu'il me sera permis d'enfoncer ce poignard dans le sein du premier qui parlera de se rendre. Je consens qu'on en use de même envers moi dès que je proposerai de capituler; et je demande que ce poignard demeure tout exprès sur la table de la chambre, où nous nous assemblons dans la maison de ville. » Son fanatisme arrêta long-temps les succès des assiégeants, mais la valeur raisonnée triompha enfin de l'enthousiasme de secte.

GUITTON D'Arezzo, un des premiers poètes italiens, était né en Toscane. On trouve ses *Poésies* dans le Recueil d'anciens poètes italiens, Florence, 1527, in-8°. [Il se distingua d'abord comme guerrier contre les Pisans, les Siennois, et les Vénitiens : dans cette dernière expédition, il fut nommé *Condottière* ou général, par la république florentine. Ayant reçu plusieurs blessures, il se consacra à la piété, entra en 1267 dans l'ordre à la fois monastique et militaire des frères *Gaudenzi*, d'où lui vint le nom de *Fra Guittone*. Il fonda à Florence le *Monastère des Anges*, pour l'ordre des camaldules, et mourut en 1294. Fra Guittone peut être considéré comme le premier poète et prosateur qui ait écrit en langue toscane; il était né trente-cinq ans avant le Dante, et quatre-vingts ans avant Boccace. Il a laissé 40 *canzoni*, et plus de 100 sonnets.]

GUIZOT (M^{me} Pauline), dame auteur, née à Meulan vers 1795. Sa famille n'étant pas riche, elle se consacra à la littérature pour subvenir aux besoins

de son vieux père. M. Suard, ami de ce dernier, l'encouragea dans ses premiers essais, l'aïda de ses conseils, et, par son moyen, elle trouva de l'emploi dans quelques journaux où ses articles furent assez goûtés. C'est dans le *Publiciste* que M^{me} Guizot a inséré le plus grand nombre de ses articles sur la littérature et les théâtres, et dans lesquels on remarque, indépendamment d'un style assez pur et élégant, ce tact fin, ces aperçus ingénieux, ce goût délicat, qui semblent être l'apanage des femmes. Mariée à M. Guizot, littérateur lui-même, elle travailla, de concert avec lui, dans la *Gazette de France*, le *Mercure*, les *Archives littéraires*, et plus particulièrement encore dans le *Publiciste*, déjà indiqué. Il est à regretter que M^{me} Guizot se soit, en quelque manière, compromise, en établissant une polémique contre M. de Salgues. Mais ce petit écart d'amour-propre blessé était récompensé par des vertus sociales et autres qualités estimables. Les hommes de lettres les plus renommés, qui fréquentaient sa maison, lui ont rendu cet honorable témoignage. Atteinte d'une maladie grave, M^{me} Guizot a cessé de vivre le 4 avril 1827, à l'âge de près de 33 ans. Ses ouvrages sont : 1^o *La chapelle d'Ayton*, Paris, 1799, 5 vol. in-12., roman imité de l'Anglais de Marie Hais; — 2^o édition, 1810, 4 vol. in-12; 2^o les *Contradictions*, roman, 2 vol. in-8^o; 3^o les *Enfants, contes à l'usage de la jeunesse*, 2^o édition, 1813; 4^o *L'Ecolier*, roman qui remporta à l'académie française le prix d'utilité; 5^o les articles signés P. dans les *Mélanges de littérature* de Suard; 6^o les articles signés E,

H. dans les *Archives littéraires*; et des *Poésies* qui ont eu du succès.

GUNDLING (Nicolas-Jérôme), jurisconsulte érudit, naquit près de Nuremberg, en 1671, d'un père ministre, auteur d'une *Dissertation sur le concile de Gangres*. Le fils devint successivement professeur en philosophie, en éloquence et en droit naturel à Halle. Il mourut recteur de l'université de cette ville en 1729, à 59 ans, laissant un grand nombre d'ouvrages de littérature, de jurisprudence, d'histoire et de politique, où il y a du savoir, des choses solides et bien vues, mais aussi des paradoxes, des idées fausses et vaines. Ses principaux ouvrages sont : 1^o *Nouveaux entretiens*, in-8^o; 2^o *Projet d'un cours d'histoire littéraire*; 3^o *Historia philosophiæ moralis*, in-8^o; 4^o *Otia*, ou *Recueil de Discours sur divers sujets de physique, de morale, de politique et d'histoire*, 3 vol. in-8^o, 1706 et 1707; 5^o *De jure oppignorati territorii*, in-4^o; 6^o *Status naturalis Hobbesii*, in *corpore juris civilis defensio et defendendus*, in-4^o; 7^o *De statu reipublicæ germanicæ sub Conrado I*, in-4^o. Ludwig a réfuté cet ouvrage. 8^o *Gundlingiana*, en allemand; 9^o *Commentatio de Henrico Aucupe*, in-4^o; 10^o *Via ad veritatem*, ou *Cours de philosophie*, 3 vol. in-8^o; 11^o *Mémoire historique sur le comté de Neufchâtel*. La modestie et la modération de Gundling n'égalaien pas son érudition; il était caustique, tranchant, et très décisif dans des matières douteuses, et même dans celles où il avait certainement tort.

GUNTER (Edmond), ingénieur mathématicien anglais, né en 1581, dans le comté d'Hér-

ford, fut professeur d'astronomie au collège de Gresham en Angleterre; et mourut en 1626, avec une grande réputation : ses leçons et ses écrits la lui avaient acquise. On a de lui *Canon triangulorum, seu Tabulæ tangèntium et secantium*, Londres, 1620, in-8°, etc.

GUNTHER (Jean-Chrétien), poète allemand, naquit en 1605 à Striegan en Basse-Silésie. Ses talents firent son malheur. Trop confiant en sa grande facilité, il négligea le travail, et se livra à l'ivrognerie. Il était tellement ivre lorsqu'on le présenta à Auguste II, roi de Pologne, qu'il débâta à ce monarque, il fit une chute honteuse. Cet accident lui causa un chagrin si amer, qu'il en mourut à l'âge de 28 ans. Il laissa plusieurs morceaux de poésie dans lesquels on remarque du génie naturel et des grâces, mais peu de correction. Ce poète florissait au commencement du XVIII^e siècle. On a entre autres ouvrages de sa façon une *Ode* sur la victoire que le prince Eugène remporta sur les Turcs, victoire qui a aussi été célébrée par J.-B. Rousseau. On publia après sa mort : *Recueil des poésies, tant allemandes que latines, de J.-C. Gunther de Silésie*, 6^e édition, Breslau et Leipsick, 1764, in-8°.

GUNTHERUS. Voyez GONTIER.

GUNZEL (Jean), né à Comotau en Bohême, entra chez les jésuites en 1676, fut envoyé en Portugal et de là au Brésil en 1694. Il mourut au milieu de ses travaux apostoliques, sans qu'on sache précisément l'année; mais on a de lui deux *Relations* pleines d'intérêt aussi bien accueil-

lies par les savants que par les hommes zélés pour les progrès de l'Evangile : 1^o *Description de l'auteur de Bahia, et des nations vers lesquelles il est envoyé*, 1694; 2^o *Notices touchant sa mission au Brésil, et des mines d'or qui se trouvent dans ce territoire*, Lisbonne, 1720. Les Espagnols dans leurs relations l'appellent quelquefois *Guinsol*.

GURTLE (Nicolas), né à Bâle en 1654, professa en différentes villes d'Allemagne, occupa la chaire de théologie de Franeker en 1707, et mourut en 1711. Ses principaux ouvrages sont : 1^o *Lexicon linguæ latinæ, germanæ, græcæ et gallicæ*, Bâle, 1731, in-8°; 2^o *Historia Templariorum*, 1703, in-4°; 3^o *Origines mundi*, in-4°, 1708; ouvrage plein d'érudition, mais dans lequel l'auteur adopte beaucoup d'étymologies incertaines et d'idées ridicules sur la mythologie; 4^o *Institutiones theologicæ*, 1721, in-4°, etc. Les écrits de Gurtler sont estimés des théologiens protestants.

† **GUSMAO** (Barthélemy de), jésuite portugais, premier inventeur des aérostats, naquit à Lisbonne, en 1677. Il entra fort jeune chez les PP. de la compagnie, fit ses études avec succès, et se livra particulièrement aux sciences physiques. Ayant été envoyé par ses supérieurs à Rio-Janeiro, il y obtint une chaire de philosophie, qu'il occupa pendant quinze années. Le P. Gusmao, doué d'une imagination vive et pénétrante, était propre aux découvertes, ou, pour mieux dire, à rectifier celles que l'on doit le plus souvent au hasard. On dit que, s'étant mis un jour à sa fenêtre, qui donnait sur le jardin du monastère, il vit

un corps sphérique, léger et concave, s'élever et flotter dans les airs; c'était peut-être une coquille d'œuf, ou une écorce très sèche de citron, ou de fine orange, que l'air, moins léger que la matière, soulevait du sol. Cette découverte le frappa, et désirant d'en tirer parti, il s'aperçut qu'il ne pourrait parvenir à son but qu'en fabriquant une machine concave, qui présentât à l'atmosphère une assez grande surface avec le poids le plus léger. Plusieurs essais le conduisirent enfin à construire un ballon de toile, un peu ouvert circulairement dans sa partie inférieure, au-dessous duquel il mit un petit brasier flamboyant. Son expérience ayant réussi, il voulut que les religieux de son couvent fussent témoins de la seconde, qui eut lieu dans le jardin. Elle réussit de même; alors le P. Gusmao choisit pour une nouvelle expérience un théâtre plus vaste où l'on pouvait mieux l'admirer. La nouvelle de sa découverte faisait le sujet des conversations de la ville de Lisbonne, lorsqu'il y arriva. Il obtint facilement de Jean V la permission de fabriquer un ballon aérostatique d'une grande dimension; il le fit lancer dans la place contiguë au palais du roi, qui assista à cette expérience avec sa famille, et au milieu d'une foule immense. Le courageux Gusmao monta sur la machine, qui était retenue par des cordes, et s'éleva dans les airs, au grand étonnement des spectateurs. Il était parvenu jusqu'à la hauteur de la corniche du faite du palais, quand la négligence de ceux qui tenaient les cordes fit frapper fortement le ballon contre la corniche, où il se rompit. La machine commença

alors à tomber, mais assez doucement, et de manière qu'il n'arriva aucun mal à l'aéronaute. Cette expérience eut lieu en 1720, et elle fit donner au P. Gusmao le surnom de *Voador* (homme volant). Ce succès l'encouragea, et il promit d'essayer de monter sur un ballon sans le secours des cordes. Il se flattait de pouvoir un jour donner une direction fixe à l'aérostat, afin que sa découverte devint utile. Mais elle lui fit de puissants ennemis, qui, en calomniant sa découverte et ses intentions, ameutèrent le peuple et ne cessèrent leurs poursuites que jusqu'à ce que le P. Gusmao fût traîné dans un cachot. Ce coup était dirigé contre lui par des ennemis secrets des jésuites. Ces religieux ne tardèrent pas à obtenir la liberté de leur collègue, qu'ils firent partir pour l'Espagne, où il mourut en 1724. On trouve ces détails insérés dans le *Journal de Murcie*, et dans divers *Mémoires* du temps. Ils ont été reproduits ensuite par les *Notizie letterarie di Cremona*, 1784, n° 17; et par le *Journal des Savants*, en octobre 1784, qui dit que la machine du P. Gusmao avait la forme d'un oiseau; il ajoute encore que des savants anglais et français s'étaient rendus à Lisbonne pour vérifier les faits. Ils en recueillirent les détails d'un frère du P. Gusmao, religieux dans le couvent des carmes, et auquel le premier avait légué ses manuscrits sur l'art de construire des machines volantes. Nul doute que plusieurs physiciens, avant même le xviii^e siècle, avaient imaginé des moyens différents pour s'élever dans les airs; mais c'est le P. Gusmao qui réalisa ces projets; auquel on doit la première expérience

du ballon aérostatique, que Montgolfier a renouvelée soixante-quatre ans après. — Alexandre Gusmao, autre jésuite portugais, né à Porto en 1704, et mort vers 1781, fut auteur de plusieurs ouvrages théologiques et d'un *Compendium perfectionis religiosæ*, opus posthumum, Lisbonne, 1783, in-fol., publié par son confrère le P. Manuel de Azevedo.

GUSSANVILLAN (Pierre), natif de Chartres, embrassa l'état ecclésiastique, et s'appliqua à la critique sacrée. Un des fruits de son étude est une bonne *Edition* des OEuvres de saint Grégoire le Grand, Paris, 1675, 3 vol. in-fol. C'était la meilleure avant celle des bénédictins de la congrégation de Saint-Maur, donnée en 1705, 4 vol.

† GUSTA (François), jésuite, naquit, à Barcelone, le 7 janvier 1744, et entra dans la compagnie, dans la province d'Aragon, à l'âge de quinze ans. Il occupa plusieurs chaires dans les couvents de son ordre en Espagne, et lors de sa suppression il passa en Italie, demeura long-temps à Naples, et se rendit ensuite à Palerme, où il enseignait la théologie en 1814. Il écrivait avec pureté et élégance l'italien, et a laissé les ouvrages suivants : 1° *Sur les catéchismes modernes* ; *Essai critique et théologique*, Foligno, 1793, deuxième édition. Cet essai, qui mérita l'approbation du pape Pie VI, combat particulièrement le catéchisme des jansénistes. 2° *Mémoires historiques sur l'arrivée à Ferrare du pontife Pie VI, à son retour de Vienne*, Ferrare, 1782, in-8° ; 3° *Etat malheureux de la Calabre et de Messine après le tremblement de terre, au mois de*

février 1783, Florence, 1783, in-8° ; 4° *Doutes critiques et théologiques sur le baptême supposé du Juif Bianchini*, Bologne, 1786, in-4° ; 5° *Réforme de l'Alkoran de Seïch Mansur*, Florence, 1787, in-12 ; 6° *Courte Réfutation du parallèle du livre intitulé : J.-C. sous l'anathème*, Ferrare, 1782, in-8° ; 7° *Testament politique de Voltaire*, traduit du français, Florence, 1783 ; 8° *Vie du marquis de Pombal*, Iverdun, 1782, 4 vol. in-4°. Cet ouvrage, très-estimé, a été traduit en français et en allemand ; 9° *Courte Instruction à un theologien, pour savoir si le probabilisme a été condamné*, Florence, 1782, in-8° ; 10° *Voyages entrepris par des papes*, Florence, 1782, in-8°. L'auteur y a inséré le *Voyage de Pie VI à Vienne* ; 11° *Vie de Constantin le Grand*, Foligno, 1786, Venise, 1790 ; 12° *Essai critique sur les Croisades ... et si elles peuvent avoir lieu actuellement contre la France*. Cet ouvrage, sans nom d'auteur, de lieu ni d'année, doit cependant avoir paru au commencement de 1793, et après la mort de Louis XVI. 13° *des Erreurs de Pierre Tamburini*, dans ses leçons de *Morale chrétienne*, Foligno, 1791 ; 14° *Mémoires sur la révolution française, soit politique, soit ecclésiastique, et de la part qu'y ont eue les jansénistes*, Assise, 1793, in-8°. Le même ouvrage fut reproduit corrigé et augmenté sous le titre de, 15° *L'Influence des jansénistes sur la révolution française*, Ferrare, 1794, in-8° ; 16° *Défense du catéchisme du cardinal Belarmin*, Ferrare, 1787, 1789, in-8° ; 17° *De la Conduite de l'Eglise catholique dans l'élection de son chef visible, le pontife*

romain (Pie VII), Venise, 1799, in-8°; 18° *L'Esprit du XVIII^e siècle*, etc., Ferrare, 1792, in-8°; ouvrage excellent et parfaitement écrit; 19° *Réponse à la question sur le jugement qu'on doit porter sur les personnes qui, en des pays catholiques, prennent la défense du serment exigé (des prêtres) par l'assemblée nationale de France*, Ferrare, 1793; 20° l'ancien projet de *Bourg-Fontaine*, continué et accompli par les jansénistes modernes; nouvelle édition, corrigée et augmentée, Venise, 1800, in-8°; 21° *Souvenirs politiques, religieux et affectueux, d'un père de famille à son fils, à la fin du XVIII^e siècle*, Venise, 1800, in-8°; 22° *Réponse d'un curé aux réflexions démocratiques du docteur Jean Tumiati*, Venise, 1799, in-8°; 23° *De succi imperii sub Gustavo III mutatione Commentarius*, Palerme, 1790. Il avait fait une magnifique édition de cet ouvrage, qu'il dédiait à Gustave, roi de Suède; mais ce monarque fut assassiné au moment où l'ouvrage allait paraître. 24° *De vita et scriptis Joann. Andree Barotti commentarius*, Macérata, 1779, in-8°. Ce savant jésuite est mort à Palerme, en 1816, à l'âge de 72 ans. Il a laissé un grand nombre de manuscrits dignes d'être mis au jour, tels que les suivants : *Sur l'Eglise russe*; des *Dissertations sur l'histoire ecclésiastique*, une *Notice des jésuites* qui, après l'abolition de leur ordre, ont publié des ouvrages. Cette notice tomba dans les mains d'un illustre confrère du P. Gusta, le P. Andrés, qui l'a communiquée à l'auteur du *Supplément à la biographie des écrivains jésuites*, imprimée à Rome, en 1814.

GUSTAVE I^{er}, roi de Suède, connu sous le nom de GUSTAVE WASA, naquit en 1490 au château de Linholm, d'Eric Johan de Wasa, seigneur suédois, et de Cécile, de la famille Eka. Christiern II, roi de Danemark, auquel le traité de Colmar avait donné des droits à la couronne de Suède, s'empara de ce royaume en 1512. La résistance que Christiern trouva dans les seigneurs suédois détermina ce prince sanguinaire à ordonner, après son entrée à Stockholm, un massacre de ces mêmes seigneurs, dans lequel périt le père de Gustave Wasa; celui-ci fut enfermé dans les prisons de Copenhague. Ayant réussi à s'échapper, il erra long-temps dans les montagnes de la Dalécarlie, fut volé par son guide, et se vit réduit à travailler aux mines de cuivre. Après diverses aventures, Gustave vint à bout de soulever les Dalécarliens, se mit à leur tête, et, secondé par les habitants de Lubeck, il chassa Christiern, prit Stockholm, et fut élu roi par les Suédois en 1523. Pour affermir sa domination, il s'imagina devoir abolir l'ancienne religion du pays, et établir le luthéranisme dans ses états. Il s'empara d'une partie des biens du clergé; mais pour que le peuple adoptât plus facilement ce changement, il lui laissa des évêques, en diminuant leurs revenus et leur pouvoir. Quelques mouvements que firent les Dalécarliens en faveur de la religion catholique ne furent pas heureux. Gustave étouffa leurs murmures. Il fit, en 1546, déclarer la couronne de Suède héréditaire, et mourut en 1560, âgé de 70 ans. Ceux qui parlent toujours avec enthousiasme des hommes à révolu-

tions, surtout de ceux qui, à la révolte ont joint, l'abolition de la religion catholique, ont peint Gustave comme un héros. Mais les écrivains qui ne jugent pas précisément des choses et des hommes par les succès d'une entreprise, en n'ont pas donné une idée si favorable. L'abbé Bérault, qui en fait d'ailleurs un grand éloge, convient « qu'il n'y valait son ame au manège de » la feinte et de la fourberie, à » de basses chicanes; à des oppressions manifestes, à des manœuvres indignes d'une probité vulgaire, etc. » Il s'était servi des paysans d'alcariens pour satisfaire ses vues ambitieuses, et il les écrasa quand ils voulurent maintenir l'ancienne religion. La considération que donna pour le moment à la Suède une révolution d'éclat ne se soutint pas. Elle tomba si rapidement, que Pibrac, chancelier de Henri IV, encore simple roi de Navarre, se plaignant des procédés de la cour de France, disait « qu'elle n'avait pas plus d'égard » pour ce monarque que pour » un roi de Suède ou de Chypre. » [Malgré la partialité de Gustave pour le luthéranisme, il mécontenta les ministres luthériens Pléus Petri et Andessou, qu'il avait admis dans son conseil, et qui conspirèrent contre sa vie, parce que le roi avait voulu ralentir leur zèle dangereux, et celui de leurs théologiens, qui excitaient des désordres dans les provinces. Il leur fit grâce quand il fallait les punir.]

GUSTAVE-ADOLPHE II, dit *le Grand*, roi de Suède, né à Stockholm en 1594, succéda à son père Charles en 1611, après avoir été élevé d'une manière digne de sa naissance. Sa valeur

éclata d'abord contre les rois de Danemarck, de Moscovie et de Pologne, qui l'avaient attaqué en même temps. Il fit la paix avec les deux premiers, et obligea le dernier à quitter la Livonie. Après avoir terminé heureusement cette guerre, il fit alliance avec les protestants d'Allemagne contre l'empereur et les princes catholiques qui s'étaient joints à lui; pour la défense de l'ancienne religion. La France, par des vues politiques, se déclara en 1631 pour Gustave et les protestants. Ceux-ci, encouragés, présentent des requêtes à l'empereur, lèvent des troupes, tandis que Gustave avance en augmentant toujours son armée. Ses ministres voulurent le détourner de cette guerre, sous le prétexte qu'il manquait d'argent: « Mes armées, leur répon- » dit-il, ont du courage et de » l'intelligence; elles arboreront » mon étendard chez l'ennemi, » qui paiera mes troupes. » Il commença ses conquêtes en Allemagne par l'île de Rugen, et par la Poméranie, pour être assuré de ses derrières. Il défendit, sous les plus grièves peines, de faire le moindre tort aux habitants; il fit même distribuer du pain aux pauvres. Sa maxime était que *pour se rendre maître des places, la clémence ne vaut pas moins que la force*.... Cependant il se départit par la suite d'une conduite si sage, surtout lorsqu'il se rendit maître de la Bavière. Gustave parcourut en moins de deux ans et demi les deux tiers de l'Allemagne, depuis la Vistule jusqu'au Danube et au Rhin. Tout se soumit à lui, toutes les places lui ouvrirent leurs portes. Il força, les armes à la main, l'électeur de

Brandebourg à se joindre à lui ; l'électeur de Saxe lui donna ses propres troupes à commander ; l'électeur palatin dépossédé vint combattre avec son protecteur. Gustave remporta une victoire complète devant Leipsick, le 17 septembre 1631, sur Tilli, général de l'empereur. Les troupes de Saxe, nouvellement levées, prirent la fuite dans cette journée ; mais la discipline suédoise répara ce malheur. Le roi de Suède chargea ensuite l'électeur de Saxe, qui avait combattu avec lui, de porter la guerre dans la Silésie et dans la Bohême, et il entra lui-même dans la Franconie, dans le Palatinat, et dans l'archevêché de Mayence. Il avait accoutumé son armée à un ordre et à des manœuvres qui n'étaient pas connues ailleurs, et c'est la grande raison de ses succès. Tilli vaincu devant Leipsick, le fut encore au passage du Lech en 1632. Gustave entreprit le siège d'Ingolstadt : allant reconnaître une fortification qu'il voulait faire attaquer, les canonniers de la place tirèrent sur lui, et si juste, qu'un boulet emporta la croupe de son cheval. Après d'inutiles efforts, il fut obligé de lever le siège. Ayant laissé quelques corps en Bavière, en Souabe et en Alsace, Gustave se joignit ensuite au duc de Saxe-Weimar, et donna, le 18 novembre 1633, contre le général Wallenstein, la fameuse bataille de Lutzen. La victoire fut longtemps disputée. Les Suédois la remportèrent, mais ils perdirent Gustave, dont le corps fut trouvé parmi les morts, percé de deux balles et de deux coups d'épée (quelques auteurs assurent qu'il fut tué avant l'action, en allant reconnaître l'ennemi). Gustave

paraissait avoir quelque pressentiment de son malheur, lorsque voyant, peu de jours auparavant, les protestants accourir en foule au-devant de lui avec de grandes démonstrations de joie et d'admiration, il dit : « Qu'il craignait bien que Dieu, » offensé de leurs acclamations, » ne leur apprît bientôt que ce » lui qu'ils révéraient comme un » dieu n'était qu'un homme mortel ; » Il disait ordinairement, » qu'il n'y avait point d'hommes » plus heureux que ceux qui » mouraient en faisant leur métier. » Il eut cet avantage, supposé que cette guerre fût un devoir pour lui ; mais il était tranquille en Suède, l'empereur ne songeait pas à lui, et il ne paraît pas que les sujets, mécontents d'un empire étranger, aient pu lui présenter des titres assez imposants pour légitimer une agression hostile contre un monarque qui ne l'avait lésé en rien. Il emporta dans le tombeau le nom de Grand, les regrets du Nord, et l'estime de ses ennemis ; mais les maux infinis qu'il fit à la religion catholique, qu'il détruisit dans une grande partie de l'Allemagne, semblent le placer parmi les persécuteurs de l'Eglise. Le pillage qu'il permettait à ses troupes, la spoliation des églises, les horreurs inouïes qui se commettaient dans les villes prises d'assaut, ont rendu son nom odieux dans plusieurs provinces ; mais surtout en Bavière. Ses amis lui reprochaient deux défauts, l'emportement et la témérité. Il se justifiait par deux maximes, moins vraies qu'il ne pensait. « Puisque je » supporte patiemment les travers de ceux auxquels je commande, ils doivent aussi ex-

» cuser la promptitude et la vivacité de mon tempérament. » C'est ainsi qu'il répondait au premier reproche; voici comment il rejetait le second : « Un roi se déclare indigne de la couronne qu'il porte, lorsque, dans un engagement, il fait difficulté de se battre comme un simple soldat. » Gustave, qui donnait des soins très suivis aux exercices militaires, avait le même zèle pour tout ce qui intéressait sa religion. Il paraît qu'il était luthérien de bonne foi, et que son zèle pour cette secte fut un des motifs de tous les maux qu'il fit aux catholiques. Il composa lui-même des prières qu'on récitait tous les jours dans son camp, à des heures marquées. Ce prince avait coutume de dire que *les meilleurs chrétiens étaient les meilleurs soldats*. Sous sa tente, au milieu des armes, il donnait quelque temps à la lecture de la parole de Dieu. « Je cherche à me fortifier contre les tentations, en méditant nos livres sacrés, dit-il un jour à quelqu'un de ses officiers qui le surprit dans ce pieux exercice. (*Voy. FÉNELON Gabriel*). » Les personnes de mon rang ne sont responsables de leurs actions qu'à Dieu, et cette indépendance donne occasion à l'ennemi de notre salut de nous tendre des pièges dangereux contre lesquels nous ne pouvons être assez sur nos gardes.... » On l'avertit que deux officiers allaient se battre en duel, Gustave alla les trouver accompagné du bourreau, auquel il ordonna en leur présence de pendre sur-le-champ celui qui survivrait à l'autre. Depuis ce moment on n'entendit plus

parler de duel. Il allait porter la guerre au-delà du Danube et peut-être détrôner l'empereur, lorsqu'il fut tué. Que n'a-t-on pas débité sur la mort de ce roi guerrier ? On en accusa François Albert, duc de Lauembourg, un de ses généraux, qui fut tué lui-même par les Autrichiens. On imputa sa mort au cardinal de Richelieu, qui avait besoin de sa vie. Une lettre trouvée ces dernières années dans les archives de Suède explique de tout autre manière cet événement. Elle est datée du 29 janvier 1725, et adressée par M. André Groedging, prévôt du chapitre de Wexio en Suède, à M. Nic. Hawedson Dhol, secrétaire des archives de ce royaume. En voici la teneur : « Lorsque j'étais en Saxe en 1686, je découvris par un heureux hasard les circonstances de la fin déplorable du roi Gustave-Adolphe. Ce prince était sorti, sans autre suite que celle d'un valet, pour aller à la découverte de l'ennemi. Un brouillard épais qu'il faisait ce jour-là l'empêcha d'apercevoir un détachement de troupes autrichiennes, qui firent feu sur lui, et le blessèrent sans le tuer. Le valet qui aidait le roi à retourner à son camp l'acheva d'un coup de pistolet, et s'empara d'une paire de lunettes dont ce prince, qui avait la vue fort basse, se servait constamment. J'achetai ces lunettes du doyen de Naumbourg. Lors de mon séjour en Saxe, le meurtrier du roi était fort vieux, et tirait vers sa fin. Les remords qu'une action aussi atroce devait naturellement lui occasioner, ne lui laissaient pas un mo-

ment de repos. Il envoya chercher le doyen, dont je viens de parler, et lui fit l'aveu de son crime. J'ai appris ces détails de la bouche même du doyen, dont j'achetai les lettres, que j'ai déposées dans les archives de Suède. » Puffendorf a écrit sa *Vie* en latin, in-fol. Il en a paru une nouvelle Histoire à Amsterdam, 1764, in-4°, ou 4 vol. in-12. Il laissa de Marie-Éléonore, fille de Sigismond, électeur de Brandebourg, une fille unique, qui lui succéda à l'âge de cinq ans, et fut la fameuse CHRISTINE.

GUSTAVE III, roi de Suède, fils d'Adolphe-Frédéric, et de Louise-Ulrique, princesse de Prusse, naquit à Stockholm, le 24 janvier 1746. Il reçut une éducation heureuse, sous la conduite du comte Gustave de Tessin, et succéda à son père en 1771, âgé de 25 ans. Dès l'année suivante, il entreprit de changer la forme du gouvernement, qui était aristocratique, et de s'emparer de toute l'autorité de l'administration. Puissamment secondé dans ce projet par le duc de Sudermanie, son frère, par le comte de Vergennes, alors ministre de France en Suède, par les régiments de sa garde, et par une grande partie de ses autres troupes, il fit arrêter et déposer des sénateurs, et les remplaça par d'autres qui lui étaient dévoués; et, laissant subsister quelques formes d'un gouvernement libre, il s'affermir réellement dans tous les pouvoirs d'un monarque absolu. En 1780, il conclut avec la Russie et le Danemarck le fameux traité de neutralité armée, qui fut si utile au commerce du Nord; mais ensuite, à la sollicitation

de la Prusse, il déclara la guerre à la Russie en 1788. Il marchait sur Pétersbourg, lorsque plusieurs officiers formèrent un complot pour arrêter sa marche. S'étant échappé de la tente où les conjurés le tenaient comme prisonnier, il alla réclamer les secours des Dalécarliens, qui avaient déjà frayé à Gustave Wasa le chemin du trône. Ceux-ci prirent sa défense, et avec leur secours, il fit lever aux Danois le siège de Gothenbourg, et conclut ensuite la paix avec eux. Dans cette même année, 1788, il convoqua les états, où la noblesse s'étant montrée fort exigeante, le sénat fut définitivement supprimé. Gustave continuait toujours à faire la guerre à la Russie; et il y eut diverses actions peu décisives, tant par mer que par terre, dont les deux partis s'attribuèrent l'avantage; mais le 4 juillet 1790, la flotte suédoise éprouva une perte considérable; cette défaite fut suivie d'une entrevue de quelques généraux russes et suédois, et le 14 août 1790, la paix fut signée. Gustave acquit quelques districts de la Finlande, qui fixèrent les bornes des deux empires d'une manière plus positive. La révolution de France trouva en lui un ennemi déclaré. Pour être à même de la combattre, il assembla, en 1792, une diète à Gêfle, dont les principaux membres n'approuvèrent pas sa résolution. Il y eut des représentations très fortes, que le roi supprima. Le mécontentement s'accrut par les coups d'autorité qui intervinrent. Gustave retourna à Stockholm, multiplia les spectacles, les bals, les opéras, moyens souvent employés pour distraire le peuple,

et lui dérober l'aspect de la chose publique. Mais, au milieu d'un de ces divertissements, le roi reçut, le 16 mars, un coup de pistolet dont il mourut le 29. Son meurtrier, qui était un capitaine nommé Ankarstroem, fut arrêté avec ses complices, les comtes Ribbing et Horu, le colonel Lihchvra et le baron d'Ehreuswaerd. Ils furent tous exécutés après la mort du roi. Ce prince était actif, décidé, courageux; voulant le bien sans toujours en distinguer les moyens; jaloux de la gloire du trône sans vouloir paraître ennemi de la liberté; ami des catholiques sans rien faire qui pût irriter les protestants; employant la persuasion, et déployant en même temps tous les ressorts de la puissance armée; affable et populaire envers les petits, autant que sérieux, quelquefois dur avec les grands: il eut cet ensemble de qualités en quelque sorte disparates, que la politique humaine doit réunir pour assurer le succès de ses plans, lorsqu'une politique supérieure ne les traverse pas. Il avait épousé, en 1766, Sophie-Madeleine, fille de Frédéric V, roi de Danemarck, dont il eut Gustave-Adolphe IV, qui lui succéda. Posselt a publié en allemand la *Vie de Gustave III*, Strasbourg, 1793, in-8°, dont il existe une traduction française, 1817, in-8°. [Gustave III cultivait la littérature; il avait écrit plusieurs *pièces de théâtre*, et fondé, en 1786, une académie suédoise, où il avait remporté, sous le voile de l'anonyme, le prix pour l'*Eloge* du feld-maréchal Torstensson. Ses Œuvres ont été traduites en français par Dechaux, 1803 et suiv., 5 vol. in-8°.]

GUTHIER. Voy. GOUTIER.

GUTTEMBERG (Jean Gensfleisch, surnommé), un des inventeurs de l'imprimerie, naquit en 1400, à Mayence, d'une famille noble du nom de Sorgenloch, dont les différentes branches avaient des surnoms pris des enseignes qui distinguaient les maisons qu'elles habitaient, tels que celui de Guttemberg. C'est ce gentilhomme allemand que quelques auteurs ont voulu faire passer pour l'inventeur de l'imprimerie. On prétend prouver par des documents tirés des archives de la ville de Strasbourg, et publiés en 1760 par M. Schœflin, dans un ouvrage intitulé *Vindiciæ typographicæ*, qu'avant 1440, Guttemberg avait commencé dans cette ville ses premiers essais de typographie. Mais ces essais ne furent pas faits avec des caractères de bois mobiles, comme le veut M. Schœflin, mais avec des planches gravées, comme le prouve le sieur Fournier, célèbre graveur de caractères, auquel M. Baer, dans sa Lettre sur l'origine de l'imprimerie (Strasbourg, 1761), a répondu d'une manière peu satisfaisante, en interprétant à sa guise un passage allemand, trouvé dans les archives de Strasbourg. (Voyez le Journal hist. et litt., 1^{er} juillet 1791, p. 327.) Ce ne fut qu'après 1444, qu'obéré par les dépenses que ces essais lui avaient coûté, Guttemberg vint s'associer, à Mayence, avec Jean Fust, orfèvre et artiste habile. Schœffer, écrivain et homme industriel, fut aussi admis dans cette société. Ils travaillèrent jusqu'en 1455, et il est très probable qu'une *Bible sans date* et sans aucune indication du nouvel art

qui l'avait produite, dont le 2^e volume seulement, imprimé sur vélin, existe dans la bibliothèque Mazarine, et dont le caractère sculpté en bois et mobile atteste une antiquité plus reculée que la Bible connue que Fust et Schœffer imprimèrent l'an 1462 en caractères de fonte; il est probable, dis-je, que cette Bible fut un des premiers fruits de leurs travaux. Il est encore assez vraisemblable que cette même Bible, dont tous les sommaires et les lettres initiales sont ajoutés à la main, est celle dont on a tant parlé pour avoir été vendue à Paris par Fust comme manuscrite, plutôt que la Bible de 1462, annoncée dans la souscription comme une production du nouvel art d'imprimer. (Voyez ce que nous avons dit là-dessus à l'article Fust.) Guttenberg se sépara de ses associés vers 1455. Les dix années de sa vie qui s'écoulèrent entre cette époque et l'année 1465 sont remplies différemment par les auteurs qui ont parlé de lui. Les uns le font revenir à Strasbourg pour y exercer l'imprimerie, ce qui est peu vraisemblable; les autres le font rester à Mayence; quelques-uns veulent qu'il soit passé à Harlem, en Hollande. Mais, comme on ne peut citer aucun ouvrage imprimé qui porte son nom, il n'y a là-dessus que des conjectures plus ou moins arbitraires. Ce que les monuments du temps nous apprennent, c'est qu'en 1465 il fut reçu au nombre des gentilshommes d'Adolphe de Nassau, électeur de Mayence, avec des appointements annuels, et qu'il mourut en 1468, âgé de plus de 60 ans. Voy. COSTER, JENSON, FUST, FOURNIER, MENTEL.

GUTWIRTH (Melchior), né à Budweiss en Bohême l'an 1626, se fit jésuite en 1644, et mourut d'apoplexie à Prague, après avoir exercé divers emplois dans la société, en 1705. On a de lui divers ouvrages, parmi lesquels, *Sancti Wenceslai martyris et patroni Bohemicae virtutes*, Olmutz, 1651, in-8°; *De virtutibus xiv Caesarum austriacorum*, Olmutz, 1651, in-8°; *Melchisedech panem et vinum offerens*, Prague, 2669, in-4°, etc.

GUYARD (Bernard), né à Craou, dans l'Anjou, en 1601; dominicain, docteur en théologie, mourut à Paris le 19 juillet 1674. Il est auteur : 1^o de la *Vie de saint Vincent Ferrier*, 1634, in-8°; 2^o *Discrimina inter doctrinam thomisticam et jansenianam*, 1655, in-4°; 3^o *La fatalité de Saint-Cloud*, in-fol. et in-12, où il tâche de prouver que ce n'est pas un dominicain qui a tué Henri III : on lui a opposé *La véritable fatalité de Saint-Cloud*, Lille, 1715, in-8°, qui se trouve dans le Journal de Henri III. Le P. Steill et Dolmans ont aussi soutenu l'opinion du P. Guyard. (Voyez CLÉMENT.) On peut consulter sur cet écrivain la *Biblioth. prædicator.* du P. Echard, tom. 1, et les Mémoires de Nicéron, tom. 38.

GUYARD DE BEVILLE (N.), né à Paris en 1697, ne fut pas favorisé de la fortune, et traîna une vie obscure, qu'il finit en 1770 à Bicêtre, où la misère l'avait forcé de se retirer. Nous avons de lui l'*Histoire de Bertrand du Guesclin*, Paris, 1767, 2 vol. souvent réimp. depuis in-12, écrite d'une manière diffuse, avec peu de choix dans les détails, et encore moins dans celui des réflexions, qui sont souvent

très communes. Il a un peu mieux réussi dans l'*Histoire du chevalier Bayard*, Paris, 1760, in-12.

GUYARD. *Voyez* GUIARD.

GUYAUX (Jean-Joseph), né l'an 1684 à Wamfercée, village du Brabant Wallon, fit sa philosophie à Louvain, où il remporta la palme en 1703. Il fut fait professeur d'*Ecriture sainte* en 1723, docteur en théologie, et chanoine de Saint-Pierre en 1727, président du collège du pape en 1731, chanoine de l'église de Gand en 1734, et enfin doyen de Saint-Pierre. Il ne dut tous ces emplois qu'à ses vertus et à sa science, rien n'étant plus éloigné de son caractère que l'ambition, que les intrigues, la souplesse et la lâcheté qu'elle inspire. Il mourut le 8 janvier 1774, à Louvain, après avoir fait des legs considérables aux pauvres, et laissé de grosses sommes pour fonder des bourses en faveur de pauvres étudiants. On a de lui : 1^o *Commentarius in Apocalypsim*, Louvain, 1781, in-8^o, où il combat le système que Kerkherder établit dans sa *Monarchia Romæ paganæ*. Le commentaire de Guyaux est principalement formé, quant à la partie historique, sur l'*exposition* de l'Apocalypse de Bossuet, et quant aux explications mystiques, sur les *Commentaires* du docteur Froidmont. Le style de cet ouvrage n'est ni pur ni agréable. 2^o *Questio monastico-theologica de carnium esu*, Louvain, 1749, in-4^o. C'est une dissertation polémique faite en faveur du cardinal d'Alsace, archevêque de Malines, qui, en sa qualité d'abbé d'Afflighem, avait retiré en 1748 aux religieux de ce monastère une dispense pour manger gras, qui avait subsisté pen-

dant 46 ans. 3^o *Prælectiones de sancto Jesu Christi Evangelio, deque Actis et Epistolis apostolorum*. M. Gérard, chanoine de l'église de Gand, et ci-devant professeur en philosophie à Louvain, devait donner l'édition de cet ouvrage en sept ou huit volumes in-8^o. Guyaux a travaillé à l'édition de la Bible de du Hamel (*voyez* ce nom), 1740.

GUYET (François), né à Angers en 1575, et mort en 1655, fut précepteur du cardinal de la Valette, prieur de Saint-André, près de Bordeaux, et passa la plus grande partie de sa vie à Paris, au collège de Bourgogne. Il s'occupait avec quelques succès de poésie latine, et donna des *Editions* d'Hésiode, Hésychius, Phèdre, Tércence, etc., avec des *Remarques critiques*.

GUYET (Charles), jésuite, né à Tours en 1600, et mort en 1664, travailla sur les cérémonies de l'église; le fruit de ses travaux fut un gros in-fol. intitulé: *Heortologia, sive De festis propriis locorum*, Paris, 1657, in-fol., réimprimé à Urbino, 1728, et à Venise, 1729, in-fol. Ce livre est plein d'érudition et de bonne critique; on y trouve des choses intéressantes, non-seulement pour l'agiographie et l'histoire ecclésiastique, mais encore pour l'histoire profane.

GUYMIER (Côme), conseiller-clerc au parlement de Paris, sa patrie, et président aux enquêtes, était un magistrat plein d'intégrité et de lumières. Il mourut l'an 1503. Il était chanoine de Saint-Thomas du Louvre, doyen de l'église collégiale de Saint-Julien de Laon. Il composa, vers l'an 1486, un *Commentaire* sur la Pragmatique-Sanction de Charles VII, roi de France, dont

la meilleure édition est celle qu'en donna Pinsson, avocat au parlement de Paris, en 1666, in-fol.

GUYMONT. Voy. GUIMOND.

GUYON (Symphorien), né à Orléans, entra dans l'Oratoire en 1625. Il fut envoyé, quelque temps après le P. Bourgoing, à Malines pour y établir une maison de sa congrégation. Nommé curé de Saint-Victor à Orléans en 1638, il gouverna cette paroisse avec édification, et s'en démit en faveur de son frère trois mois avant sa mort, arrivée en 1657. On a de lui : *l'Histoire de l'Eglise et diocèse, ville et université d'Orléans*, 1647, in-fol. La seconde partie de cet ouvrage curieux, mais mal écrit, ne parut qu'en 1650, avec une préface de Jacques Guyon son frère. Celui-ci est auteur d'un petit ouvrage intitulé : *Entrée solennelle des évêques d'Orléans*, 1666, in-8°, composé à l'occasion de l'entrée de d'Elbène. — Il y avait eu auparavant un autre Guyon (Louis), dont les *Leçons diverses*, imprimées à Lyon, 1625, 3 vol. in-8°, sont au nombre des livres peu communs et curieux.

GUYON (Jeanne Bouvier de la Mothe), née à Montargis, en 1648, de Claude Bouvier, seigneur de la Mothe-Vergonville, maître des requêtes. Elle voulait se consacrer au cloître; mais, d'après les instances de ses parents, elle épousa, à l'âge de 16 ans, le fils de l'entrepreneur du canal de Briare, appelé Guyon. Devenue veuve à 25 ans, avec de la beauté, du bien, de la naissance et un esprit fait pour le monde, elle donna dans une spiritualité singulière, où l'on crut reconnaître les traces du *quétisme*. Un voyage qu'elle fit

à Paris la mit à même de lier connaissance avec d'Arenthon, évêque de Genève, qui, touché de sa piété, l'appela dans son diocèse. Elle s'y rendit en 1681, et passa ensuite dans le pays de Gex. Il y avait alors dans cette contrée un Lacombe, barnabite savoyard, directeur fameux, qui communiqua ses idées à madame Guyon, et tous deux se mirent à prêcher le renoncement entier à soi-même, le silence de l'âme, l'anéantissement de toutes les puissances, une indifférence totale pour la vie ou la mort, pour le paradis ou l'enfer. Cette vie n'était, en suivant la nouvelle doctrine, qu'une *anticipation de l'autre, qu'une extase sans réveil*. L'évêque de Genève, instruit du progrès que faisaient ces deux apôtres d'une mysticité suspecte, les chassa l'un et l'autre. Il passèrent de Gex à Thonon, puis à Turin, de Turin à Grenoble, de Grenoble à Vercel, et enfin à Paris; et partout ils se firent des prosélytes. Les jeûnes, les courses, les chagrins, achevèrent d'affaiblir leur cerveau. Madame Guyon fut enfermée, en 1688, par ordre du roi, dans le couvent de la Visitation de la rue Saint-Antoine, à Paris. Ayant recouvré sa liberté par le crédit de madame de Maintenon, elle parut à Versailles et à Saint Cyr. Les duchesses de Charost, de Chevreuse, de Beauvilliers, de Mortemart, touchées de l'onction de son éloquence et de la chaleur de sa piété douce et tendre, la regardèrent comme une sainte faite pour amener le ciel sur la terre. L'abbé de Fénelon, alors précepteur des enfants de France, se fit un plaisir de former avec elle un commerce d'amitié, de dévotion et de spiritualité.

inspiré et conduit par la vertu, et si fatal depuis à tous les deux. Madame Guyon, fière de son illustre disciple, se servit de lui pour donner de la vogue à ses idées mystiques; elle les répandit surtout jusque dans la maison de Saint-Cyr. L'évêque de Chartres, Godet Desmarêts, s'éleva contre la nouvelle doctrine. Un orage se formait; madame Guyon crut le dissiper en confiant tous ses écrits à Bossuet. Ce prélat, l'évêque de Châlons, depuis cardinal de Noailles, l'abbé Tronçon, supérieur de Saint-Sulpice, et Fénelon, assemblés à Issy, dressèrent trente-quatre articles. On voulait par ces articles proscrire les maximes pernicieuses de la fausse spiritualité, et mettre à couvert les saines maximes de la vraie. Madame Guyon, retirée à Meaux, les souscrivit; et promit de ne plus dogmatiser. On l'accusa, mais elle n'en convint pas, de n'avoir pas tenu parole. La cour, fatiguée des plaintes qu'on portait contre elle, la fit enfermer d'abord à Vincennes, puis à Vaugirard, et enfin à la Bastille. L'affaire de madame Guyon produisit une dispute sur le *quiétisme* entre Fénelon et Bossuet. Ce différend ayant été terminé par la condamnation du livre des *Maximes des saints*, et par la soumission de l'illustre auteur de cet ouvrage, madame Guyon sortit de la Bastille en 1702, et mourut à Blois en 1717, dans les transports de la piété la plus affectueuse. L'abbé de la Bletterie a écrit trois *Lettres*, estimées et rares, dans lesquelles il la justifie des calomnies que ses ennemis avaient inventées pour noircir sa vertu. Malgré des lettres interceptées du barnabite Lacombe

à son élève et de l'élève à son maître, très tendres et très vives, les gens sensés regardèrent toujours Lacombe et madame Guyon comme deux personnes irréprochables dans leurs mœurs. C'étaient, selon toute apparence, des personnes bien intentionnées, mais qui, cherchant à approfondir les voies extraordinaires par lesquelles Dieu conduit quelques âmes à lui, s'égarèrent, au moins dans le langage et dans la manière d'énoncer les choses qu'il faut abandonner tout uniment au secret de Dieu. (Voy. la fin de l'article ARMELLE.) Les principaux ouvrages de cette femme célèbre sont : 1° les *Torrents spirituels*, le *Moyen court et très facile de faire oraison*, et le *Cantique des Cantiques expliqué*, in-8°; 2° Sa *Vie* écrite par elle-même, en 3 vol. in-12, Cologne, 1720. De toutes les productions de madame Guyon, c'est la moins commune. 3° *Discours chrétiens*, 2 vol.; 4° l'*Ancien et le nouveau Testament, avec des explications et des réflexions*, 20 vol. in-8°; 5° des *Lettres spirituelles*, en 4 vol. in-8°; 6° des *Cantiques spirituels* et des *Vers mystiques*. Ses œuvres comprennent en tout 39 volumes. On remarque dans tous ses écrits de l'imagination, du feu, de l'élégance, et encore plus d'extravagance, surtout quand on prend les choses à la lettre. Mais il paraît qu'à l'égard des mystiques, cette espèce de critique littéraire ne peut avoir lieu sans que les Taulère, les Rusbroch, les Blocius, et d'autres auteurs reconnus comme très sages et parfaitement orthodoxes, ne soient dans le cas de donner bien de l'embarras (Voy. RUSBROCH.) Il est cependant im-

possible de justifier madame Guyon, si tout ce que ses écrits contiennent est effectivement d'elle; mais c'est de quoi douteront probablement ceux qui verront le testament qu'elle fit sur le point de mourir, et où, après avoir fait sa profession de foi de la manière la plus entière et la plus touchante, elle ajoute : « Je » dois à la vérité - et pour ma » justification, protester avec » serment qu'on a rendu de faux » témoignages contre moi, ajoutant à mes écrits, me faisant dire et penser ce à quoi je n'ai » vais jamais pensé, et dont j'étais infiniment éloignée; qu'on » a contrefait mon écriture divers » verses fois; qu'on a joint la » calomnie à la fausseté, me faisant des interrogatoires capiteux, ne voulant pas écrire » ce qui me justifiait, et ajoutant à mes réponses; mettant » ce que ce que je ne disais pas, » supprimant les faits véritables : je ne dis rien des autres choses, parce que je pardonne » tout et de tout mon cœur, ne » voulant pas même en conserver le souvenir. » Voyez FÉNELON. [Elle avait eu de son mari cinq enfants, dont deux moururent en bas âge. Quand elle voulut se consacrer au *quietisme*, elle confia les trois qui lui restaient à des mains étrangères; mais elle leur abandonna presque la totalité de ses biens. Sa fille devint comtesse de Vaux, puis duchesse de Sully par un second mariage]

GUYON (Claude-Marie), né le 13 décembre 1669 à Lons-le-Saulnier en Franche-Comté, entra dans la congrégation de l'Oratoire, qu'il quitta ensuite. Il vint à Paris, où sa plume s'exerça sur divers sujets, il fit quelques

extraits pour les feuilles de l'abbé des Fontaines, qui, en reconnaissance, retoucha le style de quelques-uns de ses écrits. Il mourut à Paris en 1771. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Continuation de l'Histoire romaine* de Laurent Echard, depuis Constantin jusqu'à la prise de Constantinople par Mahomet II, Paris, 1736 et années suivantes, 10 vol. in-12. C'est une espèce d'histoire du Bas-Empire, écrite, dit un auteur, d'un style digne du titre. Cette saillie est doublement injuste, en ce que l'ouvrage de l'abbé Guyon n'est pas intitulé *Histoire du Bas-Empire*, et que le style est convenable au livre, et assez pur. Les faits ne sont pas toujours exacts, mais ils sont assez bien rapprochés, et en général cet abrégé est estimable. 2° *Histoire des empires et des républiques*, depuis le déluge jusqu'à Jésus-Christ, Paris, 1736, 12 v. in-12, traduite en anglais avec des corrections, 1737. Cet ouvrage, qui semblait être une espèce d'imitation, et qui devait effacer l'Histoire ancienne de Rollin, n'a pas eu le même succès. Il y a peut-être plus de recherches et d'ensemble; mais le ton en est froid, et tout le résultat d'un faible effet : le désordre et la négligence de Rollin plaisent davantage. 3° *Histoire des Amazones*, Paris, 1740, 2 v. in-12; Bruxelles, 1741, in-8°; curieuse. 4° *Histoire des Indes*, Paris, 1744, 3 vol. in-12, telle qu'on pouvait l'attendre d'un homme qui n'avait voyagé que de son cabinet, et qui n'avait pas toujours consulté les meilleurs auteurs; 5° *Oracles des nouveaux philosophes*, 2 vol. in-8°. Il entreprend dans cet ouvrage de

réfuter les erreurs et les impiétés de Voltaire. Pour le faire avec succès, sa méthode est d'en rapprocher les principes, et de mettre cet écrivain en contradiction avec lui-même. Voltaire lui opposa pour toute réponse des injures, auxquelles l'abbé Guyon fut d'autant moins sensible, que son livre eut le plus grand succès. 6° *Bibliothèque ecclésiastique*, en forme d'instructions sur toute la religion, 1772, 8 vol. in-12. C'est le dernier ouvrage de l'abbé Guyon, et ce n'est pas le meilleur. 7° *Essai critique sur l'établissement de l'empire d'Occident*, Paris, 1753, in-8°, assez bon, quoiqu'un peu superficiel.

GUYOT (Germain-Antoine), avocat au parlement de Paris, sa patrie, né en 1694, mort en 1750, a laissé plusieurs ouvrages de droit. Le principal est *Traité ou Dissertation sur plusieurs matières féodales*, tant pour le pays de droit écrit, que pour le pays coutumier, en 6 vol. in-4°. Ce livre embrasse toute la matière des fiefs; elle y est traitée avec beaucoup d'étendue, mais avec assez peu d'ordre. On y a joint des *Observations sur le droit des patrons et des seigneurs de paroisse aux honneurs dans l'Eglise*, etc., in-4°, 1751.

† GUYOT (Hyacinthe-Dominique), fondateur de l'école des sourds-muets à Groningue sa patrie, où il naquit en 1752. Il fit d'excellentes études dans cette célèbre université, qui a produit plusieurs savants du premier ordre. Le bruit que répandait l'abbé de l'Épée dans toute l'Europe par son institution des sourds-muets, amena Guyot à Paris, déterminé de se rendre utile à ses concitoyens en suivant les

leçons de cet habile et vertueux instituteur. Cependant son art était connue depuis plus de deux siècles. Le premier qui l'exerça fut le père Ponce, bénédictin espagnol, du couvent d'Ocana, mort en 1584; mais ce religieux n'avait point fait connaître la méthode dont il se servait. Cent trente-six ans s'étaient écoulés depuis cette époque, lorsque don Jean-Paul Bonnet, aussi espagnol, publia en 1620, son ouvrage de *l'Arte des ensinar à hablar à los mudos*: « Art d'enseigner aux muets à parler. » Ce livre eut un grand succès, et Bonnet eut en peu d'années un grand nombre d'émules; comme *Wailly*, *Dièby*, *Wallis* et *Burnet*, en Angleterre; *Emmanuel Ramirez* de Cortone; *Pierre de Castro* de Mantoue (tous les deux ex-jésuites espagnols); *Conrad Amman*, médecin suisse, établi en Hollande; *Van Helmont*, allemand, etc. Tous, sans en excepter l'abbé de l'Épée, suivirent d'abord la méthode de don Jean-Paul Bonnet, et adoptèrent la *dactylologie* espagnole. Cependant un portugais, don Antonio *Pereyra*, établi à Paris en 1735, et un français nommé *Ernaud*, également domicilié dans cette capitale, se donnaient réciproquement pour les inventeurs de cet art; mais on ne tarda pas à découvrir leur imposture, et l'abbé de l'Épée les discrédita entièrement en substituant les *signes méthodiques à la méthode de la parole*, employée par ceux qui l'avaient devancé. Au milieu d'un grand nombre d'élèves qu'attirait au sage instituteur sa réputation méritée, Guyot comptait parmi ses disciples, l'abbé *Storek*, russe; M.

Ulric, suisse; M. Angulo, espagnol; M. Delo, hollandais; M. Muller, de Mayence; M. Michel, de tarentaise; etc. Quaud, d'après l'approbation de son maître, il se crut en état d'agir par lui-même, Guyot revint dans sa patrie, et y fonda, en 1790, une école de sourds-muets. Il pourvut à cet établissement de ses propres deniers et par les secours de personnes charitables, sans que les troubles de la révolution française pussent, au moins pendant trop long-temps, le distraire de ses occupations vraiment philanthropiques. Mais ce ne fut qu'en 1814, et après que les Pays-Bas furent érigés en royaume, que son école devint une institution protégée par le gouvernement. Le roi et la reine, les principaux seigneurs de leur cour, de riches bourgeois soutinrent par leurs abondants secours un établissement aussi utile. Le zèle de M. Guyot fut récompensé par l'estime générale, par la faveur de son souverain et par le diplôme de professeur honoraire de l'université de Groningue. Son institution prospéra d'année en année et produisit de nombreux élèves, dont l'enseignement parfait faisait honneur au talent et au zèle infatigable du maître. L'âge ne rebuta pas M. Guyot de ses travaux pénibles, il les continua jusqu'à sa mort, arrivée le 15 de ce mois (janvier) 1828, à l'âge de soixante-quinze ans.

GUYOT DE MERVILLE. *Voyez* MERVILLE.

GUYOT DES FONTAINES. *Voyez* FONTAINES.

GUYSE (Jacques de), né à Mons, se fit cordelier, et mourut à Valenciennes en 1399. Il avait

travaillé sur l'*Histoire du Hainaut*, en latin, dont on a donné un extrait en français, sous ce titre: *Illustrations de la Grande-Belgique, ou Annales du Hainaut*, jusqu'en 1244, Paris, 1531, 3 vol. in-fol.—Nicolas de GUYSE, de la même famille, natif de Mons, mort le 17 juillet 1621, chanoine de Cambrai, est auteur d'une *Histoire de la ville de Mons, avec une Chronologie des comtes de Hainaut jusqu'à Philippe II*, Cambrai, 1621, in-4°, insérée dans *Antiquitates belgicae* de J.-B. Gramaye, Louvain, 1708, in-fol. Cette Histoire, bien écrite en latin, ne manque point de critique ni d'ordre.

GUYSE, ou GUISE (Guil-laume), théologien anglais, né près de Gloucester en 1653, d'une bonne famille, se rendit habile dans les langues orientales. Il mourut de la petite-vérole en 1683, comme il préparait une édition de la *Géographie* d'A-bulfeda. On a de lui une *Traduction* latine du commencement de la *Mischne*, avec de savantes remarques, Oxford, 1690, in-4°.

† GUYTON DE MORVEAU (Louis-Bernard), né à Dijon le 4 janvier 1737, fut pourvu à l'âge de 18 ans de la charge d'avocat-général au parlement de cette ville. Entraîné par un goût particulier vers la chimie, il obtint, en 1774, des états de Bourgogne, la permission de fonder une chaire de cette science, et il l'occupa lui-même pendant treize ans. Il avait appris plusieurs langues modernes qui lui servirent à faire passer dans la nôtre divers ouvrages de Bergmaan, de Schele et de Black. Il fit la précieuse décou-

verte du pouvoir des fumigations acides contre les miasmes contagieux. Lors du typhus mortel produit à Dijon en 1773 par l'ouverture d'un caveau de la cathédrale, ce typhus ne put être dissipé que par l'acide muriatique oxygéné. Depuis, on s'est servi avec succès du même procédé pour désinfecter les prisons, et pour arrêter les progrès de l'épidémie que les armées apportèrent à leur suite en 1813 et 1814. Guyton se démit de sa charge en 1782, par suite de quelques désagréments qu'il eut avec le parlement de Dijon. Lors de la révolution, on ne vit pas sans étonnement un homme naturellement doux, embrasser avec une espèce de délire les idées de désordre et d'anarchie; tant il est vrai que sans religion toutes les vertus civiles ne sont qu'un beau rêve. Député par son département à la convention nationale, il appuya toujours les mesures les plus violentes, et mit le comble à ses torts en votant la mort de son roi. Ayant été nommé commissaire à l'armée du nord, il tâcha de perfectionner les ballons aérostatiques pour reconnaître les mouvements et les positions de l'ennemi, et monta lui-même sur un de ces ballons à la bataille de Fleurus, gagnée par les Français. Revenu à Paris, il contribua beaucoup à l'établissement de l'École Polytechnique, y occupa une chaire pendant onze ans, et fut ensuite administrateur de la Monnaie, où il contribua à l'établissement de notre système monétaire. Au retour des Bourbons, il perdit sa place d'administrateur, mais il en fut dédommagé par la clémence royale, qui lui accorda une pension

équivalente à son traitement. Guyton mourut le 16 janvier 1816, âgé de 79 ans. Il était membre de la société royale de Londres et de l'institut de France depuis sa création; il avait aussi été décoré du titre de baron et de la croix de la Légion d'Honneur. Parmi les nombreux ouvrages qu'il a laissés, nous citerons : 1° *Éléments de chimie théorique et pratique* (avec Maret et Durand), Dijon, 1776, 1777, 3 vol. in-12. Cet ouvrage a été traduit en allemand et en espagnol. 2° *Dictionnaire de chimie*, 1786, 1 vol., où l'on remarque l'article *acide*, qui passe pour un chef-d'œuvre; 3° *Description de l'aérostas de Dijon, avec un essai sur l'application de cette découverte à l'extraction des eaux des mines*, 1784, in-8°, etc.

GUZMAN (Alphonse-Perez de), fameux capitaine espagnol, né à Valladolid en 1258, s'acquitt d'abord beaucoup de gloire dans plusieurs combats contre les infidèles; mais l'infant don Sanche s'étant révolté contre son père Alphonse X, dit le Sage, Guzman, pour ne pas se mêler de ces querelles, s'exila de sa patrie, et s'attacha au service du roi de Navarre, avec lequel son pays était alors en paix. Après y avoir acquis beaucoup de réputation et de richesses, il revint en Castille, où il donna commencement à la maison des ducs de Medina-Sidonia. A la mort d'Alphonse X, Guzman prêta serment à son successeur don Sanche, et le servit avec honneur dans la guerre que lui déclara son frère l'infant don Jean. Il était gouverneur de Tariffa, lorsque cette ville fut assiégée par don Jean. Ce prince, qui avait en sa puissance un des fils

de Guzman, menaça le père de lui couper la gorge à ses yeux, s'il ne rendait la place qu'il défendait. Mais Guzman, méprisant ces menaces, lui répondit « que plutôt de commettre une trahison, il lui donnerait lui-même de quoi égorger son fils; » et en même temps lui jetant son poignard par-dessus les murailles, il alla se mettre à table avec sa femme. Cette fermeté héroïque irrita la cruauté de l'enfant qui fit couper la tête au jeune Guzman. Un spectacle si barbare fit jeter des cris aux soldats assiégés qui en étaient les spectateurs. Guzman, qui les entendit; craignant qu'ils ne fussent causés par quelque assaut, quitta son diner pour courir aux remparts; mais ayant appris de quoi il s'agissait : *Ce n'est rien*, dit-il, *veillez seulement à la garde de la place*. Alors il retourna se mettre à table avec la même constance, sans marquer aucun trouble, et sans en rien témoigner à Marie Coronel sa femme. [Lopez de Vega à consacré par de beaux vers l'action généreuse de Guzman. Les descendants de ce héros ont pris pour cimier de leurs armes une tour, au haut de laquelle paraît un cavalier armé qui jette un poignard, avec ces mots pour devise : *Mas pesa el rei que el sangre* : « Je préfère l'intérêt du roi à ce » lui du sang ». Ce héros mourut couvert de lauriers en mai 1320.]

GYÉ (Le maréchal de), *Voy.* ROHAN.

GYGÈS, officier et favori de Candaule, roi de Lydie, qui, par une sotte vanité, lui fit voir sa femme toute nue. La reine aperçut Gygès, et, soit amour pour lui, soit vengeance, elle ordonna à cet officier de tuer son

mari, lui offrant à ce prix sa main et la couronne. Gygès devint roi de Lydie par ce meurtre, vers l'an 718 avant Jésus-Christ. (*Voyez CANDAULE*.) Platon raconte différemment cette usurpation : il dit que la terre s'étant entreouverte, Gygès, berger du roi, descendit dans cet abîme; que là il vit un grand cheval, dans les flancs duquel était un homme qui avait à son doigt un anneau magique, doué de la vertu de rendre invisible, qu'il le prit et s'en servit pour ôter sans péril la vie à Candaule, et pour monter sur son trône. Mais ce récit merveilleux n'est qu'une greffe de la fable, mal entée sur la souche historique, si toutefois tonte l'histoire de Lydie n'est pas fabuleuse. (*Voyez CROESUS*.) — La mythologie vante un géant de ce nom, qui avait cent bras, comme Briarée son frère.

GYLIPPE, capitaine lacédémonien, né à Sparte environ 450 ans avant Jésus-Christ, fut envoyé en Sicile pour porter du secours aux Syracusains contre les Athéniens. Après avoir été vaincu dans le premier combat, il remporta des victoires signalées sur Nicias et Démosthènes (1). Ces généraux se rendirent avec leurs troupes, à condition qu'on leur laisserait la vie, et qu'on ne les retiendrait point dans une prison perpétuelle; mais on ne leur tint pas parole. Ils furent mis à mort, et leurs soldats tourmentés avec une cruauté inouïe. Gylippe accompagna ensuite Lysandre à la prise d'Athènes, vers l'an 414 avant Jésus-Christ. Ce général le chargea de porter à Sparte l'argent

(1) Ce dernier était antérieur de plus de 80 ans au fameux orateur de ce nom.

qu'il avait recueilli dans ses glorieuses campagnes. Cet argent se montait à 1500 talents, sans compter les couronnes d'or, dont les villes lui avaient fait présent. L'avarice de Gylippe lui fit commettre une lâcheté détestable : il ouvrit les sacs par-dessous, et après en avoir tiré 300 talents, il

les recousit fort adroitement ; mais les borderaux renfermés dans chaque sac dévoilèrent sa friponnerie. Pour éviter le supplice, il se bannit lui-même de sa patrie, emportant partout la honte, dit Rollin, d'avoir terni par cette bassesse la gloire de ses belles actions.

H.

HABACUC, le 8^e des douze petits prophètes, parut, suivant l'opinion la plus commune, au commencement du règne de Joachim. Il est difficile de dire si ce prophète est l'Habacuc qu'un ange emporta par les cheveux à Babylone, pour donner à manger à Daniel, alors dans la fosse aux lions. Ses *Prophéties* ne renferment que trois chapitres. Il prédit à sa nation la captivité, le renversement de l'empire des Chaldéens, la délivrance des Juifs par Cyrus, et celle du genre humain par Jésus-Christ. L'oraison qui termine ces prophéties, et qui commence par ces paroles : *Domine, audivi auditionem tuam et timui*, est un des plus beaux et des plus touchants cantiques de l'Écriture sainte ; rempli d'images vastes, sublimes, magnifiques, de sentiments vifs et profonds. Les Grecs font la fête d'Habacuc. Agellius et Antoine Guévara ont commenté ce prophète.

HABERKORN (Pierre), né en 1604 à Butzbach en Vétéravie, fut surintendant et professeur en théologie protestante à Gießen, où il mourut au mois d'avril 1676. Il parla beaucoup dans divers colloques tenus au sujet

de la religion. Son principal ouvrage est intitulé *Heptas disputationum anti-wallemburgicarum*. Ce livre, dans lequel il s'efforce de renverser les principes de MM. de Wallembourg, est un recueil de tout ce que les protestants ont dit pour justifier leur schisme. — Il ne faut pas le confondre avec l'abbé Joseph HABERKORN de Haberfels, prêtre catholique, né à Königswarthen en Bohême, l'an 1734, dont on a 14 vol. de *Sermons*, Breslau, 1780-1781. Il y a des vues solides, des divisions justes et tranchantes, une diction pure, sans être affectée comme l'est aujourd'hui celle de la plupart des ouvrages allemands ; mais le développement est souvent embarrassé, les preuves en désordre, et remplacées quelquefois par une prolixité qui nuit aux prix des choses. Il vivait encore en 1786.

HABERT (François), surnommé *le Banni de Lisse*, poète français du second âge de notre poésie, natif d'Issoudun en Berry, vivait dans le xvi^e siècle. Il fleurit depuis 1540 jusqu'après 1569. On fait encore cas des *Trois nouvelles déesses*, petit poème imprimé à Paris en 1546, in-12, bon pour son temps. Après

Marot, il est celui de tous ses contemporains qui a réuni le plus de grâce et d'énergie dans ses ouvrages, qui sont nombreux. C'est dans les *Épîtres* qu'il a le mieux réussi. Il en a fait d'historiques, de badines et de philosophiques. La mauie de cette vaine et folle science qui veut faire de l'or gagna cet auteur, et lui fit traduire quelques mauvais ouvrages sur cette matière. Il traduisit aussi en vers français, par ordre d'Henri III, les *Métamorphoses d'Ovide*, et en fut récompensé par une pension. On peut consulter sur ce poète les *Annales poétiques*, tom. 5. Pierre HABERT, son frère, n'eut pas autant de succès dans la poésie. Ses ouvrages ne laissèrent pas de lui procurer des charges honorables à la cour de Charles IX et de Henri III. On cite de lui : *Traité du bien et utilité de la paix, et des maux provenant de la guerre*, en vers alexandrins, 1568, in-8°. Il fut père d'Isaac HABERT, qui s'adonna aussi à la littérature, mais dont les productions sont aussi ignorées que celles de son père. Pierre Hubert mourut vers 1590.

HABERT (Isaac), fils d'Isaac Habert, dont nous venons de faire mention, fut docteur de la société de Sorbonne, théologal de Paris, nommé évêque de Vabres, en 1645, et mourut en 1668. Il se fit un nom par ses *Sermons*, par son érudition, et surtout par le zèle avec lequel il s'éleva contre Arnauld et les autres disciples de Jansénius. C'était un homme aussi estimable par ses vertus que par ses connaissances. On a de lui : 1° une *Traduction* latine du Pontifical des Grecs, in-fol., Paris, 1643. Cet ouvrage est enrichi de sa-

vantes remarques, qui ont fait regarder son auteur comme un des théologiens qui aient le mieux connu les vrais principes de la liturgie et des cérémonies ecclésiastiques. 2° Des *Vers* latins, et des *Hymnes* en la même langue pour la fête de Saint-Louis dans le Bréviaire de Paris. Les Muses latines lui étaient favorables. 3° *De consensu hierarchie et monarchiæ, adversus Optatum Gallum*, Paris, 1640, in-4°. 4° Plusieurs *Écrits* contre Jansénius et contre Arnauld. Quoiqu'il fût fort opposé aux jansénistes, il n'adoptait pas les sentiments de tous les jésuites, et combattit ceux de Molina, de Vasquez, de Lessius, etc. ; il rend cependant justice à ce dernier, maltraité par les universités de Louvain et de Douai, et convient que le pape Sixte V lui fut favorable ; que les propositions censurées furent bien accueillies à Rome, et reconnues *sane doctrinæ articuli*. Il est encore auteur de la *Lettre* contre Jansénius, que signèrent presque tous les évêques de France, et qu'ils envoyèrent au pape en 1651.

HABERT DE CERISI (Germain), abbé de Saint-Vigor de Cerisi, au diocèse de Bayeux, l'un des ornements de l'académie française dans sa naissance, mourut en 1655, avec la réputation d'un des plus beaux esprits de son temps. On a de lui des *Poésies chrétiennes*, et quelques-unes décemment galantes. Sa *Métamorphose des yeux de Phillis en astres*, 1639, in-8°, fut vantée de son temps comme un chef-d'œuvre. On a encore de ce poète, une *Vie du cardinal de Bérulle*, qui n'est qu'un panégyrique ampoulé, in-4°, Paris, 1646.

HABERT (Philippe), né à Paris vers 1605, frère du précédent, et académicien comme lui, mourut, en 1637, au siège d'Emmerick, sous les ruines d'une muraille, qu'un tonneau de poudre fit sauter, par la négligence d'un soldat qui y laissa tomber sa mèche. [Le maréchal de la Meilleraye l'avait nommé commissaire de l'artillerie, et il s'était signalé en diverses expéditions et plusieurs batailles.] Son poème intitulé *Le Temple de la Mort*, Paris, 1637, in-8°, offre de beaux vers, et des tableaux d'une philosophie sombre et douce, pleins d'avis utiles, qu'on trouve, selon l'expression de l'Écriture sainte, dans une maison de deuil plutôt que dans celle des noces. (Voy. HERWEY MONTFLEURY.)

HABERT (Henri-Louis), seigneur de Moutmort, conseiller au parlement, puis doyen des requêtes, mort en 1679, était membre de l'académie française. C'est lui qui donna, en 1685, en 6 vol. in-fol., les *OEuvres de Gassendi*, dont il avait été l'ami et le protecteur. Il orna cette édition d'une préface latine bien écrite. On a encore de Montmort 3 ou 4 *Épigrammes*, et quelques autres petites *Pièces de poésie*, imprimées dans les recueils de son temps. Huet, dans ses Mémoires latins, dit de Montmort qu'il était *Vir omnis doctrinæ et sublimioris et humanioris amantissimus* ; mais son zèle pour le creux système de Gassendi ne donne pas une idée également favorable de son jugement.

HABERT (Louis), docteur de la société de Sorbonne, né à Blois en 1675, fut successivement grand-vicaire de Luçon,

d'Auxerre, de Verdun et de Châlons-sur-Marne. Il se retira ensuite en Sorbonne, où il passa le reste de ses jours à décider les cas de conscience. L'auteur du Dictionnaire des livres jansénistes l'appelle un *janséniste radouci, qui, par des routes obliques, revient toujours au système jansénien*. On a de lui : 1° un *Corps complet de théologie*, Lyon, 1709, 6 vol. in-8° ; un 7° parut en 1712. La partie dogmatique et la partie morale y sont traitées avec autant de solidité que de précision ; il y a cependant des choses qui prêtent à la critique. Fénelon, dans une instruction pastorale du 1^{er} mars 1711, le censure avec sévérité. 2° *La Pratique de la pénitence*, connue sous le nom de *la Pratique de Verdun*, a paru un peu rigoureuse : le lexique antijanséniste l'appelle *Pratique impraticable*. Il faut convenir néanmoins qu'elle est fort propre à corriger la pratique contraire, devenue commune, et qui le devient tous les jours davantage, à mesure que l'esprit et les sentiments d'une vraie pénitence deviennent plus rares. (Voyez CONCINA.) Habert mourut à Paris en 1718, à l'âge de 43 ans.

HABERT (Suzanne), tante d'Isaac Habert, évêque de Vannes, et femme de Charles du Jardin, officier du roi Henri III, demeura veuve à l'âge de 24 ans. Elle savait l'hébreu, le grec, le latin, l'italien, l'espagnol, la philosophie, la théologie. Elle mourut en 1633, dans le monastère de Notre-Dame-de-Grâce, à la Ville-l'Évêque, près de Paris, où elle s'était retirée depuis près de 20 ans. Elle laissa un grand nombre d'ouvrages ma-

nuscrits entre les mains du prélat son neveu, qui n'en aurait pas sans doute privé le public, s'ils avaient mérité les éloges que quelques auteurs leur ont donnés.

HABICOT (Nicolas), chirurgien de Bouny en Gatinais, fut employé à la suite des armées, et à l'Hôtel-Dieu de Paris. Il mourut en 1624, laissant plusieurs ouvrages, monuments de son habileté. On estime surtout son *Traité de la peste*. On trouva, en 1613, près le château de Langon, en Dauphiné, le corps du prétendu *Theutobocus*, roi des Teutons, d'une grandeur énorme. Cette découverte donna lieu à Habicot de composer sa *Gigantoscologie, ou Discours des os d'un géant*, écrit de 60 pages, qu'il dédia à Louis XIII. Ce livre fit naître une foule d'écrits pour et contre; mais on est aujourd'hui d'accord sur l'illusion de cette découverte. *Voyez RIOLAN, SLOANE.*

HABINGTON (Guillaume), historien anglais, né en 1605, fit ses études à Saint-Omer et à Paris, et retourna dans sa patrie, où il s'appliqua à l'histoire. On a de lui celles d'*Edouard I^{er}, roi d'Angleterre*, Londres, 1640, in-fol., et d'*Edouard IV*, 1648, l'une et l'autre en anglais; il a aussi laissé des poésies assez estimées. Habington mourut en 1645.

HACHETTE (Jeanne), se rendit célèbre par le courage qu'elle déploya à la défense de Beauvais, assiégé en juin 1472 par le duc de Bourgogne. Elle encouragea les habitants à conserver au roi la fidélité qu'ils lui avaient jurée; et les voyant découragés, elle monta sur la brèche, fut la première à repousser les assail-

lants, arracha l'étendard des mains d'un soldat bourguignon, et le porta à l'église des Jacobins, où on l'a toujours conservé. Ses compatriotes ayant repris courage, forcèrent le duc de Bourgogne à lever le siège. D'autres femmes de la ville, animées par son exemple, avaient aussi donné des preuves d'une rare valeur. Louis XI, pour les récompenser, accorda aux femmes de Beauvais, par des lettres-patentes datées d'Amboise 1473, le droit de précéder les hommes dans la procession et à l'offrande, le jour de Sainte-Agadrène, patronne de la ville. On n'est pas certain du véritable nom de l'héroïne de Beauvais; ce n'est que par une ancienne tradition qu'on lui donne celui de Jeanne Hachette. Il existe à la bibliothèque du roi une tragédie manuscrite d'un sieur de Rousset, intitulée : *Triomphe du beau sexe, Jeanne Hachette, ou le Siège de Beauvais*. [Il y a encore sur cette héroïne une autre pièce, intitulée *Le Siège de Beauvais*, Paris, 1766.]

HACKEMBACH. *Voyez HAGEMBACH.*

HACKET, ou **HAGUET** (Guillaume), fanatique anglais, au xvr^e siècle, s'érigea en prophète, et attira dans son parti deux personnes qui avaient quelque savoir, Edmond Coppinger et Henri Arthington. Ces deux fanatiques furent les hérauts de Hacket. Ils voulurent le faire passer pour un grand prophète, comparable à J.-C. Ils entreprirent même, le 6 juillet 1591, de le publier hautement dans les rues de la ville de Londres; ils furent arrêtés, et on leur fit leur procès. Hacket fut condamné à être pendu, Coppinger se laissa

mourir dans la prison, et Arthington obtint sa grâce.

HACKSPAN (Théodore), théologien luthérien, né à Weimar en 1607, se rendit habile dans les langues orientales, et en fut le premier professeur à Altorf. Il obtint aussi la chaire de théologie, et mourut en 1659, à 52 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages sur la Bible, estimés en Allemagne. Les principaux sont : 1° *Miscellaneorum sacrorum libri duo* ; 2° *Notæ philologico-theologicæ in rariora et difficiliora veteris et Novi-Testamenti loca*, 3 vol. in-8° ; 3° *Observationes arabico-syriacæ in quædam loca veteris et Novi-Testamenti*, in-4° ; 4° *Specimen theologiæ thalmudicæ* ; 5° *Sylloge disputationem theologicarum et philologicarum* ; Altorf, 1663, in-4° ; 5° *Lucubrationes... in difficillima utriusque Testamenti loca*, Altorf, 1685, in-8°.

HACMÉON, prince grec, fut tourmenté des furies comme Oreste, pour avoir tué sa mère, qui, ainsi que Clytemnestre avait tué son mari.

† HACQUET (Balthazar), naturaliste, naquit au Conquet en Bretagne en 1740, passa, jeune encore, dans les états autrichiens, et fut successivement professeur de chirurgie au lycée de Laybach en Carniole, secrétaire perpétuel de la société impériale d'agriculture et des arts de cette ville, professeur d'histoire naturelle (en 1788) à l'université de Lambourg, et membre du conseil des mines à Vienne. Il mourut dans cette ville le 10 janvier 1815, et a laissé les ouvrages suivants : 1° *Voyage physico-politique dans les Alpes dinariennes, juliennes, carniennes, rhétiques et noriques*, etc., fait de 1784 à 1786, Nu-

remberg, 1791 ; 2 vol. in-8° ; 2° *Nouveau voyage physico-politique fait en 1788 et 1789, dans les monts carpathes, daces ou septentrionaux*, Nuremberg, 1790-91-94-96, 4 vol. in-8° ; 3° *Voyage minéralogique et botanique du mont Tergion en Carniole, au mont Glockneren, dans le Tyrol, fait en 1779 et 1781*, Vienne, 1784. On a aussi de Ilacquet une *Octographia corniolica*, etc., qui a eu quatre éditions (de 1778 à 1789, 4 vol. in-4°, avec cartes et fig.), et plusieurs *Mémoires* intéressants.

HADDICK (André, comte de), général autrichien d'un grand mérite, naquit en 1710 à Fuback en Hongrie. L'empereur, pour récompenser ses services, le nomma successivement son intime conseiller, président du conseil de guerre, et gouverneur de la Transilvanie et de la Galicie. Lors de la guerre contre les Turcs, en 1789, il commanda l'armée, mais son grand âge ne lui permit pas de supporter les fatigues de cette campagne, et il mourut au bout de quelques mois, à Vienne, le 12 mars 1790, avec la réputation que lui avaient méritée ses actions brillantes. Peu de généraux ont fait la guerre avec plus d'activité et de résolution. Il se distingua particulièrement dans celle de 7 ans, et s'empara de Berlin en 1757. Frédéric II l'estima, et c'est un des généraux autrichiens qui traversèrent le plus constamment les plans de l'infatigable monarque.

HADRIEN, empereur romain. (Voyez ADRIEN ; cependant il faut observer qu'Hadrien est la véritable orthographe, ce mot étant écrit par un H dans les médailles).

† HAEBERLIN (François-Dominique), publiciste et historien allemand, naquit à Grimnelfingen, près d'Ulm, le 31 janvier 1720, fut professeur d'histoire et de droit à Helmstadt, professeur et bibliothécaire dans cette université, et conseiller intime de justice. Il mourut le 20 avril 1787. Il a laissé beaucoup d'ouvrages, dont nous citerons les principaux : 1° *De familia augusta Wilhelmi Conquistoris, regis Angliæ, diplomatibus et optiis scriptoribus initia*, Gotttingue, 1745, in-4°; 2° *De austrægis generatim necnon de jure Austrægarum S. R. J. liberæ civitatis, Ulmanæ speciatim*, Helmstadt, 1759, in-4°; 3° *Analecta mediævi ad illustranda jura, et res germanicas, edidit, præfatus est, et notulis aspersit*, Nuremberg et Lipsick, 1764, in-8°; 4° *Histoire moderne de l'empire d'Allemagne, depuis le commencement de la guerre de Smalkalden jusqu'à nos jours*, Halle, 1775-1791, 21 vol. in-8°. Il est à regretter que cet excellent ouvrage n'ait pas encore trouvé de continuateur. Peu d'historiens ont réuni comme Hæberlin une exacte précision à l'érudition la plus profonde et la plus étendue.

HÆCCEX (David), né à Anvers vers l'an 1595, embrassa l'état ecclésiastique, et se transporta à Rome, où il devint camérier d'Urbain VIII. Il mourut le 7 février 1656. On a de lui : *Dictionarium malaico-latinum, et latino-malaicum*, Rome, de la typographie de la Propagande, 1631, in-4°. Il a été traduit en hollandais, et imprimé à Batavia en 1707.

HÆFTENIUS (Benoît), né à Utrecht, se fit bénédictin, et établit la réforme dans l'abbaye

d'Afflighem, dans le Brabant; en y introduisant les constitutions de la congrégation des saints Viton et Hidulte (elles y sont aujourd'hui adoucies avec la permission du saint-siège). Il mourut le 31 juillet 1648, à 60 ans, après avoir publié plusieurs pieux et savants ouvrages; entre autres, *Disquisitiones monasticæ*, très estimées.

HÆN (Antoine de), né à La Haye en Hollande en 1704, et mort à Vienne en Autriche le 5 septembre 1776, fut conseiller aulique et médecin de l'impératrice Marie-Thérèse; il est connu dans la république des lettres comme l'un des plus savants et des plus habiles médecins de l'Europe. Ennemi de l'empirisme de tant de pratiques modernes, fruit de la frivolité et de l'inconsistance des esprits de ce siècle, Hæn ne se réglait que sur des principes reconnus, et sur la grande leçon de l'expérience. Les traités qu'il a successivement publiés, sous le titre de *Ratio medendi*, forment 17 vol. in-8°, dont le dernier a paru à Vienne en 1774. On a encore de lui plusieurs autres dissertations séparées, parmi lesquelles il faut distinguer le traité *Magiæ examen, Magiæ liber*, Vienne, 1774, Venise, 1775, 1 vol. in-8°. De Hæn y combat la crédulité du peuple, et cette multitude de contes que les siècles d'ignorance ont enfantés sur la magie; mais il maintient, conformément à l'Écriture sainte, aux saints pères, et à l'histoire de tous les siècles, la possibilité de la magie, et même sa réalité, quoique dans des cas beaucoup plus rares que le vulgaire ne l'imagine. Cet ouvrage a fait beaucoup de bruit, et ses adversaires

s'en sont servis pour affaiblir sa réputation. « On sent assez que » dans le temps où nous sommes, on est mal reçu à parler » d'agents surnaturels ; mais » est-ce précisément sur les opinions reçues ou rejetées dans » ce siècle, qu'il faut juger les » notions humaines, généralement adoptées dans les siècles » précédents ? Ne serait-il pas » raisonnable que l'impartiale » postérité prononçât sur les » différends élevés entre notre » philosophie et celle de nos » ancêtres ? Les contestations » des siècles ressemblent à celles » des individus contemporains, » chacun se croit le mieux fondé, chacun prétend avoir pour » soi les droits et les honneurs » de la raison ; il leur faut un » juge qui ne soit pas partie. » Voilà ce qu'on écrivait en 1782, lors de la première édition de ce *Dictionnaire* ; depuis cette époque, ces observations ont paru acquérir de la considération et de la force. La magie est devenue une marotte de mode, comme le remarquait Mirabeau dans sa *Monarchie prussienne*, Archenholtz dans son *Tableau de l'Angleterre*, etc. Les *Mémoires* de Saint-Simon nous ont appris que le duc d'Orléans, régent de France, en faisait son étude. Nous lisons dans d'autres *Mémoires*, que le maréchal de Richelieu a donné des preuves du même goût. Et quel concours de curieux n'y eut-il pas à Paris, pour voir les mystérieux tours de Cagliostro, sans que personne en donnât l'explication physique ? Que de grosses perruques et de cordons-bleus ou rouges, qui ne croyaient pas en Dieu, allaient se repaître de ces farces nécromantiques, et

souper avec Voltaire, Rousseau, Helvétius, etc. Il ne s'agit pas de savoir si effectivement ils obtenaient ce qu'ils cherchaient ; ils le cherchaient, cela suffit ; ils croyaient de plus qu'ils l'avaient obtenu, et sortaient de là tout ébahis. (Voyez FAUSTUS.) On trouve l'analyse et la défense du traité *De magia*, dans le Journ. hist. et litt., 15 mars 1776, p. 399 ; 15 mai 1776, pag. 92. Voy. DELRIO, MAFFEE, LE BRUN, SPÉ. [Un autre ouvrage recommandable de Haen est celui qui a pour titre : *De miraculis*, Vienne, 1775, qu'il publia un an après celui *De magia*.]

HAER (Florent Van der), chanoine et trésorier de la collégiale de Saint-Pierre à Lille, né à Louvain en 1547, mort en 1634, fit une étude particulière de l'histoire de son pays et des antiquités ecclésiastiques. Il donna au public : 1° *De initiis tumultuum belgicorum*, Louvain, 1587, in-12. C'est l'histoire de ce qui est arrivé aux Pays-Bas du temps du duc d'Albe ; elle est écrite avec beaucoup de fidélité, et peut-être avec trop d'élégance. 2° *Antiquitatum liturgicarum arcana*, Douai, 1605, in-8°. Il y donne deux explications de chaque messe de *Tempore* ; la première, moitié liturgale, moitié ascétique, renferme l'enchaînement des parties qui composent le texte : la seconde est une suite de recherches sur l'origine des cérémonies de la messe. Quoiqu'il y ait beaucoup d'érudition pour le temps où il vivait, cependant il a été effacé par le cardinal Bona, par D. Martenne et par le père Le Brun. 3° *Les Chastelains de Lille, leur ancien estat, office et famille ; des comtes anciens de*

Flandre, et une description de l'ancien état de la ville de Lille, etc., Lille, 1611; ouvrage écrit sur de bons mémoires, avec exactitude et discernement; il est d'une grande utilité pour l'histoire et la généalogie des princes de ce pays.

HAGEDORN (Frédéric de), un des meilleurs poètes allemands, naquit à Hambourg le 23 avril 1708, et mourut en 1754, après avoir célébré tour à tour l'amour et la vertu, le vin et la sagesse. Il a imité plusieurs fables et plusieurs contes de La Fontaine. Eschenburg, Meister, et plusieurs autres littérateurs ont écrit la *Vie* du poète Hagedorn. [Les principaux ouvrages de ce poète sont : 1° *Le Sage*, poème, 1741; 2° *La Prière universelle*, 1742; 3° *la Félicité*, poème célèbre, 1743; 4° *Réflexions sur les attribus de la Divinité*, 1744; 5° *L'Amitié*, poème, 1748; 6° *Le Savant*, item, 1750; 7° *Le Babillard*, satire. Dans toutes ses compositions, on remarque de la simplicité, de la facilité et de l'harmonie.]

HAGEMBACH (Pierre de), chevalier, conseiller et maître d'hôtel de Charles, duc de Bourgogne, fut nommé par ce prince, en 1469, gouverneur des comtés de Ferreté, de Sundgau, de Brisgau et d'Alsace. Il se conduisit d'une manière si tyrannique dans ces gouvernements, que Sigismond, archiduc d'Autriche, fit une ligue avec les Suisses, le Palatinat, les villes de Strasbourg, de Bâle, et même avec Louis XI, etc., pour chasser Charles, duc de Bourgogne. On érigea un tribunal, où Pierre Hagembach fut entendu, convaincu de concussion et de malversations, et condamné à per-

dre la tête. Cette sentence fut exécutée le 9 mai 1474.

HAGUENBOT. Voyez CORNARIUS.

HAHN (Simon-Frédéric), publiciste et historien allemand, né en 1692 à Klosterbergen, près de Magdebourg, donna d'abord pendant quelques années des leçons publiques à Halle, et devint ensuite professeur d'histoire à Helmstadt. Ses talents lui valurent les titres de conseiller, d'historiographe et de bibliothécaire du roi de la Grande-Bretagne, à Hanovre. Il mourut en 1729, à 37 ans. Ses principaux ouvrages sont : 1° les quatre premiers vol. d'une *Histoire de l'Empire*, exacte, mais pesamment écrite; 2° *Collectio monumentorum veterum et recentiorum ineditorum*, 2 vol. in-8°. Il avait commencé à se faire connaître dans le monde littéraire par une *Dissertation sur l'origine du cloître de Bergen*; c'est une abbaye protestante, près de Magdebourg, où la formule de concorde fut dressée en 1579. Il a donné aussi une continuation du *Chronicon Bergense* par Henri Meibomius, et des *Dissertations* sur divers sujets. La *Vie* de ce publiciste a paru à Durlach, 1788, in-8°.

HAIDEN (Jean), né à Hradischt, en Moravie, en 1716, se fit jésuite, en 1736, et professa diverses sciences avec un succès extraordinaire. C'était un des hommes les plus érudits de son siècle, comme ses ouvrages le prouvent. Il vivait encore, mais vieux et caduc, en 1786. On a de lui : 1° *Dissertationes de therapeutis Philonis Judæi*, Prague, 1756, in-4°; 2° *De Instituto ecclesie infantibus mox cum baptismo conferendi sacramenta con-*

firmationis et eucharistie dissertatio, 1758, in-4°; 3° *De Eugenio IV decreto pro Armentis: nunt tanquam pars synodi œcumenicæ florentinæ sit respiciendum*, 1759, in-4°; 4° *De Prudentii Marani opinione, Homousion Antiochiæ sæculo tertio proscriptum negantis*, 1760, in-4°; 5° *Animadversiones criticae in chronologiam*, 1760, in-4°; 6° *Exercitationes chronologicae de tribus præcipuis annis Christi, nati, baptizati et morientis, ad calculum Joannis Kepleri olim apud Pragenses astronomi accommodatae*, 1761, in-8°; 7° *Appendix ad exercitationes chronologicas, de prosecutionis romanæ sedis, et obitus principis apostolorum Petriannis*, 1761, in-8°.

HAILLAN (Bernard de Girard, seigneur du), né à Bordeaux en 1535, commença par cultiver la poésie, et s'adonna ensuite entièrement à l'histoire. Charles IX l'honora du titre de son historiographe. Il était calviniste, mais il se fit catholique quand il parut à la cour. Henri III le fit généalogiste de l'ordre du Saint-Esprit. Il mourut à Paris, en 1610, dans sa 76^e année. On a de lui : 1° *Histoire de France*, depuis Pharamond jusqu'à la mort de Charles VIII, en plusieurs volumes in-8°, et 1627, 2 volumes in-fol. C'est le premier corps d'histoire de France, composé en français, mais ce n'est pas le meilleur. L'auteur a surchargé son histoire de plusieurs harangues, ennuyeuses pour ceux qui ne cherchent que des faits, et mille fois plus insipides pour ceux qui aiment le style simple et naturel. Du Hail-
lan, parlant sans ménagement du pape, des évêques et des maisons les plus illustres, plut

à ceux qui ne cherchent dans la lecture que la méchanceté, la calomnie et la morgue. 2° *De l'état et succès des affaires de France*, in-8°, 1613; livre qui offre des choses singulières, et plusieurs de hasardées; 3° *Regum gallo-rom icones versibus expressæ*, in-4°; 4° *Histoire des ducs d'Anjou*, 1580, in-8°; 5° un poème intitulé *Le Tombeau du roi très chrétien Henri II*, in-8°; 6° *L'Union des princes*, autre poème, in-8°. On peut consulter, pour plus de détails, sa *Vie* par le père Le Long (*Bibliothèque historique de France*, t. 3).

HAIMON. Voy. AÏMON.

HAÏTON, ou HAÏYON, prince arménien, seigneur de Gorigos, servit pendant plusieurs années dans les guerres contre les Sarrasins et les Tartares; il embrassa ensuite la vie religieuse en 1305, dans le monastère de l'ordre des Prémonstrés, nommé *Episcopia*, dans l'île de Chypre. En 1307, il se rendit à Poitiers, pour se trouver à une conférence au sujet des croisades; il y donna des instructions pour cette entreprise, et y récita une *Histoire* des peuples de l'Orient, ou plutôt une description des royaumes de ce pays; Nicolas Salcon, interprète du pape, la traduisit en latin. Elle se trouve dans la *Collection des anciens voyages*, par Bergeron.

HAKEM (BIAMR-ALLAH) Abou-Aly-Mansour, 3° calife fathimite, commença à régner à l'âge de 11 ans, sous la tutelle d'un gouverneur, l'an de J.-C. 996. Son règne ne fut célèbre que par des extravagances. Il ordonna que toutes les nuits les maisons et boutiques du Caire fussent ouvertes et éclairées; que les femmes ne sortissent ja-

mais de leur logis, et défendit aux ouvriers de faire aucune chaussure à leur usage. Il voulait passer pour dieu, et fit faire un catalogue de 16,000 personnes qui le reconnaissaient pour tel. Il fit brûler la moitié de la ville du Caire, et piller l'autre par les soldats. Il obligea les Juifs et les chrétiens de porter des marques sur leurs habits, pour les distinguer des musulmans. Il en contraignit plusieurs à renoncer à la religion; puis il leur permit d'en faire une profession ouverte. Il fit démolir l'église de la Résurrection ou du Calvaire de Jérusalem, et la fit rebâtir ensuite. Il interdit le pèlerinage de la Mecque, supprima le jeûne du Ramadhan, et les cinq prières par jour. « Tels sont, » dit un auteur, les caprices du » despotisme, du pouvoir blasé » par ses excès, et qui ne sait » plus comment assouvir la passion de commander. » Ses sujets s'imaginèrent qu'il avait dessein d'abolir le mahométisme, et de s'ériger en nouveau législateur; on conspira contre lui, et on le fit mourir l'an 1021. [On peut lire des détails précieux sur ce calife, dans le tom. 2 de la *Chrestomathie* arabe de M. Silvestre de Sacy.]

HAKLUIT (Richard), savant géographe et historien anglais, né en 1553, à Yatton, dans le Herfordshire, fut prébendier de Bristol en 1585, de Westminster en 1606, et mourut en 1616. Il est connu par un *Recueil de navigation des Anglais*, 1598-1600, 3 vol. in-fol.; on trouve dans le 2^e tom. un passage remarquable de la part d'un protestant, touchant saint François-Xavier (voy. cet article); par la *Traduction* des Découver-

tes des Portugais, par Galvano, Londres, 1601, in-4; et la *Description de la Virginie*, 1609, in-4^o.

HALBAUER (Frédéric), théologien, naquit à Alstadt en Thuringe, l'an 1692. Il devint professeur d'éloquence et de poésie en 1713, puis de théologie en 1738. On a de lui des livres théologiques; un grand nombre de *Dissertations* académiques, des *Lettres*, des *Recueils*, de nouvelles éditions d'auteurs célèbres, etc. Il mourut l'an 1750.

HALBERSTADT, Christian de Brunswick, connu dans les guerres d'Allemagne sous le nom de *duc d'Halberstadt*, parce qu'il était administrateur de cet évêché, signala sa haine contre les catholiques par tous les excès que le fanatisme de secte peut inspirer à une ame féroce et sanguinaire. On le nomma l'évêque *enragé*, et il se nommait lui-même l'*ami de Dieu, et l'ennemi des prêtres*. Il ravagea une grande partie de l'Allemagne, brûlant et saccageant tout ce qui tombait en son pouvoir. S'étant rendu maître de Paderborn, il fit enterrer l'évêque tout vif, laissant seulement paraître la tête, qu'il écrasa avec les pieds de son cheval, en sautant et voltigeant dessus. Il se faisait servir à table par des femmes et des filles catholiques toutes nues; il les prostituait après le repas, et ses favoris les faisaient ensuite égorger ou noyer. Le brave Tilli poursuivit ce monstre et l'abattit par de grandes victoires, surtout par celle de Stadlo, en 1623. Le vaincu imputa cette défaite au colonel Kuiphausen, qu'il fit arrêter et renfermer au fort de Schenk. « C'est l'ordinaire, dit » un auteur contemporain, en » telles grandes affaires, où l'on

» jette toujours la faute sur
 » quelqu'un, ne regardant qu'à
 » ce qui est de la conduite hu-
 » maine, et non à la Providence
 » divine. » Il mourut à Wölfen-
 büttel, en 1626, regardé comme
 une bête féroce, et détesté même
 par les protestants. Nous remar-
 querons que dans ce siècle où
 l'on ressasse cent contes faux ou
 exagérés sur les chefs du parti
 catholique, on ne dit pas le mot
 des atrocités aussi réelles qu'in-
 croyables de ce Phalaris d'Alle-
 magne. Dans ce siècle de philo-
 sophie, toutes les horreurs sont
 prônées ou excusées, dès qu'elles
 s'exercent contre les partisans de
 la seule religion véritable.

HALDE, (Jean-Baptiste du),
 jésuite, né à Paris en 1674,
 mort dans cette ville en 1743,
 avait été secrétaire pendant quel-
 que temps du P. Le Tellier. Les
 ouvrages que nous avons de ce
 pieux et savant religieux sont :
 1° *Description historique, géo-
 graphique et physique de l'empire
 de la Chine et de la Tartarie
 chinoise*, en 4 vol. in-fol., 1735.
 Cette date dément ce que dit le
 lexicographe critique; que cet
 ouvrage n'a paru qu'après la
 mort de son auteur. On en a fait
 une édition à La Haye en 1736,
 en 4 vol. in-4°, avec quelques
 additions; et en anglais, à Lon-
 dres, 1739, en 4 vol. in-8°, avec
 divers retranchemens. Cette
 description du vaste empire de
 la Chine est la plus ample et la
 meilleure qui ait été faite dans
 aucune langue. Le style en est
 simple, uni, agréable, intéres-
 sant. Peut-être le P. du Halde
 flatté trop la nation dont il parle,
 mais, s'il trompe en cela
 quelquefois ses lecteurs, on voit
 que c'est bien malgré lui; et
 qu'il a été trompé le premier.

Les relations de ce pays sont
 nécessairement inexactes. (*Voy.*
 LE COMTE, MAILLAI.) Ce serait un
 crime capitale de dire à la Chine
 ce qu'on pense de la nation et
 de l'empire. Le P. du Halde
 nous apprend qu'on paierait bien
 cher la témérité de contredire
 les idées nationales. Doubter seu-
 lement de l'extrême antiquité
 de la Chine, ce serait s'attirer
 les châtimens les plus graves :
 « Ni l'un ni l'autre de ces fa-
 » meux écrivains (*Echui* et
 » *Sema-Ouenkou*) n'a pensé à
 » retrancher les trois premières
 » familles, ni même à insinuer
 » que les empereurs nommés
 » dans le *Chu-King* n'aient pas
 » réellement existé, et ne soient
 » que des personnages feints et
 » allégoriques. Si quelqu'un à
 » la Chine s'avisait de leur at-
 » tribuer une pareille opinion,
 » peut-être que sa témérité lui
 » coûterait cher. » (*Description*
 de la Chine, tom. 1., préf., pag.
 14....) Si la témérité d'attribuer
 à un historien chinois une opi-
 nion contraire à l'antiquité de
 cet empire coûterait si cher,
 que ferait-on du téméraire au-
 teur qui professerait lui-même
 une telle opinion, qui oserait
 ravalier les Chinois au-dessous
 des Égyptiens, et en faire une
 colonie de ce dernier peuple?
 Le charitable P. du Halde ne se
 contente pas de donner une fois
 un avertissement si salutaire et
 si important, il le répète pru-
 demment, à la pag. 264. « Cette
 » opinion est si bien établie par-
 » mi les historiens de la Chine,
 » que si quelqu'un s'avisait de
 » rapprocher davantage l'origine
 » de leur empire, il serait re-
 » gardé comme l'inventeur d'une
 » doctrine erronée; et exposé à
 » de grandes peines. » Il est inu-

tile d'ajouter que la liberté n'est pas plus grande dans les autres articles de l'excellence chinoise, que dans celui de l'antiquité. On sent assez que les missionnaires, écrivant au milieu de cette vaine et ombrageuse nation, n'ont pas la liberté de dire ce qu'ils pensent, et que, sans déroger à la vérité, ils sont obligés, pour ne pas se perdre avec leurs ouailles et les espérances d'un christianisme naissant, de la parer de couleurs agréables à ces hôtes altiers et intraitables, de relever le bien autant qu'ils le peuvent, pour oser dire le mal; d'insister sur les narrations avantageuses, pour passer légèrement sur celles qui laissent une impression contraire. Il faut ajouter que les exagérations des missionnaires chinois tiennent naturellement à des erreurs involontaires et très conciliables avec la bonne foi. Ne voyons-nous pas tous les jours l'impérieuse influence des préjugés nationaux, même éphémères et de peu de durée, sur les meilleurs esprits? Que sera-ce donc des erreurs affirmées par une longue suite de siècles, revêtues de la sanction du trône, garanties par des lois sévères et cruelles? Est-il étonnant que dans un tel état de choses, des étrangers soient entraînés dans les opinions d'un peuple babillard et vain, qui leur impose par des monuments factices, par l'appareil illusoire des sciences qu'il affiche, par des autorités qu'un respect stupide, mais légal, ne permet pas d'apprécier, etc. 2° *Lettres édifiantes et curieuses*, écrites des missions étrangères, depuis le neuvième recueil jusqu'au vingt-sixième. Cette collection offre quelques faits in-

croyables, et plusieurs remarques utiles sur les sciences et les arts, sur le moral et le physique des pays que ces missionnaires ont parcourus. 3° *Des Harangues et des Poésies latines*, in-4°.

HALDREN, Voy. WESEL (Arnold).

HALE (Sir Matthew), naquit en 1609 à Alderley, dans le comté de Gloucester, d'un marchand drapier. Il exerça la charge de chef de justice du banc du roi sous Charles II, avec autant d'intégrité que de lumières. Il avait été élevé dans la secte des puritains; cependant il ne voulut jamais reconnaître Cromwell. L'usurpateur respecta cette fermeté, le força d'accepter la place de juge au tribunal du *Commun-Banc*, et lui dit « que tout ce » qu'il demandait de lui, était de » distribuer cette justice sans » laquelle aucune société ne » peut subsister, d'une manière » digne de ses sentiments et de » sa réputation; que ce n'était » pas son gouvernement personnel, mais l'ordre public et » social qu'il le priait de maintenir en qualité de juge. » Il mourut en 1676, à l'âge de 67 ans. On a de lui : 1° *De l'origine de l'homme*, 1677, in-fol.; 2° *Contemplations morales et théologiques*, 1679, in-8°; 3° *Observations sur les expériences de Torricelli*; 4° *Essai sur la gravitation des corps fluides*, 1677, 2 vol. in-8°; 5° *Observations sur les principes des mouvements naturels, et surtout de la rarefaction et de la condensation*, 1677, in-8°; 6° *Histoire des ordonnances royales*, 1668. Tous ces écrits ont été réunis sous le titre d'*Œuvres morales et religieuses*, etc., et publiées, avec sa

7^e par Burnet, par Thirlwall, 1805, 2 vol. in-fol. [Sir Hales avait été avocat et conseiller de Charles 1^{er}. Il prévint, par son crédit auprès du général Fairfax, l'entière destruction de l'université. A la mort de Cromwel, il refusa de porter son deuil, et le comté de Leicester le nomma son représentant au parlement de 1660, qui rappela Charles II. Ce monarque le créa premier baron de Pêchiquier, et le nomma ensuite chef de justice.]

HALES. Voyez ALÈS.

HALES (Jean), né à Bath en 1584, professeur en langue grecque à Oxford, accompagna, en 1618, l'ambassadeur de Jacques 1^{er} en Hollande, durant la tenue du synode de Dordrecht, dont il a donné la relation dans ses *Lettres*. Les révolutions arrivées en Angleterre sous Charles 1^{er} bouleversèrent la fortune de Hales, fidèle à son prince et zélé pour l'Église anglicane. N'ayant jamais voulu se soumettre au parti dominant, il fut privé de son canonicat de Windsor, contrainit de vendre sa bibliothèque pour avoir du pain, et de se retirer dans la maison d'une pauvre veuve, dont le mari avait été autrefois son domestique. Il y mourut en 1656, à 72 ans. On a de lui des *Sermons*, des *Lettres*, et des *Opuscules théologiques*, 1716, in-12. Le principal est son *Traité d'usurisme et des schismatiques*, dont les principes déplurent à la religion qui dominait alors.

HALES (Étienne), docteur en théologie, recteur de Teddington, chapelain du prince de Galles, et membre de la société royale de Londres, naquit en 1677, à Beckebourn, dans le

comté de Kent. Son *Ventilateur*, sa *Statique des animaux*, traduite en français par Sauvages, Genève, 1744, in-4^e; sa *Statique des végétaux*, et l'*Analyse de l'air*, traduite en 1735, in-4^e, par M. de Buffon, sont remplis d'idées neuves et profondes. Il obtint en 1736 le prix fondé par le chevalier Copley, et ce furent ses expériences sur la manière de dissoudre la pierre dans la vessie qui le lui méritèrent. Nous avons encore de lui *L'art de rendre l'eau de la mer potable*, traduit en français, in-12, et plusieurs *Dissertations* sur l'eau de goudron, sur les injections utiles aux hydropiques, sur les tremblements de terre, sur l'électricité, sur la manière de faire passer l'air à travers une liqueur qu'on distille, sur le moyen de conserver les approvisionnements dans les vaisseaux, sur les abus des liqueurs fortes, etc. Ces divers ouvrages, quoique l'objet n'en soit pas toujours parfaitement rempli, prouvent autant de savoir que de zèle pour le bien public. Ce naturaliste ingénieux est mort en 1761, à 84 ans.

HALI, ou plutôt ALI-BACHA, gendre de Sélim II, et général de la flotte des Turcs en 1570 et 1571, après avoir ravagé plusieurs îles de la république de Venise, combattit dans le golfe de Lépante contre l'armée chrétienne, qui venait à pleines voiles sur sa flotte. Don Juan d'Autriche ayant vigoureusement attaqué la capitane, Hali tomba mort d'un coup de mousquet; les Espagnols y montèrent aussitôt, en arrachèrent l'étendard, et s'en rendirent les maîtres. Don Juan fit en même temps crier *Victoire!* Les chré-

tiens ayant gagné la bataille, firent prisonniers les deux fils de Hali, et les conduisirent à Rome, où l'un d'eux mourut, et l'autre fut renvoyé à la princesse sa mère, qui avait fait de magnifiques présents pour obtenir sa liberté.

HALI, ou ALI BEIG, premier drogman, ou interprète du grand sultan, fut amené de Pologne à Constantinople par les Tartares, qui l'avaient fait esclave. Il fut élevé dans le sérail. Il savait dix langues; le français, l'anglais; l'allemand lui étaient aussi familiers que sa langue maternelle. Son principal ouvrage est un *Traité de la liturgie des Turcs, de leurs pèlerinages à la Mecque, de leur circoncision, et de la manière dont ils visitent les malades*. Ce traité curieux fut inséré par Smith, qui le traduisit en latin, dans l'*Appendix de l'itinéraire d'Abraham Perit-Sol*, Oxford; 1691, in-4°. Hali-Beig pensait sérieusement à quitter le mahométisme pour le christianisme dans lequel il avait été élevé, lorsqu'il mourut en 1675.

HALITGAR, évêque de Cambrai en 816, accompagna Ebdon, archevêque de Reims, dans sa mission du Nord en 822, fut envoyé ambassadeur à Constantinople en 828, par Louis le Débonnaire, assista au 6^e concile de Paris en 829, et mourut l'an 830. Nous avons de lui : *De remediis peccatorum et ordine penitentiarum*, ouvrage divisé en 6 livres. On le trouve dans la Bibliothèque des pères, tom. 14.

HALITGARIUS. Voy. RABAN.

HALL (Joseph) naquit à Ashbi de la Zouch dans le comté de Leicester, en 1574. Après avoir professé l'éloquence avec succès,

il fut doyen de Worcester, ensuite évêque d'Excester, et enfin de Norwich. Quoique protestant, il eût beaucoup à souffrir dans les orages des guerres civiles de Cromwel; il fut emprisonné, dépouillé de ses biens, et mourut, la plume à la main, en 1656. On remarque dans tous ses ouvrages un style pur, simple et clair, et ce qui est encore plus estimable, beaucoup de modération et de sagesse. Son livre *Mundus alter et idem*, in-12, est une peinture des mœurs de plusieurs nations. Quelques-uns des écrits de ce prélat ont été traduits en français par Jaquemot, entre autres ses *Lettres*, Genève, 1627, in-12. M. Josias Pralt a réuni et publié les œuvres complètes de l'évêque Hall, Londres, 1810, 10 vol. in-8°.

HALLÉ (Pierre), né à Bayeux en 1671, acheva ses études à Caen. Il s'y distingua tellement par ses *Poésies*, qu'il fut nommé professeur de rhétorique, et recteur de l'université de cette ville. Le chancelier Séguier étant allé à Caen pour appaiser les troubles de Normandie, conçut pour lui beaucoup d'estime, et l'amena à Paris. Hallé y devint régent de rhétorique au collège d'Harcourt, puis lecteur en grec au Collège royal, et enfin professeur en droit canon. Il mourut à Paris en 1689, à 78 ans. C'était un homme exempt d'ambition, de mœurs exactes, et uniquement occupé des devoirs de son état. On a de lui : 1^o des *Poésies* et des *Harangues latines*, recueillies ensemble en 1655, in-8°; 2^o des *Ouvrages de jurisprudence*. Il a bien écrit dans ces différents genres.

HALLÉ (Antoine), professeur d'éloquence dans l'université de

Caen, et l'un des meilleurs poètes latins de son siècle, était de Bazanville, près Bayeux. Il mourut à Paris en 1676, à l'âge de 83 ans. On a de lui plusieurs *Pièces de poésie*, in-8°; et quelques *Traités sur la grammaire latine*.

HALLÉ. (Claude-Guy), peintre, né en 1651, mort en 1736, à Paris, sa patrie, dut sa supériorité dans son art à l'étude constante de la nature. Il devint directeur de l'académie de peinture, et se concilia l'estime des connaisseurs par ses talents, et leur amitié par l'enjouement de son caractère. Hallé ne vit jamais l'Italie, et il peignit cependant dans le bon goût italien, en étudiant assidument les tableaux des grands maîtres qui sont dans les cabinets des amateurs à Paris. Ce peintre avait une douceur de mœurs singulière. On le nomma un jour arbitre, au sujet d'un tableau qu'on ne voulait pas recevoir; parce que le jeune peintre à qui on l'avait commandé s'en était mal acquitté. Hallé retoucha le tableau, et termina le différend au contentement de toutes les parties. Ce maître disposait heureusement son sujet: ses compositions sont riches, ses têtes gracieuses; son dessin est correct, son coloris frais, sa touche facile, et le clair-obscur est ménagé dans ses ouvrages avec beaucoup d'intelligence. On a gravé d'après lui. Il laissa un fils (Noël) qui s'est rendu digne de son père, et une fille mariée à Restout (Jean). *Voy.* ce nom.

† **HALLÉ** (Jean-Noël), habile médecin français, naquit à Paris le 6 janvier 1754, d'une famille qui s'était distinguée dans les arts, les lettres, la médecine

et la jurisprudence. Son aïeul Claude Hallé et son père Noël étaient de bons peintres. Il avait pour oncles maternels Paul et Charles Lorry, jurisconsultes célèbres, était parent des deux Restout, de Jouvenet, peintre renommé au service de Louis XIV, et enfin de La Fosse, auteur de *Mantius* et de plusieurs autres bonnes tragédies. Après avoir fini ses premières études, il accompagna son père à Rome, où il avait été nommé directeur de notre académie de peinture. Le jeune Hallé fut sur le point de se livrer à cet art, mais les conseils et la réputation de son oncle Lorry l'en détournèrent aussitôt. De retour à Paris, il fit ses cours de médecine, et reçut le bonnet de docteur en 1778. Il avait été nommé, depuis 1776, professeur à la faculté royale de médecine. Sincèrement attaché à la religion et à ses principes légitimes, la divergence des opinions politiques qui divisaient la faculté le força de quitter l'enseignement. Quelques années après, il devint membre de la commission des livres élémentaires, du bureau consultatif des arts et métiers, puis professeur de physique médicale et d'hygiène à l'école de santé; et, en 1804, il remplaça M. Corvisart dans la chaire de médecine au Collège de France. Il vit avec une satisfaction véritable le retour des Bourbons. Monsieur, comte d'Artois (aujourd'hui Charles X), le nomma son médecin en 1815. Cinq ans après, il fut nommé membre titulaire de l'académie royale de médecine, ensuite président de cette académie. Il était membre de l'institut depuis sa création, et avait déjà la croix de la Légion-

d'Honneur, lorsque Louis XVIII le décora de l'ordre de Saint-Michel. Tourmenté depuis plusieurs mois par des graviers, il voulut, malgré l'avis de M. Du bois, subir l'opération, et y succomba le 11 février 1822, à l'âge de 68 ans. M. Desgenettes a prononcé son *Eloge* dans la séance d'ouverture de la faculté de médecine, en novembre 1822. Hallé a laissé : 1° *Recherches sur la nature et les effets du méphétisme des fosses d'aisance, imprimées par ordre du gouvernement*, Paris, 1785, in-8°; 2° *De la Connexion de la vie avec la respiration, traduit de l'anglais*, 1798, in-8°; 3° *Rapport suivi de soixante-quatre expériences sur le remède de Pradier*, 1811, in-8°. Il a publié un grand nombre de *Rapports* et de *Mémoires*, savoir (pour la Société de médecine) : *sur les Effets du camphre, etc.*, et *sur sa propriété d'être le curatif de la pierre*; *sur les fièvres secondaires, etc.*; *sur le traitement de la manie atrabilaire*. (Pour l'Institut), *Rapport sur le galvanisme*, *Rapport sur la vaccine*, *Rapport sur les réglemens de la société d'instruction médicale*; *Mémoire sur la distinction des tempéramens*. Hallé a, en outre, fourni plusieurs excellents articles à l'*Encyclopédie méthodique*, et au *Dictionnaire des sciences médicales*. La *Biographie des hommes vivans* cite un ouvrage inédit de M. Hallé, intitulé : *Histoire de l'expérience et de l'observation en médecine, pour établir les fondemens de la véritable théorie*. On a, d'après les leçons de ce savant médecin, publié l'*Hygiène, ou l'art de conserver la santé*; Hallé a été l'éditeur de l'ouvrage inti-

ulé : *De præcipuis morborum mutationibus et connexionibus, tentamen medicum, auctore A.-C. Lorry, ædente J.-N. Hallé*, 1784, in-12; il a été aussi éditeur des *OEuvres complètes de Tissot*, Paris, 1803, 1813; 11 vol. in-8°.

HALLER (Albert de), savant, et célèbre médecin de Berne, né en 1708, mort le 12 décembre 1777, membre du conseil souverain de ce canton, et chevalier de l'Étoile polaire, a fait honneur à son siècle par ses connaissances. [Dès l'âge de quatre ans il expliquait, les jours de fêtes, aux domestiques de son père, des passages de l'Écriture sainte; à neuf ans, il écrivit un discours en grec, afin d'être admis dans les écoles supérieures; à dix ans, il se forma pour son usage des vocabulaires grec et hébraïque; et des grammaires hébraïque et chaldéenne; à quinze ans il avait déjà fait des tragédies et un poème épique de 4000 vers. S'étant consacré à la botanique et à la médecine, il étudia sous Boerhaave, à Leyde. Après avoir séjourné quelque temps en Angleterre, il vint à Paris, et assista aux leçons de Winslow, Ledran, Louis Petit, d'Antoine et Bernard de Jussieu. Georges II, roi d'Angleterre, ayant fondé l'université de Goettingue, en 1736, lui donna une chaire qui embrassait l'anatomie, la chirurgie et la botanique. Haller y fonda le théâtre anatomique, et le jardin des plantes. Il refusa d'aller à Berlin, où l'appelait Frédéric II, et préféra de retourner dans sa patrie, où il fut nommé gouverneur de l'hôtel du sénat, et directeur des salines. L'empereur François I^{er} le créa chevalier, et Gustave III, roi de

Suède, lui conféra l'ordre de l'*Étoile polaire*. Joseph II, en passant par Berne, l'invita d'une visite, au moment qu'il venait de refuser d'en faire une à Voltaire, qui demeurait près de Genève. Haller possédait plusieurs langues vivantes. A quarante ans, il apprit le suédois, et il écrivait le français avec pureté et élégance. Ses propres ouvrages, et ceux dont il a été l'éditeur, lui ont donné une grande célébrité. On a de lui, en français, la *Formation du poulet*, in-12, et l'*Irritabilité des nerfs*, 2 vol. in-12; des *Lettres contre les incrédules*, 2 vol. in-8°. Ses autres écrits sont en latin : 1° *Stirpes Helveticæ*, Göttingue, 1742, in-fol.; 2° *Opuscula minora*, 3 vol. in-4°; 3° *Disputationes anatomicæ*, 8 vol. in-4°; 4° *Elementa physiologiæ*, 8 vol. in-4°; 5° *Hippocratis opera genuina*, 1770, 4 vol. in-8°, etc. Haller paraît avoir été un homme doux et tranquille, aimant la retraite, cherchant les douceurs de la vie privée, et méritant, par la simplicité de ses mœurs, que la jalousie lui pardonnât sa gloire. C'est un bonheur que ce caractère même ne donte pas toujours; mais Haller en a joui : il n'a pas payé sa renommée par le prix qu'il faut ordinairement mettre à cette fumée, c'est-à-dire par les tracasseries qui empoisonnent la vie d'un homme illustre, en quelque genre que ce soit. M. Bioernstabl, dans ses *Lettres* écrites durant le cours de ses voyages, en parlant de Voltaire et de Haller, fait le parallèle suivant de ces deux personnages : « L'un » est superficiel, l'autre est so- » lide; l'un fait des vers sur tou- » tes sortes de sujets et verse

» sur tous la couleur de ses fi- » cions, l'autre, poète et philo- » sophe, aime sur toutes choses » la vérité et la vertu; l'un ne » parle que de tolérance, et ne » veut rien souffrir ni de Dieu, » ni des hommes, l'autre prati- » que la morale et l'Évangile; » l'un détruit, l'autre édifie; » enfin l'un augmente la masse » des erreurs, et l'autre celle des » vérités. » Il faut convenir néanmoins que les principes de Haller, généralement sages, n'ont pas toujours eu le degré de consistance et de persévérance qu'on avait lieu d'attendre de la solidité de son jugement et de ses vues. Son *Épître à M. Stæhlin, sur la fausseté des vertus humaines*, est une satire amère de tous les principes de religion et de morale. Cette production informe l'a fait placer, par des critiques chrétiens, parmi ces Israélites adorateurs inconséquents du vrai Dieu, qui, pour ménager leurs ennemis, ont la faiblesse de donner en passant quelques coups d'euzensoir aux idoles des nations. Mais il paraît que l'on doit regarder cette *Épître* comme un ouvrage de jeunesse, suffisamment rétracté par les *Lettres contre les incrédules*.

HALLERSTEIN (Augustin), né en Autriche d'une famille illustre, se fit jésuite, et se consacra aux missions étrangères. Envoyé à la Chine, il succéda au P. Kœppler dans la place de président du tribunal des mathématiques, et mourut en 1774, frappé d'apoplexie au moment qu'il apprit la suppression de la société. Ses *Observations* ont été publiées par le P. Hell avec celles du P. Kœppler, Vienne, 1768, 2 vol. in-4°. — Il avait un frère

très distingué par ses vertus et ses lumières, qui fut long-temps confesseur du duc Charles de Lorraine, gouverneur des Pays-Bas, et mourut vers 1780.

HALLES: Voy. HALES.

HALLEY (Edmond), né à Londres en 1656, s'adonna d'abord à la littérature et aux langues, et se consacra ensuite entièrement à l'astronomie. Ayant résolu, dès l'âge de 19 ans, un problème par lequel il déterminait les aphélie et l'excentricité des planètes, le gouvernement l'envoya en 1676 à l'île de Sainte-Hélène, voyage où il fit plusieurs observations astronomiques. De retour dans sa patrie, il succéda à Wallis, en 1705, dans la place de professeur de géométrie à Oxford, et à Flamsteed dans celle d'astronome du roi. La société royale de Londres et l'académie des sciences de Paris se l'associèrent: la première le fit son secrétaire, placé qu'il remplit avec distinction. Il mourut à l'observatoire de Greenwich en 1742, à 86 ans. A un esprit vif et pénétrant, il joignait une imagination féconde et fleurie. Il s'amusa même quelquefois de la poésie. Lorsque le czar Pierre le Grand vint en Angleterre, il y vit Halley. Il l'interrogea sur la flotte qu'il avait dessein de former, et sur les sciences et les arts qu'il voulait introduire dans ses états. Sa curiosité fut tellement satisfaite de ses réponses et de son entretien, qu'il l'admit familièrement à sa table, et qu'il en fit son ami. Il était franc et décidé dans ses jugements, égal et réglé dans ses mœurs, doux et affable, toujours prêt à se communiquer, et surtout désintéressé. Il a vécu et il est mort dans cette médio-

crité, dont le choix libre suppose tant de ressources dans l'âme et de lumières dans l'esprit. Les ouvrages qui font le plus d'honneur à sa mémoire sont: 1°. *Catalogus stellarum australium*, Londres, 1678, 1679, in-4°. Cet ouvrage fut donné la même année à Paris, in-12, par Royer, avec la traduction française à côté et un planisphère céleste de l'hémisphère austral, pour faire une seconde partie à ses *Cartes du ciel* et à son *Catalogue des étoiles*. Celui de Halley avait été dressé d'après les observations que l'auteur avait faites en 1677 à l'île de Sainte-Hélène, pays le plus méridional que les Anglais eussent alors sous leur domination. (Voyez FLAMSTEED.) 2°. *Apollonii pergei de sectione rationis libri duo, ex arabico manuscripto latine versi*, Oxford, 1706, in-8°; 3°. *Apollonii pergei conicorum libri octo; et Sereni antissensis, de sectione cylindri et conicis libri duo*, Oxford, 1710, in-fol.; édition magnifique, et qui est le fruit d'un travail immense. Halley y a rétabli les textes traduits, et a suppléé, etc. 4°. *Tabulae astronomicae*, Londres, 1749, in-4°. Elles ont été traduites en français par l'abbé Chappe d'Auteroche, in-8°, 1754, et par de Lalande, 1759, in-8°: cette dernière traduction est la plus estimée. 5°. *Abrégé de l'astronomie des comètes*. On sait que c'est surtout par une prédiction de Halley qu'on a cru démontrer le cours régulier des comètes, supposé par Newton, et sur lequel les astronomes ont fait et font encore tant de calculs, presque toujours démentis, particulièrement par rapport aux comètes, annoncées par divers astronomes pour ces dernières

années, où néanmoins aucune n'a paru avec les caractères indiqués. Quelques systèmes récents, tels que ceux du P. Berthier, de MM. Goussier et Mariveltz, etc., qui représentent les comètes comme des tourbillons lumineux et éphémères, détruisent par le fondement l'opinion reçue sur le cours de ces astres caudataires; et l'on sent assez que, dans une telle supposition, tous les efforts qu'on fait pour donner aux comètes une apparition périodique et géométriquement régulière, sont parfaitement vains. (Voyez CLAIRAUT; GUGLIEMINI.) 6°. *Théorie sur les variations de la boussole*, dans les Mémoires de la société royale. Il dressa une carte pour ces variations, qui est d'un grand usage. On la trouve dans l'*Essai de physique* de Muschenbroëck, publié à Leyde en 1739. 7°. *Méthode directe et géométrique pour trouver les aphélies et les excentricités des planètes*; 8°. un *Mémoire sur un télescope* de son invention, qui fit beaucoup de bruit dans le monde savant; 9°. plusieurs autres *Mémoires* sur différents points de physique et d'astronomie; 10°. quelques *Vers latins*.

HALLIER (François), né à Chartres vers 1595, docteur et professeur de Sorbonne, fut successivement archidiacre de Dinan, théologal de Chartres, syndic de la faculté de théologie de Paris, et enfin évêque de Caen en 1656. Il ne garda pas long-temps ce siège, étant mort en 1658, d'une paralysie qui lui fit oublier tout ce qu'il avait su, jusqu'à l'oraison dominicale. Avant son épiscopat, Hallier fit plusieurs voyages dans la Grèce, en Angleterre, en Italie, et par-

tout il fit admirer ses talents. Urbain VIII l'aurait fait cardinal, si une forte brigue et des raisons d'état n'avaient fait passer le chapeau qui lui était destiné sur la tête du commandeur de Valencey. Dans son second voyage de Rome, en 1652, il fit éclater beaucoup de zèle contre les cinq propositions de Jansénius, dont il sollicita et obtint la condamnation. De là tout le mal que les jansénistes ont dit de lui; ce qui n'a pas empêché les gens impartiaux de reconnaître que ses ouvrages se distinguent par la force dans les raisonnements, et par d'érudition dans les recherches. Les principaux sont: 1°. un savant *Traité de la hiérarchie* (voyez CELLŒT); 2°. des *Commentaires sur les réglemens du clergé de France, touchant les réguliers*, qui l'engagèrent dans des disputes avec les jésuites, et divers autres religieux, etc.; 3°. *Traité des élections et des ordinations*, 1636, in-fol. C'est son chef-d'œuvre. Cet ouvrage lui valut une pension de la part du clergé de France; il est clair et méthodique. 4°. Des *Ecrits polémiques* contre les jansénistes et contre les réguliers. Tous ses ouvrages sont en latin.

HALLIRAX. Voy. MONTAGUE.

HALLMANN (Jean-Christien), poète allemand, travailla pour le théâtre, et donna plusieurs pièces accueillies par ses compatriotes. Il était protestant; mais il abandonna les erreurs de Luther pour embrasser la religion catholique. Il mourut à Breslau en 1704.

HALLLOIX (Pierre), savant jésuite, né à Liège en 1572, possédait les langues savantes, et était versé dans l'histoire ecclé-

siaistique. Il prêcha avec beaucoup d'éloquence pendant plusieurs années. A la science, il joignait toutes les vertus qui font le vrai religieux. Il mourut le 30 juillet 1656. On a de lui : 1° *Anthologia poetica græco-latina*, Douai, 1617, in-12; 2° *Illustrium Ecclesie orientalis scriptorum qui sanctitate et eruditione floruerunt*, Douai, 1633 et 1636, 2 vol. in-fol. Le premier volume a pour objet les écrivains de l'Eglise d'Orient du premier siècle; dans le second, il s'agit de ceux du deuxième siècle. Cet ouvrage est plein d'érudition et de recherches; on lui reproche cependant un défaut de critique, surtout à l'égard de saint Denis l'Aréopagite. Plusieurs de ses *Vies de saints* ont trouvé place dans les *Acta sanctorum*. 3° *Origenes defensus*, Liège, 1648, in-fol., dédié au pape Innocent X, et attaqué par le cardinal Henri de Noris.

HALYATES. Voyez ALYATES.

HAMAL (Jean-Noël), né à Liège en 1709, de Henri-Guillaume, maître de musique de la cathédrale, succéda en 1738, à son père dans cet emploi; il y porta ses talents et sa réputation, et se fit une célébrité beaucoup plus grande. Deux voyages qu'il fit à Rome, et les liaisons qu'il y forma avec les plus grands maîtres, contribuèrent beaucoup à le perfectionner dans un art où il avait fait déjà les plus grands progrès. La hardiesse du génie l'affranchit quelquefois des règles, et on le vit avec succès s'élancer dans des routes nouvelles, qui fixèrent l'admiration des connaisseurs. Ses compatriotes ont célébré beaucoup l'opéra de *Chaufontaine*, musique d'un goût tout-

à-fait ingénieux et habilement assorti au sujet. Ses oratorio de *Judith* et de *Jonathas*, et le psautre *In te Domine speravi*, qu'il mit en musique peu de jours avant sa mort, arrivée le 26 novembre 1778, doivent être placés parmi ses meilleures compositions. Il avait embrassé l'état ecclésiastique; son neveu, Henri Hamal, lui succéda dans la place de maître de musique de la cathédrale de Liège.

HAMAYDE (Ignace-François), docteur et professeur en droit à Louvain, mort dans cette ville en 1712, à 64 ans, fut l'oracle des Pays-Bas. On le consultait de toutes parts et sur toutes les matières. Sa préce égalait son savoir. De tous ses écrits, le plus utile est le traité *De recusatationibus judicium*. On s'en sert souvent dans les tribunaux et avec avantage.

HAMBERGER (George-Albert), professeur en physique et en mathématiques à Iéna, né à Beyerberg en Franconie, l'an 1662, mourut à Iéna en 1716. On a de lui divers traités de ces deux sciences, fort estimés. Les plus connus sont : 1° *De iride diluvii*; 2° *De optici oculorum vutis*; 3° *De hydraulica, de frigore*; 4° *De basi computi ecclesiastici*, etc. Il y règne un savoir réel et utile, et en même temps modeste et circonspect. Le recueil de ses dissertations a été publié à Iéna, 1756, 1 v. in-fol.

HAMEL (Jean-Baptiste du), né en 1624, à Vire en Normandie, d'un père avocat, entra chez les pères de l'Oratoire à 19 ans; et en sortit dix ans après pour être curé de Neuilli-sur-Marne. En 1662, il quitta sa cure pour la dignité de chancelier de l'Eglise de Bayeux. Alors il se livra en-

tièrement à son goût pour la physique. Le grand Colbert le choisit en 1666 pour être secrétaire de l'académie des sciences. Deux ans après, Colbert de Croissy, plénipotentiaire pour la paix d'Aix-la-Chapelle, l'y mena avec lui. Du Hamel l'accompagna encore en Angleterre. Il fit ce voyage en philosophie : sa principale curiosité fut de voir les savants, surtout l'illustre Boyle, qui lui ouvrit, dit Fontenelle, tous les trésors de la physique expérimentale. De Londres il passa à Amsterdam, et y porta le même esprit. Il recueillit dans ces deux voyages des richesses dont il prit ses livres. De retour en France, il ne cessa de travailler jusqu'à sa mort, arrivée en 1706, à 82 ans. Il fut pendant toute sa vie dans une extrême considération auprès des plus grands prélats; cependant il n'a jamais possédé que de très petits bénéfices, et il n'en a point possédé dont il ne se soit dépouillé en faveur de quelqu'un. Les principaux fruits de sa plume sont : 1° *Astronomia physica*, et un traité *De meteoris et fossilibus*, imprimés l'un et l'autre en 1660, in-4°. A la forme de dialogue qu'ont ces deux ouvrages, et à cette manière de traiter la philosophie; on reconnaît, dit Fontenelle, que Cicéron lui a servi de modèle; mais on le reconnaît encore à une latinité pure, et à un grand nombre d'expressions ingénieuses et fines. Son imagination fleurie et ornée a répandu ses agréments sur la sécheresse de la matière. 2° *De corporum affectionibus*; 3° *De mente humana*; 4° *De corpore animato*: ces trois ouvrages, fruits de la réflexion et de l'expérience, sont profonds. 5° *De consensu veteris*

et novæ philosophiæ, in-4°, Rouen, 1675. On y trouve une espèce de physique générale, ou plutôt un traité des premiers principes. Il y fait voir que les idées des anciens physiciens ne sont pas si étranges que l'on pense, et rentrent dans le résultat des plus modernes. 6° *L'Histoire de l'académie des sciences*, dont la dernière édition est celle de 1701, in-4°. 7° *Opera philosophica et astronomica*, Nuremberg, 1681, 4 tom. in-4°; 8° *Philosophiæ vetus et nova, ad usum scholæ accommodata*, 1700, 6 vol. in-12. Il y combine avec impartialité les idées anciennes avec les nouvelles. 9° *Theologia speculatrix et practica*, 1691, 7 vol. in-8°, en très beau latin. 10° *Theologia clericorum seminariis accommodata summarium*, en 5 vol. C'est un abrégé du cours précédent, augmenté et corrigé. 11° *Institutiones biblicæ, seu Scripturæ sacræ prolegomena; una cum selectis annotationibus in Pentateuchum*. Cet ouvrage fut l'avant-coureur d'une grande Bible, Paris, 1706, in-fol., et Louvain, 1740, in-fol., avec des notes, dont une partie par M. Guyaux. Richard Simon et dom Calmet en font peu de cas; mais ces deux commentateurs, le premier surtout, ne sont pas juges compétents en cette matière. Il est bien vrai que les notes de du Hamel ne présentent rien de bien saillant et de neuf; mais la Bible n'est pas un fonds sur lequel on doit travailler avec l'esprit de nouveauté; il serait à souhaiter que Richard Simon se fût réglé sur cette maxime. — Il ne faut pas le confondre avec un du HAMEL, curé de Saint-Merry à Paris, prétendu saint par le parti janséniste, dont M. Treuvé

(voyez ce nom) nous a donné la

Vie.

HAMEL DU MANCEAU (Henri-Louis du), né à Paris en 1700, consacra toute sa vie à étendre et à perfectionner les connaissances qui ont rapport à l'agriculture, à la marine, au commerce, aux arts mécaniques, et a écrit sur tout cela avec méthode et clarté. Ses ouvrages peuvent être regardés comme des livres élémentaires; ils renferment ordinairement des recherches bien dirigées, l'exposition de plusieurs expériences nouvelles et curieuses, des instructions méthodiques, écrites sans déclamation et sans lieux communs étrangers à son sujet. Ses talents l'élevèrent au poste d'inspecteur de la marine. Il mourut le 23 août 1782. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Traité de la fabrique des manœuvres pour les vaisseaux, ou l'Art de la corvée perfectionnée*, 1747, in-4°; 2° *Eléments d'architecture navale, ou Traité pratique de la construction des vaisseaux*, 1758, in-4°; 3° *Moyens de conserver la santé aux équipages des vaisseaux, avec la manière de purifier l'air des salles des hôpitaux*, 1759, in-12; 4° *Traité général des pêches maritimes, des rivières et des étangs*, in-fol., avec fig.; 5° *Eléments d'agriculture*, 2 vol. in-12; 6° *Traité de la culture des terres, suivant les principes de M. Tull*, traduit en partie de l'anglais, 1750 et suiv., 6 vol. in-12; 7° *Traité de la conservation des grains, et en particulier du froment*, 1753 et 1768, in-12; et *Supplément à ce traité*, in-12; 8° *La physique des arbres, où il est traité de l'anatomie des plantes et de l'économie végétale*, 1758, 2 vol. in-4°; 9° *Traité des*

arbres et des arbustes qui se cultivent en France en pleine terre, 1755, 2 vol. in-4°, traduit en allemand, par Oelhafen, Nuremberg, 1762, in-4°; 10° *Des semis et plantations des arbres, et de leur culture*, 1760, in-4°; 11° *De l'exploitation des bois*, avec la description des arts qui se pratiquent dans les forêts, 1764, 2 vol. in-8°, avec fig.; 12° *Du transport, de la conservation et de la force des bois*, in-4°. On y trouve le moyen d'attendrir les bois, de leur donner diverses courbures pour la construction des vaisseaux, etc. 13° *Traité des arbres fruitiers*, 2 vol. in-4°, ornés de près de 200 planches bien gravées d'après nature; 14° *Traité de la garance et de sa culture*, in-12; 15° *Histoire d'un insecte qui dévore les grains dans l'Angoumois, avec les moyens de le détruire*, in-12, avec fig. On a encore de lui les *Arts du charbonnier, de l'épinglier*; par Réaumur, avec des additions, 1761, in-4°; *du crier, du cartier*, 1763; *de la forge des enclumes*, avec *L'Art d'adoucir le fer fondu*, de Réaumur, 1763, in-fol.; *De raffiner le sucre*, 1764, in-fol.; *de la draperie*, 1765, in-tol.; *de friser et raffiner les étoffes de laine*, 1765, in-fol.; *du condreur*, 1765; *de faire des tapis, façon de Turquie*, 1765, in-fol.; *de la forge des ancrs, du serrurier*, 1767; *L'Art du potier de terre*; *fabrique de l'amidon*; *L'Art du savonnier*; *L'Art de faire des pipes à fumer*; *de faire de la colle forte*; *du charbonnier, où manière de faire le charbon de bois*, 1766, in-fol., etc., etc., dans les *Descriptions des arts* données par l'académie des sciences.

HAMELMANN (Herman), né à Osnabruck en 1525, commença

à y prêcher la doctrine de Luther. Chassé de cette ville, il fut reçu à Bielefeld par les chanoines, et il instruisit la jeunesse selon le catéchisme de son patriarche. Il fut nommé ensuite surintendant des églises du duché de Brunswick, pour les régler selon la confession d'Ausbourg. Enfin il devint surintendant général du comté d'Oldembourg en 1593, et mourut en 1595. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Commentarius in Pentateuchum*, 1563, in-fol.; 2° *Opera genealogico-historica de Westphalia et Saxonia inferiori*, Lemgov, 1711, in-4°, estimé; 3° *Chronicon Oldenburgicum*, Oldembourg, 1599, in-fol., en allemand. Cette chronique des rois de Danemarck, de la maison d'Oldembourg, qui a commencé à régner en 1448, est recherchée, quoiqu'elle soit rédigée avec peu de méthode et d'agrément.

HAMILTON (Antoine, comte d'), de l'ancienne maison de ce nom en Ecosse, naquit en Irlande vers 1646, et passa en France avec sa famille, qui avait suivi Charles II, lorsqu'il vint y chercher un asile après la mort de son père. Ce prince ayant été rétabli sur le trône de ses ancêtres, Hamilton le suivit en Angleterre. Ce fut alors que le comte de Grammont y épousa sa sœur, une des plus aimables personnes de son sexe. Le nouvel époux emmena sa femme en France. Le comte d'Hamilton passait souvent la mer pour la voir. Il fut obligé enfin de s'y fixer pour toujours, lorsque Jacques II, après la perte de ses états, vint s'y réfugier. Il mourut à Saint-Germain-en-Laye en 1720, à 74 ans. Il avait l'esprit aisé et délicat, l'imagination vive et brillante. On lui reproche son penchant pour la satire. Ses

ouvrages recueillis en 1749, en 6 vol. in-12, renferment : 1° des *Poésies* d'un mérite peu brillant; la totalité du plus petit de ses ouvrages, dit l'abbé des Fontaines, est presque toujours assez mauvaise; 2° Des *Contes de féerie*; 3° Les *Mémoires du comte de Grammont* (Philibert), qui occupent 2 vol. de cette édition, et qu'on a imprimés séparément. Ces *Mémoires*, dont le fond est très mince, n'ont que le mérite d'un style vif et gai. La dernière et la meilleure de toutes les éditions des *Oeuvres* d'Hamilton est en 4 vol. in-8°, Paris, 1812, ou 5 vol. in-18, 1813.

† HAMILTON (George d'), général anglais et comte d'Orkney, naquit vers 1680, en Ecosse. Il était fils de Guillaume Douglas, comte de Selkirk. Celui-ci ayant épousé Anne, duchesse d'Hamilton, seule descendante légitime directe des ducs d'Hamilton, il fut stipulé, dans le contrat de mariage, que tous les enfants qui naîtraient de cette union porteraient le titre maternel. Douglas lui-même fut créé duc d'Hamilton, en 1660. Ce duc, qui contribua beaucoup ensuite à faire reconnaître en Ecosse l'autorité de la maison d'Orange, montée sur le trône d'Angleterre, après les malheurs de Jacques II, mourut en 1694. Georges, qui forme le sujet de cet article, était le cinquième fils de Guillaume; il se distingua dans la carrière des armes, et surtout aux batailles de Boyne, où manqua de périr l'infortuné Jacques II, à Autrim, à Steinkerke, aux sièges d'Althone, etc; mais lord Hamilton avait le tort de combattre pour un usurpateur, et contre son roi légitime. Ce dévouement, ou, pour

mieux dire, cette rébellion lui valut, de la part du roi Guillaume III, la dignité de pair d'Ecosse, et le titre de comte d'Orkney. Il contribua, dans les guerres de succession, aux brillants succès du fameux Marlborough, et reçut du roi de nouveaux honneurs. Il fut successivement nommé général d'infanterie, gouverneur du château d'Edimbourg, et lord-lieutenant du comté de Clydesdale. Il mourut à Londres, en 1737, âgé de cinquante-sept ans. On a remarqué qu'avec la ligne masculine des Hamilton, s'était comme éteinte l'incrévable fidélité de cette famille pour leurs rois légitimes, les Stuarts. — Il y a eu plusieurs personnages du nom d'Hamilton, — savoir : Patrick HAMILTON, premier auteur de la prétendue réforme en Ecosse, et condamné, pour ses erreurs, au dernier supplice, en 1526. — Jacques HAMILTON, comte d'Arran, duc de Châtellerauld, bisaincépaternel du comte Antoine, auteur des *Mémoires de Grammont*. Le duc Jacques fut pendant quelques mois régent du royaume d'Ecosse, du temps de la minorité de Marie Stuart. Il avait embrassé la réforme, mais ensuite il rentra dans le sein de l'Eglise catholique, et mourut en 1576. — Jacques I^{er}. duc d'HAMILTON, né en 1606, était très attaché à la maison des Stuart, et rival en pouvoir du fameux Montrose. Il combattit l'usurpateur Cromwel, qui le fit enfin prisonnier, et le condamna à mort en 1649. — HAMILTON (Gavin), habile peintre, qui a laissé plusieurs beaux tableaux, fit faire diverses fouilles dans les états romains, et en retira des statues, des bas-reliefs, qui

étaient des monuments antiques. On a de lui : *Schola italica picturae*, Rome, 1773, in-folio. Il est mort en 1797. — ROBERT HAMILTON, médecin, qui a écrit différents *Traités* sur les fièvres, mort en 1793. — GUILLAUME HAMILTON, autre médecin, qui a écrit : *Observations sur les vertus et l'usage de la digitale pourprée, pour l'hydropisie, la consommation, la fièvre scarlatine*, etc. Il est mort en 1808. — GUILLAUME GÉRARD HAMILTON, homme d'état, célèbre orateur au parlement d'Angleterre. Il fut chancelier de l'échiquier en Irlande, et mourut en 1808. On l'a cru assez long-temps l'auteur des fameuses *Lettres de Junius*.

• † HAMILTON (sir William), savant écossais, naquit en 1730, près d'Edimbourg, d'une famille illustre, mais dont la fortune était presque anéantie. Un mariage avantageux, contracté en 1755, le mit en état de figurer d'une manière digne de sa naissance. Nommé en 1764 ambassadeur à Naples, il trouva la facilité de satisfaire son penchant pour l'observation des grands phénomènes de la nature, et il forma une société de savants et d'artistes, dont il encourageait les travaux. Il paraît cependant que la protection qu'il accordait aux arts n'était pas tout-à-fait désintéressée; ce qui fit dire à un ambassadeur français à la cour de Naples : « Cet Anglais s'affiche » pour protéger les arts; et ce » sont les arts qui le protègent, » car ils l'enrichissent. » Le trait suivant prouve qu'il ne se trompait pas. Ayant fait peindre sa seconde femme par madame le Brun, il céda ce portrait, sans hésiter, à un amateur qui lui en offrit deux cents guinées de gain.

Il s'était formé un riche cabinet, où l'on remarquait surtout une superbe collection de vases grecs, qu'il acheta en 1765 de la maison Porcinari de Naples. Avant de les envoyer en Angleterre, craignant qu'ils ne fussent endommagés par le transport, il en fit faire des dessins par l'artiste Hancarville, qui parurent dans un ouvrage publié sous les auspices du roi d'Angleterre, et intitulé : *Antiquités étrusques, grecques et romaines*, en anglais et en français, 1766, 2 vol. in-fol. Cet ouvrage a été reproduit en français seulement, par David, Paris, 1787, 5 vol. in-4°, et réimprimé dans les deux langues à Florence, 1801, 1808, 4 vol. in-fol. Il perdit sa fille en 1775, et sa première femme en 1782. Deux ans après, il fit un voyage en Angleterre, dont le motif était, à ce que l'on croit, d'empêcher son neveu, M. Greville, de contracter un mariage avec une femme que sa conduite rendait indigne de cette alliance. Le mariage fut en effet rompu ; mais cette femme (miss Harle) ayant ensuite été à Naples, elle gagna si bien les bonnes grâces de sir William, qu'il ne trouva pas d'épouser lui-même celle qu'il avait jugée indigne d'être unie à son neveu. En 1798, il fut nommé conseiller privé, et ce n'est que cette année qu'il reconnut pour sa femme miss Harle, qui prit le nom de lady Hamilton. Lorsqu'en 1798 les Français envahirent le royaume de Naples, il suivit à Palerme le roi des Deux-Siciles. Rappelé, en 1800, par son gouvernement, il mourut à Londres le 6 avril 1803. Les désordres de sa femme avaient presque détruit toute sa fortune ; il ne put lui laisser que 700 livres de rente. Il publia : 1°

Observations sur le mont Vésuve, le mont Etna et autres volcans, avec des planches, Londres, 1772, in-8° ; 2° *Campi phlegreæ*, Naples, 1776, 2 vol. in-fol. Les dessins, qui offrent les sites les plus intéressants du royaume de Naples, sont exécutés avec beaucoup de soin et d'exactitude.

† HAMILTON (Emma Lydie ou Harle, lady), femme célèbre par ses intrigues et son inconduite, naquit en 1760 d'une pauvre domestique dans le comté de Chester. Sa mère l'emmena dans la principauté de Galles, où, à l'âge de 13 ans, Emma fut placée en qualité de gouvernante d'enfants chez un M. Thomas, beau-frère du célèbre graveur Boydell. Elle se rendit trois ans après à Londres, où elle entra au service d'un mercier du marché de Saint-James, puis devint femme de chambre d'une dame de bon ton ; en se livrant dans les heures de loisir, à la lecture de romans et de pièces de théâtre, elle se forma au rôle qu'elle joua si bien dans la suite. Ayant été congédiée, et se trouvant de nouveau sans ressource, elle fut obligée d'entrer, comme servante, dans une taverne qui était le rendez-vous des acteurs, des musiciens, des peintres, et au milieu desquels Emma, si l'on en croit ses *Mémoires*, conserva toute sa sagesse. Mais elle ne devait pas tarder à entrer dans la carrière du vice. Ayant appris qu'un jeune inarin, son parent, avait été mis en prison, elle court demander sa grâce à l'amiral sir John Willet Payne, alors capitaine, qui, touché de sa beauté, pardonna au condamné, et fit d'Emma sa maîtresse. Epris de plus en plus, le capitaine lui donna des instituteurs pour cultiver ses disposi-

tions. Emma acquit en peu de temps beaucoup d'instruction, et n'en devint que plus dangereuse. Quelque temps après, John Willet, d'après un usage assez commun en Angleterre, céda sa maîtresse à un chevalier Featherstonhangh, qui la conduisit à une superbe terre dans le Sussex. Mais au bout d'un mois, il rompit avec elle, et Emma, sans appui et sans moyens, parcourut les rues de la capitale; s'abandonnant à tous les excès. Elle était réduite à ce degré de misère et d'avilissement, lorsqu'elle fixa l'attention d'un fameux charlatan, le docteur Graham, connu dans toute l'Angleterre par son lit élastique, appelé *lit d'Apollon*, et par sa *mégalanthropogénésie*. Il s'empara de la belle Emma, et l'exposa sur ses tréteaux, aux yeux du public, à peine recouverte d'un léger voile, sous le nom d'*Hygie*, déesse de la santé. Les peintres, les sculpteurs, attirés comme les autres, s'empresèrent de peindre et de sculpter la nouvelle divinité; et parmi eux, le célèbre Rommey, qui la présenta sous toutes les formes, en devint éperdument amoureux. Mais Emma portait son ambition plus haut: elle parvint bientôt à faire une conquête qui flattait davantage sa vanité; celle d'un homme connu par son esprit et son instruction, Charles Greville, de l'antique famille des Warwick. Il se laissa tellement aveugler par sa passion, qu'il avait résolu de l'épouser; et il l'aurait exécuté sans l'obstacle que son oncle, sir William Hamilton, mit à ce mariage. En 1789, M. Greville, ruiné et privé de toutes ses places, envoya Emma auprès de son oncle à Naples, où il était ambassadeur, pour en obtenir des secours

pécuniaires. Dès que ce dernier eut vu Emma, il conçut pour elle une passion encore plus vive que celle de son neveu. Il oublia aussitôt le mépris qu'il avait fait de cette femme, et il s'ensuivit une union nouvelle, dont les principales clauses étaient que M. Greville renoncera à tous les droits qu'il avait sur Emma, tandis que l'oncle paierait les dettes de son neveu. Il ne paraît pas qu'Emma éprouvât une grande peine de se séparer d'un homme qui avait fait pour elle tant de sacrifices. Elle s'efforça de regagner alors, autant qu'il était possible, l'estime publique. La maison de sir William était le rendez-vous des artistes et des savants; ils lui firent une cour assidue, et la noblesse de Naples, qui avait d'abord refusé de voir la maîtresse de sir Hamilton, commença peu à peu à la visiter. Habile dans l'art de plaire, elle relevait son extrême beauté par les agréments du costume, qu'elle savait varier d'une manière étonnante. Elle imitait avec la même grâce une bayadère de l'Indoustan et une alme d'Égypte, Aspasie, Hélène ou Didon. Elle brillait surtout dans la danse, et inventa celle trop voluptueuse du *schall*, qu'on a reproduite ensuite sur les théâtres. Ces qualités frivoles, mais séduisantes, aveuglaient de plus en plus Hamilton, qui se détermina à l'épouser. Ayant fait en 1798 un voyage en Angleterre, le mariage fut conclu; et lorsqu'il revint à Naples, il présenta aussitôt à la cour sa nouvelle épouse. La reine Marie-Caroline lui fit l'accueil le plus aimable, et lui donna bientôt sa confiance. Elle l'appela à ses soupers secrets; et la déesse *Hygie* du docteur Graham fut admise plu-

sieurs fois à partager le lit d'une souveraine. C'est à cette époque qu'elle fit connaissance avec le célèbre amiral Nelson, alors capitaine du vaisseau *Agamemnon*. On prétend que l'ambassadeur et son épouse concurent pour lui, en le voyant, la plus vive amitié. Celle de William devint même si forte, que, malgré l'amour qu'il avait toujours pour sa femme, il fit semblant de ne pas s'apercevoir de l'union, plus qu'amicale, qui régnait entre elle et Nelson. L'Espagne se trouvait dans ce moment placée entre l'Angleterre, qui pouvait ruiner son commerce, et la France, qui n'était pas moins à craindre. Dans cette dangereuse position, Charles IV avait écrit à son frère le roi de Naples, une lettre confidentielle, où il se plaignait de quelques procédés de la Grande-Bretagne à son égard. La reine, à qui Ferdinand VI fit part de cette lettre, n'eût rien de plus pressé que de la communiquer à sa digne confidente; et celle-ci en fit connaître le texte, mot pour mot, au cabinet de Londres. L'Angleterre, sans aucune déclaration de guerre, attaqua sur mer les Espagnols; et la confiance de la reine de Naples coûta à l'Espagne deux frégates, quatre millions de dollars et cinq cents hommes tués ou blessés. Pendant que Nelson était à Naples auprès de lady Hamilton, Buonaparte, en allant en Egypte, s'empara de Malte. Pour réparer une perte qu'il n'avait pas su prévenir, il se mit à la recherche de la flotte française, qu'il détruisit, après un terrible combat, dans la rade d'Aboukir. Il revint à Naples, et son entrée dans cette ville fut un véritable triomphe; le peuple se porta en foule sur le port pour

le recevoir, et lady Hamilton se plaça à côté de l'amiral comme pour partager sa gloire. Dès ce moment, ce ne furent plus que des fêtes et des réjouissances, pendant lesquelles sir William sembla plus que jamais donner une entière approbation à l'intimité qui régnait entre son épouse et l'amiral. Mais pendant que la cour et le peuple ne pensaient qu'aux fêtes et aux réjouissances, les Français étaient arrivés aux portes de Naples. La joie fit alors place à la consternation; le peuple s'opposa au départ de la famille royale pour la Sicile; et ce ne fut qu'avec la plus grande peine qu'elle put se rendre, pendant la nuit, sur le vaisseau amiral de Nelson, qui la conduisit à Palerme le 24 décembre 1798. Sir William et son épouse l'y accompagnèrent. Lorsque, par les efforts combinés des Russes et des Autrichiens, les Français furent obligés d'évacuer le territoire de la nouvelle république cisalpine, la cour revint à Naples avec la flotte anglaise. Elle punit avec justice, mais peut-être avec trop de sévérité, ceux de ses sujets qui avaient pris le parti des républicains français; et l'on prétend que ce fut surtout à l'instigation de lady Hamilton, qui voulait profiter de ce moment pour perdre ses ennemis, que l'on doit attribuer les nombreuses exécutions qui signalèrent le retour du roi à Naples; du moins l'a-t-on accusée avec assez de fondement du genre de mort qu'on donna au prince Caraccioli, qu'elle détestait particulièrement, parce qu'il n'était pas au nombre de ses admirateurs. Ce vieillard, le meilleur officier de la marine napolitaine, ayant été pris sur mer les armes à la main, fut pendu à la

grande vergue d'une frégate. Nelson signa la condamnation, pour complaire sans doute à lady Hamilton, qui, de son côté, voulut goûter le plaisir d'assister à cette cruelle exécution. Le prince Caraccioli avait mérité sans doute son châtement; mais on ne devait pas le déshonorer pour complaire à une femme qui n'avait plus d'honneur. Lorsqu'on eut sévèrement puni les rebelles, les fêtes recommencèrent, et l'amiral Nelson suivit de nouveau Emma dans le tourbillon des plaisirs. Lady Hamilton partagea son temps entre l'amiral et les affaires diplomatiques, qu'elle gérait toute seule, tandis que son mari spéculait sur les objets relatifs aux arts. Cepeçadant le gouvernement britannique rappela tout à coup son ambassadeur et Nelson. Lady Hamilton revint avec son mari en Angleterre, où son intimité avec Nelson, marié à une femme estimable, fut hautement blâmée. Elle devint bientôt un objet de mépris général, qui augmenta encore lorsqu'elle accoucha d'une fille à qui on donna le nom de miss Nelson. Ayant perdu son époux en 1803, lady Hamilton se retira à Merton Place, maison que lui avait donnée Nelson; mais après la mort de cet amiral à la bataille de Trafalgar, elle se livra, sans aucune pudeur, à ses goûts dépravés, et eut bientôt dissipé tout ce que lui avaient laissé sir William et la générosité du père de sa fille. Elle quitta l'Angleterre en 1810, et vint s'établir avec miss Nelson sur le continent, dans une ferme à quelques lieues de Calais; et c'est là qu'elle mourut le 16 janvier 1815. Lady Hamilton possédait à un suprême degré l'art de l'intrigue et de la séduction; et

sans avoir beaucoup d'instruction; elle avait acquis dans le commerce de la cour un esprit qui rendait sa conversation très agréable. Il a paru en anglais : *Mémoires de lady Hamilton*, 1 vol. in-8°, dont on a publié un extrait en français, avec le portrait de l'héroïne, Paris, 1816, in-8°.

HAMMON. Voy. AMMON.

HAMMOND (Henri), docteur en théologie d'Oxford, naquit à Chersey, dans la province de Suffrey, en 1605, et mourut en 1660, chargé de la conduite du diocèse de Worcester, dont il devait être évêque. Ses ouvrages ont été recueillis à Londres, en 1684, en 4 vol. in-fol. Il y en a quelques-uns en latin, mais le plus grand nombre est en anglais. On distingue particulièrement : 1° un *Cathéchisme pratique*; c'est un abrégé de la morale chrétienne; 2° un *Commentaire* sur le nouveau Testament, traduit en latin par le Clerc, qui l'enrichit, ou pour mieux dire; le chargea de nouvelles notes. Cette version vit le jour en 1697, 2 vol. in-fol.; 3° un *Commentaire* sur les Psaumes, etc. Sa vie a été écrite par J. Fell, évêque d'Oxford.

HAMON (Pierre), natif de Blois, maître à écrire de profession, montra cet art à Charles IX, dont il devint ensuite secrétaire. Il entreprit de donner au public quelques essais des différentes manières d'écrire dont on s'était servi dans les siècles précédents, et même dans les plus éloignés. Il réussit heureusement dans ce projet, qu'il exécuta vers l'an 1566, avec le secours des manuscrits de la bibliothèque du roi, et de ceux des abbayes de Saint-Denis et de Saint-Germain-des-Prés, à Pa-

ris; mais il abusa de son talent, et ayant été convaincu d'avoir supposé de fausses pièces, il fut pendu à Paris le 7 mars 1569. Ce malheureux était huguenot, et l'histoire des prétendus martyrs du calvinisme suppose qu'il fut exécuté pour cause de religion, mais rien n'est plus faux.

HAMON (Jean), docteur en médecine de la faculté de Paris, né à Cherbourg en Normandie vers 1618, mourut à Port-Royal-des-Champs en 1687. Il était depuis 30 ans dans cette retraite, à laquelle il se consacra pour acquérir des vertus; mais il échoua toujours devant celles qui sont nécessaires pour se soumettre aux décisions de l'Eglise. Ses principaux ouvrages sont : 1° des *Soliloques* en latin, traduits en français par l'abbé Goujet, sous ce titre : *Gémissements d'un cœur chrétien, exprimés dans les paroles du psaume cxviii*, Paris, 1731, in-12; 2° *Recueil de divers Traités de piété*, Paris, 1675, 2 vol. in-12; et deux autres *Recueils* en 1689, 2 vol. in-8°; 3° la *Pratique de la prière continuelle, ou Sentiments d'une âme vivement touchée de Dieu*, in-12; 4° *Explication du Cantique des Cantiques*, avec une longue préface de Nicole, Paris, 1708, 4 vol. in-12, et quelques ouvrages fort recherchés du parti janséniste, et où il y a des maximes étrangement propres à affermir les esprits dans la rébellion contre l'Eglise; car elles portent à regarder comme méritoire et profitable la privation des sacrements et autres peines décernées contre ceux qui refusent d'écouter la mère commune des fidèles.

HAMPDEN (John), né à Londres en 1594. [Il était cousin de Cromwell, et se montra,

même avant celui-ci, un des plus zélés partisans du système républicain. Ayant refusé de payer la taxe de mer imposée par Charles 1^{er}, il eut à soutenir, à ce sujet, un procès qu'il perdit; et dès lors il prit les armes contre le roi et servit sous le comte d'Essex. Clarendon fait de lui beaucoup d'éloges, et dit, qu'il avait « un esprit pour tout inventer, une langue pour tout persuader, et un bras pour tout exécuter. »] Il croyait avoir embrassé le parti le plus avantageux aux intérêts du peuple. Un historien de son pays demande si, malgré son zèle pour le bien public, il n'est point coupable envers ses concitoyens, pour avoir compromis la monarchie et la constitution? Il est vrai que si Cromwel avait eu des fils semblables à lui, c'en était fait pour long-temps de la liberté anglaise. Mais si Hampden eut des torts (et assurément il en eut plus d'un), au moins ne peut-on lui reprocher d'avoir voulu faire à sa patrie tout le mal qu'il lui a fait. Ajoutons qu'il mourut avant que l'hypocrite et ténébreux Cromwel parût en vainqueur sur la scène. « Mais l'erreur de Hampden, dit le même historien, est une grande leçon pour les gens de bien qui, dans des temps de troubles, seraient tentés de prendre parti contre l'ordre établi; ne pouvant prévoir toutes les suites d'une révolution, ni calculer tous les effets du nouveau pouvoir, ils doivent se tenir en garde contre tout ce qui tend à renverser un état de choses éprouvé par une longue expérience. » Hampden fut blessé à la tête d'un régiment de troupes parlementaires, Charles 1^{er} lui-même l'esti-

maît tant, qu'il lui envoya son propre chirurgien; mais la blessure était mortelle, et emporta Hampden quelques jours après.

HAMZA, docteur mahométan, vivait vers l'an 1020, sous le calife Hakim. Mécontent du gouvernement, il osa entreprendre d'abolir le mahométisme. Pour ôter à l'Alcoran toute sa considération, il jugea qu'il fallait opposer un nouveau plan de religion à celui du faux prophète. Il composa un livre intitulé : *Le Livre des témoignages des mystères de l'unité*. Petis-de-la-Croix, qui le traduisit de l'arabe en français, par l'ordre de M. de Pontchartrain, dit qu'on peut l'appeler la crème de l'éloquence arabique. Mais tout élégant qu'il était il ne produisit rien; et l'éloquence barbare de l'Alcoran fit toujours la même impression sur ses fanatiques sectateurs.

HANAPES (Nicolas), né près d'Aubanton, dans la Thierache, se fit dominicain, et devint patriarche de Jérusalem. Il a donné *Exempla biblica in materiis morales*, etc., imprimé à Prague et à Wurtzbourg, 1753; ouvrage utile aux prédicateurs qui veulent nourrir leurs discours des passages et exemples de la Bible.

HANCKIUS. Voy. HANKIUS.

HANDEL, surnommé IL SASSONÈ, ou plutôt HARENDL (Georg-Frédéric), célèbre compositeur de musique, né à Halle en Saxe l'an 1684, parcourut l'Italie et ensuite passa en Angleterre pour y exercer ses talents. Ses *Opéras* et ses *Oratorio* enchantèrent la nation britannique, qui le combla de biens et d'honneurs pendant sa vie, et lui érigea un monument après sa mort, arrivée en 1759 à Londres. Il laissa

une succession de 20 mille sterl. La collection des *Oeuvres de Handel* a été publiée à Londres par souscription en 1786. Voy. GARRICK.

HANGEST (Jérôme de), docteur de la maison de Sorbonne, natif de Compiègne, d'une famille noble et ancienne, fut chanoine, écolâtre et grand-vicaire de l'église du Mans, sous le cardinal de Bourbon, évêque de cette ville. Il y mourut en 1538. Ce savant se signala contre les luthériens, et enfanta quantité d'ouvrages de morale et de controverse. Le plus connu dans ce dernier genre est son *Traité des académies* contre Luther. Il défend les universités, et l'usage d'y prendre des degrés, et justifie la bonne théologie scolastique; il fait voir que cette méthode d'enseigner est très utile, quoiqu'on en ait quelquefois abusé. Définir et expliquer les termes, poser des principes, en tirer des conséquences, prouver une proposition, résoudre les objections, c'est la méthode géométrique. Cette marche est lente, mais elle est ferme; elle amortit le feu de l'imagination, mais elle en prévient les écarts; elle n'accorde point un génie bouillant, mais elle satisfait un esprit juste. (Voyez saint ANSELME, DUNS, SUARÈS, saint THOMAS, etc.) On a encore de lui : 1° un traité de controverse, intitulé : *Lumière évangélique sur la sainte Eucharistie*; 2° un autre, *De libero arbitrio*.

HANKIUS, ou plutôt HANCKIUS (Martin), né en 1633 à Born près de Breslau, fut nommé professeur en histoire, en politique et en éloquence, en 1661; bibliothécaire de la bibliothèque d'Elisabeth dans la même ville,

en 1670 ; protecteur du collège de ce nom, eu 1681 ; enfin recteur et inspecteur de toutes les écoles de la confession d'Ausbourg dans ce pays, en 1688. Il mourut à Breslau en 1709, à 76 ans ; dont il en avait employé cinquante à professer. Voici les meilleurs ouvrages de ce savant : 1° *De bizantinorum rerum scriptoribus græcis*, Leipsick, 1677, in-4° ; ouvrage érudit et méthodique ; 2° *De romanorum rerum scriptoribus*, 1669 et 1675. 2 vol. in-4°. Dans l'ouvrage précédent, l'auteur rend compte des écrivains de l'histoire byzantine ; dans celui-ci, de ceux de l'histoire romaine. Il compile les différents jugemens qu'on en a portés. 3° Plusieurs ouvrages sur l'histoire et les antiquités de la Silésie, tels que *Antiquitates silesiacæ ad annum 1170*, 2 vol. in-4°, 1707, et *De Silesiis indigenis eruditis*, depuis 1165, jusqu'en 1550, in-4°, 1702 et 1705 ; des *Harangues*, des *Comédies* et des *Poésies*. Ces divers écrits lui acquirent tant de réputation en Allemagne, que l'empereur Léopold l'appela pour ranger certaines parties de sa bibliothèque. On trouve une notice sur cet écrivain dans les *Mémoires de Nicéron*, tom. 38.

HANNEKEN (Mennon), théologien luthérien, né à Blaxen, dans le pays d'Oldenbourg, en 1595, devint professeur de morale, puis de théologie et des langues orientales à Marburg, et enfin surintendant de l'Eglise de Lubeck, où il mourut en 1671. Ses principaux ouvrages roulent sur la controverse. On a encore de lui : 1° *Grammaire hébraïque* ; 2° *Expositio epistolæ Pauli ad Ephesios*, Marburg, 1631, in-4°. — Philippe-Louis HANNE-

KEN, son fils, mort professeur de théologie à Wittemberg en 1706, est aussi auteur de divers *Ouvrages* peu connus sur l'*Ecriture*, in-4° et in-12.

• HANNIBAL. Voy. ANNIBAL.

HANNIBALIEN (Flavius Claudius Hannibalianus), né à Toulouse et élevé à Narbonne, était neveu de Constantin. Ce prince l'ayant formé à l'art militaire, le déclara roi de Pont, de Cappadoce et d'Arménie, et lui fit épouser en 335, sa fille aînée, Constantine. Il ne régna pas long-temps. Les soldats, excités par Constance, son cousin, le poignardèrent en 338 ; sous prétexte qu'il ne devait y avoir d'autres Augustes que les fils de Constantin. Hannibalien périt à la fleur de son âge, dans une ville de Bythynie, où était la sépulture du fameux Annibal, et c'est sans doute d'où vient le nom d'*Hannibalien*. Il aimait le faste, et l'on prétend qu'à l'exemple des rois de Perse, il prenait le titre de *Roi des Rois*. Cet excès d'orgueil empêcha les bons citoyens de le regretter.

HANNON, fils de Naas, roi des Amonites. Ses courtisans lui ayant insinué que les ambassadeurs envoyés par David pour le complimenter sur son avènement à la couronne, n'étaient que des espions, il leur fit raser la barbe et couper les habits jusqu'à la moitié. Cette action outrageante lui coûta la vie et son royaume, David lui ayant ôté l'un et l'autre.

HANNON, l'un des plus puissants citoyens de Carthage, voulant se rendre maître de la république, avait invité aux noces de sa fille les sénateurs pour les faire empoisonner. Son projet fut découvert ; mais le sénat,

appréhendant le crédit du com-
pable, se contenta de le prévenir
par un décret qui défendait en
général la trop grande magnifi-
cence des noces. Hannon n'ayant
point réussi par la ruse, eut re-
cours à la force ouverte. Il se re-
tira à la tête de 20,000 esclaves
armés, dans un château extrê-
mement fortifié, d'où il tâcha
d'engager dans sa révolte des
Africains et le roi des Maures ;
mais il fut pris et conduit à Car-
thage. On enveloppa sa famille
dans son malheur, quoiqu'elle
n'eût pris aucune part à sa con-
juration, et elle fut exterminée
avec lui vers l'an 336 avant J.-C.

HANNON, général carthagi-
nois, fut chargé par la républi-
que de faire le tour de l'Afrique
vers l'an 570 avant l'ère chré-
tienne. Il entra dans l'Océan par
le détroit de Gibraltar, découvrit
plusieurs pays, et ne fut arrêté
dans ses courses que par le dé-
faut de vivres. Quelques savants
ont prétendu qu'il était parvenu
jusqu'à l'extrémité de l'Arabie ;
mais ce sentiment n'est pas
fondé. Plin^e et Plutarque rap-
portent à son sujet une anecdote
qui montre combien ses compa-
triotes étaient jaloux de leur li-
berté. Il avait tellement adouci
la férocité d'un lion, qu'il s'en
servait pour porter une partie
de son bagage. Les Carthaginois
s'imaginèrent que cet homme,
après avoir apprivoisé un animal
si farouche, viendrait à bout de
tout ce qu'il entreprendrait, et
qu'ainsi ils avaient lieu de crain-
dre qu'il ne se rendit maître de
leur état. C'est pourquoi ils
l'exilèrent pour le reste de ses
jours.... On a sous son nom
des *Voyages* qui ne sont pas de
lui. Henri Boeker en donna une
savante édition en grec et en la-
tin, avec des notes utiles, à

Leyde, 1674, in-12. On les
trouve aussi dans les *Petits Géo-
graphes*, de l'édition d'Oxford,
1698. M. de Châteaubriand a tra-
duit le *Periple d'Hannon* dans un
chapitre de son Essai historique,
politique et moral des révolu-
tions.

HANSIZ (Marc), jésuite, né
en Carinthie l'an 1682, à donné
Germania sacra, Ausbourg, 1727,
2 vol. in-fol. ; et le *Prodromus*
du troisième, consistant dans
une ample et savante dissertation
sur l'évêché de Ratisbonne,
Vienne, 1755, in-fol. Il serait à
désirer que nous en eussions la
suite, écrite avec la même éru-
dition et la même sagesse : on
aurait une bonne histoire ecclé-
siastique de cet empire. Elle se-
rait très nécessaire dans un temps
où une foule d'écrivains igno-
rants et hétérodoxes travaillent
à défigurer les annales de l'E-
glise, de celle d'Allemagne en
particulier, par tous les traits de
la calomnie et du mensonge. Le
P. Hansiz mourut à Vienne en
1766, à l'âge de 84 ans.

HANS-SACHSE, poète alle-
mand, naquit à Nuremberg en
1494. Il exerça long-temps le mé-
tier de cordonnier, se fit ensuite
maître d'école, et séjourna dans
plusieurs villes d'Allemagne.
Ayant pris quelques leçons de
poésie d'un *Meister-saenger* ou
Maître poète, il fut reçu dans
ce corps de gens de métier qui
avaient imaginé d'assujettir le
talent des Muses aux statuts de
leurs communautés. Cette espèce
de confrérie (qui avait pris nais-
sance au commencement du xiv^e
siècle) accordait la permission
de faire des vers ; et pour rimer
en paix, il fallait se faire inscrire
sur les registres du corps, qui
était divisé en *Garçons poètes*,
Compagnons poètes, et *Maîtres*

poètes. Les licences s'expédiaient dans ce bureau des Muses, au nom des compagnons et des maîtres. Hans-Sachse en devint le doyen. Les brevets de célébrité et autres faveurs académiques de nos jours semblent être pris des statuts de Hans-Sachse. Il a laissé 5 gros vol. in-fol. d'assez médiocres poésies, Nuremberg, 1560-1579, réimprimés en 1781, où l'on voit cependant briller quelques étincelles de génie, ces poésies sont des traductions des *Proverbes de Salomon*; de l'*Ecclésiaste*; du livre de la Sagesse, des *Psaumes*, des *Evangelies*, etc.; outre 26 comédies, 27 tragédies spirituelles; des comédies et des tragédies profanes; des *Poèmes*, des *Contes*, etc. Il faut croire que Hans-Sachse avait des talents pour ce temps d'ignorance, puisqu'il l'auteur de la *Littérature allemande*, fait l'éloge de l'harmonie, de la facilité de ses vers. Hans-Sachse fut un des chauds partisans de Luther. Il mourut en 1576, à 81 ans.

HARÆUS, ou **VERHAER** (Francois), né à Utrecht vers l'an 1550, embrassa l'état ecclésiastique, parcourut l'Allemagne et l'Italie, fit connaissance du père Antoine Possevin, et l'accompagna dans les voyages que ce père entreprit par ordre de Grégoire XIII. De retour dans sa patrie, il fut pourvu d'un canonicat de Saint-Jacques, à Louvain, où il mourut le 11 janvier 1632. On a de lui: 1° *Annales ducum, seu principum Brabantiae totiusque Belgii*, Anvers, 1623, 2 vol. in-fol. Cet ouvrage est divisé en trois parties: la première regarde le Brabant, la seconde les Provinces-Unies, la troisième les troubles des Pays-Bas jusqu'à la trêve de 1609; le tout est enrichi de portraits. Ces Annales

passent pour la meilleure histoire qu'on ait du Brabant; elles sont généralement fort exactes et fidèles. 2° *Concordia historiae sacrae et profanae per olympiades et fastos a Roma condita usque ad Christum passum*, Anvers, 1614, in-fol.; 3° *De vitis sanctorum omnium nationum et temporum*, Cologne, 1605, in-fol. C'est un abrégé de Surius; 4° *Biblia sacra cum expositionibus priscorum patrum literalibus et mysticis*, Anvers, 1638, 2 vol. in-fol. On n'estime pas beaucoup ce que Haræus a écrit sur la Bible.

HARALD. Voy. **UAROLD**.

HARBARD (Burchard), professeur de théologie à Leipsick, mort en 1614 à 68 ans, dut le jour à une famille noble et distinguée de Konitz en Prusse. Ses écrits sont: 1° *Doctrina de conjugio, de confessione, de magistratu politico*; 2° *Theses de smalkaldinae confessionis articulis, de lege divina*, etc. On s'attend bien qu'ils doivent être imbus des préjugés de la secte.

HARCOURT (Henri de Lorraine, comte d'), d'Armagnac et de Brienne, vicomte de Marsan, grand-écuyer de France, de la maison de Guise, était fils de Charles de Lorraine, 1^{er} du nom, comme duc d'Elbeuf. Après s'être signalé à la bataille de Prague en 1620, le comte d'Harcourt servit en qualité de volontaire dans la guerre contre les huguenots. Il se distingua aux sièges de Saint-Jean-d'Angely, de Montauban, de l'île de Ré et de la Rochelle, et en 1629, à l'attaque du Pas de Suze. Honoré par Louis XIII du collier de ses ordres en 1653, il paya cette faveur par des services importants. Un des plus considérables fut de reprendre en 1637 les îles de Lérins sur les Espagnols, contre

lesquels il commandait une armée navale. Le combat de Quiers en Piémont l'an 1639, le 3^e secours de Casal, le siège de Turin en 1640, et la prise de Coni en 1641, ne lui acquirent pas moins de gloire. Le roi voulant le récompenser, lui donna le gouvernement de Guienne en 1642 et la charge de grand-écuyer de France. Il alla la même année, en qualité d'ambassadeur, en Angleterre. En 1645 il fut fait viceroi de Catalogne, et défit les Espagnols à la bataille de Lionrens. Peu de temps après, il prit Balaguer, et remporta d'autres avantages. Mais le siège de Lérida, en 1646, fut moins heureux pour lui : il y perdit son canon et son bagage, et fut obligé de le lever. En 1649, il fut envoyé dans les Pays-Bas, où il prit Condé, Maubeuge, le château de l'Ecluse, etc. Il servit ensuite avec beaucoup de fidélité en Guienne pendant la guerre civile qui désola cette province en 1651 et 1652. Il se procura sur la fin de ses jours une retraite honorable dans l'Anjou, dont il obtint le gouvernement, et mourut subitement dans l'abbaye de Royaumont le 25 juillet 1666, à 66 ans, avec la réputation d'un général brave, généreux, intrépide. Il était le père des soldats ; et au milieu d'une disette affreuse, ses domestiques lui ayant procuré quelques barils de vin, il les envoya aux malades et aux blessés. Sa postérité subsiste dans M. le prince de Lambesc, duc d'Elbeuf.

HARCOURT (Henri, duc d'), maréchal de France, né en 1654 d'une ancienne maison de Normandie, recoude à personnes illustres, porta les armes à l'âge de 18 ans. Il se signala aux combats de Sentsheim, de Saint-

François, et de Turkheim ; aux sièges de Valenciennes, de Cambrai, de Fribourg ; eut le commandement de la province de Luxembourg, en 1690, et fut envoyé en 1697 ambassadeur en Espagne, et se conduisit dans cette ambassade avec tant d'esprit et de sagesse, qu'à son retour le roi érigea son marquisat de Thury en duché, sous le titre d'Harcourt, en novembre 1700, lorsque Philippe V. alla prendre possession du trône d'Espagne, le duc d'Harcourt l'y conduisit, et y resta de nouveau comme ambassadeur extraordinaire jusqu'à ce que sa santé l'obligea de revenir en France. Il eut beaucoup d'influence sur le testament de Charles II, par lequel ce prince éloigna de son trône sa propre maison, pour y appeler celle de France. Il mourut en 1718, à 64 ans, après avoir reçu le bâton de maréchal de France en 1703, le collier des ordres du roi en 1705, et avoir été fait pair en 1709. Il eut entre autres enfants, de Marie-Anne-Claude de Brulard, son épouse : 1^o François, duc d'Harcourt, pair et maréchal de France, capitaine des gardes-du-corps, mort en 1750, à 61 ans ; 2^o Louis-Abram, doyen honoraire de l'église de Paris, et abbé de Signy et de Preuilly, mort en 1750, à 56 ans ; 3^o Henri-Claude, lieutenant général des armées du roi, mort en 1769, à 62 ans, à qui sa veuve fit élever en 1776 un magnifique tombeau dans l'église de Notre-Dame à Paris ; 4^o et Anne-Pierre, aussi maréchal de France, en 1775, et gouverneur de la province de Normandie.

† **HARDENBERG** (Charles-Auguste, prince de), ministre d'état en Prusse, et chancelier de ce royaume, naquit le 31

mai 1750. Il étudia à l'université de Göttingue, et se rendit ensuite en Angleterre, où il perfectionna ses connaissances, et fit une étude approfondie des lois et du gouvernement de ce pays; le ministère anglais l'envoya à Hanovre. Il fut employé dans l'administration; mais il n'y resta pas long-temps agent. Il eut de sérieux différends avec un gentilhomme anglais, qui avait des amis puissants, ce qui l'obligea de quitter l'électorat. S'étant rendu à Brunswick, le duc le reçut favorablement, et le choisit, en 1787, pour porter à Berlin le testament de Frédéric II, déposé dans la première de ces villes. Cette mission ayant eu pour lui des résultats assez favorables, il passa au service du margrave d'Anspach et de Bareuth, qui l'éleva au poste de ministre. Cette place lui ouvrit le chemin aux grandes dignités. Le margrave, pour des raisons politiques, céda ses états, en 1792, au roi de Prusse, qui lui assigna, en échange, une pension viagère. Hardenberg fut alors chargé, par Frédéric-Guillaume, de recevoir le serment des nouveaux sujets de ce monarque, qui le nomma gouverneur d'Anspach et de Bareuth. En 1793, il reçut le titre de ministre du cabinet prussien, et fut appelé à Francfort-sur-le-Mein, lors de la guerre entre la Prusse et la France républicaine. Chargé de l'approvisionnement de l'armée, il remplit ses fonctions avec désintéressement et exactitude. Lors Malmesbury et l'amiral Kinkel ayant proposé un traité de paix générale, Hardenberg en examina les articles, en qualité de commissaire nommé par le roi de Prusse. Ce traité n'eut pas lieu, et la guerre con-

tinua jusqu'au mois de mars 1795. Alors de nouvelles négociations s'entamèrent à Bâle, auxquelles assistait le comte de Goltz, qui fut remplacé par Hardenberg; et celui-ci signa, au nom de son souverain, la paix conclue le 5 avril de la même année. Hardenberg s'acquitta de cette mission en habile diplomate, et recut en récompense l'ordre de l'Aigle Noir, le premier des ordres prussiens. Retourné à Anspach, il y termina l'organisation de ce pays et de celui de Bareuth; il fit, pour la Franconie, des réglemens utiles qui simplifièrent et améliorèrent l'administration de cette province. A l'avènement de Frédéric-Guillaume III, il y eut plusieurs changements dans le ministère, mais ils n'influèrent nullement sur le crédit de M. Hardenberg; il continua toujours à gouverner Anspach et Bareuth, et ensuite les départemens de Magdebourg, de Halberstadt, de Westphalie et de Neuchâtel. Quand le comte de Haugwitz se démit du ministère des affaires étrangères, il eut pour successeur Hardenberg, qui conserva en même temps l'administration de plusieurs provinces. La Prusse était alors en paix avec la France, où, après le consulat, Buonaparte avait pris le titre d'empereur. Cette paix n'était pas du goût de Hardenberg, attaché d'ailleurs à l'Angleterre, et par une longue demeure dans ce royaume, et parce qu'il y avait commencé sa carrière administrative. En juillet 1805, M. Laforêt, ambassadeur de France à Berlin; fut averti, par une note, qu'il se préparait une rupture entre cet état et la Prusse; que Hardenberg avait signé un traité secret avec la Russie, et que ce ministre dési-

rait embrasser en tout le système hostile de la Grande-Bretagne. Quoi qu'il en fût, le cabinet prussien avait des griefs bien justes contre celui de Paris. Les troupes de Buonaparte avaient exercé et exerçaient encore dans la Prusse, comme dans tous les pays qu'elles occupaient, leur despotisme militaire; des corps français ayant inopinément traversé la principauté d'Anspach, le ministre de Prusse s'en plaignit au maréchal Duroc dans la note suivante, du 14 octobre, et que nous transcrivons comme renfermant un aperçu du système de la France impériale....

« Sa majesté, y était-il dit, ne sait de quoi elle doit s'étonner le plus, ou des violences que les armées françaises se sont permises dans les provinces, ou des arguments incompréhensibles par lesquels on prétend les justifier. S. M., jalouse avec raison d'une considération qui est due autant à sa puissance qu'à son caractère, a vu, avec une sensation qu'elle essaierait en vain de cacher, la dépêche justificative qui a été remise par la légation Française à son cabinet. On s'appuie sur l'exemple de la dernière guerre, et sur la partie des circonstances, comme si les exceptions que l'on permit alors n'avaient pas été fondées sur des traités précis qui ont cessé à la paix; comme si l'empereur Napoléon s'était souvenu de ces traités lorsqu'il prit possession du pays de Hanovre, d'un pays qui, par ces mêmes traités, était depuis longues années sous la protection de la Prusse. On prétexte l'ignorance de nos vœux, comme si les vœux ne se montraient pas ici dans le fait même, et comme si la nature

des choses pouvait changer de face avant qu'on ait stipulé le contraire; comme si les protestations solennelles des magistrats de la province et des ministres de S. M. près l'électeur de Bavière n'avaient pas suffisamment publié ce qui n'avait pas besoin de l'être, et comme si je n'avais pas déclaré moi-même, la carte à la main, long-temps auparavant, dans mes conférences avec S. E. le maréchal Duroc et M. Laforêt, l'impossibilité de permettre aucune marche de troupes dans le margraviat.... Arrêté de tous côtés dans ces nobles vœux, le roi ne peut prendre encore d'autres soins que ceux de veiller à la sûreté de ses peuples; mais il se regarde dès à présent comme affranchi de tous les engagements qu'il a pris, et si se voit obligé de faire prendre à ses armées les positions nécessaires à la défense de l'État.... Cette note, qui contenait de justes plaintes sur des griefs véritables, n'eut, pour le moment, aucun résultat décisif; et Napoléon sut encore empêcher Frédéric-Guillaume de se joindre à Alexandre et à François, dans la guerre contre la France. Cependant Hardenberg avait attiré à Berlin l'empereur de Russie, sous les yeux duquel il dicta la convention par laquelle la Prusse s'engageait d'unir ses armes à celles de la Russie, de l'Angleterre et de l'Autriche, en cas que Buonaparte n'acceptât pas les conditions de paix que lui offrait le cabinet prussien. Presque en même temps, Hardenberg adressa, le 22 décembre 1810, une note à l'ambassadeur d'Angleterre à Berlin, où Frédéric-Guillaume s'engageait à secon-

der les Anglais dans le Hanovre, si leur roi promettait de son côté de secourir la Prusse contre les Français. La guerre contigua néanmoins, et Buonaparte dut, en grande partie, la victoire d'Austerlitz à l'incompréhensible inaction de la Prusse, qui, d'un seul mouvement, aurait pu mettre en défaut tous les calculs et la science militaire de Buonaparte. Pendant que Hardenberg traitait avec l'Angleterre contre la France, le comte de Haugwitz signait à Vienne un traité d'alliance entre la Prusse et Napoléon. En considérant les fautes commises par les divers gouvernements de l'Europe (l'Anglais excepté), les contradictions étranges, les jalousies mal entendues qui existaient entre eux, on ne s'étonne plus de la prépondérance qu'avait obtenue Napoléon sur toute l'Europe. Ayant appris les dispositions secrètes que prenait contre lui le cabinet de Berlin, il l'accusa de duplicité. Hardenberg quitta le ministère, administra pendant quelques mois les provinces de Magdebourg et de Hallsberstald, et se retira ensuite dans sa terre de Rempelberg. Éloigné des affaires, il ne prit aucune part aux conférences de Charlottenbourg; mais il avait jeté les germes de la guerre qui eut lieu entre la France et la Prusse (en 1806), terminée par la bataille d'Iéna, si funeste à ce dernier pays. M. de Hardenberg quitta alors sa retraite, et revint auprès du roi, qui lui fit accepter le portefeuille des affaires étrangères, dont le général Zastrow s'était démis volontairement. Il assista aux conférences de Kœnigsberg, où il se montra habile diplomate. Mais la France ne pouvait voir siéger au ministère prussien un homme

qu'elle reconnaissait pour être son secret ennemi; et par l'influence qu'elle exerçait de nouveau sur la Prusse, elle fit disgracier Hardenberg après la bataille de Friedlan. Comme l'empereur de Russie lui avait toujours témoigné beaucoup d'estime et d'affection, il résolut de fixer son domicile dans ses états. Il demeura à Riga jusqu'en 1812, et après les désastres de la campagne de Moscou, il retourna en Prusse, reprit les affaires, et coopéra à la fameuse coalition de 1813 contre Buonaparte. Dans cette campagne et la suivante, il fut toujours auprès du roi, entra dans Paris avec les souverains alliés, et signa, au nom du roi de Prusse, le traité de paix conclu dans cette capitale. Hardenberg, ayant pour lui et ses talents et son ancienne haine contre Buonaparte, à la décléance duquel il avait puissamment contribué, ne pouvait donc pas manquer de mériter l'estime de tous les souverains, et chacun d'eux le décora d'un de ses ordres. Le roi de Prusse l'éleva à la dignité de prince. Il suivit ce monarque et l'empereur de Russie à Londres; et ensuite il déploya, au congrès de Vienne, les talents d'un profond diplomate. Le retour de Buonaparte en France, en 1815, occasiona de nouveau une guerre générale, qui amena la seconde restauration de Louis XVIII. Le prince de Hardenberg prit part à toutes les conférences et à tous les traités qui eurent lieu à cette époque, et s'y montra toujours digne de la confiance de son souverain. De retour à Berlin, il conserva sa place de ministre, et s'occupa très particulièrement à former une alliance, qui jusqu'alors avait paru très difficile, entre la

Prusse et l'Autriche. Il donna au cabinet de Berlin une marche plus imposante, plus suivie, et devint le chef de tous les conseils et de tous les ministères. Tant de zèle et de services lui méritèrent une preuve éclatante d'estime et d'amitié de la part de son royal maître. Frédéric-Guillaume, le 3 mai, jour de la naissance de son ministre, fit placer, à son insu, et dans l'appartement du prince de Hardenberg, le portrait de sa personne auguste, fait d'après celui du célèbre Girard, et lui écrivit, de sa propre main, un billet des plus flatteurs. Les révolutions du Piémont et de Naples, excitées par les *Carbonari*, et apaisées ensuite par l'intervention des souverains, qui se réunirent à Vérone, y amenèrent, en 1822, le prince d'Hardenberg, qui accompagna le roi de Prusse. Pendant les opérations, il passa, pour des raisons de santé, à Gênes, afin d'y prendre des bains de mer. Il mourut dans cette ville, le 26 novembre de la même année, à l'âge de soixante-douze ans, regretté de toute la Prusse, et plus particulièrement encore de son souverain.

HARDER (Jean-Jacques), habile médecin, né à Bâle en 1656, et mort dans cette ville en mars 1711, a été successivement professeur de rhétorique, de physique, d'anatomie, de botanique et de médecine pratique à Bâle, et enfin premier médecin de diverses cours d'Allemagne. On a de lui : 1° *Prodromus physiologicus*, Bâle, 1679, in-8°; 2° *Exercitationes anatomicae et medicae familiares*, 1684; 3° *Apiarium, observationibus medicis centum refertum*. Il était de l'académie des *Ricovrati* à Padoue, et de celle des *Curieux de la nature*.

TOME VIII.

HARDERWICK (Gérard), né dans la Gueldre, enseigna la philosophie à Cologne, y fut curé de Sainte-Colombe, et y mourut l'an 1503. Il a donné des *Commentaires* sur Aristote, sur quelques ouvrages d'Albert le Grand, et sur les livres de philosophie du pape Jean XXI, qui ont été imprimés, 1486-1504, en plusieurs vol. in-fol.

HARDION (Jacques), littérateur français, naquit à Tours en 1686; étant venu à Paris, il y fut admis en 1711, à l'académie des inscriptions en qualité d'élève, associé en 1713, et pensionnaire en 1728. Il donna plusieurs *Dissertations* que l'on peut consulter dans les *Mémoires* de cette compagnie. En 1730, il fut élu de l'académie française, et l'année suivante il commença l'*Histoire de l'origine et des progrès de la rhétorique dans la Grèce*. Il avait publié sur cette matière douze dissertations, lorsque le roi le chargea de donner des leçons à Mesdames de France. Ce fut pour l'usage de ses illustres élèves qu'il composa sa nouvelle *Histoire poétique*, avec un *Traité de la poésie française et de la rhétorique*, 3 vol. in-12; son *Histoire universelle*, dont il a donné 8 vol. in-12; ouvrage estimé et utile, quoique le jugement et la saine critique n'y aient pas toujours présidé. Linguet y a ajouté deux volumes qui ne contiennent qu'une déclamation verbiageuse, hérissée de pointes et de mauvaises plaisanteries, aussi contraires au fond de l'histoire qu'au style qui lui convient; où tous les faits sont intervertis, et les caractères défigurés; où les grands hommes sont peints comme des monstres, et

les monstres comme de grands hommes ; où des vérités de tous les genres sont sacrifiées à des saillies ; où des faussetés palpables sont données pour des maximes ; où la haine contre la religion et ses ministres est montée au même point que dans *l'Essai sur le monachisme* du même auteur. Quand on réfléchit que cette manière affreuse d'écrire l'histoire est depuis devenue générale, que les annales du genre humain sont devenues un dépôt de corruption , que le récit des faits prend ses couleurs dans les passions des écrivains , on préfère lire les fictions de la fable et entendre les contes des nourrices. (Voyez la fin de l'art. Louis XV.) Hardion mourut à Paris au mois de septembre 1766.

HARDOUIN (Jean), né à Quimper en 1640, d'un libraire de cette ville, entra fort jeune chez les jésuites. Il se distingua beaucoup par une pénétration prompte, une mémoire heureuse, mais encore plus par le goût des paradoxes et des opinions singulières. Selon lui, tous les écrits anciens étaient supposés, à l'exception des ouvrages de Cicéron, de *l'Histoire naturelle* de Pline, des *Satires* et des *Épîtres* d'Horace, et des *Géorgiques* de Virgile. Son *Enéide* a été visiblement composée par un bénédictin du ^{xiii}^e siècle, qui a voulu décrire allégoriquement le voyage de saint Pierre à Rome. Il n'est pas moins clair que les *Odes* d'Horace sont sorties de la même fabrique, et que la *Lalagé* de ce poète n'est autre chose que la religion chrétienne. Aucune médaille ancienne n'est authentique, ou du moins il y en a très-peu, et en expliquant celles-

ci, il faut prendre chaque lettre pour un mot entier : par ce moyen on découvre un nouvel ordre de choses dans l'histoire. Cette bizarre façon d'interpréter lui attira une plaisanterie singulière. Un antiquaire, outré de tant d'extravagances, voulut les pousser encore plus loin. « Non, mon père, lui dit-il un jour, il n'y a pas une seule médaille ancienne qui n'ait été frappée par les bénédictins ; je le prouve : ces lettres CON. OB, qui se trouvent sur plusieurs médailles, et que les antiquaires ont la bêtise d'expliquer par : CONSTANTINO POLI OBSIGNATUM, signifient évidemment : CUSI OMNES NUMMI OFICINA BENEDICTINA. » Cette interprétation ironique ébranla le père Hardouin, mais elle ne le changea pas... On assure qu'un jésuite, son ami, lui représentant un jour que le public était fort choqué de ses paradoxes et de ses absurdités, le P. Hardouin lui répondit brusquement : « Eh ! croyez-vous donc que je me serai levé toute ma vie à quatre heures du matin, pour ne dire que ce que d'autres avaient déjà dit avant moi ? » Son ami lui répliqua : « Mais il arrive quelquefois qu'en se levant si matin, on compose sans être bien éveillé ; et qu'on débite les rêveries d'une mauvaise nuit pour des vérités démontrées. » Ces sentiments mènent à un pyrrhonisme universel et à l'incrédulité ; cependant il était plein de vertus et de religion. Il disait que Dieu lui avait ôté la foi humaine, pour donner plus de force à la foi divine. Ses supérieurs l'obligèrent de donner une rétractation de ses délires ; il la donna, et

n'y fut pas moins attaché. Il mourut à Paris en 1729, à 83 ans, laissant plusieurs disciples dans sa société, entre autres le fameux père Berruyer. Ses principaux ouvrages sont : 1° une *Edition de Plin le naturaliste*, à l'usage du dauphin, en 1685, en 5 vol. in-4°; réimprimée en 1723, en 3 vol. in-fol. Les notes sont augmentées dans cette dernière édition, et les paradoxes y sont un peu moins multipliés. L'ouvrage est exécuté d'ailleurs avec beaucoup de sagacité et d'exactitude. 2° *La Chronologie rétablie par les médailles*, en 2 vol. in-4°; Paris, 1696, en latin. C'est dans ce livre, supprimé dès qu'il parut, que l'auteur débite son système insensé sur la supposition des écrits de l'antiquité. 3° Une *Edition des Conciles*, travail auquel le clergé de France l'avait engagé, et pour lequel il lui faisait une pension. Il est d'autant plus singulier que l'auteur se fût chargé de cette entreprise, qu'il pensait que tous les conciles tenus avant celui de Trente étaient tous autant de chimères : *Si cela est, mon père*, dit un jour le père Lebrun, de l'Oratoire, au jésuite, *d'où vient que vous avez donné une édition des Conciles?* — *Il n'y a que Dieu et moi qui le sachions*, répondit Hardouin. Cette édition, imprimée au Louvre en 1715 à grand frais, en 12 vol. in-fol., et dont on estime la table, est une réimpression augmentée de l'édition précédente du Louvre, 1644, 37 vol. in fol. Le débit en fut arrêté par le parlement, sur le rapport des docteurs Witasse, Pirot, Dupin, Bertin, Anquetil, Le Merre, nommés pour l'examiner. Le résultat de cet examen fut, que

cette compilation renfermait plusieurs maximes contraires à celles de l'Eglise gallicane, et que le compilateur avait écarté plusieurs pièces essentielles et authentiques, pour mettre à leur place des pièces futiles et fausses. L'auteur fut obligé de faire beaucoup de changements, qui produisirent plusieurs cartons qu'on ne trouve pas facilement. Cette collection est moins estimée que celle du père Labbe, quoiqu'elle renferme plus de 23 conciles qui n'avaient pas encore été imprimés. La raison en est que le père Hardouin en a écarté beaucoup de pièces qui se trouvent dans celle du père Labbe. 4° Un *Commentaire sur le nouveau Testament*, in-fol., publié à Amsterdam et à La Haye en 1741; ouvrage rempli de visions et d'érudition, comme tous ceux de l'auteur. Il y prétend que J.-C. et les apôtres prêchaient en latin. 5° Une savante *Edition des Harangues de Thémistius*; 6° *Opuscula selecta*, imprimés en Hollande en 1709, in-fol.; 7° *Opuscula varia*, plus recherchés que les précédents. Ils furent publiés après sa mort en 1733, in-fol., à Amsterdam, chez du Sauzet, par un littérateur très connu, à qui le père Hardouin, son ami, avait confié plusieurs manuscrits. L'écrit le plus considérable de ce recueil, tant par sa singularité que par sa longueur, a pour titre, *Athei detecti*. Ces athées sont des hommes célèbres, la plupart bien chrétiens, qui ont osé dire non-seulement que Dieu était la vérité, mais que la vérité était Dieu : ce qui, suivant le père Hardouin, est une preuve sans réplique de leur impiété. 8° Quelques autres ouvrages imprimés

sur la dernière Pâques de J.-C., 1693, in-4^o; contre la validité des ordinations anglicanes, par Le Courayer, 2 vol, in-12; et plusieurs manuscrits déposés à la bibliothèque du roi par l'abbé d'Olivet, à qui l'auteur les avait confiés. En 1766, il a paru à Londres 1 vol. in-8^o, intitulé : *J. Harduini ad censuram veterum scriptorum Prolegomena*. Il fortifie dans cet ouvrage son système sur les anciens, malgré la rétractation qu'il avait été contraint d'en faire en 1707. On ne saurait prendre le travers plus ingénieusement, ni plus savamment. Toutes ces étranges idées lui ont mérité cette épithète, qui peint assez bien cet homme à la fois dévot et pyrrhonien, adorateur et destructeur de l'antiquité, prodige d'érudition, en anéantissant tous les monuments des connaissances humaines : elle est de M. Vernet, professeur à Genève.

In expertis Judicii,

hic jacet

Domini paradoxatolus.

Natus Gallus, religionis Romanus.

Orbis litterali portatam.

Fenestrando antiquitatis cultor et destructor.

Dote scribitans.

Somnia et inaudita commenta vigilans editit.

Scriptum p^{ro} egit.

Gratulante puer, audacia juvenis, delititio sanax.

On l'a traduit ainsi en français :

Dans l'attente du jugement,

Ci est un prodige étonnant,

Enfant de l'Eglise romaine,

La France lui donna le jour :

L'esprit insouciant qui l'entraîne

Soutient et détruit tour-à-tour,

Dans les arcs de sa docte folie,

La vénérable antiquité :

Il songe, il rêve, et nous publie

Les vains fruits de son insouciance

Sur le ton de la vérité :

Par des vains secrets il allie

Le scepticisme avec la pitié.

En trois mots c'est tout dire :

Enfant par sa rébellion,

Donc l'âge bouillonnant par sa témérité,

Vieillard par son délire.

[On peut consulter, pour plus de détails, les *Lettres* du père Belingem, réimprimées dans la *Bibliothèque française*, tom. 30.]

HARDY (Alexandre), né à

Paris, et mort vers 1630, est l'auteur le plus fécond qui ait travaillé en France pour le théâtre. Il vivait sous les règnes de Henri IV et Louis XIII, et obtint le titre de poète du roi, sans cependant sortir de la misère. Dès qu'on lit Hardy, dit Fontenelle, sa fécondité cesse d'être merveilleuse. Les vers ne lui ont pas beaucoup coûté, ni la disposition de ses pièces non plus. Tout sujet lui est bon. La mort d'Achille, et celle d'une bourgeoise que son mari surprend dans le crime, tout cela est également tragédie chez lui. Nul scrupule sur les mœurs ni sur les bienséances. Tantôt l'héroïne de la pièce est violée. Tantôt une femme mariée donne des rendez-vous à son galant; les premières avances se font sur la scène; et, de ce qui se passe entre les deux amants, on n'en fait perdre aux spectateurs que le moins qu'il se peut. « C'est, dit un auteur moderne, » où nous en sommes revenus » dans ces derniers années. *Fi-garo* et presque toutes les » nouvelles pièces sont précisées » ment dans ce goût-là. Mais il » s'en faut bien que les pièces » de Hardy fussent courues » comme les nôtres. Il était » obligé d'aller de ville en ville, » comme un baladin de foire, » pour ne pas mourir de faim » avec sa troupe. » [Ses ouvrages, composés de plus de 600 pièces de sa façon, toutes en vers héroïques, forment 6 gros vol. in-8^o, Paris, 1623-1628. On fixe l'époque de sa mort vers 1630. Souvent il composait six pièces par mois, afin d'attirer la foule. Sa tragédie de Mariamne a servi de modèle à Tristan pour sa tragédie du même titre.]

HAREE. Voyez HAREUS.

† HAREL (Marie-Maximilien), docteur en théologie et curé de Saint-Germain-des-Prés, à Paris, naquit à Rouen, le 24 février 1749, prit l'habit des pénitents du tiers-ordre de Saint-François, et y prononça ses vœux sous le nom de père Élie. Ayant reçu, à Paris, le bonnet de docteur en théologie, il fut nommé gardien du couvent de Nazareth, dans la rue du Temple. Il se distingua à la fois par la prédication et par les ouvrages qu'il publia. La révolution qui éclata, et déclara bientôt la guerre à l'Eglise, et surtout aux ordres monastiques, obligea M. Harel de quitter son couvent et la France. Il erra pendant dix ans en pays étrangers, parcourut l'Italie, et demeura quelque temps à Rome, où il fut reçu membre de l'académie des *Arcades*. S'étant rendu en Piémont, on lui confia l'administration d'une paroisse située au milieu des Alpes, et il passa trois ans au milieu des glaces de ces montagnes solitaires. Il rentra en France en 1802, et fut nommé vicaire dans la paroisse de Saint-Germain-des-Prés, à laquelle il rendit de grands services. Animé d'un zèle infatigable, il prêchait non-seulement dans son église paroissiale, mais dans plusieurs autres de Paris. Son affabilité, ses vertus, ses discours pleins d'onction, et sa persuasion intime des vérités de la foi catholique, convertirent plusieurs protestants, qui commencèrent par l'admirer, et finirent par céder à la conviction de sa doctrine. Ce zélé pasteur semblait se multiplier: on le trouvait partout où il pouvait faire une bonne œuvre; dans plusieurs communautés religieuses,

aux hôpitaux, etc. Son zèle suppléait à la force que devaient diminuer en lui ses infirmités et son âge. Les éditions de Voltaire étant devenues nombreuses en 1817, M. Harel ajouta, sur le mandement des grands-vicaires de Paris, de sages réflexions, qu'il publia dans son ouvrage de l'*Esprit du sacerdoce*, dont nous parlerons ci-après. Le 13 octobre 1822, il célébra, dans la paroisse de Saint-Germain-des-Prés, sa cinquantième année de sacerdoce. Attaqué d'une infirmité douloureuse, il eut ensuite à subir l'opération de la pierre, qui eut des conséquences fâcheuses. Sa maladie empira, et ce vertueux ecclésiastique mourut en février 1823, âgé de 74 ans. Il a laissé : 1° *Voltaire, particularités curieuses de sa vie et de sa mort*; 1783, in-8°; 2° *La vraie Philosophie*; 1783, in-8°, opuscule de 274 pages. Il est divisé en trois parties qui traitent, 1° de *Dieu*; 2° de *l'Eglise*; 3° de *l'Incrédulité*, et renferme de très bonnes réflexions. 3° *Les Causes du désordre public, par un vrai citoyen*, 1784, in-12; 6° *Vie de Benoît-Joseph Labre*, mort à Rome, en 1784, en odeur de sainteté; 5° *Esprit du sacerdoce, ou Recueil de réflexions sur les devoirs des prêtres*, 1818, 2 vol. in-12. Cet ouvrage est essentiellement utile aux ecclésiastiques, « M. Harel leur remet » devant les yeux (dit l'*Ami de la religion et du roi*, tom. 18, n° 454) ce qu'il y a de plus » grave et de plus effrayant dans » la religion, en dirigeant tous » jours ses réflexions et ses exhortations sur ce qui est relatif aux prêtres. Ainsi, il traite successivement de la vocation » à l'état ecclésiastique, de la

» grandeur et de la dignité du
 » sacerdoce, des qualités essen-
 » tielles aux ecclésiastiques, du
 » zèle, du bon exemple, de la
 » vigilance, du mépris du mon-
 » de, etc. Mais c'est surtout lors-
 » qu'il s'agit des fautes où peu-
 » vent tomber les prêtres, qu'il
 » s'anime d'une nouvelle ardeur.
 » Il montre combien ce qui est
 » simplement répréhensible dans
 » un laïque devient souvent
 » scandaleux dans un prêtre, et
 » il tonne contre l'oisiveté, l'a-
 » varice et les autres péchés aux-
 » quels les prêtres se laisseraient
 » entraîner..... Nous n'avons
 » garde (poursuit le même ré-
 » dacteur) de blâmer le zèle de
 » M. Harel pour l'honneur du
 » sacerdoce; nous ne savons
 » seulement s'il n'eût pas été à
 » propos d'adoucir quelquefois
 » certaines peintures, et d'évi-
 » ter certains détails. Il y a aussi,
 » sur l'article des bénéfices, des
 » choses qui sont maintenant
 » sans application... A ces re-
 » marques près, l'*Esprit du sa-
 » cerdoce* nous a paru un excel-
 » lent livre. Il est nourri des
 » passages de l'Écriture et des
 » Pères qui donnent une nou-
 » velle force aux maximes et aux
 » réflexions de l'auteur. Il y rè-
 » gne un ton de simplicité et de
 » piété et un esprit tout-à-fait
 » sacerdotal. M. Harel ne craint
 » point de s'accuser lui-même
 » de n'avoir pas assez compris
 » d'abord combien les médita-
 » tions sont nécessaires à un ec-
 » clésiastique. Ce sont les mé-
 » ditations faites dans la soli-
 » tude des Alpes, qui remplis-
 » sent ces deux volumes. Elles
 » sont divisées en quarante
 » chapitres, et adressées princi-
 » palement aux ecclésiastiques
 » qui n'auraient pas bien connu

» les obligations de leur état,
 » ou qui auraient eu le malheur
 » de s'en écarter. »

HARIOT, ou HARMOT (Tho-
 mas), célèbre mathématicien
 anglais, né à Oxford en 1560, et
 mort à Londres le 2 juillet 1621,
 fit un voyage à la Virginie en
 1585. Outre la *Relation* de ce
 voyage, traduit de l'anglais en
 latin avec figures, à Francfort,
 1590, in-fol., on a de lui la
Pratique de l'art analytique
pour réduire les équations algè-
briques, publiée en latin, Lon-
 dres, 1631; ouvrage qui ap-
 prend à dégager les termes algè-
 briques, donne aux équations
 une forme plus commode pour
 les opérations, et montre com-
 bien une équation peut contenir
 de racines fausses et de ra-
 cines véritables. C'est dans ce
 livre que les Anglais prétendent
 que Descartes a copié ce qu'il a
 écrit sur l'algèbre.

HARLAY (Achille de), né à
 Paris en 1536, de Christophe de
 Harlay, président à mortier,
 fut conseiller au parlement à
 22 ans, président à 36, et pre-
 mier président après la mort de
 Christophe de Thou, son beau-
 père. La ligue protestante et la
 catholique partageaient alors la
 France; Harlay ne voulut être
 ni de l'une ni de l'autre; aussi
 Bussi-Le Clerc le tint quelque
 temps prisonnier à la Bastille.
 Henri IV ayant rendu la paix au
 royaume, Harlay en profita pour
 rétablir la justice et faire fleurir
 les lois. Il mourut en 1616, à
 80 ans. On a de ce magistrat une
 Coutume d'Orléans, imprimée
 en 1583.

HARLAY (Nicolas de), de
 Sancy, né en 1546, mort en
 1620, fut successivement con-
 seiller au parlement, maître des

requêtes, ambassadeur en Angleterre et en Allemagne, colonel général des Cent-Suisses, premier maître-d'hôtel et surintendant des finances. Il engagea les Suisses à donner un secours de 10,000 hommes à Henri III, et se fit catholique quelque temps après Henri IV, disant qu'il fallait être de la même religion que son prince. C'est sur ce changement que d'Aubigné composa la satire intitulée : *La Confession catholique de Sancy*, qu'on trouve dans le *Journal* de Henri III. On a de lui un *Discours sur l'occurrence de ses affaires*, in-4°. On y voit bien des particularités sur les règnes de Henri III et Henri IV. Les *Mémoires* de Villeroi renferment plusieurs de ses remontrances à la reine Marie de Médicis. [Les finances d'Henri IV se trouvant épuisées, Harlay de Sancy alla mettre en gage chez les Juifs de Metz un très beau diamant. C'est ce même diamant qui, après avoir passé par diverses mains, fut enfin acheté par le régent, Philippe d'Orléans, et qui est au nombre des bijoux de la couronne, sous le nom de Régent.]

HARLAY (François de), archevêque de Rouen et ensuite de Paris, naquit à Paris en 1625, d'Achille de Harlay, marquis de Champvallon. Son zèle pour la conversion des protestants, ses succès, ses sermons, la prudence avec laquelle il gouverna l'archevêché de Rouen, lui valurent en 1671 celui de Paris. Il tint des conférences de morale, convoqua des synodes, donna des réglemens salutaires, publia des mandemens, et présida en chef à plus de dix assemblées du clergé. Louis XIV se préparait à lui faire avoir le chapeau de cardinal, lorsqu'il mourut

d'apoplexie le 6 août 1694 à 70 ans. Son éloge fut prononcé dans l'assemblée du clergé de cette année. L'abbé Le Gendre a écrit sa *Vie*, in-4°, en latin. (V. l'article de cet historien.) On trouve encore le portrait de ce prélat tracé avec autant de justesse que de mesure dans l'*Histoire de Fénelon* par M. de Bausset, 2^e édition, tom. 1^{er}, pag. 51, 52 et 327 ; tom. 2, pag. 444. Il avait succédé dans le siège de Rouen à François de HARLAY, son oncle, qui mourut en 1653, et de qui on a des *Observations* sur l'Épître aux Romains, qu'il fit imprimer au château de Gaillon en 1641, in-8°, et *Ecclesiasticæ historiæ liber*, Paris, 1629, in-4°, peu estimé.

HARNEY (Martin), né à Amsterdam le 6 mai 1633, étudia en philosophie à Louvain, et entra chez les dominicains en 1650. Il enseigna dans son ordre avec beaucoup de distinction, y occupa les emplois les plus importants, fit trois fois le voyage de Rome, et mourut à Louvain le 22 avril 1704. Il jouit de l'estime des papes et des cardinaux, et de la confiance du célèbre Humbert de Precipiano, archevêque de Malines, possédant à un degré supérieur les sciences théologiques. Il se servit de ses connaissances pour combattre l'hérésie jansénienne, qui troublait alors l'Eglise belge, et composa différents ouvrages en faveur des décrets émanés du saint-siège. Un des plus connus est son traité de *l'Obedissance raisonnable des catholiques des Pays-Bas, par rapport à la lecture de l'Écriture sainte*, en langue vulgaire, examinée à fond, et démontrée contre monsieur A. A. (Antoine Arnauld), dans son *Traité de la*

lecture de l'Ecriture sainte, avec quelques pièces authentiques, relatives à la matière, en flamand, Anvers, 1686, in-12. Les défenseurs d'Arnauld lui opposèrent douze lettres. Mais il établit son sentiment avec une nouvelle force dans sa dissertation : *De lectione gallicæ translationis novi Testamenti, Montibus impressa*, etc.; et publia en latin son traité flamand, sous le titre : *De sacra Scriptura linguis vulgaribus legenda, rationabile obsequium belgii catholici*, 1692, in-12. Les jansénistes continuèrent à l'attaquer, mais les gens sensés jugèrent que cette controverse était décidée en sa faveur par la raison, l'autorité, et une multitude d'événements que présente l'histoire ecclésiastique. Les philosophes mêmes et les protestants conviennent aujourd'hui de la sagesse des règles établies à ce sujet chez les catholiques. « Je trouve » très sage, dit J.-J. Rousseau, » la circonspection de l'Eglise romaine sur les traductions de » l'Ecriture en langue vulgaire : » et comme il n'est pas nécessaire » de proposer toujours au peuple » les images allégoriques du Cantique des Cantiques, ni les malédictions de David contre ses ennemis, ni les raisonnements de saint Paul sur la grâce, il est dangereux de lui proposer la sublime morale de l'Evangile dans des termes qui ne rendent pas exactement le sens de l'auteur : car pour peu qu'on s'en écarte, en prenant une autre route, on va très loin. » David Hume nous apprend qu'en Angleterre, après la naissance de la prétendue réforme, on fut obligé d'ôter au peuple les traductions vulgaires de l'Ecriture sainte, à cause des conséquences qui en résultaient, et du fanatis-

me que cette lecture entretenait. « Dans aucune école de philosophie, dit un auteur judicieux, on ne s'est avisé d'instruire les élèves en leur mettant seulement à la main les écrits du fondateur de la secte ; on n'espéra jamais former des juriconsultes par la simple inspection des lois, des médecins par la seule lecture d'Hippocrate, ni des géomètres sans autre secours que les éléments d'Euclide. On sent que tout livre quelconque a besoin d'explication, surtout pour les commentants ; que les instructions de vive voix aplanissent le chemin, et préviennent les méprises. Si quelques génies supérieurs se sont instruits par les livres sans le secours d'aucun maître, ces exemples très rares ne font pas règle pour tous les hommes. » Voyez ARUNDEL THOMAS, EUSTACHIUM, PRODICUS.

HARO (Don Louis de), né à Valladolid en février 1598, héritier du célèbre comte duc d'Olivarès, son oncle maternel, ministre d'état de Philippe IV, lui succéda dans le ministère, et gouverna l'Espagne sous le nom de ce monarque. Ce fut lui qui conclut la paix des Pays-Bas, et celle de France, en 1659, avec le cardinal Mazarin. Les deux ministres se rendirent à l'île des Faisans, et y déployèrent l'un et l'autre toute leur politique. Celle du cardinal, dit Voltaire, était la finesse ; celle de don Louis, la lenteur. Celui-ci ne donnait presque jamais de paroles, et celui-là en donnait toujours d'équivoques. Le génie du ministre italien était de vouloir surprendre ; celui de l'espagnol était d'empêcher qu'on ne le surprît. On prétend qu'il disait du cardinal : *Il a un grand défaut en politique, c'est qu'il veut toujours*

tromper. Pour le prix de la paix que don Louis avait conclue, le roi d'Espagne érigea en 1660 son marquisat de Carpio en duché-grandesse de la première classe, et lui donna le surnom de *la Paix*. Ce ministre mourut en 1661, à 63 ans. C'était un homme d'un esprit conciliant, d'un caractère doux et sans ambition. Il parvint à la faveur de son maître par son seul mérite. Il fut un des plus grands ministres qu'ait eus l'Espagne. Quand il prit les rênes du gouvernement, ce royaume était en guerre avec la France, le Portugal et la Hollande. La Catalogne était révoltée et envahie par les Français; les Milanais murmuraient; les Napolitains allaient secouer le joug espagnol; presque au même moment que la bataille de Rocroi (1643) menaçait la péninsule d'une prochaine dissolution. Don Louis répara tous ces désastres, leva une puissante armée, et une forte escadre avec lesquelles il repoussa les Français, contint les Portugais et les Hollandais, et pacifia les pays révoltés. Ce furent ces sages mesures qui amenèrent la paix générale conclue en 1659, et le mariage de Louis XIV avec Marie-Thérèse sa tante.

HAROLD I^{er}, ou HARALD, roi d'Angleterre, que son extrême légèreté à la course fit surnommer *Hare-Foot*, ou pied de lièvre, était fils en premières noces de Canut I^{er}, auquel il succéda en 1036, au préjudice des héritiers légitimes du trône, fils et petit-fils d'Ethelred II, que Canut avait détrônés, et qui pour se soustraire aux recherches de ce dernier, s'étaient réfugiés en pays étrangers. Les Anglais voulaient mettre la couronne sur la tête de Hardi-Canut, autre fils de Canut I^{er} et

d'Emma, veuve d'Ethelred II, que Canut avait épousée en secondes noces, mais Harold, secondé des Danois, fut le plus fort, et l'emporta. L'année suivante, il écrivit une lettre sous le nom de la reine Emma, pour inviter Alfred et Édouard, fils de cette reine et d'Ethelred II, à revenir en Angleterre, afin d'y reprendre leur couronne. Les deux jeunes princes donnèrent dans le piège; Alfred fut arrêté, on lui creva les yeux, et il mourut peu de temps après. Édouard, qui régna depuis sous le nom d'Édouard III, ou saint Édouard le Confesseur, repassa en Normandie, et la reine Emma se retira en Flandre chez le comte Baudoin. Harold se fit détester par ses crimes, et mourut sans enfants en 1039.

HAROLD II, fils du comte Godwin, qui avait été premier ministre de Harold I^{er}, se fit élire roi après la mort de saint Édouard III, en 1066, au préjudice d'Edgard-Atheling, à qui la couronne d'Angleterre appartenait par sa naissance. Toston ou Tosté, frère d'Harold, et Guillaume le Conquérant lui disputèrent la couronne; il vainquit le premier, et fut tué par le second à la célèbre bataille d'Hastings, le 14 octobre 1066. À sa mort finit la domination des rois anglo-saxons, qui régnaient depuis plus de 600 ans sur la Grande-Bretagne.

HARPAGE, seigneur mède, l'un des principaux officiers d'Astyage, ayant, disent quelques historiens, reçu l'ordre de faire mourir Cyrus, le confia à un berger, lui apprit sa naissance, et le porta à détrôner Astyage. *Voyez ce nom.*

HARPALICE, la plus belle fille d'Argos, fut aimée éperdu-

ment de Clymènes, son père, qui assouvit sa flamme incestueuse après avoir gagné sa nourrice. Il la maria avec beaucoup de peine, et fit ensuite mourir son gendre pour la reprendre; mais Harpalice, outrée de ce double crime, lui fit manger son propre fils, à l'exemple de Procné. Elle fut changée en oiseau, selon la fable. Clymènes se tua de désespoir. Ces horreurs mythologiques ne sont utiles que par la leçon de la catastrophe. — Il y a eu deux autres HARPALICE : la première aimait avec passion Iphicus, et mourut de chagrin de s'en voir méprisée; c'est d'elle qu'un certain cantique fut appelé *Harpalice*. L'autre est l'objet de l'article suivant.

HARPALICE, fille d'Harpalicus, roi des Amyméens dans la Thrace, fut accoutumée de bonne heure par son père au maniement des armes. Elle le seconda dans la guerre qu'il soutint contre Néoptolème, fils d'Achille; qu'elle mit en fuite. Harpalicus ayant été tué quelque temps après par ses sujets, Harpalice se retira dans les bois, d'où elle fondait sur les bestiaux du canton, et les enlevait. Elle fut prise dans les filets qu'on lui avait tendus; et après sa mort, les paysans se firent la guerre, pour avoir les troupeaux qu'elle avait volés.

HARPALUS, célèbre astronome grec, vers l'an 480 avant J.-C., corrigea le cycle de 8 années, que Cléostrate avait inventé. Il proposa celui de 9 ans; mais ce nouveau cycle d'Harpalus eut besoin lui-même d'être corrigé par Métou. *Voyez* ce nom.

HARPALUS, seigneur macé-

donien, et l'un des capitaines d'Alexandre le Grand, s'attacha à ce prince durant ses démêlés avec Philippe, qui l'exila; mais dès que le roi fut mort, Alexandre rappela Harpalus, lui donna la charge de grand-trésorier, et ensuite le gouvernement de Babilone. Le conquérant macédonien ayant entrepris son expédition des Indes, Harpalus, persuadé qu'il ne reviendrait plus, accabla le peuple de vexations inouïes, et dissipa le trésor confié à ses soins par ses prodigalités. (*Voyez* GIACÈNE.) Le héros revint; et le gouverneur, pour échapper à sa colère, ramassa 5000 talents, leva 6000 hommes, et se sauva dans l'Attique. Chassé d'Athènes, qui ne voulait point attirer sur elle les armes d'Alexandre, il se réfugia, vers l'an 327 avant J.-C., en Crète, où il fut tué en trahison par Thirribron, l'un de ses amis. Alexandre ajoutait une foi si aveugle à la probité d'Harpalus, qu'il fit mettre aux fers comme des calomniateurs ceux qui lui portèrent la première nouvelle de la fuite de ce perfide. Telles sont les préventions des rois pour ou contre ceux qui fixent leur affection ou leur haine.

HARPIES, monstres fabuleux, filles de Neptune et de la Terre, avaient un visage de femme, le corps de vautour, avec des ailes, des griffes aux pieds et aux mains, et des oreilles d'ours. Les principales étaient Aello, Ocypète et Celæno. Les Troyens de la suite d'Énée ayant tué les troupeaux qui appartenaient aux Harpies, eurent une espèce de guerre à soutenir contre elles; et Celæno, dans sa fureur, fit à Énée les plus terribles prédictions.

HARPOCRATE, le dieu du silence , était fils d'Isis. On le représentait sous la figure d'un jeune homme , demi-nu , avec un manteau parsemé d'yeux et d'oreilles , et une mitre égyptienne sur la tête. Il tenait d'une main une corne , et avait un doigt posé sur la bouche. Le pêcheur lui était consacré , parce que la feuille de cet arbre a la forme d'une langue. On a imprimé à Lyon , 1603, in-8° : *Harpocrates, sive De rectâ silendiratione*.

HARPOCRATION (Valerius), rhéteur d'Alexandrie , laissa un *Lexicon sur dix orateurs de la Grèce* ; ouvrage curieux. Il s'y montre un auteur très poli. On y trouve des détails utiles sur les magistrats , sur les plaidoyers , sur le barreau d'Athènes. Philippe de Maussac donna une édition grecque et latine de cet ouvrage , avec de savantes notes , à Paris en 1614 , in-4°. Valois l'aîné a fait un même livre des observations importantes , insérées dans les éditions de Leyde , in-4° , 1683 et 1696. On ne sait pas précisément à quelle époque a vécu Harpocraton. On a supposé avec peu de vraisemblance qu'il avait été l'un des précepteurs de l'empereur Verno.

† **HARRINGTON** (Jean), poète anglais , né vers 1561 , à Kelston , dans le comté de Sommerset , eut pour marraine la reine Elisabeth , auprès de laquelle son père était en grande faveur. Il s'est fait un nom par son livre d'*Epigrammes* , et par une bonne traduction en anglais de *Roland le furieux* de l'Arioste. La dernière édition de ses œuvres a été publiée par Thomas Park , 1804 , 2 vol. in-8°. [Harrington écrivit aussi un livre contre le mariage

des évêques , Londres , 1653 , qui excita de violentes clameurs parmi les Anglicans.]

HARRINGTON (James) , écrivain politique anglais , né en 1611 , à Upton , dans le comté de Northampton , d'une ancienne famille de Rutland , accompagna Charles 1^{er} dans sa première expédition d'Ecosse. Après la mort déplorable de ce bon et malheureux monarque , il s'enferma dans son cabinet , éloigné des hommes , et ne conversant qu'avec ses livres. Cependant , comme ses opinions tendaient au républicanisme , ses ennemis , au retour de Charles II , le peignirent comme un homme dangereux ; il fut conduit en 1661 à la tour de Londres , avec le comte de Bath , ensuite à l'île de Saint-Nicolas , et de là à Plymouth. Il mourut en 1677 , à 66 ans. Ses ouvrages , rassemblés par Jean Toland , ont été magnifiquement imprimés à Londres en 1700 , in-fol. Le principal est celui qui est intitulé *Oceana*. C'est un plan de république , où l'on trouve du génie , de l'invention , et des projets chimériques. Une foule de critiques s'élevèrent ; Harrington leur répondit. On trouve ces réponses à la suite de son ouvrage. Une autre édition de ses œuvres , plus complète , a paru en 1737 , et une troisième en 1747.

HARRIOT. Voyez HARIOT

HARRIS (Gautier) , né à Gloucester vers l'an 1651 , était médecin et membre du collège royal de Londres. Il exerça sa profession avec beaucoup de réputation , et vécut jusqu'en 1725. Il fut médecin de Guillaume , prince d'Orange , depuis roi de la Grande-Bretagne. Nous avons de lui un traité fort estimé : *De*

morbis acutis infantium, qu'il mit au jour à la prière de Thomas Sydenham, fameux médecin de Londres. Ce traité lui fit donner le nom de *Médecin des enfants*.

HARRISSON, général des parlementaires, et l'un de juges du roi d'Angleterre Charles I^{er}, fut pendu publiquement l'an 1670.

HARRISSON (Jean), habile mécanicien anglais, naquit en 1693 à Foulby, dans le comté d'York, d'un père qui, outre son métier de charpentier, se mêlait de raccommorder des horloges et des montres. Le jeune Harrisson hérita du goût de son père pour la mécanique, et se rendit célèbre par sa *montre marine*, destinée à déterminer les longitudes en mer. Après divers essais, qui ne réussirent pas au gré des connaisseurs, il réussit la quatrième fois, au point d'obtenir le prix de 20,000 livres sterling promis pour cet objet par un acte du règne de la reine Anne. Il fit une cinquième montre de cette espèce, qu'il tâcha encore de perfectionner. Mais, malgré tout cela, on ne peut pas dire qu'il ait atteint son but. Le mouvement de cette machine ne peut être exact en mer, non-seulement à cause du balancement du vaisseau, mais aussi à raison des différents degrés de chaleur des différents parages ou climats que l'on parcourt. Pour remédier à ces anomalies, Sully, horloger anglais, a inventé une pendule dont les vibrations se font verticalement; mais il n'a pas mieux réussi. Avant Harrisson, Huygens avait prétendu avoir trouvé le moyen de déterminer la longitude par les pendules. Ainsi que la plupart

des mécaniciens occupés dans leurs ateliers, Harrisson avait peine à rendre ses idées par écrit, comme on peut le voir par sa *Description du mécanisme propre à donner une mesure précise du temps*, 1775, in-8°; ouvrage écrit sans méthode et sans style. Il mourut à Londres, le 24 mars 1776, à 83 ans.

HARTIG (François-de-Paule-Antoine, comte de), écrivain allemand, naquit à Prague en 1758, fut ministre plénipotentiaire de l'empereur d'Autriche à la cour de Dresde, où il demeura de 1787 jusqu'en 1790, et mourut le 1^{er} mai 1797, seulement âgé de 39 ans. On a de lui : 1° *Essai sur les avantages que retirent les femmes de la culture des sciences et des arts*, Prague, 1775, in-8°. Nous ne savons pas assez si ces avantages, du côté des femmes, ne s'acquiescent pas aux dépens d'autres bien plus réels, ceux qui résultent de l'accomplissement de leurs devoirs domestiques. 2° *Observations historiques sur le perfectionnement et la décadence de l'agriculture chez les différents peuples*, en allemand, Prague et Vienne, 1786, in-8°, traduites en français par Leroy de Lozembrune, Vienne, 1790, in-8°; 3° *Lettres sur la France, l'Angleterre et l'Italie*, Genève, 1785, in-8°; 4° *Mélanges de vers et de prose*, Paris, 1788, in-8°. Dans ces trois derniers ouvrages, l'auteur se fait remarquer par la justesse de ses observations, par l'élégance du style, et par la facilité des vers.

HARTKNOCH (Christophe), savant historien allemand, fut professeur à Thorn, puis à Königsberg, et mourut en 1687. On a de lui : 1° *De republica po-*

lonica libri duo, Francfort, 1687, 3 vol. in-8°. Il traite dans le 1^{er} livre de l'histoire de Pologne; dans le second, du droit public de ce royaume. Cet ouvrage est estimé, quoiqu'il soit écrit sans ornement et sans grâce. 2° *Description et Histoire de la Prusse*, en allemand, Francfort, 1684, in-fol., avec fig.; 3° *Histoire ecclésiastique de Prusse*, Francfort, 1686, in-4°, en allemand; 4° *De originibus pomeranicis*; 5° *Chronicon Prussiæ*, de Dusbouurg, enrichies de notes savantes, léna, 1679, in-4°.

HARTMAN (Jean-Adolphe) naquit à Munster en 1686, de parents catholiques. Après avoir été jésuite pendant plusieurs années, il se fit calviniste à Cassel en 1715, et devint peu après professeur de philosophie et de poésie. Il fut fait en 1722 professeur d'histoire et d'éloquence à Marburg, où il mourut en 1744. Ses ouvrages les plus connus sont : *Historia hassiaca*, 3 vol., peu connue et peu digne de l'être; 3° *Etaf des sciences dans la Hesse*, en allemand; 3° les *Vies* de quelques papes, en latin. On comprend qu'un apostat ne les a pas traités de la meilleure manière possible. 4° *Precepta eloquentiæ rationalis*, etc.

HARTMAN (George), mathématicien allemand, inventa en 1540 le bâton de l'artillerie, *Baculus bombardicus*. Il est aussi auteur d'une *Perspective*, réimprimée à Paris en 1556, in-4°.

HARTMAN (Wolfgang) composa les *Annales d'Augsbouurg*, Bâle, 1506, in-fol.; compilation où l'on trouve bien des choses qui tiennent à l'histoire générale de l'Allemagne.

HARTMAN (Sigismoud), jé-

suite, né à Vienne en 1632, se distingua par ses connaissances dans les mathématiques et en astronomie, et mourut à Prague en 1681, après avoir publié 1° *Observatio cometæ*, 1664; 2° *Catoptrica illustrata propositionibus physico-mathematicis*; item, *de maximis et minimis speculis*, Prague, 1668, in-fol.

HARTSOEKER (Nicolas), né à Gouda en Hollande, l'an 1656, d'un ministre remontrant, s'appliqua aux belles-lettres, aux langues, et s'attacha surtout à la physique et aux mathématiques. L'académie des sciences de Paris et celle de Berlin se l'associèrent. Le czar Pierre voulut l'emmenner avec lui; mais Hartsoeker préféra le séjour d'Amsterdam à celui de Moscou. Pour reconnaître cette préférence, on lui fit dresser, aux dépens du public, une espèce d'observatoire sur un des bastions de la ville. C'est là qu'il entreprit un grand miroir ardent, composé de pièces rapportées, selon le dessin qu'il en avait vu dans la *Catoptrique* de Kircher. (Voyez ARCHIMÈDE.) Jean-Guillaume, électeur palatin, lui ayant donné les titres de son premier mathématicien, et de professeur honoraire en philosophie dans l'université d'Heidelberg, il quitta Amsterdam. Après la mort de ce prince, il se retira à Utrecht, où il mourut en 1725, à l'âge de 69 ans. Il était vif, enjoué, d'une bonté et d'une facilité dont de faux amis, dit Fontenelle, abusèrent souvent. Il aima mieux adopter les *tourbillons* de Descartes que le *vide* de Newton. Son imagination lui dictait quelquefois ses observations et ses découvertes, comme lorsqu'il vit distincto-

ment une ville dans la lune avec toutes les chaussées qui y conduisaient. On a de lui : 1° un *Cours de physique*, accompagné de plusieurs pièces sur cette science, La Haye, 1730, in-4°; 2° une foule d'*Opuscules*, parmi lesquels il y en a peu d'intéressants. Il était de l'académie des sciences et de celle de Berlin. C'est à lui que l'on doit la découverte des *animalcules* dans les substances animales, qu'il put apercevoir à l'aide des microscopes, qu'il construisit aussi parfaits que ceux du célèbre Leuwenhoek. Il construisit aussi des télescopes plus achevés que ceux de Campani.

HARTUNG (Jean), né à Miltemberg en 1505, mort en 1579, enseigna le grec à Fribourg, dans le Brisgau, avec réputation. On a de lui de savantes *Notes* en latin sur les trois premiers livres de l'Odyssée, et une *Version latine* des Argonautiques d'Apollonius, qui est peu exacte.

HARTZHEIM (Gaspard), né à Cologne, entra dans la société des jésuites, enseigna pendant presque toute sa vie les belles-lettres, la philosophie et la théologie dans différents collèges, et mourut à Cologne vers 1735. On a de lui : 1° *Explicatio fabularum et superstitionum in S. S. indicatarum, allegorico, analogico, morali, præter litteralem sensum*, Cologne, et Padoue, 1724, 1731, in-8°; 2° *Nicolaï de Cusa cardinalis Vita*, Trèves, 1730, in-8°; 3° plusieurs livres de piété en latin.

HARTZEIM (Joseph), vertueux et savant jésuite, né à Cologne en 1694, d'une famille patricienne, après avoir enseigné les belles-lettres, passa à

Milan pour y étudier la théologie, et eut en même temps la chaire de grec et d'hébreu. Durant le séjour qu'il fit à Rome, et dans les principales villes d'Italie, il se lia avec des savants célèbres, et particulièrement avec Muratori. De retour dans sa patrie, il enseigna la philosophie et la théologie, et fut dix ans interprète de l'Écriture, sur laquelle il donna chaque année des dissertations estimées et recherchées des savants, sans négliger pour cela les fonctions de la chaire et du confessionnal, dont jamais rien ne put le détourner. M. Schannat, savant ecclésiastique, auteur de l'histoire de Worms, ayant formé le dessein de donner la *Collection des Conciles de l'Eglise d'Allemagne*, amassa des matériaux, qui le conduisaient depuis le iv^e siècle jusqu'au xiii^e. La mort l'ayant empêché de les mettre en œuvre, le P. Hartzeim, à la sollicitation de M. de Manderseeit, archevêque de Prague, se chargea de les mettre en état de paraître. Par ses connaissances et ses correspondances avec les savants d'Allemagne, il les augmenta du double. Il mit au jour les quatre premiers volumes, et avait achevé le 5^e, lorsqu'il fut frappé d'un coup d'apoplexie, dont il mourut trois jours après, en 1763. Le père Herman Schol, son confrère, se chargea de continuer cet ouvrage, et publia les 5, 6, 7 et 8^e volumes; mais sa santé, qui était fort délicate, ne se soutint pas; il tomba dans une langueur qui l'enleva au bout de trois mois, en 1768. Le P. Gilles Neissen lui succéda, et publia les 9^e et 10^e volumes. Enfin, A. Hesselman a donné l'*Index* de

cet ouvrage, Cologne, 1709, in-fol. L'édition de Cologne, qui est in-fol. est en beau papier et en beaux caractères. On trouve au commencement du 5^e volume la liste suivante des ouvrages du P. Hartzeim : 1^o *Summa historice omnis ab exordio rerum ad annum a Christo nato* 1718, Luxembourg, in-18; 2^o *De initio metropoleos Colonice, etc., disquisitio*, Cologne, 1732, in-4^o; 3^o *Inscriptionis hersellensis ubiorumæ explanatio*, Cologne, 1745, in-4^o. C'est l'explication d'une inscription trouvée à Hersel, village du pays de Cologne, dont les habitants étaient les *Ubii*, quand les Romains vinrent s'y établir. 4^o *Bibliotheca scriptorum coloniensium*, Cologne, 1747, in-fol.; 5^o *Dissertationes x historico-criticæ in sacram Scripturam*, in-fol.; 6^o *Catalogus historico-criticus codicum mss. bibliothecæ ecclesiæ metropolitanae coloniensis*, Cologne, 1752, in-4^o; 7^o *Historia rei nummarie coloniensis et Dissertationes de eadem*, Cologne, 1754, in-4^o; 8^o *Prodromus historię universitatıs coloniensis, cum synopsi actorum, et scriptorum a facultate theologicâ pro Ecclesia catholica et repub.* Cologne, 1759, in-4^o. Le P. Hartzeim a encore laissé les manuscrits suivants; qu'il n'a pas eu le loisir de retoucher : 1^o *Ecclesia occidentalis illustrata, opus a Schannat captum, ab Hartzeim ad fluem perductum, figuris ornatum, et codice diplomatico auctum*; 2^o *Vita sancti Annanıs diplomatica*; 3^o *Historia collegii tricornati*; 4^o *Historia litteraria germanicæ*; 5^o *Cõcionum germanicarum tomı plures*; 6^o *Exercitiorum sancti Ignatii tomı aliquot*; 7^o *Collectio diplomatum*

pro archidiececis coloniensis, ducatumque montensis et juliacensis historia.

HARVEE ou HARVEY (Guillaume), *Harveus*, né à Folsk-tone, dans le canton de Kent, le 2 avril 1578, et mort le 3 juin 1658, fut médecin de Jacques 1^{er} et de Charles 1^{er}, et professeur d'anatomie et de chirurgie dans le collège des médecins à Londres, sur lequel il répandit ses bienfaits. C'est à lui qu'on attribue ordinairement la découverte de la circulation du sang, quoiqu'il soit certain que Césalpin l'enseigna long-temps avant lui, et que le jésuite Fabri en ait parlé avant que le livre de Harvée lui fût tombé entre les mains; mais Harvée l'a mise dans tout son jour, et l'a prouvée par des expériences multipliées. « Cependant, dit un phisicien, il faut avouer que jusqu'ici ça été une découverte plus curieuse qu'utile. Il ne paraît pas que la médecine en ait profité. La théorie dn pouls, traitée long-temps auparavant avec art et succès, paraît avoir rempli tout ce qu'on eût pu espérer de la circulation. » (Voy. HÉROPHILE.) Ou a de ce savant et illustre médecin des ouvrages estimables. Les principaux sont : 1^o *Exercitatio anatomica de motu cordis et sanguinis*, Leyde, 1639; c'est la meilleure édition; Glasgow, 1751, in-4^o; 2^o un traité *De circulatione sanguinis*, Rotterdam, 1649; 3^o un autre *De generatione animalium*, Londres, 1651, in-4^o; 4^o un autre *De ovo* (voy. GRAAF Reinier); 5^o un livre en anglais, intitulé : *Nouveaux principes de philosophie*, etc. Ces divers écrits ont été réunis à Londres, 1666, in-4^o. [On a

publié, en 1795, dans le *Magasin encyclopédique*, une excellente *Notice* sur Harvée, traduite de l'anglais de M. Aikin, extraite du *Biographical essays of surgery*.]

HARVÉE (Gédéon), habile médecin, né en Angleterre, dans la province de Surrey, mort en 1700, fut médecin ordinaire de Charles II dans son exil, ensuite de l'armée anglaise en Flandre, enfin médecin de la Tour de Londres. Il est connu principalement par deux *Traité*s curieux, et qui ne sont pas communs : 1° *Ars curandi morbos expectatione*. Schal lui opposa *Ars sanandi cum expectatione, opposita arti curandi nuda expectatione*; 2° *De vanitatibus, dolis et mendaciis medicorum*; ces deux ouvrages recherchés ont été imprimés ensemble à Amsterdam, 1795. Il publia d'autres écrits en anglais, où il étale, en fait de médecine, un scepticisme outré, et substitue quelquefois aux opinions reçues les paradoxes les plus étranges.

HASE (Théodore de), naquit à Brême, en 1682, parcourut l'Allemagne et la Hollande, et devint professeur de belles-lettres à Hanau. L'année suivante, il fut rappelé à Brême, pour y être ministre et professeur d'hébreu. Il fut reçu, quoiqu'absent, docteur en théologie à Francfort-sur-l'Oder, en 1712, et membre de la société royale de Berlin, en 1718. Enfin il devint, en 1723, professeur de théologie à Brême, où il mourut le 25 avril 1731. On a de lui un vol. in-8° de *Disserations*, pleines d'érudition. Il travaillait avec Lampe, à un journal commencé sous le titre de *Bibliotheca historico-philologico-theologica*, et continué sous

celui de *Musæum historico-philologico-theologicum*.

HASECH (Antoine), ecclésiastique du diocèse de Liège, ne doit sa célébrité qu'à son extraordinaire longévité. Son évêque l'ayant interrogé comment il avait conservé ses forces et sa santé beaucoup au-delà d'un siècle, il répondit qu'il s'était constamment abstenu de trois choses : *Mulierum, ebrietatis et iracundiæ*. (Voy. LEONICENUS). Il mourut en 1526, à l'âge de 125 ans, ayant été durant cent ans curé de Gulich ou Gouvi, dans le pays de Luxembourg, et selon d'autres, de Gellik, ou de Geule, près de Maëstricht. Son portrait, qui a été gravé, est devenu fort rare.

HASSAN-BACHA, ou GAZI-HASSAN, grand-visir de l'empire ottoman, né en Afrique vers 1793, servit d'abord dans la marine d'Alger. [Ses succès ayant excité la jalousie des envieux, il se forma contre lui un parti, à la tête duquel se trouvait un parent du bey. Voyant sa vie menacée, il se retira en Espagne, où Charles III lui fit un bon accueil, et le recommanda à son fils Ferdinand IV, roi de Naples. De cette ville, il passa à Constantinople; mais la régence d'Alger le réclama. Cependant les instances du ministre napolitain lui firent rendre la liberté, et il reñtra alors au service du sultan.] Les traitements doux et humains qu'il avait constamment éprouvés de la part des chrétiens, pendant son exil, lui avaient inspiré les sentimens favorables qu'il a conservés toute sa vie pour les Français. Son courage éclata à la fameuse bataille de Tschesmé, le 5 juillet 1770, où la flotte turque fut réduite en

cendres par les Russes. Avant la bataille, il proposa un moyen extrême, c'était d'accrocher chaque vaisseau russe par une caravelle, d'y mettre le feu et de faire sauter les deux bâtimens à la fois. Tous les capitaines rejetèrent ce projet; Hassan-Bachia fut le seul qui l'exécuta, et il parvint à se sauver. Elevé ensuite au poste éminent de grand-amiral, ou capitain-bachia, il sut conserver cette dignité pendant une longue suite d'années dans une cour orageuse et sujette aux grandes vicissitudes. Sa réputation s'établit de plus en plus par les expéditions dans la Syrie, et surtout en Égypte, où il parvint à soumettre les rebelles par une grande rigueur. Après avoir rétabli l'ordre, en 1775, à Smyrne, il prit les villes de Jaffa et d'Acre, où le fameux Dahér, chef de cette ville, eut la tête tranchée. Il parcourut une partie de l'Égypte, et en rapporta un butin immense. Les beys d'Égypte s'étant révoltés, Hassan-Bachia mit à la voile de Constantinople au printemps de 1786; il débarqua à Alexandrie, mit en déroute l'armée des rebelles, en fit passer un grand nombre au fil de l'épée, et marcha vers le Caire, dont il s'empara. La guerre ayant éclaté de nouveau entre les Turcs et les Russes, en 1788, il fut nommé grand-amiral de la mer Noire, et généralissime des troupes qui devaient agir sur ses bords. Il y eut des batailles navales peu décisives, le 18 et le 28 juin, et le 14 juillet. Mais la mer ayant été prise de glaces dès le mois de novembre, et Oczakow ayant perdu sa principale défense, cette forteresse fut emportée le 6 décembre, sans que l'amiral pût rien faire pour l'empêcher.

TOME VIII.

Ces mauvais succès le firent déposer; cependant, rendant justice à sa valeur, le sultan le fit sérasquier d'Ismail. Il commanda un corps en Bessarabie, en 1789, mais ne fit rien de remarquable. Les Turcs avaient essuyé des malheurs de tous côtés pendant cette campagne. Le grand-visir avait été battu à Martinestie, près de Focksan, par l'armée combinée des Autrichiens et des Russes; Orsera était bloquée, Bender s'était rendu aux Russes. La Porte, dans cette extrémité, le nomma grand-visir, mais il ne répondit point à son attente. Son armée était composée de recrues qui ne purent résister à des troupes aguerries. Hassan fut disgracié. Un capitji lui apporta, à Schiomla, l'ordre de rendre le sceau de l'empire; il s'y refusa, et il fut tué en mars 1790. Il était âgé de 87 ans.

† HASTINGS (Warren), gouverneur général du Bengale, naquit à Davsterford-House, dans le comté d'Oxford, d'un pauvre recteur de Churchill. Le jeune Hastings dut son éducation à un oncle maternel, qui le fit entrer aux écoles de Westminster, et lui laissa, après sa mort, quelque argent, insuffisant néanmoins pour s'ouvrir une carrière dans le monde. L'exécuteur testamentaire de son oncle l'ayant pris en amitié, et se trouvant être un des directeurs de la compagnie des Indes orientales, lui fit avoir un emploi dans une factorerie du Bengale. Désirant s'instruire, il obtint la permission d'être employé dans l'intérieur du pays, où il apprit la langue persane, et acquit les connaissances les plus étendues sur tout ce qui pouvait avoir du rapport aux intérêts de la com-

pagnie. La ville de Calcutta ayant été prise, en 1756, par le nabad Surajh-Doula, tous les Anglais qui se trouvaient dans cette ville furent faits prisonniers. Hastings fut de ce nombre ; mais il possédait cette souplesse de caractère, ces manières insinantes, qui ouvrent souvent le chemin à la fortune, et qui cachaient en lui une âme aussi ambitieuse qu'avide. Il se fit des protecteurs parmi les vainqueurs, qui adoucirent sa captivité, et dont il obtint la permission de demeurer à Mouxadabad, capitale de Surajah-Doula. On lui permit ensuite de passer à Calcapore, dans une factorerie hollandaise, où il connut le colonel Clive, sous lequel il s'enrôla comme volontaire. Il se trouva à la reprise de Calcutta, et y entra dans ses fonctions, et y ayant déployé des talents rares pour les affaires, on le nomma ministre de la compagnie près du successeur de Surajah-Doula, qui avait été déposé à cause de son caractère violent. En 1761, il devint membre du gouvernement du Bengale, et s'y distingua encore par ses talents. Il retourna en Angleterre en 1765, se livra à l'étude, et fréquenta les savants les plus renommés, qui devinrent bientôt ses amis et ses protecteurs. L'année suivante, il sollicita du gouvernement qu'on établit, en sa faveur, une chaire de persan à Oxford ; il l'eût obtenu si une circonstance particulière ne l'eût tout à coup transporté au faite des grandeurs. Dans cette même année, 1766, la chambre des communes désirant avoir des détails particuliers sur la compagnie des Indes, on indiqua pour cet objet Hastings, qui fut mandé à la

barre de cette assemblée. Il y parla avec assurance et une connaissance approfondie sur le sujet en question, de sorte qu'il fixa l'attention de la chambre et celle de la compagnie elle-même, qui le nomma membre du conseil de Madras. Elle lui accorda en même temps une provision pour prendre le gouvernement de cette présidence. Sa fortune ne devait pas s'arrêter là ; et le fils du pauvre recteur d'humble commis d'une factorerie, devint, en 1771, à l'âge de trente ans, gouverneur du Bengale, et deux ans après gouverneur général, pour cinq ans, de toutes les possessions anglaises. Cette nomination fut confirmée par le parlement, qui prolongea ensuite la durée du gouvernement d'Hastings. Parvenu à ce poste éminent, régulateur absolu d'une riche et vaste contrée, Hastings se proposa deux seuls buts ; celui d'accroître la puissance et les revenus de la compagnie, et celui de se former, à lui-même, une fortune colossale. Il n'épargna rien, il ne respecta rien pour atteindre ces buts. Incapable de pitié, il fut le principal auteur des scènes sanglantes qui se renouvelèrent sous les règnes de Hyder-Ali et de Tipou-Saëb, où les Anglais semblèrent vouloir surpasser, dans leurs triomphes destructeurs, ceux des Espagnols dans les Indes occidentales, que leurs historiens ont si hautement dénoncés. Hastings avait pour principe, contraire au droit des gens et aux dogmes de la religion qu'il professait, « que les peuples assujettis ne sont nés que pour travailler ou mourir pour leurs maîtres. » Il viola les droits les plus sacrés : le sol de l'Indostan fut encombré de

cadavres, des nations entières disparurent; le prince et l'esclave, les hommes, les femmes, l'enfant et le vieillard, tous furent indistinctement moissonnés par le glaive anglais, dirigé par Hastings. Les nations indiennes opprimées se soulevèrent enfin, et les Français se disposèrent à attaquer les possessions anglaises. Dans le conseil même du gouverneur général, quelques gens équitables se déclarèrent contre les vexations qui pesaient sur l'Inde; l'influence et l'audacieuse politique d'Hastings triomphèrent de tous ses ennemis. On repoussa les Français, les princes indiens furent battus, égarés, ou rendus tributaires de l'Angleterre; et on imposa silence au conseil. Tandis que le gouverneur général remplissait ses coffres de richesses si mal acquises, les revenus de la compagnie furent augmentés de 5 millions de livres sterling, qui floaient sur la Grande-Bretagne, en même temps qu'elle voyait son pouvoir augmenter dans les Indes. Ebloui de ces avantages, acquis par des fleuves de sang, la cour de Saint-James, la chambre haute et celles des communes semblaient approuver les mesures tyranniques d'Hastings. Burke, Fox et Shéridan, furent les seuls qui s'élèvent contre lui, et parvinrent à faire adopter par cette dernière chambre la résolution suivante : « Warren Hastings, » écuyer, gouverneur général du » Bengale, et Williams Hornby, » écuyer, président du conseil de » Bombay, ayant dans plusieurs » circonstances agi d'une manière » contraire à l'honneur et à la » politique de la nation; et, en » outre, ayant fait naître de gran- » des calamités dans l'Inde, il est

» du devoir de cette compagnie » d'employer tous les moyens lé- » gaux et efficaces pour éloigner » de leurs fonctions lesdits gou- » verneur général et président, et » les rappeler en Angleterre.... » Cependant le plus grand nombre des actionnaires de la compagnie voulurent démentir quelques assertions de la résolution de la chambre, et s'opposèrent au retour d'Hastings. Ne pouvant l'éviter, celui-ci quitta l'Inde, et arriva en Angleterre, le 20 juin 1785. Pendant ce temps-là, Burke préparait une dénonciation contre le gouverneur général; et la présenta le 4 avril 1786; elle formait un volume in-8°, en vingt-deux articles. Voici les principaux chefs d'accusations, savoir : » que Hastings avait commis des actes d'injustice et de cruauté; qu'il avait violé le droit des nations en se servant de forces anglaises pour anéantir les habitants de Nohillas, *peuple innocent et hors d'état de se défendre*; qu'abusant de l'autorité qui lui était confiée, il avait exercé des cruautés envers Cham-Alem, empereur de l'Indostan; qu'il lui avait enlevé un pays considérable, et l'avait frustré d'un tribut que la compagnie lui payait, d'après un traité; qu'il s'était rendu coupable de plusieurs extorsions envers le rajah de Bénarès; qu'il avait opprimé d'une manière barbare le roi d'Oude et sa famille; qu'il avait ruiné la province de Farrukabad, pays riche et fertile, *en y opérant consécutivement six révolutions différentes*; qu'il avait dépeuplé et changé en un désert le royaume d'Oude, un des plus riches, des plus beaux et des plus fertiles de l'Inde; qu'il s'était servi arbitrairement de son autorité en détruisant

du devoir des directeurs de d'anciens établissements, en faisant des transactions frauduleuses, et en exigeant des sommes qui ne lui étaient pas dues; qu'il avait employé à des choses injustes et nuisibles l'argent qu'il avait reçu contre la volonté et contre les ordres de ses commettants, contre l'acte du parlement, et contre ses propres engagements; qu'il avait mis en usage, pour conserver son emploi, des moyens détournés, en résignant par procureur, et n'ayant pas répondu en personne, comme l'exigeait son devoir, qu'il avait pris sous sa sauvegarde Monzafer-Zing, et s'était ensuite montré perfide envers ce prince; qu'il avait enfin enrichi ses créatures, en corrompant des contrats, et fait des dépenses aussi énormes qu'extravagantes... Une grande partie de ces accusations entraînait avec elle la peine capitale; mais Hastings avait beaucoup d'amis, au nombre desquels il s'en trouvait plusieurs que ses vexations dans l'Inde avaient enrichis. D'une autre part, le cabinet anglais avait retiré des avantages considérables de ces mêmes vexations, et la compagnie y avait prodigieusement gagné: aussi négligeait-on ce fameux procès, qui excitait le mécontentement général. L'affaire traîna en longueur dès son commencement, et malgré les instances de Shéridan, Fox et Burke, l'acte d'accusation ne fut voté que le 10 avril 1787 (c'est-à-dire 22 mois après le retour d'Hastings en Angleterre), et les débats ne s'ouvrirent que le 13 février 1788. Les entraves dont les amis d'Hastings entourèrent ce procès sont incalculables: il dura sept ans. Pendant ce procès, il arriva une chose

assez peu commune. Un certain M. Gentil, colonel français, qui avait été expulsé de l'Inde par l'ordre du gouverneur général, eut la générosité de prendre publiquement sa défense; mais l'accusé en avait déjà une sûre dans plusieurs membres de la chambre, haute qui le protégeaient, et cette chambre enfin le déclara non coupable, le 13 avril 1795. Les frais à la charge du gouvernement montèrent à 100,000 livres sterling, comme légère en comparaison des millions qu'il avait retirés de l'Inde sous le gouvernement d'Hastings, qui dépensa lui-même pour ce procès 60,000 livres sterling. Cependant l'opinion publique ne se trompa pas: elle rendit à Hastings la justice que son aide tyrannique méritait, et les puissants amis du proconsul ne purent jamais la faire changer. La compagnie des Indes, qui avait puissamment contribué à l'acquiescement de son gouverneur, lui fit une pension de 4,000 livres sterling, et voulut que sa pension remontât à vingt-huit ans, savoir à l'année 1766, époque où il fut nommé par elle membre du conseil de Madras; ce qui produisit un arriéré de 114,000 livres sterling, ou près de 3 millions de francs. Néanmoins, la pension de 4 mille livres n'avait été assurée que jusqu'à l'année 1813; mais alors la compagnie la convertit en rente viagère. Hastings, assez riche pour vivre dans l'opulence, se retira des affaires, s'occupa de littérature et d'architecture, qu'il connaissait parfaitement; il passait même pour être un excellent ingénieur. Il mourut en 1820, âgé de 88 ans. Il a composé quelques poésies, et a laissé des écrits *Sur l'Insurrection*

de Bénarès, *Sur l'état du Bengale; Sur l'état de l'Inde; des Lettres aux directeurs de la compagnie*, etc.

HATON, ou Heron, abbé de Richenou, puis évêque de Bâle vers 801, fut envoyé en ambassade, par Charlemagne, vers Nicéphore, empereur de Constantinople; l'an 811. Il publia une relation de ce voyage, qu'il nomma *Itinéraire*. Haton se démit de son évêché en 821, et se retira dans le monastère de Richenou, où il mourut saintement en 830. On a de lui un *Capitulaire* pour l'instruction de ses prêtres. Cet ouvrage curieux est inséré dans le *Spicilege* de dom Luc d'Achèri. Il est encore auteur d'une *Relation de la vision de Wetin*, dans le tome 5^e des *Actes* de saint Benoît, de Mabillon.

HATTON. Voy. OTRON.

HAUDICQUER DE BLANCOURT (François), vivait sur la fin du x^{vi}^e siècle, temps auquel il fit paraître : 1^o *l'Art de la verrerie*, Paris, 1607, in-12; 2^o *Recherches sur l'ordre du Saint-Esprit*, 1695, ou 1710, 2 vol. in-12; 3^o le *Nobiliaire de Picardie*, 1693, et avec des frontispices de 1695, in-4^e. Ce livre est recherché des curieux à cause de sa rareté; mais non pas de sa fidélité; il a été effacé par celui que M. Bignon a fait dresser en 1717.

HAULTIN (Jean-Baptiste), conseiller au Châtelet; préparait un *Recueil de médailles* qui n'avaient pas encore été données par les antiquaires, lorsque la mort le surprit, en 1630, à l'âge de 60 ans. On conserve à la bibliothèque du roi ce qu'il y en avait gravé, en un vol. in-fol., composé de 157 feuillets. On a de lui les *Figures des monnaies de France*, 1619, in-4^e, rare.

HAUSEN (Guillaume), né à Dillingen, en Souabe, l'an 1710, entra chez les jésuites en 1730, et se livra entièrement aux travaux des missions, au grand contentement des évêques, qui l'appelaient pour venir les aider dans les devoirs de la dignité pastorale. Le comte de Schratzenbach, archevêque de Salzbourg, alarmé des progrès que les sectaires faisaient dans son diocèse, et des troubles qui menaçaient l'état vers 1763, eut recours au zèle de ce missionnaire, qui répondit pleinement à ses espérances; et contribua beaucoup à ramener l'ordre avec l'attachement à l'ancienne foi. Il mourut à Aichstadt, en 1781, après avoir publié en allemand plusieurs livres pleins d'une instruction solide et d'une véritable piété; et en latin : *Sanctitas sacerdotalis, in Petro, apostolorum et sacerdotum principe, proposita*, Dillingen, 1766, in-8^e.

HAUTEFEUILLE (Jean), physicien et habile mécanicien, né à Orléans le 20 mars 1647. Son père, qui était boulanger, fournissait du pain à Sourdis, chez lequel demeurait la duchesse de Brillon, qui avait été exilée à Orléans. Les éloges qu'il faisait de son fils excitèrent la curiosité de la duchesse. Elle voulut le voir; le goût, lui fit continuer ses études; et les ayant terminées, il entra dans les ordres. L'abbé Hautefeuille suivit sa protectrice en Italie, en Angleterre, obtint plusieurs bénéfices par son crédit; et une pension par son testament. Il avait un goût et un talent particulier pour l'horlogerie. C'est lui qui trouva, dit-on, le secret de modérer les vibrations du balancier.

Les montres, par le moyen d'un petit ressort d'acier, dont on a fait depuis usage (*Voyez* Hook.) L'académie des sciences, à laquelle il fit part de cette découverte, la trouva très propre à donner une grande justesse aux montres. Les montres dans lesquelles on a employé ce petit ressort s'appellent par excellence *montres à pendule*. Huyghens s'attribua faussement cette invention. L'abbé Hautefeuille n'excellait pas moins dans les autres parties de la mécanique. Il mourut à Orléans le 18 octobre 1724, à 77 ans. C'était un homme exempt de toute ambition, et plus attentif à cultiver les sciences que la fortune. On a de lui un grand nombre de brochures courtes, mais curieuses, et semées d'observations utiles, qui en sont un témoignage. Les principales traitent des constructions nouvelles de trois montres portatives; d'un mouvement en forme de croix, qui fait les oscillations des pendules très petites; d'un *gnomon* spéculaire pour régler juste au soleil les pendules et les montres; et d'un instrument qui devait donner lieu aux peintres de faire leurs ouvrages plus parfaits, etc. Il publia plus de trente ouvrages, qui roulaient, en grande partie, sur les *pendules*, les *montres*, les *porte-voix*, les *échos*, les *lunettes*, l'*hydraulique*, sur les *instruments de mer*, les *longitudes*, etc. Son ouvrage intitulé *l'Art de respirer sous l'eau*, 1692, in-4°, a donné ensuite lieu à l'invention du *Respirateur antiméphitique*, de Pilâtre du Rosier, rendue publique en 1786.

HAUTEFORT (Marie de), née en 1616 de Charles, marquis de Hautefort, fut élevée dans la

maison de la reine Anne d'Autriche, dont elle devint dame d'atours. Sa vertu, ses grâces et la douceur de son caractère, lui acquirent de l'empire sur l'esprit de cette princesse, et sa beauté fit impression sur Louis XIII; mais la sagesse de l'un et de l'autre ne se démentit jamais. Cependant le cardinal de Richelieu la fit renvoyer de la cour. Louis XIII, qui ne l'aimait que comme un prince pieux peut aimer, consentit à cet éloignement. Lorsque Anne d'Autriche fut déclarée régente, elle la fit revenir avec les plus grandes démonstrations d'amitié; mais son opposition au cardinal Mazarin, lui fit perdre les bonnes grâces de sa maîtresse. Le maréchal de Schomberg étant devenu veuf, l'épousa en 1646. Elle n'en eut pas d'enfants, et mourut en 1691, à 75 ans. La maison de Hautefort, branche de celle de Gontault-Biron, subsiste toujours.

HAUTEMER (Guillaume de), seigneur de Fervaques, s'attacha à François de France, duc d'Alençon, frère de Henri III, qui le fit grand-maitre de sa maison, premier gentilhomme de sa chambre, général de ses armées en Flandre, et chef de tous ses conseils. Fervaques n'en fut guère plus estimé. Le duc ni ses favoris ne passaient pas pour des gens de bien, et d'ailleurs il engagea ce prince dans des entreprises injustes, qui le forcèrent de sortir de Flandre, couvert de confusion, et méprisé de tout le monde. C'est Fervaques qui le détermina à tenter de surprendre et de piller Auyers en 1583; journée qui fut aussi glorieuse aux habitants que funeste aux Français: ces derniers y perdirent plus de 300 gentilshommes

et 1200 soldats, massacrés par les bourgeois. Après la mort de son protecteur, Fervagues se donna à Henri IV, qui le fit maréchal de France en 1595; il se signala au siège d'Amiens en 1597, et mourut en 1613; âgé de 75 ans.

HAUTEROCHÉ (Noël Le Breton, sieur de), mort à Paris en 1707, à 90 ans, est auteur d'un *Recueil de comédies*, imprimé à Paris, en 3 vol. in-12. Il ne faut chercher chez lui ni peinture des mœurs, ni aucun des détails propres à les corriger. Car chez lui, trop souvent le comique dégénère en farce et en gravelure. Ses comédies qui ont pour titre: *Le Deuil*; *l'Esprit follet ou la Dame invisible*; et *Crispin médecin*, sont les seules qui soient restées au théâtre. On a encore de lui plusieurs *Historiettes*, assez insipides à présent, mais qui furent bien reçues dans leur naissance par ceux qui perdent leur temps à la lecture de ces frivolités. Il était en même temps acteur, et si passionné pour le théâtre, qu'il jouait encore la comédie à l'âge de 90 ans.

HAUTESERRE, ou **ALTESERRA** (Antoine Dadin de), professeur en droit à Toulouse, naquit dans le diocèse de Cahors, et mourut en 1682, à l'âge de 80 ans, regardé comme un des plus habiles jurisconsultes de France. On a de lui: 1° un *Traité des ascétiques, ou De l'origine de l'état monastique*; 2° des *Notes*, pleines d'érudition, sur les des *Vies* papes par Anastase; 3° un *Commentaire* sur les Décrétales d'Innocent III, 1666, in-fol; 4° un *traité De ducibus et comitibus Galliarum Provincialibus*, en 3 livres; réimprimé à Francfort, in-12, en 1731, avec une longue préface

de l'éditeur, Jean-George Estori: 5° *Gesta regum et ducum Aquitaniarum*, 1648, 2 vol. in-4°, etc; 6° *Ecclesiasticæ jurisdictionis vindiciæ*, Orléans, 1702, in-4°. C'est une réfutation du traité de l'abus de Fevret. L'auteur l'entreprit à l'âge de 70 ans, par ordre du clergé. 7° Un traité en latin des *Origines des fiefs*, que Schilterianus fit réimprimer dans son *Commentaire* sur le droit féodal d'Allemagne. Peu d'hommes ont possédé le droit canon, la discipline de l'Eglise, et les libertés gallicanes plus à fond que lui, et ont enseigné avec autant de méthode.

HAUTEVILLE. Voyez **TANCÈDE DE HAUTEVILLE**.

HAUTEVILLE (Jean de), Normand, et moine de Saint-Alban en Angleterre, florissait à Paris vers l'an 1180, sous le règne de Philippe-Auguste. Il a écrit un poème moral contre les vices du genre humain, intitulé *Archi-Trenius* (le Pleureur), en 9 livres, Paris, 1517, in-4°. L'auteur prend lui-même le nom de son poème, *Archi-Trenius*, comme qui dirait *Archi-Jérémie*, du nom grec des Lamentations. Ce livre est très rare.

† **HAUTEVILLE** (Nicolas), docteur en théologie de la faculté de Paris, qu'on croit né en Auvergne, et qui écrivait au 17° siècle, est auteur de plusieurs ouvrages qui font honneur à son érudition et à ses connaissances dans les sciences ecclésiastiques. On a de lui: 1° *Explication du Traité de saint Thomas, des attributs de Dieu, pour former l'idée d'un chrétien savant et spirituel*; 2° *L'Art de bien discourir*, suivi de *l'Esprit de Raymond Lulle*, Paris, 1666, 1 vol. in-12, divisé en deux parties,

dont la première est employée à donner des leçons aux orateurs de la chaire et du barreau, et la seconde offre une *Vie de Raymonl Lulle*, avec l'apologie de sa doctrine et la liste de ses ouvrages; 3° *L'Art de prêcher*, où l'idée du parfait prédicateur, Paris, 1683, in-12; 4° *L'Examen des esprits, ou les Entretiens de Philon et de Polyalte*, où sont examinées les opinions les plus curieuses des philosophes et des beaux esprits, Paris, 1666, in-4°, 1672, in-4°; 5° *L'Histoire royale, ou les plus belles et les plus curieuses questions de la Genèse, en forme de lettres*, Paris, 1667, in-4°; 6° *Les Caractères, ou les Peintures de la vie et de la douceur du B. François de Sales*, Lyon, 1661, in-8°. Cet ouvrage est mêlé de prose et de vers, et présente le portrait de la vie intérieure et extérieure du saint. 7° *Actions De saint François de Sales, ou les plus beaux traits de sa vie*, en neuf panégyriques, Paris, 1668, in-8°; 8° *Origine de la maison de Sales*, etc., Paris, 1669, in-4°, réimprimé à Clermont sous le titre d'*Histoire de la maison de Sales*, 1669, in-4°; 9° *Théologie angélique*, 1658, dédiée à l'évêque de Genève. Ce prélat attira l'abbé Hauteville dans son diocèse, et lui donna un canonicat de sa cathédrale; ce qui fixa cet ecclésiastique en Savoie: il y mourut en 1660. Il était fort attaché à la doctrine de saint Thomas; il l'avait bien étudiée, et connaissait parfaitement les ouvrages de ce saint docteur.

HAUY (René-Juste), physicien et minéralogiste célèbre, naquit à Saint-Just près de Beauvais en 1742, vint à Paris et fit

ses premières études au collège de Navarre. Il n'était qu'enfant de chœur lorsque le sage et vertueux abbé Lhomond, professeur d'humanités, ayant remarqué l'assiduité et la dévotion avec lesquelles le jeune Haüy assistait aux offices divins, le prit sous sa protection, et, en lui apprenant les humanités, développa ses heureuses dispositions pour l'étude. Après avoir été régent de sixième, il fut nommé, à l'âge de 21 ans, professeur de l'ancienne université, d'abord en quatrième et puis en sixième dans le collège du cardinal Lemoine. Sa constitution était si faible, qu'il entendit dire au médecin Mazéas: «Voilà un homme qui ne passera pas d'année.» Cette prédiction heureusement ne s'accomplit pas; et Haüy parvint à un âge très avancé. Son goût pour les sciences naturelles se développa de très bonne heure; et aussitôt qu'il eut pris les ordres, il s'appliqua d'abord à la botanique et puis à la minéralogie, en même temps qu'il cultivait avec succès les langues anciennes. Le hasard, qui souvent a servi de maître au génie, lui fit faire une importante découverte sur la cristallisation, de même que le hasard montra à Newton les lois de la gravitation. Haüy avait la connaissance d'un financier, M. France de Croissel, qui possédait un beau cabinet de conchyliologie et de minéralogie. Il visitait fréquemment ce cabinet; et un jour, examinant une belle cristallisation, il la laissa tomber, et elle se brisa. Le propriétaire rassura Haüy, désolé de cet accident, et ordonna à un domestique d'enlever les morceaux brisés; mais

Haüy, qui les avaient considérés avec attention, le pria, puis qu'il n'en faisait aucun cas, de les lui laisser, « car, dit-il, la » conformité de ces diverses » couches avec le prisme qui » leur sert de noyau me révèle » un secret que je veux appro- » fondir. » Il l'approfondit en effet, et ce secret lui servit à établir, dans la suite, son système de *crystallographie*, qu'il a si bien démontré. Il se livra avec ardeur à la géométrie et à la physique, et en 1783, il fut admis membre de l'académie des sciences. Le torrent de la révolution n'avait pu le distraire de ses études favorites, lorsque, en 1792, le gouvernement le mit en réquisition pour un travail d'utilité publique. Contraint d'obéir, l'abbé Haüy s'en occupait sans relâche, sans jamais se mêler d'affaires politiques, lorsqu'il fut arrêté, comme prêtre, vers la fin d'août, c'est-à-dire, peu de jours avant les massacres du 2 septembre. Enfermé avec d'autres ecclésiastiques au séminaire de Saint-Firmin, devenu une prison, il s'attendait à chaque instant à périr sous la hache de Robespierre. Il dut son salut à un marchand de vin, commissaire de la section dans laquelle il demeurait, qui prit sa défense et obtint sa liberté. On lui en apporta la nouvelle la veille de l'Assomption; mais il montra une grande répugnance à quitter ses compagnons d'infortune. Pressé par le commissaire son libérateur, il demanda comme une grâce qu'on le laissât en prison jusqu'au lendemain, jour où il voulait entendre la messe. Il fit cette prière avec une simplicité si touchante, qu'on lui accorda sa demande. Rendu à la

liberté, il eut le courage de présenter au terrible comité de *salut public* une pétition en faveur des confrères persécutés. Pour tout autre, cette demande aurait eu un funeste résultat; mais tel fut cette fois l'ascendant de la science et de la vraie vertu, que les juges de ce tribunal de sang se bornèrent à n'y avoir aucun égard. Absolument étranger aux opinions subversives pendant toutes les époques de la révolution, l'abbé Haüy ne mérite pas le reproche qu'on semble vouloir lui faire, d'avoir accepté, dans ces mêmes époques, les différentes places qu'il occupa; comme celle de conservateur des collections minéralogiques de l'école des mines, de professeur aux écoles normales, lors de leur création, de membre et secrétaire de la commission des poids et mesures, et enfin d'avoir été un des quarante membres de l'institut, établi par le directoire exécutif. En acceptant ces places, l'abbé Haüy n'avait pour but que la propagation des sciences et le bien public, et sous ce rapport elles n'étaient point en contradiction avec ses principes royalistes et religieux. Pendant le gouvernement consulaire, il fut nommé professeur de minéralogie au *Muséum* d'histoire naturelle (Jardin des plantes), et ensuite professeur de la faculté des sciences de l'académie de Paris. Napoléon, qui, dans sa toute-puissance, ambitionnait de s'attirer les regards des littérateurs et des savants, distingua parmi ceux-ci ce profond minéralogiste. Il parut une fois vouloir mettre à l'épreuve et son talent et son activité au travail, en le chargeant, en 1803, de faire un traité de physique

en 2 volumes, et lui assigna le court délai de six mois. C'était à peu près commander un livre comme on commande un assaut. Avant le terme fixé, l'abbé Haüy lui présenta le premier exemplaire de son ouvrage qu'il avait fini en quatre mois. Le consul, surpris, lui demanda ce qu'il désirait en récompense; l'abbé Haüy ne demanda rien pour lui-même, et le pria seulement d'accorder une modeste place à son neveu. Buonaparte, qui se piquait quelquefois de paraître généreux, lui fit une pension de 6,000 fr. Devenu empereur, il témoigna à l'abbé Haüy la même estime; mais, soit dit à la louange de ce vertueux ecclésiastique, il n'acheta jamais cette faveur par de basses flatteries, dans un temps où les gens de toutes les classes en étaient aussi prodigues; et il n'en fut pas moins estimé. L'abbé Haüy vit avec un plaisir sincère la restauration des Bourbons. Lors du retour de Buonaparte en 1815, et quand l'acte additionnel aux constitutions fut soumis à l'acceptation des Français, Haüy signa non; cependant Napoléon venait de lui donner la croix d'officier de la Légion-d'Honneur. Sa réputation était devenue européenne; aussi tous les étrangers de marque qui arrivaient à Paris voulaient connaître le savant physicien. Quand les souverains alliés entrèrent dans la capitale, l'archiduc Jean, le prince de Danemarck, le roi de Prusse, l'empereur Alexandre, lui témoignèrent publiquement leur considération. Les grands ducs Michel et Nicolas, frères d'Alexandre, suivirent ses cours, et lui offrirent 60,000 fr. pour sa superbe col-

lection de minéraux, la plus complète qui existe; mais l'abbé Haüy voulut la conserver à la France. Lors de la restauration, il perdit, on ne sait trop pourquoi, le grade d'officier de la Légion-d'Honneur, et sa pension fut diminuée de 3,000 fr. Il avait toujours traîné une vie valetudinaire, mais ses infirmités ne l'empêchèrent pas de se livrer à un travail assidu. Dans ses dernières années, elles s'aggravèrent sensiblement, et le conduisirent au tombeau le 1^{er} juin 1822, à l'âge de 80 ans. Il expira dans les sentiments de piété qui l'ont distingué dans sa longue carrière. À ses vastes connaissances, l'abbé Haüy joignait un talent tout particulier pour l'enseignement; il était clair, précis, correct, d'une complaisance extrême, et on sortait de ses cours avec la satisfaction d'avoir facilement acquis de nouvelles connaissances. Son caractère doux, modeste, lui gagnait l'estime de tous ceux qui l'approchaient, et les sciences déplorèrent longtemps sa perte. Le *Moniteur* du 24 juin, et la *Revue encyclopédique* ont donné une *Notice* sur l'abbé Haüy; M. Cuvier a prononcé son *Eloge* dans la séance de l'académie des sciences, du 2^e juin 1823. Le magnifique cabinet de l'abbé Haüy a été dernièrement vendu; il est à souhaiter qu'il ne sorte pas de France, ou qu'on n'en interrompe pas les séries par quelque démembrement de ses pièces. C'était une acquisition dans laquelle le gouvernement aurait dû prétendre la préférence. On a de l'abbé Haüy, 1^o *Essai d'une théorie sur la structure des cristaux*, Paris, 1784, in-8^o; 2^o *Exposition raisonnée de la théo-*

rie de l'électricité et du magnétisme, d'après les principes de M. *Æpinus*, Paris, 1787, in-8° (traduit en allemand par M. Marchand.); 3° *De la Structure, considérée comme caractère distinctif des minéraux*, 1793, in-8°; 4° *Exposition abrégée de la théologie de la structure des cristaux*, 1793, in-8°; 5° *Instruction sur les mesures déduites de la grandeur de la terre, et sur les calculs relatifs à leur division décimale* (anonyme), Paris, 1794, in-8°. C'est pendant qu'il travaillait à cet ouvrage, souvent réimprimé, que Haüy fut incarcéré. 6° *Extrait d'un traité élémentaire de minéralogie, publié par le conseil des mines*, 1797; 7° *Traité de minéralogie*, Paris, 1801, 4 vol. in-8°, et atlas, in-4°, deuxième édition, corrigée et augmentée, ibid., 1822, 1823, 6 vol. in-8° (posthume et traduit en allemand par Karsten). 8° *Tableau comparatif des résultats de la cristallographie et de l'analyse chimique, relativement à la classification des minéraux*, Paris, 1802, in-8°; 9° *Traité élémentaire de physique*, Paris, 1803, 2 vol. in-12, deuxième édition, 1806, 2 vol. in-8°. (Il a eu deux traductions en allemand, par Blumhot et Weiss). 10° *Traité des caractères physiques des pierres précieuses, pour servir à leur détermination lorsqu'elles sont taillées*, Paris, 1817, in-8°; 11° *des Mémoires et des Articles dans les journaux des savants, d'histoire naturelle, de physique, des mines au Magasin encyclopédique*, etc. Nous ne pouvons résister au désir de citer quelques passages de l'excellent *Éloge* que fit M. Cuvier, du digne abbé Haüy. « Ces objets

» mêmes qu'il étudiait sans
 » cesse, ces pierreries, qu'une
 » aveugle fureur va chercher si
 » loin au prix de tant de fati-
 » gues, et quelquefois au prix
 » de tant de sang, ce qu'elles
 » ont de précieux pour le vul-
 » gaire était précisément ce qui
 » lui demeurait étranger. Un
 » nouvel angle dans le plus com-
 » mun des cristaux l'aurait in-
 » téressé plus que tous les tré-
 » sors des deux Indes. Ces joyaux
 » si chers à la vanité, ces dia-
 » mants dont les rois eux-mê-
 » mes sont fiers de parer leur
 » couronne, passaient journalle-
 » ment dans son humble ré-
 » duit, sans l'émouvoir, au mi-
 » lieu de sa simplicité! Que dis-
 » je? Tout le fracas d'un monde
 » extérieur ne le laissait pas moins
 » impassible; il n'a pas été
 » ébranlé par les menaces des
 » hommes farouches qui en vou-
 » lurent un instant à sa vie, ni
 » par les hommages qu'à d'au-
 » tres époques des hommes en
 » pouvoir se firent un honneur
 » de lui rendre... Mais ce que
 » ses nombreux élèves trouvaient
 » encore en lui de supérieur à
 » ses dons et même à ses leçons,
 » c'était l'aspect de cette dou-
 » ceur inaltérable, à chaque
 » instant récompensée par le
 » tendre dévouement de sa fa-
 » mille; celui de cette piété
 » simple, que les spéculations les
 » plus savantes ne détournent
 » cependant d'aucun de ses exer-
 » cices; le spectacle enfin d'une
 » vie si pleine, si calme, si con-
 » sidérée, dont ce que le monde
 » et la science ont de plus il-
 » lustre s'est efforcé d'adoucir
 » les dernières souffrances, etc.»
 Qu'il est beau de réunir ainsi
 la religion à la science, la faveur
 du monde à la modestie d'un

véritable chrétien, et de ne jamais mettre en contradiction le savant applaudi avec le pieux ecclésiastique !

† HAÛY (Valentin), frère du précédent, fondateur de l'institution des jeunes aveugles, naquit à Saint-Just en Picardie, le 13 novembre 1746. Ayant acquis du talent dans l'art de l'écriture, il établit une école de *calligraphie* dans la rue Coquillière, et donnait en même temps des leçons en ville et dans le Musée de Paris. Un singulier hasard le fit changer de profession, ainsi qu'il le raconte lui-même. En 1783, il eut occasion de voir et d'entendre mademoiselle Paradis, célèbre pianiste aveugle de Vienne, qui vint donner des concerts à Paris. Avec des épingles placées en forme de lettres sur de grandes pelotes, elle lisait rapidement, de même qu'elle expliquait la géographie par le moyen de cartes en relief, imaginées par un autre célèbre aveugle, Weissembourg de Manheim. C'est alors que M. Haüy tourna toute son attention vers cet objet; et, en 1786, il publia une brochure *sur les moyens d'instruire les aveugles*. En attendant, il avait cherché un aveugle intelligent pour commencer ses expériences. Il le trouva à la porte de l'église de Saint-Germain-des-Prés; c'était un aveugle-né, qui demandait l'aumône pour secourir sa vieille mère: il s'appelait Lesueur, et était de Lyon. Il l'emmena dans sa maison, l'instruisit pendant quelques semaines, et le présenta ensuite à la Société philanthropique, qui, satisfaite de ce premier essai, donna à M. Haüy des fonds et une maison, rue Notre-Dame des Victoires, n°

18, pour qu'il pût former son établissement, où il devait admettre douze élèves. Dans le mois de décembre de la même année 1784, il présenta des élèves bien instruits, à Versailles, devant le roi et les principaux seigneurs de la cour. Leur triste situation et l'exactitude de leurs exercices excitèrent un intérêt général. Leur instituteur reçut de nouveaux encouragements, qui lui permirent d'augmenter le nombre de ses élèves. Louis XVI le nomma interprète de l'ambassade, puis professeur au bureau académique d'écriture pour la vérification des écritures anciennes et étrangères, et enfin secrétaire du roi. En 1786, Haüy fit hommage à ce monarque d'un *Essai sur l'éducation des aveugles*. Cet ouvrage est imprimé en relief, de sorte que les aveugles peuvent le lire en parcourant les lignes du bout de leurs doigts. M. Haüy avait rendu à l'humanité le même service que M. de l'Épée et M. Sicard, si heureux dans leur enseignement pour les sourds-muets. Malheureusement, en 1790, on réunit les aveugles avec ces derniers dans le même établissement, et une certaine mésintelligence s'établit non-seulement entre les chefs, mais entre les divers élèves eux-mêmes de ces deux institutions. L'assemblée constituante ordonna, en 1791, que les deux écoles des sourds-muets et des aveugles seraient défrayées par l'état, et que l'on porterait à 86 le nombre des élèves. Cependant les deux institutions furent encore séparées après la révolution du 9 thermidor (27 juillet 1794), époque du supplice de Robespierre. On plaça les sourds-muets au séminaire de

Saint-Magloire, rue du Faubourg Saint-Jacques, et les aveugles à la Maison de Sainte-Catherine, rue des Lombards. L'école des aveugles aurait de nouveau prospéré; mais Haüy imagina de marier ses élèves, croyant les rendre plus heureux; et pour donner l'exemple, il se maria lui-même, en secondes noces, avec une fille du peuple, qui n'avait aucune capacité. Alors, d'une institution qui ne devait être qu'un collège, il en fit un hospice où la confusion commença bientôt à régner entre les aveugles mariés et les célibataires, et surtout entre les femmes, qui toutes, comme la sienne propre, n'avaient aucun principe d'éducation. Pour surcroît de malheur, Haüy adopta tout à coup, sous le directoire, les idées révolutionnaires. Il devint membre du *portique républicain*, et fut, avec Lareveillière-Lépaux, un des chefs de la société dite *théophilantropique*. Il assistait à toutes les fêtes qu'elle donnait, ainsi qu'aux fêtes nationales, et y conduisait ses élèves, qui, bien que privés de la vue, avaient une ouïe assez fine pour entendre les discours démagogues et les cris forcés dont on était prodigue en semblables occasions. Sans doute que, dans ces travers de son esprit, il ne consultait pas son vertueux frère, ou n'en suivait pas les avis! Du reste, son républicanisme ne fit qu'augmenter le désordre dans son institution. Ce désordre empêchant Haüy d'atteindre entièrement le but qu'il s'était proposé, le gouvernement consulaire confina les aveugles travailleurs à l'hospice des Quinze-Vingts, où ils demeurèrent pendant 14 ans, et

l'on accorda à Haüy une pension de 2,000 francs. Il forma alors, rue Sainte-Avoye, un pensionnat qu'il appela *Musée des aveugles*, mais qui ne prospéra pas. Fatigué de tant de contrariétés que lui-même s'était attirées, il partit pour Pétersbourg, où il établit un pensionnat d'aveugles. L'empereur lui conféra l'ordre de Saint-Wladimir; mais son établissement n'ayant pas eu le succès qu'il en avait attendu, il se rendit à Berlin, et en forma un autre. Enfin, il revint en France, en 1806, tout-à-fait guéri de ses idées républicaines, et trouva un refuge dans la maison de son frère. Lors de la seconde restauration, M. Guillié, qui avait été nommé directeur de l'institution des aveugles, obtint de Louis XVIII, le 8 février 1815, que cet établissement serait placé dans un local particulier: de ce moment, l'institution prospéra, et elle a déjà produit les plus heureux résultats. Haüy mourut peu de jours avant son frère, le 19 mars 1822. Ses obsèques eurent lieu à Saint-Médard, où des aveugles, ses élèves, exécutèrent une messe de *Requiem*, que l'un d'eux avait composée. Le caractère de Haüy était bon, désintéressé, naturellement enclin à la bienfaisance, mais il avait malheureusement une imagination trop vive, un esprit prompt à s'exalter, qui lui causèrent bien des désagréments pendant sa vie. Cependant la société lui devra une reconnaissance éternelle, pour avoir créé une institution non moins précieuse que celle des sourds-muets; et il mérite, à juste titre, que son nom soit placé à côté de ceux des de l'Épée et des Siccard.

HAVENSIUS (Arnauld), savant jésuite, né à Bois-le-Duc en 1540, fut reçu docteur en théologie à Cologne, où il enseigna cette science avec applaudissement; après avoir passé 27 ans dans la société, il la quitta par amour de la solitude, et se fit chartreux à 46 ans. Il ne s'y acquit pas moins d'estime que dans la société, fut prieur de plusieurs couvents, visiteur de la province, et mourut à Gaud, l'an 1611, à 71 ans. Il est auteur de divers ouvrages : 1° *De auctoritate sanctorum patrum in decernendis fidei dogmatibus*, Cologne, 1620, in-8°; ce n'est qu'une harangue; 2° *De erectione novorum episcopatum in Belgio*, Cologne, 1609, in-4°; 3° *De crudelitate moribusque priscorum ac recentium hæreticorum*, 1608, in-8°; ouvrage plein de choses, écrit avec élégance et intérêt.

HAVERCAMP (Sigebert), professeur en histoire, en éloquence et en langue grecque à Leyde, et membre de l'académie de Cortone en Italie, naquit à Utrecht en 1683, et mourut en 1742. Il s'était acquis une grande réputation par son savoir. Il possédait supérieurement la science des médailles. Entre autres fruits de sa laborieuse application, on a de lui plusieurs *Editions* d'auteurs grecs et latins : d'Eutrope, in-8°, 1729; de Josèphe, Amsterdam, 1726, 2 vol. in-fol., avec des notes très savantes, mais trop étendues; de l'Apologétique de Tertullien. On lui doit encore : 1° les *Médailles de grand et de moyen bronze du cabinet de la reine Christine de Suède*, en latin, La Haye, 1742, in-fol., avec des *Commentaires*, et en

français dans le même format; 2° *Imperatorum romanorum numismata aurea a Julio Cesare ad Heraclium, ex musæo principis Croyi*, avec des explications de Jean Hamelarius, et une description du cabinet de Louis Smids, enrichies de notes de Havercamp, Amsterdam, 1738, in-4°; 3° et un bon ouvrage intitulé : *Sylloge scriptorum qui de græcæ linguæ recta pronuntiatione scripserunt*, Leyde, 1736, 2 vol. in-4°.

HAVERMANS (Macaire), né à Bréda le 30 septembre 1644, chanoine régulier de l'ordre de Prémontré, était né avec un génie prématuré, vif, pénétrant, mais avec une santé extrêmement délicate, qu'il acheva de ruiner par son application continuelle à l'étude. Il mourut en 1680 à Anvers, âgé seulement de 36 ans. Son principal ouvrage est intitulé : 1° *Tyrocinium theologicæ moralis*, Anvers, 1675, 2 vol. in-8°; 2° la *Défense* de ce livre, Cologne, 1676; 3° *Lettre apologétique au pape Innocent XI*; 4° *Disquisition théologique sur l'amour du prochain*; 5° *Disquisition*, où il examine : *Quel amour est nécessaire et suffisant pour la justification dans le sacrement de pénitence*? Tous ces ouvrages sont en latin. « C'était, » dit Hoppens dans la *Bibliothèque belge*, un homme savant, mais auquel quelques critiques crurent trouver » une teinte de jansénisme. »

HAVERS (Clopton), un décin anglais, publia en 1691 un *Traité d'ostéologie*. L'année suivante, il fut traduit de l'anglais en latin. La dernière impression est celle de Leyde, en 1734, sous ce titre : *Novæ quædam observationes de ossibus*;

in-8°. Havers a bien écrit sur les os; il a fait quelques découvertes sur le périoste, et sur la moelle; il a cru en avoir fait quelques autres, mais elles avaient été faites avant lui.

† HAVESTADT (Bernard), jésuite, né à Cologne vers 1715, travailla d'abord aux missions dans l'évêché de Munster, et passa ensuite, en 1746, à celles de Chili. Arrivé à Rio-Janciro, il passa à Buenos-Ayres, où il prononça ses derniers vœux le 2 février 1748. De là il partit pour Sant-Yago, en traversant avec les plus grandes difficultés les plaines appelées *las Pampas*, et la chaîne des Andes. A peine arrivé à Sant-Yago, il fut envoyé à la Conception. Il demeura pendant vingt ans dans ces contrées éloignées, et les parcourut dans un espace de plusieurs milliers de lieues, poussant ses courses jusqu'au 39° degré de latitude australe. Lorsque les jésuites furent expulsés des états espagnols, le P. Havestadt fut arrêté avec ses confrères, le 29 juin 1768, et conduit à Lima, d'où il fut enlevé pendant la nuit, et embarqué pour Panama, sur un bâtiment qui fit naufrage. Enfin il put arriver en Espagne, d'où il revint en Allemagne, en traversant l'Italie, et se fixa au sein de sa famille. Il publia un ouvrage intitulé : *Chilidugu; sive res chilienses, vel descriptio status, sumptibus periculisque Bernardi Havestadt à Munster, 1777, 2 vol. in-12*, avec une carte. On y trouve une grammaire du Chili, une traduction en chilien de l'*Indiculus universalis* du P. Pomey, et un itinéraire de ses courses, mais qui n'offre qu'une description très

imparfaite de cette partie du globe; et la carte qui l'accompagne ne peut pas servir beaucoup à la géographie.

HAVIEL (Thomas), chevalier anglais, forma un parti contre Marie d'Angleterre, en 1553: Il était fort attaché au calvinisme; et, à l'exemple de tous les sectaires, il voulut le maintenir par la rébellion. Il engagea dans son parti la princesse Elisabeth, sœur paternelle de la reine Marie, avec le prince de Courtenai, petit-fils d'Edouard IV. Il se mit à la tête de 1200 chevaux et de 8000 hommes de pied, s'approcha de la ville de Rochester, et la prit par intelligence au mois de janvier 1554. Il s'y empara en même temps de deux grands vaisseaux destinés pour porter en Angleterre le prince d'Espagne, puis il s'avança vers Londres. La reine lui fit dire que, si son alliance avec le prince d'Espagne déplaisait aux Anglais, elle choisirait un autre mari qui fût à leur gré, et lui promit des gratifications considérables s'il mettait les armes bas: trait qui réfute suffisamment le caractère que quelques historiens ont prêté à cette princesse. Haviel, comptant pouvoir être introduit dans Londres par les complaisances de sa révolte, refusa toutes ces offres; mais lorsqu'il pensait à se faire ouvrir une des portes de la ville, il fut investi par les troupes de la reine, et pris avec environ 200 des conjurés, qui l'accompagnèrent au supplice.

HAVINGE. Voyez PHILIPPE de Bonne-Espérance.

† HAWARDEN (Edouard), prêtre catholique anglais, du comté de Lancastre, fut élevé au collège anglais de Douai, et

y fit ses études d'une manière brillante. Appelé ensuite à y professer les humanités, la philosophie et la théologie, il s'acquitta de ces divers emplois d'une manière qui répondit à ses premiers succès. Retourné ensuite en Angleterre, il alla exercer le ministère dans le nord de ce pays, et le fit en prêtre instruit et en missionnaire zélé. Il revint à Londres, où il se fixa, et où son temps était partagé entre l'exercice des fonctions ecclésiastiques et la composition de différents ouvrages, qui prouvent également son érudition, les progrès qu'il avait faits dans les belles-lettres, et son désir d'être utile à la religion. On a de lui : 1° *La Charité et la Vérité*. Il s'attache à y prouver qu'on ne blesse pas la charité en soutenant qu'il n'y a point de salut hors le sein de l'Eglise catholique. 2° *Fondements de la foi catholique*. Il y démontre l'inaltérable orthodoxie de cette Eglise. 3° *La véritable Eglise de Jésus-Christ, prouvée par le concours des témoignages de l'Ecriture sainte et de la traduction primitive*, trois parties contre Lesley ; 4° *Réponse au docteur Clarke et à M. Whiston, touchant la divinité du fils de Dieu et celle du Saint-Esprit*, suivie de l'exposition de la doctrine des trois premiers siècles sur cette matière ; 5° *Entretiens sur la religion entre un ministre de l'Eglise anglicane et un laïque, habitant de la campagne*. L'auteur y traite les points qui sont controversés entre l'Eglise romaine et l'Eglise anglicane. 6° *La Règle de la foi exposée suivant une méthode neuve et facile* ; 7° un *Cours de théologie*, resté

manuscrit au collège anglais de Douai ; 8° un *Traité de l'usure*, aussi inédit. Hawarden mourut à Londres le 23 avril 1735.

HAWKE (Edouard), chevalier du Bain, se distingua par plusieurs actions éclatantes sous le règne de George II, qui le créa amiral de son propre mouvement, pour récompenser la conduite qu'il tint dans la fameuse bataille navale de 1744 ; sous les amiraux Matthews et Lestock. La victoire qu'il remporta en 1759 sur le maréchal de Conflans acheva de détruire la marine française dans cette guerre. George III l'éleva à la pairie le 14 mai 1776. Il mourut le 17 octobre 1781, à sa maison de Fanbury, dans un âge fort avancé.

HAY. Voy. CHATELET.

HAY (Jean), jésuite, né à Dalkeith, près d'Edimbourg en Ecosse, vers 1544, enseigna la théologie, les mathématiques, et la langue sainte, en Pologne, en France et dans les Pays-Bas. Il mourut chancelier de l'université de Pont-à-Mousson en 1607, avec une réputation de piété et de savoir. On a de lui divers ouvrages, surtout plusieurs *Livres de controverse* contre les calvinistes ; une *Edition* de la Bibliothèque sainte de Sixte de Sienna, avec des remarques, Lyon, 1591, in-fol., et *De rebus japonicis, indiois et peruanis epistolæ*, Auvers, 1605.

† HAY ou HAI (William) ; écrivain anglais, naquit à Glymbourn, au comté de Sussex, en 1665. Il étudiait les lois, lorsque la petite vérole, tout en rendant son visage difforme, affaiblit tellement sa vue qu'il fut contraint d'abandonner ses études. Il parcourut l'Angleterre,

la France, la Hollande et l'Allemagne, et il fut, à son retour, élu, en 1734, membre du parlement, où il siégea pendant trente ans. Après avoir été nommé juge de paix du comté de Sussex, charge qu'il exerça aussi pendant trente années, il obtint, en 1753, l'emploi de gardien des papiers du greffe de la tour de Londres. Il mourut d'une attaque d'apoplexie, le 22 juin 1755. Il y avait six mois qu'il pleurait la perte d'un de ses fils qu'il aimait tendrement. Huit ans après, son autre fils, qui était membre du conseil suprême de Calcutta, périt dans l'Inde, assassiné par ordre de Mier-Cossim, auprès duquel il restait comme otage. Hay eut en outre deux filles, et laissa les ouvrages suivants : 1^o *Remarques sur les lois concernant les pauvres, et des propositions pour améliorer leur sort*, 1735; deuxième édition, 1751; dans cette édition, l'auteur y ajouta les décisions de la chambre des communes sur cet objet important. 2^o *Essai sur le gouvernement civil*, 1728; 3^o *Mont Caburn*, 1730, poème où il célèbre les beautés champêtres du pays qui l'a vu naître; 4^o *La religion du philosophe*; 1753; 5^o *Essai sur la laideur*, 1754; dans cet écrit, Hay plaisante avec beaucoup de gaieté sur sa propre figure, remercie ses collègues du parlement de n'avoir jamais rien allégué contre elle; et, en réfléchissant que, sur cinq cent cinquante-huit individus composant la chambre des communes, il n'y avait que lui seul qui portât une vilaine figure, il en conclut que la difformité corporelle est fort rare, et la beauté bien plus commune. 6^o une tra-

duction du poème latin *l'immortalité de l'ame*, par Hawkins Browne, 1754; 7^o des traductions ou imitations de plusieurs épigrammes de Martial, 1755. Les ouvrages de Hay ont été recueillis et publiés en 1794, 2 vol. in-4^o, aux frais de ses deux filles, et par les soins du docteur Tutte. Hay écrivait avec beaucoup de grâce et d'élégance, en prose comme en vers, et était généralement estimé pour sa probité et sa sage conduite.

† HAYDN (Joseph), célèbre compositeur de musique, naquit le 31 mars 1731, au village de Rohrau, sur les frontières d'Autriche et de Hongrie. Son père, qui était un pauvre charbon, savait jouer quelques airs rustiques sur une vieille harpe. Ce fut en l'entendant que le jeune Haydn conçut pour la musique un goût déterminé. Il l'accompagnait en figurant un violon avec une planche sur laquelle il tirait une baguette en guise d'archet. Le maître d'école de Haimbourg, frappé de la justesse avec laquelle il observait la mesure, le prit chez lui, et, sans s'en douter, il eut la gloire d'enseigner les premiers éléments de musique à celui qui devait un jour obtenir dans cet art tant de célébrité. Il y avait deux ans qu'il était dans cette école, lorsque Reiter, directeur de la musique à la cour et à la métropole de Saint-Etienne de Vienne, étant venu à Haimbourg, vit Haydn, et, enchanté de sa voix et de sa manière, le fit entrer comme enfant de chœur à la maîtrise de Saint-Etienne. Il fit des progrès si rapides, qu'à l'âge de 10 ans il composa des morceaux à six et

à huit voix. Forcé de quitter la cathédrale de Vienne, il se trouva livré à lui-même sans fortune et sans protection. Il n'avait pour asile qu'un galetas, et il lui était presque impossible de pourvoir à sa subsistance; enfin il fut assez heureux pour faire la connaissance d'une demoiselle Martinez, à qui il enseignait le chant et le clavecin, et qui en récompense lui donnait la table et le logement. Cette demoiselle était liée avec Métastase, et c'est alors que la même maison posséda dans deux chambres placées l'une au-dessus de l'autre ces deux hommes célèbres, dont l'un vivait au sein de l'opulence, tandis que l'autre n'était pas à l'abri de la misère. Haydn apprit de Métastase la langue italienne, et l'on prétend que le riche poète aida aussi de sa bourse le pauvre musicien. Mais mademoiselle Martinez quitta Vienne, et Haydn retomba dans le dénûment. Il se retira au faubourg dit *Leopoldstadt*, où un perruquier, touché de son sort, lui donna asile dans sa maison. Mais ce séjour lui devint funeste; car, épris d'une des filles de son hôte, il l'épousa, et se donna une compagne acariâtre, qui empoisonna le reste de sa vie, et justifia ainsi l'opinion de ceux qui prétendent que les hommes d'un grand talent n'ont jamais formé que des unions mal assorties. Il était réduit au gain modique de dix-sept kreutzers (quinze sous) qu'il retirait en jouant de l'orgue, lorsqu'il eut le bonheur de faire la connaissance de Porpora. Ce célèbre compositeur le présenta au prince Antoine Esterhazy, qui récompensa généreusement son talent, et son

successeur, le prince Nicolas, s'attacha tout-à-fait Haydn, en le faisant maître de sa chapelle. Haydn passa dans cette place trente années qu'il employa à la composition des chefs-d'œuvre qui ont immortalisé son nom. Il fit en 1790 et 1794 deux voyages en Angleterre, auxquels il dut en grande partie l'aisance dont il jouit dans sa vieillesse. Il désirait beaucoup visiter la France, et entendre exécuter ses symphonies au conservatoire de Paris; mais les troubles de la révolution le privèrent de ce plaisir. Vers la fin de sa vie, il se retira à Gumpendorf, d'où il ne sortit que pour entendre son *oratorio de la Création*, exécuté à Vienne par trois cents musiciens. Il faillit expirer de plaisir et d'attendrissement, et l'on fut obligé de l'emmenner avant la fin du concert. Il mourut deux mois après, le 31 mai 1809. Le prince Esterhazy lui fit rendre des honneurs funèbres, et tous les savants s'empressèrent de faire son éloge. Haydn resta toujours fidèle aux bonnes mœurs et à la religion. Quoiqu'avec un si grand talent, il fut insensible à tout sentiment d'orgueil, et ne parla jamais de lui-même qu'avec la plus rare modestie. Quelqu'un lui demandant son avis sur Mozart, « Je ne suis pas en état d'en juger, répondit-il; tout ce que je sais, c'est que Mozart est incontestablement le premier compositeur du monde. » Et lorsque ce célèbre musicien alla à Prague donner la *Clemenza di Tito*, pour le couronnement de Léopold II, Haydn, sollicité de composer aussi une pièce de musique pour cette cérémonie, « Non, non, répondit-il, où Mozart paraît, Haydn ne doit

« pas se montrer. » Ce compositeur s'est exercé sur tous les genres de musique. On compte parmi ses ouvrages cent dix-huit symphonies, plus de cinq cents pièces pour divers instruments, quarante-deux duo italiens, vingt opéras, tels que *La Cantarina*, *La Pescatrice*, *La Vera Costanza*, *Arnida*, *Acide e Galatea*, *Orfeo*; quinze messes et vingt autres morceaux d'église. C'est surtout dans la musique sacrée qu'il a réussi, et si l'on en excepte le sacrifice d'Abraham de Cimarosa, *Debora* et *Sisara* de Guglielmi, et le *Miserere* de Mozart, les plus beaux morceaux de musique sacrée sont dus à Haydn.

HAYE (Jean de la), baron de Coulteaux, lieutenant général en la sénéchaussée de Poitou, fut tué en 1575. Il s'est fait connaître par les *Mémoires et recherches de France et de la Gaule aquitanique*, Paris, 1581, in-8°, et avec les *Annales d'Aquitaine*, par Bouchet, Poitiers, 1644. Cette histoire est fort abrégée, surtout dans le commencement. Duchesne prétend qu'elle est farcie de titres falsifiés.

HAYE (Jean de la), cordelier parisien, prédicateur ordinaire de la reine Anne d'Autriche, naquit le 20 mars 1593, et mourut le 15 octobre 1661. Il est fort connu par deux ouvrages : l'un, intitulé *Biblia magna*, 1643, 5 vol. in-fol., contient les Commentaires de Gagnæus, d'Estius, de Tirin, et de plusieurs autres; compilation utile et assez bien faite. L'autre, *Biblia maxima*, 1660, 19 vol. in-fol., est un recueil peu estimé. Les prolégomènes de cet ouvrage renferment beaucoup d'érudition; mais elle est mal distribuée, et son-

vent mal choisie; ce livre est peu commun. — Il ne faut pas le confondre avec Jean de LA HAYE, jésuite, mort en 1614, à 74 ans, dont on a une *Harmonie évangélique* en 2 vol. in-fol., et d'autres ouvrages; ni avec un autre Jean de LA HAYE, valet de chambre de Marguerite de Valois, éditeur de ses poésies. Voyez MARGUERITE DE VALOIS.

HAYE (Gilbert de la), dominicain, né à Lille en 1640, se fit aimer et estimer par la pureté de ses mœurs et par la douceur de son caractère : quoiqu'il s'adonnât beaucoup à la prédication, il sut trouver le temps de fouiller dans beaucoup d'archives des monastères des Pays-Bas, d'où il tira un grand nombre de pièces pour éclaircir l'histoire des convents et des écrivains de son ordre. Il mourut à Lille le 17 juin 1692. On y conserve en manuscrits : 1° *Compendium historie provincie Germaniæ inferioris FF. prædicatorum*. Le père Richard en a profité dans l'histoire du convent des dominicains de Lille, 1781, où l'on voit une très bonne réfutation de la dernière Histoire de cette ville, rédigée par un barbonilleur philosophe. 2° *Bibliotheca belgodominicana*. Le père Echard a fait entrer cet ouvrage dans sa continuation des *Scriptores ordinis prædicatorum*, du père Quétif, Paris, 1721, in-fol.

HAYER DUPERRON (Pierre Le), né à Alençon en 1663, du procureur du roi au présidial de cette ville, charge dont il fut lui-même pourvu après la mort de son père, se fit en son temps quelque réputation par ses poésies. Son ouvrage le plus considérable en ce genre est intitulée *Les Palmes de Louis le Juste*

poème historique, divisé en neuf livres, où, par l'ordre des années, sont contenues les immortelles actions du très chrétien et très victorieux monarque Louis XIII, etc., Paris, 1635, in-4°. Le Hayeur fut un des premiers membres de l'académie naissante de la ville de Caen. Il vivait et rimait encore en 1678; mais on ignore l'année de sa mort. Outre le poème dont nous venons de parler, et quantité d'autres poésies fugitives, telles qu'*Epitres*, *Odes*, *Sonnets*, etc., il a traduit quelques ouvrages de l'espagnol, et entre autres l'*Histoire* de l'empereur Charles V, par J. Antoine de Vera, Paris, 1672, in-4°.

HAYER (Jean-Nicolas-Hubert), recollet, ancien professeur de philosophie et de théologie dans son ordre, né à Sarlouis le 15 juin 1708, mourut à Paris le 16 juillet 1780. Il fut un des athlètes chrétiens qui se mesurèrent le plus souvent avec les incrédules modernes. Ses principaux ouvrages sont : 1° *La spiritualité et l'immortalité de l'âme*, 1758, 3 vol. in-12, où cette importante matière est discutée avec solidité, et appuyée de tout ce que la religion et la raison fournissent de plus lumineux. C'est un des meilleurs traités et des plus complets que nous ayons sur cette vérité consolante. Il est écrit d'un style clair, net et facile. 2° *La Règle de foi vengée des calomnies des protestants*, 1761, 3 vol. in-12. 3° *L'Apostolicité du ministère de l'Eglise romaine*, 1765, in-12. 4° *Traité de l'existence de Dieu*, in-12. 5° *L'Utilité temporelle de la religion chrétienne*, 1774, in-12. 6° *la Charlatanerie des incrédules*, 1780, in-12. Il composa pendant quelques années, en so-

ciété avec M. Soret, avocat, un ouvrage périodique, intitulé : *La Religion vengée*, 1767-1761, 21 vol. in-12. Il eut quelques démêlés avec Boullier, ministre à Amsterdam. (Voy. BOULLIER.) Tous ces écrits prouvent l'activité de son zèle, et ne font pas moins honneur à ses lumières qu'à ses sentiments.

HAYES (Charles), savant médecin anglais, né en 1678, fut employé par la compagnie d'Afrique; après sa dissolution, il revint en Angleterre, se retira à Down, où il mourut le 18 décembre 1760. On a de lui un *Traité des fluxions*, 1704, et *Chronographia asiatica et aegyptiaca*, in-8°, curieux et estimé. La plupart de ses ouvrages ont été publiés en anglais sans nom d'auteur.

HAYMON. Voy. AIMON.

HAYMON, Anglais de naissance, entra dans l'ordre de Saint-François, enseigna avec réputation la théologie à Paris, dans le xiii^e siècle, et devint général de son ordre. Grégoire IX l'envoya en qualité de nonce à Constantinople, et le chargea de la révision du *Bréviaire* et des rubriques de l'Eglise romaine.

† HAYNE (Chrétien-Gottlob), savant distingué de l'Allemagne et un des plus illustres interprètes de Virgile, naquit à Chemnitz, en Saxe, le 26 septembre 1725. Son père était tisserand, et si pauvre, que Hayne, encore enfant, voyait souvent couler les larmes de sa mère, parce qu'elle ne pouvait lui donner du pain. Ayant montré des dispositions pour l'étude, des voisins charitables se chargèrent de payer, chacun à leur tour, trois sous par semaine,

pour qu'il fût admis dans une école où il apprît le latin. Heureusement Hayne avait, selon l'usage d'Allemagne, de nombreux parrains, dont l'un, riche ecclésiastique, le fit entrer au collège, et le pourvut, comme écolier, du *manteau blanc*. Afin de perfectionner ses études, il passa à l'université de Leipsick, n'ayant pour toute ressource que deux florins et les promesses de son parrain, qui le laissait souvent manquer du nécessaire. L'amour des sciences et le désir de se tirer de l'état de misère où il se trouvait continuellement redoublaient son application pour l'étude. Il ne donnait au sommeil que deux jours par semaine. Souvent, faute de livres, il était contraint de copier ceux des autres; et il était si pauvre, qu'il se nourrissait du pain de la charité. Le professeur Christianus s'aperçut de l'extrême détresse de Hayne, et lui proposa une place de précepteur à Magdebourg: Hayne eut alors à choisir, ou de vivre dans une certaine aisance et d'interrompre ses études, ou de les continuer, en vivant dans la misère. Il préféra ce dernier parti, et fut récompensé de cette action généreuse, car Christianus lui fit obtenir la même place chez un Français, domicilié à Leipsick. Il suivit les cours d'Ernesti pour l'interprétation des auteurs classiques, dans laquelle il acquit ensuite tant de renom. Une *Élégie* latine, qu'il composa à la mort du ministre de l'Eglise française réformée, le fit connaître avantageusement; et sa réputation parvint aux oreilles du comte de Bruhl, ministre de l'électeur de Saxe. Il voulut connaître l'auteur de l'élégie; mais, après de vaines promesses,

Hayne n'obtint qu'un emploi de copiste de la bibliothèque du ministre, avec les modiques appointements de cent écus: une aussi légère somme ne pouvant pas suffire à son existence, il fut contraint de vendre ses livres; cette ressource ayant été épuisée, il traduisit en allemand un mauvais roman français, *le Soldat parvenu*, qu'il vendit pour vingt écus, ou quatre-vingts francs. Il fit ensuite une autre traduction plus analogue à ses études, celle du roman grec de *Chariton*, qui lui valut cent écus ou 400 francs. Son *Epictète* parut après, et les produits servirent à pourvoir à sa subsistance. C'est dans la bibliothèque où il n'était que copiste qu'il connut le célèbre Winckelmann, aussi pauvre que lui, avec lequel il se lia d'une éternelle amitié, et dont, en des temps plus heureux, il devint un zélé protecteur. Lors de la guerre de sept ans, Hayne fut obligé de quitter Dresde, et de se rendre à Wittemberg. Accueilli dans une famille estimable, il y fit la connaissance d'une demoiselle qui l'accepta pour époux, et devint ainsi sa compagne d'infortune. De retour à Dresde, il fut témoin du bombardement et de l'incendie de cette ville, qui consuma le peu d'effets qu'il possédait. Des amis lui procurèrent un asile dans la Lusace, chez un M. de Léoben. Il demeura dans le château de ce propriétaire avec son épouse, plus occupé d'en administrer les biens que de ses études favorites. La guerre le poursuivit même dans cette retraite: le château fut investi par les Prussiens, mais la présence d'esprit de la femme de Hayne sauva des effets précieux.

cachés dans sa chambre, et que M. de Léoben lui avait confiés. Ce fut là le terme des malheurs de Hayne, contre lesquels il luttait depuis plus de dix ans. Le savant Lippert le rappela à Dresde, et le chargea de rédiger le texte latin de sa *Dactylothèque*. Gessner, professeur d'éloquence à l'université de Göttingue, étant mort en 1761, le baron de Munckhausen, premier ministre de Hanovre, confia cette chaire et les autres emplois qu'exerçait Gessner à divers professeurs, jusqu'à ce qu'il eût trouvé un homme digne de le remplacer. Runkenius, professeur à Leyde, proposa Hayne, qui fut accepté. Il partit pour Göttingue, en 1763, et, en peu de temps, il succéda à toutes les places qu'occupait Gessner, comme celles de président du séminaire philosophique, de bibliothécaire et de membre de la société royale. Hayne obtint, depuis cette époque, la plus grande considération, qui alla toujours en augmentant. On l'appela à Cassel, pour être inspecteur du musée; puis à Berlin, où il devait occuper une place à la fois honorable et lucrative; mais il refusa tout afin de ne pas quitter l'université de Göttingue. Il y mourut, le 14 juillet 1812, âgé de quatre-vingt-trois ans. On a de lui comme interprète classique : 1° *Le Manuel d'Épictète*, 1756; 2° *Poésies de Tibulle*, 1757; 3° *Virgile*, où il a surpassé tous ses devanciers; 4° *Pindare*; 5° *Homère*; 6° *Diodore de Sicile*, 1 vol. in-8°; 7° un grand nombre de *Mémoires*, à l'Académie de Göttingue; 8° une *Traduction* ou plutôt une entière refonte de l'*Histoire universelle de Guthrie et Gray*, etc. Les ouvrages de ce savant sont si nom-

breux, qu'il serait trop long d'en donner la liste. Leur examen n'en serait pas moins prolix, et nous nous bornerons à dire qu'il fut à la fois professeur célèbre, savant antiquaire et littérateur distingué. Il était membre de presque toutes les sociétés savantes de l'Europe, et on évaluait sa *correspondance* à mille lettres par an. Hayne fut le premier qui s'éloigna de la routine des commentateurs qui l'avaient précédé, et qui semblaient travailler uniquement pour les philosophes. Hayne commença par l'étude des poètes de l'antiquité. Ayant étudié les auteurs plutôt sous le rapport du génie et du goût que sous celui de la langue grammaticale, il aimait mieux faire ressortir la beauté de leurs écrits que d'offrir des difficultés à discuter. Il ne négligea cependant pas l'érudition, mais elle avait aussi son côté poétique. Dans la mythologie des poètes et dans les divers *mythes*, il trouva la tradition des différentes peuplades; et, en séparant les fables des idées symboliques, il établit des faits *historiques*. Avant les temps désigné par ce nom, il rencontra des traces de révolutions, et, sous le voile de l'allégorie, il découvrit des événements réels. De ces recherches, il résulta une série de faits précieux pour l'histoire, et jusqu'alors inconnus. Sa nouvelle doctrine est plus particulièrement développée dans son *Apollodore*. Il combattit, rectifia les opinions de son ami Winkelmann, sur les époques de l'art, et montra que les causes que cet auteur donnait aux progrès du génie des Grecs étaient purement imaginaires. Ses travaux sur les *antiquités étrusques* sont aussi di-

gues d'éloges; et si l'abbé Lauzi l'a surpassé dans la suite, Hayne eut le mérite d'avoir été le premier qui ait répandu des lumières sur la religion et sur la mythologie des anciens Etrusques. Il n'eut jamais de goût pour les subtilités métaphysiques, car son esprit n'aimait pas à errer dans le vide; aussi ne fut-il jamais séduit, dans sa jeunesse, par le système de Wolf, ni dans sa vieillesse par l'*Ideologie* encore plus subtile de Kant : de cette sorte, ses travaux furent utiles et nullement dangereux.

HAYS (Gilles Le), ou plutôt Le Hais, sieur de la Fosse, poète latin, natif du village d'Amayé, à deux lieues de Caen, fut professeur de rhétorique à Caen, et recteur de l'université de cette ville. Il vint ensuite à Paris, et enseigna la rhétorique avec beaucoup de réputation dans les collèges du Plessis, du cardinal le Moine et de Beauvais, jusqu'en 1666, qu'il devint curé de Gentilly, où il mourut en 1679. Ses *Poésies latines* sont estimées, mais trop satiriques.

HAYS (Jean-Baptiste Des), peintre. Voy. DESHAYS.

HAYWARD (Sir John), historien anglais du XVII^e siècle, mort à Londres le 17 juin 1627, écrivait avec une liberté qui tenait de la licence. On a de lui en anglais : les *Vies des trois rois normands*, Guillaume I^{er}, Guillaume II et Henri I^{er}, 1613, in-4^o; celle du roi Henri IV, 1599, in-4^o; *Le Règne d'Édouard VI, avec le commencement du règne d'Élisabeth*, 1630, in-4^o, etc. Ses écrits lui attirèrent des désagréments bien mérités. Dans ses ouvrages, il veut à tout propos faire le théologien : son style est facile, mais trop dramatique.

S'il a pensé d'après Tacite, il a plus encore écrit sur le modèle de Tite-Live; et sa petite *Vie de Henri IV* est presque remplie, d'un bout à l'autre, par les longs discours qu'il prête à ses héros. [On a encore de lui un autre ouvrage, intitulé : *De la suprématie en matière de religion*, 1624.]

HAZAEI, officier de Benadad I^{er}, roi de Syrie, étouffa ce prince sous une couverture, et régna en sa place vers l'an 880 avant J.-C. Il tourna ensuite ses armes contre les Juifs, ravagea leur pays, et entreprit le siège de Jérusalem. Joas, voulant empêcher la ruine de cette ville, envoya à l'usurpateur tout l'or et tout l'argent du temple et de ses coffres, selon la prédiction du prophète Élisée. Il se retira et mourut, laissant la couronne à son fils Benadad II.

HEARNE (Thomas), antiquaire anglais, distingué par ses écrits sur l'histoire d'Angleterre, sur les anciens auteurs dont il a donné de bonnes éditions, et par les services qu'il a rendus à la bibliothèque bodléenne, mourut en 1735, à 57 ans. Il voulut qu'on ne mit sur sa tombe que cette épitaphe : *Ci-gît Thomas HEARNE, qui passa sa vie à étudier et à conserver les antiquités*. On estime particulièrement le *Système de l'histoire universelle*, Londres, 1724, 2 vol. in-8^o, en anglais. Ses ouvrages, très nombreux, n'ont jamais été recueillis en entier. La *Vie de Hearne*, composée par Huddesford, a été publiée en 1772, avec celles de Leland et de Wood, en 2 vol. in-8^o. [Il perdit la place de bibliothécaire, pour n'avoir point voulu prêter de serment au nouveau gouvernement, lors de l'expulsion des Stuarts.]

† **HEATCOTE** (Ralph), ecclésiastique et magistrat anglais, fut à la fois juge de paix et vicaire. Il naquit dans le comté de Leicester en 1721, et a laissé les ouvrages suivants : 1° *Historia astronomie, sive De ortu et progressu astronomie*, Cambridge, 1746, in-8°; 2° *Esquisse de la philosophie de lord Bolingbroke*, 1775; 3° *L'usage de la raison, établi en matière de religion*, 1775, etc., etc. On lui attribue aussi une lettre à l'honorable *Horace Walpole, touchant la querelle entre M. Hume et Rousseau*, 1767. Il paraîtrait, d'après plusieurs de ses ouvrages, que Heatcote était un peu infecté de philosophisme; il mourut le 28 mai 1795.

HEATH (James), historien anglais, né à Londres en 1629, épousa le parti du roi Charles I^{er}, et fut chassé à cette occasion d'Oxford en 1648. Il mourut de consommation en 1664. On a de lui : 1° *Histoire des guerres civiles des Îles britanniques, depuis 1639 jusqu'au rétablissement de Charles II*, Londres, 1676, in-fol., en anglais. Dans cette édition, il y a un Supplément qui continue cette histoire jusqu'à l'an 1675, par Jean Philips. 2° *Vie de Cromwel*, Londres, 1663, in-8°, en anglais; 3° des *Poésies*.

HEAUVILLE. Voy. **BOURGEOIS** (Louis Le).

HÉBÉ, fille de Jupiter et de Junon, et déesse de la jeunesse. Jupiter lui donna le soin de verser à sa table le nectar. Un jour, étant tombée en présence des dieux, elle en eut tant de honte qu'elle n'osa plus reparaitre depuis; et Jupiter mit Ganimède à sa place. Mercure l'épousa; et en sa considération, elle rajeu-

nit Iolaüs. On l'appelait aussi *Juventa*.

HEBED-JESU. Voyez **EBED-JESUS**.

HÉBER, fils de Salé et père de Phaleg, naquit l'an 1281 avant J.-C., et mourut âgé de 464 ans. Joseph, Eusèbe, saint Jérôme, le vénérable Bède, saint Isidore, et presque tous les interprètes, assurent que les Hébreux ont tiré leur nom de Héber, qui conserva la véritable religion et la première langue, nommée de son nom *hébraïque*; depuis la confusion de ces mêmes langues. D'autres savants les contredisent : Huet, dans sa *Démonstration évangélique*, a voulu démontrer que le nom des Hébreux vient du mot *heber*, c'est-à-dire *de delà*, parce qu'ils étaient venus d'au-delà de l'Euphrate. C'est, en effet, le sentiment le plus probable.

† **HÉBERT** (François-Louis), supérieur général des *Érudistes*, ou son coadjuteur, suivant l'auteur des *Martyrs de la foi*, naquit dans le diocèse de Lisieux, vers 1738, et fut, pendant les troubles de la révolution, un modèle de courage et de dévouement à la cause de l'autel et du trône. Le confesseur de Louis XVI, l'abbé Poupard, curé de Saint-Eustache, ayant prêté le serment, le roi confia au père Hébert la direction de sa conscience. Ce vénérable ecclésiastique accepta, sans balancer, cet honneur dangereux; et il paraît que ce fut de concert avec lui que le roi fit, en 1792, le projet d'un vœu et d'une prière réimprimés dans ces derniers temps, et où respire la plus vive piété, pour demander à Dieu de prendre pitié de la France. Il resta auprès du roi jusque dans

la nuit du 9 au 10 août. Au moment de cette terrible journée, il céda aux sollicitations qui lui furent faites de se dérober au sort qui le menaçait, et se retira d'abord dans la maison des Eudistes et ensuite dans un hôtel garni; mais il fut bientôt dénoncé, et conduit au couvent des carmes, où il fut massacré l'un des premiers, aux affreuses journées de septembre. Ses vertus et son savoir lui avaient attiré l'estime et la confiance de tout le clergé.

+ HÉBERT (Jacques-René), connu, pendant l'anarchie révolutionnaire, sous le nom de *Père Duchêne*, était né à Alençon en 1755. Il vint fort jeune à Paris, où il ne subsista, pendant quelques mois, que par des escroqueries; son penchant au vol le fit chasser successivement d'un petit théâtre où il était contrôleur de billets, et d'une maison où il était entré comme domestique. Il se trouvait dans la dernière misère, lorsque la révolution vint offrir un vaste champ à ses vices. N'ayant rien à perdre, il vit dans l'anarchie un moyen de s'enrichir et de satisfaire ses passions. On distribuait alors dans les rues de Paris un journal en langue des halles, intitulé *le Père Duchêne*. On y présentait la nouvelle constitution sous un rapport avantageux; mais on y conseillait à la populace de ne protéger la révolution qu'en ce qu'elle aurait de raisonnable. Cette espèce de modération déplut aux jacobins, qui opposèrent au *Père Duchêne* de Lemaître, un autre *Père Duchêne* dont Hébert fut rédacteur. Dès le premier moment, cette feuille fut remplie d'injures atroces contre le roi, la reine et toute la famille royale. Hébert

s'efforça de corrompre les mœurs, et de proposer l'athéisme, en vomissant contre la religion et ses ministres les blasphèmes les plus odieux. Le journal incendiaire d'Hébert distribué avec profusion dans les rues, les halles, les lieux de prostitution; et envoyé en ballots à l'armée, produisit sur le peuple les coupables effets qu'en avaient attendus les républicains. La populace ne vit plus dans les ministres de Diet qu'un objet de haine et de dérision; et l'armée, dont une partie était encore fidèle à la cause monarchique, fut aussitôt infectée de ces principes corrompteurs. Hébert s'était attaché à Danton, mais ils avaient des vues différentes: Hébert voulait un gouvernement fondé sur l'athéisme, tandis que les autres jacobins faisaient entrer un simulacre de religion dans leur politique; aussi, après le 10 août, Hébert se fit chef d'une quatrième faction, composée d'athées. Il était à cette époque membre de la commune; et il devint ensuite procureur-syndic. On a dit qu'il avait dû son élévation à la part directe qu'il avait prise aux massacres de septembre et à l'assassinat de la princesse de Lamballe; mais ce fait n'est pas suffisamment prouvé. S'il ne partagea pas ces crimes avec les autres démagogues, il se montra en revanche un des persécuteurs les plus acharnés des augustes prisonniers du Temple, et surtout de la reine. Ce fut Hébert qui imagina de charger cette princesse infortunée de crimes qui révoltent la nature et la raison. Chargé avec plusieurs autres brigands d'interroger les malheureux enfants de Louis XVI, il leur fit les questions les plus in-

fâmes, et il abusa de l'âge du jeune roi, Louis XVII, jusqu'à lui faire signer, contre sa mère, un écrit tellement révoltant, que le tribunal révolutionnaire, quelque pervers qu'il fût, refusa d'en entendre la lecture. Cependant, l'affreux Fouquier-Taillon rappela, dans son acte d'accusation, cet écrit odieux, le considérant comme un procès-verbal; et Hébert osa l'appuyer de sa déposition. Robespierre lui-même en fut si indigné, que, lorsqu'on lui en apporta la nouvelle pendant son dîner, il s'écria en brisant son assiette: « Ce » n'était donc pas assez pour ce » scélérat (Hébert) d'en avoir » fait une Messaline, il fallait » qu'il en fit encore une Agrip- » pine. » Il avait formé avec Chaumette, le Prussien Cloots et d'autres jacobins, qui, aux principes les plus démagogiques, joignaient un affreux athéisme, une association dont le but était d'assassiner tous les députés du parti républicain (les girondins), et même les jacobins qui ne voudraient pas se réunir à eux. Un des conjurés ayant révélé le complot; une section de Paris, dite *de la Fidélité*, vint en faire part à la convention, qui, saisie d'effroi, forma sur-le-champ une commission de douze membres pour poursuivre les conspirateurs. Hébert fut arrêté; mais toute la populace prit son parti, et la convention, intimidée par les menaces, fut obligée de lui rendre la liberté. Hébert, fier de cette victoire et de la faveur populaire, n'en devint que plus audacieux. Il parvint à faire dissoudre la commission des douze, et même à faire proscrire les membres qui l'avaient composée. Plusieurs

d'entre eux périrent sur l'échafaud. Barrère fut le seul qui put se soustraire au même sort, en dénonçant ses collègues, et en se jetant dans le parti qu'il avait jusqu'alors combattu avec énergie, celui de Marat. Hébert, dès ce moment, fut pour toutes les factions un homme redoutable. De son côté, lorsqu'il apprit la sortie de Robespierre contre ses infâmes procédés, il crut entendre son arrêt de mort; et il travailla sans relâche à se mettre en état de résister à un aussi terrible ennemi. A la tête de tous ses athées, il profana les églises, renversa les autels, souilla les cendres des morts, et remplaça le culte de Dieu par les fêtes non moins absurdes qu'im-*pies de la Raison*. Aidé ensuite de Ronsin, chef de l'armée révolutionnaire, il s'empara du club et de la tribune des Cordeliers, où l'on avait organisé tous les mouvements populaires. Hébert voulut les renouveler: il accusa Danton et Robespierre d'avoir violé les *droits de l'homme*, fit couvrir la pancarte qui contenait ces droits, et voiler en noir la statue de la Liberté. Effrayés de tant d'audace, Danton et Robespierre oublièrent pour un moment qu'ils étaient ennemis, et se réunirent pour perdre Hébert et sa faction. Ce démagogue fut arrêté avec quelques-uns de ses collègues, et traduit devant le tribunal révolutionnaire, qui le condamna à mort. Cet homme, naguère si audacieux, montra la plus grande faiblesse, et fut conduit au supplice presque sans connaissance. La populace avait cessé de le protéger; elle le couvrit de lueurs à son dernier moment, se faisant un plaisir de lui rappeler les hor-

ribles plaisanteries qu'il avait faites à tant de malheureux dans de semblables occasions. Ce coryphée de l'athéisme fut exécuté le 24 mars 1794. Il avait épousé une religieuse, qui subit le même sort quelques jours après. Quoique sans instruction, il parlait avec une certaine correction, et avec beaucoup de facilité. Outre son *Père Duchêne*, il a laissé plusieurs pamphlets, tels que, *Vie privée de l'abbé Maury*, 1790, in-8°, et *Petit Carême de l'abbé Maury*, ou *Sermons prêchés dans l'assemblée des enragés*, douze numéros, in-8°.

HÉBRON, chef de la famille des Hébronites, donna son nom à la ville d'Hébron, appelée aussi Arbée. Abraham avait acheté une caverne dans cet endroit, pour en faire le sépulcre de Sara et le sien. Ce fut dans cette même ville qu'Absalou se fit sacrer roi, du vivant de son père David.

HÉCATE, fille de Jupiter et de Latone. C'est ainsi qu'on nommait Diane dans les enfers. Elle tenait au-delà du Styx, pendant cent ans, les ombres de ceux qui avaient été privés de la sépulture. Hécate était regardée comme la déesse de la nuit, des ombres, des enfers et des songes : elle présidait aux enchantements et à la magie. On la représentait tantôt avec un seul corps à trois têtes et à quatre bras, tellement disposés, que, de quelque côté qu'on se tournât, chaque tête avait ses deux bras ; tantôt avec trois figures adossées les unes aux autres. — HÉCATE est aussi le nom d'une magicienne de l'antiquité, qui, après avoir empoisonné plusieurs personnes qu'elle haïssait, et même son père, chercha un asile chez

Ætès son oncle, roi de Colchos, qu'elle épousa, et dont elle eut la fameuse Médée.

HECHT (Chrétien), natif de Halle, ministre d'Esens en Ostfrise, mort en 1748, âgé de 52 ans, a laissé des ouvrages qui lui ont fait un nom parmi les savants. Les principaux sont : 1° *Commentatio philologico-critico exegetica de secta Scribarum* ; 2° *Antiquitas Haræorum, inter Judæos in Polonia et Turcici imp. regionibus florentis sectæ, adserta et vindicata* ; 3° plusieurs *Écrits en allemand*, etc., etc. — Il est différent de Godefroi HECAR, recteur de Lucan en Basse-Lusace, auteur de savantes *Dissertations latines*, etc., en assez grand nombre, qui mourut en 1721.

HECQUET (Philippe), médecin, né à Abbeville en 1661, exerça d'abord son art dans sa patrie, ensuite à Port-Royal, et enfin à Paris, après avoir reçu le bonnet de docteur en 1697. Dès 1698, il ne pouvait suffire à ceux qui demandaient ses soins. Malgré son goût pour la simplicité, il fut obligé de prendre un carrosse qui lui tint lieu de cabinet. Il s'y livrait à l'étude avec autant d'application que s'il eût été chez lui. Nommé doyen de la faculté de médecine en 1712, il fit travailler au nouveau *Code de pharmacie* publié dans la suite. Les infirmités que ses travaux lui causèrent, et l'esprit de pénitence dont il était animé, l'engagèrent à se retirer en 1727 chez les carmelites du faubourg Saint-Jacques. Sa retraite ne cessa d'être ouverte aux pauvres, dont il fut l'ami, le consolateur et le père. Il faisait toujours maigre, et ne buvait que de l'eau. Ce pieux et habile médecin mourut

en 1737, à 67 ans. On raconte qu'en visitant ses malades opulents, il allait souvent dans la cuisine complimenter les cuisiniers et les chefs d'office. « Mes amis, leur disait-il, je vous dois de la reconnaissance pour tous les bons services que vous nous rendez à nous autres médecins : sans vous, sans votre art empoisonneur, la faculté irait bientôt à l'hôpital. » Tous ses ouvrages prouvent une lecture immense et un savoir profond, mais un savoir quelquefois mal digéré. Son style est fort négligé. Il était très attaché à ses sentiments, et les défendait avec vivacité. On a de lui : 1° *De l'indécence aux hommes d'accoucher les femmes, et de l'obligation aux femmes de nourrir leurs enfants*, 1703, in-12. M. Roussel, dans son *Système physique et morale de la femme*, montre en abrégé les raisons que M. Hecquet avait exposées avec plus de prolixité ; il croit que cet usage est l'effet du relâchement d'une délicatesse précieuse dans l'opinion de nos ancêtres, et de cette rigide sévérité de mœurs qui n'avait pas même imaginé le nom d'*accoucheur*, qui ne se trouve dans aucune langue, ni ancienne ni moderne. « La principale raison, dit-il, qui ne permettait pas aux anciens de penser que la fonction d'aider l'accouchement pût convenir à d'autres personnes qu'à des femmes, excepté dans les cas très rares où tout cède à un pressant danger, c'est le grand intérêt des mœurs. C'est un objet que les anciens gouvernements ne perdaient jamais de vue : ils savaient qu'elles sont la base de toute législation, et qu'en vain ferait-on de bonnes lois, si de

» bonnes mœurs n'en assuraient l'exécution. La cruauté des opérations chirurgicales d'Archagathus fit chasser les médecins de Rome : elle bannit aussi de son sein les sophistes et les orateurs grecs, qu'on accusait d'y avoir introduit et d'y nourrir le goût des arts et des vices de la Grèce : vraisemblablement elle n'y eût pas laissé subsister long-temps un art qui, exercé par des hommes, aurait été, sous une apparence d'utilité, menacer le sanctuaire du mariage, et qui, en portant atteinte à la principauté sauvegarde des familles, eût bientôt attaqué les ressorts de l'état ; un art qui, à force d'alarmer la pudeur des femmes, les eût bientôt accoutumées à ne plus rougir de rien ; et leur eût peut-être fait perdre jusqu'au souvenir de cette vertu sévère qui leur avait mérité l'estime et la vénération des Romains, et qui avait été jadis le principe des plus grandes révolutions. » M. Roussel remarque que ces raisons, puisées évidemment dans la nature même de la chose, ont fait de telles impressions sur des femmes, qu'il serait impossible de les résoudre à se faire accoucher par des hommes, on ne dit pas dans les lieux où cet emploi est confié aux femmes, mais dans les villes où les accoucheurs sont le plus en vogue. » Ou a vu des mères mourir avec leur fruit (et le nombre n'en est pas petit), précisément par la révolution qu'elles ont éprouvée à la présence, et surtout par l'impudence des accoucheurs. (Voyez HÉROPHILE.) 2° *Traité des dispenses de carême*, 2 vol. in-12, 1708 et 1715. Hec-

quêt y prouve que non-seulement la privation des aliments gras , mais encore le jeû , ne contribuent beaucoup plus à la santé qu'ils n'y nuisent. Il conseille de s'abstenir de tabac les jours de jeûne , ou du moins de n'en faire usage qu'aux heures du repas. L'Eglise n'a pas exigé ce sacrifice. 3° *De la digestion , des aliments et des maladies de l'estomac* , 2 vol. in-12 ; 4° *Traité de la peste* , in-12 ; 5° *Novus medicinae conspectus* , 2 vol. in-12 ; 6° *La Médecine théologique* , 2 vol. in-12 ; 7° *La Médecine naturelle* , 2 vol. in-12 ; 8° *Depurganda medicinae a curarum sordibus* , in-12 ; 9° *Observations sur la saignée du pied* , in-12 ; 10° *Vertus de l'eau commune* , in-12 ; 11° *Abus des purgatifs* , in-12 ; 12° *Le Brigandage de la Médecine* , etc. , 3 part. in-12 ; 13° *La Médecine , la Chirurgie , et la Pharmacie des pauvres* , 3 vol. in-12 , dont la meilleure édition est de 1742 , en 4 vol ; 14° *Le naturalisme des convulsions* , 1733 , 3 part. in-12. Il ne voyait dans cette folie que les effets de la fourberie dans les uns , d'une imagination déréglée dans les autres , et dans quelques-uns les suites d'une maladie cachée ; d'autres en ont jugé différemment , sans pour cela y reconnaître des miracles. (*Voy. MONTGERON.*) Le témoignage d'Hecquet est d'autant moins irrécusable , qu'il était lui-même très attaché à la secte qui produisait ces extravagances. M. Le Fèvre de Saint-Marc a écrit la *Vie* de cet illustre médecin. Elle serait aussi édifiante pour les chrétiens qu'instructive pour les gens de l'art , si Hecquet eût été plus soumis aux décisions de l'Eglise.

HECTOR , fils de Priam et

d'Hécube , fut la terreur des Grecs , et fit de grands ravages dans leur armée. Sa force était prodigieuse ; il leva seul , très facilement , une pierre que deux hommes des plus robustes n'auraient levée de terre qu'avec peine , et la jeta contre le milieu de la porte du camp des Grecs , qu'il enfonça avec un fracas horrible. Suivant les oracles , tant que le redoutable Hector vivrait , l'empire de Priam ne pouvait être détruit. Il porta le feu jusque dans les vaisseaux ennemis , et tua Patrocle qui voulait s'opposer à ses progrès. Il fut enfin vaincu et tué par Achille , qui exerça sur son cadavre une vengeance basse et lâche , en le traînant trois fois autour des murs de Troie. *Voyez* ÉNÉE , HOMÈRE.

HECUBE , fille de Dimas , roi de Thrace , et femme de Priam. Après la prise de Troie , elle échut en partage à Ulysse. Elle eut tant de douleur de voir immoler sa fille Polyxène sur le tombeau d'Achille , et de trouver son fils Polydore tué par la trahison de Polymnestor , à qui elle l'avait confié , qu'elle se creva les yeux ; ensuite , vomissant mille imprécations contre les Grecs , elle fut métamorphosée en chienne.

HEDELIN (François) , abbé d'Aubignac et de Meimac , d'abord avocat , ensuite ecclésiastique , naquit à Paris le 4 août 1604. Le cardinal de Richelieu lui confia l'éducation du duc de Fronsac , son neveu , et récompensa ses soins par deux abbayes. Il fut tout à tour grammairien , humaniste , poète , antiquaire , prédicateur et romancier. Il avait beaucoup de feu dans l'imagination , mais encore plus dans le caractère. Hautain , présomptueux , difficile , bizarre , il se

brouilla avec une partie des gens de lettres. Ses querelles avec Corneille, Ménage, mademoiselle de Scudéri, et Richalet, sont celles qui ont le plus éclaté. Il mourut à Nemours en 1676, à 72 ans. On a de lui : 1° *Pratique du théâtre*, Amsterdam, 1715, 2 vol. in-8°, et Paris in-4° : pleine d'érudition, mais qui ne suppose pas de génie. C'est, dit Laharpe, un lourd et ennuyeux commentaire d'Aristote fait par un pédant sans esprit et sans jugement. 2° *Térence justifié*, contre Ménage. Il se trouve dans l'édition de sa *Pratique*, faite en Hollande en 1715; 3° Une mauvaise *Apologie des spectacles* 4° *Zénobie*, 1647, in-4°, tragédie en prose, composée suivant les règles prescrites dans sa *Pratique du théâtre*; elle fut sifflée. Le prince de Condé disait : « Je sais bon gré à l'abbé » d'Aubignac d'avoir si bien suivi les règles d'Aristote; mais je ne pardonne point aux règles d'Aristote d'avoir fait faire à l'abbé d'Aubignac une si méchante tragédie. » Quelques autres tragédies ne réussirent pas mieux que sa *Zénobie*. 5° *Macaris, ou la Reine des Iles fortunées*, Paris, 1666, 2 vol. in-3°; 6° *Conseils d'Ariste à Célimène*, in-12; 7° *Histoire du temps, ou Relation du royaume de Coquetterie*, in-12. L'auteur du *Dictionnaire typographique* et le continuateur de Ladvocat lui attribuent encore un *Traité* curieux et peu commun, des *satyres, brutes, monstres*, etc., Paris, 1627, in-8°; mais il n'est pass sûr qu'il soit de lui. L'auteur de ce livre singulier s'appelait bien Hedelin, mais on n'a aucune preuve qu'il fût le même que l'abbé d'Aubignac. Ce livre

n'est point non plus de Claude Hedelin son père, dont on a des poésies latines et françaises dans un recueil intitulé *Les Musés françaises*, et séparément les *Héroïdes d'Ovide* [On trouve dans les *Mémoires de Sallengre* un article très curieux sur l'abbé Hedelin d'Aubignac.]

HEDERIC, ou plutôt HEDERICH (Benjamin), savant allemand né en 1675, est auteur d'un excellent *Lexicon manuale græcum* : Patrick et Young ont donné une belle édition de cet ouvrage, à Londres, 1755 et 1766, in-4°. Cet auteur mourut en 1748 à l'âge de 73 ans. [Il a donné aussi : 2° *Notitia auctorum antiqua et media*, 1743; 3° un *Lexicon mythologicum*, 1724; 4° un autre *Lexicon archeologicum*, ou *Dictionnaire d'antiquités*, 1747.]

HEDIBIE. Voy. ALGASIE.

HEDINGER (Jean-Reinhard), né à Stuttgart en 1684, voyagea avec deux princes de Wirtemberg, en qualité de leur chapelain, fut professeur de jurisprudence civile et canonique à Giesse, ensuite prédicateur de la cour, et conseiller consistorial. On a de lui des *Remarques* sur les Psaumes et sur le Nouveau Testament en allemand. Il a donné aussi une *Édition* de la Bible avec des changements qui ont été justement désapprouvés. Il mourut en 1754.

† HÉDOUIN (Jean-Baptiste), né à Reims en 1749, fit ses premières études dans cette ville, et s'appliqua avec succès aux mathématiques. Étant venu à Paris pour s'y perfectionner, il conçut le dessein de vivre dans la retraite, et il entra dans la congrégation de Sainte-Geneviève. Mais il la quitta pour l'ordre de Pré-

montré, où il prononça ses vœux en 1774. Ses supérieurs l'envoyèrent bientôt après au collège de Paris pour y faire son cours de théologie. C'est alors qu'il eut l'envie de faire un extrait de l'histoire philosophique de Raynal, sous le nom d'*Esprit de Raynal*. Après avoir terminé cet ouvrage, il le montra à son prieur, qui lui en fit sentir le peu de convenance, et lui conseilla de le supprimer. Mais il ne tint pas compte de ces avis, et l'*Esprit de Raynal* parut. Il eut bientôt lieu de s'en repentir, car le garde-des-sceaux ordonna aussitôt des recherches sur l'auteur et l'imprimeur de cet ouvrage. Dans son embarras, le jeune religieux, qui, outre la rigueur des lois, avait à craindre l'animadversion de ses supérieurs, s'adressa à un de ses parents, nommé Hédouin de Pons-Ludon, capitaine d'infanterie, détenteur alors au château du Ham pour quelque tourderie, et le pria de vouloir bien encore se charger de celle-là. Le capitaine eut cette complaisance, et envoya sa déclaration au censeur de la police, Pidautat de Mairobert, afin qu'il fit cesser toutes les recherches. Hédouin commit sans doute une faute, mais il la répara bien par sa conduite et les services qu'il rendit à son ordre en s'y livrant avec zèle à l'enseignement de ses jeunes confrères. Nommé en 1785 au prieuré-cure de Rhetonvilliers, il sut tellement gagner l'estime et l'affection de ses paroissiens, qu'ils voulurent qu'il fût en même temps leur maire. Hédouin mourut en octobre 1792; il n'avait que 43 ans. Il a laissé : 1° *Esprit et génie de Raynal*, Paris, 1777, in-8°; Londres (Paris, Casin), 1782, in-18;

Genève, Jean Léouard, 1782, in-8°. Ce ne fut qu'après la mort d'Hédouin qu'on sut que l'*Esprit de Raynal* était de lui, son parent lui ayant gardé le secret jusqu'alors. 2° *Principes de l'éloquence sacrée, mêlés d'exemples puisés principalement dans l'Écriture sainte, dans les saints pères; et dans les plus célèbres orateurs chrétiens*, à l'usage des cours d'étude établis dans l'ordre de Prémontré, Soissons, 1787, in-12. L'évêque de Nantes (M. Duvoisin) s'était muni de quelques exemplaires de cet ouvrage pour son séminaire, et en faisait assez de cas pour témoigner le désir qu'on le réimprimât, et qu'on le mît entre les mains des aspirants à l'état ecclésiastique. 3° *Fragments historiques et critiques sur la révolution*; ils sont restés inédits. V. Dictionnaire des anonymes, n° 1835, et le tome 4, page 223. Voyez aussi *Mémoires secrets*, 16 juin 1777.

† HÉDOUVILLE (Gabriel-Marie-Théodore, comte de) lieutenant général, pair de France, etc., né à Laon, département de l'Aisne, en 1755. Sa famille, noble, mais peu fortunée, le plaça comme page auprès de la reine Marie-Antoinette; il devint ensuite sous-lieutenant en 1780, et lieutenant en 1789, époque de la révolution française, qui était celle des avancements militaires; aussi, dès 1793, il était général de brigade, et passa en cette qualité en Hollande, où il obtint de grands succès dans plusieurs affaires, et notamment aux batailles de Warwick, de Cambrines et de Menin. Le comité de salut public, dont les membres ignoraient les premiers éléments de la guerre, avait donné un

plan d'attaque auquel les généraux Houchard et Hédouville ne purent se conformer. Traduits devant le tribunal révolutionnaire, le premier fut condamné à mort, et le second, plus heureux, fut acquitté. En janvier 1794, il fut réinstallé dans ses fonctions, et servit dans la Vendée en qualité de chef d'état-major sous le général Hoche, qu'il remplaça dans le commandement, après l'affaire de Quiberon. Le général Hédouville était à la tête des 1^{re} et 16^e divisions militaires (Flandre et Picardie), lorsqu'en 1798 il fut envoyé avec 4,000 hommes à Saint-Domingue, pour combattre Toussaint-Louverture. Tous ses efforts étant devenus inutiles pour s'opposer à la révolte, M. d'Hédouville fut rappelé en France, et repartit pour la Vendée, chargé moins de combattre que de pacifier. Il parvint à conclure une armistice avec plusieurs chefs royalistes. Sur ces entrefaites, le général Brune vint prendre le commandement de l'armée de l'Ouest; le général Hédouville, loin de céder à une basse jalousie, consentit à rester dans l'armée comme chef d'état-major. Il seconda toutes les mesures de Brune, et contribua à la pacification générale. Il paraît que le général Hédouville se comporta avec beaucoup de modération et même d'humanité; aussi, se trouvant au théâtre d'Angers, le 20 janvier 1800, les habitants lui décernèrent une couronne civique. L'année suivante, et sous le consulat de Buonaparte, il fut envoyé, en qualité d'ambassadeur, à Pétersbourg. Il revint en France en 1804. Napoléon, devenu empereur, le nomma chambellan, membre du sénat,

grand officier de la légion-d'honneur; et en juin 1805, il l'envoya à Piombino prendre possession de cette principauté. Après avoir ensuite rempli plusieurs missions en Allemagne, il obtint le titre de comte, servit dans la courte guerre de Prusse en 1806, dans le corps d'armée westphalien sous Jérôme Buonaparte, et signa la capitulation qui cédait à la France la place de Breslau. Il demeura quelque temps comme chef d'état-major à la cour de Westphalie. La paix de Tilsitt ayant été conclue, il revint à Francfort comme ministre plénipotentiaire. Lors de l'entrée des alliés à Paris, il adhéra à la déchéance de Napoléon, le 1^{er} avril 1814, vota pour un gouvernement provisoire, et prêta ensuite serment au roi Louis XVIII; ce monarque le nomma, le 4 juin 1814, pair de France, et le 27 du même mois, le décora de la croix de Saint-Louis. Au retour de Napoléon de l'île d'Elbe, le général Hédouville ne prit aucune part aux affaires politiques, se tint à l'écart, et à la seconde restauration, en 1815, il conserva sa dignité de pair. Il est mort au mois de mars 1817, âgé de soixante-deux ans.

† HEDWIG (Jean), médecin allemand et professeur de botanique, naquit à Cronstadt, en Transylvanie, en 1730. On a de lui plusieurs ouvrages, dont voici les plus remarquables : 1^o *Epistola de præcipitantibus in addicenda medicina noxis*, Lipsick, 1755, in-4^o; 2^o *Fundamentum historiae naturalis muscorum frondosorum*, ibid., 1782-83, 2 parties, in-4^o, fig.; 3^o *Theoria generationis et fructificationis plantarum cryptogamicarum*

Linnaei. L'académie de Pétersbourg couronna et publia ce mémoire en 1785 (in-4°), Leipsick, 1798, in-4°, avec 42 planches coloriées; 4° *Stirpes cryptogamicæ*, Leipsick, 1785-1795, 4 vol. in-fol., en latin et en allemand, etc. Il mourut le 7 février 1799.

HEDWIGE, à qui Chromer et les autres historiens polonais donnent le titre de *sainte*, était fille de Louis, roi de Hongrie. Cette princesse, devenue, par élection, reine de Pologne en 1384, se fit principalement admirer par sa charité pour les pauvres, par ses libéralités envers les églises, par son humanité, et par son aversion pour le faste. Elle épousa Jagellon, grand-duc de Lithuanie, en 1386, mais ce fut à condition qu'il recevrait le baptême, et qu'il établirait le christianisme dans son duché, qui, depuis ce temps-là, est uni à la Pologne. Hedwige mourut à Cracovie, en 1399. M^{me} la comtesse de Choiseul-Gouffier, polonaise, a publié une histoire sur l'événement qui forme le sujet de cet article. Paris, Nicole, 1823.

HEDWIGE (Sainte), nommée aussi sainte Avoie, fille du duc de Carinthie, épousa Henri, duc de Silésie et de Pologne, dont elle eut trois fils et trois filles. Elle se retira ensuite, du consentement de son mari, dans un monastère près de Trebnitz, où elle mit des religieuses de l'ordre de Cîteaux. Elle y finit saintement sa vie en 1243. Clément IV la canonisa en 1266. L'Eglise célèbre sa fête le 17 octobre.

HEEM (Jean-David de), né à Utrecht, en 1604, mort à Anvers, en 1674, peignit les fleurs, les fruits, les vases, les instru-

ments de musique, et les tapis de Turquie. Il rendait ces divers objets d'une manière si séduisante, que le premier mouvement était d'y porter la main. Son coloris est d'une fraîcheur agréable, sa touche d'une rare légèreté. Les insectes paraissent être animés dans ses tableaux. Il laissa un fils (Cornille de Héem), qui hérita d'une partie de ses talents.

HEEMSKERK (Martin), dont le véritable nom était VAN-VËEN, surnommé, de son temps, *le Raphaël de Hollande*, naquit, en 1498, au village de Heemskerk, dont il prit le nom, et mourut à Harlem, âgé de 76 ans, en 1574. Son dessin est correct; il a de la facilité et de la fécondité dans l'invention; mais il a trop négligé le clair-obscur. Ses draperies manquent de légèreté, et ses têtes de noblesse. Ce peintre laissa beaucoup de biens. Dans son testament, il légua une somme considérable pour marier, chaque année, un certain nombre de filles, leur imposant, pour toute condition, *de venir danser à un jour marqué autour de la croix qui serait mise sur son tombeau*. On remarque que c'est la seule croix qui ait été conservée par les protestants, pour servir de titre à sa fondation. Les principaux ouvrages de ce maître sont dans les Pays-Bas. Le plus grand nombre a été perdu, mais on en est dédommagé par la grande quantité d'estampes qui ont été gravées d'après lui : Vassari en donne une liste descriptive, que les amateurs peuvent consulter.

HEEREBOORD (Adrien), professeur de philosophie, à Leyde, adopta, des premiers, les principes de Descartes, et osa les enseigner. Ses écrits en ce genre

sont : 1° *Melethemata philosophica* ; 2° *Philosophia naturalis, moralis et rationalis*, etc.

HÉGÉSIPPE, Juif, quitta la religion de ses pères pour embrasser le christianisme, alla à Rome l'an 157, et y mourut vers l'an 181. Il est le premier auteur, après les apôtres, qui ait laissé un corps d'*Histoire ecclésiastique*, depuis la mort de J.-C. jusqu'à son temps. Il ne nous en reste que quelques fragments dans Eusèbe, qui ont été publiés, avec de savantes notes, par le P. Pierre Halloix et Jean-Ernest Grabe. Cet ouvrage était écrit avec beaucoup de simplicité, « parce qu'il voulait, dit » saint Jérôme, imiter le style » de ceux dont il écrivait la vie. » On ne saurait trop regretter la perte du reste de cette histoire. Hégésippe montrait la suite de la tradition, et y faisait voir que le dépôt des vérités enseignées par J.-C. avait été conservé précieusement jusqu'à son temps. Son témoignage avait d'autant plus de force qu'il avait visité toutes les principales Eglises de l'Orient et de l'Occident. Les cinq livres de la ruine de Jérusalem, qu'on trouve dans la *Bibliothèque des pères de Tricolet*, et séparément, Cologne, 1559, in-8°, sont d'un autre Hégésippe, qui vivait avant la chute de l'empire d'Occident, mais après le règne de Constantin le Grand. Voyez Mabillon, *Mus. italic.*, t. 1, p. 14 ; et Cave, *Hist. littér.*, t. 1, p. 265.

HEIDANUS (Abraham), professeur de théologie à Leyde, naquit à Fraunkental, dans le Palatinat, en 1597. Il s'acquit une grande réputation par ses écrits et par ses sermons. Il lia une étroite amitié avec Descartes, et

mourut à Leyde, en 1678. On a de lui un *Corps de théologie*, en 2 vol. in-4°, 1686 ; et l'*Examen du catéchisme des Remontrants*, in-4°.

HEIDEGGER (Jean-Henri), théologien protestant, naquit à Baaventhroit, village voisin de Zurich, en 1633. Il enseigna l'hébreu et la philosophie à Heidelberg, puis la théologie et l'histoire ecclésiastique à Steinfurt, et enfin la morale et la théologie à Zurich, où il mourut en 1698, à 65 ans. On a de lui plusieurs ouvrages ; les principaux sont : 1° *Historia sacra patriarcharum*, 1729, 2 vol. in-4° ; 2° *De peregrinationibus religiosis*, 1670, in-3° ; 3° *Tumulus concilii tridentini*, Zurich, 1698, 2 vol. in-4° ; 4° une *Théologie*, 1700, in-fol. Il n'y a que le premier de ces ouvrages qui ait quelque mérite aux yeux de ceux qui ne professent pas la religion de l'auteur. Par suite du pillage de la ville de Harlem, par les Espagnols, Heidegger a lui-même écrit sa *Vie*, qui parut après sa mort par les soins du professeur Hofmeister, Zurich, 1698, in-4°.

HEIDMAN (Christophe), luthérien, natif d'Helmstadt, mort professeur d'éloquence en 1627, est auteur de divers ouvrages. Le plus connu est : *Palestina ; sive Terra sancta*, Hanau, 1689, in-4°. Il va de l'érudition.

† HEIM (Jean), savant allemand, né à Braunschweig, en Saxe, en 1759, étudia dans les universités de Helmstedt et de Göttingue, et se rendit en Russie, en 1773. Il était versé dans l'histoire, la géographie, la statistique, dans la littérature ancienne et moderne, dans la littérature orientale, et connaissait presque toutes les langues de

l'Europe. A Moscou, il commença d'abord par donner des leçons particulières; mais son mérite ayant été enfin reconnu, il fut nommé, en 1796, professeur de langue allemande et d'antiquités à l'université de Moscou. En 1804, il eut la chaire d'histoire, de statistique et de la science du commerce, et fut, en 1816, nommé professeur de géographie des élèves du *corps de Guides*, qu'avait fondé, et que dirigeait le général Mouravief. Il avait été élu quatre fois recteur de l'université de Moscou, lorsque la mort le surprit, le 28 octobre 1821, à l'âge de soixante-deux ans. Outre une grammaire allemande-russe et plusieurs dictionnaires des langues russe, française et allemande, il a laissé (en allemand) : 1° *Essai d'une Encyclopédie géographique et topographique de l'empire russe, par ordre alphabétique*, Gœttingue, 1776, in-8°; 2° *Sur l'état des sciences en Russie, sous Paul I^{er}*; 3° *Manuel de la science du commerce*, Moscou, 1804, in-8°; 4° *Livre de lectures russes, ou Choix de morceaux tirés des meilleurs auteurs russes*, Riga, 1805, in-8°; 5° *Esquisse de géographie universelle*, Moscou, 1811, in-8°; 6° *Statistique des royaumes de la Grande-Bretagne*, Moscou, 1811, in-8°; 7° *Principes fondamentaux de la géographie moderne*, Moscou, 1813, in-8°; 8° *Essai des statistiques des principaux états*, savoir : de la Russie, de l'Autriche, de la France, de la Grande-Bretagne et de la Prusse, t. 1^{er}, 1821, in-8°. La mort empêcha l'auteur de terminer cet ouvrage intéressant.

HEIN (Pierre), vulgairement appelé en Hollande *Pit Hein*,

naquit à Delft-Havén, en 1570, d'un pauvre matelot, et devint vice-amiral de la flotte hollandaise des Indes occidentales, et trois ans après il eut le commandement de cette flotte. Il défait celle d'Espagne en 1626, sur les côtes du Brésil, prit plusieurs vaisseaux, fit un butin considérable, qu'il emmena, l'an 1627, en Hollande, où il reçut de très-grands honneurs. L'année suivante, il se rendit maître de la flotte d'Espagne, chargée d'argent, dont la valeur se montait à près de douze millions. Pour récompenser ces exploits, on lui donna la charge de grand-amiral de Hollande, l'an 1629; mais quelque temps après il fut tué sur mer, dans un combat contre deux vaisseaux de Dunkerque.

HEINECCIUS, ou HEINECKE, (Jean-Théophile), jurisconsulte allemand, né à Eisemberg, dans la principauté d'Altembourg, le 21 septembre 1681, devint professeur de philosophie à Halle en 1710, puis professeur de droit en 1721, avec le titre de conseiller de cour. Sa réputation le fit appeler à Franeker en 1724, par les états de Frise. Trois ans après, le roi de Prusse le détermina à accepter une chaire de droit à Francfort-sur-l'Oder. Il la remplit avec distinction jusqu'en 1733, que le roi de Prusse le força, en quelque sorte, d'aller professer à Halle, où il mourut en 1741. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont la *collection* a été imprimée à Genève, 1744, 8 vol. in-4°. Les principaux sont : 1° *Antiquitatum romanarum jurisprudentiam illustrantium syntagma*. Cet excellent abrégé commença à lui donner de la réputation dans les

pays étrangers. 2° *Elementa juris civilis secundum ordinem Institutionum et Pandectarum*, en 2 vol. Dans l'édition de Louvain, 1778, on a ajouté des notes pour redresser les préventions de l'auteur contre l'Eglise catholique. Elles roulent sur des objets si connus, qu'ayant de la peine à supposer que le docteur allemand les ait ignorés, on est tenté de suspecter sa bonne foi. L'auteur des notes se contente de dire dans un endroit, *ignorare voluit*. Ces notes, qui sont en petit nombre et faiblement prononcées, pouvaient être très-multipliées, et d'une vigueur mesurée sur la grossièreté des injures et des calomnies du professeur saxon. Et dès qu'on a l'imprudence d'adopter dans un pays catholique des livres élémentaires de ce genre, il est raisonnable d'y mettre au moins cette précaution, si l'on ne veut exposer la jeunesse à blasphémer sa foi, pour apprendre tant bien que mal quelques froids principes de jurisme. Qu'on nous montre une université protestante où l'on emploie pour livres élémentaires les ouvrages des catholiques dans lesquels les erreurs des protestants sont dévoilées et réfutées. La lâcheté et l'imprudence seront-elles donc toujours le partage des enfants de lumière, et les enfants du siècle seront-ils toujours *prudentiores filiis lucis in generatione sua*? Ajoutons que les bons gens, les esprits solides parmi les protestants, sont eux-mêmes scandalisés d'une telle inconséquence. « Ou soyez protestants franchement et de bonne foi, disent-ils, ou, si vous voulez rester catholiques, n'apprenez pas à vos enfants,

à vos élèves, à haïr la religion dans laquelle vous prétendez les élever. » 3° *Fundamenta styli cultioris*. Ce sont des leçons pour former le style latin. 4° *Elementa philosophiæ rationalis et moralis, quibus præmissa est historia philosophica*. C'est un bon abrégé de logique et de morale. 5° *Historia juris civilis romani ac germanici*; 6° *Elementa juris naturæ et gentium*; 7° plusieurs *Dissertationes académiques* sur divers sujets. [On peut consulter sur cet auteur la *Bibliothèque germanique*, et surtout la *Memoria Joh. Gottl. Heineccii*, suivie du catalogue de ses ouvrages, au nombre de quatre-vingt-neuf, à la tête de l'édition de ses *Elementa juris civilis*, donnée à Breslau en 1765, par son fils, J.-Chr. Gottl. Heineccius.]

HEINECKEN (Chrétien-Henri), enfant célèbre par son génie prématuré, né à Lubeck en 1721, et mort en 1725, fut le prodige de son temps. A 10 mois il parlait, à un an il savait les principaux événements du *Pentateuque*, à 13 mois ceux de l'ancien Testament, et à 14 ceux du nouveau; à 2 ans et demi il répondait à plusieurs questions de géographie et d'histoire. Bientôt il parla le latin et le français avec assez de facilité. Avant le commencement de sa 4^e année, il connaissait les généalogies des principales maisons de l'Europe. Il alla en Danemarck, et fut présenté au roi et à toute sa cour, qui admirèrent tant de connaissances dans un âge si tendre. De retour de ce voyage, il se préparait à commencer une carrière qu'on croyait devoir être illustre, et apprenait à écrire, quand il tomba malade. Il était d'un tem-

pérablement délicat et infirme, et haïssait tout autre aliment que le lait de sa nourrice. Il ne fut sevré que peu de mois avant sa mort, occasionnée par une complication de maladies (*V. la Dissertation* de M. Martini, publiée à Lubeck en 1730, où ce dernier tâche d'expliquer par des causes naturelles la capacité étonnante de ce *grand homme manqué.*) Il est à croire que s'il avait vécu, son savoir, son jugement surtout, n'aurait pas répondu à ses premiers progrès : ces progrès mêmes, faits contre l'ordre et le vœu de la nature, avaient altéré non-seulement les organes de la vie animale, mais encore ceux qui servent aux facultés intellectuelles. (*Voyez BARATIER, CANDIAC, CRITON, PIC.*) La *Vie* de cet enfant extraordinaire a été écrite par Christ. de Schoneich, son précepteur.

HEINSIUS (Daniel), né à Gand en 1580, d'une famille distinguée, fut disciple de Scaliger, pour lors professeur d'histoire et de politique à Leyde. Il lui succéda dans sa chaire, après avoir rempli dès l'âge de 22 ans celle de langue grecque, et mourut en 1665. On a de lui : 1° des *Traductions* assez fidèles, en particulier de Maxime de Tyr, de la Poétique d'Aristote, à laquelle il a joint un *Traité de la tragédie* ; d'Homère, auquel il a ajouté des *Notes*, de Théocrite, de Moschus, de Bion, de Clément d'Alexandrie ; 2° des *Remarques* sur le nouveau Testament, 1641, in-fol. 3° *Laus asini, et alia ejusdem generis*, Leyde, Elzevir, 1729, in-24 ; 4° un recueil de ses *Harangues*, imprimé à Leyde en 1609, in-4° ; 5° des vers grecs et latins, parmi lesquels on distingue son poème *De contemptu*

mortis, d'abord imprimé séparément, puis inséré dans l'édition de Leyde, 1621, fruit d'une philosophie douce et chrétienne, rempli de grandes beautés, d'heureuses imitations, de sentiments solides et profonds. On y admire surtout ces vers sur le sentiment intime du moi :

Nonne vides, quoties nos circumfunditur atra,
Immensi terga oceanî, terrarumq; polusque,
Cum verum obducat species obuihulus aer,
Nec frater impulsus aut vox allabitur aures ;
Ut nullo intuitu mens jam defixa recedit
In seæ, et vires intra se colligit omnes ?
Ut magno hospitio potitur, seque excipit ipse,
Totum intus !....
Ut gaudet sibi junctis, sibiq; insoditur ipse,
Ipse sibi totis incumbens, totamque pererrans,
Immensum, immensam spatio, longæque patientiam ?

6° Des *Editions* d'Horace avec des notes, des *Tragédies* de Sénèque, de Térence. Heinsius avait beaucoup de savoir, et il ne paraissait rien d'intéressant sur l'étude de l'antiquité, qu'il ne se hâtât d'en enrichir sa bibliothèque. La république de Venise le fit chevalier de Saint-Marc ; Gustave-Adolphe lui donna des marques d'estime : il en avait reçu d'Urbain VIII avant qu'il se fût rangé du parti des calvinistes, et qu'il eût assisté au conciliabule de Dordrecht.

HEINSIUS (Nicolas), fils du précédent, aussi savant que son père, naquit à Leyde en 1620, et mourut à La Haye en 1631. Il fut nommé résident à la cour de Suède, et y plut beaucoup à Christine, princesse passionnée pour l'érudition, qui l'envoya en France et en Italie, pour lui faire une collection de livres et d'antiquités. On a de lui plusieurs ouvrages : 1° des *Poésies latines*, imprimées plusieurs fois. La meilleure édition est celle d'Amsterdam en 1666, in-12. 2° Des *Lettres* assez curieuses et purement écrites, publiées par Burman dans sa collection en 5 vol.

des Lettres des savants illustres ; 3^e de bonnes éditions de *Claudian*, et autres auteurs anciens, comme *Ovide*, *Virgile*, *Valerius Placcus*, etc. Sa *Vie* a été écrite par Pierre Burman, et abrégée dans la Bibliothèque raisonnée des ouvrages des savants de l'Europe, juillet, août et septembre 1742, article 6^e.

HEISS (Jean de), seigneur de Kogenheim, résident à la cour de France pour l'électeur palatin, mourut à Paris l'an 1688. Il est connu par son *Histoire de l'empire d'Allemagne*, Paris, 1684, 2 vol. in-4^o ; il en a paru une autre édition à Paris en 1731, 3 vol. in-4^o et in-8^o, avec des notes historiques et politiques, et continuée jusqu'à cette année par Vogel, grand-juge des gardes suisses. Celle d'Amsterdam, 1733, est ornée de planches qui représentent tous les sceaux des empereurs. Cet ouvrage serait bon si la première partie, qui contient l'histoire d'Allemagne, était plus exacte et plus étendue ; si la seconde, qui présente un état de l'Allemagne, était plus juste et plus précise ; et si la troisième, qui comprend des actes et des preuves, était moins imparfaite. Le continuateur montre trop de partialité contre ceux dont il prétend écrire l'histoire. Avec tous ces défauts, cet ouvrage vaut mieux encore que l'ennuyeuse et très défectueuse *Histoire* du P. Barre, et surtout mieux que l'*Histoire des Allemands* par l'abbé Schmit, barbouillée de tout le philosophisme du jour, écrite en allemand, et dont on nous a donné fort mal à propos une traduction française.

HEISTER (Laurent), célèbre médecin, né à Francfort-sur-le-Mein le 21 septembre 1683, fut

professeur à Altorf en 1710 ; il passa à Helmstadt en 1720, où il s'acquit une grande réputation par les leçons qu'il donna sur la chirurgie, l'anatomie, la théorie et la pratique de la médecine, et sur la botanique. Il y pratiqua avec le plus grand succès. Pierre I^{er} voulut l'attirer en Russie ; mais Heister ne put se résoudre à quitter l'Allemagne, où il avait acquis l'estime de plusieurs souverains. C'est un des médecins les plus remarquables par l'étendue et la variété de ses talents, le nombre et l'importance de ses ouvrages. Il mourut à Helmstadt en 1758. Ses principales productions sont : 1^o *Compendium anatomicum*, dont on a fait grand nombre d'éditions, et qui a été traduit en français par M. Senac ; il a paru aussi en anglais et en allemand. L'*Anatomie* de Verheyen, qui était généralement adoptée dans les facultés de médecine, est tombée dans l'oubli depuis que Heister a publié la sienne. 2^o *De medicamentis Germaniæ indigenis sufficientibus*, Helmstadt, 1730, in-4^o, publié ensuite en français, à Paris ; 3^o *Institutiones chirurgicæ*, Amsterdam, 1750, 2 vol. in-4^o, avec figures. Il a été traduit en espagnol, en anglais, et en dernier lieu en français, par Paul, Paris, 1771, 2 vol. in-4^o. 4^o *Compendium institutionum medicarum*, Amsterdam, 1764, in-8^o, estimé. Il a donné un grand nombre de *Dissertations* sur des matières très intéressantes ; il en a fait plusieurs pour soutenir que le siège de la cataracte est dans le cristallin : c'est le premier médecin allemand qui ait été de ce sentiment. — Son fils, Elie-Frédéric, né à Altorf en 1715, mort à Leyde en 1740, commençait à se distinguer par

son savoir. On lui doit : 1° une *Traduction*, en latin, du traité en anglais de Douglas, *sur le péritoine*; 2° *Apologia pro medicis atheismi accusatis*, Amsterdam, 1736. — Il y a eu un général HEISTER qui se signala au service de la maison d'Autriche, et fut tué dans un combat contre les mécontents de Hongrie, au commencement du XVIII^e siècle.

† HELD (Willebold), abbé de Roth en Souabe, ordre de Prémontré, et en cette qualité prélat immédiat de l'Empire, était né à Erolzeim le 6 septembre 1724. Il étudia avec succès la théologie et le droit, et enseigna ensuite ces deux sciences avec applaudissement. Il fut élu abbé de Roth en 1760, et mourut très regretté le 30 octobre 1789. Il a laissé : 1° *Nemesis norbertina, seu modus corrigendi canonicos regulares præmonstratenses*, Augsbourg, 1757, in-8°; 2° *Jurisprudentia universalis, ex juribus canonico, civili, romano, germanico, tam publico quam privato, feudali et criminali collecta, libri v*, 1768-1773; ouvrage profond et plein d'érudition; 3° *Droits et prérogatives des prélatures immédiates de l'Empire*, Kempten, 1782-1785, sans nom d'auteur. Les principes qui s'y trouvent établis et les conséquences qui en sont déduites, obtinrent l'approbation générale. 4° *Divers ouvrages* en langue allemande. On doit aussi à ses soins l'édition d'un ouvrage plein de recherches, fruit des veilles de l'abbé Stadelhofer, son prédécesseur, qu'il fit imprimer à ses frais, et qui a pour titre: *Historia imperialis ac exempti collegii rhotensis in Suevia, ex monumentis domesticis et externis, potissimam partem ineditis, eruta*, Augsbourg, 1 vol. in-4°.

Voy. *Historich litterarishes handlung*, Leipsick, 1797.

HELDING (Michel), de la Souabe, surnommé *Sidonius*, parce qu'il se fit sacrer évêque de Sidon pour être suffragant de l'archevêque de Mayence, travailla à l'*Interim* de Charles-Quint. Ce prince lui donna en récompense l'évêché de Mersburg. Holding fut employé dans diverses négociations importantes par l'empereur Ferdinand. Il parut avec éclat au concile de Trente, et mourut en 1561, à 55 ans. On a de lui quelques ouvrages, entre autres des *Sermons*, dont plusieurs ont été traduits de l'allemand en latin par Surius; un *Catéchisme*, etc. C'était un prélat savant et studieux, qui donnait à son cabinet le temps qu'il pouvait justement enlever à ses fonctions pastorales. Sa *Vie* a été écrite avec beaucoup d'exactitude par un anonyme. On la trouve dans le tome 1^{er} des *Observationes hallenses*, sous ce titre : *Michaelis Sidonii episcopi martsburgensis Vita*.

HELE (Thomas d'), écuyer, mort le 27 décembre 1680, âgé d'environ 40 ans, né dans le comté de Gloucester d'une famille distinguée, servit pendant quelque temps dans les troupes anglaises, vint à Paris en 1770, et travailla pour la comédie italienne. On a de lui *Le Jugement de Midas*, et quelques autres pièces.

HELENE, fille de l'indare et de Leda, et sœur de Clytemnestre, épousa Ménélas, roi de Sparte, et fut enlevée par Thésée, qui la rendit peu après. Ensuite Paris, fils du roi Priam, la vint enlever, et la conduisit à Troie; ce qui causa un soulèvement général dans toute la Grèce.

ce contre cette ville. Enée l'ayant aperçue à la lueur des flammes qui consumaient Troie, voulut la tuer comme cause du malheur de sa patrie; mais Vénus lui apparut, et lui fit cette sage leçon, si utile dans les disgrâces :

Non est Tyndarida facies Iovis Lacuna
Culpatusque Paris; Divum inclementia, divum
Hæc everit opes.

Après la mort de Paris, Hélène avait épousé Déiphobe son frère, qu'elle livra à Ménélas, pour rentrer en grâce avec lui. Ménélas la conduisit en triomphe à Sparte. Dès que son mari fut mort, elle se retira dans l'île de Rhodes, auprès de Polixo sa parente, qui la fit pendre à un arbre, pour la punir d'avoir causé la perte d'une infinité de héros. Voyez HOMÈRE.

HÉLENE (Sainte), mère de l'empereur Constantin, naquit au bourg de Drépane en Bithynie, dans une condition dont les charmes de son esprit et de sa figure la firent sortir. Constance Chlore l'épousa; mais il fut obligé de la répudier lorsque Dioclétien l'éleva à la dignité de César. L'histoire ne nous apprend pas ce qu'elle devint depuis ce temps, jusqu'à ce que Constantin son fils, ayant été couronné empereur, la rappela à la cour, lui donna le titre d'Auguste, et lui fit rendre tous les honneurs dus à la mère d'un empereur. Non content de la faire respecter dans sa cour et dans ses armées, il voulut qu'elle disposât, comme il lui plairait, de l'argent de son épargne. Elle ne se servit de ce crédit que pour le bien de l'Eglise et pour le soulagement des misérables. Vers l'an 326 elle visita les lieux saints, quoiqu'elle fût âgée de près de 80 ans. A son arrivée à Jérusalem, elle se

sentit animée d'un ardent désir de trouver la croix sur laquelle Jésus-Christ avait souffert. Les païens, en haine du christianisme, avaient mis tout en œuvre pour dérober la connaissance du lieu où le corps du Sauveur avait été enseveli. Non contents d'y avoir amassé une grande quantité de pierres et de décombres, ils y avaient encore bâti un temple de Vénus, et profané le lieu où s'est accompli le mystère de la résurrection, en y élevant une statue de Jupiter. Hélène, résolue de ne rien épargner pour réussir dans son pieux dessein, consulta les habitants de Jérusalem, et tous ceux dont elle pouvait tirer quelque lumière. On lui répondit que si elle pouvait découvrir le sépulcre du Sauveur, elle ne manquerait pas de trouver les instruments de son supplice. La pieuse impératrice fit aussitôt démolir le temple et abattre la statue de Vénus, ainsi que celle de Jupiter. On nettoya la place et l'on se mit à creuser. Enfin l'on trouva le saint sépulcre; il y avait auprès trois croix, avec les clous qui avaient percé le corps du Sauveur, et le titre qui avait été attaché au haut de sa croix; mais on ne savait pas comment les distinguer; le titre étant séparé et ne tenant à aucune des trois. Dans cet embarras, saint Macaire, évêque de Jérusalem, prit le parti de faire porter les trois croix chez une dame de qualité qui était à l'extrémité; et s'étant ensuite adressé à Dieu par une fervente prière, il appliqua séparément les croix sur la malade, qui n'ayant ressenti aucun effet des deux premières, se trouva parfaitement guérie dès qu'elle eut touché la troisième. Sainte Hélène témoigna la

joie la plus vive à l'occasion de ce miracle, rapporté par Sozomène, Théodore et Rufin, qui faisait connaître la vraie croix. Elle fonda une église à l'endroit où elle avait été trouvée, et l'y déposa avec une grande vénération, après l'avoir fait renfermer dans un étai extrêmement riche. En ayant donné une partie à l'empereur son fils, qui la reçut à Constantinople avec beaucoup de respect, elle en envoya une autre partie à l'église qu'elle fonda à Rome, connue sous le nom de la Sainte-Croix de Jérusalem, et fit en même temps présent à cette église du titre de la croix du Sauveur, qui fut trouvé en 1492 sur le haut d'une arcade, renfermé dans une boîte de plomb. L'inscription qui est en hébreu, en grec et en latin, est en lettres rouges et sur du bois blanchi. Ces couleurs se sont beaucoup ternies depuis l'an 1492. Les mots *Jésus et Judeorum* sont effacés. La planche a neuf pouces de long, mais elle doit en avoir eu douze. Ce fut vers l'an 326 que sainte Hélène trouva le bois-sacré, dans la 21^e année du règne de l'empereur Constantin, et dans la 13^e du pontificat de saint Silvestre. Elle mourut entre les bras de Constantin, l'an 328, à 80 ans. L'amour qu'elle avait pour l'empereur son fils ne l'empêcha pas de lui reprocher ses fautes; elle ne cessa jamais de blâmer sa précipitation à l'égard de son fils Crispe, faussement accusé.

HÉLENE (Flavia Julia Helena), fille de l'empereur Constantin, qui la donna en mariage à Julien, à la sollicitation de l'impératrice Eusébie. Elle mourut peu de temps après que l'armée des Gaules eut proclamé Julien

Auguste, à la fin de l'année 360, et la 5^e de son mariage.

HÉLÉNUS, fameux devin, fils de Priam et d'Hécube. Outré de dépit de n'avoir pu obtenir Hélène en mariage, il quitta Troie, et fut fait prisonnier de guerre par les Grecs. Poussé par son ressentiment, il leur découvrit, dit-on, un moyen sûr pour surprendre cette ville. Il prédit depuis à Pyrrhus une navigation heureuse, et reçut de lui la Chaonie, où il bâtit beaucoup de villes. Le fils d'Achille lui céda aussi Andromaque, veuve d'Hector; Hélénus la traita avec les plus grands égards, et en eut un fils nommé *Cestrinus*. Virgile, au 3^e livre de l'Enéide, donne d'Hélénus une idée avantageuse, et rapporte la bonne réception qu'il fit à Enée.

HÉLI. Voy. JOACHIM.

HÉLI, grand-prêtre des Juifs, descendant d'Ithamar, second fils d'Aaron, fut le septième grand sacrificateur, et le successeur d'Achibol. Comme il avait trop de faiblesse pour ses enfants Ophni et Phinéas, qui, dans leurs fonctions de juges, s'abandonnaient à toutes sortes d'excès, et dépouillaient le peuple, un prophète l'avertit, au nom du Seigneur, que pour le punir de son peu de courage à s'opposer aux désordres de ses fils, la grande sacrificature sortirait de sa famille; ce qui, cependant, n'arriva qu'après la quatrième génération, lorsque Sadoc, de la race de Phinéas, petit-fils d'Aaron, fut élevé à cette charge. Ophni et Phinéas ayant été tués dans une bataille, et l'arche du Seigneur prise, Héli, au récit de cette triste nouvelle, fut saisi d'une telle douleur, qu'il tomba de son

siège et mourut. Les chronologistes placent sa mort à l'an 1159 avant J.-C. Le prophète Samuël lui succéda dans toutes ses dignités. Héli était âgé de 98 ans, et avait été juge d'Israël pendant 40 années.

HÉLIADES, filles du Soleil et de Clymène, et sœurs de Phaéton, de la mort duquel elles furent si sensiblement touchées, que les dieux les métamorphosèrent en peupliers, et leurs larmes en ambre.

HÉLINAND. Voy. **ÉLINAND**.

HÉLIODORE, l'un des courtisans de Séleucus Philopator, roi de Syrie, eut ordre de ce prince d'entrer dans le temple de Jérusalem, l'an 276 avant J.-C., pour en enlever les trésors. Pendant que les prêtres invoquaient le secours du Seigneur contre ce sacrilège, Héliodore voulut entrer dans le lieu où était le trésor du temple. Il en fut chassé par des anges, qui le frappèrent si rudement, qu'il tomba comme mort. Le grand prêtre Onias ayant offert le sacrifice pour lui, Dieu lui rendit la santé, et lui fit dire par les mêmes anges qui l'avaient châtié, d'annoncer partout la puissance de Dieu. Héliodore obéit à cet ordre, et rendit témoignage à la vérité.

HÉLIODORE, bel-esprit d'Émèse en Phénicie, composa dans sa jeunesse le roman des *Amours de Théagène et de Chariclée*, publié en grec et en latin, Paris, 1619, in-8°; ouvrage où les mœurs n'ont rien à gagner, où il n'y a pas une leçon utile à prendre, et où la perte du temps est le moindre mal qui en résulte pour les lecteurs. (Voyez Amyot.) Héliodore avait publié cet écrit lorsqu'il fut fait évêque de Trica en Thessalie; on a dit

qu'il avait été déposé, parce qu'il n'avait voulu ni le supprimer ni le désavouer, mais cela n'est pas certain. Socrate, Photius, ni les autres auteurs, à l'exception de Nicéphore, ne parlent de ce refus ni de cette déposition. Il n'en est pas moins sûr que c'est une production qu'il doit avoir condamnée, si, devenu évêque, il eut l'esprit de son état. Le roman d'Héliodore est en grec; il a été traduit dans presque toutes les langues, et en français par Amyot et par Monluyard. Ce prélat florissait sous Théodose-le-Grand. [Les meilleures éditions des *Ethiopiques*, ou *Amours de Théagène et Chariclée*, sont celles de Paris, 1804, 2 vol. in-8° (par M. Coray), et de Strasbourg, 1806, 2 vol. in-8°, qui forment le 2^e et le 3^e de la *Collection des romans grecs*.]

HÉLIODORE DE LARISSE, mathématicien grec, a laissé deux *Livres d'optique*. Erasme Bartolin les fit imprimer en grec et en latin, Paris, 1657, in-4°.

HÉLIOGABALE, ou **ÉLAGABALE** (Varius Antonius), empereur romain; surnommé le *Sardanapale de Rome*, naquit vers l'an 204 à Antioche, du commerce criminel de Caracalla avec sa nièce Sémias. Il fut établi pontife du Soleil par les Phéniciens, et c'est de là que lui vint le nom d'*Héliogabale*. Après la mort de Macrin, l'an 218, il fut élevé à l'empire. Le sénat, quoique mécontent de se voir soumis à un enfant de 14 ans, le reconnut empereur et lui donna le titre d'Auguste. Moësa, son aïeule, et Sémias, sa mère, furent honorées du même titre. Il donna, au commencement de son règne, des preuves de cou-

rage en combattant contre l'armée de Macrin, qui chercha son salut dans la fuite; mais il se livra bientôt à ses mauvaises inclinations. Il joignait à l'humeur despotique d'un vieillard entêté tous les caprices d'un jeune étourdi. Il voulut que son aïeule fût admise dans les assemblées du sénat, et qu'elle eût sa place auprès des consuls. Il établit sur le mont Quirinal un sénat de femmes, où sa mère, monstre d'impudicité, bien digne d'un tel fils, donnait des arrêts sur les habits et les modes. Le palais impérial ne fut plus qu'un lieu de prostitution, habité par tout ce qu'il y avait de plus infâme dans Rome par la naissance et par les mœurs. Les cochers, les comédiens, composaient la cour de ce scélérat imbécille, qu'on appelait empereur. Il tua de sa propre main Gannys, son précepteur, qui lui reprochait ses débauches. Une des folies d'Héliogabale était de faire adorer le dieu Élagabal, qu'il avait apporté de Phénicie. Ce dieu n'était autre chose qu'une grosse pierre noire, ronde par le bas, pointue par le haut, en forme de cône, avec des figures bizarres. Héliogabale fit bâtir un temple à cette ridicule divinité, et il le para de toutes les dépouilles des autres temples. Il fit apporter de Carthage toutes les richesses du temple de la Lune, fit enlever la statue de cette déesse et la plaça dans le temple de son dieu, qu'il maria avec elle. Leurs noces furent célébrées à Rome et dans toute l'Italie; il se fit circoncire en l'honneur des nouveaux époux, et leur sacrifice des enfants de la première distinction. Ceux qui ne voulaient pas leur rendre hommage

périrent par les derniers supplices. Héliogabale épousa cinq femmes pendant les quatre années qu'il régna. Une de ses femmes fut une vestale; et comme c'était un sacrilège parmi les Romains, il répondit à ceux qui le lui reprochaient : *Rien ne convient mieux que le mariage d'un prêtre et d'une vestale.* Il prit bientôt une envie bien plus étrange : il déclara publiquement qu'il était femme; et il épousa en cette qualité un de ses cochers, ensuite un de ses esclaves. Une académie, établie dans son palais, donnait des décisions sur les raffinements de la plus honteuse lubricité. S'il égala en impudicité les empeurs les plus débordés, il les surpassa tous en profusions. C'est le premier Romain qui ait porté un habit tout de soie. Pour satisfaire à des dépenses excessives, il accabla le peuple d'impôts. Il le regardait comme les enfants regardent un petit oiseau qui leur sert de jouet. Il se plaisait à inviter à souper des gens de la lie du peuple. Il les faisait asseoir sur des peaux gonflées de vent, qui, se vidant tout à coup, les renversait par terre en désordre. Souvent il faisait introduire dans la salle du festin des ours et des lions apprivoisés, qui effrayait les spectateurs. Quelquefois il invitait à manger huit vieillards, huit chauves, huit borgnes, huit boiteux. « Caprices, folies et cruautés, dit un sage politique, qui se reproduiront toujours sous le règne du despotisme, quand le despote sera un homme violent ou corrompu. » [Ses gardes prétoriennes s'étant révoltées, pour les apaiser, il prit pour collègue dans l'em-

pire Alexandre Sévère, son cousin, auquel il donna le titre de César. Voyant que ce prince était devenu l'amour des soldats et du peuple, il voulut l'écarter d'abord, et puis le faire passer pour mort. La révolte alors devint générale; il tâcha de la calmer; mais ne pouvant en venir à bout, il fut se cacher dans les latrines du camp. On le découvrit avec sa mère Scémias, qui le tenait embrassé, et on leur trancha la tête le 10 mars 222, selon l'opinion la plus commune; car l'époque précise de sa mort a été différemment fixée par les auteurs. Son corps, après avoir été traîné par les rues de Rome, fut jeté dans le Tibre. Le sénat dévoua sa mémoire à l'infamie, et la postérité a ratifié ce juste décret. Héliogabale n'avait que 18 ans, dont il en avait régné 3, 9 mois, 4 jours; mais il était vieux en fait de crimes et d'extravagances, et en avait commis un si grand nombre, qu'on les prendrait pour le résultat de l'histoire d'un siècle. La *Vie* d'Héliogabale a été écrite par OEL. Lampride. Ant. Guévara en a donné une avec plus de détails; elle a été traduite, ou plutôt imitée en français par Allègre. On peut consulter aussi *Heliogabale*, ou *Esquisse morale de la dissolution romaine sous les empereurs*, par M. P. Chaussard, Paris, Dentu, 1802, in-8°.

HELISSENNE DE CRENNE, demoiselle de Picardie, dédia à François I^{er} les quatre premiers livres de l'*Enéide* de Virgile, qu'elle avait traduits. On a imprimé d'elle les *Angoisses douloureuses qui procèdent d'amour*, ses *Epîtres et Invectives*, Paris, 1560, in-16.

HELL (Maximilien), astrono-

me de l'empereur et directeur de l'Observatoire de Vienne, mourut dans cette capitale de l'Autriche le 14 avril 1792. Né en Hongrie le 15 mai 1720, il entra chez les jésuites, et fit en peu de temps des progrès étonnants dans les mathématiques, auxquelles son ame paisible et calme le rendait particulièrement propre. Dès l'an 1755 il fut nommé astronome de la cour, et depuis 1757, il ne manqua pas de donner tous les ans un *Recueil* d'observations, faites avec soin, et accompagnées de notes savantes, de sorte qu'à sa mort, ce recueil allait à 35 vol. Outre cela, on a de lui : 1° *Elementa arithmeticae numericae et litteralis*, Vienne 1761; 1° *De satellite Veneris*, Vienne, 1765. On voit dans cette dissertation, combien ce grand astronome était éloigné des visions et découvertes illusoire de plusieurs de ses collègues. 3° *De Parallaxi solis*, 1772; 4° *Observatio transitus Veneris ante discum solis die 13 junii* 1769. Il avait été appelé pour cette observation par le roi de Danemarck, et s'était rendu à cet effet à Wardhus en Laponie. 5° Un *Recueil* des observations des pères Hallerstein et Kogler, Vienne, 1768, 2 vol. in-4°. Sa manière d'observer et de calculer n'était pas des plus promptes, mais elle était sûre. Un jour que l'abbé de la Caille faisait avec lui la même observation, le père Hell tarda de quelques minutes; l'abbé en parut surpris; mais ayant comparés les deux résultats, il eut la franchise de convenir que le sien était défectueux. Il était en correspondance avec les plus célèbres astronomes de l'Europe, qui le consultaient et l'écoutaient, sans que jamais il se

soit prévalu de cette confiance : les grands hommes sont à la hauteur de leurs succès et de leur réputation ; les petites âmes ne tiennent pas contre la splendeur, souvent factice, qui les environne. Visité et admiré par les plus illustres voyageurs, il eut toujours cette simplicité que l'on conserve sans peine quand on a plus de commerce avec les livres qu'avec le monde. L'aridité de la géométrie ne desséchait pas sa piété, qui fut toujours vive, tendre, et féconde en œuvres saintes. Il ne manqua jamais de jeûner le samedi en l'honneur de la Vierge. L'aspect du ciel fut pour lui un objet de méditation et d'instruction : il n'y vit pas, comme Lalande et d'autres creux spéculateurs, le désordre de la matière errant au hasard dans les déserts de l'espace. Dans cette immense cité du grand roi (1), il contemplait la merveille de l'ordre et de l'obéissance, que le Créateur a placée de préférence dans les régions sublimes, pour en rendre le spectacle plus durable et plus frappant (2). Cette multitude de corps brillants était pour lui comme pour saint Jean Chrysostôme autant de prédicateurs éternels des grandeurs de Dieu (3). Son désintéressement fut tel, qu'après la suppression de la société il ne voulut recevoir aucun bénéfice, quelque utile et honorable qu'il fût, malgré les offres répétées de l'impératrice Marie-Thérèse : tout ce qu'il avait passait de ses mains dans celles des pauvres ; et, à sa mort, on ne trouva qu'avec peine de quoi payer les frais occasionnés

par sa dernière maladie. Schlichtegroll, dans son *Nécrologe* pour l'année 1792, tom. 1^{er}, a donné une notice très détaillée sur la *Vie* et les travaux de ce savant astronome.

HELLANICUS de Mitylène, célèbre historien grec, né 12 ans avant Hérodoté, l'an 494 avant J.-C., avait écrit l'*Histoire des anciens rois du monde et des premiers fondateurs des villes*. Elle n'est point parvenue jusqu'à nous.

HELLOT (Jean), mort à Paris le 15 février 1766, à 80 ans, se distingua dans la chimie. Il était de l'académie des sciences de Paris, et de la société royale de Londres. Il a retouché et enrichi de ses remarques la traduction, faite par ordre du ministre, du *Traité de la fonte des mines et des fonderies*, écrit en allemand par Schlutter ; elle a été imprimée à Paris en 1750 et 1751..... en 2 vol. in-4°. On a encore de lui : 1° *L'Art de la teinture des laines et étoffes de laine, au grand et au petit teint*, 1750 et 1772, in-12 ; 2° *Des Dissertations* recueillies dans les *Mémoires* de l'académie des sciences, 3°. Quelques autres ouvrages faits avec soin, ainsi que les précédents. Hellot avait d'abord été destiné à l'état ecclésiastique ; mais un livre de chimie qu'il trouva par hasard, le décida entièrement pour cette étude. Son humeur gaie et son caractère obligeant, lui firent des amis tendres et sincères. Il travailla depuis 1718 jusqu'en 1732, à la rédaction de la *Gazette de France*.

HELMBREKER (Théodore), peintre, fils d'un musicien, naquit à Harlem en 1624, et mourut dans la même ville en 1694.

(1) *Civitas Regis magni*. Ps. 67.

(2) *Fac caeterorum in excelsis, in firmamento caeli resplendens gloriosus, in verbis Sancti stabunt ad iudicium, et non deficiunt in vigiliis suis*. Eccl. 43.

(3) *Prædicationes perpetuae sui loquuntur maiestatem auctoris*. Chrysost. — Voyez les *Observ. philos.*, n° 196.

Dans le voyage qu'il fit à Rome pour se perfectionner, les Médecins le reçurent dans leur palais. Ses mœurs, sa religion et sa charité compatissante, relevaient beaucoup ses talents. Ce maître excellait à peindre en petit des sujets de caprice.

HELMONT (Jean - Baptiste van), gentilhomme de Bruxelles, naquit en 1577, se fixa à Vilvorde, où il passa une grande partie de sa vie, se livrant entièrement à l'étude de la chimie et de la médecine. Ayant enseigné des erreurs dans son traité *De magnetica vulnerum curatione*, et dans d'autres ouvrages écrits de sa main, qui, au jugement de la faculté de théologie de Louvain, étaient ouvertement hérétiques, il fut enfermé dans les prisons de l'archevêque de Malines ; il rétracta ensuite ses erreurs, soumit tous ses écrits au jugement de l'Église romaine, vécut en bon catholique, estimé des gens de bien, et mourut après avoir reçu les derniers sacrements avec beaucoup de piété, le 30 décembre l'an 1644. Nous tirons ce récit du témoignage que rendit après la mort de Van Helmont, l'archevêque de Malines, daté de Bruxelles, le 24 octobre 1646. Van Helmont n'était guère au-dessus d'un empirique, et donna tête baissée dans les rêveries de Paracelse : on reconnaît dans leurs idées communes le mesmerisme et le cagliostroisme de nos jours. Son remède universel était une chimère qui ne put l'arracher à la mort. Il avait d'ailleurs la vauité d'un noble allemand, comme Paracelse : croyant avoir dérogé à son rang, en cultivant la médecine, il quitta sa patrie, et n'y reparut que dix ans après. Le célèbre Elze-

vir fut chargé de l'impression du recueil des œuvres de Van Helmont, sous ce titre : *Ortus medicinae, id est initia physica inaudita, progressus medicinae novus, in morborum ultionem ad vitam longam*, Amsterdam, 1648, 1652, in-4°; Venise, 1651, in-fol. Cette même collection des Œuvres de Van Helmont a depuis été souvent réimprimée, sous le titre d'*Opera omnia*, et traduite en hollandais, en français et en anglais. Les productions de ce chimiste sont, pour la plupart, posthumes, et l'on n'estime guère celles-ci, parce qu'elles sont sans ordre, sans liaison ; le manuscrit avait été abandonné à l'imprimeur, sans avoir été revu : mais on fait plus de cas de celles qu'il publia lui-même. Ses écrits roulent tous sur la physique ou la médecine. Les principaux sont : 1° *De magnetica vulnerum curatione*, Paris, 1621, in-8°; 2° *Februm doctrina inaudita*; 3° *Ortus medicinae*; 4° *Supplementum de aquis spadanis*, Liège, 1624, in-8°, etc. Henri de Heers, médecin des princes de Liège, Ernest, et Ferdinand, réfuta ce traité par son *Deplementum supplementi de spadanis fontibus*, Liège, 1624, in-8°. Voyez PARACELSE et GLENIUS.

HELMONT (Le baron François-Mercure van), fils du précédent, né en 1618, s'enrôla, étant jeune, dans une troupe de bohémiens, avec lesquels il parcourait diverses provinces. Ou le soupçonna d'avoir trouvé la pierre philosophale, parce qu'avec peu de revenus, il faisait beaucoup de dépenses. Il a laissé des livres sur des matières théologiques : 1° *Alphabeti vere naturalis hebraici delincatio*; 2° *Co-*

gitationes super quatuor priora capita Geneseos, Amsterdam, 1697, in-8°; 3° *De attributis divinis*; 4° *De inferno*, etc. On voit par ces ouvrages que c'était un esprit singulier et paraxodal. Il croyait à la métempsycose. Il passa une partie de sa vie chez le prince de Sultzbach, alla ensuite à Berlin, à la sollicitation de l'électrice de Brandebourg, et mourut peu de temps après à Coeln, qui fait partie de cette ville, en 1699, à 81 ans. Le célèbre Leibnitz lui fit une épitaphe qui, malgré les éloges qu'elle renferme, donne l'idée d'un enthousiaste et d'un visionnaire.

*Nil patre inferior, laet hic Helmontius alter,
Qui junxit varias mentis et artis opes:
Per quem Pythagoras et Cabbala sacra revixit,
Elicuique, parat qui sua cuncta abbi.*

[Le baron Helmont connaît les procédés de presque tous les arts libéraux et de tous les métiers, même les plus opposés: il savait, par exemple, peindre et faire des souliers. Ayant tenu en Italie quelque propos indiscrets, il fut mis en prison pendant plusieurs mois, et passa ensuite en Allemagne.]

HELOÏSE, abbesse du Paraclet, célèbre par son esprit, par ses amours et par sa pénitence, mourut le 17 mai 1164, âgée de 63 ans, et 22 ans après son mari. (*Voyez son histoire dans l'article ABAILARD.*) Nous ajouterons seulement qu'elle est la principale cause de la célébrité d'Abailard, de celle surtout dont il jouit dans ce siècle, où ses amours sont à peu près un titre suffisant pour en faire un héros. Aussi jamais n'a-t-il été tant prôné. « Quelque mérite qu'Abailard ait eu du côté de l'esprit » et du côté de la science, dit un écrivain judicieux, on par-

lerait moins de lui sans l'intrigue galante qu'il a eue avec la belle et savante Héloïse. La beauté singulière de cette fille, l'étendue de son génie, la connaissance de l'hébreu, du grec et du latin, sa pénétration dans les secrets les plus sublimes de l'Écriture et de la théologie, la haute noblesse des Montmorenci, dont on prétend qu'elle tirait son origine, tout cela donnait du relief à un homme pour qui elle s'était déclarée.... J'avance même hardiment que les ouvrages de l'écolière ont donné le prix à ceux du maître. Qu'on en croie ce qu'on voudra, je suis persuadé que si, en réimprimant les ouvrages d'Abailard, on retranchait les lettres de cette héroïne, le libraire pourrait bien se trouver chargé du poids fâcheux de l'édition: car on ne peut nier que ce philosophe n'ait distillé sur ce qu'il a écrit tout ce que la métaphysique a de plus subtil et de plus embarrassé. On ne voit pas tous les jours ce qu'il veut nous apprendre; il fatigue, il ennue; ses livres tourmentent un lecteur. » Nous avons trois *Lettres* d'Héloïse, pleines d'âme et d'imagination, quoiqu'un peu trop passionnées. Les *Épîtres* de ces deux amants, publiées en 1616, in-4°, par d'Amboise, l'ont été de nouveau à Londres, in-8°, et à Paris en latin et en français, par dom Gervaise, ancien abbé de la Trappe, en 2 vol. in-12. Elles ont été imitées par Pope, et par différents poètes français, qui se sont disputé à l'envi la gloire de leur donner en leur langue les charmes qu'elles ont en latin. Colardeau est, de tous les poètes français qui se sont essayés à les

imiter, celui qui les a reproduites avec le plus de grâce, de naturel et d'énergie. [Ces *Epîtres* ont été traduites aussi en vers en espagnol et en allemand.]

HELMSHAM (Richard), professeur en médecine et de physique dans l'université de Dublin, est auteur d'un *Cours de physique expérimentale*, imprimée après sa mort. Cet ouvrage est estimé en Angleterre.

HELVÉTIUS (Adrien), médecin hollandais, né vers l'an 1661, était fils de Jean-Frédéric, médecin des états-généraux et du prince d'Orange, connu par plusieurs ouvrages pleins des extravagances des alchimistes, et mort l'an 1709. Adrien vint à Paris, sans aucun dessein de s'y fixer, seulement pour voir les curiosités de cette capitale, et pour débiter des poudres de la composition de son père. Ce remède n'ayant pas eu beaucoup de débit, un droguiste lui fit présent de 5 ou 6 livres de la racine du Brésil, qu'il lui donna comme quelque chose de précieux. Le jeune Helvétius court à l'hôpital faire *experimentum in anima vili*, et; après avoir éprouvé l'efficacité de son remède contre la dysenterie, il le fit afficher. Tous les malades attaqués de cette maladie s'adressaient à lui, et il les guérissait tous. Louis XIV lui ordonna de rendre public le remède qui produisait des effets si merveilleux : il déclara que c'était l'*Ipécacuanâ*, et reçut mille louis d'or de gratification. Il devint ensuite inspecteur général des hôpitaux de la Flandre française, et médecin de M. le duc d'Orléans, régent du royaume. Il mourut le 20 février 1727, à 65 ans, laissant

quelques ouvrages. Le plus estimé est son *Traité des maladies les plus fréquentes, et des remèdes spécifiques pour les guérir*, 2 vol. in-8°, 1724, dont il s'est fait plusieurs éditions.

HELVETIUS (Jean-Claude-Adrien), fils du précédent, conseiller d'état, premier médecin de la reine, inspecteur général des hôpitaux militaires, naquit le 18 juillet 1685. Il fut recherché, comme son père, par la cour et par la ville, et mourut en 1755, à 70 ans. Ce médecin était aussi respectable par sa probité que par son savoir. La douceur de ses mœurs et la tranquillité de son âme étaient peintes sur son visage. Il répandait, avec un plaisir égal ses lumières et ses revenus. Il légua, en mourant, à la faculté de médecine de Paris, tous les livres de sa bibliothèque que cette compagnie n'avait pas dans la sienne. Nous avons de lui : 1° *Idée générale de l'économie animale*, in-8°, Paris, 1722. Cet ouvrage estimable est enrichi d'observations très étendues sur le traitement de la petite-vérole. 2° *Principia physico-medica, in tyronum medicinæ gratiam conscripta*, Paris, 1752, 2 vol in-8°; et plusieurs autres ouvrages sur la médecine, estimés.

HELVETIUS (Claude-Adrien), né à Paris en 1715, était fils du précédent. Il fit ses études au collège de Louis le Grand, sous le célèbre père Porée, qui trouvant dans les compositions de son jeune élève plus d'idées et d'images que dans celles de ses autres disciples, lui donna une éducation particulière. Mais la triste doctrine de l'athéisme lui en fit perdre les fruits; il s'abandonna entièrement à ce sys-

tème aussi absurde que désolant, et donna en 1758 son livre *De l'Esprit*, qui fut pros crit par le parlement de Paris. Pour se soustraire aux désagrémens que lui occasiona ce livre, Helvétius fit divers voyages. Revenu en France, il passa la plus grande partie de l'année à sa terre de Voré, où il mourut le 26 décembre 1771. Ses ouvrages sont : 1^o *De l'Esprit*, 1768, in-4^o, et 3 vol. in-12. Cet ouvrage, qu'il osa présenter à la cour et à la famille royale, excita d'abord l'indignation publique : le 10 août, le conseil d'état en révoqua par un arrêt le privilège accordé le 12 mai sur l'approbation du censeur Terrier. Effrayé de l'orage qui se préparait contre lui, Helvétius fit plusieurs rétractations qui furent jugées insuffisantes, et son ouvrage, condamné par M. de Beaumont, archevêque de Paris, par une lettre apostolique du pape Clément XIII, et par la faculté de théologie de Paris, fut brûlé par arrêt du parlement le 10 février 1759. On y trouve, au milieu de quelques morceaux éloquentes, tous les délires du matérialisme; il manque de méthode, et est rempli de contes indignes d'un esprit solide. Une de ses assertions favorites, qui est comme le fondement de son système, est que l'homme ne diffère des animaux que parce qu'il a des mains; comme si le singe, qui est si loin de l'homme, n'en avait pas. Du reste, cette erreur a été servilement copiée du vieux Anaxagore, à qui Plutarque reproche « d'avoir dit que la raison et la sagesse, la supériorité de l'homme, viennent uniquement de ce qu'il a des mains, et non des pattes; tandis qu'il pouvait

» dire, ce qui est bien plus vrai, » que si l'homme a des mains, » c'est parce qu'un être ingé- » nieux et raisonnable devait être » pourvu d'instruments propres » à exercer son industrie. » Une autre erreur d'Helvétius, et qui ne donne pas une idée fort avantageuse de son cœur, est que, suivant lui, l'amitié n'est qu'une affaire d'intérêt; opinion prise d'Epicure, et réfutée comme révoltante par l'orateur romain. (*Acad. Quest.*, l. 2., n. 131; *De amic.*, n. 30, 31, etc.) 2^o *Le Bonheur*, poème en six chants, in-8^o, 1772, avec des fragments de quelques *Épîtres*. On sent assez de quel bonheur un athée peut traiter : de 280 systèmes que saint Augustin compte sur le bonheur, on peut dire qu'Helvétius a choisi le plus mauvais. Il le place dans un siècle de lumière, où l'on verra l'intérêt de chacun se lier avec les intérêts de tous. Cet ouvrage posthume et non achevé n'offre que de faibles lueurs d'inspiration. La fiction en est commune ou plutôt nulle, la marche uniforme et traînante : les vers sont une prose sans couleur, péniblement assujettie à la rime. 3^o *De l'homme*, 2 vol. in-8^o; ouvrage non moins révoltant que le livre *De l'esprit*. L'auteur était maître-d'hôtel de la reine, et il avait été fermier-général : son irrégion lui fit perdre ces places. Helvétius avait cependant des mœurs douces; et son caractère, porté à la bienfaisance et à la vertu, n'a paru céder qu'avec répugnance aux impressions funestes de l'impiété. Avant ses liaisons avec les faux philosophes, il faisait profession, non-seulement d'être sincèrement attaché au christianisme, mais il en pratiquait les devoirs

avec une piété extraordinaire. « J'ai été témoin, » écrivait le 13 novembre 1775 une personne très digne de foi, et qui était à la cour lors de l'événement qu'elle raconte, « j'ai été témoin » de la perversion du pauvre » Helvétius. Ce fut l'ouvrage de » sa liaison avec V..., qui de » pieux qu'était M. Helvétius, » au point d'inquiéter sa famille, » quoique les plus gens de bien, » en fit un athée en un an de » de temps. Ce fut la métromanie qui le gagna, qui occasiona cette funeste connaissance. J'en gémissais tous les jours depuis sa mort, et j'en déteste d'autant plus l'auteur, à qui il serait à souhaiter qu'on eût... » A Paris, ce 13 novembre 1775, » de S. P. » L'original de cette lettre est entre les mains de l'homme respectable auquel elle a été écrite. Un philosophe (le marquis d'Argens) qu'on ne soupçonnera pas d'être favorable aux écrivains religieux, fait de la philosophie d'Helvétius et de celle de Moïse le parallèle suivant. « Cette dernière, dit-il, » n'est point cette philosophie » aride et sèche, dont la subtilité s'évapore en raisonnements, » et dont les forces s'épuisent en » recherches inutiles au bonheur » des hommes; cette philosophie » désastreuse, qui, la hache à la » main, le bandeau sur les yeux, » abat, renverse, détruit tout, » et n'élève rien; qui, dans son » délire impie, fait son Dieu de » la matière, ne distingue l'homme d'avec la brute que par les » doigts; et, pour le perfectionner, le renvoie disputer aux » animaux le gland dans les forêts. » On a souvent réimprimé les œuvres d'Helvétius; les éditions les plus complètes ont paru

en 1795; l'une chez Servière, 5 vol. in-8°; l'autre chez Pierre Didot, 14 vol. in-12 (1).

HELVICUS (Christophe), né à Sprindlingen près de Francfort le 26 décembre 1581, mort à la fleur de son âge le 10 septembre 1617, remplit avec honneur une chaire de langues orientales dans l'académie de Giessen, et laissa quelques ouvrages; les plus connus sont : 1° *Théâtre historique et chronologique*, in-fol., Francfort, 1666. C'est un recueil de tables de chronologie assez exactes, quoique non exemptes de fautes, et défigurées par la confiance de l'auteur en quelques anciens chroniqueurs et compilateurs. 2° *Synopsis historiae universalis ad annum 1612*, in-4°, 1637.

HELVIDIUS - PRISCUS, philosophe stoïcien, causa des troubles à Rome sous l'empire de

(1) L'abbé de Fellet a commis plusieurs erreurs dans cet article assez peu soigné, et que nous n'avons pas retouché, pour faire sentir à nos lecteurs l'inconvénient qu'il y aurait à ne pas intercaler les corrections et les additions dans le corps de l'ouvrage. Helvétius y est représenté dans cet article comme ayant eu une jeunesse très rigide, et Grimm, dans la deuxième partie de sa Correspondance, nous apprend que l'ameur de la réputation le surprit le plus souvent au milieu de sa vie voluptueuse; il raconte ses liaisons passagères, que nous appelons bonnes fortunes, et il ajoute qu'Helvétius croyait toutes les femmes sans mœurs, parce qu'il avait passé sa vie avec des femmes telles. L'abbé de Fellet ne donne pas une idée exacte des erreurs du livre de l'Esprit. Cet ouvrage est composé de quatre Discours, dont on peut réduire le substance à ces trois points principaux : 1° Que toutes nos facultés se réduisent à la sensibilité physique, et que nous ne différons des animaux que par l'organisation extérieure; 2° que notre intérêt, fondé sur l'ameur du plaisir ou la crainte de la douleur, est l'unique mobile de nos jugements, de nos actions et de nos affections; qu'il n'existe pas de liberté, et que les notions du bien et de l'injure varient selon les coutumes; 3° que tous les hommes sont susceptibles, au même degré, des mêmes passions, quo l'éducation seule développe plus ou moins. On peut voir par là tout le matérialisme et le poison de la doctrine d'Helvétius. Le désir de la réputation l'entraîne à faire un corps de doctrine des opinions qu'il avait recueillies dans les écoles philosophiques. Helvétius fut refusé par la Sorbonne, qui, dans sa censure, divisa en quatre parties, de l'âme, de la morale, de la religion, du gouvernement, rapporte sous chacun de ces titres tout ce que cet auteur a avancé de condamnable. Voltaire et Grimm ne font pas grand cas de ce livre, et Laharpe, dans sa Philosophie du XVIII^e siècle, a longuement montré tout le venin du matérialisme d'Helvétius. Avant lui, d'autres écrivains avaient attaqué Helvétius, entre autres Gauchet et l'abbé de Lignas.

Vespasien , et fut banni avec ses complices. Voyez VESPASIEN.

HELVIDIUS, fameux arien , disciple d'Auxence , niait la virginité de Marie , et soutenait qu'après la naissance de J.-C. , la sainte Vierge avait eu des enfants de saint Joseph. Il vivait dans le 14^e siècle. Saint Jérôme l'a réfuté.

HELYOT (Pierre), religieux picpus connu sous le nom de P. *Hippolyte* , né à Paris en 1660 , fit deux voyages à Rome , et parcourut toute l'Italie. Ce fut là qu'il recueillit les principaux mémoires pour son *Histoire des ordres monastiques, religieux et militaires, et des congrégations séculières de l'un et de l'autre sexe, qui ont été établis jusqu'à présent*, avec des figures assez fidèles de leurs habillements, Paris, 1714-21, 8 vol. in-4°. Cet ouvrage, fruit d'un travail de 25 ans, est plein de savantes recherches, et est plus exact, quoiqu'il ne le soit pas toujours, que ceux des écrivains qui l'avaient précédé. Son style, sans être élégant, a du naturel et de la clarté. On imprimait le 5^e vol. de cette Histoire, lorsque l'auteur mourut à Picpus, près Paris, en 1716, à 56 ans, après avoir occupé différents emplois dans son ordre. Il en a paru une espèce d'*Abrégé* à Amsterdam, 1721, 4 vol. in-8°, pour les religieux, et autant pour les militaires. Cet *Abrégé* est fort inexact, et n'est recherché que pour les figures. Le père Hélyot était aussi pieux que savant. On a de lui quelques livres de dévotion, dont le plus connu est le *Chrétien mourant*, in-12.

HEMELAERS (Jean), né à La Haye vers l'an 1580, de parents

calvinistes, rentra dans le sein de l'Eglise catholique dans un âge peu avancé. Quand il eut terminé ses études, il se rendit à Rome, où, après un séjour de six ans, il fut pourvu d'un canonicat à Auvers. Après avoir édifié cette ville par une piété constante et sincère, et rendu de grands services à son chapitre, il mourut dans un âge fort avancé, le 6 novembre 1655. Il publia divers ouvrages, dont les principaux sont *Numismata imperatorum romanorum a Julio Cesare ad Heraclium, e Museo Arschotano, brevi et historico commentario explicata*, Anvers, 1615 et 1624, in-4°, 1654, in-fol.; Utrecht, 1709; Amsterdam, 1738, in-4°. (Voy. HAVERCAM). Malgré ces éditions, ce livre n'est pas commun. On a encore de lui des *Poésies*, des *Harangues*.

HÉMERÉ (Claude), bibliothécaire de Sorbonne, laissa divers écrits. Les plus connus ont pour titre : 1^o *De academia parisiensi, qualis primo fuit in insula et episcoporum scholis*, 1637, in-4°; 2^o *De scholis publicis*, 1633, in-8°; 3^o *Augusta Veromanduorum*, Paris, 1643, in-4°. Il mourut à Saint-Quentin, dont il était chanoine, l'an 1650, à l'âge d'environ 70 ans.

HEMMERLINUS (Félix), appelé aussi *Malleolus*, chanoine et chantre de Zurich en 1428. Il existe de lui des *Opuscules*, en deux parties, très rares; l'une et l'autre in-fol., sans indication de lieu et d'année, en caractères gothiques. La première est plus rare que la deuxième. Dans celle-là on trouve : *Dialogus de nobilitate et rusticitate*, etc; dans l'autre : *Tractatus contra validos mendican-*

tes, *Beghardos et Beghinos, Monachos*, etc. ; pleins de plaisanteries sans finesse et sans goût, comme sans logique et sans raison. L'auteur de l'*Ami des hommes* a très bien prouvé que les moines mendiants étaient une grande décharge et aisauce pour la société ; et qu'en se réduisant à vivre d'aumônes, ils élargissaient et enrichissaient le champ abandonné à leurs concitoyens. Hemmerlinus était un esprit inquiet et tracassier, tant en matière de religion qu'en matière civile. Il fut mis en prison à Zurich, comme criminel d'état ; il avait tout l'esprit des nouvelles sectes ; et doit être regardé comme un disciple de Wiclef, et comme un avant-coureur de Luther et de Calvin. Il mourut en 1456.

HEMMINGA. Voyez SIXTE DE HEMMINGA.

HEMMINGIUS (Nicolas), naquit en 1513, dans l'île de Laland, d'un forgeron. Après avoir étudié sous Mélanchthon, dont il acquit l'estime et l'amitié, il fut fait ministre, puis professeur d'hébreu et de théologie à Copenhague, et ensuite chanoine de Roschild. Il essuya quelques disgrâces de la part des luthériens, qui lui reprochaient son penchant pour le calvinisme ; il devint aveugle quelques années avant sa mort, arrivée en 1600. On a de lui plusieurs ouvrages peu estimés, excepté ses *Opuscules théologiques*, dont on a fait cas chez les calvinistes, et qui furent imprimés à Genève en 1564, in-fol.

HEMICOURT (Jacques de), gentilhomme liégeois, chevalier de Saint-Jean de Jérusalem (aujourd'hui Malte), mort le 18 décembre 1403, à l'âge de 70

ans, a donné le *Miroir des nobles de Hesbaye*, avec figures, Bruxelles, 1673, in-fol. ; on en a fait une nouvelle édition, Liège, 1791. Cet ouvrage a été d'un grand secours à tous les généalogistes des Pays-Bas. Hemricourt n'était pas de la famille qui porte encore aujourd'hui ce nom, comme il est aisé de s'en assurer par la manière dont il en parle en plusieurs endroits de son ouvrage. [Il en a laissé un autre qui a pour titre : *Abbrégé des guerres d'Avans et de Waroux*. On trouve une Notice sur cet auteur dans l'*Esprit des Journaux*, 1786.]

HÈMUS, roi de Thrace, fils de Borée et d'Orythie, et mari de Rhodope. Il fut métamorphosé en montagne avec sa femme, pour avoir voulu se faire honorer, lui comme Jupiter, et sa femme comme Junon. C'est le mont Hémus ou Argentario, qui sépare la Romanie et la Macédoine de la Bulgarie.

HÈNAO (Gabriel de), jésuite, né à Valladolid en 1611, mort en février 1704, docteur de Salamanque, enseigna en Espagne avec réputation. Ses ouvrages sont en 11 vol, in-fol. en latin. Les deux premiers traitent du *ciel empyrée* ; le troisième de l'*Eucharistie* ; les trois suivants, du *sacrifice de la messe* ; les 7, 8 et 9, de la *science moyenne* ; et les deux derniers, des *antiquités de Biscaye*, sous ce titre : *Biscaia illustrata*. Celui-ci est le plus consulté. On a encore quelques autres petits ouvrages de ce jésuite, qui était savant, et compilait avec choix.

HÉNAULT (Charles-Jean-François), de l'académie française, de celle des inscriptions, président honoraire aux enquêtes,

tes, et surintendant des finances de la maison de la reine et ensuite de la dauphine, né à Paris le 8 février 1685, mourut dans cette ville à la fin de 1770. Il était fils d'un fermier général, et avait été quelque temps de l'Oratoire. Le président Hénault y ayant cueilli les fleurs de la littérature, rentra dans le monde, et remporta le prix de l'académie française, en 1707, par son poème intitulé *l'Homme inutile*. On a de lui : 1° *Abrégé chronologique de l'histoire de France*, 1768, 2 vol. in-4°, et en 2 et 3 vol. in-8°. C'est l'ouvrage le plus plein et le plus court que nous ayons sur l'histoire de France. Il a eu beaucoup de succès, quoiqu'il ne soit pas sans défaut : on compte jusqu'à huit éditions faites du vivant de l'auteur. L'abbé Fantin-des-Odoarts en a donné une continuation, où l'on ne trouve ni les connaissances, ni le jugement, ni le goût de son modèle. « C'est un abbé, vicaire-général » (voy. son article), dit un critique, qui a entrepris de faire » de cette continuation un petit » dépôt de la philosophie moderne, qui insulte le siècle de » Louis XIV, pour n'avoir pas » produit un *Dictionnaire tel que celui de l'Encyclopédie*; » qui trouve les mœurs actuelles beaucoup plus pures et » plus saintes que tout ce que » l'on a jamais vu, et qui enfin » s'est livré à des bavardages si » faux et si ridicules, que les » philosophistes mêmes n'ont pu » s'empêcher de regarder son » ouvrage comme le fruit du » délire : mais rien ne doit étonner dans ce siècle, où la continuation des livres estimés » est un des moyens favoris de

» répandre l'erreur, et surtout » de corrompre l'histoire. On a » fait à des ouvrages célèbres une » suite qu'on fait envisager comme un appendice nécessaire, » et l'on ente ainsi sur un arbre » sain une branche parasite et » venimeuse. » 2° *François II*, tragédie historique en prose. C'est un tableau de ces temps orageux. 3° *Le réveil d'Épiménide*, comédie. Elle est imprimée avec *François II*, et d'autres pièces, 1768, 2 vol. in-12. 4° *Les chimères*, divertissement d'un acte, représenté en société. Le président Hénault est connu encore par quelques *Poésies fugitives* qui respirent les grâces. On peut en juger par le quatrain que nous allons citer. Un jour la reine entra chez une duchesse au moment où celle-ci écrivait au président, et mit au bas du billet : « Devinez la main qui vous souhaite » ce petit bonjour. » Le président Hénault ajouta à la réponse les vers suivants :

Ces mots tracés par une main divine
Ne m'ont causé que trouble et qu'embarras :
C'est trop cher à moi pour la devise
C'est être ingrat s'il ne devine pas.

On trouve une *Notice* sur la vie et les ouvrages du président Hénault à la tête du recueil de ses œuvres inédites. [5° Deux autres tragédies, *Marius* et *Cornélie*, dont la première eut beaucoup de succès, à Paris, 1806, in-8°. Voltaire faisait beaucoup d'éloges des ouvrages du président Hénault, avec lequel il était en correspondance. Le président lui écrivait, à l'âge de 80 ans, une lettre fort touchante, afin de le faire revenir de ses erreurs sur la religion, et de son côté, Voltaire avait plusieurs fois essayé d'attirer le président dans son

parti. Mais ni l'un ni l'autre ne parvinrent à leur but.]

HÉNAUT, ou HESNAULT (Jean), fils d'un boulanger de Paris, voyagea dans les Pays-Bas, en Hollande, en Angleterre. De retour dans sa patrie, il se fit connaître du surintendant Fouquet par ses Poésies. Son protecteur ayant été disgracié, et Colbert mis à sa place, le poète lança contre celui-ci un sonnet qui, quoique dur, offre de très bons vers. On sait ce que ce grand ministre dit à cette occasion. (*Voyez* son article.) Hénaut, ayant reconnu sa faute, chercha à supprimer tous les exemplaires de son sonnet; mais la satire se répandait trop facilement alors, comme aujourd'hui, pour qu'il pût en venir à bout. Hénaut est non-seulement connu comme poète, il l'est encore comme épicurien. On dit qu'il alla exprès en Hollande pour voir Spinoza, et que celui-ci le méprisa; mais cela n'est pas suffisamment prouvé. Hénaut était un homme de plaisir, qui cherchait à calmer les remords de sa conscience par les délires de son esprit. Il passait de l'irréligion à la dévotion; mais cette dévotion née subitement, se dissipait de même. Il mourut cependant dans des dispositions très chrétiennes, à Paris, en 1682. Ses *Poésies*, recueillies en 1670, renferment : 1^o plusieurs *Sonnets*, parmi lesquels on distingue celui de *l'Avorton*, qui fit beaucoup de bruit, quoiqu'il ne soit ni régulier ni correct, qu'il y ait des idées fausses, et qu'enfin il n'ait d'autre mérite que celui de renfermer deux ou trois antithèses assez bonnes. 3^o Des *Lettres* en vers et en prose. Ses vers ne sont pas toujours faciles, et la prose

manque souvent de légèreté. 3^o Une *Imitation* en vers des actes 2^o et 4^o de la *Troade* de Sénèque. Il avait quelque talent pour ce genre de travail. 4^o On a encore de lui la *Traduction* en vers du commencement du poème de Lucrèce, qu'on trouve dans le *Fureteriana*, et ailleurs. Il avait poussé cet ouvrage plus loin; mais son confesseur le lui fit brûler : action qui assura peut-être le salut d'Hénaut, par un sacrifice qui a dû lui coûter, surtout si la suite répondait au commencement. « Hénaut, dit La » Monnaye, était l'un des hommes de son temps qui tournait » le mieux un vers. Despréaux, » si délicat là-dessus, ne le niait » pas; et quand on lui demandait pourquoi, dans le troisième » mechant de son lutrin, et dans » sa neuvième satire, il en avait » parlé avec mépris, il répondait » qu'au lieu de Hénaut, il avait » mis Boursault, ensuite Per- » rault, mais que, s'étant réconcilié avec ces derniers, il leur » avait substitué Hénaut, qui » étant mort en 1682, était hors » d'état de former aucune plainte. » Cette réflexion de la Monnaye devrait, pour la gloire de Boileau, se trouver en note dans les œuvres de ce poète.

HENICHIUS (Jean), professeur de théologie à Rhintel, au pays de Hesse, naquit en 1616, et mourut en 1671, à 55 ans. Il souhaita passionnément la réunion des luthériens avec les calvinistes; mais ses efforts pour cette réunion ne lui attirèrent de la part des deux partis que des injures et de mauvais procédés. Le projet dans le fond était déraisonnable. Comment réunir deux sectes qui n'ont jamais pu fixer invariablement leur propre

doctrine? A quel tribunal les envoyer, par quelle autorité les persuader après qu'elles ont secoué le joug de l'Eglise universelle, seule dépositaire de la foi et de la morale des chrétiens? On a de Hénichius divers ouvrages de théologie et de controverse, in-4° et in-8°, estimables par leur modération. Persuadé de l'inconséquence de toutes les sectes, l'auteur n'appuie que faiblement sur les dogmes de la sienne. Les principaux sont : 1° *Compendium sacræ theologiæ*, in-8°. 2° *De veritate religionis christianæ*, in-12. 3° *Institutiones theologiæ*, in-4°. 4° *Historia ecclesiastica et civilis*, in-4°.

† HENKE (Henri-Philippe-Conrad), célèbre théologien protestant, naquit en 1752 à Heltlen dans le duché de Brunswick. Resté orphelin à l'âge de dix ans à Helmstadt, il fut élevé dans l'école de cette ville; mais il ne se fit connaître que lorsque Schirach l'eut associé à la rédaction de son *journal latin*. Sa réputation s'étendit alors rapidement. Il eut bientôt une chaire de théologie, fut nommé abbé du couvent de Koenigslutter, et vice-président du consistoire d'Helmstadt. On connaît de lui : 1° une *Histoire de l'Eglise*, 5 vol. in-8°, dont il a été fait plusieurs éditions. Il avait voulu en composer un abrégé qu'il n'acheva pas. Il a été terminé par le savant jésuite Vatel, et imprimé en 1810, in-8°. 2° *Lineamenta institutionum fidei christianæ*, Helmstadt, 1793, 1795, in-8°. Dans la préface de cet ouvrage, il s'éleva contre ce qu'il appelle la *christolâtrie*, ou l'adoration superstitieuse de J.-C., et contre la *bibliolâtrie*, ou le respect exagéré pour les livres saints;

comme si on pouvait avoir trop de vénération pour un livre qu'on reconnaît pour divin, et où l'on puise les règles de la foi. Il paraît aussi qu'il écarte de la théologie chrétienne tout ce qui ne tient pas à la religion rationnelle, établissant ainsi la raison pour guide de la foi. Henke avait aussi travaillé à la rédaction de plusieurs recueils périodiques, tels que : *Le Musée pour la science et la religion*; *L'Exégèse et l'Histoire ecclésiastique*, Helms-tadt, 1793-1801; les *Archives de l'histoire ecclésiastique des derniers temps*, Weimar, 1794-1799; *Annales de la religion*, 1800-1802; *Eusebia*, Helms-tadt, 1796-1800. Il mourut le 2 mai 1809, à la suite d'un voyage qu'il avait fait à Paris en qualité de député des états de Brunswick. On trouve sa *Vie*, qu'il a écrit lui-même, dans le *Magasin pour les ministres de l'Evangile*, par J.-R.-G. Beyer, tome 10, page 106-112. Henke possédait les langues anciennes, et avait un grand esprit de critique.

HENNEPIN (Louis), récollet d'Ath en Hainaut, où il naquit vers 1640, se consacra pendant quelque temps au service des hôpitaux, fut aumônier dans les armées, passa en qualité de missionnaire à Quebec, et exerça cet emploi pendant onze ans au Canada. En 1678, il traversa le lac Ontario; parcourut les vastes contrées qui sont au sud-ouest du Canada, et découvrit en 1680 le fleuve Mississipi. Il donna une *Description* de ses découvertes, Paris, 1683, et Amsterdam, 1704; celle-ci est plus complète. Le père Hennepin mourut à Utrecht au commencement du xviii^e siècle. [Les voyages du P. Hennepin étant encore assez estimés, nous

crojons devoir en donner les titres. 1° *Description de la Louisiane, nouvellement découverte, etc.*, avec la carte du pays et les mœurs des sauvages. Cette relation, traduite en plusieurs langues, avait été dédiée par l'auteur à Louis XIV. 2° *Nouvelle découverte d'un très grand pays situé entre le Nouveau-Mexique et la mer glaciale.* Utrecht, 1697, 1 vol. in-12. Ce livre eut cinq éditions, et l'auteur en donna une suite sous le titre de *Nouveau voyage dans un pays plus grand que l'Europe*, etc. Utrecht, 1698, dédié à Guillaume III, roi d'Angleterre.]

HENNINGS (Jérôme), laborieux historien allemand du 16^e siècle. Nous avons de lui plusieurs ouvrages assez estimés, concernant les généalogies de quantité de maisons d'Allemagne. Le principal est *Theatrum genealogicum*, 6 vol. in-fol., 1598, à Magdebourg. La 6^e partie de cet ouvrage est la plus rare. Elle est intitulée : *Genealogie aliquot familiarum nobilium in Saxonia*, in-fol., à Hambourg, 1596. — Il est différent de Jean HENNINGS, mort en 1746, à 78 ans, auteur de 3 vol. de *Dissertations* sur divers passages des Livres saints, et d'une *Version* en vers latins du prophète Jonas. Il était pasteur et professeur de théologie à Helms-tadt.

HENNUYER (Jean), évêque de Lisieux, mort en 1578, à l'âge de 81 ans, avait été confesseur de Henri II, et évêque de Lodève. Il s'immortalisa par son humanité dans le temps de la Saint-Barthélemi. Le lieutenant-de-roi de sa province vint lui communiquer l'ordre qu'il avait reçu de massacrer les huguenots de

Lisieux, en conséquence des conspirations toujours renaissantes, et d'un nouveau complot que la cour croyait avoir découvert. (Voyez COLIGNI et CHARLES IX.) L'illustre prélat s'y opposa, et donna acte de son opposition. Le roi, loin de le blâmer, rendit à sa fermeté les éloges qu'elle méritait ; et sa clémence, plus efficace que les sermons, les livres et les soldats, changea le cœur et l'esprit de tous les calvinistes. Ils firent tous abjuration entre ses mains. [La *Biographie universelle* essaie de révoquer en doute la noble conduite de ce prélat ; mais les raisons dont elle s'appuie sont si frivoles, qu'on serait presque tenté de les attribuer à l'esprit de parti.]

HENOCH. Voyez ÉNOCH.

HENRI 1^{er} fut surnommé l'*Oiseleur*, parce que les députés qui lui annoncèrent son élection à l'empire le trouvèrent occupé à la chasse des oiseaux. Il naquit en 876, d'Othon, duc de Saxe. Les trois états de la Germanie le confirmèrent empereur en 919, à 43 ans. Ce fut un des rois les plus dignes de porter la couronne. Sous lui, les seigneurs de l'Allemagne, si divisés entre eux, furent réunis. Le premier fruit de cette réunion fut l'affranchissement du tribut qu'on payait aux Hongrois, et une grande victoire remportée sur cette nation belliqueuse. Henri fit ensuite des lois, encore plus utiles que ses victoires. L'Allemagne et la Saxe manquaient de villes fortifiées ; ni la noblesse, ni le peuple n'aimaient à s'enfermer ; de là cette facilité qu'avaient les barbares de pousser leurs conquêtes jusqu'au Rhin. Henri fit construire des villes, et

environner de murailles les gros bourgs de la Saxe et des provinces voisines. Pour peupler ces nouvelles forteresses, il obligea la neuvième partie des habitants de la campagne à s'établir dans les villes. Il ordonna que les assemblées publiques et les fêtes ne pourraient être célébrées que dans les villes. Il donna aux nouveaux citoyens des privilèges et des prérogatives considérables, jusqu'à obliger ceux qui restèrent à la campagne de les nourrir, et à transporter la troisième partie de leur récolte dans les magasins des villes. De là les familles patriciennes issues des nobles qui passèrent dans les villes. Les autres gentilshommes concurent contre ceux-ci une haine qui règne encore, et qui va jusqu'à leur disputer la noblesse, parce qu'ils avaient accepté les magistratures. On leur donna le sobriquet de *Villani*, villains. A le bien prendre, la bonne raison était de leur côté; mais cette opération de Henri était nécessitée par les circonstances : la sécurité de l'empire l'exigeait; mais si la politique l'a approuvée, le droit sacré de propriété personnelle est lésé, et l'état des mœurs en a souffert. Henri réprima Arnoul-le-Mauvais, duc de Bavière, vainquit les Bohèmes, les Esclavons, les Danois. Il conquit le royaume de Lorraine sur Charles le Simple, et remporta à Mersburg une seconde victoire sur les Hongrois, en 934. Tous ces succès ne lui enflèrent pas le cœur : modeste sous ses lauriers, il ne prit jamais le titre d'empereur dans ses diplômes, ni même celui de roi de Germanie. Il mourut le 2 juillet 936. Othon, son fils aîné, lui succéda. Henri, duc de Bavière,

et Brunon, archevêque de Cologne, étaient ses deux autres enfants. [Les événements du règne de Henri 1^{er} ont été recueillis par Ditmar, Witikind, et Jean Conrad Dieterich : on a aussi sa *Vie* par un anonyme, dans le *The-saurus* de Canisius, tome 3.]

HENRI II (Saint), dit le *Boiteux*, arrière-petit-fils du précédent, et fils de Henri-le-Jeune; duc de Bavière, naquit en 972, dans le château d'Abunde, sur le Danube, et fut élu empereur en 1002. Il fonda l'évêché de Bamberg, battit Hezeson, duc de Bavière, rétablit le pape Benoît VIII sur son siège, fut couronné empereur par ce pontife en 1014, à Rome, chassa les Grecs et les Sarrasins de la Calabre et de la Pouille, calma les troubles d'Italie, parcourut l'Allemagne, laissant partout des marques de générosité et de justice. C'est dans une de ces dernières expéditions que coupé et pris par les eunemis, il se sauva par un saut périlleux, dont il ressentit les suites, et d'où lui resta le nom de *Boiteux* : cependant quelques auteurs attribuent cet accident à une contraction de nerfs, occasionnée par ses grandes fatigues. Il mourut saintement en 1024, à 47 ans. C'est peut-être de tous les empereurs allemands celui qui a fait aux églises les plus grandes largesses; cependant sa puissance n'en fut pas affaiblie, son peuple fut heureux, et ses finances furent en bon ordre. Il avait voulu se faire bénédictin à Verdon, et ensuite chanoine à Strasbourg; mais il servit Dieu avec plus d'édification et de fruit sur le trône, qu'il n'eût pu faire dans la solitude du cloître, et dans un état borné à sa sanctification person-

nelle. On voit à l'entrée de l'abbaye de Saint-Vannes, à Verdun, un tableau où Henri est représenté quittant le sceptre et la couronne, et demandant l'habit monastique au saint abbé Richard. L'abbé lui ayant fait promettre obéissance, lui ordonna de continuer à gouverner l'empire. Ce qui est exprimé dans un discours dont le sens est : « L'empereur est veu ici pour vivre dans l'obéissance, et il pratique cette vertu en régnant. » On prétend que, dans son couronnement à Rome, on se servit pour la première fois du globe impérial. Le pape Benoît VIII, avant que de le couronner, lui demanda : *Voulez-vous garder à moi et à mes successeurs la fidélité en toutes choses* ; et c'est le premier vestige de l'obéissance que quelques empereurs ont promise aux papes. Il avait épousé la vertueuse Cunégonde (voyez ce nom), et la laissa vierge ; ils ont été canonisés l'un et l'autre. C'était un prince sage, prudent, courageux, magnanime et magnifique, qui enrichit l'empire dans le sein de la paix ; et le rendit respectable à ses voisins, tant par les ressources ménagées dans l'état, que par les vertus de son chef. Preuve de fait, entre mille autres, de l'influence de la religion sur le bonheur des peuples et la prospérité des empires. Ceux qui ont blâmé, comme impolitique, son extrême amour pour la virginité, n'ont pas considéré que l'empire était électif, et que la mort des empereurs qui laissaient une postérité nombreuse occasionait souvent autant d'intrigues et de troubles que s'ils n'avaient pas eu d'enfants. [L'Eglise célèbre sa fête

le 14 juillet. On peut consulter sur le règne de Henri II les auteurs cités dans l'article précédent. Sa *Vie*, attribuée à Adalbold, évêque d'Utrecht, a été insérée dans le *Thesaurus monumentorum* de Canisius, avec des notes de Basnage.]

HENRI III, le Noir, fils de l'empereur Conrad II, naquit en 1017, et succéda à son père en 1039, à l'âge de 22 ans. Les premières années de son règne furent marquées par des guerres contre la Pologne, la Bohême, la Hongrie ; mais elles ne produisirent aucun grand événement. La confusion régnait à Rome comme dans toute l'Italie. L'empereur passa les monts pour y porter la paix, et réussit à la donner au siège pontifical par l'élection de Clément II. Henri et son épouse reçurent ensuite la couronne impériale du nouveau pontife. Après quelques expéditions contre les rebelles d'Italie, de Hollande et de Frise, ce prince mourut à Botfeld en Saxe, en 1056, à 39 ans, et fut enterré à Spire. Quelque temps avant sa mort, il avait eu une entrevue avec Henri I^{er}, roi de France. Celui-ci lui ayant fait des reproches de ce qu'il possédait injustement plusieurs provinces démembrées de la couronne de France, l'empereur lui proposa de vider ce différend par un duel ; mais le monarque français le refusa. C'est de cet empereur que les papes tiennent la ville de Bénévent, qu'il céda à Léon IX, pour affranchir la ville de Bamberg d'une redevance qu'elle payait tous les ans au saint-siège.

HENRI IV, le Vieil, fils de Henri III, eut la couronne impé-

riale après lui en 1056, à l'âge de 6 ans. Agnès, sa mère, femme habile et courageuse, gouverna l'empire pendant les premières années. Dès l'âge de 13 ans, Henri régna par lui-même, et montra de la valeur contre les princes rebelles de l'Allemagne, et surtout contre les Saxons. Tout était alors dans la plus horrible confusion, Qu'on en juge par le droit de rançonner les voyageurs, droit que tous les seigneurs, depuis le Mein et le Weser jusqu'au pays des Slaves, comptaient parmi les prérogatives féodales. L'empereur, quoique jeune et livré à tous les plaisirs, parcourut l'Allemagne pour y mettre quelque ordre; mais ce fut sans beaucoup d'effet. Alexandre II étant mort, les Romains élurent le chancelier Hildebrand, qui prit le nom de Grégoire VII, homme de mœurs pures, d'un esprit vaste, et d'une fermeté inflexible. Henri IV lui porta des plaintes contre les Saxons, toujours domptés, toujours prêts à reprendre les armes. Ces barbares avaient fait menacer l'empereur de donner son sceptre impérial à un autre, s'il ne chassait ses conseillers et ses maîtresses; s'il ne résidait avec sa femme, et s'il ne quittait de temps en temps la Saxe pour parcourir les autres provinces de son empire. On voit que ces prétendus barbares formaient des demandes qui ne l'étaient pas. Henri IV crut que les foudres du Vatican produiraient un effet plus prompt que ses armes. Il s'adressa à Grégoire. Les Saxons de leur côté accusèrent l'empereur de simonie et de plusieurs autres crimes. Ces accusations n'étaient pas sans fondement. Les empereurs jouissaient depuis longtemps en Allemagne du droit

d'investiture, fondés sur ce qu'ils avaient doté les évêchés et les abbayes, ou en avaient augmenté les revenus par leurs libéralités. Mais l'empereur Henri IV prétendit distribuer ces bénéfices à prix d'argent. « Les empereurs (dit Voltaire, que nous citons ici de préférence) nommaient aux évêchés, et Henri IV les vendait. Grégoire s'opposa à cet abus. » (Annal. de l'emp., tome 1^{er}, ann. 1076.) Pour y remédier plus efficacement, le pape cite l'empereur à son tribunal, pour qu'il ait à s'y justifier des crimes qui lui sont imputés. Loin de répondre à cet appel, Henri assemble une diète à Worms en 1076, fait déposer le pape, en publiant contre lui un libelle rempli de forfaits imaginaires et ridicules, l'accuse de sortilège et de sacrilèges, le fait saisir par un brigand, au moment qu'il célébrait la messe, et enfermer dans une tour, d'où le peuple romain le retire. Ce fut alors que les querelles entre l'empire et le sacerdoce éclatèrent avec le plus de violence. Le pape lança contre Henri l'anathème dont il l'avait déjà menacé, et délia ses sujets du serment de fidélité. Les princes d'Allemagne, agissant selon la jurisprudence reçue dans ces siècles, et voulant donner la paix à un pays agité par un prince tracassier, capricieux et violent, pensaient à déposer Henri. Ce monarque, qui dans son ame rendait hommage à la vertu de Grégoire, voulant parer ce coup, passa les Alpes, et alla trouver le souverain pontife à Canose, forteresse appartenante à la comtesse Mathilde. Henri, après une pénitence de trois jours dans la cour du château, pieds nus et couvert d'un cilice, reçut enfin son ab-

solution, sous les conditions les plus humiliantes. Bien des auteurs ont trouvé ici un excès de sévérité de la part du pontife. Mais Grégoire ne croyait pas à la sincérité et à la durée de cette pénitence, et ne jugeait pas qu'elle pût être mise à une épreuve trop forte : l'événement fit voir qu'il ne se trompait pas. Les Lombards, méprisant un prince tantôt arrogant jusqu'à être intraitable, tantôt timide et faible jusqu'à la bassesse, tyran dans ses succès, facile à décourager dans ses revers, veulent élire à sa place son jeune fils Conrad. Henri, ranimé par la crainte de perdre ses états d'Italie, se prépare à tirer vengeance de Grégoire VII. Ce pape le fait déposer par les princes d'Empire dans la diète de Forcheim, et fait donner son sceptre à Rodolphe, duc de Souabe. Henri bat son compétiteur dans plusieurs rencontres, lui donne la mort à la journée de Volcksheim, fait déposer de son côté le souverain pontife dans le synode de Brissen, et met à sa place Guibert, archevêque de Ravenne, qu'il affermit sur le siège pontifical par ses armes. Il s'empare de Rome après un siège de deux ans, et se fait couronner empereur par son antipape. Peu de temps après, Grégoire meurt à Salerne; mais la guerre ne s'éteint pas avec lui. Conrad, fils de Henri IV, couronné roi d'Italie par Urbain II, se révolte contre son père. Henri, autre fils de l'empereur, se fait donner la couronne impériale l'an 1106, et prend le nom d'Henri V. Les seigneurs, ennemis du père, se joignent au fils rebelle. On ménagea une entrevue entre le vieil empereur et son fils; elle devait avoir lieu à Mayence. Le premier, après avoir

congédié son armée, se mit en chemin pour s'y rendre. Mais le barbare et dénaturé Henri V, soutenu par toutes les forces de son parti, le fit arrêter prisonnier à Ingelheim, et l'obligea, après l'avoir dépouillé avec violence de tous les ornements impériaux, de renouer à l'empire. Le malheureux Henri IV, réfugié à Cologne, et de là à Liège, rassembla une armée; mais, après quelques succès, ses troupes furent battues par celles de son fils. Réduit aux dernières extrémités, pauvre, errant, sans secours, il supplia l'évêque de Spire de lui accorder une prébende laïque en son église, lui représentant qu'ayant étudié et sachant chanter, il y ferait l'office de lecteur ou de sous-chantre : elle lui fut refusée. Tel est le sort des hommes dominés par la passion de la colère et de l'orgueil; n'ayant rien de la véritable grandeur, ils sont toujours au-dessous de leur infortune, et ne font que l'aggraver par la pusillanimité de leurs sentiments et la bizarrerie de leurs ressources. Enfin, abandonné de tout le monde, il écrivit à son fils pour le conjurer de souffrir que l'évêque de Liège lui donnât un asile. « Laissez-moi, lui disait-il dans cette lettre, rester à Liège, si non en empereur, du moins en réfugié : qu'il ne soit pas dit à ma honte, ou plutôt à la vôtre, que je suis obligé de chercher de nouveaux asiles dans le temps de Pâques. » Il mourut dans cette ville le 7 août 1106, à 56 ans, après avoir envoyé à son fils son épée et son diadème. Il fut enterré ensuite à Liège, déterré et privé de la sépulture pendant cinq ans, jusqu'à ce que Henri V, son fils, le fit inhumer à Spire, dans le tombeau des empereurs.

Ce prince avait de l'esprit et du courage; il fit des lois pour maintenir la paix de l'Allemagne, et se tint toujours prêt à la défendre par son épée. Une confiance aveugle pour des ministres, incapables, une passion brutale pour les plaisirs, l'abus intolérable de conférer à prix d'argent les bénéfices à des sujets indignes, son orgueil dans la prospérité, sa lâcheté dans les revers, ses emportements, sa perfidie et sa cruauté, ternirent son règne, et furent la source de ses malheurs. (Voyez GRÉGOIRE VII.) Sa *Vie* a été écrite par plusieurs auteurs, entre autres, par Jean Aventius (Augsbourg, 1518, in-4°), qui publia à la suite un choix de ses lettres.

HENRI V, le Jeune, né en 1081, fils d'Henri IV ou le *Fieil*, lui succéda en 1106 (voyez l'art. précédent), à l'âge de 25 ans. Il fit bientôt connaître que la révolte des sujets contre leur souverain, et la barbarie d'un fils contre son père, ne sont point inspirées par un amour sincère de l'Eglise. Dès qu'il se vit maître absolu par la mort du vieil empereur, il réclama, comme un droit inaliénable de sa couronne, ces mêmes investitures qui avaient donné lieu à sa rébellion. Il passa en Italie en 1110, se saisit du pape Paschal II, et le força de lui accorder le droit de nommer aux bénéfices. A peine ce nouvel empereur fut-il hors de l'Italie, que le pontife cassa, dans deux conciles à Rome, l'an 1112 et l'an 1116, la concession à laquelle il avait été forcé, renouvela les décrets contre les investitures ecclésiastiques données par des laïques, et excommunia Henri. Ce prince ne tarda pas à retourner en Italie, et après

la mort de Paschal II, et l'élection de Gélase II, il fit prendre le nouveau pape par la gorge, au milieu du conclave, et accabler de mille coups. Il lui opposa ensuite l'antipape Grégoire VIII. Cependant, frappé d'un nouvel anathème, et craignant le sort de son père, il assembla une diète à Worms en 1122, pour se réconcilier avec le pape Calixte II, qui y envoya ses légats. L'empereur, du consentement des états, renouça à la nomination des évêques et des abbés, et, laissant aux chapitres la liberté des élections, il promit de ne plus investir les ecclésiastiques de leur temporel par la crosse et l'anneau, mais de substituer à ces symboles le sceptre, lorsqu'il ferait la cérémonie de les investir. Les terres du saint-siège furent affranchies absolument de la suzeraineté de l'empire. L'empereur Rodolphe renouça dans la suite à tout droit d'investiture et de régale; mais ses successeurs réclamèrent contre cette renonciation, et le feu de la discorde allait se rallumer, lorsque Nicolas V la prévint par le concordat germanique, qu'il fit en 1448 avec Frédéric III. Henri V, après avoir signé le traité de Worms, fut absous de son excommunication par les légats. L'empereur ne survécut guère à cet événement; une maladie contagieuse désolait l'Europe: il en mourut à Utrecht le 23 mai 1125, avec la réputation d'un fils dénaturé, d'un hypocrite sans religion, d'un voisin inquiet et d'un mauvais maître. C'est sous ce prince que les seigneurs des grands fiefs commencèrent à s'affermir dans le droit de souveraineté. Cette indépendance, qu'ils cherchaient à s'assurer, et que

les empereurs voulaient empêcher, contribua pour le moins autant que les violences et la conduite inconséquente de Henri aux troubles qui divisèrent l'empire. Gerhard, abbé de Reichesberg, a écrit la *Vie* de Henri V. Elle a été publiée avec celle de son père, par Gretser, Ingolstadt, 1615, in-4°.

HENRI VI, le *Sévère*, fils de Frédéric Barberousse, succéda à son père en 1190, âgé de 25 ans. Il avait été élu et couronné roi des Romains dès l'âge de quatre ans, en 1169. Il y avait plus d'un siècle que la coutume était établie de donner le titre de *Roi des Romains*, avant que de donner la couronne impériale. La cause de la distinction de ces deux titres pouvait être le désir qu'avaient les empereurs de perpétuer l'empire dans leur maison; et comme sous le bas empire les empereurs faisaient, dans cette vue, déclarer leur fils aîné César, de même les empereurs d'Occident, ne voulant point employer le mot de César, qui était dans l'oubli, se servirent de celui de *Roi des Romains*: imitant peut-être en cela ce qui était en effet arrivé à Charlemagne, qui avait été couronné roi d'Italie avant que d'être nommé empereur. Ce qui est singulier, c'est qu'après que l'Italie leur eut échappé, ils conservèrent encore le nom de *Roi des Romains*, toujours dans le même esprit de rendre l'empire héréditaire, et de désigner, par un titre qu'ils savaient n'avoir plus rien de réel, leurs enfants pour remplir leurs places, et de préparer ainsi les peuples à les y voir succéder. Henri VI, déjà deux fois reconnu et couronné du vivant de son père, ne renouvela point

cet appareil, et régna sans contestation. Après quelques expéditions en Allemagne, ce prince passa dans la Pouille, pour faire valoir les droits que Constance son épouse, fille posthume de Roger, roi de Naples et de Sicile, avait sur ces royaumes, dont Tancred, bâtard de Roger, s'était rendu maître. Une des plus grandes lâchetés qu'un souverain puisse commettre facilita cette conquête à l'empereur. L'intrépide roi d'Angleterre Richard Cœur-de-Lion, en revenant de sa croisade, fit naufrage près de la Dalmatie. Il passa sur les terres de Léopold, duc d'Autriche; ce duc viole l'hospitalité, charge de fers le roi d'Angleterre, le vend à l'empereur Henri VI, comme les Arabes veulent leurs esclaves. Henri en tire une grosse rançon, et avec cet argent va conquérir les Deux-Siciles. Il fait exhumer le corps du roi Tancred, et, par une barbarie aussi atroce qu'inutile, le bourreau coupe la tête au cadavre. On crève les yeux au jeune roi son fils; ou le fait eunuque, on le confine dans une prison à Coire, chez les Grisons. On enferme ses sœurs en Alsace avec leur mère; et les partisans de cette famille infortunée, soit barons, soit évêques, périssent dans les supplices. Tous les trésors sont enlevés et transportés en Allemagne. Ces atrocités le firent surnommer le *Sévère* et le *Cruel*. Sa férocité le perdit; sa propre femme Constance, dont il avait exterminé la famille, conspira, dit-on, contre lui, et le fit empoisonner le 28 septembre 1197, âgé de trente-deux ans. Il eut pour successeur son fils Frédéric II.

HENRI RASPE, landgrave de Thuringe, élevé à la dignité

d'empereur, n'en eut, à proprement parler, que le titre, et même, fort peu de temps. Le pape Innocent IV ayant déposé Frédéric II, dans le concile général de Lyon, les archevêques de Mayence, de Cologne et de Trèves, avec quelques princes d'Allemagne, élurent à sa place, l'an 1246, le landgrave de Thuringe; mais ce nouvel empereur mourut l'année d'après, d'une blessure, ou plutôt du déplaisir d'avoir perdu une bataille contre les troupes de Frédéric.

HENRI VII, fils aîné de Henri, comte de Luxembourg, fut élu empereur en 1308, et couronné en 1309, à 46 ans. Ce prince est le premier qui fut nommé par six électeurs seulement, tous six grands-officiers de la couronne: les archevêques de Mayence, de Trèves et de Cologne, chanceliers; le comte Palatin, de la maison de Bavière d'aujourd'hui, grand-maître; le duc de Saxe, de la maison d'Ascanie, grand-écuyer; le marquis de Brandebourg, de la même maison, grand-chambellan. Ce fut le comte Palatin qui nomma, en vertu du pouvoir qui lui avait été accordé par les autres électeurs, *Henri, comte de Luxembourg, roi des Romains, futur empereur, protecteur de l'Eglise romaine et universelle, et défenseur des veuves et des orphelins.* « On voit par là, dit un histo- » rien, que l'Eglise romaine, » son extension, sa splendeur, » sa sécurité, faisaient le grand » objet de la puissance et de la » protection des empereurs, » dans un temps que nous ap- » pelons de barbarie, et où ce- » pendant on savait si bien que » la religion était le fondement » solide des empires, le seul ga-

» rant de la félicité des rois et » des peuples. » [Le premier acte d'autorité de Henri VII, fut de faire punir les assassins d'Albert I^{er}, son prédécesseur. Jean, duc de Souabe, instigateur de ce crime, fut mis au ban de l'empire, et l'un de ses complices, Rodolphe de Warth, périt par le supplice de la roue, nouvellement inventé. Henri VII passe en Italie, après avoir créé vicaire en Allemagne son fils Jean, roi de Bohême. Entré dans Milan en vainqueur, il force l'archevêque de le couronner roi d'Italie, et supplée par une couronne d'acier qu'il fait faire, à celle de fer des rois Lombards qu'on avait cachée. Une révolte générale ayant éclaté, Henri l'arrêta par de terribles châtimens, et fit brûler vif son chancelier Turriani, qui en était le chef. Il commit des cruautés inouïes dans les villes qui lui avaient résisté. Contraint d'assiéger Rome, et s'étant rendu maître d'un de ses quartiers, ce fut au milieu du tumulte qu'il se fit couronner dans l'église de Saint-Jean-de-Latran.] Il se préparait à soumettre l'Italie, lorsqu'il mourut à Buonconvento, près de Sienné, en 1313, à 51 ans. Le bruit courut qu'un dominicain, nommé Bernard de Montepulciano, lui avait donné la mort, en le communiant avec du vin empoisonné le jour de l'Assomption. Plusieurs auteurs ont soutenu cette opinion; cependant on sait que la maladie de l'empereur s'était formée peu à peu, et que son fils Jean, roi de Bohême, donna des lettres-patentes à l'ordre de Saint-Dominique, par lesquelles il déclara le frère Bernard innocent du crime dont on l'accusait. Mursati, ministre

de cet empereur a donné sa *Vie* en latin.

HENRI, DUC DE BOURGOGNE, surnommé *le Grand*, frère de Hugues Capet, fut le premier duc qui gouverna cette province en propriété. Elle avait d'abord été conquise par les Bourguignons, qui, vers l'an 413, y avaient fondé un royaume. Les enfants de Clovis s'emparèrent de cet état que leur père avait rendu tributaire, et le royaume de Bourgogne fut alors partagé en duché de Bourgogne, proprement dit, et en comté de Bourgogne. Ils furent réunis l'un et l'autre sous l'empire de Charlemagne. La Bourgogne fut alors gouvernée par des ducs bénéficiaires, jusqu'en 987, que Hugues Capet, devenu roi de France, la céda en toute propriété à son frère Henri le Grand. Les auteurs contemporains, et surtout la chronique de saint Bénéigne, font l'éloge de la piété et des mœurs de ce dernier, et le représentent comme uniquement occupé de rendre ses sujets heureux. Ce prince mourut l'an 1002, à son château de Pouillé-sur-Saône. Il ne laissa pas d'enfants de sa femme Gerberge, veuve d'Adalbert, roi des Lombards, mais il adopta le fils de cette princesse, né du premier mariage, nommé Otto-Guillaume, et auquel le roi Robert enleva la Bourgogne après une guerre de 18 ans. Otto-Guillaume, par un accommodement qu'il fit ensuite avec Robert, obtint la Bourgogne supérieure, avec le titre de comte de Dijon.

HENRI I^{er}, roi de France en juillet 1031, était fils aîné du roi Robert et de Constance de Provence. Monté sur le trône malgré sa mère, il eut une guerre

civile à essuyer. Constance, appuyée par Eudes, comte de Champagne, et par Baudouin, comte de Flandre, excita une révolte pour faire donner la couronne à Robert son second fils. Robert, duc de Normandie, aida le roi à soumettre les rebelles. Les troupes de la reine furent battues, et le frère de Henri obligé de lui demander la paix. Il la lui accorda, et fit en sa faveur une cession du duché de Bourgogne, d'où est sortie la première race des ducs de Bourgogne du sang royal. Le duc de Normandie Robert étant mort, et la possession de son duché étant disputée à Guillaume son fils naturel (voyez Guillaume le Conquérant), Henri se joignit à lui pour l'aider à conquérir son héritage. Tous deux réunis livrèrent bataille aux rebelles dans le lieu appelé *le Val des Dunes*, près de Caen. Henri y fut abattu d'un coup de lance par un gentilhomme du Cotentin; mais il se releva sans blessure. Guillaume, vainqueur de ses ennemis dans cette journée, jouit paisiblement de son duché. Un nouveau prétendant, cousin de son père, s'étant présenté, Henri le soutint contre le même Guillaume, dont il commençait à être jaloux. Il tenta la conquête de la Normandie, mais sans succès, et mourut à Vitri en Brie, le 4 août 1060, à 55 ans, d'une médecine prise mal à propos, avec la réputation de grand capitaine et de roi juste; mais cette équité ne s'étendait point à des établissements utiles, ni à la réforme des abus; le siècle de Henri I^{er} ne se prêtait pas à ces sortes de changements qui assurent le bonheur public. Après la mort de sa première femme, Henri en

envoya chercher une seconde jusqu'à Moscou : Anne, fille de Jaroslaw, duc de Russie. On prétend que la sévérité des Canons le détermina à ce mariage : on ne pouvait alors épouser sa parente au 7^e degré. « Tant était » vigilante, dit un auteur, l'at- » tention de l'Eglise sur les » mœurs, et si l'on trouve au- » jourd'hui que ses lois à cet » égard étaient trop austères, on » doit remarquer aussi, pour » l'honneur de ce temps-là, que » personne ne s'en plaignit. » La veuve de Henri se remaria au comte de Crepi ; et après la mort de son second époux, elle alla mourir dans son pays. Elle avait eu du roi, Philippe et Hugues. Henri ne l'avait pas nommée tutrice de ses fils en bas âge, et ce fut son beau-frère, le comte de Flandre, qui eut la tutelle. Henri n'avait point eu d'enfants de sa première femme, nommée Mathilde, fille de l'empereur Conrad II. Philippe, qu'il avait fait proclamer roi avant sa mort, occupa le trône après lui. On trouvera plus de détails sur ce prince et le suivant dans les auteurs divers qui ont écrit l'Histoire de France.

HENRI II, roi de France, né à Saint-Germain-en-Laye, le 31 mars 1518, de François I^{er} et de la reine Claude, succéda à son père en 1547. La France était alors en guerre avec l'Angleterre; Henri II, qui s'était signalé sous son père en Piémont et en Roussillon, la continua avec succès, et la finit en 1550, par une paix assez avantageuse. Les Anglais lui rendirent Boulogne, moyennant quatre cent mille écus, payables en deux termes. L'année suivante est célèbre par la *ligue* pour la défense des pro-

testants d'Allemagne, entre le roi Henri II, Maurice, électeur de Saxe, et Albert, marquis de Brandebourg, tous trois réunis contre l'empereur Charles-Quint. Le premier prit, en 1552, Metz, Toul, et Verdun, qui sont toujours restées depuis à la France. Charles-Quint ayant donné aux luthériens entière sûreté pour leur religion, et conclu la paix avec les princes allemands ligués contre lui, Henri II resta seul contre l'empereur. Pour subvenir aux frais d'une guerre si ruineuse, il aliéna une partie de son domaine, mit un impôt de 25 livres sur chaque clocher, et un autre sur l'argenterie des églises. Charles-Quint parut devant Metz avec une armée de cent mille hommes. Le duc de Guise, secondé par toute la haute noblesse de France, défendit si vaillamment cette ville, que l'empereur fut obligé de se retirer; mais ce prince prit ensuite Téroüane, et la détruisit de fond en comble. Le monarque français, pour se venger, ravagea le Brabant, le Hainaut, le Cambrésis, et parut avoir quelque succès contre les Impériaux, en 1554, à la bataille de Renti, dont cependant il fut obligé de lever le siège. Il perdit la même année la bataille de Marciano en Toscane. L'épuisement des puissances belligérantes ralentit la guerre, et fit conclure une trêve de cinq ans à Vaucelles, en 1556. Cet événement fut suivi de l'abdication de l'empire par Charles-Quint, et d'une nouvelle guerre. Philippe II, uni avec l'Angleterre, envoya 40 mille hommes en Picardie, ayant à leur tête Emmanuel Philibert, duc de Savoie, l'un des grands capitaines de son

siècle. L'armée française fut tellement défaite à la journée de Saint-Quentin, le 10 août 1557, qu'il ne resta rien de l'infanterie. Tout fut tué ou pris; les vainqueurs ne perdirent que 80 hommes; le connétable de Montmorency et presque tous les officiers-généraux furent prisonniers; le duc d'Enghien blessé à mort, la fleur de la noblesse détruite, la France dans le deuil et dans l'alarme. Le duc de Guise, rappelé d'Italie, rassemble une armée, et rassure le royaume par la prise de Calais, qu'il enleva aux Anglais le 8 janvier 1558; il prit encore Guines et Thionville. Le duc de Nevers prenait en même temps Charlemont; le maréchal de Thermes, Dunkerque et Saint-Vinox. Henri conclut le 3 avril 1559, une paix qui fut nommée depuis *la malheureuse paix*, mais qui dans le fond ne l'était pas. Calais restait à la France; il est vrai que ce n'était que pour huit ans; mais on savait bien qu'avant ce temps on aurait trouvé des raisons de ne pas la rendre. On remit au duc de Savoie une partie de ses états. Tout fut rendu de part et d'autre, soit en Italie, soit en France, excepté les trois importantes villes de Metz, Toul et Verdun, qui restèrent aux Français. Par la même paix, furent conclus les mariages d'Élisabeth, fille du roi, et de sa sœur Marguerite, la première avec Philippe II, et la seconde avec le duc de Savoie. Les fêtes qu'il donna à l'occasion de ce dernier mariage furent funestes à la France. Henri, dans un tournoi qu'il avait ordonné, fut blessé en jouant dans la rue Saint-Antoine contre Gabriel, comte de Montgomeri. (*Voy.*

ce nom.) Le monarque mourut de sa blessure le 10 juillet 1559, à l'âge de 41 ans, après un règne de 12. Henri ne répondit pas aux espérances que l'on avait conçues au commencement de son règne. Il était naturellement bon, et avait les inclinations portées à la justice; mais n'osant ou ne pouvant rien faire de lui-même, il fut cause de tout le mal que commirent ceux qui le gouvernaient. Ils lui firent faire des dépenses si excessives, qu'il surchargea le royaume de grands impôts, et qu'en accablant le peuple, ils s'enrichirent par les voies les plus injustes. L'on aurait pu aussi le louer sur son amour pour les belles-lettres, et sur ses libéralités envers les savants, si la corruption de sa cour, autorisée par son exemple, n'eût invité les plus beaux esprits de son temps à se signaler plutôt par des poésies lascives que par des ouvrages solides. La galanterie était l'emploi le plus ordinaire des courtisans, et la passion du prince pour Diane de Poitiers, duchesse de Valentinois, était le premier mobile de tout ce qui se passait dans le gouvernement. Ce prince, selon Bodin, fut le premier qui punit la polygamie du dernier supplice. Il fut aussi le premier qui mit son effigie sur la monnaie. Il fit des ordonnances très sévères contre les calvinistes, quoiqu'il fût de son caractère la bonté; il prévoyait sans doute tout le mal qu'ils feraient un jour au royaume, et qu'après avoir fait une brèche fatale à l'Église, ils ébranleraient l'état. Des quatre fils qu'il avait eus de Catherine de Médicis, François, Charles et Henri lui succédèrent l'un après l'autre;

le dernier, François, duc d'Alençon, se mit, dans la suite, à la tête des rebelles des Pays-Bas; et sa fille Marguerite épousa Henri IV. M^{lle}. de Lussan a donné les *Annales de Henri II*, 1749, 2 vol. in-12; et l'abbé Lambert, son *Histoire*, 1755, 2 vol. in-12.

HENRI III, roi de France et de Pologne, troisième fils de Henri II, et de Catherine de Médicis, naquit à Fontainebleau le 19 septembre 1551. Ce prince porta le nom de duc d'Anjou, qu'il quitta pour prendre celui de roi de Pologne, lorsque cette couronne lui eut été décernée après la mort de Sigismond Auguste, en 1573. La réputation qu'il s'était acquise dès l'âge de 18 ans par les batailles de Jarnac et de Moncontour, remportées en 1569, réputation qu'il perdit en montant sur le trône, avait déterminé les Polonais à l'élire. Henri avait pris possession de ce royaume depuis trois mois, lorsqu'il apprit la mort funeste de Charles IX son frère, et il l'abandonna pour venir régner en France au milieu des troubles et des factions. Sacré et couronné à Reims, par Louis, cardinal de Guise, le 15 février 1575, il soutint d'abord la réputation de valeur qu'il s'était faite. Il gagna, la même année, la bataille de Dormans, et conclut la guerre contre les huguenots dans l'assemblée des états, tenue à Blois, en 1576; mais ce parti était déjà trop puissant, et on lui accorda la paix à Nérac. Cette paix, la plus favorable qu'eussent obtenue les calvinistes, ne les contentant pas encore, fut suivie, l'an 1580, d'un édit de pacification, par lequel on leur permit l'exercice public de leur religion. On leur

accorda des chambres mi-parties dans les huit parlements du royaume. On défendit d'inquiéter les prêtres ou les moines qui s'étaient mariés, et on déclara leurs enfants légitimes. Le royaume parut un peu plus tranquille; mais c'était un feu couvert sous la cendre, et Henri III ne faisait rien pour prévenir l'incendie. Au lieu de travailler utilement pour l'état, pour la religion et pour lui-même, Henri se livrait avec ses favoris à des débauches abominables, en même temps que, pour étouffer ses remords, il exerçait des pratiques de religion. Il faisait avec eux des retraites, des pèlerinages; il se donnait la discipline. Il institua des confréries de pénitents, et se donnait en spectacle sous leur habit. On ne l'appelait que *Frère Henri*. Ces momeries, loin de masquer ses vices; ne faisaient que leur donner plus d'éclat. Il vivait dans la mollesse et dans l'afféterie d'une femme coquette: il couchait avec des gants d'une peau particulière, pour conserver ses belles mains; il mettait sur son visage une pâte préparée, et une espèce de masque par dessus. Cependant les troubles recommencèrent en France. L'édit de pacification avait mécontenté les catholiques et renforcé l'audace des huguenots. On craignait que le calvinisme ne devint la religion dominante; on le craignit davantage après la mort de François, duc d'Alençon, frère unique du roi, arrivée à Château-Thierry, en 1584. Par cette mort, le roi de Navarre, chef des huguenots, devenait l'héritier présomptif de la couronne. Les catholiques ne voulaient point qu'il régnât. Il se forma trois partis dans l'é-

tat, et l'on appela la guerre qu'ils se firent, la *Guerre des trois Henri* : celui de la ligue catholique, conduit par Henri, duc de Guise; celui de la ligue huguenote, dont Henri, roi de Navarre, qui régna depuis sous le nom de Henri IV, était le chef; et celui du roi Henri III, qu'on appela le parti des *Politiques*, ou des *Royalistes*. C'est ainsi que le roi devint chef de parti, de père commun qu'il devait être. Il dévoila ses craintes et son découragement dans une *Apologie*, où il se reconnaissait coupable; et où il conjurait les mécontents de mettre bas les armes. Il se mit ensuite lui-même à la tête de l'association catholique, dans l'espérance de s'en rendre maître, et s'unit avec Guise contre le roi de Navarre. Tous les privilèges des protestants furent révoqués par un édit donné en 1585. Le pape Sixte-Quint, voyant le danger éminent de la religion catholique, donna une bulle contre le roi de Navarre et le prince de Condé, et confirma la ligue. Henri III envoya contre eux Joyeuse, son favori, avec la fleur de la noblesse française, et une puissante armée, que Henri de Navarre défit à Coutras le 10 octobre 1587. Le duc de Guise venait de battre, à Vimori et à Auneau, les Allemands et les Suisses, qui allaient renforcer l'armée du Navarrois. De retour à Paris, il y fut reçu comme le sauveur de sa nation. Henri III, toujours faible et inconséquent, essaya d'abattre la ligue; il osa défendre à Guise l'entrée de Paris : mais il éprouva à ses dépens ce que c'est que de commander sans pouvoir. Guise, au mépris de ses ordres, vint à Paris. En vain Henri y fit entrer, le 12 mai

1588, des troupes pour se saisir des carrefours. Le peuple prit aussitôt l'alarme, se barricada, et chassa ces troupes. C'est ce qu'on appela la *journée des Barricades*. Elle rendit le duc de Guise maître de la capitale; le roi fut obligé de se retirer à Chartres, et de là à Rouen, où Catherine de Médicis, sa mère, lui fit signer l'édit de réunion. Si Guise avait entrepris, le jour des Barricades, sur la liberté ou la vie du roi, il aurait été le maître de la France; mais il eut horreur de cet attentat : et ce trait, comme beaucoup d'autres, contraste honorablement pour lui avec les calomnies que les écrivains huguenots et les philosophes modernes ont rassemblées contre lui. Henri III fut bien moins délicat. Il se rendit à Blois, où il convoqua les états-généraux du royaume en 1588. Guise vint le trouver en présence d'un corps qui représentait la nation. Henri et lui se réconcilièrent solennellement; ils allèrent au même autel, ils y communiaient ensemble; l'un promit par serment d'oublier toutes les injures passées, l'autre d'être obéissant et fidèle à l'avenir; mais dans le même temps le roi projetait la mort de Guise, et le fit assassiner sur la fin de la même année 1588, avec le cardinal, son frère. Le sang de ces deux chefs fortifia la ligue. Le duc de Mayenne, cadet du duc assassiné, fut déclaré, en 1589, *lieutenant général de l'état royal et couronne de France*, par le conseil de l'Union. Les villes les plus importantes du royaume (Paris, Rouen, Dijon, Lyon, Toulouse), soulevées comme de concert, se donnèrent à lui, et se révoltèrent ouvertement contre le roi. On

ne le regardait plus que comme un assassin, et un parjure, tel qu'il était en effet. Le pape l'excommunia. Soixante et dix docteurs assemblés en Sorbonne le déclarèrent déchû du trône, et ses sujets déliés du serment de fidélité. La faction des Seize, composée des plus ardents ligueurs, fit mettre à la Bastille les membres du parlement attachés à Henri. La veuve du duc de Guise vint demander justice du meurtre de son époux et de son beau-frère. Ce qui restoit du parlement, à la requête du procureur-général, nomma deux conseillers qui instruisent le procès criminel contre *Henri de Valois, ci-devant roi de France et de Pologne*. Ce roi s'était conduit avec tant d'aveuglement, qu'il n'avait point encore d'armée : il envoya Sancy négocier des soldats chez les Suisses, et il écrivit au duc de Mayenne, déjà chef de la ligue, pour le prier d'oublier l'assassinat de son frère. Il envoyait en même temps à Rome demander l'absolution des censures encourues par la mort du cardinal de Guise. Ne pouvant calmer ni le pontife romain, ni les Parisiens, il a recours à Henri de Navarre. Ce prince lui amena son armée, le dégagés à Tours des mains du duc de Mayenne, prêt à l'investir, et marcha ensuite vers Paris. Mais tout changea de face par l'assassinat de Henri III, frappé d'un coup de couteau par Jacques Clément (*voyez ce nom*), dont il mourut le lendemain, le 2 août 1589, à 39 ans, après en avoir régné 15, et sans avoir eu d'enfants de sa femme, Louise de Vaudemont, de la maison de Lorraine, princesse très vertueuse, qui mourut au château de Moulin en 1601.

En lui fut éteinte la branche de Valois, qui avait commencé à Philippe de Valois, et avait régné 261 ans, pendant lesquels elle donna 13 rois à la France. Tous ses malheurs personnels, ainsi que ceux de la France, prirent leur source dans son caractère faible, mobile et inconséquent, et surtout dans le peu de connaissance qu'il avait du génie des sectaires, et particulièrement des calvinistes. « Ce prince, dit un » écrivain qui en parle avec im- » partialité, fut la proie des » factieux ; il voulut les apaiser » par des condescendances ; il » caressa leur fureur, au lieu de » les réprimer ; il s'associa avec » elles ; et les malheurs de la » France croissant de jour en » jour, la menacèrent de la plus » terrible décadence. » C'est ce prince qui institua l'ordre du *Saint-Esprit* en 1578. On prétend qu'il en dressa les statuts sur ceux d'un ordre à peu près semblable institué par Louis I^{er}, roi de Sicile, en 1352.

HENRI IV, le Grand, roi de France et de Navarre, naquit en 1553 dans le château de Pau, capitale de Béarn. Antoine de Bourbon son père, prince faible, plutôt indolent que paisible, était chef de la branche de Bourbon, ainsi appelée d'un fief de ce nom, qui tomba dans leur maison par un mariage avec l'héritière de Bourbon. Il descendait de Robert de France, comte de Clermont, cinquième fils de saint Louis, et seigneur de Bourbon, Jeanne d'Albret, mère de Henri IV, était fille de Henri d'Albret, roi de Navarre. Elle était près de le mettre au monde, lorsque le roi son père, lui montrant une belle boîte d'or avec une chaîne pareille, lui dit : « Ma fille, cette

» boîte avec ce qu'elle renferme
 » est à toi, si, en accouchant,
 » tu me chantes une chanson gas-
 » conne; je ne veux point, ajou-
 » ta-t-il, que tu fasses un enfant
 » pleureux et rechigné. » Jeanne
 d'Albret accoucha peu après; et,
 dans les premières douleurs, elle
 chanta un couplet en langue
 béarnaise. Le père aussitôt em-
 porta l'enfant, lui frotta les lè-
 vres d'ail et lui fit boire du vin,
 usage constamment suivi dans la
 maison royale de France, et que
 nous avons vu se renouveler avec
 tant de joie de nos jours. La
 suite de l'éducation du jeune
 prince répondit au commence-
 ment. Sa nourriture était gros-
 sière, et ses habits simples et
 unis. Il alla toujours tête nue.
 On l'envoyait à l'école avec des
 jeunes gens du même âge; il
 grimpaît avec eux sur les rochers
 et sur le sommet des montagnes
 voisines, suivant la coutume du
 pays. Il fut ensuite élevé à la
 cour de France, sous la conduite
 d'un sage précepteur, nommé
 La Gaucherie, jusqu'en 1566.
 Jeanne d'Albret sa mère, qui
 avait embrassé ouvertement le
 calvinisme, voulut l'avoir à Pau
 auprès d'elle; et lui donna pour
 précepteur Florent Chrétien. In-
 struit dans le calvinisme, il fut
 destiné à la défense de cette secte
 par sa mère; on l'en déclara le
 chef à la Rochelle en 1569, et le
 prince de Condé fut son lieute-
 nant. Henri se trouva à seize
 ans à la bataille de Moncon-
 tour, et s'y signala. Après la paix
 de Saint-Germain, conclue le 11
 août 1570, il fut attiré à la cour
 avec les plus puissants seigneurs
 de son parti. On le maria deux
 ans après, avec la princesse Mar-
 guerie de Valois, sœur de Char-
 les IX. Le bruit vrai ou faux

d'une nouvelle conspiration for-
 mée par les huguenots, ayant
 produit le massacre de la *Saint-
 Barthelemi*, Henri, réduit à l'al-
 ternative de mourir ou de chan-
 ger de religion, se fait catholi-
 que, et reste près de trois ans
 prisonnier d'état. S'étant évadé
 en 1576, et retiré à Alençon,
 il se mit à la tête du parti
 huguenot, supportant toutes les
 fatigues et courant tous les ris-
 ques d'une guerre civile et d'une
 guerre de religion, manquant
 souvent du nécessaire, n'ayant
 jamais de repos, et s'exposant
 comme le plus hardi soldat. A la
 bataille de Coutras en 1587, s'a-
 percevant que quelques-uns des
 siens se mettent devant lui à des-
 sein de défendre et de couvrir sa
 personne, il leur crie : *A quar-
 tier, je vous prie; ne m'offus-
 quiez pas, je veux paraître.* Après
 la victoire, ou lui présente les
 bijoux et les autres magnifi-
 ques bagatelles de Joyeuse, tué
 dans cette journée; il les dédaigne,
 en disant : « Il ne convient
 » qu'à des comédiens de tirer va-
 » nité des riches habits qu'ils
 » portent. Le véritable ornement
 » d'un général est le courage, la
 » présence d'esprit dans une ba-
 » taille, et la clémence après la
 » victoire. » On peut voir dans
 l'article précédent comment il
 unit sa cause avec celle de Henri
 III. Il portait le titre de *Roi de
 Navarre* depuis la mort de sa
 mère, arrivée le 9 juin 1572. Celle
 de Henri III l'appelait au trône
 de France, mais sa religion l'en
 excluait par une loi que les ca-
 tholiques regardaient comme
 tout autrement sacrée et invio-
 lable que la loi *salique*. C'est sous
 ce point de vue qu'un orateur très
 philosophique (l'évêque consti-
 tutionnel Fauchet) a justifié la

ligue. « Ce n'est pas une ques-
 » tion, dit-il, c'est un fait. Les
 » Gaulois n'avaient point d'au-
 » tre religion à l'époque de la
 » conquête; les Francs l'adoptè-
 » rent. Les deux nations, divi-
 » sées d'abord par les traces san-
 » glantes de la victoire, confon-
 » dues ensuite par les bienfaits
 » du temps et de la nature, et
 » plus redevables qu'on ne le
 » pense de cette coalition aux
 » liens d'unité que la religion
 » catholique tend à resserrer tou-
 » jours par l'essence même des
 » vrais principes, y ont été con-
 » stamment attachées. Dans tou-
 » tes les assemblées générales, si
 » fréquentes sous les deux pre-
 » mières dynasties, la catholi-
 » cité était la loi première et la
 » plus inviolable. Sous la 3^{me}
 » race, malgré les lois odieuses
 » du gouvernement féodal, cette
 » grande loi restait entière. C'est
 » l'unique loi depuis l'existence
 » de la monarchie qui n'ait ja-
 » mais éprouvé de variété dans
 » sa sanction publique. On a dé-
 » rogé plusieurs fois à ce qu'on
 » appelle *la loi salique*, dans son
 » objet le plus important, jamais
 » à la loi nationale de la catholi-
 » cité ». (Voyez PHARAMOND,
 CLOVIS.) Cependant la plupart
 des seigneurs catholiques qui
 étaient restés fidèles à Henri III
 reconnurent Henri IV, qui ga-
 gna deux batailles sur le duc de
 Mayenne, chef de la ligue, celle
 d'Arques en 1589, et celle d'Ivry
 en 1590. Il continua ensuite la
 guerre avec différents succès, et
 mit le siège devant Paris. On a dit
 que pendant qu'il pressait cette
 grande ville, les ecclésiastiques
 et les religieux faisaient une espè-
 ce de revue militaire, marchant
 en procession la robe retroussée,
 le casque en tête, la cuirasse sur

le dos, le mousquet et le crucifix
 à la main; mais c'est un conte
 répandu par quelques écrivains
 qui ont pris à la lettre une plate
 et grossière plaisanterie des au-
 teurs de la *satire Ménippée*. Ce
 qu'il y a de vrai, c'est que plu-
 sieurs citoyens considérables,
 craignant pour la conservation de
 l'ancienne religion, faisaient ser-
 ment, en présence du légat et de
 l'ambassadeur d'Espagne, de
 mourir plutôt de faim que de se
 rendre. Cependant la disette dé-
 généra en famine universelle.
 Le pain se vendait un écu la li-
 vre; on avait été obligé d'en faire
 avec des os du charnier des Saints-
 Innocents: on l'appela *le pain de*
madame de Montpensier, parce
 qu'elle en avait loué l'invention.
 Quelques citoyens, chassés par
 la faim hors de la ville, furent
 nourris dans le camp des assiè-
 geants: action que quelques his-
 toriens ont traitée de piété héroï-
 que, mais que le célèbre orateur
 anglais, M. Burke, a jugée plus
 froidement. « Il est vrai, dit-il,
 » que pendant que Henri tenait
 » la capitale assiégée, il soulagea
 » et protégea de malheureuses
 » familles qui allaient, au péril de
 » leur vie, récolter quelques me-
 » sures de blé sous les murs de
 » cette même capitale. J'approuve
 » ceci; mais je ne vais pas jus-
 » qu'à une admiration enthou-
 » siaste. Il aurait presque été un
 » monstre de cruauté, et un idiot
 » en politique, s'il eût fait au-
 » trement. Mais, tandis qu'il était
 » si compatissant pour une po-
 » gnée de gens mourant de faim,
 » on ne peut pas oublier que c'é-
 » tait lui qui affamait les Fran-
 » çais par centaines et par mil-
 » liers, avant de pouvoir être en
 » position de traiter avec cette
 » compassion quelques indivi-

» dus séparés. Certainement
 » il ne fit qu'user du droit de
 » la guerre en affamant Paris,
 » mais c'est un droit dont il
 » s'est prévalu dans toute sa
 » plénitude. » Le duc de Parme, arrivé des Pays-Bas avec une armée espagnole, ravitailla Paris et en fit lever le siège. Henri, vivement sollicité de se faire instruire dans la religion véritable, par tous les catholiques de son obéissance, y consentit d'autant plus volontiers qu'il voyait que sa religion était le seul obstacle à son élévation au trône, et que son attachement à la secte de Calvin n'était qu'un préjugé d'éducation, auquel il tenait très faiblement. Il se tint une conférence entre les catholiques de son parti et les ligueurs. Cette conférence fut suivie de l'abjuration de Henri à Saint-Denis, en 1593, et de son sacre à Chartres. L'on ne peut douter que cette abjuration ne fût sincère; Henri parut constamment très décidé catholique, et son caractère ne lui permettait point une longue dissimulation. La conduite qu'il tint envers les jésuites, les plus zélés ennemis du protestantisme, est encore une preuve de son dévouement à la foi romaine. On sait avec quelle bonté il rappela ces religieux exilés par le parlement; qu'il se fit lui-même leur avocat, les disculpa de l'accusation de complicité avec Jean Châtel, qui avait tenté de l'assassiner, leur donna son palais de la Flèche, et leur légua son cœur. L'an 1594, Paris lui ouvrit ses portes; et les ligueurs, qui, comme nous l'avons dit, regardaient la religion catholique comme une condition plus essentielle à la succession au trône que celle que prescrit la

loi salique, étant enfin satisfaits, tous les troubles cessèrent. Le duc de Mayenne fit son accommodement en 1596; le duc de Mercœur se soumit en 1598, avec la Bretagne, dont il s'était emparé. Il ne restait plus qu'à faire la paix avec l'Espagne, à qui Henri avait déclaré la guerre en 1595; elle fut conclue le 2 mai 1598, à Vervins. Depuis ce jour jusqu'à sa mort, le royaume fut exempt de guerres civiles et étrangères, si l'on en excepte l'expédition de l'an 1600 contre le duc de Savoie, qui fut glorieuse à la France, et suivie d'un traité avantageux. La même année 1598, fut donné le fameux *édit de Nantes*, qui accordait aux protestants des libertés et des privilèges dont ils abusèrent fréquemment, et que Louis XIV crut devoir révoquer. (Voy. son article.) Les convulsions de l'état étaient calmées; mais le levain n'était pas entièrement détruit. Il n'y eut presque point d'année où l'on n'attentât sur la vie de Henri. Un malheureux de la lie du peuple, nommé Pierre Barrière, porta ses mains parricides sur le roi; il fut arrêté et mis à mort en 1593. Jean Châtel, jeune homme né d'une bonne famille, le frappa d'un coup de couteau à la bouche en 1595. Un tapissier, en 1596, et un malheureux qui était ou qui contrefaisait l'insensé, méditèrent le même assassinat. Enfin Ravallac l'exécuta le 14 mai 1610. Le carrosse de Henri ayant été arrêté par un embarras de charrettes dans la rue de la Féronnerie, en allant à l'Arsenal, ce malheureux profita de ce moment pour le poignarder. Il était sur le point d'entrer avec une puissante armée aux Pays-Bas et dans l'Allemagne, expédition dont les motifs et le but ne

sont pas bien connus. Quelques auteurs en ont fait une pure affaire de galanterie : opinion que quelques passages des *Mémoires de Sully* (voyez ce nom) semblent favoriser, et que M. Charles de Lameth énonça sans aucune réclamation dans l'assemblée nationale, le 16 mai 1790. « Un terrible exemple, dit-il, du danger de laisser le droit de déclarer la guerre aux rois, qui peuvent la faire pour leurs passions personnelles, c'est l'exemple de Henri IV, qui, au moment où il tomba sous le poignard d'un assassin, se préparait à une guerre qui allait embraser l'Europe, pour conquérir, non pas des empires, mais la princesse de Condé. » Ce qui a pu donner lieu à cette assertion, c'est que le prince de Condé, jaloux de l'inclination du roi pour la princesse, l'avait emmenée à Bruxelles, et que c'était de ce côté que la guerre devait commencer; mais il paraît encore plus certain que le projet de Henri était d'abaisser la maison d'Autriche, dont la puissance menaçait de détruire l'équilibre de l'Europe. Ce monarque mourut dans la 57^e année de son âge, et dans la 22^e de son règne, laissant trois fils et cinq filles de Marie de Médicis sa seconde femme, ou plutôt son unique épouse, puisque son premier mariage avec Marguerite de Valois fut déclaré nul. Henri IV ne devint véritablement cher à toute la nation que quand il eut été assassiné. L'idée qu'on avait qu'il tenait encore au calvinisme souleva contre lui beaucoup de catholiques; son changement nécessaire de religion aliéna une partie des réformés. Sa maîtresse même, la marquise d'Entragues, conspira

contre lui. La plus cruelle *Satire* qui attaqua ses mœurs et sa probité fut l'ouvrage d'une princesse de Conti, sa proche parente. Cependant il avait mis le royaume dans un état florissant. Les troupes inutiles furent licenciées; l'ordre dans les finances succéda au plus odieux brigandage; il paya peu à peu toutes les dettes de la couronne, sans fouler les peuples. Les paysans répètent encore aujourd'hui qu'il *voulait qu'ils eussent une poule au pot tous les dimanches* : expression simple, mais sentiment paternel, quoique inefficace, que Louis XVI se plaisait à répéter, sans pouvoir davantage le réaliser; ce qui a donné lieu à ces vers si connus :

Du grand et bon Henri l'admire ce bon mot :
Mais pour y donner lui, l'attend la poule au pot.

Paris fut augmenté et embelli; il ne songeait pas qu'en agrandissant la capitale, il élargissait un gouffre, où la substance du royaume irait s'abîmer avec les mœurs et les principes. Il favorisa la rébellion des Hollandais, et ne servit pas peu à les faire reconnaître libres et indépendants. Exemple funeste à Louis XVI, qui, ayant fait la même chose à l'égard des colonies anglaises, devint bientôt après la victime d'une politique peu réfléchie. Il unit à une extrême franchise, les sentiments les plus élevés, une simplicité de mœurs charmante; et au courage d'un soldat, un fonds d'humanité inépuisable : « Je ne puis, disait-il après une victoire, je ne puis me réjouir de voir mes sujets étendus morts sur la place; je perds, lors même que je gagne. » Quelques troupes qu'il envoyait en Allemagne ayant fait des désordres en Champagne, Henri IV dit aux capitaines qui

étaient encore à Paris : « Partez en diligence ; donnez-y ordre ; vous m'en répondrez. Vive Dieu ! » s'en prendre à mon peuple , c'est s'en prendre à moi.... » Henri rencontra ce qui forme et ce qui déclare les grands hommes, des obstacles à vaincre, des périls à essuyer, et surtout des adversaires dignes de lui. L'activité était sa qualité dominante. Le duc de Parme disait que les autres généraux faisaient la guerre en lions ou en sangliers ; mais que Henri la faisait en aigle. Ses sentiments sur la royauté étaient grands et sublimes. « Mon royaume, disait-il, est incontestablement le royaume de Dieu. Il lui appartient en propre ; il n'a fait que me le confier. Je dois donc faire tous mes efforts pour que Dieu y règne, pour que mes commandements soient subordonnés aux siens, pour que mes lois fassent respecter ses lois. » Son respect pour la religion était sincère, ferme, et sans respect humain. Se trouvant un jour à table avec quelques personnes qui s'échappaient en propos trop libres et peu religieux, il leur dit : « Soyons tant bons compagnons que nous voudrions ; mais il faut que l'honneur de Dieu marche devant tout ; et quand il y va de son respect, il faut mettre bas toute risée et pauserie. » Un docteur célèbre ayant dit devant lui : *Nous tenons la foi de nos pères* ; Henri reprit aussitôt : *Nous tenons la foi de Dieu, et nous l'apprenons de nos pères*. Les grandes qualités de Henri IV furent obscurcies par des défauts. Il eut une passion extrême pour le jeu et pour les femmes. On ne peut guère excuser la première, parce qu'elle

fit naître quantité de brolans dans Paris ; et encore moins la seconde, parce que ses amours furent si publiques et si universelles, depuis sa jeunesse jusqu'au dernier de ses jours, « qu'on ne saurait même, dit Mézerai, leur donner le nom de galanterie. » [On ne lui connut d'affection un peu constante que pour la fameuse Gabrielle d'Estrées, qui, à son tour, lui était infidèle. Cependant l'avenement de Henri IV était tel qu'il l'aurait épousée, si la mort prématurée de cette dame n'en eût empêché.] Pour satisfaire ses désirs, il ne se faisait pas de peine d'oublier la dignité royale, et d'employer même quelquefois la violence. Aussi Bayle n'a-t-il pas hésité de dire qu'il n'y eut jamais homme plus indigne d'avoir une épouse fidèle. Au siège d'Amiens, le maréchal de Biron lui reprocha publiquement d'avoir amené sa maîtresse ; que ce scandale faisait murmurer les soldats, et les rendait moins ardeurs à le servir. Cependant, au milieu de ses désordres, il conservait des sentiments d'honneur et de religion, qui le rendaient docile et sensible aux impressions de la vertu. Étant encore protestant, et en proie à toute la fougue des passions dans la fleur de l'âge, il se laissait réprimander par les ministres et les chefs de son parti. « Quelque temps avant la bataille de Coutras, dit un historien, le roi de Navarre, au milieu de tant d'agitations, de fatigues et de périls, toujours entraîné par son goût dominant pour les femmes, avait noué une intrigue galante avec la fille d'un magistrat de La Rochelle ; un fils qui fut le

» fruit de ses amours rendit le
 » scandale public : les gens de
 » bien parmi les huguenots gé-
 » missaient sur la vicie licencieuse
 » de leur chef. Les ministres ne
 » lui épargnaient pas les remon-
 » trances ; ils l'exhortaient sur-
 » tout vivement à une répara-
 » tion publique de sa faute de-
 » vant tous ses frères : Bourbon
 » ne pouvait s'y résoudre ; enfin
 » Mornay se joignit aux minis-
 » tres ; et, tirant le roi de Na-
 » varre en particulier, il lui re-
 » présenta qu'à la veille de com-
 » battre le duc de Joyeuse, il ne
 » pouvait se dispenser de s'hu-
 » milier devant le Dieu des ar-
 » mées : quels reproches il n'au-
 » rait pas à se faire, si, par son
 » impénitence, il attirait la co-
 » lère du Ciel sur son parti, et
 » s'il faisait périr tant d'honnêtes
 » gens, victimes de ses désor-
 » dres. Cette idée toucha Bour-
 » bon ; il consentit à faire l'hum-
 » ble aveu de sa faute, en pré-
 » sence des chefs de son armée,
 » dans le temple de Pons ; et le
 » ministre Chandieu, après l'a-
 » voir bien prêché, lui fit pro-
 » mettre de renouveler sa péni-
 » tence publique à La Rochelle,
 » où il avait donné le scandale :
 » il se soumit à tout ; mais les
 » jeunes seigneurs qui l'environ-
 » naient étaient indignés de la
 » dureté des ministres, et lui
 » reprochaient de se laisser traiter
 » comme un chrétien de la popu-
 » lace. *Vous avez tort*, leur ré-
 » pondit le roi de Navarre ; *on*
 » *ne saurait trop s'humilier devant*
 » *Dieu, et trop braver les hont-*
 » *mes.* » Dans une autre occa-
 » sion, il dit ces paroles remar-
 » quables et pleines d'un grand
 » sens : *Les rois doivent avoir pour*
Dieu un cœur d'enfant, et pour
leurs sujets un cœur de père.

L'abbé Lenglet du Fresnoy a pu-
 blié 59 lettres de ce monarque,
 dans le tome 4^e de sa nouvelle
 édition du Journal de Henri III.
 On en trouve aussi plusieurs dans
 les *Mercures* de France. On y
 remarque du feu, de l'esprit, de
 l'imagination, et surtout cette
 éloquence du cœur qui plaît tant
 dans un monarque. Il a paru un
 recueil non moins intéressant et
 non moins agréable des bons
 mots et actions de clémence de
 ce prince, sous le titre d'*Esprit*
de Henri IV, in-12, Paris, 1769.
 [La *Vie* de Henri IV par Péré-
 fixe, a été répandue en 1820, avec
 une profusion qui honore les
 sentiments et la reconnaissance
 des Français ; aucun souverain,
 en effet, n'a mieux mérité de ses
 sujets : l'armée l'appela le *roi des*
braves ; l'Europe lui donna le
 surnom de *Grand* ; et, ce qui
 vaut mieux encore, le peuple a
 coutume de le nommer le *bon*
Henri. Quoiqu'il ait tout fait
 pour rendre son peuple heureux,
 en diminuant les charges et les
 impôts, et en réparant, par une
 sage administration, les maux
 de la guerre, il ne laissa pas,
 malgré sa sévère économie, de
 favoriser les arts et les lettres.
 On ne ferait qu'effleurer la vie
 et les bienfaits de ce prince, en
 disant qu'il remit l'ordre dans
 les finances, réprima les concus-
 sions des grands, supprima les
 taxes militaires, fit succéder des
 administrateurs pleins de vigi-
 lance et d'activité à des usuriers
 italiens, auxquels toutes les bran-
 ches de revenu du trésor royal
 étaient déléguées ; d'année en
 année, il améliora les biens
 des fermes de l'état, adoucit
 la gabelle, et remit à son peup-
 le plusieurs millions sur les
 tailles. Il favorisa l'agriculture,

et se fit secourir dans ses vues par le célèbre Olivier de Serres, le meilleur maître qu'ait encore eu l'agriculture. Des routes dévastées par quarante années de guerres civiles furent réparées; de nouvelles furent construites, et plantées d'ormes et d'arbres fruitiers. Henri conçoit et exécute bientôt la fameuse entreprise du canal de Briare; il introduit dans le royaume la culture du mûrier, prépare ainsi l'établissement de nos grandes soieries, et établit la manufacture des Gobelins; sous son règne, deux colonies françaises s'établissent, l'une au Canada, l'autre dans la Guyane; les travaux du Pont-Neuf, commencés par Catherine de Médicis, sont terminés; le château de Saint-Germain est construit, Fontainebleau embelli, le Louvre continué, et la galerie qui joint ce palais aux Tuileries, commencée. Henri augmente la bibliothèque des rois, qu'il rend publique; rétablit le Collège de France, donne aux professeurs des pensions honorables, et cherche à attirer en France les génies les plus célèbres de son temps. Saint François de Sales n'échappe qu'avec peine aux pressantes sollicitations de ce prince, qui lui fait offrir le chapeau de cardinal, tandis que Juste-Lipse s'étonne de recevoir en Hollande une pension de 600 écus d'or de Henri. Malgré tous ces soins, ce génie protecteur garnit son arsenal, fortifie ses places, et les couvre de la plus puissante artillerie qui fût alors. Quel usage fait-il d'un si grand pouvoir? Il se rend médiateur entre tous les états de l'Europe, et reprend, à cet égard, le noble rôle de saint Louis. Il termine la longue guerre entre

l'Espagne et les Provinces-Unies, et assure l'indépendance d'une république qui, dans ses malheurs, lui avait procuré de généreux secours. Ce fut lui qui réconcilia le pape avec la république de Venise, et prévint une guerre qui eût pu être fatale au saint-siège, et entraîner de grands désordres. Au milieu de tous ses travaux, Henri conservait cette gaieté de caractère et cette joyeuseté qui, du plus grand et du meilleur des rois, en ont fait le plus loyal et le plus aimable des chevaliers français. Tous les *mémoires* du temps et tous les *recueils* contiennent une foule de bons mots, de saillies piquantes, de réponses touchantes et gracieuses qui échappaient à chaque instant de sa bouche et de son cœur; mais aucun historien ne l'a mieux fait connaître que Sully, son confident et son ami, dans ses *Mémoires* si connus.]

HENRI 1^{er}, roi d'Angleterre et duc de Normandie, troisième fils de Guillaume le Conquérant, se fit couronner roi d'Angleterre l'an 1100, après la mort de son frère Guillaume le Roux, au préjudice de Robert Courte-Clisse, son aîné, qui était pour lors en Italie, arrivé récemment de l'expédition de la Terre-Sainte. Cette usurpation donna lieu à Robert de passer en Angleterre pour réclamer son droit par les armes; mais il le lui abandonna pour une pension de 3,000 marcs. Peu de temps après, une nouvelle brouillerie survint entre les deux frères, dont la fin fut funeste à Robert. Il fut battu et fait prisonnier à la bataille de Tinchebray, en Normandie, l'an 1106. Henri eut quelques avantages sur le roi Louis le Gros, de grands démêlés avec saint

Anselme, touchant les investitures, et mourut d'un excès de lampiroies en 1135, regardé comme un guerrier courageux, un politique habile et un roi juste. Il abolit la loi du *couvre-feu*; il fixa dans ses états les mêmes poids et les mêmes mesures; il signa surtout une charte remplie de privilèges : c'est la première origine des libertés de l'Angleterre. Il avait épousé Aleyde ou Adelaïde, fille de Godefroi, comte de Louvain, laquelle se retira et mourut à l'abbaye d'Afflighem en Brabant, où l'on voit un monument élevé en son honneur, et le bâtiment qu'elle occupait, qu'on nomme encore *le palais de la reine d'Angleterre*.

HENRI II, roi d'Angleterre, fils de Geoffroi Plantagenet, comte d'Anjou, et de Mathilde, fille de Henri I^{er}, fut couronné l'an 1154, après la mort d'Étienne de Blois, neveu de Henri, et qui avait usurpé le trône sur la princesse Mathilde. Henri II profita de la faute que fit Louis-le-Jeune, en faisant casser son mariage avec Éléonore d'Aquitaine. (Voyez Éléonore, duchesse de Guienne.) Il épousa cette princesse, qui lui apporta en dot la Guienné, la Gascogne, le Poitou, une grande partie de l'Auvergne et de la Saintonge, et il y ajouta la Normandie, du droit de sa mère, l'Anjou et la Touraine qu'il tenait de son père, la Bretagne, qu'il conquit sur Conan IV, et l'Irlande, dont il se rendit maître; ce qui le rendit le plus puissant roi de son temps, mais non pas le plus heureux, car l'ambition démesurée de ses fils, qui n'étaient pas satisfaits des apanages qu'il leur donnait, troubla presque toute sa vie. Son règne est célèbre par le meurtre

de saint Thomas de Cantorbéry, qu'il occasiona en 1170 par une parole inconsidérée. Au rigoureux tribunal du Seigneur, les souverains sont comptables des crimes auxquels leurs passions et leur seule négligence peuvent donner lieu. Henri, après l'assassinat qu'il avait néanmoins désavoué, fut en butte aux coups les plus sensibles que la divine justice puisse en ce monde porter à un prince. Le roi de France et le comte de Flandre attaquèrent ses provinces en deçà de la mer; Louis pénétra au sein de la Normandie, et forma le siège de la capitale. Tandis que Henri se préparait à la secourir, il apprit que le roi d'Écosse, avec un grand nombre d'Anglais, avait déjà pénétré dans le royaume, et ravageait le Northumberland. Il laissa la Normandie, et vola où le revers pouvait devenir plus fatal. Ce prince conçut, dans ce péril, l'insuffisance de ses ressources contre les ministres de la vengeance céleste. Au lieu de marcher contre eux, il va droit à Cantorbéry; et, laissant son équipage hors de la ville, prend pour tout vêtement une méchante tunique, et se rend pieds nus et en silence à la cathédrale, près du tombeau de saint Thomas. Là, sans avoir pris aucune nourriture, il passa le reste du jour et toute la nuit en prières, prosterné sans tapis sur le pavé; puis les épaules nues, il voulut que chaque évêque qui se trouvait présent, et les religieux de la communauté, au nombre de 80, le frappassent de verges l'un après l'autre. Des railleurs insipides ne manquèrent pas de s'égayer aux dépens du roi; mais le retour inespéré de sa première fortune leur ferma d'abord

la bouche. Henri, le lendemain de son humiliante pénitence, s'étant fait dire la messe en l'honneur du saint martyr, à l'heure même qu'on la célébrait, le roi d'Écosse fut battu et fait prisonnier par les Anglais qui lui étaient demeurés fidèles. Aussitôt après, le siège de Rouen fut levé, la paix se rétablit entre la France et l'Angleterre, tous les projets des ennemis de Henri furent déconcertés. En moins de trois mois, il se vit aussi puissant qu'il avait jamais été. Ayant pris la croix avec le roi de France pour aller dans la Terre-Sainte, il se disposait à partir, lorsqu'il conçut un chagrin si vif de voir ses fils se révolter contre lui, pour se partager ses provinces, même de son vivant, et d'avoir trouvé dans les listes de plusieurs seigneurs qui avaient conspiré contre lui, le nom de Jean sans Terre, son fils bien-aimé, qu'il en mourut à Chinon en Touraine le 6 juillet 1189. [Son fils Richard, cœur de Lion lui succéda. La *Vie* de Henri II a été écrite en anglais par lord Lyttelton. M. Pastoret, dans l'*Histoire littéraire de France* tom. 14), a donné sur Henri II une bonne notice.]

HENRI III, roi d'Angleterre, fils de Jean sans Terre et d'Isabelle d'Angoulême, monta sur le trône après son père, en 1216, à l'âge de 9 ans. Il fit de vaines tentatives pour reconquer la Normandie. Saint Louis le battit deux fois, et surtout à la journée de Taillebourg en Poitou, et l'obligea de signer un traité par lequel il ne lui restait que la partie de la Guienne qui est au-delà de la Garonne. Il ne fut pas plus heureux au dedans qu'au dehors. Les sommes énormes que

Henri extorquait à ses sujets, pour les prodiguer à ses flatteurs, excitèrent le mécontentement général. Les barons d'Angleterre, révoltés contre lui, ayant à leur tête Simon de Montfort, fils d'un autre Simon, le fléau des Albigeois, se soulevèrent contre Henri, et gagnèrent sur lui la fameuse bataille de Lewes en 1264. Il y fut fait prisonnier avec Richard son frère, et Edouard son fils, qui avait d'abord battu les milices de Londres. Les barons dressèrent alors un nouveau plan de gouvernement, qu'ils firent signer au roi, et approuver au parlement. Telle est proprement l'époque et l'origine des *communes*, et de la puissance du parlement en Angleterre, si on le regarde comme une assemblée composée des trois corps du royaume. L'année suivante, 1265, le comte de Gloucester, jaloux de l'autorité du comte de Leicester, forma un parti contre lui, et fit évader le prince Edouard. Les affaires changèrent aussitôt de face : Leicester, le Catilina anglais, fut défait et tué avec Henri son fils, en 1265, à la bataille d'Evesham. Henri III et son frère Richard recouvrèrent la liberté, et les rebelles se soumirent entièrement en 1267. Henri mourut en paix à Londres, en 1272, à 65 ans, après en avoir régné 55 dans les orages. « C'était, dit » du Tertre, un prince d'un » petit génie, sans habileté pour » le gouvernement, esclave de » ses ministres, ne sachant ja » mais prendre son parti selon » les circonstances; montrant de » la faiblesse lorsqu'il fallait de » la fermeté, et de la hauteur » lorsqu'il était nécessaire de » plier et de s'accommoder au

» temps. Il était d'ailleurs pieux, charitable, ennemi de la cruauté, irréprochable dans ses mœurs ; en un mot, ce prince eut les vertus qu'on loue dans un particulier, et ne posséda presque aucune des qualités qu'on admire dans un souverain. » [Le pape avait investi Henri III du royaume de Sicile, mais, malgré tous ses efforts, il ne put jamais le conquérir.]

HENRI IV, roi d'Angleterre, le treizième depuis la conquête, et le premier Plantagenet de la branche de Lancastre, fils de Jean de Gand, duc de Lancastre, troisième fils d'Edouard III, se distingua, dans sa jeunesse, en Lithuanie, contre les idolâtres ; à son retour, une querelle qu'il eut avec le duc de Norfolk le fit exiler en France. Il y demanda la main de la fille du duc de Berri, oncle de Charles VI, mais le roi d'Angleterre, Richard II, cousin germain de Henri, s'opposa à ce mariage, et fit confisquer le duché de Lancastre. Henri revint incognito en Angleterre, se forma une armée de 60,000 hommes, tandis que celle de Richard, qui était en Irlande, abandonna ce malheureux prince. Henri s'étant rendu maître, par surprise, de la personne du roi, le conduisit à Londres, le fit déposer, puis enfermer dans la tour de cette ville, où il mourut dans les tourments de la faim. Henri fut proclamé roi, mais il trouva un adversaire dans le jeune Mortimer son cousin, dont les droits précédaient ceux d'Henri, attendu que le duc de Clarence, grand-père de Mortimer, était frère aîné du père de Henri ; de là vinrent les factions de la rose blanche et de la rose rouge, qui firent couler le sang de qua-

tre-vingt princes de la maison royale. Les supplices et les assassinats soutinrent Henri sur un trône environné de dangers. Afin de se prémunir contre les mauvaises dispositions de la France, il fomenta les divisions entre les ducs d'Orléans et de Bourgogne. Il mourut à Westminster. Pendant sa dernière maladie, qui dura plus de deux mois, il voulut toujours avoir sa couronne auprès du chevet de son lit, de crainte qu'on ne la lui enlevât.

HENRI V, fils du précédent, quatorzième roi d'Angleterre depuis la conquête, couronné en 1413, forma le projet de conquérir la France, et l'exécuta en partie. Il descendit en Normandie avec une armée de 50 mille hommes, prit et saccagea Harfleur, gagna la bataille d'Azincourt sur Charles VI en 1415, retourna en Angleterre avec plusieurs princes, et près de 1,400 gentilshommes qu'il avait faits prisonniers. Trois ans après, il repassa en France, prit Rouen en 1419, se rendit maître de toute la Normandie. Les divisions de la cour de France servirent beaucoup à ses conquêtes. La maison d'Orléans et celle de Bourgogne remplissaient Paris de factions. La reine Isabelle de Bavière, mère dénaturée du dauphin, depuis Charles VII, prit le parti du monarque anglais. La guerre finit par un traité honteux, conclu à Troyes, en 1420. Les articles de ce traité portaient : Que Henri V épouserait Catherine de France ; qu'il serait roi après la mort de Charles VI, et qu'en attendant il prendrait le titre de régent et d'héritier du royaume. Le dauphin fut contraint de se retirer dans l'Anjou ; et quoique le Dau-

phiné, le Languedoc, le Berri, l'Auvergne, la Touraine et le Poitou lui fournissent des troupes, il y a apparence qu'il aurait perdu son trône pour toujours, si une fistule n'eut emporté le roi d'Angleterre en 1422, dans la 36^e année de son âge. Il expira au château de Vincennes, et fut exposé à Saint-Denis comme un roi de France. A de grands talents pour le métier de la guerre, Henri V joignit des vertus. Il fut sobre, tempérant, amateur de la justice, et fort exact à remplir les devoirs de la religion. On aurait souhaité dans lui plus d'humanité, car on ne le justifiera jamais de l'ordre qu'il donna d'égorger les prisonniers après la sanglante bataille d'Azincourt (supposé la réalité de cet ordre, que plusieurs critiques prétendent n'avoir point existé), ni des traitements qu'il fit éprouver aux bourgeois de plusieurs places dont il se rendit maître. Il est vrai que les Français dans ce temps-là n'agissaient pas toujours avec plus de générosité; mais le droit barbare des représailles ne doit point diriger la vengeance d'un prince. [On peut consulter sur les rois d'Angleterre Mathieu de Malmesbury et Polydore Virgile.]

HENRI VI, quinzième roi d'Angleterre depuis la conquête, fils et successeur de Henri V à l'âge de 10 mois seulement, en 1422, n'eut ni son honneur ni son mérite. Il régna comme son père en France, sous la tutelle du duc de Bedford, et en Angleterre sous celle du duc de Gloucester, qui tous deux étaient ses oncles paternels. Il remporta même par ses généraux plusieurs victoires, à Crevant, à Verneuil, à Rouvray; mais les victoires de

la pucelle d'Orléans, et les succès qui les suivirent, mirent fin aux triomphes des Anglais (voy. JEANNE D'ARC et CHARLES VII); et les querelles qui s'élevèrent dans la Grande-Bretagne finirent par lui faire perdre la couronne. Richard, duc d'York, qui descendait par sa mère de ce Mortimer qui avait disputé la couronne à Henri IV, et par son père du duc d'York, quatrième fils d'Édouard III, déclara la guerre à Henri VI, fils d'un prince qu'il ne regardait pas comme possesseur légitime du trône, le vainquit et le fit prisonnier. Marguerite d'Anjou, femme du roi captif, bien supérieure à son époux, défit et tua le duc d'York, à la bataille de Wakefield en 1460, et délivra son mari. Édouard, fils du duc, vengea son père, défit les troupes de la reine, et la fit prisonnière à la bataille de Tewkesbury, donnée en 1471. Henri avait fui en France; de retour en Angleterre, il fut pris et enfermé dans la tour de Londres, où il fut poignardé en 1471, à 52 ans, par le duc de Gloucester. C'était un prince faible, mais vertueux, et digne de compassion dans ses malheurs. [Édouard, qui lui succéda sous le nom d'Édouard IV, fit également mourir le fils unique de Henri VI, pour régner sans obstacles.]

HENRI VII, fils d'Edmond, comte de Richemont, et de Marguerite, de la maison de Lancastre, maison qui avait donné à l'Angleterre les rois Henri IV, Henri V et Henri VI, fut le dix-neuvième roi d'Angleterre depuis la conquête. Aidé par le duc de Bretagne et par Charles VIII, roi de France, passa de Bretagne en Angleterre, défit et tua l'usurpateur Richard III, et se fit

installer en 1485 sur le trône de la Grande-Bretagne, qu'il prétendait lui appartenir, comme à l'aîné de la maison de Lancastre. Il était, en effet, de cette maison, mais du côté maternel, et dans un degré bien éloigné. Il réunit les droits de Lancastre et d'York en sa personne, par son mariage avec Elisabeth, fille d'Edouard IV. Ses ennemis firent jouer inutilement des ressorts pour le détrôner. Un garçon boulanger, appelé Lambert Simnel, et le fils d'un Juif converti, nommé Perkin Waërbek, l'un neveu, à ce qu'il disait, d'Edouard IV, l'autre son fils, lui disputèrent la couronne, après avoir appris à jouer les rôles de princes. (Voyez EDOUARD Plantagenet.) Le premier finit sa vie dans la cuisine de Henri VII, et le second, un peu plus redoutable, sur un échafaud. Le monarque anglais avait su vaincre ses ennemis, et dompter les rebelles : il sut gouverner. Son règne, qui fut de 24 ans, et presque toujours paisible, eut de bons effets sur les mœurs de la nation. Les parlements, qu'il assembla, et qu'il ménagea, firent de sages lois ; la justice distributive reut dans tous ses droits ; le commerce, qui avait commencé à fleurir sous le grand Edouard III, ruiné pendant les guerres civiles, se rétablit peu à peu sous Henri VII, qui fut surnommé *le Salomon de l'Angleterre*. Le mauvais état où il trouva les finances lui fit une nécessité de l'économie ; mais on lui a reproché de l'avoir poussée trop loin, et d'avoir calculé le produit des confiscations. Henri VII mourut en 1509, à 52 ans. Ses vertus et la protection qu'il accorda aux savants lui méritèrent les titres de *prince pieux* et *ami des lettres*. Il est le premier

des rois d'Angleterre qui ait eu des gardes.

HENRI VIII, fils et successeur de Henri VII, monta sur le trône en 1509. Les coffres de son père se trouvèrent, remplis à sa mort, de 2 millions de liv. sterling : somme alors immense, qui eût été plus utile en circulant dans le commerce. Henri VIII s'en servit pour faire la guerre. L'empereur Maximilien et le pape Jules II avaient fait une ligue contre Louis XII. Le monarque anglais y entra à la sollicitation du pontife. Il fit une irruption en France en 1513, remporta une victoire complète à la *journée des Éperons*, prit Têrouane et Tournai, et repassa en Angleterre avec plusieurs prisonniers français, parmi lesquels on comptait le chevalier Bayard. Dans le même temps, Jacques IV, roi d'Ecosse, entra en Angleterre : Henri le défit et le tua à la bataille de Floddenfield. La paix se conclut ensuite avec la France. Louis XII, alors veuf d'Anne de Bretagne, ne put l'avoir avec Henri qu'en épousant sa sœur Marie ; mais au lieu de recevoir une dot de sa femme, comme font les rois aussi bien que les particuliers, Louis XII en paya une. Il lui en coûta un million d'écus pour épouser la sœur de son vainqueur. Henri VIII, ayant terminé heureusement cette guerre, entra bientôt dans celles qui commençaient à diviser l'Eglise. Les erreurs de Luther venaient d'éclater. Le monarque, aidé par Wolsey, Gardiner et Morus, réfuta l'hérésarque dans un ouvrage qu'il présenta et qu'il dédia à Léon X (quelques auteurs prétendent que ce livre était entièrement de la composition du célèbre Fisher.) Ce pape honora Henri, lui et ses

successieurs, du titre de *Défenseur de la Foi* ; titre qu'il sollicitait depuis cinq ans, et qu'il ne mérita pas long-temps. Il y avait alors à la cour de Londres une fille dangereuse, pleine d'esprit et de grâces, dont Henri devint éperdument amoureux. Elle s'appelait Anne de Boulou. Cette fille s'attacha à irriter les desirs du roi, et à lui ôter toute espérance de les satisfaire, tant qu'elle ne serait pas sa femme. Henri était marié depuis 18 ans à Catherine d'Aragon, fille de Ferdinand et d'Isabelle, et tante de Charles-Quint, et en avait eu des enfans dont il lui restait Marie, qui régna dans la suite. Comment obtenir un divorce ? Il faut savoir que Catherine avait, d'abord épousé le prince Artur, frère aîné, de Henri VIII ; qui lui avait donné sa main ensuite, avec la dispense de Jules II. On ne pensait pas qu'un tel mariage pût être incestueux ; mais dès que le monarque anglais eut résolu, d'épouser sa maîtresse, il le trouva nul ; il sollicita le pape Clément VII de le déclarer tel. Le cardinal Wolsey, ce ministre si vain, qu'il disait ordinairement *le roi et moi*, entra dans les vues de Henri. On paya des théologiens pour leur arracher des décisions conformes aux desirs du prince. Le pape, vivement sollicité de casser cette union, mais craignant autant de manquer aux lois divines que de déplaire à Charles-Quint, qui voulait épargner cet outrage à sa tante, tâchait de gagner du temps, croyant que la réflexion ramènerait Henri à des sentimens plus raisonnables. (Voyez CLÉMENT VII.) Celui-ci, désespérant de rien obtenir, épousa sa maîtresse en 1533, et fit approuver ce prétendu mariage par Thomas Crammer,

archevêque de Cantorbéry. Le pape l'ayant excommunié, il se fit déclarer *protecteur et chef suprême de l'Eglise d'Angleterre*. Le parlement lui confirma ce titre, abolit toute l'autorité du pontife romain, et fit effacer son nom de tous les livres ; on ne l'appela plus que *l'évêque de Rome*. Les peuples prêtèrent au roi un nouveau serment, qu'on appela le serment de suprématie. Le cardinal Jean Fisher, Thomas Morus et plusieurs autres personnages illustres, ennemis de ces nouveautés, perdirent la tête sur l'échafaud. Henri, poussant plus loin ses violences, ouvrit les maisons religieuses, s'appropriâ leurs biens, dont le revenu rendait, suivant Salmon, 183,707 livres sterling, et, des dépouilles des couvents, acheta des plaisirs qui s'évanouirent avec les trésors qui les avaient achetés. Henri, accoutumé de recourir au clergé et aux monastères pour avoir de l'argent, se vit réduit à des situations qui lui firent regretter *d'avoir tué la poule qui pondait des œufs d'or*, comme s'exprimait Charles-Quint en parlant de cette mesure impolitique de Henri. Un autre effet de la même mesure fut l'extrême misère où se trouvèrent réduits des milliers de pauvres, que les aumônes des monastères entretenaient. Sous le règne d'Elisabeth, on fut obligé de passer jusqu'à onze bills pour les faire subsister ; moyen dont les annales de l'Angleterre n'avaient pas fourni d'exemples (V. LUTHER.) C'est dans l'ouvrage de Henri Spelman, intitulé *Fatalités des sacrilèges*, qu'il faut voir et l'immensité des sommes que Henri ramassa par ces rapines impies, et l'incroyable rapidité avec laquelle elles se dissipa-

pèrent. Quoique Henri se déclarât contre le pape, il ne voulut être ni luthérien ni calviniste. La transsubstantiation fut crue comme auparavant; la nécessité de la confession auriculaire et de la communion sous une seule espèce confirmée. Le célibat des prêtres et les vœux de chasteté furent déclarés irrévocables. L'invocation des saints ne fut point abolie, mais restreinte. Il déclara qu'il ne prétendait point s'éloigner des articles de foi reçus par l'Eglise catholique : c'était bien s'en éloigner assez que de rompre l'unité. Son amour pour une femme produisit tous ces changements; mais cet amour ne dura pas. Touché de la beauté de Jeanne Seymour, il fit trancher la tête, en 1536, à Anne de Boulen, sur des soupçons d'infidélité assez légers. Jeanne étant morte en couches, il la remplaça par Anne de Clèves. Il avait été séduit par le portrait de cette princesse; mais il trouva l'original si différent, qu'il la répudia au bout de six mois. A celle-ci succéda Catherine Howard, fille du duc de Norfolk, décapitée en 1542, sous prétexte qu'elle avait eu des amants avant son mariage. C'est à cette occasion que le parlement d'Angleterre donna une loi aussi absurde que cruelle. Il déclara : « Que tout homme qui serait instruit d'une galanterie de la reine doit l'accuser, sous peine de haute trahison..... Et : Que toute fille qui épouse un roi d'Angleterre, et qui n'est pas vierge doit le déclarer sous la même peine. » Catherine Piër, jeune veuve d'une beauté ravissante, épouse de Henri après Catherine Howard, fut près de subir le même sort que cette infortunée, non pour ses galanteries,

mais pour ses opinions conformes à celles de Luther. Les dernières années de Henri VIII furent remarquables par ses démêlés avec la France. Bizarre dans ses guerres comme dans ses amours, il s'était ligué avec Charles-Quint contre François I^{er}, ensuite avec François I^{er} contre Charles-Quint, et enfin de rechef avec celui-ci contre le monarque français. Il prit Boulogne en 1544, et promit de le rendre par le traité de 1546. Il mourut l'année d'après, âgé de 57 ans, après en avoir régné 38. On rapporte que sur le point de mourir, il s'écria, en regardant ceux qui étaient autour de son lit : « Mes amis, nous avons tout perdu, l'état, la renommée, la conscience et le ciel. » Quelques auteurs ont nié cette anecdote; mais si Henri n'a pas tenu ce propos, il est sûr qu'il n'en pouvait tenir de plus vrai. Il appela au trône, en mourant, Edouard, son fils unique, qu'il avait eu de Jeanne Seymour; après lui, Marie, sa fille aînée, puis Elisabeth, que lui avait donnée Anne de Boulen, quoiqu'il eût fait déclarer autrefois ces deux dernières bâtarde par le parlement, et incapables de succéder à la couronne. « Tous ceux qui ont étudié Henri avec quelque soin, dit l'abbé Raynal, n'ont vu en lui qu'un ami faible, un allié inconstant, un amant grossier, un mari jaloux, un père barbare, un maître impérieux, un roi despotique et cruel. » Pour le peindre d'un seul trait, il suffit de répéter ce qu'il dit à sa mort : *qu'il n'avait jamais refusé la vie d'un homme à sa haine, ni l'honneur d'une femme à ses desirs.* Il perdit dans les plaisirs ou dans de vaines occupations le temps qu'il aurait pu employer à

approfondir les principes du gouvernement. Une confiance aveugle en ses ministres le réduisit à être, durant la moitié de son règne, le jouet de leurs passions, ou la victime de leurs intérêts; l'autre partie fut employée à troubler le repos du royaume, à l'inonder de sang et à l'appauvrir. Il ruina ses sujets par des profusions criminelles et extravagantes, et ce fut encore le moindre des maux qu'il fit à l'Angleterre. C'est sous le règne de ce prince que la *suetie*, maladie dangereuse, infesta tout ce royaume. On connaît plus particulièrement ce tyran en lisant l'exacte et élégante histoire du cardinal Polus, par Thomas Phillips. [L'Histoire de Henri VIII a été écrite par lord Herbert, in-fol. Cet ouvrage est estimé des Anglais, et pour cela doit être suspect aux Français et aux catholiques. L'abbé Raynal a publié, en 1768, l'Histoire de son divorce, 1 vol. in-12.]

HENRI II, roi de Castille. Voy. TRANSTAMARE.

HENRI IV, roi de Castille, dit *l'Impuissant* et *le Libéral*, et qu'on devait appeler plutôt *le Prodiges*, était fils de Jean II, auquel il succéda en 1445, à l'âge de 30 ans. Son règne fut le triomphe du vice. Jeanne de Portugal, qu'il avait épousée après la répudiation de Blanche de Navarre sa première femme, ne couvrait ses galanteries d'aucun voile. Henri, qui voulait avoir des enfants à quelque prix que ce fût, introduisit lui-même, dit-on, dans le lit de sa femme, Bertrand de la Cueva, jeune seigneur, dont le sort était d'être à la fois le valet du roi et l'amant de la reine. De ce commerce naquit une fille, nommée Jeanne. Ber-

trand eut pour récompense les charges les plus importantes du royaume. Les grands murmuraient, et déposèrent ce simulacre de roi en 1465. Dans un acte solennel, on dépouilla son effigie de tous les attributs de la royauté, qu'on adjugea à son frère Alphonse. Cette cérémonie fut accompagnée de toutes les horreurs des guerres civiles. La mort du jeune prince à qui les conjurés avaient donné le royaume ne mit pas fin à ces troubles. Le roi fut déclaré impuissant, et sa fille Jeanne bâtarde, et née d'adultère. Plusieurs grands prétendaient à la royauté; mais les mécontents résolurent de reconnaître Isabelle, sœur du roi, âgée de 17 ans. Le roi ne put sortir de tant de troubles qu'en reconnaissant sa sœur Isabelle pour sa seule héritière légitime, à l'exclusion de Jeanne; on lui laissa le nom de *roi* à ce prix. En vain à sa mort, arrivée en 1474, il réclama contre ce traité; le trône resta à Isabelle, comme effectivement la justice le lui assignait. [Henriquez del Castillo, le P. de la Croix, et Alphonse de Palerme, ont écrit la *Chronique de Henri IV*, mais leurs ouvrages n'ont jamais été imprimés.]

† HENRI, ou FRÉDÉRIC-HENRI-Louis, prince de Prusse, troisième fils de Frédéric-Guillaume I^{er}, naquit à Berlin le 18 janvier 1726. Il fut élevé sous les yeux du roi son père, qui l'aimait de préférence à ses deux autres fils. Le prince lleuri, dès l'âge le plus tendre, se livra avec passion à l'étude de la guerre, pour laquelle son frère aîné, depuis Frédéric le Grand, n'avait encore montré que de l'éloignement. En 1742, il fit sa première campagne, en qualité de colonel, et se distin-

gna à la bataille de Czaslau. Dans la guerre de 1744, il servit sous les ordres du roi son frère, comme son aide de camp, défendit Tabor, repoussa les attaques de Nadasty, et se couvrit de gloire à la bataille de Hohen-Friedberg. A la paix de Dresde, il alla à Postdam, où il acquit au milieu des savants dont Frédéric avait formé sa cour, les connaissances qui l'ont distingué. En 1752, son frère le maria à une princesse de Hesse-Cassel, et lui céda à cette occasion le château de Berlin. Dès la première année de la guerre de sept ans (1756), il commanda une brigade sous les ordres du roi son frère, et se distingua autant par l'habileté de ses manœuvres que par son courage. A la bataille de Prague, il détermina la victoire en faveur des Prussiens, par une charge exécutée avec la plus grande valeur; il remporta ensuite plusieurs avantages sur le général Daun et le duc de Deux-Ponts dans la campagne de 1760. Lorsque les armées prussiennes furent assaillies à la fois par de nombreux ennemis, le prince Henri se couvrit de gloire. Chargé de défendre le nord de la Prusse, il sut, quoique avec une armée bien inférieure à celle des ennemis, entraver leurs opérations, et les tenir en échec, et sauva plusieurs fois l'armée du roi son frère. Malgré ses services, il eut cependant avec lui plusieurs démêlés, et se retira même pendant quelque temps à Glogau; mais au commencement de la campagne suivante (1761), il se réunit de nouveau à son frère, et fut chargé avec quarante mille hommes de contenir sur la rive gauche de l'Elbe le maréchal Daun. Il déploya les plus rares talents dans cette campagne, qu'il

termina par une victoire éclatante, remportée à Freiberg, sur les impériaux commandés par le prince de Stolberg. Depuis cette victoire mémorable, qui contribua à la paix signée en janvier de la même année, Frédéric II eut pour son frère toutes sortes d'égards. Il l'employa dans plusieurs missions importantes, soit auprès de la cour de Russie, soit auprès de celle de Versailles, où le prince Henri fut reçu avec les distinctions les plus honorables. Peu de temps après, Frédéric II mourut. Quelques désagréments que Henri reçut du roi son neveu le déterminèrent à repasser en France en 1788; mais la révolution l'en chassa bientôt. Il désapprouva la lenteur des mesures que le roi de Prusse prenait dans cette importante occasion. Le mauvais succès de l'armée prussienne, battue par les Français, rapprocha le roi de son oncle, et il le chargea des négociations qui amenèrent la paix de Bâle. Frédéric-Guillaume II ne survécut pas deux ans à cet événement. Son successeur Frédéric-Guillaume III entoura le prince Henri de son amour et de son respect, mais ce dernier vécut cependant dans la retraite jusqu'à sa mort, arrivée le 3 août 1802. Plusieurs auteurs allemands ont écrit la vie de ce prince. Il en existe une en français, qui porte le titre de *Vie privée, politique et militaire du prince Henri de Prusse*, Paris, 1809, in-8°.

HENRI, ermite du XII^e siècle, adopta les erreurs de Pierre de Bruys. Il niait que le baptême fût utile aux enfans; il condamna l'usage des églises et des temples, rejetait le culte de la croix, défendait de célébrer la messe, et enseignait qu'il ne fallait point prier pour les morts. La violence

que Pierre de Bruys avait employée pour établir sa doctrine ne lui avait pas réussi : il avait été brûlé à Saint-Gilles. Henri, pour se faire des partisans, prit la route de l'insinuation et de la singularité. Quoiqu'encore jeune, il portait, contre l'usage du temps, les cheveux courts et la barbe rase; il était grand et mal habillé; il marchait tête et pieds nus, même dans la plus grande rigueur de l'hiver. Son visage et ses yeux étaient agités comme une mer orageuse. Il avait l'œil ouvert, la voix forte et capable d'épouvanter. La réputation de Henri se répandit dans le diocèse du Mans; on le supplia d'y aller, et il y envoya deux de ses disciples, qui furent reçus du peuple comme deux anges. Henri s'y rendit ensuite, fut accueilli avec les plus grands honneurs, et sut se faire autoriser à prêcher et à enseigner dans ce diocèse, pendant que l'évêque, le pieux Hildebert, était allé à Rome pour prier le pape de lui permettre de se retirer à Cluny (ce qu'il n'obtint pas). On courut en foule aux sermons de l'hypocrite, et le clergé exhortait le peuple à y aller. Lorsque Henri fut sûr de la confiance du peuple, il enseigna ses erreurs. Ses sermons produisirent un effet que l'on n'attendait pas. Le peuple entra en fureur contre le clergé, et traita les prêtres, les chanoines et les clercs comme des excommuniés. Car c'est toujours à rendre odieux le sacerdoce, dépositaire et défenseur naturel des vérités religieuses, que s'attachent les apôtres du mensonge. On refusait de rien vendre à leurs domestiques; on voulait abattre leurs maisons, piller leurs biens, et les lapider ou les pendre. Quelques-uns furent

traînés dans la boue et battus cruellement. Le chapitre du Mans défendit à Henri, sous peine d'excommunication, de prêcher davantage; mais ceux qui lui notifièrent cette sentence furent maltraités, et il continua ses prédications jusqu'au retour de l'évêque Hildebert, qui fut vivement affligé du ravage que cet hérésiarque avait fait dans son troupeau; mais en peu de temps il sut regagner la confiance de ses diocésains. Il convainquit publiquement Henri d'ignorance et d'imposture, et l'obligea de quitter son diocèse. Il avait été convaincu avant le retour du prélat d'avoir commis un adultère le jour de la Pentecôte, ainsi que de plusieurs autres crimes. Le pape Eugène III envoya, en 1147, un légat dans ces provinces. Saint Bernard s'y rendit en même temps, pour garantir les peuples des erreurs et du fanatisme qui désolaient ces contrées. Henri prit la fuite; mais il fut arrêté et mis dans les prisons de l'archevêché de Toulouse, où il mourut. Les henriciens, ses disciples, se répandirent dans les provinces méridionales, et y donnèrent des scènes scandaleuses.

HENRI le Bon, instituteur des frères-cordonniers, etc. Voyez BUCHE.

HENRI DE HUNTINGTON, historien anglais du XII^e siècle, fut chanoine de Lincoln, puis archidiacre de Huntington. On a de lui : 1^o une *Histoire d'Angleterre*, qui finit à l'an 1154, et qui fut publiée par Savil en 1596, in-fol., dans les *Rerum anglicarum scriptores*; 2^o un petit traité du mépris du monde, etc. Ces productions sont en latin et médiocrement bien écrites.

HENRI DE SUZE, surnommé

dans son temps la *Source et la Splendeur du droit*, était cardinal et évêque d'Ostie; d'où lui est venu le nom d'*Ostiensis*. Il avait été archevêque d'Embrun, et il mourut en 1271. On a de lui une *Somme du droit canonique* et civil, connue sous le nom de *Somme dorée*, qu'il composa par ordre du pape Alexandre IV. On en a trois éditions, Rome, 1473, 2 tomes in-fol. en un seul vol.; Bâle, 1576, et Lyon, 1597. Les canonistes la consultent utilement. — Il ne faut pas le confondre avec HENRI Suzon, dominicain du XIV^e siècle, dont nous avons divers ouvrages mystiques, traduits en français en 2 vol. in-12. C'était un homme pieux, qui mourut en 1366.

HENRI DE GUELDRÉ, fils de Henri IV, comte de Gueldre, et de Marguerite de Brabant, fut élevé en 1247 sur le siège épiscopal de Liège, qu'il déshonora par sa vie licencieuse et par ses violences. Il maltraita le vertueux Thibaut, son archidiacre, qui s'élevait contre ses débauches, et l'obligea de quitter le pays. (Voy. GRÉGOIRE X.) Privé de son siège au concile de Lyon, il continua de scandaliser les peuples, et mourut en 1284.

HENRI DE GAND, ainsi appelé parce qu'il était de cette ville, avait pour nom de famille *Goe-thal*. Il fut docteur et professeur de Sorbonne, puis archidiacre de Tournai, où il mourut en 1295, à 76 ans, avec le surnom de *Doctor solemnis*. On a de lui : 1^o un *Traité des hommes illustres*, pour servir de suite à ceux de saint Jérôme et de Sigebert, et imprimé avec une *Somme de théologie*, in-fol., Paris, 1518 et 1519; Anvers, 1639, in-fol.,

avec des notes d'Aubert Le Mire; 2^o une *Théologie quodlibétique*, Venise, 1613, 2 vol. in-fol. Ce dernier ouvrage est assez bon, et l'emporte sur la plupart des ouvrages des théologiens du temps de Henri de Gaud. Vital Zuercher, de Padoue, de l'ordre des camaldules, en a donné une nouvelle édition avec des commentaires. C'est mal à propos qu'il fait Henri religieux de l'ordre des servites.

HENRI DE HERVORDE, ainsi appelé du lieu de sa naissance en Westphalie, religieux de l'ordre de Saint-Dominique, s'est fait un nom par une chronique intitulée : *De fastis illustribus*, Helmstadt, 1620, in-4^o. Elle remonte au commencement du monde, et finit à l'an 1325. Il mourut à Miuden en Saxe le 9 octobre 1370.

HENRI BOICA, jurisconsulte du XIV^e siècle, natif de Saint-Pol de Léon en Bretagne, est auteur d'un *Commentaire sur les Décrétales*, imprimé à Venise en 1576, in-fol., et très-peu consulté.

HENRI D'URIMARIA, théologien du XIV^e siècle, natif de Thuringe, de l'ordre des ermites de Saint-Augustin, laissa divers ouvrages de piété, dont quelques-uns sont restés manuscrits.

HENRI HARPUS, pieux cordelier, ainsi nommé parce qu'il était de Herph, village de Brabant, fit paraître un zèle éminent dans la direction des âmes, et mourut à Malines, en 1477. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de piété, écrits en flamand, et traduits en latin et en français. Sa *Théologie mystique* a été traduite en français par La Motte Romancour, Paris, 1617, in-4^o.

HENRI D'ECOSSE. *Voy. SCHRIINGER.*

HENRI DE GORICHEM, ainsi nommé parce qu'il était de Gorcum en Hollande, anciennement *Gorichem*, enseigna la philosophie et la théologie à Cologne, et fut vice-chancelier de cette université en 1420. Il mourut dans cette ville en 1431. On a de lui : 1° *De ceremoniis ecclesiasticis*, Cologne, 1503, in-4°; 2° *De celebritate festorum*; 3° *Conclusiones et concordantiæ bibliorum ac canonum in libros magistri sententiarum*, Venise, 1506, in-fol.; 4° un *Traité des superstitions*, inséré dans le *Malleus maleficarum*, Lyon, 1669.

HENRI (Matthieu), ministre presbytérien, né en 1662, s'appliqua à l'étude des langues savantes, pour mieux comprendre l'Ecriture sainte, ou plutôt pour trouver, comme tous les sectaires, de quoi étayer des erreurs ou des explications paradoxales, en dépit des anciennes versions. Il mourut à Chester en 1714, après avoir donné plusieurs ouvrages, entre lesquels ceux de sa secte distinguent : 1° *Exposition de la Bible*, 5 vol. in-fol.; 2° *Discours sur la nature du schisme*, 1689; 3° *Vie de Philippe-Henri*, 1696. C'est la vie de son père, un des fondateurs du presbytéranisme en Angleterre, appelé par ses sectateurs le bon Henri : mais les opérations de la secte n'ont pas répondu à cette épithète.

HENRI DE SAINT-IGNACE, carme de la ville d'Ath en Flandre, enseigna la théologie avec réputation, et passa par les charges les plus considérables de son ordre. Il fit un long séjour à Rome, au commencement du pontificat de Clément XI, et mourut à la

Cavée, maison des Carmes, près de Liège, vers 1720, dans un âge très avancé. Sa principale production est un corps complet de théologie morale, assez méthodique, sous le titre d'*Ethica amoris*, Liège, 1709, en 3 vol. in-fol. Il y a des choses que les théologiens n'ont pas trouvées exactes : il a été prohibé à Rome en 1714 et 1722. On a encore de lui : 1° un autre livre de théologie, intitulé : *Theologia vetus, fundamentalis, ad mentem resoluti doctoris J. de Bachone*, Liège, 1677, in-fol.; 2° *Molinismus profligatus*, Liège, 1715, 2 vol. in-8°; 3° *Artes jesuiticæ in sustinendis novitatibus, laxitatibusque sociorum*, Strasbourg, 1717; 4° *Tuba magna mirum clangens sonum. De necessitate reformandi societatem Jesu, per Liberrimum Candidum*. C'est un recueil de pièces pleines d'animosités et peu conformes à la doctrine de l'*Ethica amoris*. Les gens du parti janséniste estiment l'édition de 1617, en 2 gros vol. in-12. Henri de Saint-Ignace se déclare hautement dans ses écrits pour la cause et les sentiments du docteur Arnauld et du P. Quesnel.

HENRI (Nicolas), né à Verdun en 1692, professeur d'hébreu au collège royal en 1723, mort à Paris de la chute d'un entablement en 1752, a donné une *Edition* estimée de la *Bible* de Yatable, en 2 vol. in-fol., Paris, 1729 et 1745. Elle est enrichie de notes de différents interprètes, et contient deux versions; l'ancienne, qui est la vulgate, et la nouvelle, qui est celle de Pagnin. Cette édition a coûté bien des recherches à l'éditeur, mais elle n'est pas à l'abri de toute censure. Il est encore au-

teur d'une *Grammaire hébraïque*.

HENRI (Pierre-Joseph), curé de Surice, dans le duché de Luxembourg, joignit l'application aux bonnes études à toute l'activité du zèle pastoral. On a de lui : 1° *De doctrina sacra*, Louvain, 1771, petit in-12 ; 2° *Explications sur le catéchisme des diocèses de Liège, Cambrai et Namur*, dont la quatrième édition a paru à Liège en 1780 ; 3° *Instructions familières sur les quatre parties de la doctrine chrétienne*, dont les dernières éditions sont de Rouen, 1785, et Liège, 1786, 4 vol. in-12 ; 4° *Discours familiers sur divers sujets de morale*, Liège, 1786, Rouen, 1787. Ce recueil répond parfaitement à ceux qui précèdent. Les exhortations sont courtes, et telles qu'il le faut pour être prononcées après le catéchisme, qui, à la campagne, se fait pour l'ordinaire durant la grand'messe, afin que les adultes ne manquent pas d'une instruction qui n'est superflue à aucun âge. En général, l'auteur s'est fait une réputation très méritée par la clarté, l'ingénuité et la bonne disposition de ses discours et instructions, excellemment proportionnées à l'intelligence du peuple, et qui par là sont d'une utilité plus étendue et plus marquée que le langage de la plus sublime éloquence. On ne peut lire sans attendrissement l'adieu qu'à la fin de ces discours, l'auteur, vieilli dans les travaux du ministère, fait à ses confrères : il est plein de sentiment, de zèle, et d'une charité dont les feux s'élancent au-delà de la perspective du tombeau. Cet homme respectable s'est vu réduit à vivre d'aumônes dans les dernières années de

sa vie. Il est mort en 1791, à Namur, où il s'était retiré accablé d'infirmités, après avoir administré sa paroisse durant 46 ans.

HENRIET (Protais), savant recollet français, mort en 1688, est auteur d'une *Harmonie évangélique*, avec des notes littérales et morales, et d'autres ouvrages peu connus.

HENRIETTE-MARIE DE FRANCE, reine d'Angleterre, fille de Henri IV et de Marie de Médicis, naquit en 1609, et fut mariée en 1625 à Charles I^{er}, roi d'Angleterre. Les amertumes qui suivirent les premières douceurs de son état furent si cuisantes, qu'elle se donna elle-même la qualité de *Reine malheureuse*. On rejeta sur elle le penchant qu'on attribuait à Charles I^{er} pour la religion catholique, et on se déchaîna avec fureur, mais elle ne répondit à ces outrages que par des bienfaits. Quelques-uns de ses courtisans lui proposant de faire un exemple sur les plus furieux : « Il faut, disait-elle, » que j'en serve aussi. Peut-on » mieux faire sentir son autorité » qu'en faisant du bien à ceux » qui nous persécutent ? » Elle ne voulait pas même qu'on lui dit les noms de quelques personnes qui la rendaient odieuse aux principaux de la cour. « Je » vous le défends, disait-elle ; » s'ils me haïssent, leur haine » ne durera peut-être pas tous » jours, et s'il leur reste quelque » sentiment d'honneur, ils auront honte de tourmenter une » femme qui prend si peu de » précaution pour se défendre. » Cependant le feu de la guerre civile embrasait toute l'Angleterre. Le roi, toute la famille royale, avaient été obligés de quitter Londres. La reine passa

en Hollande, vend ses meubles et ses pierreries, et achète des vivres et des munitions, dont elle charge plusieurs vaisseaux. Après avoir étonné les Hollandais par son intrépidité et son activité, elle partit pour l'Angleterre. Une furieuse tempête vint l'assaillir, mais sans la décourager. Elle se tint, autant qu'elle put, sur le tillac du vaisseau, au milieu de l'orage, pour animer ses troupes, disant agréablement que *les reines ne se noyaient pas* (*reines ou raines se disaient alors pour grenouilles, rane*). Enfin, après avoir essuyé une foule de traverses et de périls, elle passa en France l'an 1644. Le mauvais état des affaires de la reine Anne d'Autriche pendant les troubles de la France ne lui permit pas de donner à sa belle-sœur les secours qu'elle aurait accordés à ses infortunes; et la fille d'un roi de France, épouse d'un roi d'Angleterre, se vit contrainte, comme elle le disait elle-même, de *demande une aumône au parlement pour pouvoir subsister*. La mort funeste de son mari, exécuté en 1649, fut un nouveau surcroît de douleur; mais elle eut la consolation, en 1660, de voir rétablir Charles II, son fils, sur le trône de ses pères. Elle fit deux voyages en Angleterre; et après avoir demeuré quelque tems à la cour de France, elle se retira à la Visitation de Chaillot. Elle y mourut en 1669, à 60 ans. Son corps, par ordre de Louis XIV, fut transporté à Saint-Denis; quarante jours après cette translation, Bossuet prononça en présence de Monsieur et de Madame l'oraison funèbre que l'on trouve à la tête de la collection qui honore à la fois notre littérature et notre religion. L'aigle de Meaux

semble avoir pris cette fois un essor plus élevé, et les grandes idées politiques qu'il y mêle aux sublimes idées de la religion font admirer à la fois la hauteur et l'étonnante étendue de son génie. *La Vie de la reine d'Angleterre* a été publiée à Paris, chez Quéraut, 1693, in-8°.

HENRIETTE-ANNE D'ANGLETERRE, duchesse d'Orléans, était la dernière des enfans de Charles I^{er}, roi d'Angleterre, et de Henriette de France. Elle naquit à Excester en 1644, dans le temps que le roi son père était aux prises avec ses sujets ingrats et rebelles. La reine, sa mère, accoucha d'elle dans un camp, au milieu des ennemis qui la poursuivaient. Obligée de fuir, elle laissa sa fille, qui demeura prisonnière, 15 jours après sa naissance. Au bout d'environ deux ans, elle fut heureusement délivrée de cette captivité par l'adresse de sa gouvernante. Elevée en France, sous les yeux de sa mère, elle étonna bientôt par les agréments qu'on découvrit dans son esprit et dans ses manières. Monsieur, duc d'Orléans, frère de Louis XIV, l'épousa en 1661; mais ce mariage ne fut pas heureux. Le roi, qui se plaisait beaucoup avec elle, lia un commerce étroit d'amitié et de bel-esprit. Il lui donnait souvent des fêtes, il lui envoyait des vers. Cette intelligence si intime jeta des alarmes dans la famille royale. Le roi se vit obligé de réduire l'éclat de ce commerce à un fonds d'estime et d'amitié, qui ne s'altéra jamais. Louis XIV se servit depuis de Madame pour faire un traité avec l'Angleterre contre la Hollande. La princesse, qui avait sur Charles II, son frère, le pouvoir que donne l'esprit le plus insinuant

et le cœur le plus tendre, s'embarqua à Dunkerque, chargé du secret de l'état. Elle alla voir Charles à Cantorbéry, et revint avec la gloire du succès. Elle en jouissait, lorsqu'une mort subite l'enleva à l'âge de 26 ans, à Saint-Cloud, en 1670. La cour fut dans une douleur et une consternation, que le genre de mort augmentait, car Henriette s'était crue empoisonnée, et elle l'était en effet, à ce qu'on croit, si l'on s'en rapporte au duc de Saint-Simon, par le chevalier de Lorraine. [Celui-ci avait succédé au comte de Guiche dans la bienveillance de Monsieur. Il gouvernait despotiquement ce prince, et, par de faux rapports, entretenait sa froideur envers Madame, qui s'en plaignait au roi; le chevalier fut exilé. On raconte que, dans son dépit, il dépêcha de Rome un certain Morelli pourvu d'un poison subtil qu'il remit à deux amis du chevalier, de la maison de Monsieur. L'un de ces scélérats jeta le poison dans un verre d'eau de chicorée, que Madame prenait assez ordinairement le matin. Le jour de sa mort, Madame en avait bu, et aussitôt après elle éprouva à l'estomac des douleurs aiguës, et s'écria qu'elle était empoisonnée. Bossuet a fait son *Oraison funèbre*. C'est un excellent tableau de la vanité des grandeurs humaines. Toute la cour fut émue par la touchante paraphrase de ces mots de l'Écriture : *Omnes morimur et quasi aquæ dilabimur*. A ces paroles : « O nuit désastreuse, nuit effroyable ! où retentit tout à coup, comme un éclat de tonnerre, cette étonnante nouvelle : Madame se meurt ! Madame est morte ! » tout le monde fondit en larmes. Madame de la Fayette a écrit l'*Histoire* de

cette princesse, un volume in-12.

† HENRIOT (François), un de ces brigands qui, sortis de la fange, firent gémir la France sous le poids de leurs crimes, naquit à Nanterre de parents inconnus, en 1761. Il fut pendant quelque temps domestique à Paris; mais tous les maîtres étaient forcés de le chasser pour sa mauvaise conduite, et s'il échappa au supplice, que lui avaient mérité ses premiers crimes, ce ne fut que par la coupable indulgence d'un procureur au parlement qu'il servait en dernier lieu, et qui se contenta comme les autres de le chasser de chez lui. Henriot obtint alors une place de commis aux barrières; mais lorsque, le 13 juillet 1789, une troupe de factieux alla mettre le feu aux barrières, au lieu de les défendre, il se joignit aux révoltés, et jouit comme eux d'une blâmable impunité. C'est par cet exploit qu'il débuta dans la carrière politique. Dès ce moment il se réunit aux démagogues les plus exaltés, et participa à toutes les séditions, à tous les mouvements populaires, que les factieux organisaient alors pour atteindre leur coupable but. Jusqu'au 10 août 1792, Henriot ne fut qu'un de ces nombreux satellites employés à commettre des crimes, mais lorsque le trône se fut écroulé, il devint plus hardi, se mit à la tête d'une horde sanguinaire, et dirigea les terribles massacres du 2 et du 3 septembre, principalement dans l'église des Carmes, où l'on avait entassé une foule d'ecclésiastiques. Ce fut lui qui, dans la section du Jardin du roi, appelée alors des Sans-Culottes, fit délivrer sur la caisse de la commune des mandats aux bourreaux qui

avaient assassiné les prêtres renfermés dans le séminaire de Saint-Firmin. La formule de ces mandats dévoile toute la férocité du moustre qui les dictait. « Je demande, disait-il, qu'il soit délivré des mandats pour les sommes de.... aux citoyens.... qui, dans la journée du 2 septembre, ont travaillé au décès des prêtres de Saint-Firmin. » Ces exploits lui acquirent un grand ascendant, et il se trouva placé naturellement à la tête de tous les rassemblements séditieux. Il parvint à faire rendre les honneurs funèbres à un de ses dignes satellites, le Polonais Lazouski, qui le 10 août s'était fait remarquer par son audace et sa férocité, et qui ensuite avait été un des principaux assassins des prisonniers d'Orléans, massacrés à Versailles. Il était tellement sanguinaire, qu'il traitait de modérés les hommes les plus féroces. Carrier, cet affreux proconsul, dont le nom sera toujours prononcé avec effroi sur les rives de la Loire, n'était passelon lui à la hauteur des circonstances, parce qu'il avait envoyé à Paris, au lieu de les faire fusiller, 94 Nantais, regardés comme partisans des girondins, mais qui avaient eu une grande part à la défense de Nantes contre l'armée vendéenne. Henriot était devenu par ses crimes un homme redoutable et important : il fut nommé chef de la force armée et ensuite commandant provisoire de la garde nationale, ou plutôt des rassemblements populaires auxquels on donnait ce nom. Les montagnards poursuivaient depuis long-temps avec le plus grand acharnement le parti de la Gironde; mais leurs efforts avaient été vains. L'éloquence de Guadet et de

Gensonné avait triomphé de toutes leurs attaques. Henriot se chargea à lui seul d'exécuter cette terrible révolution, et employa ses moyens ordinaires, la force et la violence. Le 31 mai, au point du jour, accompagné des bandits qui composaient son état-major, il se rendit sur le terre-plein du Pont-Neuf, et fit tirer en signe d'alarme, une grosse pièce d'artillerie qui y était placée. A ce signal, de nombreux rassemblements se formèrent sur la place de Grève; Henriot se mit aussitôt à leur tête, et fit entourer le lieu des séances de la convention. Les montagnards se sentant alors appuyés par ces dignes satellites et secondés par les furieux qui encombraient les tribunes, recommencèrent leurs attaques contre les girondins. Ils tâchaient de les épouvanter par leurs injures et leurs menaces. L'assemblée, précédée de son président sort de la salle, espérant que sa présence disperserait les factieux; mais tout fut inutile; la populace était accoutumée à ne plus obéir. Le président put à peine faire entendre quelques phrases, et Henriot lui ferma la bouche par cette harangue expressive : « Le peuple ne s'est pas levé, dit-il, pour entendre des phrases, il veut des victimes.... Allons! canonniers, à vos pièces. » La convention, effrayée de tant d'audace, fut obligée de rentrer dans la salle et de proscrire vingt-deux des membres. La commune voulant donner à Henriot une marque de sa reconnaissance, le nomma alors définitivement commandant de la garde nationale, malgré quelques voix qui s'opposaient à cette élection. Fidèle satellite de

Robespierre, il le seconda de tous ses moyens et l'aida à proscrire Danton, Hébert et les autres révolutionnaires dont il voulait se débarrasser. Le 9 thermidor, lorsqu'une nouvelle révolution allait mettre un terme au règne de la terreur par la chute de Robespierre, Henriot conduisit au supplice cinquante victimes, et les fit exécuter malgré les cris du peuple rassasié de sang. Après cette sanglante expédition il vint au secours de Robespierre : il chercha à soulever le peuple en sa faveur en criant dans les rues : *Aux armes ! vive Robespierre !* Mais cette populace, qu'il avait tant de fois excitée et dont il s'était servi pour commettre tant de crimes, ne l'écoutait plus. Il fut arrêté lui-même par cinq gendarmes, et conduit aux comités de la convention. Cependant, au milieu du désordre d'une pareille scène, Coffinhal, un des présidents du tribunal révolutionnaire, étant parvenu jusqu'à lui, coupa les cordes dont il était lié et le fit évader. Henriot sauta aussitôt sur un cheval que le hasard lui fit trouver, et rencontrant une compagnie de canoniers, il leur ordonna de pointer leurs pièces contre la convention ; ils obéirent ; mais, les voyant peu disposés à faire feu, il n'osa pas le leur ordonner. Cependant le parti vainqueur devenant à tout moment plus puissant, vint attaquer Henriot. Ce brigand fut alors saisi de terreur, il s'enfuit avec ses canoniers, et alla se réfugier à la maison commune, où était Robespierre. Mais, glacé par la crainte et presque dans un état d'ivresse, il ne prit aucune mesure pour sauver son parti, et ses paroles ainsi que

ses actions annonçaient dans ce moment qu'il avait perdu la tête. Alors Coffinhal, indigné de sa lâcheté, le saisit par le milieu du corps et le jeta dans l'égoût de l'hôtel-de-ville, d'où il fut retiré et conduit le lendemain à l'échafaud, avec Robespierre ; le 24 juillet 1794. Ce brigand avait alors 33 ans.

† HENRIQUEZ (Henri), né vers l'an 1520 à Villa-Viciosa dans l'Alentejo, fut un des premiers compagnons de saint Ignace. Il était déjà diacre lorsqu'il entra dans la société à l'âge de 25 ans. Ayant été ordonné prêtre, il passa aux Indes et alla prêcher la foi sur la côte de la Pêcherie ; il travailla dans cette contrée pendant 53 ans avec tant de zèle et de succès qu'il mérita d'être nommé *l'apôtre de la presqu'île*. En 1553, la ville qu'il habitait fut assiégée et prise. Le P. Henriquez tombé au pouvoir des vainqueurs eut beaucoup à souffrir de leur cruauté, pendant trois mois que dura sa captivité. Il mourut à l'âge de 80 ans, l'an 1600, et fut inhumé à Tutucurin, où sa mémoire est long-temps restée en bénédiction ; il avait fait bâtir plusieurs églises et deux hôpitaux. Il avait acquis une telle connaissance de la langue du pays, qu'il pouvait prêcher facilement dans cet idiome, et même disputer avec les brachmanes. Le P. Henriquez a laissé plusieurs ouvrages en langue malabare : 1° une *Grammaire* et un *Vocabulaire*. Le P. Henriquez avait fait une longue étude des dialectes des différentes contrées qu'il avait parcourues ; et personne n'était plus en état que lui d'en faciliter la connaissance par des livres élémentaires. 2° Un *Catéchisme*,

ou *Exposé de la doctrine chrétienne*; 3° une *Vie de Jésus-Christ, de la sainte Vierge et de plusieurs saints*, dont un exemplaire est précieusement conservé dans la bibliothèque du Vatican; 4° une *Méthode de la langue malabare*, dans laquelle l'auteur a fait entrer tout ce qu'il est nécessaire que sache un nouveau chrétien; 5° *Contra fabulas ethnicorum pro defensione divina legis*. On conçoit à peine comment, dépourvu de livres, ce père a composé un ouvrage aussi plein d'érudition. 6° Deux *Lettres* concernant les Indes: la 1^{re} de l'an 1548, et l'autre de 1565. Elles ont été insérées dans le Recueil italien de lettres sur ces contrées, imprimé à Venise en 1565.

HENRIQUEZ (Henri), né à Porto, en Portugal, fut admis dans la société des Jésuites, par saint Ignace, enseigna avec réputation la théologie à Salamanque, où il eut Suarez pour disciple, et ensuite à Cordoue. Ayant obtenu la permission de passer dans l'ordre de Saint-Dominique, il quitta l'habit de cet ordre, avant d'avoir fait sa profession, pour reprendre celui de Saint-Ignace. Il mourut à Tivoli, le 28 janvier 1608, à 72 ans, laissant: 1° *De fine hominis*, qu'il avait composé l'an 1594. Il y a des choses favorables à Molina, entremêlées de critiques. 2° Une *Somme de théologie morale*, en latin, Venise, 1600, in-fol. 3° Un traité *De clavibus Ecclesiae*.

HENRIQUEZ (Jean-Chrysostôme), laborieux écrivain de l'ordre de Cîteaux, né d'une famille noble à Madrid, en 1595, fut commissaire général des religieux irlandais de son ordre,

grand-prieur de l'ordre de Calatrava, et historiographe général de la congrégation des bernardins d'Espagne. Il mourut à Louvain, le 23 octobre 1632, âgé de 37 ans. Il a laissé un très grand nombre d'ouvrages qui tendent presque tous à éclaircir l'histoire de son ordre, entre autres: 1° *Menologium cisterciense cum notis*, Anvers, 1639, 2 vol. in-fol.; 2° *Fasciculus sanctorum ordinis cisterciensis*, Bruxelles, 1623, in-fol.; 3° *Lilia cisterciensia*, Douai, 1633, in-fol. Ce sont les *Vies* des saintes vierges de son ordre. On a inséré quelques-uns de ces ouvrages dans la Bibliothèque des écrivains de l'ordre de Cîteaux, de Charles Visch, et dans la Bibliothèque espagnole de Nicolas Antoine.

† HENRY (David), écrivain écossais, naquit près d'Aberdeen en 1710, et vint très jeune à Londres, où il fut l'un des rédacteurs du journal intitulé, *Gentlemen's magazine* (Le Magasin des gentilshommes). Il a en outre laissé: 1° *Le parfait Fermier anglais, ou Système pratique d'agriculture*, 1779, 4^e édition; 2° *Tableau historique de tous les voyages autour du monde*, 1774, 4 vol. in 4°. Il y ajouta depuis 2 vol. qui renferment les voyages du capitaine Cook, etc. Henry mourut le 5 juin 1792.

HENRYS (Claude), avocat du roi au bailliage de Forez, sa patrie, mort en 1692, dans un âge assez avancé, était très versé dans le droit canon et civil, dans l'histoire, dans le droit public et les intérêts des princes. Il était souvent consulté sur les affaires d'état par plusieurs ministres, soit de France, soit des pays étrangers. Sa probité, sa

politesse, sa prudence, son désintéressement, égalaient ses lumières. On a de lui : 1^o un excellent *Recueil d'arrêts*, en 2 v. in-fol., 1708, avec les observations de Bretonnier. Henrys accompagna sa collection de notes utiles et agréables. Dans les unes, il éclaircit des principes de droit, et dans les autres, il sème des traits de littérature et d'érudition. Le célèbre avocat Matthieu Terrasson a fait aussi des *Additions* et des *Notes* pour servir à une nouvelle édition de Henrys. Ces Additions et ces Notes ont été imprimées dans l'édition de 1738, en 4 volumes in-fol. 2^o *L'Homme-Dieu, ou le Parallèle des actions divines et humaines de J.-C.*

HENSCHENIUS (Godefroi); jésuite, né à Venrad, dans la Gueldre, le 21 janvier 1600, travailla pendant long-temps avec succès à l'immense compilation des *Actes des saints*, avec Bollandus qui avait été son régent, et ne servit pas peu à épurer les légendes des contes pieux et quelquefois ridicules dont les écrivains des siècles d'ignorance les avaient remplies. Après avoir publié avec Bollandus les *Acta sanctorum* des mois de janvier et février, il donna, avec le P. Papebroch, les *Vies des saints* des mois de mars et d'avril. Il donna aussi *Brevis notitia Galliarum et Belgii*, Anvers, 1658, in-8^o; *De tribus Dagobertis Francorum regibus*, Anvers, 1655, in-4^o, ouvrage curieux et savant; *De episcopatu trajectensi*, Anvers, 1654, in-4^o, où il soutient que le siège épiscopal de Tongres a été transféré à Maëstricht. Il mourut à Anvers le 2 septembre 1681. Le P. Papebroch a écrit sa *Vie*, et l'a insérée dans le 7^e

volume des *Acta sanctorum* du mois de mai.

† **HENSLER** (Philippe-Gabriel), médecin habile, naquit à Oldensworth le 11 décembre 1733. Il fut premier médecin du roi de Daunemarek, et contribua à la propagation de l'inoculation de la petite vérole. On a de lui : 1^o *Tentaminum et observationum de morbo varioso saturo*, Gottingue, 1762, in-4^o; 2^o *Lettres sur l'inoculation, dédiées au parlement de Paris*, Altona, 1765-1766, 2 v. in-8^o; 3^o *Indication des principaux secours dans le cas de mort apparente*, ibid., 1770-1780, in-8^o; 4^o *Sur des Etablissements pour les malades*, Hambourg, 1785, in-4^o. Il mourut le 31 décembre 1805.

HENTEN (Jean), de Naline, près de Thuin, dans l'Entre-Sambre-Meuse, alla, étant encore enfant, en Portugal, où il se fit hiéronimite, et entra ensuite dans l'ordre de Saint-Dominique à Louvain. Il fut fait docteur en théologie en 1551, puis prieur et préfet des études. La faculté de théologie le chargea, par ordre de Charles-Quint, de corriger la Bible, et de lui rendre la pureté de l'ancien texte, il y travailla avec assiduité, et montra qu'il était digne de la confiance qu'on avait dans ses lumières. C'est principalement par ses soins que parut la première Bible nommée de Louvain en 1547, et Anvers, 1570, avec des figures. (V. le P. Le Long, tom. 1, p. 263.) Henten mourut à Louvain en 1566, âgé de 67 ans, épuisé par le travail et les austérités. On a encore de lui : 1^o les *Commentaires* d'Euthymius sur les Évangiles; 2^o ceux d'OEcumenius sur saint Paul;

3^e ceux d'Arethas sur l'Apocalypse, etc. *Voyez* le *Belgium dominicanum* du P. Jonghe, p. 152.

HEPHESTION. *Voyez* EPHESTION.

HEPHESTION, grammairien grec d'Alexandrie, du temps de l'empereur Vêrus, dont il nous reste *Enchiridion de metris et poemate*, grec et latin, donné par Paw, Utrecht, 1726, in-4^e.

HERACLAS, frère de l'illustre martyr Plutarque, se convertit avec son frère durant la persécution de Sévère. Il fut catéchiste d'Alexandrie, conjointement avec Origène, et ensuite seul. Son mérite le fit élever sur le siège d'Alexandrie, sa patrie, en 231. Il mourut sur la fin de l'année 247, de la mort des justes.

HERACLÉON, hérétique du III^e siècle, adopta le système de Valentin. (*Voy.* ce nom). Il y fit pourtant quelques changements, et se donna beaucoup de peine pour ajuster à ce système la doctrine de l'Evangile, dans des *Commentaires* très étendus sur les *Evangiles* de saint Jean et de saint Luc. Ces *Commentaires* ne sont que des explications allégoriques, destituées de vraisemblance, toujours arbitraires, et souvent ridicules. Héracléonas, à la faveur de ces explications, fit recevoir, par beaucoup de chrétiens, le système de Valentin, et forma la secte des *héracléonites*. Origène a réfuté les *Commentaires* d'Héracléon, et c'est d'Origène que Grabbe a extrait les fragments que nous avons des écrits de ce visionnaire.

HERACLÉONAS, quatrième fils de l'empereur Héraclius et de Martine, seconde femme de ce prince, naquit en 626. Son père

le nomma, en 641, son successeur à l'empire, avec Héraclius-Constantin, son frère aîné. Ainsi il occupa, dès l'âge de 15 ans, la seconde place du trône de Constantinople. Héraclius-Constantin étant mort quatre mois après, empoisonné, à ce que l'on croit, par Martine, Héracléonas demeura seul empereur sous l'autorité de sa mère. La haine que les forfaits de cette princesse avaient inspirée devint funeste à l'un et à l'autre. Une cabale, formée par un courtisan habile, les contraignit d'associer à l'empire le prince David, surnommé *Tibère*, frère d'Héracléonas, et Constantin, fils d'Héraclius-Constantin. On vit donc trois empereurs à Constantinople, à la tête desquelles était une femme ambitieuse : mais ce gouvernement monstrueux ne dura pas longtemps. Le sénat ayant fait arrêter Héracléonas et Martine, on coupa le nez au fils, et la langue à la mère, afin que la beauté de l'un et l'éloquence de l'autre ne fissent plus aucune impression sur le peuple. On les conduisit ensuite en exil, où ils finirent leurs jours. Héracléonas avait régné environ six mois depuis le meurtre de son frère.

HERACLÉOTES (Denys), philosophe d'Héraclée, d'abord stoïcien, pensait, ou plutôt disait comme Zénon son maître, que *la douleur n'est point un mal*. Mais une maladie cruelle, accompagnée de douleurs aiguës, le fit changer de sentiment vers l'an 264 avant J.-C. Il quitta les stoïciens pour les épicuriens, qui plaçaient le bonheur dans le plaisir : selon la coutume des sots, comme dit Horace, qui ne quittent pas une folie sans la remplacer par une autre. Héracléotes

composa divers *Traité*s de philosophie, et quelques *Pièces de poésie* : on en cite une de lui, qui était attribuée à Sophocle.

HERACLIDE, le Pontique, philosophe d'Héraclée dans le Pont, disciple de Speusippe et d'Aristote, est moins connu par ses ouvrages que par un trait de vanité. Il voulut faire accroire qu'au moment de sa mort il était monté au ciel. Il pria un de ses amis de mettre un serpent dans son lit, à la place de son corps, afin qu'on crût que les dieux l'avaient enlevé. Le serpent n'attendit pas l'instant de sa mort pour se montrer ; quelqu'un ayant fait du bruit, il sortit, et découvrit ainsi la fourberie d'Héraclide. Il vivait vers l'an 336 avant J.-C. On trouve quelque chose sous son nom dans l'*Esope* d'Alde, 1505, in fol.

HERACLIEN, l'un des généraux de l'empereur Honorius, fit mourir le traître Stilicon, à Ravenne, l'an 408. Pour récompense de ce service, Honorius lui donna le gouvernement d'Afrique. Dans la révolte d'Attalus, il demeura fidèle à l'empereur, et défendit la province contre les troupes que le rebelle avait envoyées ; il tua même un certain Constantin qui les conduisait. Sa fidélité ne tarda pas à se démentir : élevé au consulat en 413, il s'abandonna aux conseils violents de Sabinus, qui, de son domestique, était devenu son gendre, et qui lui persuada d'usurper l'empire. Pour exécuter son dessein, il retint la flotte qui avait coutume de porter du blé en Italie, et en prit le chemin avec une armée navale composée de 3,700 navires. Le comte Marin s'opposa à son débarquement, et

le mit en fuite. Alors Héraclien monta sur le seul vaisseau qui lui restait, et passa à Carthage, où il fut tué.

HERACLITE, célèbre philosophe grec, natif d'Ephèse, florissait vers l'an 500 avant J.-C. Il était mélancolique, pour ne pas dire sauvage, et pleurait sans cesse sur les sottises humaines, plus dignes d'exciter le rire que la pitié. Cette triste habitude, ou, si l'on veut, ces grimaces de commande, par lesquelles il aspirait à la célébrité, jointe à son style énigmatique, le firent appeler le *Philosophe ténébreux* et le *pleureur*. Il composa divers *Traité*s, entre autres un *sur la Nature*, dans lequel il enseignait que tout est animé par un esprit ; qu'il n'y a qu'un monde, qui est fini ; qu'il a été formé par le feu, et qu'après divers changements, il retournerait en feu. Euripide ayant envoyé une copie de cette production à Socrate, celui-ci, en la lui renvoyant, lui dit, « que » ce qu'il avait compris de ce livre lui avait paru bon ; et qu'il ne doutait point que ce qu'il n'avait pas pu entendre ne fût de même : » comme si des choses inintelligibles, dans un ouvrage de philosophie, pouvaient être réputées bonnes. Darius, roi de Perse, ayant vu le même ouvrage, écrivit une lettre fort obligeante à l'auteur, pour le prier de venir à sa cour, où il serait plus considéré qu'en Grèce. Le philosophe le refusa brusquement, et répondit en rustre aux politesses prévenantes de ce monarque. On dit que la conversation des hommes ne faisant qu'irriter son humeur chagrine, il prit une si grande aversion pour eux, qu'il se retira sur une montagne pour y vivre d'herbes avec une

société digne de lui, les bêtes sauvages. Cette vie lui ayant causé une hydropisie, il descendit à la ville, et consulta par énigmes les médecins, leur demandant *s'ils pouvaient rendre serein un temps pluvieux*. Les médecins n'entendant rien à ses demandes, il s'enferma dans du fumier, croyant dissiper, par cette chaleur empruntée, l'humour qui était chez lui en trop grande abondance; mais comme ce remède ne le guérissait point, il se laissa mourir, âgé de 60 ans. On rapporte de lui quelques bons mots, et quelques sentences assez communes. Il répondit aux Ephésiens, qui s'étonnaient de le voir jouer aux osselets avec des enfants, « qu'il » aimait encore mieux s'amuser » ainsi, que se mêler de leurs affaires. » Il avait pour maximes, « qu'il fallait étouffer les querelles dans leur naissance, comme » on étouffe un incendie; » et que « les peuples doivent combattre pour leurs lois comme » pour leurs murailles. » Il croyait que « la nature de l'âme était une » chose impénétrable. » Il nous reste quelques fragments de ce philosophe, que Henri Etienne imprima avec ceux de Démocrite, de Timon, et de plusieurs autres, sous le titre de *Poesis philosophica*, 1573, in-8°. [On connaît des *Fragment*s des écrits de ce philosophe, les éditions suivantes : *De principio rerum naturalium ex mente Heracliti physici exercitatio*, Leipsick, 1697; *De rerum naturalium genesis ex mente Heracliti physici dissertatio*, Leipsick, 1702.]

HÉRACLITE, Sicyonien. C'est sous son nom que Léon Allatius a donné au public le livre *De incredibilibus*. Il l'avait tiré de la bibliothèque du Vatican. Cet ou-

vrage, imprimé à Rome en 1641, l'a été depuis à Londres et à Amsterdam. La dernière édition est la plus belle. [On compte dans l'antiquité plusieurs autres Héraclites, parmi lesquels il y a des philosophes, et un écrivain chrétien cité par Eusèbe.]

HÉRACLIUS, empereur romain, né vers l'an 575, d'Héraclius, gouverneur d'Afrique, détrôna Phocas, qui tyrannisait ses sujets, et se fit couronner en sa place, en 610, après lui avoir fait trancher la tête. *Quoi ! lui dit-il, tu n'avais usurpé l'empire que pour faire tant de maux au peuple !* — Phocas lui répondit : *Gouvernez-le mieux*. Le nouvel empereur profita de cet avis. Il fit la revue des troupes, les disciplina, et mit un nouvel ordre dans l'état. Chosroës II, roi de Perse, était en guerre avec Phocas; Héraclius lui fit demander la paix, et ne put l'obtenir. Le monarque persan envoya une armée formidable dans la Palestine en 614. Jérusalem fut prise; les églises furent brûlées, un grand nombre de clercs, de moines, de religieuses et de vierges massacrés, les chrétiens vendus aux Juifs, les vases sacrés, entre autres le bois de la vraie croix, enlevés. Le vainqueur jure « qu'il n'accordera la » paix à l'empereur et à ses peuples (1), qu'à condition qu'ils » renonceront à J.-C., et qu'ils » adoreront le soleil, la divinité » des Perses. » Héraclius, outré de ses insolences, marcha contre Chosroës, le défait en plusieurs rencontres, depuis l'an 622 jusqu'en 627. Le roi barbare, poursuivi jusque dans ses états, y trouva Syroës, son fils aîné,

(1) Quelques savants modernes ont nié ce fait, et Voltaire entre autres : on devine bien pourquoi.

qu'il avait voulu déshériter, les armes à la main. Syroës, l'ayant fait enfermer dans une dure prison, fit la paix avec Héraclius, et lui rendit le bois de la vraie croix. L'empereur emporta cette précieuse relique à Constantinople, où il fit son entrée avec la plus grande magnificence. Au commencement de l'année suivante, en 629, il s'embarqua pour la Palestine, dans le dessein d'aller déposer ce saint trésor à Jérusalem, et d'y rendre grâces à Dieu de ses victoires. Il voulut porter la croix sur ses épaules, en entrant dans la ville, et accompagner cette cérémonie de la pompe la plus éclatante : mais il se sentit arrêté tout à coup, et dans l'impossibilité d'avancer. Le patriarche Zacharie, de retour de Perse, où il avait été mené captif par ordre de Chosroës, lui ayant représenté que cette pompe ne s'accordait pas avec l'état d'humiliation où était le fils de Dieu lorsqu'il porta sa croix dans les rues de Jérusalem, l'empereur quitta aussitôt ses vêtements précieux, sa couronne, sa chaussure ; et, dans cet état d'humilité et de pauvreté, il accomplit sans peine son pieux dessein. On célébra comme un jour de fête, celui où cet instrument du salut avait été remis à sa place. C'est l'origine de la fête de l'*Exaltation de la sainte croix*, célébrée par les Grecs et les Latins le 14 septembre, fête qui est en même temps la célébration du triomphe général de la croix sur toutes les pompes et les puissances du monde, et qui rappelle cette époque si glorieuse pour l'Eglise « où, comme s'exprime un his-
» torien, les empereurs, si long-
» temps acharnés contre la croix,

» s'avouèrent à la fin vaincus,
» déposèrent les armes, et de-
» vinrent les défenseurs et les
» adorateurs de cette même
» croix. Ce changement ne fut
» point l'ouvrage des hommes ;
» il ne put se faire que par un
» miracle de la toute-puissance
» divine. » (Voyez CONSTANTIN
LE GRAND.) Héraclius se fit ad-
mirer par sa piété pendant les
six années qu'il fit la guerre aux
Perses ; mais s'étant laissé sé-
duire par les partisans du mo-
nothélisme, qui infectait alors
l'empire, il publia en 639 l'édit
qu'on nomme l'*Ecthèse*, c'est-à-
dire Exposition ; comme si ce
n'eût été qu'une simple exposi-
tion de foi. Cet édit, formelle-
ment hérétique, fut condamné
à Rome l'année suivante, 640,
par le pape Jean IV, dans un
concile. L'empereur sentit sa
faute : il écrivit au souverain
pontife, que cet édit n'était
point de lui ; que le patriarche
Sergius l'avait composé, et l'a-
vait engagé à le publier sous son
nom ; mais qu'il le désavouait,
puisqu'il causait tant de trou-
bles. Pendant ces disputes, les
Sarrasins s'emparaient de l'E-
gypte, de la Syrie et de toutes
les plus belles parties de l'em-
pire. Héraclius était hors d'état
de s'opposer à leurs conquêtes.
Il fut attaqué d'une hydropisie,
qui le mit au tombeau en 641, à
66 ans, après 30 ans de règne.
« On ne sait, dit l'abbé Guyon,
» quel rang lui assigner parmi
» les princes. Sur la fin de son
» règne, il donna plutôt des
» marques de timidité que de
» courage. La sagesse, l'activité,
» la valeur qu'il avait fait écla-
» ter pendant la guerre persi-
» que, sont dignes d'admira-
» tion ; mais dans les derniers

» temps, on ne retrouve plus le
 » vainqueur de Chosroès. C'est
 » un controversiste qui paraît
 » aussi peu touché des affaires
 » de l'empire qu'il est empressé
 » de décider celles de la religion.
 » Il abandonna les devoirs d'un
 » monarque, pour faire les fonc-
 » tions d'un évêque. » [Les
 onze premières années du règne
 d'Héraclius furent extrêmement
 malheureuses : la peste, la fa-
 mine, des tremblements de terre,
 dépeuplèrent les plus belles pro-
 vinces de l'Asie. Les Perses, en
 Orient; les Arabes, les Bulgares,
 les Esclavons en Occident, cou-
 vrirent ces pays de ruines. A
 cela vint se joindre une maladie
 inconnue, que l'on croit être la
petite vérole, et que les Abyss-
 sins avaient apportée en Orient;
 de là les Lombards la répandi-
 rent dans l'Occident. Les Perses
 vinrent camper sous les murs de
 Chalcédoine, en face de Con-
 stantinople; ce fut alors qu'Hé-
 raclius se décida enfin d'aller les
 combattre en Palestine.]

HÉRACLIUS-CONSTANTIN,
 fils d'Héraclius et de Flavia Eu-
 dodia, naquit à Constantinople
 en 612, et succéda à son père en
 641. Il partagea le trône impérial
 avec Héracléonas, son frère, fils
 de l'impératrice Martine, con-
 formément aux dernières volon-
 tés d'Héraclius. Mais ayant ap-
 pris que son père avait déposé
 un trésor considérable chez Pyr-
 rhus, patriarche de Constanti-
 nople, et qu'il devait être remis
 à l'impératrice Martine, dans le
 cas de quelque disgrâce, il fit
 enlever cet argent. Martine se
 vengea, dit-on, en l'empoison-
 nant; mais ce fut un bruit po-
 pulaire, destitué de preuve.
 Comme il se vit frappé à mort,
 il distribua le trésor qu'il avait

volé aux soldats, pour qu'ils
 fussent favorables à son fils
 Constant. Il expira le 25 mai
 641, après avoir porté le sceptre
 trois mois et vingt-trois jours.
 L'enlèvement d'un dépôt sacré
 par le testament de son père, ne
 donne pas lieu de croire qu'un
 plus long règne eût été consacré
 à la sagesse et à la justice.

HÉRAULT (Didier), *Desi-
 derius Heraldus*, avocat au par-
 lement de Paris; célèbre par
 plusieurs ouvrages pleins d'éru-
 dition. Les principaux sont : 1^o
 des *Notés* estimées sur l'Apolo-
 gétique de Tertullien, sur Mi-
 nutius Félix, sur Arnobe,
 sur Martial; 2^o un ouvrage con-
 tre Saumaise, Paris, 1699, in-8^o;
 3^o plusieurs *livres de Droit*. Ce
 savant mourut en 1659. L'étude
 des belles-lettres occupa la plus
 grande partie de son temps; et
 ce fut surtout dans les écrits des
 anciens qu'il puisa ce fonds de
 savoir qui le distinguait. — Hé-
 rault, son fils, fut ministre de
 l'Église wallonne à Londres, puis
 chanoine de Cantorbéry. On a
 de lui le *Pacifique royal en
 deuil*, recueil de Sermons où il
 déplore la mort de Charles I^{er},
 roi d'Angleterre. Après le réta-
 blissement de Charles II sur le
 trône, le même auteur publia
 20 autres sermons, sous le titre
 de *Pacifique royal en joie*.

† HÉRAULT DE SEHELLES
 (Marie-Jean), né à Paris en 1760,
 d'une famille distinguée, entra
 dans la carrière du barreau, et
 s'y distingua dès l'âge de 20 ans,
 par la défense d'un précepteur
 contre l'ingratitude de son élève,
 et d'une mère délaissée par une
 fille dénaturée. Les préceptes de
 la morale avaient encore plus de
 charmes dans la bouche d'un jeune
 orateur doué d'un organe tou-

chant et orné de toutes les grâces de son âge. Une foule immense venait l'admirer. Sa réputation s'étendit bientôt. Il fut présenté à la reine par la duchesse de Polignac, et il devint, par la protection de cette princesse, avocat-général au parlement. Mais il ne soutint pas dans ce poste élevé l'éclat de son début, et bientôt la concurrence d'un jeune magistrat, qui avait reçu en partage toutes les qualités du cœur et de l'esprit, prouva que Hérault avait dû sa réputation plutôt aux circonstances heureuses dans lesquelles il s'était trouvé, qu'à un mérite réel. Ce redoutable adversaire était M. d'Ambray, qui, d'avocat à la cour des aides, était devenu membre du parlement. Hérault sembla se réveiller un moment pour lutter avec lui, mais ses efforts furent vains. Il ne put empêcher qu'on ne transportât au nouveau venu l'admiration qui jusqu'alors l'avait environné. Indigné d'avoir succombé sous la supériorité de son adversaire, il crut venger son amour-propre en prenant un parti opposé, et il se jeta dans la révolution. Nommé d'abord commissaire du roi près le tribunal de cassation, il fut ensuite député à l'assemblée législative par le parlement de Paris; il avait déjà fait connaître les principes qui l'animaient en prenant les armes avec les autres factieux, le jour de la prise de la Bastille (14 juillet 1789.) Arrivé à l'assemblée avec le préjugé qu'il devait être le premier partout, il abandonna tour-à-tour le parti des feuillants et celui des girondins, où son amour propre avait trop à souffrir, et finit par être un des jacobins du plus bas étage. Le roi, les prêtres, les émigrés furent continuellement l'objet de ses

attaques et de ses invectives, et comme des paroles on en vient aux faits, il prit part à l'horrible journée du 10 août, et en défendit les principaux auteurs contre le juge de paix Larivière, qui avait poursuivi courageusement Chabot et Bazire. Il ne manqua pas d'imputer aux royalistes les malheurs de cette journée, et il réclama contre eux l'établissement d'un tribunal spécial, qu'on établit en effet le 17 de ce même mois d'août, et qui fut le précurseur de ces autres tribunaux extraordinaires qui couvrirent la France d'assassinats juridiques. Sa vanité reçut enfin quelque satisfaction. Il obtint le fauteuil de président le 1^{er} septembre; mais cette place ne fit qu'aggraver ses torts, car le 2 septembre il ne fit rien pour arrêter les massacres qui souillaient la capitale, et il put en entendre le récit, et même le cri des victimes sans éprouver la moindre émotion. Réélu à la convention, il obtint enfin, le 2 novembre, la présidence de cette assemblée, mais il céda le fauteuil à M. Grégoire, pour aller remplir dans le Mont-Blanc une mission dont le but secret était de faire aux puissances étrangères des propositions de paix. Quoique absent, il voulut prendre part au plus grand des crimes; il écrivit à ses partisans pendant le procès de l'infortuné Louis XVI; et de concert avec ses collègues Jagot et Simon, il adressa à la convention une lettre où ils déclaraient que Louis Capet devait être condamné comme parjure. Revenu à Paris après la consommation du crime, il se lia avec les terroristes les plus forcés, et contribua de toutes ses forces à la chute du parti de la Gironde, que le talent de Guadet, Genson-

nié et Vergniaux lui avaient rendu odieux, moins par esprit de parti que par jalousie. Adjoint au comité de salut public, il fut chargé de rédiger la nouvelle constitution de 1793, et nommé ensuite président de la convention pour faire les honneurs de la fête qui devait avoir lieu le jour où les députés se réunirent pour accepter cette nouvelle constitution. En cette qualité, il se rendit le 10 août, jour indiqué pour cette fête ridicule, sur l'emplacement de la Bastille, où l'on avait élevé une statue colossale représentant la Nature. Le président de la convention et le doyen des députés des départements devaient boire dans la même coupe de l'eau qui sortait des mamelles de la Nature. Cette scène offrait le rapprochement d'un ex-avocat au parlement de Paris, un des plus jeunes et le plus élégant des magistrats de son temps, et du plus vieux et du plus sale des moines du couvent des jacobins de la rue Saint-Jacques. Hérault ayant rempli la coupe s'écria en serrant le moine dans ses bras : « O Nature, reçois l'expression de l'attachement des Français pour tes lois, et que cette eau féconde qui jaillit de tes mamelles, que cette boisson pure qui abreuve les premiers humains, consacre dans cette coupe de la fraternité et de l'égalité, le serment que te fait la France en ce jour, le plus beau qu'ait éclairé le soleil depuis qu'il est suspendu dans l'immensité de l'espace. » Hérault fut tout enivré des honneurs de cette fête, ou de cette pantomime. L'ombrageux Robespierre en conçut de la jalousie, et ne pardonna ni au moine ni au président. Nommé au comité de salut public, il s'y fit

remarquer par son délire démagogique, ne paraissant à la tribune que pour proposer les mesures les plus violentes, telles que le désarmement des suspects, l'annulation de leurs passe-ports, la faculté de les arrêter et la défense de les relâcher. Il quitta le comité de salut public au mois de septembre 1793, et fut envoyé dans le Haut-Rhin. Il porta dans cette mission toute sa fureur révolutionnaire. A peine arrivé, il y établit un tribunal spécial révolutionnaire pour mettre le pays à la raison. J'ai semé » écrivait-il, quelques guillotines » sur ma route, et je trouve que » cela produit déjà un excellent » effet. » Mais ce furent là ses derniers succès et le terme de sa gloire révolutionnaire. Dès le mois de novembre suivant, il fut en butte aux accusations : on le désignait comme un ex-noble, comme favorisant les suspects, etc. Couthon le défendit pendant son absence, et lorsqu'il fut revenu à Paris, il se présenta lui-même à la tribune en habit de sans-culotte, et chercha à se justifier dans un discours qu'il termina par ces paroles : « Si, » avoir été jeté par le hasard de » la naissance dans une caste que » Lepelletier et moi n'avons cessé » de combattre et de mépriser, » est un crime qui me reste à expier, je prie l'assemblée d'accepter ma démission de membre du comité de salut public. » Sa démission ne fut pas acceptée, mais Robespierre lui avait lancé des regards farouches qui lui avaient fait comprendre assez clairement qu'il n'était pas encore hors de danger. Il resta dans de cruelles incertitudes l'espace de deux mois, après lesquels Robespierre le fit arrêter sous les plus vains prétextes, et

conduire dans les prisons du Luxembourg le 19 mars 1794. Au milieu de la terreur et du deuil qui enveloppaient la France, Héral, insensible aux remords, et traitant avec la même indifférence le vice et la vertu, s'était toujours occupé de galanterie et de vers, auxquels on dit que la jeune épouse de Camille Desmoulins n'avait pas été insensible. Dès qu'il fut renfermé dans la prison, éloigné des affaires, il reprit son humeur enjouée et son goût pour la littérature, et il prépara l'édition d'un ouvrage intitulé : *Théorie de l'ambition*. Cependant Robespierre, qui avait juré sa perte, ne le perdait pas de vue; il parvint à le compliquer dans le procès de Danton et de Camille Desmoulins. Héral fut traîné avec eux devant le tribunal révolutionnaire, et, pour ne leur céder en rien, il répondit comme eux aux questions qu'on lui adressa, par des plaisanteries aussi singulières qu'indécentes. Il entendit son jugement sans émotion, et conserva toute sa fermeté jusqu'à ses derniers moments. Près de monter sur l'échafaud, il s'approcha de Danton et voulut l'embrasser; mais cet homme toujours féroce le repoussa en lui disant : « Montez donc; nos têtes auront le temps de se baiser dans le panier. » Il fut exécuté le 5 avril 1794. Ainsi finit un homme qui peut-être n'était pas né avec un caractère méchant, mais que l'ambition et l'impiété conduisirent aux derniers excès. S'il avait employé ses talents à la défense de la cause légitime, il n'aurait peut-être pas échappé non plus à la hache révolutionnaire, mais du moins sa mort, qui ne fut qu'une punition mé-

ritée, en aurait fait un martyr de la fidélité. Parmi les ouvrages de Héral de Séchelles, nous citerons : 1° *Eloge du jeune abbé de Saint-Denis*, 1779, in-8°; 2° *Visite à Buffon*, 1785, in-8°. Cet ouvrage a reparu en 1802 sous le titre de *Voyage à Monbar*; 3° *Détails sur la société d'Oiten*, 1790, in-8°; 4° *Théorie de l'ambition*, publiée pour la première fois, par M. Jean-Baptiste Salgues, Paris, 1802, in-8°, avec des notes de l'éditeur. Cette production, qui repose tout entière sur le matérialisme, n'est qu'un recueil de maximes absurdes quand elles ne sont pas criminelles, exprimées dans un style obscur et pédantesque. 5° *Rapport sur la constitution de 1793*, publié la même année dans un livre intitulé : *Constitution du peuple français*.

HERBELOT (Barthélemi d'), né à Paris en 1625, montra dès son enfance beaucoup de goût et de talent pour les langues orientales. Il le fortifia dans plusieurs voyages à Rome, où étaient alors Luc Holstenius et Léon Allatius, qui l'aimèrent et l'estimèrent. Le grand-duc de Toscane, Ferdinand II, lui fit présent d'une bibliothèque de manuscrits orientaux, exposée en vente, lorsqu'il passa à Florence. Le grand Colbert l'ayant invité à revenir dans sa patrie, il ne put partir de Florence qu'après avoir montré les ordres précis du ministre qui le rappelait. Quand il parut à la cour de France, le roi l'entretint plusieurs fois, et lui accorda une pension de 1500 livres. Le chancelier de Pontchartrain lui obtint ensuite la chaire de professeur royal en langue syriaque. Il mourut à Paris en 1695, à 70 ans. C'était un homme

d'une vaste littérature, et d'un caractère supérieur à toutes ses connaissances. Il ne parlait jamais de science qu'il n'y fût invité par ses amis. Sa probité égalait son savoir, et elle fut d'autant plus sûre, qu'elle était fondée sur un grand fond de religion. Les ouvrages qui font le plus d'honneur à sa mémoire sont : 1^o la *Bibliothèque orientale*, Paris, 1697, in-fol., composée d'abord en arabe, mise ensuite en français, pour la rendre d'un plus grand usage, et publiée par M. Galand, qui y a ajouté une préface. C'est un livre nécessaire à ceux qui veulent connaître les langues, le génie de l'histoire, et les costumes des peuples de l'Orient. 2^o Un *Dictionnaire turc*, et d'autres *Traité*s curieux, qui n'ont pas vu le jour. Sa *Bibliothèque orientale* devenant tous les jours plus rare et plus chère, elle a été réimprimée à Maëstricht, 1776, in-fol., et à Paris, 6 vol. in-8^o, 1782. Au reste, cette collection, n'étant qu'un amas de matériaux indigestes, est souvent très defectueuse.

HERBERAI DES ESSARTS (Nicolas), commissaire d'artillerie, mort vers 1552, sortait d'une famille noble de Picardie. Il est connu principalement par des *Traductions* d'Amadis de Gaule et de D. Florez de Grèce, in-fol. ou in-8^o, etc. Il avait pris pour devise, suivant l'usage de son temps, ces mots espagnols, AGUERDO OLVIDO, c'est-à-dire *souvenir et oublier*.

† HERBERSTEIN (Charles, comte de), évêque de Laybach, dans la Carniole, naquit en 1722, et fut élevé à l'épiscopat en 1773. Ce prélat fut un de ceux qui secondèrent le plus les réformes

ecclésiastiques de Joseph II. Il approuva les livres des théologiens qui établissaient une doctrine conforme aux vues de l'empereur, et qui tendaient à changer l'enseignement religieux en Allemagne. Il favorisa de toutes ses forces l'exécution des nombreux édits de Joseph, même lorsqu'ils étaient le plus contraires à la discipline de l'Eglise catholique : lorsque, par exemple, le gouvernement établissait des séminaires qu'il soustrayait ensuite à la surveillance des évêques, et où il forçait les maisons religieuses d'envoyer leurs jeunes profès ; lorsque, empiétant sur les droits épiscopaux, il cassait ou réformait les jugements des évêques, faisait sortir les religieux de leur cloître, et les sécularisait de sa propre autorité. Une telle conduite ne put qu'être improuvée par le plus grand nombre de ses collègues, mais l'empereur s'empressa de lui donner un témoignage de sa satisfaction par un décret du 27 novembre 1781, où il déclara que ce prélat n'avait agi que d'après ses intentions ; et, en louant son zèle pour la religion, il le proposa aux autres évêques comme un modèle à suivre. Ces éloges encouragèrent M. d'Herberstein. Il crut ne pouvoir faire assez pour les mériter. Il publia donc en 1782 une lettre pastorale, où il prétendit exposer, d'après la tradition de l'Eglise, les droits des princes, des évêques et du pape. La part du pape, que pour cette raison il plaçait la dernière, était fort mince, mais en revanche celle du prince était fort grande. Il exaltait ensuite la sagesse des décrets de Joseph, particulièrement ceux qui déprimaient les

ordres religieux; il applaudissait à la suppression des monastères dont il prétendait démontrer l'inutilité; et cet évêque, instruisant son peuple, parlait de ces maisons de retraite qui depuis 16 siècles ont donné tant d'exemples de vertu et de sainteté, comme en auraient parlé des protestants et des incrédules. Cette doctrine mécontenta tous ceux qui comme lui ne se prêtaient pas aux vûes de Joseph. Ses collègues le blâmèrent, et le pape Pie VI, dans son voyage à Vienne, lui en témoigna son mécontentement. Mais l'empereur ne cessa pas de le protéger, et M. d'Herberstein continua à mériter la confiance et les éloges de ce prince par son ardeur à le seconder: Joseph, pour lui témoigner de plus en plus sa bienveillance, ou uniquement poussé par la manie de faire des changements, pria le pape d'ériger en métropole le siège de Laybach. Le saint-père ne se refusa pas à la mesure en elle-même, mais il crut devoir la différer, pour ne pas avoir l'air de favoriser un prélat qui le méritait si peu. Pie VI s'en expliqua dans un bref du 7 janvier 1786, adressé à Joseph II. L'empereur insista, et l'évêque de Laybach répondit au bref du saint-père par un *Mémoire apologétique*. Mais la mort de l'évêque vint mettre fin à la négociation. Il fut frappé d'un coup d'apoplexie qui l'enleva le 7 octobre 1787. L'empereur protégea encore sa mémoire; la gazette de la cour fit l'éloge de ses vertus et de son zèle. Il publia en 1786 une *Version* du nouveau Testament en langue vulgaire, qui n'obtint pas une approbation générale. Il ne paraît pas qu'il en fût l'auteur.

On lui reproche d'avoir introduit dans les provinces autrichiennes les écrits des appelants français, et d'autres ouvrages favorables aux nouvelles réformes. Il fit les pauvres ses légataires, concurremment avec l'école normale de Laybach.

HERBERSTEIN (Sigismond, baron d'), seigneur de distinction de la basse Styrie, né en 1486, fut employé à des négociations honorables dans le xvi^e siècle, sous les empereurs Maximilien, Charles-Quint et Ferdinand. Il profita de son séjour en Russie pour donner un *savant Commentaire* sur cet empire, en latin, Bâle, 1571, in-fol. On l'a inséré dans *Rerum moscoviticarum scriptores varii*, Francfort, 1700. Herberstein mourut en 1559.

HERBERSTEIN (Ferdinand-Ernest, comte d'), né à Vienne en Autriche, et mort à Prague le 6 mars 1720, a donné au public *Mathemata, adversus umbratiles Pireti impetus propugnata*, Prague, 1709, et plusieurs autres *Traité*s de philosophie et de mathématiques.

HERBERT (Edouard), plus connu sous le nom de *Lord Herbert de Cherbury*, naquit au château de Montgomery dans le pays de Galles, en 1581. Jacques I^{er} l'envoya deux fois en ambassade près de Louis XIII. Nous avons de lui : 1^o une *Histoire de Henri VIII*, in-fol.; 2^o *De religione gentiliū, errorumque apud eos causis*, Amsterdam, 1700, in-8^o; ouvrage plein d'erreurs, et qui ne prouve ni le jugement ni la sagesse de l'auteur; 3^o *De religione laici*; 4^o *De veritate*, Londres, 1645, in-4^o. L'auteur a répandu, dans ces différents écrits, des principes de *déisme* et de *natura-*

lisme. Il a été un des premiers qui ont réduit le déisme en système. On prétend que c'est dans cette source empoisonnée que puisèrent Spinoza et Hobbes. Il avait fait imprimer en 1639, in-4°, une Traduction de son Traité de la vérité, sous ce titre : *De la vérité, en tant qu'elle est distincte de la révélation, du vraisemblable, du possible et du faux*; titre qui seul prouve la singularité et le désordre des idées de l'auteur; 5° *De expeditione in ream insulam*, Londres, 1658, in-8°. Le lord Herbert mourut le 20 août 1648. Un savant allemand, nommé Kortholt, fit imprimer en 1680, in-4°, une *Dissertation* sur les trois imposteurs de son siècle, Spinoza, Hobbes et Herbert. [Il avait servi sous Maurice de Nassau contre les Espagnols, et se distingua autant par ses talents militaires que par sa bravoure; et il aurait laissé une mémoire honorable, s'il avait voulu se contenter de la réputation qu'il s'était acquise comme guerrier et comme diplomate; mais il voulut écrire, et il ne mérita que celle d'un auteur impie et sans jugement. Malgré les faveurs dont il avait été comblé par Jacques I^{er}, il se montra ingrat, en prenant parti contre Charles I^{er}, son fils et son successeur.]

HERBERT (Georges), célèbre poète anglais de la même famille, né en 1597, laissa des poésies estimées. Elles ont pour titre : *Le Temple*, et le *Ministre de la campagne*. Il mourut curé de Bemmerson, près Salisbury, en 1635.

HERBERT (Thomas), né à Yorck, de la famille des comtes de Pembrock, voyagea en Asie et en Afrique. De retour dans sa patrie, il suivit le parti des par-

lementaires contre Charles I^{er}. Lorsqu'on eut ôté les domestiques à ce malheureux prince, on lui donna Herbert pour valet de chambre. Le sort du monarque le toucha; il le servit avec beaucoup d'attention, et écrivit l'*Histoire* des derniers moments de ce prince, qu'il publia après le rétablissement de Charles II, et que Wood a insérée dans *Athenæ oxonienses*. Il fut créé baronnet, et mourut fort âgé, le 1^{er} mars 1681, à Yorck. Il avait aussi publié la relation de ses voyages, que Wicquefort a traduite en français, sous le titre de *Relation du voyage de Perse et des Indes orientales, fait par Herbert* en 1626 et 1627, Paris, 1663, in-4°. On en a donné une édition en anglais en 1638.

† HERBIN (Auguste), orientaliste, naquit à Paris le 13 mars 1783. A l'âge de 20 ans, il publia une grammaire arabe sous ce titre : *Développemens des principes de la langue arabe moderne*, etc., avec un essai de *Calligraphie orientale*, Paris, 1803, un vol. in-4°, avec onze planches 2°; *Notice sur Hatiz*, suivie d'une imitation en vers de quelques odes de ce fameux poète, Paris, 1806, petite brochure in-12, que l'auteur ne distribua qu'à ses amis. Il a laissé manuscrits plusieurs ouvrages importants par rapport aux langues orientales. Herbin mourut à l'âge de 23 ans, le 30 décembre 1806; sa perte fut déplorée par ses amis et par les savants, qui aimaient la bonté de son caractère, et estimaient ses talents précoces.

HERBINIUS (Jean), né en 1663 à Bischen, dans la Silésie, fut député en 1664 par les Églises polonaises de la confession d'Augsbourg, pour aller solliciter des

SOUCCOURS auprès des Églises luthériennes d'Allemagne; de Suisse et de Hollande. Il mit à profit ses voyages, et rechercha principalement ce qui pouvait avoir rapport aux cataractes ou chutes des fleuves, tant sur la terre que dessous. Il a laissé un savant traité sur cette matière, publié à Copenhague, sous ce titre : *Dissertationes de paradiso; de admirandis mundi cataractis supra et subterraneis, eorumque principio*, etc., Amsterdam, 1678, in-4°. Ce livre n'est pas commun, et est recherché; il est plein d'une physique approfondie, et qui ne roule pas sur des routes battues. On croit y voir cependant quelques traces du *Mundus subterraneus*, et autres de Kircher, mais qui eux-mêmes sont écrits dans cet esprit et sur ce ton. On a de lui d'autres ouvrages. Les principaux sont : 1° *Kiuvia subterranea*, 1675, in-8°; 2° *De statu Ecclesiarum Augustanæ confessionis, in Polonia*, Copenhague, 1670, in-4°; 3° *Terræ motus et quietis examen*, in-12; 4° *Tragicomædia et Ludi innocui de Juliano imperatore Apostata, Ecclesiarum et scholarum eversore*, in-4°. On voit dans cet ouvrage qu'il connaissait mieux le fameux Julien que les philosophes modernes, qui en feraient presque un héros. [Les deux ouvrages suivants du même auteur eurent aussi beaucoup de succès : 5° *Examen controversiarum famosarum de solis vel telluris motu; theologico-philosophicum*, Utrecht, 1655, in-12; 6° *Disputationes duæ defeminarum illustrium eruditione*, Wittemb., 1657, in-4°]. Il mourut le 14 février 1676, à 44 ans.

† HERBST (Jean-Frédéric-Guillaume), naturaliste alle-

mand et ministre protestant, naquit à Petershagen, dans le Minden, en 1743. Il fut membre de plusieurs sociétés savantes, et se distingua dans la prédication. On a de lui différents écrits sur les insectes, les écrevisses, etc., tels que l'*Introduction succincte à la connaissance des insectes*, Berlin et Stralsund, 1784, 1787, 3 vol. in-8°, avec 144 gravures color.; 2° *Essai d'une histoire naturelle des écrevisses et des crabes*, Zurich et Berlin, 1782; 1784, 3 vol. in-fol., avec grav. color.; 3° *Système naturel des papillons*, Berlin, 1783, 1795, 7 vol. in-8°, avec 180 grav. enlum., etc. Il est mort le 5 novembre 1807.

HERCULE, fils de Jupiter et d'Alcmène, femme d'Amphitryon, né à Thèbes, dans la Béotie, vers l'an 1280 avant J.-C., est célèbre dans l'antiquité fabuleuse par des actions héroïques qui exigeaient une force et un courage extraordinaire, et surtout par ce qu'on appelle les *douze travaux*, auxquels Junon l'avait condamné. Étant encore au berceau, il étouffa deux serpents que cette jalouse déesse avait envoyés contre lui. Il tua dans la forêt, ou dans le marais de Lerne, une hydre épouvantable, qui avait plusieurs têtes, lesquelles renaissaient à mesure qu'on les coupait. Il prit et tua à la course une biche qui avait des cornes d'or et des pieds d'airain. Il étrangla dans la forêt de Némée un lion extraordinaire, dont il porta depuis la peau pour se couvrir. Il mit à mort Busiris, roi d'Égypte, qui faisait immoler tous les voyageurs; il punit Diomède, roi de Thrace, qui nourrissait ses chevaux de chair humaine, en le faisant manger

par ses propres chevaux. Il prit sur la montagne d'Erimanthe en Arcadie, un sanglier qui désolait toute la contrée, et qu'il mena à Eurysthée. Il tua à coups de flèches tous les horribles oiseaux du lac Stymphe; il dompta un taureau furieux qui désolait la Crète; il vainquit le fleuve Achéloüs, à qui il arracha une corne, qu'il lui rendit néanmoins en recevant celle de la chèvre Amalthée, et étouffa dans ses bras le géant Anthée. Il déroba les pommes d'or du jardin des Hespérides, après avoir tué le dragon qui les gardait; soulagea Atlas, en soutenant fort long-temps le ciel sur son dos; massacra plusieurs monstres, comme Gériôn, Cacus, Tyrrhène et d'autres; combattit les géants Albion et Bergion, dompta les Centaures, et nettoya les étables d'Augias. Il tua un monstre marin, auquel Hésione, fille de Laomédon, était exposée, et, pour punir Laomédon, qui lui refusa des chevaux qu'il lui avait promis, il renversa les murailles de Troie, et donna Hésione à Télémaque. Il défit les Amazones et donna leur reine Hippolyte à Thésée; il descendit aux enfers, enchaîna le chien Cerbère, et en retira Alceste, qu'il rendit à son mari Admète. Il tua le vautour qui mangeait le foie de Prométhée, attaché au mont Caucase, sépara les deux montagnes Calpé et Abyla, et joignit par ce moyen l'Océan à la Méditerranée. Croyant que c'était là le bout du monde, il y éleva deux colonnes, qu'on appelle depuis *Colonnes d'Hercule*, sur lesquelles on dit qu'il grava une inscription, dont le sens était : *Non plus ultra*. Ce héros périt dans un bûcher qu'ils s'était dressé

lui-même. Les dieux l'immortalisèrent, et il fut reçu dans le ciel, où il épousa Hébé, déesse de la jeunesse. On le représente ordinairement sous la figure d'un homme fort et robuste, la massue en main, et couvert de la peau du lion de Némée. Il a quelquefois l'arc et la trousse, ou la corne d'abondance sous le bras; fort souvent on le trouve couronné de feuilles de peuplier blanc. On donne à Hercule plusieurs femmes et plusieurs maîtresses. Les savants ont bâti divers systèmes sur ce héros, réel ou imaginaire. Quelques-uns ont cru voir de l'analogie avec les exploits de Samson, et ont expliqué le bûcher où Hercule s'immola, par le bâtiment sous lequel Samson s'ensevelit volontairement. Vossius ne voit dans Hercule qu'une allégorie du soleil; et les douze travaux du fils d'Alcmène ne sont à ses yeux que les douze signes du Zodiaque. Suivant Le Clerc, Hercule était un négociant phénicien qui avait fait de grands établissements, de longs voyages, et avait étendu fort loin son commerce. Noël Lecomte regardait les actions d'Hercule comme autant d'emblèmes de vérités morales. L'abbé Banier, qui croyait que les fables n'étaient que des altérations des vérités historiques, croit à l'existence d'Hercule; mais, comme selon lui plusieurs héros ont porté ce nom, et que certains auteurs en font même monter le nombre jusqu'à quarante-trois, il prétendait que les Grecs avaient chargé le seul Hercule thébain des exploits de tous les autres; ce qui faisait tout le merveilleux de son histoire. L'abbé Bergier trouvait dans cette même histoire d'Her-

cule une topographie mal entendue de plusieurs cantons de Grèce ou des autres parties du monde. Enfin, selon Gêbelin, les travaux d'Hercule n'étaient autre chose que des symboles du défrichement et de la culture des terres. Il résulte de cet amas de systèmes opposés, qu'on ne parviendra pas aisément à expliquer d'une manière satisfaisante le fondement des fables débitées sur Hercule; il est peut-être de la sagesse de ne pas s'en occuper. *C'est, dit un auteur en parlant de ces sortes d'histoires, comme si on se fatiguait à expliquer un rêve.*

† HERDER (Jean-Godefroy), illustre littérateur allemand, né à Mohrungen, dans la Prusse orientale, le 25 août 1744. Son père était fort pauvre, et exerçait l'état de maître d'école. Dès son enfance, Herder avait un penchant décidé pour l'étude : il empruntait des livres; et, afin de les lire avec plus de tranquillité, il grimpait sur les arbres, s'attachait aux branches avec une courroie, et passait, dans cette situation, des heures entières. Un prédicateur, nommé Trescho, s'intéressa à lui, et se l'attacha comme copiste; mais il ne tarda pas à découvrir dans le jeune Herder des germes d'un grand talent. Il le fit alors participer aux leçons de latin et de grec qu'il donnait à ses enfants, et dans lesquelles Herder fit des progrès rapides. Un médecin russe, qui logeait chez Trescho, l'emmena avec lui à Saint-Petersbourg, pour lui faire apprendre la chirurgie. Ils partirent ensemble; mais, arrivés à Königsberg, Herder trouva des amis et des savants qui savaient déjà ses progrès dans les langues

classiques : ils le conservèrent aux lettres et à sa patrie, en le faisant entrer dans le collège de cette ville. Herder fit ses cours, devint le disciple du fameux Kant, dont il fut ensuite l'adversaire. Il remplit plusieurs chaires dans ce même collège, étudia ensuite la théologie, et embrassa l'état ecclésiastique. Le rappel de quelques illustres exilés de Sibérie lui fit connaître qu'il était né poète, et il publia, à cette occasion, son beau *chant à Cyrus*, qui eut un succès prodigieux. Il n'avait alors que dix-neuf ans, et avait déjà parcouru, avec une ardeur infatigable, presque toutes les branches des connaissances humaines. En même temps qu'on voyait revivre en lui un disciple de Platon, il se disposait à devenir l'émule des Mendelshon et des Lessing. Plusieurs fragments scientifiques ayant répandu son nom dans l'Allemagne, on l'appela à Riga en qualité d'instituteur de l'école de la cathédrale et de prédicateur. Il se distingua dans ces doubles fonctions; et, désirant voyager et connaître les hommes, il refusa l'emploi d'inspecteur de l'école de Saint-Pierre, à Pétersbourg, pour accepter celui de gouverneur auprès du jeune prince de Holstein-Eutin, qui allait parcourir l'Allemagne et la France. Il partit en 1768, et il rencontra à Strasbourg Goëthe, avec lequel il se lia d'une amitié intime. A son retour en Allemagne, en 1770, le comte Guillaume de Schavembourg-Lippe le nomma prédicateur de la cour, surintendant et conseiller consistorial à Buckebourg. Ayant obtenu en 1775 une chaire de théologie à Gœttingue, il se rendit dans

cette ville ; il y aurait éprouvé quelques désagréments , parce que sa nomination n'avait pas été sanctionnée par le roi , si le duc de Saxe-Weimar ne l'eût tiré de cet embarras , en le nommant surintendant général , conseiller consistorial et prédicateur de sa cour. C'est dans cet asile des sciences que Herder composa et perfectionna ses nombreux ouvrages. Il s'était marié , et dirigeait lui-même l'éducation de ses enfans , sans que ce soin l'empêchât de vaquer aux devoirs de ses divers emplois et à ses études. Herder contribua beaucoup à former d'utiles établissemens dans les états de son protecteur. Il y fonda un séminaire d'instituteurs , perfectionna l'éducation publique , opéra plusieurs réformes dans la liturgie , et composa lui-même un nouveau catéchisme. Il avait été élu , en 1789 , vice-président du consistoire et supérieur ecclésiastique ; trois ans après , l'électeur de Bavière lui envoya des lettres de noblesse pour lui et ses descendants. Estimé des savans , chéri de ses amis , et digne de la confiance que lui accordaient le duc et toute la cour , il menait une vie heureuse et tranquille , lorsqu'il fut attaqué de sa dernière maladie. Sentant sa fin approcher , il tourna toutes ses pensées vers l'éternité , et composa un hymne à Dieu , qu'il ne put achever ; l'on trouva sa plume à côté d'un vers non fini , et que vint interrompre sa mort , arrivée le 18 décembre 1803 , à l'âge de cinquante-neuf ans. Herder s'était souvent attiré le blâme des théologiens , en ce que , dans ses interprétations , il s'est éloigné quelquefois de l'exactitude de la tradi-

tion et du dogme ; mais il a su relever le mérite littéraire des ouvrages consacrés par la religion. Les érudits peuvent aussi lui reprocher d'avoir , dans les recherches sur les antiquités , fait usage souvent d'hypothèses et de métaphores brillantes. Cependant Herder a eu le mérite de ramener sans cesse la philosophie aux inspirations de la vertu. Il représente l'histoire , non comme la date des divers événemens , mais comme un tableau vivant des desseins de la Providence sur la société humaine , comme un témoignage de notre destinée et une révélation lumineuse de notre avenir. Il est à regretter qu'un homme d'un tel mérite n'ait pas été éclairé par les lumières de la véritable religion. Heyne , conjointement avec Jean et Georges de Muller , ont été les éditeurs des *OEuvres de Herder* , qu'ils publièrent après sa mort. Ils les ont partagées en trois parties principales , imprimées à Tubingue , chez Cotta , en 1805 et années suivantes. La première partie est composée de dix volumes in-8° , savoir : 1° *Sur la langue allemande , ses caractères et son perfectionnement* ; 2° *Sur les Rapports de la poésie allemande avec celle des Orientaux et des Grecs* ; 3° *Sur l'Emploi et l'Imitation de la littérature latine dans les productions modernes de l'Allemagne* ; 4° *Sur l'Histoire du Cid , d'après les romances espagnoles* , accompagnées de diverses légendes ; 5° *Sur la Théorie du beau dans les arts* ; 6° *Des Scènes tragiques* , en vers imités du grec ; 7° *Sur l'Histoire de la critique , de la poésie , et des arts du dessin* ; précédée d'une *Dissertation sur les causes de la dé-*

cadence du goût chez les différents peuples (Mémoire couronné en 1773, par l'académie de Berlin); 8° *Sur les anciens Chants populaires des différents peuples, ou Recueil en vers allemands des chants des peuples du Nord et du Midi de l'Angleterre et de l'Allemagne, et des nations sauvages*; 9° *Sur la Littérature orientale, avec deux Dissertations, couronnées par l'académie de Berlin. L'une traite de l'influence de l'étude des belles-lettres et des beaux-arts, à l'égard des progrès des sciences*; l'autre parle des effets qu'a produits la poésie, relativement aux mœurs des peuples; 10° *Imitations de fragments d'anthologie grecque, avec des Dissertations et des remarques, etc.* La deuxième partie contient les *OEuvres de philosophie et d'histoire*, en 8 vol. in-8°; 1° *L'Antiquité, ou Lettres sur les monuments de Persépolis*; 2° *Des Dissertations préliminaires sur l'histoire de l'humanité.* L'une d'entre elles traite de l'origine des langues, et remporta, en 1770, le prix de l'académie de Berlin. Les 3, 4, 5 et 6° volumes renferment les chefs-d'œuvre de Herder, ou ses idées sur l'histoire de l'humanité; 7° *Maximes et Dialogues sur l'immortalité de l'ame.* Ce volume est comme un supplément aux quatre qui le précèdent, et que termine une *Dissertation de l'influence du gouvernement sur les sciences*, couronnée par l'académie de Berlin, en 1779; 8° *des Dialogues sur Dieu et sur l'ame, propres à rectifier certains points de la doctrine de Spinoza.* La troisième partie, en 10 volumes, comprend des écrits sur la religion et la théologie; des recherches

sur la poésie hébraïque, des Sermons, des Homélies; des Commentaires sur le Cantique des Cantiques, sur l'Apocalypse; des éclaircissements sur le nouveau Testament, d'après les récentes découvertes faites dans les traditions orientales. Des conseils, ou lettres relatives aux prédicateurs, aux élèves en théologie, etc. Le tout formant 24 volumes, qui avaient eu plusieurs éditions du vivant de l'auteur, ainsi que les ouvrages suivants: 25° *Therpsicore*, Lubeck, 1765, 1796. C'est une imitation des poésies lyriques latines du jésuite Baldi, publiées au xviii^e siècle, accompagnées de recherches sur ce genre de composition. 26° *Raison et expérience*, Leipsick, 1799, 2 vol. in-8°. Dans cet ouvrage, l'auteur attaque la doctrine de Kant, et surtout ses conséquences. 27° *Calligone*, Leipsick, 1800, 1 vol. in-8°. C'est également une critique contre Kant, sur l'*esthétique*. 28° *Adrastea*, Leipsick, 1801 à 1803, 5 vol. in-8°; ouvrage périodique, présentant des mélanges sur la littérature, la morale et la philosophie en général. 29° *Lettres sur les progrès de l'humanité.* Riga (dix cahiers), 1793 à 1797. Cet ouvrage peut servir de suite et de commentaire à son *Histoire sur l'humanité*. Herder écrivait aussi purement en vers qu'en prose, et acquit à juste titre la réputation d'écrivain élégant, de bon poète, de sage philosophie, de théologien profond, d'éloquent prédicateur et de savant presque universel. 30° *Sa Correspondance avec Lessing* (Voyez ce nom) est imprimée dans le 29° volume des œuvres de ce dernier, qui avait pour Herder

autant d'amitié que de vénération. — Le fils aîné d'Herder se voua à la médecine, et notamment à l'art des accouchements. Il a publié, en 1797, une *Dissertation* latine sur ce sujet, et un autre *ouvrage* sur la même matière, écrit en allemand ; Weimar, 1803. Il est mort en 1816.

HERDTRICH (Chrétien), jésuite flamand, savant dans l'histoire et les coutumes de la Chine, publia dans le *xviii*^e siècle, conjointement avec plusieurs de ses confrères, et par ordre de Louis XIV, le livre intitulé : *Confucius, Sinarum philosophus, seu Scientia sinensis*. Il fut imprimé à Paris, in-fol., en 1687. On accuse l'auteur et ses associés de n'être pas tout-à-fait exacts, de flatter le philosophe chinois, de montrer sa doctrine sous un jour trop avantageux, et de lui prêter des choses qu'il n'a jamais dites. Voyez COUPLET ET CONFUCIUS.

HERENTALS (Pierre de), ainsi nommé parce qu'il était né à Herentals, bourg de la Campine, dans le diocèse d'Anvers, vers l'an 1320, chanoine régulier de l'ordre des prémontrés, mort le 12 janvier 1390, est auteur, 1^o d'un *Commentaire* sur les Psaumes, Cologne, 1483, et Rouen, 1504 ; ce n'est guère qu'une compilation faite sans beaucoup de choix ; 2^o d'un ouvrage resté manuscrit, et intitulé : *Chronica ab orbis initio*, dont Baluze a détaché les vies des papes Jean XXII, Benoît XII, Clément VI, Grégoire XI et Clément VII, qu'il a insérées dans ses *Vies* des papes d'Avignon, Paris, 1693, in-4^o. On conserve encore plusieurs autres ouvrages manuscrits de Herentals dans

l'abbaye de Floreffe, diocèse de Namur, où il a été prieur pendant plus de 30 ans.

HERESBACH (Conrad), surnommé le *Columelle* de l'Allemagne, né à Heresbach, village du duché de Clèves, en 1509, fut gouverneur, puis conseiller du duc de Juliers, qui le chargea des affaires les plus importantes. Il lia une étroite amitié avec Erasme, Sturmius et Mélancthon, et mourut le 14 octobre 1576. On a de lui : 1^o *l'Histoire de la prise de Munster par les anabaptistes*, jusqu'à leur supplice, en 1536, Amsterdam, 1650, in-8^o ; 2^o *Rei rusticæ libri quatuor*, Spire, 1595, in-8^o. Cet auteur possédait plusieurs langues mortes et vivantes. On trouve la liste de ses autres ouvrages dans le tome 37^e des *Mémoires* de Nicéron.

HÉRI (Thierry de), chirurgien, fut envoyé par François I^{er} en Italie, où il avait alors des troupes. Héri s'y appliqua surtout aux maladies vénériennes, qu'il avait étudiées à fond. Devenu inutile dans cette armée, après la bataille de Pavie, il alla à Rome, où il exerça son art dans l'hôpital de Saint-Jacques-le-Majeur ; il revint ensuite à Paris, et y mourut dans un âge fort avancé, en 1599. On a de lui un traité intitulé : *Méthode curatoire de la maladie vénérienne*, etc., imprimé à Paris, d'abord en 1552, et ensuite en 1569. Cet ouvrage fut recherché de son temps. On assure que Héri gagna plus de 50,000 écus dans le traitement de cette maladie cruelle, la terreur de la débauche et la honte de l'humanité ; maladie dont les progrès immenses menacent d'infecter ou d'abolir les sources de la gé-

nération, en même temps qu'elle est un châtiment direct, présent, vaste et terrible de la perte générale des mœurs, et une preuve de l'extrême corruption de l'homme, qu'une telle punition n'arrête pas. *Voyez ASTUC.*

HERIBERT, clerc d'Orléans, hérétique *manichéen*, fut entraîné dans l'erreur par une femme qui venait d'Italie, et qui était imbue des rêveries de cette secte. Il se joignit à un de ses compagnons, nommé *Lisoius*; et comme ils étaient tous deux des plus nobles et des plus savants du clergé, ils pervertirent un grand nombre de personnes de diverses conditions. Le roi Robert assembla un concile en 1017, pour les faire rétracter; mais comme on ne put jamais les y déterminer, on fit allumer dans un champ, près de la ville, un bûcher, où plusieurs furent brûlés.

HERICOURT (Louis de), né à Soissons en 1687, avocat au parlement de Paris en 1712, fut choisi l'année d'après pour travailler au *Journal des savants*. Ses extraits, faits avec beaucoup d'ordre et de netteté, embellirent cet ouvrage périodique, et firent un nom à l'auteur. Ses *Lois ecclésiastiques de France, mises dans leur ordre naturel*, publiées pour la première fois en 1729, et réimprimées à Paris en 1771, in-fol., lui ont encore fait plus d'honneur, par la méthode et la clarté qui y règnent; on remarque cependant qu'en général il est peu favorable à la puissance ecclésiastique, et que quelques-uns de ses principes pourraient jeter le trouble dans l'administration des choses spirituelles. Les jansénistes ont

donné des éditions de cet ouvrage, où ils ont inséré des notes et des passages supprimés par l'auteur. On a encore de lui: 1° un *Traité de la vente des immeubles par décret*, in-4°, 1727; 2° un *Abrégé de la discipline de l'Eglise* du P. Thomassin, in-4°; 3° des *OEuvres posthumes*, 1749, 4 vol. in-4°. Cet habile homme mourut le 18 octobre 1752, aussi regretté pour son savoir que pour sa probité. — Julien de Héricourt, son grand-père, mourut en 1704, donna lieu à l'établissement de l'académie de Soissons, par les conférences qu'il tenait chez lui. Il a publié l'*Histoire* de cette société littéraire, en latin élégant, en 1688, à Montauban, in-8°.

HERIGERE, moine de Lobbes, célèbre par ses vertus et sa science, fut élu unanimement abbé de ce monastère l'an 990. Il jouissait de la plus intime confiance de Notger, évêque de Liège; ce fut à sa sollicitation qu'il composa l'*Histoire des évêques de Liège*, insérée dans les *Gesta pontificum leodiensium* de Chapeauville. Aubert Le Mire dit que Notger eut beaucoup de part à la composition de cet ouvrage; mais Valère André semble avoir démontré le contraire. Ce pieux et savant abbé mourut en odeur de sainteté l'an 1007. Il est encore auteur: 1° de la *Vie de saint Ursmar* en vers, publiée par le père Henschenius dans les *Acta sanctorum*; 2° de la *Vie de saint Landoalde*; 3° de la *Discorde de l'Eglise* et de l'*Avenement du Seigneur*, dialogue. Ces deux ouvrages sont manuscrits.

HERINCK (Guillaume), né à Helmont, se fit recollet, fut élevé sur le siège épiscopal d'Ypres

l'an 1677, et mourut l'année suivante, à 58 ans. On a de lui un *Cours de théologie scolastique et morale*.

HÉRISSANT (François-David), né à Rouen en 1714, fut docteur en médecine de la faculté de Paris, membre de l'académie des sciences, et mourut le 25 août 1771. M. Guilbert le fait mourir en 1773. On trouve beaucoup de ses *Mémoires* dans ceux de l'académie.

HÉRISSANT (Louis-Antoine-Prospér), né à Paris le 27 juillet 1745, de Jean-Thomas Hérisant, célèbre imprimeur, s'appliqua avec le plus grand succès aux belles-lettres et à l'étude de la médecine, pour laquelle il avait beaucoup de penchant. Il mourut le 10 août 1769, âgé de 24 ans, emportant avec lui les regrets de tous ceux qui l'avaient connu, et la rare satisfaction que donne un attachement constant et sincère à la vertu. On a de lui : 1° *l'Éloge de Guintier ou Gontier d'Andernach*, couronné par la faculté de médecine ; 2° *l'Éloge de du Cange*, qui a eu l'accessit ; 3° *Poème sur l'imprimerie* ; 4° *Jardin des curieux, ou Catalogue raisonné des plantes les plus belles et les plus rares, soit indigènes, soit étrangères*. La mort l'empêcha de terminer cet ouvrage, qui n'a jamais paru, comme nous l'apprend M. Barbier. 5° *Bibliothèque physique de la France, ou Liste de tous les ouvrages qui traitent de l'histoire naturelle de ce royaume*, 1771, in-8°. Elle a été achevée et publiée par un docteur-régent de la faculté de Paris. — Théodore, son frère, littérateur distingué, a publié un grand nombre d'opuscules, dont on peut voir la liste dans le *Dictionnaire*

des ouvrages anonymes, ou dans l'article biographique que le même auteur a inséré sur Théodore Hérisant, dans le *Magasin encyclopédique*, in-12.

HÉRITIER (Nicolas l'), historien et poète, était neveu du célèbre garde-des-sceaux du Vair. Il fut d'abord mousquetaire, mais obligé de quitter le service à cause d'une blessure, il acheta une charge de trésorier du régent des gardes-françaises, obtint un brevet d'*historiographe de France*, et mourut au mois d'août 1680 à Paris, sa patrie. On a de lui deux drames : *Hercule furieux*, et *Clovis* ; pièces faibles. Il a aussi quelques petites poésies fugitives. Il a donné encore : 1° *Tableau historique des principaux événements de la monarchie française* ; ouvrage d'un style diffus, surchargé de détails inutiles ; 2° *Traduction du Traité de la paix et de la guerre de Grotius*.

HÉRITIER DE VILLANDON (Marie-Jeanne L'), née à Paris en 1664, du précédent, hérita du goût de son père pour les lettres. Ses ouvrages, la plupart mêlés de prose et de vers, sont assez purement écrits, mais sans coloris. Il y a entre autres une *Traduction des Épitres d'Ovide*, dont 16 sont en vers. *Le Tombeau de M. le duc de Bourgogne* ; *L'Avaré puni*, nouvelle en vers ; *La Tour ténébreuse*, conte anglais, in-12. Elle mourut à Paris le 24 février 1734. [On trouve un *Éloge* de mademoiselle L'Héritier, écrit avec beaucoup de délicatesse, dans le *Journal des savants* du mois de décembre 1734.

HERLICUS (David), médecin et astrologue, naquit à Zeitz en Misnie, le 28 décembre 1557,

et mourut à Stuttgart en 1636, après avoir enseigné les mathématiques et la médecine dans diverses universités d'Allemagne. Il se mêlait de tirer des horoscopes, et faisait en même temps des almanachs. Il prédit que l'empire des Turcs serait bientôt détruit dans, son *Antiturcicus miles* : mais on attend encore l'effet de sa prédiction. On a de lui : des *Poésies* et des *Harangues*, les unes et les autres oubliées. Adeling a consacré un assez long article à Herlicius dans son *Histoire des folies humaines*.

† HERLUISON (Pierre - Grégoire), né à Troyes le 4 novembre 1759, fit ses premières études avec succès, embrassa l'état ecclésiastique, et devint professeur à l'école militaire de Brienne. A l'époque de la révolution, il fut nommé bibliothécaire de l'école centrale de l'Aube, et ensuite de la ville de Troyes. Il lut à la société littéraire de cette ville, dont il faisait partie, quelques ouvrages de sa composition, entre autres, quelques dissertations sur le *charlatanisme*, la routine, etc.; un *Eloge de Grosley*, et un autre du savant *Pierre Pithou*, ses compatriotes; un *Discours sur la bonne et mauvaise humeur*. Ces divers écrits sont peu remarquables du côté du style, mais on trouve de la sagesse dans les vues et de la correction. Quoiqu'il fût d'une santé fort délicate, il se chargea de classer la Bibliothèque de l'Aube, qui devait être composée de plus de 70,000 volumes. Herluison avait d'abord adopté les nouvelles idées de la révolution, et il avait même écrit en sa faveur; mais il fut bientôt désabusé par les excès dont elle fut

souillée. Il mourut à Saint-Martin-ès-Vignes près Troyes, le 19 janvier 1811. Il a laissé : 1° *La Théologie réconciliée avec le patriotisme*, Troyes, 1790, 1 vol. in-12, 2^e édition, Paris, Leclère, 2 vol. in-12. Il cherchait à y établir, d'après les pères, le droit des nations de se choisir le gouvernement qui leur convient, ou, ce qui revient au même, la *souveraineté du peuple*. Cet ouvrage donna lieu à Maultrot de publier un écrit intitulé : *Lettre d'un homme de loi à M^{***}, réconciliateur de la théologie et du patriotisme*. Ce légiste, dans un autre ouvrage, intitulé : *Origine et étendue de la puissance royale*, 1789 et 1790, soutient que tous les droits résident dans le peuple, dont les rois ne sont que les délégués. On sait aujourd'hui quels tristes résultats ont eus ces principes. 2° *Le Fanatisme du libertinage confondu, ou Lettres sur le célibat des ministres de l'Eglise*, 1 vol. in-8°; 3° *Cours développé de rhétorique*, resté manuscrit; 4° un *Traité sur la religion*, publié après la mort de l'auteur, par M. Boulage, sous ce titre : *De la religion révélée; ou De la nécessité des caractères et de l'authenticité de la révélation*, 1813, in-8°. Il fut appelé à prononcer un discours public sur la journée du 9 thermidor. Il y rappelle ses concitoyens aux vrais principes de la morale, de la politique et de la religion, beaucoup trop oubliés à ces malheureuses époques. C'était un homme doux, laborieux et modeste. Il y a aussi d'Herluison quelques poésies latines, insérées dans l'*Anthologia poetica* de Thévenot, Paris, 1811, 2 vol. in-8°. Elles sont médiocres, et, dit-on, au-dessous de sa prose.

HERMAN, moine de Riche-nou en Souabe, surnommé *Contractus*, parce que dès son enfance il avait eu les membres retirés, mourut à Aleshusen en 1054 à l'âge de 41 ans, avec la réputation d'un savant profond dans l'histoire et dans les langues. Outre une *Chronique* qu'il nous a laissée, on lui attribue le *Salve Regina*, l'*Alma Redemptoris*, et quelques ouvrages qui font honneur à sa piété. Le premier, quoiqu'en prose, vaut infiniment mieux que le second, qui est en vers : il est plein d'onction et de sentiment, écrit d'un style simple, naturel et touchant. Cependant quelques auteurs croient que le *Salve Regina* est l'ouvrage d'Amard de Monteil, évêque du Puy, légat du pape Urbain II, dans l'armée des Croisés, et mort en 1098. (Voy. MONTEIL.) Ce qu'il y a de certain, c'est que quelques anciens appellent cette prière l'*Antienne du Puy*.

HERMAN DE RYSWICK, Hollandais, fut mis en prison l'an 1499, d'où il sortit après avoir fait abjuration; mais ayant publié une seconde fois ses erreurs, il fut brûlé vif à La Haye en 1512. Il enseignait que les anges n'ont point été créés par Dieu, et que l'ame n'est pas immortelle; il niait qu'il y eût un enfer, et voulait que la matière des éléments fût éternelle; il rejetait l'Écriture sainte, la loi ancienne et nouvelle; enfin tous les caprices de l'erreur et du sophisme présidaient à ses jugements, et décidaient de ce qu'il admettrait ou n'admettrait pas.

HERMAN DE WIE, appelé ordinairement DE WEIDEN, du nom latin *Weda* ou *Weida*,

du comté dont il était seigneur, archevêque de Cologne, était un prince faible et inconséquent. Il signala d'abord son zèle contre les nouvelles hérésies; mais il se laissa ensuite persuader que la prétendue réforme ne s'appait pas par les fondements la catholicité; persuasion qui le porta jusqu'à établir Martin Bucer prédicateur à Bonn. Il fit aussi accueil à Mélanchthon et à d'autres protestants. Les théologiens de Cologne publièrent contre la nouvelle doctrine et contre le *Livre de la Réforme* un *Antididagma*, ou *Contre-poison contre le venin de fausse doctrine*, et l'adressèrent au pape et à l'empereur. Le premier, après avoir en vain cité l'archevêque, qui continua à faire prêcher le luthéranisme, l'excommunia en 1545, et le déposa de son archevêché, qu'il donna au comte Adolphe de Schawembourg, son coadjuteur. Le second, comme protecteur de l'Eglise, fit exécuter la sentence du pape. Herman prit le parti de se retirer dans son comté de Wied, où il mourut en 1552, obstiné, dit-on, dans son hérésie, à l'âge de 80 ans. Adolphe chassa les luthériens et rétablit la religion catholique. Une pareille scène désola l'Eglise de Cologne, trente ans après, sous Gebhard Truchses. (Voy. ce nom.) Un moine apostat, dogmatissant à Bonn, tenta de faire l'apologie de ce Herman, mais il fut solidement réfuté dans une dissertation publiée en 1790, par M. de Büninck, conseiller de l'électeur palatin.

HERMAN (Paul), célèbre botaniste du XVIII^e siècle, né en 1646 à Hall en Saxe, exerça la médecine dans l'île de Ceylan, et fut

ensuite professeur en botanique à Leyde. Il mourut le 29 janvier 1695, laissant plusieurs ouvrages. 1° *Catalogue des plantes du jardin public de Leyde*, 1687, in-8°; 2° *Cynosura materiae medicae*, Strasbourg, 1726, 2 vol. in-4°. Boecler donna une Continuation de cet ouvrage, publiée en 1729, in-4°; 3° *Lugduno-Batavae Flores*, 1690, in-8°; 4° *Paradisus Batavus*, 1705, in-4°; 5° *Musæum Zeylanicum*, 1717, in-8°. Linné en a donné une édition; Amsterdam, 1748, in-4°, avec figures, où les plantes sont arrangées suivant l'ordre botanique qu'il a inventé. Le savoir de Hermau, quoique généralement reconnu en Europe, ne l'empêcha pas d'être malheureux.

HERMAN, peintre, Voy. STANÉFELD.

HERMANN (Jacques), professeur en droit naturel et en morale à Bâle, où il était né le 16 janvier 1678, fut au nombre des académiciens étrangers de l'académie de Berlin, et de celle des sciences de Paris. Dès son enfance, il avait montré beaucoup de goût pour les mathématiques. Ses voyages en Allemagne, en Hollande, en Angleterre, en France, ne firent que l'augmenter. Le célèbre Leibnitz, son ami, lui fit donner une chaire de mathématiques dans l'université de Padoue. Il la garda six ans, quoique luthérien. Appelé à Pétersbourg, en 1724, par le czar Pierre I^{er}, pour y former une académie des sciences, il y professa les mathématiques jusqu'en 1727, qu'il fut rappelé dans sa patrie pour professer la morale. Il y mourut le 11 juillet 1733, à 35 ans. On a de lui: 1° *Responsio ad Considerationes, circa principia calculi differentialis*, imprimée en

1700. C'est une défense des principes du calcul différentiel contre Nieuwentyt. 2° *De phoronomia*, in-4°, 1724. L'auteur a donné sous ce titre un traité des forces et des mouvements des corps solides et fluides. Il avait projeté de mettre à la fin de son ouvrage la *Dynamique, ou les Pensées de Leibnitz sur la science des forces*; mais la mort de cet illustre philosophe l'empêcha d'exécuter ce dessein. 3° Un traité *De nova accelerationis lege, qua gravia versus terram feruntur, suppositis motu diurno terræ, et vi gravitatis constanti*; 4° *Disquisitio de vibrationibus chordarum tensarum*; 5° *Solutio problematis de trajectorys curvarum inveniendis*; 6° une *Dissertation particulière sur les lois de la nature, touchant les forces des corps, et leur vraie mesure*, etc. On trouve son Éloge, suivi d'une liste de ses ouvrages, dans le Mercure suisse.

HERMANN (George), né à Schwandorff dans le duché de Neubourg, en 1693, entra chez les jésuites en 1710, et enseigna avec beaucoup de réputation la théologie dans l'université d'Ingolstadt. On a de lui deux traités très estimés intitulés: *De Deo sciente*, Ingolstadt, 1737, in-8°; *De Deo volente*, ibid., 1739, in-8°. Il fut deux fois provincial de sa province, qu'il gouverna avec autant de sagesse que de douceur, et mourut à Ratisbonne en 1766.

† HERMANN (Jean), naturaliste, naquit à Barr, près de Strasbourg, en 1738. Il étudia la médecine, s'appliqua plus particulièrement à la botanique, à la chimie, et eut pour maître le célèbre Spielman. Ce chimiste le fit nommer professeur extraordinaire de médecine, à l'université de Strasbourg; il

y obtint ensuite et successivement la chaire de philosophie, celle de pathologie, en 1782; et enfin, en 1784, il eut celle de médecine, de chimie et de matière médicale. En 1763, il avait fait un voyage à Paris, où il s'était lié avec plusieurs savants; et il fut nommé professeur à l'école centrale du Bas-Rhin, et à l'école de médecine de Strasbourg; l'année suivante, l'institut le choisit pour son correspondant dans la section de zoologie. Il a laissé différents *Mémoires* sur le *Renard volant* d'Aristote, ou *grand Ecureuil volant* de Buffon, sur le *Platagens* d'Élien, ou le *Pangolin* de Buffon; sur les dents des animaux, sur leurs *affinités*, sur les *vertus médicales de certains reptiles*, sur les *insectes qui dévorent les livres*; ce *Mémoire* fut couronné, en 1773, à Göttingue. On a encore de lui un *Mémoire sur les Insectes sans ailes*, couronné à Paris en 1770; un autre imprimé par M. Hommer sous le titre de *Mémoire aptérologique*, 1805, 1 vol. in-fol., et enfin un ouvrage sur les *rapports des animaux*, à la suite d'une thèse qu'il avait soutenue et à laquelle il donna le titre de *Tabula affinitatum animalium uberior commentario illustrata*, Strasbourg, 1783, in-4°. Quoique la révolution ne l'eût pas beaucoup maltraité, et que dans ses crises il eût conservé ses places et leur émolument, il l'avait en horreur, et lança contre elle plusieurs épi grammes, dont celle-ci n'est pas la moins mordante :

Quis pelles nunc esse nepes Saturni regno.
Nunc vorat nates filia dura aene.

Hermann mourut à Strasbourg,

le 4 octobre, 1800, âgé de soixante-deux ans.

HERMANT (Godefroi), savant docteur de la maison et société de Sorbonne, né à Beauvais en 1617, obtint un canonicat dans sa patrie, fut recteur de l'université de Paris en 1646, et mourut en 1690; après avoir été exclus de la Sorbonne et de son chapitre, pour l'affaire du *Formulaire*. Ses vertus et son pouvoir firent regretter à la sage partie du public un dévouement si déraisonnable à des opinions condamnées. Sa façon de penser le lia intimement avec Sainte-Beuve, Tillemont, et les autres solitaires de Port-Royal. Il prit leur style noble, arrondi, et quelquefois un peu enflé et verbeux. Ce défaut se remarque surtout dans les ouvrages d'Hermant. Les principaux sont : 1. *Vie de saint Athanase*, 2 vol. in-4°; de *saint Basile et de saint Grégoire de Nazianze*, 2 vol. in-4°; de *saint Chrysostôme*, in-4°, sous le nom de *Menart*; de *saint Ambroise*, in-4°. Elles ne contiennent pas seulement ce qui regarde ces grands évêques, mais toute l'histoire ecclésiastique de leur temps. 2° Une *Traduction* en français du *Traité* de la Providence, de saint Chrysostôme, in-12, 1638; 3° une autre des *Ascétiques*, de saint Basile, in-8°, 1673; 4° *Index universalis totius juris ecclesiastici*, in-fol., Lille, 1693, avec des notes indignes de l'auteur; 5° divers *Écrits polémiques* contre les jésuites. *Voy.* sa vie, in-12, par Baillet.

HERMANT (Jean), curé de Maltot, dans le diocèse de Bayeux, naquit à Caen en 1650, et mourut en 1725. Il est principalement connu par quatre ouvrages très médiocres : 1° *Histoire des conciles*, 4 vol. in-12; 2° *Histoire des*

ordres religieux, 2 vol. in-12 ; 3° *Histoire des ordres militaires et des ordres de chevalerie*, 2 vol. in-12 ; 4° *Histoire des hérésies*, 4 vol. in-12. Ce dernier ouvrage souffrit quelque difficulté pour l'impression, parce que l'auteur, par une réticence aussi singulière que suspecte, n'avait pas parlé des opinions erronées de Jansénius et de Quesnel. Les erreurs et les inexactitudes ne sont pas le seul défaut des livres de l'abbé Hermant ; il écrit d'un style incorrect et boursouflé.

HERMAPHRODITE, fils de Hermès et de Vénus. La nymphe Salmacis l'aima long-temps, et obtint des Dieux que leur corps demeurassent toujours unis et n'en fissent plus qu'un. On les appela depuis *Androgynes*, c'est-à-dire hommes et femmes : nom qui est resté à ceux dont le sexe est douteux, et qui ont quelque trait de l'un et de l'autre : mais les naturalistes sont d'accord que jamais il n'y a eu d'androgyné parfait, et que si la nature met quelquefois de la confusion dans ses desseins ou ses moyens, elle ne s'égare jamais dans la poursuite de son but.

HERMAS (Saint), Romain, d'une famille distinguée, le même que saint Paul salue dans son Épître aux Romains. Origène le regarde comme l'auteur du livre intitulé *le Pasteur* ; mais il est plus vraisemblable que ce livre a été composé par un autre Hermas avant la persécution de Domitien, qui s'éleva en 95. Il est cité par Clément d'Alexandrie, Tertullien, etc. Quelques auteurs ont regardé ce livre comme canonique, mais il est rejeté par la plupart des anciens et par tous les modernes, qui l'ont considéré seulement

comme un ouvrage propre à l'éducation des fidèles, écrit avec plus de simplicité que de discernement. Il est intitulé *le Pasteur*, parce que c'est un ange qui y parle sous la figure d'un pasteur. Il a été traduit en français dans les livres apocryphes de la Bible de Sacy, 1742, 2 vol. in-12 ; et en anglais par Wake. Il est divisé en trois parties : 1° *Les Visions* ; 2° *Les Préceptes* ; 3° *Les Similitudes*. On a perdu l'original grec, et il n'en reste qu'une version latine, imprimée dans la Bibliothèque des pères. Le martyrologe romain marque au 9 mai la fête de saint Hermas, dont il fait l'éloge. Les Grecs la célèbrent le 8 mars et le 3 octobre.

HERMENFROI, roi de Thuringe, ayant fait assassiner un de ses frères, partagea le royaume avec l'autre. Almaberge, sa femme, princesse d'une ambition démesurée, ne pouvant souffrir ce partage, commanda qu'on ne couvrit la table du roi qu'à demi. Ce prince surpris en demande la raison : « Puisque vous n'avez » que la moitié d'une couronne, » répond la reine, votre table ne » doit être servie qu'à moitié... » Hermenfroi, animé par ce reproche, fit la guerre à Berthier son frère, qui perdit la bataille et la vie. Mais l'usurpateur ne jouit pas long-temps de sa conquête, car Thierry, roi de Metz, le fit précipiter du haut des murailles de Tolbiac, l'an 530, et contraignit Almaberge à se sauver auprès d'Athalaric, roi des Ostrogoths, où elle finit ses jours, dans la condition d'une personne privée : par là même bien plus heureuse si elle avait en le bon esprit de le comprendre ; mais c'est ce que l'ambition ne comprend pas.

HERMES, ou **MERCURE-TRISMÉGISTE**, c'est-à-dire, *trois fois grand*, philosophe égyptien, réunit le sacerdoce et la royauté, selon les uns, et fut seulement conseiller d'Isis, femme du roi Osiris, selon d'autres. Il florissait vers l'an 1900 avant J.-C. Le président d'Espagne a donné le *Traité de l'ouvrage secret de la Philosophie d'Hermès* dans sa *Philosophie naturelle*, 1651, in-8°. On attribue à cet ancien philosophe, ou à son fils Thot, l'invention de l'écriture, des premières lois égyptiennes, de la musique, de la lutte; mais il est difficile de croire que le même homme ait inventé tant de choses différentes. Hermès, personnage réel ou fabuleux, est regardé comme le père des chimistes, alchimistes, chercheurs de la pierre philosophale, magnétiseurs, et autres partisans de la philosophie occulte. Les deux dialogues intitulés *Pimander* et *Asclepius*, qui parurent à Trévise en 1471, in-fol., sous le nom d'*Hermès*, sont d'un auteur qui vivait au plus tôt dans le XI^e siècle de l'Eglise.

HERMIAS était de Galatie, et vivait dans le II^e siècle. Il adopta l'erreur d'Hermogène (voyez ce nom) sur l'éternité du monde, et crut que Dieu lui-même était matériel, mais qu'il était une matière animée plus déliée que les éléments du corps. Le sentiment d'Hermias n'était que le système métaphysique des stoïciens, avec lequel il tâcha d'allier les dogmes du christianisme. Hermias croyait, comme les stoïciens, que les âmes humaines étaient composées de corps et d'esprit. Il rejetait le baptême de l'Eglise, fondé sur ce que saint Jean dit que J.-C. baptisa dans le

feu et par l'esprit. Le monde était, selon Hermias, l'enfer; et la naissance continuelle des enfants était la résurrection. C'est ainsi qu'il prétendait concilier les dogmes de la religion avec les principes du stoïcisme. Hermias eut des disciples qui prirent le nom d'*Hermiatites*. Ils étaient dans la Galatie, où ils avaient l'adresse de faire des prosélytes.

HERMIAS, philosophe chrétien, que l'on croit plus ancien que Tertullien. Il nous reste de lui une *Raillerie des philosophes païens*, ouvrage utile à ceux qui défendent la religion chrétienne. Guillaume Wort en a donné une bonne édition à Oxford, in-8°, en 1700, avec des dissertations et des notes. Elle est jointe à l'*Oratio Tatiani ad Græcos*. On la trouve aussi dans la Bibliothèque choisie des pères de l'Eglise grecque et latine, par M. l'abbé Guillon, professeur d'éloquence sacrée dans la faculté de théologie.

HERMILLY (Vaquette d'), censeur royal à Paris, né dans cette ville, en 1705, d'une famille originairé d'Amiens, mort en 1778, est auteur : 1^o de l'*Histoire de Majorque et de Minorque*, 1777, in-4°. Il l'a entreprise pour servir de suite à l'*Histoire d'Espagne* de Ferreras. 2^o de la *Bibliographie parisienne*, avec M. Hurtaut; c'est un catalogue des différents ouvrages qui ont paru en 1769, 1770, etc., en plusieurs volumes. Hermilly a traduit de l'espagnol en français, l'*Histoire d'Espagne* de Ferreras, 1742 et années suivantes, 10 vol. in-4°; et *Théâtre critique*; 1745, 12 vol in-12; ouvrage du P. Feyjoo, bénédictin espagnol, à peu près dans le goût du Spectateur anglais. [On trou-

ve une Lettre contenant des particularités sur d'Hermilly dans l'*Année littéraire*, 1784, tom. 7, pag. 142.

HERMINIER (Nicolas L.), docteur de Sorbonne, théologal et archidiacre du Mans, né dans le Perche en 1657, mort dans un âge avancé en 1735, se fit respecter par ses vertus et ses lumières. Il est auteur d'une *Théologie scholastique* en latin, en 7 vol. in-8°, 1709. Le *Traité de la grâce*, y inclus, fut censuré par quelques évêques. On a encore de lui 3 vol. in-12 sur les *sacrements*.

HERMIONE. V. **PYRRHUS**.

HERMITE. V. **PIERRE l'Hermite** et **TRISTAN l'Hermite**.

HERMOGENE, architecte, né à Alabanda, ville de Carie, bâtit un temple de Diane à Magnésie, et un autre de Bacchus. Vitruve lui attribue tout ce qu'il y a de plus beau dans l'architecture. Il avait composé sur cet art un *Livre* qui n'est pas venu jusqu'à nous. Il est l'inventeur de l'ordonnance *pseudodiptère*, ou de celle des temples qui ont huit colonnes à leurs faces et quinze à leurs côtés sur un seul rang.

HERMOGENE, célèbre rhéteur, naquit à Tarse en Cilicie, dans le II^e siècle de l'ère chrétienne. Nous avons de lui des *Livres* en grec sur la *rhétorique*, avec les autres rhéteurs grecs, Venise, 1508 et 1509, 2 vol. in-fol., auxquels on joint les rhéteurs latins, 1523, in-fol. On dit qu'à 24 ans il oublia tout ce qu'il savait, et que son corps ayant été ouvert après sa mort, on lui trouva le cœur velu, et d'une grandeur extraordinaire. Antiochus le sophiste disait de lui, qu'il avait été *vieillard dans sa jeunesse, et enfant dans sa vieillesse*. [Il enseignait à l'âge

de 15 ans, et il prononçait des discours improvisés avec un si grand talent, que l'empereur Marc-Aurèle voulut aller l'entendre.]

HERMOGENE, hérétique du II^e siècle, réfuté par Tertullien et Origène, répandit ses erreurs en Afrique. Il avait quitté le christianisme pour le stoïcisme. Il prétendait que la matière était coéternelle à Dieu, et que le Créateur en avait tiré toutes les créatures. C'était à cette matière qu'il attribuait toutes les imperfections de cet univers.

HERMOGENIEN, ou **HERMOGENES**, jurisconsulte du IV^e siècle, est auteur d'un *Abrégé du droit*, en 6 livres, et d'un *Recueil des lois de l'empire sous Honorius et Théodose*; ouvrages nécessaires au complément du Corps de droit.

HERMOLAUS BARBARUS. Voy. **BARBARO**.

HERMONDANVILLE (Henri de), premier médecin de Philippe le Bel, professa son art à Montpellier et à Paris, et laissa en manuscrit un Cours de chirurgie divisé en 5 traités, intitulé : *Chirurgia et antidotarium*. Il est de l'an 1306. On en conserve des copies dans la bibliothèque du roi de France.

HERNANDEZ (François), médecin de Philippe II, a publié une *Histoire des plantes, des animaux et des minéraux du Mexique*, en latin, Rome, 1651, 2 vol. in-fol., estimée et rare. Il avait passé une partie de sa vie dans ce pays.

HERO, fameuse prêtresse de Vénus, demeurait près de l'Hellespont. Léandre, jeune homme d'Abydos, qui l'aimait, passait tous les soirs à la nage le bras de cette mer pour l'aller voir. Elle allumait au haut d'une tour

un fatal pour le diriger dans les ténèbres de la nuit; mais Léandre s'étant noyé dans le trajet, Héro se jeta de désespoir dans la mer, et y périt.

HERODE LE GRAND, ou l'*Ascalonite*, ainsi nommé parce qu'il était d'Ascalon, ville de Judée, naquit l'an 71 avant l'ère chrétienne, d'Antipater, Iduménien, qui, ministre du roi Hyrcan, avait rendu de grands services à Jules-César; celui-ci, en récompense, lui fit donner le gouvernement de la Galilée, dans lequel Hérode lui succéda. Ce dernier, après la mort de César, suivit d'abord le parti de Brutus et de Cassius; mais il embrassa ensuite celui d'Antoine, qui le fit nommer *Tétrarque*, puis roi de la Judée, l'an 40 avant J.-C.. Hyrcan ayant été détrôné par Antigone son neveu, et Antigone ayant été mis à mort trois ans après par ordre du sénat, Hérode demeura paisible possesseur de son royaume. Ce fut alors qu'il épousa Mariamne, petite fille d'Hyrcan. Aristobule, frère de cette princesse, obtint la grande sacrificature; mais Hérode ayant conçu de la jalousie contre lui, le fit noyer l'an 35 avant J.-C. Cinq ans après, ce barbare fit mourir Hyrcan, aïeul de la reine, sans que son âge de 80 ans, sa naissance et sa dignité le pussent garantir. Après la bataille d'Actium, dans laquelle Antoine, son protecteur, fut défait, il alla trouver Auguste, qui était alors à Rhodes. Il sut si bien lui faire la cour, que ce prince le reçut au nombre de ses amis, et lui conserva le royaume des Juifs. A son retour en Judée, il fit mourir Sohème, pour avoir révélé à Mariamne qu'Hérode lui avait donné ordre de la tuer, si

Auguste l'eût condamné; et l'an 28 avant J.-C., il fit mourir Mariamne même, qu'il avait aimée avec une passion extrême: telle est la fin ordinaire des amours violentes, surtout de celles des rois. Après sa mort, il eut un vif remords de son crime, devint comme frénétique, et souvent il commandait à ses gens d'appeler la reine, comme si elle eût été encore en vie. Ce désespoir le jeta dans une maladie cruelle, et il ne recouvra la santé que pour faire mourir Alexandra, mère de Mariamne. Le mari de sa sœur Salomé eut le même sort; tous ceux de la race des Asmonéens, tous ses amis, tous les grands, dès qu'ils lui donnaient quelque ombrage, perdaient la vie sans aucune forme de justice. Ce tyran montra pourtant quelque humanité dans les horreurs de la peste et de la famine qui ravagèrent alors la Judée. Il fit fondre toute sa vaisselle d'argent; il vendit les meubles les plus rares et les plus précieux de son cabinet, pour soulager la misère publique, et l'on croit que c'est alors que la flatterie lui donna le nom de Grand. Il ajouta à ces belles actions celle de faire réparer, d'augmenter le temple, l'an 19 avant J.-C.; mais il ternit la gloire de celle-ci, en faisant arborer l'aigle de Jupiter ou l'aigle romaine sur ce saint édifice, et en faisant brûler vif Judas, fils de Sarriphée, qui avait engagé le peuple à l'abattre; il fit construire un théâtre et un amphithéâtre, où, de 5 ans en 5 ans, il fit célébrer des combats en l'honneur d'Auguste. Cet empereur y fut si sensible, que, dans son second voyage en Syrie, il lui donna la souveraineté de trois nouvelles provinces.

La reconnaissance d'Hérode fut poussée alors jusqu'à l'impiété; il fit bâtir une ville et un temple à son bienfaiteur, comme à un dieu. Auguste lui accorda tout; et, quelque temps après, ayant accusé auprès de lui ses deux fils, Alexandre et Aristobule, il eut la permission de les punir s'ils étaient coupables. Ce moustre, altère du sang de ses propres enfants, les fit étrangler l'un et l'autre. On prétend que c'est à cette occasion qu'Auguste dit qu'il valait mieux être le pour-ceau que le fils d'Hérode; mais Macrobe assure que ce mot d'Auguste a eu lieu à l'occasion d'un fils d'Hérode enveloppé dans le massacre des innocents : exécution horrible, où ce barbare signala sa cruauté et sa féroce ambition. Le Messie venait de naître à Bethléem; il envoya des soldats dans le territoire de cette ville et de ses confins, avec ordre de passer au fil de l'épée tous les enfants mâles qui seraient au-dessous de deux ans. La mesure était au comble. Hérode mourut rongé des vers, deux ou trois ans après la naissance de J.-C., à 71 ans, dont il en avait régné plus de 40. Comme il savait que le jour de sa mort devait être une fête pour les Juifs, il ordonna qu'on enfermât dans l'Hippodrome les principaux de la nation, pour les faire mourir au moment qu'il expirerait, afin que chaque famille eût des larmes à verser; mais cet ordre, aussi affreux qu'extravagant, ne fut pas exécuté. Croirait-on que ce scélérat eut des flatteurs et des enthousiastes? Sa grandeur éblouit tellement quelques ignorants, qu'ils le prirent pour le Messie : c'est ce qui donna lieu à la secte des *Hérodien*s. Hérode

fut le premier qui ébranla les fondements de la république ju daïque. Il confondit à son gré la succession des pontifes, affaiblit le pontificat, qu'il rendit arbitraire, et énerva l'autorité du conseil de la nation, qui ne fut plus rien. C'est toujours par de telles innovations que périclissent les nations et les empires; mais quand les despotes et les tyrans osent les entreprendre, la ruine publique est déjà préparée par d'autres causes.

HÉRODE ANTIPAS, fils du précédent, fut tétrarque de Galilée, après la mort de son père. Il avait épousé la fille d'Arétas, roi des Arabes; mais étant devenu amoureux d'Hérodiade, femme de son frère, il la lui ravit, et répudia sa femme légitime. Arétas, pour venger cet affront, lui fit la guerre, et les troupes d'Hérode furent souvent battues. Les Juifs crurent que cette défaite était une punition du Ciel, à cause de la mort de saint Jean-Baptiste, qu'il sacrifia à la fureur de sa maîtresse, par une complaisance criminelle. Dieu vengea cette mort; car Hérode, accusé d'avoir voulu exciter quelques révoltes en Judée, et ne pouvant se justifier auprès de Caligula, qui d'ailleurs ne l'aimait pas, fut relégué à Lyon avec Hérodiade, où ils moururent tous deux misérablement. Cet Hérode est le même à qui J.-C. fut envoyé par Pilate.

HÉRODE AGRIPPA. *Voyez* AGRIPPA.

HÉRODE ATTICUS. *Voyez* ATTICUS.

HÉRODIADE, ou HÉRODIAS, sœur du roi Agrippa, et femme de Philippe, dernier fils d'Hérode le Grand. *Voyez* Hérode Antipas.

HÉRODIEN, fils aîné d'Odenat, souverain de Palmyre. Son père ayant pris le titre de roi en 260, il lui donna le même titre, et l'empereur Gallien y ajouta celui d'Auguste. Hérodien était d'un caractère doux et humain, mais livré à la mollesse et à la volupté. Son père, qui l'aimait passionnément, lui donna ce qu'il avait trouvé de plus précieux dans les trésors de Sapor, et plaça dans son sérail les plus belles femmes de ce roi de Perse. Zénobie, marâtre d'Hérodien, ne pouvant soutenir l'idée qu'il succéderait à Odenat, au préjudice des trois fils qu'elle avait eus de ce prince, engagea, dit-on, Mœnius à assassiner le père et le fils. Hérodien avait porté le titre de roi pendant quatre ans, et celui d'empereur pendant trois.

HÉRODIEN, historien grec, passa la plus grande partie de sa vie à Rome, où il fut employé à divers ministères de la cour et de la police. Il vécut depuis le règne de Commode jusqu'à celui du 3^e Gordien. Nous avons de lui une *Histoire* en 8 livres, depuis la mort de Marc-Aurèle jusqu'à celle de Maxime et de Balbin. Son style est élégant; mais il manque quelquefois d'exactitude dans les faits, et surtout dans ceux qui concernent la géographie. On l'accuse d'avoir été trop favorable aux Maximin, et trop peu à Alexandre Sévère. Capitolin ne fait ordinairement que copier son histoire. Ange Politien fut le premier qui traduisit cet ouvrage en latin. L'abbé Mongault nous a donné une version élégante en français, publiée en 1700, et réimprimée en 1745, in-12. L'édition la plus estimée de cet auteur est celle d'Oxford, 1699, in-8°, ou

d'Édimbourg, 1704, in-12 : elle est grecque et latine, et enrichie de notes. On a encore de lui une espèce de grammaire *De numeris*, qui se trouve avec celle de Théodore, 1495, in-fol.

HÉRODOTE, le plus ancien historien grec dont les écrits nous soient parvenus, naquit à Halicarnasse, dans la Carie, l'an 484 avant J.-C. Son pays était en proie à la tyrannie : il le quitta pour aller chercher la liberté dans l'île de Samos, d'où il voyagea en Egypte, en Italie et dans toute la Grèce. De retour dans sa patrie, il fit chasser le tyran Lygdamis; mais ce service, qui ne devait inspirer que de la reconnaissance, excita l'envie contre lui. Il fut obligé de passer dans la Grèce. Pour s'y faire connaître, il se présenta aux Jeux olympiques, et y lut son *Histoire*. Elle fut si applaudie, qu'on donna le nom des *Neuf Muses*, aux 9 livres qui la composent. Cet ouvrage contient, outre l'histoire des guerres des Perses contre les Grecs, depuis le règne de Cyrus jusqu'à celui de Xercès, celle de la plupart des autres nations chez lesquelles il avait voyagé. Son style est plein de grâces, de douceur et de noblesse; mais les faits ne sont pas toujours ni bien choisis ni vrais. (*Voyez* CRÉSIAS.) Il rapporte des fables ridicules, des exagérations et des faussetés de tous les genres. (*Voyez les Impostures de l'histoire ancienne*, par Lancelotti, *l'Histoire des temps fabuleux*, par Guérin du Rocher, etc.) Il est, aux yeux des philosophes, autant le père des mensonges que celui de l'histoire. Les meilleures éditions de la sienne ont été données par Jacques Gronovius,

1715, in-fol ; par Thomas Gale, Londres, 1679, in-fol. ; par Wesselingius, Amsterdam, 1763, in-fol. ; et Glasgow, 1761 ; 9 vol. in-8°. Du Ryer l'a traduite en français, 3 vol. in-12. En 1790, on a publié à Liège : *Hérodote, historien du peuple hébreu sans le savoir* ; ouvrage plein de recherches et de rapprochements très curieux. [Le savant Larcher a donné une traduction d'Hérodote qui, sans être irréprochable, réunit assez heureusement l'élégance et la fidélité : elle est accompagnée de *Notes critiques et philologiques*, d'une *Table géographique* et d'une *Chronologie complète d'Hérodote*, réduite en un système général, discuté dans tous ses points avec une grande érudition. Il en a paru deux éditions, l'une en 1786, 7 vol. in-8°, et l'autre en 1802, 9 vol. in-8°. On a imprimé à Dijon, en 1746, in-4°, de savantes et judicieuses *Recherches et Dissertations sur Hérodote*, par le président Boubier.]

HÉROET, ou HÉROUET (Antoine), parent du chancelier Olivier, était né à Paris. Ses talents pour la poésie française le firent connaître de François I^{er}, qui lui donna l'évêché de Digne en 1552. Il mourut en 1568, non exempt du soupçon de calvinisme. On a de lui quelques pièces sur l'amour, imprimées à Paris, 1544, et avec les *Poésies de Borderie, et autres*, Lyon, 1547, in-8°.

HEROLD (Jean-Basile), né à Hochstedt en 1511, se maria à Bâle, où il fut aux gages des libraires. Les magistrats lui ayant donné le titre de citoyen, il prit le nom de *Basilus*. Il mourut après 1566. On a de lui : 1° *Hæreseologia, seu Collectio theolo-*

gorum ad confutationem hæreseon, Bâle, 1556, in-fol. ; 2° une *Continuation de l'Histoire de Guillaume de Tyr*, imprimé à la suite ; 3° *Originum et antiquitatum germanicarum libri ; leges videlicet Salicæ, Ripuariæ, Alamanorum*, etc., Bâle, 1557, in-folio, et dans le recueil des anciennes lois, par Frédéric Lindenbrogé, Francfort, 1613, in-fol. ; 4° *Chronique de Mayence*, Francfort, 1551, in-fol., en allemand ; 5° des *Notes* sur Eugippius ; 6° une *Traduction* de l'Histoire de Diodore de Sicile, et de celle de Dictis ; 7° *Hori Apollinis Bildschrifft* ; c'est une traduction des *Hieroglyphiques de Hor-Apollon* ; 8° une *Mythologie*. La plupart de ces ouvrages ont été imprimés ensemble, chez Petreius, à Bâle, 1554, in-fol. Il avait la réputation de bien écrire en allemand.

HÉRON, nom de deux mathématiciens grecs, l'un surnommé l'*Ancien*, l'autre le *Jeune*. Le premier florissait vers l'an 100 avant J.-C., et était disciple de Ctésibius. Il ne se borna pas à la théorie des mécaniques, il en fit l'application dans la construction des machines. Il fit même des automates. Nous avons de lui un livre traduit en latin, sous ce titre : *Spiralium liber*, 1575, in-4°. — HÉRON le *Jeune* est auteur d'un *Traité de l'art et des machines militaires*, traduit en latin, en 1572, par Barocius. On trouve ces ouvrages parmi les anciens mathématiciens, imprimés au Louvre, 1693, in-fol. Nous ignorons en quel temps il vivait.

† HERON (Robert), littérateur écossais, né vers 1745, fit ses études à l'université d'Edimbourg. Sa pauvreté le força pen-

dant quelque temps, pour fournir à son existence, de répéter les leçons de ses condisciples; mais le docteur Blair ayant distingué ses talents, il en reçut des bienfaits; au moyen desquels il put continuer plus librement ses études. Bientôt il publia quelques ouvrages qui le firent connaître; et les offres avantageuses d'un libraire le déterminèrent à passer à Londres en 1799. Il y fut attaché à plusieurs journaux, spécialement pour la partie politique, genre de travail où il excellait. Il travailla en 1804 à la rédaction d'un journal français, et l'année suivante à celle du *British Neptune*. Il abandonna ces deux journaux en 1806 pour en entreprendre un nouveau; mais il ne réussit pas, et il eût à supporter de sévères critiques à l'occasion d'une *Lettre à W. Wilberforce*, où il se déclarait l'apologiste de la traite des Nègres. Héron travaillait en même temps à ses ouvrages particuliers; mais le produit qu'il en retirait, joint à celui de ses journaux, ne le mettait pas toujours à l'abri de la misère. Poursuivi par ses créanciers, il fut mis en prison, et il tâcha d'adoucir sa captivité par la composition d'un ouvrage intitulé *The Comforts of life* (Consolations de la vie). Cette production eut le plus grand succès. Deux éditions furent épuisées en moins de deux semaines. Mais un travail assidu et pénible avait ruiné sa santé. Attaqué d'une dangereuse maladie, il adressa de sa prison aux directeurs du fonds littéraire une lettre bien propre à émouvoir la pitié et l'intérêt; et que M. Israël inséra dans ses *Calamities of authors*. Héron fut transporté dans

un hospice de fiévreux, où il mourut le 13 avril 1807. Outre les écrits déjà cités, on a de cet auteur : 1° *Observations faites pendant un voyage en Ecosse*, 1793, 2 vol in-8°; 1799, même format; 2° *Histoire générale d'Ecosse, depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1748*, 6 vol., dont le dernier parut en 1799; Il a traduit du français les *Contes arabes*, 1792, 1 vol. in-8°; la *Chimie de Fourcroy*, la *Philosophie chimique*, Londres, 1800, in-8°; *Lettres de Savary sur la Grèce*, des *Lettres de Dumasouriez à Pache*, etc.

HÉROPHILE, célèbre médecin grec, né à Chalcédoine selon quelques-uns, et d'après Galien, à Carthage, 344 ans avant J.-C., obtint la liberté de disséquer les corps encore vivants des criminels condamnés à mort; et s'amusa long-temps de cette cruelle et barbare occupation. Le médecin Cocchi, dans une *Dissertation* imprimée à Florence en 1736, a tâché de laver Hérophile de ce reproche, et prétend qu'il n'a opéré que sur des corps morts. On attribue à ce médecin d'avoir le premier traité avec exactitude la doctrine du poulx, jusqu'alors négligée : « En quoi, dit un » physicien, il a rendu plus de » services qu'avec ses études anatomiques, et plus encore que » ceux qui ont découvert la circulation du sang. (Voy. HANVÉE GUILLAUME.) Excepté l'orthologie, que la nature a mise à découvert dans chaque squette, et qui est réellement de la plus grande importance, on peut douter que l'anatomie ait beaucoup perfectionné la médecine. Nous ne voyons pas qu'aujourd'hui celle-ci soit en général plus efficace et plus

» heureuse que dans les temps
 » les plus reculés. C'est sans
 » doute là une des raisons qui
 » rendait J.-J. Rousseau si con-
 » traire à l'anatomie. Il allait
 » jusqu'à la croire contraire au
 » vœu de la nature. Comme ils
 » sont voilés, disait-il (en par-
 » lant des ressorts de la machine
 » humaine), c'est pour n'être
 » pas aperçus. » Plin et Plutar-
 que parlent avec éloge d'Héro-
 phile.

HEROPHILE, maréchal fer-
 rant, imposteur qui parut à Ro-
 me du temps de Jules-César, se
 disait petit-fils de C. Marius, et
 sut si bien le persuader, que la
 plupart des communautés et des
 corps de la villè le reconnurent
 pour tel; mais César le chassa de
 Rome. Il y revint après la mort
 de ce dernier, et fut assez hardi
 pour entreprendre d'exterminer
 le sénat, qui le fit tuer dans la
 prison où on l'avait enfermé.

HERREBOW. Voyez **HORRE-**
BOW.

HERRERA TORDESILLAS (An-
 toine), d'abord secrétaire de Ves-
 pasien de Gonzague, vice-roi de
 Naples, puis grand historiogra-
 phe des Indes sous Philippe II,
 qui, en lui donnant ce titre, l'ac-
 compagna d'une forte pension.
 Il publia en 4 vol. in-fol., une
Histoire générale des Indes, en
 espagnol, depuis 1492 jusqu'en
 1554. Cet ouvrage très détaillé
 et très curieux, est assez exact
 et vrai; dans quelques endroits,
 on croit s'apercevoir que l'au-
 teur aimait le merveilleux et l'ex-
 traordinaire : mais on en trouve
 dans toutes les histoires; et quel
 droit aurait un écrivain de le
 taire, s'il est bien constaté? Ni-
 colas de la Coste l'a traduite en
 français; en 3 vol. in-4°. Her-
 rera mourut le 20 mars 1625, à

66 ans. [Il ne faut pas oublier
 les autres ouvrages de cet histo-
 rien, qui sont : 2° *Description*
des Indes occidentales, Madrid,
 1601, in-fol., cartes; 3° *His-*
toire de ce qui s'est passé en
Ecosse et en Angleterre pendant
quarante-quatre ans qu'a vécu
Marie-Stuart, reine d'Ecosse,
 Lisbonne, 1590; 4° cinq livres
 de l'Histoire de Portugal et de la
 conquête des îles Açores dans
 les années 1581 et 1583, Madrid,
 1591, in-4°; 5° *Histoire des af-*
aires de France, depuis l'an
1585 jusqu'à la fin de 1594, Ma-
 drid, 1598, in-4°; 6° *Histoire*
du monde sous le règne de Phi-
lippe II, depuis l'an 1584 jus-
qu'à l'an 1598, Valladolid, 1606;
 Madrid, 1613, 3 vol. in-fol.;
 7° *Commentaire sur les gestes des*
Espagnols, des Français, des
Vénitiens en Italie, et des au-
tres républiques, princes et ca-
pitaines italiens fameux, depuis
 l'an 1285 jusqu'à l'an 1659,
 Madrid, 1624, in-fol. Toutes ces
 histoires sont assez estimées.]

HERRERA (Ferdinand de),
 poète de Séville, sut joindre l'élé-
 gance du style à la facilité de la
 versification dans ses *Poésies ly-*
riques et héroïques, publiées en
 1582, et réimprimées en 1619, à
 Séville, in-4°. On a de lui quel-
 ques ouvrages en prose : 1° la
Vie de Thomas Moris; 2° une
Relation de la guerre de Chypre
et de la bataille de Lépante; 3°
Des Notes sur Garcias Lasso de la
Véga.

HERSAN (Marc-Antoine), pro-
 fesseur d'humanités et de rhéto-
 rique au collège Duplessis, et
 ensuite d'éloquence au Collège
 royal à Paris. Après être signalé
 dans ces places par le talent de
 saisir les beaux endroits des au-
 teurs, et de les faire sentir aux

autres, il se retira à Compiègne, sa patrie, où il fonda un collège, auquel il présidait souvent lui-même. Il y mourut en 1724, âgé de 72 ans. Sa mort ravita la fois à la patrie un citoyen, aux arts un ami, aux pauvres un père, aux maîtres un modèle, aux écoliers un guide, un consolateur et un rémunérateur. On a de lui : 1° *L'Oraison funèbre du chancelier Le Tellier*, en beau latin, traduite en français par l'abbé Bosquillon, de l'académie de Soissons ; 2° des *Pièces de poésie*, dans lesquelles on remarque beaucoup de goût et une latinité pure. 3° des *Pensées édifiantes sur la mort* ; 4° le *Cantique de Moïse après le passage de la mer Rouge, expliqué selon les règles de la rhétorique* ; inséré par Rollin, un des meilleurs disciples de ce maître, dans son *Traité des études*.

* † **HERSCHELL** (Guillaume), célèbre astronome, naquit à Hanovre, en 1738. Son père, musicien de profession, enseigna son art à ses quatre fils. Guillaume, qui était le second, reçut une éducation un peu plus soignée que ses trois autres frères ; il apprit quelques éléments de philosophie, et la langue française. Sa famille étant pauvre, il fut contraint d'entrer, très jeune encore, comme hautbois, dans la musique du régiment des gardes hanovriennes. Il suivit, accompagné de son père, ce régiment en Angleterre, et ennuyé de la dépendance où il vivait, il quitta le régiment, et se rendit à Londres en 1760. Il fit la connaissance du comte de Dowington, qui le chargea de l'instruction de la milice du comté de Durham. Dégoûté encore de cet emploi, il pourvut, pendant plusieurs

années, à sa subsistance, en donnant des leçons de musique et des concerts. Il voyagea en Italie, mais ses moyens pécuniaires étaient si modiques, qu'en revenant de Naples à Gènes, il n'avait pas de quoi payer son passage pour l'Angleterre. Un Français nommé Langlé, qui l'avait connu dans la première de ces villes, ayant vu l'embaras où il se trouvait, lui conseilla de donner un concert ; et, à cet effet, il lui céda la salle du *Concert des nobles*, dont il était directeur. Herschell, ce même homme dont le nom occupe aujourd'hui un rang si distingué parmi les savants, se présenta dans cette salle, comme ces musiciens ambulants qui parcourent les rues des grandes capitales. Il y exécuta à lui seul un quatuor, de la manière suivante. Il se fit attacher au cou un hautbois, un cor à chacune des épaules, et plaça une harpe entre ses genoux. Cette nouveauté singulière eut un grand succès, et lui produisit beaucoup d'argent. En exerçant la musique, Herschell voulut connaître la théorie de cet art, et il étudia, à cet effet, le savant ouvrage du docteur Smith sur *l'harmonie*. Les connaissances qu'il acquit dans ce livre l'engagèrent à savoir plus à fond la science des nombres, et il s'appliqua à l'étude des mathématiques. Mais, dépourvu des biens de la fortune, il fut obligé d'accepter la place d'organiste à la *Chapelle octogone* de Bath, et il réunit un grand nombre d'élèves. En 1783, il inséra, dans le *Journal des Dames* une dissertation profonde, en réponse à une question difficile sur les *vibrations de la corde musicale*.

chargée, vers le milieu, d'un poids léger. Cependant l'étude des mathématiques lui fit désirer de connaître l'astronomie et l'optique. Il les apprit en peu de temps; et, ayant emprunté d'un ami un télescope de deux pieds, il examina pour la première fois les corps célestes. Depuis lors, cette occupation devint pour lui comme exclusive, et souvent, au milieu des leçons qu'il donnait, il quittait brusquement ses élèves pour aller contempler les cieux. Le prix d'un télescope qu'il avait voulu commander à Londres se trouvant au-dessus de ses facultés, il construisit lui-même, en 1774, un réflecteur newtonien de cinq pieds, au moyen duquel il aperçut la planète de Saturne. Cela l'encouragea à fabriquer des télescopes d'une plus grande dimension que ceux connus jusqu'alors. Il réussit dans cette entreprise, et parvint à en construire de sept, dix, et même de vingt pieds anglais de longueur. Il commença peu à peu à réduire le nombre de ses élèves de musique. En 1779, il fit avec un réflecteur de sept pieds, et pendant huit mois, la revue générale des cieux, et découvrit qu'une étoile qui avait paru fixe aux astronomes Bode et Mayer était mouvante. Après plusieurs observations, il reconnut, dans la nuit du 13 mars 1781, que cette étoile mouvante était une planète non encore observée, et il parvint à déterminer son disque planétaire et les lois de son mouvement. L'importante découverte d'Herschell lui mérita de la société royale de Londres la médaille d'or annuelle, et l'honneur d'être reçu parmi les membres

TOME VIII.

de ce corps savant. Il désigna d'abord la nouvelle planète par le nom de *Georgium Sidus*, en l'honneur de Georges III, roi d'Angleterre : les astronomes du continent lui donnèrent le nom de son inventeur; et enfin on lui imposa le nom d'*Uranus*, comme le plus conforme avec la nomenclature des autres astres. Appelé à Londres par Georges III, Herschell reçut une pension de ce prince, qui lui céda une maison située à Slough près Windsor, où le roi demeurait ordinairement, et dans laquelle Herschell se livra entièrement à son étude favorite. Il y entreprit la construction d'un télescope de quarante pieds, auquel il travailla trois ans (de 1784 à 1787). Cet énorme instrument, qui avait plusieurs irrégularités dans le miroir, a toujours été considéré comme inexact pour des opérations suivies. Il est donc démontré que Herschell, pour ses observations des satellites de Saturne, ne s'est servi que d'instruments de dix à vingt pieds, qui grossissent les objets de soixante à trois cents fois. Mais le meilleur télescope de cet astronome fut son infatigable persévérance, dans les observations et dans les laborieux calculs, où il fut secondé par sa sœur, Miss Caroline, qui avait une rare capacité dans des sciences très difficiles pour ceux-là mêmes qui s'y exercent depuis long-temps. Herschell inséra la description de son grand télescope dans les *Philosophical transactions*, de 1795. On la trouve en français dans la *Bibliothèque britannique* (t. 1, des sciences et des arts), et dans l'*Histoire de l'Astronomie*, par Lalande (année 1806). Cependant Herschell lui-même,

dans un *Mémoire* qu'il communiqua à la société royale, sur le pouvoir des télescopes, pour rendre visibles des objets privés de lumière, avoue que la dimension la plus utile dans ces instruments est de vingt à vingt-six pieds. Il présenta à la même société, en 1802, un *Catalogue* de cinq-cents nouvelles étoiles, planètes nébuleuses, ou groupes d'étoiles qu'il avait découverts, et fit précéder ce catalogue d'un *Coup d'œil* sur les *globes sidéraux* composant l'univers, dans lesquels il distingua douze catégories d'étoiles, de grandeurs différentes. Lancé dans l'espace, Herschell ne sut plus s'arrêter, et dès 1783, il annonça la découverte d'une montagne volcanique dans la lune, et en 1787, celle de deux autres volcans dans la même planète, et qui paraissaient en état d'éruption. Mais, si les plus grands télescopes utiles ne grossissent les objets célestes que de trois cents fois; alors, et en supposant que ces montagnes n'eussent qu'une dimension ou un volume trois cents fois moindre que la planète, où elles se trouvaient, elles ne pouvoient donc être visibles à l'œil le plus pénétrant, puisque leur moindre dimension de trois cents fois détruirait l'action du télescope, qui ne grossit que de trois cents fois, au plus, de l'aveu même de Herschell. Loin de nous de vouloir porter atteinte aux talens distingués de cet astronome, mais il ne faut pas confondre la science avec les rêveries des savants. Plusieurs *Mémoires* d'Herschell ont été publiés par la société royale de Londres, depuis 1783 jusqu'en 1818. Parmi ces *Mémoires*, le

plus curieux est celui qui est relatif aux *étoiles nébuleuses*, et que cet astronome croit être des étoiles ou des *systèmes solaires* d'un éloignement prodigieux, et tel, que leur lumière, pour parveuir jusqu'à nous, doit employer deux millions d'années. Nous laissons juger aux savants si cette opinion est plausible et exempte d'exagération. Herschell fabriqua, sur les instances de divers souverains, des télescopes de grandes dimensions, et servant pour les observations des astronomes de presque toute l'Europe, où son nom devint célèbre. Il reçut de l'université d'Oxford le grade de docteur ès-lois, faveur insigne, et qu'elle accorde difficilement à ceux-là mêmes qui étudient dans ses écoles. Le roi Georges IV, alors prince régent, lui conféra, en 1816, l'ordre des Guelfes. Il était, en outre, président de la société royale de Londres, correspondant de l'institut de France, et membre d'autres académies savantes. Herschell savait les langues italienne et française, parlait et écrivait savamment l'anglais, et par son étude et sa patience, se vit comblé d'honneurs, et vécut dans l'aisance. Dans sa vieillesse, il s'était retiré à Upton, dans le comté de Berks, où il continuait ses observations astronomiques, qu'il n'interrompit que peu de jours avant sa mort, arrivée le 23 août 1822; il était âgé de 83 ans. Il a été inhumé dans l'église paroissiale d'Upton. Le secrétaire perpétuel de l'académie des sciences, M. Fourier, prononça l'éloge d'Herschell dans la séance du 7 juin 1824. Sa sœur, miss Caroline, née en 1750, s'appliqua avec succès à l'astronomie, et eut part,

aux travaux de son frère, avec lequel elle a coopéré à l'ouvrage, *A Catalogne of stars, ou Catalogue des étoiles, reconnues d'après les observations de Flamsteed, et non insérées dans le Catalogue anglais*, par W. Herschell, avec une *Collection d'Errata*, observés par Caroline Herschell, Londres, 1798, in-fol. Cette même dame a découvert, de 1786 à 1791, cinq comètes; et elle a communiqué plusieurs observations intéressantes à la société royale de Londres. Herschell a laissé un fils, qui suit avec honneur les traces de son père, et qui est membre de l'université de Cambridge. Il a publié plusieurs ouvrages, et entre autres, une traduction en anglais des *Eléments du calcul différentiel* de M. Lacroix.

HERSENT, ou HERSAN (Charles), parisien, docteur de Sorbonne, d'abord prêtre de l'Oratoire, ensuite chancelier de l'église de Metz, est principalement connu par l'ouvrage fameux et peu commun, intitulé *Optatus Gallus de cavendo schismate*, 1640, in-8°. Ce libelle sanglant contre le cardinal de Richelieu, qui paraissait vouloir se faire déclarer patriarche (1), adressé aux prélats de l'église gallicane, fut condamné par eux et par le parlement, comme propre à brouiller l'église et l'état. L'auteur, violent, dit l'abbé Bérault, et déclamateur de son naturel, qui l'avait réduit à sortir de la congrégation de l'Oratoire, pouvait avoir des torts dans les tours et les saillies de sa chaude éloquence, mais ses alarmes à l'égard du schisme n'étaient

pas tout-à-fait imaginaires. Le prince de Condé, qui, tout attaché qu'il était à la foi et à l'unité catholique, n'avait assurément pas l'imagination visionnaire, parlait de ce schisme redouté comme d'un malheur presque inévitable dans la situation où étaient les choses. Le P. Rabardeau (*voy.* ce nom) entreprit de réfuter l'*Optatus Gallus*, et réussit fort mal. Isaac Habert le fit avec plus de succès dans son *Traité : De consensu hierarchie et monarchie*. Mais la meilleure réponse fut la mort du cardinal de Richelieu, arrivée dans ces conjonctures. Le patriarche français descendit avec lui dans le tombeau, ou plutôt entra dans le néant, d'où lui seul avait pu se flatter de le tirer. Hersent passa à Rome, où son génie bouillant et emporté ne lui fit pas plus d'amis qu'à Paris. Ayant prêché le *Panegyrique de saint Louis*, et y ayant mêlé les erreurs de Jansénius, il fut décrété d'ajournement personnel par l'inquisition; et comme il refusa de comparaître, il fut excommunié. De retour en France, il mourut au château de Largoue, en Bretagne, en 1660. On a de lui des *Oraisons funèbres*; des *Sermons*; quelques *Libelles* contre la congrégation qu'il avait quittée; une *Traduction française du Mars Gallicus* de Jansénius, évêque d'Ypres; un *Traité de la souveraineté de Metz, pays messin, et autres villes et pays circonvoisins*, 1633, in-8°.

HERSILIE, fille de Tatius, roi des Sabins. Romulus la prit pour femme lorsque les romains envahirent les Sabines. Son père ayant déclaré la guerre à ce prince, elle parvint à le déterminer à faire la paix avec Romulus. Celui-ci

(1) Nous ne partageons pas le sentiment de l'abbé de Feller sur ce prétendu projet du cardinal de Richelieu. *Voy.* l'article de ce cardinal.

ayant disparu, elle crut qu'il était mort, et en eut une si grande douleur, que Junon, pour la consoler, la fit, dit-on, monter aussi au ciel, où cette princesse retrouvait son mari. Les Romains leur dressèrent des autels sous les noms de *Quirinus* et d'*Ora*.

HERTIUS (Jean-Nicolas), professeur en droit et chancelier de l'université de Giessen, naquit dans le voisinage de cette ville, et mourut en 1710, à 59 ans. On a de lui plusieurs ouvrages utiles pour l'histoire des premiers siècles de l'Allemagne. Les principaux sont : 1° *Notitia veteris Francorum regni*, 1710, in-4°. C'est une notice des premiers temps du royaume de France, jusqu'à la mort de Louis le Pieux. 2° *Commentationes et Opuscula ad historiam et geographiam Germaniæ antiquæ spectantia*, 1713, in-4°, etc.

† **HERTZBERG** (Ewald-Frédéric, comte de), célèbre ministre d'état de Frédéric II, roi de Prusse, naquit en 1725, à Poltin en Poméranie, d'une famille pauvre, mais illustre. Il fit ses études à Stettin, où, à l'âge de 17 ans, il composa en latin une *Histoire généalogique des premiers empereurs d'Autriche*. Hertzberg alla ensuite continuer ses études à l'université de Halle; et après les avoir terminées, il fut nommé secrétaire du ministère des relations extérieures. Frédéric ne tarda pas à distinguer son habileté pour les affaires, et l'attacha en qualité de conseiller à l'ambassade prussienne auprès de la cour de Vienne. Il continua de s'attirer de plus en plus, par ses travaux et son intelligence, la confiance de Frédéric, qui l'appela au ministère des relations extérieures. Ce prince ne dédaignait pas ses conseils, lors même qu'il s'agissait de former des plans de campagne; et rarement il eut à se repentir de les avoir suivis. Lorsqu'en 1772, l'Autriche et la Russie eurent décidé le premier démembrement de la Pologne, Hertzberg crut qu'il devait, pour l'intérêt de la monarchie, faire valoir les droits de son souverain, fondés sur la séparation faite en 1466 des provinces de la Prusse occidentale; mais il n'approuva pas ce partage. Hertzberg assista aux derniers moments de Frédéric II. Le nouveau roi, Frédéric-Guillaume II, le combla de faveurs, et le confirma dans ses fonctions de ministre des relations extérieures. Hertzberg contribua par ses efforts à ramener la tranquillité en Hollande; et le congrès de Reichenbach, où l'on s'égara pour n'avoir pas suivi ses conseils, fut le résultat de son habileté et de son intelligence. Quelques mécontentements l'engagèrent en 1791 à demander sa démission, que le roi n'accepta qu'en partie. Il continua d'assister aux séances du conseil d'état; mais il ne prit plus aucune part aux affaires. En 1793, il éleva, par souscription, en Poméranie, une statue en marbre à Frédéric II. Ce monument fut achevé le 10 octobre de la même année; et le comte de Hertzberg prononça à cette occasion l'éloge de Frédéric II. Le ministre mourut le 27 mai 1795, âgé de 69 ans; après avoir servi la Prusse pendant un demi-siècle. On a plusieurs mémoires politiques de ce grand publiciste; quelques-uns de ces mémoires ont été publiés en français sous le titre d'*Oeuvres politiques*, etc., Paris, 1785, 3 vol. in-8°. Huit de ses Discours académiques, qui

guait pas ses conseils, lors même qu'il s'agissait de former des plans de campagne; et rarement il eut à se repentir de les avoir suivis. Lorsqu'en 1772, l'Autriche et la Russie eurent décidé le premier démembrement de la Pologne, Hertzberg crut qu'il devait, pour l'intérêt de la monarchie, faire valoir les droits de son souverain, fondés sur la séparation faite en 1466 des provinces de la Prusse occidentale; mais il n'approuva pas ce partage. Hertzberg assista aux derniers moments de Frédéric II. Le nouveau roi, Frédéric-Guillaume II, le combla de faveurs, et le confirma dans ses fonctions de ministre des relations extérieures. Hertzberg contribua par ses efforts à ramener la tranquillité en Hollande; et le congrès de Reichenbach, où l'on s'égara pour n'avoir pas suivi ses conseils, fut le résultat de son habileté et de son intelligence. Quelques mécontentements l'engagèrent en 1791 à demander sa démission, que le roi n'accepta qu'en partie. Il continua d'assister aux séances du conseil d'état; mais il ne prit plus aucune part aux affaires. En 1793, il éleva, par souscription, en Poméranie, une statue en marbre à Frédéric II. Ce monument fut achevé le 10 octobre de la même année; et le comte de Hertzberg prononça à cette occasion l'éloge de Frédéric II. Le ministre mourut le 27 mai 1795, âgé de 69 ans; après avoir servi la Prusse pendant un demi-siècle. On a plusieurs mémoires politiques de ce grand publiciste; quelques-uns de ces mémoires ont été publiés en français sous le titre d'*Oeuvres politiques*, etc., Paris, 1785, 3 vol. in-8°. Huit de ses Discours académiques, qui

traitent tous d'objets historiques, ont été également réunis sous ce titre : *Huit Dissertations que M. le comte de Hertzberg a lues dans les assemblées publiques de l'académie royale des sciences de Berlin, tenues pour l'anniversaire du roi Frédéric II, dans les années 1780—1787, Berlin, 1787, in-8°.*

HERTZIG (François), né à Muglitz en Moravie, en 1674, se fit jésuite, et mourut à Breslau, en 1732. Il publia plusieurs ouvrages contre les jansénistes, les bohémistes, les schwenkfeldistes et d'autres hérétiques. On distingue celui qui a pour titre : *Calvinus Cornelii Jansenii yprensis episcopi, sanctæ Scripturæ, pontificibus, conciliis et sanctis patribus, præprimis Augustino, e diametro oppositus*, Breslau, 1716, in-12.

HERVART. Voyez HERWART.

HERVÉ, fut sacré archevêque de Reims, le 6 juillet 900, et présida ce même jour à un concile composé de onze évêques, où il anathématisa les assassins de Fulcon, son prédécesseur, et fit éteindre les lumières de l'église (c'est le premier exemple de cet usage). Il tint divers conciles avec ses suffragants; le plus célèbre est celui de Trosley, village près de Soissons, l'an 909, dont il a écrit les actes. Il travailla beaucoup à la conversion des Normands, qui étaient encore ensevelis dans les ténèbres du paganisme. Le pape Jean X lui témoigna la satisfaction qu'il avait de son zèle. Enfin, après s'être fait estimer par sa douceur, par sa charité et par son zèle pour la discipline ecclésiastique, il mourut en odeur de sainteté, le 2 juillet 929. Outre les actes du concile de Trosley, on a encore

de ce prélat un ouvrage adressé à Widon, archevêque de Rouen, divisé en 23 chapitres, sur la pénitence qu'il faut imposer aux relaps qui, après avoir été baptisés, retournent aux idoles. On le trouve inséré dans la Bibliothèque des pères, et dans les dernières éditions des conciles.

HERVE, bénédictin du Bourg-Dieu, vers 1130, dont on a un *Commentaire* sur Isaïe, et un autre sur les Epîtres de saint Paul, imprimé avec les Œuvres de saint Anselme, dans l'édition de Cologne.

HERVÉ (Natalis ou Noël), surnommé *le Breton*, parce qu'il était natif de la Basse-Bretagne, fut le 14^e général de l'ordre de Saint-Dominique, en 1318, et l'un des plus zélés défenseurs de la doctrine de saint Thomas. Il mourut à Narbonne, en 1323. On a de lui : 1^o des *Commentaires* sur le Maître des sentences; 2^o un *Traité de la puissance du pape*; 3^o une *Apologie pour les frères-prêcheurs*, et plusieurs autres ouvrages en latin, savants, mais assez mal écrits. C'était un homme d'une vertu rare et d'une prudence consommée. Il fit plusieurs statuts pour entretenir dans son ordre la paix, que quelques faux mystiques commençaient à troubler.

HERVET (Gentian), docteur de Sorbonne, né en 1499, à Orléans, fut appelé à Rome par le cardinal Polus, pour travailler à la traduction latine des auteurs grecs. Son rare savoir et la douceur de sa conversation lui acquirent l'amitié de ce cardinal et de tous les hommes illustres d'Italie. Après avoir paru avec éclat au concile de Trente, il revint en France, où il fut fait grand-vicaire de Noyon

et d'Orléans, et ensuite nommé à un canonicat de Reims. Il mourut dans cette ville, en 1584. Hervet avait plus d'application que de talent, et plus de savoir que de goût. On a de lui une foule d'ouvrages : 1° deux *Discours* en latin, prononcés au concile de Trente. Dans le premier, il insiste sur la nécessité de rétablir la discipline ecclésiastique; dans le second, il traite des mariages clandestins. 2° *Discours des troubles de l'année 1562, en France*; 3° des *Livres de controverse*, et des *Traductions des Pères*; 4° une maussade *Traduction* du concile de Trente. Ses versions françaises ne peuvent plus se lire, parce que le langage a vieilli; mais les latines ont conservé leur prix. Outre les *Mémoires de Nicéron*, on peut consulter sur Hervet les *Éloges des savants*, par Treissier, et les *Notes de La Monnoye*, dans la nouvelle édition de la *Bibliothèque de la Croix du Maine*.

HERVEY (James), fils d'un pasteur anglican, et pasteur lui-même, né à Hardingstone, dans le comté de Northampton, en 1714, et mort le 23 décembre 1758, n'est pas moins connu en France que dans sa patrie, par son *Poème des tombeaux* et ses *Méditations*, qui ont paru en 1771, in-12, traduits par MM. Peyron et Le Tourneur. [M. Baour de Lormian a mis avec succès envers français plusieurs morceaux des *Méditations* d'Hervéy.] Ces écrits portent l'empreinte d'une mélancolie sage et salutaire, qui, sans interrompre les jouissances de la vie terrestre, avertit l'âme d'une vie plus heureuse et plus durable. On leur trouve un grand rapport avec les *Nuits* d'Young, mais ils renferment

moins de métaphysique et plus de sensibilité. Ils ont eu un succès prodigieux en Angleterre; et les éditions s'en sont déjà multipliées au nombre de plus de quinze. Hervéy, chantre et ami de la bienfaisance chrétienne, fut chéri de ses paroissiens, pour lesquels il se dépouilla de toute propriété. Il eut toutes les vertus qu'on peut avoir hors de la véritable religion, à laquelle on prétend qu'il était attaché en secret; mais c'est ce qu'on n'a eu garde de dire dans sa vie, très détaillée, qui est à la tête de la traduction citée. On a encore de lui : *Remarques sur les lettres de Bolingbroke*, 1753, in-8°; et *Dialogues et Lettres sur différents sujets*, 1755, 3 vol. in-8°.

HERVIEUX DE LA BOISSIÈRE (Simon). Voyez BOISSIÈRE.

† HERVILLY (Louis-Charles, comte d'), né à Paris, en 1755, embrassa le parti des armes. Il servit, en 1779, en Amérique, comme sous-lieutenant dans le régiment de la marine. Il se distingua dans cette campagne, et obtint, peu après son retour, le régiment de Rohan-Soubise, dont il défendit courageusement le drapeau contre les révolutionnaires, qui voulurent s'en emparer en 1789. L'année suivante, il fut nommé colonel de la garde constitutionnelle de Louis XVI, et ensuite maréchal-de-camp. Cette dignité lui fournoit l'occasion de déployer son zèle et son activité à défendre son souverain. Le 20 juin 1792, il veilla avec le maréchal de Mouchy à la sûreté de Louis XVI, et à la funeste journée du 10 août, il voulut encore avoir le même honneur; il ne le quitta pas un instant; et ce fut lui qui fut chargé par le roi de porter aux

Suisses l'ordre de cesser leur feu. Lorsqu'il vit son souverain renfermé dans les prisons du Temple, d'Hervilly passa en Angleterre, où il leva un régiment français. En 1795, il débarqua en Bretagne le 27 juin, à la tête de la première division du corps d'émigrés, s'empara de Carnac, et ensuite du fort Penthievre, dont la garnison se rangea sous ses drapeaux. Mais il ne put s'entendre avec M. de la Puisaye, autre commandant de l'expédition de Bretagne, et refusa de marcher en avant pour ne pas s'éloigner de la protection de l'escadre. Le 5 juin, il abandonna Carnac, et se retira dans la presqu'île de Quiberon, où il fut presque aussitôt bloqué par le général Hoche. On annonça un convoi de mille hommes amené par M. de Sombreuil; mais d'Hervilly, par un motif inconnu, s'opposa au débarquement de cette division. On a prétendu que ce fut pour avoir tout seul l'honneur de la bataille qu'il allait livrer aux républicains. D'après les explications qu'il donna avant de mourir, il ne brusqua son attaque, et refusa d'attendre le renfort, que dans l'espoir de surprendre l'ennemi. Le général Hoche occupait les hauteurs de Sainte-Barbe; M. de Vauban, qui avait débarqué dans un des ports de Quiberon, devait, à la tête des chouans, prendre les républicains par derrière, tandis que d'Hervilly les attaquerait de front : mais M. de Vauban fut obligé de faire un grand détour; les signaux qu'il donna ne furent pas compris par d'Hervilly, et celui-ci eut à soutenir seul tout l'effort de l'armée républicaine. Ses troupes furent battues avec une grande perte; et il fut lui-même blessé mortelle-

ment. Cependant il montra le plus grand courage, et ne quitta le camp que lorsqu'il vit les restes de son armée effectuer la retraite en bon ordre. Il fut transporté à bord d'une frégate anglaise, qui le conduisit en Angleterre. Il mourut à Londres le 14 novembre 1795. On doit lui reprocher d'avoir conduit son expédition avec beaucoup d'imprudence et de présomption; mais on ne saurait assez louer sa loyauté et son dévouement à la cause sacrée qu'il défendit jusqu'à son dernier soupir.

HERWART (Jean-Georges), chancelier de Bavière au commencement du xvi^e siècle, était issu d'une famille patricienne d'Ausbourg. C'était un savant bizarre, qui adoptait les systèmes les plus singuliers, et qui les soutenait avec plus d'érudition que de raison. On a de lui : 1^o *Chronologia nova et vera*, 1612 et 1626, 2 part. in-4^o; 2^o *Admiranda ethnice theologie mysteria propalata*, 1626, in-4^o. Il y soutient que les vents, l'aiguille aimantée, etc., ont été les premiers dieux des Egyptiens, et qu'on les adorait sous des noms mystérieux; 3^o une *Apologie* pour l'empereur Louis de Bavière, contre Bzovius.

HESBURN (Jacques), comte de Rothwell en Ecosse; fut, selon l'opinion commune, le principal auteur du meurtre de lord Henri Darnley, qui avait épousé Marie, reine d'Ecosse; et que les historiens écossais nomment le roi Henri. Il eut la hardiesse de se saisir de la reine, de la conduire à Dunbar, et de l'obliger à l'épouser. Appelé en jugement, il aurait été probablement convaincu du meurtre de Henri, si l'infâme Murray ne l'avait fait évader pour ôter à la reine un témoin

décisif de son innocence. Il le fit détenir ensuite dans une étroite prison en Danemarck, où il mourut en 1577. Humé, Robertson, et d'autres auteurs protestants ou philosophistes, ont voulu associer la reine au crime de Bothwell; mais Cambden (quoique ami d'Elisabeth, et passionné contre les catholiques) et tous les écrivains impartiaux et instruits ont rendu témoignage à l'innocence de Marie. *Voyez* MARIE STUART et MURRAY.

HESIUSIUS (Tilemannus), théologien de la confession d'Ausbourg, plus connu sous le nom de *Tilnannus*, naquit à Wesel, au pays de Clèves, en 1526. Il enseigna la théologie dans un grand nombre de villes d'Allemagne, et se fit exiler presque de toutes par son esprit inquiet, turbulent et séditieux. Il mourut en 1588, à 62 ans. On a de lui : 1° des *Commentaires* sur les Psaumes, in-fol.; 2° sur Isaïe, in-fol.; 3° sur toutes les Épîtres de saint Paul, in-8°; 4° un *Traité de la cène et de la justification*, in-fol.; 5° *Errores quos romana Ecclesia furenter defendit*. Ce traité d'un forcené ne se trouve pas facilement. Il fut imprimé à Francfort, 1577, in-8°. 6° Il a aussi laissé plusieurs autres ouvrages, dans lesquels on remarque peu d'ordre et encore moins de jugement.

HESICHIOS. *Voyez* HÉSYCHIUS.

HÉSIODE, poète grec, né à Cumès en Eolide, élevé à Ascra en Béotie, était contemporain d'Homère, suivant l'opinion commune. Il fut le premier qui écrivit en vers sur l'agriculture. Il intitula son poème : *Les Ouvrages et les Jours*, parce que l'art et la culture de la terre demandent qu'on observe exactement les temps et les saisons. Hésiode,

plus poète que philosophe, y marque comme nos faiseurs d'almanachs, les jours heureux et malheureux. Il mêle aux préceptes de l'agriculture, des leçons pour la conduite de la vie. Ce poème a servi de modèle à Virgile pour composer ses *Georgiques*, ainsi qu'il le témoigne lui-même. Les autres ouvrages d'Hésiode, sont la *Théogonie*, ou la *Généalogie des dieux*, et le *Bouclier d'Hercule*. La première de ces productions n'a rien de grand que son sujet. C'est une espèce de poème sans art, sans invention, et sans autre agrément que celui qui peut convenir au genre d'écrire médiocre; car en ce genre-là, Hésiode tenait le premier rang : *Datur ei palma in medio dicenti genere* (Quintil., lib. 1, chap. 5). Cet ouvrage, joint à ceux d'Homère, doit être regardé comme les archives et le monument le plus sûr de la théologie des anciens et de l'opinion qu'ils avaient de leurs dieux. Le 2° ouvrage du poète grec est un morceau détaché d'un plus grand, où l'on prétend qu'Hésiode célébrait les héroïnes de l'antiquité. On l'a appelé le *Bouclier d'Hercule*, parce qu'il roule tout entier sur la description de ce bouclier; dont le poète rapporte une aventure particulière. Hésiode est moins élevé, moins sublime qu'Homère, mais sa poésie est ornée dans les endroits qui en sont susceptibles. Les éditions d'Hésiode, Amsterdam, 1667, in-8°, et 1701, 2 vol. in-8°, qui se joignent aux autres *cum notis variorum*, sont estimées; mais la meilleure est celle d'Oxford, 1737, in-8°. On trouve aussi ce poète dans les *Poetæ græci minores*, Cambridge, 1684, in-8°. L'abbé Bergier en a donné, dans son *Origine des dieux*,

1768, 2 vol. in-12, une traduction élégante et fidèle. [Hésiode écrivit aussi d'autres poèmes dont il ne reste que des fragments, et les titres, comme de l'*Année astronomique*, des *Héroïdes*, le *Tour de la terre*, l'*Epithalame de Thétis et de Pélée*, etc., etc.]

HESNAULT. V. HENAUT (J.)

HESPER, ou HESPERUS, fils de Japhet et frère d'Atlas. Il fut changé en une étoile appelée *Phosphorus* quand elle précède le lever du soleil, et *Hesperus* quand elle paraît après son coucher. C'est la planète de Vénus.

HESPÉRIDES, filles du précédent. Elles étaient trois sœurs, et leur nom était Églé, Aréthuse et Hespéréthuse. Elles possédaient un beau jardin rempli de pommes d'or; et gardé par un dragon qui vomissait des flammes, et qui fut tué par Hercule lorsque ce héros voulut pénétrer dans le jardin. [Selon quelques auteurs, le jardin des Hespérides était une des îles Canaries, qui sont renommées par leur fertilité, et le dragon était un des volcans qui s'y trouvaient, et qui s'éteignit.]

HESSE-CASSEL (Amélie-Elisabeth de Hanau, veuve de Guillaume V le Constant, landgrave de), se ligua avec la France contre la maison d'Autriche, et fit rentrer Guillaume VI son fils dans les biens de ses ancêtres. Elle conduisit ses affaires avec tant de sagesse, que le landgrave lui ayant laissé en mourant l'état chargé de dettes, avec une guerre onéreuse, non-seulement elle les acquitta, mais elle augmenta encore les domaines de la Hesse. Elle mourut en 1651.

HESSE-CASSEL. Voyez FRÉDÉRIC, prince de Hesse-Cassel.

HESSELS (Jean), docteur et

professeur de théologie dans l'université de Louvain, dont il fut l'ornement, était né dans cette ville en 1522. Il fut envoyé avec Baſus au concile de Trente. De retour à Louvain, il y mourut en 1566, à 44 ans. Il est célèbre : 1^o par un grand nombre d'*Ouvrages de controverse*; 2^o par des *Commentaires* sur saint Matthieu, in-8^o, la première à *Timothee*, la deuxième de *saint Pierre*; et la première de *saint Jean*, in-8^o; 3^o par un excellent *Cathéchisme*, Louvain, 1695, in-4^o. Ce n'est pas une simple exposition des dogmes catholiques, mais un corps de théologie dogmatique et morale, puisé avec beaucoup de discernement dans les pères, et principalement dans saint Augustin. Henri Gravius, premier éditeur de cet ouvrage, en retrancha tout ce qui sentait le baſanisme. L'auteur ne brillait pas par l'éloquence; mais son jugement était solide, et il étudiait avec soin les matières qu'il traitait.

HÉSYCHIUS, grammairien grec, est le même, suivant quelques auteurs, qu'Hésychius, patriarche de Jérusalem, mort en 609. On a de lui un excellent *Dictionnaire grec*, dont la première édition a paru à Alde, 1514, et qui depuis a été reproduit par Jean Alberti et David Ruhnkennius en 1746 et 1766, 2 vol. in-fol. C'est, au jugement de Casaubon, le plus savant et le plus utile de tous les ouvrages de l'antiquité en ce genre. — Il ne faut pas le confondre avec Hésychius de Milet, dont on a une *Histoire de ceux qui se sont distingués par leur érudition*, en grec et en latin, Anvers, 1572, et *De originibus constantinopolitanis*, publiées par Meursius, 1613.

HETZER (Louis), Bavaïois,

fameux socinien du xv^e siècle, qui traduisit la *Bible* en allemand. Il s'aïda dans ce travail de Jean Denck, socinien comme lui. La suppression exacte qui fut faite de cette version, à cause des erreurs qu'elle contient, l'a rendue très rare. Elle fut imprimée à Worms en 1529, in-fol.

HEURNIUS (Jean), ou VAN HEUM, médecin hollandais, naquit à Utrecht en 1543. Après avoir puisé les connaissances de son art à Louvain, à Paris, à Padoue, à Pavie, il quitta secrètement l'Italie, peut-être parce qu'il y avait donné quelque preuve de calvinisme, et revint dans sa patrie, où il ne tarda pas à se déclarer pour cette secte. En 1581, il fut appelé à Leyde pour y professer. Il le fit avec le plus grand succès. Il est le premier qui ait démontré dans cette ville l'anatomie sur les cadavres. Cet habile homme mourut de la pierre, à 58 ans. Il a beaucoup écrit. Le meilleur de ses ouvrages est le *Traité des maladies de la tête*, en latin, 1602, in-4°. Il surpasse autant ses autres livres que la tête est au-dessus des autres membres du corps. C'est du moins le jugement qu'en porte Jules Scaliger, très souvent outré dans ses éloges ainsi que dans ses critiques. Les autres productions de ce savant médecin sont : 1^o *Praxis medicinx novæ*, Leyde, 1590, in-4°; 2^o des *Institutions de médecine*, en latin, Leyde, 1609, in-12; 3^o *Traité des fièvres*, Leyde, 1598, in-4°; 4^o *Traité de la peste*, Leyde, 1600, in-4°; 5^o *Commentaires sur Hippocrate*, in-4°. Heurnius avait lu si souvent Hippocrate, qu'il le savait tout par cœur. Il passait pour un homme également savant et poli, qui joignait à une connaissance

exacte de la médecine, celle de la belle littérature. Le recueil de ses ouvrages fut publié à Leyde en 1658, in fol. — Son fils OTTON, né à Utrecht en 1577, remplaça son père dans la place de professeur de médecine à Leyde, où il enseigna pendant 30 ans. Il mourut en 1652. On a de lui : *Antiquitatum philosophiæ barbaricæ libri II*, Leyde, 1600, in-12. C'est une histoire de la philosophie des anciens, ou plutôt une compilation d'amples et nombreux passages des anciens.

† HEURTELOUP (Nicolas) célèbre chirurgien militaire, naquit à Tours le 26 novembre 1750. Ses parents étant pauvres, plusieurs personnes bienfaisantes se chargèrent de pourvoir aux frais de son éducation. Parmi ces personnes, celle à laquelle il dut sa fortune et sa réputation fut une sœur de la Charité, très-instruite dans les matières chirurgicales, nommée Agathe Boissy; elle lui enseigna les éléments de cet art, lui apprit à extraire les dents, à saigner, et à connaître les plantes. Cette sœur l'ayant rendu capable, en peu de temps, d'être reçu chirurgien élève, il partit en cette qualité pour la Corse en 1770. Sans oublier les études de son état, Heurteloup s'appliqua dans ce pays à la langue, la littérature et la musique italiennes, qui firent un délassement de ses travaux. En 1782, il obtint l'emploi de chirurgien-major des hôpitaux de Corse, et passa, quatre ans après et avec le même grade, à l'hôpital militaire de Toulon. Nommé en 1792 chirurgien consultant des armées du Midi et des côtes, il fut, l'année suivante, élu membre du conseil de santé. C'est dans

cette place, que se montrant à la fois chirurgien habile, sage administrateur, et ami éclairé de l'humanité, il reçut le brevet de premier chirurgien des armées françaises; qu'on lui accorda en septembre 1800. Appelé à la grande armée, en 1808, pour remplacer M. Percy, il se rendit digne de ce choix, et marcha sur les mêmes traces que son prédécesseur. Buonaparte, qui ne pouvait ignorer combien les talents d'un homme tel que Heurteloup étaient utiles aux armées, lui donna la croix de la Légion-d'honneur, et lui conféra ensuite le titre de baron. Dans un des courts intervalles de paix qui avaient lieu à cette *belligérante* époque, Heurteloup vint à Paris, où il fut frappé d'une attaque de paralysie qui le conduisit au tombeau, le 27 mars 1812. Il était aimé de toute l'armée, et notamment de ses collègues, qui lui avaient donné une preuve éclatante de leur estime et de leur affection, en faisant frapper à Vienne, après l'entrée des troupes françaises dans cette ville, une médaille pour honorer les vertus et les talents de leur chef. M. Heurteloup a laissé : 1° *Précis sur le tétanos des adultes*, Paris, 1792, in-8°; 2° *Rapport de la commission médico-chirurgicale, établi à Milan, ou Résultat des observations et expériences sur l'inoculation de la vaccine*, Paris, 1802, in-8°, traduit de l'italien, avec des notes. Cet ouvrage est enrichi de réflexions savantes du traducteur, et il le dédia, comme un hommage de sa reconnaissance, à la respectable sœur Agathe Boissy. 3° *De la nature des fièvres et de la meilleure méthode de les traiter*, traduit de

l'italien du docteur Gianvini, Paris, 1808, 2 vol. in-8°. Le traducteur y a ajouté des observations précieuses sur l'emploi thérapeutique de l'eau froide, sur la contagion, sur l'exercice de la médecine militaire. 4° *Notice sur Mannes* (chirurgien de la marine), Berlin, 1808, opuscule in 8°. Il a été éditeur de l'ouvrage suivant, auquel il a joint une préface et des notes. 5° *Instruction sur la culture et la récolte de la betterave, sur la manière d'en extraire économiquement le sucre et le sirop*, par C.-J. Archard; traduit de l'allemand, par Copin, Paris, 1812, in-8°, fig. Heurteloup a donné des articles à plusieurs recueils périodiques, notamment au *Journal de Médecine*. Il était collaborateur du *Dictionnaire des sciences médicales*, et il a laissé manuscrit un *Traité complet des tumeurs*, etc.

HEUSSEN (Hugues-François van), né en 1654 à La Haye, entra d'abord dans la congrégation de l'Oratoire, et se fixa ensuite à Leyde. Il y bâtit une église et une maison presbytérale, où l'on dit que Néercassel, prétendu archevêque d'Utrecht, plus connu sous le nom d'évêque de Gastorie, patriarche de la petite Église, demeura caché presque jusqu'à sa mort. Néercassel avait désigné Van Heussen, qu'il appelait son Timothée, pour lui succéder; mais cette nomination fut sans effet. Pendant le voyage que M. Codde, successeur de Néercassel, fit à Rome, Van Heussen fut nommé provicaire d'Utrecht, et déploya tout ce que le fanatisme le plus amer put lui dicter, pour soutenir la rébellion contre le saint-siège. Il mourut le 14 février 1729. On a de lui :

1^o *Historia episcopatum federata Belgii*, Leyde, 1719, 2 vol. in-fol., avec fig.; 2^o *Batavia sacra*, Bruxelles, 1714, in-fol. avec fig. C'est l'histoire des hommes apostoliques qui ont apporté la foi dans les provinces belgiques, ou qu'il ont illustrée par leurs vertus; il ne manque pas d'y joindre les saints du parti. Cet ouvrage a été traduit en flamand, Anvers, 1715, 3 vol. in-8^o, avec fig. Van Rhin a traduit les deux ouvrages en hollandais.

HEUTERUS (Pontus), historien, né à Delft en 1535, fut pourvu d'un canonicat de Gorcum. Il fut jeté par les hérétiques dans un cachot en 1572, avec la plupart des religieux et des ecclésiastiques de cette ville: interrogé sur sa religion, il parut chanceler, et donna par ses réponses quelques espérances aux hérétiques qu'il se laisserait gagner. Ayant échappé par ce moyen à leur fureur, il fut remis en liberté, mais aussitôt il se déclara hautement catholique, et persévéra dans la foi de ses pères jusqu'à la fin de ses jours. Il fut ensuite chanoine de Deventer, puis curé de l'hôpital Saint-Jean, à Bruxelles, et enfin curé et chanoine de Saint-Tron, où il mourut le 6 août 1602. On a de lui, 1^o *Rerum burgundicarum lib. vi*, Anvers, 1583, in-fol. La fidélité de cette histoire et son style aisé et coulant la font estimer. L'auteur a répandu beaucoup de jour sur les généalogies de la maison de Bourgogne, et de quelques autres. 2^o *Rerum belgicarum lib. xv*, Anvers, 1598, in-4^o. Cette histoire est faite sur de bons mémoires; elle commence à 1477, et finit à l'an 1564. Il a encore donné d'autres ouvrages, entre lesquels

on distingue des *Traitéz* sur la situation et les limites des colonies romaines dans les Pays-Bas, sur les monnaies des Hébreux, des Grecs et des Latins, sur les mesures itinéraires des mêmes peuples, sur les étymologies de quelques noms propres des Allemands, où il a prouvé qu'il n'avait presque aucune connaissance de la langue teutonique, et enfin une espèce d'apologie des bâtards, qui ne lui a pas fait grand honneur, et dont sa naissance pourrait bien avoir été le principal motif. La plupart de ces ouvrages ont été donnés au public sous le titre de *Opera historica*, etc., Louvain, 1651, in-fol.

† HEUTZEL (Jean), célèbre professeur de l'université de Paris, né, vers 1644, à Saint-Quentin. Selon ce que nous apprend Gauthier, ce fut Rollin qui plaça Heutzel au collège de Beauvais, célèbre par les conférences qu'y tenaient les hommes les plus habiles de cette époque, tels que Rollin, l'abbé Asfeld, Crévier, auquel nous devons l'excellente édition de *Tite-Live*, en 6 volumes, publiée en 1735 et années suivantes. Heutzel assistait à ces conférences, dont le principal but était d'expliquer les passages les plus difficiles de cet historien latin. Une des preuves les plus éclatantes du mérite d'Heutzel est l'éloge qu'en fait Crévier dans sa préface du *Tite-Live*, où on lit le passage suivant... « Je ne puis m'empêcher de parler de M. Jean Heutzel, que tous les gens de bien doivent regretter; une triste mort me l'a enlevé au moment où je mettais la dernière main à ce travail; il était connu par son

» érudition, par son zèle, par la
 » patience inépuisable avec la-
 » quelle il s'attachait à exami-
 » ner, à éclaircir toutes les dif-
 » ficultés : c'est en vain que je
 » lui donne ces louanges, car
 » son savoir et ses excellents
 » opuscules le recommandent
 » assez à l'estime publique. »
 Louis XV accorda, le 8 août
 1720, à l'université de Paris,
 un privilège de cinquante ans,
 pour faire imprimer les livres
 nécessaires pour les classes,
 avec des notes ou sans notes ; et
 spécialement une suite d'auteurs
 grecs et latins, en entier ou en
 partie, avec des *Notes* et un *In-*
dex, afin d'en faciliter l'intelli-
 gence. On choisit Heutzel pour
 travailler à ces éditions, et il
 s'en acquitta si bien, qu'elles
 augmentèrent sa réputation,
 déjà bien établie. Les éditions
 latines devaient être suivies par
 celles d'auteurs grecs, mais
 Heutzel ne put s'en occuper ;
 Rollin lui avait fourni, en 1725,
 le plan des deux *Selectæ*, dont
 la jeunesse avait grand besoin
 pour bien étudier l'histoire sa-
 crée et l'histoire profane. Heut-
 zel se consacra à ce travail, et
 mourut peu de temps après la
 publication du *Selectæ à pro-*
funis, le 14 février 1728. Sa bi-
 bliothèque était si bien compo-
 sée, qu'un de ses confrères,
 pour en faire l'acquisition, ne
 balança pas à se charger d'une
 pension viagère de 400 francs,
 somme assez considérable à cette
 époque. On a de Heutzel : 1.
Quinti-Curtii Rufi de rebus Ale-
alexandri magni historiarum libri
decem, ad usum scholarum uni-
versitatis parisiensis, Parisiis,
J. Quillau, L. Coffin et J. De-
saint, 1720, in-12 de 479 pages,
 sans l'*Index*, qui a 9 pages.

Cette édition a été imprimée plu-
 sieurs fois. La plupart des *No-*
tes sont tirées du *Quinte-Curce*
ad usum delphini. Nous ferons
 remarquer que la petite édition
 qui a remplacé, depuis 1776,
 dans les classes, celle de l'uni-
 versité, et qui porte le nom de
 l'abbé Velart, n'offre que les
 notes de Heutzel, desquelles le
 nouvel éditeur a retranché celles
 qu'il a cru devoir omettre. L'*In-*
dex est le même que celui de
 Heutzel. Dans son édition d'*Ho-*
mère, M. Velart fait également
 usage des remarques contenues
 dans une *Lettre* du célèbre hel-
 léniste Mackland. 2.
Orationes ex Sallustii, Curtii et Taciti his-
toriis, collectæ, ad usum scho-
larum universitatis parisiensis,
Parisiis. Plusieurs recueils du
 même genre avaient déjà précédé
 celui de Heutzel, savoir : le bé-
 nédictin dom Joachim Perionius
 avait publié, en 1542, cent
 quatre-vingt-treize *Discours* ti-
 rés de Tite-Live. Le célèbre im-
 primeur Henri - Etienne pu-
 blia, en 1570, les mêmes *Dis-*
cours, auxquels il avait ajouté
 les plus belles *harangues* des his-
 toriens latins et grecs ; et Job
 Veratius en donna aussi une édi-
 tion vers 1570, qui fut, dans
 le xvii^e siècle, réimprimée plu-
 sieurs fois à Paris et en Hollande.
 Heutzel, chargé par l'université
 de revoir ces modèles de l'an-
 cienne éloquence, en refit pres-
 que tous les *sommaires*, et revit
 le texte sur les meilleures édi-
 tions ; celle de Heutzel fit ou-
 blier les anciennes. Quelques-
 uns des éditeurs qui lui ont suc-
 cédé ont changé en partie l'*Aver-*
tissement de Heutzel, mais on
 leur doit, en revanche, une *ta-*
ble générale et alphabétique des
 discours, comme dans l'édition

stéréotype de Herhan, Paris, 1810. 3° *Selectæ à veteri Testamento historice, ad usum eorum qui linguæ latinæ rudimentis imbuuntur*, Parisiis, J. Étienne, 1726, 2 part. in-12.; trad. en français, Paris, 1764, in-12. 4° *Selectæ à profanis scriptoribus historice, quibus admista sunt varia honeste vivendi præcepta ex scriptoribus iisdem de prompta*, Parisiis, J. Étienne, 1727, 2 part. in-12. Heutzel avait corrigé, avant de mourir, cet ouvrage, qui fut réimprimé en 1729 et 1732. Cependant ces éditions ont un grand défaut : sous prétexte d'une plus grande clarté, les textes originaux sont abrégés, dérangés, changés, affaiblis et altérés. C'est le juste reproche que fait aux éditeurs le savant Gauthier, dans son *Terence* et son *Cicéron*. Jean Échard Kappius, professeur à Leipsick, rétablit, dès 1728, dans une réimpression du *Selectæ à profanis*, les passages originaux. Son édition fut publiée avec des améliorations à Leipsick, en 1734, in-12, avec un *index*, puis en 1765-1777-1784. Toutes ces éditions sont très recherchées. Dans celle de Heutzel, reproduite par le libraire Merlin, Paris, 1805, on trouve une *Table historique des personnages cités dans cet ouvrage*, par M. Bérard, ancien censeur d'études au lycée de Poitiers. Il parut une traduction française, sous le titre de *Selectæ à profanis, avec des notes morales et historiques, tirées en grande partie de l'histoire de France*, par Charles Simon, maître-ès-arts à l'université de Paris, 1752-54, 3 vol. in-12. Cette traduction, quoique peu correcte, a été jointe au texte latin, publiés ensemble à

Lyon, en 1775 et suivantes, 2 vol. in-12. La meilleure traduction française du recueil de Heutzel, est celle de M. Barret, Paris, Barbou, 1781, in-12. Quel que fût le talent de Heutzel, talent que nous sommes bien éloignés de lui disputer; il eut toujours tort de faire des changements et d'altérer dans les *Selectæ* le texte original, d'autant plus que c'était un livre d'étude pour la jeunesse. On peut se permettre quelques licences dans une traduction pour éclaircir l'original; mais, en reproduisant les auteurs classiques dans leur propre langue, il n'est pas permis d'en altérer le texte; on court alors le risque de nuire à l'avancement de l'élève, et d'être taxé de pédant. Sans doute Heutzel n'a été conduit à ces variantes que par un excès de zèle; mais il faut aussi convenir que ce zèle mal entendu ne répondait pas au but qu'on s'était proposé, qui était non-seulement de faire bien connaître les pensées, mais le style et surtout la langue des classiques latins.

HEVELKE (Jean) *Hevelius*, échevin et sénateur de Dantzick, né dans cette ville en 1611, mort le 28 janvier 1687, cultiva l'astronomie avec beaucoup de succès. Il découvrit le premier une espèce de libration dans le mouvement de la lune; et plusieurs étoiles fixes, qu'il nomma le *Firmament de Sobieski*, en l'honneur de Jean III, roi de Pologne. Son mérite fut connu dans l'Europe. Cassendi, Bouillaud, le P. Mersenne, Wallis, furent ses amis; et Louis XIV et Colbert ses bienfaiteurs. Ce monarque lui fit passer une gratification considérable, et lui don-

na ensuite une pension. On a de cet illustre astronome : 1° *Seilenographia*, Dantzick, 1647, in-fol. C'est une description de la lune, où il a divisé cette planète en provinces. Il avait voulu donner aux taches de la lune les noms des philosophes les plus célèbres ; craignant ensuite une guerre civile parmi les sages qui auraient été oubliés, il y appliqua les noms de notre géographie ; mais les dénominations de Riccioli ont prévalu. 2° *Machina cœlestis*, par Prior, 1673. Hevelke a donné sous ce titre la description des instruments dont il se servit dans ses observations. La 2° partie de cet ouvrage, Dantzick, 1679, in-fol., est rare. 3° *Tractatus de cometis*, 1668, in-fol. Il y soutient que les comètes sont le produit des exhalaisons du soleil et des planètes. Ce qu'il faut entendre néanmoins d'un produit solide et consistant, au lieu que les anciens regardaient les comètes comme des exhalaisons passagères. Argoli, Képler, Bacon, Galilée, de la Hire, etc., sont du même sentiment. Le père Berthier de l'Oratoire, MM. de Marivetz et Goussier, approchent davantage de l'opinion des anciens, en regardant les comètes comme des tourbillons lumineux et éphémères ; opinion appuyée par ces comètes qui paraissent dans des régions si basses, qu'on ne les découvre pas d'un pays à l'autre : telle est celle que le célèbre Janellus Turrianus observa en Espagne du temps de Charles-Quint. (Voyez CLAIRAUT, CUGLIELMINI). 4° *Uranographia*, 1608, in-fol. ; 5° *De natura Saturni*, 1658. On a frappé des médailles en son honneur, et deux rois de Pologne hono-

rèrent son observatoire de leur présence. On peut consulter, pour plus de détails, un opuscule en allemand par Char. Bens Lengnich, sous ce titre : *Hévelius, ou Anecdotes et notices sur l'histoire de ce grand homme*, Dantzick, 1786, in-8°. [Hévelke n'était pas seulement astronome, il savait peindre et dessiner, et possédait en outre plusieurs arts mécaniques. Il construisit lui-même la plupart de ses instruments astronomiques. Sa femme, qui était son élève, l'aidait souvent dans ses calculs et dans ses observations. Il avait chez lui une imprimerie qui lui servait à publier ses ouvrages. Elle fut brûlée dans un incendie avec plusieurs de ses écrits qui n'avaient pas encore paru. Malgré ses études, il remplît avec exactitude ses emplois civils. Il fut dix fois consul et orateur, six fois prêteur, et aucun de ses jugements ne fut réformé.]

HÉVIN (Pierre), avocat au parlement de Bretagne, né à Rennes en 1621, mort en 1692, brilla dans le barreau et dans le cabinet. On a de lui quelques ouvrages : 1° *Consultations et observations sur la coutume de Bretagne*, in-4°, Rennes, 1743, 3° édition, Rennes, 1736 et 1743, in-4° ; 2° *Questions et observations concernant les matières féodales*, par rapport à la même coutume, etc.

HEYENDAL (Nicolas), né à Walhorn, au duché de Limbourg, en 1658, après avoir fait ses humanités à Aix-la-Chapelle, alla en Italie pour y achever ses études ; mais ayant été enlevé en route par des soldats vénitiens, il fut contraint de servir près de 4 ans parmi eux, dans

l'île de Corfou. Il retourna ensuite à Vallhorn, le jour même que sa mère, sur un rapport fort circonstancié de sa mort, lui faisait faire ses obsèques, auxquelles il assista sans savoir que c'était pour lui qu'on les faisait. En 1684, il se fit chanoine régulier de Saint-Augustin, dans l'abbaye de Rolduc, où la discipline venait d'être rétablie à peu près sur les constitutions de la congrégation de Sainte-Genève; il s'y distingua par la régularité et la douceur de ses mœurs, y enseigna la théologie et l'Écriture sainte, fut fait abbé en 1711, et mourut le 5 mai 1733. Il a laissé plusieurs ouvrages : 1° *Lettres ecclésiastiques sur la vie et les devoirs des ministres de l'Eglise*, en latin, Liège, 1703, in-12. 2° *Orthodoxie de la foi et de la doctrine de l'abbé et des chanoines réguliers de Saint-Augustin de l'abbaye de Rolduc*, etc., en latin et en français; et quelques autres *Ecrits* en latin sur les matières de la grâce, suivant les principes de l'université de Louvain, imprimés en 1710, 1712 et 1714; 3° quelques *Mémoires* latins et français, imprimés en 1728, sur des affaires politiques et de juridiction.

HEYLLEN (Pierre), chanoine et sous-doyen de Westminster, né à Burford, dans le comté d'Oxford, en 1600, d'une famille noble, se rendit habile dans la géographie, dans l'histoire et dans la théologie. Il devint chapelain ordinaire du roi, chanoine de Westminster, et curé d'Ileresford; mais il fut dépouillé de toutes ses charges durant les guerres civiles. Heyllen vécut néanmoins jusqu'au rétablissement de Charles II, et ac-

compagna ce prince à son couronnement, comme sous-doyen de Westminster. Il mourut en 1663, dans la 63^e année de son âge. Il a laissé : 1° une *Cosmographie*, 1703, in-fol.; 2° une *Exposition historique du Symbole des apôtres*, 1654, in-fol.; 3° la *Vie de l'évêque de Laud*, in-fol.; 4° la *Réformation de l'Eglise d'Angleterre*, 1674, in-fol.; 5° l'*Histoire du Sabbat*, in-4°; 6° celle des *Presbytériens*, in-fol.; 7° l'*Histoire des dîmes*, in-4°; et d'autres ouvrages en anglais.

HARBAS, roi de Gétulie, irrité du refus que Didon faisait de l'épouser, déclara la guerre aux Carthaginois, qui, pour avoir la paix, obligèrent leur reine à consentir à ce mariage. Cette princesse, voyant qu'elle ne pouvait se dispenser de satisfaire ses sujets, feignit de vouloir apaiser, par un sacrifice, les mânes de Sichée, son premier mari; et, après s'être enfoncé un poignard dans le sein, elle se jeta dans un bûcher qu'elle avait allumé. Virgile, pour animer l'action de son poème, feint que ce fut Énée qui causa son désespoir par sa fuite. *Voy. Didon, Énée.*

HICÉTAS, philosophe syracusain, pensait que le ciel, le soleil et les étoiles étaient en repos, et que c'était la terre qui était mobile, ainsi que nous l'apprenons de Cicéron. Copernic lui doit la première idée de son système, ou Lien à Aristarque de Samos (*voyez ce nom*); car on ne sait pas exactement en quel temps ont vécu ces précurseurs du copernicisme, entre lesquels il faut compter aussi Philolaüs.

HICKÉSIUS, ou plutôt HICKES (Georges), savant anglais, né en

1642 à Newsham, dans la partie septentrionale de l'Yorkshire, mort à Worcester en 1715, est connu principalement par un livre estimé, sous ce titre : *Linguarum veterum septentrionalium thesaurus*. Il a été imprimé à Oxford avec les *Antiquités saxonnes* de Fontaine; et dans le recueil intitulé : *Antiquæ literaturæ septentrionalis libri duo*, Oxford, 1703 et 1705, 2 vol. in-fol., fort rares et fort chers.

HIDULPHE (Saint), né à Ratisbonne de parents illustres, fut élevé malgré lui sur le siège archiépiscopal de Trèves, par le consentement unanime du clergé de cette Église, qu'il gouverna pendant quelques années avec beaucoup de piété et de sagesse, mais qu'il quitta ensuite pour suivre l'attrait qu'il avait toujours conservé pour la solitude. Il se retira dans les Vosges, où il bâtit plusieurs monastères, entre autres celui de Moyen-Moutier, où son corps fut déposé après sa mort, qui arriva en 707. Sa *Vie* se trouve dans le *Thesaurus* de Martenne. Ce saint a donné son nom à une savante congrégation de bénédictins, dont le chef-lieu est à Verdun. *Voy. Corr.*

HIERAX, philosophe égyptien, mis au nombre des hérétiques du III^e siècle, proscrivait le mariage, l'usage du vin et les richesses. Il soutenait que le paradis n'était pas un séjour sensible et physique, et que Melchisédech était le Saint-Esprit (opinion qui lui fut commune avec quelques saints pères). Il distinguait aussi la substance du Verbe et celle du Père, et les comparait à une lampe à deux mèches, comme s'il y eût eu une nature mitoyenne, d'où

l'une et l'autre prissent leur clarté. Saint Épiphane a réfuté ces assertions, dont quelques-unes étaient suffisamment confondues par la croyance générale et uniforme des fidèles.

HIEREMIAS. *Voy. JÉRÉMIE.*

HIEROCLES, président de Bithynie, et ensuite gouverneur d'Alexandrie et de toute l'Égypte, persécuta les chrétiens, et publia contre eux, sous le règne de Dioclétien, un livre intitulé *Philalèthe*, ou *L'Ami de la vérité*; froide rapsodie de ce qu'avaient dit Celse et Porphyre; il osa mettre les prétendus miracles d'Aristée et d'Appollonius de Tyane au-dessus de ceux de J.-C.; mais Lactance et Eusèbe firent voir le ridicule de cette comparaison. Hiéroclès avait tiré ces prétendus miracles de la *Vie* d'Appollonius, écrite par Philotraste; *Vie* qu'on sait n'être qu'un tissu de fables puériles. On a observé que dans les supplices qu'il fit souffrir aux chrétiens, il poussa la cruauté aux derniers excès, tandis que dans ses écrits, il affectait un ton de modération et de raison : « Vrai caractère de la philosophie » irréligieuse (dit un auteur moderne), qui s'attache à déguiser l'atrocité de ses principes » et de ses sentiments par la douceur des paroles, et à trouver » dans l'hypocrisie une ressource » contre l'horreur que ses systèmes inspirent. » [M. de Chateaubriand a fait d'Hiéroclès un des personnages de son poème des *Martyrs*, et il a mis dans sa bouche un discours qu'on doit regarder comme l'analyse fidèle des sophismes de tous les temps, contre la sainteté du christianisme.]

HIEROCLES, célèbre philo-

sophe platonicien du v^e siècle, enseigna avec beaucoup de réputation à Alexandrie. Il composa 7 *Livres sur la Providence et sur le Destin*, dont Plotius nous a conservé des extraits. On y voit qu'Hiéroclès pensait que *Dieu a tiré la matière du néant et l'a créée de rien*; ce qui prouve la fausseté de l'opinion commune, qui regarde les anciens philosophes comme généralement opposés à la création, et partisans de la matière éternelle. Platon, Proclus, Philolaüs, Jamblicus, etc., ont pensé sur cet article comme Hiéroclès, quoique celui-ci s'exprime plus amplement et plus clairement. Il reproche à quelques philosophes de n'avoir pas cru Dieu assez puissant pour créer le monde, sans que la matière incréée, et par conséquent indépendante de lui, ait concouru à cette observation; il observe que « le bon ordre se » trouve assez dans un être » lorsqu'il existe naturellement » par lui-même, et que par conséquent c'eût été en Dieu une » application superflue d'avoir » voulu avancer ce qu'il n'avait » pas fait... Ne serait-ce pas contre la nature, dit-il, de vouloir ajouter à un Être incréé » et subsistant par lui-même ? » Ce raisonnement judicieux mérite d'avoir place parmi ce qu'on a dit de mieux contre l'éternité de la matière. (Voyez PROCLUS, DIANOCTUS) Les extraits de son *Livre du Destin* furent imprimés à Londres, 1673, 2 vol. in-8^e, avec son *Commentaire* sur Pythagore; et ce dernier a été publié séparément à Cambridge, 1709, et à Londres, 1742, in-8^e.

HIÉROME. Voy. JÉRÔME.

HIÉRON 1^{er}, roi de Syracuse, monta sur le trône après son

frère Gélon, l'an 478 avant J.-C. Autant celui-ci s'était fait aimer par son équité et par sa modération, autant Hiéron se fit haïr par ses violences et par son avarice. Il voulut envoyer Polyzèle, son frère, au secours des Sybarites contre les Crotoniates, afin qu'il périt dans le combat. Mais Polyzèle, qui prévint ce dessein, n'accepta pas cet emploi; et voyant que ce refus irritait son frère, il se retira auprès de Théron, roi d'Agrigente. Hiéron se prépara à faire la guerre à Théron. Les habitants de la ville d'Himéra, dans laquelle commandait Thrasidée, fils de Théron, lui envoyèrent des députés pour se joindre à lui; mais Hiéron aimait mieux faire sa paix avec Théron, qui réconcilia les deux frères. Après la mort de Théron, Thrasidée entreprit la guerre contre les Syracusains. Hiéron entra avec une forte armée dans le pays des Agrigentins, défit Thrasidée et lui ôta sa couronne. Le poète Pindare a chanté les victoires d'Hiéron aux jeux olympiques et aux jeux pythiens. Il remporta trois fois le prix aux jeux olympiques, deux fois à la course du cheval, et une fois à la course du chariot. Il appela à sa cour Simonide, qui eut un grand empire sur son esprit; Pindare, Épicharme et d'autres savants. Eschyle, jaloux des premiers succès de Sophocle, ayant quitté la Grèce, vint finir ses jours auprès d'Hiéron. (Voyez une belle parole de ce roi, article XÉNOPHANES.) Il mourut à Catane l'an 467 avant J.-C., et eut pour successeur son frère Thrasylbule, qui eut tous ses défauts, sans avoir aucune de ses vertus.

HIÉRON II, roi de Syracuse,

réguu environ 2 siècles après Hiéron I^{er}; il descendait de Gélon, et en avait les vertus. Toutes les villes de l'île lui décernèrent la couronne de concert, et le nommèrent capitaine général contre les Carthaginois. Ce fut en cette qualité qu'il continua de faire la guerre aux Mamertins, et proposa de les faire chasser de la ville de Messine. Les Mamertins eurent recours aux Romains, auxquels ils livrèrent Messine, l'an 260 avant J. - C. Les Carthaginois, appelés par le parti contraire, mirent le siège devant Messine, et firent un traité d'alliance avec Hiéron, qui joignit ses troupes aux leurs. Le consul romain Appius Claudius, leur donna bataille, et attaqua premièrement les Syracusains. Le combat fut sanglant : Hiéron y fit des prodiges de valeur; cependant il fut battu et obligé de retourner à Syracuse. Le sort des Carthaginois ne fut pas plus heureux; ils furent aussi défaits par les Romains, et Appius vainqueur vint assiéger Syracuse. Hiéron, voyant les forces des Carthaginois affaiblies, fit sa paix avec les Romains. Il leur conserva une fidélité inviolable pendant cinquante années qu'il régna, même au milieu des désastres qu'ils éprouvèrent; et après les batailles de Trasymène et de Cannes, il leur offrit des secours en troupes et en vivres, ne cessant de leur donner des marques sensibles de son amitié dans toutes les guerres qu'ils eurent avec Carthage. Ce roi mourut l'an 214 avant J.-C., âgé de plus de 94 ans. Ses sujets étaient ses enfants, et l'état était sa famille. Ses vertus, son amour pour le bien public, son goût pour les sciences et les arts utiles, le placent au

rang des grands hommes. [Il éleva dans Syracuse des temples et des palais magnifiques, et à l'aide du génie d'Archimède il fit construire des machines de guerre de toute espèce. Ce fut par ordre d'Hiéron II, que ce savant géomètre fabriqua une galère (dont Athénée donne la description) à vingt rangs de rames; elle contenait toutes les commodités de la vie, on y trouvait gymnase, bibliothèque, bains, arsenaux, viviers, magasins, cours et bâtiments propres à sa défense; galeries, jardins, etc., le tout orné avec le plus grand luxe. Elle semblait une ville flottante. Hiéron la chargea de bled, et en fit présent à Ptolomée, roi d'Egypte, au moment que ce pays souffrait d'une cruelle disette.] Il avait composé des livres d'*agriculture*, que nous n'avons plus. Hiéron eut pour successeur son petit-fils Hiéronime, mais ce prince, à peine âgé de 15 ans quand il monta sur le trône, se fit tellement haïr par son orgueil, sa cruauté et ses débauches, que des conjurés l'exterminèrent avec tous ceux de sa famille.]

HIÉROPHILE, médecin grec, est surtout connu par les leçons qu'il donna à une fille nommée *Agnodice*. Son élève se déguisa en homme pour exercer cet art à Athènes, parce que, chez les Athéniens, il était défendu aux enfants et aux femmes de s'y adonner. Elle se mêlait d'accoucher, contre l'usage d'Athènes, qui permettait aux femmes seules d'exercer cette fonction. Elle fut citée par les médecins devant l'Aréopage. Les juges allaient la condamner, supposant qu'elle était homme; mais elle découvrit son sexe et obtint sa grâce. Le célèbre Hecquet a prouvé la

sagesse de cette loi des Athéniens; elle a été si générale chez tous les anciens peuples, que le mot d'*accoucheur* ne se trouve dans aucune langue. M. Rous-
 sel; dans son *Système physi-
 que et moral de la femme* (Pa-
 ris, 1775), a démontré que l'u-
 sage contraire devenu aujour-
 d'hui presque général n'est fondé
 sur aucune raison plausible, et
 tient au goût de la nouveauté et
 de la licence, plus qu'à aucune
 considération physique. « On
 nous dira, dit-il, qu'il faut
 des études sérieuses et longues,
 savoir la physique, la méca-
 nique, et même les mathéma-
 tiques, pour se rendre habile
 dans l'art d'accoucher. Eh ! où
 est-ce qu'on n'a pas mis, sur-
 tout depuis quelque temps,
 la physique et les mathéma-
 tiques ? Tout ce qui est matériel,
 tout ce qui est du ressort des
 sens, tient sans doute à la phy-
 sique et à la mécanique : on
 ne peut point faire un pas, on
 ne peut remuer un fœtu, sans
 que cela s'opère par les lois de
 la physique; mais chacun fait
 des opérations mécaniques,
 comme le bourgeois-gentil-
 homme fait de la prose, c'est-
 à-dire sans s'en douter. Il est
 une mécanique naturelle, que
 non-seulement tous les hom-
 mes, mais encore tous les ani-
 maux savent sans l'avoir ap-
 prise. L'art des accouchements,
 dépouillé des préceptes indif-
 férents ou inutiles, et du vain
 étalage dont on l'a affublé, se
 réduit à un très petit nombre
 de principes simples, faciles à
 saisir, et très à la portée des
 femmes. On a bientôt appris
 quelles sont les dispositions
 vicieuses que l'enfant peut
 prendre dans la matrice, quel-

les sont celles qu'on peut rec-
 tifier, et celles qui, ne pou-
 vant point être corrigées, ne
 laissent à l'adresse de l'artiste
 que le sage parti d'en diminuer
 autant qu'il est possible les in-
 convénients. De l'aveu des ac-
 coucheurs mêmes, l'accouche-
 ment naturel, qui est et doit
 être le plus commun, peut se
 faire sans l'intervention de
 l'art. On peut donc conclure
 avec certitude que les accou-
 cheurs qui manœuvrent, qui
 instrumentent tant qu'ils peu-
 vent, le font le plus souvent
 sans nécessité, et par cette rai-
 son même nuisent au succès
 de l'opération. On peut aussi
 par là réduire à leur juste valeur
 les détails exagérés qu'ils font
 des prétendus obstacles qu'ils
 ont eu à vaincre, de l'adresse et
 de l'habileté qu'il leur a fallu
 pour les surmonter; détails qui
 semblent tendre à faire voir que
 l'accouchement a été leur ou-
 vrage, ou que du moins ils y
 ont mis beaucoup du leur, et
 la nature très peu du sien. La
 nature, lorsqu'elle agit seule,
 sait tellement combiner et gra-
 duer son action, qu'elle ne
 fait que ce qu'elle doit faire.
 Eh ! comment ne viendrait-
 elle pas aisément à bout d'une
 opération pour laquelle elle a
 tout prévu et tout bien dis-
 posé ? Comment ne parvien-
 drait-elle pas avec facilité à
 tirer du sein de la matrice,
 d'un organe actif, flexible et
 même vigoureux, un corps
 qui lui est familier, et qui,
 par sa forme et par sa consi-
 stance, ne peut guère blesser
 les parties qu'il touche. Dans
 tout le comté de Foix, où je
 suis né, les accouchements
 sont confiés à des femmes du

» bas peuple, qui n'ont jamais
 » eu la moindre idée d'anato-
 » mie, et dont tout l'ait se ré-
 » duit à quelques pratiques
 » routinières et traditionnelles.
 » Mais elles mettent du zèle, de
 » la patience et de la droiture,
 » où les autres ne s'attachent
 » qu'à faire briller le fantôme
 » de la science; et elles n'en
 » réussissent que mieux. Je ne
 » me souviens d'avoir vu périr
 » dans ma petite ville qu'une
 » seule femme des suites des
 » couches; il est vrai que, con-
 » tre l'usage, elle avait été ac-
 » couchée par un homme. L'é-
 » vènement fut si malheureux,
 » qu'on eut tout lieu de croire
 » que la nature réprouvait une
 » innovation si funeste. » Il ar-
 rivera sans doute que les sages-
 femmes, étant sans emploi et
 sans expérience, seront moins
 habiles que les accoucheurs tou-
 jours en action, instruits par
 l'exercice et la pratique; mais
 cela ne prouvera rien contre la
 solidité de ces réflexions. Que
 les accoucheurs soient au rebut,
 ils ne tarderont pas d'être plus
 ineptes que la plus ignorante
 sage-femme. Voy. HECQUET.

HILAIRE, diacre de l'Eglise
 romaine, souffrit beaucoup pour
 la foi, vers l'an 354, par ordre
 de l'empereur Constance; mais
 dans la suite il s'engagea dans
 le schisme des lucifériens, et
 tomba dans diverses erreurs. On
 lui attribue les *Commentaires*
 sur les Epîtres de Saint Paul
 qui se trouvent dans les Œu-
 vres de saint Ambroise; et les
*Questions sur l'ancien et le nou-
 veau Testament* qui sont dans
 saint Augustin.

HILAIRE (Saint), évêque de
 Poitiers, docteur de l'Eglise,

était né dans cette ville, d'une
 famille noble, vers le commen-
 cement du iv^e siècle. Ses pa-
 rents, quoique païens, ne né-
 gligèrent rien pour son éduca-
 tion. Lorsqu'il eut fini ses étu-
 des, il s'appliqua à la lecture,
 et voulut connaître tous les au-
 teurs juifs, chrétiens et païens :
 par là il s'acquit une si grande
 érudition, qu'il était regardé,
 dans un âge peu avancé, comme
 un des plus savants hommes de
 son temps. En lisant les livres
 de Moïse, il fut frappé de l'idée
 que cet auteur donne de la Di-
 vinité. Bien différent des petits
 hébraïsants modernes, qui cher-
 chent à en effacer les traces, il
 les saisit avec transport. (Voyez
 LÔTU.) A son étonnement suc-
 céda l'envie de s'instruire, et de
 connaître cette puissance infini-
 nie, dont il avait trouvé une si
 belle peinture dans l'écrivain
 sacré. Il lut les Evangiles, et fut
 saisi d'admiration, lorsqu'il y
 vit que Dieu s'était fait homme;
 qu'il était venu lui-même s'of-
 frir pour victime; qu'il avait
 lavé dans son sang les péchés
 des hommes. Il commença à l'a-
 dorer, s'instruisit des mystères
 de la religion chrétienne et de
 ses pratiques, se fit baptiser avec
 sa femme et sa fille, nommée
 Apra, et devint le plus zélé par-
 tisan de la foi. Le peuple de Poi-
 tiers, touché de ses vertus, vou-
 lut l'avoir pour évêque vers l'an
 350 ou 355. Il fut un des plus
 grands défenseurs de la foi contre
 les ariens. Au concile de Mil-
 lan en 355, dans celui de Béziers
 en 356, il fit luire le flambeau
 de la vérité. Saturnin d'Arles,
 arien, craignant l'éloquence de
 ce grand homme, le fit reléguer
 dans le fond de la Phrygie. Ap-
 pelé au concile de Séleucie en

359, il parla si éloquemment pour la doctrine catholique, et dévoila si bien les artifices et la fourberie des hérétiques, qu'ils le firent renvoyer en France, pour se délivrer d'un si puissant adversaire. Les peuples accoururent au-devant de leur pasteur et de leur père; « et les Églises » des Gaules le reçurent, dit » Saint Jérôme, comme un héros sortant de l'arène, illustré » par ses combats contre les hérétiques. » Après avoir fermé toutes les plaies que son absence avait faites à son troupeau, il finit une vie pure et remplie de traverses, par une mort sainte et tranquille, le 13 janvier 367, ou, suivant Saint Jérôme, en 368. Nous avons de ce père : 1° *Douze livres de la Trinité*, composés durant son exil en Phrygie, entre les années 356 et 359. Il prouve dans le premier, que l'homme ne peut trouver sa félicité qu'en Dieu, et que la révélation est le vrai moyen que nous ayons de bien connaître la nature divine. Dans les livres suivants, le saint docteur établit le mystère de la Trinité, réfute les diverses objections des hérétiques qui l'attaquaient, et prouve que l'Eglise est une. Les anciens mettaient cet ouvrage à la tête de tous ceux qu'il fallait lire pour se confirmer dans la foi de la Trinité, se précautionner contre les pièges de l'hérésie, et en découvrir les ruses. 2° Un livre sur les synodes, intitulé aussi quelquefois : *De la foi des Orientaux*. Ce livre fut composé à la fin de l'an 358, ou au commencement de l'an 359. Saint Hilaire y explique les termes dont les ariens se servaient, marque toutes les variations de leur doctrine dans les différents

synodes qu'ils ont tenus, et éclaircit les principales difficultés de la foi. Saint Jérôme faisait tant de cas de cet ouvrage, qu'il le copia de sa propre main, étant à Trèves. Il fournit de grands éclaircissements pour l'histoire de l'arianisme, et l'on conçoit en le lisant la plus haute idée de son auteur. 3° *Des Commentaires* sur l'Evangile selon Saint Matthieu. C'est le premier ouvrage de Saint Hilaire. Il renferme d'excellentes instructions sur toutes les vertus chrétiennes, et principalement sur la charité, le jeûne et la prière. Ce docteur est un des premiers pères de l'Eglise qui aient entrepris de commenter l'Ecriture sainte. 4° *Des Commentaires* sur une partie des Psaumes. Saint Hilaire en développe également la lettre et l'esprit, et tient un juste milieu entre ceux qui ne s'arrêtent qu'au sens littéral et purement historique, croyaient n'en devoir pas chercher d'autre, et ceux qui, rapportant tout à J.-C., s'imaginaient que les Psaumes n'avaient point de sens propre et littéral. 5° *Trois Ecrits à l'empereur Constance*, dont la véhémence, qui a paru excessive à quelques critiques, est justifiée par l'intention et le but de l'auteur, et surtout par l'importance de la matière; et si l'on y trouve des expressions qui paraissent dures, on doit les attribuer à un ardent amour pour la vérité. 6° Une *Lettre à sa fille* Apra, estimée des plus habiles critiques. Le style en est simple, proportionné à l'âge d'une jeune fille de 13 ans. Cette lettre était accompagnée de deux hymnes, l'une pour le matin, l'autre pour le soir : la seconde ne nous est point parvenue; pour la pre-

mière, on croit que c'est l'hymne *Lucis Creator optime*, etc. Apra, vierge, mourut saintement aux pieds de son père, quand il fut revenu de son exil. Le style de Saint Hilaire est véhément, impétueux; ce qui le faisait appeler par saint Jérôme, *le Rhône de l'éloquence latine* (*Latinæ eloquentiæ Rhodanus*). Pour bien l'entendre, il faut avoir beaucoup d'usage des termes théologiques des Grecs. Il fut un des premiers qui les transporta dans la langue latine. La meilleure édition de ses Oeuvres est celle de dom Constant, en 1693, publiée de nouveau à Vérone en 1730, par le marquis Maffei, qui l'a enrichie de quelques fragments qu'on ne connaissait pas, et de beaucoup de variantes. L'édition de Wurtzbourg 1781-1788, 4 vol. in-8°, fait partie de la Collection des pères latins, imprimée dans cette ville. On trouve aussi une belle *Lettre* de ce saint père *sur la divinité de J.-C.*, avec trois dissertations de l'abbé Trombelli, dans la Collection imprimée à Bologne en Italie, en 1751, sous le titre de *Veterum patrum latinorum opuscula numquam antehac edita*. On a remarqué que le siège d'Hilaire ayant été deux fois envahi par de faux évêques, ils périrent tous deux d'une manière subite et déplorable. Voy. GUILLAUME, dernier duc d'Aquitaine. [On peut se former une juste idée de la force et de l'éloquence de ce saint évêque, en lisant l'analyse de ses principaux ouvrages, et la traduction des morceaux les plus remarquables qu'ils contiennent, dans la *Bibliothèque choisie des Pères de l'Eglise grecque et latine*, par M. l'abbé Guillon, qui se

trouve chez M. Méquignon-Havard, à Paris.]

HILAIRE (Saint), d'Arles, né en 401, fut élevé à Lérins par saint Honorat, abbé de ce monastère, son ami et son parent, qui l'avait arraché aux prestiges du monde, pour lui faire goûter les douceurs de la solitude. Le saint abbé de Lérins ayant été élevé sur le siège d'Arles, il emmena avec lui Hilaire, qui fut le coopérateur de ses travaux, le successeur et l'imitateur de ses vertus. Il le remplaça en 429. Le troupeau ne crut pas avoir changé de pasteur. Hilaire assembla plusieurs conciles, et présida à celui d'Orange en 441, où Céldoine, évêque de Besauçon, fut déposé. Cette déposition renouvela la dispute sur la préséance entre l'Eglise d'Arles et celle de Vienne. Céldoine en ayant appelé au pape saint Léon (car rien n'était mieux reconnu dans les premiers siècles que l'autorité du pape et les droits d'y appeler) (voyez ATHANASE), ce pontife assembla un concile à Rome, qui le jugea innocent de l'irrégularité pour laquelle il avait été condamné, et le rétablit dans son siège. Le concile alla plus loin; car, sur les accusations formées contre saint Hilaire lui-même, il le priva de l'autorité qu'il avait sur la province de Vienne, et lui défendit d'assister à aucune ordination. On l'accusait de parcourir les provinces accompagné d'une troupe de gens armés, pour donner des évêques aux Eglises vacantes, et de troubler les droits des métropolitains. Saint Léon reconnut dans la suite combien il s'était trompé dans les préventions qu'il avait conçues contre ce saint prélat, qui

mourut en 449, épuisé de travaux apostoliques. On avait une telle opinion de ses vertus, que sa perte fut sensible aux ennemis mêmes de la foi. Les Juifs assistèrent à ses funérailles, et mêlèrent leurs chants lugubres à ceux des chrétiens. On lui a attribué divers ouvrages qui ne sont pas de lui. Les seuls qui lui appartiennent véritablement ont été recueillis par le P. Quesnel dans l'Appendix de son édition des OEuvres de saint Léon. La *Vie* de saint Hilaire a été écrite par saint Honorat de Marseille. Voyez D. Rivet, *Histoire littéraire de France*, tom. 2, p. 644; et dom Cellier, tom. 13, p. 533. [M. l'abbé Guillon, dans la *Bibliothèque choisie des Pères de l'Eglise grecque et latine*, Paris, Méquignon-Havard, a donné un extrait de l'éloge funèbre qu'il fit de son prédécesseur.]

HILAIRE (Saint), originaire de l'île de Sardaigne, élu pape le 12 novembre 461, avait été archidiacre de l'Eglise romaine sous saint Léon, qui l'employa dans les affaires les plus importantes. La joie que son élévation à la papauté causa à tous les évêques prouve qu'il en était digne. Le zèle qu'il eut pour la foi, et le soin qu'il prit de faire observer la discipline ecclésiastique, réparèrent la perte que l'Eglise fit à la mort de saint Léon. Il mourut le 21 février 468, après avoir frappé d'anathème Eutychès et Nestorius, confirmé les conciles généraux de Nicée, d'Ephèse et de Chalcedoine, et tenu un concile à Rome en 465. On a de lui onze *Epîtres* et quelques *Décrets*. C'est le premier pape qui défendit aux évêques de choisir leurs successeurs.

HILARET. Voyez **HYLARET**.

HILARION (Saint), instituteur de la vie monastique dans la Palestine, naquit vers l'an 292 à Tabatho, près de Gaza, d'une famille païenne. Il quitta les erreurs de ses pères, et embrassa le christianisme. Le nom de saint Antoine était venu jusqu'à lui : il alla le trouver en Egypte; et après avoir demeuré quelque temps auprès de cet illustre cénobite, il devint un parfait imitateur de sa vie pénitente et retirée. Il retourna en Palestine et y fonda un grand nombre de monastères. Le bruit de ses vertus attirant auprès de lui une multitude d'admirateurs, il se retira dans l'île de Chypre, où il termina sa vie par une mort sainte, vers l'an 372. Saint Jérôme a écrit sa *Vie*, pleine de choses, et très élégante.

HILDEBERT, né en 1057 à Lavardin, dans le Vendômois, fut disciple de Bérenger, et ensuite de saint Hugues, abbé de Cluny. Il fut placé sur le siège du Mans en 1098, et transféré à l'archevêché de Tours en 1125. Le P. Beaugendre, bénédictin, a publié en 1708, in-fol., les *OEuvres* de ce prélat, jointes à celles de Marbode. Elles renferment : 1° des *Sermons*, assez bons pour son temps ; 2° des *Poésies sacrées* ; 3° les *Vies de sainte Radegonde, de saint Hugues de Cluny, de sainte Marie égyptienne*, où le flambeau de la critique ne l'a pas toujours éclairé ; 4° un grand nombre de *Lettres*, bien écrites et intéressantes pour ceux qui veulent connaître la morale, la discipline et l'histoire du siècle de Hildebert ; 5° quelques *Traité de religion*, dont le plus considérable forme un corps abrégé.

de théologie, où l'on trouve une netteté et une précision rares pour le temps, avec un sage discernement dans le choix des preuves. C'est le premier auteur dans les écrits duquel on trouve le mot *transsubstantiation*, employé pour exprimer, dans la rigueur grammaticale, l'antique foi de l'Eglise sur la présence réelle. On a encore de lui deux *Pièces* que Baluze publia en 1715, dans le 7^e vol. de ses *Miscellanea*. Hildebert mourut le 18 décembre 1134.

HILDEBRAND (Joachim), théologien allemand, né à Walckenried en 1623, devint professeur en théologie et en antiquités ecclésiastiques à Helmstadt, puis surintendant général à Zell, où il mourut en 1691. On a de lui divers *Ecrits* ecclésiastiques, assortis aux principes de sa secte. On peut consulter pour de plus grands détails G. Henr. Goëtze, *Elog. quorum. theolog. germanor.*, 1743.

HILDEFONSE. Voyez ILDEFONSE.

HILDEGARDE (Sainte), 1^{re} abbesse du mont Saint-Rupert, près de Bingheim sur le Rhin, était née au diocèse de Mayence sur la fin du xi^e siècle. Elle mourut en 1178, et laissa : 1^o des *Lettres* et d'autres ouvrages, que l'on trouve dans la Bibliothèque des pères; 2^o *Libri quatuor elementorum*, Strasbourg, 1533, in-fol.; 3^o trois *Livres de révélations*, Cologne, 1566, in-4^o. Toutes ses Œuvres ont paru à Cologne, 1566, in-4^o. La réputation de ses vertus parvint jusqu'aux papes, aux empereurs et aux princes, qui lui donnèrent des preuves de leur estime.

HILDEGONDE (Sainte), vierge de l'ordre de Cîteaux, naquit

près de Nuys, au diocèse de Cologne dans le xii^e siècle. Son père voulant l'emmener avec lui en Palestine, et craignant pour sa pudeur, la fit travestir en garçon, et lui fit prendre le nom de Joseph. Ils s'embarquèrent en Provence avec les Croisés. Son père étant mort, sainte Hildegonde continua son voyage sous son nom emprunté. Elle demeura quelque temps à Jérusalem, et revint ensuite dans son pays. Elle se retira dans l'abbaye de Schoenaug, sous le même nom de Joseph, et y vécut d'une manière si sainte et si prudente, qu'on ne s'aperçut qu'à sa mort qu'elle était fille. Les cisterciens l'honorent du titre de sainte, quoique son culte ne paraisse autorisé par aucun décret du saint-siège. On raconte sur sainte Marine quelque chose qui a du rapport avec cette histoire. Voyez MARINE (Sainte).

HILDUIN, né vers la fin du viii^e siècle, abbé de Saint-Denis sous le règne de Louis le Débonnaire, est auteur d'une *Vie* de saint Denis, intitulé *Areopagetica* (Paris, 1565, et dans Surius, dans laquelle il confond le saint évêque de Paris avec l'Aréopagite. (Voyez Saint Denis). On ne connaissait pas cette erreur avant lui; et elle n'a été détruite que dans le xvii^e siècle. Hilduin fit tort à sa réputation par sa conduite envers l'empereur Louis le Débonnaire, dont cet abbé prit, quitta, reprit le parti, selon que ce père infortuné, prince faible et inconséquent, se brouillait et se réconciliait avec ses enfants. Ce prélat mourut vers l'an 840.

HILL (Jean), savant médecin anglais, né en 1716, s'occupa

toute sa vie principalement de la botanique et de la pharmacopée, et mourut en 1775. On a de lui une *Histoire de la botanique*, 3 vol. in-fol.; *Système botanique*; *Dissertation sur les sociétés royales*, in-4°. Voyez CHAMBRES, à la fin de l'article.

HILLEL, l'*Ancien*, Juif natif de Babylone, d'une illustre famille, fut président du *sanhedrin* de Jérusalem, forma une école fameuse, et eut un grand nombre de disciples. Flave-Josèphe l'appelle *Pollion*; il vivait environ 100 ans avant Jésus-Christ, et mourut dans un âge très avancé, après avoir soutenu avec zèle les traditions orales des Juifs, contre Schammaï, son collègue, qui voulait qu'on s'en tint littéralement au texte de l'Écriture sainte, sans s'embarrasser de ce qui n'était que transmis verbalement. Cette dispute fit un très grand bruit, et fut, selon saint Jérôme, l'origine des scribes et des pharisiens. Hillel est un des docteurs de la *Mischna*. Il en peut même être regardé comme le premier auteur, puisque selon les docteurs juifs, il rangea le premier les traditions judaïques en six *Seradim* ou Traités. Il travailla beaucoup à donner une édition correcte du texte sacré, et on lui attribue une ancienne *Bible* manuscrite qui porte son nom, et qui est en partie avec les manuscrits de la Sorbonne.

HILLEL, le *Nasi* ou le *Prince*, autre fameux Juif, arrière-petit-fils de Juda Hakkadosch ou le saint, un des auteurs de la *Mischna*, composa un *Cycle* vers l'an 360 de notre ère. Il fut un des principaux docteurs de la *Gemare* ou du *Talmud*. Le plus grand nombre des écri-

vains juifs lui attribuent l'édition du texte hébreu qui porte le nom d'*Hillel*, et dont nous avons parlé dans l'article précédent. Nous apprenons de saint Epiphane que ce savant se convertit, et qu'il fut baptisé au lit de la mort par l'évêque de Tiberias, au commencement du iv^e siècle.

HILPERT (Jean), natif de Cobourg, professeur d'hébreu à Helmstadt, et surintendant de Hildesheim, mourut en 1680, à 53 ans. On a de lui : 1^o *Disquisitio de Proadamitis*, contre La Peyrère, 1656, in-4°; 2^o *Tractatus de poenitentia*; et d'autres ouvrages.

HIMÈRE, ou **HEMÈRE**, fils de Lacédémon, fut si pénétré de douleur d'un inceste qu'il avait commis sans le savoir, qu'il se jeta dans le Marathon, fleuve de la Laconie, auquel il donna son nom, et qui fut depuis appelé *Eurotas*.

HIMMEL (Henri van Dom Verisius Vau ou Vou). Voyez URANIUS.

† **HINGKELMANN** (Abraham), théologien protestant, né en 1652 à Doëbeln en Misnie, fit ses études avec le plus grand succès à Freyberg et à Wittemberg. Il les avait à peine terminées, qu'on lui confia la direction de l'école de Gardeleben, et trois ans après, celle du gymnase de Lubeck, où il resta onze ans. Il fut alors pourvu de la cure de Saint-Nicolas de Hambourg. Mais le landgrave de Hesse-Darmstadt, qui avait été frappé de son mérite, l'appela presque aussitôt à sa cour, en fit son prédicateur ordinaire, le nomma surintendant des Églises de ses états, avec le titre de professeur honoraire de l'aca-

démie de Giessen. En 1688, il revint à Hambourg pour y prendre la direction de l'église Sainte-Catherine. Horbins, ministre de Hambourg, ayant publié un ouvrage mystique de Poiret, plusieurs l'approuvèrent, d'autres le condamnèrent. Il en résulta des querelles très vives. Hinkelmann, d'un caractère doux et pacifique, ayant refusé de prendre part à la dispute, se vit aussitôt en butte aux deux partis. Il n'eut pas le courage de se mettre au-dessus de leurs attaques, qu'il devait repousser par le mépris; et en lisant un de ces pamphlets, il fut frappé d'un coup d'apoplexie qui le conduisit au tombeau quelques jours après, le 11 février 1695: il n'avait encore que 43 ans. Hinkelmann ne s'était pas borné à l'étude de la théologie: il avait cultivé avec soin les langues orientales, et particulièrement l'arabe. Il laissa une bibliothèque nombreuse et fort riche en manuscrits orientaux: elle fut vendue publiquement. On connaît de lui: 1° une *Édition* du Koran, qui est généralement regardée comme la première qu'on ait publiée en arabe. On parle néanmoins d'une édition en langue originale, donnée à Venise vers 1510, ou plutôt 1509, par Paganini de Brescia, brûlée par ordre du pape, et dont quelques exemplaires ont échappé à cette mesure. 2° *Traduction* allemande de l'*Apologétique* et du livre de la patience de Tertullien; 3° des *Considérations chrétiennes sur la purification par le sang du Christ*; 4° des *Sermons* et quelques *Écrits* contre Jacques Boehm, enthousiaste et homme à extase (voy. BOEHM); 5° des *Dissertations*

théologiques, en latin et en allemand. Presque tous ces ouvrages ont été traduits en suédois. 6. Un *Catalogue des écrivains botanistes arabes*, et un *Lexicon coranicum*, restés manuscrits: ce dernier n'était pas même achevé, la mort imprévue d'Hinkelmann ne lui ayant pas permis d'y mettre la dernière main.

HINCMAR, religieux de Saint-Denis en France, puis archevêque de Reims l'an 845, était parent de Bernard II, comte de Toulouse. Il fut l'un des plus savants hommes de son temps, extrêmement zélé pour les droits de l'Église gallicane, et la pureté de la doctrine catholique. [Au sortir de ses études, il fut appelé à la cour de Louis-le-Débonnaire; il prit ensuite l'habit monastique dans l'abbaye de Saint-Denis. Rappelé à la cour, il y resta jusqu'à la mort de Louis, et fut employé par son successeur Charles-le-Chauve. C'est en 847 que commença son différend avec le bénédictin Gotescalc, au sujet des deux *prédestinations*; on l'accusa d'avoir agi avec trop de sévérité dans cette affaire, au synode de Quierci sur l'Oise; mais la suite fit voir qu'il n'avait rien fait de trop à l'égard d'un moine dogmatisant, obstiné et incorrigible. (Voyez GOTESCALC.) [Il ne se montra pas moins sévère envers Vulfade et autres clercs qu'il déposa, mais le pape Nicolas maintint leur ordination: il révoqua de même le jugement porté contre Rothade, évêque de Soissons, qu'Hincmar avait fait déposer et reléguer dans un couvent, parce que Rothade avait puni, suivant les canons, un prêtre de son diocèse.] Ce prélat s'étant retiré de sa ville, mena-

cée par les Normands, mourut à Epernai, l'an 882, accablé d'années et de douleur de voir la France livrée au pillage. Il avait des vertus, mais sa rigueur était extrême. Aussi le P. Longueval, dans son *Histoire de l'Eglise gallicane*, semble avoir bien saisi le caractère d'Hincmar. Nous avons diverses éditions des ouvrages de ce dernier, une de Mayence, de 1602; une autre de Paris, de 1615; et la dernière, que nous devons au P. Sirmond, 1645, 2 vol. in-fol., est la meilleure. Ce qu'Hincmar a écrit de saint Remi de Reims, et de saint Denis de Paris, se trouve dans *Surrius*, et n'est pas dans cette édition. Le P. Cellot ajouta un 3^e volume à l'édition du P. Sirmond, en 1688. On trouve encore quelque chose d'Hincmar dans la *Collection* du P. Labbe, et dans les *Actes* du concile de Douzi, 1658, in-4^e. Son style se ressent beaucoup du siècle où il vivait; il est dur, embarrassé, diffus, coupé par des citations et des parenthèses sans nombre. On voit qu'il possédait l'Ecriture, les pères, le droit canon et civil, et surtout qu'il connaissait la discipline de l'Eglise, dont il fut un des plus zélés défenseurs.

HINCMAR, neveu par sa mère du précédent, fut fait évêque de Laon avant d'avoir l'âge prescrit par les canons. Sa conduite peu régulière, ses injustices, et ses violences contre son clergé, donnèrent lieu au *Concile* de Verberie, où Charles-le-Chauve le fit accuser; un appel au pape fit suspendre les procédures. Il ne fut pas si heureux dans le *concile* de Douzi, en 871. Il y fut accusé et convaincu de sédition, de calomnie, de désobéissance au roi à main armée. Sa sentence de con-

damnation lui fut prononcée par son oncle. Quelque juste que fût ce jugement, on n'approuva pas ce dernier de s'y être montré à la fois accusateur et juge de son propre neveu. Celui-ci fut envoyé en exil, quelquefois mis aux fers, et aveuglé. Un autre évêque fut mis à sa place. [Le pape Jean VIII étant venu à Troyes, et ayant vu l'état déplorable où était réduit Hincmar, en eut pitié; et, tout en maintenant sur le siège de Laon le nouvel évêque Henulphe, il réhabilita Hincmar en 878, et lui attribua une partie des revenus épiscopaux.] Ce malheureux évêque mourut peu de temps après. On trouve ses défenses dans l'*Histoire du Concile de Douzi*, 1658, in-4^e. Le P. Cellot a écrit son *histoire*, et l'a insérée au tom. 8 de l'édition des *Conciles* du P. Labbe.

HIPATIIUS, neveu de l'empereur Anastase, eut beaucoup de part au commandement sous le règne de son oncle. Après la mort de Justin, il voulut se mettre sur le trône, et fut déclaré chef d'une faction redoutable; mais Justinien dompta ce parti, et fit mourir Hipatius avec ses cousins Procope et Probus, l'an 527.

HIPPARCHIA, native de Marouée, ville de Thrace, d'une famille assez illustre, devint amoureuse de Cratès. Ce cynique dégoûtant lui plaisait; elle l'épousa, prit l'habit des cyniques, et s'attacha tellement à lui, qu'elle le suivait partout, et n'avait point de honte, si l'on en croit les auteurs, de faire publiquement les actions sur lesquelles la pudeur met un voile: tels sont les efforts moraux de la philosophie abandonnée à elle-même. Mais ce qu'il y a de plus honteux et de plus criminel encore, c'est que

ces turpitudes aient eu des apologistes et des poètes. Hipparchie avait fait des livres qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous; et ce n'est sans doute pas une perte pour la décence, les mœurs et les droits de la bonne et saine raison.

HIPPARQUE, fils de Pisistrate, tyran d'Athènes, lui succéda avec son frère Hippias, l'an 528 avant J.-C. Anacréon, Simonide et plusieurs savants furent attirés à sa cour; mais les mœurs n'y gagnèrent rien, et la corruption y marcha de pair avec une poésie licencieuse. Harmodius et Aristogiton, deux citoyens d'Athènes, outrés d'un affront public qu'Hipparque avait fait à la sœur du premier, pour se venger d'Harmodius, qui n'avait répondu que par des marques de mépris à la passion honteuse et criminelle qu'Hipparque avait conçue pour lui, conspirèrent contre ce prince, et l'assassinèrent, l'an 514 avant J.-C. [Hippias, échappé aux conjurés, voulut venger la mort de son frère. Harmodius fut massacré par les gardes du tyran, et Aristogiton, pour venger ce meurtre, accusa fausement, au milieu de la torture, les plus chers amis d'Hippias, qui les fit mourir aussitôt. Le gouvernement des deux frères avait été jusqu'alors sage et doux, mais, exaspéré par la mort d'Hipparque, la cruauté s'empara du cœur d'Hippias, et il remplit Athènes de proscriptions et de supplices. Les Athéniens eurent recours aux Spartiates, qui, s'étant emparés des fils d'Hippias, ne consentirent à les lui rendre que moyennant l'abdication qu'il fit de sa royauté. Ces mêmes Lacédémoniens voulurent ensuite le rétablir, mais les Athéniens

s'y refusèrent, et Hippias alla en Perse exciter le grand roi contre les Athéniens. Il périt à la bataille de Marathon, en cherchant à reconquérir sa couronne avec le secours des Perses.]

HIPPARQUE, mathématicien et astronome de Nicée en Bithynie, florissait vers l'an 128 avant l'ère chrétienne, sous Ptolémée Philométor. Il laissa diverses *Observations sur les astres*, et un *Commentaire* sur Aratus, traduit en latin par le P. Pétau, qui en a donné une excellente édition dans son *Uranologia*, Paris, 1630 et 1706. Pline parle souvent d'Hipparque, et presque toujours avec éloge. Il remarque qu'il fut le premier, après Thalès et Sulpicius Gallus, qui trouva le moyen de prédire juste les éclipses, qu'il calcula pour 600 ans. Il dit qu'il est aussi le premier qui ait imaginé l'*astrolabe*, et qu'il entreprit en quelque sorte sur les droits de la Divinité, en voulant faire connaître à la postérité le nombre des étoiles, et leur assigner à chacune un nom. *Idemque*, dit-il, *ausus rem etiam Deo improbam, annumerare posteris stellas, ac sidera ad nomen expungere.* Son catalogue, du reste, est très incomplet; et si, comme dit Pline, il a déplu à la Divinité en comptant les étoiles, il en a été puni par son peu de succès. Il est vrai, et c'est une chose remarquable, que les modernes n'ont pas mieux réussi, et que les plus célèbres astronomes n'ont pu parvenir encore à en donner un catalogue qui fût exact, invariable et uniforme. (Voyez FLAMSTEED.) Strabon accuse Hipparque d'avoir trop aimé à critiquer, et de s'être servi assez souvent d'une manière de censure qui sentait plus

la chicane qu'un esprit exact. Ce défaut ne l'empêcha pas de faire des découvertes dans l'astronomie. Il détermina avec assez de précision les révolutions du soleil ; il calcula la durée de celles de la lune , et fixa l'inclinaison de son orbite sur l'écliptique ; il forma une *Période lunaire* qui porte son nom.

HIPPIAS. Voyez HIPPARQUE.

HIPPOCRATE, le plus célèbre médecin de l'antiquité, naquit à Cos, île de la mer Egée, consacrée à Esculape, qui y avait un temple fameux. Il délivra les Athéniens de l'affreuse peste qui les affligea au commencement de la guerre du Péloponèse. Le droit de bourgeoisie, une couronne d'or, l'initiation dans les grands mystère, furent la récompense de ce bienfait. Artaxercès Longue-Main lui offrit des sommes d'argent considérables, et les honneurs qu'on décerne aux princes, s'il voulait se rendre à sa cour. Le médecin répondit assez brusquement qu'il *devait tout à sa patrie et rien aux étrangers*. Il avait surtout le talent de discerner les symptômes du mal, la nature de l'air, le tempérament du malade, de prévoir le cours et la conclusion des maladies. Le moyen qu'il employait le plus souvent, soit pour la conservation de la santé, soit pour la guérison des maladies, était les frictions de la peau : remède qu'Hippocrate diversifiait selon les différents tempéraments ; mais qui néanmoins ne peut avoir de grands succès que dans un certain nombre de maladies, quoique les bons effets en soient étendus plus qu'on ne pense communément. Il mourut à Larissa dans la Thessalie, dans un âge très avancé. Les Grecs

lui déferèrent les mêmes honneurs qu'ils avaient rendu à Hercule. Les médecins lui donnent le titre de *divin*. Il est parvenu jusqu'à nous un grand nombre d'écrits attribués à Hippocrate ; comme il y a eu plusieurs médecins illustres du même nom et de la même famille, et que plusieurs ont écrit, on a été fort partagé pour classer ses ouvrages suivant les auteurs. On a même été plus loin dans ces derniers temps ; en 1824, un étudiant en médecine soutint, dans une thèse latine, qu'Hippocrate n'avait jamais existé ; que les livres qu'on lui attribuait étaient plus anciens que lui, et que tout était mythologique dans son histoire. Quoi qu'il en soit de cette opinion, qui fit assez de bruit dans le temps, nous avons d'Hippocrate : 1° des *Aphorismes* regardés comme des oracles ; 2° des *Pronostics* ; 3° un *Traité des vents*, qu'on peut appeler son chef-d'œuvre. Les éditions les plus estimées de son ouvrage sont celles de Foës, en grec et en latin, Genève, 1657, 2 vol. in-fol. ; celle de Vander Linden, Leyde, 1665, 2 vol. in-8°, qui se joint à la collection des auteurs *cum notis variorum* ; et celle que Chartier a donnée avec le Galien, 1639, 13 tomes en 9 volumes in-fol. On imprima à Bâle, en 1579, 22 de ses *Traités*, avec la traduction de Cornarius, des tables et des notes in-fol. Ce recueil est fort rare. [Il y a aussi une édition grecque-française, Paris, 1811-1815, 4 vol. in-12, ouvrage non terminé, et que continue son auteur, M. de Mercy, sans être arrêté par plusieurs critiques assez bien fondées.] Les savants ont publié une foule de *Commentaires* et de *Traductions*, dans toutes les langues, des OEu-

vres du médecin grec. Le célèbre Hecquet y a fait un bon *Commentaire* en latin, que Devaux, habile chirurgien, a traduit en français avec le texte. S'il était vrai, comme l'a prétendu de nos jours un médecin célèbre, que depuis Hippocrate la médecine ne s'est pas perfectionnée; que les maladies en général ne sont ni mieux connues ni mieux traitées; que les guérisons ne sont ni plus fréquentes ni plus merveilleuses, que faudrait-il penser des bornes de nos connaissances et de nos talents, non-seulement dans la spéculation et les sciences abstraites, mais encore dans les arts pratiques les plus graves et les plus essentiels? Que deviendraient toutes les lumières, tous les secours cherchés dans la physique, la chimie, l'anatomie, etc.? Ne serait-on pas tenté de croire que la médecine a dégénéré avec la simplicité des idées primitives et avec la première routine de l'art?

HIPPODAMIE, fille d'OEnomaüs, roi d'Elide. Ce prince ayant appris de l'oracle que son gendre lui ôterait le trône et la vie; ne la voulut donner en mariage qu'à celui qui le vaincrait à la course, parce qu'il était assuré que personne ne pouvait le surpasser en cet exercice. OEnomaüs massacrait tous ceux qui en sortaient vaincus; il tua jusqu'à treize princes. Pour les vaincre plus facilement, il faisait placer Hippodamie sur le char de ses amants, afin que sa beauté, qui les occupait, les empêchât en courant d'être attentifs à leurs chevaux; mais Pélops entra dans la lice, et le vainquit par adresse. (*Voyez MYRTILE.*) OEnomaüs se tua de désespoir, laissant Hippodamie et son royaume à Pé-

lops, qui donna son nom à tout le Péloponèse. *Voyez* BAISÉS.

HIPPOLYTE, fils de Thésée et d'Antiope, reine des Amazones. Phèdre, sa belle-mère, devint éperdument amoureuse de ce jeune prince, et osa lui déclarer la coupable passion dont elle brûlait. Comme elle vit qu'elle ne lui inspirait que de l'horreur, sa fureur jalouse la porta à l'accuser auprès de Thésée d'avoir voulu attenter à son honneur. Ce malheureux roi la crut, et, dans un mouvement de colère, pria Neptune de venger ce crime prétendu. Le dieu l'exauça; et Hippolyte, se promenant dans un char sur les bords du rivage, auprès de Trézène, rencontra un monstre affreux qui sortait de la mer, et qui effraya tellement ses chevaux, qu'ils le traînèrent avec furie à travers les rochers. Esculape le ressuscita. Phèdre, déchirée par les remords, découvrit son crime à Thésée, et se donna la mort. [Le fond de cette histoire a donné lieu à plusieurs *tragedies*, notamment à celle de Racine, qui est un de ses chefs-d'œuvre. *Voy. RACINE* (Jean.)]

HIPPOLYTE (Saint.) Il y a trois saints de ce nom, que Prudence, dans l'*Hymne II Peristephan.*, a confondus, en faisant une seule histoire des actes de ces trois saints; savoir: saint Hippolyte le soldat, que saint Laurent a baptisé; saint Hippolyte, prêtre d'Antioche, et saint Hippolyte, évêque de Porto: ils n'ont cependant rien de commun que le nom, puisqu'ils diffèrent par leur patrie, par le temps où ils ont vécu, par le genre de martyre qu'ils ont souffert. — Hippolyte le soldat fut traîné et mis en pièces par des chevaux indomptés

Le 13 août, près de Rome, voie Tiburtienne, sous l'empereur Valérien. Il y a une hymne élégante en l'honneur de ce saint, dans le bréviaire de Tolède, du rit mosarabique, où son martyre est décrit avec toutes les circonstances, et où il est dit qu'il a souffert des tourments analogues à ceux de l'Ippolyte de la fable, fils de Thésée; les païens, à l'occasion du même nom, imaginant de lui faire subir le même supplice. — Ippolyte d'Antioche, prêtre du temps de Fabius, évêque de cette ville, se laissa, pendant quelque temps, séduire par les novations; mais ayant abjuré l'erreur de Novat, il souffrit généreusement le martyre. Celui-ci vivait du temps de Dèce, comme le prouve la chronique d'Eusèbe, qui en parle aussi dans son *Histoire*, liv. 6, chap. 35 et les deux suivants. — Le troisième, évêque d'Ostie, célèbre par sa science, fut noyé à Porto, sous l'empereur Alexandre, le 22 août. Saint Jérôme, dans la 84^e épître à Magnus, et dans le livre *De scriptoribus eccl.*, en fait mention, et lui donne le nom de martyr. Nicéphore, dans son *Histoire*, liv. 5, chap. 15, l'appelle évêque de Porto. Saint Jérôme dit qu'il ne sait pas quelle Église il a gouvernée. Gélase, dans son livre *des deux natures* contre Eutychès, dit qu'Ippolyte était évêque métropolitain d'Arabie, ce qui a fait croire à un grand nombre de critiques, qu'il était évêque d'Aden, appelée anciennement *Portus Romanus*. Baronius soutient qu'il a été évêque d'Ostie ou Porto en Italie, et dit que l'on montre encore la caverne pleine d'eau où il a été jeté, et où il a consommé son martyre. Il ajoute, pour confirmer son opinion, qu'on a

trouvé en 1551, dans les environs de Rome, un ancien monument de marbre, avec la figure d'Ippolyte, à l'entour de laquelle était gravé en lettres grecques le *Cycle Pascal* dont il est l'auteur; monument qui est maintenant placé dans la bibliothèque du Vatican. Il ne nous reste de son *Cycle Pascal* que la 2^e partie. Elle roule sur un nouveau calcul qu'il avait inventé pour trouver le jour de Pâques par le moyen d'un cycle de 16 ans. Nous avons encore de cet illustre évêque : 1^o une partie considérable d'une *Homélie contre Noët*, hérétique du 11^e siècle, où il prouve clairement la distinction des personnes dans la Trinité, la divinité du fils de Dieu, et la distinction des natures en J.-C; 2^o des fragments de ses *Commentaires* sur l'Écriture; 3^o *Homélie* sur la Théophanie ou l'Épiphanie; 4^o *De l'Antechrist*, manuscrit découvert et publié en 1661 : Eusèbe, saint Jérôme et Photius, en font mention. Il est différent du livre intitulé : *De la fin du monde et de l'Antechrist*, qu'on lui a faussement attribué, et qui est une production moderne peu estimable. Fabricius a donné une belle édition de ses ouvrages en grec et en latin, 2 vol. in-fol.; le premier publié en 1716, et le second en 1718. On reconnaît dans les écrits de saint Ippolyte la douceur qui formait son caractère; mais son style noble et élégant n'est pas toujours pur, ni ses interprétations de l'Écriture sainte toujours naturelles, parce que son goût pour le sens mystique l'éloigne souvent du sens littéral. Saint Jérôme, saint Chrysostôme, Théodoret, font l'éloge de ses vertus et de ses écrits.

HIPPOMÈNE. Voy. ATALANTE.

HIPPONAX, poète grec; né à Ephèse vers l'an 540 avant J. C., se fit chasser de sa patrie à cause de son humeur satirique. Il s'exerça dans le même genre de poésie qu'Archiloque, et ne se rendit pas moins redoutable que lui. Hipponax passe pour l'auteur du vers *scazon*, où le spondée, qui a pris la place de l'iambe, se trouve toujours au 6^e pied du vers qui porte ce nom. Il ne nous reste de lui qu'un petit nombre de fragments.

HIRAM, roi de Tyr, fils d'Abibal, monta sur le trône après lui, et fit alliance avec David et avec Salomon son fils. Il fournit à celui-ci des cèdres, de l'ore et de l'argent pour la construction du temple de Jérusalem. Ces deux monarques s'écrivaient l'un à l'autre. Hiram mourut vers l'an 1000 avant J. C., après un règne de 60 ans.

HIRAM, excellent ouvrier, que Dieu avait doué du talent de faire toutes sortes d'ouvrages de cuivre ou de bronze, était fils d'un Tyrien et d'une Juive, de la tribu de Nephthalie. Salomon se servait de lui pour travailler aux chérubins, et aux autres ornements du temple. Il fit outre cela les deux grosses colonnes de bronze, qui furent mises à l'entrée du vestibule du temple, dont l'une s'appelait *jachim*, et l'autre *boos*. Il fit encore le grand vaisseau nommé *la mer d'airain* (mare æneum), où l'on conservait l'eau pour l'usage du temple. Les Assyriens enlevèrent ces beaux ouvrages lors de la captivité de Babylonne; on ne sait ce qu'ils devinrent depuis.

HIRES (Laurent de la), né à Paris en 1606; mort dans la même ville en 1656, était pein-

tre ordinaire du roi, et professeur de l'académie de peinture. Son coloris est d'une fraîcheur admirable; les teintes des fonds de ses tableaux sont noyées dans une sorte de vapeur, qui semble envelopper tout l'ouvrage. Son style est gracieux, et sa composition sage et bien entendue. Il finissait extrêmement; mais on lui reproche de n'avoir point assez consulté la nature. Il était habile dans l'architecture et dans la perspective. Ses premières productions n'offrent ni caractère noble, ni belles formes, ni proportions élégantes; mais il acquit dans la suite une noblesse de dessin, une force d'expression, une vigueur de coloris admirables. Tel est, entre autres, son *Tableau des enfants de Béthel, dévorés par des ours*, chef-d'œuvre conservé dans le cabinet de M. le marquis de Marigni. [On voit au Musée du Louvre les six tableaux suivants, de cet artiste, savoir : *Laban venant réclamer les idoles enlevées par Jacob*. — *L'apparition de J. C. aux trois Maries*. — *Nicolas V découvrant les reliques de saint François d'Assise*. — *La Vierge et l'Enfant Jésus*, et deux beaux *Paysages*. Les musées du Mans et de Strasbourg possèdent aussi des tableaux de la Hire.]

HIRES (Philippe de la), né en 1640, mort en 1718, fils et élève du précédent, quitta la peinture pour s'attacher à la géométrie et aux mathématiques. Son goût pour ces sciences se décida en Italie, quoiqu'il n'y eût été que pour se perfectionner dans la peinture. De retour à Paris, il fut envoyé, en 1669, par le grand Colbert, en Bretagne et en Guienne. Ce ministre avait conçu le dessein d'une carte gé-

rale du royaume, plus exacte que les précédentes ; il employa La Hire à préparer les matériaux de ce grand ouvrage. Ce géomètre répondit tellement à cette confiance, qu'on l'envoya un an après déterminer la position de Calais et de Dunkerque. Il mesura ensuite la largeur du Pas-de-Calais, depuis la pointe du bastion de Risban jusqu'au château de Douvres en Angleterre. En 1693, il continua, du côté du nord de Paris, la méridienne, commencée par Picard en 1669, tandis que Cassini la poussait du côté du sud. Si ces différents travaux lui méritèrent l'estime des savants, ses vertus le firent aimer des citoyens. Il était équitable et désintéressé, non-seulement en vrai philosophe, mais en chrétien. Sa raison, accoutumée à examiner tant d'objets différents, et à les discuter avec curiosité, s'arrêtait tout court à la vue de ceux de la religion ; et une piété solide, exempte d'inégalités et de singularités, a régné sur tout le cours de sa vie. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Les nouveaux Eléments des sections coniques*, vol. in-12, qui renferme deux autres morceaux intéressants sur les *lieues géométriques* et sur la *construction des équations* ; 2° un grand *Traité des sections coniques*, 1785, in-fol., en latin, 3° des *Tables du soleil et de la lune*, et des *Méthodes plus faciles pour le calcul des éclipses* ; 4° des *Tables astronomiques*, en latin, 1702, in-4° ; 5° *L'Ecole des arpenteurs*, 1693, in-12 ; 6° un *Traité de mécanique*, 1695, in-12 ; 7° un *Traité de géométrie*, 1698, in-12 ; 8° plusieurs ouvrages imprimés dans les *Mémoires de l'académie des sciences* ; 9° l'*Edition du Traité des nivellement*

de Picard, avec des additions ; 10° celle du *Traité du mouvement des eaux*, ouvrage posthume de Mariotte, qu'il mit au net.

HIRRIUS (Caïus), édile, fut le premier qui inventa les viviers, ou réservoirs pour garder le poisson. Il en fournissait la table de César dans les festins ; et, quoiqu'il n'eût qu'une fort petite métairie, il en tira, par cette invention, un très gros revenu.

† HIRT (Jean-Frédéric), docteur et professeur de théologie à Wittemberg, né en 1719 à Apolda en Thuringe, occupe un rang distingué parmi les littérateurs allemands. Il avait des connaissances très étendues en théologie, en critique sacrée, et dans les langues orientales. Il eut des places importantes auxquelles il fut appelé par son mérite, et qu'il remplit avec distinction. Il était en 1748 co-recteur du collège de Weimar, en 1758 professeur extraordinaire de philosophie dans l'université d'Iéna. Il y professa ensuite la théologie, et en 1761 il en devint surintendant. En 1775, il retourna à Wittemberg, où il exerça les mêmes fonctions jusqu'à sa mort, arrivée dans cette ville le 29 juillet 1783. Il était extrêmement laborieux, et a laissé un grand nombre d'ouvrages, dont les bibliographes allemands donnent une nomenclature exacte, et qui prouvent sa profonde érudition. On cite comme les principaux : 1° *Commentarius de coronis apud Hebræos nuptialibus*, Iéna, 1748, in-4° ; 2° *Commentarius de chaldaismo biblico*, ibid., 1751, in-4° ; 3° *Biblia hebræa analytica*, ibid., 1753 et 1769 ; 4° *Biblia analytica, pars chaldaica*, ibid., 1754 ; 5° *De imperatorum ante*

Constantinum magnum erga christianos favore, 1758, in-4.; 6° *Institutiones arabicae linguae, etc.*, ibid., 1770; 7° *Syntagma observationum philologico-criticarum ad linguam sacram novi Testamenti pertinentium*, 1771, in-8°; 8° *Orientalische und exegetische bibliot.*, huit cahiers, 1771; 9° *Anthologia arabica, complexum variorum textuum arabicorum, selectorum partim ineditorum, sistens*, 1774, in-8°. Ouvrage destiné à faciliter aux commençants l'étude de la langue arabe, mais qui répond médiocrement à l'intention de l'auteur; 10° *Wittenbergische orientalische und exegetische bibliothek*, 1776, etc.

HIRTIUS (Aulus), surnommé mal à propos *Pansa*, continuateur des *Commentaires* de César, et consul avec Caius - Vibius *Pansa*, périt, ainsi que son collègue, à la bataille de Modène, donnée l'an 43 avant J.-C. contre Antoine, quoique celui-ci eût été entièrement défait. C'est, sans doute, l'analogie des circonstances de sa vie et de celle de *Pansa*, qui l'ont fait confondre avec ce dernier par des écrivains peu attentifs. Du reste, cet Hirtius est un historien obscur; entortillé, superficiel, partial, sans intérêt, sans vigueur; il a l'air d'un gazetier gagé qui compile de mauvais bulletins, et qui ne saurait rendre lui-même compte de sa compilation, qui ramasse tout ce qu'il entend dire, ne s'attache qu'à des minuties, et passe sous silence les événements importants, les grands mouvements d'armées, les marches subites et forcées; afin de s'emparer d'un poste essentiel, la conduite respective des généraux; la nature des terrains où l'on a combattu, et enfin tout ce qui peut intéresser

et instruire un homme de l'art (1).

HISCHAM, 15^e calife de la race des Omiades, et le 4^e fils d'Abdamaleck, succéda à son frère Jezid II. C'était un prince qui faisait des dépenses prodigieuses, et qui s'emparait du bien de ses sujets pour y fournir. Après sa mort, on trouva dans sa principale garde-robe 12,000 chemises très fines; mais Valide, son successeur, ne voulut pas permettre qu'on en tirât une seule, même un drap pour l'ensevelir, de sorte qu'un valet de chambre enveloppa cet homme si fastueux dans un méchant morceau de linge. Ce calife avait vaincu Khacani, roi de Turquestan, Zéid proclamé calife dans la ville de Confad, et avait fait la guerre aux empereurs Léon l'Isaurien et Constantin Copronyme. Il mourut après un règne de 19 ans, l'an 743. C'est lui que les historiens grecs nomment *Isam*.

HOBBS (Thomas), en latin *Hobbesius* et *Hobbius*, né à Malmesbury en 1588, était fils d'un ministre protestant. Il fut chargé, dès l'âge de 10 ans, de l'éducation du jeune comte de Devonshire. Après avoir voyagé avec son élève en France et en Italie, il se consacra aux belles-lettres et à l'antiquité. Un second voyage en France lui ayant inspiré du goût pour les mathématiques, et ce goût ayant pris de nouvelles forces en Italie, où il vit Galilée, il joignit cette science à celles qui l'occupaient déjà. Le feu de la guerre civile couvait en Angle-

(1) Cette critique s'écrit de l'abbé de Fellet se rapporte au livre de *La guerre d'Espagne*, attribué à Hirtius, et qui n'est peut-être pas de lui (voy. Op. plus); mais le huitième livre de *La guerre des Gaules*, ceux des guerres d'Alexandre et d'Afrique, qui forment la continuation des commentaires, ne sont point indignes de l'outil de César. Hirtius avait suivi ce conquérant dans les Gaules. Fut le médiateur de la paix entre Cléon et le dictateur. Après la mort de ce dernier, il se déclara contre Antoine, ainsi que Cicéron, son ami.

terre lorsqu'il y retourna, et il éclata quelque temps après. Hobbes vint chercher la tranquillité à Paris, où le P. Mersenne, qu'il avait connu dans ses premiers voyages, le mit en rapport avec Descartes. Son *Traité, De cive*, et son *Leviathan*, qu'il publia dans cette ville, ayant soulevé tous les gens sages contre lui, il se retira à Londres, où le déchaînement contre ses opinions n'était pas moins violent. Contraint de se cacher chez son élève, il y travailla à plusieurs ouvrages jusqu'en 1660. Ce fut dans cette année que Charles II fut rétabli sur le trône de ses ancêtres. Il accueillit favorablement Hobbes, qui avait été son maître de mathématiques à Paris, et lui donna une pension. Cesophistemouruten 1679, à 92 ans, à Hardwick, chez le comte de Devonshire, avec autant de pusillanimité qu'il avait montré de hardiesse en attaquant les dogmes les plus sacrés. Quelques écrivains ont peint Hobbes comme un bon citoyen, un ami fidèle, un homme officieux, un philosophe humain, mais toutes ces qualités ne s'accordent guère avec la réputation d'athéisme qu'il s'était faite, et la qualité d'impie qu'on ne peut lui refuser. Ces sortes d'éloges ne manquent jamais aux gens de parti; et cet homme est regardé comme un des coryphées de la secte des philosophes modernes, c'est-à-dire des matérialistes et épicuriens. Il vécut dans le célibat, mais sans être moins adonné aux femmes. Chez les libertins, le célibat n'est qu'un moyen de plus de se livrer sans gêne à la débauche. Sa conversation était agréable; mais dès qu'il était contredit, elle devenait caustique et pleine d'un orgueil qui s'irritait à la moindre

contradiction. Il repoussait avec le ton le plus impérieux et le plus aigre toute opinion qui n'était pas la sienne. Les esprits de cette trempe ne souffrent point de contradiction. Après avoir foulé aux pieds les plus antiques et les plus respectables vérités, ils ne sont guère disposés à en écouter la défense. Ils sentent d'ailleurs qu'ils n'auraient pas l'avantage dans cette lutte avec des hommes instruits et d'un sens rassis : de là la grande ressource des injures si chère à nos incrédules. Quant aux principes qu'il a établis dans ses ouvrages, ils sont affreux. Il n'y a, selon lui, point de différence entre le juste et l'injuste. Celle qui se trouve entre le vice et la vertu ne prend sa source que dans les lois que les hommes ont faites; et avant ces lois, un homme n'était obligé à aucun devoir à l'égard d'un autre homme. Les principaux ouvrages dans lesquels ce bizarre philosophe a consigné ces détestables maximes, sont : 1° *Elementa philosophica, seu politica, de cive*, Amsterdam, 1649, in-8°. Sorbière le traduisit en français, et fit imprimer cette traduction à Amsterdam en 1649, in-12. L'auteur y donne trop d'étendue à l'autorité du monarque. Il en fait un despote, par ressentiment contre les parlementaires d'Angleterre, qui voulaient anéantir tout gouvernement, à l'exception du républicain. Il y suppose tous les hommes méchants, non-seulement par un penchant d'origine vers le mal, mais de fait et de volonté actuelle. Ils doivent l'être tous dans son système, et le deviennent infailliblement en suivant ses principes; 2° *Leviathan, sive de Re-*

publica, Amsterdam, 1668, et dans ses Oeuvres philosophiques, Amsterdam, 1663, en 2 vol. in-4°; 3° il a fait une *Traduction d'Homère en vers anglais*, 1675 et 1677, in-8°, mais bien inférieure à celle du célèbre Pope; 4° une autre de Thucydide en anglais, Londres, 1676, in-fol.; 5° *Décameron philosophique, ou dix Dialogues sur la philosophie naturelle*, en anglais, 1678, in-12. Cet ouvrage est une nouvelle preuve que l'auteur était plus grand sophiste que grand philosophe. On peut le regarder comme le précurseur de Spinoza. 6° *Des Vers anglais et latins*; 7° plusieurs *Ecrits de physique*.

HOBERG (Wolfgang-Helmhard; seigneur de), né en Autriche, l'an 1612, et mort à Ratisbonne en 1688, à 76 ans, s'est fait un nom par ses ouvrages, et surtout par ses *Georgica curiosa*.

HOC (Louis-Pierre Le), médecin, natif de Rouen, mort le 27 août 1769, s'est distingué par son opposition à toutes les charlataneries et à l'empirisme de nos jours; il a aussi combattu la pratique de l'inoculation dans son *Avis sur l'inoculation*, 1763, in-12, et dans son *Inoculation renvoyée à Londres*, 1764, in-12. Suivant lui, c'est une folie de risquer sa vie pour une maladie qui peut ne pas venir, et il prétend que l'inoculation n'empêche pas la petite vérole naturelle.

† HOCHÉ (Lazare), général français, né le 24 février 1768, à Montreuil, près de Versailles, ne dut qu'à lui-même son élévation. Il était fils d'un garde de chenil de Louis XV, et entra à 14 ans aux écuries du roi, comme palefrenier surnuméraire. Privé presque aussitôt de ses parents,

il subsista des secours d'une tante fruitière qu'il avait à Versailles. Elle lui donnait de temps en temps quelque argent que le jeune Hoché employait à se procurer des livres. Passionné pour l'art militaire, il s'enrôla à 16 ans dans le régiment des gardes françaises, où il se fit remarquer par son amour pour l'étude de la science militaire, et par son aptitude à exécuter les manœuvres. En 1788, il se battit en duel avec un caporal, et reçut au visage une blessure dont il porta la cicatrice toute sa vie, et qui semblait ajouter à son air martial. En 1789, il partagea la défection des gardes françaises, qui se réunirent au peuple soulevé par les factieux, et entra dans la garde soldée de la capitale. Il s'appliqua avec une nouvelle ardeur à l'étude de l'art militaire, et son avancement fut rapide. Il se distingua au siège de Thionville, et étant revenu à Paris après la bataille de Nerwinde, il fut présenté au comité de salut public, qui lui conféra le grade d'adjudant-général, et le chargea de défendre Dunkerque, menacé par le duc d'York. La confiance qu'on avait en lui répondit à leur attente; les Anglais furent battus et obligés de lever le siège. Cet exploit porta Hoché aux premiers grades militaires; il fut nommé général de brigade, et bientôt après général de division. Il s'empara de Furnes, et fut ensuite battu devant Nieuport. Cependant il obtint presque aussitôt le commandement en chef de l'armée de la Moselle, opposée aux Prussiens. Après avoir été repoussé jusqu'à la Sarre, il reprit l'offensive, et, aidé du général Pichegru, il battit Wurmsier, et vint à bout de

chasser les Autrichiens de toute l'Alsace. Hoche, enflé de ce succès, prit alors le ton le plus trauchant, et ne manqua jamais l'occasion de déprimer le général Pichegru, son rival de gloire; ce qui déplut beaucoup à Saint-Just qui le protégeait. Ce proconsul lui fit ôter le commandement de l'armée, et le relégua à Nîmes; mais pendant qu'il était en route, il fut arrêté et conduit à la prison des Carmes, d'où il aurait été traîné sur l'échafaud, sans l'heureuse révolution du 9 thermidor (27 juillet 1794). Hoche avait profité de sa captivité pour étudier encore avec plus de soins la tactique militaire, et avait appris à maîtriser son caractère impétueux; il se proposa d'être dorénavant plus prudent, et il choisit pour devise: *Des choses et non des mots*. Rendu à la liberté, il obtint le commandement de l'armée des côtes de Brest, destinée à agir contre les royalistes de l'Ouest. Les généraux qui l'avaient précédé dans ce pays n'avaient fait qu'augmenter le feu de la guerre par leur cruauté. Hoche suivit une marche toute contraire; il allia la douceur à la fermeté, fit aux royalistes des proclamations modérées, rétablit parmi ses troupes la plus sévère discipline, et substitua le système des retranchements à celui des campements. Cependant il était souvent entravé dans ses opérations par des commissaires ignorants; envoyés pour surveiller les généraux. Hoche eut avec eux plusieurs démêlés, et il se récria beaucoup contre les conditions de la première pacification. Bientôt la guerre se ralluma avec plus de fureur que jamais, et le comité de salut public, quoique

indisposé contre ce général, lui continua le commandement. Hoche marcha contre les royalistes, les enferma dans la presqu'île de Quiberon, prit d'assaut le fort Penthièvre, battit d'Hervilly; et accula jusqu'à la mer M. de Sombreuil; il voulut s'opposer au débarquement de ce chef royaliste, mais les autres généraux furent d'un avis contraire. Cependant, lorsqu'on parla de fusiller tous les prisonniers, Hoche prit leur défense, et représenta avec énergie à la convention nationale combien il serait cruel et impolitique de détruire six à sept mille familles. Mais ses efforts furent vains; la convention ordonna un massacre général. Hoche remit alors au général Lemoine le commandement du Morbihan et se dirigea avec ses troupes vers Saint-Malo. Le directoire, qui venait de succéder à la convention, lui ordonna de marcher contre Charette, et lui conféra peu de temps après le commandement des trois armées de l'Ouest, réunies sous le nom d'armée de l'Océan. Muni de pouvoirs illimités, ce qui, depuis la révolution, avait été sans exemple dans l'intérieur, il adopta pour vaincre les Vendéens leur propre tactique, n'attaquant que par des colonnes mobiles et par pelotons. Il sut calmer l'esprit des habitants par le maintien de la discipline et par la modération; enfin, talents, adresse, tout fut employé à faire triompher la cause qu'il soutenait. Mais il avait un terrible rival à combattre; l'intépide Charette. Le directoire, qui n'espérait la pacification de la Vendée qu'après la prise de ce chef, ordonna au général Hoche de mettre tout en

œuvre pour s'en rendre maître. Hoche parvint à l'isoler de Stoflet. Ce dernier, ayant repris les armes, fut pris et fusillé. Charette refusant toute proposition, après avoir été long-temps poursuivi, subit le même sort. Hoche passa alors sur la rive droite de la Loire, et obtint le même succès dans l'Anjou, le Maine, la Bretagne et la Normandie. C'est après la pacification de ces provinces qu'il conçut le projet de porter en Angleterre la guerre civile en faisant une descente en Irlande; mais son expédition n'eut pas d'heureux succès; la tempête dispersa sa flotte, et ce ne fut que par une espèce de miracle qu'il put regagner les ports de France. Au moment où il s'occupait des préparatifs de cette expédition, il avait manqué périr à Rennes par le fer et par le poison; on prétend qu'il vint lui-même au secours de la famille de son assassin, nommé Guillaumot. De retour à Paris, Hoche obtint le commandement en chef de l'armée de Sambre-et-Meuse, forte de 80,000 hommes; il ouvrit la campagne par le passage du Rhin en présence de l'ennemi; et battit ensuite le général Werneck à Newied, à Ukerath, à Altenkirchen et à Diedorff. Déjà il avait pris Wetzlar, et l'armée autrichienne, forcée dans toutes ses positions, n'était plus en état de mettre obstacle à sa marche victorieuse, lorsqu'il fut arrêté à Giessen par l'armistice conclu entre Buonaparte et le prince Charles. Mais la fin de la guerre au dehors sembla donner plus de force aux dissensions intérieures. Une lutte terrible s'engagea entre le directoire et ses conseils, et le

général Hoche se rangea du parti du premier; le directoire, qui se croyait en péril, voulut donner à ce général un grand pouvoir afin de soumettre les conseils, et lorsqu'on alla réclamer son appui, on l'entendit s'écrier: « Je vaincrai les ennemis de la » république, et lorsque j'aurai » sauvé ma patrie je briserai mon » épée. » Il fit aussitôt marcher sur Paris quelques corps de son armée, ce qui excita contre lui de violentes dénunciations. Le général Willot demanda sa mise en accusation, et Hoche provoqua lui-même l'examen de sa conduite, prétendant n'avoir agi que par ordre du gouvernement... Cependant son caractère fier et la grande influence qu'il avait sur ses soldats inspiraient depuis quelque temps des craintes au directoire et à Buonaparte, qui voyait en lui un rival redoutable prêt à se rendre maître du gouvernement auquel il aspirait lui-même; il parvint donc à l'écarter en faisant donner à Augereau la mission de renverser les conseils. Hoche se retira alors à Wetzlar, où le directoire, pour s'en délivrer, le fit empoisonner. En proie aux plus cruelles douleurs, il dit à ses amis: « Suis-je donc » vêtu de la robe empoisonnée » de Nessus? » Ce général mourut le 15 septembre 1797. On l'honora de deux pompes funèbres, l'une sur le Rhin et l'autre à Paris. Un monument fut élevé à sa gloire à Weissensturn. On transporta ses restes de Wetzlar à Coblenz, et ils furent déposés à côté de ceux du général Marceau. Partout les généraux autrichiens rendirent à son convoi les plus grands honneurs, et le directoire, par une hypo-

crisie digne de ces temps-là, lui fit décerner à Paris, au Champ-de-Mars, les obsèques les plus magnifiques. Hocche était plein de bravoure et avait de grands talents militaires. Sa *Vie* a été écrite par Rousselin. Le style en est ampoulé et diffus. Elle parut pour la première fois en 1798, Paris, 2. vol. in-8.

HOCHESTETTER (Audré-Adam), docteur luthérien, né à Tubingen en 1668, devint successivement professeur d'éloquence, de morale et de théologie à Tubingen; il fut ensuite nommé pasteur, surintendant et recteur de l'académie de cette ville, et y mourut en avril 1717. Ses principaux ouvrages sont : 1°. *Collegium puffendorpianum*; 2°. *De festo expiationis et hirco Azazel*; 3°. *De Conradino, ultimo ex Suevis duce*; 4°. *De rebus elbingensibus*; ouvrages savants et utiles dans tous les endroits où l'auteur s'est tenu en garde contre les préjugés de sa secte.

HOCISTRAT (Jacques), ainsi nommé parce qu'il était natif de Hoochstraten, petite ville au quartier d'Anvers, fut professeur de théologie à Cologne, prieur du couvent des dominicains de cette ville, et inquisiteur dans les trois électors ecclésiastiques. Il eut un grand démêlé avec Reuchlin, qu'il regardait, non sans raison, comme favorable aux nouvelles opinions. (Voyez REUCHLIN.) Tous les sectaires et Erasme font un portrait désavantageux de son cœur; mais c'était la charge d'inquisiteur, dont il remplissait les devoirs avec ardeur, qui le rendait odieux. Il mourut à Cologne en 1527. On a de lui un grand nombre d'ou-

vrages de controverse. Voyez le P. Echard, tome 2, p. 67. HOCQUIN (COURT. V. Moncay.

HOCWART (Laurent), qu'on croit être né à Ratishonne, composa dans le xvi^e siècle une *Chronique de l'évêché de Ratishonne*. Cet ouvrage, qu'on regarde comme assez exact, avait été oublié depuis sa naissance; mais M. Oefele, bibliothécaire éclairé et laborieux de l'électeur de Bavière, l'a publié en 1763, dans le premier tome des *Scriptores rerum boicarum*, en 2 vol. in-fol.

HODY (Hunfred), en latin *Hodius*, naquit le 1^{er} janvier 1659 à Oldcomb, fut professeur royal en langue grecque dans l'université de cette ville, et y mourut en 1706, à 47 ans. On a de lui : *De Græcis illustribus, linguæ græcæ litterarumque humaniorum instauratoribus*; ouvrage curieux, mais d'une exactitude de détails qui va jusqu'à la minutie, publié de nouveau à Londres, en 1742, in-8°, avec la vie de l'auteur par Samuel Jebb. 2°. *De Bibliorum textibus originalibus*, in-fol., Oxford, 1705. Il y démontre supérieurement la nouveauté des points massorétiques, et détruit, comme l'avait déjà fait Louis Cappel, ce petit artifice imaginé par les rabbins pour anéantir l'autorité des anciennes versions; artifice dont les bons Buxtorf, et d'autres hébraïsants, (surtout parmi les protestants) ont été les dupes. (Voy. CAPPEL (Louis), ELÉAZAR fils d'ONIES, GOROPHIUS.) 3°. Une *Dissertation* latine contre l'Histoire d'Aristée; 4°. une *Dissertation* latine, curieuse et savante, sur Jean d'Antioche, surnommé *Malala*. Elle est jointe à la *Chronique* de cet

auteur, imprimée à Oxford par les soins et avec les notes de Chilmead.

HOË (Matthias), né à Vienne en 1580, fut conseiller ecclésiastique, premier prédicateur et principal ministre de la cour de Saxe. C'était un esprit emporté, qui se déchaînait également contre les catholiques et contre les calvinistes. Il mourut en 1645. On a de lui un *Commentaire* sur l'Apocalypse, Leipsick, 1671, in-fol., et d'autres ouvrages dignes d'un enthousiaste.

HOEFEN. V. CURIUS (Jean de).

HOESCHIEL (David), savant helléniste, naquit à Augsbourg en 1556. Nommé conservateur de la bibliothèque de sa ville natale, il l'enrichit d'un grand nombre de manuscrits précieux, et mourut le 29 octobre 1617. On lui doit : *Catalogus codicum grecorum qui sunt in biblioth. republ. August. Vindelicorum*, Augsbourg, 1595, in-4°. Il fut réimprimé à Augsbourg, 1675, in-4°, avec des augmentations. Pour que les manuscrits de la bibliothèque qu'il dirigeait ne fussent pas un trésor enfoui pour le public, il faisait imprimer les plus précieux. Outre son *Catalogue*, on a de lui des *Notes* sur Photius, sur Procope, dont il donna une version; sur Philon; etc. [On lui doit aussi quelques *Traductions* du grec en latin, et entre autres la *Vie de saint Antoine hermite*, par saint Athanasie.]

HOESSIN (Crésence), née à Kaufheursen, en Souabe, le 20 octobre 1684, se fit religieuse du tiers ordre de Saint-François, et parvint dans cet état à une grande perfection des vertus chrétiennes. On en rapporte des choses fort extraordinaires. Elle mou-

rut en odeur de sainteté le 5 avril 1744. Son tombeau est visité par une grande affluence de peuple. On prétend que le procès de sa canonisation n'est suspendu que par rapport à certaines singularités que présente l'histoire de sa vie.

HOFFAEUS (Paul), jésuite allemand, rendit de si grands services à la religion catholique, en Bavière et autres provinces de la Germanie, qu'Albert V, duc de Bavière, disait lui devoir, ainsi qu'à Pierre Canisius, la conservation de la vraie foi, dans la crise où elle se trouvait par les dégâts des nouvelles erreurs. *Petrus Canisius* (disait ce pieux prince, en faisant allusion à un passage connu de la liturgie) *et Paulus Hoffæus ipsi nos docuerunt legem tuam, Domine*. Hoffæus mourut à Ingolstadt en 1608.

† HOFFER (André), chef des insurgés tyroliens, naquit en 1765, à Passeyer, où il tenait une auberge, et faisait en même temps un commerce assez considérable en blé, vins et bétail. La paix de Presbourg avait mis le Tyrol sous la domination bavaise; mais lorsque la guerre se ralluma en 1809, les Tyroliens se soulevèrent en masse, et chassèrent les Bavares. Les insurgés voulant se choisir un chef, jetèrent les yeux sur Hoffer, qui jouissait parmi eux d'une considération due à ses vertus patriotiques; il possédait d'ailleurs une assez grande fortune, et ses formes athlétiques semblaient le rendre propre à commander à ces robustes montagnards; il ne les aida cependant que de son argent et de ses conseils. Après la paix de Vienne, qui assurait de nouveau le Tyrol au roi de Bavière,

les Tyroliens déposèrent les armes, sur la promesse de Buonaparte qu'il ne serait exercé contre eux aucune poursuite. Cependant la tête d'Hoffer fut mise à prix, et il fut arrêté dans une caverne presque inaccessible où il s'était réfugié. Conduit à Mantoue, il fut condamné à être fusillé, et il reçut la mort avec la plus grande fermeté. Ses compatriotes le regardaient comme un saint, et depuis sa mort ils le révèrent comme un martyr; ils se proposaient d'élever à sa mémoire un tombeau et une pyramide, et de bâtir un hôpital à l'endroit même où il avait eu le malheur d'être arrêté.

HOFFMANN (Gaspard), né à Gotha en 1572, fut professeur en médecine à Altorf, depuis 1607 jusqu'à sa mort, arrivée en 1648. Il était savant au rapport de Coringius, mais c'était un savant hargneux et mordant selon Thomas Bartholin; en effet, ses écrits sont remplis de critiques amères et piquantes. On peut juger de sa facilité à écrire, par le grand nombre de volumes qu'il a enfantés. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Notæ perpetuæ in Galeni librum de ossibus*, in-fol.; 2° *Institutionum medicarum libri III*, in-4°; 3° *De medicamentis officinalibus*, in-4°, etc. Haller en fait peu de cas. [Hoffmann était un profond helléniste, mais il fut trop attaché aux opinions des anciens, quoiqu'il se montrât souvent injuste envers Galien. Il publia vingt-six ouvrages.]

HOFFMAN (Daniel), ministre luthérien, professeur de théologie à Helmstadt, fut chef d'une secte qui soutenait qu'il y avait des choses véritables en théologie, qui sont fausses en philosophie;

assertion absurde en bonne logique, et que Pomponace (voyez ce nom) avait déjà tâché d'accréditer. L'erreur de Hoffmann excita des disputes et causa du trouble dans les écoles protestantes de l'Allemagne : pour les assoupir, le duc de Brunswick, après avoir consulté l'université de Rostock, obligea Hoffmann à se rétracter publiquement, et à enseigner que la vraie philosophie n'est point opposée à la vraie théologie. Hoffmann débitait ses délires vers la fin du xvi^e siècle, et mourut à Wolfenbuttel en 1611, âgé de 72 ans. Il a écrit contre Bèze. — Il est différent de Melchior HOFFMANN, autre fanatique du xvi^e siècle, qui mourut en prison à Strasbourg, après avoir fait beaucoup de bruit.

HOFFMANN (Maurice), né en 1622 à Fürstenwald, dans la Marche de Brandebourg, professeur en médecine à Altorf, mourut en 1698. Ses ouvrages sont : 1° *Altdorfi deliciae hortenses*, 1677; 2° *Appendix ad Catalogum plantarum hortensium*, 1691, in-4°; 3° *Deliciae silvestres*, 1677, in-4°; 4° *Florilegium altdorfinum*, 1676, 1 vol. in-4°, etc. [On lui attribue la découverte du canal pancréatique, qu'il trouva en disséquant un coq d'Inde. Il en fit part à Wisingus; anatomiste de Padoue, qui chercha ce canal dans l'homme, et en donna la description. L'université d'Altorf doit à Hoffmann la création d'un amphithéâtre anatomique, d'un laboratoire chimique et d'un jardin botanique.]

HOFFMANN (Jean-Jacques), né à Bâle en 1635, professeur en langue grecque en cette ville, avait une mémoire prodigieuse. Il ne s'y fait pourtant pas, et il

était dans l'usage de confier au papier les faits curieux que ses lectures lui offraient. Il fit part aux savants de ses compilations, et publia, l'an 1677, en 2 vol. in-fol.; un *Dictionnaire historique universel*, en latin, réimprimé à Leyde, 1698, 4 vol. in-fol. Il y a quelques articles curieux, surtout les articles d'érudition : mais ils sont écrits presque tous d'une manière peu agréable, et la plupart fourmillent de fautes. On a encore de lui : 1^o des *Poésies latines*, Bâle, 1684; 2^o une *Histoire des papes*, en latin, 1687, 2 vol., où tous les faits sont altérés; 3^o *Historia Augusta*, Amsterdam, 1687, in-fol. Il mourut à Bâle le 10 mai 1706.

HOFFMANN (Jean-Maurice), fils du précédent, né en 1653 à Altorf, médecin du marquis d'Anspach, et professeur en médecine à Altorf, mourut à Anspach en 1727, à 74 ans. Il a continué les *Deliciæ hortenses altorfinae* de son père, 1703, in-4^o. Il a donné aussi *Acta laboratorii chymici altorfini*, 1719, in-4^o, et *De differentiis alimentorum*, 1677, in-4^o.

HOFFMANN (Frédéric); né à Halle en Saxe en 1660, prit le bonnet de docteur en médecine l'an 1681. Nommé professeur de cette science, en 1691, dans l'université de Hall, il remplit cet emploi avec beaucoup de distinction jusqu'à sa mort, arrivée en 1742. Ses ouvrages ont été recueillis par les frères de Tournes, imprimeurs de Genève; 1740 à 1753, onze parties in-fol., avec une vie de l'auteur. On trouve de bonnes choses dans cette énorme compilation; mais le style de l'auteur est lâche et diffus. Il raconte longuement

des choses triviales; il se répète sans cesse, et surtout dans ses œuvres posthumes. Malgré ces défauts, Hoffman mérite d'être mis au nombre des meilleurs auteurs de médecine. Il connaissait cette science à fond, et il était d'ailleurs grand praticien. L'élixir qui porte son nom est renommé et d'un grand usage; peut-être donne-t-on trop d'étendue à ses bons effets, et le croit-on assorti à un trop grand nombre de maladies.

HOFMANSWALDAU. (Jean-Christien de), conseiller impérial, et président du conseil de la ville de Breslau, où il était né en 1617, s'acquit une grande réputation par ses *Poésies allemandes*. On a aussi de lui, en vers allemands, le *Pastor fido* de Guarini, et le *Socrate mourant* de Théophile. Il mourut en 1679, à 63 ans, aimé et considéré.

HOGARTH (Guillaume), peintre anglais, né à Londres en 1697, mourut en octobre 1764 à Leicesterfields. Il fut nommé peintre du roi d'Angleterre en 1757. Ses compositions sont mal dessinées et faiblement coloriées; mais ce sont de beaux tableaux parlant de diverses scènes comiques ou morales de la vie. Il avait négligé le mécanisme de son art, c'est-à-dire les traits du pinceau, le rapport des parties entre elles, l'effet du clair-obscur, l'harmonie du coloris, etc., pour s'élever jusqu'au poétique et au moral de la peinture. « Je » reconnais disait-il, tout le » monde pour juge compétent » de mes tableaux, excepté les » connaisseurs de profession. » Un seul exemple prouvera combien il réussit. Il avait fait graver une estampe, dans laquelle

il avait exprimé avec énergie les différents tourments qu'on fait éprouver aux animaux. Un charretier fouettait un jour ses chevaux avec beaucoup de dureté; un bon homme, touché de pitié, lui dit : « Misérable ! tu n'as » donc pas vu l'estampe d'Hogarth?... » Sentiment qui exprime une moralité que le Saint-Esprit n'a pas jugé indigne de ses leçons : *Novit justus jumentorum suorum animas; viscera autem impiorum crudelia*. Il publia en 1750 un traité en anglais, intitulé : *Analyse de la beauté*. L'auteur prétend que les formes arrondies constituent la beauté du corps; principe vrai à certains égards, faux à plusieurs autres. Ce dernier ouvrage a été traduit en français par Jansen, avec une *Vie* d'Hogarth, et une *Notice* chronologique, historique et critique de ses ouvrages de peinture et de gravure, Paris, 2 vol. in-8°, an 13 (1805). [Les ouvrages les plus connus d'Hogarth sont les suivants : les *Figures* pour l'édition de 1726 d'*Hudibras*; l'*Opéra des Gueux* (du poète Gay); les *Quatre parties du jour* (fresque); *Vie d'une libertine*, six scènes; *Vie d'un libertin*, huit planches; les *Buveurs de punch*; les *Comédiennes ambulantes*, le *Marriage à la mode*, six pièces qui ont fourni le sujet d'un roman et d'une comédie; *Moïse conduit devant la fille de Pharaon*, tableau à l'huile pour l'hospice des Enfants-Trouvés, dont Hogarth fut un des fondateurs; l'*Accordée de village*, tableau; *Scènes de cruauté contre les animaux*, célébrées par Delille, dans le poème de la *Pitié*; l'*Industrie et la Paissance*, 12 planches; une *Election*

parlementaire; le *Combat des Coqs*; *Cinq ordres de perruques*, etc., etc., etc.

†HOLBACH (Paul Thiry, baron d'), né en 1723, à Herdelshheim, dans le Palatinat, fut élevé en France, où on l'amena dès son âge le plus tendre, et y passa la plus grande partie de sa vie. Porté naturellement aux innovations, il se lia de bonne heure avec les philosophes, dont sa maison était comme le rendez-vous. Le baron, qui jouissait d'une fortune assez considérable, leur donnait à dîner tous les dimanches, et continua ainsi pendant environ 40 ans. Mais il était, ainsi que ses convives, un si franc athée, que madame Geoffrin elle-même ne voulait pas les admettre dans sa société; d'Alembert aussi se tint éloigné de celle du baron d'Holbach; Buffon s'en sépara, et J.-J. Rousseau rompit ouvertement avec lui. Comme les philosophes aiment beaucoup la bonne chère et tous les agréments de la vie, il est très vraisemblable que l'excellente table du baron d'Holbach ne contribua pas peu à lui faire de ses convives autant de panégyristes, parmi lesquels se distinguaient Diderot et Naigeon. Le fameux abbé Galiani lui écrivait de Naples, le 7 avril 1770 : « La philosophie, » dont vous êtes le premier » maître-d'hôtel, mange-t-elle » toujours d'un aussi bon appétit....? » Cependant, d'après une note de la *Correspondance* de Grimm, ce pourvoyeur du bon appétit des philosophes perdit un peu de leur amitié, lorsqu'il dut mettre quelque réforme dans sa cuisine, à l'occasion d'autres dépenses pour l'établissement de ses enfants. Le baron

d'Holbach s'était marié fort jeune; et sa première femme étant morte, il en épousa la sœur (Charlotte-Susanne d'Aine, morte en 1814), après en avoir obtenu la permission de la cour de Rome. Les philosophes ses contemporains, et surtout Naigeon, son ami passionné, citaient de lui plusieurs bons mots que nous soumettrons, en partie, au jugement du lecteur..... « Une grande aisance, disait-il, n'est qu'un instrument de plus pour rendre le bien durable, pour l'embaumer. » En parlant des ingrats, il disait : « Je me contente du rôle sec de bienfaiteur quand on m'y réduit : je ne cours point après mon argent; mais un peu de reconnaissance me fait plaisir, quand ce ne serait que pour trouver les autres tels que je désire. » En s'adressant à Turgot, il s'exprimait ainsi sur sa conduite pendant le ministère : « Vous meniez très bien votre charrette, mais vous aviez oublié votre petite boîte de sain-doux pour graisser les essieux. » Voyant dans le jardin de la comtesse d'Houdetot le buste de Fénelon, au bas duquel elle voulait mettre cette inscription : *Fuis méchant, Fénelon te voit*, le baron lui dit : « Madame, Fénelon ne devait pas faire fuir le méchant, il devait le ramener. » Cette pensée est très juste : et nous regrettons que son auteur n'ait pas trouvé quelque Fénelon qui l'eût ramené de ses nombreuses méchancetés contre le christianisme. Les amis du baron d'Holbach assuraient qu'il était d'une simplicité extrême, que sa crédulité était puérile, en ce qu'il accueillait les nouvelles les plus absur-

des comme d'incontestables vérités. Cependant cette prétendue simplicité d'esprit ne s'étendait pas sur ses mœurs; il se livrait avec excès à sa passion pour la table et pour les femmes, et tout naïf qu'il paraissait, il eut toujours l'ambition d'être le coryphée des philosophes français. Les acolytes du baron vantaient aussi son *habituelle sérénité d'âme*; mais elle se démentait assez souvent; témoin J.-J. Rousseau, qui se plaint de lui pour en avoir essuyé, tout philosophe qu'il était, et sans motif de sa part, les grossièretés les plus brutales. Nous ajouterons à ce fait ce que dit à Rousseau Diderot, l'intime ami d'Holbach : « Il faut lui pardonner un ton qu'il prend avec tout le monde, et dont ses amis ont plus à souffrir que personne. » Les ouvrages de d'Holbach excitèrent des critiques et des murmures; non-seulement de la part des personnes bien pensantes, mais des philosophes eux-mêmes. C'est vraisemblablement la raison pour laquelle il n'en a pas avoué la plus grande partie. Les philosophes se déchaînaient, en général, contre le christianisme, mais le baron d'Holbach eut l'honneur de les surpasser en impiété : il voulut anéantir le principe fondamental de toutes les croyances, l'existence d'un Dieu qui se manifeste dans toutes les œuvres de la création. Dans plusieurs de ces ouvrages; il avait pour collaborateur Diderot, et pour éternel panégyriste Naigeon, qui l'aimait (c'est lui-même qui le dit), le *respectait et le pleura comme un père*. Long-temps avant sa mort, le baron d'Holbach avait indisposé

contre lui, par son imprudent matérialisme, une grande partie de ses amis, et son ancien admirateur Frédéric II, roi de Prusse. Il mourut le 21 janvier 1789, âgé de 66 ans, persuadé, du moins en apparence, qu'il allait retomber dans le néant comme le plus vil des animaux. Voici la liste des ouvrages dont il est reconnu être l'auteur : 1° *Arrêt rendu à l'Amphithéâtre contre la musique française*, 1752, in-8°; 2° *Lettre à une dame d'un certain âge sur l'état présent de l'opéra*, 1752, in-12; 3° *Chimie métallurgique, dans laquelle on trouvera la théorie et la pratique de cet art*, trad. de l'allemand de Gelert, Paris, 1758, 2 vol. in-12. 4° *Minéralogie, ou Description générale des substances du règne minérale*, traduit de l'allemand de Wallerius, Paris, 1759, 2 vol. in-12. 5° *L'Antiquité dévoilée*, refaite sur l'écrit original, 1766, in-4°, et 3 vol. in-12. 6° *Le christianisme dévoilé, ou Examen des principes et des effets de la religion chrétienne*, Londres (Nancy, Le Clerc), 1767, in-12. Cet ouvrage parut sous le nom emprunté de Boulanger; on l'attribua au baron d'Holbach; mais, selon La Harpe, il est de Damilaville, qui le rédigea d'après les conversations ou sous la dictée de Diderot. Dénoncé au roi, en 1770, ce livre fut défendu par le gouvernement. 7° *La Contagion sacrée, ou Histoire naturelle de la superstition*, Londres, 1767 in-12, traduite de l'anglais de Jean Tranchar et de Thomas Gordon. Cet écrit fut condamné par arrêt du parlement le 8 août 1770. L'auteur fait tous ses efforts pour y combattre la révé-

lation, qu'il appelle un instrument fatal, mis en usage par l'ambition afin d'opprimer la terre. Cependant les arguments que le baron d'Holbach emploie pour combattre la révélation sont bien moins forts et convaincants que ceux que présente Newton pour la défendre et en prouver la réalité; et cela, quoique le mathématicien anglais ne fût qu'un protestant, et que d'Holbach fût né au sein du catholicisme. *La Contagion sacrée* a été réimprimée en 1777, in-8°, et insérée dans le premier volume d'une *Bibliothèque philosophique*, dont le second volume est encore à paraître, ce qui prouve le peu de succès qu'obtint le premier; 8° *Esprit du clergé, ou Le christianisme primitif vengé des entrepises et des excès de nos prêtres modernes*, traduit de l'anglais de Tranchard et de Gordon, et refait en grande partie par d'Holbach, Londres, 1767, in-12. On aurait de la peine à faire la moindre analyse de cet ouvrage fondé sur les calomnies les plus impudentes et les plus absurdes. On peut en dire autant du suivant. 9° *De l'imposture sacerdotale, ou Recueil des pièces sur le clergé*, traduit de l'anglais, et augmenté par le traducteur, Londres, 1767, in-12; 10° *David ou l'Histoire de l'homme selon le cœur de Dieu*, traduit de l'anglais, 1768, in-12; 11° *Dernier chapitre du militaire philosophe, ou Difficultés sur la religion proposées au père Mallebranche*, 1768, in-12; 12° *Examen critique des prophéties qui servent de fondement à la religion chrétienne*, traduit de l'anglais de Collin, Londres, 1768, in-12; 13° *His-*

toire ancienne de la Russie, par Lomonosou, traduite en allemand par d'Holbach, et de l'allemand en français par Eidous, 1768, in-8°; 14° *Lettres à Eugénie, ou Préservatifs contre les préjugés*, 1768, 2 vol. in-12. Ces lettres avaient été faussement attribuées à Freret; elles sont d'une impiété peu commune, et d'autant plus dangereuse qu'elle est malicieusement mise à la portée des lecteurs les moins éclairés. L'avertissement et les notes sont de Naigeon. 15° *Lettres philosophiques sur l'origine des préjugés, du dogme de l'immortalité de l'âme, de l'idolâtrie*, traduites de l'anglais de Toland, avec des notes de Naigeon, Amsterdam et Paris, 1769, in-12; 16° *Les prêtres démasqués, ou Les intrigues du clergé chrétien*, ouvrage traduit de l'anglais et refait en grande partie, 1768, in-12; 17° *Théologie portative, ou Dictionnaire abrégé de la religion chrétienne*, publié sous le nom de l'abbé Bannier, 1768, in-12; 18° *De la cruauté religieuse*, traduit de l'anglais, Londres, 1769, in-8°. On aurait pu demander à l'auteur où l'on pourrait trouver de cruauté plus raffinée que celle qui veut nous priver dans les malheurs de la vie des secours d'une religion aussi sublime que consolante. 19° *L'enfer détruit, ou Examen raisonné du dogme de l'éternité des peines*, traduit de l'anglais, Londres, 1769. Rassurez-vous, hommes vicieux et méchants: si vous en croyez le baron d'Holbach, éludez les poursuites de la justice humaine, et vous n'avez plus à craindre de châtement; et vous, hommes justes, victimes du méchant, livrez-vous au

désespoir, vous ne trouverez pas dans une autre vie le prix de vos longues souffrances. 20° *L'Intolérance convaincue de crime et de folie*, traduite de l'anglais, Londres, 1769. Si l'intolérance est une folie et un crime, assurément les philosophes méritent mieux que personne d'être traités de fous et de criminels. Blessez-les tant soit peu dans leurs opinions ou leur amour-propre, et vous verrez de quoi leur irascibilité est capable. Je m'en rapporte à Rousseau lui-même, à l'égard du baron d'Holbach. 21° *L'Esprit du judaïsme, ou Examen raisonné de la loi de Moïse et de son influence sur la religion chrétienne*, traduit de l'anglais, de Gullin, 1770, in-12; 22° *Essai sur les préjugés, ou de l'influence des opinions sur les mœurs et le bonheur des hommes*, par M. de M**, Londres, 1770. Cet essai avec des notes de Naigeon, et autres écrits irréligieux, fut inséré dans les *OEuvres* de Dumarsais, publiées en 1797, par MM. Dehocal et Millon. Cependant Laharpe assura (dans la *Quotidienne*) que ce célèbre grammairien n'avait pas vomé de pareils blasphèmes; 23° *Examen critique de la vie et des ouvrages de saint Paul*, Londres, 1770; 24° *Histoire critique de Jésus-Christ, ou Analyse raisonnée des évangiles*, 1771, petit in-8°. Ces deux ouvrages distillent à longs traits le poison de l'impiété. 25° *Recueil philosophique ou Mélange de pièces sur la religion et la morale*, par différents auteurs, publié par Naigeon, Londres, 1770, 2 vol. in-12. Dans le premier volume, d'Holbach a fourni des réflexions sur les craintes de la mort, et

dans le deuxième, les articles suivants : 1^o *Problème important : La Religion est-elle nécessaire à la morale et utile à la politique ?* par Mirabaud ; 2^o *Dissertation sur l'immortalité de l'âme*, traduite de l'anglais de Hume ; 3^o *Dissertation sur le suicide*, traduite du même ; 4^o *Extrait d'un livre intitulé : Le Christianisme aussi ancien que le monde*, traduit de l'anglais de Tindal ; 26^o *Système de la nature ou Des lois du monde physique et moral*, par Mirabaud, secrétaire perpétuel et l'un des quarante de l'académie française, Londres, 1770, 2 vol. in-8^o. L'*Avis de l'éditeur* est de Naigeon. Le nom de Mirabaud est supposé ; et ce n'est pas la première fois que d'Holbach fait parler ainsi les autres, auxquels il prête ses opinions. « Puisque les philosophes eux-mêmes, dit Laharpe, n'ont pas cru devoir rendre authentiquement cet infâme livre à son auteur, je me crois obligé à la même retenue par respect pour la famille que j'honore. » Mais Grimm (*Correspondance*, avril 1789) parle plus clairement et s'exprime en ces termes : « Il n'y a plus d'indiscrétion à dire que M. d'Holbach est l'auteur du fameux *Système de la Nature* livre qui fit tant de bruit en Europe. » Voltaire s'éleva contre cet ouvrage, non moins paradoxal qu'irreligieux ; et qui renferme les principes du matérialisme le plus révoltant ; il en combat, dans son *Dictionnaire philosophique* (articles *Dieu* et *style*) les maximes exécrables en morale et absurdes en physique ; la diction faible, diffuse ; et il remarque dans ce livre confus quatre fois trop de paroles. Le

roi Frédéric II, malgré son philosophisme, reconnaissant dans le *Système de la Nature* des principes qui menaçaient les sociétés, le réfuta énergiquement, et revint un peu de son amour pour la philosophie, comme le prouvent ses *œuvres posthumes*. Athée dans le fond de l'âme, et inconséquent dans ses opinions, d'Holbach contredit l'expérience, qu'il invoque sans cesse ; il en appelle à la raison qu'il méconnaît, et présentant comme des faits et des axiomes les suppositions et les assertions les plus fausses. Le fiel, l'arrogance lui tiennent lieu de dialectique et de talents. Il confond tout, le vice et la vertu, la vérité et le mensonge. Dieu, qu'il dit avoir été inventé par les théologiens, n'est pour lui qu'un être idéal, et il met à sa place la matière, une aveugle nécessité, la nature enfin, qu'il appelle un assemblage de tous les êtres et de leurs différents mouvements ; ne s'apercevant pas que sans une cause première il n'y a d'assemblage ni d'êtres, ni de mouvements. Tous ces principes, plus erronés les uns que les autres, sont offerts du ton le plus pédantesque, et dans un style inégal, lourd, plein de déclamations et de contradictions, qui prouvent un grand dérèglement d'esprit que la haine dirige. Outre Voltaire, Bergier réfuta victorieusement le *Système de la Nature*, dans l'*Examen du matérialisme*, 1771, 2 vol. in-12. Duvoisin, Holland, Rochefort, le réfutèrent également. Saint-Martin le combat aussi dans son livre *Des Erreurs et de la Vérité*, 1775, in-8^o, livre qu'il ne faut pas confondre avec l'ouvrage intitulé : *La suite des Erreurs et*

de la *Vérité*, lequel est sorti de l'école d'Holbach. 27° *Tableau des Saints*, ou *Examen de l'esprit et des personnages que le christianisme propose pour modèles*, Londres, 1770, 2 volumes in-12; 28° *De la figure humaine*, ou *Exposition des facultés, des actions et des passions de l'ame et de leurs causes*, traduite de l'anglais par Hobbes; 29° *Le Bon sens*, ou *Idées naturelles opposées aux idées surnaturelles*, Londres, 1772, in-12. Ce *Bon sens* n'est qu'un abrégé du *Système de la Nature*, présenté d'une manière plus claire et plus précise, afin que l'esprit le plus borné puisse y apprendre les principes du matérialisme. 30° *Système social*, ou *Principes naturels de la morale et de la politique*, avec un examen de l'influence du gouvernement sur les mœurs, Londres, 1773, 2 vol. in-8°, et 3 vol. in-12; 31° *Morale universelle*, ou *Les devoirs de l'homme fondés sur la nature*, Amsterdam, 1776, in-4°, ou 3 vol. in-8°. Dans cet ouvrage (où l'auteur suppose à la nature une perfectibilité dont elle n'est pas susceptible), ainsi que dans l'*Essai sur les préjugés*, le *Système social*, et deux autres écrits intitulés la *Politique naturelle* et l'*Étocratie*, etc., d'Holbach veut établir que, sans l'appui d'aucun culte, les empires peuvent exister longtemps heureux, par le seul moyen des lois et des lumières. Ce pitoyable sophisme prouve combien d'Holbach connaissait peu l'homme et ses passions. Il s'est plu à franchir les bornes que Hobbe et Spinoza eux-mêmes ont respectées, car ils sont contraints d'avouer « que la morale de l'athéisme n'a pas d'autres règles » que la force et la cupidité. »

TOME VIII.

32° *Éléments de la morale universelle*, ou *Catéchisme de la nature*, ouvrage posthume, Paris, 1710. C'est presque le seul ouvrage où l'auteur ne se livre pas à ses invectives accoutumées contre la religion et ses ministres. Il est plus que probable que ce livre, avant de paraître, a été soumis à de grandes corrections. Le baron d'Holbach a publié encore de nombreux ouvrages sur différentes matières d'agriculture, etc. Cette fécondité et la différence des pièces qu'on y remarque viennent à l'appui de l'opinion générale, qu'il avait des auteurs complaisants pour lui aider à composer ses ouvrages. Il les confiait à son ami Naigeon, qui les faisait passer en Hollande et les adressait à Marie-Michel Rey, lequel les renvoyait en France imprimés. La haine du baron contre les prêtres était telle, qu'au dire de Grimm, lorsqu'il en entendait parler, il entrait dans une fureur inexprimable. Il devait principalement cette haine aux conversations de Diderot, qui lui ouvrit le premier la route du philosophisme. La plupart de ses ouvrages ont été condamnés ou par les évêques ou par le parlement; mais celui qui fit le plus de sensation fut son *Système de la nature*. Voici comme s'exprimait, d'un ton vraiment prophétique, l'avocat-général Séguier, dans son réquisitoire contre cette infâme production « L'impiété, disait-il, » ne borne pas ses projets d'innovation à dominer sur les esprits et à arracher de nos cœurs » tout sentiment de la Divinité : » son génie inquiet, entreprenant, » ennemi de toute dépendance, » aspire à bouleverser toutes les » constitutions politiques. Ses

32

» vœux ne seront remplis que
 » lorsqu'elle aura détruit cette
 » inégalité nécessaire de rang et
 » de condition, lorsqu'elle aura
 » avili la majesté des rois, rendu
 » leur autorité précaire et subor-
 » donnée aux caprices d'une foule
 » aveugle, et lorsqu'enfin, à la
 » faveur de ces étranges change-
 » ments, elle aura précipité le
 » monde entier dans l'anarchie et
 » dans tous les maux qui en seront
 » inséparables. Peut-être même,
 » dans le trouble et la confusion
 » où ils auront jeté les nations,
 » ces prétendus philosophes se
 » proposent-ils des élever au-des-
 » sus du vulgaire, et de dire aux
 » peuples que ceux qui ont su les
 » éclairer sont seuls en état de les
 » gouverner. »

HOLBEN, ou HOLBEIN (Jean),
 peintre, né à Bâle vers 1495,
 mania avec une égale facilité le
 burin et le pinceau. Erasme, son
 ami, l'envoya en Angleterre au
 chancelier Morus, qui le reçut
 très bien, et qui le présenta à
 Henri VIII. Ce monarque, pas-
 sionné pour la peinture, le fixa
 auprès de lui par sa protection
 et par ses bontés. Il reçut plu-
 sieurs bienfaits de ce prince, et
 lui devint si cher, qu'ayant osé
 repousser rudement un comte
 qui voulait entrer de force dans
 son cabinet pour le voir travail-
 ler, et le comte s'en plaignant, le
 roi lui répondit, « qu'il serait
 » plus facile de faire sept com-
 » tes de sept paysans, qu'un seul
 » Holben de tant de comtes. »
 Ce maître avait un bon goût de
 peinture, qui ne tenait en rien
 des défauts du goût allemand.
 On remarque beaucoup de vé-
 rité dans ses portraits, une ima-
 gination vive et élevée dans ses
 compositions, un beau fini dans
 l'exécution; son coloris est vi-

goureux, ses carnations sont vi-
 ves, et ses figures ont un relief
 qui séduit agréablement les
 yeux. On lui reproche d'avoir fort
 mal ordonné ses draperies. Hol-
 ben travaillait avec un égal suc-
 cès, en miniature, en gouache,
 en détrempe et à l'huile. Il pei-
 guait de la main gauche aussi ha-
 bilement que de la droite. Il at-
 teignit presque la perfection de
 son art, dans les premiers ou-
 vrages qu'il produisit. Nous cite-
 rons particulièrement sa *Danse
 du village*, faite pour la poisson-
 nerie de Bâle: tous les étrangers
 la vont voir comme une des cu-
 riosités les plus intéressantes de
 Bâle. (Voy. le Dict. géograph.)
 On vante ses portraits de l'em-
 pereur Charles-Quint, de Fro-
 ben, d'Érasme, et de lui même.
 Ses principaux ouvrages sont à
 Bâle et à Londres. On peut en
 voir la liste dans l'édition de
 l'*Encomium Morice* (Eloge de la
 Folie) d'Érasme, avec les com-
 mentaires de Lisutris. On y trou-
 ve aussi sa *Vie*: c'est celle d'un
 débauché et d'un prodigue. Il
 mourut de la peste à Londres
 en 1554.

HOLBERG (Louis, baron d'),
 né en 1684 à Berghen en Norwège
 d'un père qui était lieutenant-
 colonel, fut obligé de servir com-
 me caporal, et devint ensuite
 précepteur chez un pasteur de
 paroisse de campagne. Il parcou-
 rut la Hollande, la France, l'Ita-
 lie et l'Angleterre, et recueillit
 des connaissances en tout genre.
 De retour à Copenhague en 1716,
 il devint assesseur du consis-
 toire; on le vit tour-à-tour poète
 satirique, comique, historien,
 moraliste; et s'il n'eut pas de
 succès dans tous ces genres, il
 ne laissa pas d'acquérir de la ré-
 putation. Un volume de ses Co-

médies a été traduit en français. Son *Histoire de Danemark*, en 3 vol. in-4°, est la meilleure qu'on ait donnée, quoique pleine de faits minutieux et écrite d'un style négligé, plat et ignoble. Comme moraliste, il est connu par 2 vol. intitulés *Pensées morales*, où, parmi quelques réflexions justes, il y a un grand nombre de paradoxes et de trivialités. On a encore de lui une critique de l'ouvrage de Montesquieu *De la grandeur et de la décadence des Romains*; parmi des remarques fausses ou vétilleuses, il y en a de très bonnes; l'ouvrage est écrit en français, d'un style qui est quelquefois plaisant. Il l'avait donné à corriger à un ami, mais il ne voulut pas s'en tenir à ses corrections (1). Il a écrit aussi des *Lettres sur l'Esprit des lois*, dont on doit porter le même jugement. Ce savant mourut en 1754, à 70 ans, laissant des richesses considérables, que ses livres, sa place d'assesseur, sa frugalité et son économie lui avaient procurées. Comme il devait presque tout aux lettres, il voulut leur rendre la plus grande partie de son bien. Il donna 70,000 écus à l'académie de Zélande, fondée pour l'éducation de la jeune noblesse, et ce don lui valut le titre de *baron*. Il laissa aussi un fonds de 16,000 écus pour les dots de quelques jeunes demoiselles choisies dans les familles bourgeoises de Copenhague. Les Danois ont beaucoup écrit sur Hölberg. On estime surtout sa

(1) Ce travail n'est pas particulier à Hölberg. L'auteur de cette note a été à même d'observer que les savants, ou soi-disant tels, du nord de l'Allemagne, commettent la double erreur de penser que le génie de notre langue en est aussi aisé à saisir que la construction; et que par conséquent ceux d'entre nous auxquels ils veulent bien allouer quelques connaissances, il en est peu qui aient appris et sachent leur langue par principes.

Vie par M. Wandall; et Hölberg considéré comme poète comique, par M. le chevalier Rahbeck, professeur à Copenhague. Ce savant littérateur a donné une bonne édition critique des *OEuvres choisies de Holberg* en 21 vol. in-8°, Copenhague, 1806-1814. [Ses autres ouvrages sont : *Etat politique, géographique, de la monarchie danoise*; *Histoire ecclésiastique, Histoire de Juifs*; une traduction d'*Hérodien* et autres écrits de moindre importance. Parmi ses comédies, celle qui a eu le plus de vogue est le *Potier d'étain homme d'état*. Il est aussi auteur de quelques *Poèmes épiques*.]

HOLUOLN, ou HOLKOT (Robert), dominicain, natif de Northampton, mourut en 1349. On a de lui un *Commentaire sur le Maître des sentences*, 1497, in fol.

HOLDA, femme de Sellum, prophétesse à Jérusalem, fut consultée par le roi Josias sur le Livre de la loi, trouvé dans le trésor du Temple, en travaillant aux réparations de cet édifice. La prophétesse annonça aux envoyés du roi tous les maux que la colère de Dieu allait faire fondre sur le peuple; mais elle ajouta, que puisque Josias s'était humilié devant le Seigneur, ces maux n'arriveraient point sous son règne.

HOLDEN (Henri), théologien anglais, après avoir enseigné la théologie dans plusieurs universités, vint recevoir le bonnet de docteur en Sorbonne à Paris, en 1646, et y mourut en 1662, aussi regretté pour son exacte probité que pour sa profonde érudition. On lui doit : 1° *Analysis fidei*, petit ouvrage réimprimé par Barbou en 1768.

Il comprend toute l'économie de la religion, les principes et les motifs de la foi, et l'application de ces principes aux questions de controverse. Ce théologien raisonnait plus qu'il ne compilait. Ses définitions et ses divisions sont nettes, exactes, précises, et n'ont rien de la barbarie scolastique. Il se peut que l'auteur, en voulant trop se resserrer, ait été quelquefois un peu obscur, et qu'il ait donné lieu à des objections raisonnables : et c'est ce qui lui est arrivé, en particulier, dans la manière dont il traite la nature et les motifs de la foi, où M. Grandin, docteur et syndic de Sorbonne, a trouvé quelques assertions peu exactes. La critique de M. Grandin se trouve à la page 413 de cette édition de l'Analyse. « On ne peut discon-
 » venir, dit un théologien,
 » qu'elle ne soit fondée, sans
 » qu'on en puisse rien conclure
 » contre les sentiments de Hol-
 » den. Tous ceux qui ont voulu
 » analyser la foi selon les règles
 » de la logique humaine sont
 » tombés dans les mêmes incon-
 » vénients. En perdant de vue
 » la définition de la foi, qui est
 » *Donum Dei ac lumen quo il-*
 » *lustratus homo firmiter assen-*
 » *titur*, etc., en ne songeant pas
 » que la foi fait croire non-seu-
 » lement à la révélation, mais
 » la révélation même, ils se sont
 » environnés de difficultés dont
 » ils ne se sont pas tirés sans pa-
 » rallogisme. » On peut voir cet
 objet saisi sous le vrai point de
 vue dans le *Catéchisme philoso-*
phique, tom. 3, n° 393 et sui-
 vants. Cet ouvrage de Holden a
 été traduit en français. 2° des
Notes marginales, très claires,
 quoiqu'un peu courtes, sur le
 nouveau Testament. Il les publia

en 1660, 2 vol. in-12, etc.; 3° des *Lettres théologiques* inscrites dans la dernière édition de l'*Analysis*.

HOLDER (Guillaume), né dans le comté de Nottingham, devint membre de la société royale de Londres, chanoine de Saint-Paul, aumônier du roi, et mourut en janvier 1697, après avoir publié : 1° *Comparaison du mois lunaire avec l'année solaire*, 1694, in-8; 2° *Eléments du langage*, 1669, in-8; 3° *Principes naturels de l'harmonie*, 1694, in-8.

HOLL (François - Xavier), jésuite, né à Schwandorf, dans le Haut-Palatinate, après avoir enseigné les belles-lettres, se consacra entièrement à l'étude du droit ecclésiastique de l'Allemagne, et fut professeur pendant 26 ans dans les plus célèbres universités de l'empire. Il mourut à Heidelberg, le 6 mars 1784, à l'âge de 64 ans. On a de lui plusieurs ouvrages, entre autres : *Statistica Ecclesiae germanicae*, Heidelberg, 1779, in-8°, plein de recherches sur la discipline ancienne et moderne de l'Eglise, sur ses usages et ses lois, avec des observations utiles et intéressantes. Il était occupé à mettre en ordre les matériaux pour le second volume, lorsque la mort l'enleva.

HOLLAR (Wenceslas), graveur, naquit à Prague en 1607, d'une famille noble qui avait perdu toutes ses possessions lors des troubles de la Bohême. Il excellait particulièrement à graver des paysages, des animaux, des insectes et des fourrures. Lorsqu'il a voulu sortir de ce genre, il est devenu un graveur médiocre. Il dessinait mal ses figures; les sujets de grande com-

position qu'il a exécutés, même d'après les meilleurs maîtres, manquent de goût, d'effet et d'intelligence. Il mourut en mars 1677. L'œuvre de ce maître est considérable; on le fait monter à 2400 pièces.

HOLLERIIUS. Voyez HOULIER.

HOLOFERNE, général des armées de Nabuchodonosor I^{er}, roi d'Assyrie, marcha avec une armée de 120,000 hommes d'infanterie, et 12,000 de cavalerie, contre les Israélites, les Ismaélites, les Madianites, et les autres peuples circonvoisins. Après les avoir réduits par la terreur de son nom et la force de ses armes, il se disposa à attaquer Béthulie, vers l'an 634 avant J.-C. La situation avantageuse de cette ville ne lui permit pas d'en faire le siège. Il voulut l'obliger de se rendre, en coupant l'aqueduc qui fournissait de l'eau à ses habitants. Les assiégés étaient réduits à la dernière extrémité, lorsque Dieu suscita une jeune veuve très riche, très belle et très vertueuse pour les délivrer (voyez JUDITH). Suivie d'une seule esclave, et parée de ses plus beaux habits, elle passa dans le camp d'Holoferne, qui, charmé de sa beauté et de son esprit, la reçut avec transport, et lui permit de faire tout ce qu'elle voudrait. Quatre jours après, le général assyrien fit un grand festin, et y invita Judith. Tous les officiers s'étant retirés, et Judith se trouvant seule avec Holoferne profondément endormi par le vin qu'il avait bu, elle lui coupa la tête, et retourna à Béthulie, aux murailles de laquelle on suspendit la tête d'Holoferne. Les assiégés profitent de la frayeur que cet évé-

nement avait jeté dans le camp des assiégeants, les poursuivent, les taillent en pièces, et s'enrichissent de leurs dépouilles. Le grand-prêtre de Jérusalem vint pour voir Judith; il la bénit, et lui donna la dépouille d'Holoferne. Cette sainte veuve célébra sa victoire par un *Cantique*. (Voyez l'article déjà cité, pour les objections que l'histoire de Judith pourraient faire naître.)

HOLOFERNE, roi de Cappadoce. Voyez ARTIARATHE I^{er}.

HOLSTENIUS (Luc), dont le nom allemand était *Holste*, naquit à Hambourg en 1596. Etant venu en France il s'y fit un nom par son érudition et passa ensuite à Rome, auprès du cardinal Barberino. Il obtint, par le crédit de son protecteur, un canonicat de Saint-Pierre, et la place de garde de la bibliothèque du Vatican. On l'envoya, en 1655 à Inspruck, pour y recevoir la profession de foi de la reine Christine de Suède, lorsqu'après avoir abdiqué la couronne, elle embrassa la religion catholique. Un jugement solide, un savoir profond, une critique judicieuse, un style pur et net, voilà les qualités des écrits de ce savant, qui réunissait beaucoup de modestie à un mérite reconnu. La plupart ne consistent qu'en *Notes* et en *Dissertations*, répandues dans les ouvrages de ses amis. Il mourut en 1661, à 65 ans. Le cardinal Barberino lui fit élever un tombeau. On a imprimé de lui : *Codex regularum monasticarum et canonicarum*, Augsburg, 1759, en 6 vol. in-fol. Rickius trouva dans les papiers de Holstenius des *notes* et des *corrections* savantes et considérables sur la *Géographie* d'É-

tienne de Bysance. Il en orna l'édition qu'il donna de cet ancien géographe en Hollande, in-fol., 1684. Holstenius traduisit aussi la *Vie de Pythagore*, écrite par Porphyre, Rome, 1630, grec et latin, in-8°, l'orna de notes, et d'une *Dissertation* assez curieuse sur la vie et les écrits de ce dernier, et corrigea le livre d'Eusèbe contre Hiérocès. [On a publié dernièrement (Paris, 1817, in-8°) un recueil assez considérable de lettres de Holstenius, adressées à Peiresc, Doui, Sirmond, etc. Elles sont au nombre de 114, dont 48 étaient inédites; et contiennent sur la vie de ce savant des détails très curieux, et qu'on ne trouve pas ailleurs.]

HOLYWOOD. Voyez SACRO-BOSCO.

HOMBERG (Guillaume), fils d'un gentilhomme saxon, retiré à Batavia, naquit dans cette ville en 1652. Après avoir étudié dans les principales universités d'Allemagne et d'Italie, il vint en France, passa eu Angleterre, et retourna en France, où le fixèrent les offres avantageuses du grand Colbert. Ses *phosphores*, une *machine pneumatique* de son invention, plus parfaite que celle de Guericke; ses *microscopes* très simples, très commodes, très exacts; plusieurs découvertes en chimie lui ouvrirent les portes de l'académie des sciences: il fut reçu en 1691. Le duc d'Orléans, depuis régent du royaume, instruit de son mérite, le fit son premier médecin, et le prit auprès de lui en qualité de physicien. Ce prince, passionné pour la chimie, lui donna une pension et un laboratoire très bien fourni; il y travailla avec une activité infatiga-

ble; mais il faut convenir que l'imagination présida à plusieurs de ses tentatives; qu'il fit des expériences ridicules, et attacha quelquefois de fausses idées aux résultats qu'il en obtenait. Il mourut dans de grands sentiments de piété et de religion, le 24 septembre 1715, laissant plusieurs écrits dans les *Mémoires de l'académie*; mais sans avoir publié aucun corps d'ouvrage. Il avait fait abjuration de la religion prétendue réformée en 1682. [On peut consulter pour plus de détails Chauffepié et le P. Nicéron.]

HOME (David), ou plutôt HUME, comme son nom latin le marque (quoiqu'il ne faille pas le confondre avec le fameux David HUME (voyez ce nom), ministre protestant, d'une famille distinguée d'Ecosse, fut d'abord attachée à l'Eglise réformée de Duras, dans la Basse-Guienne, puis à celle de Gergeau, dans l'Orléanais. Jacques I^{er}, roi d'Angleterre, le chargea de pacifier les différends entre Tilens et du Moulins, touchant la *justification*; et même, s'il était possible, de réunir tous les théologiens protestants de l'Europe en une seule et même doctrine, et sous une unique confession de foi; comme si des gens qui avaient secoué une autorité infaillible, établie par Dieu même, pouvaient professer une croyance invariable et uniforme. (Voy. LENTULUS SCIPION.) On a de Home divers ouvrages. Le plus considérable est : *Davidis Humii apologia basilica, seu Machiavelli ingenium examinatum*, 1626, in-4°. On lui attribue deux satires atroces contre les jésuites, le pape et l'Eglise romaine. 1^o *Le contre-assassin*, ou *Réponse*, à

l'Apologie des jésuites, Genève, 1612, in-8°; 2° *l'Assassinat du roi, ou Maximes du Vieil de la Montagne vaticane et de ses assassins, pratiquées en la personne de défunt Henri le Grand*, 1617, in-8°. Ces deux libelles, fruit d'une méchanceté grossière et dégoûtante, sont devenus rares. On a aussi de lui plusieurs pièces de poésie latine, dans les *Deliciae poetarum scotorum* d'Artus Jonston, Amsterdam, 1637, 2 vol. in-12.

† HOME (Jean), poète et historien écossais, naquit, dans le comté de Roxburg, en 1724. Il avait obtenu une cure dans l'église d'Écosse, et parut d'abord tout occupé des devoirs de son état. Mais il faisait des vers, et composa une tragédie qu'il osa faire jouer, en 1750, sur le théâtre d'Edimbourg. Cette tragédie, intitulée *Douglas*, eut un grand succès; cependant les puritains, qui par leurs principes regardaient comme un crime qu'un ecclésiastique fût seulement une pièce de théâtre, se déchaînèrent contre la pièce et contre l'auteur. Tourmenté, poursuivi de toutes parts, en butte à ses confrères, Home fut contraint de se démettre de sa cure. Il vint à Londres, et sa tragédie fut jouée en 1757, avec un égal succès, au théâtre de Covent-Garden. Il était un ardent *tory*, mais il devint bientôt *whig*, non moins zélé, et servit dans l'armée du général Cope contre les *jacobites*, lors de la descente en Écosse du prince Charles-Édouard Stuart. Il fut fait prisonnier à la bataille de Falkirk, et ensuite la victoire de Culloden lui rendit la liberté. Il écrivit d'autres tragédies qui furent bien reçues, et il occupa diverses

places assez lucratives. Son *Histoire de la Rébellion* lui procura un protecteur dans lord Bat, qui lui fit obtenir une pension ou *sinécure*. Quoique n'ayant qu'une fortune assez modique, il protégea constamment les lettres, et s'unit à Robertson et à Blair pour fournir à Macpherson le moyen de parcourir les montagnes de l'Écosse, afin d'y recueillir les poèmes d'Ossian. Macpherson n'oublia pas, en mourant, son premier protecteur, et lui légua une somme de 2000 livres sterling, avec laquelle il put encore encourager les jeunes talents. Il mourut près d'Edimbourg, le 4 septembre 1808, âgé de quatre-vingt quatre ans. Il a laissé les tragédies suivantes: 1° *Douglas*; 2° *Agis*; 3° *Le siège d'Aquilée*; 4° *La fatale Découverte*; 5° *Alonzo*, etc. Mais l'ouvrage qui lui fit le plus d'honneur, c'est son *Histoire de la Rébellion de 1745 à 1746*, imprimée en 1802, in-4°, avec le portrait du prince Charles Stuart. Cette histoire est écrite d'un style correct, élégant, vigoureux, et contient des faits intéressants qui servent à éclaircir les événements de cette époque, où s'évanouirent à jamais les espérances de la maison des malheureux Stuart, chassés de leur trône par leurs propres sujets, et qui s'est éteinte dans la personne du cardinal d'York, mort à Rome, en 1807.

HOMELIUS (Jean), né à Memmingen l'an 1518, professa avec succès les mathématiques à Leipsick et dans plusieurs autres villes d'Allemagne. Il inventa un grand nombre d'instruments relatifs à cette science, et s'acquit l'estime de l'empereur Charles-

Quiut. Il mourut en 1562, à 44 ans, regretté des savants. Il n'eut pas le temps de faire imprimer ses ouvrages.

HOMÈRE, le père de la poésie grecque, le plus grand des poètes et peut-être le moins connu. Après tant de siècles, tous les détails de sa vie sont encore incertains, et sept villes se disputèrent l'honneur de lui avoir donné le jour : Smyrne, Rhodes, Colophon, Salamine, Chio, Argos et Athènes.

Smyrne, Rhodes, Colophon, Salamis, Chios,
Argos, Athènes.
Orbis de poëta certat, Homero, Ius.

L'opinion la plus commune est qu'Homère devenu aveugle errait dans ces sept villes, récitant ses ouvrages, et trouvant par ce moyen celui de subsister. On l'a comparé aux troubadours, poètes des siècles d'ignorance, et aux chansonniers ambulants de nos jours. L'exactitude avec laquelle il décrit tout ce qui concerne l'art de la guerre, les mœurs et les coutumes des peuples étrangers, les lois et la religion des différentes contrées de la Grèce, la situation des villes et des pays, prouve qu'il avait beaucoup voyagé. Quoiqu'il n'y ait rien de constant sur l'histoire d'Homère, quelques savants en rapportent les circonstances suivantes. Ils lui donnent pour mère Chritéis, et pour maître Phémios ou Pronapide, qui enseignait à Smyrne les belles-lettres et la musique. Phémios, charmé de la bonne conduite de Chritéis, l'épousa et adopta son fils. Après la mort de Phémios et de Chritéis, Homère hérita de leurs biens et de l'école de son père. Un patron de vaisseau, nommé *Mentès*, qui était allé à Smyrne pour son trafic, enchanté d'Homère, lui proposa

de quitter son école et de le suivre dans ses voyages. Homère, qui pensait déjà à son *Iliade*, s'embarqua avec lui. Il paraît qu'il parcourut toute la Grèce, l'Asie-Mineure, la mer Méditerranée, l'Égypte et plusieurs autres pays. Après diverses courses, il se retira à Cumes, où il fut reçu avec transport. Il profita de cet enthousiasme pour demander d'être nourri aux dépens du trésor public; mais ayant été refusé, il sortit pour aller à Phocée, en faisant cette imprécation : *Qu'il ne naisse jamais à Cumes de poète pour la célébrer !* Il erra ensuite en divers lieux, et s'arrêta à Chio. Quelque temps après, ayant ajouté à ses poèmes beaucoup de vers à la louange des villes grecques, surtout d'Athènes et d'Argos, il alla à Samos, où il passa l'hiver. De Samos il arriva à Ios, aujourd'hui Scio, l'une des Sporades, dans le dessein de continuer sa route vers Athènes; mais il tomba malade, et y mourut vers l'an 900, et selon d'autres, vers l'an 600 avant J.-C. Les différents événements de sa vie ne sont guère mieux constatés que la date de sa naissance et de sa mort. On lui éleva un tombeau sans aucune inscription. Le temps a détruit ce monument; et c'est sans fondement qu'un officier hollandais au service de Russie, ayant eu occasion de débarquer à Scio, et en ayant fait enlever quelques marbres, avait voulu persuader qu'il avait trouvé le tombeau d'Homère. Les circonstances de cette prétendue découverte et la description qu'il en a faite, suffisent pour la réfuter. Quelques savants prétendent que, sur la fin de ses jours, il ouvrit une école à Scio, et qu'on voit encore, à quatre mil-

les de cette ville, les sièges des disciples, et la chaire du maître creusés dans le roc. Ils ajoutent qu'il s'y maria, et qu'il y composa son *Odyssée*. C'est un poëme épique, dans lequel il chante les voyages et les aventures d'Ulysse après la chute de Troie. Il avait composé auparavant l'*Iliade*, ou la prise de Troie, laquelle a pour objet la colère d'Achille, si pernicieuse aux Grecs, qui mirent le feu à cette ville. Ces deux poëmes sont la première et la plus ancienne histoire des Grecs, et le tableau le plus vrai des mœurs antiques. La Grèce, reconnaissante envers le poëte qui l'avait immortalisée, lui éleva des statues et des temples comme aux dieux et aux héros. Il en avait un à Smyrne, un autre à Alexandrie. Les anciens croyaient avoir assez bien prouvé une chose, quand ils produisaient le moindre passage de cet auteur, pour appuyer leur opinion ou pour résoudre leurs doutes. Plusieurs écrivains modernes n'ont pas poussé moins loin d'enthousiasme pour Homère. (Voyez Dacier.) « Je ne suis plus maître de mon admiration, dit l'auteur du *Voyage d'Anacharsis*, quand je vois ce génie altier planer, pour ainsi dire, sur l'univers, lançant de toutes parts ses regards embrasés; recueillant les feux et les couleurs dont les objets étincellent à sa vue; assistant au conseil des dieux; sondant les replis du cœur humain, et bientôt riche de ses découvertes, ivre des beautés de la nature, et ne pouvant plus supporter l'ardeur qui le dévore, la répandre avec profusion dans ses tableaux et dans ses expressions, mettre aux prises le ciel avec la

terre, et les passions avec elles-mêmes; nous éblouir par ces traits de lumière, qui n'appartiennent qu'aux talents supérieurs; nous entraîner par ces saillies de sentiment qui sont le vrai sublime, et toujours laisser dans notre âme une impression profonde qui semble l'étendre et l'agrandir; car ce qui distingue surtout Homère, c'est de tout animer, et de nous pénétrer sans cesse des mouvements qui l'agitent; c'est de tout subordonner à la passion principale, de la suivre dans ses fougues, dans ses écarts, dans ses inconséquences, de la porter jusqu'aux nues, et de la faire tomber quand il le faut, par la force du sentiment et de la vertu, comme la flamme de l'Etna que le vent repousse au fond de l'abîme; c'est d'avoir saisi de grands caractères, d'avoir différencié la puissance, la bravoure et les autres qualités de ses personnages, non par des descriptions froides et fastidieuses, mais par des coups de pinceau rapides et vigoureux, ou par des fictifs neuves et semées presque au hasard dans ses ouvrages. » On ne peut certainement disconvenir qu'Homère n'ait été un grand génie; mais on aurait sur les yeux un bandeau bien épais, si l'on ne voyait dans l'*Iliade*, et surtout dans l'*Odyssée*, des harangues d'un sublime ennuyeux, des descriptions trop chargées, des épithètes mal placées, des comparaisons trop peu variées, des longueurs, des endroits faibles. Ses dieux sont extravagants, et ses héros grossiers jusqu'à la rusticité. « Homère et l'Arioste, dit un homme d'esprit, ont le même défaut, l'intempérance

» de l'imagination, et le roma-
 » nesque incroyable. » Suivant
 un autre, « Si Homère a eu des
 » temples, il s'est trouvé bien
 » des infidèles qui se sont mo-
 » qués de sa divinité. » Plusieurs
 auteurs se sont occupés à faire la
 comparaison d'Homère et de Vir-
 gile. L'abbé Trublet a entassé sur
 ce sujet des antithèses de tous les
 genres, jusqu'à la subtilité la
 plus raffinée. Il résulte de tout ce
 que l'on a écrit sur cette matière,
 que le génie du poète grec était
 plus vif, plus hardi, plus origi-
 nal, mais en même temps plus
 inculte, plus exagéré, plus gi-
 gantesque que celui du poète la-
 tin. Virgile a sans doute profité
 des ouvrages d'Homère, mais à
 la manière d'un habile architecte
 qui fait servir à un bâtiment nou-
 veau les débris d'un édifice
 antique. (Voyez VIRGILE.) Ale-
 xandre faisait ses délices de la
 lecture du poète grec. Il le met-
 tait ordinairement sous son che-
 vet avec son épée. Il renferma
 l'*Iliade* dans la précieuse cassette
 de Darius, « afin, dit ce prince
 » à ses courtisans, que l'ouvrage
 » le plus parfait de l'esprit hu-
 » main fût enfermé dans la cas-
 » sette la plus précieuse du
 » monde. » Il appelait Homère
 ses provisions de l'art militaire.
 Voyant un jour le tombeau d'A-
 chille dans Sigée : « O fortuné
 » héros, s'écria-t-il, d'avoir eu un
 » Homère pour chanter tes vic-
 » toires !..... » Outre l'*Iliade* et
 l'*Odyssée*, on attribue encore à
 Homère un poème burlesque,
 intitulé la *Batrachomyomachie*,
 que plusieurs de nos poètes, en-
 tre autres Boivin, ont traduit en
 vers français. Nous avons de bel-
 les éditions d'Homère en grec,
 avec des notes : 1^{re} celle de Flo-
 rence, 1388, 2 vol. in-fol. ; 2^e

celle de Rome, 1542 et 1550,
 avec les commentaires d'Eusta-
 the, 4 vol. in-fol. ; 3^e celle de
 Glasgow, 1756, 2 vol. in-fol.
 Les belles éditions grecques et
 latines sont : 1^{re} celle de Schre-
 velius, 1656, 2 vol. in-4^o ; 2^e
 celle de Barnès, 1711, 2 vol. in-
 4^o ; 3^e celle de Clarke, 1726, 2
 vol. in-4^o. M^{me} Dacier en a donné
 une traduction française, 1711
 et 1716, Paris, Rigaud, 6 vol.
 in-12. On les orne quelquefois
 des figures de Picart, qui ont été
 faites pour l'édition de Hollande.
 Il y en a une édition postérieure
 de Paris, en 8 vol. M. Bitaubé
 a donné une traduction ou plu-
 tôt une imitation de l'*Iliade* et
 de l'*Odyssée*, in-18 et in-12, en
 prose. Il en a paru une nouvelle
 en 1777, 3 vol. in-8^o ou in-12.
 Houdard de la Motte et M. de
 Rochefort ont traduit en vers l'*I-
 liade* : celle du dernier, qui est
 en 3 vol. in-8^o, 1772, a entière-
 ment fait oublier l'autre. (V.
 HOUDARD.) M. de Rochefort a
 traduit aussi en vers l'*Odyssée*
 (voyez son article.) Un auteur
 moderne, le plus savant peut-
 être, ou, si l'on veut, le plus
 extraordinaire critique de ce siè-
 cle, Guérin du Rocher, a préten-
 du que le *Cantique* de Débora, et
 l'histoire des Gabaonites, aux
 19^e et 20^e chapitres du livre des
Juges, ont produit, par un al-
 liage que l'imagination des Grecs
 a eu l'habileté d'amalgamer, le
 germe de l'*Iliade*. Selon lui, les
 Grecs, ayant imaginé leurs
 temps héroïques d'après nos li-
 vres saints, en ont emprunté
 ces noms illustrés par les deux
 plus grands poètes qui aient ja-
 mais existé. Les noms d'Ajax,
 d'Énée, de Diomède, d'Agamem-
 non, de Ménélas, ne sont tous
 que des traductions de ceux des

enfants de Jacob, Ruben, Siméon, Lévi, Juda, Dan, Issachar, Zabulon, etc., que les Grecs ont rendus dans leur langue, tantôt avec une exactitude littérale, et tantôt avec des altérations grossières. » Comme les tribus, dit-il, portent les noms des enfants de Jacob, et qu'il y est dit au nombre singulier, en parlant de chacune d'elles, que Ruben, Siméon, Lévi, Juda, Dan, Issachar, Zabulon, etc., a fait telle ou telle chose, les Grecs, en traduisant ces noms dans leur langue, plusieurs bien, d'autres mal, ont aussi attribué aux deux Ajax, à Enée, à Diomède, à Agamemnon, à Ménélas, etc., comme à autant de héros, les faits des patriarches de ces tribus, et ceux des tribus même tout entières qui se trouvent, soit dans le *Testament* de Jacob, soit dans le *Cantique* de Débora. » Découverte si singulière, qu'elle paraît un paradoxe incroyable; mais découverte féconde, si elle nous révèle un mystère que jusqu'ici l'esprit humain n'avait pas même soupçonné. En effet, quelle sera la surprise de toutes les nations cultivées par le goût de la belle littérature, quand, par une suite de raisonnements sur les noms des héros de la Grèce, copiés sur les noms des chefs des douze tribus d'Israël, Guérin du Rocher leur aura persuadé que la guerre, de Troie, cette guerre, dont le fracas a réenti jusqu'au bout de l'univers; cette guerre dont la célébrité propagée d'âge en âge, et perpétuée de bouche en bouche depuis tant de siècles, a fait placer cet événement mémorable au rang des grandes époques de l'histoire; cette guerre de Troie,

chantée par un Homère et un Virgile, n'est dans le fond que la guerre des onze tribus d'Israël contre celle de Benjamin, pour venger la femme d'un lévite, victime de l'incontinence des habitants de la ville de Gabaa, qui fut prise par les autres tribus confédérées, à l'aide d'une ruse de guerre, et qui fut à la fin livrée aux flammes par les vainqueurs. On peut remarquer encore qu'en hébreu le mot *Gabaa*, qui veut dire un lieu élevé, a le même sens que *Pergama* en grec, qui est aussi le nom qu'on donne à Troie. (Voyez l'Histoire des temps fabuleux, tom. 3, page 342 et suiv.) Quoiqu'il en soit de ces rapprochements, il est certain qu'ils ne dérogent en rien à la réputation d'Homère. Un savant du premier ordre, après avoir applaudi et ajouté de nouvelles preuves au résultat de ces recherches, s'exprime de la sorte : « O vous, admirateurs d'Homère ! ne craignez pas ce pendant pour sa gloire. Cette découverte ne flétrira point les lauriers qui couvrent la tête du prince des poètes. Quand, en lisant ses vers immortels, vous vous livriez à ce sentiment, fruit d'un goût délicat, que la poésie est la fille du ciel, vous rendiez hommage à une grande vérité, dont vous ne pouviez deviner le principe. Apprenez le aujourd'hui : oui, sans doute, la poésie est une production du ciel, puisque le canvas du premier chef-d'œuvre de l'épopée est descendu du séjour de l'Immortel avec nos saintes Ecritures. Jusqu'ici Homère n'a été pour vous qu'admirable et sublime; maintenant vous pouvez hardiment lui déferer le titre de poète cé-

» leste et divin ; car une ode sa-
 » crée, dictée par l'Esprit Saint
 » à Déhora, a fait germer dans la
 » tête d'Homère le plus beau
 » poème qu'ait enfanté l'esprit
 » humain. » Voyez LAYAUR ,
 OPHIONÉE, HÉRODOTE. [Les deux
 Poèmes d'Homère ont été tra-
 duits dans presque toutes les lan-
 gués. Les meilleures traductions
 de l'*Iliade* sont, en anglais,
 celle de Pope, et, en italien,
 celle de Cesarotti, le traducteur
 d'*Ossian*. C'est, dit-on, Lycur-
 gue qui recueillit en Ionie les
 fragments épars des poésies d'Ho-
 mère : Pisistrate les disposa dans
 l'ordre où ils nous sont parve-
 nus, et les apporta à Athènes.
 Son fils Ipparque ordonna qu'ils
 fussent récités tous les ans à la
 fête des Panathénées. Enfin,
 Aristote les revit par ordre d'Al-
 lexandre.]

† HOMMEL (Charles-Ferdin-
 naud), savant jurisconsulte al-
 mand, naquit à Leipsick, le 6
 janvier 1722. A l'âge de vingt-
 huit ans, il fut nommé profes-
 seur extraordinaire de droit, et
 il ouvrit ses cours par une *Dis-
 sertation* qui fit d'abord connai-
 tre le genre de son esprit et le
 cas qu'il faisait de la belle litté-
 rature. Cette dissertation ; inti-
 tulée *De meritis jurisconsulto-
 rum in bonas litteras*, attira au-
 près de lui un grand nombre d'é-
 lèves, et commença à établir sa
 réputation. Il occupa successive-
 ment les chaires de droit féodal,
 en 1752 ; d'institutes civiles, en
 1756 ; de droit canonique, en
 1762, et remplit diverses magis-
 tratures. Il contribua puissam-
 ment aux améliorations du *Code
 pénal*, ainsi qu'à l'abolition de la
 censure en Saxe. Il mourut le 13
 mai 1781, âgé de 59 ans, et a
 laissé : 1° *Oblectamenta juris*

*feodalis, seu grammaticæ obser-
 vationes jus rei clientariæ et
 antiquitates germanicas variè il-
 lustrantes*, Leipsick, 1775, in-
 4° ; 2° *Sceleton juris civilis, seu
 jurisprudentia universa paucis ta-
 bulis delineata*, ibid., 4° édit.
 1767 ; Turin, 1784, 6 feuilles
 in-folio ; 3° *Effigies jurisconsulto-
 rum in indicem redactæ*, ibid.
 1760, in-8°. La préface de cet
 ouvrage contient des observa-
 tions assez curieuses ; il consiste
 en une table alphabétique de
 tous les jurisconsultes dont il
 avait pu recueillir les portraits
 gravés, laquelle est terminée
 par une description de soixante-
 sept médailles frappées en leur
 honneur. 4° *Litteratura juris*,
 ibid. 1761, in-8°, 1779, in-8°,
 avec figures. Ce livre, unique
 en son genre, est écrit avec élé-
 gance et facilité. Il est partagé
 en deux parties : la première
 est une bibliographie contenant
 les *notices* des ouvrages classi-
 ques les plus importants ; la se-
 conde partie, uniquement bio-
 graphique, parle des juriscôn-
 sultes poètes, des homonymes,
 des femmes qui ont étudié et
 professé le droit, des biographies
 de droit, etc. ; l'ouvrage est
 terminé par un tableau où les
 jurisconsultes sont classés sui-
 vant la date de leur mort, de-
 puis 1408 jusques et y compris
 l'année 1760. 5° *Bibliotheca juris
 rabbinica et Saracenorum ara-
 bica*, Leipsick, 1652, in-8° ; 6°
*Jurisprudentia numismatibus il-
 lustrata, nec non sigillis, geminis,
 aliisque picturis vetustis variè
 exornata*, ibid. 1763, in-8°. Il y
 a une suite, par le conseiller
 Klotz (*Auctarium*), ibid., 1765,
 in-8° ; 7° *Le Favius allemand ;
 ou Introduction complète à la
 pratique judiciaire, civile et cri-*

minelle, Bareutz, 1763, in-8° (en allemand), 4^e édit., très augmentée, ibid., 1800, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage, dont le style est remarquable par la correction et la clarté, est devenu classique en Allemagne. 8° *Rhapsodia questionum in foro quotidie obvenientium neque tamen legibus decisarum*. La 4^e édition parut de 1782 à 1787, en 7 vol. in-4°, par les soins du docteur Roessig, professeur à Leipsick et gendre de Hommel. Le septième volume contient des tables et deux *Vies* d'Hommel, l'une de l'éditeur, l'autre de l'auteur lui-même, qui l'avait donnée à Weidlich pour sa *Biographie des jurisconsultes*; il renferme, en outre, un *éloge* sur Hommel, par Ernesti. 9° *Corpus juris civilis cum notis variorum*, Leipsick, 1767, in-8°. Les notes ne sont que de simples indications sur chaque paragraphe et chaque loi du corps de droit : elles renvoient aux auteurs qui les ont expliquées. Ce livre a été écrit avec négligence, ce qui attira à l'auteur de sévères critiques. Cependant l'ouvrage incomplet d'Hommel en a produit un autre justement apprécié, et qui a pour titre : *A. Shulting notæ ad Digesta seu Pandectas; edidit atque animadversiones suas adjecit M. Smallenburg*, Leyde, 1804 et 1807, 2 vol. in-8°. Il est à regretter que M. Smallenburg n'ait embrassé dans son ouvrage que les dix premiers livres du Digeste; mais, dans ce qu'il rapporte, il a entièrement exécuté ce dont Hommel n'avait donné qu'un faible essai. 10° *Palingenesia librorum juris veterum, seu Pandectarum loca integra ad modum indicis Labitti et WIELINGI oculis exposita et ab exem-*

plari Taurelli Florentino accuratissime descripta, Leyde, 1767, 1768, 3 vol. in-8°. C'est un extrait de fragments épars dans le Digeste des jurisconsultes romains réunis et offerts dans le même ordre qu'ils devaient se trouver dans leurs ouvrages. Ce plan avait, en quelque sorte, été déjà exécuté par Cujas, sur quelques *traités de Paul* et de *Papinien*. Brenkman l'avait également exécuté sur *Alsemus Varus*, etc. 11° *Epitome sacri juris*, 1777, in-8°; 12° *La théologie des peuples du Nord, éclaircie par l'explication du cornet d'or* (en allemand), 1769, in-8°, avec fig. (Le cornet d'or est un monument d'antiquité scandinave.). 12° *Sur les récompenses et les punitions dans la législation des Turcs*, 1770, 1772, in-8°; 14° *Promptuarium juris bertonianum ad modum lexici juris practici... ex recentiorum jurisconsultorum scriptis*, 1777, 2 vol. in-8°, réimprimés avec un autre titre en 1788; 15° *Pensées philosophiques sur le droit criminel* (en allemand), Breslau, 1784, in-8°, avec des notes de Roessig. Elles renferment le développement de la préface mise par Hommel à la traduction allemande du *Traité des délits et des peines* (par Beccaria), ibid., 1778, in-8°; 16° *Opuscula juris universi et imprimis elegantioris selecta*, ibid., 1785, in-8°. C'est un choix de quelques dissertations académiques de Hommel, publié par Roessig. 17° *De jure arlequinizante, seu de legibus ridiculis aut histronicis jurisprudentia*, Bareutz, 1761, in-8°; 18° *Pensées sur une langue universelle que chaque peuple pourrait apprendre en peu de jours* (dans le recueil qui a pour titre

Zuverlessige nachrishte, etc.); 19° plusieurs autres *Dissertations*, *Mémoires*, *Articles et critiques* insérés dans des ouvrages périodiques. Par cette liste assez étendue des ouvrages sortis de la plume de Hommel, on peut aisément se convaincre de son aptitude, non moins que de son assiduité au travail : elles sont d'autant plus remarquables, que ces ouvrages, qui exigeaient la plupart de grandes recherches, ont été rédigés par Hommel dans une carrière peu longue, et seulement dans les loisirs que lui laissaient les devoirs de sa place.

HOMMEY (Jacques), religieux de l'ordre de Saint-Augustin, né à Séez, mort à Angers l'an 1713, âgé de 69 ans, était très instruit dans les langues latine, grecque et hébraïque. On a de lui : 1° *Milloquium sancti Gregorii*, Lyon, 1683, in-fol.; 2° *Supplementum Patrum*, Paris, 1684, in-8°. Ces deux ouvrages furent bien reçus; 3° *Diarium europæum*; compilation de gazettes de ce qui s'est passé au commencement du XVIII^e siècle, peu goûtée, et qui fit exiler son auteur. Ce religieux joignait à un caractère obligeant une grande régularité dans tous ses devoirs.

HOMODEI (Signorello), fameux jurisconsulte, né à Milan vers le commencement du XIV^e siècle, est auteur d'un ouvrage estimé dans son temps, intitulé : *Repetitiones juris civilis*, Lyon, 1553, in-fol. Deux cardinaux, Louis Homodei, neveux de celui-ci, mort en 1706, ont illustré cette famille.

† HOMPESCH (Ferdinand de), dernier grand-maître de l'ordre de Malte, naquit à Dusseldorf, le 9 novembre 1744. Il était veu fort jeune à Malte, et avait été

pendant 25 ans ministre de la cour de Vienne auprès de son ordre. Les langues de France avaient beaucoup perdu de leur influence, par suite des révolutions de leur pays; et en 1797, à la mort du grand-maître Rohan, la langue de Bavière fut assez puissante pour faire nommer le baron de Hompesch, qui fut le premier Allemand revêtu de cette dignité. Il était d'un caractère faible et timide, et il laissait le gouvernement entre les mains des plus intrigants. Déjà les principes de la révolution française avaient pénétré sur le rocher de Malte. Le grand-maître était loin de les approuver; mais il n'avait pas la force de réprimer ceux qui les professaient, et qui se trouvaient à la tête de tous les emplois. Lorsque la flotte française, commandée par Buonaparte, parut devant Malte, le commandeur Bosredon, qui, avec d'autres chevaliers infidèles, avait déjà tramé un complot, sommé par le grand-maître de défendre l'île, répondit : « Mes vœux » sont de combattre les Turcs, » et non pas les chrétiens. » Le grand-maître indigné eut encore assez d'énergie pour le faire conduire en prison; mais une sédition qui avait été préparée d'avance éclata, et il fut obligé de le relâcher. Lorsque les colonnes françaises se dirigèrent sur la place, Bosredon se rendit auprès de Buonaparte, et signa pour son ordre une capitulation honteuse, à laquelle le grand-maître n'eut qu'à se soumettre. Ainsi vingt-quatre heures s'étaient à peine écoulées depuis l'apparition des Français, et déjà l'île entière était en leur pouvoir. Buonaparte s'étant plaint de ce que le grand-maître n'était

pas venu lui rendre visite, celui-ci chercha à s'excuser par une lettre tout-à-fait indigne de sa naissance et de son rang. Mais tant d'humilité ne fit qu'aggraver sa disgrâce. Les signes et les armes de l'ordre furent effacés sous les yeux mêmes du grand-maître, et le buste de Lavalette, qu'on ne regardait plus alors comme Français, fut renversé eu sa présence. Le troisième jour, le grand-maître fut embarqué sur une galère désarmée et conduit à Trieste. Son argenterie fut mise à bord des vaisseaux français; on lui donna cent mille écus à la place, et on lui promit tous les ans la même somme; mais ce ne fut qu'une promesse. A son arrivée à Trieste, Hompesch fit d'inutiles protestations contre un traité arraché par la force. L'île de Malte était devenue un objet de trafic, et il fut enfin obligé de signer une abdication en faveur de Paul I^{er}. Assailli par de nombreux créanciers, Hompesch se rendit à Montpellier, en 1802, pour y réclamer près de deux millions qui lui étaient dus; mais il ne put obtenir que la modique somme de 15,000 fr., et il mourut peu de temps après, en novembre 1803.

HOMTORST, ou **HONTORST** (Gérard), peintre, élève de Bloé-mart, né à Utrecht, en 1592, mourut en 1660, avec la réputation d'un excellent artiste et d'un honnête homme. Il excellait à représenter des sujets de nuit, et il passe pour le premier de son art dans ce genre de peinture.

HONAM (Abou-Vezyd), Arabe, traduisit tous les ouvrages d'Aristote, par ordre d'Almamout, 7^e calife abasside. Il ob-

tint, dit-on, pour chaque livre de ce philosophe, autant d'or que l'ouvrage pesait. Honam était chrétien, et florissait dans le 11^e siècle.

HONDERKOOTER (Melchior), peintre, né à Utrecht, en 1636, mort dans la même ville en 1695, excellait à peindre les animaux, et surtout les oiseaux, dont il représentait parfaitement la plume. Sa touche est large, son pinceau gras et onctueux.

HONDIUS (Josse), né à Waikène, village de Flandre, en 1546, selon l'opinion la plus probable, et mort en 1611, apprit sans maître à graver et à dessiner sur le cuivre et sur l'ivoire, et à fondre les caractères d'imprimerie. Il excellait dans tous ces genres. Il s'adonna aussi à la géographie, et publia un grand nombre de *Cartes géographiques et hydrographiques*. Il publia aussi l'*Atlas* de Gérard-Mercator, augmenté et corrigé, 1627. [Ses deux fils et son petit-fils se sont distingués dans la même carrière.]

HONE (George-Paul), jurisconsulte, né à Nuremberg, en 1662, fut conseiller du duc de Meinungen, et bailli de Cobourg, où il mourut en 1747. On a de lui divers ouvrages en latin, dont les plus connus sont : 1^o *Iter juridicum per Belgiam, Angliam, Galliam, Italiam*; 2^o *Lexicon topographicum Franconiae*, etc.; 3^o *l'Histoire du duché de Saxe-Cobourg*; 4^o des *Pensées sur la suppression de la mendicité*, etc. Ces deux derniers écrits sont en allemand.

HONERT (Jean van den), né en 1693, dans un village, près de Dordrecht, devint pasteur et professeur en théologie, en histoire ecclésiastique et en éfo-

quence sacrée, à Leyde, où il mourut en 1758. On a de lui un très grand nombre d'ouvrages, la plupart polémiques, remplis des préjugés de la secte qu'il professait. Ce qu'il a écrit contre la présence réelle a été supérieurement réfuté par Philippe Verhulst, dans un ouvrage écrit en flamand, intitulé : *Les vrais principes de la foi catholique, touchant le Saint-Sacrement de l'autel*, Gand, 1740, 6 vol. in-8°. Il y a un septième vol., en réponse aux subterfuges de Flo- nert, Gand, 1762. Ce Verhulst se cachait sous le nom de *Zelcländer*.

HONESTIS (Pierre de), que quelques auteurs ont mal à propos confondu avec le cardinal

Pierre de Damien, était abbé de Sainte Marie du Port, près de Raveunes. Il écrivit les *Règles* de cette abbaye, et mourut en 1119, regardé comme un homme aussi pieux que savant.

HONGRE (Étienne Le), sculpteur parisien, reçu à l'académie royale de peinture et de sculpture en 1628; mourut en 1690, âgé de 62 ans. Ce maître, célèbre parmi les artistes du siècle de Louis XIV, embellit les jardins de Versailles de plusieurs ouvrages. Il ne faut pas le confondre avec Jacques Le HONGRE, dominicain et grand-vicaire de Rouen, mort dans cette ville en 1575, à 75 ans. Il prêcha avec succès, et laissa des *Homélics*.





